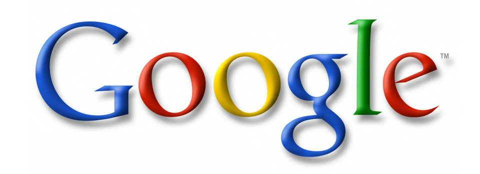
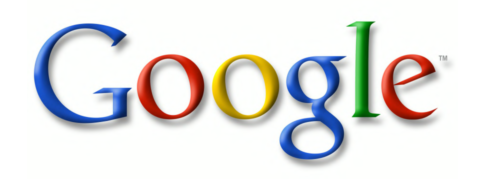
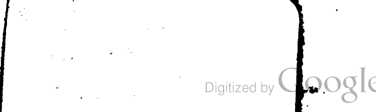








NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

PI — RZ

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs et les ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres;

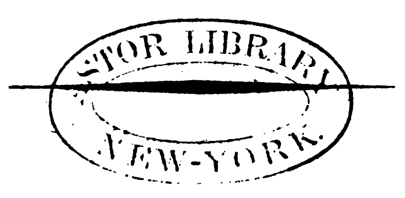
AVEC des Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Par L. M. CHAUDON et F. A. DELANDINE.

Huitième Édition, revue, corrigée et considérablement augmentée.

Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuriâ cogniti.
TACIT. Hist. lib. I. § 1.

TOME DIXIÈME.



A LYON,
Chez BRUYSET AINÉ et Comp.e

An XII — 1804.

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

P

PIGALLE, (Jean-Baptiste) sculpteur du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, chancelier de l'académie de Peinture, naquit à Paris en 1714, d'un menuisier, et y mourut le 20 août 1785, à 71 ans. Il ne montra d'abord aucune disposition pour le dessin. Il aimoit à modeler, mais il n'avoit ni adresse, ni facilité, et ne pouvoit rien finir sans un travail opiniâtre. Le voyage d'Italie que la générosité de *Couston* l'aîné lui fournit le moyen d'entreprendre, donna au jeune artiste la facilité qui lui manquoit. Il étudia les ouvrages des grands maîtres et fut bientôt leur rival. De retour en France, il s'illustra par un grand nombre de morceaux admirables. Les plus connus sont : I. Un *Mercure* qu'il fit à Lyon, où il s'arrêta en revenant de Rome. S'étant rendu à Paris quelque temps après, il s'empressa de le présenter à *le Moyne* son ancien maître, qui lui dit : *Je voudrois l'avoir fait.* II. Une *Vénus* dont *Louis XV* fit présent au roi de Prusse, en y joignant son *Mercure* que le roi lui avoit fait exécuter en grand. Ces deux statues dont la première est un chef-d'œuvre digne des beaux jours d'Athènes, furent accueillies à Berlin avec transport. *Pigalle* qui s'y rendit quelque temps après, fut annoncé au roi de Prusse comme l'auteur du *Mercure de France.* Le monarque crut que c'étoit un journaliste ; et *Pigalle* ne fut point admis à l'audience de *Fréderic.* Piqué de cette indifférence, il partit pour Dresde après avoir fait un tour à Potsdam, où ces deux statues étoient placées. En voyant la première, il dit : *Je serois très-fâché si je n'avois pas mieux fait depuis.* Enfin *Fréderic* instruit de sa méprise, fit rechercher le sculpteur avec le plus grand soin, mais il avoit déjà disparu. *Pigalle* regretta toujours depuis de n'avoir pu modeler la figure de *Fréderic, le Grand.* Il disoit : Les deux plus belles têtes que j'aie jamais vues dans ma vie, sont celles de *Louis XV* et de *Fréderic*, la *première pour la noblesse des formes* ; la *seconde, pour la finesse spirituelle de la*

physionomie. Il étoit indigné des portraits presque tous infidelles du roi de Prusse : *Ces gens-là*, disoit-il, *lui ont donné l'air d'un coupe-jarret.* II. Le *Tombeau du maréchal de Saxe*, remarquable par les beautés du plan et de l'exécution, et dont l'ensemble fait disparoître les petits défauts. III. La *Statue pédestre de Louis XV*, exécutée en bronze pour la ville de Rheims. La figure de l'homme assis sur des ballots de marchandises, est digne de *Puget*. Elle a la beauté du caractère et le fini des détails. IV. La *Statue de Voltaire*. La tête est pleine d'enthousiasme, et l'attitude de noblesse, de mouvement, d'expression ; mais l'artiste, trop attaché à l'idée de le représenter entièrement nu, a fait du corps une espèce de squelette, peu agréable au commun des spectateurs. V. *Un petit Enfant qui tient en main une cage*, modèle de vérité, de naïveté et de graces. VI. *Une jeune Fille qui se tire une épine du pied :* c'est son dernier ouvrage ; et l'on y voit l'homme qui sait observer la belle nature et la rendre avec finesse. VII. Les Bustes de plusieurs gens de lettres, ses amis ; car il en avoit, et il les méritoit par sa simplicité, sa douceur, sa bonté. Elève de *le Moyne* et de *Coustou* fils, il ne parloit jamais de ses maîtres qu'avec une espèce d'enthousiasme. M. *le Moyne*, disoit-il, *a fait de moi un sculpteur*, *mais* M. *Coustou a fait Pigalle.* Il ne voyoit jamais un malheureux sans en être attendri. Il a souvent vidé sa bourse pour secourir les infortunés. En passant à Lyon, il apperçut dans une de ses promenades un homme dont les yeux étoient noyés de larmes. C'étoit un pauvre père de famille qui alloit être mis en prison parce qu'il devoit dix louis. *Pigalle* n'en avoit que douze, et il n'en paya pas moins la somme due par ce pauvre homme. Il avoit épousé dans un âge assez avancé, une de ses nièces, de laquelle il n'avoit point eu d'enfans ; et c'est grand dommage, si les talens sont héréditaires ; car quoique *Pigalle* ne puisse point être placé au premier rang des hommes de génie dans son art, il a beaucoup approché d'eux par la pureté et la sagesse de son goût.

PIGANIOL DE LA FORCE, (Jean Aymar de) né en Auvergne d'une famille noble, s'appliqua avec ardeur à la géographie et à l'histoire de France. Pour se perfectionner dans cette étude, il fit plusieurs voyages en différentes provinces. Il rapporta de ses courses des observations importantes sur l'histoire naturelle, sur le commerce et sur le gouvernement civil et ecclésiastique de chaque province. Elles lui servirent beaucoup pour composer les ouvrages que nous avons de lui. Les principaux sont : I. Une *Description historique et géographique de la France*, dont la plus ample édition est de 1753, en 15 vol. in-12. C'est le meilleur des ouvrages qui aient paru jusqu'ici sur cette matière, quoiqu'il renferme encore un grand nombre d'inexactitudes et même de bévues. II. *Description de Paris*, en 10 vol. in-12 : ouvrage instructif, curieux, intéressant, et beaucoup plus parfait que la Description de *Germain Brice*. Il est d'ailleurs écrit avec une élégante simplicité. Il en donna un *Abrégé* en 2 vol. in-12. III. *Des-*

cription du Château et Parc de Versailles, de Marly, etc. en 2 vol. in-12. Elle est agréable et assez bien faite. IV. *Voyage de France*, 2 vol. in-12. *Piganiol* a aussi travaillé avec l'abbé *Nadal* au *Journal de Trévoux*. Il mourut à Paris en février 1753, à 80 ans. Ce savant étoit aussi recommandable par ses mœurs que par ses talens. Il joignoit à un savoir profond et varié, une grande probité, beaucoup d'honneur et toute la politesse d'un courtisan.

PIGET, (Simon) libraire et imprimeur de Paris, avoit étendu son commerce dans toute l'Europe, au milieu du 17ᵉ siècle. Il étoit versé dans la connoissance des langues savantes. Ses éditions sont recherchées. On distingue parmi celles-ci les œuvres d'*Amphyloque*, 1644, in-fol., et un *Rituel* grec par *Gourd*, in-folio. Ce dernier ouvrage est très-rare.

I. PIGHIUS, (Albert) né à Kempen, petite ville de l'Over-Issel, vers l'an 1490, étudia à Louvain et à Cologne; prit dans la première université le titre de bachelier, et dans la seconde celui de docteur. Il étoit profondément versé dans les mathématiques, dans les matières de théologie, d'antiquité et de littérature. Il signala son zèle pour la Foi par plusieurs ouvrages contre *Luther*, *Mélanchthon*, *Bucer* et *Calvin*. *Adrien VI* et les papes suivans lui donnèrent souvent des marques de leur estime. Il mourut le 29 décembre 1542, à Utrecht, où il étoit prévôt de l'église de Saint-Jean-Baptiste. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est intitulé : *Assertio Hierarchiæ Ecclesiasticæ*, Cologne, 1572, in-folio. Son style n'est ni aussi pur, ni aussi élégant que celui de *Sadolet* et des autres *Cicéroniens*; mais il est moins barbare que celui des scolastiques et des controversistes de son temps. On a encore de lui un Traité *De Gratiâ et libero hominis Arbitrio*, à Cologne, 1542, in-folio, peu exact. *Pighius* fait paroître dans tous ses écrits une prévention aveugle pour les opinions des Ultramontains; et il n'est guère plus exempt de préjugés, dans les questions où il ne s'agit point des intérêts personnels de la cour de Rome. Il composa aussi plusieurs ouvrages de mathématiques, où il éclairoit la théorie par la pratique. Il excelloit à construire des sphères armillaires.

II. PIGHIUS, (Étienne-Vinand) neveu maternel du précédent, né à Kempen comme lui, emprunta le nom de son oncle. Il s'attacha au cardinal *de Granvelle*, dont il fut secrétaire pendant quatorze ans. Dans la suite il se fit chanoine régulier, et mourut en 1604, à 84 ans. Il n'est personne de son temps qui l'ait surpassé dans la connoissance des Antiquités Romaines. *Juste-Lipse* le qualifie : *Alter indefessi calami et styli Livius*. On a de lui : I. *Annales de la Ville de Rome* en latin, Anvers, 1615, 3 vol. in-folio. II. *Hercules Prodicius*, Anvers, 1587. C'est une description du voyage que *Pighius* fit en Italie. Elle est pleine d'observations sur les Antiquités Romaines et Germaniques. Il nous a laissé plusieurs autres ouvrages également pleins d'érudition, dont quelques-uns ont été insérés dans

les antiquités Grecques de *Gronovius*, tome IX.

PIGMALION, *Voyez* PYGMALION.

PIGNA, (Jean-Baptiste) né dans le Ferrarois au commencement du 16ᵉ siècle, mérita la protection de ses souverains par ses talens et ses ouvrages. Il fut à la fois bon grammairien, littérateur et historien. On lui doit divers livres de politique et d'histoire : I. *Il Principe*, Venise, 1561, in-8.° II. *Il Duello nel quale si tratta dell' onore è dell' ordine della Cavaleria*, 1554, in-4.° III. *Istoria de' Principi di Este*, Ferrara, 1570, in-8°; estimée et peu commune. IV. *Romanzi nel quale della Poesia e della vita d'*Ariosto *si tratta*, Venise, 1554 in-4.°

PIGNORIUS, (Laurent) né à Padoue en 1571, devint curé de Saint-Laurent de cette ville, puis chanoine de Treviso, où il mourut de la peste en 1631, à 60 ans. Ce littérateur avoit dressé une belle bibliothèque et un riche cabinet de médailles, qui lui servirent dans la composition de ses savans ouvrages. On a de lui : I. Un Traité *De Servis et eorum apud Veteres ministeriis*, in-4.° II. *Caracteres Ægyptii*, in-4°, 1669. C'est l'explication de la célèbre table *Isiaque*. Celle-ci est en bronze, et a cinq pieds de long sur trois de large. Elle fut achetée au sac de Rome en 1525 par un serrurier, qui la vendit au cardinal *Bembo*. A la mort de ce dernier, elle passa dans le cabinet des ducs de Mantoue et y resta jusqu'en 1630, année où cette ville fut prise par les troupes Impériales. Cette table a été déposée depuis à Turin, et ensuite à Paris au Musée des arts. Elle offre une grande quantité de figures et de divinités Egyptiennes, des symboles, des hiéroglyphes. *Warburton* la croit le plus moderne monument de l'Égypte ancienne. *Enée Vico* de Parme l'a gravée dans toute sa grandeur; elle l'a été depuis en moindre volume pour les Œuvres de *Montfaucon*, de *Jablonski* et de *Caylus*. Elle a été expliquée par le Jésuite *Kircher*; mais l'opinion de *Pignorius*, quoique plus simple, a paru la plus vraisemblable. III. *Origini di Padova*, 1625, in-4°; et plusieurs autres ouvrages pleins de profondes recherches. *Pignorius* avoit un amour vif et constant pour l'étude. Les hommes les plus savans de son siècle se firent honneur d'être en relation avec lui.

PIGRAY, (Pierre) chirurgien ordinaire du roi, né à Paris, se distingua dans l'exercice de son art, tant dans la capitale qu'à la suite des armées, sous les règnes d'*Henri IV* et de *Louis XIII*. Il fut disciple et rival du célèbre *Ambroise Paré*; mais leur émulation ne fit que resserrer les nœuds de leur amitié et de leur estime réciproque. Ils s'éclairèrent l'un l'autre, et perfectionnèrent leur art sans jalousie et sans s'obscurcir. *Pigray* a donné au public : I. *Chirurgica cum aliis medicinæ partibus conjuncta*, Paris, 1609, in-8°; c'est un abrégé des écrits de *Paré* avec des réflexions et des observations. II. *Epitome præceptorum medicinæ chirurgicæ*, Paris, 1612, in-8°, en françois; Lyon, 1673, in-8.° *Pigray* mourut en 1613.

PIGRÈS : c'est le nom d'un certain Poëte ancien, de si mauvais goût qu'il entreprit d'ajouter à chaque vers de l'*Iliade* un vers pentamètre de sa façon. Quelques grammairiens lui attribuent un Poëme intitulé : *Margitès*, (Voy. l'*art.* CALLIXÈNE) perdu depuis long-temps. Mais une preuve qu'il n'étoit point de *Pigrès*, c'est qu'*Aristote* en dit beaucoup de bien et le cite comme le premier modèle de la comédie. De plus, le même écrivain ainsi que *Platon* le donnent incontestablement à *Homère*.

PIKARSKI, (Michel de) riche seigneur de Pologne, eut l'esprit foible, et le roi *Sigismond III* lui donna des curateurs ; il en fut tellement choqué qu'il résolut de tuer ce prince. Il prit le temps où le roi devoit aller à l'église pour commencer la diète : (c'étoit le 15 novembre 1620.) Il se cacha derrière la porte, et quand le roi vint à passer il lui déchargea sur la tête deux coups de hache d'armes qui le firent tomber à terre. On l'appliqua aussitôt à la question pour l'obliger à découvrir ceux qui l'avoient porté à ce forfait ; mais il ne nomma personne et dit beaucoup d'extravagances, ne se plaignant que de la foiblesse de son bras. On le tenailla, et après lui avoir coupé toutes les jointures des doigts l'une après l'autre et ensuite la main droite, on l'écartela. On brûla toutes les pièces de son corps, on en jeta les cendres dans la Vistule et l'on rasa son château.

PILADE, *Voyez* ORESTE.

PILARINO, (Jacques) né dans l'isle de Céphalonie, docteur en médecine à Padoue, exerça cette science auprès de divers princes en Valachie, en Moscovie, etc. Soit inconstance, soit envie de parcourir plusieurs pays, il ne se fixa long-temps dans aucun. Enfin il fut pendant cinq ans consul à Smyrne, et mourut à Padoue en 1718, âgé de 59 ans. On a de lui : I. Un Traité latin de l'*Inoculation de la petite Vérole*, à Venise, 1715, in-12. II. *La Medicina difesa*, contre *J. Gazola*, 1717, in-12. Ces écrits sont curieux et instructifs.

PILATE, (*Pontius* PILATUS) gouverneur de la Judée, dont la famille et la patrie sont inconnues, mais qu'on croit Romain ou du moins Italien, fut nommé gouverneur de la Judée à la place de *Gratus*, l'an 26 ou 27 de Jésus-Christ. Il commanda dans cette province pendant dix ans sous *Tibère*. Ce fut lui à qui les Juifs menèrent JÉSUS-CHRIST, pour le prier d'exécuter le jugement de mort qu'ils croyoient qu'il méritoit. *Pilate* le trouvant innocent, le renvoya à *Hérode* roi de Galilée, et tâcha de profiter de la fête de Pâques pour le délivrer. Ensuite croyant calmer la fureur des Juifs par quelque satisfaction, il fit cruellement fouetter le Sauveur. Mais la rage de ses ennemis ne fut pas assouvie. *Pilate* voulut cependant se dispenser de prononcer le dernier jugement contre lui. Mais lorsqu'il vit que les Juifs ne se rendoient point et qu'ils le menaçoient même de la colère de *César*, il livra JÉSUS-CHRIST aux bourreaux qui le crucifièrent : pareil à tant de magistrats qui, avec de bonnes intentions, mais

sans force de caractère, se prêtent aux intentions perverses des méchans. Il ajouta la dérision à l'injustice, en faisant mettre sur l'écriteau de la croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs ;* car il ne reconnoissoit pas le royaume de Jésus-Christ, mais il vouloit se moquer du peuple Juif. *Pilate* prit l'argent du trésor sacré, pour faire travailler à un aqueduc. On se souleva contre lui, et le gouverneur fut obligé d'employer la force pour appaiser la sédition. Il exerça des cruautés encore plus horribles contre les habitans de Samarie, qui s'en plaignirent à *Tibère*. Ce prince l'envoya l'an 36 de J. C. en exil près de Vienne en Dauphiné, où il se tua de désespoir deux ans après, du moins à ce que dit *Eusèbe*. *Philon* le Juif en parle comme d'un juge inique, qui vendoit la justice, et livroit pour de l'argent le sang innocent. Il le peint comme un magistrat injuste, cruel et vénal, qui tourmenta la Judée par ses meurtres et par ses rapines. L'historien *Josèphe* en fait à peu près le même portrait. Nous avons sous son nom une *Lettre à Tibère*, dans laquelle il lui rend compte des miracles et de la résurrection de J. C. ; mais quoiqu'elle soit citée par *Tertullien* dans son Apologie pour les Chrétiens, on la regarde comme une pieuse imposture. On doit porter le même jugement du *Trésor admirable de la Sentence de* Ponce-Pilate *contre* Jésus-Christ, *trouvée écrite sur parchemin en lettres hébraïques dans la ville d'Aquila*. Cette pièce supposée fut traduite de l'italien en françois, et imprimée à Paris en 1581, in-8.°

PILATRE DU ROSIER, (François) né à Metz le 30 mars 1756, fut placé d'abord chez un apothicaire, qu'il quitta pour aller chercher des lumières dans la capitale. Il cultiva l'histoire naturelle et la physique. Il avoit établi à Paris un Musée ayant deux objets, le premier d'offrir aux savans des laboratoires propres à essayer leurs découvertes ; l'autre, d'enseigner aux étudians en chimie et en pharmacie, l'usage des machines et leur application. *Pilatre* avoit acquis déjà quelque célébrité, lorsque la découverte de *Montgolfier* vint étonner les savans. Le 25 du mois d'octobre 1783, il tenta un premier voyage dans les airs avec M. *d'Arlande*. Le 21 novembre suivant, dans un ballon lancé du château de la *Muette*, il traversa la Seine, dépassa Paris, et s'abaissa au-delà du nouveau boulevard, vis-à-vis le moulin de *Croullebarbe*. Ce fut alors qu'on fit sur le nom de l'aéronaute, l'une des plus heureuses anagrammes de ce genre futile, en trouvant dans les lettres de *Pilatre du Rosier* ces mots : *Tu es p^r roi de l'air*. Il ne jouit pas long-temps de ce dangereux empire. Il fit en présence de la Famille Royale de France, du roi de Suède et du prince *Henri* de Prusse, différentes autres courses aériennes qui eurent un brillant succès. Après avoir résolu d'aller en Angleterre par la voie des airs, il se rendit à Boulogne-sur-mer, d'où il s'éleva à sept heures du matin, le 15 juin 1785 ; mais demi-heure après le feu prit au ballon, et *Pilatre* avec son compagnon *Romain*, furent fracassés par la chûte de cette machine plus singulière peut-être qu'utile.

Leur malheur vint de leur imprudence. Ils montoient un ballon rempli de gaz inflammable. Celui-ci étoit accompagné d'une *Montgolfière* ou ballon à réchaud, qui mit le feu au gaz; aussitôt la galerie se détacha et se précipita sur la terre avec une rapidité que l'œil eut peine à suivre; les lambeaux du ballon ne descendirent que lentement, et la *Montgolfière* resta intacte. *Pilatre* ne donna aucun signe de vie après sa chûte, *Romain* ne survécut que de quelques minutes. Ils avoient l'un et l'autre la poitrine fendue en travers, le cou et la tête enfoncés dans la poitrine, les jambes et les cuisses brisées en plusieurs endroits. Ils furent ensévelis au village de Wimille. Les vertus sociales de *Pilatre* et son courage, le firent regretter de ses amis. Son mérite comme chimiste et ses tentatives comme aéronaute, lui avoient procuré des récompenses pécuniaires, des places, et l'association à plusieurs Académies.

PILATUS, *Voy.* LÉONTIUS.

PILES, (Roger de) peintre, né à Clameci en 1635, étoit d'une famille distinguée dans le Nivernois. Il étudia d'abord en Sorbonne; mais un goût particulier pour la peinture l'engagea à se mettre de bonne heure sous la discipline de Frère *Luc* Récollet. *Ménage*, instruit de son mérite, le fit entrer chez le président *Amelot*, en 1662, pour avoir soin de l'éducation de son fils. *De Piles* n'étoit pas seulement un homme savant; il avoit encore un goût fin et délicat, qu'il sut inspirer à son illustre disciple. Le jeune *Amelot* fit un voyage en Italie avec *de Piles*, qui eut occasion pour lors de satisfaire son amour pour les beaux arts. De retour en France, notre auteur publia quelques *Traités sur la Peinture*, qui le firent estimer et rechercher des célèbres artistes et des amateurs. Son élève ayant été nommé ambassadeur du roi à Venise, *de Piles* le suivit en qualité de secrétaire d'ambassade. Il l'accompagna encore à Lisbonne en 1685, en Suisse en 1689, et il fut chargé de porter au roi le traité de neutralité que l'ambassadeur avoit conclu avec les treize Cantons. Trois ans après, *Louvois* l'envoya à la Haye comme amateur de tableaux; mais en effet pour agir secrétement avec les personnes qui souhaitoient la paix. Il fut découvert, et retenu prisonnier par ordre de l'Etat. Ce fut dans sa captivité qu'il s'occupa à composer les *Vies des Peintres*. A son retour en France, le roi lui donna une pension. Il voulut suivre encore *Amelot*, nommé en 1705 ambassadeur à Madrid; mais sa mauvaise santé le força de quitter l'Espagne. Il mourut à Paris le 5 avril 1709, à 74 ans. *De Piles* avoit les qualités qui font aimer et estimer; son esprit étoit méthodique, son cœur sensible, son caractère simple. Il étoit bon ami, fidelle et discret. Ces qualités avoient pour base un grand fonds de religion. Il fut honoré du titre de conseiller-amateur de l'académie de Peinture et de Sculpture. Ses occupations ne lui permirent point de s'adonner entièrement à la peinture; mais il s'étoit fait des principes qui suppléoient, en quelque sorte, à l'usage qui lui manquoit. Son admiration pour

les tableaux de *Rubens* étoit extrême. Il ressembloit à ce peintre par son enthousiasme pour son art, et par sa capacité pour les affaires. Il avoit une grande intelligence du coloris et du clair-obscur ; il imitoit parfaitement les objets qu'il vouloit rendre, et on a de lui des portraits estimés. Il a peint entre autres personnes, *Despréaux* et Mad. *Dacier*.... Ses ouvrages sont : I. Un *Abrégé d'Anatomie, accommodé aux Arts de Peinture et de Sculpture*, publié sous le nom de TORTEBAT, 1667, in-fol. II. *Conversations sur la connoissance de la Peinture*, 1677, in-12. III. *Dissertation sur les Ouvrages des plus fameux Peintres*, in-12, 1681. IV. *Les premiers Elémens de la Peinture pratique*, 1684, in-12. V. *Traduction du Poëme de* du Fresnoy, *avec des Remarques*, 1684, in-12. VI. *Abrégé de la Vie des Peintres*, 1715, in-12. VII. *Cours de Peinture par principes*, 1708, in-12. Tous ces ouvrages sont écrits avec beaucoup de netteté.

PILET, *Voyez* MESNARDIÈRE.

PILLADE, (Laurent) né en Lorraine dans le 16e siècle, obtint un canonicat à Saint-Dié, et s'amusa à la poésie. Dom *Calmet* déterra un de ses *Poëmes*, qu'il plaça dans sa *Bibliothèque de Lorraine*. Il roule sur la guerre des paysans d'Alsace, et peut servir plutôt à instruire sur quelques événemens de cette guerre, qu'à prouver le goût de l'auteur.

PILON, (Germain) sculpteur et architecte de Paris, originaire du Maine, mort en 1590, fut un de ces hommes rares, destinés à tirer les arts des ténèbres de la barbarie, et à porter dans leur patrie le vrai goût du beau. Il est le premier sculpteur qui ait supérieurement rendu le caractère des étoffes. On voit plusieurs de ses ouvrages à Paris, qui font les délices des curieux. Il y a dans le cloître des grands Augustins, un *St. François* que ce sculpteur avoit fait en terre cuite, pour l'exécuter ensuite en marbre. L'église de Sainte-Catherine, la Sainte-Chapelle, Saint-Gervais, l'église des religieux Picpus, celle des Célestins, Saint-Etienne-du-Mont, sont ornés de plusieurs morceaux de sculpture admirables, eu égard au temps où ils ont été produits. On admiroit de lui les bas-reliefs de la chaire des grands Augustins de Paris ; mais l'ignorance les a gâtés et défigurés en les dorant.

PILPAY ou BIDPAY, Bramine Indien, gymnosophiste et philosophe, fut, à ce que l'on croit, gouverneur d'une partie de l'Indostan, et conseiller de *Dabschelim* qui étoit, dit-on, un puissant roi Indien. Il enseigna à ce prince les principes de la morale et l'art de gouverner, par des *Fables* ingénieuses qui ont rendu son nom immortel. Ces *Fables*, écrites en Indien, ont été traduites dans presque toutes les langues connues. L'auteur florissoit quelques siècles avant Jésus-Christ. On ne sait rien de bien assuré sur sa vie et sur ses ouvrages. *Antoine Galland* a traduit ses Fables en françois, avec celles de *Lockman*, Paris, 1714, 2 vol. in-12. M. *Cardonne* en a donné une

nouvelle édition, augmentée de quelques *Fables* qu'il a traduites, en 3 vol. in-12. *Le Naufrage des Isles flottantes* ou *la Basiliade*, Paris, 1755, in-12, est un autre ouvrage attribué à *Pilpay*.

PILUMNUS, *Voyez* PICUMNUS.

PIMPIE, (La) *Voyez* SOLIGNAC.

PINA, (Jean de) Jésuite, né à Madrid en 1582, mort en 1657, à 75 ans, fut prédicateur, recteur et provincial dans sa Société. On a de lui : I. *Commentaire* sur l'*Ecclésiaste*, en 2 vol. in-folio. II. Un autre sur l'*Ecclésiastique*, en 5 vol. in-folio. On dit qu'il avoit lu tous les Pères Grecs et Latins, qu'il en avoit extrait cent volumes, et que chaque volume étoit de cinq cents pages, tous écrits de sa main; mais on ne dit pas si cette compilation immense étoit bien digérée. Il y a apparence que non, du moins si l'on en juge par les ouvrages imprimés de *Pina*, qui ne sont qu'un recueil informe de passages.

PINÆUS, *Voyez* PINEAU.

PINAMONTI, (Jean-Pierre) Jésuite, né à Pistoie en Toscane l'an 1632, se consacra aux missions de la Campagne, avec le célèbre P. *Ségneri*. Il fut un grand maître dans la conduite des ames. La duchesse *de Modène* le choisit pour son confesseur, et le grand duc *Cosme III* lui donna le même emploi auprès de lui, après la mort du P. *Ségneri*. Le pieux directeur continua cependant toujours ses travaux apostoliques, au milieu desquels il termina sa carrière, à Orta au diocèse de Novare en 1703, à 71 ans. Il y a eu peu de missionnaires aussi humbles, aussi austères, aussi puissans en œuvres et en paroles. Nous avons de lui un grand nombre d'Ouvrages de piété, en italien, recueillis en 1706, in-folio, à Parme.... Le plus connu est celui que le Père *de Courbeville* traduisit en françois, sous le titre de *Directeur dans les voies du salut*, 1718, in-12.

PINART, (Michel) né à Sens vers 1660 d'une famille honnête, mort à Paris en 1717, s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'Histoire, des langues, des antiquités et de la bibliographie. Ses succès lui méritèrent une place dans l'académie des Inscriptions. Le recueil de cette société savante offre divers *Mémoires* de cet auteur. Sa *Dissertation* sur les Bibles hébraïques est estimée pour l'exactitude et les bonnes recherches qu'elle renferme.

PINCHESNE, *Voyez* MARTIN, n.° XVII.

PINCIANUS, *Voyez* I. NUNEZ.

PINDARE, le prince des Poëtes lyriques, naquit à Thèbes dans la Béotie, vers l'an 500 avant J. C. Il apprit l'art de faire des vers de *Lasus d'Hermione* et de *Myrthis*, dame Grecque. Il étoit au plus haut point de sa réputation dans le temps que *Xercès* voulut envahir la Grèce. On croit qu'il mourut au théâtre vers l'an 436 avant J. C. Il avoit composé un très-grand nombre de Poésies; mais il ne nous reste que ses *Odes*, dans lesquelles il célèbre ceux qui de son temps

avoient remporté le prix aux quatre Jeux solennels des Grecs : les *Olympiques*, les *Isthmiques*, les *Pythiques* et les *Néméens*. *Alexandre* eut tant de vénération pour la mémoire de ce grand poëte, qu'à la destruction de Thèbes il conserva sa maison et sa famille. *Pindare* n'avoit pas reçu de moindres marques de considération pendant sa vie, que celles dont il fut honoré après sa mort. Thèbes l'ayant condamné à une amende pour avoir donné trop d'éloges à Athènes, cette ville fit payer cette somme des deniers publics. On sent en lisant les ouvrages de *Pindare*, cette impétuosité de génie, ces violens transports, cette impulsion divine qui caractérisent le véritable poëte lyrique. La véhémence des figures, la hardiesse des images, la vivacité des expressions, l'audace des métaphores, l'harmonie des tours nombreux, la majestueuse précipitation du style, tout concourt chez lui à en faire le plus grand poëte qui ait encore paru dans le genre de l'Ode. *Horace* a consacré l'une des siennes à l'éloge de son maître :

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas
Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus *ore*.

Pindare n'a pas moins de douceur que d'enthousiasme, et le gracieux lui est aussi naturel que l'énergique : témoin le riant tableau qu'il nous offre des Champs-Élysées, dans la seconde Ode olympique, adressée à *Théron* roi d'Agrigente. (*Voyez* aussi I. HIÉRON.) *Marmontel* en rendant justice aux grands talens de *Pindare*, lui reproche non moins justement de négliger trop l'unité, l'ensemble et les liaisons. La meilleure édition de ce poëte est celle d'Oxford, in-fol., 1697. Elle est peu commune. On estime encore celle d'*Erasme Schmidt*, 1616, in-4.° L'abbé *Massieu* a traduit en françois une partie de ses Odes ainsi que M. *Gin*, 2 vol. in-8.° La *Mothe-Houdard* en a voulu imiter quatre en vers françois ; mais appartenoit-il à *Céladon* de manier la massue d'*Hercule ?*

I. PINEAU, (Séverin du) *Pinæus*, mort à Paris en 1619, doyen des chirurgiens du roi, étoit de Chartres. Il fut très-expert dans la lithotomie. On a de lui : I. *Discours* touchant l'extraction de la pierre de la vessie, 1610, in-8.° II. Traité *De Virginitatis notis*, Leyde, 1641, in-12 : celui-ci est estimé des gens de l'art, qui le recherchent. Mais il peut être dangereux aux jeunes gens à cause de certains détails qu'il n'étoit peut-être pas nécessaire d'exposer aux yeux du public.

II. PINEAU, (Gabriel du) né à Angers en 1573, suivit le barreau dans sa patrie avec une réputation supérieure à son âge. Il vint ensuite à Paris, et plaida avec éclat au parlement et au grand conseil. De retour dans sa patrie, il devint conseiller au présidial. Il fut consulté de toutes les provinces voisines, et il eut part à toutes les grandes affaires de son temps. *Marie de Médicis* le créa maître des requêtes de son hôtel. Elle chercha dans ses disgraces, à s'appuyer de son crédit et de ses conseils ; mais *du Pineau* toujours attentif à ce qu'il devoit d'un côté à la mère de son roi, et de l'autre à son sou-

verain, ne cessa d'inspirer à cette princesse des sentimens de paix. *Louis XIII*, par reconnoissance le nomma en 1632, maire et capitaine général de la ville d'Angers : place où *du Pineau* mérita le titre flatteur de *Père du peuple*. Il ne faisoit acception de personne. Les pauvres à son audience alloient de pair avec les grands, auxquels il savoit faire agréer cette conduite par sa politesse. Ce digne citoyen mourut le 15 octobre 1644, à 71 ans. Sa maison étoit une espèce d'académie. Il se tenoit chez lui des conférences réglées, où assistoient les jeunes officiers, les avocats et autres savans. Chacun y proposoit librement ses difficultés sur les matières les plus épineuses du Droit, de l'Histoire, et quand *du Pineau* avoit parlé, tout étoit éclairci; mais il ne prenoit la parole que le dernier, parce qu'il s'étoit apperçu qu'on déféroit trop à son sentiment. Ses écrits sont : I. *Notes latines* opposées à celles de *du Moulin* sur le *Droit canon*, imprimées avec les Œuvres de ce jurisconsulte par les soins de *François Pinsson*. II. *Commentaires, Observations et Consultations sur plusieurs Questions importantes, tant de la Coutume d'Anjou que du Droit François*, avec des *Dissertations sur différens sujets*, etc., réimprimées en 1725, en 2 vol. in-folio, par les soins de *Livonière*, qui les a enrichies de remarques très-utiles. L'éditeur dit « que *du Pineau* est peu inférieur au célèbre *du Moulin* pour le Droit civil, et qu'il est plus exact pour le droit canon. » *Ménage* fit sur sa mort ces deux vers :

Pinellus periit, Themidis plus ille sacerdos,
In proprio judex limine perpetuus.

Il est éteint ce flambeau de la France,
Ce prêtre zélé de *Thémis* ;
Pineau, qui sous ses toits, ainsi que sur les Lis,
Toujours d'une main sûre a tenu la balance.

PINEDA, (Jean) né à Séville d'une famille noble, entra dans la Société des Jésuites en 1572. Il y enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs colléges, et se consacra à l'Ecriture-Sainte. Pour se rendre cette étude plus facile, il apprit les langues orientales. Nous avons de lui : I. Deux vol. de *Commentaires* sur *Job*, in-folio. II. Deux sur l'*Ecclésiaste*. III. *De rebus Salomonis*, in-folio : curieux et savant, mais peu exact. IV. Une *Histoire universelle de l'Eglise*, en espagnol, quatre vol. in-folio. V. Une *Histoire de Ferdinand trois*, en la même langue, in-folio. Il mourut en 1637, emportant dans le tombeau les regrets de ses confrères et du public.

PINELIÈRE, (N. de la) étoit d'Anjou. Il donna en 1635 au théâtre François, une Tragédie d'*Hippolyte*.

I. PINELLI, (Jean-Vincent) naquit à Naples de *Côme Pinelli* noble Génois, domicilié dans cette ville, et qui y avoit acquis des richesses considérables par le commerce. Après avoir reçu une excellente éducation, il quitta sa patrie pour venir se fixer à Padoue à l'âge de vingt-quatre ans. Passionné pour les sciences, il préféra cette ville, à cause des

savans en tout genre qu'une célèbre université y rassembloit. Il se forma une Bibliothèque aussi nombreuse que distinguée par le choix des livres et des manuscrits, et il ne cessa de l'augmenter jusqu'à sa mort. Ses soins pour l'enrichir étoient incroyables. Ses correspondances littéraires, non-seulement en Italie, mais dans toute l'Europe savante, lui procuroient tous les ouvrages nouveaux dignes d'entrer dans sa collection. Les auteurs eux-mêmes s'empressoient souvent de lui faire hommage. On peut juger de son ardeur en ce genre, par ce seul trait. Il avoit des émissaires dans plusieurs villes d'Italie, chargés de visiter au moins tous les mois les boutiques des ouvriers qui emploient beaucoup de vieux parchemins, tels que les luthiers, les faiseurs de cribles et autres; et il lui arriva plus d'une fois de sauver par ce moyen, de la destruction, des morceaux précieux. Sa passion de savoir embrassoit toutes les connoissances; mais l'histoire, les médailles, les antiquités, l'histoire naturelle, et particulièrement la botanique, étoient les objets de sa prédilection. Il étoit consulté de toutes parts, et l'étendue de ses relations avec les savans étoit immense. *Juste Lipse*, *Joseph Scaliger*, *Sigonius*, *Possevin*, *Pancirole*, *Pierre Pithou*, et un grand nombre d'autres, étoient en commerce avec lui, et tous ont célébré son érudition. Insensible à tous les plaisirs de la vie, et ne connoissant que ceux de l'esprit, son indifférence pour les jeux, les festins, les fêtes, les spectacles, et pour tout ce qui pique le plus la curiosité des autres hommes, étoit extrême. Dans l'espace de quarante-trois ans qu'il vécut à Padoue, on ne le vit que deux fois sortir de la ville : l'une, à l'occasion d'une peste qui la ravageoit : l'autre, pour un voyage à Naples, qu'il ne fit que pour céder à l'importunité de sa famille. Du reste *Pinelli* étoit généreux, secourable et compatissant, sur-tout pour les gens de lettres, dont il prévenoit souvent les besoins. Son zèle pour le progrès et l'avancement des sciences, le rendoit très-communicatif de ses lumières et de ses livres; mais il ne l'étoit qu'avec choix et discernement. Il mourut en 1601, âgé de 68 ans, sans avoir publié aucun ouvrage. *Paul Gualdo* qui a écrit la *Vie* de *Pinelli*, ne spécifie point le nombre des volumes qui composoient sa riche bibliothèque; il nous apprend seulement, que pour la transporter par mer à Naples, elle fut distribuée en cent trente caisses, dont quatorze contenoient les manuscrits; mais elle ne parvint pas entière à ses héritiers. Le sénat de Venise fit apposer le scellé sur les manuscrits et enlever tout ce qui concernoit les affaires de la république, au nombre de deux cents pièces. « Je compare, dit le président *de Thou*, *Pinelli* à *Titus Pomponius*; car de même que cet illustre Romain fut appelé *Attique*, *Pinelli* porta aussi le nom de *Vénitien*, à cause de l'extrême affection que la république de Venise avoit pour lui. »

II. PINELLI, (Maphée) imprimeur de Venise, mort dans cette ville le 7 février 1785, à 49 ans, étoit riche et éclairé. Il se forma une bibliothèque com-

posée de manuscrits curieux et de livres rares, dont le catalogue parut après sa mort, en six vol. in-8.o Des Anglois ayant acheté ce trésor littéraire, publièrent un nouveau Catalogue tronqué et altéré, en un seul vol.

I. PINET, (Antoine du) seigneur de Noroy, vivoit au 16e siècle. Besançon étoit sa patrie. Il fut attaché à la religion Protestante jusqu'à se montrer furieux contre l'église Catholique. La *Conformité des Eglises réformées de France et de l'Eglise primitive*, Lyon, 1564, in-8o, et les *Notes* qu'il ajouta à la Traduction françoise de *la Taxe de la Chancellerie de Rome*, qui fut imprimée à Lyon, in-8o, en 1564, et réimprimée à Amsterdam, 1700, in-12, décèlent ses sentimens. Il publia ce livre sous ce titre : *Taxe des parties casuelles de la boutique du Pape, en latin et en françois avec des annotations prises des Décrets, Conciles et Canons, pour la vérification de la discipline anciennement observée en l'Eglise.* Dans l'épître dédicatoire il prend le ton d'un ennemi déclaré de la cour de Rome. Il s'excuse d'avoir présenté ce livre « à une compagnie si sainte que la vôtre, (aux Protestans) où on n'oit résonner que cantiques, psalmes et louanges au Seigneur notre Dieu. Mais il convient montrer au vilain sa vilenie et au fou sa folie, de peur qu'on ne soit estimé semblable à lui. » On voit par cet échantillon que *Pinet* n'avoit pas plus de politesse dans le style que dans les mœurs. Sa Traduction de l'*Histoire naturelle* de *Pline*, à Lyon, en 2 vol. in-folio, 1566, et à Paris, 1608, a été beaucoup lue autrefois. Quoiqu'il ait fait bien des fautes, son travail est très-utile encore à présent, même pour ceux qui entendent le latin de *Pline*, à cause des recherches du traducteur, et du grand nombre de notes marginales. *Pinet* a encore mis au jour les *Plans* des *principales Forteresses du monde*, à Lyon, 1564, in-folio.

II. PINET, (N.) agent de change à Paris, y empruntoit à un taux exorbitant, et fut accusé d'avoir contribué à l'accaparement des grains et à la famine qui se fit sentir à Paris en 1789. *Pinet* fut mandé à Marly où il eut une conférence avec les ministres, qui lui promirent la place de garde du trésor royal, s'il fournissoit des preuves de conviction contre les auteurs de la disette. Quelques jours après cet entretien, et le 29 juillet 1789, *Pinet* fut trouvé assassiné dans un bois près de Passy. Sa mort entraîna l'une des plus fortes banqueroutes qui ait été faite dans la capitale : elle fut de cinquante-quatre millions.

PINGERON, (J. C.) né à Lyon et mort à Versailles en 1795, à l'âge de 60 ans, fut actif, laborieux; il publia quelques Opuscules relatifs aux finances et à l'agriculture, et sur-tout beaucoup de Traductions d'ouvrages italiens et anglois. Parmi les premiers, on distingue le *Traité des Vertus et des récompenses* par *Dragonetti*, 1768, in-12; les *Conseils d'une Mère à son Fils* par Mad. *Piccolomini-Girardi*, 1769, in-12; le *Traité des violences publiques et particulières* par *Murena*, 1769, in-12; le *Poëme* sur les abeilles de

Buccellai, 1770, in-8°; l'*Essai* sur la peinture par *Algarotti*, in-12; les *Vies* des architectes anciens et modernes par *Milizia*, 1771, 2 vol. in-12; *Lettres* de l'abbé *Sestini* sur l'Italie, la Sicile et la Turquie, 1789, 3 vol. in-8.° Les seconds sont: *Voyage* de *Marshal* Anglois, dans la partie septentrionale de l'Europe, 1776, in-8°; *Description* de la Jamaïque, 1782, in-12; *Manuel* des gens de mer, in-8°; *Description* de la machine électrique de *Cathberson*, in-8.° *Pingeron* a en outre publié un Journal sur le commerce, les finances et les arts, dans lequel on trouve beaucoup de choses utiles.

PINGOLAN *ou* PUIGUILLON, (Aymeric de) poëte Provençal, mort vers 1260, fit diverses Pièces ingénieuses, mais si satiriques qu'elles lui attirèrent de fâcheuses affaires. On de lui un Poëme intitulé: *Las Angueyssas d'Amour*. *Pétrarque* l'a imité.

PINGRÉ, (Alexandre-Guy) bibliothécaire de Ste-Geneviève à Paris, naquit dans cette ville le 14 septembre 1711. Des études faites avec succès, l'amour extrême du travail, la facilité de la conception le distinguèrent bientôt, et l'anatomiste *le Cat* qui le connut, le fit recevoir en qualité d'astronome à l'académie de Rouen, qu'il avoit fondée. Le 1er ouvrage de *Pingré* fut le Calcul de l'éclipse de lune arrivée le 23 décembre 1749. Il publia ensuite un *Almanach* nautique pour faciliter aux navigateurs l'observation des longitudes. Ces travaux l'ayant fait connoître du gouvernement, celui-ci l'envoya dans la mer des Indes observer le passage de *Vénus* sur le disque du soleil; puis accompagner *Courtanvaux* en Hollande pour vérifier les horloges marines de *le Roy*; enfin accroître les progrès de l'astronomie et de la géographie dans les *Voyages* de l'*Isis* et de la *Flore*, noms des vaisseaux sur lesquels il s'embarqua. La Relation de ses voyages a été publiée en 1773 et en 1778, chacune en 2 vol. in-4.° *Pingré* fut alors nommé à la place d'astronome géographe de la marine, devint membre de l'académie des Sciences, et ensuite de l'Institut. Il est mort à Paris le 12 floréal de l'an 4, à l'âge de 84 ans. Ses ouvrages sont: I. *Etat du Ciel*, 1754, 1755, 1756 et 1757. II. *Mémoire* sur les découvertes faites dans la mer du Sud, avant les derniers voyages des Anglois et des François autour du monde, 1758, in-4.° III. *Cométographie* ou *Traité historique et théorique des Comètes*, 1784, deux vol. in-4.° C'est l'ouvrage le plus considérable de l'auteur. Il y a calculé les orbites de toutes les comètes dont le souvenir s'est conservé. IV. *Traduction* des Astronomiques de *Manilius*, 1785, in-8.° Le traducteur y a réuni les autres poëtes Latins qui ont écrit sur le cours des astres. V. *Histoire* de l'astronomie du XVIIe siècle, 1791, in-4.° *Pingré* avoit publié dès 1756 le Projet de cet ouvrage. VI. Il a été l'éditeur des *Mémoires* de l'abbé *Arnaud*, publiés en 1756, en 3 vol. in-4°, et de la onzième édition de la *Géographie* en vers artificiels de *Buffier*, qui parut en 1781, in-12. VII. On lui doit dans la nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates*, les Calculs des éclipses qui ont eu lieu mille ans avant l'ère vulgaire, et dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*

un grand nombre d'Écrits savans et utiles. *Pingré* eut un caractère doux et ami des hommes. Incapable d'aigreur, d'envie, de vengeance, il passa sa vie entière dans la paix, jouissant de l'estime publique et du bonheur de n'avoir pas un ennemi.

PINIUS, (Jean) savant Jésuite, né à Gand en 1678, a travaillé aux *Acta Sanctorum*, à Anvers, et a enrichi cet ouvrage de plusieurs Dissertations estimées. Il mourut le 19 mai 1749.

PINON, (Jacques) poëte latin, remplit au parlement de Paris sa patrie, une charge de conseiller, qu'il honora autant qu'il en fut honoré. Il se distingua dans le barreau par ses lumières et son intégrité, et sur le théâtre littéraire par ses connoissances profondes et variées, et sur-tout par son talent pour la poésie. Il en donna des preuves dans son Poëme *De anno Romano*, qu'il dédia au roi *Louis XIII*, qui estimoit en lui un savant aimable et un bon magistrat. Cet ouvrage est très-instructif: le commentaire en prose que l'auteur y a joint pour en rendre la lecture plus claire, est plein d'érudition. On a encore de *Pinon* un autre *Poëme* concernant la suite chronologique des empereurs Romains en Orient et en Occident, depuis *Jules-César* jusqu'à *Maximilien premier*. Ce poëte historien mourut doyen des conseillers en 1641. Les éditions de ses *Poésies* sont de Paris, 1615 et 1630, in-8.°

PINS, (Jean de) conseiller-clerc au parlement de Toulouse, et évêque de Rieux en 1523, étoit sorti d'une famille qui a donné à l'ordre de Malte deux grands maîtres dans *Odon* et *Roger de* PINS, l'un en 1297 et l'autre en 1355. *Jean* fut ambassadeur à Venise et à Rome, où il cultiva la littérature et l'éloquence. Il mourut à Toulouse sa patrie, l'an 1537. On a de lui: I. Les *Vies de Sainte Catherine* de *Sienne* et de *Philippe Béroald* son maître, en latin; l'une et l'autre imprimées à Bologne en 1505, in-4.° II. *De Vitâ Aulicâ*, Toulouse, in-4.° III. *De claris Fœminis*, Paris, 1521, in-folio; ouvrage remarquable par la beauté du style. IV. *Sancti Rochi Vita*, Paris in-4.° Son *Eloge* avec quelques-unes de ses *Lettres* à *François Ier* et à *Louise de Savoie* régente, a été publié à Avignon en 1748, in-12. Il écrivoit en latin avec élégance et politesse, et il mérita qu'*Erasme* bon juge, dit de lui: *Potest inter Tullianæ dictionis competitores numerari Joannes* PINUS.

PINSONNAT, (Jacques) né à Châlons-sur-Saône, étoit professeur royal en Hébreu, curé des Petites-Maisons, et docteur de théologie en la Faculté de Paris. Cet écrivain distingué par sa piété, son zèle et son érudition, mourut en 1723, à l'âge de 70 ans. On a de lui: I. Une *Grammaire* Hébraïque. II. *Des Considérations sur les Mystères, les paroles et actions principales de Jésus-Christ*, avec des *Prières*.

I. PINSSON DE LA MARTINIÈRE, (Jean) procureur du roi dans la juridiction de la connétablie et maréchaussée de France, à Paris, mort en 1678, s'est fait connoître par quelques ouvrages historiques. Le premier parut en 1650, sous ce titre: *Le vrai état*

de la France; c'est une description de son gouvernement en cette année-là. Le second est le Recueil *des Privilèges des Officiers de la Maison du Roi,* qui parut dès l'an 1645. Il y joignit en 1649, 1650 et 1652, des *Etats des Maisons du Roi, de la Reine,* etc. Enfin en 1661 il publia in-folio, un *Traité de la Connétablie et Maréchaussée de France.*

II. PINSSON, (François) né à Bourges d'un professeur en droit, mort à Paris le 10 octobre 1691, à 80 ans, étudia la jurisprudence dans l'école de son père. Il vint à Paris en 1633, et s'y fit recevoir avocat. Il plaida d'abord au Châtelet, et ensuite au Parlement. *Pinsson* travailloit aussi dans le cabinet, et il étoit regardé comme l'oracle de son siècle, sur-tout pour les matières bénéficiales, auxquelles il s'appliqua particulièrement. Les excellens ouvrages qu'il nous a laissés sur cette matière prouvent combien il y étoit versé. Les principaux sont : I. Un ample *Traité des Bénéfices,* commencé par *Antoine Bengy* son aïeul maternel, célèbre professeur à Bourges, et imprimé en 1654. II. La *Pragmatique-Sanction de Saint Louis* et celle de *Charles VII,* avec de savans Commentaires, 1666, in-folio. III. Des *Notes Sommaires* sur les indults accordés à *Louis XIV* par *Alexandre VII* et *Clément IX,* avec une Préface historique, et quantité d'Actes qui forment une collection utile. IV. *Traité des Régales,* 1688, deux vol. in-4°, avec d'excellentes instructions sur les Matières bénéficiales : ouvrage rempli de savantes recherches, et enrichi d'un grand nombre d'Actes originaux, qui sont d'une utilité extrême pour l'étude du Droit. V. *Pinsson* a travaillé à la révision des Œuvres du savant *de Mornac,* et de celles de *du Moulin.*

PINTO, (Hector) religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, fut docteur de l'université de Coimbre, où l'on fonda pour lui une chaire de théologie. Il mourut en 1583. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur *Isaïe,* sur *Ezéchiel,* et sur *Daniel,* Paris 1617, trois vol. in-folio. II. Un livre intitulé : *Image de la Vie Chrétienne,* traduit en françois par *Guillaume de Coursol,* Paris, 1580.

PINTO, *Voy.* MENDEZ PINTO.

PINTO DE FONSECA, (Emmanuel) Portugais, entra de bonne heure dans l'ordre de Malte, s'y distingua par sa valeur et par son zèle, et en fut élu grand maître en 1741. Il mourut le 24 janvier 1773, âgé de 92 ans, sans avoir presque jamais été malade. Il gouverna son ordre pendant 32 ans avec sagesse.

PINTOR, (Pierre) né à Valence en Espagne, l'an 1420, fut médecin d'*Alexandre VI,* qu'il suivit à Rome, où il exerça son art avec succès. On a de lui deux ouvrages recherchés : I. *Aggregator sententiarum doctorum de curatione Pestilentiæ,* Romæ, 1499, in-folio. II. *De morbo fœdo et occulto, his temporibus affligenti, etc.* Romæ, 1500, in-4°, gothique : livre extrêmement rare, inconnu à *Luisini* et à *Astruc,* et qui fait remonter la maladie vénérienne à l'année 1496. *Pintor* mourut à Rome en 1503, à 83 ans.

PINTURRICHIO,

PINTURRICHIO, (Bernardin) peintre Italien, mort en 1513, âgé de 59 ans, avoit beaucoup de talent. Il a peint au dôme de la Bibliothèque de Sienne la Vie du pape *Pie II*, qui est une suite de tableaux fort estimés. On prétend que le célèbre *Raphaël* l'aida dans cet ouvrage. *Pinturrichio* avoit le défaut d'employer des couleurs trop vives; et, par une singularité qui étoit de son invention, il peignoit sur des superficies relevées en bosse, les ornemens d'architecture : innovation qui n'a point eu d'imitateurs.

PINUS, *Voyez* PINS, *et* VII. MORIN, *à la fin*.

PIO, (Albert) prince de Carpi dans le Modénois, prouva que la science peut illustrer la noblesse. Il osa se mesurer avec le plus habile homme de son temps, avec le savant *Erasme*. Les disputes qu'il eut avec lui servirent au moins à éclaircir quelques points de doctrine. Il mourut à Paris en janvier 1531, et fut enterré aux Cordeliers, où ses héritiers lui firent dresser une statue en bronze. Ses *Ouvrages* furent recueillis à Paris en 1531, in-fol., et la même année à Venise chez *Junte*, aussi in-fol.

PIOMBINO, (Anne-Marie ARDOINI princesse de) se distingua par son esprit et l'agrément de ses poésies, à la fin du 17[e] siècle. Le recueil de ses pièces en vers latins est intitulé : *Rosa Parnassi*.

I. PIPER, (le comte) conseiller d'état de Suède, devint en 1698, premier ministre de *Charles XII*, sans en avoir le titre, et le suivit dans ses conquêtes. Il avoit autant de politique que son maître avoit de bravoure. Lorsque ce prince eut convoqué la diète de Pologne où il étoit entré en vainqueur, il lui conseilla de prendre pour lui-même la couronne Polonoise, au lieu de la placer sur une autre tête. *Charles* lui répondit *qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des royaumes*. Mais ce n'étoit pas assez de donner; il falloit conserver, et c'est ce que *Charles XII* ne fit point. *Piper* qui étoit avec lui à Pultawa en 1709, fut fait prisonnier par les Russes, et transféré à Pétersbourg. Le czar persuadé que ce ministre avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suède, lui rendit sa captivité plus dure. *Charles* n'ayant jamais voulu s'abaisser à offrir pour *Piper* une rançon qu'il craignoit que *Pierre* n'acceptât point, le ministre Suédois fut enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, où il mourut en 1716, à 70 ans. On rendit son corps au roi de Suède qui lui fit faire des obsèques magnifiques; tristes et vains dédommagemens de tant de malheurs et d'une fin si déplorable.

II. PIPER, (François) peintre Anglois, mort à Aldermanbury en 1740, excella dans la perspective.

PIPPI, (Giulio) peintre, *Voyez* ROMAIN, (Jules) n.° VII.

PIPPO, (Philippe *Santa-Croce*, dit) excellent graveur, s'est autant distingué par le beau fini et l'extrême délicatesse qu'il mettoit dans ses ouvrages, que par le choix singulier de la matière qu'il employoit pour son travail. Il s'amusoit à tailler sur des noyaux de prunes et de ce-

frises, de petits bas-reliefs composés de plusieurs figures, mais si fines qu'elles devenoient imperceptibles à l'œil. Ces figures étoient néanmoins dans toutes leurs proportions, vues avec la loupe. Il eut plusieurs enfans : *Matthieu* l'aîné de tous, surpassa ses frères, et *Jean-Baptiste* fils de celui-ci, fut encore plus recommandable que son père. On ignore le temps précis où ils ont vécu.

PIRA, (Henri de la) médecin Lyonnois du dernier siècle, a fait imprimer en 1638, un crédule traité de *Géomancie*.

PIRANESI, (Jean-Baptiste) peintre, graveur et architecte célèbre, naquit à Venise en 1721, et mourut à Rome en 1778. Plein d'enthousiasme pour les monumens de l'antiquité au milieu desquels il vécut, il chercha à en offrir l'image aux autres par le secours de la gravure, et il inventa dans cet art une méthode nouvelle. Ses talens en architecture ne furent pas moins brillans, et on les reconnoît dans la construction de l'église du prieuré de Malte à Rome. Le recueil des œuvres gravées de *Piranesi* forme 15 vol. in-folio. Sa fille *Laure Piranesi*, morte en 1785, a gravé avec succès une suite de vues d'après la méthode de son père. Ses deux frères *François* et *Pierre*, accueillis à Paris en 1800, continuent la collection célèbre de *Jean-Baptiste*, portée aujourd'hui à 23 vol. On y trouve les belles fresques de *Raphaël*, un grand nombre de dessins du *Guerchin* et des autres peintres les plus fameux.

PIRCKEIMER, (Bilibalde) mort le 22 décembre 1530, à 60 ans, fut conseiller de l'empereur et de la ville de Nuremberg, et servit avec honneur dans les troupes de cette ville. Egalement propre aux affaires et aux armes, il fut employé dans diverses négociations importantes, où l'on admira son éloquence et sa sagesse. Ses *Œuvres* ont été recueillies et publiées in-folio en 1610, à Francfort. On y trouve des *Poésies* et des *Traités* de politique et de jurisprudence; mais il n'y a rien qui mérite d'être placé au premier rang ni même au second.

PIRITHOUS, (Mythol.) fils d'*Ixion*, est à cause de cela, surnommé *Ixionide* par les poëtes. Ayant ouï dire une infinité de merveilles de *Thésée*, il lui déroba un troupeau pour l'obliger à le poursuivre : *Thésée* ne manqua pas de le faire. Ils conçurent dans le combat tant d'estime l'un pour l'autre qu'ils jurèrent de ne plus se quitter. *Pirithoüs* secourut *Thésée* contre les Centaures, qui vouloient lui enlever *Hippodamie* sa femme. Après qu'elle fut morte, *Thésée* et *Pirithoüs* convinrent de ne plus épouser que des filles de *Jupiter*. C'est pour se conformer à cette idée, que *Thésée* enleva *Hélène* fille de *Jupiter* et de *Léda*. *Pirithoüs* qui l'avoit secondé dans cet enlèvement, descendit aux enfers pour ravir *Proserpine ;* mais il fut dévoré par le chien *Cerbère*. *Thésée* qui l'y avoit suivi pour servir son amour, fut enchaîné par ordre de *Pluton*, jusqu'à ce qu'*Hercule* vînt le délivrer. On croit que cette fable a quelque fondement dans l'Histoire. Les savans ont

conjecturé que *Proserpine* étoit fille d'*Aidoneus* roi des Molossiens ; et que *Pirithoüs* ayant voulu la ravir, il fut arrêté et exposé aux chiens ; mais qu'*Hercule* le délivra.

PIROMALLI, (Paul) Dominicain de Calabre, fut envoyé dans les missions d'Orient. Il demeura long-temps en Arménie, où il eut le bonheur de ramener à l'Église Catholique beaucoup de Schismatiques et d'Eutychéens, et le patriarche même qui l'avoit traversé. Il passa ensuite dans la Géorgie et dans la Perse, puis en Pologne en qualité de nonce du pape *Urbain VIII*, pour y appaiser les troubles causés par les disputes des Arméniens qui y étoient en grand nombre. *Piromalli* réunit les esprits dans la profession d'une même foi et dans l'observance des mêmes pratiques. Comme il retournoit en Italie, il fut pris par des corsaires qui le menèrent à Tunis. Dès qu'il fut racheté, il alla à Rome rendre compte de sa mission au pape, qui lui donna des marques éclatantes de son estime. Le pontife lui confia la révision d'une Bible Arménienne, et le renvoya en Orient, où il fut élevé en 1655, à l'évêché de Nassivan. Après avoir gouverné cette église pendant neuf ans, il revint en Italie. Il fut chargé de l'église de Bisignano, et y mourut trois ans après, en 1667. Sa charité, son zèle et ses autres vertus honorèrent l'épiscopat. On a de lui : I. Des ouvrages de *Controverse* et de *Théologie*. II. Deux *Dictionnaires* ; l'un *Latin-Persan*, et l'autre *Arménien-Latin*. III. Une *Grammaire Arménienne*. IV. Un *Directoire*, estimé pour la correction des livres Arméniens. Tous ces ouvrages déposent autant en faveur de sa vertu, qu'en faveur de son érudition.

PIRON, (Alexis) né à Dijon le 9 juillet 1689, d'un apothicaire, y passa plus de 30 années dans la dissipation d'un jeune homme qui aimoit les plaisirs et la liberté. Une Ode trop connue ayant fait une impression scandaleuse sur ses concitoyens, il quitta sa patrie pour échapper aux reproches qu'il y essuyoit. Sa famille ne pouvant l'aider que foiblement, il se soutint à Paris par le moyen de sa plume, qui étoit aussi belle et aussi nette que les traits du burin. Il se plaça chez M. *de Bellisle* en qualité de secrétaire, et ensuite chez un financier, qui ne s'apperçut point qu'il possédoit un homme de génie. Diverses Pièces où l'on trouve des détails singuliers, originaux, et une invention piquante, qu'il fournit au spectacle de la Foire, commencèrent sa réputation ; et la *Métromanie*, la meilleure comédie qui ait paru depuis le *Joueur* de *Régnard*, y mit le dernier sceau. Cette pièce en cinq actes, bien conduite, semée de traits neufs, pleine de génie, d'esprit et de gaieté, fut jouée avec le plus grand succès en 1738, sur le théâtre François. (*Voyez* DESFORGES-MAILLARD.) L'auteur jouit dans la capitale de tous les agrémens que peut se promettre un homme d'esprit dont les saillies sont intarissables. Admirable dans la conversation, où il n'eut point d'égal, plein du sel de *Rabelais* et de l'esprit de *Swift*, toujours neuf, tou-

jours original, il n'est point d'homme qui ait fourni un plus grand nombre de traits à recueillir. Nous en citerons quelques-uns qui feront connoître son tour d'esprit et son caractère. En Bourgogne on appelle les habitans de Beaune, les *ânes de Beaune*. *Piron* exerça souvent sa causticité à leurs dépens. Un jour qu'il se promenoit aux environs de cette ville, il se mit à abattre tous les chardons qu'il rencontroit. Un de ses amis lui en demanda la raison. Il répondit : *J'ai à me plaindre des Beaunois ; je leur coupe les vivres*.... Comme on lui répondit que ces Messieurs se vengeroient : *Allez*, dit-il,

> Allez, je ne crains point leur impuissant courroux,
> Et, quand je serois seul, je les bâterois tous.

—Etant un jour entré dans une maison où l'on jouoit la comédie, il demanda quelle pièce on devoit donner. « On jouera *les Fureurs de Scapin*, lui répondit gravement un jeune Beaunois. —Ah! Monsieur, répondit *Piron* en le remerciant, je croyois que c'étoient *les Fourberies d'Oreste*. » Dans le temps de la représentation quelqu'un apostropha l'assemblée d'un *Paix là, Messieurs, on n'entend pas*.—*Ce n'est pas du moins faute d'oreilles*, cria *Piron*. —Un évêque demandoit un jour à *Piron*, dans le temps des disputes du jansénisme : *Avez-vous lu mon Mandement, Monsieur Piron ? — Non, Monseigneur ; et vous ?* —*Piron* s'entretenant avec un grand seigneur, et la conversation s'échauffant beaucoup, celui-ci lui rappela l'intervalle que la naissance et le rang mettoient entre eux. *Monsieur*, lui dit Piron, *j'ai plus au-dessus de vous dans ce moment, que vous n'avez au-dessus de moi ; car j'ai raison, et vous avez tort.* —Un homme de peu d'esprit disoit beaucoup de mal d'un ouvrage médiocre. *Piron* qui étoit présent lui répondit : *Prenez-y garde Monsieur ; cet ouvrage-là devroit vous paroître fort beau.*—Excédé du luxe, du ton hautain et suffisant du fermier général *la Popelinière*, il lui dit en le quittant après une dispute assez vive : *Adieu, Monsieur ; allez cuver votre or.* —Il disoit, en parlant de *Corneille* et de *Racine* : « Je voudrois être *Racine*, et avoir été *Corneille*. » —Un auteur médiocre lui demanda un sujet d'ouvrage où personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais. « Vous n'avez, dit *Piron*, qu'à faire votre éloge. » —La *Sémiramis* de *Voltaire* ne fut pas fort bien accueillie à la première représentation. L'auteur trouvant *Piron* dans les foyers, lui demanda ce qu'il pensoit de sa pièce ? *Je pense*, répondit celui-ci, *que vous voudriez bien que je l'eusse faite.* —*Piron* avoit prédit la chûte d'une pièce à celui qui l'avoit donnée. *Elle n'a point été sifflée*, lui vint dire ce dernier.—*Je le crois*, répondit le critique ; *on ne peut pas siffler quand on bâille.* —Un autre lui présenta une tragédie sur laquelle il le pria de donner son avis. Chaque acte étoit terminé par la formule ordinaire, *Fin* du premier acte, *Fin* du second acte. *Piron*, pour tout avis, ne fit qu'effacer le *n* du mot *Fin*. —Un autre poëte tragique lui lisoit son œuvre où il avoit inséré beaucoup de vers

d'autrui. *Piron* ôtoit son bonnet à tout instant. L'auteur lui demanda la raison de ce geste perpétuel ? « *C'est*, lui répondit Piron, *que j'ai l'habitude de saluer tous les gens de ma connoissance.* » — *Fernand-Cortez*, tragédie de *Piron*, ayant fait desirer quelques changemens à la première représentation, les comédiens députèrent *le Grand* à l'auteur, pour lui demander quelques corrections. *Piron* se gendarma au mot de *corrections*. L'acteur insista en citant l'exemple de *Voltaire*, qui corrigeoit ses pièces au gré du public. *Cela est différent*, répondit *Piron ;* Voltaire *travaille en Marqueterie, et je jette en Bronze.* Si cette réponse n'est pas modeste, il faut convenir qu'elle est énergique. Il se croyoit, sinon supérieur, du moins égal à *Voltaire*, *qui n'avoit*, disoit-il, *qu'une réputation viagère.* —Quelqu'un le félicitant d'avoir fait la dernière comédie de ce siècle; il répondit, avec plus de franchise que de modestie: *Ajoutez, et la dernière Tragédie.* On connoît les vers dans lesquels il dit :

En deux mots voulez-vous distinguer et connoître
Le rimeur Dijonnois et le Parisien ?
Le premier ne fut rien, et ne voulut rien être ;
L'autre voulut tout être, et ne fut presque rien.

On voit par ces différens traits, que *Piron* avoit assez d'amour propre. Ce qui servoit à le nourrir et à lui faire penser qu'il étoit au-dessus du plus célèbre de ses contemporains, c'est que la gaieté originale qu'il portoit avec lui, fit pendant long-temps préférer sa société à celle de *Voltaire*, d'ailleurs trop vif, trop sensible et trop épineux. Mais ceux qui ont rapporté les plaisanteries dont sa conversation étinceloit, auroient dû donner des saillies de table pour ce qu'elles sont, et rayer celles qui étoient ou indécentes ou insipides. Telle chose a fait rire le verre à la main, qui devient maussade lorsqu'on la répète, sur-tout si en la répétant on veut lui donner de l'importance. Quoi qu'il en soit, l'ingénuité maligne de *Piron* fut en partie la cause qui l'exclut de l'académie Françoise : *Je ne pourrois*, disoit-il, *faire penser 39 personnes comme moi, et je pourrois encore moins penser comme trente-neuf.* Il appeloit très-injustement cette Compagnie célèbre *les Invalides du bel esprit*, et cependant il avoit travaillé plus d'une fois pour avoir ces invalides. On croit qu'il auroit réuni assez de suffrages pour les obtenir, mais l'abbé *d'Olivet* mit obstacle à sa réception, en portant à *Boyer* ancien évêque de Mirepoix l'ode licencieuse de *Piron*. Le poëte se vengea de l'académicien par cette épitaphe maligne :

Ci gît le pédant Martin,
Suppôt du pays Latin,
Juré priseur de diphthongue,
Rigoureux au dernier point
Sur la virgule et le point,
La syllabe brève et longue,
Sur l'accent grave et l'aigu,
L'U voyelle et l'U consonne.
Ce charme qui l'enflamma
Fut sa passion mignonne ;
Son. huile il y consuma,
Du reste, il n'aima personne.
Et personne ne l'aima.

Une chûte que *Piron* fit quelque temps avant sa mort en précipita

l'instant. Il mourut le 21 janvier 1773, à 83 ans. Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe, qui tient de l'épigramme :

> Ci gît *Piron*, qui ne fut rien,
> Pas même Académicien.

Il eut pendant plusieurs années une compagne douce et pleine d'esprit comme lui, *Marie-Thérèse Quenaudon* morte en 1751; et aucun époux ne remplit mieux les devoirs de son état. Le recueil de ses ouvrages parut en 1776, en 7 vol. in-8° et 9 vol. in-12. Les principales pièces sont : I. L'*Ecole des Pères*, comédie jouée en 1728 sous le titre des *Fils ingrats*. II. *Callisthènes*, tragédie dont le sujet est tiré de *Justin*. III. L'*Amant mystérieux*, comédie. IV. *Gustave* et *Fernand-Cortez*, deux tragédies dont quelques scènes décèlent un génie original, mais dont la versification flatte peu l'oreille et ne va point au cœur. *Maupertuis* disoit de la première : *Ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événemens en une heure. Boindin* l'appeloit; l'*Histoire des Révolutions de Suède revue et augmentée.* V. *La Métromanie*, comédie. (*Voyez* II. Fresne.) VI. Les *Courses de Tempé*, pastorale ingénieuse où l'on peint avec agrément les mœurs des villes et celles de la campagne. VII. Des *Odes*, dont quelques-unes sont belles. VIII. Des *Poëmes*, des *Contes*, des *Epigrammes*. Il réussissoit dans ce dernier genre, et on doit le placer après *Marot* et *Rousseau*. Il étoit forcé dans le tragique et beaucoup moins naturel que dans le comique; ses tragédies offrent pourtant des choses fortes et rendues avec énergie. Les Préfaces dont il a accompagné ses différentes pièces se font remarquer par des choses pensées, neuves et plaisantes, par des expressions heureuses et des tours naïfs; mais on y desireroit un style plus aisé, plus pur, plus noble, et moins de jargon. Il ne falloit pas d'ailleurs surcharger le public de sept volumes; il y en a au moins quatre de trop. A l'exception de la *Métromanie*, de *Gustave*, des *Courses de Tempé*, de quelques *Odes*, d'une vingtaine d'*Epigrammes*, de trois ou quatre *Contes*, de quelques *Epîtres*, tout le reste est plus ou moins médiocre. Le ton pénible, la dureté, le mauvais goût y dominent et en rendent la lecture peu agréable. On n'a point imprimé les nombreuses petites pièces données par *Piron* au théâtre Italien et à celui de l'Opéra Comique. On connoît cependant leurs noms : ce sont *Philomèle, les huit Mariannes, Arlequin Deucalion, l'Antre de Trophonius, l'Endriague, l'Ane d'or, les Caprices, les Chimères, le Fâcheux veuvage, Crédit est mort, l'Enrôlement d'Arlequin, la Robe de dissention, les Jardins d'Hymen*, etc. *Voyez* Epicure *vers la fin*; et II. Nivelle.

I. PISAN, (Thomas de) astrologue de Bologne, fut appelé à Venise par un docteur de Forli conseiller de la république, dont il épousa la fille. Les Vénitiens instruits de sa capacité, l'honorèrent du titre qu'avoit son beau-père. La réputation de son profond savoir porta le roi de France *Charles V* et le roi de Hongrie, à le faire solliciter en même temps de s'attacher à chacun

ceux. Le mérite personnel de *Charles le Sage* et le désir de voir l'université de Paris, le déterminèrent en faveur de la France. Le monarque François ayant connu par lui-même ce que valoit cet étranger, suivit ses avis en plusieurs occasions importantes, et lui donna une place dans son conseil avec des pensions considérables. La mort de *Charles V* arrivée en 1380, affoiblit beaucoup son crédit. On n'étoit pas détrompé sur l'astrologie, mais on étoit dégoûté de l'astrologue. *Charles* lui donnoit près de sept mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui de pension, sans compter de grandes et fréquentes gratifications. On lui retrancha une partie de ses gages, le reste fut mal payé, et ses infirmités le conduisirent au tombeau quelques années après. — *Christine de* PISAN sa fille assure qu'il mourut à l'heure même qu'il l'avoit prédit. Cela peut être; mais il ne faut pas croire qu'il y ait rien de surnaturel dans cet événement: le hasard seul le rendit prophète.

II. PISAN, (Christine de) fille du précédent, née à Venise vers l'an 1363, n'étoit âgée que de cinq ans lorsque son père la fit venir en France. Sa beauté, son esprit, et la faveur de son père, la firent rechercher par un grand nombre de personnes de distinction. Le mérite d'un jeune gentilhomme de Picardie, nommé *Etienne Castel*, obtint les suffrages du père et le cœur de la fille, qui lui donna sa main à l'âge de 15 ans. Une maladie contagieuse ayant emporté ce tendre époux en 1389, à 34 ans; *Christine* âgée seulement de 25 ans fut accablée d'un grand nombre de procès. Elle se consola de sa mauvaise fortune par l'étude, et elle composa un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Ils lui acquirent l'estime de plusieurs princes qui eurent soin de ses enfans, et qui lui firent des gratifications. *Charles VI* lui en accorda une considérable. On a d'elle: I. Les *Cent Histoires de Troye* en rimes, petit in-folio sans date. II. Le *Trésor de Cité des Dames*, Paris 1497, in-fol. III. Le *Chemin de longue étendue*, traduit par *Jean Chaperon*, Paris 1549, in-12. IV. Une partie de ses *Poésies* fut imprimée à Paris en 1549, in-12. Les autres se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque du roi et dans d'autres bibliothèques. Elles respirent la naïveté et la tendresse. L'ouvrage en prose qui lui a fait le plus d'honneur, est la *Vie de Charles V*: elle fut composée à la prière de *Philippe le Bon* duc de Bourgogne. Cette *Vie* se trouve dans le 3[e] volume des *Dissertations* sur *l'Histoire Ecclésiastique* de Paris par l'abbé *le Bœuf*, qui a écrit la *Vie* de cette femme illustre.

PISANI, (Victor) général Vénitien, se distingua contre les Génois et en Dalmatie. Un revers fit oublier ses services; il fut condamné à avoir la tête tranchée. La peine fut cependant convertie en cinq années de prison. Avant qu'elles fussent écoulées les Génois menacèrent les Vénitiens d'une descente. Ceux-ci armèrent leurs galères; mais les matelots refusèrent d'y monter si on ne leur rendoit le général

Pisani. Les nobles furent obligés de l'aller chercher à sa prison, et il parvint au palais au milieu des acclamations du peuple. Loin de se plaindre de l'injure qu'on lui avoit faite, il approuva la sentence rendue contre lui puisqu'on l'avoit crue utile au bien public, et reprit le commandement que le doge le pressoit d'accepter. Ses nouveaux succès contre les Génois furent arrêtés par la mort qui le surprit en 1380.

PISANO, *Voyez* ANDRÉ DE PISE, n.° VI.

PISCATOR, (Jean FISCHER surnommé) théologien Allemand, enseigna la théologie à Strasbourg sa patrie. Son attachement au Calvinisme l'obligea de quitter cette ville, pour aller professer à Herborn. Il mourut à Strasbourg en 1546. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur l'Ancien et le Nouveau Testament en plusieurs vol. in-8.° II. *Amica Collatio de Religione cum C. Vorstio*, Goudæ, 1613, in-4.°

PISIDES, (George) diacre, fut garde des chartres et référendaire de l'église de Constantinople sous l'empire d'*Héraclius* vers 640. On a de lui un ouvrage en vers grecs ïambes sur la *Création du monde*, et un autre *Poëme sur la vanité de la Vie*. Ils n'offrent ni poésie, ni élégance. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. On les a insérés aussi dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Genève, 1606 et 1614, deux vol. in-folio ; et on les a imprimés séparément à Paris, 1584, in-4.° On lui attribue encore plusieurs *Sermons* en l'honneur de la Sainte Vierge, que le Père *Combéfis* a publiés. Ce ne sont que des déclamations d'écolier, pleines de phébus et de galimathias.

PISISTRATE, général Athénien, descendant de *Codrus*, se signala de bonne heure par son courage, et sur-tout à la prise de l'isle de Salamine; mais après avoir été le zélé défenseur de sa patrie, il voulut en être le tyran. Tout favorisoit son projet; il avoit une naissance illustre, et une politesse affable qui prévenoit tout le monde en sa faveur. Au talent si nécessaire dans une république, de s'énoncer avec facilité, il joignoit l'artifice et le masque du patriotisme. Il se montroit ardent défenseur de l'égalité, et ennemi de toute innovation. *Solon* alors maître d'Athènes, découvrit aisément les vues ambitieuses de ce citoyen, et les dévoila aux yeux des Athéniens. *Pisistrate* se voyant pénétré, eut recours à une ruse qui lui reussit. S'étant mis lui-même tout en sang, il se fait porter à la place publique. La populace s'assemble ; il montre ses blessures, accuse ses ennemis d'avoir voulu l'assassiner, et se plaint de ce qu'il est la victime de son zèle pour la république. Le peuple touché par ce spectacle, lui donne cinquante gardes ; il en augmente le nombre, et se rend bientôt maître de la citadelle d'Athènes, les armes à la main, l'an 560 avant J. C. La ville saisie de crainte, reconnut alors le tyran qui pour gagner l'amitié du peuple, ne dérogea en rien aux usages de la république. Cependant *Lycurgue* et *Megaclès* se réunissent contre

lui, et le chassent d'Athènes; ses biens furent mis à l'encan, et il n'y eut qu'un seul citoyen qui osât en acheter. Les deux libérateurs d'Athènes ne restèrent pas long-temps unis. *Megaclès* pour qui *Lycurgue* étoit un rival trop puissant, proposa à *Pisistrate* de le mettre en possession du pouvoir souverain, s'il vouloit épouser sa fille. Le tyran y consentit, et ayant réuni ses forces avec celles de son beau-père, il obligea *Lycurgue* de se retirer. Pour s'emparer de l'esprit du peuple, il employa de nouveaux artifices. Il choisit parmi la populace une femme d'une taille avantageuse, capable de jouer toutes sortes de rôles. Cette femme ayant pris les habits qu'on donnoit ordinairement à *Minerve*, courut les rues d'Athènes sur un char superbe, en criant dans tous les carrefours, que *Minerve* leur protectrice ramenoit enfin le sage *Pisistrate*. Le peuple crut voir la Déesse elle-même, descendue exprès du Ciel pour le bonheur d'Athènes. On reçut ce tyran avec des acclamations de joie; il s'empara du pouvoir souverain, et rendit public son mariage avec la fille de *Megaclès*. Le tyran se dégoûta bientôt de sa nouvelle épouse. Le père de cette fille la vengea, en gagnant à force d'argent la plus grande partie d'Athènes et les troupes même de *Pisistrate*. Le tyran, abandonné des siens, se sauva dans l'isle d'Eubée, l'an 544 avant J. C. Ce ne fut qu'au bout de onze ans, et par les intrigues de son fils *Hyppias*, qu'il sortit de son exil. Il se rendit maître de Marathon à la tête d'un corps de troupes, surprit les Athéniens, et entra victorieux dans sa patrie. Tous les partisans de *Megaclès* furent sacrifiés à sa tranquillité; mais dès qu'il fut affermi sur le trône, il fit oublier ses cruautés par sa modération. Des citoyens l'ayant accusé injustement d'un meurtre, au lieu de les punir il alla lui-même se justifier devant l'Aréopage. Sa vie est pleine de traits qui prouvent ce mot de *Solon*, que *Pisistrate eût été le meilleur citoyen d'Athènes, s'il n'eût pas été le plus ambitieux.*—Ayant été accablé d'injures par un convive pris de vin, ses courtisans cherchoient à aigrir sa fureur, et l'excitoient vivement à en tirer vengeance; il ne laissa pas de les souffrir avec un esprit tranquille, et répondit : *Qu'il ne s'emportoit pas davantage contre cet homme ivre, que si quelqu'un se fût jeté sur lui les yeux bandés...* Ses établissemens avoient toujours pour but le bonheur de ses sujets. Il ordonna que les soldats blessés seroient nourris aux dépens de l'État. Il assigna à chaque citoyen indigent des fonds de terre dans les campagnes de l'Attique : *Il vaut mieux*, disoit-il, *enrichir la République, que de rendre une ville fastueuse...* Il éleva dans Athènes une Académie qu'il enrichit d'une bibliothèque publique. *Cicéron* croit que ce fut ce tyran, s'il mérite encore ce nom, qui le premier gratifia les Athéniens des ouvrages d'*Homère*, et les mit en ordre. Enfin, après avoir régné 33 ans, non en usurpateur, mais en père, il mourut paisiblement l'an 528 avant J. C. *Hyparque* son fils lui succéda.

I. PISON, (*Lucius Calpurnius Piso*) surnommé *Frugi*, à

cause de sa frugalité, étoit de l'illustre famille des *Pison*, qui a donné tant de grands hommes à la république Romaine. Il fut tribun du peuple, l'an 149 avant J. C., puis consul. Pendant son tribunat il publia une Loi contre le crime de concussion : *Lex Calpurnia de pecuniis repetundis*. Il finit heureusement la guerre de Sicile. Pour reconnoître les services d'un de ses fils qui s'étoit distingué dans cette expédition, il lui laissa par son testament une couronne d'or du poids de vingt livres. *Pison* joignoit aux qualités d'un bon citoyen, les talens de jurisconsulte, d'orateur et d'historien. Il avoit composé des *Harangues* qui ne se trouvoient plus du temps de *Cicéron ;* et des *Annales* d'un style assez bas : elles sont aussi perdues.

II. PISON, (*Caius Calpurnius*) consul Romain l'an 67 avant J. C., fut auteur de la Loi qui défendoit les brigues pour les magistratures : *Lex Calpurnia de ambitu*. Il fit éclater toute la fermeté digne d'un consul, dans une des circonstances les plus orageuses de la république. Le peuple Romain, gagné par les caresses empoisonnées de *Marc-Palican*, homme turbulent et séditieux, alloit se couvrir du dernier opprobre en remettant la souveraine autorité entre les mains de cet homme, moins digne des honneurs que du supplice. Les tribuns du peuple attisoient par leurs discours l'aveugle fureur de la multitude, déjà assez mutinée par elle-même. Dans cette situation, *Pison* monta dans la tribune aux harangues ; et quand on lui demanda s'il déclareroit *Palican* consul, en cas que les suffrages du peuple concourussent à le nommer ? il répondit d'abord, qu'*il ne croyoit pas la République ensévelie dans des ténèbres assez épaisses pour en venir à ce degré d'infamie.* Ensuite, comme on le pressoit vivement, et qu'on lui répétoit : *Parlez, que feriez-vous si la chose arrivoit ? — Non*, repartit Pison, *je ne le nommerois point.* Par cette réponse ferme et laconique, il enleva le consulat à *Palican*, avant qu'il pût l'obtenir. *Pison*, suivant *Cicéron*, avoit la conception tardive ; mais il pensoit mûrement, et sensément, et par une fermeté placée à propos, il paroissoit plus habile qu'il n'étoit réellement.

III. PISON, (*Cneius Calpurnius*) fut consul sous *Auguste*, et gouverneur de Syrie sous *Tibère* dont il étoit le confident. On prétend qu'il fit empoisonner *Germanicus* par ordre de cet empereur. (*Voyez* GERMANICUS *et* PLANCINE.) Accusé de ce crime, et se voyant abandonné de tout le monde, il se donna la mort l'an 20 de J. C. C'étoit un homme d'un orgueil insupportable et d'une violence outrée. On rapporte de lui des traits de cruauté atroce. Ayant donné ordre dans la chaleur de la colère, de conduire au supplice un soldat, comme coupable de la mort d'un de ses compagnons, avec lequel il étoit sorti du camp et sans lequel il étoit revenu ; il ne voulut jamais accorder à ses prières quelque temps, pour s'informer de ce qu'il pouvoit être devenu. Le soldat pour subir la condamnation, fut mené hors des retranchemens, et déjà il présentoit la tête, lorsque son com-

pagnon, qu'on l'accusoit d'avoir tué, reparut. Alors le Centurion chargé de l'exécution, ordonna au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau. Ces deux compagnons, après s'être embrassés l'un l'autre, sont conduits vers *Pison*, au milieu des cris de joie de toute l'armée et d'une foule prodigieuse du peuple. *Pison* tout écumant de rage, monte sur son tribunal, prononce contre tous trois, sans excepter le Centurion qui avoit ramené le soldat condamné, un même arrêt de mort en ces termes : *Toi, j'ordonne qu'on te mette à mort, parce que tu as déjà été condamné ; Toi, parce que tu as été la cause de la condamnation de ton camarade ; et Toi, parce qu'ayant eu ordre de faire mourir ce soldat, tu n'as pas obéi à ton Prince.*

IV. PISON, chef d'une conspiration contre *Néron ; Voyez* I. Sénèque *et* Lateranus.

V. PISON, (*Lucius Calpurnius*) sénateur Romain de la famille des précédens, accompagna l'an 258, l'empereur *Valérien* dans la Perse. Ce prince ayant été pris, et *Macrien* nommé son successeur, le nouvel empereur envoya *Pison* dans l'Achaïe pour s'opposer à *Valens*. *Pison*, au lieu de les combattre, se retira en Thessalie, où ses soldats lui donnèrent la pourpre impériale. *Valens* marcha contre lui, et lui fit ôter la vie l'an 261, après un règne de quelques semaines. Comme il étoit doué d'excellentes qualités, le sénat honora, dit-on, la mémoire de ses vertus, en lui consacrant une statue et un char de triomphe.

VI. PISON, (Guillaume) né à Leyde, docteur en médecine, la pratiqua au Brésil, aux Indes et à Amsterdam. Les libéralités de *Maurice*, comte de *Nassau*, le mirent en état de donner son *Historia Naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, in-folio, réimprimée à Amsterdam en 1658, in-folio, dans le livre intitulé : *De Indiæ utriusque re Naturali et Medica.*

PISONES, *Voyez* II. Pois.

RISSELEU, (Anne de) dite d'abord Mlle *de Heilly*, depuis duchesse d'*Etampes*, née vers l'an 1508, d'une ancienne famille de Picardie, éteinte en 1628. Elle fut fille d'honneur de *Louise de Savoie* mère de *François I*. Ce prince la vit à son retour d'Espagne, et conçut pour elle une passion violente, dont ce père des lettres a laissé quelques monumens; témoin ce joli dizain :

> Est-il point vrai, ou si je l'ai songé,
> Qu'il est besoin m'éloigner et distraire
> De notre amour et en prendre congé ?
> Las ! je le veux ; et si ne le puis faire.
> Que dis-je à veux ; c'est du tout le contraire :
> Faire le puis, et ne puis le vouloir ;
> Car vous avez là réduit mon vouloir,
> Que plus tâchez ma liberté me rendre,
> Plus empêchez que ne la puisse avoir,
> En commandant ce que voulez défendre.

Anne avoit alors tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Son esprit étoit non-seulement agréable ; mais fin, solide et étendu. Sensible, peut-être pour mieux captiver son amant aux beautés des bons ouvrages, elle mérita l'éloge de *la plus savante des*

belles et de *la plus belle des savantes*, et les titres de *Protectrice et Mécène des Beaux Esprits*. Quant aux qualités du cœur, elles étoient très-inférieures aux agrémens et à la souplesse de son esprit. *François I* la maria en 1536, à *Jean de Brosses*, qui consentit à cette union déshonorante pour rentrer dans les biens de sa maison, que la défection de son père, ami du connétable *de Bourbon*, lui avoit fait perdre. Il recouvra non-seulement son patrimoine; mais il obtint encore le collier de l'Ordre, le gouvernement de Bretagne et le comté d'Étampes, que *François* érigea en duché, pour donner à sa maîtresse un rang plus distingué à la cour. La duchesse d'*Etampes* parvint au plus haut point de la faveur, et cette faveur dura autant que son amant. Elle s'en servit pour enrichir ses amis et perdre ses ennemis. L'amiral *Chabot* son ami, dégradé par arrêt du parlement, fut rétabli dans sa charge en 1542, et le chancelier *Poyet*, dont elle croyoit avoir lieu de se plaindre, fut privé de la sienne en 1545. Ce qui doit le plus ternir la mémoire de cette favorite, c'est qu'abusant de la passion du roi, elle révéla à l'empereur *Charles-Quint* des secrets importans, qui firent battre nos armées. Elle vouloit par-là s'assurer l'appui de ce prince, que la mort du roi lui rendroit quelque jour nécessaire. Elle pensoit à se procurer une retraite hors du royaume, pour le temps auquel elle ne seroit plus rien en France. Cette perfidie auroit été sévèrement punie sous *Henri II*, si ce monarque n'avoit craint d'outrager la mémoire de son père, en livrant à la justice une maîtresse qui l'avoit gouverné pendant 22 ans. D'ailleurs on auroit pu accuser ce prince d'agir à l'instigation de *Diane de Poitiers* sa maîtresse, qui étoit aussi jalouse de la duchesse d'*Etampes*, que la duchesse d'*Etampes* l'étoit d'elle. Cette jalousie entretint pendant quelque temps la dissention dans la famille royale. Toutes les créatures du dauphin étoient mal venues à la cour de *François I*, et la duchesse d'*Etampes* ne cessoit de donner des mortifications à *Diane*. « *L'année de ma naissance*, disoit-elle, *est celle où Madame la Sénéchale* (c'étoit le nom que portoit *Diane de Poitiers*) *se maria*. » *Diane* étoit en effet plus âgée de sept ans que la duchesse d'*Etampes*, et elle n'en gouverna pas moins un prince plus jeune qu'elle de vingt ans. *Henri II* n'osant ou ne voulant pas montrer un ressentiment trop vif contre la maîtresse de son père, lui permit de se retirer dans une de ses terres, où elle mourut vers 1576, dans l'oubli, dans le mépris et les remords. Elle embrassa la religion prétendue réformée dans sa retraite, et elle employa le revenu des grands biens qu'elle avoit acquis dans sa faveur, à opérer des conversions. *Jean de Brosses* son époux étant mort sans enfans, ses biens passèrent à *Sébastien de Luxembourg*, duc de Penthièvre, qui n'eut qu'une fille (*Marie de Luxembourg*), laquelle porta les duchés d'Etampes et de Penthièvre à *Philippe Emmanuel* de Lorraine, duc de *Mercœur*. La fille de celui-ci (*Françoise* de Lorraine) épousa *César*, duc de *Vendôme*, qui à ce dernier duché joignit ceux de Mer-

sœur, de Penthièvre et d'Etampes. Quant aux biens de la famille de *Pisseleu*, l'héritier de cette dernière maison les porta dans celle de *Gouffier*.

PISTORIUS, (Jean) né à Nidda en 1546, s'appliqua d'abord à la médecine, et fut reçu docteur avec applaudissement; mais ses remèdes n'ayant pas le succès qu'il en espéroit, il se livra à la jurisprudence. Son savoir lui mérita la place de conseiller d'*Ernest-Fréderic*, margrave de Bade-Dourlach. (*Voy.* ANDRÉ, n.° XI.) Il avoit embrassé la religion Protestante; mais il la quitta quelque temps après pour se faire Catholique. Il devint ensuite docteur en théologie, puis conseiller de l'empereur, prévôt de la cathédrale de Breslaw, et prélat domestique de l'abbé de Fulde. On a de lui: I. Plusieurs *Traités* de controverse contre les Luthériens. II. *Artis Cabalisticæ Scriptores*, à Basle, 1587; recueil peu commun et recherché. III. *Scriptores rerum Polonicarum*. IV. *Scriptores de rebus Germanicis*, en trois vol. in-folio, 1603 à 1613; recueil curieux et assez rare: il auroit pu être mieux digéré. L'auteur mourut en 1608, à cinquante-deux ans.

PITARD, (Jean) Normand, premier chirurgien de *St. Louis*, occupa avec distinction la même place auprès des rois *Philippe le Hardi* et *Philippe le Bel*. La chirurgie n'avoit point encore eu de chef: cet homme sensible ne put voir sans indignation un art si nécessaire livré à une foule de charlatans, qui abusoient de la crédulité et de la santé de leurs semblables. Etayé de son crédit et des biens qu'il avoit acquis par ses talens, il entreprit de donner à la chirurgie une forme nouvelle, en fondant le collége ou la société des Chirurgiens à Paris. Ce fut lui principalement qui en dressa les *Statuts* l'an 1260; mais il ne les publia que plusieurs années après, confirmés par l'autorité royale. Cet ami de l'humanité s'obligea le premier par serment à les observer, et son exemple fut suivi par ses confrères. Il mourut vers 1311.

PITAU, (Nicolas) graveur d'Anvers, donna une grande idée de ses talens par la *Sainte-Famille*, qu'il grava d'après *Raphaël*. L'art avec lequel le cuivre est coupé dans cet ouvrage, la correction et la fonte des contours, qui rendent le précieux et l'effet de l'original, peuvent servir de modèle à ceux qui ont l'ambition d'exceller dans la gravure au burin. Parmi les ouvrages de *Pitau*, on remarque plusieurs Portraits qu'il grava d'après ses dessins, et notamment celui de *St. François de Sales*, revêtu du *Pallium*. Il mourut en 1671, à 38 ans. Il eut une fille qui grava le *Portrait*.

PITAVAL, *Voyez* GAYOT.

PITHAGORE, *Voy.* PYTHAGORE.

PITHEAS, *Voyez* PYTHEAS.

PITHO *ou* SUADA, (Mythol.) déesse de l'éloquence, étoit fille de *Mercure* et de *Vénus*, à laquelle on la donnoit quelquefois pour compagne. Elle est représentée ordinairement avec un diadème sur la tête, pour exprimer son empire sur les esprits. Elle a un bras déployé dans l'at-

titude de la déclamation, et tient de l'autre main un foudre et des chaînes de fleurs, signifiant le pouvoir de la raison et le charme du sentiment, qu'elle sait également employer. On voit à ses côtés un caducée, symbole de la persuasion; et les écrits de *Démosthène* et de *Cicéron*, les deux orateurs qu'elle a le plus favorisés.

PITHOIS, (le Père N.) Minime de la province de Champagne, se consacra pendant quelque temps à la chaire. Mais s'étant dégoûté de son état, il se retira à Sédan, où il embrassa la religion Protestante, et où il mourut en 1676, âgé d'environ 80 ans. Il s'étoit fait recevoir avocat, et il réussit dans le barreau; mais il seroit inconnu sans un livre singulier, intitulé: l'*Apocalypse de Méliton; ou Révélation des mystères Cénobitiques*; 1662, in-24, et 1668, in-12. Ce livre très-satirique est l'abrégé, en partie, d'un Traité du célèbre évêque de Belley (*J. P. Camus*), publié sous ce titre: St. Augustin, *de l'ouvrage des Moines, assorti de réflexions sur l'usage du temps*, Rouen, 1633, in-8.°

PITHON-CURT, (l'abbé) mort en 1780, avoit publié en 1743 l'*Histoire* de la noblesse du comtat Venaissin, en quatre vol. in-4.° Plusieurs généalogies paroissent bien dressées et bien appuyées; d'autres ont souffert des difficultés: la malignité étant toujours prête à contredire la vanité.

I. PITHOU, (Pierre) naquit le premier novembre 1539, à Troye en Champagne, d'une famille distinguée. Après avoir reçu une éducation domestique, il vint puiser à Paris sous *Turnèbe*, le goût de l'antiquité. De Paris il passa à Bourges, où il vint acquérir sous le célèbre *Cujas*, toutes les connoissances nécessaires à un magistrat. Ses premiers pas dans la carrière du barreau ne furent pas bien assurés. Il avoit autant de timidité que de génie, et cette timidité glaçant son esprit, il fut obligé de renoncer à une profession qui demande de la hardiesse. Le Calvinisme faisoit alors des ravages sanglans en France; *Pithou*, imbu des erreurs de cette secte, faillit à perdre la vie dans l'horrible boucherie de la Saint-Barthélemi. Devenu Catholique l'année d'après, il fut substitut du procureur général, puis procureur général en 1581 dans la chambre de justice de Guienne. Il occupoit la première place, lorsque *Grégoire XIII* lança un Bref contre l'ordonnance de *Henri III*, rendue au sujet du concile de Trente. *Pithou* publia alors un *Mémoire*, où, après avoir dévoilé les vues secrètes des auteurs du Bref, il défendit avec autant de force que de raison, la cause de la France et celle de son roi. *Henri IV* trouva en lui un citoyen non moins zélé. Quoiqu'il eût été entraîné dans la faction séditieuse de la Ligue, il fit tous ses efforts pour réduire Paris sous l'obéissance de son légitime souverain. Il étoit de la société des beaux esprits qui composèrent la Satire ingénieuse connue sous le nom de *Catholicon d'Espagne*; satire qui fit plus de mal aux Ligueurs que tous les raisonnemens des bons citoyens. Il publia aussi un petit ouvrage in-4

titulé : *Raisons pour lesquelles les Evêques de France ont pu de droit donner l'absolution à* Henri de Bourbon, *de l'excommunication par lui encourue ; même pour un cas réservé au saint Siége.* Ce livre, qu'il supposa traduit de l'italien, et qui fut imprimé en françois en 1593 et 1595, et en latin en 1594, éclaira les esprits et servit à les ramener à leur prince légitime. Enfin, après avoir vu triompher *Henri IV, Pithou* mourut le même jour qu'il étoit né, à Nogent-sur-Seine, le premier novembre 1596, à 57 ans. *Passerat* lui fit cette Epitaphe :

Hic, Pithæe, jaces, quondam memorabile nomen
Parisioque foro, Pierioque choro.
Ossa licet teneant qui te genuere Tricasses,
Longa tibi in libris vita futura tuis.

Pithou traça ainsi son portrait dans son Testament. « Dans le siècle le plus malheureux et dont les mœurs sont les plus corrompues, j'ai été, autant qu'il m'a été possible, juste, honnête et fidelle. Sincère dans mon amitié, j'ai toujours préféré l'espérance de vaincre mes ennemis par mes bienfaits, et le mépris des injures au desir de la vengeance. J'ai toujours tendrement aimé ma femme ; je n'ai point eu de foiblesse pour mes enfans ; j'ai respecté l'humanité dans mes domestiques. J'ai détesté le vice dans ceux même qui me sont les plus chers, et j'ai aimé la vertu partout où je l'ai trouvée, même chez mes ennemis. J'ai fait tout ce qu'un homme sage doit faire pour conserver son bien ; mais je me suis peu embarrassé d'augmenter le mien. Je n'ai jamais fait à autrui ce que je n'aurois pas voulu qu'on me fît à moi-même. J'ai méprisé toutes graces injustes, difficiles à obtenir ou vénales. Ennemi de l'avarice et des bassesses, je les ai toujours abhorrées, sur-tout dans les ministres de la religion et de la justice. J'ai toujours respecté la vieillesse et tendrement aimé ma patrie. J'ai préféré par goût le travail aux honneurs de la magistrature ; j'ai mieux aimé éclairer les hommes que les dominer. J'ai reconnu avec grand plaisir, par ma propre expérience, qu'on arrivoit plus facilement et plus heureusement à son but par une droiture et une franchise éclairées, que par le manége, la fourberie et l'intrigue. J'ai préféré l'art de bien penser à celui de bien dire. J'ai regardé comme mes plus beaux jours, ceux que j'ai pu donner à l'état et à mes amis. J'espère que la part que j'avois dans la tendresse de ma chère épouse s'accroîtra à nos enfans ; qu'elle se consacrera entièrement à leur éducation, et aux soins que demandent leurs personnes et leurs biens. » On a de lui : I. Un *Traité des Libertés de l'Eglise Gallicane*, qui sert de fondement à tout ce qu'on a écrit depuis sur cette matière. La meilleure édition est celle de Paris, 1731, 4 vol. in-fol. II. Un grand nombre d'*Opuscules*, imprimés à Paris, in-4°, 1609. III. Des *Editions* de plusieurs Monumens anciens, dont la plupart regardent l'Histoire de France. IV. Des *Notes* sur différens auteurs profanes et ecclésiastiques. V. Un *Commentaire sur la Coutume de Troyes*, in-4.° VI. Plusieurs autres Ouvrages sur la Jurisprudence Civile et Canonique. VII. Il

a enrichi la république des lettres, de quelques Auteurs anciens qu'il a tirés de l'obscurité, comme *Phèdre*, les *Novelles* de *Justinien*. Il avoit amassé une bibliothèque curieuse et riche en manuscrits. De peur qu'elle ne fût dissipée après sa mort, il ordonna qu'elle seroit conservée entière, ou du moins vendue à une seule personne qui connût la valeur de ce trésor. Mais malgré cette précaution, il fut dispersé de côté et d'autre. L'érudition de *Pithou* lui mérita le titre de *Varron de France;* il en étoit l'oracle, et son nom pénétra dans les pays étrangers. *Ferdinand* grand duc de Toscane, l'ayant consulté sur une affaire importante, se soumit à son jugement, quoique contraire à ses intérêts. Les lecteurs qui seront curieux de connoître plus en détail les qualités de l'esprit et du cœur de ce bon citoyen et de ce digne magistrat, pourront consulter sa *Vie*, publiée à Paris en 1756, en 2 vol. in-12, par M. *Grosley* avocat à Troyes sa patrie. On y trouve des recherches intéressantes, et les agrémens dont ce sujet étoit susceptible.

II. PITHOU, (François) frère du précédent, naquit à Troyes en 1544. Nommé procureur général de la Chambre de Justice établie sous *Henri IV* contre les Financiers, il exerça cette commission avec autant de sagacité que de désintéressement. Rendu ensuite à son cabinet, il fit des découvertes utiles dans le droit et dans les belles-lettres. Ce fut lui qui trouva le manuscrit des Fables de *Phèdre*, qu'il publia conjointement avec son frère. Cet homme d'une vertu rare et d'une modestie exemplaire, mourut le 7 février 1621, à 77 ans, regretté de tous les bons citoyens. Il eut part à la plupart des ouvrages de son frère, et il s'appliqua particulièrement à restituer et à éclaircir le *Corps du Droit Canonique*, imprimé à Paris en 1687, 2 vol. in-folio, avec leurs corrections. On doit encore à *François Pithou :* I. La *Conférence des Lois Romaines avec celles de Moyse*, 1673, in-12. II. L'*Edition* de la *Loi Salique*, avec des Notes. III. Le *Traité de la Grandeur, Droits du Roi et du Royaume de France*, in-8°, aussi précis que savant. IV. Une Édition du *Comes Théologus*. V. *Observationes ad Codicem*, 1689, in-folio. VI. *Antiqui Rhetores Latini, Rutilius Lupus, Aquila Romanus, Julius Rufinianus, Curius Fortunatianus, Marius Victorinus*, etc., Paris, 1599; redonnés par *Capperonnier*, 1756, in-4°, Strasbourg. *Voyez* I. PELETIER.

PITISCUS, (Samuel) né en 1637 à Zutphen, recteur du collége de cette ville, puis de celui de Saint-Jérôme à Utrecht, y finit ses jours le 1[er] février 1717, à 80 ans. Il avoit été marié deux fois. Sa première femme remplit sa vie d'inquiétudes et d'amertumes. A sa méchanceté naturelle, elle joignit une passion démesurée pour le vin, qu'elle satisfaisoit aux dépens des affaires domestiques, et de la bibliothèque de son mari dont elle vendoit les livres. Plus heureux avec la seconde qui n'étoit occupée que de son ménage, *Pitiscus* eut la liberté de se livrer entièrement à l'étude. Il s'ensevelit dans la

plus profonde retraite, et n'eut de commerce qu'avec ses livres. La profession d'homme de lettres ne fut pour lui ni ingrate ni stérile. Ses Ouvrages lui valurent beaucoup, et les émolumens qu'il en retira, joints à ce que sa frugalité le mettoit en état d'épargner, en firent un homme riche. A sa mort il légua dix mille florins aux pauvres. On a de lui : I. *Lexicon Antiquitatum Romanarum*, 1713, 3 vol. in-folio; ouvrage plein d'érudition et de recherches. L'abbé *Barral* en a publié un Abrégé en françois, en 3 vol. in-8°, à Paris, 1766. II. Des *Editions* de plusieurs Auteurs Latins, avec des Notes. III. Une *Edition des Antiquités Romaines* de *Rosin*. *Pitiscus* étoit un savant laborieux, plus propre cependant à compiler qu'à écrire. — Il ne faut pas le confondre avec *Barthélemi* PITISCUS auteur d'un livre peu commun, intitulé : *Thesaurus Mathematicus*, à Francfort, in-folio, 1613, année de sa mort; et d'un Traité des Triangles, sous le titre de *Trigonometria parva et magna*, dont *Ticho-Brahé* faisoit cas.

PITOT, (Henri) d'une famille noble de Languedoc, naquit à Aramont diocèse d'Usès le 29 mai 1695, et y mourut le 27 décembre 1771, à 76 ans. Il apprit les mathématiques sans maître, se rendit à Paris en 1718, et y lia une étroite amitié avec l'illustre *Réaumur* : il y fut reçu en 1724 de l'académie royale des Sciences, et parvint en peu d'années au grade de pensionnaire. Outre une grande quantité de *Mémoires*, imprimés dans le recueil de cette compagnie, il donna en 1731 la *Théorie de la manœuvre des Vaisseaux*, en un vol. in-4° : ouvrage excellent qui fut traduit en anglois, et qui fit admettre l'auteur dans la Société royale de Londres. En 1740, les états généraux de Languedoc le choisirent pour leur ingénieur en chef, et il fut en même temps inspecteur général du Canal de la jonction des deux mers. Cette province lui est redevable de beaucoup de monumens qui attesteront son génie à la postérité. La ville de Montpellier manquoit d'eau; *Pitot* fit venir de trois lieues deux sources qui fournissent quatre-vingts pouces d'eau; elles arrivent sur la magnifique place du Peyrou, et de là elles sont distribuées dans toute la ville; cet ouvrage étonnant fait l'admiration de tous les étrangers. L'illustre maréchal *de Saxe* étoit le protecteur et l'ami de *Pitot* qui avoit enseigné à ce héros les mathématiques. Ce savant fut décoré en 1754 de l'ordre de Saint-Michel. Il avoit épousé en 1735 *Marie-Léonine Pharambier de Saballoüa*, d'une très-ancienne noblesse de la Navarre. Il n'a laissé de ce mariage qu'un fils, qui étoit premier avocat général de la cour des comptes, aides et finances de Montpellier. *Pitot* étoit un philosophe-pratique, d'une probité rare et d'un désintéressement égal à sa probité. Il étoit aussi membre de la société royale des Sciences de Montpellier; et son éloge fut prononcé en 1772 par M. *de Ratte* secrétaire perpétuel, en présence des états de Languedoc : de même qu'il le fut à l'académie des Sciences de Paris par M. *de Fouchy* alors secrétaire.

PITRACHA, *Voyez* CONSTANCE, n.º IV, *à la fin*.

PITROU, (Robert) inspecteur des ponts et chaussées, né à Mantes en 1684, mort à Paris en 1750, construisit le pont de Blois en 1716, et imagina les cintres de bois appelés *retroussés*. Le *Recueil de ses Dessins* a été publié par sa veuve, 1756, in-fol.

PITS, (Jean) *Pitseus*, né vers 1560 à Southampton dans le comté de Hant, etoit neveu du fameux docteur *Sanderus*. Il étudia en Angleterre et ensuite à Douai. De là il se rendit à Rheims où il passa un an dans le collége des Anglois, et où il abjura l'hérésie. Il voyagea ensuite en Italie et en Allemagne. Le cardinal *Charles de Lorraine* lui donna un canonicat à Verdun, et le proposa pour confesseur à la duchesse *de Clèves* sa sœur. Après la mort de cette princesse, *Pitseus* fut doyen de Liverdun, où il mourut en 1616, à 56 ans. On a de lui un livre *Des illustres Ecrivains d'Angleterre*, 1619, in-4°, et d'autres ouvrages en latin, qui manquent d'exactitude, mais qui prouvent beaucoup de savoir. Dans celui que nous avons cité, il prodigue les plus grands éloges aux plus petits auteurs.

I. PITT, (Cristophe) poëte Anglois, né à Blandfort en 1699, mort le 13 avril 1748, a donné des Traductions de *Lucain*, de l'*Enéide* et de la poétique de *Vida*. *Cazin* a donné une édition de ses Poésies, à Paris in-12.

II. PITT, (Guillaume) comte de *Chatham*, né en 1708, d'une famille noble et ancienne d'Angleterre, servit d'abord dans sa jeunesse; mais étant sujet à la goutte, il fut forcé de quitter la carrière des armes. Obligé d'être sédentaire, il fit des études profondes, et s'attacha sur-tout à la politique. Elu membre du parlement, il s'y distingua d'abord dans le parti de l'opposition; mais la cour d'Angleterre l'attacha à ses intérêts en le nommant en 1756 secrétaire d'état, et ensuite principal ministre sous *George II* et *George III*. Il se signala sur-tout dans la guerre de 1757. Les Anglois se rendirent maîtres de toute l'Amérique septentrionale, et eurent des succès extraordinaires sur terre et sur mer. Milord *Chatham* recueillit la gloire de ces triomphes; mais les sages le blâmèrent d'avoir méconnu le génie de sa nation, qui la porte au commerce et non aux conquêtes. Celles d'Angleterre coûtèrent plus de 80 millions sterling; et cette énorme dépense devoit pendant un siècle la mettre hors d'état de soutenir aucune autre guerre. Lorsque celle des Colonies fut déclarée, Milord *Chatham* qui n'étoit plus dans le ministère insista fortement dans le parlement pour faire rappeler l'armée Angloise qui étoit en Amérique, et pour qu'on se bornât à une guerre contre la France. Il se fit entendre pour la dernière fois le 8 avril 1778, sur la question de l'indépendance des États-Unis. Au milieu de son discours il se trouva mal, et fut saisi par des convulsions dont il mourut trois jours après dans sa terre de Hayes, le 11 mai 1778. *Ah! mon ami*, dit-il avant d'expirer à un seigneur qui étoit auprès de lui, *Sauvez ma Patrie*.... Actif, infatigable, laborieux, tempérant, il joignoit à ces qualités une éten-

que de génie et une adresse qui lui procurèrent une grande influence sur tout ce qui se fit de son temps. Mais les suites funestes de ses vues ambitieuses doivent peut-être le faire placer parmi ces hommes qui ont été à la fois l'honneur et le fléau de leur patrie. Ce ministre, créé pair du royaume en 1766, a été enterré aux frais de la nation, dans l'église de Westminster. Le roi et le parlement d'Angleterre ont fait ériger un monument à sa mémoire. Ses titres ont passé à son fils, né en 1756, avec une pension de 4000 livres sterling, que le roi et le parlement lui ont accordée en mémoire des services du père. Il a hérité des talens de ce dernier, de son ambition et de sa haine pour la France.

PITTACUS, l'un des *Sept Sages* de la Grèce, étoit de Mitylène ville de l'isle de Lesbos. Il chassa de sa patrie le tyran *Méléagre*; commanda dans la guerre contre les Athéniens, et offrit de se battre contre *Phrynon* général des ennemis. Il employa dans ce combat la ruse et la force, et après avoir enveloppé son ennemi avec un filet qu'il portoit sous son bouclier, il le tua. Ses concitoyens le remercièrent de ce service, en lui donnant la souveraineté de leur ville. *Pittacus* les gouverna en philosophe et en père, leur donna des lois sages qu'il mit en vers, et se démit ensuite du souverain pouvoir. On lui offrit de grands fonds de terre pour le dédommager. Il lança son javelot et ne voulut accepter que celles qui se trouvèrent comprises dans sa portée. *La partie*, leur dit-il, *vaut mieux que le tout, et l'exemple de mon désintéressement sera plus utile à la patrie que la possession des plus grandes richesses*. D'aileurs il craignoit d'exciter l'envie de ses concitoyens par un trop riche domaine, et de paroître mépriser leurs présens s'il n'acceptoit rien du tout. Une des maximes qu'il débitoit, étoit que *la preuve d'un bon Gouvernement est d'engager les Sujets, non à craindre le Prince, mais à craindre pour lui-même*. Une autre de ses maximes étoit, qu'*il ne faut point publier ce qu'on a dessein de faire, afin que si l'on n'en vient point à bout, on n'ait pas le chagrin de se voir moqué*; et *qui ne sait pas se taire*, disoit-il, *ne sait pas parler*. Il disoit ordinairement: *Prévoyez les malheurs pour les empêcher; mais dès qu'ils sont arrivés, sachez les supporter. — En temps de prospérité, acquérez des amis, et faites-en l'essai dans l'adversité. — Tel vous serez envers votre père, tels seront envers vous vos enfans*, etc. Le plus grand de ses exercices étoit, selon *Cléarque*, de moudre du froment. Ce digne citoyen mourut l'an 579 avant J. C., à 70 ans.

PITTHIS, (Myth.) Nymphe qui fut aimée en même temps de *Pan* et de *Borée*. Celui-ci, indigné de ce qu'elle avoit donné la préférence à son rival, l'enleva dans un tourbillon et la précipita sur des rochers, où elle expira misérablement. La *Terre*, touchée de compassion pour le sort de cette Nymphe, la métamorphosa en pin.

PITTON, (Jean-Scolastique) docteur en médecine d'Aix en Provence, mort en 1690, est auteur de plusieurs Ouvrages historiques. Le plus considérable

est l'*Histoire d'Aix*, 1666; Lyon, in-folio : ce livre renferme une bonne partie de l'histoire de Provence. Quoique l'auteur ait eu, pour la composer, les archives de l'église, de la maison de ville et des notaires, elle n'est pas fort estimée, parce qu'elle est mal écrite, qu'il y a peu d'ordre, et que les faits n'y sont pas bien circonstanciés. Cet ouvrage fût suivi, en 1668, des *Annales de l'Eglise d'Aix*, auxquelles *Pitton* joignit des Dissertations contre *Launoy*, qui a décrédité certaines opinions populaires du voyage de *St. Maximin* et de la *Magdeleine* en Provence. Il publia encore, en 1672, à Aix, un Traité latin *De conscribendâ Historiâ rerum naturalium Provinciæ*. Mais le meilleur de ses ouvrages est celui qu'il a intitulé : *Sentimens sur les Historiens de Provence*, et qui parut à Aix en 1682, in-12.

PIZARRO, (François) capitaine Espagnol, né à Truxillo, étoit, dit-on, bâtard d'un officier dont il prit le nom. Sa première occupation fut de garder des pourceaux dans une campagne de son père. Un jour en ayant égaré un, et n'osant retourner à la maison paternelle, il prit la fuite et alla s'embarquer pour les Indes. Son génie perça bientôt. Plein de ce courage opiniâtre qui caractérise les auteurs des grandes découvertes, il fit plusieurs voyages dans la mer du Sud avec *Diego Almagro*, homme aussi obscur que lui. Les trésors qu'il recueillit dans ses courses excitant sa cupidité, il vint à bout de découvrir le Pérou, en 1525, et de le conquérir. Plusieurs Espagnols le suivirent dans cette expédition. Il s'empara d'abord de l'isle de Puna, qui n'étoit point de la dépendance de l'empire du Pérou ; mais qui lui facilitoit l'entrée dans cette riche partie du Nouveau Monde. Il usa de sa première victoire en politique : il pardonna aux vaincus. L'Inca *Huescar* ou *Huascar*, instruit de son courage et de son mérite, lui envoya une ambassade pour lui demander sa protection contre son frère *Atabalipa* qui après l'avoir dépouillé de son empire, vouloit lui arracher la vie. La renommée avoit enflé les exploits et les forces du conquérant Espagnol. Les Péruviens prévenus comme les Mexicains, par des oracles vrais ou faux, qu'il viendroit bientôt de l'Orient des hommes barbus, d'un esprit terrible, portant le tonnerre, conduisant avec eux des animaux formidables, regardoient ces étrangers comme les fils du Soleil. *Atabalipa*, intimidé par ces oracles, crut voir dans les Espagnols des hommes envoyés du Ciel pour venger son usurpation. Il dépêcha des ambassadeurs à *Pizarro*, avec des présens magnifiques, en le sommant de sortir de ses états. Pour toute réponse, *Pizarro* précipita sa marche, et arriva à Caxamalca, où étoit campé l'empereur avec 40,000 hommes. Après une espèce de négociation, *Atabalipa* consentit à recevoir *Pizarro* en qualité d'ambassadeur d'Espagne. Mais l'ambassadeur s'assura bientôt de la personne du roi Indien. *Pizarro* ayant rassemblé ses Espagnols, fond sur les Indiens, et se saisit de leur roi. *Atabalipa* arraché de son trône d'or et chargé de chaînes, offrit pour prix de sa liberté,

de remplir d'or une des salles de son palais jusqu'à la hauteur de son bras, qu'il éleva en même temps au-dessus de sa tête. A ses premiers ordres, les Indiens apportèrent de quoi satisfaire à la rançon de leur maître; mais une action barbare de l'empereur prisonnier, fournit dans la suite au vainqueur un prétexte pour le condamner à la mort. Quelques jours avant la bataille de Caxamalca, *Huescar* frère et rival d'*Atabalipa*, étoit tombé entre les mains de ses ennemis. Le monarque Indien, craignant que les Espagnols ne missent la couronne sur la tête de ce prince, donna des ordres secrets pour qu'on le fît périr. Les vainqueurs irrités de ce meurtre, ou feignant de l'être, firent des recherches contre *Atabalipa*. Un Péruvien l'accusa d'avoir donné des ordres secrets pour massacrer les Espagnols. Que cette accusation fût vraie ou fausse, il fut condamné à être brûlé vif. Toute la grace qu'on lui fit, fut de l'étrangler avant que de le jeter dans les flammes; ce fut en 1533. La plupart des historiens imputent sa mort au seul *Almagro;* mais *Pizarro* auroit pu l'empêcher, s'il étoit innocent. Peu de temps après la discorde se mit entre les conquérans du Pérou. Ils donnèrent un combat sanglant sous les murs de Cusco, où *Pizarro* fut vainqueur. Mais bientôt après il fut assassiné par les amis d'*Almagro*, en 1541. Il emporta dans le tombeau une gloire souillée par l'ambition et par la cruauté. L'empereur son maître l'avoit fait marquis de *las Charcas* en Amérique. Quelques historiens modernes ont voulu faire de *Pizarro* un héros vertueux, un homme dont toutes les actions furent irréprochables. Ils ont peint en revanche *Atabalipa* comme un monstre. Nous ne voulons justifier ni le prince Péruvien, ni le conquérant Espagnol. Il nous suffit d'avoir rapporté les faits, tels que nous les avons vus, après avoir conféré les différens historiens qui, dans ce point-ci comme dans plusieurs autres, ne sont pas toujours d'accord.

PIZZI, (l'abbé Joachim) naquit à Rome en 1716, et fit ses premières études au collége Romain sous les Jésuites. Doué des plus heureuses dispositions, il donna bientôt des preuves de ses talens dans quelques essais de poésie italienne. Associé à l'académie des Arcadés, il s'y distingua par un grand nombre de productions agréables en prose et en vers. Il succéda en 1759 à l'abbé *Moréi*, dont la mort laissoit vacante la place de Custode général de l'académie, et il la gouverna avec un zèle éclairé jusqu'à sa mort arrivée au mois de septembre 1790, à l'âge de 74 ans. Sous son administration, l'académie acquit un nouveau lustre, et eut la gloire de s'associer plusieurs souverains de l'Europe. Une époque intéressante de son directorat, fut le couronnement de *Marie-Magdeleine* MORELLI, connue sous le nom de *Corilla Olympica*, fait au capitole le 31 août 1766. Cet hommage rendu aux talens d'une femme célèbre, éprouva tant de contradictions, et *Pasquin* fit si souvent entendre à ce sujet sa mordante voix, que l'abbé *Pizzi* dit plus d'une fois en riant, *que le couronnement de* Corille *étoit devenu pour lui le couronnement*

d'épines. Pie VI eut constamment pour *Pizzi* l'estime dont ce dernier avoit déja été honoré par *Benoît XIV*, *Clément XIII* et *Clément XIV*. Ses principaux ouvrages sont : I. *Discours sur la Poésie tragique et comique*, Rome, 1772. II. *Dissertation sur un Camée antique*. III. *La Vision de l'Eden*, poëme en quatre chants, Rome, 1778. Le sujet en a été puisé en partie dans l'*Apocalypse*. On le dit plein d'agrément et d'harmonie. IV. *Le Triomphe de la Poésie*. Ce poëme a été imprimé à Parme par le célèbre *Bodoni* rival de *Didot*, avec tout le luxe typographique, dans la collection qui a pour titre : *Actes du couronnement solennel de Corilla Olympica*. — Un autre PIZZI, (*Jacques-André*) aussi né à Rome, et probablement de la même famille, est auteur d'une *Bibliothèque latine* des décisions de la *Rote*, Rome, 1719, 3 vol. in-fol.

PLACCIUS, (Vincent) né à Hambourg, en 1642, d'un médecin, y fit ses premières études, et les acheva à Helmstadt et à Leipzig. Il voyagea ensuite en Italie et en France. De retour dans sa patrie, il se livra au barreau, et occupa avec distinction, pendant vingt-quatre ans, la chaire de morale et d'éloquence. Quoiqu'il fût d'un tempérament bilieux et mélancolique, il étoit obligeant, affable, très-attaché à ses disciples et très-généreux envers les indigens. L'envie ne lui fit jamais dénigrer le mérite, et il donnoit volontiers de justes éloges. Ses ouvrages sont : I. *Theatrum Anonymorum et Pseudonymorum*, publié en 1708, 2 vol. in-folio, par les soins de *Fabricius*; livre curieux, quoique les fautes y fourmillent. C'est plutôt le canevas d'un ouvrage qu'un bon ouvrage. On y a compilé beaucoup de petites choses et de circonstances inutiles, qui ne servent qu'à grossir les volumes sans instruire le lecteur. Les titres des livres sont défigurés, et sont rarement mis dans leur langue originale. Enfin cet ouvrage est par ordre des matières, au lieu qu'il auroit dû être, pour la commodité du lecteur, par ordre alphabétique. II. *Liber de Jurisconsulto perito*, 1693, in-8.° III. *Carmina juvenilia*, Amsterdam, 1667, in-12. IV. *De Arte excerpendi*, Hambourg, 1689, in-8°, et beaucoup d'autres qui sont un témoignage favorable de ses talens et de son érudition. Son style est un peu obscur. La multitude de choses qui se présentoient à son esprit, y répandoit de la confusion; il parloit plus clairement qu'il n'écrivoit. Ce savant mourut le 6 avril 1699, à 57 ans, et fut regretté par ses compatriotes, qui le consultoient comme un oracle. Sa nourriture, pendant les douze dernières années de sa vie, ne fut que du lait; et il en usoit ainsi pour calmer les douleurs de la goutte qui le tourmentoient, et contre lesquelles il avoit trouvé tout autre remède inefficace. Il avoit d'autant plus besoin d'un régime humectant, que sa mère et son frère avoient été attaqués d'une mélancolie noire qui les avoit rendus foux.

I. PLACE, (Pierre de la) né dans l'Angoumois, distingué par sa naissance, s'illustra par son mérite personnel, dans la magistrature. Il fut successive-

ment avocat, conseiller, et enfin premier président de la cour des Aides en 1553. Il fut tué en 1572, à la Saint-Barthélemi. Il avoit de la netteté dans l'esprit, et beaucoup de cet esprit philosophique, si nécessaire dans un magistrat, et qui étoit si rare de son temps. Il prouva l'un et l'autre par ses *Commentaires de l'état de la Religion et de la République, depuis* 1556 *jusqu'en* 1561, in-8°, 1566. On a encore de lui quelques Livres de piété, comme l'*Excellence de l'Homme Chrétien*, 1581, in-12. A la tête se trouve une *Vie de la Place*, par *P. de Farnace*.

II. PLACE, (Josué de la) ministre Protestant à Nantes, ensuite professeur de théologie à Saumur où il mourut le 17 août 1655, à 59 ans, étoit d'une famille ancienne. Il épousa, en 1622, *Marie de Brissac*, de l'illustre maison des *Brissac*. Il avoit une opinion particulière sur l'imputation du péché d'*Adam*, qui fut condamnée dans un synode de France, sans que l'auteur eût été ouï. Ses *Œuvres* ont été réimprimées à Franeker en 1699 et en 1703, en deux tomes in-4.°

III. PLACE, (Pierre-Antoine de la) né à Calais en 1707, mort à Paris en 1793, âgé de plus de 80 ans, fut plusieurs fois député des états d'Artois. Cependant il cultiva moins les sciences relatives à l'administration, que les beaux arts. Il se fit d'abord connoître par la traduction du *Théâtre Anglois*, en 8 vol. in-12. Cet ouvrage fait sur le modèle du *Théâtre des Grecs* du P. *Brumoi*, mais moins bien écrit, fournit à quelques-uns de nos poëtes dramatiques des plans, des situations, des caractères. Le traducteur n'a pas rendu servilement les originaux; il en a corrigé le plus souvent les irrégularités, et présenté plutôt des esquises que des tableaux mêmes. *La Place* a suivi la même méthode en traduisant divers romans Anglois, l'*Histoire de Tom Jones*; l'*Orpheline Angloise*; *Mémoires de Cécile*, etc., 1788, 8 vol. in-8.° Il les a élagués et en a fait disparoître les images ou les expressions basses et ridicules; mais tout en réformant les autres, il n'a pas assez veillé sur son propre style; le sien est quelquefois lâche et incorrect. On a encore de *la Place* des tragédies: *Venise sauvée*; *Jeanne d'Angleterre*; *Jeanne Gray*, *Calliste* et *Adèle de Ponthieu*; la première imitée d'*Otway*, est la seule qui ait eu quelques succès. Il y a de la chaleur tragique dans plusieurs scènes; et quoique la diction n'en soit pas fort élégante, elle a le mérite de ne s'éloigner ni de la vérité, ni du naturel; et elle n'est pas ridiculement emphatique comme celle de quelques-uns de nos dramaturges modernes. Les autres sont foibles d'intérêt, de conduite et de style. *La Place* devenu vieux, se jeta dans les compilations. Il donna: I. Un *Recueil d'Epitaphes*, 1783, 3 vol. in-12, qui à l'exception des vers, souvent très-plats, est entièrement copié dans ce *Dictionnaire*. II. Huit vol. in-12 de *Pièces intéressantes et peu connues*, qu'il auroit pu réduire à un seul s'il s'étoit borné à l'utile et à l'agréable. III. *Hermippus redivivus*, ou *le Triomphe du Sage sur la vieillesse et le tombeau*, Traduction de l'Anglois *Cohau-*

sen, 1789, 2 vol. in-8.° IV. Le *Valère-Maxime* François, pour servir à l'éducation de la jeunesse, 1792, 2 vol. in-8.° *La Place* eut pendant quelques années la direction du *Mercure* de France. Aimant la table, parlant facilement et ayant l'esprit de société, quoiqu'il fût quelquefois hargneux, il eut beaucoup d'amis, ou du moins de connoissances qui le servirent auprès de Mad. *de Pompadour;* ce fut par son crédit qu'il obtint le privilége de ce Journal.

PLACENTIN, célèbre jurisconsulte, maître d'*Azon Portius*, eut une telle réputation dans le 12e siècle, que l'université de Montpellier, pour conserver la mémoire de l'un et de l'autre, a fait graver leur effigie sur des plaques d'argent que portent les bedeaux. (*Tabl. Hist. des Gens de Lettres*, liv. XIII.)

PLACENTIUS *ou* PLAISANT, (Jean-Léon) né à Saint-Trond petite ville de la principauté de Liége, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et passa la plus grande partie de sa vie à Maestricht où on croit qu'il mourut vers l'an 1548. On a de lui: I. *Catalogus antistitum Leodiensium*, Anvers, 1529, et Amsterdam, 1633, in-24. C'est un Abrégé historique des évêques de Tongres et de Liége, jusqu'à *Erard de la Marck*. L'auteur trop crédule adopte toutes les fables qu'il a trouvées dans les anciennes chroniques. II. Son poëme teutogramme de 253 vers, intitulé: *Pugna Porcorum*, a été imprimé pour la première fois à Louvain en 1546, et réimprimé en 1644 dans le recueil qui a pour titre: *Nugæ venales*, in-12: tous les mots de ce Poëme commencent par un *P*. L'auteur s'y cacha sous le nom de *Publius Porcius*, et le style est digne des héros qu'il avoit choisis. Le titre offre ces deux vers qui peuvent faire juger de toute la pièce:

Perlege porcorum pulcherrima prælia, potor,
Potando poteris placidam proferre poesim.

Les deux Préfaces, l'une en prose, l'autre en vers, n'ont que des mots qui commencent par la même lettre. L'auteur finit son Poëme par ce vers où il paroît demander l'aumône au Prince évêque de Liége.

Pensa pauperiem, princeps præclare, poeta.

Il n'est pas le premier auteur qui se soit amusé aux fadaises des vers lettrisés. Sous *Charles le Chauve*, un UBALDUS Bénédictin, fit un pareil Poëme en l'honneur des Chauves, dont tous les mots commençoient par un *C*. Ils ont été imprimés ensemble à Louvain, en 1546.

PLACETTE, (Jean de la) né à Pontac en Béarn l'an 1639, d'un ministre qui l'éleva avec soin, exerça le ministère en France dès l'an 1660. Mais après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il se retira en Danemarck où il demeura jusqu'à la mort de la reine arrivée en 1711. Cette princesse instruite de son mérite, l'avoit appelé auprès d'elle. *La Placette* passa de Danemarck en Hollande. Il se fixa d'abord à la Haye, puis à Utrecht où il mourut le 25 avril 1718, à 81 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de morale, qui l'ont fait regarder comme le

Nicole des Protestans. Ses mœurs soutenoient l'idée que ses écrits donnoient de lui. Il étoit indulgent, affable, et il exerçoit sa charité sur les Chrétiens de toutes les communions. Ses principaux ouvrages sont : I. *Nouveaux Essais de Morale*, 6 vol. in-12. II. *Traité de l'Orgueil*, dont la meilleure édition est celle de 1699. III. *Traité de la Conscience*. IV. *Traité de la Restitution*. V. *La Communion dévote*, dont la meilleure édition est celle de 1699. VI. *Traité des Bonnes Œuvres en général*. VII. *Traité du Serment*, in-12. VIII. *Divers Traités sur des matières de Conscience*, in-12. IX. *La Mort des Justes*, in-12. X. *Traité de l'Aumône*, in-12. XI. *Traité des Jeux de hasard*, in-12. XII. *La Morale Chrétienne abrégée*, dont la meilleure édition est celle de 1701, in-12. XIII. *Réflexions Chrétiennes sur divers sujets de Morale*, in-12. XIV. *De insanabili Ecclesiæ Romanæ Scepticismo, Dissertatio*, 1686 ou 1696, in-4.° XV. *De l'autorité des Sens contre la Transsubstantiation*, in-12. XVI. *Traité de la Foi divine*, 4 tom. in-4.° XVII. *Dissertation sur divers sujets de Théologie et de Morale*, in-12. Il seroit à souhaiter que quelque écrivain Catholique fît un choix de ce qu'il y a de meilleur dans les différens ouvrages de morale de *La Placette*; (car on pouvoit bien se passer de ses livres de controverse.) Il y auroit peu à retrancher pour les rendre utiles à tout le Monde Chrétien. On y remarque un esprit net, qui débrouille heureusement les questions les plus embarrassées, et un jugement sain qui ne manque de parvenir à son but que quand les préjugés de parti l'en détournent. Sans être aussi profond que *Nicole*, aussi ingénieux que la *Rochefoucault*, il plaît aux gens de bien par une morale solide, également éloignée d'une excessive rigueur et d'un relâchement criminel. Son style est simple et uni, mais quelquefois diffus. Il fut du nombre des ministres Protestans qui réfutèrent *Bayle*. Il publia contre lui une *Réponse à deux objections sur l'origine du Mal et sur le mystère de la Trinité*, Amsterdam, 1707, in-12; et un *Eclaircissement pour servir de suite à cette Réponse*, 1709, in-12. Dans ces deux petits ouvrages, il démêle les équivoques de *Bayle*, fait connoître les détours subtils de son esprit pour éluder la force de la vérité, et tâche de le ramener aux principes, après avoir découvert la foiblesse de ses objections.

PLACIDE, (le Père) parent et élève de *Pierre Duval*, entra chez les Augustins-Déchaussés de la place des Victoires, à Paris, en 1666. Il continua de s'y appliquer à la géographie, et fit un grand nombre de Cartes, dont la plus estimée est celle du *Cours du Pô*. Cet habile homme mourut à Paris le 30 novembre 1734, à 86 ans, avec le titre de géographe ordinaire du roi, qu'il avoit obtenu en 1705.

PLACIDIE, (*Galla* PLACIDIA) fille de *Théodose le Grand*, et sœur d'*Arcadius* et d'*Honorius*, demeuroit ordinairement avec ce dernier prince. *Alaric* s'étant emparé de Rome en 409, la mit dans les fers. *Ataulphe* son beau-frère, sensible aux charmes de son esprit et de sa figure, conçut une violente passion pour elle,

Il l'épousa en 414, et lui fit présent des plus riches dépouilles de Rome. Le pouvoir que *Placidie* acquit sur l'esprit de son époux, fut tel, qu'elle parvint à lui faire quitter l'Italie que ce barbare vouloit saccager. Après la mort d'*Ataulphe*, tué à Barcelone en 415 par un de ses domestiques, elle retourna auprès d'*Honorius*, qui la remaria à *Constance* associé à l'empire. Ce second époux lui ayant encore été enlevé, elle consacra tous ses soins à l'éducation du fils qu'elle avoit eu de lui, (*Valentinien III.*) Cette princesse mourut à Ravenne en 450, après s'être signalée par un courage au-dessus de son sexe et par les vertus de son état. Nous avons une Médaille, dans laquelle elle est représentée, portant le nom de J. C. sur le bras droit, avec une couronne qui lui est apportée du Ciel.

PLAINES, (François de CHALIGNI des) a donné au théâtre la tragédie de *Coriolan*, en 1723; il est mort à Paris l'année suivante.

PLANCHE, (N... LE FÈVRE de la) avocat du roi à la chambre du Domaine, exerça cet emploi pendant 32 ans avec un succès distingué. Il s'en démit en 1732, et obtint des lettres de conseiller d'honneur avec voix délibérative au bureau des Finances et à la chambre du Domaine. Il mourut à Paris en 1738, dans un âge assez avancé. Ses vastes connoissances le firent distinguer par les magistrats et les ministres, et il fut souvent employé par eux. Nous avons de lui un ouvrage posthume, très-savant, qui a paru en 1765, à Paris, en 3 vol. in-4°, sous ce titre: *Mémoires sur les matières Domaniales*, ou *Traité du Domaine*, avec des Notes par M. *Lorry* habile avocat. Les lumières réunies de l'auteur et du commentateur, rendent cet ouvrage très-intéressant.

PLANCHER, (Dom Urbain) né à Chenus dans le diocèse d'Angers, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, mérita d'être élevé à la supériorité. Il en remplit les devoirs dans divers monastères de Bourgogne, et mourut dans celui de Saint-Bénigne de Dijon, en 1750, âgé de 83 ans. Ce fut dans cette maison qu'étant déchargé du poids du gouvernement, il entreprit l'*Histoire du Duché de Bourgogne*. Il en donna 3 vol. in-fol. Dijon, 1741-1748. Le quatrième parut après sa mort, par les soins d'un de ses confrères. Cet ouvrage renferme l'Histoire générale et particulière de la province. Il est enrichi de notes, de dissertations savantes, et de pièces justificatives. On a reproché à l'auteur de parler trop de fondations d'abbayes et d'histoires monastiques; de n'être pas assez précis; d'écrire avec peu d'agrément. Mais l'Histoire d'une province demandant de grands détails, et les fondations des monastères servant à faire connoître les anciennes familles du royaume et l'origine des biens ecclésiastiques, les juges éclairés ne se sont point arrêtés aux reproches faits à Dom *Plancher*. Ils ont moins cherché en lui l'écrivain élégant, que l'auteur exact et laborieux.

PLANCIADES, *Voyez* FULGENTIUS.

PLANCINE, femme de *Pison*, qui fut accusé d'avoir empoisonné

Germanicus, n'étoit pas moins coupable de ce crime que son mari. Mais, soit que l'empereur *Tibère* l'aimât, parce qu'elle étoit ennemie d'*Agrippine* dont il ne pouvoit souffrir la vertu ; soit que l'impératrice *Livie* intercédât pour elle, il obtint sa grace de ses juges. On la doit considérer comme un exemple de l'infidélité des femmes. Tant que son mari eut quelque espérance d'être absous, elle lui promit d'être la compagne de sa vie et de sa mort : mais lorsqu'elle eut obtenu grace pour elle, tout son soin fut de séparer sa cause d'avec celle de *Pison*. C'étoit une femme d'un esprit superbe, d'un caractère violent, dont *Livie* se servoit pour persécuter *Agrippine* qu'elle haïssoit aussi bien que l'empereur. Tous les affronts qu'elle fit à cette princesse, ne demeurèrent pourtant pas impunis ; car après la mort d'*Agrippine*, une foule d'accusateurs se déclara contre *Plancine*, qui, suivant l'exemple de son mari, fut contrainte de se donner de sa propre main le châtiment que méritoient ses crimes, vers l'an 33 de J. C.

PLANCUS, (*Caïus Plotius*) se signala par un trait d'humanité héroïque. Ayant été proscrit par les triumvirs *Antoine*, *Lépide* et *Octave*, il fut contraint de se cacher. Ses esclaves ayant été pris par ceux qui le cherchoient, soutinrent long-temps au milieu des supplices qu'ils ne savoient point où étoit leur maître. *Plancus* ne souffrit point qu'on tourmentât davantage des esclaves fidelles et d'un si bon exemple ; il s'avança au milieu du peuple, et présenta sa tête aux soldats.

PLANQUE, (François) docteur en médecine, né à Amiens en 1696, mort le 19 septembre 1765, à 69 ans, est auteur de quelques Ouvrages qui ont fait honneur à son savoir. I. *Chirurgie complète, suivant le système des Modernes*, en 2 vol. in-12 ; Traité élémentaire, dont les Chirurgiens conseillent la lecture à leurs élèves. II. *Bibliothèque choisie de Médecine, tirée des Ouvrages périodiques, tant françois qu'étrangers :* cette collection curieuse, continuée et achevée par M. *Goulin*, forme 9 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12. III. La Traduction des *Observations rares de Médecine et de Chirurgie* de *Vander-Wiel*, 1758, 2 vol. in-12. IV. *Planque* dirigea diverses éditions d'Ouvrages de médecine et de chirurgie, et les enrichit de notes. Il s'étoit renfermé longtemps dans son cabinet, avant que d'exercer la médecine.

PLANTAGENET, *Voyez* V. EDMOND *et* XI. EDOUARD.

PLANTAVIT DE LA PAUSE, (Jean) né dans le diocèse de Nîmes, d'une famille ancienne, fut élevé par ses parens dans les erreurs de *Calvin*, et fut ministre à Beziers. La grace ayant touché son cœur et éclairé son esprit, il fit abjuration en 1604, et se livra tout entier à l'étude de l'Ecriture-sainte et de la théologie. Il devint ensuite grand vicaire du cardinal *de la Rochefoucault*, puis aumônier d'*Elizabeth* de France, reine d'Espagne. Cette princesse lui procura l'évêché de Lodève en 1625, évêché qu'il gouverna en homme apostolique. Ses incommodités l'ayant obligé de s'en

démettre en 1648, il se retira au château de Margon, dans le diocèse de Beziers. Il y mourut le 21 mai 1651, à 75 ans. Ce prélat avoit beaucoup d'ardeur dans le caractère, et cette ardeur le fit entrer dans la révolte de *Montmorenci.* Ses connoissances étoient très-vastes, sur-tout dans les langues Orientales. On a de lui : I. *Chronologia Præsulum Lodovensium*, Aramont, 1634, in-4.° II. Un *Dictionnaire hébreu*, Lodovæ, 1645, 3 vol. in-fol.

PLANTAVIT DE LA PAUSE, (Guill.) *Voyez* MARGON.

PLANTERRE, (N.) d'abord acteur à Paris, mort dans cette ville au commencement de l'an huit, dans la misère et laissant une famille nombreuse, a donné au théâtre, I. *Agnès de Châtillon*, opéra en trois actes. II. *Midas au Parnasse*, III. Les *deux Hermites*, opéra en un acte. IV. *La Famille indigente*, V. Le *Bailli coiffé*, la *Tentation de St. Antoine*, les *Charlatans*, la *triple Vengeance*, etc.

PLANTIN, (Christophe) né à Mont-Louis près de Tours en 1514, porta à un haut degré de perfection le bel art d'imprimer, qu'il avoit appris de *Robert Macé* imprimeur à Caen. Il se retira à Anvers, et le bâtiment qui servoit à ses presses, étoit regardé comme un des principaux ornemens de cette ville. Les dépenses qu'il avoit faites pour se procurer les plus beaux caractères et les plus savans correcteurs, (*Voy.* I. KILIAN.) montoient à des sommes immenses. On prétend même qu'il employoit des caractères d'argent. Une riche bibliothèque ajoutoit à l'admiration des étrangers. Le détail des ouvrages sortis de ses presses seroit trop long. Il mourut en 1589, à 75 ans, avec le titre d'*archi-imprimeur* du roi d'Espagne, après avoir amassé de grandes richesses, dont il se servit pour honorer les sciences et aider les savans. *Jean Douza* lui fit cette Epitaphe :

Doctorum si jacturam, Plantine, virorum
Respicimus, fateor, vixeris ipse parùm ;
Si meritum, studiumve, exantlatosque labores
Pro Musis toties, vixeris ipse satis.

Malgré cet éloge, *Plantin* avoit plus de réputation en qualité d'imprimeur, qu'en qualité d'homme docte. S'il en faut croire *Balzac*, il ignoroit la langue latine, quoiqu'il fît semblant de la savoir. *Juste-Lipse*, dit-il, lui garda fidellement le secret jusqu'à sa mort. Il lui écrivoit des lettres en latin, et dans le même paquet, il lui en envoyoit l'explication en flamand. Mais comment tant de savans qui visitèrent *Plantin*, ne s'apperçurent-ils pas de son ignorance ? C'est ce que *Balzac* n'explique point, et ce qui rend son anecdote un peu difficile à croire. Son chef-d'œuvre est la *Polyglotte*, qu'il imprima sur l'exemplaire d'Alcala. Cette édition lui fut aussi glorieuse que préjudiciable. *Philippe II* ayant exigé avec rigueur l'argent qu'il lui avoit prêté pour cette entreprise, il faillit à être ruiné. Ce remboursement gêna du moins beaucoup son commerce. La devise de *Plantin* étoit un compas, avec ces mots : *Labore et constantiâ.*

PLANUDES, (Maxime) moine de Constantinople, floris-

soit vers l'an 1327. L'empereur *Andronic le Vieux* l'envoya à Venise à la suite d'un ambassadeur. *Planudes* prit du goût pour l'Eglise Latine, et ce penchant le fit mettre en prison. Pour obtenir sa liberté, il écrivit contre les Latins, mais avec si peu de force, que le cardinal *Bessarion* en concluoit que son cœur n'avoit eu aucune part à cette production de son esprit. Nous avons de ce moine grec : I. Une *Vie d'Esope*, qui est un tissu de contes absurdes et d'anachronismes grossiers. (*Voyez* MEZIRIAC.) Il ajouta à cette Vie plusieurs Fables, qu'il publia sous le nom de ce célèbre philosophe, mais que la conformité du style a fait juger être de lui. II. Une édition du recueil d'*Epigrammes* Grecques, connu sous le nom de *l'Anthologie*, dont la première édition est de Florence, 1494, in-4°; et la meilleure de Francfort, 1600, in-fol.

PLATEL, (l'Abbé) *Voyez* NORBERT (le Père) n.° II.

PLATIÈRE, (Imbert de la) *ou* PLATRIÈRE, d'une ancienne maison du Nivernois, est plus connu sous le nom de *Maréchal de Bourdillon*. Il fit ses premières armes en 1544 à la bataille de Cerisoles, et fut employé depuis dans les plus importantes affaires du royaume. Il sauva le tiers de l'armée et deux pièces de canon, après la malheureuse défaite de Saint-Quentin. Le roi d'Espagne l'envoya ambassadeur à la diète d'Augsbourg l'an 1559. Ce fut malgré ses remontrances réitérées, que l'on rendit, l'an 1562, au duc de Savoie le marquisat de Saluces, et les places du Piémont où il commandoit : encore ne les rendit-il qu'après que le duc eut payé les garnisons, et prêté 50,000 écus au roi. De retour en France, il servit au siége du Havre-de-Grace en 1563, et reçut le bâton de maréchal de France l'année suivante. Il mourut à Fontainebleau l'an 1567. C'étoit un capitaine recommandable par son amour pour le bien public, par son courage et par sa prudence. Sa famille qui n'étoit connue que depuis son bisaïeul, finit en 1562, par la mort de son neveu, tué à la bataille de Dreux.

PLATINE, (Barthélemi *Sacchi*, dit) né en 1421, dans un village nommé Piadena, (en latin *Platina*) entre Crémone et Mantoue, d'où il prit le nom de *Platine*, suivit d'abord le métier des armes. Il s'appliqua ensuite aux sciences, et se distingua de la foule. Ses talens lui ayant inspiré le desir de se produire à Rome, le cardinal *Bessarion* lui donna un appartement dans son palais, et obtint pour lui du pape *Pie II* quelques petits bénéfices, ensuite la charge d'abréviateur apostolique. *Paul II*, successeur de *Pie II*, ayant cassé tous les abréviateurs, sans avoir égard aux sommes qu'ils avoient déboursées pour l'achat de ces charges, *Platine* s'en plaignit amèrement. Il écrivit à ce pontife une lettre très-vive : pour toute réponse, il fut mis en prison et chargé de fers. Il en sortit au bout de quelques mois, à la prière du cardinal *François de Gonzague*; mais il eut ordre de rester dans Rome. Le pape, qui ne l'aimoit point, et ne croyoit pas en être aimé, l'accusa d'avoir conspiré contre lui, et lui fit essuyer les tourmens de la question. *Platine*

n'avoua rien, parce qu'il n'avoit rien à avouer; mais on ne l'en retint pas moins prisonnier pendant un an, soit qu'il ne se fût pas entièrement disculpé, soit qu'on eût honte de reconnoître qu'on avoit traité cruellement un homme de mérite, sur des soupçons mal fondés. *Paul* fit ensuite espérer à *Platine* qu'il lui procureroit quelque bon établissement; mais ce pape mourut d'apoplexie avant d'effectuer ses promesses. *Sixte IV*, son successeur, répara ses torts; il le rétablit dans ses charges, et lui donna celle de bibliothécaire du Vatican. Comblé de graces et placé dans son élément, au milieu des arts, des savans et des livres, il cultiva les Lettres avec tant de succès qu'il fut regardé comme un des premiers littérateurs de son siècle. Il mourut de la peste en 1481, à 60 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le principal est l'*Histoire des Papes*, depuis *St. Pierre* jusqu'à *Sixte IV*, auquel il la dédia, et par l'ordre duquel il l'avoit entreprise. L'auteur auroit pu mettre plus de discernement et d'exactitude dans les faits, plus de pureté et d'élégance dans le style; mais on doit lui pardonner ces petites taches, en faveur de son amour pour la vérité. Il flatte en quelques endroits les souverains pontifes; il ne les ménage aucunement dans plusieurs autres. La 1re édition de cette Histoire est celle de Venise, 1479, in-folio, en latin. Il y en a eu depuis un grand nombre d'autres, dans lesquelles on a retranche bien des traits hardis. *L. Coulon* l'a traduite en françois, 1651; in-4.° Ses autres ouvrages sont: I. Des *Dialogues sur le vrai et le faux Bien*, pleins d'ennuyeuses moralités. II. Un livre *du Remède d'Amour*, Leyde, 1646, in-16, qui est traduit en françois et joint à celui de *Fulgose*, Paris, 1582, in-4.° III. Un *Dialogue de la vraie Noblesse*. IV. Deux *du bon Citoyen*. V. Le *Panégyrique du cardinal Bessarion*. VI. Un Traité *De Pace Italiæ componendâ, et de Bello Turcis inferendo*. VII. D'autres *Traités* qui se trouvent dans le recueil de ses *Œuvres*. VIII. L'*Histoire de Mantoue et de la famille des Gonzague*, en latin, publiée par *Lambecius* en 1676, in-4.° Elle est écrite avec moins de liberté que son Histoire des Papes. IX. Une Vie curieuse et intéressante de *Nerio Capponi*, insérée par *Muratori*, dans le xxe Tome de ses *Écrivains d'Italie*. X. Un *Traité sur les moyens de conserver la Santé, et de la science de la Cuisine*, à Bologne en 1498, et à Lyon en 1541, in-8.° Il y en a une traduction françoise, par *Didier Christol*, imprimée plusieurs fois dans le xvie siècle, in-8° et in-fol. C'est à l'occasion de ce Traité que *Sannazar* fit cette épigramme:

> *Ingenia et mores, vitas obitusque notasse*
> *Pontificum, arguta lex fuit historiæ.*
> *Tu tamen hinc lauta tractas pulmenta culina:*
> *Hoc*, Platina, *est ipsos pascere Pontifices.*

Toutes les *Œuvres* de *Platine* sont en latin; elles furent imprimées à Cologne en 1529 et 1574, et à Louvain en 1572, in-folio.

I. PLATON, fils d'*Ariston* et chef de la secte des Académiciens, naquit à Athènes vers l'an 429 avant J. C., d'une fa-

mille illustre. On l'appela d'abord *Aristocle*, du nom de son aïeul; mais son maître de palestre l'appela *Platon*, à cause de ses épaules larges et carrées. Dès son enfance il se distingua par une imagination vive et brillante. Il saisit avec transport et avec facilité les principes de la poésie, de la musique et de la peinture. Les charmes de la philosophie l'arrachèrent à ceux des beaux arts. Il avoit fait plusieurs tragédies; il les jeta au feu; et dès l'âge de 20 ans, il s'attacha uniquement à *Socrate*, qui l'appeloit le *Cygne de l'Académie*. Le disciple profita si bien des leçons de son maître, qu'à vingt-cinq ans il avoit la réputation d'un Sage consommé. Athènes gémissoit dans ce temps-là sous l'oppression des trente tyrans. Le premier usage que *Platon* voulut faire de sa philosophie, fut de réformer un gouvernement si insupportable; mais ses tentatives n'eurent point de succès. Les tyrans furent chassés à la vérité, sans que le bien public y gagnât. Le peuple s'empara de toute l'autorité. Ainsi, l'état fut sans ordre et sans discipline; les loix furent foulées aux pieds. Les caprices d'une multitude ignorante et tumultueuse régloient et gouvernoient les affaires les plus importantes: tant il est vrai que l'anarchie populaire est cent fois plus à craindre que celle de tous les tyrans du monde. *Platon* désolé de voir sa patrie livrée aux factions, se retira chez *Euclide* à Mégare. Il visita ensuite l'Égypte, pour profiter des lumières des prêtres de ce pays, et des hommes illustres en tout genre qu'il produisoit alors. Non content des connoissances dont il s'étoit enrichi en Égypte, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appeloit la grande Grèce, pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce temps-là. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette isle, et sur-tout les embrasemens du Mont-Etna. De retour dans son pays après ses savantes courses, il fixa sa demeure dans un quartier du faubourg d'Athènes, appelé *Académie*. C'est là qu'il ouvrit son école, et qu'il forma tant d'élèves à la philosophie. (*Voyez* AXIOTHÉE *et* II. DIOGÈNE.) La beauté de son génie, l'étendue de ses connoissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation, répandirent son nom dans les pays les plus éloignés. *Denys le Jeune*, tyran de Syracuse, enflammé du desir de le connoître et de l'entretenir, lui écrivit des lettres également pressantes et flatteuses, pour l'engager de se rendre à sa cour. Le philosophe n'espérant pas beaucoup de fruit de son voyage auprès d'un tyran, ne se pressa pas de partir. On lui dépêcha courrier sur courrier, enfin il se mit en chemin, et arriva en Sicile. Il y fut reçu en grand homme; le tyran offrit un sacrifice pour célébrer le jour de son arrivée. *Platon* trouva en lui les plus heureuses dispositions; *Denys* haït bientôt le nom de tyran, et voulut régner en père: mais l'adulation s'opposa au progrès de la philosophie. *Platon* retourna en Grèce, avec le regret de n'avoir pas pu faire un homme d'un souverain, et le plaisir de ne plus vivre avec de lâches flatteurs qui étouffoient sa bonne semence. A son retour, il passa

à Olympie pour voir les Jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de considération, auxquels il ne se fit pas connoître. Il retourna avec eux à Athènes, où il les logea chez lui. Ils n'y furent pas plutôt, qu'ils le pressèrent de les mener voir *Platon*. Le philosophe leur répondit en souriant : *Le voici*. Les étrangers surpris de n'avoir pas discerné le mérite de ce grand homme à travers les voiles de la modestie qui le couvroit, l'en admirèrent davantage.... Après l'anéantissement de la tyrannie dans la Sicile et la mort de *Dion* qui l'avoit renversée, les Siciliens écrivirent au philosophe Grec pour lui demander s'ils devoient rétablir la tyrannie ou la domination du peuple. *Platon* leur répondit : « Un état n'est jamais heureux ni sous le joug de la tyrannie, ni dans l'abandon d'une trop grande liberté. Le plus sage parti est d'obéir à des rois, sujets eux-mêmes aux lois. L'excessive liberté et la grande servitude sont également dangereuses et produisent à peu près les mêmes effets. » Ce peu de mots fait assez connoître que *Platon* avoit des idées saines sur l'art de gouverner les hommes. On n'en est pas moins convaincu par la réponse qu'il fit aux Cyréniens, auxquels il refusa de donner des lois. « Vous êtes trop attachés aux richesses ; et je ne crois pas qu'un peuple qui les aime puisse être jamais soumis aux lois. » On lui attribue quelques bons mots, ainsi qu'à *Socrate*. Voyant les Agrigentins faire d'énormes dépenses en bâtimens et en repas, il dit : *Les habitans d'Agrigente bâtissent comme s'ils devoient toujours vivre, et mangent comme s'ils mangeoient pour la dernière fois....* *Platon* avoit naturellement un corps robuste et vigoureux ; mais les voyages qu'il fit sur mer, et les fréquens dangers qu'il courut, altérèrent beaucoup ses forces. Néanmoins il n'eut presque aucune attaque de maladie durant tout le cours de sa vie. Dans le ravage affreux que la peste fit à Athènes au commencement de la guerre du Péloponnèse, il échappa à ce fléau commun par un régime de vie sobre et frugal, et par la privation des plaisirs qui énervent le corps et l'esprit. Sa tempérance le conduisit à une heureuse vieillesse. Il mourut le jour de sa naissance, après une carrière de 81 ans, l'an 348 avant Jésus-Christ. On mit sur son tombeau cette inscription, simple et digne de lui : « *Cette terre couvre le corps de* PLATON ; *le ciel contient son ame bienheureuse. Homme, qui que tu sois, si tu es honnête, tu dois révérer ses vertus.* » Il avoit toujours bravé la mort. Les médecins lui ayant conseillé de quitter promptement l'Académie, où l'air étoit infecté par des maladies contagieuses, s'il vouloit sauver sa vie ; *Platon*, sans avoir égard à cet avis, leur assura qu'*il ne feroit pas même un pas pour aller au Mont-Athos ; où l'on croyoit que les hommes vieillissoient plus tard que par-tout ailleurs, quand il seroit sûr d'y vivre plus long-temps que le reste des mortels....* Son ame élevée aux grandes vérités de la nature, méprisoit les petites tracasseries des hommes. Jamais il ne vengea ses injures particulières, mais seulement celles qu'on faisoit à ses amis ; car l'amitié étoit pour lui un

besoin,

besoin, et il chérit sur-tout ses frères avec tendresse. Il fut aimé à son tour. La douceur de son caractère lui gagnoit les cœurs; et si la gravité s'y mêloit, c'étoit en donnant à sa physionomie plus de noblesse et de dignité. *Platon*, ce grand maître dans l'art de penser, ne le fut pas moins dans l'art de parler. Quand il écrit bien, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majestueux que son style. Il semble parler, dit *Quintilien*, moins le langage des hommes que celui des Dieux. Il puisa dans *Homère*, comme dans une source féconde, cette fleur d'expression, qui le fit appeler l'*Homère des Philosophes*. L'atticisme qui étoit parmi les Grecs, en matière de style, ce qu'il y avoit de plus fin et de plus délicat, règne dans tout ce qu'il a écrit. Aussi lui donna-t-on de son temps le surnom d'*Apis Attica*, (*Abeille Athénienne*); de même que la postérité lui a déféré celui de *Divin*, par rapport à la beauté de sa morale. Cependant son style, si loué par *Quintilien*, a trouvé quelques censeurs. Il est très-souvent enflé, dit *Linguet*, obscur même dans l'expression. Il emploie quelquefois des métaphores sans exactitude, des allégories désagréables, des plaisanteries trop recherchées. *Dacier* lui-même a été forcé de convenir de ces défauts. « Lorsqu'il veut se surpasser lui-même, et qu'il affecte d'être grand, il lui arrive quelquefois tout le contraire. Car outre que sa diction est moins agréable, moins pure et plus embarrassée, elle tombe dans des périphrases, qui étant répandues sans choix et sans mesure, n'ont ni grace ni beauté, et n'étalent qu'une vaine richesse de langue. Au lieu des mots propres et de l'usage commun, il ne cherche que les mots nouveaux, étrangers et antiques; et au lieu de n'employer que des figures sages et bien entendues, il est excessif dans ses épithètes, dur dans ses métaphores, et outré dans ses allégories. » Quant au système de philosophie qu'il se forma, *Héraclite* fut son guide pour la physique, *Pythagore* pour la métaphysique, et *Socrate* pour la morale. Il établit deux sortes d'Êtres, Dieu et l'Homme : l'un existant par sa nature, et l'autre devant son existence à un Créateur. Le Monde étoit créé suivant lui : les principaux êtres qui le composent, se réduisent à deux classes. Les Astres sont dans la 1re, et les génies bons et mauvais dans la seconde. L'Être suprême qui préside à ces êtres intermédiaires, est incorporel, unique, bon, parfait, tout-puissant, juste; il prépare aux gens de bien des récompenses dans une autre vie, et aux méchans des peines et des supplices. D'un tel système doit découler nécessairement une morale pure. Rien ne l'est plus en effet, dit l'abbé *Fleury*, que celle de *Platon*, quant à ce qui regarde le désintéressement, le mépris des richesses, l'amour des hommes et du bien public; rien de plus noble, quant à la fermeté du courage, au mépris de la volupté, de la douleur, de l'opinion des hommes, et à l'amour du véritable plaisir. Une telle morale fut, sans doute, ce qui engagea les premiers Pères de l'Église à étudier soigneusement

la philosophie de *Platon*. *Saint Clément d'Alexandrie* dit dans ses *Stromates*, que sa philosophie, quoique humaine, avoit servi aux Grecs pour les préparer à l'Evangile, comme la Loi aux Hébreux. On le donna pour un Prophète ; on crut trouver la *Trinité* dans ses écrits, parce qu'il dit quelque part, « Que le Triangle équilatéral est de toutes les figures celle qui approche le plus de la *Trinité*. » *Zonare* dit qu'en 796 on ouvrit un sépulcre fort ancien, dans lequel on trouva un corps mort, qu'on crut être celui de *Platon*. Ce cadavre avoit une lame d'or à son cou, avec cette inscription : *Le Christ naîtra d'une Vierge, et je crois en lui.* Il n'en fallut pas davantage pour accréditer l'idée que *Platon* avoit été un des hérauts du Christianisme. On ne faisoit pas attention alors, que les pensées raisonnables qu'on trouve dans la métaphysique de *Platon*, sont à côté de plusieurs idées extravagantes, enveloppées dans un pompeux galimathias. Que penseroit-on aujourd'hui d'un philosophe qui nous diroit que le monde est une figure de douze pentagones ; que le Feu, qui est une pyramide, est lié à la Terre par des nombres ? *Platon* parloit si bien, qu'on ne pouvoit pas croire qu'il pensât mal. On oublioit en l'entendant, ses contradictions, le peu de suite de ses raisonnemens, ses passages brusques d'une matière à une autre, ses écarts fréquens. Sa politique vaut mieux que sa métaphysique ; mais il faut avouer qu'elle offre aussi plusieurs idées chimériques et impraticables. Ses leçons pourroient former un prince philosophe ; mais elles ne feroient jamais un grand roi. Tous les Ouvrages de cet homme illustre sont en forme de dialogue, à l'exception de XII *Lettres* qui nous restent de lui. On y trouve plusieurs principes sur la rhétorique, qui sont répandus en partie dans son *Phædon* et dans son *Gorgias*. Les sujets de ses principaux ouvrages sont : *De la vraie et de la fausse piété ; l'apologie de* Socrate ; *de l'immortalité de l'ame ; des Etymologies ; de la science ; du sophisme : de la Politique et de la Royauté ; Dissertation sur les idées et sur l'essence intelligible des choses ; du plaisir ; le Banquet* où il traite de l'amour ; *du beau ; de la nature de l'Homme ; de la prière ; de la passion du gain ; de la philosophie ; de la sagesse ; de la nature ; de la tempérance ; du courage ou de la force ; de l'amitié ; de la dispute ; de la vertu ; du mensonge ; de la meilleure République ; des Lois*, etc. *Platon* est persuadé que l'homme ne peut être heureux sans aimer la justice, sans mépriser les richesses ; il pense qu'il ne peut y avoir de bon gouvernement que lorsque les sages montent sur le trône, ou que les rois deviennent philosophes. « Lorsque le magistrat, dit-il, est fidelle à la loi, l'état prospère ; lorsque la loi est l'esclave du magistrat, il n'y a à espérer que ruine et désolation. » La plus belle édition de ses Œuvres est celle de *Serranus* ou *Jean de Serres*, en grec et en latin, en trois vol. in-folio, 1578, imprimée par *Henri Etienne*. C'est un chef-d'œuvre de typographie. On estime aussi celle de *Marsile Ficin*, Francfort, 1602, in-folio, grec et latin. *François Patrice* a donné

une comparaison curieuse des opinions de *Platon* et d'*Aristote* dans ses *Discussions Péripatéticiennes*, et dans son Livre intitulé : *Aristoteles exoreticus*. (*Voy.* aussi le Parallèle que nous faisons de PLATON et d'ARISTOTE, article de ce dernier.) *Dacier* a traduit en françois une partie des Dialogues de *Platon*, et cette version, imprimée en 1701, deux vol. in-12, et réimprimée en 1771, trois vol. in-12, est fort au-dessous de l'original. M. l'abbé *Grou* a traduit *la République*, Paris, 1762, deux vol. in-12. On a une version des *Lois*, Amsterdam, 1769, deux vol. in-12; des *Dialogues* non traduits par *Dacier*, ibid, 1770, deux vol. in-12; de l'*Hyppias* ou *Traité du Beau*, mis en françois par *Maucroix;* et du *Banquet* de *Platon*, par *Jean Racine*. Ces deux dernières versions sont à la suite de celle des *Dialogues* par *Dacier*, de l'édition de Paris, 1771. L'Anglois *Clarke* en 1803, a rapporté de l'isle de Patmos un beau manuscrit des Œuvres de *Platon*, in-fol., velin. Les scolies sont en petites capitales. Il fut transcrit par *Jean* le Calligraphe, pour *Arethas* doyen de Patras, moyennant treize écus Bysantins, sous le règne de *Léon* fils de *Basile*, l'an 6404 du monde. Ce manuscrit grec est le plus ancien que l'on connoisse revêtu d'une date précise. *Darville* possédoit un *Euclide* plus ancien d'un an ; et *Montfaucon* dans sa *Paléographie*, dit avoir vu un autre manuscrit grec antérieur de six ans ; mais ces deux derniers manuscrits ont disparu. *Voyez* III. JEAN (Saint) l'Évangéliste, *à la fin*.

II. PLATON, poëte Grec, florissoit environ cent ans après *Platon* le Philosophe. Il passa pour le chef de la moyenne Comédie. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses *Pièces :* ils suffisent pour faire juger qu'il avoit été favorisé par la Muse de la Comédie.

PLAUTE, (*Marcus Accius PLAUTUS*, ainsi nommé, suivant *Sextius Pompeius*, parce qu'il avoit les pieds plats) naquit à Sarsine, ville d'Ombrie, et se fit à Rome une très-grande réputation dans le genre comique. On dit qu'ayant perdu tout son bien dans le négoce, il fut obligé pour vivre, de se louer à un boulanger pour tourner une meule de moulin, et que dans cet exercice il employoit quelques heures à la composition de ses Comédies ; mais ce conte doit être mis au rang des autres fables dont on a semé la vie des grands hommes. Il nous reste 19 *Comédies* de ce poëte, qui mourut l'an 184 avant Jésus-Christ; mais il y a lieu de croire qu'on en a perdu un grand nombre d'autres. Le savant *Varron* fit ce quatrain qui auroit pu lui servir d'Épitaphe :

Postquàm morte captus est PLAUTUS,
Comœdia luget, Scana est deserta ;
Deindè Risus, Ludus, Jocusque et
Numeri.
Innumeri simul omnes collacrimârunt.

« Après la mort de PLAUTE, la Comédie versa des larmes, la Scène demeura déserte ; les Ris, les Jeux, les Dieux des graces et des vers, tous se réunirent pour le pleurer. » *Plaute* fut généralement estimé de son temps,

par rapport à l'exactitude, à la pureté, à l'énergie, à l'abondance et à l'élégance même de son élocution. Le même *Varron* disoit que, « Si les Muses vouloient parler latin, elles emprunteroient son style. » Mais lorsque le goût se fut épuré sous *Auguste*, on reprocha à ce poëte sa négligence dans la versification, quelques plaisanteries basses et fades, de mauvaises pointes, des jeux de mots ridicules, des turlupinades grossières, des ordures révoltantes. Cependant ces défauts n'empêchèrent pas qu'on ne jouât encore ses pièces sous *Dioclétien*, 500 ans après qu'il les avoit écrites; et on ne peut disconvenir que ce poëte n'entende bien la raillerie, et que ses saillies ne soient heureuses. Il a moins d'art, mais plus d'esprit que *Térence*. Les intrigues sont mieux ménagées, les incidens plus variés et l'action plus vive dans ses Comédies, que dans celles de son rival. Il a sur-tout cette force comique qui distingue notre inimitable *Molière*. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Francfort, 1621, in-4°, par *Fréderic Taubman*; et de Paris, 1759, trois vol. in-12, chez *Barbou*. Celle-ci, que nous devons aux soins de *Capperonnier*, est enrichie d'un glossaire pour les vieux mots, et imprimée avec une élégance peu commune. Quant aux Écrivains qui l'ont traduit en françois, *Voyez* les articles de Mad. DACIER, de LIMIERS, de GUEUDEVILLE; *et* II. PAREUS.

PLAUTIEN, (*Fulvius* PLAUTIANUS) Africain, de condition médiocre, étoit né sans biens. Dans sa jeunesse, il se fit de fâcheuses affaires. Accusé de sédition et de violence, il fut condamné à l'exil par *Pertinax*, alors proconsul d'Afrique. Il éprouvoit un triste état, lorsqu'il trouva une ressource dans l'amitié de *Sévère* à qui il s'attacha. Il étoit son compatriote, et même selon quelques-uns son parent. D'autres ajoutent que ce fut par le crime et par l'infamie qu'il gagna ses bonnes graces: et il n'est pas douteux que la prévention aveugle que *Sévère* eut pour lui jusqu'à la fin, ressemble fort à une passion. *Sévère* en s'élevant augmenta la fortune de *Plautien*, et lorsqu'il fut devenu empereur, il le fit l'an 202 préfet de Rome, et lui procura le consulat. Ce courtisan aussi avide qu'orgueilleux, égaloit son maître en pouvoir et le surpassoit en richesses. On lui avoit érigé un nombre infini de statues. Il ne vouloit point qu'on l'approchât sans permission. Lorsqu'il paroissoit dans les rues, on crioit de ne pas se trouver sur son passage, de se détourner et de baisser les yeux. Son avidité étoit extrême. Toute voie lui étoit bonne pour acquérir; présens extorqués, rapines, confiscations. Il eut une grande part dans les meurtres si fréquemment ordonnés par *Sévère*. La vue du ministre dans les conseils sanguinaires qu'il donnoit, étoit de s'enrichir de la dépouille de ceux qu'il faisoit condamner. Il n'y avoit dans tout l'empire ni peuple, ni ville qu'il ne pillât, qui ne lui payât tribut; et on lui envoyoit de plus riches et de plus magnifiques présens qu'à l'empereur. Ce que la religion même avoit soustrait aux usages humains, n'étoit pas à couvert de

ses brigandages. Il se croyoit tout permis, et il exerçoit une tyrannie à peine croyable. On ne pourroit jamais se persuader, si l'on n'avoit pas le témoignage de *Dion*, écrivain contemporain, qu'un ministre ait osé faire cent eunuques de tous âges, pour le service de sa fille. Je dis de tous âges : enfans, jeunes gens, hommes faits, mariés et pères de famille. Il est vrai qu'il renferma dans sa maison, tant qu'il vécut, cet horrible secret, et que le public n'en fut instruit qu'après sa mort. *Plautien* couronnoit ses autres vices par la débauche la plus outrée dans tous les genres : il chargeoit tellement son estomac de vin et de viandes, que ne pouvant suffire au travail de la digestion, il s'étoit fait une habitude comme un autre *Vitellius*, de se soulager par le vomissement. Livré aux excès les plus honteux, et même à ceux qui offensoient directement la nature, il n'en étoit pas moins jaloux. Il tenoit sa femme dans une si grande captivité, que l'empereur ni l'impératrice même ne pouvoient pas la voir. *Sévère* étoit tellement prévenu en sa faveur, qu'il écrivit dans une occasion : *J'aime* Plautien *jusqu'à souhaiter de mourir avant lui.* Il maria la fille de son préfet du prétoire, *Fulvie* PLAUTILLE, avec *Antonin Caracalla* son fils. Ce mariage se célébra dans le mois de juin 203, et *Plautille* reçut une dot qui auroit suffi pour marier cinquante reines. Cependant *Caracalla* n'accepta qu'avec peine et à regret *Plautille*. Elle avoit de la beauté, une taille fine et des traits réguliers ; mais le caractère impérieux et insolent qu'elle tenoit de son père, aliéna bientôt le cœur de son époux. *Caracalla* la menaçoit du plus triste sort dès qu'il auroit l'autorité en main. *Plautien* instruit des desseins de son gendre, conspira contre *Sévère* et son fils. Ce complot ayant été découvert, il fut mis à mort, et *Plautille* envoyée en exil dans l'isle de Lipari, avec *Plautius* son frère. Après y avoir langui pendant sept ans dans la misère, *Caracalla* leur fit ôter la vie en 211. *Plautille* avoit eu deux enfans : un fils mort en bas âge et une fille qui la suivit dans son exil, et que *Caracalla* eut la barbarie de faire poignarder avec sa mère. L'histoire de *Plautien* et de sa fille est une nouvelle preuve des caprices et des bizarreries de la fortune. Il imita *Séjan* dans sa puissance énorme, et sa fin fut aussi malheureuse.

PLAUTILLE, *Voy.* l'article précédent.

PLÉLO, (Louis-Robert-Hippolyte de Bréhan, comte de) colonel d'un régiment de son nom, né en 1699, étoit ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck, lorsque *Stanislas* fut élu pour la seconde fois roi de Pologne en 1733. Ce prince se retrancha dans Dantzig, où une armée Russe vint l'assiéger. Le comte de *Plélo* osa avec 1500 François, attaquer les 30,000 Russes. Il força trois de leurs retranchemens ; mais accablé par le nombre, il fut percé de mille coups le 27 mai 1734, à 35 ans ; et le reste de sa troupe fut pris entièrement. Il savoit qu'il périroit dans cette expédition aussi hardie que malheureuse : il l'avoit écrit au ministère de France ; mais sa générosité et sa grandeur

d'ame voyoient avec peine un monarque infortuné, sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis. Le comte de *Plélo* joignoit à des sentimens héroïques, l'étude des belles-lettres et de la philosophie. Il avoit recueilli, dans sa bibliothèque qui a passé au duc *d'Aiguillon* son gendre, tout ce qu'il y a de plus curieux sur le Nord; il cultivoit même la poésie avec succès : témoin diverses pièces légères, très-ingénieuses et très-piquantes, répandues dans différens recueils, dont la plus étendue est une Idylle, naïve à la fois et pleine de finesse, sous ce titre : *La manière de prendre les Oiseaux*. Elle se trouve dans le *Porte-feuille d'un Homme de goût*, trois vol. in-12.

PLEMPIUS, (*Vopiscus Fortunatus*) né à Amsterdam en 1601, se fit recevoir docteur en médecine à Bologne, et revint exercer cette science dans sa patrie en 1633. L'archiduchesse *Isabelle* l'appela à Louvain pour y professer. Il perfectionna l'art de guérir par ses leçons et par ses écrits. On a de lui : I. *Ophthalmographia*, sive *De oculi fabricâ*, Amsterdam, 1632, in-4°; réimprimé avec ses *Medicinæ fundamenta*, Louvain, 1659, in-fol. II. *De affectibus capillorum et unguium naturâ*, 1662, in-4.° III. *De Togatorum valetudine tuendâ*, 1670, in-4.° IV. *Loïmographia* sive *tractatus de Peste*, Amsterdam, 1664, in-4.° V. *Antimus Coningius Peruviani pulveris defensor, repulsus à Melippo Protymo*, Louvain, 1655, in-8.° *Coningius* est le nom supposé du Père *Honoré Fabri*, Jésuite; *Protymus* est celui que prit *Plempius* pour décrier le quinquina. Il mourut le 12 décembre 1671, à Louvain, âgé de 70 ans, dans la foi Catholique qu'il avoit embrassée.

I. PLESSIS-RICHELIEU, (Antoine du) dit *le Moine*, parce qu'il l'avoit été, (*Voyez* THOU, n.° III.) issu d'une famille ancienne, qui tire son nom et son origine de la terre du Plessis en Poitou, étoit capitaine d'une compagnie d'Arquebusiers de la garde du roi, chevalier de son ordre et gouverneur de Tours. Les magistrats de la ville eurent bien de la peine à effacer les mauvaises impressions qu'il avoit données contre leur ville au conseil du roi l'an 1560, en les taxant d'avoir favorisé l'entreprise d'*Amboise*. Il avoit de la hardiesse et du courage; mais profitant du privilége des guerriers de son temps, il s'approprioit ce qui lui faisoit plaisir dans ses expéditions militaires. C'est du moins sous ces traits que l'a peint le président *de Thou*.

II. PLESSIS-RICHELIEU, (François du) neveu du précédent, se signala à la bataille de Montcontour, et suivit le duc *d'Anjou* en Pologne. Ce prince étant monté sur le trône sous le nom de *Henri III*, l'employa dans diverses négociations, lui donna la charge de grand prévôt de France en 1578, et le fit chevalier de ses ordres en 1586. *Henri IV* récompensa son courage et sa fidélité par la charge de capitaine de ses gardes; mais il mourut peu de temps après pendant le siége de Paris, en 1590, à 42 ans. Il eut de *Suzanne de la Porte*, le fameux cardinal *de Richelieu*; son frère *Alphonse*,

aussi cardinal ; *Henri* qui fut tué en duel l'an 1619, sans laisser d'enfans ; *Nicole*, qui épousa *Urbain de Maillé* marquis de Brezé, et mourut le 30 août 1635 ; (*Voy.* MAILLÉ.) et *Françoise*, morte en 1615, qui avoit épousé en secondes noces *René de Wignerod de Pontcourlay*, grand père du duc *de Richelieu*, (*Voyez* I. WIGNEROD) et père de *Marie Magdeleine* duchesse d'Aiguillon, (*Voyez* II. WIGNEROD) dont le duché a passé dans la branche cadette des ducs *de Richelieu*.

III. PLESSIS-RICHELIEU, (Armand du) né à Paris le 5 septembre 1585, du précédent, reçut de la nature les dispositions les plus heureuses. Son éducation ayant été confiée à des maîtres habiles, il parut un grand homme dès son enfance. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il passa à Rome et y fut sacré évêque de Luçon en 1607, âgé seulement de 22 ans. On dit que pour avoir ses bulles il trompa le pape *Paul V*, et qu'après lui avoir fait accroire qu'il avoit près de 24 ans, il lui demanda l'absolution de ce mensonge. On ajoute que le pontife dit : *Ce jeune évêque a de l'esprit ; mais ce sera un jour un grand fourbe.* Revenu en France, il s'avança à la cour par son esprit insinuant, par ses manières engageantes, et sur-tout par la faveur de la marquise *de Guercheville*, première dame d'honneur de la reine *Marie de Médicis*, alors régente du royaume. Le Père *d'Avrigny* prétend que ce fut la recommandation de *Barbin*, à qui il promit sa sœur en mariage, quoique ce fût un homme tout nouveau, et devenu de procureur de Melun intendant de la maison de la reine, qui fit nommer *Richelieu* secrétaire d'état. Ce qu'il y a de singulier, c'est que son département fut celui de la guerre. Il l'exerça malgré les remontrances de quelques prélats, qui jugeoient cet emploi peu convenable à l'état ecclésiastique. Mais tout convient à l'ambition. Cette princesse lui donna la charge de son grand aumônier, et peu de temps après celle de secrétaire d'état. Les Lettres-patentes de sa nomination, datées du dernier novembre 1616, portoient qu'il auroit la préséance sur les autres ministres ; mais il ne jouit pas long-temps de sa faveur. La mort du maréchal *d'Ancre* son protecteur et son ami, lui ayant occasionné une disgrace, il se retira auprès de la reine-mère à Blois, où elle étoit exilée. Cette princesse étoit brouillée avec son fils : *Richelieu* profita de cette division pour rentrer en grace. Il ménagea l'accommodement de la mère et du fils, et la nomination au cardinalat fut la récompense de ce service. Le duc *de Luynes* qui l'avoit d'abord exilé à Avignon, le lui promit, lui tint parole, et donna son neveu *Combalet* à mademoiselle *de Wignerod*, depuis duchesse d'Aiguillon. Après la mort de ce favori, la reine mise à la tête du conseil, y fit entrer *Richelieu*. Elle comptoit gouverner par lui, et ne cessoit de presser le roi de l'admettre dans le ministère. Presque tous les mémoires de ce temps-là font connoître la répugnance de ce prince, qui traitoit alors de fourbe celui en qui depuis il mit toute sa confiance. *Vous ne le connoissez pas*, disoit le roi à sa

mère, *c'est un homme d'une ambition démesurée. Louis XIII* lui reprochoit jusqu'à ses mœurs, et ce n'étoit pas sans raison. Les galanteries du cardinal étoient éclatantes, accompagnées même de ridicule. Il s'habilloit en cavalier, et après avoir écrit sur la théologie il faisoit l'amour en plumet. On prétend qu'il porta l'audace de ses desirs, ou vrais ou affectés, jusqu'à la reine régnante, *Anne d'Autriche*, et qu'il en essuya des railleries qu'il ne lui pardonna jamais. Par une suite de cet esprit de galanterie, il faisoit soutenir chez sa nièce des *Thèses d'Amour*, dans la forme des Thèses de théologie qu'on soutient sur les bancs de Sorbonne. *Louis XIII*, prince pieux, eut donc quelque peine d'admettre *Richelieu* dans le ministère; mais celui-ci vainquit tous les obstacles. Il affecta d'abord comme *Sixte-Quint*, d'être incapable de soutenir les travaux des premières places. Sa mauvaise santé l'éloignoit, disoit-il, de l'examen pénible des affaires d'état; mais bientôt il écarta presque tous les ministres. Le surintendant *la Vieuville* qui lui avoit prêté la main pour monter à sa place, en fut écrasé le premier, au bout de six mois. Ce ministre avoit commencé la négociation d'un mariage entre la sœur de *Louis XIII* et le fils du roi d'Angleterre: le cardinal finit ce traité malgré les cours de Rome et de Madrid, au commencement de 1625. L'année d'auparavant, il avoit été élevé aux places de principal ministre d'état, de chef des conseils; et deux ans après il fut nommé surintendant général de la navigation et du commerce. Ce fut par ses soins que l'on conserva l'année suivante l'isle de Ré, et qu'on commença le siége de la Rochelle. Cette place, le boulevart du Calvinisme, étoit pour ainsi dire un nouvel Etat dans l'Etat. Elle avoit alors presqu'autant de vaisseaux que le roi même. Elle vouloit imiter la Hollande, et auroit pu y parvenir si elle avoit trouvé parmi les peuples de sa religion des alliés qui la secourussent. Le cardinal *de Richelieu* résolu d'exterminer entièrement le parti Protestant, crut devoir commencer par sa plus forte place. Après un an du siège le plus vigoureux, cette ville rebelle fut obligée de se rendre à discrétion le 28 octobre 1628. (*Voyez* GUITON *et* METEZEAU.) *Richelieu* avoit tout employé pour la soumettre; vaisseaux bâtis à la hâte, digues, troupes de renfort, artillerie, enfin jusqu'aux secours de l'Espagne: profitant avec célérité de la haine du duc *Olivarès* contre le duc *de Buckingham*, faisant valoir la religion, promettant tout, et obtenant des vaisseaux du roi d'Espagne, alors l'ennemi naturel de la France, pour ôter aux Rochelois l'espérance d'un nouveau secours d'Angleterre. Il commanda pendant le siége en qualité de général; ce fut son coup d'essai, et il montra que le génie peut suppléer à tout. Aussi exact à mettre la discipline dans les troupes, qu'appliqué à Paris à rétablir l'ordre; lorsque la place fut rendue, il dit qu'*il l'avoit prise en dépit de trois Rois:* le roi d'Espagne qui avoit retiré ses troupes; le roi d'Angleterre, qui avoit envoyé des secours aux assiégés; et enfin le roi de France, que les courtisans dégoûtoient de cette

expédition, dans la crainte que le succès ne rendît le premier ministre absolu : crainte qui n'étoit que trop fondée. La Rochelle ayant été réduite, il marcha vers les autres provinces pour enlever aux Réformés une partie de leurs places de sureté. Après avoir mis la paix dans l'État, *Richelieu* songea à porter la guerre dans les états voisins. Ce qu'on avoit craint de son élévation étoit arrivé. Le roi lui avoit donné la patente de premier ministre, écrite de sa propre main, et remplie des éloges les plus flatteurs. Dès-lors son faste effaça la dignité du trône : il avoit des gardes; tout l'appareil de la royauté l'accompagnoit, et toute l'autorité résidoit en lui. La guerre ayant été déclarée à la maison d'Autriche, le cardinal se fit nommer généralissime de l'armée envoyée en Italie au secours du duc *de Nevers*, à qui l'empereur refusoit l'investiture du duché de Mantoue. Le roi ordonna dans ses provisions, qu'*on lui obéiroit comme à sa propre personne.* A cette époque, le cardinal envoya visiter le duc *d'Epernon.* Le page le trouva disant ses prières. « Dis à ton maître, lui dit le duc, que je fais ici son métier, tandis qu'il fait le mien. » Ce premier ministre faisant les fonctions de connétable, ayant sous lui deux maréchaux de France, marche en Savoie. Il passe la Loire la nuit du 17 au 18 mars 1630, et marche jusqu'à Rivoli par un temps affreux. Le nouveau général étoit monté sur un superbe cheval. Il avoit l'épée au côté, un plumet sur son chapeau, une cuirasse verte sur un habit couleur de feuilles mortes, brodé d'or. Il étoit précédé de deux pages, dont l'un portoit son casque et l'autre ses gantelets. Malgré ce luxe extraordinaire, il n'entend que des imprécations contre lui, et aussi sensible aux satires qu'aux éloges, il veut qu'on fasse taire les soldats. On le détourna de son dessein ; et dès que l'armée fut logée dans le bourg de Rivoli, il entendit ces mêmes soldats qui l'avoient maudit le combler de bénédictions. Il fut enchanté, attaqua tout de suite Pignerol, secourut Casal, et s'empara de toute la Savoie. *Louis XIII* étoit alors mourant à Lyon, où la reine-mère lui demandoit les larmes aux yeux la disgrace du ministre qui le faisoit vaincre. Cette princesse ramena son fils à Paris, après lui avoir fait promettre qu'il renverroit le cardinal dès que la guerre de l'Italie seroit terminée. *Richelieu* se croyoit perdu, et préparoit sa retraite au Hâvre-de-Grace. Le cardinal *de la Valette* lui conseilla de faire une dernière tentative auprès du roi. Il va trouver ce monarque à Versailles où la reine-mère ne l'avoit point suivi; il a le bonheur de le persuader de la nécessité de son ministère et de l'injustice de ses ennemis. *Louis* qui avoit sacrifié son ministre par foiblesse, dit *Voltaire*, se remit par foiblesse entre ses mains, et lui abandonna ceux qui avoient conspiré sa perte ; ils furent tous punis de la même peine qu'ils avoient conseillé de lui faire souffrir. Ce jour, qui est encore appelé aujourd'hui la *Journée des dupes*, fut celui du pouvoir absolu du cardinal. Le garde des sceaux *Marillac* et le maréchal son frère, perdirent tous deux la vie, l'un en prison et l'autre sur un échafaud. Au milieu des exécutions de ses ven-

geances, il concluoit, le 23 janvier 1631, avec *Gustave-Adolphe* le traité qui devoit ébranler le trône de *Ferdinand II*, et il n'en coûtoit à la France que trois cent mille livres de ce temps-là, une fois payées, et douze cent mille livres par an pour diviser l'Allemagne, accabler deux empereurs, et donner à la France le temps d'établir sa propre grandeur. *Richelieu* se liguoit en même temps avec le duc *de Bavière*, et concluoit dans la même année, 1631, un traité avantageux avec la Savoie. Mais tandis qu'il acquéroit tant de gloire au dehors, il avoit à combattre une foule d'ennemis au dedans. *Gaston* duc d'Orléans frère du roi, ne pouvant supporter la domination tyrannique de *Richelieu*, se retire en Lorraine, en protestant qu'il ne rentrera point dans le royaume tant que le cardinal, son persécuteur et celui de sa mère, y règnera. *Richelieu* fit déclarer par un Arrêt du conseil tous les amis de *Gaston* criminels de lèse-majesté, et après avoir forcé l'héritier présomptif de la couronne à sortir de la cour, il ne balança plus à faire arrêter la reine *Marie de Médicis*, à qui il devoit sa fortune. Cette princesse, sacrifiée par son fils à un ingrat qu'elle avoit élevé, alla finir ses tristes jours à Cologne, dans un exil volontaire, mais douloureux. Son persécuteur établit une chambre de justice où tous ses partisans et ceux de *Gaston* son fils furent condamnés. Il y eut une foule de poursuites : on voyoit chaque jour des poteaux chargés de l'effigie des hommes ou des femmes qui avoient ou suivi ou conseillé *Gaston* et la reine. Les amis, les créatures, les domestiques, le médecin même de cette princesse infortunée, furent conduits à la Bastille et dans d'autres prisons. On rechercha jusqu'à des tireurs d'horoscope, qui avoient dit que *le Roi n'avoit pas long-temps à vivre*, et deux furent envoyés aux galères. La Bastille fut toujours remplie sous ce ministère. Le maréchal *de Bassompierre*, soupçonné seulement de ne pas être dans les intérêts du cardinal, fut renfermé pendant le reste de la vie de ce ministre. Tout le royaume murmuroit; mais presque personne n'osoit élever la voix. Il n'y eut guères alors que le maréchal duc *de Montmorenci* gouverneur du Languedoc, qui crut pouvoir braver la fortune du cardinal : il se flatta d'être chef de parti, et leva l'étendard de la révolte, à la prière de *Gaston* d'Orléans, qui l'abandonna. *Montmorenci* périt sur un échafaud en 1632, victime de sa complaisance et de l'esprit vindicatif du cardinal *de Richelieu*. S'il est vrai que ce fut lui qui révéla au cardinal les complots qui s'étoient formés à Lyon contre lui, il dut se repentir d'un service qui lui devenoit si fatal. Toutes les cabales étoient écrasées sous le pouvoir de ce ministre-roi; cependant il n'y eut pas un jour sans intrigues et sans factions. Lui-même y donnoit lieu par des foiblesses secrètes, qui se mêlent toujours sourdement aux grandes affaires, et qui, malgré tous les déguisemens qui les cachent, décèlent les petitesses de la grandeur. On prétend que la duchesse *de Chevreuse*, toujours intrigante et belle encore, engageoit le cardinal-ministre par artifices dans la pas-

sion qu'elle vouloit lui inspirer. Le commandeur *de Jars* et d'autres entrèrent dans la confidence. La reine *Anne* femme de *Louis XIII* n'avoit d'autre consolation dans la perte de son crédit, que d'aider la duchesse *de Chevreuse* à rabaisser par le ridicule celui qu'elle ne pouvoit perdre. La duchesse feignoit du goût pour le cardinal, et formoit des intrigues dans l'attente de sa mort, que de fréquentes maladies faisoient voir aussi prochaine qu'on le desiroit. Un terme injurieux dont on se servoit toujours dans cette cabale pour désigner le cardinal, fut ce qui l'offensa davantage. Le garde des sceaux fut mis en prison sans forme de procès, parce qu'on ne pouvoit pas lui en faire. Le commandeur *de Jars* et d'autres, qu'on accusa de conserver quelque intelligence avec le frère et la mère du roi, furent condamnés par des commissaires à perdre la tête. Le commandeur eut sa grace sur l'échafaud; mais les autres furent exécutés. On ne poursuivoit pas seulement les sujets qu'on pouvoit accuser d'être dans les intérêts de *Gaston*; le duc de Lorraine, *Charles IV*, en fut la victime. On le dépouilla de ses états, parce qu'il avoit consenti au mariage de ce prince avec *Marguerite de Lorraine*. Le cardinal vouloit faire casser cette union, afin que s'il naissoit un prince de *Gaston* et de *Marguerite*, ce prince héritier du royaume fût regardé comme un bâtard incapable d'hériter. La cour de Rome et les universités étrangères ayant décidé que ce mariage étoit valide, le cardinal le fit déclarer nul par un arrêt du Parlement. Cette opiniâtreté à poursuivre le frère du roi jusques dans l'intérieur de sa maison, à lui ôter sa femme et à dépouiller son beau-frère, excita de nouvelles conjurations. Le comte *de Soissons* et le duc *de Bouillon* y entrèrent: ils ne pouvoient choisir de circonstance plus heureuse. Le mauvais succès de la guerre d'Allemagne qu'il avoit entreprise l'exposoit au ressentiment du roi, qui avoit donné à *Gaston* la lieutenance générale de son armée. Son ennemi découragé voulut quitter le ministère; et il en auroit fait la folie, dit *Siri*, sans le P. *Joseph* Capucin, qui le rassura. Ce fut donc pendant le cours de cette guerre que le comte *de Soissons* trama la perte du cardinal. Il fut résolu de l'assassiner chez le roi même; mais *Gaston* qui ne faisoit jamais rien qu'à demi, effrayé de l'attentat, par religion ou par foiblesse, ne donna point le signal dont les conjurés étoient convenus. Au milieu des agitations que lui causoient ses craintes continuelles, *Richelieu* érigeoit l'Académie Françoise, et donnoit dans son palais des Pièces de théâtre auxquelles il travailloit lui-même. Il fondoit l'Imprimerie Royale; il rebâtissoit la Sorbonne; il élevoit le Palais-Royal; il établissoit le Jardin des Plantes, appelé le *Jardin du Roi*. Enfin, ce qui est beaucoup moins louable, il fomentoit les premiers troubles d'Angleterre, et il écrivoit ce billet, avant-coureur des malheurs de *Charles I*: *Le roi d'Angleterre, avant qu'il soit un an, verra qu'il ne faut pas me mépriser.* Tandis qu'il excitoit la haine des Anglois contre leur roi, il se formoit de nouveaux complots en France contre lui. Mademoiselle *de la Fayette*, que le

roi honoroit de sa confiance, fut obligée par la jalousie du cardinal, de se retirer de la cour. Le Jésuite *Caussin* (*Voyez* son article) confessseur du roi, qui s'étoit servi d'elle pour faire rappeler la reine-mère, fut exilé en Basse-Bretagne; et le ministre l'emporta sur la maîtresse et sur le confesseur. La reine femme du roi, pour avoir écrit à la duchesse *de Chevreuse* ennemie du cardinal et fugitive, fut traitée comme une sujette criminelle. Ses papiers furent saisis, et on lui fit subir un interrogatoire devant le chancelier *Séguier*. Madame d'*Hautefort*, aussi attachée à la reine qu'au roi, et donnant par sa faveur des inquiétudes à l'esprit jaloux du ministre, fut disgraciée. Le cardinal leur substitua le jeune *Cinq-Mars* fils du maréchal d'*Effiat*, qui ne tarda pas d'exciter encore sa jalousie. Ce jeune homme, devenu grand écuyer, prétendit entrer dans le conseil; le cardinal ne vouloit pas le souffrir, et *Cinq-Mars* trama sa perte. Ce qui l'enhardit le plus à conspirer, ce fut le roi lui-même. Ce monarque souvent mécontent de son ministre, offensé de son faste, de sa hauteur, de son mérite même, fâché d'être *réduit au pouvoir de guérir les écrouelles*, confioit ses chagrins à son favori, et parloit de son ministre avec tant d'aigreur qu'il l'autorisa en quelque sorte à lui proposer plusieurs fois de l'assassiner. Ce jeune courtisan se lia avec *Gaston* et le duc *de Bouillon*. Leur but étoit de perdre le cardinal, et pour réussir plus facilement, ils faisoient un traité avec l'Espagne qui devoit envoyer des troupes en France. Le bonheur du cardinal voulut encore que le complot fût découvert, et qu'une copie du traité lui tombât entre les mains. *Cinq-Mars* et *de Thou* son ami, périrent par les derniers supplices. On plaignit sur-tout ce dernier, confident du conspirateur qu'il avoit désapprouvé. La reine elle-même étoit dans le secret de la conspiration; mais n'étant point accusée, elle échappa aux mortifications qu'elle auroit essuyées. Le cardinal déploya dans sa vengeance toute sa rigueur hautaine. On le vit traîner *Cinq-Mars* à sa suite, de Tarascon à Lyon sur le Rhône, dans un bateau attaché au sien, tandis qu'il étoit frappé lui-même à mort. De là le cardinal se fit porter à Paris sur les épaules de ses gardes, placé dans une chambre ornée où il pouvoit tenir deux hommes à côté de son lit. Ses gardes se relayoient: on abattoit des pans de murailles pour le faire entrer plus commodément dans les villes. C'est ainsi qu'il arriva à Paris. Il passa les derniers jours de sa vie dans les souffrances et les douleurs d'une maladie aiguë. Lorsqu'enfin il vit son dernier moment arrivé, il parut attendre la mort avec beaucoup de fermeté et de courage. Il pressa ses médecins de lui dire sincèrement ce qu'ils pensoient de son état, et combien il avoit encore à vivre. Tous lui répondirent: « Qu'une vie si précieuse et si nécessaire au monde intéressoit le ciel, et que Dieu feroit un miracle pour le guérir. » Peu satisfait d'être flatté même au bord du tombeau, *Richelieu* appelle *Chicot* médecin du roi, et le conjure de lui dire en ami s'il doit espérer de vivre ou se préparer à la mort? *Dans vingt-quatre heures*, lui répond ce mé-

decin en homme d'esprit, *vous serez mort ou guéri.* Le cardinal parut très-satisfait de cette sincérité. Il remerçia *Chicot*, et lui dit sans se montrer ému qu'il entendoit bien ce que cela vouloit dire. Dès ce moment, *Richelieu* ne s'occupa plus que de sa fin prochaine. Il reçut le viatique avec les sentimens de la piété la plus vive. *O mon Juge !* dit le prélat en regardant le Saint-Ciboire, *condamnez-moi, si j'ai eu d'autre intention que de servir le Roi et l'Etat.* Lorsqu'il eut rendu les derniers soupirs, on s'empressa d'aller porter cette nouvelle au Roi : *Voilà*, dit-il froidement, *un grand politique mort.... Richelieu* expira le 4 décembre 1642, à 58 ans. La sœur de *de Thou* voulut le voir sur son lit de parade, et lui adressa ces mots de l'Écriture. « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort. » *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* Il parut bientôt après une mauvaise, mais violente satire, intitulée : *Dialogue du cardinal* de Richelieu *voulant entrer en Paradis*, et sa *Descente aux Enfers*, suivis de la *Farce du Cardinal* de Richelieu *aux Enfers*, en un acte et en vers, 1645. Si la protestation qu'il fit à son confesseur, qui lui demanda s'il pardonnoit à ses ennemis? *Je n'en ai jamais eu d'autres que ceux de l'État;* si cette protestation étoit sincère comme nous le croyons, il se faisoit certainement illusion. Ceux qui ont voulu justifier ses exécutions sanglantes, n'ont qu'à considérer les traits que nous avons rapprochés dans ce tableau fidelle de son ministère. On n'y voit que des échafauds dressés et des têtes coupées... (*Voyez* II. BRULART.) Il étoit très-soupçonneux, et avoit quelque raison de l'être. *Desnoyers* son valet de chambre, étoit le seul qui couchât dans son appartement et qui le veillât. Un jour qu'il regardoit sous le lit de ce fidelle domestique, il y apperçut deux bouteilles de vin. Il s'imagine à l'instant que ce peut être du poison, et il le contraint à les boire toutes les deux en sa présence. (*Voyez* IV. MORIN.) Tous ceux qu'il avoit fait enfermer à la Bastille, en sortirent après sa mort comme des victimes déliées, et qu'il ne falloit plus immoler à sa vengeance. Il légua au roi trois millions de notre monnoie d'aujourd'hui, à cinquante livres le marc : somme qu'il tenoit toujours en réserve. La dépense de sa maison depuis qu'il étoit premier ministre, montoit à mille écus par jour. Tout chez lui étoit splendeur et faste, tandis que chez le roi tout étoit simplicité et négligence. Ses gardes entroient jusqu'à la porte de la chambre, quand il alloit chez son maître. Il précédoit par-tout les princes du sang : il ne lui manquoit que la couronne ; et même lorsqu'il étoit mourant et qu'il se flattoit encore de survivre au roi, il prenoit des mesures pour être régent du royaume. Il donna lui-même un jour une idée assez juste de son caractère en parlant au marquis *de la Vieuville*. *Je n'ose rien entreprendre*, lui dit-il, *sans y avoir bien pensé; mais quand une fois j'ai pris ma résolution, je vais à mon but, je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma soutane rouge.* Cependant il falloit surmonter bien des obstacles, et le roi qu'il sembloit mener à son gré, lui résis-

toit assez souvent. Aussi *Richelieu* disoit-il que *le cabinet de ce Prince et son petit coucher lui causoient plus d'embarras que l'Europe entière.* Sortant du conseil où le monarque avoit été forcé de sacrifier son avis au sien, il se rangeoit pour le laisser passer. « N'êtes-vous pas le maître ici, lui dit le roi, passez donc le premier. » *Je ne le puis*, répondit l'adroit ministre en prenant un flambeau des mains d'un page, *qu'en remplissant auprès de Votre Majesté l'office de son serviteur.* Quoiqu'il fût haut et impérieux, il avoit l'air doux, et il accueilloit tout le monde avec une extrême politesse. Il tendoit une main affectueuse à ceux qui venoient lui parler, et lorsqu'il avoit dessein de les gagner, il les combloit de louanges et de caresses. On pouvoit compter sur sa parole, au lieu que *Mazarin* se jouoit de la sienne ; et quand il avoit promis une grace, on étoit sûr de l'obtenir. Il étoit ardent à rendre service à ses amis et à tous ceux qui lui étoient attachés. Ses domestiques le regardoient comme le meilleur des maîtres, et il les récompensoit avec cette libéralité qui forma souvent son caractère. Il voulut que sa sépulture même se ressentît de la grandeur avec laquelle il avoit vécu. Il choisit pour le lieu de son tombeau l'Église de Sorbonne, qu'il avoit rebâtie avec une magnificence vraiment royale. On lui éleva depuis un mausolée, chef-d'œuvre du célèbre *Girardon*. Ce qu'on a dit à l'occasion de ce monument, *magnum disputandi argumentum*, est, selon *Voltaire*, le vrai caractère de son génie et de ses actions. Il est très-difficile de connoître un homme dont ses flatteurs ont dit tant de bien, et ses ennemis tant de mal. Il eut à combattre la maison d'Autriche, les Calvinistes, les grands du royaume, la reine-mère sa bienfaitrice, le frère du roi, la reine régnante, à laquelle il osa tenter de plaire ; enfin le roi lui-même, auquel il fut toujours nécessaire et souvent odieux. Malgré tant d'ennemis réunis, il fut tout en même temps, au dedans et au dehors du royaume. Mobile invisible de toutes les cours, il en régloit la politique sur les vrais intérêts de la France. Par ce principe il retenoit ou relâchoit les rênes qu'il manioit en maître. Il savoit ainsi faire de tous les ministres étrangers ses propres ministres, et ses volontés s'exécutoient dans les armées de Portugal, de Suède, de Danemarck et de Hongrie, comme s'il eût été en droit d'y donner des ordres absolus. En un mot le cardinal *de Richelieu* étoit l'ame de l'Europe, et fut à quelques égards, digne d'annoncer *Louis XIV* au monde. Ce fut lui sur-tout qui prépara l'autorité absolue de ce monarque ; et ce n'est pas peut-être un beau sujet d'éloge. « Sans ce ministre altier, dit l'abbé *Millot*, la couronne se dégradoit. En terrassant le génie républicain du Calvinisme par la prise de la Rochelle, en abbattant avec la hache du bourreau les têtes illustres de plusieurs chefs de parti, il remet le roi en possession de toute l'autorité, ou plutôt il l'attache toute entière à son propre ministère. Faut-il que le pouvoir monarchique, si cher aux François, si nécessaire à leur bonheur, puisse contracter les vices de la tyrannie ? *Richelieu* a malheureuse-

ment l'ame d'un despote ; et les circonstances le poussent à des excès où il n'est que trop porté de lui-même. Il écrase d'impôts la nation, et insulte en quelque sorte, à la misère publique par le faste de sa cour. Il veut que le parlement obéisse les yeux fermés, sans examen des édits, sans délibération libre ; il traite la magistrature en esclave plutôt qu'en dépositaire des lois. Il donne aux grands dont il a juré la perte, des juges qu'il regarde comme les instrumens serviles de ses vengeances, et il dirige leurs arrêts sans daigner se couvrir d'un voile d'impartialité. En un mot, le pouvoir arbitraire se déploie si violemment entre ses mains, que la haine le poursuit jusqu'au tombeau, malgré les services réels qu'il a rendus à la monarchie. C'en étoit un bien essentiel d'affermir l'autorité de la couronne, de plier les grands à la dépendance, et de faire mouvoir par la direction d'un seul chef, tous les membres du corps politique. Mais la sagesse de *Henri IV*, sa justice, sa bonté et ses bienfaits, avec la vigueur de son ame, étoient (on ne peut trop le répéter) plus propres encore à cimenter ce grand ouvrage, que les foudres de *Richelieu*. » Les appréciateurs sévères de ses talens conviennent que dans l'art de négocier il montra du génie et une grande supériorité de vues. Mais dans ce genre même, ils lui reprochent une faute très-importante : c'est le traité de 1635, portant partage des Pays-Bas Espagnols entre la France et la Hollande. Ce traité fut l'époque qui apprit aux Hollandois qu'ils avoient besoin de barrières contre la France ; et *Richelieu* qui vouloit les unir à lui contre l'Espagne, en montrant son ambition glaça leur zèle. C'est donc à lui qu'ils attribuent la première origine de cette défiance qui éclata toujours depuis entre la cour de Versailles et celle de la Haye. Quelques-uns vont jusqu'à lui faire un reproche de cette politique si vaste, tant admirée par d'autres. Ils remarquent qu'au dehors comme au dedans son ministère fut tout à la fois éclatant et terrible ; qu'il détruisit bien plus qu'il n'éleva ; que tandis qu'il combattoit des rebelles en France, il soufloit la révolte en Allemagne, en Angleterre et en Espagne ; qu'il créa le premier ou développa dans toute sa force, le système de politique qui veut immoler tous les états à un seul ; qu'enfin il épouvanta l'Europe comme ses ennemis. Ils avouent que l'abbaissement des grands étoit nécessaire ; mais ceux qui ont réfléchi sur l'économie politique des états, demandent si appeler tous les grands propriétaires à la cour, ce n'étoit pas en se rendant très-utile pour le moment, nuire par la suite à la nation et aux vrais intérêts du prince ; si ce n'étoit pas préparer de loin le relâchement des mœurs, les besoins du luxe, la détérioration des terres, la diminution des richesses du sol, le mépris des provinces, l'accroissement des capitales ; si ce n'étoit pas forcer la noblesse à dépendre de la faveur, au lieu de dépendre du devoir ; s'il n'y auroit pas eu plus de grandeur comme de vraie politique, à laisser les nobles dans leurs terres et à les contenir, à déployer sur eux une autorité qui les accoutumât à être sujets,

sans les forcer à être courtisans. C'est à ceux qui ont étudié l'histoire et la politique, de juger *Richelieu*, d'après les différentes observations que nous venons de rassembler sur cet homme célèbre. *Thomas* en a laissé un portrait peu flatté, mais trop véritable. Ce portrait est peu connu, ayant été retranché par le censeur de son *Essai sur les Eloges*; et nous le rapporterons encore : « Examinons, dit-il, les moyens dont *Richelieu* se servit, et de quelle manière il déploya l'autorité royale qu'il usurpoit. Il y avoit deux reines ; il les persécuta toutes deux, et les outragea tour-à-tour ensemble ; il traita l'une plus d'une fois comme criminelle ; il força l'autre d'être jusqu'à sa mort errante et fugitive hors du pays où elle avoit régné, privée de ses biens, manquant du nécessaire, et réduite à implorer par d'inutiles requêtes, la vengeance du parlement contre son ennemi, qu'elle avoit fait cardinal et ministre. Le roi avoit un frère ; le cardinal toute sa vie en fut l'oppresseur et le tyran. Il emprisonna ou fit périr sur l'échafaud plusieurs des amis de ce prince, le maltraita lui-même, l'obligea plus d'une fois à force de persécutions, de fuir de la cour et de sortir de France, déclara tous ses partisans coupables de lèse-majesté, et fit ériger une chambre pour les proscrire. Par-tout, on ne voyoit que des instrumens honteux de supplice, et des effigies de ceux qui avoient échappé à la mort par l'exil. Il y avoit des princes du sang ; le cardinal les traite à peu près comme le frère du roi ; il les emprisonne ou les fait fuir, les avilit ou les écrase. Il y avoit des ministres, des généraux, des amiraux, des maréchaux de France ; il suit avec eux le même plan. Le ministre *la Vieuville* le fait entrer au conseil ; le cardinal lui jure sur l'hostie une amitié éternelle ; le cardinal, six mois après le fait arrêter. Le duc *de Montmorenci* avoit la place d'amiral ; le cardinal l'en dépouille, et la prend pour lui sous un autre nom. Ce même duc en 1630, gagne une bataille en Italie, et en 1632 perd la tête sur un échafaud pour s'être ligué avec le frère du roi contre le ministre : il est vrai qu'il avoit été pris les armes à la main. Les deux princes de *Vendôme* fils de *Henri IV*, sont emprisonnés à Vincennes ; le comte *de Soissons* fuit en Italie, le duc *de Bouillon* sauve sa tête par l'échange de Sédan. Parmi les maréchaux de France, le maréchal *Ornano* arrêté en 1636, meurt à Vincennes ; le maréchal *de Marillac*, après quarante ans de service, est décapité, sous prétexte de concussion, c'est-à-dire comme il le disoit lui-même, pour un peu de paille et de foin ; le maréchal *de Bassompierre*, un des meilleurs citoyens, est mis à la Bastille et y reste onze ans, c'est-à-dire jusqu'après la mort du cardinal. En 1626, le comte *de Talleyrand-Chalais* ennemi du cardinal, est jugé à mort et exécuté à Nantes. En 1631, *Marillac* le garde des sceaux, frère du maréchal, est aussi arrêté et meurt prisonnier à Château-Dun. En 1633, *Château-Neuf* autre garde des sceaux, est mis en prison sans forme de procès. En 1633, le commandeur *de Jars* et d'autres, sont condamnés à perdre la tête : un seul a sa grace sur l'échafaud ; tous les autres

sont exécutés. En 1638, le duc de *la Valette* fugitif, est condamné à mort par des commissaires, exécuté en effigie et déclaré innocent après la mort du cardinal. En 1642, *Cinq-Mars* favori du roi, est exécuté pour avoir conspiré contre le cardinal : *de Thou*, qui avoit su la conspiration et qui s'y étoit opposé de toutes ses forces par ses conseils, est aussi arrêté, jugé à mort et exécuté. C'est ainsi que le cardinal traita tous les grands et les hommes en place qui étoient ou qu'il regardoit comme ses ennemis. Le roi avoit des favoris, des confesseurs et des maîtresses; le cardinal les fit exiler et arrêter, on les obligea de prendre la fuite dès qu'ils eurent le courage de lui déplaire. Les particuliers mêmes furent exposés à sa vengeance. *Urbain Grandier* est condamné comme magicien et brûlé vif en 1634 : son premier crime étoit d'avoir disputé dans les écoles de théologie le rang à l'abbé *Duplessis-Richelieu*. Tous ceux qui étoient amis de ses ennemis, tous ceux qui approchèrent à quelque titre et de quelque manière que ce fût, de la mère ou du frère du roi, créatures, confidens, domestiques, médecins mêmes furent arrêtés, dispersés, condamnés, et perdirent ou la liberté ou la vie. Il y avoit des lois; il n'en respecta aucune dès qu'il s'agissoit des intérêts de sa haine : il persécuta ceux qui les réclamoient; il opprima les corps établis pour en être les dépositaires et les vengeurs. Jamais il n'y eut en France autant de commissions. On sait que *Richelieu* se servit toujours de cette voie pour assassiner juridiquement ses ennemis. *Laubadermont* conseiller d'état, et l'un de ces hommes lâches et cruels faits pour servir d'instrument au plus barbare despotisme, pour égorger l'innocence aux pieds de la fortune; pour calculer toutes les infamies par l'intérêt, et avilir le crime même aux yeux de celui qui le commande et qui le paye; *Laubadermont* enivré de sang et affamé d'or, présidoit à la plupart de ces tribunaux, alloit prendre d'avance les ordres de la haine; les recevoit avec le respect de la bassesse, se pressoit d'obéir pour ne pas faire attendre la vengeance; et après avoir immolé sa victime, venoit pour le salaire d'un meurtre, recevoir le sourire d'un ministre. C'est ainsi qu'*Urbain Grandier* fut traîné dans les flammes; *Marillac*, *Cinq-Mars* et *de Thou* sur les échafauds. Celui qui se jouoit ainsi des lois, ne devoit point avoir plus de respect pour leurs ministres. Il destitua arbitrairement des magistrats; il écrasa les parlemens; il interdit des cours souveraines. En 1631, il envoie au parlement un arrêt du conseil qui déclare tous les amis du frère du roi coupables de lèse-majesté. Les voix s'y partagent; le parlement est mandé; on déchire les procédures, et trois des principaux membres sont exilés. En 1636, il crée pour avoir de l'argent, vingt-quatre charges nouvelles. Le parlement se plaint; le cardinal fait emprisonner cinq magistrats. Ainsi par-tout il déployoit avec une inflexible hauteur les armes du despotisme; c'est ainsi qu'il vint à bout de tout abaisser. Pour voir maintenant s'il travailla pour l'état ou pour lui-même, il suffit de remarquer qu'il étoit roi sous le nom de ministre; que secré-

taire d'état en 1624, et chef de tous les conseils en 1639, il se fit donner pour le siége de la Rochelle, les patentes de *général*; que dans la guerre d'Italie il étoit *généralissime* et faisoit marcher deux maréchaux de France sous ses ordres; qu'il étoit amiral sous le titre de surintendant général de la navigation et du commerce; qu'il avoit pris pour lui le gouvernement de Bretagne et tous les plus riches bénéfices du royaume; que tandis qu'il faisoit abattre dans les provinces toutes les petites forteresses des seigneurs, et qu'il ôtoit aux Calvinistes leurs places de sureté, il s'assuroit pour lui de ces mêmes places; qu'il possédoit Saumur, Angers, Honfleur, le Havre, Oléron et l'isle de Ré, usurpant pour lui tout ce qu'il ôtoit aux autres; qu'il disposoit en maître de toutes les finances de l'état; qu'il avoit toujours en réserve chez lui trois millions de notre monnoie actuelle; qu'il avoit des gardes comme son maître, et que son faste effaçoit celui du trône : ainsi sa grandeur éclipsoit tout. S'il humilia les grands, ce ne fut point pour l'intérêt des peuples; jamais ce sentiment n'entra dans son ame. Il étoit ambitieux, et il vouloit se venger : il s'éleva sur des ruines. Si pour achever de le connoître, on demande maintenant ce qu'il fit pour les finances, pour l'agriculture, pour le commerce pendant près de vingt ans qu'il régna, la réponse sera courte : Rien. Ces grandes vues d'un ministre, qui s'occupe de projets d'humanité et du bonheur des nations, et qui veut tirer le plus grand parti possible et de la terre et des hommes, lui étoient entièrement inconnues; il ne paroît pas même qu'il en eût le talent. Les finances sous son règne furent très-mal administrées. Après la prise de Corbie en 1636, on avoit à peine de quoi payer les troupes : il fut réduit à la misérable ressource de créer des charges de conseillers au parlement. Sous lui, les provinces furent toujours très-foulées : d'une main il abattoit les têtes des grands, et de l'autre il écrasoit les peuples. Presque toutes ses opérations de finance se réduisirent à des emprunts et à une multitude prodigieuse de créations d'offices, espèce d'opération détestable qui attaque les mœurs, l'agriculture, l'industrie d'une nation, et qui d'une richesse d'un moment, fait sortir une éternelle pauvreté. L'état, sous *Richelieu*, paya communément quatre-vingts millions à vingt-sept livres le marc, c'est-à-dire près de cent soixante millions d'aujourd'hui. Le clergé qui sous *Henri IV* donnoit avec peine treize cent mille livres, sous les dix dernières années du cardinal paya, année commune, quatre millions. Enfin, ce ministre endetta le roi de quarante millions de rente; et à sa mort il y avoit trois années consommées d'avance. On peut donc lui reprocher d'avoir prodigieusement augmenté cette maladie épidémique des emprunts, qui devenoit de jour en jour plus funeste; d'avoir donné l'exemple de la multiplication énorme des impôts; d'avoir aggravé tour-à-tour, et la misère par le despotisme, et le despotisme par la misère; de n'avoir jamais voulu que cette grandeur imaginaire de l'état, qui n'est que pour le ministre et dont

le peuple ne jouit point, et d'avoir sacrifié à ce fantôme les biens, les trésors, le sang, la paix et la liberté des citoyens. Voilà pourtant l'homme à qui la poésie et l'éloquence ont prodigué les panégyriques pendant près d'un siècle. Les lois qu'il a violées, les corps de l'état qu'il a opprimés, les parlemens qu'il a avilis, la famille royale qu'il a persécutée, les peuples qu'il a écrasés, le sang innocent qu'il a versé, la nation entière qu'il a livrée toute enchaînée au pouvoir arbitraire, auroient dû s'élever contre ce coupable abus des éloges, et venger la vérité outragée par le mensonge. Ce n'est pas qu'on prétende attaquer ici les qualités que put avoir ce ministre ; on convient qu'il eut du courage, un grand caractère, cette fermeté d'ame qui en impose aux foibles, et des vues politiques sur les intérêts de l'Europe : mais il semble qu'il eût bien plus de caractère que de génie ; il lui manqua sur-tout celui qui est utile aux peuples, et qui dans un ministre est le premier s'il n'est le seul. D'ailleurs, il faut citer le cardinal *de Richelieu* au tribunal de la justice et de l'humanité ; on les a trop oubliées quand il a fallu juger des hommes en place. Il semble qu'il y ait pour eux une autre morale que pour le reste des hommes ; on cherche toujours s'ils ont été grands, et jamais s'ils ont été justes ; celui même qui voit la vérité, craint de la dire. L'esprit de servitude et d'oppression semble errer encore autour de la tombe des rois et des ministres. Qu'on les adore de leur vivant, cela est juste ; c'est le contrat éternel du foible avec le puissant : mais la postérité sans intérêt doit être sans espérance comme sans crainte. L'homme esclave pour le présent, est du moins libre pour le passé ; il peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir d'après les lois et son cœur. Malheur sans doute au pays où après plus de cent ans il faudroit avoir encore des égards pour un tombeau et pour des cendres. » La terre de Richelieu fut érigée en sa faveur en duché-pairie au mois d'août 1631. Il fut aussi duc de Fronsac, gouverneur de Bretagne, amiral de France, abbé général de Cluni, de Cîteaux, de Prémontré, etc. On a de lui : I. Son *Testament Politique*, qui se trouvoit en manuscrit dans la Bibliothèque de Sorbonne, et qui fut légué à cette bibliothèque par l'abbé *des Roches*, secrétaire du cardinal. On en trouvoit un autre exemplaire dans la Bibliothèque du roi, avec une *Relation succincte* apostillée. On n'a découvert ce dernier exemplaire que depuis quelques années, et il n'a pu terminer la dispute que le célèbre *Voltaire* fit naître sur le véritable auteur de ce Testament. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de 1737, par l'abbé *de Saint-Pierre*, en deux vol. in-12 ; et de 1764, à Paris, en 2 vol. in-8.° M. *de Foncemagne* qui a dirigé cette nouvelle édition, tâche de prouver l'authenticité de ce Testament, dans une Préface écrite avec beaucoup de precision et de netteté. On peut voir ce que le poëte déjà cité lui a répondu dans ses *Nouveaux Doutes* sur ce livre. Le résumé de cette réponse est que le Testament est plein d'anachronismes, d'erreurs sur les pays voisins, de fausses

évaluations, etc.; que dans un livre sur la manière de gouverner, il n'est pas dit un mot sur plusieurs points importans de l'administration, ni sur la manière de se conduire dans la guerre qu'on avoit à soutenir; qu'on pousse l'ignorance jusqu'à dire que la France avoit plus de ports sur la Méditerranée que la monarchie Espagnole; que divers littérateurs convaincus des méprises dont cet ouvrage fourmille, n'ont pu l'attribuer à un grand politique; que l'opinion de l'auteur des *Nouveaux Doutes*, loin d'être un paradoxe, est celle d'*Auberi* historiographe du cardinal *de Richelieu*, et pensionnaire de la duchesse *d'Aiguillon* sa nièce; de *Gui Patin*, de l'abbé *Richard*, de *le Vassor*, d'*Ancillon*, de *Vigneul Marville* ou de l'auteur qui s'est caché sous ce nom; de *le Clerc*, de *la Monnoie;* quelle autorité plus forte que celle d'*Auberi* qui écrivoit sous les yeux de la nièce du cardinal, de sa nièce chérie, dépositaire de tous ses sentimens et de tous ses papiers? Cette nièce ne lui auroit-elle pas fait voir ce fameux Testament? ne lui auroit-elle pas dit: *Comment oubliez-vous un ouvrage si intéressant, si public et qu'on croit si glorieux pour mon oncle?* Non-seulement *Auberi* ne parle point de ce Testament dans l'*Histoire de Richelieu;* mais il en révoque en doute l'authenticité dans celle de *Mazarin.* Quoi qu'il en soit, ceux qui l'ont cru du cardinal *de Richelieu*, l'ont trouvé également profond et savant. Le brillant écrivain qui l'a enlevé à ce ministre, en pense d'une manière moins favorable. Il dit « que la patience du lecteur peut à peine achever de le lire, et qu'il seroit ignoré, s'il avoit paru sous un nom moins illustre. » (*Voyez* BOURZÉIS.) Un grand roi, surpris de son acharnement contre cette production, lui envoya de jolis vers, qui auroient dû modérer sa vivacité. Ils ne seront pas déplacés ici, puisqu'ils serviront à faire connoître le jugement qu'on doit porter de l'ouvrage du *Ximenès* de la France.

Quelques vertus, plus de foiblesses,
Des grandeurs et des petitesses,
Sont le bizarre composé
Du Héros le plus avisé.
Il jette des traits de lumière;
Mais cet astre dans sa carrière
Ne brille pas d'un feu constant.
L'esprit le plus profond s'éclipse:
Richelieu fit son Testament,
Et *Newton* son Apocalypse.

II. *Méthode des Controverses* sur tous les points de la Foi, in-4.° Cet ouvrage solide, un des meilleurs en ce genre, avant que *Bossuet*, *Nicole* et *Arnaud* eussent écrit contre les Calvinistes, fut le fruit de sa retraite à Avignon. III. Les *Principaux points de la Foi Catholique défendus*, etc. *David Blondel* a répondu à cet ouvrage. « Le cardinal *de Richelieu*, après avoir soumis les Calvinistes par les armes, dit l'abbé *de Choisi*, avoit formé le dessein de les gagner par la douceur. Il songeoit pour cela à donner aux principaux ministres des pensions, qui leur ôtassent la peur de mourir de faim, et à tenir ensuite des conférences publiques, où l'on ne se serviroit pour preuves que des autorités de l'Écriture-Sainte, sans y admettre la tradition. Il étoit assez bon théologien; mais il avoit le talent suprême de se

faire aider, et n'épargnoit rien pour avoir des extraits fidelles des bons auteurs Hébreux, Grecs et Latins sur toutes les matières qu'il vouloit traiter. Il ne confia son dessein qu'à un Père de l'Oratoire nommé *du Laurent*, qui avoit été ministre dans sa jeunesse. *Je ne veux me servir*, lui disoit-il, *ni de Docteurs de Sorbonne, qui avec leur scolastique, ne sont bons que contre les anciens Hérétiques; ni des Pères de l'Oratoire, abymés dans les mystères; ni des Jésuites, ennemis trop déclarés contre les Calvinistes. Il ne faut leur parler d'abord que de la pure parole de Dieu : ils nous écouteront, et pourvu qu'ils nous écoutent, ils sont à nous.* Le cardinal ne put travailler à ce beau dessein que les deux dernières années de sa vie, qui furent traversées de tant d'affaires et de maladies qu'il fut obligé d'en demeurer au simple desir. » IV. *Instruction du Chrétien*, in-8° et in-12. V. *Perfection du Chrétien*, in-4° et in-8.° VI. Un *Journal* très-curieux, in-8° et en deux vol. in-12. VII. Ses *Lettres*, dont la plus ample édition est de 1696, en deux vol. in-12. Elles sont intéressantes; mais ce recueil ne les renferme pas toutes : on en trouve d'autres dans le *Recueil* des diverses pièces pour servir à l'Histoire, etc. in-folio, de *Paul Hay*, sieur *du Châtelet*. VIII. Des *Relations*, des *Discours*, des *Mémoires*, des *Harangues*, etc. IX. On lui attribue *l'Histoire de la Mère et du Fils*, qui a paru en 1731, en deux vol. in-12, sous le nom de *Mézerai*. X. On sait qu'il a travaillé à plusieurs pièces dramatiques. Il a fait en partie, la tragi-comédie de *Mirame*, qui est sous le nom de *Saint-Sorlin;* et il a fourni le plan et le sujet de trois autres comédies : les *Tuileries*, représentée en 1653; l'*Aveugle de Smyrne;* et la comédie héroïque, intitulée *Europe*, composée pendant sa dernière maladie. Le cardinal *de Richelieu* peut être regardé comme le père de la tragédie et de la comédie Françoise, par la passion qu'il a témoignée pour ce genre de poésie, et par les faveurs dont il combloit les poëtes qui s'y distinguoient. On rapporte qu'il faisoit composer quelquefois les Pièces de théâtre par cinq auteurs, distribuant à chacun un acte, et achevant par ce moyen, une pièce en moins d'un mois. Ces cinq personnes étoient *Boisrobert*, *Pierre Corneille*, *Colletet*, *de l'Etoile* et *Rotrou*. La réunion de cinq auteurs si inégaux en mérite, prouve que *Richelieu* étoit un amateur sans goût, et qui payoit aussi bien le bon que le mauvais. Il prenoit l'enflure pour le sublime, et les idées gigantesques, les sentimens outrés, pour l'expression de la belle nature. (*Voyez* I. COLLETET, MAYNARD, MÉZERAI.) Ses livres et ses vers, si l'on excepte sa *Méthode des Controverses*, et son *Testament*, qui est d'ailleurs assez mal écrit, et auquel d'autres écrivains ont sans doute mis la main, sont aujourd'hui le rebut des bibliothèques. A quelque teinture de théologie scolastique près, il ne savoit pas grand'chose, quoiqu'il se piquât de tout savoir et d'exceller en tout, même à monter à cheval. *Voyez* sa *Vie* par *Jean le Clerc*, qui, avec le *Journal* de ce cardinal et diverses autres Pièces,

forme cinq vol. in-12, 1753; l'*Histoire de Louis XIII* par *le Vassor;* et le *Tableau de la vie et du gouvernement des Cardinaux* Richelieu *et* Mazarin, *représenté en diverses Satires et Poésies*, Cologne, 1694, in-12.

IV. PLESSIS-RICHELIEU, (Alfonse-Louis du) frère du précédent, étoit doyen de Saint-Martin de Tours, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Luçon par le roi *Henri IV*, à la place de *Jacques du Plessis* son oncle; mais avant que d'être sacré, il céda cet évêché à son frère cadet, dont on vient de parler, et se fit Chartreux. Il prit alors le nom d'*Alfonse-Louis*. Il fit profession à la grande Chartreuse en 1606, et y vécut plus de 20 ans, sans montrer aucun desir de rentrer dans le siècle. Mais lorsque son frère fut en crédit à la cour de France, il accepta l'archevêché d'Aix en 1626, et deux ans après il passa à celui de Lyon. En 1629 le *pape Urbain VIII* le nomma cardinal-prêtre, quoique, selon l'ordonnance de *Sixte-Quint*, deux frères ne dussent jamais porter la pourpre en même temps. En 1632 il fut grand aumônier de France, chevalier de l'ordre du *Saint-Esprit*, et obtint plusieurs abbayes fort riches. En 1635 le roi l'envoya à Rome pour des affaires très-importantes, dont il s'acquitta avec succès. Après son retour à Lyon en 1638, la peste ravageant son diocèse, il se signala par son zèle, et par sa charité pour son troupeau, qu'il n'abandonna point. Il se trouva à l'élection du pape *Innocent X* en 1644; et l'année d'après il présida à l'assemblée du Clergé de France, tenue à Paris. Il mourut d'hydropisie le 23 mars 1653, âgé de 71 ans. Attaché aux devoirs de son état, il ne se mêla que des affaires de son diocèse, et très-peu des intrigues de la cour. Il fut enterré à la Charité de Lyon, comme il l'avoit demandé. Voici l'Epitaphe qu'il se fit lui-même: « *Pauper natus sum, paupertatem vovi, pauper morior, et inter Pauperes sepeliri volo*.... » Ce fut à l'abbé *de Pont-Château* qu'il dit dans sa dernière maladie, qu'*il aimeroit beaucoup mieux mourir Dom* Alfonse, *que Cardinal de Lyon.* L'abbé *de Pure* a écrit sa *Vie* en latin, à Paris chez *Vitré*, 1632, in-12.

V. PLESSIS duc DE RICHELIEU, (Louis-François Armand du) maréchal de France, de l'académie Françoise et de celle des Sciences, naquit à Paris le 13 mars 1696. Sa mère le mit au monde après sept mois de grossesse. Il lutta quelque temps contre la mort, et fut conservé dans une boite de coton. Présenté à la cour en 1716, il y fit la plus grande sensation par les graces de son âge et de sa figure, par la vivacité de son esprit, et par quelques saillies heureuses. Les malins parlèrent bientôt des préférences marquées que lui donnoit la duchesse *de Bourgogne*. Ses *Enfantillages*, comme on les appeloit à la cour, furent mal interprétés; et *l'aimable poupée* (c'est ainsi que les courtisans nommoient le duc) fut mise à la Bastille. Il ne sortit de cette prison que pour se rendre auprès du maréchal *de Villars* dont il devint aide de camp. Le jeune duc ayant beaucoup de conformité avec son général, ne put que lui

être agréable; *Villars* retrouvoit en lui ses manières libres et hardies, sa vivacité brillante et une certaine audace fanfaronne. Après la mort de *Louis XIV*, *Richelieu* fut admis à la cour du régent et partagea ses plaisirs. Une tracasserie de société l'ayant forcé de se battre en duel avec le comte *de Gacé*, il fut blessé et conduit de nouveau à la Bastille, d'où il ne sortit que pour y rentrer encore lorsque la conspiration de *Cellamare* eût éclaté. *Richelieu* étoit accusé d'être entré dans les projets de cet ambassadeur Espagnol, peu favorables au Régent. Deux princesses rivales, Mlle *de Charolois*, et Mlle *de Valois* fille du duc *d'Orléans*, se réunirent pour obtenir sa liberté. Cette troisième détention de *Richelieu* laissa dans son ame un souvenir profond; sans abandonner les plaisirs et les petites intrigues, il chercha à se rendre utile dans les grandes. Il n'avoit que vingt-quatre ans lorsque l'académie Françoise l'appela dans son sein; cependant il n'avoit encore écrit que des billets doux, et ne savoit pas parfaitement l'orthographe; mais *Fontenelle*, *Campistron* et *Destouches* lui firent chacun un discours de réception dont il choisit les principaux traits qu'il débita. On dit que le soir même trois belles le récompensèrent de l'éloquence de ces trois auteurs. *Richelieu* parut au siége de Philipsbourg et y montra beaucoup de valeur. Dans la bataille d'Ettingen il eut un cheval tué sous lui; tout le régiment qu'il commandoit périt dans la retraite; lui seul ferma l'arrière-garde, passa le Mein le dernier de tous, et se trouva assez heureux pour ne pas recevoir la moindre blessure. On lui dut le succès de la bataille de Fontenoy, par le conseil qu'il donna de faire attaquer la colonne Angloise par la maison du roi; et lui-même se mettant à sa tête rompit le bataillon ennemi. A Raucoux et à Lawfelt il cueillit de nouveaux lauriers. Lorsque le mariage du dauphin avec la princesse de Saxe eut été résolu en 1746, il fut nommé ambassadeur à Dresde, et y étala beaucoup de magnificence. L'année d'après, ayant été envoyé à Gênes comme général et plénipotentiaire, il contribua au salut de cette république qui lui décerna une statue placée dans le sénat. Envoyé à Vienne, rien ne fut si magnifique que son entrée dans cette capitale de l'Autriche; il fit ferrer d'argent tous les chevaux de sa suite, mais de manière qu'ils pussent perdre leurs fers dans le trajet et que le peuple en profitât. Ce luxe désordonné, toujours payé par la nation qu'on est chargé de représenter, étoit le véritable emblême du désordre qui commençoit à régner alors dans les finances de France. A son retour, il porta le même faste à Bordeaux dont il fut nommé gouverneur, et dans sa maison de Genevilliers embellie par *Servandoni*, et devenue le rendez-vous de tous les plaisirs. On admiroit sur-tout dans les jardins une glacière surmontée d'un temple élégant, où au milieu des chaleurs de l'été on jouissoit de la plus agréable fraîcheur. *Richelieu* eut le malheur de tuer un homme à la chasse; aussitôt il en montra le plus vif regret, combla de biens la famille de celui-ci, abandonna pour toujours la chasse qu'il aimoit, et vendit Genevilliers qui avoit été le théâtre

de cet accident. La guerre s'étant allumée en 1756 entre les François et les Anglois, *Richelieu* élevé au grade de maréchal de France, se rendit devant l'isle de Minorque et mit le siége devant Mahon. Les soldats François peu accoutumés à l'excellence du vin, s'enivroient tous les jours et manquoient à la discipline ; le maréchal par un mot sut les rendre sobres. Il fit mettre l'armée sous les armes, et passant dans tous les rangs, il dit : « Soldats je vous déclare que ceux qui s'enivreront désormais n'auront pas l'honneur de monter à l'assaut. » Lui-même dans les jours d'action donnoit l'exemple de la plus grande intrépidité, y réunissoit après le combat la politesse pour les généraux ennemis, et les soins de l'humanité dûs aux vaincus. Après la prise de Mahon, *Richelieu* dirigea la guerre de Hanovre, et triompha malgré les obstacles élevés contre lui par Mad. *de Pompadour*. Il avoit encouru sa haine pour avoir refusé d'unir son fils à la fille de la favorite. Lorsque celle-ci lui proposa cette alliance, *Richelieu* lui répondit « qu'elle lui faisoit beaucoup d'honneur, mais que son fils ayant celui d'être allié à l'empereur, il croyoit devoir la prévenir de cette alliance. » L'armée combinée, commandée par le duc *de Cumberland* fut forcée de capituler à Closter-Seven près de l'Elbe, mais celui-ci fit une grande faute en changeant cette capitulation qui devoit être purement militaire, en une convention politique dont l'exécution dépendroit de la ratification des parties intéressées. Il en fit de plus grandes encore en favorisant la maraude et en donnant au soldat l'exemple de l'avidité et des extorsions. On connoît son *Pavillon de Hanovre* bâti du fruit des contributions levées dans ce pays. Le maréchal *de Richelieu* étoit gouverneur et commandant en Guienne depuis 1755, et il devint doyen des maréchaux de France en 1781. Au goût le plus effréné des plaisirs, il y réunit cet orgueil dangereux qui cherche à multiplier les séductions. « La vanité, a-t-il écrit, entre pour beaucoup dans la jouissance : on vante sa conquête ; elle satisfait l'amour propre, et cette prétendue gloire semble ajouter au plaisir. » Avec les mœurs les plus dissolues, un agrément perfide dans l'esprit, l'habitude de jeter un ridicule amer sur les vertus privées, il contribua à corrompre les mœurs de la capitale, et devint le chef de ces *Agréables*, « qui, comme le dit *la Harpe*, se croient une grande supériorité d'esprit pour avoir érigé le libertinage en principe et fait une science de la dépravation. Ils ne se doutent pas que cette prétendue science, en mettant même toute morale à part, est le comble de la sottise et de la duperie. Car qu'y a-t-il de plus sot que de se faire un travail sérieux et une étude pénible de ce qui pour les autres est un plaisir ou du moins un amusement ? La belle découverte que de se défendre d'aimer aucune femme, et de se faire une loi de les tromper toutes ! Le plus habile intrigant dans ce genre peut-il se flatter d'avoir autant de plaisir qu'un homme franchement amoureux ? Quel est celui du fat ? la vanité ; mais comparée aux autres, cette jouissance n'est-elle pas un plaisir de dupe. » *Richelieu*, à part ses mœurs cor-

rompues, étoit plein d'activité, d'ambition et de qualités brillantes. Par lui, l'histoire pourra juger ses contemporains, la cour où il vécut et son siècle. Sur la fin du règne de *Louis XV*, il devint le flatteur assidu de Mad. *Dubary*, et n'en donna pas moins souvent au monarque d'utiles conseils. On peut en citer cet exemple : Le ministre *Saint-Florentin* vouloit proscrire de nouveau les Protestans dans le Languedoc ; le favori éclaira le monarque et empêcha les excès de l'intolérance. Sous *Louis XVI*, dont les mœurs étoient plus austères, *Richelieu* eut peu de crédit ; mais son grand âge, sa renommée et des reparties toujours heureuses l'empêchèrent d'être dédaigné. Lié intimément avec *Voltaire*, il prit une partie de l'esprit léger et mordant de ce dernier, et finit à 92 ans son active carrière, le 8 août 1788. Marié trois fois et sous trois règnes différens, il épousa en 1713, sous *Louis XIV*, Mlle *de Noailles* ; en 1734, sous *Louis XV*, la princesse *de Guise-Lorraine* ; et en 1780, sous *Louis XVI*, Mad. *de Roth*. On a publié sa *Vie privée*, 1791, 3 vol. in-8°, et ses *Mémoires*, 1790, 9 vol. in-8.° La singularité de son caractère et de sa destinée, ses succès en différens genres, son courage, l'éclat de ses galanteries, ses ambassades et ses services militaires, rendent très-intéressante la longue vie d'un homme qui sut plaire à la cour de *Louis XIV*, jouir de la faveur de *Louis XV*, et vit le *Dauphin* fils de *Louis XVI*. Il ne devoit pas aimer les prisons royales, où il s'étoit fait enfermer trois fois ; cependant lorsqu'il fut commandant du Languedoc et gouverneur de Guienne, il abusa de ces mêmes lettres de cachet qu'il avoit maudites, et se permit plusieurs actes d'autorité arbitraire. On peut lui reprocher encore d'avoir trop protégé dans ses gouvernemens les folies licencieuses des héroïnes de théâtre, et les folies ruineuses du jeu et du luxe. L'ambition ne lui fit jamais négliger les plaisirs ; il s'y livra jusqu'à la débauche, méprisant les convenances, et abusant de son pouvoir pour favoriser ses vices. Le don de séduire le suivit jusqu'à son dernier âge ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que la plupart des femmes qu'il avoit trompées ou quittées, continuèrent de l'aimer ou du moins de le trouver aimable. Tel est le résultat de sa longue carrière, donné par son historien. « Avec la bravoure, les talens et le bonheur qui font un grand général ; avec l'esprit, l'adresse et la connoissance des hommes qui peuvent faire un grand homme d'état ; avec tout ce qu'on peut posséder, de graces et d'amabilité, le maréchal *de Richelieu* ne voulut être et ne fut qu'un courtisan. »

VI. PLESSIS, (Claude du) avocat au parlement de Paris, natif du Perche, mort en 1681, cultiva la jurisprudence avec un succès distingué. *Colbert* le choisit pour l'avocat des finances. Les jurisconsultes ont souvent recours à ses *Œuvres*, contenant ses *Traités sur la coutume de Paris*, ses *Consultations*, *etc.* avec les Notes de *Claude Berroyer*, et d'*Eusèbe de Laurière*, Paris, 1754, deux vol. in-folio. Il a tâché de mettre de la mé-

thode dans des matières confuses, et de traiter avec clarté des questions que les commentateurs avoient embrouillées. Il fut le conseil de plusieurs grandes maisons; on le consultoit même pour les affaires du roi, qui l'honora d'une pension.

VII. PLESSIS-HESTÉ, (Guillaume *de la Brunetière* du) né en Anjou l'an 1630, étudia à Paris, et y prit le bonnet de docteur de Navarre. Il fut nommé évêque de Saintes en 1676. *Louis XIV*, après l'avoir choisi pour cet évêché, dit : *Je viens de donner un évêché à un homme que je n'ai jamais vu; mais je n'en parle à personne qu'on ne m'en dise du bien.* Lorsque le prélat alla remercier le roi, ce prince lui dit : *Quand je n'aurois pas donné cet évêché à votre mérite, je l'aurois accordé à votre personne après vous avoir vu.* Le nouvel évêque ayant trouvé son diocèse rempli d'Hérétiques, s'appliqua à les instruire, et fit venir des Missionnaires zélés pour l'aider dans cette œuvre. Il les visitoit lui-même fréquemment, et les secouroit de livres et d'argent. Il fonda un Hôpital général à Saintes, où il mourut en 1702, en odeur de sainteté.

VIII. PLESSIS, (Dom Toussaint-Chrétien du) Parisien, sortit de la maison de l'Oratoire pour entrer dans la congrégation de Saint-Maur, où il prononça ses vœux l'an 1715. Après avoir été chargé du soin de la bibliothèque publique de Bonne-Nouvelle à Orléans, il passa à Saint-Germain-des-Prés, puis à Saint-Rémi de Rheims, enfin à Saint-Denis en France, où il mourut en 1764, à 75 ans. On a de lui : I. *Histoire de la Ville et des Seigneurs de Coucy*, Paris, 1728, in-4.° II. — *de l'Eglise de Meaux*, 1731, deux vol. in-4.° III. *Description de la Ville d'Orléans*, 1736, in-8.° IV. — *de la Haute-Normandie*, 1740, deux vol. in-4.° V. *Histoire de Jacques II*, 1740, in-12. VI. *Nouvelles Annales de Paris*, 1753, in-4.° VII. Des *Lettres* et des *Dissertations*, dans le Journal de Trévoux et le Mercure de France. Dom *du Plessis* avança dans son *Histoire de Meaux*, comme un fait presque certain, que l'art de fabriquer des titres étoit un vice universel vers le XIe siècle, qui infectoit presque toutes les abbayes, les corps de ville, les communautés et les cathédrales mêmes. Sa témérité lui attira une foule de critiques et de tracasseries.

PLESSIS-D'ARGENTRÉ, *Voyez* ARGENTRÉ.

PLESSIS-LIANCOURT, *Voyez* LIANCOURT.

PLESSIS-MORNAY, *Voyez* MORNAY.

PLESSIS-PRASLIN, *Voyez* CHOISEUL.

PLEUVAUT, *Voy.* ROCHEFORT, n.° I.

I. PLINE *l'Ancien*, (*C. Plinius Secundus*) natif de Vérone, d'une famille illustre, porta les armes avec distinction, fut agrégé au collége des Augures, et devint intendant en Espagne. Son intelligence et sa probité lui firent confier diverses affaires importantes par *Vespasien* et *Titus*, qui l'honorèrent de leur estime et de leur amitié.

Malgré le temps que lui déroboient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui la plupart ont été perdus pour la postérité. Il consacroit le jour aux affaires, et la nuit à l'étude; il ne perdoit pas même le temps des repas : on lui lisoit alors quelque bon livre, dont il dictoit sur-le-champ des extraits. Un jour le lecteur ayant mal prononcé quelques mots, un de ceux qui étoient à table l'obligea de recommencer. *Quoi! ne l'avez-vous pas entendu*, dit Pline ? — *Pardonnez-moi*, répondit son ami. — *Et pourquoi donc*, reprit-il, *le faire répéter? Voilà une interruption qui nous coûte plus de dix lignes....* Lorsqu'il sortoit du bain et qu'il se faisoit essuyer, ou il entendoit lire, ou il dictoit. C'étoit là, dans ses voyages, sa seule occupation; alors, comme s'il eût été plus dégagé de tous les autres soins, il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes et son copiste. C'étoit par cette raison, qu'à Rome il n'alloit qu'en voiture. Il reprit un jour son neveu de s'être promené : *Vous pouviez*, dit-il, *mettre ces heures à profit;* car il comptoit pour perdu tout le temps qu'on n'employoit pas pour les sciences. Ce grand homme eut une mort bien funeste. L'embrasement du Mont-Vésuve, arrivé l'an 79 de J. C., fut si violent qu'il ruina des villes entières, avec une grande étendue de pays, et que les cendres en volèrent, dit-on, jusque dans l'Afrique, la Syrie et l'Egypte. *Pline* qui commandoit alors une escadre, voulut s'approcher de cette montagne, pour observer ce terrible phénomène; mais il fut puni de sa téméraire curiosité, et suffoqué par les flammes, à 56 ans : ce qui l'a fait appeler par quelques-uns le *Martyr de la nature.... Pline le Jeune* son neveu, a raconté les circonstances de sa mort et de cet embrasement dans la 26e Lettre de son VIe livre, adressée à *Tacite*. Il ne nous reste de *Pline l'Ancien*, que son *Histoire Naturelle* en 37 livres. (*Voyez* DIOSCORIDE.) Il y en a eu un grand nombre d'éditions. Les plus estimées sont celle de l'abbé *Brotier*, Paris, *Barbou*, 1779, six vol. in-12, et celle du P. *Hardouin*, 1723, Paris, trois vol. in-folio. C'est une réimpression de celle qu'il avoit donnée *ad usum Delphini*, 1685, cinq vol. in-4.° On a encore l'édition d'*Elsevir*, 1634, trois vol. in-12; et celle *cum Notis Variorum*; 1669, trois vol. in-8.° Celle de Venise, 1469-1472, et celle de Rome, 1470-1473, sont plus recherchées pour leur rareté que pour leur bonté. Cet ouvrage, dit *Pline* son neveu, est d'une étendue d'érudition infinie, et presque aussi variée que la nature elle-même. Étoiles, planètes, grêle, vents, pluie, arbres, plantes, fleurs, métaux, minéraux; animaux de toute espèce, terrestres, aquatiques, volatiles; descriptions géographiques de villes et de pays : il embrasse tout, et ne laisse dans la nature et dans les arts aucune partie qu'il n'examine avec soin.» Le style de *Pline* lui est particulier, et ne ressemble à aucun autre. Il n'a ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siècle d'*Auguste*, auquel il touchoit à peu d'années près. Son caractère propre est la force, l'énergie, la vivacité; je puis même dire

la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées, et une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre et rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer que son style est dur, serré, et par-là souvent obscur; que ses pensées sont fréquemment poussées au-delà du vrai, outrées, et même fausses. Voilà le jugement que porte *Rollin* de l'*Histoire Naturelle* de *Pline*. Joignons-y celui de son rival, de l'un des plus illustres Naturalistes du 17e siècle. « *Pline*, dit *Buffon*, a travaillé sur un plan plus grand que celui d'*Aristote*, et peut-être trop vaste : il a voulu tout embrasser, et il semble avoir mesuré la nature, et l'avoir trouvée trop petite encore pour l'étendue de son esprit. Son *Histoire Naturelle* comprend, indépendamment de l'Histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'Histoire du Ciel et de la Terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages; enfin, toutes les sciences naturelles et tous les arts humains. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie *Pline* est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style relèvent encore sa profonde érudition. Non-seulement il savoit tout ce qu'on pouvoit savoir de son temps; mais il avoit cette facilité de penser en grand, qui multiplie la science. Il avoit cette finesse de réflexion, de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser, qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau. C'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avoit été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avoit été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières. » (*Histoire Naturelle*, premier *Discours*.) *Pline* étoit bien éloigné de la vanité des compilateurs modernes, qui copient sans citer. « Il me semble, dit-il, que la probité et l'honneur demandent que, par un aveu sincère, on rende une sorte d'hommage à ceux de qui l'on a tiré quelque secours et quelque lumière. » Il compare un auteur qui profite du travail d'autrui, à un homme qui emprunte de l'argent dont il paye l'intérêt : avec cette différence pourtant, que le débiteur, par cet intérêt, n'acquitte pas le fonds de la somme prêtée; au lieu qu'un auteur, par l'aveu ingénu de ce qu'il emprunte, l'acquitte en quelque sorte, et se le rend propre. D'où il conclut, qu'il y a de la petitesse d'esprit et de la bassesse, d'aimer mieux être surpris honteusement dans le vol, que d'avouer ingénument sa dette. Il avoit formé jusqu'à 160 volumes de remarques sur les auteurs qu'il avoit lus. Telle étoit alors l'estime qu'on avoit pour son érudition, qu'un certain *Lartius Licinius* voulut acheter ses remarques, et offrit de lui payer 77,812 livres, somme prodigieuse qui feroit aujourd'hui la fortune d'un compilateur. *Pline*

qui étoit riche et qui préféroit la science à la fortune, n'accepta pas le marché, et dit à l'enchérisseur, que ses connoissances n'étoient point à vendre. Il l'empêcha par ce refus de faire une grande sottise; car, en achetant si cher les remarques de *Pline*, *Lucinius* ne pouvoit acheter l'esprit, les lumières, l'amour du travail, et toutes les autres qualités, sans lesquelles ces remarques lui devenoient totalement inutiles. Elles passèrent en de bien meilleures mains, et *Pline le Jeune* en hérita, ainsi que des talens et des vertus de son oncle. Malgré ces vertus, *Pline l'Ancien* embrassa des opinions bien capables de détruire toute vertu. Il étoit Athée. « Je ne connois d'autre Dieu, dit-il, que ce vaste univers. Il n'a point eu de commencement, et il n'aura point de fin. Il contient tout en lui-même et rien n'est au-delà. Il gouverne tout par des lois certaines et immuables, quoique tout paroisse se gouverner au hasard. Il ressemble parfaitement à l'infini, quoiqu'il soit composé de parties dégagées l'une de l'autre. Enfin c'est l'ouvrage et l'ouvrier; c'est la nature universelle.» Croyant que l'homme meurt tout entier, il n'admettoit après cette vie ni châtimens, ni récompenses. Ses erreurs en métaphysique, jointes à ses méprises en physique, diminuent certainement le prix de son ouvrage. L'*Histoire Naturelle* de *Pline* a été traduite en françois par M. *Poinsinet de Sivri*, en 12 vol. (*Voyez* PINET.) *Dav. Durand* a fait imprimer l'*Histoire de l'Or et de l'Argent*, extraite de *Pline*, Londres, 1729, in-fol.; et celle *de la Peinture*, 1725, in-fol.

II. PLINE, *le Jeune*, (*Cæcilius* PLINIUS *Secundus*) neveu et fils adoptif du précédent, natif de Côme, et disciple de *Quintilien*, parut dans le barreau à l'âge de dix-neuf ans. Bien différent de ces avocats qui vendent leur langue et leur plume à qui veut les payer, il n'employa la sienne que pour l'intérêt public, les indigens, ou ses amis. Il ne montra pas moins de courage que de désintéressement. Après la mort de *Domitien*, *Pline* éleva sa voix dans le sénat, et se porta accusateur contre l'un des plus illustres favoris de ce prince. Comme on craignoit que *Nerva* successeur de *Domitien*, ne fût offensé de cette accusation, tous ceux qui s'intéressoient au sort de *Pline* trembloient pour lui. Un consulaire de ses amis s'approcha de lui, et le pressa de se désister de cette accusation. Il ajouta même qu'il se rendroit par-là redoutable aux empereurs à venir. *Tant mieux*, répondit Pline, *pourvu que ce soit aux méchans empereurs*. Comme on insistoit encore : *J'ai tout pesé, j'ai tout prévu*, ajouta-t-il; *et je ne refuse pas, s'il le faut, d'être puni pour avoir poursuivi la vengeance d'une lâche et indigne cruauté*.... *Nerva* empêcha que cette affaire ne fût remise à la délibération du sénat; mais ce corps juste n'en rendit pas moins justice à la courageuse fermeté de *Pline*... *Trajan*, qui avoit succédé à *Nerva*, proclama lui-même *Pline* consul l'an 100 de Jésus-Christ, après avoir fait son éloge. *Pline* l'en remercia par un discours solennel, et ce fut dans cette occasion, que par ordre du sénat et au nom de tout l'empire, il prononça le *Panégyrique* de ce prince. *Si le tour*

verain bonheur, disoit *Pline* à Trajan, *consiste à pouvoir faire tout le bien qu'on veut; c'est le comble de la grandeur que de vouloir faire tout le bien qu'on peut.* Quelque temps après il fut envoyé dans le Pont et dans la Bythinie, en qualité de proconsul. Il gouverna les peuples en philosophe plein d'humanité; il diminua les impôts, rétablit la justice et fit régner le bon ordre. Une violente persécution s'étant allumée contre les Chrétiens, que *Trajan* regardoit comme dangereux par leur nombre, et comme ennemis déclarés de toute religion, *Pline* osa plaider leur cause auprès de l'empereur. Il écrivit à ce prince que *le commerce des Chrétiens entre eux étoit exempt de tout crime; que leur principal culte étoit d'adorer le* Christ *comme un Dieu; que leurs mœurs étoient la plus belle leçon qu'on pût donner aux hommes*, et qu'*ils s'obligeoient par serment de s'abstenir de tout vice... Trajan*, touché des raisons que ce philosophe humain lui exposa, défendit de faire aucune recherche des Chrétiens; mais il ordonna qu'on punît de mort ceux qui, au mépris des lois de l'empire, viendroient déclarer d'eux-mêmes sans être dénoncés, qu'ils faisoient profession du Christianisme. *Pline*, revenu à Rome, y vécut en homme digne d'avoir rendu ce témoignage à la plus pure des religions; grand sans orgueil, d'un abord facile, sans bassesse, d'une contenance noble sans hauteur; gracieux, affable, bienfaisant, sobre, chaste, modeste; bon fils, bon mari, bon père, bon citoyen, bon magistrat, ami zélé et fidelle. « *Pline* (dit en substance *Sacy* son traducteur) étoit persuadé que notre vie n'est point à nous; que nés dans une société dont nous devons partager les travaux comme les avantages, il ne nous est pas permis de jouir du repos avant le temps, sans nous être acquittés envers la patrie, et sans avoir, pour ainsi dire, obtenu le congé de la nature, qui ne nous permet de rester inutiles qu'au moment même où elle nous force à l'être. La mort et l'adversité, qui ne rompent que trop souvent tous les liens des hommes, serroient plus étroitement ceux qui l'attachoient à ses amis. Sa sensibilité pour eux devenoit une espèce de religion, dès qu'ils étoient ou enlevés à sa tendresse, ou poursuivis par le malheur. Il ne voyoit dans ses domestiques, que des hommes dont l'infortune excusoit les fautes; il remplissoit à leur égard le titre si cher et si sacré de *Père de Famille*, que les lois Romaines avoient donné aux maîtres, pour les avertir de le mériter. La gloire, cette fumée que les sages mêmes se disputent, n'auroit pas été un bien pour lui, s'il n'en eût fait part à ceux qui étoient dignes d'y prétendre; et aucun de ses rivaux ne se plaignit jamais de l'injustice du partage. » (*Voy.* I. TACITE.) On cite de lui plusieurs traits de générosité. Il ne se refusa jamais à la douce joie d'une bonne action. Des marchands avoient acheté ses vendanges, dans l'espérance du gain qu'ils se promettoient d'y faire. Leur attente fut trompée. Il leur fit à tous des remises. *Je ne trouve pas moins glorieux*, disoit-il, *de rendre justice dans sa maison, que dans les Tribunaux; dans les petites affaires, que dans les grandes; dans les siennes, que*

dans celles d'autrui. — Une dame Romaine, qu'il avoit en partie dotée de son bien, étant sur le point de renoncer à la succession de *Calvinius* son père, dans la crainte que les biens qu'il laissoit ne fussent pas suffisans pour payer les sommes dues à *Pline* : ce bon citoyen lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de son père; et pour la déterminer, il lui envoya une quittance générale. *Quintilien* et *Martial* se ressentirent des libéralités de cet homme généreux. — Lorsque *Quintilien* maria sa fille, *Pline* lui écrivit : *Je sais que vous êtes riche des biens de l'âme, et beaucoup moins de ceux de la fortune. Je prends donc sur moi une partie de vos obligations ; et comme un second père, je donne à notre chère fille cinquante mille sesterces*, (6250 liv.) *Je ne me bornerois pas là, si je n'étois persuadé que la médiocrité du présent pourra seule obtenir de vous que vous le receviez.* Mais ce que fit *Pline* pour sa patrie, mérite d'être remarqué. Les habitans de Côme n'ayant point de collége chez eux, étoient obligés d'envoyer leurs enfans dans d'autres villes. *Pline* offrit de contribuer du tiers au paiement des appointemens des maîtres, et crut devoir laisser les parens chargés du reste, pour les rendre plus attentifs à choisir de bons maîtres, par la nécessité de la contribution, et par l'intérêt de placer utilement leur dépense. *Pline* ne borna point là sa bienfaisance pour sa patrie. Il y fonda une bibliothèque, avec des pensions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise fortune avoit refusé les secours nécessaires pour étudier. Cet excellent citoyen s'étoit fait, sur la bienfaisance, des principes dignes d'être remarqués : *Je veux*, dit-il, *qu'un homme vraiment libéral donne à sa patrie, à ses proches, à ses alliés, à ses amis, et préférablement à ceux qui sont dans le besoin.* Mais ce qui donne à *Pline* un droit éternel à l'estime des hommes, c'est qu'il joignit souvent la grandeur d'ame à la générosité. *Domitien* avoit chassé de Rome et de l'Italie tous les philosophes. *Artémidore*, ami de *Pline*, étoit de ce nombre. Il s'étoit retiré dans une maison qu'il avoit aux portes de la ville. « J'allai l'y trouver, dit *Pline*, dans une conjoncture où ma visite étoit plus remarquable et plus dangereuse; j'étois préteur. Il ne pouvoit, qu'avec une grosse somme, acquitter les dettes contractées pour des choses utiles. Quelques-uns de ses amis, les plus puissans et les plus riches, ne voulurent point s'appercevoir de son embarras. Moi, j'empruntai la somme, et je lui en fis don. J'avois pourtant alors sujet de trembler pour moi-même. On venoit de faire mourir ou d'envoyer en exil sept de mes amis. La foudre tombée autour de moi tant de fois, et encore fumante, sembloit me présager évidemment un semblable sort : mais il s'en faut bien que je croie avoir pour cela mérité toute la gloire que me donne *Artémidore* ; je n'ai fait qu'éviter l'infamie.... ». Ce grand homme fut enlevé à sa patrie, à ses amis, et aux lettres, l'an 113, dans sa 50 ou 52e année. *Pline* avoit composé plusieurs ouvrages. Il avoit poursuivi la carrière du barreau comme il l'avoit commencée, avec une approbation aussi universelle que

rare; il lui arriva plusieurs fois de parler sept heures de suite, et d'en être le seul fatigué. Ses *Plaidoyers* ne sont pas venus jusqu'à nous, non plus qu'une *Histoire* de son temps dont on doit encore plus regretter la perte. On ne peut juger de son style que par ses *Lettres* et son *Panégyrique* de *Trajan*, traduits également par SACY : (*Voyez* ce mot.) Ce discours est d'un style fleuri, brillant, tel que doit être celui d'un Panégyrique, où il est permis d'étaler tout ce que l'éloquence a de plus éclatant, et souvent de se servir de cette même éloquence pour mentir avec pompe. Les pensées y sont belles, en grand nombre, et souvent paroissent neuves; mais la diction se sent un peu du goût des antithèses, des pensées coupées, des tours recherchés, qui dominoient de son temps. La même affectation règne dans quelques-unes de ses *Lettres*, que les gens de goût mettent au-dessous de celles de *Cicéron*. Mais elle est moins choquante, parce que ce sont, dit *Rollin*, des pièces détachées, où cette sorte de style ne déplaît pas. Elles donnent d'ailleurs la meilleure idée du caractère de leur auteur. *Pline*, par des paroles obligeantes, multiplie le bienfait, et donne des graces même au refus. Il a, le premier, dit *Sacy*, enrichi le commerce des hommes de cette politesse flatteuse, qui s'éloigne également de la bassesse des courtisans et de la dureté des philosophes. On trouve chez lui de la finesse dans les pensées, assez d'enjouement dans le style, et toujours beaucoup de noblesse dans les sentimens, à un petit nombre près, où la vanité seule paroît le diriger. La première édition des *Lettres* de *Pline* est de 1471, in-fol. Les meilleures sont : I. Celle du P. *de la Baune*, Jésuite, à Paris, in-4°, 1677; et à Venise, 1728. On y trouve aussi son *Panégyrique*. II. Les *Elzevirs* donnèrent une édition de *Pline* en 1640, in-12, qui est jolie et rare. III. Celles enfin *Cum notis Variorum*, 1669, in-8°; d'Oxford, 1703, in-8°; et d'Amsterdam, 1734, in-4.°

I. PLOT, (Sigismond) porta l'art de l'imprimerie à Sienne dans le XVe siècle, et publia le *Florus* sans date, et les *Epîtres* de *Cicéron* qui portent celle de 1489.

II. PLOT, (Robert) professeur de chimie dans l'université d'Oxford, garde du cabinet d'Ashmole, mort en 1696, à 45 ans, consuma ses jours à faire des recherches intéressantes de physique et d'histoire naturelle. On a de lui deux ouvrages estimés : I. *L'Histoire Naturelle du Comté d'Oxford*, 1677, in-fol., réimprimée en 1705. II. Celle *du Comté d'Hartford*, 1679, in-fol., réimprimée en 1686 ; l'une et l'autre en anglois. Ses compatriotes en font cas.

PLOTIN, philosophe Platonicien, né à Lycopolis en Egypte, prit des leçons de philosophie sous le célèbre *Ammonius*, qui tenoit son école à Alexandrie. Il avoit essayé auparavant de plusieurs maîtres ; mais aucun ne le satisfaisoit. Un de ses amis le mena entendre *Ammonius*, et dès la première leçon il dit : *C'est celui-là même que je cherchois.* Il passa onze ans sous cet excellent maître, et il l'égala bientôt. Les connoissances qu'il puisa dans

cette école, ne servirent qu'à lui inspirer le desir d'en acquérir de nouvelles. Il résolut d'aller s'instruire chez les philosophes Persans et Indiens. L'empereur *Gordien* alloit alors faire la guerre aux Perses; *Plotin* profita de cette occasion, et suivit l'armée Romaine l'an 243 de J. C. Cette course faillit lui être funeste; car il eut bien de la peine à sauver sa vie par la fuite, lorsque l'empereur eut été tué. Il avoit alors 39 ans. L'année suivante il alla à Rome, et y ouvrit une école de philosophie. *Porphyre* s'étant mis sous sa discipline, il composa plusieurs ouvrages pour l'instruire. On y découvre pourtant, à travers le voile dont il s'est enveloppé, un génie élevé, fécond, vaste et pénétrant, et une méthode de raisonnement assez bonne. Ses ouvrages et ses mœurs lui concilièrent l'estime publique. Il fit des disciples jusqu'au milieu du sénat, et inspira à plusieurs dames Romaines une forte inclination pour l'étude de la philosophie. Plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, à la veille de leur mort, lui confioient leurs biens et leur enfans, comme à une espèce d'Ange tutélaire. Il étoit l'arbitre des procès, et il n'en eut jamais aucun pendant tout le temps qu'il fut à Rome. Il ne trouva pas la même justice parmi tous ceux de sa profession. Un philosophe d'Alexandrie, envieux de sa gloire, fit tout ce qu'il put pour le perdre; mais ce fut en vain. L'empereur *Galien* et l'impératrice *Salonine*, eurent pour lui une considération distinguée. On prétend que, sans les traverses suscitées par quelques courtisans jaloux, ils auroient fait rebâtir une ville de la Campanie, qu'ils lui auroient cédée avec tout son territoire, pour y établir une colonie de philosophes et pour y faire pratiquer les lois idéales de la République de *Platon*. Les incommodités de la vieillesse ayant obligé *Plotin* de quitter Rome, il se fit porter dans la Campanie chez les héritiers d'un de ses amis, qui le fournirent de tout ce qui lui étoit nécessaire. Il y mourut l'an 270 de Jésus-Christ, à soixante-six ans, en prononçant ces paroles : *Je fais mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi, à ce qu'il y a de divin dans tout l'Univers.* C'étoit là l'article fondamental de sa religion, et on ne peut mieux reconnoître que l'ame du monde étoit quelque chose d'effectif, et qu'elle prenoit son origine dans la nature de *Jupiter*, le Dieu des Dieux, suivant les idées des philosophes Païens. *Plotin* avoit quelques singularités qui déshonoroient sa philosophie. Il avoit honte d'être logé dans un corps. Ce mépris pour les choses terrestres, fut cause qu'il ne voulut jamais se laisser peindre. Son disciple *Amelius* l'en ayant prié : *N'est-ce pas assez*, répondit-il en montrant son corps, *de traîner par-tout avec nous cette image dans laquelle la Nature nous a formés, sans vouloir encore transmettre aux siècles futurs une copie de cette image, comme un spectacle digne de leur attention?* Par la même raison, il ne voulut jamais dire, ni le jour, ni le mois, ni le lieu de sa naissance. Il ne fit jamais usage d'aucun remède, quoique ses abstinences et son application le rendissent souvent malade. On lui conseilla l'usage des lavemens, pour ap-

paiser les douleurs de colique qui le tourmentoient ; mais il ne croyoit pas qu'un tel remède pût s'accommoder avec la gravité d'un philosophe. Il avoit commencé de bonne heure à paroître singulier dans ses goûts et dans ses manières. A l'âge de 8 ans, fréquentant déjà les écoles, il ne laissoit pas d'aller trouver sa nourrice et de lui demander à teter. Quoiqu'on l'eût grondé plusieurs fois comme un enfant importun, il ne cessa pas d'en user ainsi long-temps avec elle. Sa supériorité sur les autres hommes lui avoit donné une présomption extrême. *Amelius* son disciple, le pria un jour d'assister à un sacrifice qu'il offroit aux Dieux. *C'est à eux*, répondit le maître, *de venir à moi, et non pas à moi d'aller à eux.* Ce philosophe se vantoit d'avoir un génie familier comme *Socrate*; mais celui de *Plotin*, disoient ses disciples, étoit au-dessus des simples Démons et au rang des Dieux. *Plotin* méditoit si profondément, qu'il arrangeoit dans sa tête tout le plan d'un ouvrage, depuis le commencement jusqu'à la fin, et qu'il n'y changeoit rien en écrivant. Tous ses écrits réunis forment 54 Traités, divisés en six *Ennéades*. C'est à *Porphyre* que nous en devons la collection et l'arrangement. Ils roulent sur des matières fort abstraites ; ils regardent presque tous, la métaphysique la plus relevée. Il semble qu'en certains points notre philosophe ne s'éloigna pas du Spinosisme. Il n'y a eu presque point de siècle où ce monstrueux sentiment n'ait été enseigné. *Spinosa* n'a que le malheureux avantage d'être le premier qui l'ait réduit en système selon la méthode géométrique. Que vouloit dire *Plotin* quand il fit deux livres pour prouver : *Unum et idem ubique totum simul adesse ?* N'étoit-ce pas enseigner que l'Etre qui est par-tout est une seule et même chose ? *Spinosa* n'en démontre pas davantage. *Plotin* examine dans un autre traité : *S'il y a plusieurs ames, ou s'il n'y en a qu'une seule ?* Il s'appliqua beaucoup à l'étude de l'origine des idées. Il fit un livre sur la question : *S'il y a des idées des choses singulières ?* Il en fit un autre pour prouver que *les objets intellectuels ne sont pas hors de l'entendement.* On reconnoît dans les livres dont nous parlons, trois sortes d'âges de l'esprit de leur auteur. Les premiers et les derniers traités sont fort au-dessous des autres. On voit dans les premiers un esprit qui n'a pas encore toute sa force, et dans les derniers un génie qui dégénère. C'est dans les écrits du milieu qu'on trouve une chaleur d'esprit portée au plus haut degré. Cependant les uns et les autres offrent des idées qui ne sont pas toujours nettes et précises. Son discours se ressent de l'obscurité de ses idées. Il faut quelquefois une lecture opiniâtre et répétée pour le comprendre. Ses *Ennéades* ont été imprimées à Basle, 1580, in-folio, en grec, avec la version latine des sommaires et des analyses sur chaque livre, par *Marsile Ficin*, celui de tous les modernes qui a le plus étudié cet ancien philosophe.

PLOTINE, (*Plotina Pompeïa*) femme de l'empereur *Trajan*, avoit épousé ce prince long-temps avant qu'il parvînt à l'em-

pire. Elle fit avec lui son entrée dans Rome, aux acclamations du peuple ; et en montant les degrés du palais impérial, elle dit *qu'elle y entroit telle qu'elle souhaitoit d'en sortir*. Sa sagesse et sa modestie lui gagnèrent également le cœur des grands et celui du peuple. Elle refusa le titre d'*Auguste* pendant tout le temps que *Trajan* ne voulut point accepter celui de *Père de la Patrie*. Son humanité contribua beaucoup à la diminution des impôts, dont les provinces étoient surchargées. Elle accompagnoit son époux en Orient, lorsque ce prince mourut à Selinunte, l'an 117. Elle porta les cendres de *Trajan* à Rome, où elle revint avec *Adrien* qu'elle avoit favorisé dans tous ses desseins. Ce prince lui dut l'adoption que *Trajan* fit de lui, et par conséquent l'empire. Elle eut pour lui des sentimens qui pénétrèrent son ame, mais qui ne purent corrompre son cœur, et sa conduite fut toujours à l'abri des soupçons. *Adrien* plein d'une tendre reconnoissance de ses services, lui conserva l'autorité qu'elle avoit eue sous *Trajan*. La mort enleva l'an 129 *Plotine*, qui fut mise au rang des Dieux. Cette impératrice, aimable et bien faite, avoit un air de gravité et de décence qui convenoit à son rang. Son esprit étoit élevé, et elle ne l'employoit que pour faire le bien. Ne craignant point de déplaire, lorsque c'étoit l'avantage du peuple, elle avertissoit *Trajan* des malversations des gouverneurs de provinces. Ses conseils contribuèrent à la suppression de plusieurs abus.

PLOTIUS-GALLUS, (*Lucius*) rhéteur Gaulois, vers l'an 100 avant Jésus-Christ, est le premier qui ouvrit dans Rome une école de Rhétorique en latin. *Cicéron* témoigne ses regrets de ne pas avoir assisté à ses leçons. Cet illustre rhéteur eut des jours longs et heureux. Il avoit composé un excellent *Traité du geste de l'Orateur*, que le temps a dévoré.

PLUCHE, (Antoine) né à Rheims en 1688, mérita, par la douceur de ses mœurs et par ses progrès dans les belles-lettres, d'être nommé professeur d'humanités dans l'université de cette ville. Deux ans après, il passa à la chaire de rhétorique, et fut élevé aux ordres sacrés. L'évêque de Laon (*Clermont*) instruit de ses talens, lui offrit la direction du collége de sa ville épiscopale. Ses soins et ses lumières y avoient ramené l'ordre, lorsque des sentimens particuliers sur les affaires du temps troublèrent sa tranquillité, et l'obligèrent de quitter son emploi. L'intendant de Rouen (*Gasville*) lui confia l'éducation de son fils, à la prière du célèbre *Rollin*. L'abbé *Pluche* ayant rempli cette place avec succès, quitta Rouen pour se rendre à Paris, où il donna d'abord des leçons de géographie et d'histoire. Produit sur ce théâtre par des auteurs distingués, son nom fut bientôt célèbre, et il soutint cette célébrité par ses ouvrages. Il donna successivement au public : I. *Le Spectacle de la Nature*, en neuf volumes in-12. Cet ouvrage, également instructif et agréable, est écrit avec autant de clarté

que d'élégance; mais l'auteur dit peu en beaucoup de paroles : la forme du dialogue l'a entraîné dans ce défaut. Les interlocuteurs, le *Prieur*, le *Comte* et la *Comtesse*, n'ont aucun caractère particulier ; mais ils en ont tous un qui leur est commun et qui plaît médiocrement, sans en excepter même celui du petit chevalier *de Breuil*, qui n'est pourtant qu'un écolier. C'est ainsi qu'en jugeoit l'abbé *Desfontaines*. Quoique ces entretiens aient un tour assez ingénieux et même quelque vivacité, ils tombent quelquefois dans le ton du collége. II. *Histoire du Ciel*, en deux vol. in-12. On trouve dans cet ouvrage deux parties presque indépendantes l'une de l'autre. La première contient des recherches savantes sur l'origine du Ciel poétique. C'est presque une Mythologie complète, fondée sur des idées neuves et ingénieuses. La seconde est l'histoire des idées philosophiques sur la formation du monde. L'auteur y fait voir l'inutilité, l'inconsistance et l'incertitude des systèmes les plus accrédités, et finit par montrer l'excellence et la simplicité sublime de la physique de *Moyse*. Outre une diction noble et arrondie, on y trouve une érudition qui ne fatigue point. Quant au fond du système exposé dans la première partie, il est assez heureux ; mais il n'est pas certain qu'il soit aussi vrai : *Voltaire* l'appeloit la FABLE *du* CIEL. III. *De Linguarum artificio ;* ouvrage qu'il a traduit sous ce titre : *La Mécanique des Langues*, in-12. Il y propose un moyen plus court pour apprendre les langues : c'est l'usage des versions, qu'il voudroit substituer à celui des thèmes ; et ses réflexions sont aussi judicieuses que bien exprimées. IV. *Concorde de la Géographie des différens âges*, Paris, 1764, in-12 : ouvrage posthume très-superficiel, mais dont le plan décèle un homme d'esprit. V. *Harmonie des Pseaumes et de l'Evangile*, ou *Traduction des Pseaumes et des Cantiques de l'Eglise*, avec des *Notes relatives à la Vulgate, aux Septante et au Texte Hébreu*, qui rendent intéressante cette traduction, dont la fidélité est connue, Paris, in-12, 1764. L'abbé *Pluche* s'étoit retiré, en 1749, à la Varenne Saint-Maur, où il se consacra entièrement à la prière et à l'étude. Sa surdité étant au point qu'il ne pouvoit plus entendre qu'à l'aide d'un cornet, le séjour de la capitale ne lui offroit plus aucun agrément. Ce fut dans cette retraite qu'il mourut d'une attaque d'appolexie, le 20 novembre 1761, à 73 ans. Il possédoit les qualités qui font le savant, l'honnête homme et le Chrétien. Sobre dans ses repas, vrai dans ses paroles, bon parent, ami sensible, philosophe humain, il donna des leçons de vertu dans sa conduite comme dans ses ouvrages. Sa soumission à tous les dogmes de la Religion étoit extrême. Quelques esprits forts ayant paru surpris que sur les matières de la Foi, il pensât et parlât comme le peuple, *Je m'en fais gloire*, répondit-il ; *il est bien plus raisonnable de croire à la parole de l'Être-Suprême, que de suivre les sombres lumières d'une raison bornée et sujette à s'égarer.*

PLUKENET, (Léonard) né en 1642, s'est distingué par ses

recherches sur la botanique. On a de lui : I. *Phytographia* seu *Plantarum Icones*, Londres, 1691, 1692 et 1696, quatre parties, 328 planches. II. *Almagestum Botanicum*, sive *Phytographiæ Onomasticon*, 1696. *Sloane* lui reproche d'avoir supposé des plantes imaginaires et d'en avoir défiguré d'autres. III. *Almagesti Botanici mantissa*, *Plantas novissimè detectas complectens*, 1700, planches 329 à 350. IV. *Amalthæum Botanicum*, id est *Stirpium Indicarum alterum Copiæcornu*, 1705, planches 351 à 454 : le tout en trois parties imprimées in-4°; édition très-recherchée. Il en a paru une nouvelle à Londres, 1769, in-4°, moins belle, mais plus commode pour les recherches, à cause de la Table générale.

PLUMIER, (Charles) religieux Minime, né à Marseille en 1646, d'une famille obscure, apprit les mathématiques à Toulouse sous le Père *Maignen* son illustre confrère. Le maître, charmé du génie de son élève, lui montra non-seulement les hautes sciences ; mais il lui apprit encore l'art de faire des lunettes, des miroirs ardens, et d'autres ouvrages non moins curieux. On l'envoya à Rome où son extrême application pensa lui faire perdre l'esprit. Alors il quitta les mathématiques, pour s'adonner à la botanique : science qui demandoit moins de contention. De retour en Provence, il se livra entièrement à son nouveau goût. *Louis XIV*, instruit de son mérite, l'envoya en Amérique, pour rapporter en France les Plantes dont on pourroit tirer plus d'utilité pour la médecine. Il y fit trois voyages différens, et revint toujours avec de nouvelles richesses. Le roi paya ses courses par le titre de son botaniste, et par une pension qui fut augmentée à proportion de ses services. Il fut affilié à la province de France, et Paris devint dès-lors son séjour. Le célèbre *Fagon*, premier médecin du roi, l'engagea à faire un quatrième voyage, pour découvrir, s'il étoit possible, d'où vient que le *Quinquina* qu'on apporte à présent en Europe, a moins de vertu que celui qu'on y apportoit au commencement qu'on le connut ? Le savant Minime entreprit courageusement cette périlleuse carrière ; mais la mort l'arrêta au port de Sainte-Marie proche de Cadix, où il expira en 1706, à 60 ans. L'étude de la nature lui avoit inspiré un amour infini pour son divin Auteur, et sa piété étoit aussi tendre que sincère. On a de lui : I. *Nova Plantarum Americanarum genera*, Parisiis, 1703, in-4.° II. *Description des Plantes de l'Amérique*, Paris, 1693, in-folio, 108 planches : par erreur il y a sur le titre, 1713. Dans ces deux ouvrages il fait connoître un très-grand nombre de plantes, dont la plupart étoient ignorées des botanistes d'Europe. III. Un *Traité des Fougères de l'Amérique*, en latin et en françois, Paris, 1705, in-folio, 172 planches. IV. L'*Art de tourner*, 1749, in-folio. L'auteur enseigne la manière de faire toutes sortes d'ouvrages au tour. Ce livre, orné d'environ 80 planches, est curieux et singulier ; et avant lui on n'avoit rien en ce genre que d'imparfait. C'est

de son père que le P. *Plumier* avoit appris l'art de tourner, qu'il pratiquoit aussi bien qu'il l'enseignoit. V. Deux *Dissertations sur la Cochenille*, dans le Journal des Savans, 1694, et dans celui de Trévoux, 1703. On trouva dans son cabinet plusieurs ouvrages écrits de sa main, qui auroient pu former 12 vol. Il y traitoit de tous les oiseaux, de tous les poissons et de toutes les plantes de l'Amérique. Cet ouvrage étoit embelli par une infinité de dessins, dont l'auteur, habile dessinateur et graveur, avoit déjà gravé lui-même une bonne partie. On les conservoit dans la bibliothèque des Minimes de Paris.

PLUNKETT, (Olivier) primat d'Irlande sa patrie, passa de bonne heure en Italie. Après avoir fait ses études dans le collége des Hibernois et professé dans celui de la Propagande, il fut nommé archevêque d'Armach en 1669. Ses travaux apostoliques lui attirèrent la haine des Hérétiques, qui l'accusèrent d'avoir voulu faire soulever les Catholiques contre le roi d'Angleterre. On le condamna à être pendu, et son corps à être mis en quatre quartiers. Cet arrêt fut exécuté le 10 juillet 1681; il avoit alors 65 ans. L'innocence de ce vertueux prélat fut reconnue dans la suite, et ses indignes accusateurs punis du dernier supplice. C'étoient trois scélérats sentenciés en Irlande, et quatre prêtres, religieux d'une vie scandaleuse et dont il s'étoit attiré la haine par son zèle à réprimer leurs désordres.

PLUQUET, (François-André) né à Baïeux le 14 juillet 1716, embrassa l'état ecclésiastique, et quitta un canonicat dans la cathédrale pour venir professer l'histoire à l'université de Paris. Ses leçons furent suivies, et *Pluquet* justifia sa réputation par de bons écrits. Homme vertueux, ami sûr, ennemi de la flatterie et de la dissimulation, on lui reprocha quelquefois un peu de brusquerie et de dureté. Il est mort d'apoplexie le 18 septembre 1790. Ses ouvrages sont: I. *Examen du Fatalisme*, 1757, trois vol. in-12. L'auteur combat avec force cette erreur ancienne qui fait encore l'un des principaux dogmes des religions de l'Orient. II. *Dictionnaire des Hérésies*, 1762, 2 vol. in-8.° Il offre une logique saine, un jugement impartial, un savoir profond. Nous en avons cité plusieurs fragmens dans ce Dictionnaire. III. *De la Sociabilité*, 1767, 2 vol. in-12. *Pluquet* combat dans cet ouvrage le système de *Hobbes*, et prouve que l'homme naît bienfaisant et religieux. IV. *Livres classiques* de l'empire de la Chine, 1784, 7 vol. in-12. C'est une traduction du recueil du P. *Noël*, précédé d'un discours bien écrit sur la morale des Chinois. V. *Traité* philosophique et politique sur le luxe, 1786, 2 vol. in-12.

PLUTARQUE, né à Chéronée dans la Béotie, l'an 48 ou 50 avant J. C., descendoit d'une des plus honnêtes et des plus considérables familles de cette ville. On ignore le nom de son père; il en parle comme d'un homme d'un grand mérite et d'un savoir peu commun. Son aïeul *Lamprias* étoit éloquent, avoit une imagination fertile, et se surpassoit

lui-même lorsqu'il étoit à table avec ses amis : car alors son esprit s'animoit d'un nouveau feu, et son imagination toujours heureuse devenoit plus vive et plus féconde. *Plutarque* nous a conservé ce bon mot que *Lamprias* disoit de lui-même. *La chaleur du vin fait sur mon esprit le même effet que le feu produit sur l'encens...* *Plutarque* reçut des leçons de philosophie et de mathématiques sous le philosophe *Ammonius* à Delphes, pendant le voyage que *Néron* fit en Grèce; il pouvoit avoir alors 17 ou 18 ans. Ses talens éclatèrent de bonne heure. Il étoit très-jeune, lorsque sa patrie le députa avec un autre citoyen vers le proconsul pour quelque affaire importante. Son collègue étant demeuré en chemin, il acheva seul le voyage, et fit tout ce que ses concitoyens attendoient de lui. A son retour, comme il se disposoit à en rendre compte au public, son père lui parla ainsi : *Mon fils, dans le rapport que vous allez faire, gardez-vous bien de dire : JE SUIS ALLÉ, J'AI PARLÉ, J'AI FAIT ; mais dites toujours : NOUS SOMMES ALLÉS, NOUS AVONS PARLÉ, NOUS AVONS FAIT, en associant votre collègue à toutes vos actions ; afin que la moitié du succès soit attribué à celui que la Patrie a honoré de la moitié de la commission, et que vous écartiez de vous l'envie, qui suit presque toujours la gloire d'avoir réussi.* C'est ici une leçon bien sage et rarement pratiquée, dit *Rollin*, par ceux qui ont des collègues. Après avoir voyagé en Grèce et en Egypte pour y acquérir les connoissances propres à former un homme de lettres et un sage, *Plutarque* vint à Rome, où il enseigna la philosophie. *Trajan* conçut pour lui une amitié d'autant plus vive, qu'elle étoit fondée sur l'estime. Il l'honora de la dignité proconsulaire, et ce qui étoit plus flatteur, il lui donna sa confiance. *Plutarque* ayant perdu ce généreux bienfaiteur, se retira dans son pays dont il fut l'oracle. Le motif qui le porta à s'y fixer, est remarquable. *Je suis né*, disoit-il, *dans une ville fort petite ; et pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à l'habiter.* Ses concitoyens l'élevèrent aux plus hautes charges de Chéronée. *Plutarque* y coula des jours heureux et tranquilles, uniquement occupé à jouir des plaisirs de l'esprit, et du plaisir encore plus touchant de faire du bien aux hommes. Véritable philosophe pratique, il possédoit sa tranquillité dans les occasions où les plus modérés la perdent. Il avoit un esclave opiniâtre et insolent, qui avoit quelque teinture de philosophie. Un jour qu'il avoit fait une faute considérable, il ordonna qu'on le châtiât. A mesure qu'on le frappoit, il s'épuisoit en plaintes, et jetoit de grands cris mêlés de larmes. Il eut enfin recours aux reproches : il dit à *Plutarque qu'il avoit des sentimens indignes d'un Philosophe, à qui il étoit honteux de se mettre en colère : qu'il l'avoit souvent entendu raisonner sur les tristes effets de cette passion : qu'il avoit même composé un excellent Livre sur la manière de la dompter ; mais que sa conduite envers un Esclave qu'il faisoit maltraiter par emportement, ne s'accordoit point du tout avec les préceptes qu'il avoit donnés dans cet Ouvrage.* — *Plutarque* sans

s'émouvoir, lui répondit avec douceur, *Quoi ! parce que je te fais châtier, tu me crois en colère ? Tu ne vois pourtant pas que mes yeux soient ardens, je ne rougis point, je n'écume point, je ne me répands point en paroles dont je doive me repentir : car tels sont, si tu l'ignores, les signes qui annoncent ordinairement la colère.* Et en même temps, s'étant tourné vers celui qui châtioit son esclave : *Ne laissez pas*, lui dit-il froidement, *pendant que nous conversons ensemble, d'exécuter mes ordres...* On conjecture que *Plutarque* mourut vers l'an 140 de J. C. sous le règne d'*Antonin le Pieux ;* mais il est sûr qu'il vivoit encore l'an 119. Nous avons de *Plutarque*, les *Vies des Hommes Illustres* et des *Traités de Morale.* Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, et des leçons très-utiles pour la conduite de la vie; mais l'ignorance de la bonne physique rend la lecture de plusieurs de ces Traités fort rebutante. La partie des ouvrages de *Plutarque* la plus estimée, est celle qui comprend les *Vies des Hommes Illustres*, Grecs et Latins, qu'il compare ensemble. C'est en effet l'ouvrage le plus propre à former les hommes, soit pour la vie publique, soit pour la vie privée. *Plutarque* n'est point flatteur; il juge des choses ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Il ne loue et ne blâme que par des faits ; et c'est ainsi qu'il faut peindre les hommes. Cet historien moraliste les connoît parfaitement. Un homme de goût, interrogé lequel de tous les livres de l'antiquité profane il voudroit conserver, s'il n'en pouvoit sauver qu'un seul à son choix : *Les Vies de Plutarque*, répondit-il. Quant à sa diction, elle n'est ni pure, ni élégante; mais en récompense, elle est énergique, abondante, et elle s'élève avec le sujet. Le tableau de certaines catastrophes ne le cède point, en vigueur et en coloris, à ceux de *Tacite* et de *Tite-Live*. Il emploie assez fréquemment des comparaisons qui jettent beaucoup de grace et de lumière dans ses réflexions et dans ses récits. *Saint-Evremond* parle ainsi de cet historien philosophe : « *Montaigne* a trouvé beaucoup de rapport entre *Plutarque* et *Sénèque*, tous deux grands philosophes, grands prêcheurs de sagesse et de vertu ; tous deux précepteurs d'empereurs Romains ; l'un plus riche et plus élevé ; l'autre plus heureux dans l'éducation de son disciple *Trajan ;* les opinions de *Plutarque* sont plus douces et plus accommodées à la société ; celles de *Sénèque* plus fermes selon *Montaigne*, plus dures et plus austères selon moi. *Plutarque* insinue doucement la sagesse, et veut rendre la vertu familière dans les plaisirs mêmes. *Sénèque* ramène tous les plaisirs à la sagesse, et tient le seul philosophe heureux. *Plutarque*, naturel et persuadé le premier, persuade aisément les autres ; l'esprit de *Sénèque* se bande et s'anime à la vertu; et comme si ce lui étoit une chose étrangère, il a besoin de se surmonter lui-même.... Les *Vies des Hommes Illustres* sont le chef-d'œuvre de *Plutarque*, et à mon jugement un des plus beaux ouvrages du monde. Vous y voyez ces grands hommes exposés en vue et re-

tirés chez eux-mêmes ; vous les voyez dans la pureté du naturel et dans toute l'étendue de l'action.... Il y a une force naturelle dans le discours de *Plutarque* qui égale les plus grandes actions, mais il n'oublie ni les médiocres, ni les communes, et il examine avec soin le train ordinaire de la vie. Ses comparaisons me paroissent véritablement fort belles ; mais je pense qu'il pouvoit aller plus avant, et pénétrer davantage dans le fond du naturel. » On lui reproche encore d'être trop long dans les unes ; et dans les autres, trop attentif à remarquer des minuties ; trop fécond en remarques triviales et en réflexions communes ; enfin trop prévenu en faveur des Grecs. Il écrit en général comme un vieillard qui se plaît à mêler tous les souvenirs de sa vie dans les faits qu'il raconte. S'il a occasion de parler d'un usage, d'une loi, d'une religion, il en fera l'histoire, sans s'embarrasser si cette histoire sera longue ou courte. On diroit qu'il ne raconte que pour lui-même. Il se trompe encore très-souvent dans ses recherches sur les origines et dans les généalogies de ses héros. Mais malgré ses méprises, nul écrivain ne nous fait mieux connoitre l'antiquité. Les écarts de *Plutarque* se font encore plus sentir dans ses différens *Traités*, qui sans l'excellente morale qu'ils renferment, et un certain intérêt qui règne dans les pensées et dans les sentimens, ne paroîtroient quelquefois que des compilations mal digérées, sans ordre, sans goût, pleines d'anecdotes peu intéressantes et de faits sans vraisemblance. Les meilleures éditions en grec et en latin de *Plutarque*, sont : Celle de *Henri Etienne*, 1572, en 13 vol. in-4°, dont le treizième contient l'Appendice et les Notes ; et celle de *Maussac* en 1624, 2 vol. in-folio. Les *Vies* ont été réimprimées à Londres, 1729, en cinq volum. in-4°, auxquelles il faut joindre les *Apophthegmes*, imprimés en 1741. Nous avons trois Traductions en notre langue des *Vies* ; l'une d'AMYOT, l'autre de TALLEMANT, et la troisième de DACIER. La première, quoique en vieux Gaulois, a un air de fraîcheur qui la fait rajeunir de jour en jour.

PLUTON, (Mythol.) Dieu des Enfers, fils de *Saturne* et de *Rhée*. Lorsque *Jupiter* son frère eut détrôné *Saturne*, il donna à *Pluton* les Enfers en partage. Ce Dieu étoit si noir et si laid, qu'il ne pouvoit trouver une épouse. Il fut obligé d'enlever *Proserpine*, lorsqu'elle alloit puiser de l'eau dans la fontaine d'Aréthuse en Sicile, ou lorsqu'elle cueilloit des fleurs avec ses compagnes. On le représente avec une couronne d'ébène sur la tête, une clef dans sa main, pour marquer qu'il étoit le maître du séjour des morts, et sur un char traîné par des chevaux noirs. Il faisoit sa demeure ordinaire dans les Enfers, et desiroit, dit-on, la mort de tout le monde pour peupler son royaume. Ce Dieu avoit différens noms. Les principaux étoient : *Februus*, à cause des sacrifices expiatoires qu'on faisoit dans les funérailles ; *Jupiter infernus*, *Stygius*, le Jupiter des Enfers et du Styx ; *Summanus* ou *Summus manium*, le Souverain des mânes, et en cette qualité, on croyoit qu'il

lançoit des foudres pendant la nuit.

PLUTUS, (Mythol.) Dieu des richesses, ministre de *Pluton*, étoit fils de *Cérès* et de *Jasion*. *Théocrite* et *Aristophane* disent qu'il étoit aveugle. *Plutus* avoit d'abord la vue bonne, et ne s'attachoit à faire prospérer que les justes; mais *Jupiter* la lui ayant fait perdre, les richesses devinrent indifféremment le partage des bons et des méchans.

PLUVINEL, (Antoine) gentilhomme de Dauphiné, est le premier qui ouvrit en France à la noblesse les écoles du manége, que l'on nomma *Académies*. On étoit auparavant obligé d'aller apprendre cet art en Italie. Il fut premier écuyer de *Henri* duc d'Anjou, qu'il suivit en Pologne, et qui à son retour en France le combla de biens. *Henri IV* lui donna la direction de sa grande écurie, le fit son chambellan, sous-gouverneur de monseigneur le Dauphin, et l'envoya ambassadeur en Hollande. Il mourut à Paris le 24 août 1620, après avoir composé un livre curieux, intitulé: *L'Art de monter à Cheval*, Paris, 1627, in-fol., avec figures. Ce qui fait le prix de cet ouvrage, c'est que *Crispin de Pas* y a gravé d'une manière très-ressemblante, tous les seigneurs qui montoient à cheval dans le manége de *Pluvinel*. Les connoissances de *Pluvinel* ne se bornoient pas à l'art de l'équitation: il possédoit tout ce qui peut faire un négociateur intelligent. On lui a accordé encore les qualités d'un bon citoyen et d'un sujet fidelle.

POCCIANTI, (Michel) natif de Florence, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Servites, et se distingua par son application aux études conformes à son état. Il mourut l'an 1576. On a de lui en latin: I. Une *Histoire* de son ordre depuis l'an 1233 jusqu'à l'an 1566. II. Une *Explication de la Règle de Saint-Augustin*. III. Un *Catalogue des Ecrivains* de sa patrie. IV. Une *Vie de St. Philippe Beniti*, en italien, etc.

I. POCOCKE, (Edouard) né à Oxford en 1604, fut élevé au collége de la *Magdeleine* de cette ville. Le desir qu'il avoit de se perfectionner dans les langues Orientales, lui fit entreprendre le voyage du Levant. Il y fut chapelain des marchands Anglois à Alep, pendant cinq ou six ans. De retour en Angleterre, il devint lecteur en Arabe dans la chaire fondée en 1636 par l'archevêque *Laud*. Ce prélat l'envoya l'année suivante à Constantinople y acheter des manuscrits Orientaux. A son retour on lui donna la cure de Childrey. Quelque temps après, il lia amitié avec *Gabriel Sionite* et avec le célèbre *Grotius*. *Pococke* fut nommé en 1648 professeur en hébreu, et chanoine de l'église de Christ à Oxford, à la sollicitation du roi, qui pour lors étoit prisonnier dans l'isle de Wight. Il fut privé de ces postes en 1650, parce qu'il refusa de prêter le serment d'indépendance. Il se retira alors dans sa cure de Childrey, d'où il retourna à Oxford le printemps suivant. Il y fit les fonctions de lecteur en Arabe dans le collége de Balliol, ne s'étant alors trouvé personne dans

ce collége capable de cette fonction. On lui rendit son canonicat en 1660, au rétablissement du roi *Charles II*. Il mourut à Oxford le 10 septembre 1691, à 87 ans. *Pococke*, revenant de Chypre, en rapporta des médailles et des inscriptions, qui nous ont fait connoître l'alphabet de Phénicie. C'étoit un homme recommandable, non-seulement par ses lumières, mais aussi par l'intégrité de ses mœurs, par sa douceur, par sa modération et par toutes les qualités qui rendent la société aimable. On a de lui des Traductions latines: I. Des *Annales* d'*Eutychius* patriarche d'Alexandrie, Oxford, 1659, 2 volum. in-4.° II. De l'*Histoire* Orientale d'*Abulfarage*, Oxford, 1672, 2 vol. in-4.° III. Une *Version* du Syriaque, de la seconde *Epître de St. Pierre*, de la seconde et de la troisième de *St. Jean*, et de celle de *St. Jude*, 1630, in-4.° IV. Une *Version* du livre intitulé : *Porta Mosis*, 1655, in-4.° V. Des *Commentaires* sur *Michée*, *Malachie*, *Osée* et *Joël*, en anglois, 3 vol. in-fol. VI. Un recueil de *Lettres*. VII. *Specimen Historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4.° VIII. Un grand nombre d'autres ouvrages, imprimés à Londres en 1740, en 2 vol. in-fol. Le style n'est pas leur plus grand mérite; mais on y trouve des recherches abondantes et des versions très-fidelles de plusieurs livres, qui auroient été inconnus sans ses soins laborieux. *Voyez* MENASSEH.

II. POCOCKE, (Richard) docteur en théologie, né à Southampton en 1704, posséda divers bénéfices, et finit par être successivement évêque d'Ossory et de Meath. En 1737 il entreprit le voyage du Levant, après avoir recueilli dans son cabinet toutes les connoissances qui pouvoient le lui rendre plus utile et plus agréable. De retour dans sa patrie en 1742, il en publia la relation en 3 vol. 1743 – 1745. On avoit commencé d'en publier une traduction en françois, en 7 vol. in-12, qui n'a pas été continuée. Le ton de *Pococke* est beaucoup plus sec que celui de *Tournefort* ; et il n'a pas l'art comme celui-ci de choisir les détails intéressans. Ce sont des descriptions du local exactes, mais sèches. Il n'oublie pas cependant de faire connoître les mœurs, quoiqu'il n'ait pas le talent de les peindre avec agrément et avec énergie. Il mourut d'apoplexie en septembre 1765.

POCQUET DE LIVONIÈRE, *Voyez* LIVONIÈRE.

PODALIRE, (Mythol.) fils d'*Esculape* et grand médecin comme son père, fut mené au siége de Troye avec *Machaon* son frère, par les princes Grecs.

PODIEBRACK, (George) gouverneur de Bohême pour le jeune roi *Ladislas* fils d'*Albert d'Autriche*, se fit nommer roi en 1458. Il gagna une bataille contre les Moraviens, et se fit couronner l'an 1461 ; mais l'attachement qu'il avoit à la secte des Hussites, le fit excommunier par *Paul II*. *Podiebrack* se révolta alors ouvertement contre l'église Romaine, et persécuta les Catholiques qui prirent les armes, et appelèrent *Matthias Corvin* pour le mettre sur le trône. *Podiebrack* ne résista que foiblement, et mourut d'hydropisie le 22 mars

de l'an 1471. *Voyez* Matthias *Corvin* et Paul II.

PODIKOVE *ou* Podokove, (Jean) natif de Valachie, s'est fait quoique sans naissance, une espèce de réputation dans le 16e siècle par sa force extraordinaire. Elle étoit si grande, que l'on assure qu'il rompoit en deux un fer de cheval. Ce malheureux assembla une troupe de gens de néant comme lui, entra à leur tête en Valachie, attaqua le prince *Pierre* qui en étoit vaivode allié de *Battori*, et le dépouilla de ses états. A la nouvelle de cette révolution, le roi de Pologne écrivit à *Christophe* son frère prince de Transilvanie, de donner du sécours au prince détrôné. *Christophe* passa donc en Valachie, et le sort des armes s'étant déclaré pour lui, *Podikove* fut obligé de chercher un asile dans Nimirouf, place appartenante à la Pologne. Mais ne s'y trouvant pas encore en sureté, il se rendit à *Nicolas Sieniawski* gouverneur de Kaminieck et commandant des milices de la Russie, à condition qu'on lui laisseroit la vie. De là il fut envoyé à *Battori* roi de Pologne. Tout cela se passoit en 1579. *Podikove* ne fut pas plus en sureté en Pologne. Le grand seigneur *Amurat* envoya un exprès pour demander qu'on le lui remît, et on satisfit ce prince. *Podikove* eut la tête tranchée à Varsovie même, en présence de l'envoyé du grand seigneur, comme perturbateur du repos public.

PŒNA, (Mythol.) Déesse de la Punition, étoit adorée en Afrique et en Italie. *Apollon* irrité contre les Argiens, envoya un monstre qui prenoit les enfans jusques dans les bras de leurs mères; on le nommoit *Pœna*. Il fut tué par *Corœbus*, à qui on rendit les honneurs divins en reconnoissance de ce service. *Voy.* Psamathé.

POERSON, (Charles) peintre, mort à Paris en 1660; et son fils *Charles-François* mort en 1725 à 73 ans, ont laissé quelques bons Tableaux. Le père étoit de Lorraine.

PŒTUS, *Voyez* Arrie.

I. POGGIO BRACCIOLINI, (Jean-François) appelé communément le Pogge, naquit à Terra-Nova dans le territoire de Florence en 1380. Il étudia dans cette ville la langue latine sous *Jean de Ravenne*, et la grecque sous *Emmanuel Chrysoloras*. Elevé par de tels maîtres, il fit des progrès rapides. Son mérite lui procura la place d'écrivain apostolique et celle de secrétaire des papes, depuis *Boniface IX* jusqu'à *Calixte III*. Pendant la tenue du concile général de Constance, il fut envoyé dans cette ville pour y chercher des manuscrits anciens, et il eut le bonheur d'en déterrer un grand nombre. Le supplice de *Jérôme de Prague* remua son ame naturellement sensible: il écrivit une Lettre en faveur de cet hérétique. (Voyez *Icones* de *Théodore de Bèze.*) De Constance il passa en Angleterre, et y continua ses recherches. De retour à Rome, il remplit son emploi de secrétaire pendant quelque temps, et en sortit après environ quarante ans de séjour, pour se rendre à Florence où il s'étoit marié en 1435. Il obtint la place de secrétaire

de la république, et ne cessa pas de l'être des papes. Il fit bâtir auprès de Florence une maison de campagne où il passa dans un doux repos le reste de ses jours, qui finirent le 30 octobre 1459, à 79 ans. Le *Pogge* avoit l'esprit satirique, et il aimoit sur-tout à l'exercer contre ses ennemis. *Paul-Jove* dit qu'un jour, en présence des secrétaires apostoliques, la malignité de sa langue lui attira deux soufflets de la part de *George de Trébisonde*. *Varillas* a brodé cette aventure à sa manière. « Un jour que l'on critiquoit les Brefs selon la coutume, dans une assemblée de gens de lettres, *Poggio* ne put souffrir qu'on en louât un qui avoit été dressé par *George de Trébisonde*, et il lui échappa ce vers satirique :

Græculus esuriens in cœlum, jusseris, ibit.

George qui n'entendoit pas raillerie, lui repartit sur-le-champ par une couple de soufflets qui furent suivis d'une risée si générale, que *Poggio* fut obligé de se cacher, et même de sortir le lendemain de Rome où il jugeoit bien qu'il n'y avoit rien pour lui après un tel affront. Il retourna donc à Florence. » Mais il ne manque à tout cela que la vérité. *Poggio* resta long-temps à Rome après cette aventure, qu'il ne regardoit pas comme un affront; parce que ce fut selon lui une véritable querelle où il se défendit fort bien et où il y eut non-seulement des soufflets donnés, mais des coups de pied, de bâton et d'épée. Quoi qu'il en soit, son caractère mordant fut la première origine de cette dispute. L'impiété de ses sentimens, la licence de ses mœurs ne le firent pas moins haïr que la malignité de ses censures. *Le Pogge*, disoit *Érasme* qui ne l'aimoit pas, *est un écrivain si peu instruit, que quand même il ne seroit pas tout rempli d'obscénités, il ne mériteroit pas qu'on se donnât la peine de le lire; mais il est en même temps si obscène, que, fût-il le plus savant des hommes, les gens de bien devroient toujours le regarder avec horreur.* Il avoit eu trois fils d'une maîtresse, dans le temps qu'il étoit ecclésiastique; mais ses mœurs furent plus réglées depuis son mariage. Outre que l'âge avoit modéré le feu de ses passions, son épouse étoit bien propre à le fixer, par les graces de sa figure et les agrémens de son caractère. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Oraisons funèbres* prononcées au concile de Constance. II. *Histoire de Florence*, en latin, depuis l'an 1350 jusqu'à 1455, que *Reconati* a publiée pour la première fois in-4°, en 1715, avec des notes et la vie de l'auteur. Il y en avoit long-temps auparavant des versions italiennes. Celle de son fils *Jacques*, à Venise, 1476, in-folio, n'est pas commune. Cet ouvrage manque de fidélité et d'exactitude. L'auteur cache tout ce qui peut faire tort à sa patrie. Sa partialité lui mérita cette épigramme de *Sannazar* :

Dùm patriam laudat, damnat dùm Poggius hostem,
Nec malus est civis, nec bonus historicus.

III. Un Traité *De varietate Fortunæ*, que l'abbé *Oliva* fit imprimer pour la première fois in-4°, à Paris, en 1723. IV. Deux livres

d'*Épîtres*. V. *Facetiæ*. Ce recueil de bons mots et de contes a plus contribué à faire connoître *le Pogge*, que tout ce qu'il a écrit d'ailleurs. Il fut le premier qui publia quelque chose de supportable dans ce goût-là. Il a été suivi de plusieurs autres auteurs, qui souvent ont pillé ses contes, sans lui en faire honneur. Nous voyons dans la préface de cet ouvrage quelle en fut la première origine. Il y raconte que sous le pontificat de *Martin V* quelques gens d'esprit, *Antoine Lusco*, *Cincio* Romain, *Razello* de Bologne, le *Pogge*, etc., avoient pratiqué dans le Vatican un petit réduit, où ils s'assembloient pour parler librement de toutes choses et de tout le monde. Ils appeloient cet endroit *il Buggiale* : ce qui signifie en italien, un lieu de récréation où l'on débite des fables, des bagatelles et des médisances. On y disoit des nouvelles, on y faisoit des contes ; on frondoit tout ce qu'on n'approuvoit pas, et on approuvoit fort peu de choses. On n'y épargnoit pas surtout le pape, qui pour l'ordinaire étoit le premier sur les rangs. C'est de cet asile de la gaieté et de la liberté que sortirent la plupart des bons mots et des plaisanteries qu'on lit dans les *Facéties* du *Pogge*. Cet ouvrage dont les expressions et les images sont beaucoup trop libres, trouva des censeurs, mais encore plus de lecteurs. C'est là où notre célèbre *la Fontaine* a puisé la fable charmante du *Meûnier et son Fils*. La première édition est sans date et sans indication de lieu, in-4.° On la reconnoît à une Dédicace, *Glorioso et felici militi Raimundo*, etc. Celles du 15ᵉ siècle sont rares : on les trouve dans le *Laurentius Valla*, et dans *Petrarcha*, *De salibus Virorum illustrium*, sans date, in-4.° Il y en a une vieille Traduction françoise, 1549, in-4° ; 1605, in-12 ; et une autre plus élégante, par *Durand*, Amsterdam, 1711, in-12. VI. Les cinq premiers *Livres* de *Diodore* de Sicile, *traduits en latin*, et d'autres ouvrages, Strasbourg, 1510, in-folio ; et Basle, 1538. VII. Parmi les livres des anciens qu'il a découverts, on compte ceux de *Quintilien*, qu'il trouva dans une vieille tour du monastère de Saint-Gal : (*Voy.* QUINTILIEN.) une partie de l'*Asconius Pedianus* : les treize premiers livres de *Valerius Flaccus* ; *Ammien Marcellin* ; un morceau *De finibus et legibus*, de *Cicéron* ; *Lucrèce* ; *Manilius* ; *Silius-Italicus*, etc. Ces découvertes rendront sa mémoire éternellement chère aux amateurs de l'antiquité. On a un *Poggiana*, avec une Vie du *Pogge*, in-12, en 2 vol. par *Jacques Lenfant* ; recueil curieux, mais inexact, comme la plupart de ceux de ce genre.

II. POGGIO, (Jacques) fils du précédent, et héritier de son esprit, fut pendu en 1478, pour avoir trempé dans la conjuration des *Pazzi*. On a de lui : I. Une *Traduction* italienne de l'*Histoire de Florence*, par son père. II. La *Vie de Cyrus*, que son père avoit mise en grec. III. Quelques *Vies* d'empereurs Romains. IV. Un *Commentaire* sur le *Triomphe de la Renommée*, poëme de *Pétrarque*. V. La *Vie* de *Philippe Scholarius*, et quelques autres ouvrages.

III. POGGIO, (Jean-François) chanoine de Florence et

secrétaire de *Léon X*, mort en 1522, à 79 ans, étoit frère du précédent. On a de lui un *Traité du pouvoir du Pape et de celui du Concile*. Il y exalte beaucoup la puissance pontificale.

POIDRAS, nom d'un imposteur Anglois du temps d'*Edouard II* roi d'Angleterre, en 1314. Il étoit fils d'un tanneur d'Excester, et chercha à enlever la couronne à ce prince. Il soutenoit qu'il étoit lui-même *Edouard*, et qu'il avoit été changé par sa nourrice. Un projet si extraordinaire et si mal conçu, ne fit que conduire l'imposteur au gibet, au lieu de lui procurer le trône où il avoit voulu monter.

I. POILLY, (François) graveur, né à Abbeville en 1622, mort à Paris en 1693, à 71 ans, eut pour maître *Pierre Duret*. Il perfectionna ses talens par un long séjour à Rome. De retour à Paris, il donna au public plusieurs Planches de dévotion, d'histoire, et des portraits de diverses grandeurs. *Louis XIV* le fit son graveur ordinaire par un brevet du 31 Décembre 1664, *en considération*, dit ce monarque, *de son expérience et des beaux Ouvrages qu'il a mis au jour, tant en Italie où il a séjourné, qu'à Paris.... Poilly* étoit aussi bon dessinateur que graveur habile. Tous ses ouvrages sont au burin pur, à la réserve d'un portrait de *Baronius*, qu'il fit à l'eau forte pour être mis à la tête des Œuvres de ce savant cardinal. Il ne profana jamais son talent par aucun sujet libre. L'Œuvre de ce maître est très-considérable, quoiqu'il donnât beaucoup de temps et de soins à finir ses Planches. La précision, la netteté et le moëlleux de son burin, font rechercher ses ouvrages, dans lesquels il a su conserver la noblesse, les graces et l'esprit des grands maîtres qu'il a copiés.

II. POILLY, (Nicolas) frère du précédent et son élève, mort en 1696, âgé de 70 ans, s'est fait aussi un nom dans la gravure; le Portrait a été sa principale occupation. L'un et l'autre ont laissé des enfans qui se sont appliqués à la peinture et à la gravure.

POINSINET, (Antoine-Alexandre-Henri) né à Fontainebleau en 1735, d'une famille attachée au service de la maison d'*Orléans*, auroit pu prendre l'emploi de son père; mais le démon de la métromanie le domina de bonne heure. Depuis 1753 qu'il publia une mauvaise Parodie de l'opéra de *Titon et l'Aurore*, il n'a cessé de se faire jouer sur tous nos théâtres. Il se consacra sur-tout à l'Opéra Comique, et à l'aide du musicien, la plupart de ses pièces furent applaudies. Celles qui eurent le plus de succès, sont : *Gilles garçon Peintre; Sancho-Pança;* le *Sorcier; Tom-Jones; Ernelinde* ou *Sandomir*, tragédie lyrique en 5 actes. Elles offrent du naturel dans le dialogue, et des coupes de vers favorables au chant. Ses autres ouvrages sont peu dignes d'être cités, si l'on en excepte *le Cercle* ou *la Soirée à la mode*, comédie à tiroirs, en un acte, pleine de détails piquans, et restée au théâtre François : mais quelques-uns ont refusé de le reconnoître pour auteur de cette pièce. On la lui contestoit un

présence de l'abbé *de Voisenon*; et on disoit que *Poinsinet* n'avoit pas été assez admis dans la bonne société, pour la peindre si bien. *Si cela est*, dit l'abbé de Voisenon, *il faut avouer qu'il a bien écouté aux portes.... Poinsinet* aimoit à voyager. Il avoit parcouru l'Italie en 1760; et voulant voir l'Espagne, il partit en 1769, comptant travailler dans ce royaume à la propagation de la musique italienne et des ariettes françoises; mais il se noya malheureusement dans le Guadalquivir. Il étoit de l'académie des Arcades et de celle de Dijon. *Poinsinet* joignoit à quelque talent une singulière ignorance des choses les plus communes, et une extrême crédulité. Comme son ignorance étoit mêlée de beaucoup de vanité, on lui persuadoit tout ce qu'on vouloit. Une société de *Persifleurs* s'empara de lui pour l'accabler de ridicules. On lui fit croire que plusieurs femmes distinguées étoient amoureuses de lui : on lui donna de faux rendez-vous, qui ne le désabusèrent point. On lui proposa d'acheter la charge d'*Ecran* chez le roi, et on le fit griller pendant quinze jours pour accoutumer ses jambes à soutenir l'ardeur d'un brasier. On lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice; mais qu'il falloit préalablement apprendre le russe. Il crut étudier cette langue, et au bout de six mois il vit qu'il avoit appris le bas-breton. C'est lui qui fit imaginer le mot de *mystification*, pour exprimer l'art de tirer parti d'un homme simple, en riant de sa crédulité.

POINTIS, (Louis de) chef d'escadre, célèbre par l'expédition de Carthagène en 1697, eût moins de succès au siége de Gibraltar que l'amiral *Leak* lui fit lever. Il mourut en 1707, à 62 ans... Voyez la *Relation de l'expédition de Carthagène*, écrite par *Pointis*, Amsterdam, 1598, in-12.

POIRÉE, (Gilbert de la) *Voyez* PORRÉE.

POIRET, (Pierre) né à Metz en 1646, d'un fourbisseur, fut mis dans sa jeunesse chez un sculpteur; mais il le quitta pour s'appliquer au latin, au grec, à l'hébreu, à la philosophie et à la théologie. Il se rendit en 1668, à Heidelberg, où il fut fait ministre, et en 1674 à Anweil, où il obtint la même place. Pendant son séjour dans cette ville, les ouvrages des Mystiques, et sur-tout ceux de *la Bourignon*, échauffèrent tellement son cerveau, qu'il résolut de vivre et d'écrire comme eux. Il admiroit principalement cette célèbre rêveuse, et il n'en parloit qu'avec enthousiasme. Mad. *Guyon*, autre esprit à peu près de même trempe, avoit aussi beaucoup de part à son estime. *Poiret* se retira sur la fin de ses jours, à Reinsberg en Hollande, où il mourut le 21 mai 1719, âgé de 73 ans. C'étoit un homme intérieur, et qui pour mieux penser aux choses spirituelles, s'étoit entièrement séparé du monde. La solitude ne fit qu'exalter son imagination au lieu de la calmer. Malgré sa dévotion, dit *Niceron*, il n'étoit point endurant. L'état passif qu'il recommandoit tant, ne l'empêchoit pas de donner à ses adversaires des noms qui prouvoient en lui une bile très-active.

On

On a de ce ministre plusieurs ouvrages dignes de lui, c'est-à-dire, écrits en illuminé. Les principaux sont : I. *Cogitationes rationales de Deo, animâ et malo.* II. *L'Œconomie Divine*, 1687, en sept vol. in-8.º L'auteur appelle son livre « un système universel et démontré des œuvres et des desseins de Dieu envers les hommes. » Il croit y expliquer avec évidence les vérités de la nature et de la grace, les principes de la raison et de la foi. La plupart des sentimens de *la Bourignon*, reparoissent dans cet ouvrage. Ceux qui aiment les pensées nouvelles et extraordinaires, dit *Niceron*, y trouveront de quoi se satisfaire. III. *La Paix des bonnes Ames*, in-12. IV. *Les principes solides de la Religion Chrétienne*, etc. in-12. V. *La Théologie du Cœur*, deux vol. in-12. VI. Une *Édition* des *Œuvres* de *la Bourignon*, en 21 vol. in-8°, avec une Vie de cette pieuse enthousiaste, et plusieurs *Traités* de Mad. *Guyon* et d'autres auteurs qu'il croyoit conformes à ses idées. *Poiret* étoit né pour les travers en tout genre. Aussi pitoyable raisonneur en philosophie, qu'alambiqueur subtil en théologie, il attaqua *Descartes* dans un Traité *De eruditione triplici*, deux vol. in-4°, imprimé à Amsterdam, 1707. On l'a comparé au serpent qui mordoit la lime. Il y a cependant quelques observations, dont un bon esprit pourroit profiter en les débarrassant de beaucoup d'opinions singulières et insoutenables. *Voyez* SAURIN (Jacques).

I. POIRIER, (Claude) habile sculpteur Parisien, mort à Varsy diocèse d'Auxerre, en 1729, à 73 ans, orna de ses ouvrages les jardins de Marly et de Versailles.

II. POIRIER, (Germain) né à Paris en 1724, fit profession dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur en 1740, et la quitta en 1769. Il fut l'un des coopérateurs de l'*Art de vérifier les dates*, et donna en 1767, avec D. *Précieux* le onzième volume de la nouvelle *collection* des historiens des Gaules et de la France, commencée par D. *Bouquet*. Ce volume est précédé d'une savante préface de 243 pages, où les éditeurs ont recueilli tous les traits curieux et intéressans, répandus dans ce tome et dans le précédent. *Poirier* étoit de l'Institut national. Il est mort au commencement de 1803, âgé d'environ 80 ans. C'étoit un savant communicatif, et très-instruit de tout ce qui regardoit le moyen âge. « C'est sur-tout, a dit M. l'abbé *Sicard*, l'ame simple et bonne de *Poirier*, ce caractère toujours égal et fait pour les douces vertus, cette franchise ingénue, cette droiture, cet amour pour la vérité, cette timidité naturelle qui cachoit tant de connoissances, et qui ne lui permettoit pas de se replier sur lui-même pour y jeter un regard de complaisance.... Voilà sur-tout ce qui le rendoit recommandable, et ce qui est bien plus rare que le savoir. Aussi personne n'étoit moins content de lui-même, et plus content des autres. Nul n'étoit plus ami de la sagesse, et plus indulgent envers ceux qui avoient le malheur de n'en pas connoître le charme et toute la puissance. »

POIRIER, (les Chevaliers DU) *Voyez* GOMÈS-FERNAND.

I. POIS, (Antoine le) médecin de *Charles III* duc de Lorraine, très-versé dans la connoissance de l'antiquité, mort en 1578 à Nancy sa patrie, est auteur d'un ouvrage curieux et recherché, intitulé : *Discours sur les Médailles et Gravures antiques*, à Paris, 1579, in-4.° Le *Priape* qui doit être au verso de la page 146, est quelquefois effacé.

II. POIS, (Nicolas le) médecin et frère du précédent, lui survécut. Il eut un fils, *Charles* LE *Pois*, qui fit aussi la profession de médecin, fut placé en cette qualité auprès du duc *Henri II*, et mourut en 1655. Le père et le fils appelés en latin *Pisones*, partagèrent entr'eux les parties diverses de cette science, et les *Traités* qu'ils en ont donnés forment une espèce de Corps complet de médecine. Ils furent imprimés séparément lorsqu'ils parurent. Le célèbre *Boerhaave*, excellent juge en cette matière, les crut dignes d'être recueillis ensemble, et en donna une édition à Leyde, 1736, en deux vol. in-4.° Il les regardoit comme une bonne bibliothèque médicale.

POISLE, (Jean) conseiller au parlement de Paris, avide de biens, s'en procura par des moyens malhonnêtes. Il fut condamné par arrêt de son corps, rendu le 19 mai 1582, à faire amende honorable, et déclaré incapable de tenir office royal de judicature. Il y a sur cette affaire deux Livres assez rares : l'un *Légende de M. Jean Poisle*, contenant les moyens qu'il a tenus pour s'enrichir, 1576, in-8.° L'autre, *Avertissement et Discours des chefs d'accusation*, etc. avec l'Arrêt, 1582, in-8.° Son fils *Jacques* POISLE, mort en 1623, ne laissa pas d'être conseiller au parlement. Il est auteur de quelques *Poésies*, 1626, in-8.° Ce dernier eut une fille, *Françoise Poisle*, mère du maréchal *de Catinat*.

I. POISSON, (Nicolas-Joseph) prêtre de l'Oratoire, entra dans cette célèbre congrégation en 1660. Il voyagea en Italie, et y fit admirer son esprit et son érudition. De retour à Paris sa patrie, il fut fait supérieur de la maison de Vendôme. Il cultiva les mathématiques et la littérature. Il avoit beaucoup étudié les ouvrages de *Descartes* son ami, et la reine *Christine* voulut l'engager à écrire la Vie de ce philosophe ; mais il s'en excusa. Ce savant mourut à Lyon le 5 mai 1710, dans un âge avancé. On a de lui : I. Une *Somme des Conciles*, imprimée à Lyon en 1706, en deux vol. in-folio, sous ce titre : *Delectus Auctorum Ecclesiæ universalis*, seu *nova Gemma Conciliorum*, etc. ; près de la moitié du second volume est remplie de notes sur les Conciles. II. Des *Remarques* estimées, sur le *Discours de la Méthode*, sur la *Mécanique* et sur la *Musique* de *Descartes*. III. Une *Relation* de son *Voyage d'Italie*, dans laquelle il parle des savans Italiens de son temps. IV. Un *Traité des Bénéfices*. V. Un autre sur les *Usages* et les *Cérémonies* de l'Église. Ces trois derniers ouvrages sont manuscrits. On dit qu'il possédoit plusieurs écrits de *Clémangis* et de *Théophylacte*, qui n'ont point encore vu le jour.

II. POISSON, (Raimond) né à Paris d'un mathématicien célèbre, perdit son père dans un âge fort tendre. Le duc *de Créqui*, premier gentilhomme de la Chambre, se l'attacha, et lui servit en quelque sorte de père. Mais *Poisson* entraîné par sa passion pour la comédie, abandonna son bienfaiteur et alla exercer le métier de comédien dans les provinces. Quelques années après, *Louis XIV* faisant le tour de son royaume, se trouva à une pièce où *Poisson* jouoit. Il en fut si satisfait, qu'il le choisit pour un de ses comédiens, et le remit même dans les bonnes graces du duc *de Créqui* qui fut toujours depuis son protecteur et celui de sa famille. *Poisson* mourut à Paris en 1690. Il a excellé dans le comique, et il est regardé à cause de son jeu à la fois fin et naturel, comme un des plus grands comédiens qui aient paru sur notre théâtre. Le rôle de *Crispin* est de son invention; et comme il jouoit avec des bottines, les acteurs qui ont depuis représenté ce rôle, ont aussi retenu cette chaussure. Les comédies de *Poisson* sont fort réjouissantes, et ce n'est ni le naturel, ni la facilité qui leur manquent, mais bien la correction du style et l'exactitude de la versification. On a conservé au théâtre, le *Baron de la Crasse* et le *Bon Soldat*, comédies en un acte. Ses autres pièces dramatiques sont : *Lubin*, le *Fou de qualité*, l'*Après-souper des Auberges*, le *Poëte Basque*, les *Faux Moscovites*, la *Hollande malade*, les *Femmes coquettes*, les *Foux divertissans*. Presque toutes ces pièces de comédie sont en un acte, ce qui le fit surnommer un *cinquième d'auteur*. Leur plus ample édition est celle de Paris, 1743, en deux vol. in-12. On lui a attribué faussement le *Mercure galant*, qui est de *Boursault*. (*Voyez* ce mot.) *Poisson* n'étoit pas plaisant seulement sur le théâtre, il l'étoit encore plus dans la société. Son imagination vive et gaie étoit inépuisable. Etant allé un jour chez le grand *Colbert* qui avoit tenu sur les fonts un de ses enfans, pour le prier d'accorder un emploi à son filleul, il fit, dit-on, à la demande de la compagnie distinguée qui desira un impromptu, le quatrain suivant :

> Ce grand Ministre de la paix,
> *Colbert*, que la France révère,
> Dont le nom ne mourra jamais;
> Hé bien! tenez, c'est... mon Compère.

Puis il ajouta :

> Fier d'un honneur si peu commun,
> On est surpris si je m'étonne
> Que de deux mille emplois qu'il donne,
> Mon fils n'en puisse obtenir un.

Ces quatre derniers vers valurent au fils du spirituel solliciteur, un emploi de contrôleur général des Aides.

III. POISSON, (N...) fils aîné du précédent, prit le parti des armes, se distingua en qualité de volontaire, sous les yeux de *Louis XIV*, au siége de Cambrai, et y fut tué. Le roi témoigna qu'il étoit sensible à cette perte. *Poisson* avoit autant d'esprit que de courage.

IV. POISSON, (Paul) frère cadet du précédent, fut d'abord porte-manteau de *Monsieur* frère

unique de *Louis XIV;* mais ayant hérité des talens de son père pour le comique, il ne put résister à son attrait pour le théâtre. Il le quitta et y remonta plusieurs fois, et se retira enfin avec sa famille à Saint-Germain-en-Laie, où il mourut en 1735, à 77 ans. Mad. *de Gomès* étoit sa fille.

V. POISSON, (Philippe) fils aîné de ce dernier, mourut à Paris en 1743, à 60 ans, après avoir joué, pendant 5 ou 6 ans, la comédie avec beaucoup de succès. On a de lui six comédies : I. Le *Procureur arbitre.* II. La *Boîte de Pandore.* III. *Alcibiade,* en trois actes et en vers, où il y a plusieurs traits d'esprit, mais qui manque de conduite et de vraisemblance. IV. L'*Impromptu de Campagne.* Cette pièce, ainsi que le *Procureur arbitre,* reparoît très-souvent sur la scène Françoise. V. Le *réveil d'Epiménide.* VI. Les *ruses d'amour.* Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12.

VI. POISSON, (Pierre) Cordelier, né à Saint-Lo en Normandie, ensuite définiteur général de tout l'ordre de Saint-François, puis provincial et premier Père de la grande province de France, se distingua par ses talens pour la prédication. Il faisoit sur-tout admirer sa profonde connoissance de l'Écriture et l'éclat imposant de son éloquence. Il prêcha l'Avent à la cour en 1710. Nous avons de lui deux *Oraisons funèbres,* de Monseigneur le *Dauphin* et du duc *de Boufflers;* l'une imprimée en 1711 et l'autre en 1712, et toutes deux remplies de traits frappans. Nous connoissons encore du P. *Poisson* le *Panégyrique de Saint François d'Assise,* 1733, in-4.° Ce discours est composé dans le goût des vieux Sermonaires. Les auteurs profanes, les Pères de l'Église, les écrivains Ecclésiastiques, les poëtes, les orateurs, les philosophes y sont cités tour-à-tour. L'auteur, qui aux talens de la chaire allioit une connoissance peu commune du Droit canon, joua pendant quelque temps un rôle dans son ordre; mais son despotisme et l'irrégularité de ses mœurs, lui firent perdre son autorité. On lui appliqua ces vers du chevalier de *Cailly :*

> **Pour nous persuader sans discours superflus,**
> **Dites-en moins, faites-en plus.**

Il fut obligé de quitter Paris, et il mourut en exil, à Tanley, en 1744.

VII. POISSON, (N.) marquis de Menars et de Marigni, frère de la célèbre marquise de *Pompadour,* avoit acquis dès sa jeunesse des connoissances assez approfondies en géometrie et en architecture. Désigné pour remplacer M. de *Tournehem,* ordonnateur général des bâtimens du roi, il voyagea en Italie, et s'y fit accompagner par l'architecte *Soufflot,* le célèbre graveur *Cochin* et l'abbé *le Blanc.* De retour de ce voyage, il obtint la surintendance des bâtimens. Alors, il augmenta les prix des tableaux d'histoire à l'académie de Peinture, fixa une somme annuelle pour faire sculpter les statues des grands hommes François, régénéra l'architecture publique, et fit venir *Soufflot* de Lyon pour lui confier la construction de Sainte-Geneviève. En 1755, *Marigni* reçut le cordon bleu et

fut nommé secrétaire de cet ordre. Il voulut achever le Louvre; mais les dépenses nécessaires pour la guerre ne le lui permirent pas. La seule construction qu'il y put faire, c'est le guichet qui porte son nom. Dégoûté des tracasseries que lui suscita l'abbé *Terray*, il se retira en 1773 dans l'une de ses terres, sans desir de revoir la cour, au milieu de l'amitié et des artistes dont il fut l'ami plus encore que le protecteur. Il mourut en 1781.

POISSON, *Voyez* BOURVALAIS *et* POMPADOUR.

POISSONNIER, (Pierre-Isaac) né a Dijon le 5 juillet 1720, étudia la médecine, et fut nommé en 1746 professeur de la faculté de Paris. Ce fut l'un des premiers qui ouvrit un cours de chimie dans la capitale. En 1758 il fut envoyé par le gouvernement à l'impératrice de Russie *Elizabeth*, qui l'avoit demandé à la cour de France, pour veiller sur sa santé. Pendant son séjour à Pétersbourg, il s'occupa beaucoup de l'expérience sur la congélation du mercure; et à son retour en France, il fut couvert de titres honorables et de récompenses. Associé libre de l'académie des Sciences, premier médecin des armées, inspecteur général de la médecine dans les colonies, il obtint outre le traitement de ces diverses places, une pension de 12,000 liv. *Poissonnier* pendant la révolution, fut enfermé dans la prison de Saint-Lazare avec toute sa famille. Rendu à la liberté après la chûte de Robespierre, il succomba à de douloureuses infirmités le 25 fructidor an 7 (1797), à l'âge de 79 ans. Ses ouvrages sont: I. Les tomes 5 et 6 du *Cours de chirurgie*, dicté par *Col de Villars*. Ils renferment un bon traité des fractures et luxations, 1749, in-8.° II. *Essai* sur le moyen de dessaler l'eau de la mer, 1763. Ce moyen réussit d'après les expériences qui furent faites. III. *Traité* des fièvres de Saint-Domingue, 1763, in-8.° IV. *Autre* sur les maladies et la nourriture des gens de mer, 1780, deux vol. in-8.° V. *Abrégé d'Anatomie*, 1783, deux vol. in-12. Il est destiné aux élèves en chirurgie pour la marine.

POITIERS, *Voy.* PIERRE de... n.° XIX.

POITIERS, (DIANE de) duchesse de Valentinois, née le 31 mars 1500, étoit fille de *Jean de Poitiers* comte de Saint-Vallier, d'une famille illustre et ancienne du Dauphiné. Elle reçut de la nature les charmes de la figure et ceux de l'esprit. Elle fut d'abord fille d'honneur de la reine *Claude*, et se servit de son crédit utilement pour sa famille. Son père, convaincu d'avoir favorisé la fuite du connétable *de Bourbon*, fut condamné le 16 janvier 1523, à avoir la tête tranchée. L'arrêt alloit être exécuté, lorsque sa fille alla, dit-on, se jeter aux genoux de *François I*, et obtint par ses larmes et sur-tout par ses attraits, la grace du coupable. Mais il est plus probable que cette grace fut accordée *aux prières du comte* de Maulevrier, *Grand Sénéchal de Normandie, et des autres parens et amis de* Saint-Vallier. C'est du moins ainsi que s'exprime *François I* dans les lettres de rémission ou de com-

mutation de peine. *Voltaire* dit dans son *Histoire du Parlement de Paris*, que *François I*, selon la tradition, ne sauva la vie au père que pour jouir de *Diane* sa fille ; et que cette tradition seroit plus vraisemblable, si *Diane* n'avoit pas été alors un enfant de 14 ans, qui n'avoit pas encore paru à la cour. Cet historien se trompe sur ces deux faits. *Diane* avoit alors 23 ans, et elle étoit déjà connue à la cour sous le nom de *la Grande Sénéchale*. Quoi qu'il en soit, la peur fit sur l'esprit de *Saint-Vallier* une telle révolution, qu'en une nuit les cheveux lui blanchirent. (*Voyez* un pareil exemple, *article* I. GUARINI.) Il tomba même dans une fièvre violente, dont il ne put jamais guérir, même après que le roi lui eut accordé son pardon : c'est de là qu'est venu le proverbe de la *FIEVRE de SAINT-VALLIER*. *Diane* sa fille avoit été mariée en 1514, à *Louis de Brezé* grand-sénéchal de Normandie, dont elle eut deux filles : l'une mariée au duc *de Bouillon*, l'autre au duc *d'Aumale*. *Brezé* étant mort en 1531, sa veuve conserva le nom de *Grande Sénéchale* qu'elle avoit porté du vivant de son époux. Elle avoit au moins quarante ans, lorsque le roi *Henri II*, qui n'en avoit que dix-huit, en devint éperdument amoureux ; et quoiqu'âgée de près de 60 à la mort de ce prince, elle avoit toujours conservé le même empire sur son cœur. *Henri* perdit dans le commerce de *Diane* la rudesse et la férocité que le maniement des armes et les autres exercices violens auxquels il étoit fort adonné, n'eussent pu manquer de lui faire contracter. Il y puisa une affabilité, une égalité d'ame et une douceur de caractère, qui ne se démentirent dans aucun instant de sa vie. Mais sans doute il y puisa aussi cet esprit de dissipation, ce goût de faste et de représentation, et cette aveugle prodigalité qui ruinèrent les finances et préparèrent les malheurs des règnes suivans ; et dans ce sens on peut assurer, dit M. *Garnier*, que les avantages d'une pareille éducation n'en compensèrent point les inconvéniens. Les graces et la beauté de *Diane* furent à l'épreuve du temps. Elle ne fut jamais malade ; dans le plus grand froid elle se lavoit le visage avec de l'eau de pluie ; elle n'usa jamais d'aucune pommade. Eveillée tous les matins à six heures, elle montoit souvent à cheval, faisoit une ou deux lieues, et venoit se remettre dans son lit, où elle lisoit jusqu'à midi. Tout homme un peu distingué dans les lettres pouvoit compter sur sa protection. Sa fierté répondoit à sa naissance. *Henri II* ayant voulu reconnoître une fille qu'il avoit eue d'elle, *Diane* lui répondit : *J'étois née pour avoir des enfans légitimes de vous. J'ai été votre maîtresse, parce que je vous aimois : je ne souffrirai pas qu'un Arrêt me déclare votre concubine.* Le règne de *Henri II* fut celui de *Diane ;* mais dès que ce prince fut à l'extrémité, les courtisans qui l'avoient long-temps adorée lui tournèrent le dos suivant l'usage. *Catherine de Médicis* lui envoya ordre de rendre les pierreries de la couronne, et de se retirer dans un de ses châteaux. *Le Roi est-il mort ?* demanda-t-elle à celui qui étoit chargé de cette commission.

— *Non, Madame*, répondit celui-ci; *mais il ne passera pas la journée. —Hé bien*, répliqua-t-elle, *je n'ai donc point encore de maître, et je veux que mes ennemis sachent que quand ce Prince ne sera plus, je ne les crains point. Si j'ai le malheur de lui survivre long-temps, mon cœur sera trop occupé de la douleur de sa perte, pour que je puisse être sensible aux chagrins qu'on voudra me donner.* Dès que le roi eut expiré, elle se retira en 1559 dans sa belle maison d'Anet, qu'elle acheva de faire bâtir, et où elle mourut le 26 avril 1566, à 66 ans. Elle est, je pense, la seule maîtresse pour qui l'on ait frappé des médailles. On en voit encore une aujourd'hui, où elle est représentée foulant aux pieds l'amour, avec ces mots: *J'ai vaincu le vainqueur de tous; OMNIUM VICTOREM VICI.* Les Calvinistes, qui ne l'aimoient pas, ont mis *Clément Marot* au rang de ses amans favorisés, et lui ont reproché de s'être enrichie aux dépens du peuple. *Brantome* la peint d'une manière plus favorable. « Je la vis, dit cet auteur, six mois avant sa mort, si belle encore, que je ne sache cœur de rocher qui ne s'en fût ému; quoique quelque temps auparavant elle se fût rompu une jambe sur le pavé d'Orléans, allant et se tenant à cheval aussi dextrement et dispostement comme elle avoit jamais fait; mais le cheval tomba et glissa sous elle. Il auroit semblé que telle rupture et les maux qu'elle endura, auroient dû changer sa belle face; point du tout: sa beauté, sa grace et sa belle apparence étoient toutes pareilles qu'elles avoient toujours été. C'est dommage que la terre couvre un si beau corps; elle étoit fort débonnaire, charitable et aumônière. Il faut que le peuple de France prie Dieu qu'il ne vienne jamais favorite de roi plus mauvaise que celle-là, ni plus malfaisante... » *Brantome* ajoute: « Qu'elle étoit fort bonne Catholique, et haïssoit fort ceux de la religion. Voilà pourquoi ils l'ont fort haïe et médit d'elle. » On voit ici l'une des sources de la plupart des satires répandues contre *Henri II* et ceux qui l'approchoient. En avouant leurs écarts véritables, il faut mettre à part les calomnies de leurs adversaires. On a renouvelé par exemple, au sujet de *Diane* de Poitiers, le conte de l'Anneau enchanté de *Charlemagne*, et c'est ainsi que parle d'elle très-sérieusement *Nicolas Pasquier* fils d'*Étienne*, dans l'Apologie de son père contre le Jésuite *Garasse*. « Une dame (il s'agit de DIANE DE POITIERS) possédoit *Henri II* par la force d'une bague qu'elle lui donna, laquelle il portoit au doigt. Le roi étant tombé malade, la duchesse *de Nemours*, de laquelle j'ai appris cette histoire, qui l'étoit venu visiter, fut priée par la reine de tirer cette bague du doigt du roi, ce qu'elle fit; et s'étant retirée avec la bague, le roi commanda à l'huissier de ne laisser entrer personne dans sa chambre. Cette dame (*Diane de Poitiers*) s'y présente une ou deux fois; l'entrée lui est refusée. Craignant quelque altération, elle se représente pour la troisième fois; et la porte lui étant déniée, elle ne laissa pas d'y entrer, et alla droit au lit du roi, où voyant qu'il n'avoit sa bague, lui demanda

ce qu'il en avoit fait? et ayant dit que la duchesse *de Nemours* l'avoit emportée, elle l'envoya quérir sous l'ordre du roi, et la remit à son doigt. » *Pasquier* soutient la vérité de cet *Anneau enchanté* par des exemples; et le nom de la duchesse *de Nemours* qu'il donne pour garant de cette historiette, a quelque chose d'imposant. Mais la haine de *Catherine de Médicis* contre une femme qui lui enleva le cœur de son mari, et sur-tout son crédit à la cour, n'auroit-il pas donné lieu à ce conte, reçu d'autant plus facilement qu'on avoit alors une crédulité aveugle pour les effets prétendus de la magie. Il étoit d'ailleurs moins humiliant pour la reine de croire le roi *ensorcelé*, que subjugué par les attraits de sa rivale. Le président *de Thou*, cet historien si sage, adopte la prétendue magie de *Diane de Poitiers*; tant le préjugé a de pouvoir sur les esprits, même les plus raisonnables!... Quelques auteurs prétendent que la belle devise du Croissant, avec ces mots : *DONEC TOTUM IMPLEAT ORBEM*, que *Henri II* avoit adoptée, étoit une marque de son amour pour *Diane de Poitiers*, au nom de laquelle cette devise, dit-on, faisoit allusion. Mais ce prince ayant pris cette devise n'étant encore que dauphin, vouloit sans doute faire voir que toute la lumière de la lune ne paroissant qu'en son plein, on ne connoîtroit aussi toute sa valeur et ses autres qualités que lorsqu'il seroit sur le trône. La famille de *Saint-Vallier* étoit une branche cadette de la maison des *Poitiers* comtes de *Valentinois* : comté dont elle n'hérita point, mais que *Henri II* donna à *Diane* pendant sa vie.

POIVRE, (N.) ancien intendant des isles de France et de Bourbon, naquit à Lyon en 1715. Il entra d'abord dans la congrégation des Missionnaires étrangers. On l'envoya à la Chine, qu'il parcourut en grande partie avec les yeux d'un philosophe. Avant d'arriver à Canton, il reçut une lettre en chinois qu'on lui dit être de recommandation. Elle étoit au contraire d'un Chinois offensé par un Européen, et qui croyant ce dernier porteur de la lettre, le dénonçoit à sa nation comme un coupable dont il avoit à se plaindre et qui méritoit la mort. *Poivre* rempli de confiance présenta la lettre au premier mandarin, et fut mis en prison. Là, il apprit assez de la langue chinoise pour se défendre. Le vice-roi touché de son ingénuité et convaincu de son innocence, devint son ami et son protecteur. En revenant en Europe, le vaisseau qu'il montoit fut attaqué par un bâtiment Anglois de l'escadre de l'amiral *Barnet*, et dans le combat il eut un bras emporté par un boulet de canon. En se voyant un bras de moins, le premier mot qu'il prononça fut : *Je ne pourrai plus peindre*. Cet accident malheureux l'obligea de renoncer à l'état ecclésiastique. La compagnie des Indes à laquelle il s'étoit fait connoître comme un homme actif et intelligent, le choisit en 1749 pour établir une nouvelle branche de commerce à la Cochinchine. Il montra dans cette entreprise des talens supérieurs et la probité la plus délicate. De retour à l'isle de France, il déposa dans les magasins de la compagnie jusqu'aux présens particuliers qu'il avoit reçus, et il écrivit aux directeurs : « Je vous ai

remplacé tel objet de mon argent, parce qu'on me l'a volé par ma faute, et qu'il n'est pas juste que vous en supportiez la perte. » Ayant réussi dans cette entreprise, il fut envoyé en 1766 par le duc *de Choiseul* aux isles de France et de Bourbon pour faire fleurir ces deux colonies. Le nouvel intendant remplit parfaitement les vues du ministère. Il fit naître dans ces isles l'amour de l'agriculture et des arts. Pour les approvisionner plus promptement, il tira de Madagascar une quantité immense de troupeaux. Il forma une pépinière de tous les arbres utiles ; il naturalisa l'arbre à pain ; et après beaucoup de peines et de dangers, la culture du giroflier et du muscadier. De retour en France, il alla mourir à Lyon sa patrie, le 6 janvier 1786, d'une hydropisie de poitrine, dans sa 67[e] année. Homme d'état et homme de bien, il unit les qualités de l'ame et les dons de l'esprit. Observateur judicieux et écrivain philosophe, il a laissé quelques ouvrages courts, mais pleins et bien écrits ; tels sont : I. *Voyage d'un Philosophe*, in-12, qui renferme des observations sur les mœurs, les arts et l'agriculture des peuples de l'Asie et de l'Afrique. II. Un *Mémoire* sur la préparation et la teinture des soies. III. Des *Remarques* sur l'histoire et les mœurs de la Chine. IV. Des *Discours* prononcés aux habitans des isles de France et de Bourbon. V. Quelques autres ouvrages manuscrits dans le porte-feuille de l'académie de Lyon, dont il étoit membre. *Poivre* avoit obtenu du gouvernement une pension de 12000 livres et le cordon de *St-Michel*.

POIX, (La) *Voyez* FREMINVILLE.

POL, (Comtes de Saint-) *Voyez* les LUXEMBOURG, *et* V. FRANÇOIS.

POLAILLON, (Marie Lumague, veuve de *François*) résident de France à Raguse, s'appliqua dans Paris à l'établissement de plusieurs Communautés de Filles. Dès l'an 1630, elle commença à se retirer du monde, et à faire subsister de pauvres filles dont la chasteté étoit en danger. Ce ne fut pas sans trouver beaucoup d'oppositions, et même sans essuyer de grandes humiliations, qu'elle soutint cet emploi de charité. Dès qu'elle fut veuve, elle se trouva chargée de plus de cent de ces filles. La reine *Anne d'Autriche* lui donna une maison pour les loger, et elles furent alors nommées *les Filles de la Providence*. Leur premier établissement fut à Fontenai près de Paris, d'où elles furent transférées à Charonne, puis au fauxbourg Saint-Marcel. De cet établissement sortit celui des Filles appelées *Nouvelles Converties*, que cette dame plaça à Paris dans la rue Sainte-Anne, près la porte Richelieu ; et elle eut la consolation de voir établir dans Metz une Maison pareille à celle de ses Filles de la Providence. Cette pieuse fondatrice mourut en 1657, en odeur de sainteté.

POLAN, (Amand) théologien de la Religion prétendue-Réformée, né à Oppaw en Silésie l'an 1561, devint professeur de théologie à Basle, et y mourut le 17 juillet 1610, à 49 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* latins sur *Ezéchiel*, *Daniel* et

Osée. II. Des *Dissertations*. III. Des *Thèses*. IV. Des *Ecrits* de controverse contre *Bellarmin*, etc.

POLEMBOURG, (Corneille) peintre, né à Utrecht en 1686, mort dans la même ville en 1660, à 74 ans, fit un voyage en Italie pour se perfectionner. Il forma son pinceau d'après les meilleurs tableaux qui embellissent la ville de Rome. Son goût le portoit à travailler en petit; les tableaux qu'il n'a point faits dans une petite forme, ne sont pas aussi précieux. Le grand duc de Florence voulut avoir de ses ouvrages. Le roi d'Angleterre *Charles Ier* le fit venir à Londres. *Rubens* l'estimoit beaucoup, et lui commanda plusieurs tableaux. *Polembourg* à fait des Paysages très-agréables: il rendoit la nature avec beaucoup de vérité. Ses sites sont bien choisis, et ses fonds souvent ornés de belles fabriques et des ruines de l'ancienne Rome. Sa touche est légère, et son pinceau doux et moëlleux. Le transparent de son coloris se fait singulièrement remarquer dans ses ciels. *Varrège* est, parmi ses élèves, celui qui a le plus approché de sa manière.

I. POLÉMON, philosophe Grec, né à Oète dans le territoire d'Athènes, se livra dans sa jeunesse à la débauche. Un jour il se rendit à l'Académie encore tout fumant d'ivresse, la tête couronnée de fleurs, et les yeux appesantis par le vin: il y fut si frappé d'un discours que fit *Xénocrate* sur les suites humiliantes de l'intempérance, qu'il devint tout-à-coup un philosophe austère. Il remplit dignement la chaire de *Xénocrate* son maître, et ne s'écarta jamais de ses sentimens, ni des exemples de sagesse qu'il en avoit reçus. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de 30 ans, époque de son changement, qu'il ne but plus que de l'eau tout le reste de sa vie. Il mourut fort âgé, vers l'an 272 avant J. C. On admiroit particulièrement sa douceur et sa constance. Il fut mordu d'un chien enragé, sans qu'il témoignât aucune émotion de cet accident.

II. POLÉMON Ier, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir *Marc-Antoine* dont il étoit l'ami. Il le servit de toutes ses forces dans la guerre contre les Parthes qui le firent prisonnier. A peine avoit-il obtenu sa liberté, que la guerre civile s'étant allumée entre *Octave* et *Marc-Antoine*, il fit marcher des troupes au secours de son protecteur. Mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie d'*Antoine*, *Polémon* se réconcilia avec *Octave*, qui admira sa fidélité et lui donna la souveraineté du Bosphore, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée l'an 38 de J. C.

III. POLÉMON II, fils du précédent, fut reconnu par l'empereur *Caligula*, souverain des états de son père, dès qu'il fut mort. *Claude* lui céda 3 ans après la Cilicie, en échange du Bosphore Cimmérien, qu'il donna à un descendant de *Mithridate*. *Polémon II* embrassa le Judaïsme, pour épouser la reine *Bérénice*, célèbre par ses amours avec *Titus*; mais cette princesse s'étant séparée de lui, il abandonna le culte auquel il s'étoit

soumis. Sur la fin de ses jours, il céda le royaume de Pont aux Romains, et l'on en fit une province qui porta long-temps le nom de *Polémoniaque*.

IV. POLÈMON, orateur qui florissoit sous le règne de *Trajan*, vers l'an 100 de J. C., laissa des *Harangues*, Toulouse, 1637, in-8°, en grec et en latin. *Voy.* I. ANTONIN.

POLENI, (le Marquis Giovani) né à Padoue en 1683, et mort dans cette ville en 1761, à 78 ans, y occupa avec beaucoup de distinction les chaires de professeur d'astronomie et de mathématiques. Après avoir remporté trois prix au jugement de l'académie royale des Sciences de Paris, il fut agrégé à cette compagnie en 1739. Il étoit aussi membre des académies de Berlin, des *Ricovrati* de Padoue, de la Société royale de Londres et de l'Institut de Bologne. Comme il excelloit dans l'architecture hydraulique, il fut chargé par la république de Venise de veiller sur les eaux de cette seigneurie. D'autres Puissances le consultèrent sur le même objet. Il travailla aussi beaucoup dans toutes les parties qui concernent l'architecture civile; et quand Rome ouvrit les yeux sur l'état périlleux où se trouva la Basilique de St-Pierre, le pape *Benoît XIV* appela le marquis *Poleni* pour entendre son avis. Après les examens convenables, il dressa un excellent *Mémoire* sur les dommages qu'avoit soufferts cet édifice, et sur les réparations qu'il étoit à propos d'y faire. Ce savant mathématicien étoit en commerce de lettres avec tous les hommes célèbres de l'Europe : *Newton*, *Leibnitz*, les *Bernouilli*, *Wolff*, *Cassini*, *Manfredi*, *s'Gravesande*, *Musschembroëck*, *Fontenelle*, *Mairan*, *Zanotti*, *Maraldi*, *Nollet*. C'étoit un homme doux, affable, modeste, toujours prêt à dire du bien de tout le monde. Il avoit l'esprit pénétrant, profond, et la mémoire excellente. Son ame étoit grande, forte, pleine de constance, de sincérité, de probité; sa charité étoit sans bornes. Le marquis *Poleni* ne se restreignit pas aux mathématiques; il s'adonna quelquefois aux antiquités, et l'on a de lui des *Supplémens* aux grands Recueils de *Grævius* et de *Gronovius*, Venise, 1737, cinq vol. in-folio.

POLI, (Martin) né à Lucques en 1662, alla à Rome à l'âge de dix-huit ans, pour se perfectionner dans la connoissance des métaux. Il y inventa plusieurs opérations nouvelles, et y eut un laboratoire public de chimie, qui fut très-fréquenté. *Poli* ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint l'offrir à *Louis XIV*. Ce prince loua, dit-on, l'invention, donna une pension à l'auteur et le titre de son Ingénieur; mais il ne voulut point, à ce qu'on ajoute, se servir du secret, préférant l'intérêt du genre humain au sien propre. Cet habile chimiste, de retour en Italie en 1704, fut employé par *Clément XI* et par le prince *Cibo* duc de Massa. Il revint en France en 1713, et obtint une place d'associé étranger à l'académie des Sciences. *Louis XIV* lui ordonna de faire venir en France toute sa famille. A peine étoit-elle arrivée, que *Poli* attaqué d'une grosse fièvre, expira

le 29 juillet 1714, à 52 ans. On a de lui une Apologie des Acides, sous ce titre : *Il triomfo degli Acidi.* Le but de cet ouvrage est de prouver que les acides sont très-injustement accusés d'être la cause d'une infinité de maladies, et qu'au contraire ils en sont le remède souverain. Ce gros livre parut à Rome en 1706. Il contient des expériences remarquables, des raisonnemens, soit de chimie, soit de médecine, qui méritent quelque attention, même de la part de ceux qui ne les trouvoient pas concluans; enfin un grand nombre de remèdes nouveaux et de son invention. L'auteur ne croyoit pas la goutte même incurable.

POLI, (Matthieu) *Voyez* Poole.

POLIDORE, *Voyez* Polydore, *et autres mots semblables.*

POLIDORE-Caldara, peintre, né en 1495 à Caravagio, bourg du Milanois, d'où il prit le nom de *Caravage*, fut obligé de faire le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Mais ayant été employé à porter aux disciples de *Raphaël* le mortier dont ils avoient besoin pour la peinture à fresque, il résolut de s'adonner entièrement à la peinture. Les élèves de *Raphaël* le secondèrent dans son entreprise. Ce grand peintre le prit sous sa discipline, et *Polidore* fut même celui qui eut le plus de part à l'exécution des loges de ce maître. Il se signala sur-tout à Messine, où il eut la conduite des Arcs de triomphe qui furent dressés à l'empereur *Charles-Quint*, après son expédition de Tunis. *Polidore* songeoit à revenir à Rome, quand son valet lui vola une somme considérable qu'il venoit de recevoir, et l'assassina dans son lit en 1543. Il étoit âgé de 48 ans. La plus grande partie de ses ouvrages est peinte à fresque. Il a aussi beaucoup travaillé dans un genre de peinture qu'on appelle *Sgraffito* ou *Manière égratignée.* Ce célèbre artiste avoit un goût de dessin très-grand et très-correct. On remarque beaucoup de fierté, de noblesse et d'expression dans ses airs de tête. Ses draperies sont bien jetées, son pinceau est moëlleux; et on peut le regarder comme le seul de l'École Romaine qui ait connu la nécessité du coloris, et qui ait bien entendu la pratique du clair-obscur. Ses Paysages singulièrement sont très-estimés. Ses Dessins sont précieux, soit pour la franchise et la liberté de ses touches, soit pour la beauté de ses draperies, soit enfin pour la force et la noblesse de son style. Il a été comparé au célèbre *Jules Romain;* et si *Polidore* avoit moins d'enthousiasme, il mettoit aussi plus d'art dans ses compositions. On a beaucoup gravé d'après lui.

POLIEN, *Voyez* Polyen.

POLIEUCTE, *Voyez* Polyeucte.

POLIGNAC, (Melchior de) vit le jour au Puy-en-Vélay le 11 octobre 1661, d'une des plus illustres maisons de Languedoc. Six mois après qu'il fut venu au monde, il fut exposé à un grand malheur. Il étoit nourri à la campagne. Sa nourrice qui étoit fille, et qu'une première faute n'avoit pas rendue plus sage, en fit une seconde. Dans cet état qu'elle ne put long-temps cacher, frappée

de tout ce qu'elle avoit à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, et disparut après avoir porté l'enfant sur un fumier où il passa toute la nuit. Heureusement c'étoit dans la belle saison; on le trouva le lendemain sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Le jeune *Polignac* fut amené de bonne heure à Paris par son père, qui le destinoit à l'état ecclésiastique. Il fit ses humanités au collége de Louis-le-Grand, et sa philosophie à celui d'Harcourt. *Aristote* régnoit toujours dans les écoles. *Polignac* l'étudia par déférence pour ses maîtres; mais il se livra en même temps à la lecture de *Descartes*. Instruit de ces deux philosophies si différentes, il soutint l'une et l'autre dans deux Thèses publiques et en deux jours consécutifs, et réunit les suffrages des partisans des rêveries anciennes et de ceux des chimères modernes. Les Thèses qu'il soutint en Sorbonne vers 1683, ne lui firent pas moins d'honneur. Répandu dès-lors dans les meilleures sociétés de Paris, il y plut infiniment. « C'est un des hommes du monde, écrivoit Mad. *de Sévigné*, dont l'esprit me paroît le plus agréable. Il sait tout, il parle de tout; il a toute la douceur, la vivacité, la complaisance qu'on peut souhaiter dans le commerce. » Le cardinal *de Bouillon* enchanté des agrémens de son esprit et de son caractère, le prit avec lui, lorsqu'il se rendit à Rome après la mort d'*Innocent XI*. Il l'employa non-seulement à l'élection du nouveau pape *Alexandre VIII*, mais encore dans l'accommodement qu'on traitoit entre la France et la cour de Rome. L'abbé *de Polignac* eut occasion de parler plusieurs fois au pontife, qui lui dit dans une des dernières conférences: *Vous paroissez toujours être de mon avis, et à la fin c'est le vôtre qui l'emporte.* Les querelles entre la tiare et la cour de France étant heureusement terminées, le jeune négociateur vint en rendre compte à *Louis XIV*. C'est à cette occasion que ce monarque dit de lui: *Je viens d'entretenir un homme et un jeune homme, qui m'a toujours contredit et qui m'a toujours plu.* Ses talens parurent décidés pour les négociations. Le roi l'envoya ambassadeur en Pologne l'an 1693. Il s'agissoit d'empêcher qu'à la mort de *Jean Sobieski* près de descendre au tombeau, un prince dévoué aux ennemis de la France n'obtint la couronne de Pologne, et il falloit la faire donner à un de la maison de France. Le prince *de Conti* fut élu par ses soins; mais diverses circonstances ayant retardé son arrivée en Pologne, il trouva tout changé lorsqu'il parut, et fut obligé de se rembarquer. L'abbé *de Polignac* contraint de se retirer, fut exilé dans son abbaye de Bon-Port, où il s'occupa uniquement des belles-lettres, des sciences et de l'histoire. Il y étoit encore lorsque le duc *d'Anjou* fut appelé au trône d'Espagne. Il écrivit alors à *Louis XIV*: *Sire, si les prospérités de Votre Majesté ne mettent point fin à mes malheurs, du moins me les font-elles oublier.* L'abbé *de Polignac* fut rappelé peu de temps après, et reparut à la cour avec plus d'éclat que jamais. Il fut envoyé à Rome en qualité d'auditeur de Rote,

et il n'y plut pas moins à *Clément XI*, qu'il avoit plu à *Alexandre VIII*. De retour en France en 1709, il fut nommé plénipotentiaire avec le maréchal *d'Uxelles*, pour les conférences de la paix, ouvertes à Gertruidenberg. Ces deux négociateurs en auroient fait une avantageuse, si elle avoit été possible. La franchise du maréchal étoit tempérée par la douceur et la dextérité de l'abbé, le premier homme de son siècle dans l'art de négocier et de bien dire. Tout l'art des négociateurs fut inutile. Dans une des conférences, *Buys* chef de la députation Hollandoise, interrompit la lecture des articles préliminaires en disant : NON DIMITTETUR PECCATUM, NISI RESTITUATUR ABLATUM. L'abbé *de Polignac* indigné, ne put s'empêcher de dire : *Messieurs, vous parlez bien comme des gens qui ne sont pas accoutumés à vaincre.* Il fut plus heureux au congrès d'Utrecht en 1712; mais les plénipotentiaires de Hollande, s'appercevant qu'on leur cachoit quelques-unes des conditions du Traité de paix, déclarèrent aux ministres du roi qu'ils pouvoient se préparer à sortir de leur pays. L'abbé *de Polignac* qui n'avoit pas oublié le ton altier avec lequel ils lui avoient parlé aux conférences de Gertruidenberg, leur dit : *Non, Messieurs, nous ne sortirons pas d'ici; nous traiterons chez vous, nous traiterons de vous, et nous traiterons sans vous.* Ayant obtenu peu de temps avant la nomination du roi *Jacques* au cardinalat, il étoit dès-lors cardinal *in petto*. Mais quoique tout le monde sût en Hollande qui il étoit, il ne portoit ni titre, ni habits ecclésiastiques; il étoit vêtu en séculier, et on l'appeloit le comte *de Polignac*. Ce fut dans cet état et sous cet *incognito* qu'il suivit toutes les négociations d'Utrecht, jusqu'au moment de la signature du traité. Mais alors il déclara qu'il ne lui étoit pas possible de signer l'exclusion du trône d'un monarque à qui il devoit le chapeau; il se retira et vint jouir à la cour de France des honneurs de la pourpre romaine : honneurs qui furent accompagnés l'année d'après, de la charge de maître de la chapelle du roi. Après la mort de *Louis XIV*, il se lia avec les ennemis du duc *d'Orléans*, et ces liaisons lui valurent une disgrace éclatante. Il fut exilé en 1718, dans son abbaye d'Anchin, d'où il ne fut rappelé qu'en 1721. Les moines de son abbaye furent un peu intimidés en le voyant arriver dans leur monastère; mais ils pleurèrent quand il les quitta. La plupart étoient peu capables de juger de son mérite en qualité de bel esprit et de savant; mais ils l'avoient trouvé doux, indulgent, aimable; et loin de les piller comme tant d'autres abbés commendataires, il avoit embelli leur église et réparé leur maison. *Innocent XIII* étant mort en 1724, le cardinal *de Polignac* se rendit à Rome pour l'élection de *Benoît XIII*, et y demeura huit ans, chargé des affaires de France. Nommé à l'archevêché d'Auch en 1726, et à une place de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1732, il reparut cette année en France, et y fut reçu comme un grand homme. Il mourut à Paris le 10 novembre 1741, dans sa 81e année, avec une grande réputation. Le cardinal *de Polignac* étoit un

de ces esprits faciles, qui embrassent tout et qui saisissent tout. Les sciences et les arts, les savans et les artistes, lui étoient chers. Sa conversation étoit douce, amusante et infiniment instructive, comme on peut le juger par tout ce qu'il avoit vu dans le monde et dans les différentes cours de l'Europe. Le son de sa voix, la grace avec laquelle il parloit et prononçoit, achevoient de mettre dans son entretien une espèce de charme qui alloit presque jusqu'à la séduction. L'universalité de ses connoissances s'y montroit, mais sans dessein ni de briller, ni de faire sentir sa supériorité. Il étoit plein d'égards et de politesse pour ceux qui l'écoutoient, et s'il aimoit à se faire écouter, on se plaisoit encore plus à l'entendre. Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre ou sur une date, sur un passage d'auteur ou sur un fait; quelque éloigné ou détourné qu'il pût être, elle le servoit constamment, et avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours. Quoique le cardinal *de Polignac* aimât les bons mots et qu'il en dît souvent, il ne pouvoit souffrir la médisance. Un seigneur étranger attaché au service d'Angleterre, et qui vivoit à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la religion et sur la personne du roi *Jacques*. Le cardinal lui dit avec un sérieux mêlé de douceur : *J'ai ordre, Monsieur, de protéger votre personne, mais non pas vos discours....* Son goût pour les beaux arts lui fit former sous le pontificat de *Benoît XIII*, un projet bien digne d'un homme aussi passionné que lui pour l'antiquité. Il n'ignoroit point que, pendant les guerres civiles qui troublèrent les plus beaux jours de la république Romaine, le parti qui prévaloit ne manquoit jamais de jeter dans le Tibre toutes les statues et les trophées élevés à l'honneur du parti opposé. Quelquefois on les brisoit ou on les mutiloit auparavant; mais pour l'ordinaire on les y jetoit dans leur entier. *Ils y sont donc encore*, disoit-il, *car assurément on ne les a point retirés, et le fleuve ne les a point emportés.* Il avoit imaginé de détourner pendant quelques jours le cours du Tibre, et de faire fouiller l'espace de trois quarts de lieue. Il auroit fallu creuser un peu avant, parce que les bronzes et les marbres ont dû s'enfoncer. Si *Polignac* avoit été assez riche pour l'entreprendre à ses frais, le pape qui l'aimoit lui auroit accordé toutes les permissions nécessaires. Mais ses revenus étoient absorbés par ses dépenses; il n'eut jamais d'ordre dans ses affaires personnelles; et à sa mort il laissa beaucoup de dettes. Nous avons de ce célèbre cardinal un Poëme sous ce titre : *ANTI-LUCRETIUS seu De Deo et Naturâ, libri IX*, publié en 1747, in-8° et in-12, par l'abbé *de Rothelin*, et traduit en italien par le P. *Ricci* Bénédictin, et élégamment en françois par *Bougainville*, 2 vol. in-8.° L'objet de cet ouvrage est de réfuter *Lucrèce*, et de déterminer contre ce précepteur du crime et ce destructeur de la Divinité, en quoi consiste le souverain bien, quelle est la nature de l'ame; ce que l'on doit penser des atomes, du mouvement, du vide. L'auteur en conçut le

plan en Hollande, où il s'étoit arrêté à son retour de Pologne. Le fameux *Bayle* y étoit alors; l'abbé *de Polignac* le vit, et en admirant son esprit il résolut de réfuter ses erreurs. Il commença à y travailler durant son premier exil; et il ne cessa depuis d'y ajouter de nouveaux ornemens. On ne sauroit trop être étonné qu'au milieu des dissipations du monde et des épines des affaires, il ait pu mettre la dernière main à un si long ouvrage en vers, écrit dans une langue étrangère, lui qui auroit à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. On lui a reproché, à la vérité, d'être un peu trop diffus et trop peu varié; mais il faut avouer que dans quelques endroits, il réunit la force de *Lucrèce* à l'élégance de *Virgile*. On doit l'admirer sur-tout dans le tour heureux de ses expressions, dans l'abondance de ses images, et dans la facilité avec laquelle il exprime toujours des choses si difficiles. A l'égard de la physique de ce Poëme, l'auteur a perdu beaucoup de temps et de vers à combattre les idées de *Newton*, pour mettre à leur place les rêveries de *Descartes*. Il eût mieux fait de s'en tenir à des notions sûres et avouées. Mais il est difficile de se détacher des opinions qu'on nous a enseignées dans notre enfance; et celle du cardinal *de Polignac* avoit été imbue des systèmes du Cartésianisme. *Voyez* sa *Vie*, Paris, 1777, 2 vol. in-12, par le P. *Faucher*, Cordelier. *Laplace* a fait ces quatre vers pour son portrait :

Aux talens du Pyrée, à ceux de l'Hélicon,
Polignac joignant la sagesse,
En Grèce auroit été *Platon*;
A Rome eût effacé *Lucrèce*.

Voyez ROTHELIN.

POLIHISTOR, *Voyez* SOLIN et ALEXANDRE, n.° V.

POLIN, (le capitaine) *Voy.* GARDE (la) n.° I.

POLINIÈRE, (Pierre) né à Coulonce près de Vire, en 1671, fit son cours de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, et reçut le bonnet de docteur en médecine. Un attrait puissant l'entraînoit à l'étude des mathématiques, de la physique, de l'histoire naturelle, de la géographie et de la chimie. Ce fut lui qui fut choisi le premier pour démontrer les expériences de physique dans les colléges de Paris, et il en fit un cours en présence du roi. Il mourut subitement dans sa maison de campagne à Coulonce, le 9 février 1734, à 63 ans. *Polinière* étoit un homme appliqué, qui ne connoissoit que ses machines et ses livres. Il étoit d'un flegme et d'une douceur admirables; frugal, laborieux, infatigable, obligeant, etc. Il vivoit extrêmement retiré, soit à Paris, soit à Vire. Il n'étoit guère lié qu'avec des savans ou avec des hommes curieux. Il cherchoit plus, dans l'explication de ses expériences, la clarté que l'élégance : car, quoique des physiciens distingués vinssent profiter de ses leçons, il n'oublioit point qu'elles étoient destinées pour des écoliers. Ses ouvrages sont : I. Des *Elémens de Mathématiques*, peu consultés. II. Un *Traité* de Physique expérimentale, qui a eu beaucoup de vogue avant les *Leçons* de l'abbé *Nollet*. Il est intitulé : *Expériences de Physique*.

Physique. La dernière édition est de 1741, 2 vol. in-12.

POLIPHILE, *Voyez* V. COLONE.

POLITI, (Alexandre) clerc régulier des Ecoles pieuses, né à Florence en 1679, brilla dans son cours de philosophie et de théologie, par l'étendue de sa mémoire et la sagacité de son esprit. Le chapitre général de son ordre s'étant tenu à Rome en 1700, il s'y fit admirer par les Thèses qu'il soutint. Ses supérieurs, charmés de posséder un tel homme, le chargèrent d'enseigner la rhétorique, ensuite la philosophie, et enfin la théologie, à Gênes. En 1733, il fut appelé à Pise, pour y donner des leçons sur la langue grecque, d'où il passa à la chaire d'éloquence, qui étoit demeurée vacante depuis la mort du savant *Benoît Avérani*. Il mourut d'apoplexie, le 23 juillet 1752, âgé de 73 ans. Un de ses ouvrages le plus considérable, est son édition du *Commentaire* d'*Eustathe* sur *Homère*, avec une traduction latine et d'abondantes notes, en 3 vol. in-folio : le premier en 1730, le second en 1732, et le troisième en 1735. On commençoit l'impression du tome quatrième, lorsqu'il mourut. Quelque temps qu'ait dû lui prendre une compilation d'une si grande étendue, *Politi* a encore enrichi la république des lettres de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Martyrologium Romanum castigatum ac commentariis illustratum*, à Florence, 1751, in-fol. II. *Orationes XII ad Academiam Pisanam*. III. *Panegyricus imperatori Francisco I consecratus*, Florence, in-4.° IV. Plusieurs *Harangues* en latin. V. *De patriâ in condendis testamentis potestate, libri quatuor* à Florence, 1712, in-12. *Voyez* l'*Histoire Littéraire d'Italie*, tome sixième.

POLITIEN, (Ange) né à Monte-Pulciano en Toscane, le 14 juillet 1454. C'est du nom de cette ville appelée en latin *Mons-Politianus*, qu'il forma le sien ; car il s'appeloit auparavant *Ange* BASSI. *Andronic* de Thessalonique fut son maître, et le disciple valut bientôt plus que lui. Un Poëme dans lequel il célébra une joûte dont *Laurent* et *Julien de Médicis* donnoient le spectacle au peuple, le fit connoître avantageusement de ces illustres protecteurs des lettres. Ils lui firent obtenir un canonicat à Florence, et *Laurent* le chargea ensuite de l'éducation de ses enfans, entre autres de *Jean de Médicis*, depuis pape sous le nom de *Léon X*. Ce fut dans cet emploi que *Politien* vécut avec beaucoup de douceur et de tranquillité, jouissant du commerce des grands et de celui des gens de lettres. *Pic de la Mirandole* qui étoit alors à Florence, lui donna une place dans son cœur, et l'associa aux travaux de son esprit. Les talens de *Politien* lui méritèrent la chaire de professeur des langues latine et grecque. On lui envoya des disciples de toutes les parties de l'Europe. *Jean II* roi de Portugal, à qui il avoit offert d'écrire l'Histoire de ses découvertes dans le Nouveau-Monde, lui écrivit des lettres honorables. La vie de *Politien* fut troublée par plusieurs querelles littéraires. La plus célèbre est sa dispute avec

Merula professeur de latin et de grec à Milan. *Politien* l'avoit attaqué dans ses *Mélanges*, ouvrage qui eut beaucoup de succès. *Merula* s'en vengea par une Satire, qu'il récitoit à tous ceux qui vouloient l'entendre ; mais ce libelle ne fut point imprimé, et le critique étant mort peu de temps après, il protesta dans son Testament qu'*il mouroit l'ami de* Politien, *et qu'il le prioit de lui pardonner, si l'on mettoit au jour ce qu'il avoit écrit contre lui....* *Politien*, consumé par le chagrin de voir les *Médicis* ses bienfaiteurs près d'être chassés de Florence, mourut le 24 septembre 1494, à 40 ans. On publia des contes ridicules sur sa mort. On prétendit qu'il s'étoit cassé la tête contre une muraille, désespéré de n'avoir pu gagner le cœur d'une dame qu'il aimoit. *Paul Jove*, *Scaliger* et d'autres compilateurs satiriques, ont copié ces fables impertinentes. *Varillas* dans ses *Anecdotes de Florence*, a poussé encore plus loin l'absurdité, en donnant une autre cause plus infame de la mort de ce célèbre littérateur. Ce n'étoit pas assez de calomnier ses mœurs; on a osé écrire, qu'il avoit répondu à un homme qui lui demandoit s'il avoit dit ses heures canoniales : — *Je les ai dites, et j'avoue que je n'ai jamais fait un plus mauvais usage de mon temps.* Mais ce conte est réfuté par *Politien* lui-même, qui nous apprend qu'il disoit exactement son bréviaire, etc. C'est dans sa Lettre à *Jérôme Donato*, la neuvième du second livre ; elle est du 22 mai 1460. Il dit à son ami qu'il a différé long-temps à lui répondre, mais que ses occupations continuelles l'en ont empêché. Il lui en fait ainsi le détail : « Je suis accablé de gens qui me viennent consulter souvent sur des bagatelles. Un homme trouve-t-il quelques mots écrits sur un glaive, sur un anneau ? ou veut-il faire une espèce d'inscription pour sa chambre, pour sa vaisselle ? Il s'adresse à *Politien*. Des gens s'avisent-ils de faire des vers, des épithalames, des chansons ? on me les apporte, aussi bien que les ouvrages de piété que l'on fait. Il me reste quelquefois si peu de loisir, que je ne peux dire mon bréviaire de suite et sans être contraint de l'interrompre. » On voit par-là que *Politien* se prêtoit facilement à tout le monde, qu'il ne rebutoit personne, ce qui est la marque d'un bon cœur ; et que lorsqu'il se trouvoit comme forcé d'interrompre la récitation de son bréviaire, il s'en faisoit un scrupule, ce qui ne peut convenir qu'à un homme qui avoit de la religion. On ne l'a pas moins calomnié, en assurant qu'il méprisoit l'*Ecriture-Sainte*, et qu'il ne l'avoit jamais lue qu'une seule fois. Il est certain qu'il lisoit la Bible, qu'il comparoit les versions latines avec le texte hébreu, qu'il consultoit les commentateurs. C'étoit *Pic de la Mirandole* qui lui avoit inspiré ce goût. Nous ajouterons encore qu'il prêchoit le Carême dans l'église dont il étoit chanoine. Tous les bruits scandaleux dont *Politien* fut noirci, prouvent qu'il avoit des ennemis : et on ne doit pas cacher qu'il les dut autant à ses talens qu'à son caractère un peu caustique. Pour bien connoître cet écrivain, il faut lire sa *Vie*, publiée par *Mencke*, en 1736, in-4.° Parmi les ouvrages qui

sont rendu recommandable; on compte ; I. L'*Histoire* latine *de la conjuration des Pazzi*, écrite avec plus d'élégance que de vérité. II. Une *Traduction* latine d'*Hérodien*, qu'il entreprit par ordre du pape; elle est aussi pure que fidelle. III. Un livre d'*Epigrammes* grecques, dignes d'*Anacréon*. IV. La *Traduction* latine de plusieurs Poëtes et Historiens Grecs. V. Deux Livres d'*Épîtres* latines. VI. Quelques petits *Traités* de Philosophie, superficiels. VII. Un *Traité de la Colère*. VIII. Quatre *Poëmes Bucoliques*, et d'autres ouvrages latins. Sa diction est pleine de douceur et de facilité. IX. *Canzoni a Ballo con quelle di Lorenzo Medici*, Firenze, 1568, in-4°; *Stanze*, 1537, in-12, 1759, in-8°; et d'autres ouvrages en italien. Toutes ces productions décèlent un homme d'un esprit facile, dont le génie se plie à tout, aux vers, à la prose, à la philosophie, à l'histoire, etc. Le recueil des *Œuvres* de *Politien*, à Bologne, 1494, in-4°, et Venise, in-folio, 1498, est au nombre des livres rares, ainsi que l'édition que *Gryphe* en donna en 1550, en 3 vol. in-8.° Cette collection a été réimprimée à Basle en 1553, in-folio, avec des augmentations.

POLLET, (François) jurisconsulte de Douai dans le 16e siècle, est principalement connu par une bonne *Histoire du Barreau de Rome*, en latin, in-8.° Cet ouvrage seroit complet dans son genre, si l'auteur s'étoit plus étendu sur le sénat Romain. Ce défaut peut être suppléé par les deux excellentes Histoires de ce même sénat, données l'une par *Middleton*, l'autre par *Chapman*, en anglois, et toutes les deux traduites en françois.

POLLIO, *Voy.* TREBELLIUS et I. HILLEL.

POLLION, (*Caïus-Asinius* POLLIO) consul et orateur Romain, se fit un grand nom sous l'empire d'*Auguste* par ses exploits et par ses écrits. Il défit les Dalmates, et servit utilement le triumvir *Marc-Antoine* durant les guerres civiles. *Virgile* et *Horace* ses amis, lui ont donné l'immortalité dans leurs poésies. Il avoit fait des *Tragédies*, des *Oraisons*, et une *Histoire* en dix-sept livres. Nous n'avons rien de ces différens écrits; il ne reste que quelques-unes de ses *Lettres*, qu'on trouve parmi celles de *Cicéron*. On dit qu'il forma le premier une bibliothèque publique à Rome. *Auguste* l'estimoit. Ce prince, piqué de ne pouvoir l'attirer à son parti, fit des vers contre *Pollion*; ses amis voulant l'engager à y répondre; *Je m'en donnerai*, dit-il, *bien de garde*; *il est trop dangereux d'écrire contre un homme qui peut proscrire.* Il mourut à Frescati à 80 ans, l'an 4e de Jésus-Christ. — Il y avoit dans le même temps un monstre qui portoit ce même nom. C'étoit VEDIUS POLLION, qui engraissoit des lamproies de sang humain. *Auguste*, dont il étoit le flatteur et le confident, soupant un jour chez lui, un de ses esclaves brisa un verre de cristal. *Vedius* le fit prendre sur-le-champ, et donna ordre qu'on le jetât dans un grand réservoir pour servir de nourriture aux lamproies : nouveau genre de mort qu'il avoit inventé, et dont il faisoit punir ses gens lorsqu'ils

tomboient dans quelque fautes. Le jeune esclave s'échappa, et courut se jeter aux pieds d'*Auguste*, le suppliant d'empêcher qu'il ne devînt la proie des poissons. L'empereur fut frappé de cette cruauté inouie, fit lâcher l'esclave, briser en sa présence tous les verres de cristal, et en fit remplir le réservoir.

POLLUCHE, (Daniel) de la Société littéraire d'Orléans sa patrie, y naquit en 1689, et y mourut en 1768. On trouve de lui des *Dissertations sur la Pucelle d'Orléans*, dans l'*Histoire* de cette héroïne par l'abbé *Lenglet*.

POLLUX, *Voyez* CASTOR.

POLLUX, (*Julius*) *Voyez* JULES-POLLUX.

POLO, *Voy.* MARC-PAUL.

POLONUS, *Voy.* VIII. MARTIN de Pologne.

POLOTZKI, (Simon) moine Russe, vivoit sous le czar *Alexis Michaëlowitz*, sur la mort duquel il composa en vers russes des *Lamentations* et d'autres ouvrages. Il traduisit aussi les *Pseaumes* dans la même langue; mais ses vers sans mesure et sans agrément, étoient seulement terminés par une rime.

POLTROT DE MERÉ, (Jean) gentilhomme de l'Angoumois, passa sa jeunesse en Espagne. De retour dans son pays, il embrassa la religion Protestante, et devint un de ses plus ardens partisans. Irrité des succès de *François* duc *de Guise*, dont les armes faisoient triompher la religion Catholique, il résolut de le tuer. Après la victoire de Dreux, ce prince étoit allé en 1563 faire le siége d'Orléans, le centre de la faction Protestante. *Poltrot* s'y rendit, et pour mieux cacher son dessein, il alla trouver un ami du duc, et lui dit que renonçant aux erreurs de sa croyance, il venoit combattre sous les drapeaux du défenseur de la véritable Église. Le duc *de Guise* le reçut avec bonté; et ayant égard à la mauvaise fortune de ce jeune homme, il lui donna sa table. *Poltrot* feignant la reconnoissance, ne quittoit plus la personne du duc; et dans une occasion il combattit avec tant de valeur que ce prince redoubla ses bontés pour lui. Le perfide ne cherchoit cependant que l'instant de lui ôter la vie. L'arrivée de la duchesse *de Guise* au camp lui donna le moyen d'exécuter son dessein. On vint avertir le duc qui devoit ce soir-là coucher hors de son quartier. Il se mit en chemin sur la brune, accompagné seulement de deux ou trois gardes. *Poltrot* s'y trouva tout-à-coup; on le vit courir à bride abattue. Quelqu'un lui ayant demandé où il alloit? *Je vais*, dit-il, *avertir Madame la Duchesse de l'arrivée de M. le duc* de Guise. Mais s'arrêtant à quelque distance, il se cacha derrière une haie, et tira de là sur le duc un coup de pistolet dont il mourut six jours après. Le meurtre de cet homme célèbre ayant été accompagné de tant de perfidie, et étant le premier que le fanatisme fit commetre par les Calvinistes, nous avons cru faire plaisir au lecteur d'en détailler les circonstances. L'assassin ayant été arrêté, il avoua à la question: « Qu'il avoit été attiré et induit à cela par la mission de

ministre *Théodore de Bèze*, lequel lui avoit persuadé qu'il seroit le plus heureux de ce monde, s'il vouloit exécuter cette entreprise, parce qu'il ôteroit de ce monde un tyran, ennemi juré du saint Évangile ; pour lequel acte il auroit paradis, et s'en iroit avec les bienheureux s'il mouroit pour une si juste querelle. » M. *Senebier* auteur de l'*Histoire Littéraire de Genève*, tâche de justifier *Théodore de Bèze* que le coupable, sur le point de mourir, déchargea, dit-il, de cette ridicule accusation. Quoi qu'il en soit, l'assassin fut condamné par arrêt du parlement à être déchiré avec des tenailles ardentes, tiré à quatre chevaux, et écartelé. Quelques sectaires ne rougirent pas de le comparer à *David* qui tua *Goliath* ennemi du peuple de Dieu, tant leur fanatisme les aveugloit alors. *Voyez* II. GUISE.

I. POLUS, célèbre acteur d'Athènes, étoit contemporain de *Périclès*. L'affluence des spectateurs fut si grande lorsqu'il jouoit, qu'il gagnoit un talent par jour ; mais il fit le plus généreux usage de sa fortune en la distribuant en bienfaits.

II. POLUS ou POOL, (Renaud) étoit proche parent des rois *Henri VII* et *Edouard IV*. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, et parcourut ensuite les plus célèbres académies de l'Europe. Sa probité, son érudition, sa modestie et son désintéressement lui firent des amis illustres, entr'autres *Bembo* et *Sadolet*, qui le regardoient comme un des hommes les plus éloquens de son siècle. *Henri VIII* qui faisoit beaucoup de cas de ses talens, eut pour lui une amitié et une estime distinguée. Mais *Polus* n'ayant pas voulu flatter sa passion pour *Anne de Boulen*, et ayant écrit avec trop peu de ménagement contre son changement de religion, ce prince le persécuta, lui, ses parens et amis, fit mettre à mort sa mère avancée en âge, et mit enfin sa propre tête à prix. Le pape *Paul III* qui l'avoit fait cardinal en 1536, lui donna des gardes. Après la mort de ce pontife, il eut beaucoup de voix pour lui succéder ; il fut exclus par la brigue des vieux cardinaux, sans que cette exclusion lui causât des regrets. Après avoir été employé dans diverses légations et avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le règne de la reine *Marie*. Cette princesse le fit archevêque de Cantorbery et président du conseil royal. L'empereur *Charles-Quint* s'étoit opposé à son retour en Angleterre, craignant qu'il ne s'opposât lui-même au mariage de son fils *Philippe ;* mais il ne s'occupa qu'à ramener les Protestans dans le sein de l'Église, à remettre le calme dans l'Etat, et à rendre la liberté à ceux qui étoient opprimés. Ennemi des violences dans les affaires de religion, il n'employa jamais que la patience et la douceur. (*Voyez* XII. MARIE.) Il vouloit que les pasteurs eussent des entrailles de père pour leurs brebis égarées, et qu'ils regardassent ceux qui étoient dans l'erreur comme des enfans malades, qu'il faut guérir et non pas tuer. Il vouloit qu'on mît de la différence entre un état encore pur où un petit nombre de faux docteurs se glissent, et un royaume dont le clergé et le peu-

ple sont infectés par l'hérésie. C'est ce que dit l'abbé *Pluquet*, d'après les historiens ecclésiastiques les plus accrédités. Sa mort qui fut fatale et pour la religion et pour le royaume, arriva le 25 novembre 1558, à 59 ans. Tous les auteurs, même les Protestans, donnent de grands éloges à son esprit, à son savoir, à sa prudence, à sa modération, à son désintéressement et à sa charité. On lui avoit appris peu auparavant la nouvelle de la mort de la reine. Il en fut tellement touché, qu'il demanda son crucifix, l'embrassa dévotement et s'écria : *Domine, salva nos, perimus! Salvator mundi, salva Ecclesiam tuam!* A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il tomba dans l'agonie, et mourut quinze heures après, laissant après lui la réputation d'avoir été l'un des plus illustres prélats que l'Angleterre eût produits. Son corps fut porté à Cantorbery, et inhumé dans la chapelle de Saint-Thomas qu'il avoit fait bâtir, avec cette simple Épitaphe : *Depositum Cardinalis Poli.* On a de lui plusieurs *Traités :* I. Celui de l'*Unité Ecclésiastique*, à Rome, in-fol. Ce livre est contre *Henri VIII*, dont il censure vivement la conduite. Il le compare à *Nabuchodonosor* et exhorte l'empereur à tourner ses armes contre ce prince plutôt que contre le Turc. Il reproche à *Henri* qu'il n'avoit pu trouver en Angleterre que des approbateurs mercenaires. « Votre cause étant appuyée de votre autorité, vous ne pouviez, lui dit-il, manquer de defenseurs. Elle en a trouvé aussi; mais qui sont-ils? Des docteurs moins sensibles à l'honneur qu'à l'intérêt; encore ne se sont-ils pas déclarés pour vous si-tôt que vous l'espériez, parce que votre cause avoit été condamnée par toutes les écoles d'Angleterre. Aussi aucune des universités Angloises n'auroit embrassé votre parti sans vos menaces : armes ordinairement plus puissantes que les prières.... » II. *Traité sur le pouvoir du Souverain Pontife*, plein de fausses maximes; Louvain, 1569, in-fol. III. Un autre *du Concile*, composé aussi dans les faux principes de l'Ultramontanisme et imprimé avec le précédent. IV. Un *Recueil des Statuts*, qu'il fit étant légat en Angleterre. V. Une *Lettre* à *Cramer*, sur la Présence réelle. VI. Un *Discours* contre les faux Évangéliques, adressé à *Charles-Quint.* VII. Plusieurs *Lettres*, Bresse, 1744 et 1748, en 4 vol. in-4°, pour ramener dans le sein de l'Église ceux qui s'en étoient séparés. Ces ouvrages sont savans; mais le style n'en est ni pur, ni élégant. Sa *Vie* a été écrite en italien par *Beccatelli* archevêque de Raguse, et elle a été traduite en latin par *André Dudith :* ils étoient l'un et l'autre secrétaires de cet illustre prélat. Le cardinal *Quirini* a donné aussi sa *Vie* avec ses *Lettres;* mais cette histoire est inférieure à celle que *Thomas Philips* a écrite en anglois. *Voyez* ce mot.

POLUS, (Matthieu) *Voyez* Poole.

I. POLYBE, roi de Corinthe, reçut dans sa cour *Œdipe* au berceau; comme il n'avoit point d'enfant, il l'adopta et lui servit de père. Dans la suite, ayant consulté l'Oracle, il apprit que ses deux filles seroient emportées, l'une par un lion, et l'autre par

un sanglier. *Polynice*, couvert d'une peau de lion, vint lui demander du secours contre *Ethéocle* son frère; et *Tydée*, sous la peau d'un sanglier, vint se réfugier chez lui, après le fratricide qu'il avoit commis en la personne de *Ménalippe*. *Polybe* donna ses deux filles en mariage à ces deux princes, et leur habillement le fit souvenir de l'Oracle. Il leur demanda pourquoi ils s'habilloient de la sorte? Ils lui répondirent que descendant, l'un d'*Hercule* vainqueur des lions, et l'autre d'*Œnée* vainqueur du sanglier de Calydon, ils portoient sur eux les glorieuses marques des exploits de leurs ancêtres.

II. POLYBE, né à Mégapolis ville du Péloponnèse dans l'Arcadie, vint au monde vers l'an 203 avant J. C. Son père *Lycortas* s'étoit illustré par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la république des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit. Il donna à son fils les premières leçons de la politique, et *Philopœmen*, un des plus intrépides capitaines de l'antiquité, fut son maître dans l'art de la guerre. Le jeune *Polybe* se signala dans plusieurs expéditions, pendant la guerre des Romains contre *Persée* roi de Macédoine. Ce monarque ayant été vaincu, il fut du nombre de ces mille Achéens emmenés à Rome pour les punir du zèle avec lequel ils avoient défendu leur liberté. Son esprit et sa valeur l'avoient déjà fait connoître. *Scipion* fils de *Paul-Emile*, et *Fabius*, lui accordèrent leur amitié, et se crurent trop heureux d'être à portée de prendre ses leçons. *Polybe* suivit *Scipion* au siége de Carthagène. Sa patrie étoit réduite en province Romaine; il eut la douleur de la voir en cet état, et la consolation d'adoucir les maux de ses concitoyens par son crédit et de fermer une partie de leurs plaies. Il se trouva ensuite au siége de Numance avec son illustre bienfaiteur, qu'il perdit peu de temps après. Sa mort lui rendit le séjour de Rome insupportable. Il retourna dans sa patrie, où il jouit jusqu'à ses derniers jours de l'estime, de l'amitié et de la reconnoissance de ses concitoyens. Ce grand homme mourut à 82 ans, l'an 121 avant J. C., d'une blessure qu'il se fit en tombant de cheval. Il avoit été élevé dans un grand respect pour les Dieux, qu'il conserva toute sa vie et qui fut l'aliment de ses vertus. De tous ses ouvrages nous ne possédons qu'une partie de son *Histoire Universelle*, qui s'étendoit depuis le commencement des guerres Puniques jusqu'à la fin de celle de Macédoine. Elle fut écrite à Rome, mais en grec. Elle étoit renfermée en 40 livres dont il ne reste que les cinq premiers, qui sont tels que *Polybe* les avoit laissés. Nous avons des fragmens assez considérables des douze livres suivans, avec les Ambassades et les Exemples des vertus et des vices, que *Constantin Porphyrogenète* avoit fait extraire de l'Histoire de *Polybe*. On trouve ces extraits dans le Recueil de *Henri de Valois*. *Polybe* est de tous les écrivains de l'antiquité, celui qui est le plus utile pour connoître les grandes opérations de la guerre qui étoient en usage chez les anciens. *Brutus* en faisoit tant de cas qu'il le lisoit au milieu de ses plus

grandes affaires. Il en fit un Abrégé pour son usage, lorsqu'il faisoit la guerre à *Antoine* et à *Auguste*. Les hommes d'état et les militaires ne sauroient trop le lire ; les uns pour y puiser des leçons de politique ; et les autres, les préceptes de l'art funeste, mais nécessaire, de la guerre. Cet historien leur plaira plus qu'aux grammairiens et aux gens de goût. S'il raisonne bien, il narre mal, et il dit désagréablement de bonnes choses. Cependant quelques censeurs l'ont traité trop sévèrement. « *Denys d'Halicarnasse*, dit *Rollin*, porte de notre historien un jugement qui doit le rendre bien suspect lui-même en matière de critique. Il dit nettement et sans circonlocution, qu'il n'y a point de patience à l'épreuve de la lecture de *Polybe*. La raison qu'il en apporte, c'est que cet auteur n'entend rien à l'arrangement des mots ; c'est-à-dire qu'il auroit voulu trouver dans son Histoire des périodes arrondies, nombreuses, cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la sienne : ce qui est un défaut essentiel en matière d'histoire. Un style militaire, simple, négligé, se pardonne à un écrivain tel que le nôtre, plus attentif aux choses mêmes qu'aux tours et à la diction. On lui reproche encore ses digressions : elles sont longues et fréquentes, je l'avoue ; mais remplies de tant de faits curieux et d'instructions utiles, qu'on doit non-seulement lui pardonner ce défaut, si c'en est un, mais même lui en savoir gré. D'ailleurs il faut se souvenir que *Polybe* avoit entrepris l'Histoire universelle de son temps, comme il en a donné le titre à son ouvrage ; ce qui doit suffire pour justifier ses digressions. » On est surpris que *Tite-Live*, qui a copié des livres presque tout entiers de *Polybe*, ne parle de lui que comme d'un écrivain qui n'est pas méprisable, *haudquaquàm spernendus auctor*. Le chevalier *de Folard*, qui nous a donné un excellent Commentaire sur cet auteur, en six vol. in-4°, 1727, avec une Traduction par Dom *Thuillier*, a le même défaut. On y a ajouté en Hollande un 7e vol. La 1re édition de *Polybe* est de Rome, 1473, in-fol. Les meilleures sont celle de *Casaubon*, in-folio, Paris, 1609 ; et celle d'Amsterdam, 1670, *Cum notis Variorum*, 3 vol. in-8.°

POLIBOTÈS, (Mythol.) un des Géans qui voulurent escalader le Ciel. *Neptune* le voyant fuir au travers des flots de la mer, l'écrasa sous la moitié d'une isle qu'il jeta sur lui.

POLYCARPE, (Saint) évêque de Smyrne, disciple de *St. Jean l'Evangéliste*, prenoit soin de toutes les églises d'Asie. Il fit un voyage à Rome vers l'an 160 de J. C., pour conférer avec le pape *Anicet* sur le jour de la célébration de la Pâque : question qui fut agitée depuis avec beaucoup de chaleur sous le pape *Victor*. Son zèle pour la pureté de la Foi étoit si ardent, que lorsqu'il entendoit proférer quelque erreur, il s'enfuyoit en criant : *Ah ! grand Dieu, à quel temps m'avez-vous réservé !* On dit qu'ayant rencontré *Marcion* à Rome, cet hérésiarque lui demanda s'il le connoissoit ? *Oui*, répondit le saint évêque saisi d'horreur, *je te connois pour le fils aîné de Satan*. — Une autre

fois ayant vu *Cérinthe* entrer dans un bain : *Fuyons*, s'écria-t-il, *de peur que le bain ne tombe sur nous*. De retour à Smyrne, il fut condamné au feu par le proconsul, comme il l'avoit prédit; mais les flammes le respectèrent. Le magistrat Romain voulant qu'il maudît Jésus-Christ : *Il y a*, répondit le saint martyr, 86 *ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait que du bien ; comment voulez-vous que je le maudisse ?* Il accomplit le martyre sur le bûcher, ayant été percé d'un coup d'épée. « C'est ainsi, dit *Baillet*, que mourut *St. Polycarpe*, à l'âge d'environ 95 ans, un samedi, qui est appelé *le grand sabbat*, et qui pouvoit être le 26 de mars, si c'étoit le samedi de Pâques; mais le 23 février, selon ceux qui mettent sa mort à l'an 166. Les Chrétiens se mettoient en devoir d'emporter son corps que les flammes avoient épargné, lorsque les Juifs s'y opposant firent en sorte qu'on le jetât au milieu du feu pour le réduire en cendre, *de peur*, disoient-ils aux Païens, *que les Chrétiens ne l'adorassent au lieu de leur Crucifié*. » Son martyre est rapporté d'une manière très-élégante dans la *Lettre* de l'Église de Smyrne aux Églises de Pont. Il ne nous reste de *St. Polycarpe* qu'une seule *Epître*, écrite aux Philippiens. On la trouve dans les anciens *Monumens des Pères* par *Cotelier*; dans les *Varia sacra* par *le Moine*; et avec celles de *St. Ignace* par *Usserius*, Londres, 1644 et 1647, 2 tomes in-4.° *St. Pothin* premier évêque de Lyon, et *St. Irénée* son successeur, étoient disciples de cet illustre martyr.

POLYCLÈTE, sculpteur de Sicyone, ville du Péloponnèse, vivoit vers l'an 232 avant J. C., et passe pour avoir porté la sculpture à sa perfection. Les connoisseurs lui donnèrent la première place dans son art, et la seconde à *Phidias*. Il avoit composé une figure qui représentoit un *Garde des Rois de Perse*, où toutes les proportions du corps humain étoient si heureusement observées, qu'on venoit la consulter de tous les côtés comme un parfait modèle; ce qui la fit appeler *la Règle* par tous les connoisseurs. On rapporte que ce sculpteur, voulant prouver au peuple combien ses jugemens sont faux pour l'ordinaire, réforma une statue suivant tous les avis qu'on lui donnoit. Il en composa ensuite une semblable, mais d'après son génie et son goût. Lorsque ces deux morceaux furent mis à côté l'un de l'autre, le premier parut effroyable en comparaison du dernier : *Ce que vous condamnez*, dit alors *Polyclète* au peuple, *est votre ouvrage ; ce que vous admirez, est le mien*. On estimoit sur-tout de lui, un *Mercure*, un *Hercule* et un groupe de deux enfans.

POLYCRATE, Tyran de Samos vers l'an 532 avant Jésus-Christ, régna d'abord avec un honneur extraordinaire. *Amasis* roi d'Egypte, son ami et son allié, effrayé d'une prospérité si constante, lui écrivit de se procurer quelque malheur, pour prévenir ceux que la fortune volage pouvoit lui réserver. Le Tyran mit cet avis à profit, et jeta une bague d'un grand prix dans la mer. Quelques jours après, son

cuisinier la retrouva dans le corps d'un poisson que des pêcheurs lui apportèrent. Le malheur qu'*Amasis* craignoit pour son ami, ne tarda pas d'arriver. *Oronte*, l'un des Satrapes de *Cambise*, et qui commandoit pour lui à Sardes, résolut de s'emparer de Samos. Il attira chez lui le Tyran, sous prétexte de lui céder une partie de ses trésors, afin de le soutenir dans une révolte contre le roi de Perse. L'avide *Polycrate*, amorcé par cette promesse, se rendit à Sardes; mais à peine y fut-il arrivé, qu'*Oronte* le fit mourir en croix, l'an 524 avant Jésus-Christ.

POLYDAMAS, fameux athlète, qui étrangla un lion sur le Mont-Olympe. Il soulevoit, dit-on, avec sa main le taureau le plus furieux, et arrêtoit un char à la course, traîné par les plus vigoureux chevaux; mais se fiant trop sur sa force, il fut écrasé sous un rocher qu'il s'étoit vanté de pouvoir soutenir. — Il y eut encore un capitaine Troyen de ce nom, qu'on soupçonna d'avoir livré Troye aux Grecs. Celui-ci étoit fils d'*Antenor* et de *Théante* sœur d'*Hécube*.

POLYDE, médecin fameux dans la Fable, ressuscita *Glaucus*, fils de *Minos*, avec une herbe dont il avoit appris l'usage d'un dragon, qui par son moyen avoit rendu la vie à un autre dragon. Il ne faut pas s'étonner de ce que plusieurs le confondent avec *Esculape*; car dès qu'un médecin se distinguoit dans sa profession, on le comparoit à *Esculape*, et souvent ce nom lui restoit.

POLYDECTE, (Myt.) petit-fils de *Neptune* roi de l'isle de Seriphe, une des Cyclades, reçut chez lui *Danaé*, qu'on avoit exposée sur la mer, et fit élever *Persée* fils de *Jupiter* et de cette princesse. *Persée* étant devenu grand, *Polydecte* l'engagea à aller combattre les *Gorgones*, et sur-tout *Méduse* la plus redoutable de toutes, afin d'être en liberté avec sa mère. *Persée* lui obéit, et revint victorieux. *Polydecte* ayant traité de fable la victoire qu'il disoit avoir remportée sur *Méduse*, *Persée* indigné de cette insulte, lui en montra la tête et le changea en pierre.

I. POLYDORE, (Myt.) fils de *Priam* et d'*Hécube*, fut confié à *Polymnestor*, qui le massacra après la prise de Troye, pour s'emparer des richesses que *Priam* avoit mises en dépôt chez lui en le chargeant de son fils. Le corps de *Polydore* fut jeté dans la mer. *Hécube* abordant en Thrace, reconnut son fils qui flottoit sur les eaux; et dans son désespoir, elle courut au palais de *Polymnestor* et lui arracha les yeux. —*Priam* avoit un autre fils, nommé aussi POLYDORE, qui fut tué par *Achille*. —Il y eut encore deux princes de ce nom: l'un fils de *Cadmus*, et l'autre fils d'*Hippomédon*.

II. POLYDORE-VIRGILE, né à Urbin en Italie, passa en Angleterre à la suite du cardinal *Corneto*, légat, pour y recevoir le denier de Saint-Pierre, tribut qu'on payoit alors au saint Siége. *Henri VIII*, charmé de son esprit, l'y arrêta, et lui procura l'archidiaconé de Wels. Le climat froid d'Angleterre étant contraire à sa santé, joint au ressentiment qu'il eut d'avoir été emprisonné un an entier par ordre du car-

dinal *Wolsey*, qui se vengea sur lui de ce que *Corneto* avoit sollicité l'archevêché d'Yorck; ce double motif lui fit aller chercher un air plus chaud et des hommes plus tolérans en Italie. Il mourut en 1555, après avoir publié plusieurs ouvrages purement écrits en latin. Les principaux sont : I. Une *Histoire d'Angleterre*, qu'il dédia à *Henri VIII*, et qui va jusqu'à la fin du règne d'*Henri VII*. On en a une édition publiée à Basle en 1534, in-fol. Cet historien narre assez bien; mais il est quelquefois peu exact, et souvent superficiel. Elevé sous une domination étrangère, il n'a pas assez connu l'état des affaires d'Angleterre, ni la police de ce royaume. II. *De Inventoribus rerum*, en huit livres, Amsterdam, 1671, in-12. La masse des connoissances étoit alors trop peu étendue, pour que cet ouvrage remplît parfaitement son objet. D'ailleurs *Polydore-Virgile* a mis peu d'exactitude dans ses recherches; ce qui a donné lieu à ce distique latin :

> VIRGILII *duo sunt, alter* MARO, *tu* Polydore
> *Alter; tu mendax, ille poëta fuit.*

III. Un *Traité des Prodiges*, Basle, 1534, in-fol.; peu judicieux. IV. Des *Corrections sur Gildas*. V. Un Recueil d'*Adages* ou de *Proverbes*.

POLYDORE, *Voy.* POLIDORE-CALDARA.

POLYEN, (*Polyænus*) écrivain de Macédoine, s'est fait un nom célèbre par un *Recueil de Stratagêmes*, qu'il dédia aux empereurs *Antonin* et *Verus*, dans le temps qu'ils faisoient la guerre aux Parthes. On a plusieurs éditions de cet ouvrage en grec et en latin. La meilleure est celle de *Masvicius*, in-8°, 1691, avec des notes. Ce livre a été traduit en françois sous ce titre: *Les Ruses de Guerre* de *Polyen*, 1739, en 2 vol. in-12, par D. *Lobineau*.

POLYEUCTE, célèbre martyr de Mélitine en Arménie, dans le troisième siècle. *Néarque* son ami écrivit les actes de son martyre. Comme son histoire est célèbre parmi nous, il faut dire quelque chose des principales circonstances qu'elle renferme. *Polyeucte* converti à la foi par son ami *Néarque*, montra la plus grande ardeur pour le martyre. Il surmonta tous les obstacles que lui opposèrent sa femme, son fils et son beau-père. Après cette première victoire, celle qu'il remporta sur les supplices ne lui coûta guère. Il fut martyrisé l'an 257, sous l'empereur *Valérien*. L'opinion qui s'établit à Constantinople que *St. Polyeucte* étoit le vengeur des parjures, rendit son culte fort célèbre. Les personnes soupçonnées de vol étoient menées à l'église, où elles avouoient leur crime par la crainte du pouvoir que le saint avoit de les punir, si elles blessoient la vérité. En France même, nos rois de la première race confirmoient leurs traités par son nom, et le prenoient avec *St. Hilaire* et *St. Martin* pour juge et pour vengeur de celui qui le premier romproit le traité. *St. Polieucte* est le sujet d'une des plus belles tragédies de *P. Corneille*.

POLYGNOTE, peintre Grec de Thase, isle septentrionale de la Mer Egée, étoit fils et disciple d'*Aglaophon*. Il se rendit célèbre

par les peintures dont il orna un portique d'Athènes. Ses tableaux formoient une suite qui renfermoit les principaux événemens de Troye ; ils étoient précieux par les graces et sur-tout par l'expression que ce peintre sut donner à ses figures. C'étoit la partie qu'il possédoit le plus, et c'est celle qu'il avoit perfectionnée. Le premier, il ouvrit la bouche à ses personnages, et y figura des dents. On voulut reconnoître ses peines par un prix considérable, mais il le refusa généreusement. Cette conduite lui attira de la part des Amphictyons qui composoient le conseil de la Grece, un décret solennel pour le remercier. Il fut en même temps ordonné que, dans toutes les villes où cet artiste célèbre passeroit, il seroit logé et défrayé aux dépens du public. *Polygnote* florissoit vers l'an 422 avant J. C. *Voy*. II. CAYLUS.

POLYGONE, (Mythol.) fils de *Prothée*. Son frère *Télégone* et lui furent tués par *Hercule*, qu'ils avoient osé provoquer à la lutte.

POLYHISTOR, *Voy*. ALEXANDRE, n° V, *et* SOLIN.

POLYMESTOR *ou* POLIMNESTOR, (Mythol.) roi de Thrace, le plus avare et le plus cruel de tous les hommes. *Hécube* lui creva les yeux pour avoir tué *Polydore*. Voyez *ce mot*.

POLYMNIE *ou* POLYHYMNIE, (Myth.) l'une des neuf Muses, fille de *Jupiter* et de *Mnémosyne*, présidoit à la rhétorique. On la représente ordinairement avec une couronne de perles, habillée en blanc, toujours la main droite en action pour haranguer, et tenant un sceptre à sa gauche. *Voy*. PITHO.

POLYMUS, (Mythol.) Grec, qui montra à *Bacchus* le chemin des Enfers, lorsqu'il y descendit pour en tirer *Semelé* sa mère.

POLYNICE, *Voy*. ETHÉOCLE *et* I. POLYBE.

POLYPHÊME, (Mythol.) fils de *Neptune* et de la nymphe *Thoosa*, roi des Cyclopes, d'une grandeur démesurée, aima tendrement *Galathée*, et écrasa le berger *Acis* que cette Nymphe lui avoit préféré. Il n'avoit qu'un œil au milieu du front, et il ne se nourrissoit que de chair humaine. *Ulysse* ayant été jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile où habitoient les Cyclopes, *Polyphême* l'enferma lui et tous ses compagnons, avec ses troupeaux de moutons, dans son antre, pour les dévorer. Mais *Ulysse* le fit tant boire en l'amusant par le récit du siége de Troye, qu'il l'enivra ; ensuite aidé de ses compagnons, il lui creva l'œil avec un pieu. Le Cyclope se sentant blessé, poussa des hurlemens effroyables : tous les voisins accoururent pour savoir quel mal lui étoit arrivé. Le voyant dans cet état, ils lui demandoient qui l'avoit ainsi maltraité, et il leur répondit : *C'est Personne* : NEMO.. (*Ulysse* s'étoit annoncé sous ce nom au Géant) Alors ils s'en retournèrent en riant, et crurent qu'il avoit perdu l'esprit. Cependant *Ulysse* ordonna à ses compagnons de s'attacher sous les moutons, pour n'être point arrêtés par le Géant, lorsqu'il lui faudroit mener paître son troupeau. Ce qu'il avoit prévu, arriva. *Polyphême* ayant ôté une pierre

que cent hommes n'auroient pu ébranler, et qui bouchoit l'entrée de la caverne, se plaça de façon que les moutons ne pouvoient passer qu'un à un entre ses jambes. Lorsqu'il entendit *Ulysse* et ses compagnons dehors, il les poursuivit, et leur jeta un rocher d'une grosseur énorme ; mais ils l'évitèrent aisément, s'embarquèrent, et ne perdirent que quatre d'entre eux, que le Géant avoit mangés. *Enée* courut les mêmes dangers qu'*Ulysse*, et échappa de la même manière à la fureur de ce monstre. Le portrait qu'en fait *Virgile* est d'après *Homère ;* et il faut avouer que la fable de *Polyphême* n'est pas ce que leurs ouvrages offrent de plus piquant. *Annibal Carrache* a représenté *Polyphême* et *Galathée*, et ensuite le courroux du Cyclope. « Dans le premier tableau, *Annibal*, dit *Bellori*, étendit l'art du dessin ; son imagination s'éleva à la grandeur de celle d'*Homère ;* tout ce que la poésie a feint de la stature énorme de *Polyphême*, le pinceau d'*Annibal* l'a exprimé. » Dans le second, le peintre a mis en action de la manière la plus fière et la plus terrible le précepte qu'avoit donné *Léonard de Vinci* sur l'attitude que doit avoir la figure lorsqu'elle se dispose à lancer un corps quelconque avec violence, et qu'elle veut imprimer la plus grande force au coup qu'elle porte.

POLYPHONTE, Tyran de Messène, fut tué par *Téléphon* fils de *Cresphonte* et de *Mérope*, qui avoit échappé à sa fureur, lorsqu'en usurpant le trône il massacra tous les princes de la famille royale.

POLYTECHNUS, *Voyez* AIDONÉ, n.° II.

POLYXÈNE, (Myth.) fille de *Priam* et d'*Hécube*, fut demandée pour épouse par *Achille* pendant le siége de *Troye*. Lorsqu'on étoit assemblé dans le Temple pour la cérémonie de son mariage, *Pâris* tua *Achille*. Après la ruine de Troye, l'ombre de ce héros apparut aux Grecs, et dit, que pour appaiser ses mânes, il falloit immoler *Polyxène* sur son tombeau. Les Grecs allèrent aussitôt l'arracher d'entre les bras d'*Hécube* et l'immolèrent... *Voy.* PHILOXÈNE.

POLYXO, (Mythol.) prêtresse d'*Apollon* dans l'isle de Lemnos. *Vénus* irritée de ce que les Lemniennes négligeoient son culte, leur donna une haleine si puante, que leurs maris dégoûtés allèrent chercher des femmes en Thrace. Alors *Polyxo* leur conseilla de se venger d'eux en les égorgeant dans une même nuit. Ils furent donc tous massacrés. *Hypsipile* fut la seule qui épargna la vie de son père. — Il y eut une autre POLYXO, femme de *Tlépomèle*, qui fit pendre *Hélène*, parce qu'elle avoit été cause de la guerre de Troye où son époux avoit été tué.

POMBAL, (Sébastien-Joseph CARVALHO comte d'Oeyras, marquis de) né en 1699 d'*Emmanuel de Carvalho*, gentilhomme de Soure, bourg de Portugal dans le territoire de Coimbre. Il fut envoyé dans l'université de cette ville pour y faire son cours de droit, mais il se dégoûta bientôt de l'étude, et prit le parti des armes. Une taille avantageuse et presque gigantesque, une fi-

gure distinguée et une force extraordinaire le rendoient propre à ce nouvel état ; mais dégoûté encore de cette profession, il se retira à Soure. Il avoit su captiver le cœur d'une jeune dame de la première noblesse du royaume, nommée *Dona Teresa de Noronha Almada*, et il vint à bout de l'épouser malgré l'opposition des parens de cette dame. Il la perdit le 7 janvier 1739. Envoyé en 1745 à Vienne pour une commission secrète, il sut plaire à la jeune comtesse *de Daun*, parente du célèbre maréchal de ce nom, qu'il épousa. Il retourna peu de temps après à Lisbonne. La reine *Marie-Anne d'Autriche* qui avoit pris en affection l'épouse de *Carvalho*, s'intéressa vivement en faveur de l'époux auprès du roi, sans qu'elle pût obtenir le moindre emploi. Mais cette princesse réussit mieux auprès de son fils après la mort de *Jean V*, arrivée le 30 juillet 1750. Le nouveau roi *Joseph II*, nomma d'abord *Carvalho* secrétaire des affaires étrangères, et lui donna bientôt la plus grande part à l'administration. Les Portugais, avec de beaux ports de mer, n'avoient ni vaisseaux ni matelots; en peu de temps ils eurent, graces au nouveau ministre, vingt frégates et dix vaisseaux de guerre. Les manufactures furent encouragées, et des étrangers appelés en Portugal pour y perfectionner les arts. Les Anglois s'étoient emparés de tout le commerce ; ils continuèrent d'être bien reçus, mais ils ne purent plus vendre exclusivement ni les vins du pays, ni les autres productions. L'agriculture avoit été négligée ; *Pombal* la ranima par ses propres écrits et par ceux des nations étrangères qu'il faisoit traduire. L'avidité du ministre corrompit bientôt ces bienfaits. Pour se procurer de l'or et des avantages personnels, il prodigua les priviléges exclusifs et les vendit chèrement. C'étoit une Compagnie qui faisoit le commerce du Brésil, et une autre celui des Indes ; c'étoit une Compagnie qui mettoit le prix aux denrées, et qui les achetoit ensuite pour les revendre. *Pombal* avoit des vignes, des manufactures à lui ; il fit arracher les vignes des particuliers pour faire valoir les siennes ; il tracassa les autres manufactures pour assurer le débit de celles qui lui appartenoient. Les Portugais, appauvris par ces manœuvres, le furent encore plus par des impôts excessifs sur l'importation et l'exportation. *Pombal* étouffa en partie les murmures par les soins qu'il se donnoit dans les grandes parties de l'administration. Lors du tremblement de terre qui bouleversa Lisbonne en 1755, il rassura les citoyens, secourut les blessés, pourvut aux subsistances, fit tirer du milieu des décombres les effets précieux, et fit sortir cette ville immense de ses ruines par la réparation des édifices écroulés ou ébranlés, et par la construction d'un grand nombre d'autres. Il s'empara insensiblement de toute la confiance du roi, et crut son crédit assez bien établi pour oser s'opposer au mariage de la princesse héritière présomptive de la couronne, avec Dom *Pedre* frère du roi, quoique *Jean V* eût demandé les dispenses nécessaires à Rome. Cette opposition lui fit des ennemis puissans ; son despotisme et sa hauteur ne lui en firent pas moins. Quelques grands

conspirèrent contre lui et contre le roi. (*Voyez* AVEIRO.) Tous ceux qui furent soupçonnés d'être entrés dans ce complot, furent punis avec une rigueur qui tenoit de la cruauté. Le Portugal fut en proie à la délation ; les prisons furent remplies de tous ceux qui étoient suspects ; quelques-uns furent envoyés en Asie et en Afrique. La noblesse qui inspiroit sur-tout des méfiances au ministre, ne put parvenir aux emplois militaires. *Pombal* se voyant généralement détesté, ne sortit plus qu'entouré de quarante gardes, l'épée nue et toujours prêts à le défendre contre les attentats de la haine. Enfin *Joseph II* étant mort en 1777, le Portugal respira, et *Pombal* fut disgracié. Les prisons furent ouvertes, et un grand nombre de victimes du caractère soupçonneux du ministre, en sortirent. Presque tous les prisonniers furent justifiés par un décret solennel du 7 avril 1781. On nomma en même temps une commission extraordinaire pour lui faire son procès ; mais le jugement n'eut pas d'exécution. *Pombal* exilé et oublié dans une de ses terres, y mourut le 8 mai 1782 dans sa 85e année. Les Jésuites renvoyés de Portugal par ce ministre, l'ont peint comme un monstre, comme un homme incapable, qui obéra l'état, qui laissa tout dépérir, et qui ne paya ni les troupes, ni ne sut en tirer parti. Les ennemis de la société l'ont représenté sous un jour bien différent ; c'étoit, si on les en croit, malgré ses défauts et ses fautes, un ministre plein de génie, actif, vigilant, le restaurateur de la discipline militaire, du commerce et de la marine, entièrement négligés avant lui. Entre deux portraits si différens comment se décider ? C'est au lecteur sage à le faire lui-même, en attendant que l'éloignement des temps calme les esprits, et que les faits rassemblés par la vérité, nous fournissent le moyen de porter un jugement juste et auquel la postérité équitable mette son sceau. Ceux que nous avons consignés dans cet article, nous ont paru généralement avoués. En 1783 le comte *d'Oeyras* fils de *Carvalho*, se retira en Angleterre avec une pension. On a publié en 1783, en 4 vol. in-12, les *Mémoires du Marquis de* POMBAL ; et ce recueil n'a pas été rédigé par l'impartialité.

POMÈRE, (Julien) *Pomerius*, né dans la Mauritanie, passa dans les Gaules, et fut ordonné prêtre après y avoir enseigné la rhétorique. Il vivoit encore en 496. C'est lui qui est auteur du livre *De la Vie contemplative* ou *des Vertus et des Vices*, qu'on a long-temps attribué à *St. Prosper*, et qui se trouve dans ses Œuvres. *St. Julien* de Tolède ayant aussi porté le nom de *Pomère*, quelques écrivains l'ont confondu avec *Julien* POMÈRE, mais très-mal à propos : celui-ci vivoit au cinquième siècle, et l'autre ne parut que deux cents ans après.

POMET, (Pierre) né en 1658, acquit autant de réputation que de richesses dans la profession de marchand droguiste, qu'il exerça long-temps à Paris. Il rassembla à grands frais, de tous les pays, les drogues de toute espèce. Il fit les démonstrations de son Droguier au Jardin du roi, et donna le *Catalogue* de

toutes les drogues contenues dans son magasin, et une liste de toutes les raretés de son Cabinet. Il se proposoit d'en publier la *Description*; mais il n'en eut pas le temps, étant mort à Paris le 18 novembre 1699, à 41 ans, le jour même qu'on lui expédia le brevet d'une pension que *Louis XIV* lui accordoit. On a de lui un excellent ouvrage, que *Joseph* POMET son fils a fait réimprimer en 1735, en 2 vol. in-4°, sous le titre d'*Histoire générale des Drogues*. C'est le *Droguier* le plus complet que l'on ait jusqu'à présent. Il avoit déjà paru à Paris en 1694, in-folio; et les figures de cette première édition sont plus belles que celles de la seconde. On voit son portrait à la tête, avec ce quatrain :

> *Dat nova, dat quæsita diù, pauci∫que reperta*
> *Nota facit, mundus quæ magè rara capit.*
> *Auctoris, Lector, summos perpende labores,*
> *Sumptibus et quantis grande peregit opus.*

On peut les rendre ainsi en françois :

> Pomet, d'un zèle infatigable,
> Rassembla des objets et rares et nouveaux.
> Juge donc, cher Lecteur, que d'or, que de travaux
> A dû coûter cet ouvrage admirable.

POMEY, (François) Jésuite, fut long-temps préfet des basses classes à Lyon, où il mourut en 1673, dans un âge avancé. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Dictionnaire François-Latin*, in-4°, dont on ne se sert plus dans les classes, depuis que le Père *Joubert* son confrère publia le sien. II. *Flos Latinitatis*, in-12. C'est un bon Abrégé du Dictionnaire de *Robert Etienne*. III. *Indiculus universalis*, françois et latin, dont l'abbé *Dinouart* a donné une édition corrigée et augmentée en 1756, à Paris, in-12. Ce petit livre est un répertoire utile. *George Matthias Konig* l'a publié en quatre langues, Nuremberg, 1698. On en a aussi une édition avec l'italien, Venise, 1682. IV. Des *Colloques* scolastiques et moraux. V. *Libitina* ou *Traité des Funérailles* des Anciens, en latin; Lyon, 1659, in-12 : livre curieux. VI. Un *Traité des Particules*, en françois. VII. *Panthæum mysticum*, seu *Fabulosa Deorum Historia*; à Utrecht, 1697, in-8° avec figures. C'est une *Mythologie* assez bonne, qui a été traduite en françois par *du Manant*, Paris, 1715, in-12. VIII. *Novus Rhetoricæ Candidatus*, in-12 : rhétorique médiocre, qui ne fera jamais un orateur. Le P. *Jouvenci* en donna une nouvelle édition, corrigée et augmentée en 1712, à l'usage des rhétoriciens du collége des Jésuites de Paris. Les successeurs du P. *Jouvenci* crurent qu'un collége si renommé devoit avoir une rhétorique un peu plus approfondie, et ne se servirent plus de celle du P. *Pomey*. Ce Jésuite connoissoit bien les auteurs latins; il étoit exact et laborieux. S'il eût vécu de nos jours, il auroit mis un peu plus de choix, de correction et de méthode dans ses livres.

POMFRET, (Jean) poëte Anglois, fils d'un curé dans le comté de Bedford, né en 1667, et mort à Londres de la petite

vérole,

vérole, à 36 ans, donnoit d'heureuses espérances. Il avoit déjà publié diverses petites pièces morales ou galantes, imprimées à Londres en 1740, in-12. Quelques-unes ont été traduites en françois : telle que le *Choix de la Vie*, dont la traduction est de *Trochereau*. *Pomfret* avoit obtenu un bénéfice considérable; mais l'évêque de Londres, prévenu contre le poëte et la poésie, lui suscita bien des traverses.

POMIS, (David de) *Voyez* V. David.

POMMERAYE, (Dom Jean-François) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rouen en 1617, renonça à toutes les charges de son ordre, pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut d'apoplexie dans la maison du savant *Bulteau* auquel il étoit allé rendre visite, le 28 octobre 1687, à 70 ans. L'amour de l'étude et celui de son état étoient ses plus grandes passions. On a de lui plusieurs ouvrages pesamment écrits, mais pleins de recherches laborieuses. Les principaux sont : I. L'*Histoire de l'Abbaye de St-Ouen de Rouen*, et celles de *St-Amand* et de *Sainte-Catherine*, de la même ville, in-folio, 1662. II. L'*Histoire des Archevêques de Rouen*, in-folio, 1667. C'est le meilleur de ses ouvrages. III. *Histoire de la Cathédrale de Rouen*, in-4.° IV. Un *Recueil des Conciles et Synodes de Rouen*, in-4°, 1677. On préfère la collection des mêmes Conciles, donnée par le Père *Bessin*. V. *Pratique journalière de l'Aumône*, in-12. C'est une exhortation à donner à ceux qui ont la charité de quêter pour les pauvres.... *Voyez* l'*Histoire Littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, pag. 121 et 122.

POMMIERS, (Des) *Voyez* Auroux.

POMONE, (Mythol.) Nymphe du Latium, fut révérée par les Romains comme la Déesse des Jardins et des Fruits. Elle fut aimée par *Vertumne*, qui l'épousa, après avoir tenté sous mille formes différentes, de surprendre ses faveurs. On la représentoit avec une serpette à la main et une couronne de fruits sur la tête. Les Grecs ne connurent point cette Divinité.

POMPADOUR, (Jeanne-Antoinette *Poisson*, marquise de) succéda, auprès de *Louis XV*, à la faveur de Mad. *de Châteauroux*. Elle étoit fille d'une femme entretenue et d'un paysan (ou plutôt d'un fermier) de la Ferté sous Jouare, qui avoit amassé quelque chose à vendre du bled aux entrepreneurs des vivres. Cet homme étoit alors en fuite, ayant été condamné pour quelque malversation. On avoit marié sa fille au sous-fermier *le Normand*, seigneur d'Etiole, neveu du fermier général *le Normand Tournehem*, qui entretenoit la mère. La fille étoit bien élevée, sage, aimable, remplie de graces et de talens, née avec du bon sens et un bon cœur. « Je la connois assez, dit *Voltaire* dans ses *Mémoires* qui nous fournissent ces détails. Je fus même le confident de son amour. Elle m'avouoit qu'elle avoit toujours eu un secret pressentiment qu'elle seroit aimée du roi, et qu'elle s'étoit sentie une violente inclination pour lui, sans la trop démêler. Cette idée qui auroit pu

paroître chimérique dans sa situation, étoit fondée sur ce qu'on l'avoit souvent menée aux chasses que faisoit le roi dans la forêt de Senar. *Tournehem*, l'amant de sa mère, avoit une maison de campagne dans le voisinage. On promenoit Mad. *d'Etiole* dans une jolie calèche ; le roi la remarquoit et lui envoyoit souvent des chevreuils. La mère ne cessoit de lui dire qu'elle étoit plus jolie que Mad. *de Châteauroux*, et le bon homme *Tournehem* s'écrioit souvent : *Il faut avouer que la fille de Mad.* Poisson *est un morceau de roi.* » Leur ambition fut bientôt satisfaite ; *Louis XV* en devint amoureux; et elle fut créée marquise de Pompadour en 1745, et jouit aussitôt d'un grand crédit. Elle en usa pour favoriser les beaux arts qu'elle avoit cultivé dès son enfance. Plusieurs gens de lettres et divers artistes lui durent des pensions ou des places. Elle s'étoit formé un des beaux cabinets de Paris, en livres, en peintures, en curiosités : emploi utile de l'argent, si le sien n'avoit pas été pris en partie sur le peuple. Elle mourut à Paris en 1764, à 44 ans, avec plus de résignation qu'on ne devoit en attendre d'une femme qui avoit joui en apparence de tant de bonheur. Le jour même où elle attendoit sa dernière heure, le curé de la Magdeleine dont elle étoit paroissienne, vint l'exhorter à mourir. Comme il prenoit congé d'elle : *Un moment, Monsieur le curé*, lui dit la marquise, *nous nous en irons ensemble.* On a publié après sa mort : I. Ses *Mémoires*, deux volumes in-8°, 1765. Dans ce livre, on la fait l'arbitre de la guerre et de la paix, et le seul mobile de la disgrace ou de la faveur des ministres et des généraux. Les gens instruits savent que son pouvoir ne fut pas d'abord si absolu qu'elle n'éprouvât des contradictions de la part de la famille royale et même de certains ministres. Il est vrai qu'elle tâcha ensuite de ne mettre en place que ceux dont elle étoit sûre et d'écarter tous ceux qui lui déplaisoient. Au déclin de sa beauté, elle se rendit plus importante que jamais. Flattée d'un billet que lui avoit écrit l'impératrice *Marie-Thérèse*, elle décida la malheureuse guerre de 1756, s'opposa tant qu'elle put à la paix, fit exiler le cardinal *de Bernis* qui vouloit cette paix si nécessaire, le remplaça par le duc *de Choiseul*, et eut part à toutes les fautes de nos armées, en favorisant des généraux incapables. Ne pouvant plus être maîtresse du roi, elle voulut jouer le rôle de premier ministre, et la France ne s'en trouva pas mieux. II. Des *Lettres*, trois brochures in-8°; beaucoup mieux écrites que ses *Mémoires*, mais qui ne sont pas plus d'elle que ce dernier ouvrage. L'auteur des *Lettres* l'a peint empressée pour ses amis, généreuse envers les gens de lettres, et ennuyée ou malheureuse au sein de la grandeur. Mais il dissimule ses défauts et ses fautes. Au reste, Mlle *Poisson* n'avoit rien de commun avec l'ancienne famille *de Pompadour* dont elle prit le nom pour faire oublier le sien et celui de son mari. La maison *de Pompadour* en Limousin, éteinte en 1722, remontoit au 12e siècle.

I. POMPÉE LE GRAND, (*Cn. Pompeïus Magnus*) fils de

Pompée Strabon et de *Lucilia*, d'une famille noble, naquit l'an 106 avant J. C., la même année que *Cicéron*. Il apprit le métier de la guerre sous son père, l'un des plus habiles capitaines de son temps. *Quintus Pompée* son grand-père, le premier qui parvint aux honneurs de la république, avoit été vaincu par les Numantins et obligé de faire une paix honteuse. *Cn. Pompée Strabon* fils de celui-ci, eut plus de bonheur; et ayant eu le commandement dans la guerre sociale, il triompha des Picentins. Son courage et son zèle pour la discipline militaire le rendirent recommandable. *Pompée le Grand* son fils, eut donc un excellent maître, et il profita de ses leçons. Dès l'âge de vingt-trois ans, il leva de son chef trois légions, qu'il mena à *Sylla*. Trois ans après, il reprit la Sicile et l'Afrique sur les proscrits. *Sylla* redoutant l'autorité que *Pompée* encore jeune acquéroit de jour en jour sur les soldats par sa douceur et ses vertus militaires, le rappela à Rome. Il obéit malgré la résistance de l'armée qui vouloit l'obliger à mépriser les ordres du dictateur. *Sylla* fut si content de ce procédé, qu'il alla au-devant de lui, et l'embrassant avec tous les témoignages d'une véritable affection, il le salua du surnom de GRAND. *Pompée* demanda les honneurs du triomphe. *Sylla* qui avoit ses raisons pour l'en détourner, lui représenta qu'étant encore trop jeune pour recevoir cet honneur, il attireroit infailliblement sur lui la haine et la jalousie. *Faites donc attention*, lui dit Pompée, *que le Soleil levant a bien plus d'ardeur que le Soleil couchant*. Ces paroles ne furent point d'abord entendues par le dictateur; mais elles lui furent répétées, et dans l'étonnement que lui causa la confiance audacieuse de celui qui les avoit dites, il s'écria brusquement : *Qu'il triomphe! Qu'il triomphe!...* *Pompée* le prit au mot, et l'on vit pour la première fois, l'an 81 avant J. C., un simple chevalier Romain honoré du triomphe. Plusieurs officiers n'ayant point obtenu tout ce qu'ils espéroient, voulurent troubler ce triomphe; mais *Pompée* toujours ferme, répondit : « Qu'il renonceroit plutôt à cet honneur qu'il avoit toujours desiré, que de s'abaisser à les flatter. » *Servilius* personnage considérable de Rome et l'un de ceux qui avoient montré le plus d'opposition, s'écria publiquement : *Je reconnois à cette heure que* Pompée *est véritablement Grand et digne du triomphe*. La faveur qu'il s'étoit acquise auprès du peuple, lui avoit fait déférer, quoique absent, une puissance aussi absolue que celle que *Sylla* avoit usurpée par les armes. Lorsque *Pompée* reçut les lettres qui lui apprenoient cette nouvelle, il en parut accablé; et comme ses amis qui étoient présens s'en réjouissoient, il fronça les sourcils, dit *Plutarque*, et s'écria avec une feinte amertume : « O Dieux, que de travaux sans fin! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu et sans gloire? Ne verrai-je donc jamais la fin de mes travaux? Pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, et passer des jours tranquilles à la campagne avec ma femme et mes enfans? » Après la mort de *Sylla* il obligea *Lepidus* de sortir de Rome, et porta

la guerre en Espagne contre *Sertorius*. Cette guerre étant heureusement terminée, il triompha une seconde fois, l'an 73 avant J. C. *Pompée* fut élu consul quelques jours après. Lorsqu'il parut devant les censeurs pour savoir s'il avoit fait toutes les campagnes portées par les ordonnances. *Oui*, répondit-il à haute voix, *je les ai fait toutes, et je ne les ai faites sous d'autre général que sous moi*. *Pompée* rétablit pendant son consulat, la puissance des Tribuns; extermina les Pirates; remporta de grands avantages contre *Tigrane* et contre *Mithridate*; pénétra par ses victoires dans la Médie, dans l'Albanie et dans l'Ibérie; soumit les Colques, les Achéens et les Juifs; et retourna en Italie avec plus de puissance et de grandeur, que ni les Romains ni lui-même n'auroient osé l'espérer. Ayant congédié ses troupes, il rentra dans Rome en homme privé et en simple citoyen. Cette modestie après la victoire lui gagna tous les cœurs. Il triompha pendant trois jours, avec une magnificence qui le flatta moins que les acclamations du peuple. Sa gloire lui fit des ennemis et des jaloux. Il s'unit à *Crassus* et à *César* pour les repousser. Tous les trois jurèrent de se servir mutuellement. *Julie* fille de *César*, que *Pompée* épousa, fut le lien de cette union. Ces deux grands hommes, unis par le sang et la politique, et soutenus par *Crassus*, formèrent ce que les Historiens appelent *le premier Triumvirat*, vers l'an 60 avant Jésus-Christ. Ce fut la première époque de la destruction du pouvoir consulaire et populaire, qui fléchit bientôt sous une autorité que le génie, le crédit et les richesses rendoient inébranlable. *Caton* vit porter ce coup, et ne put le parer : *Nous avons des maîtres*, s'écria-t-il, *et c'en est fait de la République*. Ses craintes étoient justes. *Pompée* employa bientôt la violence pour se faire élire consul avec *Crassus*. On voulut donner la préture à *Caton* pour contrebalancer leur pouvoir; mais *Pompée* feignit qu'il avoit paru des signes au Ciel, qui devoient l'empêcher de prendre cette charge. Le Triumvir prétendoit usurper, par la ruse ou par la force, un ascendant égal à celui des Tyrans. Il voulut d'abord tenir tout de la reconnoissance de ses concitoyens. Il avoit presque triplé les revenus de la République, et tellement reculé les frontières de l'empire, que l'Asie mineure qui avant ses victoires étoit la dernière des provinces du peuple Romain, en occupoit alors le centre. Après de tels services il avoit droit de beaucoup attendre; mais ses compatriotes, alarmés par ses services mêmes, s'opposèrent à toutes ses prétentions. On alla jusqu'à lui appliquer ouvertement un vers d'une Tragédie qui se représentoit alors : *Tu n'es devenu Grand que pour notre malheur!* Le peuple applaudit à ce vers, et le fit répéter plus de cent fois. Cependant *Pompée*, par une conduite imprudente, se donnoit un rival redoutable, ou plutôt un maître, dans la personne de *César*. Il s'en apperçut, et travailla à le supplanter. Le sénat l'ayant nommé gouverneur d'Afrique et d'Espagne, il sentit que son éloignement étoit contraire au dessein qu'il avoit de dominer dans sa patrie. Il se

contenta de gouverner ces provinces par ses lieutenans, quoique la chose fût sans exemple, pendant qu'il s'occupoit à Rome à captiver la bienveillance de la populace par des jeux et des spectacles. Il en donna de si magnifiques à l'occasion de la dédicace d'un Théâtre qu'il avoit fait construire, qu'au rapport de *Cicéron*, la pompe de l'appareil en fit entièrement disparoître la gaieté. Ce Théâtre, le premier qui ait été bâti d'une manière permanente, étoit assez vaste pour contenir 40 mille personnes. Il sut tellement gagner le peuple par ses profusions, qu'il fut créé seul consul, l'an 52 avant Jésus-Christ. Cette élection sans exemple fut autorisée par *Caton* et par le Sénat; mais elle le brouilla avec *César*. Ils n'étoient plus liés, depuis quelque temps, par les mêmes nœuds qu'autrefois. *Julie* étoit morte, et *Pompée* venoit d'épouser *Cornélie*, fille de *Metellus Scipion*, qu'il associa à son consulat. *César*, pour se rendre maître de la République, vouloit en même temps garder le gouvernement des Gaules, et obtenir le consulat. Le Sénat, à la sollicitation de *Pompée*, rendit un décret, par lequel il devoit être regardé comme ennemi de la patrie, s'il ne quittoit son armée dans trois mois. Tel fut le premier acte d'hostilité entre ces deux rivaux de gloire et de puissance. *Pompée* ne l'auroit peut-être jamais fait, sans l'occasion qu'il eut de reconnoître combien la plupart des Romains lui étoient attachés. Réchappé d'une maladie contre toute espérance, l'Italie entière célébra sa convalescence par des fêtes. Cet événement le rendit présomptueux ; et quelqu'un lui ayant dit, que si *César* marchoit contre Rome, on ne voyoit rien qui pût l'arrêter : *En quelque lieu de l'Italie*, répondit-il, *que je frappe la terre de mon pied, il en sortira des Légions*. La République étant menacée, *Caton* le fit souvenir de tout ce qu'il lui avoit prédit de *César* dès le commencement. *Dans tout ce que vous m'avez prédit*, lui répondit Pompée, *vous avez deviné en homme d'esprit ; et dans tout ce que j'ai fait, j'ai agi en homme de bien*. En même temps, *Caton* proposa de nommer *Pompée* général avec une autorité souveraine, ajoutant que ceux *qui ont fait les plus grands maux sont aussi ceux qui savent y apporter les meilleurs remèdes*. *César* se présenta bientôt pour le combattre. Cet homme qui devoit faire sortir des Légions par un seul mouvement du pied, se retira de Rome avec les consuls, et se renferma dans Brindes, d'où il passa bientôt dans la Grèce. Il eut le bonheur de mettre tout l'Orient dans ses intérêts, et forma deux grandes armées, une de terre et l'autre de mer. *César* l'y suivit ; mais *Pompée* évita soigneusement d'en venir à une action décisive. Son adversaire sentant qu'il ne pouvoit l'y contraindre, prit la résolution de l'enfermer dans ses lignes, et en vint à bout quoiqu'il eût un tiers moins de troupes. *Pompée*, menacé des dernières extrémités, attaque les lignes et les force. La déroute des ennemis fut si complète, qu'on ne doute point que la fortune ne se fût entièrement déclarée pour lui, s'il eût marché droit au camp de *César*. Ce dernier en convenoit lui-même,

et disoit, en parlant de cette journée, *que la victoire étoit aux ennemis, si leur Chef avoit su vaincre.* Il y eut bientôt une nouvelle bataille à Pharsale, l'an 48 ans avant Jésus-Christ. Dans cette journée à jamais mémorable, la cavalerie de *Pompée* prit lâchement la fuite. Les soldats de *César* attaquent le camp du général ennemi, qui découragé par la déroute de ses troupes, se réfugia sur des hauteurs, d'où il s'enfuit par mer en Égypte auprès de *Ptolomée.* Ce monarque, à qui il demanda une retraite dans ses états, chargea deux de ses officiers de l'aller recevoir et de le poignarder à l'instant. Le grand et malheureux *Pompée* passe, accompagné de quelques soldats et de domestiques, dans la chaloupe qui devoit le porter à terre. Mais aussitôt *Achillas* et *Septimius*, (c'étoient les noms des deux officiers) le tuèrent, à la vue de sa femme qui le conduisoit des yeux, du vaisseau où il l'avoit laissée. *Pompée* avoit vainement tenté de la consoler. *Cornélie*, lui avoit-il dit, *tu n'as connu jusqu'ici que la bonne fortune, et c'est cela même qui t'a trompée. Tu la voyois avec moi plus long-temps qu'elle ne demeure avec ses favoris. Mais supportons ses revers, puisque nous sommes nés hommes. Essayons de la tenter encore; car il ne faut pas désespérer que de la bassesse où je suis réduit, je ne puisse encore m'élever à ma grandeur passée, comme de ma grandeur passée je suis tombé dans l'état où tu me vois.* *Pompée* avoit 58 ans, selon *Patercule*, et 59 selon *Plutarque*, lorsqu'il fut tué. Son corps demeura quelque temps sans sépulture sur le bord de la mer. Un de ses affranchis et un de ses anciens soldats le brûlèrent suivant l'usage des anciens, et couvrirent ses cendres d'un petit monceau de terre. Tel fut le tombeau du Grand *Pompée. César*, à qui on porta sa tête, versa des larmes sur le sort de ce grand homme, et lui fit élever un tombeau plus digne de lui. *Salluste* a peint cet illustre Romain en deux mots. « Sa probité, dit cet historien, étoit plus sur son visage que dans son cœur. » *Oris probi, animo inverecundo.* Cette pensée, prise dans toute son étendue, nous développe parfaitement son caractère. Il respecta assez la vertu, pour ne pas lui insulter en face; mais il ne l'aima pas assez pour lui sacrifier en secret. De là cette dissimulation profonde dans laquelle il s'enveloppa toujours, et ce système si bien soutenu de ne vouloir en apparence rien obtenir que par son mérite, tandis qu'il ravissoit tout par l'intrigue. Le surnom de GRAND, qui lui fut donné par *Sylla* tyran de sa patrie, seroit une flétrissure plutôt qu'un sujet de gloire; mais il ne l'accepta que comme un heureux augure, et crut qu'avant de le porter il falloit le mériter. S'il fut digne d'entrer en concurrence pour la valeur avec *César*, il lui fut toujours supérieur par la pureté des mœurs et par la modération des sentimens. *César* voulut être le maître du monde, et *Pompée* ne voulut en être que le premier citoyen. Il fut ami constant, ennemi modéré, et citoyen paisible, tant qu'il ne craignit point de rival. Sa vie privée offre plusieurs traits dignes d'un sage. Son médecin

lui ayant ordonné dans une maladie de manger de la grive, ses valets lui dirent qu'en été l'on ne pouvoit trouver cet oiseau nulle part que chez *Lucullus*, qui en engraissoit chez lui. *Pompée* ne voulut point qu'on allât lui en demander, et dit à son médecin: *Quoi!* Pompée *seroit donc un homme mort, si* Lucullus *n'étoit un homme friand?* Il commanda en même temps qu'on lui servît un autre oiseau qui fût moins difficile à trouver.

II. POMPÉE, (*Cneïus* et *Sextus*) fils du précédent, avoient mis une puissante armée en campagne, lorsque leur illustre père leur fut enlevé. *Jules-César* les poursuivit en Espagne, et les défit dans la bataille de Munda, l'an 45 avant Jésus-Christ. *Cneïus* y fut tué, et *Sextus* son cadet se rendit maître de la Sicile, où sa domination ne fut pas de longue durée. Il perdit, dans un grand combat sur mer, la puissante flotte dont il étoit le maître, et fut entièrement défait par *Auguste* et *Lepidus*. Il passa en Asie avec sept vaisseaux seulement, lui qui auparavant en avoit eu jusqu'à 350. L'impuissance où il étoit de soutenir la guerre, l'obligea de se retirer en Arménie, où *Antoine* lui fit donner la mort, l'an 35 avant Jésus-Christ.

III. POMPÉE, *Voyez* TROGUE.

POMPEÏA, fille du Grand *Pompée*, troisième femme de *Jules-César*, fut mariée à ce héros après la mort de *Cornélie;* mais son époux la répudia bientôt après. Il la soupçonnoit d'avoir eu commerce avec *Clodius*, qui s'étoit glissé en habit de femme, pendant les cérémonies publiques de la fête de la Bonne-Déesse. On vouloit obliger *César* de déposer contre elle : il le refusa en disant, qu'*il ne la croyoit point coupable;* cependant, comme la femme de *César* ne devoit pas seulement être exempte de crime, mais même de soupçon, il la renvoya.

POMPÉÏEN, simple chevalier Romain d'Antioche, parvint, par son courage et ses vertus, aux premiers emplois de la république et au consulat. *Marc-Aurèle* lui fit épouser *Lucille* sa fille, veuve de *Lucius Verus*. Ce mariage ne fut pas heureux : (*Voyez* LUCILLE.) *Pompéïen* se distingua dans la guerre des Marcomans, et donna de bons conseils à son beau-frère l'empereur *Commode*, qui n'en profita point. Ne pouvant supporter la vue des horribles excès de ce prince, il se retira de Rome sous prétexte d'infirmités : il y reparut dès qu'il sut qu'on vouloit mettre *Pertinax* sur le trône. Mais quand cet empereur, dont le règne fut trop court, eut été tué par les Prétoriens l'an 193, les infirmités de *Pompéïen* revinrent, et on ne le revit plus dans la ville. Il y avoit joué le plus beau rôle de tous les particuliers ses contemporains : grand homme de guerre, grand homme de bien, l'oracle du sénat et le *Caton* de son siècle. Il fut fidelle à *Commode*, malgré tant de raisons de se détacher de lui, et daigna même verser des larmes sur la mort d'un prince, sous lequel sa vie n'avoit pas été assurée un instant. *Julien* pense que *Marc-*

Aurèle auroit dû choisir *Pompéïen* pour son successeur.

POMPÉIO LÉONI, sculpteur Italien, appelé en Espagne par *Philippe II*, orna le maître autel de l'Escurial de 15 statues et d'un crucifix d'une exécution parfaite.

I. POMPIGNAN, (Jean-Jacques LE FRANC, marquis de) d'abord avocat général, ensuite premier président de la cour des Aides de Montauban, naquit en cette ville le 10 août 1709, d'une famille noble et bien alliée. Ses parens le destinèrent à la magistrature, et son goût l'entraînoit vers la poésie. Dans sa tragédie de *Didon*, jouée en 1734, il tâcha d'imiter *Racine*; et il parut ne l'avoir pas lu sans fruit. Il y a sans doute quelques négligences et des vers prosaïques; mais il y a aussi de beaux morceaux écrits avec force et élégance : on ne citera que la tirade où la reine de Carthage, qui intéresse les spectateurs par la sensibilité de son cœur et la fierté de son ame, accable de reproches *Enée*. Le caractère de ce héros Troyen un peu mieux conçu que dans *Virgile*; la situation frappante où *Hyarbas*, introduit comme ambassadeur, ne peut dévorer un refus et éclate en amant et en roi, et quelques autres situations touchantes, font penser que cette pièce dont la marche est simple, vraie et attachante, restera au théâtre. Cet essai d'un jeune homme de 25 ans donnoit les plus grandes espérances; mais, dégoûté de Paris par quelques tracasseries littéraires et rappelé à Montauban par ses devoirs, il alla remplir dans cette ville les deux places dont nous avons parlé, avec autant d'intégrité que de zèle. Un exil passager lui ayant inspiré des dégoûts pour la magistrature, et un mariage avantageux ayant augmenté sa fortune, il voulut en aller jouir à Paris, où son épouse se plaisoit plus qu'en province, et où il avoit d'ailleurs un grand nombre de partisans. Il fut accueilli d'abord comme le méritoit un homme qui joignoit la bonté du cœur à des talens distingués. Mais sa réception à l'académie Françoise, en 1760, fut l'époque d'un dénigrement presque universel. On se trouvoit alors dans des circonstances malheureuses, qui devoient toucher un homme religieux tel que *le Franc*. On étoit inondé d'ouvrages impies; *Voltaire* entassoit brochures sur brochures pour décrier ou pour ridiculiser la religion. Le livre de l'*Esprit* où le matérialisme étoit peu déguisé, venoit de faire un éclat scandaleux. Les auteurs de l'*Encyclopédie* avoient donné dans des écarts que l'autorité n'avoit pu réprimer. Le Christianisme étoit outragé; le président de Montauban, bon Chrétien et excellent citoyen, éleva la voix pour le venger. Il eut le courage de plaider sa cause dans son Discours de réception. Il voulut prouver que le Sage vertueux et chrétien méritoit seul le nom de *Philosophe*; et qu'en jugeant plusieurs littérateurs modernes d'après cette définition, il ne falloit voir en eux qu'une fausse littérature et une vaine philosophie. Un tel Discours, qui peut-être n'auroit pas dû être prononcé dans une compagnie qui l'adoptoit, et où il y avoit alors beaucoup de philosophes, de-

voit déplaire à ceux-ci, ainsi que le dit *Louis XV* en le parcourant. Aussi vit-on éclore bientôt les *Quand*, les *Si*, les *Pourquoi*, et une foule d'autres satires que *Voltaire* ne cessa de lancer pendant près de deux années. Ce n'étoient point de simples facéties littéraires; on y mêla les reproches les plus graves. *Pompignan* fut dénoncé au public comme n'ayant qu'une dévotion hypocrite; comme cherchant à plaire par son discours antiphilosophique, à des personnes puissantes qui pouvoient lui procurer de grandes places à la cour. Ces accusations étoient injustes. *Pompignan* dans le silence de la retraite, se livroit à tous les exercices d'une piété véritable, et en parlant en faveur du Christianisme, il parloit du fond du cœur. Cependant ce littérateur estimable se retira à Pompignan, où il passa les plus beaux jours de sa vie. C'est dans cette terre qu'il mourut le premier novembre 1784, à 75 ans, d'une apoplexie, emportant l'estime de ses concitoyens et les regrets de ses vassaux dont il étoit le protecteur et le père. Il avoit beaucoup embelli le château de Pompignan, et l'avoit orné d'une bibliothèque des plus belles et des mieux choisies de la province. Ses *Ouvrages* ont été recueillis en six volumes in-8°, 1784. Nous avons parlé de sa *Didon*. On a encore de lui des *Opéra* qui n'ont pas été joués; et sa comédie des *Adieux de Mars*, en un acte et en vers libres, représentée avec succès à la comédie italienne en 1735. Ses autres ouvrages poétiques sont ses *Odes Sacrées*, qui malgré le bon mot de *Voltaire*, (*Sacrés ils sont, car personne n'y touche*) ne sont point des productions sans mérite. Nous n'avons rien eu de mieux depuis les *Pseaumes* de *Rousseau*. Il y a des traits heureux, de la noblesse, quelquefois de la verve. Si une correction trop soignée y met trop souvent de la froideur; s'il y a des vers durs, sans coloris et sans harmonie, et des stances foibles, c'est que le genre lyrique a des difficultés presque insurmontables. Ses *Discours* imités des livres de *Salomon*, renferment de grandes vérités morales, rendues en général avec élégance et quelquefois avec énergie. Son imitation des *Géorgiques de Virgile* vint malheureusement après la traduction de M. l'abbé *Delille*, dont la versification abondante et harmonieuse avoit favorablement prévenu tous les lecteurs, et elle lui est très-inférieure, si l'on en excepte quelques morceaux où la difficulté est vaincue avec succès. Le discours qui la précède est sagement écrit et plein de vues judicieuses sur l'agriculture. Son *Voyage de Languedoc* n'égale point par la facilité, par la molle négligence du style, par l'enjouement, celui de *Chapelle* : sa gaieté y est contrainte; on y sent le travail de l'esprit; mais il y a quelques beaux vers... Si des ouvrages poétiques nous passons aux productions en prose, nous trouverons encore à louer. L'*Eloge du Duc de Bourgogne* respire une simplicité touchante. Ses *Dissertations*, sa *Lettre à Racine* le fils, ses *Discours Académiques* décèlent un jugement sain, un goût solide, un esprit nourri de la lecture des anciens. Quelques censeurs lui ont reproché une

froide élégance ; mais quand même cette critique seroit juste, ne devoient-ils pas remarquer que la plupart de ses ouvrages ne comportoient point un style plus animé ; que le sien est pur, correct, toujours adapté au sujet, exempt de l'obscurité, de l'emphase et du néologisme qui déparent presque tous les livres modernes. Ses Traductions en prose de quelques *Dialogues* de *Lucien* et des *Tragédies* d'*Eschile* sont estimées, quoique ces dernières soient souvent peu conformes à l'original. Sa *Dissertation* sur le nectar et l'ambroisie, a de l'agrément et de l'érudition. L'auteur étoit familier avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il savoit les langues mortes, et connoissoit une partie des vivantes. Son érudition étoit aussi étendue que bien digérée ; et les beaux arts qui tiennent à la poésie, tels que la peinture et la musique, ne lui étoient pas étrangers ; il en jugeoit en connoisseur. *Voltaire* son ennemi, en se plaignant de son zèle inflexible, rendoit justice à sa vaste littérature, et même à quelques-uns de ses vers. Il admiroit cette strophe de l'*Ode sur la mort de* Rousseau :

> Le Nil a vu sur ses rivages
> De noirs habitans des déserts
> Insulter, par leurs cris sauvages,
> L'Astre éclatant de l'univers..
> Cris impuissans ! fureurs bizarres !
> Tandis que ces monstres barbares
> Poussoient d'insolentes clameurs,
> Le Dieu, poursuivant sa carrière,
> Versoit des torrens de lumière
> Sur ses obscurs blasphémateurs.

« Je n'ai guère vu de plus grande idée, dit *la Harpe*, rendue par une plus grande image, ni de vers d'une harmonie plus imposante. Je la récitai un jour à M. *de Voltaire*, qui y trouvoit tous les genres de sublime réunis. Je lui en nommai l'auteur, et il l'admira encore davantage. »

II. POMPIGNAN, (Jean-George LE FRANC de) prélat connu par ses mœurs irréprochables, son zèle et ses lumières, frère du précédent, naquit à Montauban le 22 février 1715, et devint à 29 ans évêque du Puy. *Louis XV* qui l'avoit nommé son premier aumônier, lui demanda la première fois qu'il prit possession de sa place, s'il sauroit bien dire le *Benedicite*, l'évêque lui répondit : *Non, Sire, je ne sais que rendre graces.* Appelé à l'archevêché de Vienne, il se plut à combattre constamment par ses écrits, les incrédules et les ennemis de la foi. En 1789 la province de Dauphiné le députa à l'assemblée constituante, et le 20 juin il y conduisit la majorité du clergé dans la chambre du tiers-état. Bientôt après, il entra au conseil et devint ministre de la feuille des bénéfices. C'est alors qu'il reçut du pape une lettre qui l'engageoit à s'opposer de toutes ses forces à toute innovation relative au clergé. « Vous êtes plus propre qu'aucun autre, lui dit-il, à rendre le grand service que je vous demande. Vous avez déjà donné tant de preuves de votre zèle à défendre la sainte doctrine. Mais le temps presse ; il n'y a pas un moment à perdre pour sauver la religion, le roi et votre patrie. Vous pourrez certainement engager sa majesté à ne pas donner cette fatale sanction. *La résistance fût-elle pleine de danger, il n'est jamais permis*

de paroître un instant abandonner la foi catholique, même avec le dessein de revenir sur ses pas, quand les circonstances auront changé. » *Pompignan* ne put accéder à la demande de *Pie VI*, étant mort à Paris le 29 décembre 1790, dans sa 75e année, affoibli par ses travaux et par l'inquiétude que lui causoit la marche des événemens. Ses principaux écrits sont : I. *Essai critique* sur l'état présent de la république des lettres, 1743. II. *Instruction pastorale* de l'évêque du Puy, aux nouveaux convertis de son diocèse, 1751. III. Le *Véritable usage* de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la religion, 1753. IV. *Questions* diverses sur l'incrédulité, 1753. C'est une seconde édition. Le style en est foible et sans intérêt. V. La *Dévotion* réconciliée avec l'esprit, 1753. VI. *Controverse* pacifique sur l'autorité de l'église, 1758. VII. L'*Incrédulité* convaincue par les prophéties, 1759, in-4.° Il y a aussi une édition de cet ouvrage en trois vol. in-12. VIII. *Instruction pastorale* sur la prétendue philosophie des incrédules modernes, 1763. IX. *Autre* sur l'hérésie, 1766, in-4.° X. La *Religion vengée* de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même, 1772. XI. *Défense* des actes du clergé de France concernant la religion, in-4.° XII. *Mandement* contre l'édition des Œuvres de *Voltaire*, 1781, in-8.° XIII. *Autre* portant défense de lire les Œuvres de *J. J. Rousseau* et de *Raynal*, 1781, in-8.° On sait combien ces deux écrits lui attirèrent d'injures de la part des amis des écrivains attaqués. Peut-être auroit-il dû distinguer ce qui étoit repréhensible et anti religieux dans quelques-uns de leurs ouvrages, et ne pas les confondre tous dans sa proscription. XIV. *Oraison funèbre* de *Marie Leczinska* reine de France. Elle fut prononcée à Saint-Denis, et l'auteur se plût à y comparer la religion de la princesse avec l'esprit d'incrédulité de son siècle. XV. *Lettres* à un évêque sur divers points de morale et de discipline, an 10, 2 volum. in-8.° Elles sont au nombre de huit, et adressées à l'évêque de Nantes. XVI. Il a laissé en manuscrit un *Traité* dogmatique et moral de la fin de l'homme et de la résurrection générale. Ces différens ouvrages ont été trop vantés par les amis de l'évêque du Puy, et trop déprimés par ses ennemis. Ce prélat n'étoit point sans doute le rival de *Bossuet;* il n'avoit ni en chaire, ni dans le cabinet, l'éloquence entraînante de l'évêque de Meaux; mais il écrivoit d'ailleurs avec pureté, et souvent avec élégance. Il unissoit à un esprit éclairé une ame compatissante; et quoiqu'il eut beaucoup de zèle pour la religion, il ne fut point aussi intolérant que certains écrivains ont cherché à le peindre. *Mallet du Pan* qui le blâme sur sa présidence de l'assemblée, lui a rendu cependant justice sur ses qualités personnelles, et en a tracé ce portrait : « En désapprouvant la foiblesse qu'eut l'archevêque de Vienne de fléchir devant des circonstances qu'il jugea impérieuses, on doit joindre l'éloge des vertus évangéliques dont ce prélat fut le modèle pendant quarante ans. Il est juste de rappeler qu'aucun ministre de l'église ne montra des mœurs plus austères, plus d'éloignement pour toutes es-

pèces de mondanités, plus de dévouement à ses devoirs, plus de science, plus de simplicité, plus de titres à la vénération dont il étoit l'objet dans le clergé catholique. Il avoit passé sa vie à combattre la nouvelle philosophie, et les injures de *Voltaire* contre lui sont, je pense, un correctif assez frappant de celle que lui valut sa conduite à l'assemblée nationale. Il ne fut pas assez en garde contre les illusions dont on l'avoit bercé en Dauphiné, et contre l'ascendant qu'on avoit pris sur lui. Elu par les états de sa province dans une assemblée commune des trois ordres, il reçut le mandat impératif de persévérer dans cette forme de délibération, et la députation entière du Dauphiné lui donna l'exemple de respecter cet engagement jusqu'à ce qu'une loi les en déliât. »

POMPILIUS, *Voy.* NUMA.

POMPONACE, (Pierre) né à Mantoue le 16 septembre 1462, étoit de si petite taille, qu'il ne s'en falloit guère qu'il ne fût un nain; mais la nature avoit réparé ce défaut, en lui accordant beaucoup d'esprit et de génie. Il enseigna la philosophie à Padoue et en plusieurs autres villes d'Italie, avec une réputation extraordinaire. Son livre *De Immortalitate animæ*, Bologne, 1516, in-12, dans lequel il soutient qu'*Aristote* ne la croit point, et qu'on ne la peut prouver que par l'Ecriture-Sainte et par l'autorité de l'Eglise, fut vivement attaqué. Ce sentiment parut dangereux : on prit le cardinal *Bembo* pour arbitre. Ce prélat tâcha de justifier *Pomponace*, qui obtint une nouvelle permission de publier son livre. Il trouva alors des apologistes; mais il lui resta encore beaucoup d'adversaires. *Théophile Rainaud* prétend que son ouvrage de l'*Immortalité de l'ame* fut condamné au feu par les Vénitiens, et qu'il fut désavoué par son propre père. Son livre *De Incantationibus*, Basle, 1556, in-8°, n'excita pas moins de rumeur. On le mit à l'index. L'auteur veut y prouver que ce qu'on dit de la magie et des sortiléges, ne doit aucunement être attribué au démon; mais en ôtant à la magie son pouvoir, il en donne trop aux astres; il leur attribue tous les effets miraculeux, jusqu'à en faire dépendre les lois et la religion. On place la mort de ce philosophe en 1526, à 64 ans. Elle fut causée par une rétention d'urine. Il s'étoit fait cette Epitaphe :

Hic sepultus jaceo. Quare ? nescio ;
nec, si scis aut nescis curo.
Si vales, benè est : vivens valui.
Fortassè nunc valeo.
Si, aut non, dicere nequeo.

Quoiqu'une foule d'écrivains Catholiques et Protestans l'aient accusé d'irréligion, on assure qu'il fit une fin très-chrétienne. « On est accoutumé, dit *Niceron*, à le regarder comme un impie et un athée, qui ne songeoit qu'à détruire la religion chrétienne, tâchant d'en saper les fondemens par les coups qu'il a portés à l'immortalité de l'ame. Il se peut faire qu'il ait pensé un peu librement sur plusieurs points de la religion, comme le faisoient plusieurs savans de son temps, avec lesquels ce défaut lui étoit commun. Mais ses ouvrages ne font rien voir de cet

athéisme prétendu qu'on lui attribue, et pourvu qu'on les lise avec un esprit désintéressé, on reviendra, du moins en partie, de la prévention générale où l'on est à son égard. » Voici par exemple comme il s'explique dans son *Defensorium* sur l'immortalité de l'ame. *Si CHRISTUS resurrexit, nos resurgemus. Si nos resurgemus, anima est immortalis; at CHRISTUM verè à mortuis surrexisse scimus ex tantorum et sanctissimorum virorum testimonio, ex Ecclesiâ militante; ergò verè anima est immortalis.* Un préjugé en faveur de *Pomponace*, c'est que parmi la foule de ses disciples, il y en eut plusieurs élevés aux premières dignités de l'Eglise; et ils conservèrent pour lui une estime et une amitié constantes. Les Ouvrages philosophiques de *Pomponace* furent recueillis à Venise, en 1525, in-folio, sous ce titre : *Petri Pomponatii Opera omnia Philosophica.* Cette édition est rare.

POMPONE, *Voyez* VI. *et* VII. ARNAULD.

POMPONIA-GRÆCINA, dame Romaine, fut un modèle d'amitié. *Julie* nièce de l'empereur *Claude*, ayant été mise à mort parce que ses vertus faisoient ombrage à *Messaline*, son amie *Pomponia* passa quarante ans à la pleurer, à en porter le deuil, à nourrir sa douleur dans la solitude et l'éloignement de tous les plaisirs. La mort seule vint mettre un terme à son chagrin et à ses regrets.

POMPONIUS-ATTICUS, *Voyez* ATTICUS, n.° I.

I. POMPONIUS-MELA, géographe de Mellaria dans le royaume de Grenade, est auteur d'une Géographie intitulée : *De situ orbis*, en trois livres. Cet ouvrage est exact et méthodique. L'auteur a su le rendre agréable par plusieurs traits d'histoire. Plusieurs savans, entre autres *Vossius* et *Gronovius*, l'ont enrichi de notes. La première édition est de 1471, in-4°; les meilleures sont celles de Leyde, 1646, in-12; de *Gronovius*, 1722, in-8°, qui se joint aux éditions *Cum notis Variorum*. Les dernières sont de Leyde, 1748, 2 vol. in-8°, et *Etonæ*, 1761, in-4.° Ce géographe florissoit dans le premier siècle de l'Eglise.

II. POMPONIUS-SECUNDUS, (*P.*) poëte latin, fut consul l'an 40 de J. C. Il avoit fait plusieurs *Tragédies*, dont *Pline* et *Quintilien* font l'éloge; mais elles sont perdues pour nous.

III. POMPONIUS-LÆTUS, (*Julius*) nommé mal à propos *Pierre de Calabre*, naquit en 1425 à Amendolara, dans la haute Calabre. Il vint de bonne heure à Rome, où ses talens le firent distinguer; mais ayant été faussement accusé avec d'autres savans d'avoir conjuré contre le pape *Paul II*, il se retira à Venise. Après la mort du pontife il revint à Rome, où il vécut en philosophe, suspect d'impiété et d'athéisme. Il étoit enthousiaste de l'ancienne Rome. Il ne lisoit que les auteurs de la plus pure latinité, dédaignant l'Écriture et les Pères. Il célébroit la fête de la fondation de Rome, et avoit dressé des autels à *Romulus*. Il ne donnoit à ses disciples que des noms d'anciens Romains, au lieu de ceux qu'ils avoient reçus au baptême. Dans la chaleur de son

zèle pour le Paganisme, il disoit que « la religion Chrétienne n'étoit faite que pour des Barbares. » Les lumières de la grace ayant dissipé les ténèbres de la philosophie, il mourut chrétiennement en 1495, à 70 ans, à l'hôpital, où son indigence l'avoit fait porter dans sa dernière maladie. C'étoit un homme d'un esprit singulier et d'une humeur assez bizarre. Rien n'étoit plus frugal que sa manière de vivre, ni plus simple que son habillement. Sa naissance est une tache, qu'il a ignorée ou qu'il a voulu faire ignorer aux autres. Il étoit bâtard de la maison de *Sanseverini*, l'une des plus illustres du royaume de Naples. La honte de cette naissance ou quelqu'autre raison, lui a toujours fait garder un profond silence sur ses parens et sa famille. Leur noblesse le touchoit si peu, qu'ayant été sollicité plusieurs fois de venir demeurer dans la maison paternelle, il le refusa par cette lettre singulière : *Pomponius-Lætus ; Cognatis et Propinquis suis ; Salutem. Quod petitis, fieri non potest. Valete*... C'étoit en agir bien cavalièrement avec des parens qui n'avoient rien oublié pour lui donner une bonne éducation, et auxquels il étoit redevable des progrès qu'il avoit faits dans les sciences. On lui donne aussi les noms de *Julius Pomponius Sabinus* et de *Pomponius Fortunatus*. On a de lui : I. Un *Abrégé de la Vie des Césars*, depuis la mort des *Gordiens* jusqu'à *Justinien III*, 1588, in-folio. *Vossius* dit qu'on y trouve bien des choses qui ne sont pas dans les historiens et que l'auteur avoit tirées des Panégyriques anciens. II. Un livre *De exortu Mahumedis*, dans un Recueil sur ce sujet, Basle, 1533, in-fol. III. Un autre *Des Magistrats Romains*, in-4.° IV. *De Sacerdotiis, de Legibus, ad M. Pantagathum*, in-4.° V. *De Romanæ urbis vetustate*, à Rome, 1515, in-4.° Il n'avoit fait ce livre que pour son usage particulier. On n'y voit ni la même pureté, ni la même élégance de style que dans ses autres productions. VI. *Vita Statii Poëtæ et Patris ejus : De arte Grammaticâ*, Venise, 1484, in-4.° VII. Des *Editions* de *Salluste*, de *Pline le Jeune* et de quelques écrits de *Cicéron*. VIII. Des *Commentaires* sur *Quintilien*, sur *Columelle*, sur *Virgile*, etc. etc. *Pomponius-Lætus* ramassa avec soin les anciens manuscrits et les marbres antiques sur lesquels il y avoit des inscriptions. S'il fut louable en cela, on ne peut trop le blâmer d'avoir forgé lui-même des inscriptions, et d'en avoir fait passer de fausses pour des véritables. On prétend aussi que dans son édition de *Salluste*, il changea beaucoup de choses, contre la foi des manuscrits. *Sabellicus* son disciple a écrit sa *Vie*.

I. PONA, (Jean-Baptiste) mort à Vérone sa patrie en 1588, à la fleur de son âge, est auteur, I. D'un ouvrage critique qui a pour titre : *Diatribe de rebus Philosophicis*, Venise, 1590. II. De *Poésies* latines. III. D'une Pastorale intitulée : *Il Tirreno*, etc. —Il ne faut pas le confondre avec *Jean Pona* son frère, habile botaniste, apothicaire de Vérone, dont on a : I. *Plantæ quæ in Baldo monte reperiuntur*, Vérone, 1595, in-4° ; et dans l'*Historia rariorum Stirpium* de

Charles de l'Ecluse, Anvers, 1601, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en italien, et a paru sous le titre de *Monte Baldo descritto*, Venise, 1617, in-4.° II. *Del vero Balsamo degli antichi*, Venise, 1623, in-4.°

II. **PONA**, (François) né à Vérone en 1594, y exerça la médecine et mourut vers 1652, à 58 ans. On a de lui : I. *Medicina animæ*, 1629, in-4.° II. La *Lucerna di Eureta Misoscolo*, 1627, in-4.° C'est un Entretien qu'il a avec sa lampe, laquelle, suivant les principes des Pythagoriciens, étoit animée d'une ame qui avoit passé par plusieurs corps. III. *Saturnalia*, 1632, in-8.° IV. L'*Ormondo*, 1635, in-4° : c'est un Roman. V. La *Messalina*, in-4°, autre Roman. VI. Des *Tragédies* et des *Comédies*. VII. La *Galeria delle Donne celebri*, 1641, in-12. VIII. L'*Adamo*, *Poëma*, 1664, in-16. IX. *Della contraria forza di due belli occhi*, in-4°, etc.

PONCE-PILATE, *Voy*. PILATE.

I. **PONCE**, religieux de Cluni, en fut fait abbé en 1109. Dès qu'il eut obtenu la première place, il se livra au luxe le plus scandaleux. Il étoit presque toujours hors de son monastère, marchant avec un train superbe, et étalant la magnificence d'un prince. Instruit des justes plaintes que l'on faisoit de tous côtés contre son gouvernement, il se rendit à Rome pour donner la démission de son abbaye au pape *Honorius II*, et se retira à Jérusalem. Mais s'ennuyant bientôt du séjour de la Palestine, il revint en 1125 en France, où ses partisans voulurent le faire passer pour un Saint. Il profita de l'absence de *Pierre le Vénérable*, qui avoit été élu à sa place, pour entrer à Cluni avec quelques moines vagabonds et quelques laïques armés. Il chassa le Prieur *Bernard*, vieillard respectable, et ses moines qui se dispersèrent de côté et d'autre. Il se rendit maître de tout, obligea ceux qu'il y trouva par les plus fortes menaces et les plus indignes traitemens, de lui prêter serment de fidélité, et il chassa ou mit en prison ceux qui le refusèrent. Le pape affligé de ces violences, l'excommunia et le fit enfermer dans une tour, où il mourut peu de temps après. Cet homme turbulent et ambitieux, s'étant trouvé au concile de Rome en 1116, voulut y prendre le titre d'*Abbé des Abbés*... *Jean Cajetan* chancelier du pape, lui dit à cette occasion : *Les Bénédictins de Cluni ont reçu leur règle de ceux du Mont-Cassin ; c'est donc au chef de ceux-ci qu'appartient le nom que vous usurpez ;* et Ponce ne sut que répondre.

II. **PONCE** DE LARAZE, gentilhomme du diocèse de Lodève, dans le 12e siècle, fut long-temps le fléau de sa province par ses brigandages et ses violences. Touché de la grace, il prit la résolution de faire une pénitence aussi éclatante que ses crimes avoient été publics. Sa femme, charmée de son dessein, lui en facilita l'éxécution en entrant dans un monastère. Après avoir vendu tous ses biens et ses meubles, et donné des exemples singuliers d'humilité et de pénitence, il alla avec ses six compagnons à *Saint-Jacques* en Ga-

lice, et fit, selon la coutume de ce temps-là, divers autres pélerinages. Il s'arrêta ensuite, avec ses compagnons, dans un lieu appelé *Salvanes*, qu'*Arnauld du Pont*, seigneur de cet endroit, lui donna. Ils y bâtirent des cabanes, et le nombre des disciples de *Ponce* s'étant augmenté, ils embrassèrent la règle de Cîteaux en 1136. *Pierre* abbé de Mazan leur donna l'habit, et choisit *Adémare*, l'un d'entre eux, pour leur abbé. *Ponce* ne voulut d'autre rang que celui de Frère convers, et mourut quelque temps après en odeur de sainteté.

III. PONCE DE LA FUENTE, (Constantin) *Pontius Fontius*, chanoine de Séville, et docteur en théologie de la faculté de cette ville, fut prédicateur de l'empereur *Charles-Quint;* mais s'étant laissé fasciner par les dangereuses nouveautés du Protestantisme, il apostasia et embrassa ce parti; il en devint l'un des plus ardens sectateurs. Il fut arrêté par ordre du Saint-Office, et n'échappa au supplice que par la mort qu'il fut même accusé de s'être procurée en 1559 : mais son effigie fut portée à l'Auto-da-fé et livrée aux flammes. *Ponce* avoit composé en latin des *Commentaires* sur l'Ecclésiaste, les Proverbes, le Cantique des Cantiques, et d'autres ouvrages.

IV. PONCE, (Paul) sculpteur Florentin, se distingua en France sous les règnes de *François II* et de *Charles IX*. Il y avoit plusieurs de ses ouvrages aux Célestins de Paris, qui attiroient les curieux dans cette église. Il avoit fait aussi la Colonne semée de flammes, et accompagnée de trois Génies portant des flambeaux, avec une Urne qui renfermoit le cœur de *François II*. On voyoit aussi de cet artiste, dans la même église, le tombeau en pierre avec la figure de *Charlemagne* vêtu militairement : ce morceau étoit très-estimé.

V. PONCE DE LÉON, (Basile) canoniste et théologien de Grenade, d'une famille illustre, prit l'habit religieux de l'ordre des Hermites de Saint-Augustin. Après avoir brillé à Salamanque dans ses études, il professa la théologie et le droit canon à Alcala, avec une grande réputation. Ses principaux ouvrages sont : I. *De Sacramentis Confirmationis et Matrimonii*, in-folio. II. *De impedimentis Matrimonii*, in-4.° III. *Diverses Questions, tirées de la Théologie Scolastique et de la Positive*, en latin, etc. Ce savant et pieux religieux mourut à Salamanque en 1629, où il avoit été chancelier de l'université. Des casuistes trop indulgens lui ont reproché des décisions qui leur paroissoient trop sévères.

VI. PONCE DE LÉON, (Gonzalve-Marin) écrivain de Séville, contemporain du précédent, très-habile dans la langue grecque, a traduit en latin les *Œuvres de Théophane* archevêque de Nicée; et le *Physiologue* de *St. Epiphane*. Ses traductions sont aussi élégantes que fidelles. On a de lui encore d'autres ouvrages.

PONCET, *Voy.* RIVIÈRE.

I. PONCHER, (Etienne) fils d'un officier au grenier à sel de Tours, fut d'abord chanoine de Saint-Gatien et de Saint-Martin de

de cette ville, puis évêque de Paris en 1503. Son mérite lui procura les places de garde des sceaux en 1512; d'ambassadeur de France à la cour d'Espagne en 1517; puis à celle d'Angleterre en 1518, avec l'amiral *de Bonnivet*; enfin l'archevêché de Sens en 1519. Egalement ferme et prudent, il soutint en présence de *Louis XII* et de la reine son épouse qui n'aimoit pas à être contredite, le parti des Vénitiens qu'on avoit abandonnés; mais la passion du roi contre ces républicains et l'autorité de la reine l'emportèrent sur ses sages conseils. *Poncher* étoit aussi recommandable par son intelligence dans les affaires, que par ses vertus épiscopales. Il mourut à Lyon, le 24 février 1524, à 78 ans. On a de lui des *Constitutions Synodales*, publiées en 1514, où il entre dans un grand détail sur la manière d'administrer les Sacremens.

II. PONCHER, (François) neveu du précédent, succéda à son oncle dans l'évêché de Paris en 1519. Il se brouilla avec la duchesse *d'Angoulême*, mère du roi *François I*. Pour s'en venger il cabala, voulut lui faire enlever la régence, et manœuvra sourdement en Espagne, en 1525, pour prolonger la prison du roi. Cette atrocité le fit enfermer à Vincennes, où il finit sa vie en 1532. Il a composé des *Commentaires sur le Droit Civil*, qui l'ont moins fait connoître que sa perfidie. — *Claude-François* PONCHER, doyen des maîtres des requêtes, mort sans enfans en 1770, âgé de 82 ans, fut le dernier rejeton de cette famille.

PONCINS, (N* Montagne, marquis de) né en Forez, s'est fait connoitre par des écrits et des travaux qui produits par le desir d'être utile n'en furent pas moins bizarres; ils annoncèrent en lui le cœur d'un bon citoyen uni à une imagination peu réglée. Il a publié un ouvrage intitulé: *Le grand Œuvre de l'Agriculture*, 1779, in-12. *Poncins*, réfugié dans une maison de campagne près de Lyon pendant le siége de cette ville, y fut tué en 1793.

PONÇOL, (l'abbé Henri-Simon-Joseph Ansker de) né en 1730, à Quimper en Bretagne, et mort au château de Bardy dans l'Orléanois, à 53 ans, le 13 janvier 1783, étoit un littérateur très-estimable. Il avoit été Jésuite. Les qualités de son ame ont excité les regrets de tous ceux qui le connoissoient. Il a publié deux ouvrages très-bien accueillis du public. L'un est sorti des belles presses de *Barbou*, sous le titre d'*Analyse des Traités des bienfaits et de la clémence de* Sénèque, *précédé de la Vie de ce Philosophe*. Cette Vie, dans laquelle le portrait de *Sénèque* est un peu flatté, offre des observations judicieuses et des discussions approfondies. *Diderot* en parle avec éloge dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. L'autre ouvrage a pour titre: *Code de la Raison ou Principes de Morale*, demandé à l'auteur par le comte *de Saint-Germain*. C'est une suite de maximes et de faits propres à former les mœurs; il y a de l'intérêt, mais on y desireroit un peu plus d'ordre. Il parut en 1778 à Paris, chez *Colas*, libraire. L'abbé de

Ponçol a laissé quelques manuscrits considérables ; entr'autres une Traduction de *Martial*, qui mériteroit d'être imprimée.

PONCY DE NEUVILLE, (Jean-Baptiste) né à Paris, mort le 27 juin 1737, âgé de 39 ans, prit l'habit de Jésuite, qu'il quitta après s'être distingué dans cette compagnie. Se trouvant dans le monde sans ressource, il cultiva le talent de la chaire et celui de la poésie. Il remporta jusqu'à sept fois le prix à l'académie des jeux Floraux de Toulouse. Nous avons aussi de lui plusieurs autres *Pièces de Poésie*, imprimées la plupart dans les *Mercures*. L'abbé *de Poncy* a encore composé une Comédie, intitulée *Damoclès*, représentée au collége des Jésuites de Mâcon, où il professoit. On la trouve dans le *Cours des Sciences* du P. *Buffier*. De tous ses Discours, le plus connu est le *Panégyrique de St. Louis*, prononcé en présence de l'académie des Sciences et Belles-Lettres.

PONIATOVIA, (Christine) fille d'un moine apostat de Pologne, devint fameuse par ses extases. Etant au service de la baronne *d'Engelking* en Bohême, elle eut, dit-on, en 1627 et les deux années suivantes, des visions extraordinaires touchant le rétablissement de l'église. Au commencement de l'année 1629 ayant paru morte, elle ressuscita et n'eut plus de révélations. Elle mourut tout de bon en 1644. Les délires de cette visionnaire parurent, recueillis avec ceux de *Kotter*, à Amsterdam, 1657 et 1665, in-4.° *Voy*. KOTTER.

PONIATOWSKI, *Voy*. STANISLAS-AUGUSTE.

I. PONS, (Jacques) de Lyon, médecin ordinaire du roi, vivoit en 1596, et publia un Traité *sur les dangers et les abus de la saignée*.—Son neveu *Claude* PONS, aussi médecin, établit dans un écrit imprimé en 1600, que la thériaque de Rome et de Venise étoit préférable à celle faite à Lyon.

II. PONS, (Jean-François de) issu d'une ancienne noblesse de Champagne, naquit en 1683 à Marly près de Paris. Il vint dans cette ville en 1699, et y prit des leçons de théologie en Sorbonne ; mais la foiblesse de sa santé le détermina à renoncer au bonnet de docteur. L'abbé *de Pons* fut nommé peu de temps après à un canonicat de la collégiale de Chaumont. Ce bénéfice lui ayant été disputé, il composa un mémoire ingénieux, solide et bien écrit, qui lui fit gagner son procès en 1709. Ce succès fut suivi peu de temps après, de la démission volontaire de son canonicat, qu'il quitta pour se fixer à Paris. Les liens de l'amitié et les plaisirs de la littérature le retenoient dans la capitale. Parmi les amis qu'il se fit, il se lia surtout avec *Houdard de la Mothe* qu'il défendit contre Mad. *Dacier*. Il traita cette illustre savante avec la même vivacité que celle-ci avoit montrée contre *la Mothe*. L'abbé *de Pons* nuisit à ce bel esprit par l'excès de son zèle; et parmi les épigrammes qui pleuvoient sur les deux partis, il en eut quelques-unes pour son compte. Voici une des plus connues, par *Gacon* :

L'abbé *de Pons*, ce petit homme,
Vante *la Mothe* et le renomme
Grand Poëte, grand Écrivain...
Tout est Géant aux yeux d'un Nain.

On l'appeloit *le Bossu de la Mothe*, sobriquet dont il ne faisoit que rire. Dès l'âge de 15 ans on s'étoit apperçu d'un déplacement peu considérable d'une de ses vertèbres. Ce dérangement venant à croître peu à peu, l'abbé *de Pons* fit venir secrètement un chirurgien, et se fit passer avec force et à plusieurs reprises un rouleau de bois le long de l'échine, s'imaginant qu'une opération aussi bizarre rétabliroit ses vertèbres dans leur état naturel; mais elle augmenta au contraire la difformité de son dos pour le reste de sa vie. Il étoit le premier à plaisanter sur cette disgrace, et l'on s'en appercevoit moins. Ses amis le railloient aussi, mais sans chercher à l'offenser, car ils l'aimoient. *La Mothe Houdard* lui fit cet impromptu :

Amis, on dit que la Nature,
De cette aimable créature
Ayant fait le corps si petit,
Pour dédommager la matière,
Fit un paquet tout plein d'esprit
Qu'elle lui mit sur le derrière.

Son tempérament étoit très-vif et très-foible, ce qui l'épuisa bientôt. Se sentant dépérir, il se retira à Chaumont dans le sein de sa famille, et y mourut en 1732, à 49 ans. A un esprit orné, il joignoit un cœur excellent et de grands sentimens de religion. On a imprimé à Paris en 1738, les *Œuvres de l'Abbé de Pons*, in-12. Ce qu'il y a dans ce recueil, est le *Factum* dont nous avons parlé; un nouveau *Système d'Education*; et quatre *Dissertations sur les Langues*, et sur la langue Françoise en particulier. On voit de l'esprit et du brillant dans les écrits de l'abbé *de Pons*; mais un style affecté et tous les défauts de *la Mothe*, dont il n'avoit pas le mérite. Ce qu'il y a de singulier, c'est que personne n'écrivoit plus facilement que lui, quoique d'un style très-recherché. Ce qui étonne davantage, c'est qu'il parloit comme il écrivoit, et avec la plus grande rapidité.

PONT, (Pierre du) *Voy.* IV. PONTANUS.

PONT, (Louis du) Jésuite de Valladolid en Espagne, enseigna la philosophie et la théologie avec réputation, et passa pour un excellent maître de la vie spirituelle. Il mourut saintement en 1624, à 70 ans. Ses *Méditations* pleines d'onction et de lumière, ont été traduites en françois, Paris, 1683, 3 vol. in-4° et 6 in-12. Le P. *Brignon* les a fait réimprimer en meilleur françois en 1702, 3 vol. in-4° et 7 in-12. Le P. *Nicolas Frizon* en a donné un bon Abrégé, Châlons, 1712, 4 vol. in-12. La Vie de ce Jésuite a été écrite par le P. *Cachupin*; c'est celle d'un Saint.

PONTAU, (N. Boissard de) devint entrepreneur de l'opéra comique à Paris, et y donna plusieurs pièces, l'*Heure du Berger*, *Arlequin Atys*, l'*Ecole de Mars*, l'*Art et la Nature*, le *Compliment*, le *Hasard*, l'*Œil du Maître*. Il travailla aussi de concert avec *Pannard*, *Favart* et *Fagan* à diverses autres.

PONT-DE-VESLE, (Antoine de Ferriol, comte de) gouverneur de la ville de Pont-de-Vesle en Bresse, intendant général des classes de la marine, et ancien lecteur du roi, né en

1697, d'un président à mortier au parlement de Metz et d'une sœur du cardinal *de Tencin*, mourut à Paris le 3 septembre 1774, à 77 ans. Ses parens le destinoient à la robe ; mais comme il étoit né sans ambition, il ne voulut embrasser aucun état qui pût gêner son goût pour les plaisirs. Il passa sa vie dans une douce inaction : il en fut tiré pendant quelque temps par un ami puissant, avec lequel il a vécu pendant plus de 50 ans dans la plus grande liaison. On le força d'accepter la place d'intendant général des classes de la marine, qu'il remplit avec autant d'exactitude que d'intelligence. Sur la fin de ses jours, il se borna à faire le charme de la société, par un esprit agréable et par un caractère enjoué. Il avoit du talent pour le genre dramatique. Il donna en gardant l'incognito, la comédie du *Complaisant*, pièce de caractère qui est restée au théâtre, et qu'on revoit toujours avec plaisir. On a encore de lui la comédie du *Fat puni*, qui réunit au mérite d'une intrigue bien conduite, celui d'un style vif, naturel, et plein de traits ingénieux sans affectation. Il a eu aussi une très-grande part à la comédie du *Somnambule*, petite pièce qui a eu beaucoup de succès. Nous ne parlons pas d'un grand nombre de *Chansons*, d'*Ouvrages de société* et de *Pièces fugitives*. Il avoit fait une collection presque universelle d'Ouvrages dramatiques, dont le Catalogue a paru après sa mort, in-8.° Il étoit frère du comte *d'Argental* et neveu de *Ferriol*, ambassadeur à Constantinople, qui fit peindre les figures des Levantins. Il en fit graver cent estampes avec l'explication, 1715, in-fol. Il doit y avoir trois estampes doubles en grandeur, qui manquent quelquefois : ce sont le *Mariage*, l'*Enterrement des Turcs* et la *Danse des Dervis*. Les Tableaux originaux étoient chez le comte de *Pont-de-Vesle*, d'où ils ont passé chez le prince *de Conti*.

PONTAC, (Arnaud de) évêque de Bazas, natif de Bordeaux, d'une famille illustre fut choisi par l'assemblée du clergé tenue à Melun l'an 1579, pour faire au roi *Henri III* des remontrances : commission dont il s'acquitta avec dignité. Ce prélat mourut le 4 février 1605, dans un âge avancé et avec la réputation d'un homme qui possédoit bien les langues Orientales. Les occupations de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour l'étude. On a de lui des *Commentaires* sur *Abdias*, 1566, in-4°, et d'autres ouvrages.

I. PONTANUS, (Louis) jurisconsulte de Cerreto bourg d'Ombrie, fut protonotaire du saint Siége, et mourut de la peste à Basle, pendant la tenue du concile, en 1439, à 30 ans. Son nom est plus connu que ses ouvrages. Sa mémoire étoit un prodige.

II. PONTANUS, (*Octavius*) théologien et jurisconsulte, né à Cerreto comme le précédent, se fit un nom par son esprit. *Pie II* l'envoya en 1459, en qualité de nonce pour régler les différends de *Ferdinand* roi de Naples, et de *Pandolfe Malatesta* seigneur de Rimini. Il fut envoyé à Basle, et nommé à la

pourpre; mais il mourut dans ce voyage, sans pouvoir profiter de cet honneur. On a de lui un volume d'*Epîtres*, et un autre de *Réponses* à des Consultations de Droit. Ces ouvrages sont ignorés aujourd'hui.

III. PONTANUS, (*Joannes-Jovianus*) né à Cerreto en 1426, se retira à Naples, où son mérite lui acquit d'illustres amis. Il devint précepteur d'*Alphonse le Jeune* roi d'Aragon, duquel il fut ensuite secrétaire et conseiller d'état. Ce prince s'étant révolté contre son père, *Jovianus* le réconcilia avec lui. Mais *Ferdinand* ne l'ayant pas récompensé comme il croyoit le mériter, il lança contre ce prince un *Dialogue sur l'ingratitude*, et loua à l'excès *Charles VIII* roi de France, son ennemi. *Ferdinand*, insensible à ces outrages, le continua dans ses charges. Ce bel esprit mourut, suivant *Moreri*, en 1503, à 77 ans; d'autres disent en 1505, à 79 ans. Il fit mettre, de son vivant, sur son tombeau cette épitaphe fastueuse:

Sum Joannes Jovianus Pontanus,
Quem amaverunt bonæ Musæ,
Suspexerunt viri probi,
Honestaverunt Reges, Domini.
Scis jam quis sim, aut quis potiùs fuerim.
Ego verò te, Hospes, noscere in tenebris nequeo;
Sed teipsum ut noscas, rogo... Vale.

Il avoit plus de politesse dans le style que dans les manières; mordant dans ses censures, libre dans ses jugemens, il se fit beaucoup d'ennemis. On a de lui l'*Histoire des Guerres* de *Ferdinand I* et de *Jean d'Anjou*, et un grand nombre d'autres ouvrages en vers et en prose, tous écrits en latin assez purement, et recueillis à Basle en 1556; ils forment quatre vol. in-8.° On a séparément ses *Ouvrages en prose*, à Venise, 1518 et 1519, trois vol. in-4°, et ses Productions poétiques, recueillies dans la même ville, 1533, in-8.° Ces deux recueils sont rares, et le premier l'est moins que le second. Les Histoires de *Pontanus* manquent de fidélité, et le reste n'est que médiocrement bon. Le style quoique élégant, est souvent obscur et enflé. Ses *Poésies* sont remplies d'expressions obscènes.

IV. PONTANUS, *ou* DU PONT (Pierre) grammairien de Bruges, fut surnommé *l'Aveugle*, parce qu'il perdit la vue à l'âge de 3 ans. Cette disgrace de la nature ne l'empêcha pas de devenir fort savant. Il enseigna les belles-lettres à Paris avec réputation, et publia plusieurs écrits qui lui firent honneur. Les principaux sont: I. Une *Rhétorique* et un Traité de l'*Art de faire des Vers*. Il y attaqua *Despautère* en quelques endroits. *Pontanus* étoit un philosophe tranquille, ennemi de la bassesse et de la flatterie, ami de la vertu, de la franchise et de la vérité. Il florissoit vers le commencement du XVIe siècle.

V. PONTANUS, (Jacques) Jésuite de Brugg ville de Bohême, enseigna long-temps avec un succès distingué les belles-lettres en Allemagne. Il mourut à Augsbourg en 1626, à 84 ans. On a de lui en latin: I. Des *Institutions Poétiques*, in-8°, 1602. II. Des *Commentaires* sur les livres de *Ponto* et les *Tristes* d'*Ovide*, Ingolstadt, 1610 in-folio. III Des *Commentaires* très-amples sur *Virgile*, Augsbourg,

1699, in-folio. IV. Des *Traductions* de divers auteurs Grecs, et plusieurs autres ouvrages en prose et en vers. Ceux-ci sont très-foibles; et il étoit plus capable de commenter les poëtes que de l'être lui-même.

VI. PONTANUS, (*Roverus*) religieux Carme, mort en 1567, est auteur d'une Histoire en forme d'annales sous le titre de *Rerum memorabilium libri quinque*, Cologne, 1559, in-folio. Ce livre embrasse les événemens depuis 1500 jusqu'à 1559; il y dévoile quelques faussetés de l'Histoire de *Sleidan*, et de celles d'autres auteurs hérétiques. Plusieurs écrivains ont cru que c'est une version de *Gasp. Génépée* de Cologne.

VII. PONTANUS, (Jean-Isaac) historiographe du roi de Danemarck et de la province de Gueldre, étoit originaire de Harlem. Il naquit en Danemarck, où ses parens étoient allé pour quelques affaires, et mourut à Harderwick en 1640, à 69 ans, après y avoir enseigné la médecine et les mathématiques. Ses mœurs étoient pures, et son application infatigable. Des divers ouvrages dont il a enrichi la littérature, on n'estime que ceux d'érudition. Il étoit plus fait pour compiler que pour imaginer. Il se mêloit de poésie; mais il versifioit en dépit d'*Apollon*, et ses *Vers*, imprimés en 1634, in-12, à Amsterdam, n'étoient que de la prose mesurée. Il avoit fait l'énigme suivante sur un Trou, qu'il proposa aux savans :

Dic mihi quid majus fiat, quò pluria demas?

Scrivérius répondit sur-le-champ :

Pontano demas carmina, major erit.

Ses écrits en prose sont : I. *Historia Urbis et Rerum Amstelodamensium*, in-folio, 1611, ouvrage qui déplut à tous les bons critiques : il y a une infinité de hors-d'œuvres qui montrent sa haine contre tout ce qui tient à l'antique religion qui étoit autrefois florissante dans sa patrie. II. *Itinerarium Galliæ Narbonensis*, in-12, Leyde, 1606. III. *Rerum Danicarum Historia, unà cum chorographicâ ejusdem regni urbiumque descriptione*, Amsterdam, 1631, in-folio. Cette Histoire estimée va jusqu'en 1548. M. *de Westphal* chancelier de Holstein, en a fait imprimer la Suite dans le second tome de ses *Monumenta inedita Rerum Germanicarum*, etc, à Leipzig, 1740. Cette Suite de *Pontanus* comprend les règnes de *Christiern I*, et des cinq rois suivans : l'éditeur rapporte dans sa Préface plusieurs traits particuliers de la vie de *Pontanus*. IV. *Disceptationes Chorographicæ de Rheni divortiis atque ostiis et accolis Populis, adversùs Ph. Cluverum*, 1617, in-8°; livre savant et judicieux. V. *Observationes in tractatum de Globis Cœlesti et terrestri, Auctore Roberto Huesio*, Amsterdam, 1617, in-4.° VI. *Discussiones Historicæ*, Amsterdam, 1637 in-8.° Il y traite principalement de la manière qu'il faut entendre ces mots, la *mer libre* et la *mer fermée*, contre *Jean Selden* Anglois. VII. *Historia Geldrica*, Amsterdam, 1689, in-folio avec une description chorographique de cette province. Cet ouvrage estimé a été traduit en Flamand par *Arnold Slichtenhorste*, Arnheim, 1654, in-folio. VIII. *Originès Francicæ*, in-4°, pleines

d'érudition. IX. *Historia Ulrica*, in-folio; exacte. X. *La Vie de* Fréderic II *roi de Dannemarck et de Norwége*, publiée en 1737, par *Georgé Kyrsing* docteur en médecine à Flensbourg.

PONTAS, (Jean) naquit à Saint-Hilaire du Harcouet, au diocèse d'Avranches, en 1638. Il vint achever ses études à Paris, et reçut les ordres sacrés à Toul en 1664. Trois ans après il fut reçu docteur en droit canon et en droit civil. *Péréfixe* archevêque de Paris, instruit de son mérite, le fit vicaire de la paroisse de Sainte-Geneviève-des-Ardens à Paris. Il remplit cette place avec zèle pendant vingt-cinq ans, et fut ensuite nommé à celle de pénitencier de l'église de Paris. Ses lumières n'éclatèrent pas moins dans cette place que l'ardeur de sa charité. Il mourut le 27 avril 1728, à 90 ans, de la mort des Saints qu'il avoit imités pendant sa vie. Parmi les ouvrages qui font honneur à sa mémoire, on distingue: I. *Scriptura Sacra ubique sibi constans*, in-4.° Il y concilie les contradictions apparentes du Pentateuque. II. Un grand *Dictionnaire des Cas de Conscience*, dont la plus ample édition est en trois vol. in-folio. Il tient un juste milieu entre le rigorisme et le relâchement. On y trouve quelques décisions contradictoires, que son abréviateur *Collet* à tâché de concilier dans l'Abrégé qu'il en a donné en deux vol. in-4.° Il est peut-être dangereux qu'un tel ouvrage fait pour les pasteurs et directeurs des ames, soit écrit en langue vulgaire. Ce détail de péchés et d'opinions opposées sur leur nature et leur grièveté, ne convient pas au simple peuple et ne peut produire des fruits de piété. En traitant ces matières en françois, on n'a que trop réussi à faire de la théologie une espèce de commune, où tout le monde, jusqu'aux femmes, prétend labourer, récolter, arracher et couper. III. Des *Entretiens spirituels*, *pour instruire*, *exhorter et consoler les malades*. IV. Un grand nombre d'autres *Livres de Piété*; qui prouvent qu'il étoit très-versé dans la lecture de l'Écriture et des Pères.

PONTAULT DE BEAULIEU, *Voyez* BEAULIEU.

PONTBRIAND, (René-François de Breuil de) chanoine de Rennes, mort dans cette ville en 1767, étoit un esprit subtil et quelquefois trop métaphysique. Son *Incrédule détrompé*, 1752, in-8°, et ses *Nouvelles vues sur le système de l'Univers* eurent quelques succès dans le temps.

I. PONTCHARTRAIN, (Paul PHELYPEAUX, seigneur de) quatrième fils de *Louis Phelypeaux* seigneur de la *Vrillière*, naquit à Blois en 1569. La famille de *Phelypeaux* que certains généalogistes font remonter jusqu'au XIIIe siècle, n'étoit guères connue avant lui. *Paul Phelypeaux* joignant à la facilité d'un heureux génie toutes les lumières d'une excellente éducation, entra dans les affaires dès 1588. Il se perfectionna sous *Villeroy*, et fut pourvu par *Henri IV* de la charge de secrétaire des commandemens de *Marie de Médicis*. Cette princesse, satisfaite de son zèle, lui procura celle de secrétaire d'état en 1610, peu-

de temps avant la mort déplorable de *Henri IV.* Dans les temps orageux de la régence, il aida la reine à maintenir le pouvoir du trône et la tranquillité des peuples. Les mouvemens des Huguenots furent réprimés par ses soins. Enfin le roi ayant été obligé d'armer contr'eux, il le suivit en Guienne en 1621. Il tomba malade au siége de Montauban, et alla mourir à Castel-Sarrazin, le 21 octobre de la même année, âgé de 52 ans. Ses travaux avoient épuisé ses forces et hâté sa mort. Son fils aîné, qui étoit conseiller au parlement, gendre du fameux avocat général *Talon*, ne lui succéda pas. La place de *Paul Phelypeaux* passa à son frère cadet *Raimond Phelypeaux d'Herbaut*, qui avoit été d'abord greffier du conseil privé, ensuite trésorier de l'épargne. Il mourut en 1629. On a de *Paul Phelypeaux* des *Mémoires* intéressans, la Haye, 1720, deux vol. in-8.°

II. PONTCHARTRAIN, (Louis Phelypeaux, comte de) petit-fils du précédent, naquit en 1643. Conseiller au parlement à l'âge de dix-sept ans en 1661, il fut nommé en 1677 premier président au parlement de Bretagne. Ayant contribué par son génie conciliant à calmer les agitations de cette province, il obtint la place de contrôleur général en 1689, après la retraite de *le Pelletier*; devint ministre et secrétaire d'état en 1690, et chancelier en 1699. Lorsqu'il prêta serment le 9 septembre de cette année, le roi lui dit : *Monsieur, je voudrois avoir une charge encore plus éminente à vous donner, pour vous marquer mon estime de vos talens et ma reconnoissance de vos services.* Le nouveau chancelier protégea les sciences et donna une forme meilleure aux académies des Sciences et Belles-Lettres, qui eurent en lui un protecteur zélé. Après avoir rendu de longs services à l'État, il se retira en 1714, à l'institution de l'Oratoire, où il se montra aussi grand par ses vertus, qu'il l'avoit été par ses places. *Louis XIV* l'honora d'une de ses visites. Il mourut à Pontchartrain, en 1727, à 85 ans, et fut enséveli sans pompe, comme il l'avoit desiré. — Son petit-fils le comte *de Maurepas*, est mort sans postérité en 1781, *Voy.* Maurepas.

PONTCHASTEAU, (Sébastien-Joseph du Cambout, Baron de) né en 1634 d'une famille ancienne, étoit petit-fils de la tante du cardinal *de Richelieu.* Il fut élevé d'une manière conforme à sa naissance. Il eut trois abbayes dès sa jeunesse. Ayant de l'esprit, des talens, des connoissances et l'art de plaire, il pouvoit aspirer aux plus grandes places ; mais *Singlin* directeur des Religieuses de Port-Royal, lui inspira le dessein de se consacrer à la pénitence. Cette première ferveur ne fut pas de longue durée. Enfin, après divers voyages en Allemagne, en Italie et dans les différentes parties de la France, après plusieurs aventures, après avoir combattu longtemps contre ses penchans, il prit une résolution efficace de renoncer aux brillantes chimères qui avoient séduit sa raison. Les cardinaux *de Richelieu* et *de Lyon*, instrumens de sa fortune, étoient morts ; et, suivant ses

expressions, *Dieu avoit tué ces deux hommes pour le sauver.* Il se démit de ses bénéfices, disposa de son patrimoine, et ne se réserva que 200 écus de rente viagère sur l'Hôtel-de-ville. Il fut reçu de nouveau à Port-Royal, après bien des instances, et il s'y chargea en 1668, de l'office de jardinier, dont il fit pendant six ans toutes les fonctions, même les plus basses. Obligé de sortir de sa retraite en 1679, l'évêque d'Alet l'engagea d'aller à Rome, où il agit avec zèle en faveur de ses amis de Port-Royal. Il y demeuroit sous un nom emprunté, lorsque l'évêque d'Orléans *Coislin*, depuis cardinal, se transporta dans cette solitude pour tâcher de le découvrir. La première personne qu'il rencontra fut le baron *de Pontchasteau* lui-même, auquel il s'adressa sans le reconnoître. *Mon bon homme*, lui dit-il, *ne pourriez-vous pas me dire s'il n'y a pas ici un gentilhomme appelé* M. de Pontchasteau. *Il y est, Monseigneur*, lui dit Pontchasteau; *il n'y a qu'un moment qu'il étoit dans le jardin; sonnez, et on vous en instruira.* Sur-le-champ le Baron *de Pontchasteau* part. Il se retira alors dans l'abbaye de Haute-Fontaine en Champagne; puis dans celle d'Orval, où il vécut pendant cinq ans dans la pénitence la plus austère. Quelques affaires de charité l'ayant rappelé à Paris, il y tomba malade, et y mourut le 27 juin 1699, à 57 ans, regardé comme un homme d'une piété tendre, mais d'un esprit ardent et inflexible. On fut fort étonné, à sa mort, de voir des ducs et pairs et des cordons-bleus aux funérailles d'un homme que l'on croyoit un pauvre honteux, tant il avoit soin d'éviter l'éclat. Mais s'il vécut pauvre, il eut grand soin de mettre les pauvres à leur aise. On a de lui : I. *La manière de cultiver les Arbres fruitiers*, Paris, 1652, in-12, sous le nom de *le Gendre*. II. Les deux premiers volumes de la *Morale-pratique des Jésuites*, dont *Arnauld* a fait les six autres. On prétend que *Pontchasteau* fit exprès et même à pied, le voyage d'Espagne, pour y acheter le *Theatro Jesuitico*. III. Une *Lettre* à *Péréfixe*, en 1666, en faveur de M. *de Saci*, qui avoit été mis à la Bastille. IV. Il a traduit en françois les *Soliloques* de *Hamon* sur le *Pseaume CXVIII*.

PONTCOURLAY, *Voyez* WIGNEROD.

PONTEDERA, (Julien) natif de Pise, professeur de botanique à Padoue, au commencement du XVIII[e] siècle, y fit paroître son *Compendium Tabularum Botanicarum in quo plantæ 272 in Italiâ nuper detectæ recensentur*, 1718, in-4.° II. *De Florum naturâ*, 1720, in-4.° III. *Antiquitatum latinarum, græcarumque enarrationes et emendationes*, Padoue, 1740, in-4.°

PONTÈVES, *Voyez* II. FLASSANS.

PONTHIEU, (Adelaïde *ou* Adèle, comtesse de) a joué un rôle dans les Croisades du temps de *St. Louis*. Cette princesse injustement condamnée par son père, arrachée à son mari, vendue à un Soudan, reconnue long-temps après, fut ramenée triomphante en sa patrie. Ses aventures ont fourni au Commandeur *de Vignancourt* le sujet de son Ro-

man d'*Edèle de Ponthieu*, imprimé en 1723; à M. *de la Place*, celui d'une Tragédie jouée en 1757; et à M. *de Saint-Marc*, celui d'un grand Opéra, représenté en 1772.

PONTIEN, (Saint) pape après *Urbain I*, au mois de juillet 230, fut persécuté pour la foi de J. C. sous l'empereur *Maximin*. Il mourut, l'an 235, dans l'isle de Sardaigne où il avoit été exilé. On lui attribue deux *Epîtres* faites après coup.

PONTIS, (Louis de) seigneur de la terre de Pontis, dans le diocèse d'Embrun, naquit, en 1583, d'un père distingué par sa valeur. Le fils entra jeune dans le régiment des Gardes, sous *Henri IV*, et s'éleva par son mérite à divers emplois militaires. *Louis XIII*, instruit de son courage et de sa valeur, lui donna une lieutenance dans les Gardes, et ensuite une compagnie dans le régiment de Bresse. Ce prince l'engagea ensuite à acheter la charge de commissaire général des Suisses; mais mille obstacles s'opposèrent à sa fortune. Le cardinal *de Richelieu* qui avoit vainement tenté de se l'attacher tout-à-fait, le traversa si fortement, qu'il ne put rien obtenir. *Pontis* las de rouler sans cesse dans ce tourbillon, se retira dans le monastère de Port-Royal-des-Champs, après avoir servi 50 ans sous trois rois, et reçu 17 blessures.

Loin de la cour et de la guerre,
J'apprends à mourir dans ces lieux.
Qui ne meurt long-temps sur la terre,
Ne vivra jamais dans les Cieux.

Tels furent ses sentimens dans cette retraite, où il mourut, en 1670, à 87 ans. Nous avons sous son nom des *Mémoires* curieux, imprimés à Paris, en 1676, en 2 vol. in-12. On y trouve quelques circonstances des guerres de son temps, des intrigues de la cour, et du gouvernement des princes sous lesquels il a servi. Ces Mémoires, recueillis des conversations de ce guerrier solitaire par *du Fossé*, offrent encore quelques réflexions judicieuses, également propres à former un chrétien et un militaire. Mais on auroit souhaité que l'éditeur eût été moins diffus; qu'il eût retranché des faits qui semblent romanesques, les digressions, les complimens, les dialogues, les moralités triviales, les minuties. Les mécontentemens que l'auteur essuya à la cour, rendent ses Mémoires suspects lorsqu'il parle du cardinal *de Richelieu* et de quelques autres ministres. Mais le P. d'*Avrigny* et *Voltaire* ont eu tort d'en conclure que *Pontis* n'a point existé. Sa famille étoit très-connue en Provence, et elle passoit ordinairement l'été à la terre de Pontis, et l'hiver à Digne. Quant à *Pontis* lui-même, tous ceux qui ont vécu avec les Solitaires de Port-Royal, ne l'ont jamais regardé comme un être supposé. Son épitaphe se trouvoit auprès de la grille des Religieuses de Port-Royal de Paris. Il peut y avoir des faits faux dans ses *Mémoires* comme dans tous les livres de ce genre; mais le héros n'a certainement pas été un personnage romanesque.

PONTIUS, *Voy.* II. PONCE.

PONTIUS, (Paul) graveur des Pays-Bas, né à Anvers, mort au commencement du XVIIIe siècle. C'étoit un dessinateur correct

et savant. On a de lui un grand nombre d'estampes, d'après *Rubens*, *Vandyck* et *Jordans*. Elle sont très-estimées.

PONTOPPIDAN, (Éric) évêque de Bergen en Norwége, réunit aux vertus de son état le savoir et l'amour des lettres. On lui doit : Une *Histoire* de la réforme en Danemarck, et une *autre* de la Norwége, qui est instructive et curieuse. Cet auteur est mort au milieu du 18e siècle. — On ne doit pas le confondre avec son grand oncle, nommé aussi *Eric* PANTOPPIDAN. Celui-ci, évêque de Drontheim, est auteur d'une *Grammaire* Danoise très-estimée.

PONTORMO, (Jacques) peintre, né à Florence, en 1493, mourut dans la même ville en 1556, à 63 ans. Ses premiers ouvrages annoncèrent un talent supérieur : *Raphaël* et *Michel-Ange*, en les voyant, dirent que « ce Maître porteroit la peinture à son plus haut degré. » *Pontormo* ne remplit point toute l'étendue de cette prophétie ; mais on ne peut nier qu'il n'eût d'abord un pinceau vigoureux, un beau coloris, et qu'il ne mît de l'invention dans ses ouvrages. Sa manière étoit grande quoiqu'un peu dure. Il sortit de son genre où il acquéroit beaucoup de réputation, pour prendre le goût Allemand. C'est à cette bizarrerie qu'il faut attribuer la grande différence qui est entre ses premiers ouvrages fort estimés, et entre les derniers dont on ne fait point cas. Il voulut revenir à sa première manière ; mais ses efforts furent inutiles. Ce peintre avoit quelques singularités dans sa façon de vivre. Il avoit fait construire dans sa maison un escalier de bois, qu'il retiroit en haut par une poulie, lorsqu'il étoit monté à son atelier. Il se servoit lui-même, et se mettoit toujours fort mal. Il étoit si capricieux, qu'il faisoit des tableaux pour un ouvrier, tandis qu'il refusoit de peindre pour le grand-duc. Il avoit d'ailleurs de bonnes qualités. Ennemi de la médisance, il se déclaroit toujours pour les absens qu'on déchiroit.

PONTOUX, (Claude) né à Châlons-sur-Saône, s'appliqua avec succès à la médecine. Il fit un voyage en Italie, et vint mourir dans sa patrie vers l'an 1579. On a de lui quelques mauvais ouvrages en vers et en prose. Les citer tous, ce seroit troubler sa cendre. Ce sont des *Elégies*, des *Stances*, des *Odes* ; de petites Pièces dans le goût de celles appelées en latin *Basia*. Ses *Poésies* furent recueillies en 1579, in-16. On a encore de lui un recueil qu'il a intitulé : *Gélodacrie Amoureuse*, 1596, in-16, contenant plusieurs *Aubades*, *Chansons* gaillardes, *Pavanes*, *Branles*, *Sonnets*, *Stances* ; *Chapitres*, *Odes*, etc. Il n'y a rien dans tous ces différens écrits, qui flatte l'imagination et le goût, quoiqu'on y trouve beaucoup d'imitations de *Pétrarque* et de plusieurs autres poëtes d'Italie.

PONTUS, *Voy*. I. GARDIE.

POOLE, (Renaud) *Voyez* POLUS.

POOLE, (Matthieu) né à Yorck, en 1624, fut incorporé dans l'université d'Oxford, et lui fit honneur par son érudition. Il devint recteur de Saint-Michel-le-Quern à Londres, en 1648.

Son zèle pour l'éducation de la jeunesse, l'engagea à proposer en 1658, un projet qui devoit lui être fort utile. Le parlement l'approuva; mais l'auteur ayant été obligé de se retirer en Hollande, ce projet louable n'eut pas lieu. *Poole* s'étoit signalé avant son départ par plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *Synopsis Criticorum*, à Londres, 1669, 5 vol., qui se relient en 9 vol. in-fol.; et réimprimé à Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol., avec des augmentations qui n'empêchent pas de préférer la première édition. Cet ouvrage est un abrégé des remarques des plus habiles commentateurs de l'Ecriture-Sainte, et sur-tout de celles des Protestans. Les auteurs qui ont travaillé sur la Bible, ont beaucoup puisé dans cette compilation. *Voyez* les Mémoires de *Niceron*, tome 34.e Ce biographe le fait naître à Londres; il mourut à Amsterdam, en 1679, à 55 ans, avec la réputation d'un savant commentateur, d'un bon casuiste, d'un homme charitable, doux et pieux.

POPE, (Alexandre) vit le jour à Londres, le 8 juin (vieux style) 1688. Il étoit d'une ancienne famille noble du comté d'Oxford. Les auteurs de sa naissance Catholiques-Romains, ne lui laissèrent qu'une médiocre fortune. Il reçut cependant, dans la maison paternelle, une éducation digne des dons heureux que lui avoit faits la nature. Il apprit, en très-peu de temps le grec et le latin, et il se familiarisa de bonne heure avec les meilleurs écrivains d'Athènes et de Rome. On peut le mettre au rang de ces génies heureux qui n'ont pas eu d'enfance. A douze ans il fit une *Ode* sur la vie champêtre, que les Anglois comparent aux meilleures Odes d'*Horace*. A quatorze il donna quelques morceaux traduits de *Stace* et d'*Ovide*, qu'ils mettent à côté des originaux. A seize, on vit de lui des *Pastorales* dignes de *Virgile* et de *Théocrite*: le style en est doux et facile, les pensées heureuses, les images riantes, les expressions pleines d'aménité et de graces. Un Poëme intitulé *la Forêt de Windsor*, une Pastorale sur la naissance du *Messie*, sont à la suite de ces Eglogues, et ne les déparent point. On trouve dans le premier ouvrage, des descriptions charmantes de la vie champêtre; et dans le second, des idées sublimes et une poésie fort élevée. *L'Essai sur la Critique*, Poëme assez connu en France par la Traduction de l'abbé *du Resnel*, parut en 1709, et mit le jeune poëte au rang des plus beaux génies de l'Angleterre. On y remarque toute la solidité de l'âge mûr, et tout l'agrément de l'imagination d'un jeune poëte. Les compatriotes de *Pope* le mirent au-dessus de l'*Art Poëtique* de *Boileau*. Il y a cependant une grande différence entre ces deux morceaux. Autant il y a dans le poëte François d'ordre et de liaison, autant on remarque de confusion et d'embarras dans le poëte Anglois. Rien n'y fixe l'esprit; il est difficile d'en lire deux chants sans fatigue. Le but de cet *Essai*, autant qu'on le peut saisir, est d'apprendre à connoître la portée de son génie, à discerner le bon du mauvais, et le clinquant de l'or. Il expose les qualités qui font non-seulement les bons critiques,

mais encore les bons auteurs. Le *Temple de la Renommée*, Poëme qui parut en 1710, offre encore moins d'ordre que l'*Essai sur la Critique*. (Voyez GAHAGANS.) Tout y est confus ; le plan en est indéterminé, et l'auteur n'a pas su maîtriser son imagination. *La Boucle de Cheveux enlevée*, petit Poëme en cinq chants, publié en 1712, n'a aucun des défauts de cette bizarre production. On y trouve de l'invention, de l'ordre, du dessein, des images et des pensées. On y remarque un comique riant, des allusions satiriques sans être offensantes, des plaisanteries délicates sur les femmes, peut-être plus capables de leur plaire que toutes les fleurettes de nos madrigaux. Ce Poëme, plus galant, plus enjoué, mais moins régulier que notre *Lutrin*, est parmi les Anglois ce que le *Vert-Vert* est parmi nous. Il est pourtant inférieur au Poëme François, pour la justesse des idées et le bon goût des ornemens. On doit encore blâmer l'auteur de n'avoir pas assez voilé certains endroits, qui offrent des images trop libres. (*Marmontel* en a donné, dans sa jeunesse, une imitation en vers françois.) Cette charmante bagatelle ne respire que la galanterie ; mais l'Epître d'*Heloïse* à *Abailard*, autre production de *Pope*, paroit dictée par tout ce que l'amour le plus violent peut inspirer. (*Voyez* COLARDEAU.) Le poëte y peint, avec des traits de feu, les combats de la nature et de la grace. Un travail plus considérable occupoit *Pope* lorsqu'il enfanta cette Épître : il préparoit une Traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Toute l'Angleterre souscrivit pour cet ouvrage, et on prétend que l'auteur y gagna près de cent mille écus. Quand l'*Homère* Anglois parut, il ne démentit point l'idée qu'on en avoit conçue. On y trouva la richesse, la force, la majesté de la poésie de l'*Homère* Grec. Ce fut le temps de la plus grande gloire de *Pope ;* mais ce fut également celui où l'envie lui suscita le plus d'ennemis. Il se vit environné d'un tourbillon d'insectes. On eut la bassesse d'attaquer dans des écrits publics, sa figure et sa taille, qui en effet n'étoient pas fort avantageuses. On voulut lui prouver qu'il n'entendoit point le grec, parce qu'il étoit *puant*, *laid* et *bossu*. Ces injures étoient trop grossières pour blesser l'amour propre, elles révoltèrent le sien. Il écrivit contre ses ennemis une satire sanglante, intitulée la *Dunciade*, c'est-à-dire l'*Hébétiade* ou la *Sotisiade*. Il y passoit en revue les auteurs et même les libraires. Cette satire basse et indécente respire la fureur. L'auteur eut honte dans la suite de l'avoir enfantée. Il n'hésita point de la jeter au feu, en présence du docteur *Swift* qui la retira promptement et lui rendit le mauvais office de la conserver. Si *Pope* eût méprisé ses ennemis, il se fût épargné bien des chagrins ; mais il se fit un devoir de résister à cet essaim d'êtres mal-faisans, ridiculement entêtés de mesures et de rimes, et ils n'en bourdonnèrent que davantage. Non contens de le traiter dans vingt libelles d'*ignorant*, de *fou*, de *monstre*, d'*homicide* et d'*empoisonneur*, ils firent courir dans les rues de Londres la relation d'une flagellation ignominieuse. Le titre de cette pièce singulière étoit :

Relation véritable et remarquable de l'horrible et barbare flagellation qui vient d'être commise sur le corps de Maître Alexandre Pope *Poëte, pendant qu'il se promenoit innocemment à Ham-Walks sur le bord de la Tamise, méditant des Vers pour le bien public. Cette flagellation a été faite par deux hommes mal-intentionnés, en dépit et vengeance de quelques Chansons sans malice que ledit Poëte avoit faites contr'eux.* La relation porte que les deux mal-intentionnés, après avoir fouetté jusqu'au sang le malheureux *Pope*, l'avoient à peine laissé qu'il fut apperçu dans cet état par Mlle *Blount*, personne charitable et voisine du poëte. Elle prit au plus vîte ce petit homme dans son tablier, remit sa culotte, le porta au bord de la rivière, et fit venir un bateau pour le transporter chez lui. Cette D^lle *Blount* étoit une très-jolie Angloise qu'il aimoit beaucoup. Une telle imposture remplit d'amertume le cœur de *Pope*. Il ne se contenta pas de faire écrire un Avis au public, où il attestoit qu'il n'étoit pas sorti de sa maison le jour marqué dans la relation, il voulut encore ajouter de nouveaux traits à la *Dunciade*. Ses amis lui conseillèrent de ne répondre à ses adversaires que par de nouveaux chefs-d'œuvre, et il enfanta l'*Essai sur l'Homme*. Une métaphysique lumineuse, ornée des charmes de la poésie ; une morale touchante, dont les leçons pénètrent le cœur et convainquent l'esprit ; des peintures vives, où l'homme apprend à se connoître pour apprendre à devenir meilleur : tels sont les principaux caractères qui distinguent le poëte Anglois. Son imagination est également sage et féconde ; elle prodigue les pensées neuves, sait donner le piquant de la nouveauté aux pensées anciennes. Il embellit les matières les plus sèches, par le coloris d'une élocution noble, facile, énergique, variée avec un art infini. On ne taira pas cependant qu'il y a quelques descriptions trop étendues, et quelques pensées répétées ; qu'on y trouve peu de solidité dans quelques principes, peu d'ordre et de liaison entre les idées ; que le système qu'il présente est celui du Déïsme, et qu'il ne peut être justifié que par des explications très-forcées. On n'ignore point que *Ramsay* a tenté de faire son apologie, dans une Lettre à *Racine* le fils, auquel *Pope* écrivit lui-même ; mais il est bien difficile à quiconque a lu les ouvrages et connu les amis de *Pope*, de n'avoir pas quelques doutes sur ses sentimens. On a trouvé un peu extraordinaire que *Pope* soutînt l'*Optimisme ;* il étoit plutôt fait, suivant un auteur, pour soutenir le *Pessimisme*. Contrefait dans son corps, inégal dans son humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment ; c'est au sein de l'inquiétude et des chagrins qu'il chantoit que *Tout est bien.* Mais de quelque façon qu'on juge de ses sentimens, son *Essai sur l'Homme* sera toujours un des plus beaux fruits du Parnasse. Plusieurs écrivains l'ont traduit en françois. La version de l'abbé *du Resnel* en vers, n'est pas assez littérale ; et celle de M. *Silhouette* en prose, l'est trop. L'abbé *Millot* en a donné une en 1761, supé-

rieure à celle-ci. Nous en avons deux traductions en vers, celle de l'abbé *du Resnel*, (*Voyez* son article) et celle de M. *de Fontanes*, 1783, in-8°, bien supérieure à la première. On trouve à la suite de la Traduction de l'abbé *Millot* une Épître morale de *Pope* sur la connoissance des hommes. C'est un tissu de réflexions fines, hardies et profondes, qui développent les replis du cœur humain. Le génie Anglois s'y montre dans tout son éclat et avec tous ses défauts. Cette Épître tient par son sujet à l'*Essai sur l'Homme*, et on peut la regarder comme une carte particulière, où est tracé en détail ce qu'une carte générale ne présente qu'en gros. *Pope* se signala par plusieurs Épîtres dans le même genre et qui méritent les mêmes éloges. S'il est un genre où *Pope* puisse être comparé à *Boileau*, c'est celui de l'*Epître*. On peut même dire que le poëte Anglois présente un plus grand nombre d'idées que le poëte François, et qu'il approfondit davantage ses sujets, sans cependant se perdre dans des spéculations trop subtiles, et sans tomber dans une obscurité qu'on reproche avec justice à l'*Essai sur l'Homme*. On rencontre souvent dans ses *Epîtres*, des peintures des mœurs, d'une vérité et d'une énergie singulières. Les *Satires* de *Pope* comme celles de *Boileau*, sont d'heureuses imitations d'*Horace*, dont il s'est approprié presque toutes les idées. Le satirique François a mieux rendu dans sa langue la légèreté, la fine plaisanterie et l'élégant badinage du favori de *Mécène*. *Pope* est plus mordant, plus amer, plus emporté, et sa manière tient plus de *Juvenal* que d'*Horace*. Parmi les Satires de *Pope*, on en trouve deux composées par le docteur *Jean Donne* doyen de Saint-Paul, écrivain aussi caustique que *Lucilius*, et non moins négligé dans son style. *Pope* les a retouchées, et conservant le fond des idées qui est excellent, il leur donne un nouveau coloris qui en augmente beaucoup la valeur. On peut mettre au nombre des satires de *Pope*, divers articles de sa façon, insérés dans *le Mentor moderne*, ouvrage périodique. On y trouve plusieurs traits d'imagination dans le goût de ceux dont *le Spectateur* est égayé, qui renferment une critique ingénieuse des mœurs et des ridicules du siècle. Dans une de ces Épîtres il fait la satire des femmes et leur impute bien des défauts. Une dame de la cour d'Angleterre en fit des reproches au poëte. Cette dame dans sa jeunesse avoit été une des plus belles personnes de la cour et des plus vertueuses : elle menoit dans sa vieillesse une vie fort retirée. *Monsieur Pope*, lui dit-elle, *un jour vous écriviez que toutes les femmes sont vicieuses au fond du cœur ; puis-je croire que vous pensez cela de moi et de plusieurs femmes qui me ressemblent?* — *Quand j'ai nommé toutes les femmes*, répondit galamment le poëte, *je n'ai pu parler de vous, Madame, qui étiez un Ange dans votre jeunesse, et qui êtes une Sainte à présent.* — *Ah! vous autres beaux esprits*, repartit aussitôt cette dame, *voilà comme vous êtes : vous divinisez les objets ou vous les foulez aux pieds....* Il a encore composé des *Odes*, des *Fables*, des *Epitaphes*, des *Prologues*, et des *Epilogues*,

qui sont regardés comme autant de bons ouvrages dans leur genre. L'auteur passe pour le poëte le plus élégant et le plus correct, et ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette Angloise, aux doux sons de la flûte. Cependant il n'étoit point enthousiaste de la poésie. Toutes les *fois que je me livre*, dit-il, *à quelque méditation sérieuse, je ne saurois regarder la poésie que comme un vain amusement et même un amusement aussi vain, que si une bête de somme se plaisoit à entendre le bruit de ses sonnettes sans porter le moindre fardeau.* Nous ne parlerons point de ses *Lettres*, dont on a un recueil assez ample. S'il y en a deux ou trois qui puissent intéresser le public, toutes les autres ne sont que d'un très-foible prix; et il en est ainsi de presque toutes les collections de ce genre. Ses différens Ouvrages ont été recueillis à Londres, 1751, vingt volumes in-8°, et à Edimbourg, 1764, en six vol. in-8.° Sa *Traduction* d'*Homère* ne se trouve point dans cette dernière édition. On a publié, en 1779, à Paris, les *Œuvres complètes de* Pope, *traduites de l'Anglois; nouvelle édition, augmentée du texte Anglois, mis à côté des meilleures pièces, et de la Vie de l'Auteur*, avec des figures en taille-douce, huit volumes in-8.° La plupart des traductions insérées dans ce recueil, sont bien choisies; mais quelques-unes manquent d'élégance.... Il ne nous reste plus qu'à faire connoître l'homme après avoir peint l'écrivain. *Pope* étoit bon parent et ami solide. Quoiqu'il ait été accusé d'avarice, sa probité étoit exacte; il avoit de la philosophie, mais beaucoup plus dans l'esprit que dans le caractère. Il étoit vain, railleur, colère, envieux, sacrifiant tout à sa réputation, d'une sensibilité puérile sur la critique, et capable des plus grandes violences pour la repousser. Il alloit souvent chez son libraire, et il y donnoit de temps en temps des scènes de fureur, que sa figure, sa taille difforme, ses jambes torses, et peut-être sa profession, rendoient comiques. Dans une de ses invectives contre milord *Harvey*, il tâche de plaisanter sur la figure de ce seigneur, et il lui reproche jusqu'à ses graces. « Quand on songe, (dit *Voltaire*, qui auroit bien pu s'appliquer quelquefois cette réflexion) que c'étoit un petit homme contrefait, bossu par devant et par derrière, qui parloit ainsi, on voit à quel point la colère et l'amour propre sont aveugles. » Lorsqu'on le plaisantoit sur sa difformité, il avoit toujours une réponse prête. On lui dit un jour que le roi d'Angleterre, en l'appercevant dans la rue, avoit demandé à ses courtisans: *Je voudrois bien savoir, à quoi nous sert ce petit homme qui marche de travers? —à les faire marcher droit*, répondit le poëte. *Pope* manioit quelquefois le pinceau, mais il n'y réussissoit pas comme en poésie. Il plaisante lui-même sur le peu de talent qu'il avoit pour la peinture: « J'avois, dit-il, crucifié une seconde fois *Jésus-Christ*, et fait la *Sainte Vierge* aussi vieille que *Sainte Anne* sa mère. J'avois même osé imiter *St. Luc.* On dit qu'un Ange vint un jour chez lui, et qu'il y finit un de ses tableaux:

vous

vous jureriez que le Diable a mis la dernière main au mien. Ce qui me console, c'est que je n'ai point péché contre les commandemens de Dieu, et les images ne ressemblent à aucune chose qui soit dans le Ciel, sur la terre et au-dessous. Il n'y a point à craindre que personne leur rende aucun culte, à moins que ce ne soit quelques Indiens qui veulent que nous adorions leurs *Pagodes* ou leurs idoles, précisément à cause de leur laideur.... » La santé de *Pope* fut toujours chancelante, et l'art fut souvent appelé au secours de la nature. Les papiers publics le firent mourir plusieurs fois avant son décès, et il eut le plaisir de voir annoncer sa mort, avec les éloges les plus pompeux. Enfin, il mourut réellement d'une hydropisie de poitrine le 30 mai (vieux style) 1744, à 56 ans, après avoir répandu ses bienfaits sur ses parens, ses amis et ses domestiques. Le règne de la poésie Angloise finit à *Pope*. Il dit lui-même quelque part qu'il étoit la dernière Muse d'Angleterre, et il dit vrai; car depuis lui à peine peut-on citer un seul poëte.

POPELINIÈRE, (Lancelot *Voësin*, seigneur de la) gentilhomme Gascon, étoit Calviniste, et mourut Catholique en 1608. C'étoit un homme d'une imagination vive, mais mal réglée. On a de lui : I. Une *Histoire de France*, depuis 1550 jusqu'en 1577, en quatre volumes in-8.° Quoique sa matière soit vaste, il pouvoit se renfermer dans des bornes plus étroites. Il narre avec assez de netteté. Il est sincère et exact dans beaucoup d'endroits, et s'il ne l'est pas en tout, c'est par zèle pour le Calvinisme. II. Un ouvrage intitulé : *Les Trois Mondes*, in-4.° III. *L'Histoire des Histoires*, in-4°, etc. Cet écrit est peu digne d'être lu. Ce n'est qu'un insipide recueil de bruits populaires. *Voyez* POUPELINIÈRE.

POPILIUS, (C.) de l'illustre famille des *POPILIENS*, qui donna plusieurs grands hommes à la république Romaine. Il fut député vers *Antiochus* roi de Syrie, pour l'empêcher d'attaquer *Ptolomée* roi d'Égypte et allié du peuple Romain. Le monarque Syrien chercha à éluder par adresse la demande des Romains; mais *Popilius* apperçut son dessein, et traçant avec sa baguette un cercle autour de lui, il lui ordonna de n'en point sortir sans lui donner une réponse décisive ou de paix ou de guerre. Cette action intimida tellement *Antiochus* qu'il renonça à son projet, l'an 168 avant Jésus-Christ, et évacua toutes les villes de l'Égypte où il avoit garnison. — Il ne faut pas confondre *C. Popilius*, avec un autre *POPILIUS LENAS*, scélérat obscur, qui étant l'un des satellites de *Marc-Antoine*, se chargea de tuer *Cicéron*, quoique cet orateur immortel lui eût conservé la vie par son éloquence.

POPILIUS NEPOTIANUS, *Voyez* NÉPOTIEN.

POPPÉE, (*POPPEA Sabina*) fille de *Titus Ollius* qui avoit été questeur, prit le nom de son aïeul maternel *Poppeus Sabinus*, lequel avoit illustré sa famille par les honneurs du triomphe et du consulat. Elle avoit

tous les agrémens de l'esprit, tous les charmes de la figure, et ce mélange de coquetterie, d'artifice et de graces qu'ont eu tant de femmes célèbres. Elle avoit tout, dit *Tacite*, hors des mœurs. Mariée à un chevalier Romain, nommé *Rufus Crispinus*, elle en avoit eu un fils, lorsqu'*Othon*, qui fut depuis empereur, et alors favori de *Néron*, l'enleva à son mari et l'épousa. Soit par un excès d'amour, soit pour augmenter son crédit auprès du prince, il ne cessa de la louer devant *Néron*, qui la vit et qui en devint amoureux. Après lui avoir résisté quelque temps, *Poppée* l'écouta favorablement. L'empereur éloigna alors *Othon* de Rome, sous le prétexte glorieux de lui donner le gouvernement de Lusitanie. Il répudia ensuite sa femme *Octavie*, qui étant stérile, fut bientôt sacrifiée à sa rivale, et il épousa *Poppée*. (*Voy*. II. OCTAVIE.) Il en eut une fille : la naissance de cette enfant causa à *Néron* des transports de joie violens. Il lui donna le nom d'*Auguste*, ainsi qu'à sa mère, l'une des plus belles femmes de son temps. *Poppée* ne jouit pas long-temps de sa faveur sous un prince cruel et bizarre. Elle mourut d'un coup de pied que lui donna *Néron*, lorsqu'elle étoit grosse, l'an 65 de Jésus-Christ. *Néron* au désespoir, la pleura et la fit embaumer avec les plus riches parfums de l'Europe et de l'Asie. Il fit plus, il prononça en grand deuil, son oraison funèbre sur la tribune Romaine, et les Romains de ces temps corrompus applaudirent à l'éloge d'une femme galante, comme leurs ancêtres avoient applaudi six-cents ans auparavant, à l'éloge de *Brutus*, le libérateur de sa patrie. Les soins que *Poppée* prenoit de sa beauté, sont célèbres : elle se baignoit tous les jours dans du lait d'ânesse.

POQUELIN, *Voy*. MOLIÈRE.

POQUET, *Voy*. LIVONIÈRE.

PORCACCHI, (Thomas) écrivain Toscan, né à Castiglione-Aretino, mourut en 1585. Il traduisit en italien *Justin*, *Dion*, *Plutarque*, et d'autres auteurs Grecs et Latins. On a de lui d'autres ouvrages, dont le plus curieux est intitulé : *Funerali antichi di diversi Popoli e Nationi con figure del porto*, à Venise, 1574, in-4.° Il cultiva aussi les Muses italiennes et latines ; mais il eut moins de succès en vers que dans les recherches d'érudition. On cite encore son *Isole del mondo*, 1620, in-fol.

PORCAIRAGUES, *Voyez* AZALAIS.

PORCELLETS, (Guillaume des) d'une des plus anciennes familles de Provence, seigneur en partie de la ville d'Arles, suivit en 1265 *Charles premier* roi de Naples dans son royaume de Sicile. Il se signala à la conquête de Naples, et mérita le titre de chevalier et le gouvernement de la ville de Pouzzol. Sa haute probité, sa sagesse et la douceur de son gouvernement, le firent seul épargner à Palerme pendant l'horrible massacre des *Vêpres Siciliennes*. (*Voyez* PROCHITA.) On prétend que le nom de *Porcellets* vient d'une imprécation d'une pauvre femme, à qui une dame de cette maison refusa l'aumône avec aigreur. La pauvre lui dit :

Je prie Dieu, Madame, que vous fassiez autant d'enfans que la truie qui passe par-là mène de petits. En effet, ajoute-t-on, la dame accoucha de neuf enfans; mais ce conte paroît imité d'un autre beaucoup plus ancien, et vraisemblablement aussi peu fondé.

PORCELLUS *ou* PORCELLIUS, (Pierre) écrivain de Naples, fut ainsi appelé parce qu'il garda, à ce que l'on croit, les pourceaux dans sa jeunesse. On ne sait comment il sortit de l'obscurité; ce qu'il y a de constant, c'est qu'il se qualifie *Secrétaire du Roi de Naples.* Ses talens lui procurèrent l'amitié et l'estime de *Fréderic* duc d'Urbin et célèbre général, mort en 1482. Il se trouva en 1452 dans l'armée des Vénitiens, qui étoient en guerre contre les Milanois. *Porcellus* y étoit, non comme guerrier, mais comme témoin des belles actions du comte *Jacques Piccinino* qui combattoit à ses frais pour les Vénitiens. Ce héros l'honoroit de son estime, le logeoit avec lui, et l'admettoit tous les jours à sa table. *Porcellus* écrivit l'*Histoire* de ce général, et l'adressa à *Alphonse d'Aragon*, sous ce titre: *Commentaire du Comte* Jacques PICCININO, appelé *Scipion Emilien.* Ce morceau d'Histoire, qui fut publié en 1731 par *Muratori*, dans le tome 20e de ses Écrivains d'Italie, plaît par les agrémens du style. Il prodigue les louanges à *Piccinino* son héros; mais il le fait avec tant de grace, qu'on seroit tenté de les lui pardonner, si la flatterie étoit excusable dans un historien. Son ouvrage est en neuf livres: il avoit fait une suite de cette Histoire, mais elle est demeurée manuscrite. On a encore de *Porcellus*, des *Epigrammes* d'un style simple et naturel. On les trouve dans un Recueil de *Poésies Italiennes*, in-8°, 1539.

PORCHAIRE, (Saint) abbé de Lérins en 731, étoit à la tête de cinq cents moines, lorsque les Sarasins ou Maures d'Espagne vinrent fondre sur cette isle, au retour du siége d'Arles. Ces barbares massacrèrent tous ces saints religieux, à l'exception de quatre qu'ils emmenèrent avec eux. Ceux-ci s'étant sauvés, revinrent à Lérins, et n'y trouvèrent qu'un saint vieillard appelé *Eleuthère*, qui s'étoit caché dans une grotte pendant cette horrible boucherie. Ils l'élurent pour abbé, après avoir fait revenir d'Italie trente-six religieux, que *St. Porchaire* y avoit envoyés à la première nouvelle des incursions des Sarasins en Provence.

PORCHÈRES D'ARBAUD, (François de) né à Saint-Maximin en Provence, se distingua de bonne heure par son talent pour la poésie françoise. Il fut un des élèves de *Malherbe*, qui lui légua la moitié de sa bibliothèque. *Porchères* obtint une place parmi les premiers membres de l'académie Françoise, et mourut l'an 1640 en Bourgogne où il s'étoit marié. Ses poésies sont: I. Une *Paraphrase des Pseaumes Graduels.* II. Des *Poésies diverses* sur différens sujets, in-8°, à Paris 1633; et plusieurs autres Pièces, insérées dans les Recueils de son temps. III. On lui attribue un *Sonnet sur les Yeux de la Belle Gabrielle d'Estrées*, qui lui valut, dit-on, une

pension de 1400 livres. C'étoit payer bien chèrement un ouvrage très-médiocre. Il se trouve dans un Recueil de 1607 intitulé : *Le Parnasse des excellens Poëtes de ce temps*, tome premier, page 286. IV. Une *Ode* à la louange du cardinal *de Richelieu*, pour le remercier de lui avoir donné une place à l'académie.

PORCHERON, (Dom David-Placide) Bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, naquit à Châteauroux en Berri, l'an 1652. Les langues, l'histoire, la géographie, les généalogies et les médailles, entroient dans la sphère de ses connoissances. Ce pieux et savant religieux mourut à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 14 février 1694, à 42 ans. On a de lui : I. Une édition des *Maximes pour l'éducation d'un jeune Seigneur*, qu'il publia en 1690, après en avoir réformé le style. Il y ajouta une Traduction des *Instructions* de l'empereur *Basile le Macédonien* pour *Léon* son fils, et la *Vie* de ces deux princes. II. Une édition de la *Géographie de l'Anonyme de Ravenne*, qu'il publia en 1688, in-8°, avec des *Notes* curieuses et savantes : ouvrage très-utile pour la géographie du moyen âge. III. Il contribua à la nouvelle *Edition* de *Saint-Hilaire*, et à quelques autres éditions publiées par ses confrères.

PORCHETTI DE SILVATICIS, savant et pieux Chartreux Génois, qui vivoit vers 1315, s'occupa dans sa solitude à réfuter les Juifs, dans un livre intitulé : *Victoria adversùs impios Hebræos*, Paris 1520, in-folio ; gothique, assez rare. Cet ouvrage, dont *Raimond Martin* lui avoit fourni le modèle, et qui depuis fut copié par *P. Galatin*, renferme quelques raisonnemens peu concluans ; et l'on doit plus louer le zèle de l'auteur que sa logique. *Voy.* III. JUSTINIANI.

PORCIE, fille de *Caton* d'*Utique*, et femme en première noces de *Bibulus*, puis de *Brutus*, se rendit illustre par son esprit et par son courage. Dans le temps que *Brutus* devoit exécuter la conjuration contre *César*, qu'on lui cachoit, elle se fit elle-même une grande blessure. Son mari demanda la raison d'une si étrange conduite. *C'est*, répondit-elle, *pour vous faire connoître avec quelle constance je me donnerois la mort, si l'affaire que vous allez entreprendre venoit à échouer et causer votre perte*... *Brutus* ayant perdu la vie quelques années après, elle ne voulut point lui survivre. Ses parens s'opposèrent à ce dessein funeste, et lui ôtèrent toutes les armes avec lesquelles elle pouvoit se nuire ; mais elle avala des charbons ardens, dont elle mourut l'an 42 avant J. C. — Il y a eu une autre PORCIE sœur de *Caton* d'*Utique*, de laquelle *Cicéron* parle avec éloge.

PORCIO, (Camillo) *Voyez* CORDES, n.° I.

PORCIUS, *Voyez* CATON LE CENSEUR ; et PLACENTIUS.

I. PORDENON, (Jean-Antoine *Licinio-Regillo*, dit) peintre, né en 1484 au bourg de *Pordenon* dans le Frioul, à huit lieues d'Udine, mourut en 1540, à 56 ans. Ce fut dans l'école du *Giorgion* qu'il étudia les effets piquans de la nature, pour les

transporter dans ses ouvrages. La beauté de son coloris, son style grand et noble, sa facilité et son goût de dessin, le firent souvent rechercher préférablement au *Titien*. Ce grand peintre ne put voir sans jalousie et sans émotion la haute réputation que le *Pordenon* acquéroit. Il fut toujours son ennemi et son rival. Une jalousie si marquée faisoit tenir le *Pordenon* sur ses gardes. Lorsqu'il travailloit dans la même ville que le *Titien*, il avoit son épée au côté et une rondache près de lui, suivant l'usage des braves de son temps. *Charles-Quint* combla ce peintre de biens, et le décora du titre de chevalier. Le *Pordenon* a beaucoup peint à fresque; il y a plusieurs villes d'Italie enrichies de ses ouvrages. Son tableau de *St. Augustin*, et deux chapelles qu'il a peintes à fresque à Vicence, font singulièrement honneur à ce célèbre artiste.

II. **PORDENON** LE JEUNE, (Jules *Licinio* dit) neveu du précédent, né à Venise, mort à Augsbourg en 1561, fut élève de son oncle, et réussissoit dans la peinture à fresque. Il a peint à Venise et dans plusieurs autres endroits de l'Italie. Les magistrats d'Augsbourg, charmés des ouvrages qu'il y a faits, ont cru devoir honorer sa mémoire par une inscription particulière.

PORÉE, *Voyez* PORRÉE.

I. **PORÉE**, (Charles) Jésuite, né le 14 septembre 1675 à Vendes près de Caen, entra dans la société des Jésuites en 1692. Il professa d'abord les humanités en province, et se fit une grande réputation. Appelé à Paris pour y faire sa théologie, il fut chargé en même temps de la direction de quelques pensionnaires. Les progrès qu'ils firent sous un tel maître, l'idée que ses supérieurs avoient de ses talens, le firent nommer en 1708 professeur de rhétorique au collége de *Louis le Grand:* emploi qu'il n'accepta qu'à regret. Si l'on n'eût écouté que ses inclinations et ses instances, il se seroit consacré pour toujours aux missions chez les Infidelles. Le P. *Porée* choisi presque immédiatement après le P. *Jouvenci*, le remplaça dignement. Même zèle, même piété, même application; mais plus d'esprit, plus de génie, plus d'élévation dans le successeur. Une latinité moins élégante et moins pure; mais un style plus vif et plus ingénieux. On lui a reproché de n'avoir point l'éloquence nombreuse et périodique de *Cicéron;* mais il ne vouloit pas l'avoir. Le style coupé, pressé, vif, lui paroissoit plus convenable pour des discours académiques, tels que ceux qu'il prononçoit à l'ouverture des classes, et plus propre à aiguiser l'esprit des jeunes gens et à exercer leur imagination. Le P. *Porée* forma des élèves dignes de lui pendant les trente-trois années qu'il occupa la place de professeur, jusqu'à sa mort arrivée le 11 janvier 1741, à 66 ans. Il aimoit ses disciples, et il avoit l'art de s'en faire aimer. Il les rappeloit à leur devoir par la douceur, et à la vertu par ses exemples. Occupé uniquement de son emploi, il étoit presque aussi solitaire au milieu de Paris que dans un désert. On a de lui: I. Un *Recueil de Harangues*, publié à Paris en 1735, en 2 vol. in-12. On ne

peut nier qu'il n'y ait dans ses discours un grand nombre de tours ingénieux, de pensées fines, d'expressions vives et saillantes; mais il eût été à souhaiter qu'il en eût retranché des jeux de mots, généralement réprouvés par les gens de goût. II. Un second *Recueil* de ses *Harangues*, Paris, 1747, in-12. Il y en a quelques-unes sur des sujets pieux, dans lesquelles il est plus simple que dans ses Discours d'apparat. Il ne pense qu'à éclairer l'esprit et à toucher le cœur, et il réussit. III. Six *Tragédies* latines, publiées en 1725, in-12, par le P. *Griffet* qui les a ornées d'une *Vie* de l'auteur. Il y a plusieurs morceaux pleins d'élévation, de noblesse et de pathétique; mais tout n'est pas égal. IV. Cinq *Comédies* latines, en prose, 1749, in-12, qui ont vu le jour par les soins du même éditeur. Le comique du P. *Porée* est gracieux et toujours décent. Il n'a pas le *vis comica* de *Plaute*, ni l'élégante simplicité de *Térence;* mais on y admire la flexibilité de son esprit, et sur-tout l'attention d'y amener une morale exacte, à la portée des jeunes gens. Le P. *Porée* a fait d'autres pièces fugitives, telles que celle qu'il composa sur la dernière maladie du P. *Commire*, où l'on remarque beaucoup d'imagination et de poésie. On a gravé son portrait, avec ces mots au bas, qui renferment un éloge d'autant plus flatteur, qu'il est fondé sur la plus exacte vérité: *Pietate an ingenio, poësi an eloquentiâ, modestiâ major an famâ?* L'abbé *Ladvocat* blâme l'usage de faire représenter des comédies aux écoliers, et prétend qu'on devroit leur préférer les exercices en forme de plaidoyers, que *Rollin* a introduits, et dont on se sert, dit-il, depuis le P. *Porée* dans le collége de *Louis le Grand*. Cet habile Jésuite avoit employé ce moyen établi par le P. *le Jay*, et on convient qu'il l'avoit porté à toute la perfection dont il étoit susceptible. Mais il croyoit le théâtre plus propre à corriger le ridicule des jeunes gens, et à leur donner de la hardiesse pour les actions publiques auxquelles on les destine. Personne ne conteste cet avantage; mais les représentations théâtrales des colléges ont donné souvent aux jeunes gens le goût des spectacles, et ce n'a pas été au profit des mœurs.

II. PORÉE, (Charles-Gabriel) frère du précédent naquit à Caen en 1685. Le dégoût que ses premiers maîtres lui firent prendre pour l'étude dura jusqu'à 25 ans qu'il se cassa la jambe. La lecture, sa ressource contre l'ennui pendant la guérison de cet accident, devint une passion qui ne le quitta qu'avec la vie. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, d'où son frère le fit sortir bientôt après, pour le placer auprès de l'illustre *Fénélon* en qualité de bibliothécaire. Ensuite il fut curé dans l'Auvergne jusqu'en 1728, que le roi lui donna dans la cathédrale de Baïeux un canonicat qu'il résigna deux ans après. On le contraignit encore d'accepter la cure de Louvigny près de Caen; il la garda 20 ans. Retiré dans cette ville au sein de sa famille, il partagea son temps entre la prière et l'étude, jusqu'au 17 juin 1770, qu'il mourut à 85 ans. Il étoit gai, franc, sensible, charitable, es-

fimé de ses supérieurs, haï des hypocrites, et chéri de tous les honnêtes gens. Nous avons de lui: I. *Examen de la prétendue possession de Landes*, et *Réfutation d'un Mémoire où l'on s'efforce de l'établir.* Il fit cet ouvrage justement estimé, conjointement avec M. *Dudouet* médecin à Caen. II. *La Mandarinade*, ou *Histoire du Mandarinat de l'Abbé de Saint-Martin*, connu dans le dix-septième siècle par ses ridicules; cette Histoire, en 3 vol. in-12, renferme beaucoup d'anecdotes amusantes sur l'abbé qui en est le héros. Ses extravagances fournirent, dit-on, à *Molière* l'idée du *Bourgeois Gentilhomme*. III. Quatre *Lettres sur les sépultures dans les églises*, 1745. Elles sont écrites d'une manière intéressante. Cet ouvrage fut attaqué; il y répondit par un petit écrit sous le titre d'*Observations*. IV. *Nouvelles Littéraires de Caen*, 3 vol. in-8.° Il les commença en 1742, et les continua jusqu'à la fin de 1744. C'est un recueil de Pièces en prose et en vers des Académiciens de cette ville. V. Quarante-quatre *Dissertations sur différens sujets*, lues à l'académie de Caen, dont *Porée* a été pendant 30 années un des principaux ornemens. Onze de ces *Dissertations* ont été imprimées dans les *Mémoires* de cette académie, et dans les *Nouvelles Littéraires*. VI. Un grand nombre de *Corrections* et d'*Additions* pour une nouvelle édition du *Dictionnaire de Trévoux*, restées manuscrites.

PORETTE, *Voy.* PORRETTE.

PORLIER, (Pierre) seigneur de *Goupilières* en Normandie, fut maître des comptes à Paris, et rendit un service important à l'ordre de Malte en 1714. Les Turcs sachant qu'il n'y avoit point de poudre dans l'isle, résolurent d'en faire le siége. *Porlier*, sensible aux malheurs dont la Religion étoit menacée, les prévint en vendant sa vaisselle d'argent et d'autres effets précieux, pour acheter une grande provision de poudre qu'il fit passer dans cette isle. Le grand maître *Perellos de Rocafull*, pénétré d'estime et de reconnoissance pour une action aussi généreuse, envoya à *Porlier* la croix de l'Ordre. Il mourut à Paris dans un âge fort avancé.

I. PORPHYRE, philosophe Platonicien, né à Tyr l'an de J. C. 223, étudia d'abord l'éloquence et la philosophie à Athènes sous *Longin*. De là il passa à Rome où il prit *Plotin* pour maître. Après la mort de ce philosophe, il enseigna avec succès et eut un grand nombre de disciples. On dit qu'il épousa la veuve d'un de ses amis, pour être plus à portée de faire du bien à sa femme et à ses enfans. Il mourut sous le règne de *Dioclétien*, après s'être fait un grand nom par ses talens et par sa manière de vivre. Son génie étoit vif, entreprenant, passionné pour la nouveauté. Il trouvoit du ridicule dans les choses qui occupent le plus sérieusement les autres hommes. Son savoir s'étendoit à tout, et il avoit fait un grand nombre d'ouvrages. Le plus célèbre est celui qu'il composa contre les Chrétiens. Nous ne l'avons plus; mais il falloit qu'on le crût bien dangereux ou qu'il fût bien répandu, puisqu'une partie des saints Pères l'a réfuté. *Porphyre*

frappé de la conformité de l'histoire avec les Prophètes, voulut prouver que celles de *Daniel* avoient été faites après coup, et formées sur les historiens par un écrivain qui avoit emprunté le nom de ce prophète. Mais on lui démontra le contraire, en exposant la tradition constante des Juifs et la manière dont s'est formé le Canon des Livres Saints. *Théodose le Grand* fit brûler cet ouvrage en 388. Ses Traités *De abstinentiâ ab animalibus necandis*, et *De vitâ Pythagoræ*, parurent à Cambridge, 1655, in-8°, avec les notes de *Luc Holstenius*; et Utrecht, 1767, in-8.° On a encore de lui, *De antro Nympharum*, Trajecti-ad-Rhenum, 1765, in-4.° On a imprimé sous son nom *Porphyrii Isagoge, latinè*, à Ingolstadt, 1592, in-fol.; rare. Le Traité sur l'*Abstinence des Viandes* a été traduit en françois par *de Burigni*, 1747, in-12.

II. **PORPHYRE**, (*Publius Optatianus*) Poëte Latin, florissoit sous l'empire de *Constantin le Grand*. Il composa en vers le *Panégyrique* de ce prince. Ce Poëme présenté à l'empereur, valut à l'auteur le rappel de l'exil où il étoit alors. Il fut imprimé à Augsbourg en 1595, in-folio de 28 feuillets, sur un manuscrit tiré de la bibliothèque de *Paul Velser*. Rien n'est si ridicule que les difficultés que le poëte a recherchées dans la composition de cet ouvrage. Ce sont des acrostiches au commencement et au milieu des vers, des chiffres entrelacés, des figures de mathématiques, etc., sur chaque page. *Voyez* RABAN-MAUR.

PORPHYRE, (Saint) *Voyez* ONESIPHORE.

PORPHYROGÉNÈTE, *Voyez* CONSTANTIN, n.° VII.

PORQUET, (Pierre-Charles-François) né à Vire en Normandie le 12 janvier 1728, devint aumônier de *Stanislas* roi de Pologne, et plut à la cour de Luneville par son esprit agréable. Il cultivoit la poésie, et en fit naître le goût à *M. de Boufflers* dont il avoit été précepteur. Les *Almanachs des Muses* renferment plusieurs pièces de l'abbé *Porquet*, et l'on distingue parmi elles une *Ode* sur le bonheur, et des *Stances* sur l'espérance. Nous nous permettrons d'en citer deux autres très-courtes, parce qu'elles peuvent faire juger du talent et du genre d'esprit de l'auteur. La première est sur l'amour propre :

De son esprit, dit-on, l'homme pense trop bien :
C'est le commun avis : pour moi, je n'en crois rien.
Notre esprit a sa conscience,
De sa foiblesse on ne fait point l'aveu ;
Mais on la sent, on est juste en silence
Sur ce point délicat, bien qu'on en souffre un peu ;
Les plus sévères yeux sont peut-être les nôtres.
On ne se trompe point ; on veut tromper les autres :
Surprendre leur estime est un larcin permis,
Et nos dupes toujours sont nos meilleurs amis.

La seconde est une réponse à une personne qui demandoit ce que c'étoit que des longueurs dans un ouvrage ;

Est trop court qui me plaît, est trop long qui m'ennuie ;
Sur l'inutile seul le bon goût se récrie,
Et le sentiment même a sa précision.
La richesse de l'art naît de l'économie.
Dans un tableau bien fait tout est expression.
Cette science est peu commune ;
C'est le secret des bons auteurs.
L'ouvrage le plus court peut avoir des longueurs ;
Le plus long n'en avoir aucune.

L'abbé *Porquet* étoit d'une très-petite stature et d'une très-petite santé ; aussi disoit-il de lui-même : *Je ne suis qu'empaillé dans ma peau ;* et Mad. *de Boufflers* lui faisoit dire dans un couplet :

Hélas ! quel est mon sort !
L'eau me fait mal, le vin m'enivre ;
Et le café fort
Me met à la mort.

Cet abbé se prêtoit avec grace à toutes les plaisanteries, à tous les jeux de la société, et réunissoit le bel esprit au bon esprit. Il est mort à l'âge de 73 ans, le 20 novembre 1796.

PORRAL, (Claude) médecin de Lyon, anobli par la reine *Catherine de Médicis* à laquelle il donna des soins lorsqu'elle passa à Lyon, publia en 1539 un *Commentaire* d'*Aranius*, sur le Traité d'*Hippocrate*, relatif aux blessures de la tête. Il a été réimprimé en 1579.

PORRÉE, (Gilbert de la) né à Poitiers, fut chanoine, puis évêque de cette ville, après avoir enseigné la philosophie et la théologie avec une réputation extraordinaire. Le goût de son siècle étoit, en logique et en théologie, d'analyser tout et de donner des noms différens aux différentes qualités des objets. *Gilbert de la Porrée* le suivit. Il avoit composé plusieurs ouvrages théologiques, et avoit traité les dogmes de la religion selon la méthode des logiciens. Ainsi, par exemple, en parlant de la Trinité, il avoit examiné la nature des Personnes divines, leurs attributs, leurs propriétés. Il avoit examiné quelle différence il y avoit entre l'essence des Personnes et leurs propriétés, entre la nature divine et Dieu, entre la nature et les attributs de Dieu. Comme tous ces objets avoient des définitions différentes, *Gilbert* jugea qu'ils étoient différens : que l'essence ou la nature de Dieu, sa divinité, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur, n'étoient pas Dieu, mais la forme par laquelle il est Dieu. Voilà, ce me semble, dit *Pluquet*, le vrai sentiment de *Gilbert de la Porrée*. Ainsi il regardoit les attributs de Dieu et la Divinité, comme des formes différentes ; et Dieu ou l'Être souverainement parfait, comme la collection de ces formes. Voilà l'erreur fondamentale de *Gilbert de la Porrée*. Il en avoit conclu que les propriétés des personnes divines n'étoient pas ces personnes, que la Nature divine ne s'étoit pas incarnée. *Gilbert de la Porrée* conserva tous ces principes lorsqu'il fut élu évêque de Poitiers, et les expliqua dans un discours qu'il fit à son clergé. *Arnauld* et *Calon* ses archidiacres, le déférèrent au pape *Eugène III* qui étoit alors à Sienne sur le point de passer en France. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit examiner l'accusation qu'on avoit portée contre l'évêque de Poitiers.

Ce prélat fut appelé à une assemblée qui se tint à Paris en 1147, et ensuite au concile de Rheims tenu l'année suivante, et dans lequel on condamna les sentimens de *Gilbert*. Ce prélat rétracta ses erreurs, et se réconcilia sincèrement avec ses dénonciateurs. Il mourut en septembre 1154. Quelques-uns de ses disciples persévérèrent dans leurs sentimens ; mais ils ne formèrent point un parti.

PORRÈTE, (Marguerite) femme du Hainault, vint à Paris, où elle composa un Livre rempli des erreurs renouvelées par les Quiétistes modernes. Elle y disoit entr'autres choses, qu'*une personne anéantie dans l'amour de son Créateur, peut satisfaire librement tous les desirs de la nature, sans crainte d'offenser Dieu.* Elle soutint opiniâtrément cette doctrine, qui la fit condamner à être brûlée en 1310.

PORRUS, (Pierre-Paul) imprimeur Milanois, vint prendre son domicile à Turin dans le 16e siècle, et y publia un grand nombre d'éditions recherchées. On distingue le *Pseautier Pentaglotte* de *Justiniani*. Sa devise étoit un porreau placé entre deux P, par allusion aux trois de son nom. *Voyez* JUSTINIANI.

PORSENNA, roi d'Étrurie, dont la capitale étoit *Clusium*, (aujourd'hui *Chiusi* en Toscane) alla assiéger Rome l'an 507 avant J. C., pour rétablir *Tarquin le Superbe*. Ce siége réduisit les Romains à la dernière extrémité; mais le courage de *Clélie*, d'*Horatius-Coclès* et de *Mutius-Scævola*, (*Voyez* ces trois articles) obligea *Porsenna* de le lever. Il mourut peu de temps après.

I. PORTA, (Jean-Baptiste) gentilhomme Napolitain, s'est fait un nom par son application aux belles-lettres et aux sciences, sur-tout à l'étude des mathématiques, de la médecine et de l'histoire naturelle. Il tenoit souvent chez lui des assemblées de gens de lettres, dans lesquelles on traitoit des secrets chimériques de la magie. La cour de Rome, instruite de l'objet qui occcupoit cette petite académie, lui défendit de la tenir. Il se consacra alors aux Muses, et composa des *Tragédies* et des *Comédies* qui eurent quelques succès. Sa maison fut toujours cependant la retraite des gens de lettres et des étrangers, admirateurs du mérite de *Porta* qui mourut en 1515, à 70 ans. On a de lui : I. Un *Traité de la Magie naturelle*, en latin, Amsterdam, 1664, in-12; traduit en françois par *Meissonnier*, Lyon, 1688, in-12 : livre plein d'idées chimériques et extravagantes. II. Un autre *Traité de la Physionomie*, composé dans le même esprit que le précédent. L'auteur entêté de l'astrologie judiciaire, l'a rempli d'inepties. Cet ouvrage imprimé à Leyde en latin, 1645, in-12, fut traduit en françois par *Rault*, Rouen, 1655, in-8.o On l'a aussi en italien, Venise, 1652, in-8° : édition extrêmement rare. III. *De occultis Litterarum notis ;* réimprimé à Strasbourg en 1606, avec des augmentations. C'est un Traité de la manière de cacher sa pensée dans l'écriture, ou de découvrir celle des autres. Il y donne plus de cent quatre-vingts ma-

nières de se cacher; et en laisse encore une infinité d'autres à deviner, qu'il est aisé d'inventer sur celles qu'il propose. Ainsi il a surpassé de beaucoup tout ce qu'avoit fait *Trithème* sur ce point, particulièrement dans sa *Polygraphie*; soit par sa diligence et son exactitude; soit par son abondance et sa diversité; soit enfin par sa netteté et par sa méthode. IV. *Phytognomonica*, seu *Methodus cognoscendi ex inspectione vires abditas cujuscumque rei*, Neapoli, 1583, in-fol. V. *De Distillationibus*, Romæ, 1608, in-4.° C'est à *J. B. Porta* que nous devons l'invention de la Chambre obscure, perfectionnée depuis par *s'Gravesande*. Il avoit conçu le projet d'une *Encyclopédie*.

II. PORTA, (Joseph) prit le surnom de *Salviati*, parce qu'il fut disciple du peintre de ce nom. Il naquit à Castel-Nuovo dans la Garsagnana en 1535, et mourut à Venise en 1585, à 55 ans. Il se fit une manière qui tenoit du goût Romain et du Vénitien. *Porta* excelloit également à peindre à fresque et à l'huile. Le pape *Pie IV* et le sénat de Venise exercèrent long-temps son pinceau. Cependant ces occupations ne l'empêchèrent point de s'attacher aux sciences, et principalement à la chimie, dont il tira plusieurs secrets pour son art. Ce maître avoit un dessin correct, un bon goût de couleur; il inventoit facilement: mais on remarque dans ses ouvrages trop d'affectation à exprimer les muscles du corps humain. *Porta* étoit un de ces savans avares qui ne travaillent que pour eux, et ne veulent point que les autres profitent de leurs découvertes et de leurs lumières. Il avoit composé plusieurs *Traités de Mathématiques* qu'il jeta au feu, ainsi que ses dessins et ses études, dans une maladie dont il crut mourir.

III. PORTA, (Simon) *Portius*, Napolitain, fut disciple de *Pomponace*, dont il embrassa les opinions et la doctrine. Après avoir brillé dans différentes villes d'Italie, il professa la philosophie à Pise, et mourut à Naples en 1554, à 57 ans. On a de lui divers Traités de philosophie morale, qu'on a recueillis à Florence, in-4°, en 1551. Cette collection renferme ses Traités *De Mente humanâ; De Voluptate et Dolore*, et *De Coloribus Oculorum*. On a encore de lui: I. *De rerum naturalium Principiis libri duo*, 1553, in-4.° Ce livre est rare. II. *De Conflagratione agri Puteolani*, Florenciæ, 1551, in-4.° III. *Opus Physiologicum, in quo tractatur, nùm ars chymica verum aurum efficere queat?* Messanæ, 1618, in-4°, etc. —Il y a eu un *Simon* PORTIUS, Romain, auteur du *Lexicon Græco-Barbarum et Græco-Litteratum*, 1635, in-4°; et d'une *Grammaire* de la langue grecque vulgaire, 1638, in-4.°

I. PORTE, (Maurice de la) Parisien, mort en 1571, à 40 ans, est le premier auteur qui ait rassemblé les Épithètes françoises. Le P. *Daire* qui a fait un ouvrage sous le même titre, paroît n'avoir pas connu celui de *la Porte*. Il fut imprimé à Paris en 1580, in-8.° Le but de ce compilateur est de faciliter l'intelligence des poëtes. Mais ce livre n'a pu être utile qu'à des

écoliers, et ne peut servir tout au plus aujourd'hui qu'à faire connoître que *la Porte* avoit beaucoup lu nos anciens auteurs François, et que son livre est un fruit de ses lectures. *Voyez* V. MENDOZA.

II. PORTE, (Charles de la) duc de *la Meilleraye*, étoit petit-fils d'un célèbre avocat de Paris, qui avoit pour père un apothicaire de Partenay en Poitou. Il s'éleva aux premiers honneurs militaires par son courage, et surtout par la faveur du cardinal *de Richelieu* son parent. Après s'être distingué dans plusieurs siéges, il obtint le gouvernement de la ville et du château de Nantes en 1632. Il fut fait chevalier des ordres en 1633, et grand maître de l'artillerie en 1634. Il servit ensuite à la bataille d'Avein, au siége de Louvain, de Dole, etc.; et après la prise de la ville d'Hesdein, il reçut des mains du roi *Louis XIII* le bâton de maréchal de France sur la brèche de cette place, le 30 juin 1639. Le nouveau maréchal défit les troupes du marquis *de Fuentes* le 2 août suivant, et contribua beaucoup à la prise d'Arras, en 1640. Il commandoit alors l'armée avec les maréchaux *de Chaulnes* et *de Châtillon*. Il prit les années suivantes Aire, la Bassée et Bapaume en Flandre, Collioure, Perpignan, et Salces dans le Roussillon. En 1644 il fut lieutenant général sous le duc d'*Orléans*, et en 1646 il commanda l'armée en Italie, où il prit Piombino et Porto-Longone. Le roi érigea en sa faveur la Meilleraye en duché-pairie en 1663. Ce maréchal mourut à l'arsenal à Paris, le 8 février 1664, âgé de 62 ans. Il passoit pour l'homme de son temps qui entendoit le mieux les siéges. — Son fils épousa *Hortence Mancini*, et succéda au nom de *Mazarin*.... *Voy*. ÉRARD. — FABERT. — *et* II. MAZARIN.

III. PORTE, (l'Abbé Joseph de la) né à Béfort en 1718, mort à Paris en décembre 1779, à 61 ans, dans des sentimens très-chrétiens, fut pendant quelque temps Jésuite. Ayant quitté cette société, il vint à Paris et il y publia *l'Antiquaire*, comédie en vers et en trois actes, qui n'a jamais franchi l'enceinte des colléges où elle a été jouée. La poésie n'étoit point son talent; il se tourna du côté de la prose. Il commença en 1749, des Feuilles périodiques, intitulées: *Observations sur la Littérature moderne*, dans lesquelles il louoit tout ce que *Fréron* critiquoit, et il déchiroit impitoyablement tout ce que celui-ci exaltoit; ce Journal finit au neuvième volume. Il offrit alors sa plume à *Fréron*, et eut part aux quarante premiers volumes de *l'Année littéraire*. Il fit plus de la moitié de l'ouvrage, et ne reçut cependant, suivant le traité fait avec le journaliste en chef, que le quart, parce que *Fréron*, meilleur écrivain que lui, polissoit son style. Les deux juges du Parnasse s'étant brouillés, l'abbé *de la Porte* publia son *Observateur littéraire*. Ces nouvelles Feuilles périodiques, quoique faites avec assez de soin, écrites d'un style net et assez agréable, eurent peu de succès, malgré les éloges des philosophes que *la Porte* louoit, parce que son antagoniste les dépri-

moit... L'article de ce critique qui fit le plus de bruit, ce fut une *revue des Feuilles de Fréron*, dans laquelle se trouvoit d'un côté la liste de tous ceux que ce dernier avoit loués, et de l'autre, celle de ceux qu'il avoit censurés avec amertume. Il se trouva que les premiers étoient les écrivains les plus obscurs, et les auteurs dénigrés les chefs de notre littérature. Les Journaux s'étant multipliés à l'infini, *la Porte* fut obligé d'abandonner le sien, tandis que celui de *Fréron* subsistoit avec éclat. C'est alors qu'il forma un atelier littéraire, dans lequel il fit fabriquer par ses copistes son *Ecole de Littérature*, deux vol. in-12, où il n'y a guère de lui que le titre et la préface; l'*Histoire littéraire des Femmes Françoises*, 5 vol. in-8°, qu'on pourroit réduire en un vol. in-12, si l'on se bornoit à ce qu'il y a d'intéressant; les *Anecdotes Dramatiques*, trois vol. in-8°, le *Dictionnaire Dramatique*, trois vol. in-8°; un grand nombre d'*Almanachs*, en particulier celui des *Spectacles*, etc. etc. Mais, de toutes ses compilations, la plus connue est le *Voyageur François*, en 24 vol. in-12. Ce livre a les agrémens d'une histoire et d'un roman; on reproche même à l'auteur d'avoir prodigué les embellissemens romanesques, les contes indécens, les détails peu favorables aux mœurs et à la religion. En général, il est écrit avec plus de soin que les autres ouvrages de l'abbé *de la Porte* qui, suivant un critique, étoit toujours *pressé de mal faire*. On voit bien que l'auteur n'a voyagé que la plume à la main, qu'il connoît souvent très-peu les pays dont il parle, qu'il les fait connoître quelquefois d'après d'anciens voyageurs, et par conséquent très-mal. Mais les gens du monde et les femmes n'ont pas examiné si sévèrement un livre qui les amusoit. M. l'abbé *de Fontenai* le continua; il est actuellement en 28 vol. L'abbé *de la Porte* mourut avec 10,000 livres de rente, qu'il ne devoit qu'à sa manufacture. « L'abbé *de la Porte* est mort, dit *la Harpe* dans sa *Correspondance*, sans qu'on ait fait beaucoup plus d'attention à sa mort qu'à sa vie. C'est pourtant un homme qui a fait imprimer quantité de livres, non qu'il fût auteur de beaucoup d'ouvrages; mais il est un des premiers qui aient imaginé ces compilations de toute espèce qui ont mis presque toute notre librairie en *Esprits* et en *Extraits*. L'abbé *de la Porte* étoit en ce genre le fripier le plus actif; il avoit coutume de dire que, pour s'enrichir il ne falloit pas faire des livres, mais en imprimer; il a gagné en effet beaucoup d'argent à r'habiller ainsi les ouvrages d'autrui. » Ce maltôtier littéraire étoit si avide d'argent, que, dès qu'il paroissoit un ouvrage passable en province, il se l'approprioit quoique l'auteur fût vivant et le publioit à Paris. C'est ce qu'il fit pour la *Bibliothèque d'un homme de goût*, imprimée à Avignon en deux vol. in-12. Il s'en empara, et en fit une compilation indigeste en quatre vol. in-12. Sa collection n'ayant pas réussi, il ne manqua pas de l'attribuer à l'auteur de ce *Dictionnaire*, qui n'a jamais eu la moindre part à cette seconde édition, et qui a fourni seulement des morceaux à la première, tels que le chapitre des

Moralistes, etc. etc. Cette double manœuvre de voler un ouvrage, de le vendre tout défiguré à un libraire, et d'imputer ses sottises à un autre, fait connoître mieux que tout ce qu'on pourroit dire, le caractère de l'abbé *de la Porte*. Cet agioteur spirituel mit encore à l'alambic beaucoup d'auteurs estimés ou fameux, pour en extraire la substance. On lui doit les *Pensées de Massillon; l'Esprit de J. J. Rousseau; l'Esprit du P. Castel; l'Esprit des Monarques Philosophes; l'Esprit de Marivaux; l'Esprit de Fontenelle; l'Esprit de des Fontaine* qui lui produisit quatre énormes volumes, tandis que le penseur et substantiel *Rousseau* ne lui fournit que deux brochures. Plus attaché à l'or qu'à la gloire, il étoit peu sensible à la critique, et dans la société il entendoit plaisanterie.

IV. PORTE, (Pierre de la) fut d'abord porte-manteau de la reine *Anne d'Autriche*, puis maître d'hôtel et premier valet de chambre de *Louis XIV*. Il mourut à Paris le 13 septembre 1680, à 77 ans. Sincèrement attaché à sa maîtresse, *la Porte* fut le seul ministre des correspondances qu'elle entretenoit secrètement avec les rois d'Espagne et d'Angleterre, alors ennemis de la France. Le cardinal *de Richelieu* ayant soupçonné les services qu'il rendoit à la reine, le fit mettre à la Bastille, où il le menaça en vain de la mort pour le forcer à trahir les secrets de cette princesse. *La Porte* souffrit beaucoup dans sa prison et n'en sortit que lorsque *Louis XIII* se fut réconcilié avec son épouse. De la Bastille il fut envoyé en exil à Saumur, où il demeura jusqu'à la mort du roi. Alors la reine régente le rappela à la cour, lui fit d'abord du bien, mais ayant découvert à la reine une chose sur laquelle il devoit se taire, il fut disgracié par elle. On a publié ses *Mémoires*, Genève, 1756, in-12. Le style en est lâche, et se ressent des premiers temps où l'auteur a vécu; mais on y rencontre quelques anecdotes, qu'on ne trouveroit point ailleurs. Il paroît d'ailleurs honnête homme, attaché à la vertu, et ennemi de l'intrigue et de la flatterie. Ayant remarqué à Ruel que *Louis XIV* encore enfant, affectoit de faire le personnage de valet, il se mit dans son fauteuil le chapeau sur la tête, et joua le rôle de Roi. La reine-mère instruite par son fils de ce manque d'égards, le valet de chambre dit devant lui : *Puisque le Roi a choisi mon métier, n'est-il pas raisonnable que je fasse le sien? Et en vérité je ne perds pas au change.* Le jeune prince auroit voulu qu'on eût continué de lui faire des contes de peau d'âne pour l'endormir, *la Porte* y substitua l'histoire de France par *Mezerai*. Le cardinal *Mazarin* qui vouloit prolonger l'ignorance de son pupille, dit à cette occasion, que le *domestique* s'avisoit de faire le *gouverneur*. *La Porte* toujours zélé, toujours sincère, faisoit même à la reine de petites remontrances au sujet de ce cardinal, qui contribuèrent sans doute à accélérer sa disgrace; s'étant montré à la cour plus fidelle serviteur que bon courtisan, et croyant aller à la fortune par ce chemin, on lui a appliqué ce qu'on a dit du sort des chercheurs de pierre phi-

losophale : *Initium decipi, medium laborare, finis mendicare*. Sa famille ne mendia pas pourtant. Son fils *Gabriel de la Porte* mourut doyen du parlement de Paris, le 11 février 1730, à 82 ans, n'ayant eu qu'une fille morte avant lui.

V. PORTE, (Jacques de la) architecte de Milan, voûta la coupole de *Saint-Pierre* sous *Sixte V*, et d'après le projet de *Michel-Ange*. Le Belvedère de Frescati est encore un de ses ouvrages.

PORTER, (François (né en Irlande dans le comté de Meath, se fit Récollet et fut long-temps professeur en théologie dans le couvent de Saint-Isidore à Rome. Plusieurs cardinaux l'honorèrent du titre de leur théologien, et *Jacques II* de celui de son historiographe. Il mourut à Rome le 7 avril 1702. On a de lui : I. *Securis Evangelica ad hæresis radices posita*, 1674. II. *Palinodia religionis prætensæ reformatæ*, 1679. III. *Compendium Annalium ecclesiasticorum regni Hiberniæ*, 1690, in-4.° IV. *Systema decretorum dogmaticorum ab initio nascentis Ecclesiæ per summos Pontifices, concilia generalia et particularia huc usque editorum*, 1698.

PORTES, *Voy.* DESPORTES, n.os II. *et* III.

I. PORTIUS, (Luc-Antoine) né à Naples en 1639, enseigna la médecine à Rome vers 1672, passa de là à Venise, puis à Vienne en Autriche, où il exerça son art avec succès. Il termina ses jours dans sa patrie après l'an 1711. On a de lui : *De Militis in castris sanitate tuenda*, Vienne, 1685, Leyde, 1741, in-8°, en françois, sous le titre de *Médecine Militaire*, Paris, 1744. Ce traité est estimé. On a encore plusieurs ouvrages du même auteur, réunis sous ce titre : *Operá Medica, Philosophica et Mathematica in unum collecta*, Naples, 1736, deux vol. in-4.°

II. PORTIUS, (Grégoire) Italien de nation, s'est rendu célèbre vers l'an 1630, par le talent qu'il avoit pour la poésie Latine et pour la Grecque. Il a composé dans ces deux langues, des *Odes*, des *Elégies*, des *Epigrammes*. On admire surtout la facilité et le naturel de ses Vers latins : qualités d'autant plus estimables dans ce poëte, que ceux de sa nation semblent ordinairement affecter l'enflure et l'hyperbole, soit dans leurs pensées, soit dans leurs expressions.

PORTIUS, *Voy.* III. PORTA, — *et* AZON.

PORTUMNE, *Voyez* MÉLICERTE.

PORTLAND, (Guillaume Benting, comte de) favori de *Guillaume III* roi d'Angleterre, reçut en France les plus grands honneurs, quand il y vint en qualité d'ambassadeur de son maître. Sa faveur excita la jalousie des Anglois. Les Communes demandèrent inutilement sa disgrace. Il mourut âgé de 62 ans, en 1710. Sans avoir des talens supérieurs, il savoit plaire; et à la dignité d'un grand seigneur, il joignoit le caractère adroit d'un courtisan.

I. PORTUS, (François) natif de Candie, fut élevé chez *Hercule II* duc de Ferrare. Il y puisa les erreurs que *Jean Calvin* y avoit enseignées. Il professa quelque temps la langue grecque dans cette ville, et ensuite à Genève, où il mourut en 1581, à 70 ans. On a de lui : I. Des *Additions* au Dictionnaire Grec de *Constantin*, Genève, 1593, in-folio. II. Des *Commentaires* sur *Pindare*, *Thucidide*, *Longin*, *Xénophon*, et sur plusieurs autres auteurs Grecs. Il étoit originaire de Candie ; et de *Thou* l'appelle l'un des ornemens modernes de la Grèce.

II. PORTUS, (*Emilius*) fils du précédent, habile dans la langue grecque, l'enseigna à Lausanne et à Heidelberg. On a de lui, *Dictionnarium ionicum et doricum*, *græco-latinum*, Francfort, 1603, deux volum. in-8.° Une *Traduction* de *Suidas*, et d'autres ouvrages estimables. Son édition de *Xénophon* avec ses notes et celles de son père, à Francfort en 1596, est recherchée.

PORUS, roi d'une partie des Indes, entre les fleuves Hydaspe et Acesine, d'une taille gigantesque, d'une valeur peu commune, possédoit un empire considérable. *Alexandre* vainqueur de *Darius*, le fit sommer par ses ambassadeurs l'an 328 avant J. C., de lui faire hommage de ses états. Le monarque Indien, surpris d'une telle proposition, lui fit dire qu'*il iroit sur les frontières de son Royaume le recevoir les armes à la main*. Il s'approcha en effet avec son armée des bords de l'Hydaspe, pour en défendre le passage au conquérant Macédonien. Ce torrent étoit une barrière en quelque sorte insurmontable. Cependant *Alexandre* passa ce fleuve à la faveur des ténèbres, et battit le fils aîné de *Porus*. Ce prince livra un second combat où il fut de nouveau vaincu, quoiqu'il eût montré dans la bataille la conduite d'un général et la bravoure d'un soldat. Enfin percé de coups, il se retiroit sur son éléphant. On l'atteignit, et *Alexandre* admirateur de son courage, envoya un prince Indien pour l'engager à se rendre. *N'entends-je point*, lui dit Porus, *la voix de ce traître?* et il se saisit en même temps d'un dard pour le percer. *Alexandre* le fit de nouveau solliciter par ses amis, qui le déterminèrent à se rendre, mais non pas à abattre sa fierté. *Comment*, lui demanda le vainqueur, *veux-tu que je te traite ? — En roi*, répondit le vaincu. Charmé de cette réponse généreuse, *Alexandre* ordonna qu'on prît un grand soin de sa personne, lui rendit ses états et y ajouta de nouvelles provinces. *Porus*, pénétré de reconnoissance, suivit son bienfaiteur dans toutes ses conquêtes, après lui avoir juré une fidélité qu'il ne viola jamais. *Porus* son neveu et roi comme lui, s'enfuit chez les Gangarides, pour n'être pas exposé aux armes de son oncle. Au reste, il est probable que *Quinte-Curce* a brodé et embelli l'histoire de *Porus*, ainsi que d'autres parties de la vie d'*Alexandre*.

POSADAS, (François) Dominicain, né à Cordoue dans l'Andalousie, de parens pauvres, mais vertueux. Il se signala dans son ordre par le talent d'instruire les pauvres de la campagne, et

et de ramener à une vie exemplaire les personnes du grand monde. Son mérite le fit nommer à un évêché, que son humilité lui fit refuser. Tout ce qu'il y avoit de grand en Espagne, avoit pour lui une considération singulière. On le consultoit comme un oracle. Le Père *Posadas* mourut à Cordoue en 1720, après une longue vie, passée dans les bonnes œuvres et les austérités. La voix publique l'a déjà canonisé, et on a déjà commencé à faire les informations pour procéder un jour à la canonisation authentique de ce serviteur de Dieu. Un savant religieux de son ordre a écrit sa *Vie*, et l'a publiée en un gros volume in-folio. On a du Père *Posadas* plusieurs ouvrages, qui respirent la plus haute piété. I. Le *Triomphe de la Chasteté*, *contre les erreurs de Molinos*, in-4.° II. La *Vie* de St. Dominique *de Guzman*, in-4.° III. *Sermons Doctrinaux*, 2 vol. in-4.° IV. *Sermons de la Sainte Vierge Marie*, in-4.° On a encore de lui divers *Traités* de Théologie mystique, qui pourroient former six vol. in-4.° Ils sont restés manuscrits.

POSSEVIN, (Antoine) né à Mantoue, entra dans la Compagnie de Jésus en 1559. Il prêcha en Italie et en France avec un succès distingué. Son génie pour les langues étrangères, pour les négociations, le fit choisir par le pape *Grégoire XIII*, pour rétablir la bonne intelligence entre *Jean III* roi de Pologne, et le czar de Moscovie. Il fut employé dans d'autres affaires en Suède et en Allemagne. De retour à Rome, il travailla à la réconciliation de *Henri le Grand* avec le saint Siége. Ce zèle ne plut pas aux Espagnols, qui firent donner ordre à *Possevin* de sortir de cette ville. Il mourut à Ferrare le 26 février 1611, âgé de 78 ans. Ce Jésuite joignoit à beaucoup d'érudition une dextérité peu commune à manier les esprits, et son goût pour la politique n'affoiblit jamais sa piété. Nous avons de lui divers ouvrages. Les plus importans sont: I. *Bibliotheca selecta de ratione studiorum*, à Rome, 1593, in-folio; Venise, 1603, deux vol. in-folio, avec des augmentations. Le but qu'il s'est proposé, a été d'adoucir et d'abréger le travail de l'étude à ceux qui veulent s'y appliquer. Il tâche de leur donner une idée des auteurs, qui leur épargne l'ennui ou le danger de lire plusieurs livres qui ne méritoient pas d'être lus, ou dont la lecture est dangereuse. Le premier volume traite de la théologie, tant positive et scolastique, que morale et catéchistique. Les autres sciences, comme la philosophie, la jurisprudence, la médecine, les mathématiques, l'histoire, la poésie et la rhétorique, font la matière du 2.e « On ne peut nier, dit *Dupin*, qu'il n'y ait beaucoup d'érudition dans cet ouvrage, et bien des choses très-utiles pour ceux qui veulent étudier; mais il faut avouer qu'il l'a grossi de bien des questions de controverse, et de pièces qu'il y a insérées, dont on pourroit facilement se passer, et qui ne conviennent guère à un ouvrage de cette nature. » D'ailleurs, il ne fait pas toujours un assez bon choix des écrivains qu'il conseille; il en censure d'autres avec trop peu de ménagement. On lui reproche encore

beaucoup de négligences et d'inexactitudes. II. *Apparatus Sacer*, Cologne, 1607, en 2 vol. in-folio ; ouvrage qui a eu beaucoup de cours, quoique les catalogues qu'il y donne soient imparfaits, peu exacts et assez mal digérés. L'auteur se propose de faire connoître les interprètes de l'Écriture-Sainte, les théologiens, les historiens ecclésiastiques. Mais s'il fut utile dans son temps par ce livre, on ne peut guère en faire usage dans le nôtre. Se bornant trop souvent à compiler et à transcrire les bibliographes, il copie toutes leurs fautes et y ajoute les siennes. III. *Moscovia*, Cologne, in-fol., 1587. C'est une description fort étendue de l'état des Moscovites, de leurs mœurs, de leur religion, etc. On en a une traduction Italienne, Mantoue, 1596, in-4.° IV. *Judicium de Nuæ* (la Noue), *Joannis Bodini, Philippi Mornæi et Nicolai Machiavelli quibusdam scriptis*, Rome, 1592, et Lyon, 1593 : ouvrage fait par ordre d'*Innocent IX*. V. *Confutatio ministrorum Transilvaniæ et Francisci Davidis, de Trinitate*. VI. *Miles christianus*. VII. Quelques *Opuscules* en italien, dont on peut voir le titre dans le *Dictionnaire Typographique*. Le P. *Dorigni* Jésuite a donné la *Vie* de cet habile négociateur, en 1712, in-12. Elle est curieuse et intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec *Antoine* POSSEVIN son neveu, natif de Mantoue, dont on a *Gonzagarum Mantuæ et Montisferrati Ducum Historia*, Mantoue, 1628, in-4.°

POSSIDIUS, évêque de Calame, et disciple de *St. Augustin*, recueillit les derniers soupirs de ce saint Docteur en 430. On a de lui, la *Vie* de son maître, écrite d'un style assez simple ; mais il y a beaucoup d'exactitude et de vérité dans les faits. Il y a joint le catalogue des ouvrages de ce Père, avec lequel il avoit eu le bonheur de vivre pendant près de 40 ans.

I. POSSIDONIUS, astronome et mathématicien d'Alexandrie, vivoit après *Eratosthènes* et avant *Ptolomée*. Il mesura le tour de la Terre, et la trouva de 30 mille stades.

II. POSSIDONIUS d'*Apamée* ville de Syrie, célèbre philosophe Stoïcien, qui tenoit son école à Rhodes. Celui-ci florissoit vers l'an 30 avant J. C. *Pompée* à son retour de Syrie, après avoir heureusement achevé la guerre contre *Mithridate*, vint exprès à Rhodes profiter en passant, de ses leçons. On lui apprit qu'il étoit fort malade d'un accès de goutte, qui lui faisoit souffrir de cruels tourmens. Il voulut du moins voir celui qu'il s'étoit flatté d'entendre raisonner sur des sujets philosophiques. Il alla chez lui, le salua, et lui témoigna la peine qu'il avoit de ne pouvoir l'entendre. *Il ne tiendra qu'à vous*, repartit-il, *et il ne sera pas dit qu'à cause de ma maladie un si grand homme soit venu me voir inutilement.* Il commença donc dans son lit un long et grave discours, sur ce dogme des Stoïciens : *Qu'il n'y avoit rien de bon que ce qui est honnête...* et comme la douleur se faisoit sentir vivement, il répéta souvent : *Tu ne gagneras rien, ô douleur ! quelque incommode et violente que tu puisses être, je*

n'avouerai jamais que tu sois un mal. L'historien *Josèphe* l'accuse d'avoir calomnié les Juifs, en les accusant faussement d'adorer une tête d'âne. Cette imposture est d'autant plus honteuse, ajoute-t-il, qu'il n'est jamais permis de se moquer de ce qui forme le culte de quelque nation que ce soit.

POSSIN, *Voyez* POUSSINES.

POSTEL, (Guillaume) né l'an 1510 à la Dolerie, hameau de la paroisse de Barenton en Normandie, perdit à huit ans son père et sa mère, qui moururent de la peste. La misère l'ayant chassé de son village, il se fit maître d'école, âgé seulement de 14 ans, dans un autre village près de Pontoise. Dès qu'il eut ramassé une petite somme, il vint continuer ses études à Paris. Pour éviter la dépense, il s'associa avec quelques écoliers; mais il ne fut pas long-temps sans s'en repentir; dès la première nuit, on lui vola son argent et ses habits. Le froid qu'il endura, lui causa une maladie qui le réduisit à souffrir pendant deux ans dans un hôpital. Sorti de cet asile de la misère, il alla glaner en Beauce. Son industrie laborieuse lui ayant procuré un habit, il vint continuer ses études au collége de Sainte-Barbe, où il s'engagea à servir quelques régens. Ses progrès furent si rapides, qu'en peu de temps il acquit une science universelle. *François I*, touché de tant de mérite uni à tant d'indigence, l'envoya en Orient, d'où il rapporta plusieurs manuscrits précieux. Ce voyage lui mérita la chaire de professeur royal des mathématiques et des langues, avec des appointemens considérables. Sa façon d'enseigner et sur-tout sa façon de vivre, lui suscitèrent divers ennemis. La reine de Navarre irritée de son attachement au chancelier *Poyet*, lui fit perdre ses places. Obligé de quitter la France il passa à Vienne, s'en fit chasser et se rendit à Rome, se fit Jésuite, fut exclus de l'ordre et mis en prison l'an 1545, pour avoir soutenu que *la puissance des Conciles étoit au-dessus de celle des Papes.* Après une année de captivité, il se retira à Venise, où une vieille fille s'empara de son cœur et de son esprit. Il s'oublia jusqu'à soutenir que la rédemption des femmes n'étoit pas achevée, et que la *Mère Jeanne* (c'étoit le nom de sa Vénitienne) devoit terminer ce grand ouvrage. C'est sur cette imbécille qu'il publia son livre extravagant: *Des très-merveilleuses victoires des Femmes du Nouveau Monde, et comment elles doivent par raison à tout le Monde commander, et même à ceux qui auront la monarchie du Monde Vieil*, Paris, 1553, in-16. Ses rêveries le firent enfermer; mais on le relâcha ensuite, comme un insensé. De retour à Paris en 1553, il continua à débiter ses extravagances. Contraint de fuir en Allemagne, il se retira à la cour de *Ferdinand* qui l'accueillit assez bien, et il professa quelque temps dans l'université de Vienne en Autriche. L'amour de la patrie le sollicitant de retourner en France, il adressa une rétractation à la reine qui le rétablit dans sa chaire du Collége royal. Son changement n'étoit pas sincère. Il chercha à répandre ses folies, et il fut relégué

au monastère de Saint-Martin-des-Champs, où il fit pénitence, et où il mourut le 6 septembre 1581, à 71 ans. *Postel* se faisoit beaucoup plus vieux, et il attribuoit sa constante santé et sa longue vie, à l'avantage de n'avoir jamais approché d'aucune femme. Il vouloit persuader aussi qu'*il étoit ressuscité ;* et pour prouver ce miracle à ceux qui l'avoient vu autrefois avec un visage pâle, des cheveux gris et une barbe blanche, il se fardoit secrètement, et se peignoit la barbe et les cheveux. C'est pourquoi dans la plupart de ses ouvrages, il s'appeloit POSTELLUS RESTITUTUS. *Postel* étoit, à ses rêveries près, un des génies les plus étendus de son siècle. Il avoit une vivacité, une pénétration et une mémoire qui alloient jusqu'au prodige. Il connoissoit parfaitement les langues Orientales, une partie des langues mortes, et presque toutes les vivantes; il se vantoit de « pouvoir faire le tour du Monde sans truchement. » *François I* et la reine de Navarre le regardoient comme *la merveille de leur siècle. Charles IX* l'appeloit son *Philosophe.* On assure que quand il enseignoit à Paris dans le collége des Lombards, il y avoit une si grande foule d'auditeurs que la salle de ce collége ne pouvant les contenir, il les faisoit descendre dans la cour et leur parloit d'une fenêtre. On ne peut nier qu'il n'eût fait beaucoup d'honneur aux lettres, si, à force de lire les Rabbins et de contempler les astres, il n'avoit pas perdu la tête. Ses principales chimères étoient, que les femmes domineroient un jour sur les hommes; que toutes les sectes seroient sauvées par *Jésus-Christ ;* que la plupart des mystères du Christianisme pouvoient se démontrer par la raison, que l'Ange *Raziel* lui avoit révélé les secrets divins, et que ses écrits étoient les écrits de *Jésus-Christ* même; enfin, que l'ame d'*Adam* étoit entrée dans son corps. Ces folles idées étoient plus dignes de compassion que de châtiment, et *Postel* étoit un de ces hommes qui sont plutôt fous que méchans. Dans la foule des écrits dont il surchargea l'univers littéraire, on ne citera que les principaux : I. *Clavis absconditorum à constitutione mundi*, Parisiis, 1547, in-16, et Amstelod., 1646, in-12. Cette dernière édition est très-commune, la première est fort rare. II. *De ultimo Judicio*, sans nom de ville ni d'imprimeur, et sans date, in-16. C'est un des plus rares ouvrages de *Postel.* III. *Apologie contre les détracteurs de la Gaule*, qui renferme des choses singulières. IV. *L'Unique Moyen de l'accord des Protestans et des Catholiques.* V. Les *Premiers Élémens d'*Euclide *Chrétien, pour la raison de la divine et éternelle Vérité démontrée, traduits du latin*, Paris, 1579, in-16. VI. La *Divina Ordinazione*, in-8°, 1556, où est comprise la raison de la restitution de toutes choses. VII. *Merveilles des Indes*, 1553, in-16. VIII. *Description et Carte de la Terre-Sainte*, idem. IX. *Les Raisons de la Monarchie*, Paris, 1551, in-8.° X. *Histoire des Gaulois depuis le Déluge*, Paris, 1552, in-16. XI. *La Loi Salique*, idem. XII. *De Phœnicum litteris*, Paris, 1552, in-8°, petit format. XIII. *Liber de causis Naturæ*, 1552, in-16. XIV. *De originibus Nationum*, 1553, in-8.° XV. *Le prime Nuove dell' altro*

Mondo cioè la Vergine Venetiana, 1555, in-8.° XVI. *Traité de l'origine de l'Etrurie.* XVII. *Epistola ad* Schwenfeldium *de Virgine Venetianâ*, 1556, in-8.° XVIII. *Recueil des Prophéties les plus célèbres du Monde, par lequel il se voit que le roi* François I *doit tenir la Monarchie de tout le Monde.* XIX. *Alcorani et Evangelii Concordia*, Parisiis, 1543, in-8.° XX. *De rationibus Spiritûs Sancti*, idem. XXI. *De Nativitate Mediatoris ultimâ*, 1547, in-4.° XXII. *Proto-Evangelium*, 1552, in-8.° XXIII. *De linguæ Phœnicis seu Hebraïcæ excellentiâ*, Viennæ-Austriacæ, 1554, in-4°, inséré depuis dans la Bibliothèque de Brême; très-rare. XXIV. Une Apologie de *Servet.* XXV. Une *Version* françoise de *Darès*, 1553, in-16. XXVI. *De Orbis concordiâ*, à Basle, in-folio, 1544. Le but de l'auteur est de ramener tout l'univers à la Religion Chrétienne. Cette production bizarre est divisée en quatre livres. Le premier contient les preuves de la religion; le second, la réfutation de la doctrine de l'*Alcoran*, le troisième, un Traité de l'origine des fausses religions et de l'idolâtrie; et le quatrième, de la manière de ramener les Mahométans, les Païens et les Juifs. Tous ces différens écrits sont aussi rares que singuliers. Il y en a encore d'autres que les curieux recherchent, quoique leur rareté fasse tout leur mérite.... Consultez les *Nouveaux éclaircissemens sur la Vie et les Ouvrages* de *Guillaume Postel*, par le Père *Desbillons*, Liége, 1773. C'est à tort qu'on a attribué à *Postel* le livre *De tribus Impostoribus.*

POSTHUME, (*Marcus Cassius Latienus* POSTHUMIUS) le plus illustre des tyrans qui s'emparèrent vers le milieu du 3e siècle, de diverses provinces de l'empire, fut peu connu avant les deux années qui précédèrent sa révolte. *Valérien* voulant accoutumer de bonne heure au gouvernement *Cornelius Valerianus* son petit-fils, le mit à la tête des troupes des Gaules, et fit *Posthume* chef de son conseil. Ce jeune prince acquit beaucoup de gloire, et sut empêcher les Germains de pénétrer dans les Gaules. Mais l'imprudence de *Sylvain* son gouverneur, causa bientôt un grand changement. Il voulut enlever aux soldats le butin qu'ils avoient fait. Ils se mutinèrent, tuèrent *Valérien* et son gouverneur, et déclarèrent *Posthume* empereur vers le commencement de l'an 261. La conduite de *Posthume* justifia le choix des troupes. Les Germains furent repoussés en diverses rencontres; et pendant plusieurs années il sut se maintenir dans sa dignité, quoique *Gallien* qui étoit légitime empereur, fit des efforts extraordinaires pour le détruire. *Posthume* avoit un fils qu'il associa à l'empire; il étoit digne de son père par ses grandes qualités, et lui étoit supérieur en éloquence. On lui a attribué XIX *Déclamations*, qui ont paru sous le nom de *Quintilien.* Les deux *Posthume* furent tués par leurs soldats en 267, près de Maïence, où ils venoient de vaincre le tyran *Lælien. Posthume* le père, quoique d'une naissance obscure, étoit un de ces esprits privilégiés qui apprennent tout d'eux-mêmes, et qui n'ont besoin que de suivre l'instinct de leur génie

pour exécuter les plus grandes choses. Il reçut de la nature des talens distingués pour gouverner un état avec splendeur, et pour le défendre avec courage.

I. POSTHUMIUS, (*Aulus*) fut créé dictateur dans la guerre excitée par la fuite de *Tarquin* chez *Manlius* général des Tusculans, qui étoit son gendre. Il y eut un combat près du lac Régille; et comme la victoire étoit indécise, *Titus Abutius* général de la cavalerie, fit ôter la bride à tous les chevaux, afin que fondant à toutes jambes sur l'ennemi, ils ne pussent être détournés ni arrêtés dans leur course. Cet expédient réussit, et l'armée ennemie fut mise en déroute et entièrement détruite l'an 496 avant J. C. Sept ans auparavant, il avoit remporté une victoire contre les Sabins, et étoit entré dans Rome couronné de myrtes. Ce fut l'origine des *Ovations* ou petits triomphes.

II. POSTHUMIUS, (*Lucius*) consul après la bataille de Cannes, 217 ans avant J. C., partit pour les Gaules avec une armée. Il fut entièrement défait par les Boïens qui habitoient le Bourbonnois, et il resta sur le champ de bataille. Les Barbares ayant coupé sa tête, la portèrent en triomphe dans leur temple, où son crâne devint un vase sacré dans lequel ils offroient des libations aux Dieux.

POTAMON, philosophe d'Alexandrie, contemporain d'*Auguste*, prit un sage milieu entre l'incertitude des Pyrrhoniens et la présomption des Dogmatiques. Il emprunta de chaque école de philosophie ce qui pouvoit perfectionner sa raison. Il ne paroît pas que ce sage philosophe ait présidé à aucune école, ni qu'il ait donné naissance à aucune secte; mais sa manière de philosopher se répandit dans tout le monde savant. Ceux qui l'embrassèrent soit à Alexandrie, soit à Rome, furent nommés *Eclectiques*, parce qu'ils choisissoient les opinions qui leur paroissoient les plus convenables. *Voyez* LESBONAX.

POTEMKIN, (Grégoire-Alexandre) né en 1736 à Smolensko, d'une famille d'origine Polonoise, étoit enseigne de la garde à cheval, lorsque *Catherine II* pour se faire reconnoître impératrice, parcouroit les rangs des gardes dont elle vouloit se faire un appui. Elle étoit elle-même à cheval et en uniforme. *Potemkin* voyant qu'elle n'avoit point de dragonne à son épée, détacha la sienne et s'avança pour la lui offrir. Cette attention le fit distinguer. Sa grace, son agilité fixèrent bientôt en sa faveur le cœur de sa souveraine. Sa fierté lui attira bientôt la haine des *Orloff*, et dans une querelle qu'il eut avec *Alexis Orloff*, il reçut un coup à l'œil qui le lui fit perdre. L'impératrice le consola de cet accident en le nommant ministre de la guerre. Ce fut lui qui donna l'idée à sa souveraine de s'emparer de la Crimée et de jeter les fondemens de la ville de Cherson. Elle fut fondée en 1778 sur les bords du Niéper, à dix lieues d'Oczackow, bientôt après elle contenoit plus de 40,000 habitans et un superbe chantier pour la marine. *Potemkin* introduisit dans la Crimée plusieurs arbres

fruitiers, et près de Soudak la distillation de l'eau de vie. On lui dut la grande manufacture de verrerie et de glaces établie à Pétersbourg, et qui est devenue supérieure pour la grandeur et la beauté des ouvrages à celles de Venise et de Paris. *Potemkin*, amateur des arts, passionné pour la musique, se faisoit suivre partout par 80 musiciens. Possesseur d'immenses terres, de plusieurs cassettes remplies de pierres précieuses, et des billets de banque de toutes les nations commerçantes de l'Europe, il y réunit les riches dépouilles des princes *Lubomietski* et *Sapieha* en Podolie et en Lithuanie, le gouvernement de la Tauride et le grade de grand amiral de la mer Noire. Il manquoit à son orgueil le cordon de l'ordre de *Saint-George*. Pour l'obtenir, il falloit avoir commandé une armée en chef et avoir remporté une victoire; *Potemkin* fit renouveler la guerre contre la Turquie en 1787. Placé alors à la tête d'une armée de 150,000 hommes, ayant sous ses ordres plusieurs autres corps d'armée commandés par des généraux de marque, revêtu d'un pouvoir sans bornes, régissant despotiquement le département de la guerre, tout fit craindre un instant qu'il n'allât conquérir des états pour s'en déclarer lui-même le souverain. Bientôt, de nombreux combats inondèrent de sang les plaines d'Oczackow, du Kuban et de la petite Tartarie. La famine et la peste se réunirent au carnage pour les dévaster, et il fallut apporter des contrées lointaines tout ce qui étoit nécessaire à l'approvisionnement d'une foule d'hommes. *Potemkin* assiégea Oczackow au milieu des frimats les plus rigoureux; les habitans pour diminuer l'atteinte du froid avoient été forcés de se creuser des huttes souterraines; le général Russe fit donner l'assaut, livra la ville pendant trois jours au pillage, et en fit passer la garnison et les habitans au fil de l'épée. Cette terrible exécution coûta la vie à 25,000 Turcs; mais elle procura à *Potemkin* un présent de 100,000 roubles, le titre d'Hotman ou chef des Cosaques, et un bâton de commandement garni de diamans et entouré d'une branche de laurier. Les faveurs de l'impératrice ne se bornèrent pas là; au mois de mars 1791, *Potemkin* revint à Pétersbourg jouir de sa gloire. Sa souveraine lui prodigua les fêtes, lui fit don du palais de Tauride et d'un habit brodé en diamans, estimé 200,000 roubles. Ce favori étala alors le luxe le plus extrême. Chacun de ses repas coûtoit 800 roubles; on y trouvoit les mets les plus rares et des cerises au cœur de l'hiver, qu'on avoit payées un rouble la pièce. *Potemkin* se rendit bientôt au congrès d'Yassi, qui devoit assurer la paix entre la Russie et la Turquie; mais il ne put s'occuper long-temps des négociations, ayant été attaqué de la maladie qui y régnoit. Il avoit auprès de lui *Tinmann* et *Menat*, les deux plus célèbres médecins de Pétersbourg, mais il dédaigna leurs conseils et ne voulut point borner son intempérance excessive. On dit qu'il mangeoit à son déjeûner une oie entière ou un jambon, buvoit une quantité énorme de vin et de liqueur de Dantzig, et dînoit ensuite avec la même voracité. Huit jours avant sa mort, le grand visir lui

envoya un homme de confiance pour le prier de se relâcher sur quelques articles de ses propositions de paix, parce que s'il étoit dans la nécessité d'y souscrire, il craignoit de signer en même temps son arrêt de mort. Malgré cette prière, *Potemkin* ne le refusa pas moins. L'air d'Yassi lui paroissant insalubre, il voulut se rendre à Nicolaeff, mais à peine eut-il fait trois lieues qu'il se trouva plus mal. Il descendit de voiture sur le grand chemin, et mourut sous un arbre le 15 octobre 1791, à l'âge de 55 ans. Il fut aussitôt transporté à Cherson, où l'impératrice destina 100,000 roubles pour lui ériger un mausolée. Despote violent, impérieux, il eut du courage et de l'audace. « Son ambition, dit *Castera*, fut inconstante et capricieuse. Il voulut quelque temps être duc de Courlande et roi de Pologne. Bientôt après, il trouva ces souverainetés trop subordonnées, et il leur préféra l'espoir de chasser les Ottomans de l'Europe, pour fonder un nouvel empire sur les débris du leur. Dès les premiers instans de sa faveur, il s'accoutuma à traiter despotiquement tout ce qui l'entouroit. Vêtu d'une simple robe de chambre, les jambes nues et étendu sur un canapé, il recevoit les courtisans et les ministres étrangers sans daigner leur offrir de s'asseoir; et plus d'une fois il se permit de porter une main insolente sur les grands qui ne vouloient pas ramper devant lui. » M. *de Segur* ambassadeur de France à Pétersbourg, qui a décrit avec autant d'énergie que de profondeur la politique des diverses cours du Nord dans ces derniers temps, trace ce portrait de *Potemkin* qui mérite d'être rapporté ; « Cet homme, dit-il, fut l'un des plus extraordinaires de son siècle. Un hasard singulier le créa pour l'époque qui lui convenoit : il rassembloit dans sa personne les défauts et les avantages les plus opposés. Avare et magnifique, despote et populaire, dur et bienfaisant, orgueilleux et caressant, politique et confiant, libertin et superstitieux, audacieux et timide, ambitieux et indiscret, prodigue avec ses parens, ses maîtresses et ses favoris, il ne payoit souvent ni sa maison, ni ses créanciers. Rien n'égaloit l'activité de son imagination, ni la paresse de son corps. Aucun danger n'effrayoit son courage; aucune difficulté ne le faisoit renoncer à ses projets, mais le succès le dégoûtoit de ce qu'il avoit entrepris. Il fatiguoit l'empire par le nombre de ses emplois et par l'étendue de sa puissance, et il étoit lui-même fatigué du poids de son existence, envieux de tout ce qu'il ne faisoit pas et ennuyé de ce qu'il faisoit. Il ne savoit ni goûter le repos, ni jouir de ses occupations. Tout en lui étoit décousu, travail, plaisir, caractère, maintien; il avoit l'air embarrassé dans toutes les sociétés, et sa présence gênoit tout le monde. Il traitoit avec humeur ceux qui le craignoient, et caressoit ceux qui l'abordoient familièrement. Il promettoit toujours, tenoit peu et n'oublioit jamais rien. Personne n'avoit moins lu que lui, et peu de gens étoient plus instruits. Il avoit causé avec des hommes habiles dans toutes les professions, dans toutes les sciences, dans tous les arts. On ne sut jamais mieux

pomper et s'approprier le savoir des autres. Il auroit étonné dans une conversation un littérateur, un artiste, un artisan et un théologien. Son instruction n'étoit pas profonde, mais elle étoit fort étendue. Il n'approfondissoit rien, mais il parloit bien de tout. L'inégalité de son humeur répandoit une bizarrerie inconcevable dans ses desirs, dans sa conduite, dans sa manière de vivre. Tantôt il formoit le projet de devenir souverain; tantôt il montroit le desir de se faire évêque ou même simple moine. Il bâtissoit un palais superbe, et vouloit le vendre avant qu'il fût achevé. Un jour il ne rêvoit qu'à la guerre et n'étoit entouré que d'officiers, de Tartares et de Cosaques. Le lendemain, il ne songeoit qu'à la politique; il vouloit partager l'empire Ottoman, et mettre en mouvement tous les cabinets de l'Europe. Dans d'autres temps, ne s'occupant que de la cour, paré d'habits magnifiques, couvert de cordons de toutes les puissances, étalant des diamans d'une grosseur et d'une blancheur infinies, il donnoit sans sujet de superbes fêtes. Comme on voit passer rapidement ces météores brillans, dont l'éclat étonne, mais n'a rien de solide, *Potemkin* commença tout, n'acheva rien, dérangea les finances, désorganisa l'armée, dépeupla son pays et l'enrichit de nouveaux déserts. La célébrité de l'impératrice s'est accrue par ses conquêtes. L'admiration fut pour elle; la haine pour son ministre. La postérité partagera peut-être entr'eux la gloire des succès et la sévérité des reproches. Elle ne donnera point à *Potemkin* le titre de grand homme, mais elle le citera comme un homme extraordinaire; et si l'on veut le peindre avec vérité, on pourra le représenter comme le véritable emblême, comme une image vivante de l'empire de Russie. Il étoit en effet colossal comme lui, rassemblant dans son esprit de la culture et des déserts. On y voyoit de l'Asiatique, de l'Européen, du Tartare et du Cosaque; la grossièreté du onzième siècle et la corruption du dix-huitième, la superficie des arts et l'ignorance des cloîtres, l'extérieur de la civilisation et beaucoup de traces de barbarie. Ce portrait peut paroître gigantesque; mais ceux qui ont connu *Potemkin*, en attesteront la vérité. Cet homme avoit de grands défauts : mais sans eux, peut-être il n'eût dominé ni sa souveraine ni son pays. Le hasard le fit précisément tel qu'il devoit être, pour conserver si long-temps son pouvoir sur une femme aussi extraordinaire. »

POTER, (Paul) peintre, né à Enchuysen en 1625, mort à Amsterdam en 1654, a excellé dans le paysage On admire surtout l'art avec lequel il a rendu les divers effets que peut faire sur la campagne, l'ardeur et l'éclat d'un soleil vif et brillant. Ses sites ne sont pas des plus riches, n'ayant exécuté que les vues de la Hollande, qui sont plates et très-peu variées. Son talent n'étoit point pour la figure; aussi n'en peignoit-il guère plus de deux, encore il avoit soin de les cacher en partie. Pour les animaux, on ne peut les rendre avec plus de vérité que ce maître.

Ses ouvrages sont très-rares en France. *Dujardin*, un de ses élèves, a imité sa manière.

POTHIER, (Robert-Joseph) conseiller au présidial d'Orléans sa patrie, et professeur en droit de l'université de cette ville, naquit en janvier 1699 : il consacra une partie de sa vie à la jurisprudence. Un goût particulier le porta d'abord vers le droit Romain; il s'attacha ensuite au droit François, et nous avons de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui prouvent qu'il possédoit l'un et l'autre. Les principaux sont : I. *Pandectæ Justinianeæ*, 1748, 3 vol. in-fol. II. *Traité du Contrat de Vente*, 1765, in-12. III. *Traité du Contrat de Rente*, 1763, in-12. IV. *Traité du Contrat de Louage*, 1764, in-12. V. *Traité du Contrat de Société*, in-12. VI. *Traité des Contrats Maritimes*, in-12. VII. *Traité des Contrats de Bienfaisance*, 1766, 2 vol. in-12. VIII. *Traité du Contrat de Mariage*, 1768, in-12. IX. *Coutume du Duché d'Orléans*, 1773, in-4.° X. *Traité de la Possession et de la Prescription*, in-12, 1772, etc. XI. *Traité des Fiefs*, Orléans, 1776, 2 vol. in-12; et d'autres ouvrages posthumes, dont on a formé 3 vol. in-4.° L'auteur joignoit à beaucoup de mémoire une grande facilité de travail. Son amour pour la jurisprudence l'engagea à faire chez lui des conférences de droit, qui s'y tenoient toutes les semaines. Nommé par M. le chancelier *d'Aguesseau* à la place de professeur en droit François, sans l'avoir demandée, il établit des prix pour exciter l'émulation parmi les étudians. En mettant ce qui nous reste de la jurisprudence Romaine dans l'ordre que le bon sens indiquoit, il leur en a beaucoup facilité l'étude. C'étoit un homme doué de toutes les vertus morales et chrétiennes, charitable, bienfaisant, utile à sa patrie par son savoir et par son esprit de conciliation. Il mourut le 2 mai 1772, à 73 ans, sans avoir été marié.

POTHIN, (St.) premier évêque de Lyon, étoit disciple de *St. Polycarpe*, qui l'envoya dans les Gaules. Il a pu l'être aussi de *St. Jean*, puisqu'il avoit 15 ans quand cet apôtre mourut. *St. Pothin* étoit âgé de 90 ans lorsque la persécution s'étant élevée sous l'empire de *Marc-Aurèle*, l'an 177 de J. C., il fut conduit devant les magistrats de Lyon, à la vue d'une multitude de Païens qui crioient contre lui. Le gouverneur lui demanda alors quel étoit le Dieu des Chrétiens ? *Vous le connoîtrez*, répondit *St. Pothin*, *si vous en êtes digne*. Cette réponse irrita ses persécuteurs. On le maltraita cruellement, et on le traîna en prison où il mourut deux jours après. *St. Irenée* fut son successeur. *Voyez* les Actes du martyre de *St. Pothin* dans la Lettre des Eglises de Vienne et de Lyon aux Fidelles d'Asie et de Phrygie, qu'on trouve en grande partie dans l'Histoire Ecclésiastique d'*Eusèbe*, *Lib.* 5. C'est un des plus précieux monumens des premiers siècles de l'Eglise.

I. POTIER, (Nicolas) seigneur de Blancmesnil, président au parlement de Paris, étoit d'une noble famille de cette ville, qui remonte au 15e siècle et qui a fourni plusieurs hommes célèbres à la France. C'étoit un des

plus vertueux magistrats de son temps. N'ayant pu sortir de Paris lorsque cette capitale se déclara pour la Ligue, il fut arrêté prisonnier au Louvre, avec ceux qui improuvoient cette révolte. La faction des *Seize* lui fit faire son procès dans les formes, sous prétexte qu'il entretenoit une correspondance secrète avec *Henri IV*. Il auroit subi le même sort que le président *Brisson*, si le duc *de Mayenne*, plein de vénération pour la vertu de ce fidelle magistrat, ne fût allé le délivrer de sa prison. *Monseigneur*, lui dit *Blancmesnil* en se jetant à ses pieds, *je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait; c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légitime Roi, ne pouvant vous servir comme mon maître.* Le duc *de Mayenne* touché de cette fermeté, le releva, l'embrassa et le laissa aller vers *Henri IV*. *Blancmesnil* ne fut pas moins dévoué à *Louis XIII* qu'il l'avoit été à son père. La reine *Marie de Médicis*, pendant sa régence, l'honora du titre de son chancelier. Il mourut en 1635, à 94 ans, sans se ressentir des incommodités de la vieillesse.

II. POTIER, (Louis) seigneur de Gesvres, secrétaire d'état, étoit frère puîné du précédent. Il s'acquit par son zèle et par sa fidélité, la confiance de *Henri III*, qui voulut l'avoir auprès de lui après la journée des Barricades en 1588. Il ne fut pas moins attaché à *Henri IV* et à *Louis XIII*, auxquels il rendit de grands services durant les guerres civiles. Il mourut le 25 mars 1630.

III. POTIER, (René) fils aîné du précédent, comte de Tresmes en Valois, fut capitaine des gardes du corps, gouverneur de Châlons, etc. Sa terre de Tresmes fut érigée en duché-pairie l'an 1648, sous le nom de *Gesvres*. Il mérita cette faveur par son zèle patriotique et par son courage.

IV. POTIER, (Bernard) seigneur d'Eblerencourt, second fils de *Louis Potier*, fut lieutenant général de la cavalerie légère de France. Ce seigneur vaillant et aimable mourut en 1662.

V. POTIER, (Antoine) seigneur de Seaux, troisième fils de *Louis*, fut secrétaire d'état, et fit paroître beaucoup d'habileté dans les affaires et les négociations. Il avoit été envoyé à Rome et à Madrid, où il s'étoit également distingué. Il mourut le 13 septembre 1621, sans laisser de postérité. C'étoit un homme sage, studieux, de bonnes mœurs, et qui laissa de vifs regrets à sa famille et à la patrie.

VI. POTIER, (Nicolas) seigneur de Novion, de la famille des précédens, secrétaire des ordres du roi en 1656, puis premier président au parlement de Paris en 1678, mourut en 1693, âgé de 75 ans. Il étoit de l'académie Françoise. C'étoit un magistrat intègre et éclairé.

POTIER, *Voy.* POTHIER.

POTKEN, (Jean) imprimeur Allemand, s'établit à Rome en 1513, puis à Cologne en 1518. Pour se perfectionner dans la connoissance des langues Orientales, il avoit voyagé dans les Indes, en Egypte et en Ethiopie.

L'ouvrage le plus remarquable sorti de ses presses est un *Pseautier* in-4°, 1518, en hébreu, en grec, en latin et en éthiopien. *Potken*, outre sa profession d'imprimeur, étoit encore prêtre et grammairien.

POTON, *Voy.* SAINTRAILLES.

I. POTT, (Jean-Henri) habile chimiste Allemand, recula les bornes de la science qu'il cultivoit. On a de lui : I. *De Sulphuribus Metallorum*, 1738, in-4.° II. *Observationes circa Sal*, Berolini, 1739 et 1741, 2 vol. in-4.° Ces ouvrages sont très-estimés, à cause d'un grand nomnombre d'observations nouvelles. L'auteur étoit de diverses académies.

II. POTT, (Percival) célèbre chirurgien Anglois, naquit à Londres en 1713 et y mourut en 1788. Doué d'un génie inventif, il perfectionna divers instrumens utiles dans les opérations, et a publié un savant *Traité* sur les hernies, un *Autre* sur les blessures et les contusions de la tête, et des *Observations* sur la fistule lacrymale.

POTTEAU, (Nicolas) natif de Lucques, embrassa la règle de *St-Dominique*, et publia à Lyon des *Entretiens sur l'amour divin*, en 1625.

I. POTTER, (Christophe) né en 1591, fut élevé à Oxford. Il devint chapelain du roi *Charles I;* puis doyen de Worcester et vice-chancelier de l'université d'Oxford. Dans sa jeunesse, il fut Puritain zélé. Dans un âge plus avancé, il s'attacha au parti du roi, et fut persécuté dans les troubles qui agitoient l'Angleterre. On a de cet auteur quelques *Traités* sur la *Prédestination* et sur la *Grace.* Il a aussi traduit de l'italien en anglois, et publié l'*Histoire du différend du pape Paul V avec les Vénitiens.* Il mourut en 1646, à 55 ans.

II. POTTER, (François) curé à Kilmingston en Angleterre. Son goût pour la peinture et les mécaniques alloit jusqu'à la passion. Une machine pour l'eau qu'il présenta à la Société royale de Londres, lui valut l'honneur d'être mis au nombre de ses membres. *Potter* mourut aveugle en 1678. Son *Explication du nombre* 666 *de l'Apocalypse*, Oxford, 1642, in-4°, est pleine d'idées absurdes. Que ne se renfermoit-il dans la mécanique ?

III. POTTER, (Jean) théologien Anglois, né en 1674 à Wakefield dans le comté d'Yorck, fut nommé à l'archevêché de Cantorbery et mourut en 1745. Il a publié : I. *Archæologia Græca*, dans *Gronovius ;* et séparément, Leyde, 1702, in-folio. II. Une édition de *St-Clément d'Alexandrie*, Oxford, 1736, 2 vol. in-fol., dont les remarques sont très-estimées. III. Une édition de *Lycophron*, réimprimée en 1702. IV. Les *Antiquités Grecques*, 1751, 2 vol. *Voyez* POTER.

POUCHARD, (Julien) né en Basse-Normandie près la ville de Domfront, eut la principale direction du *Journal des Savans*, qui s'est toujours continué depuis. Habile dans l'étude de l'hébreu, du grec et du latin, ainsi qu'en celle de la philosophie et de la théologie, il obtint en 1701, une place dans l'académie

des Inscriptions, et trois ans après, la chaire de professeur en grec au Collége royal. Il mourut en 1705, âgé de 49 ans. On a de lui : I. *Discours sur l'antiquité des Egyptiens*. II. Un autre *sur les libéralités du peuple Romain*, dans les Mémoires de l'académie. III. *Histoire universelle*, depuis la création du monde jusqu'à la mort de *Cléopâtre*, en manuscrit.

POUFFIER, (Hector-Bernard) doyen du parlement de Dijon, mort dans cette ville en 1732, devint l'un des bienfaiteurs des lettres en fondant par ses dernières dispositions l'académie de Dijon, et en lui léguant les fonds nécessaires pour ses prix et ses exercices. Son testament a été imprimé en 1736, in-4.°

POUGET, (François-Amé) prêtre de l'Oratoire, docteur de Sorbonne et abbé de Chambon, naquit à Montpellier en 1666. Il fut fait vicaire de la paroisse de Saint-Roch à Paris en 1692, et ce fut en cette qualité qu'il eut part à la conversion du célèbre *la Fontaine*, (Voyez *son article*) dont il donna une relation curieuse et détaillée, dans une Lettre publiée par le P. *Desmolets*. *Pouget* avoit fait sa licence avec *Colbert* évêque de Montpellier, qui le mit à la tête de son Séminaire. Il forma les ecclésiastiques à la piété la plus solide, autant par ses leçons que par ses exemples. Après avoir éclairé et édifié ce diocèse, il vint mourir à Paris dans la maison de Saint-Magloire en 1723, à 57 ans. Son principal ouvrage est le livre connu sous le nom de *Catéchisme de Montpellier*, dont l'édition la plus recherchée est celle de Paris en 1702, in-4°, ou 5 vol. in-12. Il avoit lui-même traduit cet ouvrage en latin, et il vouloit le publier avec les passages entiers qui ne sont pas cités dans l'original françois; la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein. Le P. *Desmolets* son confrère, acheva ce travail et le mit au jour en 1725, en 2 vol. in-folio. Cet ouvrage solide peut tenir lieu d'une Théologie entière. Il y a peu de productions de ce genre où les dogmes de la Religion, la morale Chrétienne, les Sacremens, les Prières, les Cérémonies et les usages de l'Eglise, soient exposés d'une manière plus claire, plus précise, et avec une simplicité plus élégante. Le Christianisme y paroît dans toute sa majesté. L'auteur n'établit les vérités qu'il enseigne que sur l'Ecriture, les Conciles et les témoignages des Pères. Cet ouvrage ayant essuyé quelques difficultés, *Charancy* successeur de *Colbert*, le fit imprimer en 4 vol. in-12, avec des corrections qui ne plurent pas à tout le monde. On doit encore au P. *Pouget* : I. *Instructions Chrétiennes sur les devoirs des Chevaliers de Malte*, 1712, in-12. Il ne fut guère que l'éditeur et le reviseur de cet ouvrage. II. Il a eu part au *Bréviaire de Narbonne*, à l'édition de *Saint-Jérôme*, par *Martinay* ; aux *Analectes* Grecques de *Montfaucon*, etc.

POUJADE, (Le vicomte de la) lieutenant-colonel et chevalier de Saint-Louis, né en 1704 au Château de Péricard, diocèse d'Agen, mort au Château de Montbeau, même diocèse, a été connu par des couplets faciles, agréables, pleins de gaieté

et de graces qu'il faisoit sans cesse *in-promptu*. Il ne savoit, dit-on, ni lire ni écrire ; mais son esprit naturel lui fournissoit des pensées neuves et délicates qu'il renfermoit ordinairement dans quatre vers. *Moncrif*, *Gresset*, le président *Hénault* faisoient cas de son talent, et aimoient sa société. Ses meilleurs Couplets se trouvent dans le tome troisième des *Chansons choisies, avec les airs notés*, Genève, (Paris) 4 vol. in-24, 1777.

POULCHRE, (François le) seigneur de la Mothe-Messemé, étoit un gentilhomme originaire d'Anjou. Son père étoit surintendant de *Marguerite* reine de Navarre, laquelle faisoit son séjour au Mont-Marsan ; c'est dans cette ville, que naquit *le Poulchre*. Il porta les armes de bonne-heure, et se trouva à la bataille de Dreux en 1562. *Charles IX* à qui le duc *de Roannès* le présenta, l'envoya à Saint-Mesmin vers la reine sa mère, pour savoir de ses nouvelles, et de celles de la paix, à laquelle cette princesse travailloit. *Le Poulchre* suivit ensuite la cour à Paris, à Saint-Germain, et ailleurs ; et depuis ce temps-là, il servit, montant de grade en grade, dans toutes les guerres de son temps. *Charles IX* le gratifia de la charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. On a de lui un ouvrage singulier, qu'il publia sous ce titre : *Les Sept Livres des honnêtes Loisirs de M.* de la Mothe-Messemé, *Chevalier de l'ordre du Roi, et Capitaine de cinquante Hommes d'armes des ordonnances de Sa Majesté. Ils sont intitulés chacun du nom d'une des Planètes ; qui est un Discours en forme de Chronologie, où sera véritablement discouru des plus notables occurrences de nos Guerres civiles, et de divers accidens de l'auteur ; dédié au Roi : Plus, un mélange de divers Poëmes, d'Elégies, Stances et Sonnets ;* à Paris, chez *Marc Orri*, 1587, in-12. Ce salmigondis peut être de quelque utilité pour notre Histoire ; mais il ne servira jamais à la gloire de notre Parnasse, quoique *Ronsard* l'ait honoré de son approbation. Les vers en sont plats et languissans, tels qu'on devoit les attendre d'un vieux gentilhomme dont le style étoit à demi-barbare, et qui n'avoit pas assez cultivé son art et son génie.

POUILLI, *Voyez* LÉVESQUE *et* POILLY.

POULIN, *Voyez* ESCALIN *et* POULLIN.

POULLAIN DU PARC, (N.) avocat à Rennes, se distingua dans cette ville par son savoir et son intégrité. On lui doit : I. *Journal* des audiences du parlement de Bretagne, 3 volum. in-4°, dont le premier parut en 1737, et le troisième en 1763. II. *Coutumes* du pays et duché de Bretagne, 1748, 3 vol. in-4.° III. *Observations* sur les ouvrages de la *Bigotière* du *Parchambault*, 1766, in-12. IV. *Principes du Droit François*, suivant les maximes de Bretagne, 1767, 2 vol. in-12. Il est mort avant la révolution.

POULLAIN, *Voyez* II. BARRE, PULLUS *et* SAINT-FOIX.

POULLE, (Louis) prédicateur du Roi, et abbé commendataire de Nogent, mourut à Avignon sa patrie, le 8 novembre 1781, à 79 ans, avec la résignation d'un philosophe Chrétien, dont les espérances consolantes affoiblissent les craintes. Né avec une heureuse imagination, l'abbé *Poulle* cultiva de bonne-heure la poésie et l'éloquence. Ces deux sœurs lui furent favorables, mais la seconde beaucoup plus que la première. Peu de gens savent qu'il remporta le prix de poésie à Toulouse en 1732 et 1733; mais tout le monde a lu avec plaisir ses *Sermons*, Paris, 2 vol. in-12. Une éloquence vive, noble et rapide, des images grandes et brillantes, quelquefois du sentiment; voilà les beautés de ce recueil. Quelques métaphores forcées, la recherche de l'esprit dans divers morceaux, où il falloit de la simplicité ou du pathétique, trop d'interrogations, trop d'exclamations; voilà les défauts. Mais ils disparoissoient en partie, lorsque l'orateur prononçoit ses Discours, parce qu'il avoit toutes les graces extérieures. Aussi des critiques d'un goût sévère, disoient qu'il étoit le seul véritable orateur que nous eussions vu dans la chaire depuis *Massillon*. L'abbé *Poulle* ne fit pas tout ce qu'il pouvoit faire, parce qu'il étoit naturellement paresseux. Aussi, après avoir obtenu son abbaye, il ne prêcha plus que très-rarement et dans les assemblées de cérémonie; ce qui fit dire de lui : *que la Poulle ne chantoit plus depuis qu'on l'avoit engraissée*. Toutes ses lectures se réduisoient aux Livres saints, et à un petit nombre de poëtes et d'orateurs. Il n'en a pas été moins éloquent; parce qu'on l'est par son ame et son imagination, et non par ses connoissances. Mais lorsqu'il cesse d'être éloquent, il ne se soutient pas par d'autres mérites. En général, il cherchoit plutôt, dans ses plans, un cadre à tous les beaux morceaux vers lesquels son enthousiasme l'entraînoit, qu'un développement complet et précis de ses sujets. Aussi, de douze discours qu'il a laissés, il y en a un tiers qui ne peuvent rien faire pour sa réputation. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avant la première édition de ses *Sermons*, en 1778, il ne les avoit jamais écrits, et qu'il les avoit gardés fidellement pendant quarante ans dans sa mémoire, sans les avoir jamais confiés au papier. Dans sa vieillesse, les instances de ses amis le déterminèrent à les dicter à son neveu qui les a publiés. On doit distinguer sur-tout parmi eux, le *Discours* sur le Ciel, l'*Exhortation* sur l'aumône, et celle en faveur des enfans trouvés. M. *de Sainte-Croix* a fait l'*Eloge de l'abbé Poulle*, 1783, in-8.° L'ingénieux panégyriste peint cet abbé comme un homme vertueux sans ostentation, bienfaisant sans effort, tolérant sans indifférence. « Il vécut heureux, ajoute-t-il, et mérita d'autant plus de l'être, que le spectacle du bonheur d'autrui fut pour lui une véritable jouissance. »

POULLET, (Pierrard) a donné en 1598, la tragédie de *Clorinde*, imprimée la même année.

POULLETIER DE LA SALLE, (François-Paul) né à Lyon le

30 septembre 1719, de l'intendant de la généralité de cette ville, fut envoyé par ce dernier à Paris pour suivre le cours de droit; mais le jeune *Poulletier* les négligea pour s'attacher avec ardeur à ceux de médecine. En vain voulut-on le nommer à d'importantes places dans l'administration publique, il les refusa pour suivre son goût. Bientôt, il exerça gratuitement la médecine, et seulement en faveur des pauvres. Il établit dans les faubourgs de Paris trois hospices, où ces derniers furent reçus et traités à ses dépens. Intime ami de *Macquer*, il l'aida dans ses expériences chimiques, et contribua beaucoup à son *Dictionnaire*, sans que sa modestie permît qu'on le nommât. Uniquement occupé à faire le bien, il ne connut d'autres délassemens que la musique; et il composa le chant de plusieurs morceaux des opéra de *Métastase*. Cet homme simple, doux et bienfaisant termina son utile carrière au mois de mars 1788.

POULLIN DE LUMINA, (Etienne-Joseph) négociant à Lyon, étoit né à Orléans, et mourut en 1772. On a de lui: I. *L'Abrégé Chronologique de l'Histoire de Lyon*, 1767, in-4.° II. *Histoire de l'Eglise de Lyon*, 1767, 2 vol. in-4.° III. Les *Mœurs et Coutumes des François*, 2 vol. in-12, 1770. Ces ouvrages offrent quelques recherches; mais ils sont languissamment écrits, et l'auteur est resté dans la classe des écrivains subalternes, qui acquièrent peu de réputation en compilant beaucoup.

POVODOVIUS, (Jérôme) archidiacre de Cracovie, issu d'une famille noble, se distingua par son érudition et par ses talens pour la chaire. On a de lui, une *Instruction des Confesseurs*, un Traité de la *Cène*, un autre de la *Résurrection*, et des Ecrits polémiques contre les Ariens, etc. Ils sont en latin, et virent le jour à Cracovie, en 1610, in-4.° *Povodovius* mourut trois ans après, en 1613.

POUPART, (François) né au Mans, vint de bonne heure à Paris où il s'appliqua avec ardeur à la physique et à l'histoire naturelle. Il avoit sur-tout un goût décidé pour l'étude des insectes, et il passoit un temps considérable à les observer et à les disséquer. Pour se perfectionner dans cette partie, il crut devoir exercer la chirurgie. Il se présenta à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il subit les examens, et fut reçu avec applaudissement; mais il étonna beaucoup, quand il avoua qu'il n'avoit que de la spéculation, et qu'il ne savoit pas même saigner. Après s'être instruit de la pratique, il se fit recevoir docteur en médecine à Rheims. L'académie des Sciences se l'associa en 1699. *Poupart* étoit philosophe non-seulement par ses connoissances, mais encore par sa conduite. Réduit à un genre de vie fort incommode et fort étroit, il le supportoit avec gaieté. Son extérieur étoit modeste, et cette modestie avoit passé jusqu'à son cœur. On a de lui: I. Une *Description de la Sangsue*, dans le *Journal des Savans*. II. Un *Mémoire* sur les Insectes Hermaphrodites. III. L'Histoire du *Formica-Leo* et du *Formica-Pulex*. IV. Des *Observations* sur les Moules, et d'autres

d'autres savans Ecrits, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. On le croit aussi auteur du Livre intitulé la *Chirurgie complète*, qui n'est qu'un Recueil de plusieurs *Traités* curieux et utiles. Si cela est, dit *Fontenelle*, on doit pardonner ce livre au besoin qu'il avoit de le faire, et lui savoir gré en même temps de ne s'être pas fait honneur d'une compilation. Il mourut en octobre 1709, à 48 ans.

POUPELINIÈRE, (Alexandre-Jean-Joseph le Riche de la) mort à Paris sa patrie, en 1762, à 70 ans, étoit fils d'un receveur général des finances. Nommé fermier général en 1718, il invita chez lui la bonne compagnie. Il avoit une table bien servie, où il rassembloit les beaux esprits et les gens à talens, auxquels il faisoit du bien par vanité. Comme il aimoit beaucoup l'encens, il ne vivoit guère qu'avec des gens qui lui en donnoient pour son argent et pour ses dîners. Ses parasites l'appeloient *Pollion*. Il y avoit pourtant quelques gens de lettres qui ne se prosternoient pas devant le *Veau d'or*; *Piron* choqué un jour des airs d'importance qu'il se donnoit, lui dit : *Allez cuver votre or*. Il aimoit beaucoup les femmes, la musique et tous les plaisirs ; et sa bonne mine, son esprit et le ton du monde lui procurèrent quelques aventures singulières, qui ajoutèrent à sa réputation d'homme à bonnes fortunes. Il étoit poli et aimable, quand il n'étoit pas dans ses jours d'humeur. On a de lui, un Roman médiocre, intitulé : *Daïra*, histoire orientale, 1761, in-8° et in-12.

POUPPÉE, *Voyez* DESPORTES, n.° III.

I. POURBUS, le père, (Pierre) peintre, mort à Anvers en 1583, s'est attaché à peindre des animaux et des paysages; mais c'est dans le portrait qu'il a sur-tout excellé. Il donnoit à ses têtes beaucoup de ressemblance, et saisissoit avec sagacité ces traits délicats, dans lesquels l'esprit et le caractère d'une personne se font en quelque sorte connoître. Son ton de couleur est excellent; on auroit souhaité plus de force de dessin dans ses ouvrages. Il a été surpassé par *François Pourbus* son fils et son élève.

II. POURBUS, (François) peintre, fils du précédent, natif d'Anvers, mort à Paris en 1622, âgé d'environ 40 ans, a fait beaucoup de portraits estimés. On lui doit aussi quelques sujets d'Histoire, qui prouvent l'excellence de ses talens dans ce genre. Ce peintre a parfaitement saisi la ressemblance dans ses portraits : son coloris est admirable, ses draperies bien jetées, ses ordonnances bien entendues; il a mis beaucoup de noblesse et de vérité dans ses expressions. Le roi possédoit plusieurs de ses tableaux; on voyoit aussi, au Palais-Royal, le portrait en grand de *Henri IV*, peint par ce maître.

POURCHOT, (Edme) né au village de Pouilly près d'Auxerre, en 1651, de parens obscurs, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y distingua et devint professeur de phi-

losophie au collége des Grassins, puis au collége de *Mazarin*. Il fut sept fois recteur de l'université : il l'eût été encore plus souvent si l'on eût pu forcer davantage sa modestie. Pendant quarante ans qu'il fut syndic, il servit ce corps avec le zèle le plus ardent, et ses membres avec l'amitié la plus agissante. *Pourchot* n'étoit pas seulement connu dans l'université, il l'étoit encore dans le monde, et l'étoit avantageusement. *Racine*, *Despréaux*, *Mabillon*, *Dupin*, *Baillet*, *Montfaucon*, *Santeuil*, le recherchèrent, comme un homme dont le caractère et la conversation avoient des charmes. *Bossuet* et *Fénélon* l'honoroient d'une estime particulière. Ce dernier lui offrit plusieurs fois d'employer son crédit, pour le mettre au nombre des instituteurs des Enfans de France; mais *Pourchot* aima mieux se dévouer au service de l'université, qu'à celui de la cour. Cet homme estimable mourut à Paris le 22 juin 1734, à 83 ans. On trouve son caractère en peu de mots, dans ces vers faits par *Martin*, son élève :

Ille est Purchotius, *quo se Schola principe jactat,*
Spretis certa sequi dogmata quisquiliis.
Religionis amans, idem Sophiaque Magister
Egregius, mores format et ingenium.

On a de lui : *Institutiones Philosophicæ*, dont la quatrième édition fut donnée en 1744, in-4° et 5 vol. in-12. La philosophie de *Pourchot* lui attira autant d'ennemis dans l'intérieur de l'université, que d'admirateurs au dehors. Il s'éleva, dans le sein de ce corps, des cabales contre l'auteur de la nouvelle philosophie. Tout le monde connoît l'Arrêt burlesque qui fut dressé à ce sujet par *Despréaux*, dans lequel *certains Quidams sans aveu, prenant les noms de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes et Pourchotistes*, sont traités de *factieux*. Le ridicule que cet Arrêt jetoit sur les anciens préjugés, dissipa le parti qui s'étoit formé dans l'université contre la nouvelle philosophie, qu'on avoit déja déférée au parlement comme une doctrine dangereuse. Le péripatéticisme dominoit par-tout; mais c'étoit un vieux tyran qu'on méprisoit. *Pourchot* vit sa philosophie se répandre sans exciter de sédition. Il est vrai que pour ne pas paroître mépriser tout-à-fait les questions dont on faisoit le plus de cas dans les écoles, il en avoit fait une espèce de collection, séparée du corps de l'ouvrage, sous le titre de *Series disputationum Scholasticarum*, qu'il appeloit, en badinant : *Le sottisier*. Son *Cours de Philosophie* n'étant pas conforme aux nouvelles découvertes et aux systèmes modernes, est moins consulté qu'il ne l'a été. (*Voyez* II. LAMY.) II. *Pourchot* a travaillé pour le style, aux *Prolégomènes*, et à la composition des *Méthodes* hébraïque, chaldaïque et samaritaine, de *Masclef* son ami, qu'il contribua beaucoup à répandre. III. Il fit des *Mémoires* sur différens droits de l'université.

POURFOUR, (François) médecin de Paris sa patrie, né en 1664, plus connu sous le nom de *Petit*, fit des progrès rapides dans son art. Ses succès

lui méritèrent une place à l'académie des Sciences en 1722. Il s'acquit une grande réputation, sur-tout pour la cure des maladies des yeux. Il avoit imaginé et fait construire un *Ophthalmomètre*, instrument destiné à mesurer les parties de l'œil, et plusieurs autres machines, pour constater ce qu'il avançoit sur toute cette matière, ou pour diriger la main de ceux qui ont à opérer sur cet organe délicat. Une des plus importantes étoit un globe de verre creux, représentant au naturel un œil dont le cristallin est cataracté. Cet habile homme mourut à Paris, le 18 juin 1741, à 77 ans, après avoir publié quelques *Ecrits*, dont le style est négligé et sans aucun agrément. Il n'avoit jamais su ou voulu savoir ce que c'étoit que limer un ouvrage. Renfermé dans les faits et dans les expériences, il s'embarrassoit fort peu des phrases. Ses écrits ne sont que des brochures. Les principales sont : I. *Trois Lettres... Sur un nouveau Système du cerveau*, Namur, 1710, in-4.° II. Une *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte*, 1727, in-12. III. *Lettre dans laquelle il est démontré que le cristallin est fort près de l'uvée*, Paris, 1729, in-4.° IV. Une autre *Lettre contenant des Réflexions sur ce que Hecquet a fait imprimer touchant la maladie des yeux*, 1729, in-4.° V. Une troisième *Lettre, contenant des Réflexions sur les découvertes oculaires*, 1732, in-4.° Il a orné aussi les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, de plusieurs Observations curieuses. On trouva à sa mort un Herbier de trente gros volumes in-folio, qui ne contenoient aucune plante qu'il n'eût desséchée lui-même, et dont il ne connût la vertu. Il est encore auteur d'une Dissertation qui est rare, où il critique quelques endroits des *Elémens de Botanique* de *Tournefort*.

POUSSET, *Voyez* MONTAUBAN.

POUSSIN, (Nicolas le) naquit à Andely en Normandie en 1594, d'une famille noble, mais très-pauvre. Ce peintre, qu'on peut appeler le *Raphaël de la France*, fit ses premières études sous des maîtres médiocres; il fit cependant des progrès rapides. Son mérite avoit déjà éclaté, et il étoit fort employé lorsqu'il partit pour l'Italie, toujours animé du desir de se perfectionner dans son art. Le cavalier *Marin*, célèbre par son Poëme d'*Adonis*, connut *le Poussin* à Rome, se lia d'amitié avec lui, et lui fit goûter la lecture des Poëtes, où ce peintre trouva beaucoup à profiter pour ses compositions. *Marin* étant mort, *le Poussin* se trouva tout-à-coup sans secours, et fut obligé pour subsister, de vendre ses ouvrages à un très-bas prix. Mais ces circonstances fâcheuses n'affoiblirent point son courage : il étoit sans cesse occupé à acquérir les connoissances propres à la peinture. Il apprit la géométrie, la perspective, l'architecture et l'anatomie. Sa conversation, ses lectures et ses promenades, étoient d'ordinaire relatives à sa profession. Il ne consultoit la nature que pour le paysage, qu'il a rendu avec beaucoup d'intelligence. On a beaucoup loué, et avec raison, un tableau du *Poussin*

en ce genre, dont l'invention, digne de *Tibulle*, décèle à la fois l'esprit, le sentiment et le génie. On y voit des bergers livrés à la joie qu'inspirent la jeunesse et le printemps, former par groupe des danses légères dans un bocage riant; et tandis qu'ils foulent en folâtrant les fleurs de la prairie, on apperçoit un peu à l'écart, un tombeau simple et orné de gazons que couronne un cyprès, avec cette inscription: *Je fus aussi, dans mon temps, Pasteur d'Arcadie!*... Ce beau tableau se voit maintenant dans le *Muséum* de Versailles, sous le n.º 187. L'antique servit toujours à *Poussin* pour la figure. Il modeloit très-bien les statues et les bas-reliefs, et il seroit devenu un excellent sculpteur s'il eût voulu tailler le marbre. De retour en France, *Louis XIII* le nomma son premier peintre. Un jour que cet artiste venoit à Fontainebleau, le roi envoya ses carrosses au-devant de lui, et lui fit l'honneur d'aller jusqu'à la porte de sa chambre pour le recevoir. On avoit chargé *le Poussin* de décorer la grande galerie du Louvre; mais ayant été traversé par plusieurs envieux, et se plaignant qu'*à Paris on le forçoit à dessiner des ornemens de cheminée, des frontispices et des couvertures de livres*, il retourna à Rome et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1665, à 71 ans. Il y avoit quelque temps qu'il étoit à moitié paralytique. Il vécut toujours dans la médiocrité, quoique *Louis XIV* lui eût conservé son titre de premier peintre et ses pensions. Sa maison étoit montée sur le ton le plus modeste. Un jour qu'il reconduisoit lui-même, la lampe à la main, le cardinal *Mancini*, ce prélat ne put s'empêcher de lui dire: *Je vous plains beaucoup, Monsieur* Poussin, *de n'avoir pas seulement un valet.* — *Et moi*, répondit le Poussin, *je vous plains beaucoup plus, Monseigneur, d'en avoir un si grand nombre.* La gloire étoit son seul mobile. Il ne faisoit jamais de prix pour ses tableaux; il marquoit derrière la somme qu'il en vouloit, et renvoyoit ce qu'on lui présentoit en sus de son estimation. Il étoit encore dans l'usage d'accompagner son ouvrage d'une lettre, pour en rendre un compte détaillé et raisonné. Ce peintre est un de ceux qui ont le mieux connu le *Beau idéal;* ce qui le remplit de vénération pour les anciens chez lesquels seuls on peut le trouver, et lui inspira de l'éloignement pour l'école Flamande, qui, comme on sait, éprise du coloris, néglige ce *Beau idéal.* « C'est la nature qu'ils aiment, nous dit-on; c'est la nature qu'ils copient; c'est la nature qu'on voit dans leurs ouvrages. Eh! que m'importe dans un tableau la réunion de vingt têtes communes? C'est un beau caractère, une grande expression que je desire; c'est la finesse, la gravité, la majesté d'une tête que je recherche. Je n'aime point la lance d'*Achille* dans la main d'un nain décharné, quoique souvent la force s'unisse à la maigreur, à la petitesse de la taille. Je ne veux point que *Laure* soit laide, si l'on me peint *Pétrarque* soupirant à ses pieds, quoiqu'elle le fût en effet. La postérité, qui ne connoît les grands hommes que par les faits qui sont dignes

t'elle, dont l'imagination s'exalte, s'agrandit, s'embellit en songeant aux *Scipion*, aux *César*, aux *Brutus*, est blessée de leur voir des formes flamandes, et choquée quand on leur prête l'attitude et l'action d'un pesant bourgmestre Hollandois. On ne doit rendre certaines difformités, que quand elles sont consacrées par l'histoire ou par la sculpture. » (*Essai sur la Vie et sur les Tableaux du Poussin.*) *Le Poussin* a montré un grand jugement dans tout ce qu'il a fait; il dessinoit avec beaucoup de correction : sa composition est sage, et en même temps pleine de noblesse. On ne peut rien lui reprocher contre l'érudition et la convenance. Ses inventions sont ingénieuses, son style grand et héroïque. Aucun maître particulier n'eut la gloire de former ce grand homme : il n'a lui-même fait aucun élève. Ce peintre avoit d'abord fait une étude spéciale des ouvrages du *Titien*; c'est pourquoi ses premiers tableaux sont mieux coloriés. Mais il craignit, à ce qu'il disoit lui-même, que *le charme du coloris ne lui fît négliger le dessin*, et il n'apporta point à cette partie qui fait la magie de l'art, toute l'attention nécessaire. Son goût pour l'antiquité est trop sensible dans ses tableaux. Les connoisseurs vont jusqu'à remarquer les tableaux qui lui ont servi de modèles. Les plis de ses étoffes sont en trop grand nombre : il n'a pas assez contrasté ses attitudes, ni assez varié ses airs de tête et ses expressions. A ces défauts près, il peut être comparé aux plus célèbres artistes d'Italie. On voit à Rome plusieurs ouvrages du *Poussin*; mais la plus grande partie étoit en France, dans la collection des tableaux du Roi et dans celle du Palais-Royal. Celle-ci offroit, entr'autres, les *Sept Sacremens*, suite très-précieuse. Le tableau du mariage est plus foible que les autres; ce qui fit dire plaisamment à un poëte, dans une Epigramme, qu'*un bon mariage étoit difficile à faire, même en peinture.* Son tableau du *Déluge* est l'un de ses chefs-d'œuvre; on ne peut le voir sans ressentir tous les sentimens de la terreur et de la pitié. En 1802, il a été gravé à Paris par *Laurent.* Le *Bellori*, qui a écrit la Vie du *Poussin* en italien, composa ces quatre vers latins en son honneur :

Parce piis lacrymis, vivit Pussinus in urnâ,
Vivere qui dederat, nescius ipse mori :
Hic tamen ipse silet; si vis audire loquentem,
Mirum est, in tabulis vivit et eloquitur.

On les a imités ainsi :

Cette urne offre à nos yeux les plus tristes images;
Cependant *Poussin* n'est point mort :
Malgré la cruauté du sort,
Il vit toujours dans ses ouvrages.

Château a gravé d'après lui. *Voy.* Loir.

POUSSINES, (Pierre) *Possinus*, Jésuite de Narbonne, demeura long-temps à Rome, où la reine *Christine* de Suède, le cardinal *Barberin*, et plusieurs autres personnes illustres, lui donnèrent des marques de l'estime qu'ils faisoient de son mérite. Il mourut en 1686, à 77 ans, également recommandable par

son savoir et par sa piété. On a de lui : I. Des *Traductions* d'un grand nombre d'Ecrivains Grecs, avec des notes. II. Une *Chaîne* des Pères Grecs sur *St. Marc*, Rome, 1673, in-fol. ; et d'autres ouvrages qui prouvent beaucoup en faveur de son érudition.

POUTEAU, (Claude) docteur en médecine, et chirurgien en chef du grand Hôtel-Dieu de Lyon, membre de l'académie de la même ville, mort à la fleur de son âge, en 1775, réunit l'amitié de ses concitoyens à une grande réputation dans l'exercice de son art. Ses ouvrages présentent des idées aussi solides que neuves. On lui doit : I. *Mélanges de Chirurgie*, 1760, in-8.° II. *Essai sur la Rage*, 1763, in-8.° III. *La Taille au niveau*, 1765, in-8.° IV. *Œuvres posthumes*, 1783, 3 vol. in-8.° Ce recueil savant parut long-temps après la mort de son auteur, et il a beaucoup contribué à sa gloire. Le premier volume traite du vice cancereux, de l'utilité du feu dans les rhumatismes, de la pulmonie ; il est terminé par un mémoire sur le rachitis et la gibbosité. Le second volume a pour objet les fausses ankiloses, les dangers et les avantages du feu appliqué sur le sommet de la tête, les douleurs sympathiques, les coups à la tête, formant des abcès au foie, les causes de la saillie de l'os après l'amputation, les apparences de vie qu'on peut exciter dans un membre qu'on vient de couper, la luxation de la cuisse et des muscles. Aucun auteur n'avoit encore traité ce dernier sujet avec autant de profondeur. *Pouteau* pense qu'on pourroit parvenir à réunir une portion de membre entièrement coupé au membre encore vivant, pourvu qu'on procédât sur-le-champ à leur jonction. Le troisième volume offre plusieurs mémoires curieux sur les accouchemens, les naissances précoces et tardives, les ossifications, la ligature de l'épiploon, les précautions nécessaires pour l'opération de la taille où l'auteur excelloit ; les moyens enfin d'éviter la contagion dans les hôpitaux. La pratique hardie et heureuse de *Pouteau*, ainsi que ses ouvrages, ont placé son nom parmi ceux des plus célèbres chirurgiens du siècle qui vient de finir.

POWEL, (David) antiquaire Anglois, naquit en 1552, et mourut en 1590. Il a publié une *Histoire* du pays de Galles, 1584. — Un acteur de ce nom, nommé *Georges*, mort en 1714, se distingua sur le théâtre Anglois, et a fait quatre tragédies, parmi lesquelles on a distingué celle d'*Alphonse* roi de Naples. — Le coureur Anglois, *Foster Powel* alloit plus vîte qu'un cheval au grand galop, et a fait plusieurs fois la course de Londres à Yorck sans s'arrêter.

POWNAL, (Jean) célèbre antiquaire Anglois, se distingua d'abord par ses connoissances politiques, et fut nommé gouverneur de l'une des colonies Angloises dans l'Amérique. De retour dans sa patrie, il renonça à toute ambition pour se donner à la culture des lettres, et fut reçu de la société des Antiquaires. Un ouvrage très-érudit sur les antiquités Angloises lui ouvrit l'entrée de cette Compagnie savante. L'archéologie Britannique ren-

ferme un grand nombre de Dissertations curieuses de cet écrivain laborieux. Il vint en France en 1787, et séjourna quelque temps à Lyon, où il publia une *Dissertation* sur l'arc de triomphe d'Orange. Bon, généreux, modeste, riche sans ostentation, ami des arts, il a laissé de lui un souvenir flatteur par-tout où il a passé. *Pownal* est mort en 1795, à l'âge de 70 ans.

POUZOL, (Marie de) fille illustre, célébrée par *Pétrarque*, comme un prodige de force, de valeur, de vertu et de chasteté. *Voyez* les *Œuvres* de ce poëte.

I. POYET, (Guillaume) fils de l'échevin perpétuel d'Angers, étudia dans les plus célèbres universités du royaume. Il vint ensuite à Paris, où il parut avec éclat dans le barreau. *Louise de Savoie* mère de *François I*, le choisit pour soutenir les prétentions qu'elle avoit contre le connétable de *Bourbon*. *Poyet* ayant plaidé cette cause avec succès, la princesse lui obtint du roi la charge d'avocat général. Ce ne fut pas le terme de son élévation. Il devint président à mortier, puis chancelier de France en 1538. Dès qu'il fut parvenu à cette première place de la magistrature, il ne songea plus qu'aux deux grands moyens qu'on avoit alors de se maintenir à la cour : les richesses et un aveugle dévouement. *François I*, mécontent de l'amiral *Chabot*, le menaça de lui faire faire son procès. Celui-ci défia le monarque irrité de lui trouver des crimes. *Poyet* se chargea de ce soin odieux : en peu de temps il rassembla vingt-cinq chefs d'accusation. *Chabot* ayant échappé au supplice, *Poyet* qui craignoit son ressentiment, s'avilit encore plus pour échapper à la disgrace que ses ennemis lui préparoient. Mais ayant déplu à la reine de Navarre et à la duchesse *d'Etampes*, il fut arrêté en 1542, privé en 1545, par arrêt du parlement, de toutes ses dignités, déclaré inhabile à tenir aucune charge, condamné à 100,000 livres d'amende, et enfermé pour cinq ans dans l'endroit que le roi ordonneroit. Péculat, altération de jugemens, faussetés commises et protégées, concussions, créations et dispositions d'offices, évocations vexatoires, violences, abus du pouvoir, etc. etc. ; tels furent les crimes pour lesquels on le condamna, suivant l'auteur de l'*Histoire du Procès du Chancelier Poyet*, Londres, 1776, in-8.° On l'envoya dans la grosse tour de Bourges, d'où il ne sortit qu'après avoir cédé tous ses biens à *François I*. Ce prince parlant à *du Châtel* de la disgrace de *Poyet*, comme d'un événement qui devoit le combler de joie puisqu'il le délivroit d'un ennemi acharné à sa ruine : *Cet avantage*, répondit ce savant, *ne m'empêche pas de sentir que Votre Majesté n'auroit pas dû faire arrêter le Chef de la justice pour un sujet très-léger, après lui avoir laissé commettre tranquillement les plus grands crimes. — Je n'ai pas tant de tort que vous pensez*, dit le Roi ; *lorsque le fruit d'un arbre n'est pas mûr, les vents les plus impétueux ne l'ébranlent pas ; est-il parvenu à sa maturité ? un souffle le fait tomber*. L'infortuné *Poyet* mourut en 1548, à 74 ans, d'une rétention d'urine. De quelques

opprobres qu'on ait chargé sa mémoire, il est certain que la reine de Navarre sœur de *François I*, et la duchesse *d'Etampes* maîtresse de ce prince, eurent encore plus de part à sa disgrace que ses prévarications. Le chancelier avoit reçu un ordre du roi de sceller des Lettres qu'il avoit d'abord rejetées quoique accompagnées d'une recommandation de la duchesse. Il étoit alors avec la reine de Navarre, qui lui demandoit aussi une grace. Le chancelier dit à la duchesse *d'Etampes*, d'un ton chagrin : *Voilà le bien que les Dames font à la Cour : non contentes d'y exercer un empire despotique, elles veulent encore dominer sur les Magistrats les plus consommés, pour leur faire violer les lois les mieux établies*. La reine de Navarre prit pour elle ces paroles, qui ne regardoient que la duchesse. Elle concerta avec elle le moyen de perdre le chancelier, et eut d'autant moins de peine à y réussir qu'une partie de la France se plaignoit de lui.

II. POYET, (François) docteur de Sorbonne, de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Angers vers le commencement du XVIe siècle. Il étoit prieur d'Angoulême, lorsque l'amiral *de Coligni* s'empara de cette ville. Les Hérétiques n'ayant pu l'entraîner dans leur parti, ils le mirent en prison avec *Jean Chauveau* qui étoit âgé de 70 ans ; celui-ci y mourut mangé des vers. Ensuite ayant tâché de vaincre le P. *Poyet* dans la dispute ; après des conférences réitérées ils n'en remportèrent que de la confusion. Ils le tirèrent alors de prison, le promenèrent par la ville, en lui faisant déchirer le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes, l'habillèrent après cela de haillons en forme de chasuble, lui mirent des brides au cou et aux bras en forme d'étole et de manipule, et le précipitèrent enfin dans la Charente, où ils achevèrent de le tuer à coups de fusil.

I. POZZO, (André del) né à Trente en 1642, se fit Frère Jésuite à l'âge de 23 ans. Il étoit peintre et architecte, et se fit sur-tout une grande réputation dans la peinture. Il manioit le pinceau avec une vîtesse et une facilité surprenantes, et s'est distingué principalement dans la perspective. On estime beaucoup les peintures dont il a orné la voûte de l'Eglise de *Saint-Ignace* à Rome. Il ne réussit pas également dans l'architecture, sur laquelle il a composé deux gros volumes intitulés : *Perspectives des Peintres et Architectes*, ouvrage d'un goût bizarre et contraire aux vrais principes de l'art. Tel est aussi le superbe autel de *Saint-Louis de Gonzague*, élevé sur ses dessins dans l'église de Saint-Ignace, où la somptuosité et la magnificence brillent de toutes parts, mais ne dérobent pas aux yeux des artistes et des connoisseurs les défauts considérables qui règnent dans la composition. Frère *Pozzo* mourut en 1709, à 67 ans, à Vienne, où ses talens l'avoient fait appeler par l'empereur.

POZZO, (Modesta) *Voyez* FONTE-MODERATA.

PRADE, (Jean le Roger) né en 1624, est auteur de trois tragédies médiocres, *Arsace*,

Annibal et *Silvanus*. La première seule fut représentée en 1666, par la troupe de *Molière*.

PRADES, (Jean-Martin de) prêtre, bachelier de Sorbonne, né à Castel-Sarasin dans le diocèse de Montauban, fit ses premières études en province. Il passa de là à Paris, et demeura dans plusieurs séminaires, entr'autres dans celui de Saint-Sulpice. Ses progrès dans la théologie ne furent pas brillans, mais il sut se tirer de la foule par une *Thèse* qu'il soutint en 1751, et qui fut approuvée par le syndic de Sorbonne qui sans doute ne l'avoit pas lue. Tous les gens de bien réclamèrent contre ce premier essai public de la philosophie irréligieuse. L'abbé *de Prades* étourdi, vif, facile et voulant faire du bruit, avoit bien pu n'en être que le prête-nom. Sa Thèse contenoit les propositions les plus fausses sur l'essence de l'ame, sur les notions du bien et du mal moral, sur l'origine de la société, sur la loi naturelle et la religion révélée, sur les marques de la véritable religion, sur la certitude des faits historiques, sur la chronologie et l'économie des lois de *Moyse;* sur la force des miracles pour prouver la révélation divine, sur le respect dû aux saints Pères : mais ce qui indignoit sur-tout, c'étoit le parallèle impie des guérisons d'*Esculape* et des guérisons miraculeuses de J. C. Cette Thèse étoit d'ailleurs aussi extraordinaire par le style que par les idées. C'est un latin bizarre, tour-à-tour emphatique et obscur. Le parlement de Paris sévit contre cette production téméraire. La Sorbonne l'imita et publia une *Censure*, le 27 janvier 1752. La *Thèse* fut également condamnée par l'archevêque de Paris et par *Benoît XIV*. *De Prades* craignant que l'on ne s'en tînt pas à la condamnation de son livre, se retira à Berlin. Protégé par *Voltaire*, il devint lecteur du roi de Prusse qui s'en amusoit et l'appeloit son *petit Hérétique*. Il eut quelque temps après un canonicat de Breslaw : alors il publia une *Apologie*, et fut, dit-on, aidé dans son travail par *Diderot* qui avoit revu sa *Thèse*, en reconnoissance des articles que l'abbé avoit fournis à l'*Encyclopédie*. Dans cette *Apologie*, l'abbé *de Prades* se répandit en invectives contre ses censeurs, et les accabla d'injures; mais dès que sa bile fut soulagée, il rougit de ses excès et songea à se réconcilier avec l'église. L'évêque de Breslaw fut le principal moteur dont se servit la Providence pour ménager cette réconciliation plus politique que sincère. Il rendit compte à *Benoît XIV* des dispositions de l'abbé *de Prades* qui signa une rétractation solennelle le 6 avril 1754. Dans cet acte célèbre il dit, entr'autres choses, « qu'il n'avoit pas assez d'une vie pour pleurer sa conduite passée et pour remercier le Seigneur de la grace qu'il lui accordoit. » Il en envoya des exemplaires au pape, à l'évêque de Montauban et à la faculté de Paris. *Benoît XIV* obtint de la Sorbonne qu'il fût rétabli dans ses degrés. Il fut fait ensuite archidiacre d'Oppelen, et mourut à Glogaw en 1782, après avoir essuyé quelques années de prison pendant la guerre de 1757. Le roi de Prusse l'ayant soupçonné de quelques correspon-

dances suspectes avec ses ennemis, s'assura de sa personne pour l'empêcher d'écrire. On croit néanmoins que dans cette occasion l'abbé *de Prades* fut plus imprudent que coupable. Nous avons donné quelque étendue à cet article, parce que la *Thèse* de cet abbé est une époque dans la révolution arrivée de nos jours à l'égard de la religion. Avant cela, on ne l'attaquoit qu'à l'ombre du manteau de l'anonyme, par des moyens obscurs, par de petites brochures clandestines : la *Thèse* fut le premier signal d'une attaque ouverte. Au reste, l'abbé *de Prades* ne méritoit pas de faire tant de bruit. C'étoit un homme assez médiocre, mielleux dans la société et caustique dans ses écrits : mais sachant se rendre agréable par sa gaieté, sa vivacité et l'empressement d'être utile à ceux avec qui il vivoit. Malgré sa prétendue conversion, il n'étoit pas assez réservé dans ses propos sur la religion Chrétienne ; et il oublia souvent la maxime : *Loquentiæ parum, sapientiæ multum.*

PRADO, (Jérôme) Jésuite Espagnol, natif de Baënza, enseigna la philosophie à Cordoue avec un succès peu commun. Il finit ses jours à Rome en 1595, à 48 ans. Il s'étoit rendu dans cette ville pour y faire imprimer ses *Commentaires* sur l'Écriture-Ste. Il travailla pendant seize ans avec le Père *Villalpande* autre Jésuite, par ordre de *Philippe II* roi d'Espagne, à expliquer les vingt-six premiers et les trois derniers chapitres d'*Ezéchiel*, qui concernent le Temple. Leur production est imprimée en 3 vol. in-folio, à Rome, 1596. C'est un des livres les plus profondément savans qu'on ait faits sur les Prophètes. On en estime surtout la description du Temple et de la ville de Jérusalem : cette matière s'y trouve épuisée. Les figures sont un des mérites de cet ouvrage, dans lequel on desireroit plus d'ordre et moins de choses étrangères au sujet principal.

PRADON, (Nicolas) poëte François, natif de Rouen, mourut à Paris au mois de janvier 1698. Les Tragédies de *Pradon* eurent dans leurs premières représentations beaucoup d'admirateurs et d'illustres partisans. Ce poëte osa se montrer le concurrent du célèbre *Racine*, en traitant le même sujet que lui : et en effet sa tragédie de *Phèdre et Hippolyte*, jouée en janvier 1677, parut avec plus d'éclat que celle de son rival, et sembla balancer quelque temps son mérite et sa réputation. Enfin le beau triompha, et *Racine*, malgré la cabale et les vers qu'on fit courir contre sa pièce, plongea celle de *Pradon* dans un oubli dont elle n'a jamais pu se tirer. (*Voyez* I. HOULIÈRES *et* II. NEVERS.) *Despréaux* intime ami de *Racine*, n'a pas peu contribué à ridiculiser *Pradon* qui passeroit aujourd'hui pour un poëte supportable s'il eût été un poëte modeste. Il faut avouer malgré les critiques de *Boileau*, que *Pradon* savoit conduire régulièrement une tragédie, en ménager les incidens, y placer des peintures vives, des traits heureux, des situations intéressantes, quelquefois neuves, des mouvemens forts et véhémens. Sa versification même si vicieuse en gé-

néral, offre des tirades qui font plaisir. On joue encore quelquefois *Regulus*. Cette Pièce fut fort bien reçue et son *Antigone* l'avoit été fort mal. C'est par allusion au sort de ces deux Pièces qu'un seigneur ayant rencontré l'auteur qui couvroit d'un beau manteau d'écarlate, un assez mauvais habit, lui dit : *Pradon, voilà le manteau de* Regulus *sur le justaucorps d'*Antigone. Les autres Pièces de ce poëte sont : la *Troade*, *Statira*, *Scipion l'Africain*, *Tarquin*, *Electre*, *Germanicus*, *Tamerlan*, *Pyrame et Thisbé*. On les a recueillies à Paris, 1744, en 2 vol. in-12. On a fait aussi l'Epitaphe de ce poëte :

Cy gît le Poëte *Pradon*,
Qui durant quarante ans, d'une ardeur sans pareille,
Fit, à la barbe d'*Apollon*,
Le même métier que *Corneille*.

Pradon n'eut guère d'un poëte que la figure, les distractions, l'extérieur négligé, les saillies et les aventures singulières. Voyant un jour siffler une de ses pièces, il siffla comme les autres. Un Mousquetaire qui ne le connoissoit point et dont il s'obstinoit à ne vouloir pas être connu, prit sa perruque et son chapeau qu'il jeta sur le théâtre, le battit, et voulut pour venger *Pradon*, percer *Pradon* lui-même de son épée. Il étoit d'une si grande ignorance, qu'il transporta plus d'une fois des villes d'Europe en Asie ; un prince lui ayant fait des reproches : *Oh !* lui répondit *Pradon*, *Votre Altesse m'excusera ; c'est que je ne sais pas la Chronologie*. *Pradon* ayant aimé Mlle *Bernard* qui ne répondoit à ses lettres galantes que par des plaisanteries ; il lui envoya ces jolis vers :

Vous n'écrivez que pour écrire ;
C'est pour vous un amusement :
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

PRADOVENTURA, (Antoine) Mathurin Espagnol, né en 1701 dans l'Andalousie, s'éleva par son mérite aux premiers emplois de son ordre. Aucun prédicateur n'a prêché à la cour de Madrid avec tant d'applaudissement ; et les Sermons qu'il faisoit dans l'église des Trinitaires, attiroient une foule d'auditeurs qui ne se lassoient point d'exhalter son éloquence. Chargé de faire l'Oraison funèbre du cardinal *Bisneros*, pendant la cérémonie des obsèques que l'université d'Alcala fit faire à cette éminence, il s'en acquitta à la satisfaction de tous ceux qui l'entendirent. Le Père *Pradoventura* mourut à Cordoue en 1753, à 52 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Le *Poëme* de *Saint Raphaël*, in-4.° II. *Sermons des Saints*, 2 vol. in-4.° III. Diverses *Consultations*, in-folio. On a d'autres ouvrages de ce savant, à qui on ne peut refuser la gloire d'avoir été un de ceux qui ont contribué le plus à la pureté de la langue espagnole, et au degré de perfection où elle se trouve aujourd'hui.

PRÆTEXTATUS, *Voyez* PAPIRIUS n.° II, *et* PRETEXTAT.

PRAGEMANN, (Nicolas) docteur en philosophie à Iène, où il mourut à la fleur de son âge en 1719, étoit né à Stade en 1690. On a de lui : I. Une bonne Dissertation *De meritis Germanorum in Jurisprudentiâ naturali*. II. Un Ouvrage latin sur le *Droit Canon*, etc.

PRASLIN, *Voy.* CHOISEUL.

PRAT, (Du) *Voyez* DUPRAT.

PRATEOLUS, (Gabriel) autrement *du Préau*, naquit au commencement du 16e siècle, et mourut en 1585, docteur de Sorbonne. Il n'a pas fait un honneur infini à cette savante faculté; et quoique vivant dans un siècle où l'on commençoit à secouer plusieurs préjugés des siècles précédens, il en conserva quelques-uns, même des plus grossiers. La *Géomancie* de *Cattan*, qu'il mit au jour et qu'il augmenta, en est une preuve. Ses *Traités* de Doctrine et d'Histoire ecclésiastique, tels que son *Elenchus Hæreticorum*, Cologne, 1605, in-4°, firent plus d'honneur à son zèle; mais cet *Elenchus* comprend bien des gens qui ne doivent pas être placés parmi les hérétiques.

PRATINAS, poëte tragique de Phlionte ville du Péloponnèse, voisine de Sycione, florissoit vers l'an 500 avant Jésus-Christ. Ce poëte étoit contemporain d'*Eschyle* et de *Chéryle*, qui écrivoient dans le même genre et dont il fut le concurrent. Il composa, le premier, de ces Pièces de théâtre connues des Grecs sous le nom de *Satires*, qui étoient des espèces de farces. Pendant la représentation d'une de ses Pièces à Athènes, les échafauds qui portoient les spectateurs se rompirent; ce qui détermina les Athéniens à faire construire un théâtre dans les formes. *Pratinas* composa jusqu'à cinquante poëmes dramatiques; et parmi ces cinquante on comprend trente-deux farces connues sous le nom de *Satires*. On en trouve quelques fragmens dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

PRAXAGORAS, d'Athènes, vivoit vers l'an 345 de Jésus-Christ. Il publia, âgé seulement de dix-neuf ans, l'*Histoire des Rois d'Athènes*; et à vingt-deux, la *Vie de Constantin le Grand*, dans laquelle, quoique Païen, il parle très-avantageusement de ce prince. Il avoit aussi écrit l'Histoire d'*Alexandre le Grand*.

PRAXEAS, hérésiarque du deuxième siècle, étoit d'Asie, d'où il alla à Rome, du temps du pape *Eleuthère*. Il s'y déclara contre les Montanistes, et obligea le pape de révoquer les lettres de communion qu'il leur avoit accordées. Il tomba lui-même dans l'hérésie, ne reconnoissant qu'une seule personne dans la Trinité, et disant même que le Père avoit été crucifié, ce qui fut depuis suivi par les hérétiques *Noëtiens*, par les *Sabelliens*, et par les *Patripassiens*. *Tertullien* devenu Montaniste, écrivit avec une extrême véhémence contre *Praxeas*, qui étoit passé de Rome en Afrique. Il revint deux ou trois fois dans le sein de l'Eglise, qui comme une bonne mère, le reçut avec une très-grande douceur; mais il retomba toujours, et mourut dans l'hérésie.

PRAXILE, dame de Sycione, florissoit vers l'an 492 avant J.C. Ses talens poétiques la firent mettre au nombre des neuf Poëtes Lyriques dont les *Poésies* ont été recueillies à Hambourg en 1734, in-4.° On dit que *Praxile* inventa une espèce de vers, qui

de son nom fut appelée *Praxi-lienne.*

PRAXITÈLE, sculpteur célèbre, né dans la Grande-Grèce ou la Calabre, florissoit vers l'an 364 avant J. C. Il travailloit principalement sur le marbre de Paros, et sembloit l'animer par son art. Tous ses ouvrages étoient d'une grande beauté ; on ne savoit auquel donner la préférence : il falloit être lui-même pour juger des différens degrés de perfection. La fameuse *Phryné*, aussi industrieuse que belle, ayant obtenu de *Praxitèle* la permission de choisir son plus bel ouvrage, se servit d'un stratagème pour le connoître. Elle fit annoncer à ce célèbre artiste que le feu étoit à son atelier ; alors tout hors de lui-même, il s'écria : *Je suis perdu, si les flammes n'ont point épargné mon* Satyre *et mon* Cupidon ! *Phryné* sachant le secret de *Praxitèle*, le rassura sur cette fausse alarme, et l'obligea de lui donner le *Cupidon*. Les anciens auteurs ont beaucoup vanté une autre statue de l'*Amour*, faite par ce sculpteur. *Praxitèle* livré comme il l'étoit à *Phryné*, ne manqua pas d'employer le travail de ses mains pour celle qui s'étoit rendue maîtresse de son cœur. Une des statues de *Phryné* fut placée à Delphes même, entre celles d'*Archidamus* roi de Sparte, et de *Philippe* roi de Macédoine. Les habitans de l'isle de Cos avoient demandé une statue de *Vénus* à *Praxitèle*. Il en fit deux, dont il leur donna le choix pour le même prix. L'une étoit nue, l'autre étoit voilée ; mais la première l'emportoit infiniment pour la beauté. Ceux de Cos eurent la sagesse de donner la préférence à la dernière, persuadés que la bienséance ne permettoit pas d'introduire dans leur ville des images capables de faire des impressions funestes sur la jeunesse. Les Gnidiens furent moins attentifs aux bonnes mœurs. Ils achetèrent avec joie la *Vénus* rebutée, qui fit depuis la gloire de leur ville. On alloit exprès de fort loin pour voir cette statue, qui passoit pour l'ouvrage le plus achevé de *Praxitèle*. *Nicodème* roi de Bithynie en faisoit un tel cas, qu'il offrit aux habitans de Gnide d'acquitter toutes leurs dettes qui étoient fort considérables, s'ils vouloient la lui céder. Ils crurent que ce seroit se déshonorer et même s'appauvrir, que de vendre pour quelque prix que ce fût une statue qu'ils regardoient comme leur gloire et comme leur trésor.... *Praxitèle* s'est rendu recommandable par le choix qu'il savoit faire de la nature. Les Graces conduisoient son ciseau, et son génie donnoit la vie à la matière. On rapporte qu'*Isabelle d'Est*, grand'mère du duc de Mantoue, possédoit la fameuse statue de l'Amour par *Praxitèle*. Cette princesse avoit aussi dans son cabinet un *Cupidon* de *Michel-Ange*, qu'elle montra au président *de Thou* dans ses voyages d'Italie. Cette statue lui parut un chef-d'œuvre ; mais lorsqu'on lui eut montré la fameuse antique, il eut honte en quelque sorte d'avoir loué le premier *Cupidon* ; et il manqua d'expressions pour louer le second.

PRÉ, (Du) *Voy*. DUPRÉ.

PRÉAU, (Du) *Voyez* PRATEOLUS.

PRÉAUX, (Des) *Voyez* III. BOILEAU (Nicolas).

PRÉCIEUX, (Jacques) savant Bénédictin, né à Richelieu en 1722, mort depuis peu, a travaillé à l'Histoire du Berry, et a donné en 1767 avec son confrère Dom *Poirier*, le onzième volume du *Recueil* des historiens des Gaules.

PREMISLAS ou PRIMISLAS, fils d'un simple paysan Bohémien, dut, dit-on, la royauté à un heureux hasard ou plutôt à un coup signalé de la Providence. L'an 632, les Bohémiens livrés à l'anarchie, ne s'accordant point pour l'élection d'un roi, il fut décidé qu'on placeroit dans une plaine un cheval sans bride et sans frein; qu'on le laisseroit aller librement à l'aventure; et que celui auquel l'animal s'arrêteroit, seroit reconnu monarque. *Premislas* étoit pour lors occupé à labourer son champ, sans se douter de ce qui se préparoit. Le cheval abandonné à lui-même, voit l'homme et l'attelage, et va droit à eux: aussitôt il fut proclamé roi. Il épousa la princesse *Libussa*, destinée à celui qui devoit monter sur le trône; fit de bonnes lois, entoura de murailles la ville de Prague, et porta dignement le sceptre, jusqu'à l'an 676, où il mourut, laissant un fils qui lui succéda.

PRÉMONTVAL, (Pierre *le Guay* de) de l'académie des Sciences de Berlin, naquit à Charenton en 1716. Son goût pour les mathématiques lui fit ouvrir à Paris en 1740, une école gratuite de cette science. Il forma quelques excellens élèves. La causticité orgueilleuse de son caractère lui ayant fait beaucoup d'ennemis, il quitta la France; il passa un an ou deux à Basle, erra dans quelques villes d'Allemagne, et se fixa ensuite à Berlin où il eut des succès et des querelles. Ce fut alors qu'il se mit au rang des auteurs. Nous avons de lui: I. *La Monogamie* ou l'*Unité dans le Mariage*, 1751, 3 vol. in-8°: ouvrage savant, bizarre et ennuyeux. II. Le *Diogène* de *d'Alembert*, in-12: livre moins singulier que le précédent; mais écrit avec la même incorrection, et avec cette licence et cet enthousiasme factice de quelques-uns de nos sophistes modernes. III. *Préservatifs contre la corruption de la Langue françoise en Allemagne*, 1761, in-8.° C'est le meilleur de tous ses livres. IV. De l'*Esprit de Fontenelle*, 1744, in-12. V. Du *Hasard sous l'empire de la Providence*, 1754, in-8.° VI. *Pensées sur la Liberté*. VII. Plusieurs *Mémoires*, dans le recueil de ceux de l'académie de Berlin. Il mourut dans cette ville en 1767, à 51 ans, avec la réputation d'un homme savant, mais qui faisoit haïr ses connoissances par son caractère bizarre, difficile et emporté. Rien n'étoit moins décidé chez lui que la religion. Dans plusieurs passages de ses écrits, il se déclare pour le Socinianisme; il a même donné en faveur des atomes d'*Epicure*, de creuses spéculations sur les chances, solidement réfutées par l'abbé *Bergier*. On trouve cependant dans ses ouvrages des témoignages bien honorables au Christianisme, et en particulier aux religieux qu'il regarde comme les sauveurs des sciences, des arts et des lettres dans les temps d'ignorance et de barbarie. — Son épouse *Marie-Anne-Victoire* PIGEON, devint lectrice de l'épouse du prince *Henri* de Prusse,

et a publié : I. *Mémoire* sur la vie de *Jean Pigeon*. II. Le *Méchaniste Philosophe*. Elle étoit née à Paris en 1724, et elle survécut peu à son mari.

PRENESTINUS, préteur dans l'armée de *Papirius-Cursor*, vers l'an 320 avant J. C., n'imita point la valeur de son général. Saisi d'une lâche frayeur, il mena sa troupe à un combat avec la lenteur d'un homme qui craint la mort. Le consul *Papirius* après la victoire le fit venir, et se promenant devant sa tente, commanda au licteur de lever la hache. A cet ordre, *Prenestinus* fut glacé d'effroi : *Çà donc, licteur*, ajouta le consul, *coupez cette racine qui nuit au passage*. Il le renvoya ainsi, troublé par la crainte du dernier supplice, et lui donna une leçon utile pour l'avenir.

PREPOSITIVUS, (Pierre) théologien scolastique de l'université de Paris, au commencement du 13e siècle, a laissé une *Somme de Théologie* qui n'a point encore été imprimée.

PRÉS, (Des) *Voyez* MONTPEZAT.

PRESLE, (Raoul de) fils naturel du fondateur du collége de *Presle*, avocat général du parlement de Paris, puis maître des requêtes de l'hôtel du roi *Charles V*, fut historien et poëte de ce prince. Ce fut par son ordre qu'il traduisit en françois *la Cité de Dieu* de *St. Augustin*. Sa Traduction a été imprimée à Abbeville en 1486, en 2 vol. in-fol. Elle est rare. Elle fut aussi imprimée à Paris en 1531. C'est la première version françoise de ce savant Traité. On a encore de *Raoul* un *Traité des Puissances Ecclésiastique et Séculière*, que *Goldast* a fait imprimer dans le premier tome de sa *Monarchie*. C'est un abrégé du *Songe du Vergier*, que *de Presle* fit à la sollicitation du roi *Charles V*. Il y a de fortes raisons de croire qu'il est aussi l'auteur du *Songe du Vergier*, 1491, in-fol.; et qu'on trouve encore dans les *Libertés* de l'Église Gallicane, 1731, 4 vol. in-fol. Ce savant mourut en 1382.

PRESSIGNY, *Voyez* FEYDEAU.

PRESTET, (Jean) fils d'un huissier de Châlons-sur-Saône, vint jeune à Paris. Il entra au service du P. *Malebranche*, qui, lui trouvant des dispositions pour les sciences, lui apprit les mathématiques. Le disciple y fit en peu de temps de si grands progrès, qu'à l'âge de 27 ans, en 1675, il donna la 2e édition de ses *Elémens de Mathématiques*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1689, en 2 vol. in-4.° On y trouve un très-grand nombre de problêmes curieux, dont les jeunes mathématiciens peuvent se servir comme d'exemples pour s'exercer. C'est principalement en ce point qu'il est recommandable. Le P. *Prestet* trouve par l'art des combinaisons, que ce vers latin :

> *Tot tibi sunt dotes, VIRGO, quot sidera cœlo*,

peut être varié en 3376 manières, sans cesser d'être vers. Il n'étoit pas encore de l'Oratoire lorsqu'il publia cet ouvrage. Il y entra la même année; et après avoir professé les mathématiques avec distinction, sur-tout à Angers,

il mourut à Marines, le 8 juin 1690, laissant une mémoire chère au public et à ses confrères.

I. PRESTRE, (Claude le) conseiller au parlement de Paris, sur la fin du 16e siècle, étoit un magistrat recommandable par sa piété et par son intégrité. On a de lui : I. Un Recueil fort estimé, sous le titre de *Questions de Droit*, avec 200 Arrêts et des observations. La meilleure édition de ce Recueil est celle de 1676, par *Guéret* qui l'a enrichie de notes et de cent autres Arrêts. II. Un *Traité des Mariages clandestins*, et les *Arrêts* de la cinquième chambre des Enquêtes. Ces ouvrages sont recherchés par les jurisconsultes.

* II. PRESTRE, (Sébastien le) fils d'*Urbain le Prestre* seigneur de Vauban, naquit le 1er mai 1633. Il commença à porter les armes dès l'âge de 17 ans. Ses talens et son génie extraordinaire pour les fortifications se firent aussitôt connoître, et parurent avec éclat au siége de Sainte-Ménehould en 1652. *Vauban* avoit servi jusqu'alors sous le prince *de Condé*, général des armées Espagnoles, contre la France. Ayant été pris par un parti François, le cardinal *Mazarin* tâcha de l'engager au service du roi, et « il n'eut pas de peine à réussir, dit *Fontenelle*, avec un homme né le plus fidelle sujet du monde. » Cette même année *Vauban* servit d'ingénieur au second siége de Sainte-Ménehould, qui fut reprise par l'armée royale. Il fit ensuite les fonctions d'ingénieur au siége de Stenai en 1654, de Landrecie en 1655, de Valenciennes en 1656, et de Montmédi en 1657. L'année d'après il conduisit en chef les siéges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde. Le cardinal *Mazarin* qui n'accordoit pas les gratifications sans sujet, lui en donna une assez considérable, et l'accompagna de louanges, qui, selon le caractère de *Vauban*, le payèrent beaucoup mieux. Après la paix des Pyrénées, le jeune ingénieur s'occupa à démolir des places ou à en construire. Il avoit déjà quantité d'idées nouvelles sur l'art de fortifier, si nécessaire et si peu connu jusques-là. Il avoit déjà beaucoup vu et avec de très-bons yeux ; il augmentoit sans cesse son expérience par la lecture. Quand la guerre se ralluma en 1667, il eut la principale conduite des siéges que le roi fit en personne. Il reçut au siége de Douai un coup de mousquet à la joue, et n'en servit pas moins. Il fut occupé en 1668 à faire des projets de fortification pour les places de la Franche-Comté, de Flandre et d'Artois. Le roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille qu'il venoit de construire, et ce fut le premier gouvernement de cette nature en France. La paix ayant éte conclue à Aix-la-Chapelle, il n'en travailla pas moins que pendant la guerre. Il alla en Piémont avec *Louvois*, donna au duc de *Savoie* des dessins pour Vérue, Verceil, Turin, et reçut de ce prince son portrait enrichi de diamans. La guerre de 1672 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son génie. Il conduisit tous les siéges auxquels le roi se trouva. Ce fut à celui de Maestricht en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places. Il fit changer

de

de face à cette terrible et importante partie de la guerre. Les fameuses *Parallèles* et les *Places d'armes* parurent au jour. Depuis lors il ne cessa d'inventer ; tantôt les *Cavaliers* de tranchée, tantôt un nouvel usage des *Sapes* et des *demi-Sapes*, tantôt les *Batteries en ricochet;* et par ces inventions nouvelles il satisfit à ses vues principales, la conservation des hommes. En 1677, Valenciennes fut prise d'assaut, et l'attaque de cette place fut faite en plein jour. Ce fut *Vauban* qui donna ce conseil, pour empêcher qu'une partie des assiégeans ne tirât sur l'autre, et que la nuit ne favorisât la pusillanimité des lâches. L'usage ancien étoit que les attaques se fissent toujours pendant la nuit. *Louvois* et cinq maréchaux de France vouloient le conserver; mais *Louis XIV* ébranlé par les raisons de *Vauban*, adopta le nouveau. Au siége de Cambrai qui suivit celui de Valenciennes, *Vauban* n'étoit pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la citadelle. *Dumetz* brave homme, mais haut et emporté, persuada au roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation que *Vauban* dit au roi : *Vous perdrez peut-être à cette attaque tel homme qui vaut mieux que la place. Dumetz* l'emporta ; la demi-lune fut attaquée et prise : mais les ennemis étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, et le roi y perdit plus de 400 hommes et 40 officiers. *Vauban* deux jours après l'attaqua dans les formes, et s'en rendit maître sans y perdre plus de trois hommes. Le roi lui promit une autre fois qu'il le laisseroit faire.... La paix de Nimègue lui ôta le pénible emploi de prendre des places; mais il en eut un plus grand nombre à fortifier. Il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre, et par conséquent celui de l'art. Strasbourg et Casal furent ensuite ses travaux les plus considérables. La guerre qui recommença en 1683, lui valut l'année suivante la gloire de prendre Luxembourg qu'on croyoit imprenable, et de le reprendre avec fort peu de perte. En 1688 il fit, sous les ordres de *Monseigneur*, les siéges de Philipsbourg, de Manheim et de Franckendal. Ce prince le récompensa de ses services, en lui donnant quatre pièces de canon à son choix, pour mettre à son château de Bazoche; privilége unique jusqu'alors. Une maladie l'ayant mis hors d'état d'agir en 1690, il répara cette oisiveté involontaire par la prise de Mons en 1691, de Namur en 1692, par le siége de Charleroi en 1693, par la défense de la Basse-Bretagne contre les desseins des Anglois en 1694 et 1695, enfin par le siége d'Ath en 1697. La succession d'Espagne ayant fait renaître la guerre, il étoit à Namur en 1703, lorsqu'il reçut le bâton de maréchal de France. Il prit à la fin de cette année le Vieux-Brisach, place très-considérable qui ne coûta que 300 hommes. C'est par ce siége qu'il finit sa brillante carrière. Le titre de maréchal de France produisit les inconvéniens qu'il avoit prévus : il demeura inutile, et sa dignité lui fut à charge. *La Feuillade* ayant été chargé du siége de Turin, *Vauban* offrit de servir de volontaire dans son armée. *J'espère prendre Turin à la Cohorn*, dit audacieusement ce jeune homme sans expérience, en refusant

les secours du grand homme qui seul pouvoit le secourir. Le siége n'avançant point, *Louis XIV* consulta *Vauban* qui offrit encore d'aller conduire les travaux. — *Mais, Monsieur le Maréchal*, lui dit le roi, *songez-vous que cet emploi est au-dessous de votre dignité?* — Sire, répondit Vauban, *ma dignité est de servir l'état. Je laisserai le bâton de Maréchal à la porte, et j'aiderai peut-être le duc* de la Feuillade *à prendre la ville*. Ce vertueux citoyen ayant été refusé, parce qu'on craignoit de donner du dégoût au général, fut envoyé à Dunkerque, et rassura par sa présence les esprits étonnés. Il mourut l'année d'après, le 30 mars 1707, d'une fluxion de poitrine, à 74 ans, après avoir travaillé à 300 Places anciennes et en avoir construit 33 nouvelles, et après s'être trouvé à 140 actions de vigueur et avoir conduit 53 siéges. Le maréchal *de Vauban* étoit un Romain sous les traits d'un François. Sujet plein d'une fidélité inviolable et nullement courtisan, il aimoit mieux servir que plaire. Il méprisoit cette politesse superficielle qui couvre souvent tant de dureté; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui composoient une autre politesse plus rare, qui étoit dans son cœur. Personne n'a eu un zèle plus ardent pour la patrie, et n'a plus cherché à soulager les citoyens. Dans tous ses voyages, il s'informoit avec soin de tous les détails de l'agriculture et du commerce. Il avoit recueilli le prodigieux nombre d'idées qui s'étoient présentées à son esprit pour le bien public. De toutes ces différentes vues, il avoit composé 12 gros volumes manuscrits qu'il intitula *ses Oisivetés*. « S'il étoit possible que tous ses projets s'exécutassent, dit son ingénieux panégyriste, ses Oisivetés seroient plus utiles que ses travaux. Fortifications, détail des places, discipline militaire, campemens, manœuvres, courses par mer en temps de guerre, finances, culture des forêts, colonies Françoises, il embrasse tout. » L'académie des Sciences se l'associa en 1699, comme un homme qui feroit autant d'honneur à son corps qu'il en faisoit à la France. Outre les *Oisivetés*, il y a encore plusieurs ouvrages qu'il a faits ou qu'on lui attribue, ou que l'on dit avoir été composés sur ses idées : I. *Manière de fortifier*, par M. *de Vauban*, mise en ordre par le chevalier *de Cambral*, à Amsterdam, 1689 et 1692, in-8° et in-12. — Paris, in-8° sous ce titre : *L'Ingénieur François.... Hébert* professeur de mathématiques, a joint ses notes à cet ouvrage. *Coignard* le réimprima à Paris en 1691, in-12, avec les notes de l'abbé *du Fay*. Cette édition fut contrefaite à Amsterdam en 1702 et 1727, en deux vol. in-4.° II. *Nouveau Traité de l'attaque et de la défense des Places, suivant le système de M. de Vauban*, par M. *Desprez de Saint-Savin*, à Paris, chez *le Mercier*, 1736, in-8°, excellent. III. *Essais sur la fortification*, par M. *de Vauban*, à Paris, 1740, in-12. IV. *Projet d'une Dîme Royale*, qui supprimant la taille, les aides, les douanes d'une province à l'autre, les décimes du Clergé et tous les autres impôts onéreux et non volontaires, en diminuant le prix du sel de moitié et plus, produira au roi un revenu certain et

suffisant, sans frais et sans être à charge à l'un de ses sujets plus qu'à l'autre, qui s'augmenteroit par la meilleure culture des terres; à Rouen, 1707, in-4°, plusieurs fois réimprimé depuis: projet digne d'un bon patriote, mais dont l'exécution est très-difficile. V. Le *Testament Politique de M. de Vauban*, imprimé en 1708, in-12, est de *Pierre le Pesant, Sieur de Bois-Guillebert* lieutenant général au bailliage de Rouen, mort en 1714. Cet écrit avoit d'abord paru sous le titre de *Détail de la France*.... *Voltaire* attribue au même *Bois-Guillebert* la *Dîme Royale*. *Voy.* PESANT *et* II. PAGAN. Le maréchal *de Vauban* ne laissa que deux filles mariées; mais la postérité de son frère subsiste. Sa famille n'étoit connue que depuis son bisaïeul; mais son nom y a ajouté un éclat qui efface celui des maisons les plus anciennes.

III. **PRESTRE**, (Antoine le) neveu à la mode de Bretagne du précédent, fut aussi très-célèbre ingénieur. Il suivit son oncle dans presque toutes les visites qu'il fit des places étrangères, et à tous les siéges des places ennemies. Après s'être signalé, en 1703 au siége de Brisach, et en 1714 à celui de Barcelone, il fut fait lieutenant général, et obtint l'érection de sa terre de Saint-Sernin en comté, sous le nom de *Vauban*. Il mourut dans son gouvernement de Béthune le 10 avril 1731, à 77 ans. Il avoit alors 58 ans de service; il s'étoit trouvé à 44 siéges, et avoit reçu 16 blessures considérables. Il vit périr de son temps plus de 600 ingénieurs.

PRETEXTAT, *Voyez* PAPIRIUS, n.° II.

PRETEXTAT, (St.) évêque de Rouen, craignant les suites d'un commerce scandaleux, maria *Brunehaud* avec son neveu *Mérovée*, en 576, persuadé que le cas étoit assez pressant pour autoriser une telle dispense; mais le concile de Paris, en 577, en jugea tout autrement et le condamna; le roi l'exila dans une petite isle de la Basse-Normandie. De retour dans son diocèse, il continua de veiller avec soin à la garde de son troupeau. Il tâcha par ses exhortations d'ouvrir les yeux à *Frédégonde* sur l'énormité de ses crimes; mais cette princesse, au lieu de profiter de ses exhortations, le fit assassiner le 25 février 588.

PRETI, (Jérôme) poëte Italien, natif de Toscane, mort à Barcelone en 1626. Son père l'avoit d'abord destiné à la profession d'avocat, mais son amour pour les belles-lettres et singulièrement pour la poésie, lui fit bientôt quitter l'étude du Droit. Il est un des poëtes d'Italie les plus estimés; ses Ouvrages ont été traduits en plusieurs langues. De toutes les *Poésies* de son recueil, imprimé en 1666, in-12, la pièce dont on fait le plus de cas est l'Idylle de *Salmacis*.

PRETI, (Matthieu) *Voyez* CALABROIS.

PRÉTIDES, *ou* PRŒTIDES, (Mythol.) filles de *Prœtus*, prétendoient être plus belles que *Junon*. Pour les punir de leur vanité, cette Déesse leur inspira une telle rage qu'elles errèrent dans les campagnes, s'imaginant

être vaches. Le médecin *Mélampe* les guérit de cette manie, en leur faisant prendre de l'ellébore noir. Elles se nommoient *Lysippe*, *Iphianasse* et *Iphinoë*.

PRETORIUS, (Jean) savant du 16ᵉ siècle, ayant acquis de *Joachim Camerarius* un manuscrit de l'empereur *Fréderic II sur la chasse aux oiseaux*, le publia avec des notes en 1596, en y réunissant le traité d'*Albert le Grand* sur la fauconnerie. Cette édition in-8° est rare. Il devint professeur de mathématiques à Altorf, et trouva le premier le carré géométrique. Il mourut en 1616.

PRÉTOT, (Étienne-André-Philippe de) né à Paris, devint censeur royal et membre des académies de Rouen et d'Angers. Il a été long-temps fort utile à la jeunesse par des cours gratuits d'histoire et de géographie, et a publié sur ces deux parties de la littérature, plusieurs ouvrages élémentaires qui sont estimés; ce sont : Le *Spectacle de l'Histoire Romaine*, 1762, in-8°; une *Analyse de l'Histoire Universelle*, in-8°; un *Essai de Géographie*, 1748, in-8°; des *Tablettes Géographiques pour l'intelligence des Poëtes et des Historiens Latins*, 1755, deux vol. in-8.° Tous ces écrits ont le mérite d'une rédaction concise et judicieuse. *Prétot* a donné encore des éditions correctes de plusieurs Historiens Latins, publiées par *Coustelier*, et il les a enrichies de notes instructives et intéressantes. Il est mort à Paris le 6 mars 1787.

PREUIL, (Saint) *Voyez* SAINT-PREUIL.

PRÉVILLE, (Pierre-Louis Dubus de) célèbre acteur François, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique et occupé dans sa jeunesse à servir la messe. Ayant fui la maison paternelle pour des étourderies, il fut obligé pendant quelque temps de servir d'aide à des maçons, et de s'engager ensuite dans une troupe de comédiens de campagne. Le théâtre de Lyon annonça ses premiers succès; il vint les accroître à Paris sur le théâtre de la comédie Françoise où il débuta le 20 septembre 1753. Ce fut *Armand* qui favorisa son début. Quoique celui-ci pût trouver en *Préville* un rival dangereux, il n'écouta que le desir d'encourager le talent, et il s'y prit d'une manière très-délicate pour le faire jouer à Fontainebleau; il se chargea d'un rôle où il prévoyoit que son jeune protégé devoit briller, le lui fit apprendre secrètement, et le jour de la représentation il prétexta une indisposition subite pour lui fournir l'occasion de le remplacer. Ce moment décida de la célébrité et de la fortune de *Préville*. Il remplit cinq rôles de travestissement dans le *Mercure Galant*. *Louis XV*, dont le coup d'œil étoit juste, fut tellement frappé de la rapidité avec laquelle le nouvel acteur varioit son jeu, qu'il ordonna sur-le-champ qu'il fût reçu au nombre de ses comédiens ordinaires. On devoit cet honneur inoui jusqu'à lui, à un homme qui réunissoit tous les talens de son art : physionomie spirituelle, animée, mobile, piquante; accord le plus vrai du geste avec les accens; expression toujours bien saisie du sentiment qui animoit les personnages; ton

adapté à l'état, à l'âge, au caractère de celui qu'il représentoit. Aussi du moment que *Préville* parut jusqu'à celui de sa retraite, il fut l'idole des amateurs du théâtre. Après avoir excité le rire dans les rôles de *Sganarelle* et de *Scapin*, il arrachoit des larmes dans ceux de père. Sa conversation étoit douce, son caractère affectueux. Après avoir quitté le théâtre en 1785, il y reparut en 1792 dans le rôle du *Bourru-Bienfaisant* pour venir au secours de ses camarades ruinés par les événemens politiques. Quelque temps après son esprit s'affoiblit, et il se retira chez sa fille aînée à Beauvais où il mourut aveugle le 27 frimaire de l'an 8. Il fut inhumé dans le cimetière commun ; et *Garrick* son émule repose à Westminster à côté des rois ! On a dû élever un monument en son honneur sur l'une des portes de Beauvais. *Préville* avoit épousé Mlle *Drouin*, qui joua dans la comédie et la tragédie, et rendit ses rôles avec autant de décence que d'esprit et d'intelligence.

PRÉVOST, *Voyez* CHARRY.

I. **PRÉVOST**, (Jean) abusa de la crédulité du peuple par ses prestiges dans le XIVe siècle. Un abbé de l'ordre de Cîteaux ayant perdu une somme considérable d'argent, il entreprit de la lui faire recouvrer par ses sortilèges. Mais ayant été découvert dans le temps de l'exécution, il fut condamné par la justice de l'archevêque à être brûlé vif, avec *Jean* PERSANT qui étoit le grand-maître dans l'art prétendu des sortilèges. Les complices, qui étoient un moine apostat de l'ordre de Cîteaux, disciple de *Persant*, l'abbé de Sarconcelles du même ordre, et quelques chanoines réguliers, furent dégradés et condamnés à une prison perpétuelle.

II. **PRÉVOT**, (Jean) savant médecin, né à Disperg dans le diocèse de Basle, en 1585, exerça son art avec succès à Padoue. On a de lui : I. *Opera Medica*, 1656, in-12. II. *De morbosis uteri passionibus*, in-8°, 1669. III. *De Urinis*, 1667, in-12. Il mourut à Padoue en 1631, à 46 ans. — On ne doit pas confondre ce médecin avec *Nicolas* PRÉVOT, agrégé au collége de Lyon, et qui est auteur du *Grand Antidotaire*, et du livre intitulé *Servitor*. Celui-ci est mort au milieu du 16e siècle.

III. **PRÉVOT**, (Jean) né à Dorat dans la Basse-Marche, exerça la profession d'avocat, et donna au théâtre plusieurs tragédies oubliées : *Hercule*, *Turnus*, *Œdipe*, *Clotilde*. Ces pièces ont été recueillies à Poitiers en un vol. in-12, 1614.

IV. **PRÉVOT**, (Pierre-Robert le) chanoine de l'Église de Chartres, né à Rouen en 1675, montra dès sa jeunesse un goût décidé pour l'éloquence de la chaire. La ville où il avoit reçu le jour applaudit à ses premiers essais. Il vint ensuite à Paris pour s'y former sur le modèle des grands maîtres ; et bientôt il fut recherché avec empressement et toujours écouté avec un nouveau plaisir. Il ne fut pas moins goûté à la cour, où il prêcha les Avents de 1714 et de 1727, et le Carême de 1721. Il mourut à Paris en 1736, à 61 ans. On a de lui le *Panégyrique de Saint*

Louis, prononcé en présence de l'académie Françoise ; et quatre *Oraisons funèbres* : la plus belle est celle du duc *de Berry*. Elles ont été imprimées à Paris, en 1765, in-12.

V. PRÉVOT, (Claude-Joseph) avocat au parlement de Paris sa patrie, mort en 1753, dans sa 81e année, fut une des lumières du barreau par ses consultations et par ses livres. Ceux que nous avons de lui, offrent des principes justes et des recherches savantes. Les principaux sont : I. *Réglemens des Scellés et Inventaires*, 1734, in-4.° II. *La Manière de poursuivre les crimes*, ou *Lois Criminelles*, 1739, deux vol. in-4°. III. *Principes de Jurisprudence sur les visites et rapports des Médecins, Chirurgiens, Accoucheurs et Sages-Femmes*, 1753, in-12. Son principal mérite comme avocat (et ce mérite est rare au barreau) consistoit dans un laconisme lumineux. En 1731, il avoit été exilé à Maïenne pour avoir soutenu avec zèle les droits de son ordre ; et cet exil lui donna un nouveau relief auprès de ses confrères et du public.

VI. PRÉVOT D'EXILES, (Antoine-François) naquit en 1697 à Hesdin petite ville de l'Artois, d'une bonne famille. Un génie aisé et naturel annonça ses talens, et ces présages ne furent pas trompeurs. Après avoir fait de bonnes études chez les Jésuites, il prit l'habit de cette Société, et le quitta quelques mois après pour porter les armes. Il s'enrôla en qualité de simple volontaire ; mais, fâché de ce qu'il n'étoit pas avancé, il retourna chez les Jésuites, d'où il sortit encore quelque temps après. Son goût pour le service militaire s'étoit réveillé dans le cloître. Il reprit les armes, et les porta avec plus de distinction et d'agrément. Quelques années s'écoulèrent dans les plaisirs de la vie voluptueuse d'un officier. Le jeune *Prévôt*, vif et sensible à l'amour, se livra à toute son ivresse. La malheureuse fin d'un engagement trop tendre, le conduisit enfin *au tombeau*. C'est ainsi qu'il appeloit l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur, où il alla s'ensévelir. On le plaça à Saint-Germain-des-Prés, le centre de l'érudition Bénédictine. L'étude amortit un peu ses passions ; mais son cœur vivoit sous la cendre. Tourmenté par le souvenir des plaisirs qu'il avoit goûtés dans le monde, il prit occasion d'un petit mécontentement pour quitter Saint-Germain, sa congrégation et son habit. Il passa en Hollande en 1729. Se trouvant sans fortune, il chercha des ressources dans ses talens, et il les y trouva. Il avoit composé à Saint-Germain les deux premières parties de ses *Mémoires d'un homme de qualité* ; il les mit au jour, et le succès de cet ouvrage fut aussi utile à sa bourse qu'à sa gloire. L'étude et les plaisirs partagèrent son temps. Fixé à la Haye, il lia connoissance avec une femme aimable, dont la fortune avoit été dérangée par divers accidens, et leur liaison passa les bornes de la simple amitié. Ce fut le sujet des plaisanteries grossières de l'abbé *Lenglet*, le *Zoïle* des érudits. En parlant de *Prévôt*, dans sa *Bibliothèque des Romans*, il dit « qu'il s'étoit laissé enlever par

une femme. » Ce *Médor* (*), si chéri des belles, étoit alors un homme de 37 ou 38 ans, qui portoit sur son visage et dans son humeur les traces de ses anciens chagrins. Il n'étoit pas probable qu'il eût été enlevé; mais l'abbé *Lenglet* voulut faire penser qu'il avoit été le ravisseur, et il y réussit. Diverses raisons ayant obligé *Prévôt* de passer en Angleterre à la fin de 1733, sa conquête l'y suivit. Londres auroit pu être pour lui un séjour délicieux ; mais les qualités de *Moine apostat* et de *Littérateur vagabond*, étoient de grandes taches. Il avoit entrepris alors le *Pour et Contre*. Quelque soin qu'il eût de ménager l'amour propre des auteurs, il déplaisoit toujours à quelqu'un. Ses succès excitoient d'ailleurs l'envie ; on l'accabloit de brocards ; on rappeloit toutes ses aventures ; on prédisoit « qu'il iroit à Constantinople se faire circoncire, et que de là il pourroit gagner le Japon pour y fixer ses courses et sa religion. » Las de lutter contre la méchanceté, il sollicita son retour en France. Ses ouvrages lui avoient fait des protecteurs qui lui obtinrent cette permission. Il repassa à Paris dans l'automne de 1734, y prit le petit collet, et vécut tranquille sous la protection d'un prince ingénieux et aimable, (le Prince de *Conti*) qui l'honora des titres de son aumônier et de son secrétaire. Le choix que le chancelier *d'Aguesseau* fit de lui en 1745, pour la belle entreprise de l'*Histoire générale des Voyages*, lui donna une nouvelle considération. Le succès de ses ouvrages, la faveur des grands, le silence des passions, tout lui promettoit une vieillesse douce et paisible, lorsqu'il fut enlevé par une mort affreuse le 23 novembre 1763, en revenant de Chantilly. Une attaque d'apoplexie l'étendit au pied d'un arbre dans la forêt. Des paysans qui survinrent le portèrent chez le curé du village le plus voisin. On rassembla avec précipitation la Justice, qui fit procéder sur-le-champ par le chirurgien à l'ouverture du cadavre. Un cri du malheureux qui n'étoit pas mort, arrêta l'instrument, et glaça d'effroi les spectateurs. Mais le coup mortel étoit déjà porté ! L'infortuné abbé *Prévôt* ne rouvrit les yeux que pour voir l'appareil cruel qui l'environnoit, et la manière horrible dont on lui arrachoit la vie. C'est ainsi qu'il termina, dit-on, sa carrière, presque aussi romanesque que celle de ses héros, à l'âge de 66 ans et demi. L'abbé *Prévôt* annonçoit par sa figure le caractère propre de ses ouvrages. Ses sourcils et ses autres traits étoient fort marqués; son air, sérieux et mélancolique. Il étoit peu propre au grand monde, qui n'est, dans le fond, qu'un ennui plus bruyant. Il étoit cependant doux, poli, et capable d'amitié. L'envie, la méchanceté, la tracasserie, étoient des vices étrangers à son cœur. Quoique sensible à la critique, il la repoussa toujours avec noblesse. Quand l'abbé *Lenglet*, et *Jourdan* académicien de Berlin, le peignirent d'une manière si désobli-

(*) *Angélique*, héroïne de l'*Arioste*, quitta *Roland* pour s'enfuir avec *Médor*.

geante, l'un dans sa *Bibliothèque des Romans*, l'autre dans la *Relation de ses Voyages*, il se borna à se justifier, sans se permettre des personnalités. Lorsque l'abbé *des Fontaines*, le plus satirique des *Aristarques*, lui écrivit cette fameuse Lettre où il disoit : *Alger mourroit de faim, s'il étoit en paix avec tous ses ennemis ;* il se contenta de faire imprimer ce billet singulier, bien digne d'un pirate littéraire. Le désintéressement de l'abbé *Prévôt* étoit digne d'un philosophe. Un riche financier lui offrit de faire tous les frais de l'impression de l'*Histoire des Voyages* ; c'eût été pour lui un profit de plus de cent mille livres. Il préféra d'en laisser tout l'avantage à son libraire, avec qui, chose assez rare, il continua de vivre dans la plus parfaite intelligence jusqu'à sa mort. Pressé par ce même financier d'accepter une pension viagère, et sachant que ses enfans, quoique très-riches, murmuroient, il la refusa. Il se retira même de sa maison, où il avoit un logement et où il paroissoit être devenu un objet de jalousie. Indifférent sur ses propres intérêts, il étoit très-sensible aux disgraces de ceux qui avoient recours à lui ; plus d'une fois il s'est dépouillé du fruit de son travail, pour secourir l'indigence d'un infortuné. Un homme avec qui il avoit été légérement lié dans sa jeunesse et dont même il avoit à se plaindre, vint lui exposer sa misère ; se trouvant lui-même dans ce moment sans argent, il lui donna un ouvrage de prix dont on venoit de lui faire présent. Sa vie étoit simple et frugale. Il se tenoit à son régime, même dans les meilleures tables. Sa facilité étoit si grande, qu'en composant il suivoit une conversation sur des sujets différens. Sa mémoire étoit presque toute sa bibliothèque, et il assuroit qu'il n'avoit jamais oublié ce qu'il avoit appris. Ses ouvrages sont : I. Les *Mémoires d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde*, en six vol. in-12, 1729. Ce roman renferme plusieurs récits intéressans, et des historiettes assez agréables. La morale qui y règne est noble et utile, mais quelquefois déplacée et presque toujours trop longue. Les sentimens y sont exprimés avec beaucoup de naturel, de vérité, de chaleur et de noblesse. La diction est aussi pure qu'élégante ; mais la trame de l'ouvrage est souvent mal ourdie. Il y a dans les caractères des personnages, je ne sais quoi de singulier qui blesse les personnes judicieuses. On désapprouva assez généralement celui du marquis, dont les réflexions chagrines et multipliées, dit l'abbé *de Fontenai*, jettent un peu de longueur dans ce roman. II. *Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwell*, 1732, 6 vol. in-12. Cet ouvrage, rempli de tant de beautés et de tant de défauts, ne fit que confirmer le public dans l'idée que l'abbé *Prévôt* étoit fait pour peindre le noir et le terrible. On lui assigna la même place dans le *Roman*, que *Crébillon* avoit dans le tragique. L'auteur s'appesantit sur les détails ; il invente mal ; mais on ne peut s'empêcher d'être frappé de la fécondité de son imagination, et du coloris de son style. III. *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon*

Lescaut, 1733, in-12. Le héros de ce roman est un jeune homme pensant bien et agissant mal; aimable par ses sentimens et blâmable par ses actions. On doit en défendre la lecture aux jeunes gens, sur lesquels il pourroit faire une impression dangereuse, parce que le vice y paroît trop séduisant. IV. Le *Pour et Contre, ouvrage périodique, dans lequel on s'explique librement en matière de Sciences, d'Arts, de Livres, etc.*, 1733 et années suivantes, vingt vol. in-12. Ce journal eut moins de succès que les feuilles satiriques de l'abbé *des Fontaines*. On y trouve cependant des morceaux intéressans et une littérature variée. V. *Histoire universelle de M. de Thou, traduite en françois*, 1733, in-4.° Il n'en a paru que le premier volume, parce qu'on en donna dans le même temps une beaucoup meilleure traduction à Paris. Celle de l'abbé *Prévôt* est assez négligée, et le texte s'y trouve noyé dans un long Commentaire. VI. *Tout pour l'Amour, et le monde bien perdu; ou la mort d'*Antoine *et de* Cléopâtre, *Tragédie traduite de l'anglois*, 1735, in-12. Le style de cet ouvrage est vif, nombreux, élégant, sans affectation, et la version est assez fidelle. VII. Le *Doyen de Killerine, Histoire morale*, en 6 vol. in-12, 1735: roman verbeux et assez mal imaginé. VIII. *Histoire de* Marguerite d'Anjou *Reine d'Angleterre, contenant les guerres de la maison de Lancastre contre la maison d'Yorck*, 1740, deux vol. in-12. Quoique cet ouvrage appartienne autant à la classe des romans qu'à celle des livres d'histoire, on le lut avec avidité. La narration en est agréable, et les faits singuliers. IX. *Histoire d'une Grecque moderne*, 1741, 2 vol. in-12: roman qui eut du succès. X. *Campagnes philosophiques ou Mémoires de M. de* Montcalm *aide de camp de M. le Maréchal de* Schomberg, *contenant l'Histoire de la Guerre d'Irlande*, 1741, 2 vol. in-12. C'est un mélange de fictions et de vérités, quelquefois mal assorties, mais toujours rendues avec beaucoup d'agrément. XI. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Malte*, ou l'*Histoire du Commandeur de ****, 1742, 2 vol. in-12. XII. *Histoire de* Guillaume *le Conquérant roi d'Angleterre*, 1742, deux vol. in-12. Il y a trop d'intrigues de cabinet et de galanterie, trop de ressorts de politique, et point assez de cette simplicité noble, qui est le véritable ornement de l'Histoire. XIII. *Voyages du Capitaine* Robert Lade *en différentes parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique, contenant l'histoire de sa fortune, et ses observations sur les Colonies et le commerce des Espagnols, des Anglois, des Hollandois, etc. Ouvrage traduit de l'anglois*, 1744, 2 vol. in-12: relation intéressante et curieuse. XIV. *Lettres de* Cicéron *à* Brutus, *traduites en françois avec des Notes*, 1744, in-12. XV. *Histoire de la vie de* Cicéron, *tirée de ses Ecrits et des monumens de son siècle, avec les preuves et des éclaircissemens, composée sur l'Ouvrage Anglois de M. Middleton*, 1743, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, fait à la hâte, auroit demandé plus de soin, de méthode, de précision et de goût; mais c'est moins la faute du traducteur que de son original.

XVI. *Mémoires d'un honnête Homme*, 1745 : roman qui a peu réussi. XVII. *Histoire Générale des Voyages, depuis le commencement du quinzième siècle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile et de mieux vérifié dans toutes les Relations des différentes Nations du monde : Ouvrage traduit d'abord de l'Anglois, et continué, depuis l'interruption des premiers Auteurs, par ordre de Monseigneur le Chancelier de France;* 1745 et années suivantes, seize vol. in-4° et 64 vol. in-12. La Table des matières a été composée par M. *Chompré*. Cette Histoire a été continuée par *Querlon* et par M. *Deleyre*, Paris 1770, douze vol. in-12. On convient généralement que si l'abbé *Prévôt* avoit fait cet ouvrage en entier, il seroit beaucoup meilleur. La partie puisée dans les auteurs Anglois est sans méthode, et chargée d'inutilités et de répétitions. « Les efforts continuels que j'ai fait (dit-il à la tête du tome VIIIe) pour amener les Anglois à nos principes d'ordre et de goût, ont dû faire juger que je n'ignore pas combien ils s'en sont écartés. Mes Préfaces et mes Introductions rendent témoignage de mes regrets ; surtout dans le premier tome, où je puis dire hardiment que tout ce qu'il y a de supportable pour la forme et la liaison des sujets, est uniquement de moi. Mais j'ai désespéré dans le tome suivant de pouvoir rendre le même service aux auteurs, et je me suis réduit à les suivre, en remédiant dans l'occasion à leur excès de pesanteur et de prolixité, à leurs répétitions sans fin, à leurs excursions déplacées ; en y remédiant, c'est-à-dire en les diminuant beaucoup : car ceux qui savent que j'ai reçu l'ouvrage anglois feuille à feuille, comme il a été publié, et que, suivant mes engagemens avec le public, je l'ai traduit de même, doivent comprendre que n'en ayant pas eu toutes les parties rassemblées sous mes yeux, je n'ai pu réformer ce qui manque à leur dépendance mutuelle, ni rien changer dans un plan dont je n'ai pas connu la distribution et la mesure. » L'abbé *Prévôt* abandonna ce plan quand il fut en Amérique, pour en prendre un autre aussi simple qu'agréable. Il consiste à réduire toutes les Relations en un seul corps qui forme une histoire suivie, en rejetant dans les notes ce qui est personnel aux voyageurs. Mad. la duchesse *d'Aiguillon*, en parlant de l'Histoire des voyages, dit un jour à l'abbé *Prévôt* : *Vous pouviez faire mieux cet Ouvrage ; mais personne ne pouvoit le faire aussi bien. La Harpe* de l'académie Françoise l'a abrégée, Paris 1780, 23 vol. in-8°, et un volume de Cartes, in-4°. XVIII. *Lettres de* Cicéron *qu'on nomme vulgairement Familières, traduites en françois sur les éditions de* Grævius *et de M. l'abbé* d'Olivet, *avec des Notes*, 1745, 5 vol. in-12. Cette version ressemble à un excellent original écrit en françois. XIX. *Manuel Lexique, ou Dictionnaire Portatif des mots François dont la signification n'est pas familière à tout le monde : Ouvrage utile aux personnes qui veulent écrire et parler juste*, 1751, un vol. in-8°... 1754 ; *Nouvelle édition augmentée d'un Abrégé de la Grammaire Françoise*, deux vol.

in-8.° C'est un des meilleurs dictionnaires qui aient été donnés dans ces derniers temps. Il renferme des définitions fort claires et fort précises. XX. *Lettres de Miss Clarisse Harlove*, en douze parties, 1751; ce Roman est traduit de l'anglois, de *Richardson*. XXI. *Histoire de Sir Charles* Grandisson, *contenue dans une suite de Lettres publiées sur les originaux par l'éditeur de* Paméla *et de* Clarice : ouvrage traduit de l'anglois; 1755, huit parties in-12. XXII. *Le Monde moral ou Mémoires pour servir à l'Histoire du cœur humain*, 1760, 4 vol. in-12. XXIII. *Histoire de la Maison de* Stuard *sur le Trône d'Angleterre, traduite de l'anglois de M.* Hume, 1760, trois vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. L'original est excellent; mais on remarque dans la Traduction un air étranger, un style souvent embarrassé, semé d'anglicismes, d'expressions peu françoises, de tours durs, de phrases louches et mal construites. XXIV. *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vertu*, 1762, 4 vol. in-12. XXV. *Almoran et Hamet*, 1762, 2 vol. in-12. XXVI. *Lettres de* Mentor *à un jeune Seigneur*, 1764, in-12. Ces trois ouvrages, dont le dernier est posthume, ont été traduits de l'anglois. Il résulte des jugemens que nous avons portés sur les différens ouvrages de l'abbé *Prévôt*, que c'étoit un écrivain d'une imagination belle et riche. Son goût étoit délicat, sans être toujours sûr. On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit, et un esprit très-facile; mais le sien auroit paru davantage, s'il avoit mis plus de précision dans son style, plus de profondeur dans ses réflexions, plus de finesse dans ses idées. Que lui manqua-t-il pour être au premier rang? Des amis sévères, une situation avantageuse qui l'eût mis en état de limer ses ouvrages. Il étoit rare qu'il fît des copies de ses écrits, et on ne peut qu'en être fâché. Si ses premiers essais paroissoient si heureux, quel plaisir n'auroient pas fait des ouvrages travaillés avec la lenteur de la réflexion et du goût! On ne doit pas moins déplorer qu'un homme capable des productions les plus belles et les plus utiles, ait consacré la moitié de sa vie à un genre pernicieux, l'écueil de la vertu, l'opprobre de la raison et le délire de l'imagination. Ce n'est pas qu'on veuille proscrire les romans qui ne blessent point l'honnêteté des mœurs, qui ne roulent point sur une fade galanterie, qui mènent à la vertu par l'agrément. Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour désapprouver *Télémaque*, *Séthos* et quelques autres ouvrages, qui ne sont pour ainsi dire que des cours de morale. Mais il faudroit être aussi bien indulgent, pour ne pas condamner ces écrits frivoles, qui par la vivacité des situations, la tendresse des sentimens, amollissent l'ame et lui inspirent les passions les plus funestes. Ceux de l'abbé *Prévôt* qui ont été recueillis en 54 vol. in-8°, sont presque tous de ce dernier genre. Il est vrai que la morale suit partout ses héros, et jusque dans les plaisirs. Mais la vertu n'y est qu'en maximes, et le vice y est en action, et s'ils parlent comme *Sénèque*, ils agissent comme *Pétrone*. On a donné en 1764, in-12, les *Pensées de M. l'abbé* Prévôt.

VII. PRÉVOST-D'EXMES, (N. le) né en Normandie le 29 septembre 1729, entra dans les gardes du corps du roi de Pologne *Stanislas*, et s'en fit remarquer par une ode qui obtint une mention honorable dans un concours de l'académie de Nanci. Bientôt il fit jouer sur le théâtre de Lunéville *les Trois Rivaux* opéra comique, et *la Nouvelle Réconciliation*, comédie en un acte, qui eurent du succès. Ayant quitté le service, *le Prévost d'Exmes* se fixa à Paris, où il donna aux Italiens en 1752 *les Thessaliennes*, comédie en trois actes, qui obtint plusieurs représentations. La perte de sa fortune dans des faillites, celle d'une place qu'il avoit obtenue avant la révolution, remplirent son cœur de tristesse sans en exclure la bonté. Timide, ne confiant sa détresse à personne, il fut réduit en 1793 à se retirer à l'hospice de la Charité de Paris où il expira septuagénaire et presque de misère. On lui doit divers écrits et des recueils qui ont de l'intérêt. I. *Rosel* ou *l'Homme heureux*. L'auteur ne se peignit pas dans son héros. Cet ouvrage offre des conseils sages que donne un père à son fils. Le style en est noble, et il eut plusieurs éditions consécutives. II. Dans le *Nécrologe* des hommes de lettres, on a inséré les Vies de *Lully* et de *Julien le Roi* par *le Prévôt*. III. *Etrennes du Parnasse*. Il les rédigea pendant plusieurs années. IV. *Trésor de Littérature étrangère*. L'auteur plongé dans le chagrin, suspendit ce recueil dont on desiroit la continuation. V. Il a travaillé au *Journal des Spectacles*, fait les paroles de plusieurs *Oratorio* exécutés au Concert spirituel, et laissé manuscrite une *Histoire* de la dernière guerre de l'empereur contre les Turcs. Ce dernier écrit s'est perdu après la mort de l'auteur.

VIII. PRÉVOT-CABANIS, (Jean-François) conseiller d'état à Genève, soutint avec beaucoup d'énergie le parti des citoyens contre l'influence de la cour de France, qui voulut changer la constitution de cette république en y envoyant M. *de Vergennes*. Dans les troubles de 1794, *Prévôt* chercha à s'opposer à la licence qui suivit la prise d'armes du 19 juillet. Arrêté et traduit successivement par le peuple devant plusieurs tribunaux, il fut toujours acquitté; mais ses ennemis furieux le fusillèrent le 24 juillet au soir. Un moment avant de périr, il écrivit une lettre à son fils, où il l'invitoit avec noblesse à servir toujours sa patrie, quoique ingrate.

PREXASPE, l'un des principaux courtisans de *Cambyse* roi des Perses, se signala par l'adulation la plus basse. Un jour qu'il reprochoit à ce prince son penchant excessif pour le vin, lui représentant : *Que de tous les vices, il n'y en avoit point de plus honteux que l'ivresse, pour un prince sur qui les yeux de tous ses sujets étoient attachés, et dont toutes les actions et les paroles ne pouvoient être cachées.* — *Je vais vous apprendre*, lui répliqua Cambyse, *que le vin ne me fait point perdre la raison, et que mes yeux et mes mains n'en sont pas moins en état de faire leur devoir accoutumé*. Il se mit donc à boire de plus grands coups et en plus grand nombre qu'il n'avoit jamais fait. Il ordonna

ensuite au fils de *Prexaspe* qui l'avoit réprimandé, de se tenir droit au bout de la salle, la main gauche sur la tête. Prenant alors son arc et le bandant contre lui, il déclara qu'il en vouloit au cœur du jeune homme, et le perça en effet. Puis, après lui avoir fait ouvrir le côté, il se tourna vers *Prexaspe*, et lui montrant la flèche attachée au cœur de son fils, il ajouta d'un ton mocqueur: *Ai-je la main sûre?* Ce malheureux père qui n'avoit déjà que trop souffert d'assister à un pareil spectacle, eut la lâcheté de lui répondre en louant un tel coup: *Apollon lui-même ne tireroit pas plus juste.*

PREYSIUS, (Christophe) étoit né en Hongrie, et professa la philosophie dans l'université de Francfort. *Mélanchthon* loue sa science, son érudition, sa sagacité et son attachement à ce qu'il appeloit la vérité, c'est-à-dire aux erreurs de son temps, que *Preysius* soutint avec opiniâtreté. *Preysius* a fait en latin une *Vie de Cicéron*, que l'on estime. Il y entre dans le détail des études et des actions de cet excellent orateur : détail puisé dans ses écrits ou dans ceux des auteurs contemporains. Cette Histoire de *Cicéron* parut à Basle en 1555, in-8°, avec un Traité ou Discours *De imitatione Ciceroniana*, qui est aussi de *Christophe Preysius*. *Gaspard Peucer* estimoit singulièrement ces deux ouvrages.

PRIAM, roi de Troye, fils de *Laomédon*, fut emmené en Grèce avec sa sœur *Hésione*, lorsque *Hercule* renversa le royaume de Troye; mais il se racheta, vint relever les murs de cette ville, fit des conquêtes, recula ses frontières, et rendit son royaume le plus florissant de toute l'Asie, pendant 12 ans qu'il le gouverna. Il épousa *Hécube*, dont il eut plusieurs fils et plusieurs filles. *Pàris*, l'un de ses enfans, ayant enlevé *Hélène*, les Grecs vinrent assiéger cette ville, et la saccagèrent après dix années de siége. *Priam* fut massacré par *Pyrrhus* au pied de l'autel de *Jupiter* qu'il tenoit embrassé, environ l'an 1240 avant J. C., après avoir vu périr tous ses enfans par le fer de l'ennemi. *Juvenal* a très-bien dit à ce sujet :

Longa dies igitur quid contulit? omnia vidit
Eversa, et flammis Asiam ferroque cadentem.

« *Priam* poussa trop loin sa tardive carrière;
Il vit l'Asie en cendre et son trône ébranlé. »

PRIAPE, (Mythol.) Dieu des Jardins, fils de *Bacchus* et de *Vénus*, naquit avec une difformité étrange, produite par un enchantement de *Junon* qui se vengea ainsi de *Vénus* qu'elle haïssoit mortellement. Sa mère choquée de sa laideur, l'abandonna aux habitans de Lampsaque où il étoit né, pour l'élever : mais ses débauches le firent chasser. Cependant une cruelle maladie dont ils furent affligés, les obligea de le rappeler et de lui ériger un temple. *Priape* présidoit aux jardins, où l'on mettoit ordinairement sa figure pour servir d'épouvantail. Il étoit regardé comme le Dieu le plus infame du Paganisme, et comme le père de la débauche. On le représentoit toujours avec une barbe et une chevelure fort né-

gligées, tenant une faucille à la main. Voyez MUTUMUS.

I. PRICE, (Jean) *Pricæus*, naquit à Londres en 1600. Ayant été persécuté dans sa patrie pour un écrit composé en faveur de l'infortuné *Charles I*, il se retira à Florence, où il embrassa la religion Catholique. Le grand duc lui donna la garde de ses médailles et une chaire en langue grecque, qu'il remplit avec succès. Mais comme il étoit naturellement inconstant, ces places ne purent le fixer, et il alla mourir à Rome en 1676, à 76 ans. C'étoit un savant universel, qui embrassoit le sacré et le profane, et qui joignoit à beaucoup de mémoire le jugement qui ne l'accompagne pas toujours. On a de lui : I. Des *Notes* sur les *Pseaumes*, sur *St. Matthieu*, sur les *Actes des Apôtres* et sur quelques autres livres. On les trouve dans les *Critici sacri* de *Pearson*. « On voit, dit *Richard Simond*, une grande érudition dans les ouvrages de cet habile scoliaste. Il semble même l'avoir affectée, faisant venir très-souvent à son secours les écrivains profanes, tant Grecs que Latins. Il a imité en quelque chose la méthode de *Grotius* dont il fait l'éloge, bien qu'il l'ait redressé en plusieurs endroits. Il a aussi justifié en beaucoup de lieux, contre *Bèze* et contre les autres nouveaux traducteurs, l'ancien interprète Latin, sans néanmoins l'épargner lorsqu'il a jugé que sa version n'étoit pas exacte. » II. Des *Notes sur Apulée*, 1650, in-8.° Tout le défaut de ce commentaire est que l'auteur cherche trop à paroître savant.

II. PRICE, (Richard) Anglois, né dans le pays de Galles vers 1728, mort en 1791, se fit connoître par des écrits politiques, profonds et moraux. Ils sont intitulés : I. *Dissertations* sur la Providence. II. *Revue* des principales questions en morale. III. *Observations* sur la nature du gouvernement civil, 1775, in-8.°

I. PRIDEAUX, (Jean) né en 1578 à Stawford dans le comté de Devon, obtint la chaire de théologie et le rectorat du collége d'Exon. Il s'acquit dans ces places beaucoup de réputation, et fit paroître un grand zèle pour les intérêts du roi et de l'église Anglicane. Ce zèle lui mérita l'évêché de Worcester, en 1641. Les troubles d'Angleterre lui firent perdre ses revenus, et il mourut pauvre à Bridon le 29 juillet 1650, à 72 ans. On a de lui : Une *Apologie* pour *Casaubon*, en latin, 1614, in-8.° II. Des *Leçons de Théologie*, Oxford, 1648, in-folio; et d'autres ouvrages inconnus aujourd'hui.

II. PRIDEAUX, (Humphrey) naquit à Padstow, dans le comté de Cornouailles en 1648, d'une bonne famille. Il fit ses études à Westminster, ensuite à Oxford, et se signala dans ces deux endroits par l'étendue de sa mémoire. La mort d'*Edouard Pocock* ayant fait vaquer la chaire d'hébreu, on l'offrit à *Prideaux*, qui la refusa. Outre qu'il étoit jaloux de son temps, il possédoit plusieurs bénéfices. Il fut pourvu du doyenné de Norwich en 1704, et mourut dans cette ville en 1724, à 76 ans. Ses

mœurs étoient celles d'un savant toujours enfermé dans son cabinet. Il n'avoit pas les dehors imposans de cette politesse légère de nos littérateurs François; mais il se distinguoit par un grand fonds de franchise et de vertu. Nous avons de lui plusieurs ouvrages pleins de recherches et d'érudition. Les plus connus sont : I. *Marmora Oxoniensia, ex Arundelianis, Seldenianis, aliisque conflata, cum Græcorum versione latinâ, et lacunis suppletis, ac figuris æneis; ex recensione et cum Commentariis Humphreydi* Prideaux, *necnon Joannis* Seldeni, *et Thomæ* Lydiati *annotationibus : accessit Sertorii* Ursati *de notis Romanorum Commentarius*, in-folio, à Oxford, 1676. *Selden* avoit entrepris cet ouvrage, et en avoit fait imprimer une partie en 1627; mais il n'avoit expliqué que 29 Inscriptions grecques et 10 latines; *Prideaux* a expliqué les 260 autres. II. La *Vie de Mahomet* en anglois. Elle a été traduite en françois par *Larroque* fils, et imprimée à Amsterdam en 1698, in-8.° III. *L'Ancien et le Nouveau Testament, accordés avec l'Histoire des Juifs* en anglois, deux volum. in-folio, Londres, 1720. IV. *Histoire des Juifs et des Peuples voisins, depuis la décadence des Royaumes d'Israël et de Judas, jusqu'à la mort de Jésus-Christ.* Ce savant ouvrage écrit en anglois, a eu un succès extraordinaire. On en fit en Angleterre huit éditions en quatre ans, soit in-folio, soit in-8.° La première parut en 1716, et la dernière en 1720. Il a été traduit en françois, et on en a aussi différentes éditions en cette langue. Les plus estimées sont celles d'Amsterdam, 1729, six vol. in-12 et deux vol. in-4.° Il ne faut chercher ni dans l'original ni dans la version, les agrémens et l'élégance du style. D. *Calmet* n'a point adopté la description du temple de Jérusalem, que cet Anglois a faite en partie d'après les écrits des rabbins. « Je ne prétends pas, dit-il, décrier le travail de *Prideaux;* mais je soutiens que la plupart des choses marquées dans le plan du temple qu'il a donné, sont peu certaines. Les auteurs Juifs qu'il a suivis sont des guides peu sûrs dans cette matière; nous ajouterons que pour connoître l'ancien temple de *Salomon* il faut s'en tenir au texte des livres des *Rois* et d'*Ezéchiel;* et à l'égard de celui d'*Hérode* détruit par les Romains, on doit s'en rapporter uniquement à *Josèphe.* Mais dès qu'il est question d'un édifice ancien, chacun veut le bâtir à sa manière, sans penser que les *Vitruve* et les autres grands architectes sont très-rares, et qu'un savant qui ne sait pas même arranger sa maisonnette, a mauvaise grace de vouloir édifier des temples superbes. » *Voyez* LVILLALPANDE.

PRIE, (N. de Bertelot, marquise de) étoit fille de *Bertelot* de *Pléneuf*, ancien commis du ministre de la guerre, qui s'étoit enrichi dans les entreprises des vivres. Il tenoit une maison opulente, dont sa femme faisoit les honneurs. Leur fille avoit plus que de la beauté; toute sa personne étoit séduisante. Avec autant de grace dans l'esprit que dans la figure, elle cachoit, dit *Duclos*, sous un voile de naïveté, la fausseté la plus dan-

gereuse. Sans la moindre idée de la vertu, qui étoit pour elle un mot vide de sens, elle étoit simple dans le vice et violente sous un air de douceur. Libertine par tempérament, elle eut de bonne heure des amans distingués. Sa mère qui lui avoit donné l'éducation la plus soignée, devint jalouse d'elle dès qu'elle commença à fixer les regards des adorateurs qui formoient sa petite cour. *Pléneuf* pour avoir la paix chez lui, la maria en 1713, au marquis de *Prie*, nommé à l'ambassade de Turin, où il amena son épouse. Revenue à Paris, elle dédaigna la société de sa mère qu'elle traitoit comme une petite bourgeoise, et se fit aimer du duc de *Bourbon* (*Voyez* ce mot, n.° V.) premier ministre. Elle trompa impunément ce nouvel amant, et n'en fut pas moins le canal de toutes les graces et l'instrument de toutes les vengeances. C'est elle en partie qui perdit *le Blanc* ministre de la guerre. Le cardinal *de Fleury* étant parvenu au ministère, la punit de ses galanteries, de ses rapines et de ses excès, en l'exilant dans sa terre de Courbe-Épine en Normandie. Elle regarda d'abord sa disgrace comme un nuage passager ; mais ayant appris que sa place de dame du palais de la reine avoit été donnée à une autre, elle fut saisie par un désespoir qui la conduisit au tombeau. Les médecins crurent d'abord que les maladies, suite de son chagrin, n'étoient que des vapeurs : mot commode dont quelquefois se couvre leur ignorance. Le jour même qu'ils l'avoient encore traitée de malade imaginaire, elle mourut en 1727, à 29 ans, après avoir séché quinze mois dans son exil. La religion, la seule véritable consolation des malheureux, n'en fut pas une pour elle. Dans le temps de son élévation elle avoit affiché son mépris pour les choses les plus respectées. Lorqu'en 1725, année où les pluies détruisirent la récolte, on porta en procession la châsse de Sainte Geneviève, elle osa dire : *Le peuple est fou ; ne sait-il pas que c'est moi seule qui fais la pluie et le beau temps ?* Le marquis de *Prie* d'une famille du Berry, qui remontoit au XIVe siècle a été le dernier de sa maison.

PRIERIO, *Voy.* MOZZOLINO.

PRIEUR, (Philippe le) *Priorius*, natif de Normandie, professa avec un succès peu ordinaire, les belles-lettres dans l'université de Paris, et mourut en 1680. On a de lui : I. Une édition de *Tertullien*, en 1664, in-folio qu'il accompagna de notes tant de son propre fonds, que de celles qu'il avoit compilées particulièrement de l'édition de *Rigault*. II. Il donna dans le même goût une édition de *Saint-Cyprien*, de *Minutius Felix*, d'*Arnobe*, de *Firmicus Maternus* et de *Commodianus-Gazæus*, 1666 in-folio. III. Une édition d'*Optat* de Milève, 1679. IV. Un bon Traité des formules des Lettres Ecclésiastiques, sous ce titre : *Dissertatio de Litteris canonicis, cum appendice de tractoriis et Synodicis*, in-8.° V. Un Traité latin, sous le nom d'*Eusèbe* Romain contre le livre des Préadamites de *la Peyrère*. Ce Traité est intitulé : *Animadversiones in Librum Præadamitarum, in quibus confutatur nuperus Scriptor, et primum omnium*

hominum fuisse Adamum *defenditur;* Paris, 1656, in-8.°

PRIÉZAC, (Daniel de) né au château de Priézac en Limousin, avant l'an 1590, mort à Paris en 1662, âgé d'environ 73 ans, prit le bonnet de docteur en droit à Bordeaux, y fréquenta le barreau, s'y maria et y enseigna pendant dix ans la jurisprudence avec distinction. Le chancelier *Séguier* protecteur des gens de mérite, le fit venir à Paris. Il y devint, peu de temps après, conseiller d'état ordinaire, et membre de l'académie Françoise en 1639. Ses principaux ouvrages sont: I. *Vindiciæ Gallicæ*, Paris, 1638, in-8°; traduit en françois par *Baudouin*, 1639, in-8.° C'est une réponse qu'il fit par ordre de la cour, au *Mars Gallicus* du fameux *Jansénius*. II. *Discours Politiques*, assez mal écrits, deux vol. in-4.° III. Deux livres de *Mélanges* en latin, in-4°, et des *Poésies*, 1650, in-8.° — *Salomon de* PRIÉZAC son fils donna au public: I. Une *Dissertation sur le Nil*, in-8°, 1664. II. L'*Histoire des Eléphans*, 1650, in-12: on y trouve de l'érudition. III. *Icon Christinæ*, à Paris, 1655, in-4.° C'est un portrait ou plutôt un éloge de la fameuse reine *Christine*.

PRIMAQUE, PRIMACUS, esclave dans l'isle de Chio, s'enfuit dans les montagnes, et se mit à la tête de tous les fugitifs, qui comme lui y étoient venus chercher un asile. Les habitans de l'isle envoyèrent des troupes contr'eux; mais après plusieurs combats de part et d'autre, ils furent obligés de traiter avec *Primaque*, auquel ils promirent des vivres pour un prix dont on convint. Ce chef de son côté, s'engagea de ne plus recevoir d'esclave, qu'après avoir examiné la cause de sa fuite, et jugé si elle étoit juste ou non. Dans la suite, les habitans de Chio mirent sa tête à prix et promirent une grande somme à qui la leur apporteroit. *Primaque* qui étoit fort vieux, lassé de se voir exposé à des embûches continuelles, contraignit un jeune homme qu'il aimoit tendrement, de lui couper la tête pour gagner la recompense qui avoit été promise. Les habitans de Chio, touchés de cette générosité, élevèrent une statue à ce héros.

PRIMASE, évêque d'Adrumète en Afrique, se trouva l'an 553, au ve synode général tenu à Constantinople, où il s'opposa à la condamnation des Trois Chapitres. Nous avons de lui, dans la *Bibliothèque* des Pères, des *Commentaires* sur les Épîtres de *St. Paul*. C'est un recueil des passages de *St. Augustin* et des autres Pères qui pouvoient servir à expliquer *St. Paul;* mais fait avec très-peu de choix. On lui attribue aussi un *Traité des Hérésies*.

PRIMATICE, (François) peintre et architecte, naquit à Bologne en 1490. Cet artiste est aussi connu sous le nom de *Saint-Martin de Bologne*, à cause d'une abbaye de ce nom qui est à Troyes et que *François Ier* lui donna. Il fut employé à Mantoue dans le château du T. Les beaux ouvrages de stuc qu'il y fit donnoient une haute idée de ses talens, lorsqu'il fut appelé en France par *François I.* Le roi le chargea en 1540, d'acheter en Italie des figures antiques,

et de faire faire les moules des plus fameuses figures, qui furent jetées en bronze et placées à Fontainebleau. Le *Primatice* a embelli ce château par ses peintures. Il a aussi donné le plan du château de Meudon, et le dessin du Tombeau de *François Ier* à Saint-Denis. Ce grand homme fut nommé commissaire général des bâtimens du roi dans tout le royaume. Enfin, comblé de bienfaits et d'honneurs par les rois sous lesquels il vécut, il étoit regardé comme un grand de la cour, dont les artistes ambitionnoient la protection et sur lesquels il répandoit ses libéralités. Il mourut à Paris en 1570, à 80 ans. C'est au *Primatice* et à maître *Roux*, que nous sommes redevables du bon goût de la peinture. Cet artiste étoit bon coloriste ; il composoit avec esprit : les attitudes de ses figures sont d'un beau choix ; mais on lui reproche d'avoir pressé l'ouvrage et d'avoir peint de pratique. On a beaucoup gravé d'après ce maître. Son meilleur élève fut *Nicole* de Modène.

PRIMAUDAYE, (Pierre de la) gentilhomme Angevin, seigneur de la Primaudaye et de la Barrée, vers 1580, est auteur d'un ouvrage intitulé : *L'Académie Françoise*, 1581, in-folio, 1613, in-4°, qui fut bien reçu alors du public, et qui seroit relégué à présent dans la classe des ouvrages les plus médiocres.

PRIMEROSE, (Jacques) médecin de Paris dans le XVIIe siècle, natif de Bordeaux ou de *Saint-Jean d'Angély*, et fils d'un ministre Écossois, exerça son art avec distinction. On a de lui : I. *De Mulierum Morbis*, Rotterdam, 1655, in-4.° II. *De circulatione Sanguinis*, Leyde, 1639, in-4.° III. *Academia Monspeliensis descripta*, Oxford, 1631, in-4.° IV. *Enchiridion Medico-Practicum*, Amsterdam, 1654, in-8.° V. *Ars Pharmaceutica*, ibid., 1651, in-8.° VI. *De vulgi erroribus in Medicinâ*, Leyde, 1664, in-8° ; traduit en françois par *de Rostagny* ; Lyon, 1689. Avant *Primerose*, *Laurent Joubert* avoit déjà publié son *Traité des erreurs populaires* ; mais son sens droit ne l'a pas empêché de sacrifier à ces mêmes erreurs, et ses questions traitées dans sa naïveté gauloise, sont souvent plus gaies qu'importantes. *Primerose* eut plus de génie. Son ouvrage est plus court et cependant plus complet. Il pense avec vigueur et s'exprime avec précision. En combattant les erreurs vulgaires, il pose les vrais principes ; aussi le médecin *Zacutus Lusitanus* vouloit-il que cet ouvrage fût toujours entre les mains des médecins. Il seroit à souhaiter qu'un habile praticien le refondît et le publiât de nouveau.

PRINCE DE BEAUMONT, *Voyez* VI. BEAUMONT.

PRINCE, *Voy.* LEPRINCE.

PRINGIS, (Mad. de) a publié quelques romans, entr'autres *Junie* ou les *Sentimens des Romains*, et les *Caractères des Femmes*. Elle est morte au commencement du siècle dernier.

PRINGLE, (Jean) chevalier, baronnet, né le 10 avril 1707 à Stichel-House dans le comté de Roxburg, fut nommé en 1745 médecin en chef des armées Bri-

tanniques, place qu'il remplit près des troupes destinées à combattre le prince *Edouard*, et qu'il avoit méritée par les soins qu'il s'étoit donnés en Allemagne auprès des soldats malades et blessés. C'est durant ses travaux qu'il prépara un ouvrage sur les maladies des armées, qui a été très-bien accueilli et traduit en plusieurs langues. Nous l'avons en françois sous ce titre : *Observations sur les Maladies des Armées dans les camps et dans les garnisons*, Paris, 1755, 1771, deux vol. in-12 ; la seconde édition est augmentée de sept *Mémoires sur les Substances Septiques et Antiseptiques*, que *Pringle* avoit présentés à la Société royale depuis 1750 jusqu'en 1752, et qui ont été récompensés par des médailles. Il servit encore dans les armées d'Allemagne durant les trois premières campagnes de la guerre de 1755, et se fixa à Londres en 1758, partageant son temps entre la pratique de la médecine et la Société royale, dont il étoit président depuis 1772, place qu'il quitta en 1778, par rapport à une espèce de schisme que l'usage des conducteurs électriques avoit occasionné dans cette savante compagnie. Il vit avec peine que la méthode de *Francklin* avoit perdu de son crédit, en conséquence de plusieurs accidens qui en étoient résulté. Ami de *Francklin*, il soutint sa cause avec chaleur ; mais il résolut en même temps de préférer sa tranquillité à ces contestations. Après sa retraite, il quitta Londres pour aller finir ses jours à Edimbourg ; mais la rigueur du climat le força de revenir à Londres, où il mourut le 18 janvier 1782, avec les titres de médecin du roi et de la reine d'Angleterre. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. *Observations sur la nature et le traitement des Fièvres des hôpitaux et des prisons*, adressées à M. *Mead*, 1750, in-8°, en anglois. II. Une *Dissertation sur les différentes espèces d'Airs*, lue à la Société royale en 1774 ; et d'autres écrits où il y a d'excellentes choses, et quelquefois des idées systématiques. En médecine cependant il ne vouloit rien de hasardé. Il étoit ennemi des méthodes fondées sur la théorie, qu'il regardoit comme trop vague et trop peu avancée. Il paroissoit envisager l'empirisme, c'est-à-dire la pratique appuyée sur la seule observation, comme la meilleure méthode. *Il faut du moins que cet empirisme soit raisonné*, lui disoit un de ses confrères. —*Le moins qu'il se pourra*, répondit Pringle ; *c'est en raisonnant que nous avons tout gâté.*

PRIOLO *ou* PRIOLI, (Benjamin) né à Saint-Jean d'Angély en 1602, descendoit de l'illustre famille des PRIULI ou PRIOLI, qui a donné quelques doges à la république de Venise. *Gui-Patin* pour rendre son nom plus françois, l'appelle PRIOLEAU dans une de ses Lettres. Après avoir étudié sous *Heinsius* et sous *Vossius*, il s'appliqua à Leyde, pendant trois ans, à l'étude des poëtes et des historiens Grecs et Latins. De là il vint à Paris, pour voir et pour consulter *Grotius*. Il passa ensuite à Lyon, où il abjura le Calvinisme en 1641, et à Padoue pour apprendre à fond sous *Cremonin* et sous *Licetus*, les sentimens des philosophes de l'antiquité. Quelque

temps après il s'attacha au duc *de Rohan*, et en devint le plus intime confident. *Priolo* le servit de son épée et de son esprit. Après la mort de ce héros en 1638, il fut employé par la cour de France dans diverses affaires importantes, qui lui méritèrent une pension du cardinal *Mazarin* et une autre de *Louis XIV*. Ce négociateur mourut à Lyon en 1667, à 65 ans, comme il alloit à Venise, par ordre de la cour de France, pour une affaire secrète. On a de lui une *Histoire de France*, en latin, depuis la mort de *Louis XIII* jusqu'en 1664, dont la meilleure édition fut faite à Leipzig en 1686, in-8.° On y trouve des lettres, des tables et des notes qui ne sont pas dans les précédentes. Elle est dédiée au doge et au sénat de Venise, qui le reconnurent pour noble chevalier Vénitien. *Priolo* y dit la vérité avec beaucoup de franchise. Il s'y livre quelquefois trop à sa mauvaise humeur et à son penchant pour la satire. A ce défaut près, c'est un tableau assez fidelle des troubles de la Fronde et du ministère du cardinal *Mazarin*. Cette Histoire doit plaire à ceux qui aiment les portraits et les caractères; les phrases de *Tacite* en fournissent presque toutes les couleurs, et semblent s'y être placées d'elles-mêmes. Il ne voulut pas étudier la manière des auteurs du siècle d'*Auguste*, quoiqu'il l'estimât davantage. Il se compare dans son Epître dédicatoire à ce Lacédémonien « qui ne vouloit pas que sa femme regardât de beaux tableaux, de peur que ses enfans ne fussent plus beaux que lui.... » Il aima mieux se livrer à son génie, qui se rapprochoit plus de celui de *Tacite* et de *Sénèque*, que de suer à imiter *Tite-Live* ou *Cicéron*. *Priolo* étoit un homme d'un grand sens. Il avoit coutume de dire, que l'*Homme ne possède que trois choses : l'*Ame, *le* Corps, *et les* Biens; *et qu'elles sont perpétuellement exposées à trois sortes d'embuscades : l'Ame à celle des Théologiens, le Corps à celles des Médecins, et les Biens à celles des Avocats et des Procureurs*. Il étoit marié, et il laissa sept enfans.

PRIOR, (Matthieu) naquit le 21 juillet 1684 à Londres, d'un menuisier, qui en mourant le laissa sous la conduite d'un oncle qui étoit cabaretier. Après qu'il eut fait ses études dans l'école de Westminster, son oncle voulut lui faire embrasser sa profession. Mais quelques personnes de distinction qui alloient chez lui, ayant remarqué les talens du jeune homme, le détournèrent de ce dessein. Le comte *de Dorset* fut si charmé de sa conversation sur *Horace*, qu'il le prit sous sa protection et l'envoya au collége de Saint-Jean à Cambridge. *Prior* y fut fait bachelier en 1686, et fut mis ensuite au nombre des Associés. Ce fut pendant son séjour dans cette université, qu'il lia une amitié intime avec *Charles de Montagu*, depuis comte *de Halifax*. Le prince *Guillaume* ayant chassé du trône son beau-père, *Prior* fut conduit à la cour par le comte *de Dorset*, et fut fait en 1690 secrétaire du comte *de Berkley* plénipotentiaire à la Haye. Il eut le même emploi auprès des ambassadeurs et des plénipotentiaires au traité de Ryswick en 1697. Il accompagna l'année suivante le comte *de Port*

land dans son ambassade à la cour de France. Il y revint de nouveau en 1711 en qualité de plénipotentiaire, et présenta en 1714 un *Ecrit* à la cour pour la démolition du Canal de Mardick. Ce fut à lui, et non pas à milord *Stairs*, comme le dit le président *Hénault*, que *Louis XIV* répondit : *J'ai toujours été maître chez moi, quelquefois chez les autres ; ne m'en faites pas souvenir !* .... *Prior* de retour dans sa patrie, y trouva des ennemis, qui le perdirent à la cour d'Angleterre. On lui intenta un procès criminel, à la poursuite du chevalier *Walpole*. Il se justifia, et sa liberté lui fut rendue. Il n'en fit usage que pour se consacrer entièrement à son amour pour l'étude. Il mourut le 18 septembre 1721, à 57 ans, et fut enterré à l'abbaye de Westminster, où on lui dressa un superbe monument. Sa conversation étoit enjouée et ingénieuse ; il avoit la repartie vive. Un courtisan lui montrant à Versailles les victoires de *Louis XIV* peintes par *le Brun*, lui demanda si l'on voyoit les actions du *roi Guillaume* dans son palais ? —*Non, Monsieur*, répondit Prior ; *les monumens des actions de mon Maître se voient par-tout ailleurs que chez lui.* Comme il parloit beaucoup et facilement, il abusoit de cette facilité pour s'emparer de la conversation. Le docteur *Swift* son ami, s'en plaignoit à sa manière. *Le moyen*, disoit-il, *de vivre avec M.* Prior ! *Il occupe seul tout l'espace ; il n'en laisse point aux autres pour remuer le coude.* On a de lui un grand nombre de *Poésies* angloises, 1733, 2 vol. in-12, dans lesquelles on trouve de l'esprit, de l'imagination et du goût. *Horace* paroît avoir été son modèle ; il est loin de l'égaler. Les Anglois lui reprochèrent d'avoir trop cherché à imiter les François, et d'être moins original que quelques-uns de leurs grands poëtes ; mais il est aussi moins inégal et moins bizarre. Entr'autres Ouvrages, il a composé des *Odes*, traduites en françois par l'abbé *Yart*.... *Prior* fit lui-même son épitaphe, qu'on a rendue ainsi en vers françois :

Ci gît PRIOR... Que fût-il ? Baron ? Comte ?
Marquis ? Duc ? —Point. —Prince ? Monarque ? —Oh ! non ;
Et si pourtant sa famille remonte
Plus haut que les *Nassau*, plus haut que les *Bourbon*.
Gardez, Passant, de dire : C'est un rêve :
Il descendoit tout droit d'*Adam* et d'*Eve*.

PRIORIUS, *Voyez* PRIEUR.

PRISCA, *Voyez* VALERIA.

PRISCIEN, *PRISCIANUS*, grammairien de Césarée au VIe siècle, dont on a divers ouvrages imprimés à Venise par *Alde Manuce*, en 1476, in-folio ; et à Paris par *Badius*, en 1517, in-folio. On les trouve aussi dans le *Recueil des Grammairiens Latins* de *Putschius*, Hanoviæ, 1605, in-4.°

PRISCILLE *ou* PRISQUE, Chrétienne, femme d'*Aquila*, est fort connue par les Actes des Apôtres et par les Epîtres de *St. Paul*. Son zèle pour les progrès de l'Evangile, la rendit célèbre. Elle demeuroit à Corinthe avec son mari, qui y travailloit à faire des tapisseries, et ils eurent l'un et l'autre l'avan-

tage de recevoir l'Apôtre chez eux. Ils risquèrent leur vie pour sauver celle de l'Apôtre, qu'ils conduisirent jusqu'à Ephèse, où ils s'établirent ; et leur maison y étoit si réglée que *St. Paul* l'appelle une Eglise. De là ils allèrent à Rome, où ils étoient lorsque l'Apôtre écrivit son Epître aux Romains, l'an 58 de J. C. Ils revinrent ensuite en Asie quelque temps après, et y moururent saintement.

PRISCILLIEN, hérésiarque, étoit un homme considérable par sa fortune, par sa naissance et par son mérite. A une grande facilité de parler, il joignoit un extérieur humble, un visage composé, des mœurs austères et un grand désintéressement. Ces qualités étoient ternies par une curiosité téméraire, par un caractère ardent et inquiet, qui le jetèrent d'abord dans les folles et vaines recherches de la magie, et ensuite dans les erreurs des Gnostiques et des Manichéens. Son hérésie commença à éclater en 379, et se répandit rapidement en Espagne sa patrie. Ses disciples y formèrent un parti considérable. *Hygin* évêque de Cordoue, et *Ithace* évêque de Mérida, les poursuivirent avec beaucoup de vivacité, et les multiplièrent en les irritant. Après plusieurs disputes, les évêques d'Espagne et d'Aquitaine tinrent un concile à Sarragosse en 380, où les nouvelles erreurs furent anathématisées. *Instantius* et *Salvien* deux évêques Priscillianistes, loin de se soumettre au jugement du concile, ordonnèrent *Priscillien* évêque. Cette ordination souleva tout l'épiscopat contre lui. On assembla un concile à Bordeaux en 384 ; mais *Priscillien* ne voulut point répondre devant les évêques. Il en appela à *Maxime*, usurpateur de l'empire. Les évêques *Ithace* et *Idace* l'accusèrent devant ce prince, malgré les sollicitations de *St. Martin* de Tours, qui conjura ces évêques, plus passionnés que zélés, de se désister d'une accusation qui déshonoroit l'épiscopat ; ils n'en furent que plus ardens à poursuivre l'hérésiarque et ses fauteurs. Enfin ils firent condamner les uns et les autres à perdre la tête. La mort de *Priscillien* ne fit qu'étendre son hérésie et affermir ses sectateurs, qui l'honoroient déjà comme un Saint. Ils lui rendirent le culte qu'on rendoit aux Martyrs, et leur plus grand serment étoit de jurer par lui. Le supplice de *Priscillien* et de ses sectateurs, rendit *Ithace* et *Idace* odieux. On voit l'impression que leur conduite fit sur les esprits, par le panégyrique de *Théodose*, que *Pacatus* prononça à Rome l'an 389, en présence même de *Théodose*, et un an après la mort de *Maxime*. « Nous avons vu, dit cet orateur, une nouvelle espèce de délateurs, évêques de nom, soldats et bourreaux en effet, qui non contens d'avoir dépouillé ces pauvres malheureux des biens de leurs ancêtres, cherchoient encore des prétextes pour répandre leur sang, et qui ôtoient la vie à des personnes qu'ils rendoient coupables, comme ils les avoient déjà rendues pauvres. Il y a plus : Après avoir assisté à ces jugemens criminels, après s'être repu les yeux de leurs tourmens, et les oreilles de leurs cris, après avoir manié les armes des licteurs, et trempé leurs mains dans

le sang des suppliciés, ils alloient avec ces mains toutes sanglantes, offrir des sacrifices! » L'autorité de la justice, l'apparence du bien public et la protection de l'empereur, empêchèrent qu'on ne traitât ceux qui avoient poursuivi les Priscillianistes, avec toute la sévérité que méritoient des évêques qui avoient procuré la mort à tant de personnes, qu'il falloit prêcher et non assassiner. *St. Ambroise* et plusieurs autres prélats se séparèrent de leur communion. *St. Martin* refusa d'abord de communiquer avec eux; mais il s'y détermina ensuite, pour sauver la vie à quelques Priscillianistes. Ces hérétiques devenus enthousiastes par la persécution, honorèrent comme des martyrs tous ceux de leurs frères que l'on avoit condamnés à la mort. Leurs erreurs se répandirent sur-tout dans la Galice. *Orose* se plaignoit vers l'an 400, à *St. Augustin*, que les Barbares qui étoient entrés en Espagne, y faisoient moins de ravages que ces faux docteurs. C'étoit une exagération, mais elle prouve du moins combien ils étoient accrédités. Quelques années après, l'empereur *Honorius* ordonna en 407 que les Manichéens, les Cataphrygiens et les Priscillianistes, seroient privés de tous les droits civils; que leurs biens seroient donnés à leurs parens Catholiques; qu'ils ne pourroient rien recevoir des autres, rien donner, rien acheter; que même leurs esclaves pourroient les dénoncer et les quitter pour se donner à l'Eglise; et *Théodose le Jeune* renouvela cette loi. Malgré cette sévérité, ou peut-être à cause de cette sévérité, beaucoup de Priscillianistes persistèrent dans leurs erreurs, et l'on en comptoit encore quelques-uns dans le sixième siècle, quoique la secte eût été en partie détruite par le zèle de *St. Léon* pape.

I. **PRISCUS**, fameux ingénieur qui florissoit après le milieu du second siècle de l'Eglise, sous l'empire de *Septime-Sévère*, étoit très-habile dans son art; et ce prince respecta son mérite, lorsqu'en l'an 196 de J. C., la ville de Byzance, la plus considérable de la Thrace, eût été prise. On fit mourir par l'ordre de *Sévère*, tous les magistrats et tous les soldats. La ville fut ruinée, ses murailles furent rasées, ses théâtres, ses bains et tous ses ornemens furent abattus. On vendit ensuite tous les biens des habitans, et Byzance, privée de la liberté, fut soumise comme un simple bourg à la ville de Perinthe. *Priscus* seul fut épargné dans sa personne, dans sa liberté et dans ses biens. L'empereur *Sévère* lui donna même des marques d'affection, et se servit depuis très-avantageusement de lui.

II. **PRISCUS**, frère de l'empereur *Philippe*, gouverneur de Syrie, puis de Macédoine, s'attira la haine des peuples par ses exactions. Cela ne l'empêcha pas de prendre la pourpre dans cette dernière province l'an 249, à la nouvelle de la mort de son frère; mais il en fut bientôt dépouillé, avec la vie, par *Dèce*, le meurtrier et le successeur de *Philippe*.

III. **PRISCUS**, fameux général sous *Maurice* empereur d'O-

rient, se signala plus d'une fois contre les Abares. *Phocas* ayant détrôné *Maurice* en 602, mit sa confiance dans *Priscus*, et lui donna sa fille en mariage. Mais le peuple ayant proclamé ce général Auguste, le beau-père jaloux chercha tous les moyens de perdre son gendre. *Priscus* s'en vengea en favorisant *Héraclius* qui détrôna *Phocas*. *Héraclius* fut peu reconnoissant. Un jour il demanda à quelques seigneurs de sa cour : *Contre qui péchoit celui qui outrageoit l'Empereur?..* Tous répondirent : *Contre Dieu, par qui l'Empereur est établi....* *Priscus* n'imaginant point que la question le regardât, ajouta qu'un homme coupable d'un tel crime étoit indigne de toute grace. Alors *Héraclius* lui reprocha ses révoltes et ses désobéissances. *Comment*, lui dit-il, *pourrez-vous être fidelle à un ami, puisque vous ne l'avez pas été à votre beau-père ?* En même temps il lui fit faire la tonsure monacale, et l'envoya dans le monastère de Core, où il mourut en 613. Telle fut la fin obscure d'un ambitieux, dont les talens ne rachetèrent pas les vices.

PRITZ, (Jean-George) *Pritius* et *Pritzius* théologien protestant, né à Leipzig en 1662, fut choisi en 1707, pour être professeur de théologie, conseiller ecclésiastique, et ministre à Gripswald. Il remplit ces emplois avec honneur jusqu'en 1711, qu'il fut appelé à Francfort-sur-le-Mein, pour y être placé à la tête du ministère ecclésiastique. Il y mourut le 24 août 1732, à 70 ans, aimé et estimé. Ce savant avoit été un des auteurs des Journaux de Leipzig, depuis 1687 jusqu'en 1698. On a de lui, des *Sermons*, une *Morale*, un grand nombre de *Traductions*, et d'autres ouvrages en allemand. Les principaux de ceux qu'il a composés en latin, sont : I. Une savante *Introduction* à la lecture du Nouveau Testament, dont la meilleure édition est celle de 1724, in-8.° II. *De Immortalitate hominis*, contre *Asgil* philosophe Anglois, qui avoit fait un Livre de l'*Immortalité des hommes sur la terre*, en anglois, que *Pritz* avoit traduit en allemand. III. Une bonne *Edition* des Œuvres de *St. Macaire*, en grec et en latin, Leipzig, 1698 et 1699, 2 vol. in-8.° IV. Une, non moins estimée, du *Nouveau Testament* grec, avec les diverses Leçons, des Cartes géographiques, etc. Leipzig, in-12, 1702, 1709 et 1724, V. Une *Edition* des Lettres de *Milton*, etc. VI. Nous ne citerons pas plusieurs autres ouvrages, qui ne sont presque que des compilations.

PRIVAT, *Voyez* MOLIÈRES (Joseph).

PROBA-FALCONIA, femme d'*Anicius Probus*, au quatrième siècle, mérita des éloges de *St. Augustin* et de plusieurs autres Pères de l'Eglise. Elle composa la *Vie de* JESUS-CHRIST, de divers fragmens de *Virgile* qu'elle assembla en *Centons*, Francfort, 1546. Cet ouvrage faisoit plus d'honneur à sa piété qu'à son génie... *Voy.* ANICIUS-PROBUS.

I. PROBUS, (*M. Aurelius-Valerius*) empereur Romain, originaire de Sirmich en Pannonie, fut élevé dès sa jeunesse

aux premières dignités militaires. Son père avoit été jardinier, mais s'étant mis dans la milice, il obtint le grade de tribun. Son fils obtint le même titre dès l'âge de 22 ans. Plus il s'éloignoit de la jeunesse, plus son mérite augmentoit; enfin il parvint, de dignité en dignité, jusqu'au trône. Après la mort de l'empereur *Tacite*, en 276, *Florien* son frère voulut se saisir du sceptre impérial; mais les troupes d'Orient le donnèrent à *Probus*, comme le prix de sa valeur, de son intégrité et de sa clémence. Reconnu par le sénat et par les provinces de l'empire, il marcha vers les Gaules, où les Francs, les Bourguignons, les Goths et les Vandales exerçoient les plus cruels brigandages. Il les défit dans plusieurs batailles, leur tua plus de quatre cent mille hommes, et les força à demander la paix et à payer un tribut. Vainqueur des Gaulois, il passa en Illyrie contre les Sarmates, et leur enleva tout ce qu'ils avoient usurpé. Il défit ensuite les Blemmys, peuple féroce dans le voisinage de l'Egypte. La victoire qu'il remporta sur eux, épouvanta tellement *Varanane II* roi de Perse, qu'il lui envoya des ambassadeurs avec des présens, pour lui demander la paix. Ces ambassadeurs le rencontrèrent sur de hautes montagnes proche la Perse, au milieu de ses soldats, mangeant des pois cuits depuis long-temps et du porc salé. Qui de nos généraux, de nos capitaines mêmes, pourra croire un tel fait? *Probus*, sans se détourner, dit aux envoyés du roi de Perse, que *si leur Maître ne faisoit pas une entière satisfaction aux Romains, il rendroit les campagnes de la Perse aussi rases que sa tête l'étoit*. Il ôta en même temps son bonnet, pour leur montrer une tête parfaitement chauve. Il les invita ensuite de manger avec lui s'ils avoient faim, sinon de se retirer. *Varanane*, toujours plus épouvanté, vint lui-même trouver *Probus*, qui lui accorda tout ce qu'il voulut. Les ennemis du dehors vaincus, il s'en éleva au dedans. *Jules Saturnin*, *Proculus* et *Bonose* se firent tous les trois proclamer empereurs, l'un à Alexandrie, l'autre à Cologne, et le troisième dans les Gaules; mais leur révolte n'eut point de suite. L'empire Romain jouit d'une paix générale. Ce fut pendant cette paix que *Probus* orna ou rebâtit plus de soixante et dix villes. Il occupa ses soldats à divers travaux utiles, et donna une permission générale de planter des vignes dans les Gaules et dans l'Illyrie; ce qui n'avoit point été permis universellement, depuis que *Domitien* avoit marqué les endroits où il accordoit d'en planter. Ce digne empereur faisoit des préparatifs de guerre contre les Perses qui avoient repris les armes, lorsqu'il fut massacré par des soldats, las des travaux qu'il leur faisoit entreprendre, à Sirmich, en 282, à 50 ans, après en avoir régné six et quatre mois. Le seul défaut de *Probus* fut de n'avoir pas su mêler prudemment la fermeté avec la douceur. Sa mort inspira des regrets dans tout l'empire. *Grand Dieu*, disoit le peuple, *que vous a fait la République Romaine pour lui enlever un bon Prince!* L'armée même qui s'étoit révoltée, lui éleva un monument qu'elle orna de cette

épitaphe : *Ici repose l'empereur* Probus, *vraiment digne de ce nom par sa probité. Il fut vainqueur des Barbares et des Usurpateurs.*

II. PROBUS, (*Amilius*) *Voyez* I. NÉPOS... *et* ANICIUS-PROBUS.

III. PROBUS, (*M. Valerius*) grammairien Latin dans le 2ᵉ siècle, composa plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que des fragmens, publiés dans le *Corps des anciens Grammairiens* de *Putschius*, 1605, in-4.°

I. PROCACCINI, (Camille) peintre, né à Bologne en 1546, mort à Milan en 1626, à 80 ans, entra dans l'école des *Carraches*, où il trouva des rivaux qui piquèrent son émulation, et des modèles qui perfectionnèrent ses talens. Ce peintre avoit un beau génie : il peignoit avec une liberté surprenante. Ses draperies sont bien jetées; ses airs de tête sont admirables. Il donnoit beaucoup d'expression et de mouvement à ses figures; son coloris est frais. On peut lui reprocher d'avoir souvent peint de pratique. Ce peintre a beaucoup contribué à l'établissement de l'*Académie de Peinture* de Milan, où il s'étoit retiré avec sa famille. Ses principaux ouvrages sont à Bologne, à Reggio et à Milan.

II. PROCACCINI, (Jules-César) frère puîné de *Camille*, naquit à Bologne en 1548, et mourut à Milan en 1626, à 78 ans. Ce peintre avoit un coloris vigoureux, un goût de dessin sévère et très-correct. Son génie étoit grand, vif et facile; il étudioit la nature. Sa réputation le fit nommer chef de l'académie de Peinture à Milan. Il eut une école nombreuse, et acquit une fortune considérable. On voit beaucoup d'ouvrages de ce maître à Milan et à Gènes. — *Carlo-Antonio* son frère, plus jeune que lui, quitta la musique pour la peinture. Son talent étoit le paysage; il réussissoit principalement à peindre les fleurs et les fruits.

III. PROCACCINI, (Ercole-Juniore) fils de *Carlo-Antonio*, mort en 1676, âgé de 80 ans, fut d'abord élève de son père, et s'adonna comme lui à peindre les fleurs; mais *Jules-César* son oncle lui donna des leçons et développa ses talens. Il fit beaucoup de tableaux d'histoire pour la ville de Turin. Le duc de Savoie lui fit présent d'une chaîne d'or avec son portrait.

PROCHITA, (Jean de) ainsi nommé parce qu'il étoit seigneur de l'isle de Prochita dans le royaume de Naples, eut beaucoup d'autorité sous le règne de *Mainfroi*, dans la Sicile, où il exerça les professions de médecin et de jurisconsulte. Il fut dépouillé de ses biens et de ses charges par *Charlès d'Anjou* roi de Naples et de Sicile. Animé par l'esprit de vengeance autant que par l'ambition, il entreprit de faire révolter la Sicile contre ce prince, et de la réduire sous la puissance de *Pierre* roi d'Aragon. Pour tramer ce complot plus secrétement, il se déguisa en Cordelier l'an 1280; et après avoir parcouru toute la Sicile sous cet habit, il alla à Constantinople traiter avec *Michel Paléologue*, et en obtint un secours d'argent. De là il se rendit à Rome, où il engagea le pape

à favoriser cette entreprise. Mais la mort de *Nicolas III*, l'exaltation du cardinal *de Sainte-Cécile*, que le roi *Charles* fit élire pape sous le nom de *Martin IV*, firent changer la face des affaires. *Prochita* ne renonça cependant pas à son projet. Après avoir ourdi pendant deux ans, avec des soins infatigables, son horrible conspiration, elle fut exécutée en 1282. Il convint avec les chefs des conjurés, que le lendemain de Pâques, au premier coup des Vêpres, on feroit main-basse sur tous les François. Cette exécution fut faite avec tant de rage et de cruauté, par toutes sortes de personnes séculières et ecclésiastiques, par les prêtres mêmes et par quelques religieux, qu'en peu de temps tout ce qu'il y avoit de François dans la Sicile fut tué, sans distinction d'âge, ni de sexe, ni de condition. Ils y périrent tous, à l'exception de *Guillaume des Porcelets*, gentilhomme Provençal, que les Siciliens renvoyèrent chez lui : *Voyez* PORCELETS. *Voltaire* place le massacre au jour de Pâques, dans son *Histoire générale ;* et le troisième jour de Pâques, dans ses *Annales de l'Empire*. Il dit dans le premier ouvrage, que si les conjurés avoient formé le complot des *Vêpres Siciliennes*, c'étoit dans le royaume de Naples qu'il falloit l'exécuter ; et il en conclut que ce n'étoit pas précisément ce massacre que les conspirateurs avoient résolu. Mais il oublie qu'il avoit dit dans les *Annales*, que les conjurés ne *pouvoient rien dans le royaume de Naples*, lequel *Charles d'Anjou* contenoit par sa présence et par la terreur. Il eût été à desirer que cet historien eût concilié les différentes contradictions qui se trouvent fréquemment entre son *Histoire* et ses *Annales*.

PROCHORE, *Voyez* PROCORE.

I. PROCLUS, (*Eutychius*) grammairien célèbre du 2e siècle, étoit de Sicca en Afrique. *Marc-Antonin* le *Philosophe*, dont il avoit été précepteur, le fit proconsul. *Trebellius Pollion* cite un livre de *Proclus* sur ce qu'il y avoit de plus curieux dans les pays étrangers ; mais cet ouvrage est perdu.

II. PROCLUS, (Saint) célèbre patriarche de Constantinople, disciple de *St. Jean-Chrysostôme*, s'opposa avec force aux progrès de l'erreur, et contribua beaucoup par ses vertus au triomphe de la vérité. Il nous reste de lui des *Homélies*, des *Epîtres* et d'autres écrits en grec ; Rome, 1630, in-4.° On les trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. Son style est semé de pointes et d'antithèses. Cet illustre prélat, connu par sa piété et son zèle pour la discipline ecclésiastique et l'observation des canons, mourut en 447, au bout de treize ans et trois mois d'épiscopat.

III. PROCLUS DIADOCUS, philosophe Platonicien, mort l'an de Jésus-Christ 485, étoit natif de Lycie. Il eut beaucoup de part à l'estime et à l'amitié de l'empereur *Anastase*. On dit que dans le temps que *Vitalien* assiégeoit Constantinople, *Proclus* brûla ses vaisseaux avec de grands miroirs d'airain ; mais c'est une fable sans fondement.

Proclus écrivit contre la religion Chrétienne. Il nous reste de lui des *Commentaires* sur quelques livres de *Platon*, et plusieurs autres savans ouvrages écrits en grec. Ils ont été imprimés à la suite de l'édition de *Jamblique*, à Venise, 1497, in-fol. *Allatius* a donné : *Proclus in Ptolomæi Tetrabiblos*, en grec et en latin, Leyde, 1635, in-8.° On trouve ses *Hymnes* dans le recueil de *Maittaire*. *Proclus* étoit un des plus zelés partisans du Paganisme. *Marin* de Naples a écrit sa Vie.

I. PROCOPE, d'une famille illustre de Cilicie, et parent de l'empereur *Julien*, avoit des talens et des mœurs; mais son caractère sombre, inquiet, ardent et ambitieux, lui faisoit desirer les grandes places. Après avoir rendu des services à l'état sous *Julien* et sous *Jovien*, il se retira chez les Barbares de la Chersonnèse Taurique, jusqu'au règne de *Valens*, qu'il vint se cacher à Chalcédoine. Cet empereur étant parti pour la Syrie, *Procope* se rendit à Constantinople, et se fit déclarer empereur le 28 septembre 365. Il marcha ensuite contre *Valens*. Le succès de ses armes fut si rapide, que ce prince auroit abdiqué l'empire, si ses amis ne l'en avoient détourné. L'année suivante les choses changèrent de face. *Procope* fut défait dans une campagne de Phrygie, nommée *Salutaire*, et ayant été abandonné par ses soldats, il fut conduit à *Valens*, qui lui fit trancher la tête à la fin de mai 366. Il n'étoit âgé que de 32 ans. La tête de cette idole passagère de la fortune, fut envoyée à *Valentinien* dans les Gaules.... *Voyez* ANTHEMIUS.

II. PROCOPE, PROCOPIUS, fameux historien Grec, fut long-temps professeur d'éloquence à Césarée sa patrie. Il alla à Constantinople, où il gagna la confiance de *Bélisaire* qui le prit pour son secrétaire, et le mena avec lui lorsqu'il étoit à la tête des troupes en Asie, en Afrique et en Italie. *Justinien* l'honora du titre d'*Illustre*, et lui donna la place de préfet de Constantinople. Il mourut vers la fin du règne de ce prince. Nous avons de lui : I. Une *Histoire* en huit livres. Les deux premiers contiennent la guerre des Perses, depuis la fin du règne d'*Arcadius*, jusqu'à la trente-troisième année du règne de *Justinien*. Les deux suivans décrivent la guerre des Vandales, depuis l'irruption de ces peuples en Afrique, jusqu'à l'an 649, qu'ils furent entièrement soumis aux Romains. Dans les quatre derniers, il raconte les guerres d'Italie contre les Ostrogoths, jusqu'à la mort de *Taïas* leur dernier roi. Cette Histoire est pleine de faits curieux et vrais. Le caractère des nations Barbares qui inondèrent l'empire Romain, y est bien peint. Le style de *Procope*, sans être toujours pur, ne manque pas d'élégance. II. *Histoire Secrète*, ou *Anecdotes* pour servir à la grande Histoire. *Procope*, qui avoit dit tant de bien dans celle-ci de *Justinien*, le couvre d'opprobres dans celle-là : c'est une satire dictée par la noirceur, et quoique la méchanceté puisse dire vrai, cet ouvrage renferme des faits si atroces qu'il est difficile d'y ajouter foi. L'impéra-

trice *Théodora* y est sur-tout traitée d'une manière si affreuse, que les éditeurs de ces Anecdotes se sont crus obligés d'en omettre plusieurs traits. Le Père *Maltret* Jésuite, qui dirigea, en 1662 et 1663, l'édition des Ouvrages de *Procope*, donnée au Louvre, en 2 vol. in-fol., grec et latin, en retrancha une grande partie; mais *la Monnoye* les conserva dans le premier volume du *Menagiana*. Nous avons diverses Traductions latines de l'Histoire de *Procope*, et une en françois par le président *Cousin*. *Procope* est encore auteur d'un *Traité des Edifices*, qu'on trouve dans l'édition du Louvre. *Marmontel* a voulu prouver, à la tête de son *Bélisaire*, que l'*Histoire Secrète* n'est point de *Procope;* mais ses preuves ou plutôt ses présomptions n'ont pas fait changer les savans d'opinion.

III. PROCOPE DE GAZE, rhéteur et sophiste Grec, vers l'an 560, a laissé : I. Une *Chaîne des Pères Grecs et Latins* sur *l'Octateuque*, c'est-à-dire sur les huit premiers livres de la Bible; elle parut en latin, in-fol. II. Des *Commentaires* sur les livres des Rois et des Paralipomènes, que *Meursius* a publiés en grec et en latin; Leyde, 1620, in-4.° III. Des *Commentaires sur Isaïe*, imprimés en grec et en latin, Paris, 1580, in-fol., dans lesquels il est diffus et ne s'attache pas assez au sens littéral.

IV. PROCOPE-RASE ou LE RASÉ, surnommé *le Grand*, mérita ce titre par son courage. C'étoit un gentilhomme Bohémien, qui après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Italie, en Espagne et dans la Terre-Sainte, fut tonsuré malgré lui : ce qui lui fit donner le nom de *Rase* ou de *Rasé*. Il fut même ordonné prêtre. Dégoûté de l'état ecclésiastique, il s'attacha à *Ziska* chef des Hussites, qui eut pour lui une confiance particulière. Il succéda à cet aventurier en 1424, fit de grands ravages dans la Moravie, dans l'Autriche, dans le Brandebourg, la Silésie et la Saxe; se rendit maître de plusieurs places, et d'une grande partie de la Bohême. *Sigismond* l'ayant vainement combattu, crut que ses négociations seroient plus heureuses que ses armes; il eut une entrevue avec *Procope*, qui lui demanda beaucoup et n'obtint rien. Ce rebelle déterminé à continuer la guerre, écrivit une longue *Lettre* en mauvais latin, pour solliciter les princes Chrétiens d'envoyer au concile de Basle, indiqué en 1431, leurs évêques et leurs docteurs, pour disputer avec les docteurs des Hussites, à condition de ne prendre pour fondement de leurs disputes que le texte seul de l'Ecriture. Il annonce à la fin de sa Lettre, que lui et ceux de son parti combattront pour ces quatre articles. Qu'on doit : I. Empêcher les désordres publics des prêtres et des autres ecclésiastiques. II. Réduire le Clergé à l'état de pauvreté, observé par les disciples du Seigneur. III. Laisser à tous ceux qui exercent le ministère, la liberté de prêcher de la manière, dans le temps et sur la matière qu'ils voudront. IV. Enfin, distribuer l'Eucharistie selon l'institution de J. C., c'est-à-dire sous les deux espèces. *Procope* se rendit au concile avec ses fauteurs au commencement de 1433, et y défendit avec chaleur les

quatre articles précédens. Comme on ne vouloit pas satisfaire à leurs prétentions, il en repartit fort irrité, et continua ses courses et ses ravages. *Procope* mourut en 1434, des blessures qu'il avoit reçues dans un combat. Ses *Lettres* se trouvent dans le dernier volume de la grande *Collection* des Pères *Martenne* et *Durand*.

V. PROCOPE, surnommé *le Petit*, chef d'une partie de l'armée des Hussites, accompagna *Procope le Grand*, et se trouva tué dans la même action de 1434, où cet aventurier perdit la vie. Les grandes qualités de ces deux hommes étoient dignes d'une meilleure cause.

PROCOPE-COUTEAUX, (Michel) célèbre médecin de Paris sa patrie, naquit en 1684 de *François Procope*, d'une noble famille de Palerme en Sicile, qui a, dit-on, introduit chez nous l'usage des cafés. Son esprit fut précoce, et à l'âge de neuf ans il prêcha dans l'église des Cordeliers du grand couvent, un *Sermon* en Grec de sa composition. Il avoit été ecclésiastique avant que de se consacrer à la médecine. Quoiqu'il fût bon théoricien, l'amour du plaisir lui permit peu de se livrer à la pratique. Il mourut à Chaillot en 1753, à 69 ans, avec la réputation d'un homme aimable. Un esprit vif, une humeur gaie, un caractère complaisant, faisoient oublier qu'il étoit petit, laid et bossu. L'abbé *Desfontaines* son ennemi, l'appeloit le *Thersite de la Faculté*, l'*Avorton d'Esculape*. Mais cet avorton étoit beaucoup plus recherché que son censeur. On a de lui beaucoup de *Poésies fugitives*, répandues dans différens Recueils. Il travailla à la Comédie des *Fées* et à celle de *Pygmalion* avec *Romagnesi*, et à la *Gageure* avec *la Grange*. Il donna seul l'*Assemblée*, comédie en un acte. Comme médecin il est connu par l'*Analyse du Système de la Trituration*, de M. *Hecquet*, 1712, in-12, auquel il n'est pas favorable; et par l'*Art de faire des Garçons*, in-12 : brochure frivole et peu digne d'un physicien instruit.

PROCOPIUS-ANTHEMIUS, *Voyez* I. ANTHEMIUS.

PROCORE ou PROCHORE, l'un des sept premiers diacres, et disciple des Apôtres, sous le nom duquel nous avons une *Vie de St. Jean l'Evangéliste* dans la *Bibliothèque des Pères*. Il est certain que cet ouvrage n'est pas de lui; les fables dont il est rempli le prouvent assez.

PROCRIS, *Voy.* CÉPHALE.

PROCRUSTE, *Voyez* PROCUSTE.

PROCULEÏUS, chevalier Romain, ami de l'empereur *Auguste*, se signala par sa tendresse envers ses parens. Après la mort de son père, il avoit partagé également l'héritage avec ses deux frères, *Murena* et *Scipion*; mais ils furent totalement dépouillés par la guerre civile. *Proculeïus*, pour les soulager dans leur malheur, partagea une seconde fois les biens qui lui étoient échus la première. *Plutarque* rapporte qu'*Antoine* mourant, avoit dit à *Cléopâtre* que de tous les favoris d'*Auguste*, *Proculeïus* étoit le seul à qui elle pourroit se rendre si elle y étoit forcée. En effet,

après la mort d'*Antoine*, *Auguste* envoya *Proculéïus* pour tâcher de lui amener cette reine en vie; mais il ne put la gagner.

PROCULUS, *Voy.* Romulus.

PROCULUS, (*Titus-Ælius*) né à Albenga ville de la côte de Gênes, homme fameux par son audace et son courage, avoit acquis de grandes richesses dans le vil métier de pirate. Il servit avec distinction dans les conquêtes d'*Aurélien* et de *Probus*. Son ambition lui fit prendre le titre d'empereur l'an 280, à la sollicitation de sa femme *Viturgie* et des Lyonnois. Le prétexte de sa révolte fut qu'on l'avoit salué du nom de *César* dans un divertissement, et que *Probus* ne lui pardonneroit pas d'avoir souffert cette flatterie. Cet empereur marcha en effet contre lui. *Proculus* fut trahi par les Francs auxquels il s'étoit confié, et fut livré à l'empereur qui lui fit subir à Cologne le supplice du gibet. Ce rebelle étoit adonné aux femmes et livré à la débauche la plus outrée.

PROCUSTE *ou* Procruste, insigne voleur du pays d'Attique dans la Grèce, faisoit sa demeure vers le fleuve Céphise. On dit qu'il exerçoit une étrange cruauté envers tous les passans qu'il pouvoit prendre. Après les avoir étendus sur un lit, il faisoit couper les pieds et les jambes à ceux qui étoient plus longs que ce lit, et faisoit alonger avec des cordes ceux qui n'étoient pas aussi grands. *Thésée* le fit mourir par le même supplice.

I. PRODICUS, sophiste et rhéteur de l'isle de Cos, ou selon d'autres de Chio, vers l'an 396 avant J. C., disciple de *Protagoras*, fut maître d'*Euripide*, de *Socrate*, de *Théramène* et d'*Isocrate*. Il enseigna publiquement l'éloquence à Athènes, quoiqu'il y résidât en qualité d'ambassadeur de sa patrie. Une cupidité sordide le faisoit aller de ville en ville pour y étaler son éloquence. Ce charlatan amassa de l'argent et acquit de la gloire. Thèbes, Lacédémone lui rendirent des honneurs distingués. *Prodicus* avoit ses pièces d'éclat comme les baladins de profession. Les anciens ont beaucoup parlé de sa *Harangue à* 50 *drachmes*, parce que personne ne pouvoit y assister qu'en payant cette somme. C'étoit acheter bien cher le plaisir d'entendre une *Harangue !* D'autres croient que ce prix étoit celui d'une leçon et non d'une harangue. *Socrate* dans un dialogue de *Platon*, se plaint avec son ton moqueur, « de n'être pas bien en état de discourir sur la nature, parce qu'il n'avoit pas ouï la leçon à 50 *drachmes*, qui selon *Prodicus*, instruisoit de tout le mystère. » En effet, ce sophiste avoit des discours à tout prix, depuis 2 oboles jusqu'à 50 drachmes. Quoi de plus vil ! Parmi les Ecrits de *Prodicus*, on distinguoit la fiction ingénieuse de la Vertu et de la Volupté, qui se présentent à *Hercule*, déguisées en femmes, et tâchent à l'envi de l'attirer à elles. Ce héros est enfin persuadé par la vertu, et méprise la volupté. (*Lucien* a imité cette fiction.) Les Athéniens firent mourir *Prodicus*, comme corrupteur de la jeunesse.

II. PRODICUS, chef des hérétiques appelés *Adamites*, se

fit connoître dans le second siècle par ses extravagances. La principale et celle qui a donné le nom d'*Adamites* à ses sectateurs, fut que l'homme devoit être nu, du moins dans la prière, parce qu'*Adam* avoit toujours été tel dans le temps d'innocence. L'abus que les hérétiques ont fait dans tous les temps de la Sainte-Ecriture, quand ils ont voulu en être les seuls interprètes, prouve la nécessité d'un tribunal suprême pour l'expliquer. *Voyez* I. ADAM *et* I. PEYRÈRE.

PRŒTIDES, *Voyez* PRÉTIDES.

PRŒTUS, *Voyez* DANAÉ.

PROGEN, (Jean-François) né à Toulouse en 1717, mort vers 1780, entra dans le service comme mousquetaire, et se retira ensuite dans sa patrie où il publia les ouvrages suivans : I. *Eloge de Clémence Isaure*, in-8.° II. L'*Epreuve*, conte moral. III. *Essai* de critique et contes moraux, 1764, in-12. L'auteur étoit de l'académie des jeux Floraux.

PROGNÉ, (Mythol.) fille de *Pandion* roi d'Athènes, et sœur de *Philomèle*, épousa *Térée* roi de Thrace, dont elle eut un fils nommé *Itys*. Elle fut métamorphosée en hirondelle, *Philomèle* en rossignol, et *Itys* en faisan. *Voyez* TÉRÉE *et* PHILOMÈLE.

PROMACHUS, guerrier Macédonien, fut apparemment digne par sa vaillance, d'être au nombre des capitaines d'*Alexandre le Grand;* mais s'il eut des supérieurs sous les armes, il n'en connut point, le verre en main. *Alexandre*, après une victoire, donna un repas à ses principaux officiers, auxquels il proposa un prix pour celui qui seroit le plus fort buveur. *Promachus* qui fut le coryphée de cette orgie, remporta une couronne d'or; mais son triomphe fut de peu de durée, et le lierre fit place au cyprès; car il mourut au bout de trois jours, et sa mort fut suivie de quarante-un de ceux qui lui avoient disputé la gloire de ce singulier combat.

PROMÉTHÉE, (Myth.) fils de *Japet* et de *Clymène*, et frère d'*Epiméthée*, (*Voyez* ce mot.) conçut selon la fable, le dessein de faire un homme. Pour le former, il mêla à l'argile une portion de chaque élément, en y ajoutant quelque chose des forces du corps et des passions de l'ame. Les poëtes ajoutent qu'il composa son cœur des qualités des différens animaux. Il unit ensemble la timidité du lièvre, la finesse du renard, l'orgueil du paon, la férocité du tigre, la colère et la force du lion. *Minerve* à laquelle il présenta son ouvrage, l'admira et promit pour le rendre parfait, de lui donner tout ce qu'il y avoit chez les Dieux. *Prométhée* lui ayant représenté qu'il ne pouvoit savoir ce qui lui conviendroit, s'il ne le voyoit lui-même; la déesse l'enleva au ciel, où il remarqua que tous les corps étoient animés d'un feu céleste qui leur donnoit la vie et le mouvement. Ce feu lui parut devoir produire le même effet sur son ouvrage. Il approcha donc d'une roue du Soleil une baguette de férule, et l'y ayant allumée, il descendit sur la terre et anima sa figure d'argile. *Jupiter* irrité, envoya *Pandore* sur la terre pour

y répandre tous les maux. (*Voy.* PANDORE.) Il ordonna en même temps à *Mercure* d'attacher *Prométhée* sur le mont Caucase, où un vautour mangeoit son foie à mesure qu'il renaissoit. Ce supplice dura jusqu'à ce que *Hercule* tua le vautour à coups de flèches. Les savans tirent de l'Histoire plusieurs conjectures sur l'origine de cette fable. Le docte *Bochart* en particulier, (dans son *Phaleg*, livre 1, chap. 2.) s'efforce de prouver que *Prométhée* est le même que le *Magog* dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte ; mais cette conjecture n'est pas appuyée sur des preuves décisives.

PRONAPIDE, d'Athènes, ancien poëte Grec, qui, selon *Diodore* de Sicile, fut le maître d'*Homère*. Ce fut lui qui commença à écrire de gauche à droite, au lieu que les Grecs écrivoient avant lui de droite à gauche, à la manière des Orientaux. On a attribué à ce poëte une production en vers, intitulée : *Le premier Monde*.

PRONOMUS, Thébain, fut, dit-on, l'inventeur des flûtes sur lesquelles on pouvoit jouer tous les tons. D'autres attribuent cette invention à *Diodore* de Thèbes, ou à *Antigenides* ; d'où il faut conclure qu'on n'en connoît pas le véritable auteur.

PROPERCE, (*Sextus Aurelius* PROPERTIUS) poëte Latin, naquit à Moravia ville d'Ombrie, aujourd'hui *Bevagna* dans le duché de Spolète, et mourut 19 ans avant J. C. Son père, chevalier Romain, avoit été égorgé par ordre d'*Auguste*, pour avoir suivi le parti d'*Antoine* pendant le Triumvirat. Le fils vint à Rome, et son talent pour la poésie lui mérita la protection de l'empereur et l'estime de *Mécène* et de *Cornelius-Gallus*. *Ovide*, *Tibulle*, *Bassus*, et les autres beaux esprits de son temps, se firent un honneur et un plaisir d'être liés avec lui. Il nous reste de *Properce* IV livres d'*Elégies*. Une dame appelée *Hostia* ou *Hostilia*, à laquelle il donne le nom de *Cynthie*, et qui possédoit son cœur, est le sujet de ses complaintes amoureuses. *Properce* s'appelle lui-même le *Callimaque Romain*, parce qu'il avoit imité ce poëte Grec. Comme lui il manie très-heureusement la fable. Il a su allier la finesse et la pureté de l'expression, à la délicatesse et aux charmes du sentiment. Ses Elégies accompagnent ordinairement les Poésies de *Catulle*. On les a imprimées séparement à Amsterdam, 1705, in-4°, et M. l'abbé *de Longchamps* les a traduites en françois, 1772 et 1802, 2 vol. in-8.° Peut-être qu'on n'a pas tout ce que *Properce* a écrit, ou y a-t-il eu quelque poëte de ce nom ; car *Fulgence* cite ce vers de *Properce*, qu'on ne trouve point dans ses Elégies :

Divitias mentis conficit omnis amor.

Les œuvres de ce poëte ont été découvertes tard ; le texte très-altéré a été rétabli par divers commentateurs ; l'ont-ils toujours fait avec exactitude ? On peut en douter, et dès-lors ses *Elégies* auront perdu de leurs graces originelles pour acquérir cette contrainte qu'on y remarque et un peu d'obscurité par le trop fréquent usage des ellipses dans le style. *Quintilien* dit que de son temps plusieurs préféroient *Pro-*

perce à *Tibulle*, mais il donne avec raison le prix à ce dernier.

PROPERTIA DE ROSSI. Cette dame florissoit à Bologne, sous le pontificat de *Clément VII* : elle s'adonna particulièrement à la sculpture. Elle décora la façade de l'Église de Saint-Pétrone, de plusieurs statues de marbre, qui lui méritèrent l'éloge des connoisseurs. La sculpture n'étoit point son seul talent; elle possédoit tous ceux qui ont rapport au dessin : elle peignit quelques tableaux, et grava plusieurs morceaux sur le cuivre. On rapporte que *Propertia* devint éperduement amoureuse d'un jeune homme, qui ne répondit point à sa passion; ce qui la jeta dans une langueur qui abrégea ses jours. Dans son désespoir, elle représenta en bas-relief l'histoire de *Joseph* et de la femme de *Putiphar* : histoire qui avoit quelque rapport à sa situation. Elle avoit même rendu la figure de *Joseph* parfaitement ressemblante à celle de son amant: ce fut là son dernier ouvrage et son chef-d'œuvre.

PROPETIDES, (Mythol.) femmes d'Amathonte, dans l'isle de Chypre, qui soutenoient que *Vénus* n'étoit pas Déesse. Pour les punir, elle leur fit perdre toute honte et toute pudeur, jusqu'à ce qu'elles périrent et furent changées en rochers.

PROPHÈTES, (*la Secte des*) *Voyez* KOLDE.

PROSERPINE, (Mythol.) que les Grecs appelent *Persephone*, étoit fille de *Jupiter* et de *Cérès*. Elle fut enlevée par *Pluton* pendant qu'elle cueilloit des fleurs dans les campagnes de la Sicile. *Cérès* sa mère s'en plaignit à *Jupiter*, qui lui permit de la ramener des enfers, pourvu qu'elle n'y eût rien mangé. Mais *Proserpine* y avoit goûté quelques grains de grenade : ainsi elle demeura dans l'empire infernal, en qualité d'épouse de *Pluton* et de reine de ces lieux ténébreux. Irritée contre *Ascalaphe* qui avoit assuré qu'elle avoit mangé, elle le changea en hibou. *Cérès* obtint depuis de *Jupiter*, que sa fille passeroit six mois dans les enfers avec *Pluton*, et les six autres mois sur la terre avec sa mère. On croit que c'est la même Déesse appelée *Diane* sur la terre, et la *Lune* dans le ciel, ce qui la fait nommer *Hecate Triformis*. On la représente ordinairement à côté de *Pluton*; sur un char traîné par des chevaux noirs. Les anciens croyoient que personne ne pouvoit mourir, que lorsque *Proserpine* avoit coupé le cheveu fatal.

I. PROSPER, (Saint) connu sous le nom de *Tiro Prosper*, naquit dans l'Aquitaine, au commencement du cinquième siècle. Il passa sa jeunesse dans les plaisirs et la débauche; mais les malheurs dont les peuples étoient accablés par les ravages des Barbares, lui firent ouvrir les yeux. Après avoir expié les fautes de sa vie passée par ses larmes et par ses austérités, il voulut engager les peuples à l'imiter dans sa pénitence. Il se nourrit des livres de *St. Augustin*, auquel il s'unit pour la défense de la grace contre les Semi-Pélagiens. Lorsque ces Hérétiques répandirent leurs erreurs dans les Gaules, *Prosper* les dénonça à cet illustre

évêque. Après la mort du maître, le disciple n'en fut pas moins ardent à défendre sa doctrine. Il réfuta les prêtres de Marseille, et *Cassien* leur chef qui avoit laissé glisser le Pélagianisme dans ses conférences. Ses écrits ayant excité quelques rumeurs, il alla à Rome avec *Hilaire* pour porter de concert leurs plaintes au pape. *Célestin* étoit alors sur la chaire de Saint-Pierre ; il écrivit en leur faveur aux évêques des Gaules. *St. Léon*, successeur de *Célestin*, ne témoigna pas moins d'estime à *Prosper* et se servit de lui dans les affaires les plus importantes. Ce Saint vivoit encore en 463 ; mais on ignore en quelle année il mourut, et s'il étoit évêque, prêtre ou laïque. La plus commune opinion est qu'il n'étoit point engagé dans le ministère ecclésiastique. Celle qui le fait évêque de Riès en Provence, est insoutenable. *Saint Maxime* fut élevé sur ce siége en 433, et il eut pour successeur *Fauste* qui gouverna cette église jusque vers la fin du ve siècle. *St. Prosper* qui mourut avant *Fauste* et après *Maxime*, n'a pu être évêque de Riès avant l'un ni après l'autre. Les écrits qui nous restent de *St. Prosper*, sont : I. Une *Lettre* à *St. Augustin*, et une à *Rufin*. II. Le *Poëme contre les Ingrats*. III. Deux *Epigrammes* contre un censeur jaloux de la gloire de *St. Augustin*. IV. Cent seize autres *Epigrammes* avec une préface. V. La *Réponse* aux objections de *Vincent*. VI. Le *Livre sur la Grace et le Libre-Arbitre*, contre le Collateur, c'est-à-dire *Cassien*. VII. Le *Commentaire sur les Pseaumes*. VIII. Le Recueil de 392 *Sentences* tirées des ouvrages de *Saint Augustin*. IX. Une *Chronique*, divisée en deux parties, dont la première finit en 398, et la seconde en 455. On a attribué à *St. Prosper* plusieurs écrits qui ne sont point de lui. Cet illustre défenseur de la Grace a réuni le rare talent d'écrire avec élégance en vers et en prose. Ses Poésies ont de la douceur, de l'onction et du feu. La diction en est pure et le tour aisé. S'il n'y a point répandu certains agrémens comme les Poëtes profanes, c'est qu'il ne cherchoit qu'à édifier et non à plaire; la matière d'ailleurs ne le permettoit pas. Ses ouvrages en prose sont d'un style concis, nerveux, naturel, sans affectation ni de termes ni de figures. Dans l'un et l'autre genre d'écrire, il traite son sujet avec beaucoup de force et de netteté. La meilleure édition de ses Œuvres est celle de Paris en 1711, in-folio, par *Mangeant*. Elle a été réimprimée à Rome en 1732, in-8.° *Le Maistre de Sacy* a donné une Traduction en vers françois de son *Poëme contre les Ingrats*, in-12.

II. PROSPER, écrivain ecclésiastique, aussi du ve siècle, qui, pour éviter la persécution des Vandales, avoit passé d'Afrique sa patrie, en Italie. C'est ce *Prosper* l'*Africain*, qui est auteur du *Traité de la vocation des Gentils ;* et de l'*Epître à la Vierge Démétriade*, dans l'*Appendix Augustiniana*, Anvers, 1703, in-folio. Ces deux ouvrages font honneur à sa piété et à ses connoissances. Quelques écrivains lui attribuent l'ouvrage intitulé : *De prædictionibus et promissionibus Dei*, qui se trouve dans la collection des Ouvrages

de *St. Prosper* d'Aquitaine. C'est une explication de plusieurs Prophéties relatives au Sauveur, à l'Antechrist, etc. —Plusieurs critiques distinguent des deux précédens, PROSPER TYRO de qui on a une Chronique appelée en latin *Chronicon Pithœanum* et *Imperatorium*, dont *Henri Noris* a corrigé les erreurs dans l'*Histoire Pélagienne*, tome 2, chap. 15. D'autres croient que cette Chronique est la même que celle de *St. Prosper* d'Aquitaine, mais falsifiée par un Pélagien et remplie de calomnies contre *Saint Augustin*.

III. PROSPER, (Saint) évêque d'Orléans vers l'an 454, mort vers 463, se signala par ses vertus et ses lumières.

PROSPER ALPINI, *Voyez* ALPINI.

PROSPER MARCHAND, *Voyez* II. MARCHAND.

PROST DE ROYER, (Antoine-François) avocat, né à Lyon le 29 septembre 1729, devint lieutenant général de police de Lyon, remplit cette place pendant huit ans avec beaucoup de zèle et d'intelligence, et fut le défenseur éclairé et courageux des droits de la ville. Il ne remplit pas avec moins d'honneur les places d'administrateur des hôpitaux, d'échevin, de président du tribunal de commerce, de lieutenant provincial des monnoies. Tous les étrangers illustres qui passèrent par Lyon, se firent un plaisir de le voir, tels que l'empereur, le grand duc de Russie, l'archiduc, le roi de Suède, le prince *Henri* de Prusse, etc. Différentes académies étrangères et nationales mirent son nom sur leur liste. Comme auteur, il se fit d'abord connoître par une *Lettre* in-8° *à M. l'Archevêque de Lyon*, sur le *Prêt à intérêt*; que *Voltaire* adopta dans le recueil de ses œuvres; par un *Mémoire* moins connu, mais aussi estimable sur les *Hôpitaux*; par un autre sur la conservation des enfans trouvés; par des *Lettres* sur l'administration de la municipalité de Lyon. Les vues en sont grandes et utiles. Il est fâcheux que bornés à l'intérêt local, elles aient été peu répandues; par un *Mémoire* très-bien écrit sur l'allaitement des enfans, et l'établissement des bureaux de nourrices. Il avoit entrepris ensuite une nouvelle édition entièrement refondue, du *Dictionnaire des Arrêts* de *Brillon*. Il avoit déjà donné quatre vol. in-4° de cet ouvrage important, lorsqu'il mourut à Lyon le 21 septembre 1784. Son recueil n'est pas une simple compilation; il y a de la profondeur dans les idées et de l'énergie dans le style. On peut lui reprocher cependant de s'être trop abandonné à la manie de semer des vues systématiques, et des réflexions déclamatoires dans une matière où il auroit fallu se borner aux notions précises et nécessaires. A des talens et des connoissances étendues, l'auteur joignoit une ame généreuse, un cœur sensible et un caractère honnête. On trouvoit dans lui une bonhommie et une simplicité de mœurs qui étonnoit et plaisoit d'autant plus qu'elle contrastoit entièrement avec son maintien, sa manière d'être dans la société, et l'égoïsme de ses expressions le seul qu'on eût à lui reprocher, mais celui que

l'amour propre des autres pardonne le moins. Le prince *Henri* de Prusse l'honora de son amitié. L'éloge de *Prost de Royer* par *Barou du Soleil* a été imprimé, et son portrait a été gravé par *Boyli* artiste Lyonnois.

PROTAGORAS, philosophe Grec, natif d'Abdère, exerça d'abord le métier de crocheteur. *Démocrite* l'ayant rencontré chargé de fagots arrangés dans un équilibre géométrique, conçut une idée avantageuse de son esprit, et le mit au nombre de ses disciples. *Protagoras* tiré de la misère, ouvrit bientôt son cœur à un orgueil insupportable. Il osa attaquer la Divinité, et nia l'existence d'un Être suprême ou du moins la mit en problême. *Je ne puis assurer*, disoit-il dans un de ses ouvrages, *s'il y a des Dieux ou s'il n'y en a point : parmi les choses qui m'empêchent de le savoir, je compte en premier lieu les doutes qu'on forme sur ce sujet, et la brièveté de la vie des hommes*. Cet ouvrage impie fut condamné aux flammes par les magistrats d'Athènes, qui chassèrent l'auteur comme une peste publique. Le blasphémateur parcourut alors les isles de la Méditerranée, et mourut en allant en Sicile, dans un âge très-avancé, vers l'an 400 avant J. C. Il fut, dit-on, le premier qui déshonora la philosophie, en donnant ses leçons pour de l'argent. *Protagoras* plutôt sophiste que philosophe, avoit l'esprit moins solide que subtil. Il raisonnoit ou plutôt il déraisonnoit en dilemme. Il s'appliquoit de préférence à fournir des argumens captieux, pour faire gagner une mauvaise cause. Une de ses opinions étoit que l'*Ame n'étoit pas différente des sens*, et que *tout ce qu'ils représentoient étoit véritable*... *Aulu-Gelle* rapporte un procès fort singulier entre ce *Protagoras* et un de ses disciples, appelé *Evathle*. Celui-ci, pressé d'un vif desir de se rendre un célèbre avocat, s'adresse à *Protagoras*. On convient du prix, (car c'étoit toujours par où ces sortes de maîtres commençoient ;) et le rhéteur s'engage à révéler à *Evathle* les plus secrets mystères de l'éloquence. Le disciple, de son côté, paye sur-le-champ la moitié du prix convenu, et remet le payement de l'autre jusqu'après le gain de la première cause qu'il plaidera. *Protagoras*, sans perdre de temps, étale tous ses préceptes et après un grand nombre de leçons, prétend avoir mis son disciple en état de briller dans le barreau, et le presse d'y faire essai de son savoir. *Evathle*, soit timidité, soit par une autre raison, traîne toujours en longueur, et s'obstine à ne pas vouloir exercer son nouveau talent. Le rhéteur, las d'un refus si opiniâtre, le traduit devant les juges. Là, sûr de la victoire, quel que puisse être le jugement, il insulte au jeune homme. *Car*, lui dit-il, *si la sentence m'est favorable, elle vous oblige de me payer ; si elle m'est contraire, elle vous fait gagner votre première cause, et vous rend aussitôt mon débiteur par les loix de notre convention*... *Evathle* répliqua sur-le-champ : *J'accepte l'alternative. Si l'on juge pour moi, vous perdrez votre cause ; si l'on prononce en votre faveur, la convention m'absout : je perds ma cause pre-*

mière, et dès là je suis quitte. Les juges embarrassés par cette captieuse alternative, laissèrent la question indécise; et firent vraisemblablement repentir *Protagoras* d'avoir si bien instruit son disciple.

PROTÉSILAS, fils d'*Iphiclus* roi d'une partie de l'Épire, avoit épousé *Laodamie* dont il fut si passionnément aimé qu'elle fit faire sa statue après sa mort, pour la coucher dans son lit. L'Oracle lui avoit prédit qu'il mourroit à Troye; malgré cette prédiction il s'embarqua avec les autres princes Grecs. Mais dès qu'il fut à terre, il tomba le premier sous les coups d'*Hector*.

PROTHÉE *ou* PROTÉE, (Mythol.) Dieu marin, fils de l'*Océan* et de *Téthys*, suivant quelques Mythologistes, ou de *Neptune* et de *Phœnice* suivant d'autres, étoit chargé de conduire et de faire paître les troupeaux marins du Dieu des eaux. Il avoit reçu en naissant la connoissance de l'avenir, avec le pouvoir de changer de corps ou de prendre toutes les formes qu'il voudroit. Comme on accouroit de toutes parts pour le consulter, il se déroboit aux yeux; et quand il étoit découvert, il avoit recours à mille métamorphoses pour éluder l'importunité pressante des curieux. Plus il étoit léger, souple et versatile pour éblouir ou effrayer, plus on devoit redoubler d'efforts et de fermeté pour le retenir: alors épuisé de fatigues, il revenoit à sa première figure et satisfaisoit le desir des consultans. Il parut en spectre devant ses enfans *Thmolus* et *Télégone*, géans d'une atrocité inouie, qu'il avoit eus de sa femme *Toronne*, et les épouvanta si fort qu'il les corrigea de leur cruauté.... On a donné diverses explications à la fable de *Prothée*, dont aucune n'est satisfaisante.

PROTHÉE, *Voy.* PÉREGRIN, *et* MÉLANCHTHON.

PROTOGÈNE, peintre de Caune ville située sur la côte méridionale de l'isle de Rhodes, florissoit vers l'an 328 avant J. C. Il fut réduit par son indigence à peindre des vaisseaux. *Aristote* avec qui il étoit parfaitement lié d'amitié, voulant le tirer de ce genre indigne de lui, lui proposa les batailles d'*Alexandre le Grand;* mais *Protogène* crut ce travail au-dessus de ses forces. *Apelles* étant venu voir ce peintre, fut étonné de la grandeur de son talent, et indigné de ce que les Rhodiens n'en connoissoient point le prix; il offrit d'acheter ses tableaux; mais cette proposition s'étant répandue dans le public, les compatriotes de *Protogène* ouvrirent les yeux sur son mérite, et payèrent ses ouvrages comme ils le méritoient. *Démétrius* ayant assiégé Rhodes, ne voulut point mettre le feu à un quartier de la place, quoique ce fût le seul moyen de s'en emparer; parce qu'il apprit que c'étoit en cet endroit que *Protogène* avoit son atelier. Le bruit des armes ne put distraire l'artiste; et comme le vainqueur lui en demanda la raison: *C'est que je sais*, répondit-il, *que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens et non aux Arts.* Le tableau le plus célèbre de ce peintre, étoit l'*Ialyse* chasseur fameux, qui

passoit pour être un petit-fils du *Soleil* et le fondateur de Rhodes. Il employa sept années à ce morceau; et pendant tout ce temps, il prit un régime de vie extrêmement sobre, afin d'être plus capable de réussir. Cependant tant de précaution pensa lui être inutile. Il s'agissoit de représenter dans ce tableau un chien tout haletant et la gueule pleine d'écume; depuis long-temps il y travailloit et n'en étoit jamais content. Enfin, de dépit il jette dessus l'ouvrage l'éponge dont il s'étoit servi pour effacer. Le hasard fit ce que l'art n'avoit pu faire; l'écume fut représentée parfaitement, et l'animal ainsi rendu fit l'admiration des connoisseurs. Cet artiste peignoit avec beaucoup de vérité. Il finissoit extrêmement ses ouvrages, et c'étoit même un défaut que lui reprochoit *Apelles*. On sait de quelle manière ces deux peintres célèbres firent connoissance. *Apelles* arrivé à Rhodes, alla chez ce peintre, et ne l'ayant point rencontré, il esquissa d'une touche légère et spirituelle, une petite figure. *Protogène* de retour, ayant appris ce qui s'étoit passé, s'écria dans le transport de son admiration : *Ah ! c'est Apelles*... et prenant à son tour le pinceau, il fit sur les mêmes traits un contour plus correct et plus délicat. *Apelles* revint, et ne trouva point encore *Protogène*. On lui montra ce qu'il venoit de faire : *Apelles* se sentit vaincu; mais ayant fait de nouveaux traits, *Protogène* les trouva si supérieurs aux siens, que, sans s'amuser inutilement à joûter contre un si redoutable rival, il courut dans la ville chercher *Apelles*, le trouva, et contracta depuis avec lui l'amitié la plus intime.

PROTOGÉNIE, (Mythol.) fille de *Deucalion* et de *Pirrha*. *Jupiter* eut d'elle *Ethlius* qu'il plaça dans le ciel, d'où ce demi-dieu fut précipité dans les enfers, pour avoir manqué de respect à *Junon*.

PROU, (Jacques) sculpteur mort en 1706, à 51 ans. On a de lui une *Vénus* qui se voit dans les jardins de Versailles.

PROVENCHÈRE, (Siméon) médecin François, né à Langres vers 1552, exerça sa profession à Sens, fut nommé par cette ville aux états généraux de 1614, et mourut en 1617. Il a publié : I. *Histoire d'un prodigieux Enfant pétrifié*, 1582, in-8.° II. *Discours sur un Enfant qui n'a bu ni mangé depuis trois ans*, 1614, in-8.° III. Il avoit mis en vers latins les *quatrains de Pibrac* et les *Aphorismes* d'*Hippocrate*.

PROVENZALE, (Marcel) peintre Italien, né en 1575, a peint l'histoire et le portrait, et s'est rendu sur-tout célèbre par des ouvrages en mosaïque exécutés avec autant d'éclat que de goût.

PROVENZALIS, (Jérôme) médecin de *Clément VIII*, puis archevêque de Sorrento, étoit de Naples. Il fit honneur à sa patrie par ses connoissances. Il mourut en 1612, après avoir gouverné son diocèse avec sagesse. On a de lui un *Traité des Sens*, en latin, Rome, 1597, in-4°, dans lequel on voit que son siècle étoit plus avancé dans les notions de la physique qu'on ne le croit communément.

PROVIDENCE, (Mythol.) Elle avoit un temple dans l'isle de Délos. On la trouve représentée sous la figure d'une femme âgée et vénérable, tenant une corne d'abondance d'une main, et les yeux fixés sur un globe vers lequel elle étend une baguette qu'elle tient de l'autre main. Les Romains en avoient aussi fait une divinité, à laquelle ils donnoient pour compagnes les déesses *Antevorta* et *Postvorta*.

I. PRUDENCE, (Mythol.) PRUDENTIA, divinité allégorique qu'on représente avec un miroir entouré d'un serpent, et quelquefois une lampe à la main.

II. PRUDENCE, (*Aurelius* PRUDENTIUS *Clémens*) né à Saragosse en Espagne l'an 348, fut successivement avocat, magistrat, homme de guerre, et se distingua dans toutes ces professions. Son mérite lui procura un emploi honorable à la cour de l'empereur *Honorius* : mais on ne sait rien de plus particulier sur sa vie ou sur sa mort. On sait seulement que le préfet *Symmaque* ayant demandé à *Valentinien II*, au nom du sénat, le rétablissement de l'autel de la Victoire, et les revenus des temples Païens que *Gratien* avoit confisqués, *Prudence* fit contre lui deux Livres qui nous restent encore. Les meilleures éditions de ses *Poésies* sont : celle d'*Elzevir*, in-12, 1667, à Amsterdam, avec les notes de *Nicolas Heinsius* ; et celle de 1687, in-4°, à Paris, *ad usum Delphini*, par les soins du P. *Chamillard* Jésuite. Celle-ci est rare. La Vie de *Prudence* est dans la plupart des éditions, mais on l'a omise dans celle de 1667. Ses Poëmes sont : I. *Psychomachia* ou Du combat de l'Esprit. II. *Cathemerinon*, Hymnes pour tous les jours de fêtes des Martyrs. III. *Apotheosis*, De la divinité contre les Hérétiques. IV. *Hamartigenia*, De l'origine des Péchés. V. *Peri Stephanon* ou *Des couronnes* des Martyrs, composé de quatorze Hymnes. *Le Clerc*, fameux critique Protestant, fait sur ce livre l'observation suivante : « Il paroît clairement par plusieurs endroits de ces Hymnes, que depuis ce temps-là on invoquoit les Martyrs, et qu'on croyoit qu'ils avoient été établis de Dieu, patrons de certains lieux. Quelques Protestans qui se sont imaginés que l'on doit joindre à l'Écriture la tradition des quatre ou cinq premiers siècles, ont nié que l'on invoquât les Saints dans le quatrième siècle ; mais ils ont eu tort de se former un système en idée, avant que d'être bien instruits des faits, puisqu'on peut les convaincre de celui-ci par divers endroits de *Prudence*. » (*Biblioth. Univ. et Hist. t.* 12.) *Prudence* est plus estimable encore par son zèle pour la religion que par la beauté de ses Poésies. Il y a dans ses vers beaucoup de fautes de quantité, et l'orthodoxie n'y est pas toujours scrupuleusement gardée. Il faut cependant convenir que l'on rencontre dans ses ouvrages quelques morceaux où il règne du goût et de la délicatesse. Son Hymne sur les saints Innocens, *Salvete, flores Martyrum*, est de ce nombre.

PRUDENCE LE JEUNE, *Voy.* GALINDON.

PRUSIAS, roi de Bithynie, étoit sur le point d'entrer dans

la ligue d'*Antiochus* contre les Romains auxquels sa politique l'avoit rendu redoutable, lorsque le sénat l'en détacha par ses ambassadeurs. Il tourna ensuite ses armes contre *Eumène* roi de Pergame, et le vainquit dans plusieurs occasions, par l'adresse et le courage d'*Annibal* qui s'étoit réfugié chez lui. Il ternit entièrement l'éclat de ses victoires, par l'ingratitude dont il paya celui qui les lui avoit remportées. Les Romains lui ayant proposé de leur livrer ce héros, il étoit près de le faire, lorsqu'*Annibal* s'empoisonnant lui épargna ce crime, 183 ans avant J. C. Ce lâche monarque se rendit à Rome l'an 167, et y fut reçu magnifiquement; mais ce fut par des bassesses d'esclave qu'il obtint ces honneurs. Il alla au-devant des députés envoyés pour le recevoir, la tête rasée, avec le bonnet, l'habit et la chaussure des affranchis. *Voici*, leur dit-il, *un de vos serviteurs prêt à tout faire et à tout entreprendre pour vous*. Lorsqu'il parut devant le sénat assemblé, il baisa le seuil de la porte. Il appela les sénateurs des *Dieux*, et tout roi qu'il étoit, il tint des discours qui auroient déshonoré un homme d'une condition servile. De retour dans ses états, il déclara la guerre à *Attale* roi de Pergame, le vainquit, s'empara de la capitale de ses états, et fut contraint par les Romains à rendre tout et à faire des réparations au vaincu. Cette paix conclue l'an 154 avant J. C., et l'extrême cruauté de *Prusias*, le rendirent l'exécration et le mépris de ses sujets. Ce n'étoit, dit un historien, par la taille qu'une moitié d'homme, et par le courage qu'une femme. Ennemi des belles-lettres, de la philosophie et des autres connoissances qui adoucissent les mœurs, il avoit autant de grossièreté dans l'esprit que de bassesse dans le cœur. Les peuples révoltés mirent sur le trône son fils *Nicomède*. *Prusias*, dès le premier moment de la révolte, avoit mis son espérance dans les Romains; mais désespéré de ce qu'ils n'envoyoient que des ambassadeurs au lieu de soldats, il s'enfuit en Nicomédie, où il fut tué près de l'autel de *Jupiter* l'an 148 avant l'ère Chrétienne. Ce fut par son fils lui-même, si l'on en croit *Tite-Live*.

PRYNNE, (Guillaume) jurisconsulte Anglois, né à Swainswich près de Bath en 1600, s'éleva avec violence contre les épiscopaux. Ils feignirent de mépriser ses invectives. Mais *Prynne* ayant publié en 1633 son *Histrio-Mastix* ou *le Fouet des Histrions*, livre où il ne ménageoit ni les comédiens, ni ceux qui jouoient la comédie; les épiscopaux se servirent du crédit de la reine qui aimoit ces amusemens, pour le faire enfermer à la tour de Londres. La Chambre étoilée lui fit son procès; le livre fut condamné à être brûlé par la main du bourreau, et l'auteur à avoir les oreilles coupées. Un autre libelle qu'il publia en 1637 contre l'archevêque *Laud*, lui attira une pareille sentence, et on lui coupa ce qui lui restoit d'oreilles. Ce traitement le fit regarder par les presbytériens comme un martyr de la bonne cause; ils obtinrent son élargissement en 1640 et Newport le nomma député de la Chambre des communes dans le parlement assem-

blé contre le roi. Après avoir, pendant quelque temps, fait paroître beaucoup d'animosité contre ce prince, il rougit de sa frénésie et de celle des Anglois. Il s'en expliqua ouvertement, et *Cromwel* le fit mettre en prison. Il y composa un petit Livre pour détourner le parlement de faire le procès au roi. Après la mort du protecteur, *Charles II* dont *Prynne* avoit favorisé le rappel, lui donna la garde des archives de la tour de Londres avec cinq cents livres sterling de pension. Il mourut à Lincoln's-inn, le 24 octobre 1669, âgé de 69 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé et qui se trouve dans le *Sylloge variorum Tractatuum*, imprimé en 1649, on a de *Prynne* : I. La *Vie* des Rois *Jean II*, *Henri III* et *Édouard I*, in-folio, en anglois. Il y défend le pouvoir suprême des rois, après l'avoir attaqué long-temps. II. L'*Histoire de Guillaume Laud* archevêque de Cantorbery, in-folio, en anglois. III. *Antiquæ Constitutiones Regni Anglici sub* Joanne II, Henrico III *et* Eduardo I, *circa Jurisdictionem Ecclesiasticam*, Londres, 1672, 2 vol. in-fol. Ce Recueil tiré des archives de la cour de Londres, est d'autant plus estimé qu'il n'est pas commun. IV. plusieurs ouvrages de *Théologie* et de *Controverse*, où il y a beaucoup d'érudition et peu de jugement. *Voltaire* peint l'auteur « comme un homme scrupuleux à outrance, qui se seroit cru damné s'il avoit porté un manteau court au lieu d'une soutane, et qui auroit voulu que la moitié des hommes eût massacré l'autre pour la gloire de Dieu et de la *propangada fide*. » Il y a du vrai dans ce portrait, quoique les traits en soient exagérés.

PRZIBRAM, (Jean) pasteur de la paroisse de Saint-Gilles de Prague, et professeur en théologie de l'université de cette ville, mort l'an 1447, eut un grand crédit parmi les Hussites. Ayant abjuré leurs erreurs, il écrivit contr'eux un Traité, où il établit avec fondement, entr'autres choses, qu'*il n'est pas permis aux Prêtres de porter les armes ni de faire la guerre*. Mais dans la *Profession de Foi* qu'il dressa depuis sur la Trinité, à la tête de l'université, il montra que pour avoir abjuré le Hussitisme, il n'en étoit pas plus Catholique, ou qu'il étoit retourné à ses erreurs. On trouve ses Ouvrages dans l'*Histoire des Hussites* de *Cochlée*.

PRZISCOVIUS, (Samuel) gentilhomme Polonois et conseiller de l'électeur de Brandebourg, suivit une partie des sentimens de *Socin*, dont il écrivit la *Vie* en latin, et fut chassé de la Pologne avec les autres partisans de cet hérétique. Ses Ouvrages sont dans la *Bibliothèque des Frères Polonois*, 1656, 9 vol. in-fol. Il termina sa carrière en Prusse en 1670, à 80 ans.

PSALMANASAR, (George) imposteur hardi, mort à Londres en 1763, à l'âge d'environ 65 ans, naquit dans une des parties méridionales de la France. Après avoir fait ses études chez des moines, il se dégoûta du jargon de l'école, et entra pour précepteur chez une dame, nouvelle *Putiphar*, qui trouvant en lui un autre *Joseph*, le chassa de chez elle. Il erra ensuite dans diverses

provinces de France, où il joua tantôt le rôle de Catholique-Romain, persécuté par un père Protestant; tantôt celui de Catholique-Irlandois; persécuté par ses compatriotes. Ennuyé de ce rôle, il en imagine un autre. A l'aide de ce qu'il avoit lu et entendu raconter des peuples des Indes, il se fait un alphabet de caractères singuliers, s'exerce à parler un langage nouveau, et ayant arrangé dans sa tête un système de mœurs, de religion et de police extraordinaire, il se donne pour Japonois converti au Christianisme : il parcourut ainsi quelques provinces d'Allemagne et de Flandre; mais ce nouveau masque ne réussissant pas, il fut contraint de se faire soldat dans un régiment Écossois. Le chapelain de ce régiment, résolu de tirer parti pour lui-même des artifices de cet imposteur, entreprit d'en faire un prosélyte de l'église Anglicane, et réussit avec une extrême facilité. Il l'employa ensuite à traduire, dans la prétendue langue Japonoise, le *Catéchisme Anglican*. Le chapelain, après avoir raconté à l'évêque de Londres la fable du soi-disant Japonois comme une vérité, fit présent au prélat du manuscrit. Celui-ci le fit placer comme une rareté dans sa bibliothèque, et récompensa le fourbe en lord curieux. Peu de temps après, *Psalmanasar* composa son fameux Roman, intitulé : *Relation de l'Isle Formose*. Cette fable partagea les esprits pendant un temps, et on en fit des éditions en diverses langues. Nous en avons une en françois, in-12, qui a été recherchée. Enfin cet imposteur se mit à étudier, apprit les langues Orientales, et se rendit si habile dans l'hébreu, qu'il fut mis au nombre de ces savans à qui nous devons une compilation savante, mais quelquefois informe, et mal digérée, d'une *Histoire universelle*, en 38 volumes in-4.° La plus grande partie de l'Histoire ancienne est de lui. *Psalmanasar* après avoir passé ses dernières années dans la retraite et l'étude, finit par un trait de sincérité. Sur le point de mourir, il donna un manuscrit pour être publié après sa mort : c'est l'*Histoire* de sa vie, écrite en anglois, et imprimée à Londres en 1764, in-8.°

PSAMATHÉ, (Mythol.) fille de *Crotopus* roi d'Argos, épousa secrétement *Apollon*. Elle en eut un fils qu'elle cacha dans les bois, où il fut dévoré par des chiens. *Apollon* irrité de la mort de l'enfant, envoya contre les Argiens le monstre *Pœna*, qui leur causa bien des alarmes. *Psamathé* fut révérée comme une déesse. *Voy.* Pœna.

PSAMMÉNITE, roi d'Égypte, monta sur le trône après *Amasis* son père vers l'an 526 avant J. C. *Cambyse* lui déclara la guerre, l'attaqua devant Peluse, mit son armée en fuite et s'empara de la ville. Le vainqueur profitant de la superstition des Égyptiens, avoit mis à la tête de son armée les animaux que ce peuple honoroit comme ses dieux; ce qui empêcha les Égyptiens de se défendre comme ils l'auroient pu. *Psamménite* fut défait dans un second combat; la ville de Memphis où il s'étoit retiré fut assiégée et prise en fort peu de temps. *Cambyse* traita *Psamménite* avec douceur, et lui assigna un entretien honnête;

mais ayant appris que ce prince prenoit des mesures secrètes pour remonter sur le trône, il le fit mourir. *Psamménite* ne régna que six mois.

PSAMMITIQUE *ou* PSAMMÉTIQUE, roi d'Égypte, né à Saïs capitale de la Basse-Égypte, étoit fils de *Bocchoris* qui fut tué par *Sabacon* roi d'Éthiopie, lorsque celui-ci s'empara de l'Égypte. Il auroit eu le même sort que son père s'il ne se fût sauvé en Syrie. Après la retraite de *Sabacon* on rappela *Psammitique*, et il fut l'un des douze seigneurs Égyptiens qui partagèrent entre eux le gouvernement d'Égypte. Ses collégues jaloux de sa gloire et de ses richesses, le reléguèrent dans des marais voisins de la mer, où il vécut avec tranquillité, jusqu'à une descente que des Ioniens et des Cariens firent dans ses états. Ayant trouvé le moyen de s'accommoder avec eux et de se les attacher, il les joignit à son armée, et livra à ses ennemis une grande bataille qu'il gagna près de Memphis, l'an 670 avant J. C. Par cette victoire, *Psammitique* devint maître de toute l'Égypte. Il donna des terres à habiter aux Grecs qui l'avoient secouru, ouvrit à leurs compatriotes l'accès de son pays, et se servit d'eux pour bannir de ses états la barbarie, pour y faire fleurir le commerce, et pour élever les jeunes Égyptiens dans la connoissance des arts et des sciences. On assure qu'il fut le premier roi d'Égypte qui introduisit l'usage de boire du vin en ce pays; qu'il fit chercher les sources du Nil; qu'il prit la ville d'Azoth, après un siége fameux qui dura 29 ans; et qu'il empêcha, par ses présens et par ses prières, une armée innombrable de Scythes de fondre dans son domaine. Il mourut vers l'an 616 avant J. C., et fut enterré à Saïs, dans le temple de *Minerve*. *Nechao* son fils lui succéda. Il est bon de dire ici que son mariage avec la fameuse *Rodope* est tout-à-fait dénué de vraisemblance. Le seul récit de cette aventure romanesque en démontre le ridicule. Un jour que cette courtisane se baignoit, un aigle fondit sur ses habits, enleva une de ses mules, la porta à Memphis où il la laissa tomber sur les genoux de *Psammitique*, qui rendoit alors la justice à son peuple. Ce prince, plus charmé encore que surpris, et jugeant par le soulier de la beauté de celle qui le portoit, fit chercher avec grand soin l'objet inconnu de son amour, et après en avoir fait l'heureuse découverte, il lui fit partager sa couche et son trône. Voilà ce que nous rapportons d'après le bon *Hérodote*, en donnant ce récit pour ce qu'il est, pour une fable.

PSAPHON, (Mythol.) Lybien, qui, voulant se faire reconnoître pour un Dieu, amassa un grand nombre d'oiseaux. Il leur apprit à répéter ces mots : *PSAPHON est un grand Dieu !* Quand il les crut assez instruits, il les lâcha sur des montagnes, qu'ils firent retentir de ces mêmes mots. Les habitans de Lybie, frappés de ce prétendu prodige, regardèrent *Psaphon* comme un Dieu, et lui décernèrent les honneurs divins.

PSCHERNING, poëte Allemand, dont les odes sont estimées dans sa patrie, vivoit à la fin du 17e siècle.

PSEAUME, (Nicolas) fils d'un simple laboureur de Chaumont-sur-Aire bourg du diocèse de Verdun, dut son élévation à un de ses oncles, abbé de Saint-Paul de Verdun, qui l'éleva avec soin et lui résigna son abbaye en 1538. Il fut pourvu de l'évêché de Verdun en 1548, par la résignation que lui en fit le cardinal *Jean de Lorraine*. Il assista en cette qualité au concile de Trente, et s'y signala par son éloquence. On a de lui : I. Un *Journal* de ce qui s'est fait au concile de Trente; ouvrage curieux qui a été donné au public par le Père *Hugo* Prémontré, dans son Recueil intitulé : *Sacræ antiquitatis monumenta*. II. Un écrit intitulé : *Préservatif contre le changement de Religion*, Verdun, 1563, in-8° : ouvrage qui conserva à l'Eglise quelques-uns de ses enfans, disposés à s'en séparer. Quelques écrivains lui attribuent la fameuse réponse : *Utinam ad galli cantum Petrus resipisceret!* mais le plus grand nombre en fait honneur à DANÈS. (*Voy.* ce dernier mot.) *Pseaume* mourut le 10 Août 1575, dans sa ville épiscopale, emportant avec lui les regrets de ses ouailles.

PSELLUS, (Michel) auteur Grec, sous le règne de l'empereur *Constantin Ducas*, qui le fit précepteur de son fils *Michel Parapinace*, laissa quelques ouvrages. I. *De quatuor Mathematicis Scientiis*, Basileæ, 1556, in-8.° II. *De Lapidum virtutibus*; Tolosæ, 1615, in-8.° III. *De operatione Dæmonum*, græco-latinè, Parisiis, 1623, in-8°; Kiloni, 1688, in-12; et dans la *Bibliothèque* des Pères : ce Traité a été traduit en françois par *Gaulmin*. IV. *De victûs ratione libri duo*, Basle, 1529, in-8°, traduit par George Valla. V. *Synopsis Legum, versibus græcis edita, cum latinâ interpretatione Fr. Bosqueti*, Paris, 1632, in-8.° *Psellus* fut enveloppé dans la disgrace de *Michel Parapinace*, qui fut détrôné par *Nicéphore Botoniate*, en 1078. On le dépouilla de ses biens, et on le relégua dans un monastère où il mourut la même année.

PSYCHÉ, (Mythol.) est un mot grec qui signifie *Ame*. Les Païens en avoient fait une Divinité, dont on a raconté bien des fables. *Cupidon* l'aima, et la fit transporter par *Zéphire* dans un lieu de délices, où elle demeura long-temps avec lui sans le connoître. *Vénus* jalouse de ce qu'elle avoit séduit son fils, la persécuta tant qu'elle la fit mourir. *Jupiter* lui rendit la vie, et lui donna l'immortalité en faveur de *Cupidon*. On la représente avec des ailes de papillon aux épaules, pour exprimer en quelque sorte la légèreté de l'ame; car le papillon en étoit le symbole, et lorsqu'on peignoit un homme mort, on représentoit un papillon qui paroissoit être sorti de sa bouche, et s'envoloit en l'air. Un excellent tableau de *Gérard* exposé à Paris dans l'un des derniers Sallons, représente *Psyché* et l'*Amour*. « Les deux figures, a-t-on dit, sont posées dans le goût antique, et si bien qu'on les croiroit imitées d'une médaille. L'expression ne laisse rien à desirer : ce n'est dans la figure de *Psyché*, ni la stupidité d'une ame qui ne sentira jamais, ni la légèreté sémillante de celle que le sentiment agite à son insçu

et à laquelle il ne manque que de connoître la cause de son émotion pour n'être plus l'innocence... Il y a dans l'embrassement de l'Amour je ne sais quoi de léger et de mystérieux qui donne l'idée du souffle créateur. Cet Amour, à physionomie noble et grave, est tel que l'exigeoit le sujet, et qu'on le trouve dans les poëtes et dans les philosophes de l'antiquité lorsqu'ils représentent ce dieu comme le principe de l'ordre et l'ame de l'univers. » Ce beau tableau a été gravé. Nous avons une tragédie-ballet de *Psyché*, par *Molière* aidé par *Pierre* CORNEILLE.

PTOLÉMÉE, *ou*

I. PTOLOMÉE-LAGUS *ou* SOTER, roi d'Egypte, étoit fils d'*Arsinoë*, concubine de *Philippe* de Macédoine. Ce prince la maria dès qu'elle fut enceinte, à *Lagus* homme de basse extraction, qui fut depuis l'un des gardes d'*Alexandre le Grand*. *Ptolomée* élevé à la cour de ce conquérant, devint l'un de ses plus intimes favoris et eut grande part à ses conquêtes. Après la mort d'*Alexandre*, *Ptolomée* eut l'Egypte en partage, dans la distribution qui fut faite de ses états, l'an 323 avant J. C. Quoiqu'il ne prît point encore le titre de *Roi*, c'est toutefois de ce temps qu'il faut compter les années de l'empire des nouveaux rois d'Egypte, surnommés *Lagides*. Le premier soin de *Ptolomée* fut de profiter des troubles de Cyrénaïque en Lybie, pour s'en rendre maître. *Perdiccas* régent du royaume de Macédoine, se préparoit en même temps à marcher contre lui; mais la réputation que *Ptolomée* s'étoit faite par sa douceur, son équité, sa sagesse et sa modération, attira beaucoup de monde dans son parti. *Perdiccas* fut vaincu et massacré par sa propre armée, qui offrit la régence de l'empire à son rival. *Ptolomée* refusa ce titre, qu'il regardoit comme plus dangereux qu'utile à ses intérêts. Pour s'assurer la possession de l'Egypte par la conquête des provinces voisines, il se rendit maître de la Célosyrie et de la Phénicie par ses généraux, entra dans la Judée, prit Jérusalem, et emmena plus de 100,000 captifs en Egypte, du nombre desquels il choisit 30,000, à qui il donna la garde des places les plus importantes de ses états. Il invita aussi les Juifs à venir s'établir dans Alexandrie pour achever de la peupler, et il leur accorda le droit de bourgeoisie. *Ptolomée* passa ensuite dans l'isle de Chypre, et s'en rendit maître. De là il alla mettre le siége devant Gaza, défendue par *Démétrius*, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vainqueur donna non-seulement au vaincu la permission de faire enterrer ses morts, mais il ne garda aucun prisonnier, et lui renvoya tous ses bagages sans rançon. Cette victoire mit *Ptolomée* en possession de la Phénicie et de la Syrie. (*Voyez* II. LAMIE.) Tyr et Sidon rentrèrent sous son obéissance. Cependant *Démétrius* lève de nouvelles troupes, et de concert avec son père *Antigone*, il porte la guerre en Egypte, qu'il fut bientôt forcé d'abandonner. Désespéré d'avoir manqué son coup, il assiégea Rhodes, que *Ptolomée* secourut. Les Rhodiens, pénétrés de reconnoissance, donnèrent à leur libérateur le surnom de *Soter*

ou de *Sauveur*. Après plusieurs autres tentatives de *Démétrius*, *Ptolomée* resta paisible possesseur d'un grand nombre d'états, et nomma pour son successeur *Ptolomée-Philadelphe*, qu'il plaça lui-même sur le trône. Il mourut quelque temps après, l'an 285 avant J. C. à 92 ans, après en avoir régné 40. Ce roi avoit établi à Alexandrie une Académie, appelée le *Muséon*. Les savans qui la composoient, s'adonnoient à la philosophie, et faisoient aussi des recherches sur toutes les autres sciences. *Ptolomée* ne se borna point à protéger seulement les lettres, il les cultiva : il avoit composé une *Vie* d'*Alexandre*, fort estimée des anciens, mais que nous n'avons plus. On peut dire de ce roi, l'un des plus grands que l'Egypte ait eus, qu'il régna en père, qu'il vécut en sage et qu'il combattit en héros. Sous le règne de ce prince, fut élevée la fameuse Tour du fanal de l'isle de Pharos, mise au nombre des *Sept Merveilles* du monde. Cette Tour étoit construite de marbre blanc, ou, selon *Pline*, de pierres blanches, et l'on y entretenoit continuellement du feu pour servir de guide aux matelots.

II. PTOLOMÉE-PHILADELPHE, fils du précédent, succéda l'an 285 avant J. C. à son père, qui de son vivant, l'avoit déjà associé à l'empire. Il fut surnommé *Philadelphe*, amateur de ses frères, par antiphrase, parce qu'il en avoit fait mourir deux. *Ptolomée* chercha l'amitié des Romains, qui lui envoyèrent des ambassadeurs pour conclure un traité d'alliance. Il distribua à chacun des députés une couronne d'or; ils en ornèrent ses statues. Flatté de cette politesse généreuse, *Philadelphe* leur fit de magnifiques présens, qu'ils portèrent au trésor public à leur retour à Rome. Cependant il s'élevoit plusieurs rebelles en Egypte. *Magès* son frère utérin trama une conspiration contre lui; mais elle fut bientôt éteinte par la mort du coupable. Quatre mille Gaulois méditoient en même temps la conquête de l'Egypte. *Ptolomée* sut conduire les conjurés dans une isle du Nil, où ces Barbares, investis de tous côtés, périrent par leur propre fureur ou par la faim. Tranquille après ces agitations passagères, il travailla à attirer dans son royaume le commerce maritime. Dans ce dessein, il bâtit, sur la côte occidentale de la Mer Rouge, une ville, à laquelle il donna le nom de sa mère *Bérénice*; mais ce port n'étant pas commode, on se servoit de celui de *Myros-Hormos*, qui n'en étoit pas éloigné. C'étoit là que venoient aborder les richesses de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie; et pour faciliter les transports des marchandises, on construisit un canal, depuis le Nil dont il tiroit ses eaux, jusqu'au port de *Myros-Hormos*. *Ptolomée* fit équiper deux flottes, l'une dans la Mer Rouge, et l'autre dans la Méditerranée; et par ce moyen il s'assura tout le commerce du Levant et du Couchant. *Antiochus* de Théos roi de Syrie, marcha contre *Ptolomée*, avec toutes les forces de Babylone et de l'Orient; mais les troubles élevés dans ses états le forcèrent à faire la paix. Les conditions du traité furent, que le roi de Syrie répudieroit *Lao-*

dice, sa femme et sa sœur; qu'il épouseroit *Bérénice* fille de *Ptolomée ;* et que déshéritant ses enfans du premier lit, il assureroit la couronne à ceux qui naîtroient de ce mariage. L'alliance des deux rois fut conclue à ces conditions, et *Ptolomée*, malgré son grand âge et ses infirmités, conduisit lui-même la princesse jusqu'à Seleucie, port de mer proche l'embouchure de l'Oronte rivière de Syrie, où *Antiochus* la vint recevoir. *Ptolomée*, dans le séjour qu'il fit en Syrie, fut frappé d'admiration pour une magnifique statue de *Diane*, et l'obtint d'*Antiochus;* mais à peine cette statue fut-elle transportée à Alexandrie, qu'*Arsinoé* femme de *Ptolomée*, tomba malade. Cette reine crut voir en songe *Diane* elle-même qui se plaignoit d'avoir été ainsi enlevée de son temple. Le roi voulant guérir l'esprit inquiet de la reine, renvoya la statue en Syrie. La mort de cette princesse, arrivée peu de temps après, accabla *Ptolomée* de douleur : ce monarque l'avoit aimée constamment. Il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir, et lui rendit, après sa mort, tous les honneurs qu'il put imaginer. Il avoit entr'autres, formé le projet d'élever à sa mémoire un Temple, dont la voûte devoit être revêtue de pierre d'aimant, pour y tenir la statue d'*Arsinoé* suspendue en l'air; mais la mort de *Dinocrate* fameux architecte, qui avoit donné le dessin de ce Temple, en empêcha l'exécution. *Ptolomée-Philadelphe* ne survécut pas long-temps à sa chère *Arsinoé;* il mourut dans la 64e année de son âge, l'an 246 avant J. C. *Philadelphe* se distingua plus par les qualités qui font les grands hommes, que par les vertus qui font les héros. Il se rendit en quelque sorte, le bienfaiteur de l'Univers, et enrichit ses états par les avantages qu'il procura au commerce. Son goût dominant étoit pour les sciences et pour les arts : le mérite en tout genre eut part à ses bienfaits. Il avoit à sa cour plusieurs savans et plusieurs poëtes illustres, tels que *Euclide* (Voyez ce mot), *Lycophron*, *Callimaque*, *Théocrite*. Ce prince enrichit la bibliothèque d'Alexandrie, formée par son père, des livres les plus rares et les plus curieux qu'il put trouver dans toutes les parties du monde connu. Lorsqu'il mourut, elle étoit composée de 200,000 volumes, et ses successeurs l'augmentèrent jusqu'au nombre de 700,000. On dit que ce fut sous ce *Ptolomée* que fut faite la version grecque des livres de l'Ancien-Testament, connue sous le nom de *Version des Septante*. Ce roi écrivit, à ce que prétendent quelques historiens Grecs, au grand-prêtre *Eléazar*, pour le prier de lui envoyer le livre de la Loi, avec des Traducteurs capables de le rendre d'hébreu en grec. *Eléazar*, sensible à la générosité du roi, fit partir aussitôt six Anciens de chaque Tribu, qui, après 72 jours de travail, terminèrent cet ouvrage. *Ptolomée* témoigna sa satisfaction aux Interprètes, et les renvoya en Judée avec les plus riches présens pour eux, pour le grand-prêtre et pour le Temple. C'est là ce qu'on appelle la *Version des Septante*. L'auteur de ce récit, qui porte le faux nom d'*Aristée*, est un Juif Hélléniste, qui écrivoit long-temps après le règne de *Ptolomée*;

où

où l'on suppose qu'a été faite la *Version des Septante*, et qui, pour mieux déguiser sa fable, avoit emprunté le nom d'*Aristée*, prétendu garde de *Ptolomée*. Tout ce qu'il y a de vrai dans cette histoire romanesque, c'est que, du temps de *Ptolomée-Philadelphe*, il se fit une Traduction grecque des livres de *Moyse* à l'usage des Synagogues d'Egypte, dont les Juifs n'entendoient plus la langue sainte; mais on ne sait précisement, ni le temps où elle fut faite, ni le nom des auteurs.

III. PTOLOMÉE-ÉVERGÈTE, fils et successeur du précédent, monta sur le trône 246 ans avant Jésus-Christ. Il tenta inutilement de venger la mort de *Bérénice* sa sœur, mariée à *Antiochus le Dieu*. Il se rendit maître de la Syrie et de la Cilicie, passa l'Euphrate, et soumit tout jusqu'au Tigre. Il étoit sur le point de faire la conquête de toutes les provinces de l'empire, lorsqu'une révolte l'obligea de revenir dans ses états. Le vainqueur emporta avec lui des richesses immenses, et plus de deux mille cinq cents statues, dont la plus grande partie avoient été enlevées dans les temples d'Egypte, lorsque *Cambyse* en avoit fait la conquête. Les Egyptiens charmés de revoir leurs Dieux, depuis long-temps captifs chez une nation étrangère, lui donnèrent par reconnoissance le nom d'*Evergète*, c'est-à-dire *Bienfaisant*. Il eut ensuite un démêlé avec les Juifs. Le grand-prêtre *Onias II*, homme avare et de peu d'esprit, refusa de payer le tribut de vingt talens d'argent, que ses prédécesseurs payoient aux rois d'Egypte, comme un hommage qu'ils faisoient à cette couronne. *Evergète* irrité de ce refus, envoya sommer les Juifs de le satisfaire, avec menace s'ils ne le faisoient, d'envoyer des troupes qui les chasséroient du pays et le partageroient entre elles. Les Juifs alloient éprouver les derniers malheurs, si *Joseph* neveu du grand-prêtre n'eût détourné l'orage par son esprit et sa prudence. La fin du règne de *Ptolomée* fournit peu d'événemens. Ce prince, profitant des douceurs de la paix, s'occupa à faire fleurir les sciences et à augmenter la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il fut le dernier des rois d'Egypte qui goûta le plaisir de faire des heureux. Sa mort, arrivée l'an 221 avant Jésus-Christ, après un règne de vingt-sept ans, fit couler bien des larmes. — *Voyez* CONON, n.° II.

IV. PTOLOMÉE-PHILOPATOR roi d'Egypte, ainsi nommé par dérision, parce qu'on l'accusa d'avoir empoisonné *Ptolomée-Evergète* son père, auquel il succéda l'an 221 avant Jésus-Christ, fut un monstre de cruauté. Il se défit de sa mère, de son frère, de sa sœur et de sa femme. Adonné aux passions les plus brutales, il fit régner avec lui la licence et la débauche; ce qui lui fit donner le surnom mérité de *Tryphon*. *Antiochus* roi de Syrie lui ayant déclaré la guerre, il marcha contre lui à la tête d'une puissante armée, et alla camper dans les plaines de Raphia. *Théodore* officier du monarque Syrien, voulant terminer la guerre par un coup hardi, pénètre dans le camp des Egyptiens, entre dans la tente de *Ptolomée*, et

tue son médecin, qu'il prend pour ce prince. Cette hardiesse hâta la bataille. *Antiochus* fut vaincu, et obtint la paix; mais sa victoire fit rentrer la Célésyrie et la Palestine sous la domination de *Ptolomée*. Le vainqueur parcourut alors les provinces conquises par ses armes. Il entra dans Jérusalem, et alla au Temple; mais voulant pénétrer jusques dans le sanctuaire malgré l'opposition des Juifs, il fut arrêté par la main de Dieu. De retour en Egypte, il voulut se venger de cet affront. Il ordonna qu'on exposât un grand nombre de Juifs dans la place destinée à la course des éléphans, pour les faire écraser sous les pieds de ces animaux, qui tournèrent leur fureur contre les spectateurs. Ce prodige calma la colère de *Ptolomée*, et depuis il combla la nation Juive de bienfaits. Il signala ensuite sa magnificence envers les Rhodiens désolés par un horrible tremblement de terre. Les dernières années de son règne furent marquées par une ambassade de la part des Athéniens, et par le renouvellement de l'alliance avec les Romains. Il mourut l'an 204 avant Jésus-Christ, usé de débauches et comblé de malédictions, après un règne licencieux et cruel de dix-sept ans. Les femmes tinrent le sceptre pendant tout ce règne, et il n'en fut pas gouverné avec plus de douceur.

V. PTOLOMÉE-EPIPHANE, monta sur le trône d'Egypte à l'âge de quatre ans, après la mort de son père *Ptolomée-Philopator*, l'an 204 avant Jésus-Christ. Il fut en danger d'être mis à mort durant sa minorité, par ceux qui avoient le soin de sa tutelle, et fut redevable de sa couronne à la fidélité de ses sujets et à la protection des Romains: car *Antiochus le Grand*, voulant profiter de la foiblesse de l'âge de ce prince pour s'emparer de ses états, envahit la Syrie et la Palestine, que les généraux de *Ptolomée* reprirent quelque temps après. Mais l'année suivante le roi de Syrie ayant battu l'armée des Egyptiens, conquit de nouveau la Célésyrie et la Palestine. Les Juifs s'empressant de lui porter les clefs de toutes leurs villes, l'aidèrent encore à chasser les garnisons des Egyptiens. Ils lui demeurèrent attachés jusqu'à ce qu'ils retournèrent sous l'obéissance du roi d'Egypte, par le mariage de ce prince avec *Cléopâtre* fille d'*Antiochus*, qui céda les deux provinces contestées pour la dot de la princesse. *Ptolomée* ayant été déclaré majeur, fut placé sur le trône avec beaucoup de magnificence, et honoré du surnom d'*Epiphane*, c'est-à-dire Illustre: surnom qu'il ne mérita pas long-temps. Dès qu'il fut maître, il s'abandonna aux déréglemens les plus infames. A des rois corrompus, il faut des ministres qui leur ressemblent. *Aristomène* son tuteur, son conseil et son soutien, homme d'un esprit éclairé, d'une ame pleine de noblesse, fut empoisonné par ses ordres. L'Egypte ne fut plus qu'un chaos. L'humeur féroce du roi souleva plusieurs villes. Celle de Licopolis éclata la première, et fut forcée de se rendre. *Ptolomée* chargea *Polycrate* grand ministre et grand général, de réduire les autres rebelles, et ce héros les eut bientôt fait rentrer dans le devoir. Quatre des prin-

cipaux conjurés furent chargés d'aller renouveler à Alexandrie leur serment de fidélité. Le roi avoit promis de leur pardonner; mais à peine furent-ils arrivés, qu'il les fit attacher nus à son char, et après les avoir traînés dans toute la ville, il les envoya au supplice. Ce monstre ne survécut pas long-temps à cette barbarie. Ayant conçu le dessein de faire la guerre au roi de Syrie, on lui demanda où il prendroit l'argent nécessaire pour cette expédition? il répondit que *ses amis étoient son argent.* Les principaux de la cour conclurent de cette réponse ambiguë, que le roi en vouloit à leurs biens et même à leurs personnes, et ils le firent empoisonner l'an 180 avant Jésus-Christ, dans la 49e année de sa vie, et la 24e de son règne.

VI. PTOLOMÉE-PHILOMÉTOR, ainsi nommé par ironie, parce qu'il détestoit *Cléopâtre* sa mère, monta sur le trône d'Egypte après la mort de *Ptolomée-Épiphane* son père, l'an 180 avant Jésus-Christ. C'est sous le règne de ce prince que fut bâti par *Onias* le temple surnommé *Onion*, et que s'éleva la fameuse dispute entre les Juifs et les Samaritains d'Alexandrie. Les premiers soutenoient que le temple de Jérusalem étoit le seul où Dieu devoit être honoré selon la loi de *Moyse*, et les Samaritains prétendoient au contraire que c'étoit celui de Garizim. L'affaire fut plaidée devant *Philométor* et son conseil, qui décida en faveur des Juifs. Ce prince mourut entre les mains des médecins, qui vouloient faire sur lui l'opération du trépan, pour le guérir d'une blessure qu'il avoit reçue à la tête dans une bataille contre *Alexandre-Balas* roi de Syrie. Il fut vainqueur; mais la victoire lui coûta cher. On place sa mort l'an 146 avant J. C.

VII. PTOLOMÉE PHYSCON ou *le Ventru*, avoit d'abord régné quelque temps avec son frère *Philométor.* Il s'empara après sa mort du trône d'Égypte, l'an 146 avant Jésus-Christ, au préjudice de la veuve et du fils de son frère. Ceux-ci soutenus par une petite armée de Juifs, marchèrent à Alexandrie pour disputer la couronne à l'usurpateur; mais un ambassadeur Romain qui se trouva pour lors à Alexandrie, amena les choses à un accommodement. On convint que *Physcon* épouseroit *Cléopâtre* veuve de son frère, dont le fils seroit déclaré héritier de la couronne, et qu'en attendant *Physcon* en jouiroit toute sa vie. Leur mariage ayant été conclu, *Physcon* fut reconnu roi, et le jour même des noces il tua le jeune prince entre les bras de sa mère. Ses vices et ses cruautés excitèrent une indignation générale. On conspira contre lui, et il eût été détrôné sans la prudence d'*Hyeras* son premier ministre. Enfin sa tyrannie monta à un tel point, que les habitans d'Alexandrie se réfugièrent dans les pays étrangers, et laissèrent la ville presque déserte. Pour repeupler cette ville, il fallut accorder de grands priviléges à ceux qui voulurent s'y établir; mais peu d'hommes eurent ce courage. Parmi les réfugiés d'Alexandrie il y eut beaucoup de grammairiens, de philosophes, de géomètres, de médecins, de musiciens et d'artistes,

qui portèrent le goût des sciences et des beaux arts dans l'Asie mineure et dans les isles voisines. Les nouveaux habitans d'Alexandrie y brisèrent ses statues. *Ptolomée* croyant que *Cléopâtre* qu'il venoit de répudier, étoit auteur de cette action, fit tuer *Memphitis* son fils et le sien, jeune prince de grande espérance; il ordonna ensuite qu'on coupât son corps en morceaux, et il envoya ce fatal présent à *Cléopâtre*, le jour même de la naissance de cette princesse. Un si affreux spectacle inspira l'horreur qu'il méritoit. On leva contre le tyran une puissante armée, dont la reine donna le commandement à *Marsyas*; mais elle fut vaincue. *Ptolomée* après cette victoire, voulut assurer la couronne à l'aîné de ses fils, qu'il avoit eu de sa dernière femme; et dans ce dessein, il le maria à *Cléopâtre* sa fille, suivant la coutume du pays, où le roi et la reine devoient être frère et sœur, mari et femme. Il mourut l'année d'après, l'an 116 avant J. C. souillé de tous les vices de l'esprit et du cœur, et surnommé *Cacourgète*, c'est-à-dire Mal-faisant, surnom bien digne d'un tyran.

VIII. PTOLOMÉE-LATHUR, ainsi appelé à cause d'un poireau qu'il avoit au nez, eut à peine succédé à son père *Physcon* l'an 116 avant Jésus-Christ, que *Cléopâtre* sa mère, soutenue des forces d'*Alexandre-Jannée* roi des Juifs, le chassa du trône pour mettre à sa place *Ptolomée-Alexandre* son frère, et le força de se retirer en Chypre. *Ptolomée* pour se venger du monarque Juif, entra dans son royaume; et après avoir emporté Azoth, il livra bataille à ce prince, qu'il rencontra près d'Azoph sur le Jourdain. La victoire fut long-temps disputée; mais enfin *Lathur* rompit l'armée des Juifs, et en fit un grand carnage; cinquante mille restèrent sur la place, et le vainqueur s'étant répandu dans les bourgs, fit égorger les femmes et les enfans, et les fit jeter dans des chaudières bouillantes, pour inspirer plus de terreur à l'ennemi. *Lathur* ayant tenté en vain de rentrer en Egypte, se retira dans l'isle de Chypre; mais il fut rappelé après la mort de *Ptolomée-Alexandre*, qui fut tué par un pilote l'an 80 avant l'ère vulgaire. Il mourut environ huit ans après, l'an 88.

IX. PTOLOMÉE-AULÈTES, c'est-à-dire *Joueur de flûte*, fils naturel de *Ptolomée-Lathur*, monta sur le trône d'Egypte l'an 73 avant J. C. après *Alexandre III*. Pour s'y affermir, il donna à *César* six mille talens; mais les levées extraordinaires dont il surchargeoit son peuple, la lâche indifférence avec laquelle il laissa le peuple Romain s'emparer de l'isle de Chypre, ses crimes et ses débauches irritèrent les Alexandrins à un tel point, qu'on déclara *Bérénice* l'aînée de ses enfans, reine à sa place. *Aulètes* aborda à l'isle de Rhodes, où *Caton* étoit depuis plusieurs jours. Le roi le fit avertir de son arrivée; mais le fier sénateur attendit qu'il vînt le trouver; et sans daigner se lever, il blâma ouvertement *Ptolomée* de ce qu'il abandonnoit son royaume pour devenir le client et le jouet des grands de Rome: il lui conseilla de retourner en Egypte, et offrit

de l'accompagner pour être médiateur entre lui et ses sujets. *Ptolomée* méprisa ces sages conseils, et continua sa route vers Rome, où il comptoit trouver du secours pour rentrer dans son royaume. Les Alexandrins craignant que le séjour de *Ptolomée* auprès des Romains n'eût pour eux des suites funestes, envoyèrent cent des plus notables de la ville, afin de justifier dans le sénat leur conduite, et d'exposer les excès et les vexations de *Ptolomée.* Mais ce prince fit égorger la plus grande partie de ces citoyens députés, et gagna les autres par des présens. Cependant les affaires de *Ptolomée* traînoient en longueur. Ses ennemis intrigués, et un prétendu oracle de la Sibylle directement contraire à ses intérêts, lui ôtèrent l'espérance de régner de nouveau en Egypte. Il se retira à Ephèse dans le temple de *Diane. Bérénice* sa fille avoit épousé *Archélaüs* pontife de Comane dans le Pont, avec lequel elle partagea son trône ; mais *Ptolomée* ayant été rétabli par *Gabinius* lieutenant de *Pompée*, il fit mourir sa fille, et mourut lui-même peu de temps après, l'an 51 avant J. C. Il fit un testament par lequel il donnoit la couronne aux aînés des deux sexes, et ordonnoit le mariage entre le frère et la sœur, suivant la coutume du pays ; et comme l'un et l'autre étoient fort jeunes, il les mit sous la protection du sénat Romain.

X. **PTOLOMÉE** DENYS *ou* BACCHUS roi d'Egypte, succéda à son père *Aulètes* avec sa sœur *Cléopâtre*, l'an 51 avant Jésus-Christ. C'est lui qui eut la lâche cruauté de faire mourir *Pompée* son bienfaiteur, après la bataille de Pharsale. Il ne fut pas plus fidelle à *César*, car il lui dressa des embûches à son arrivée à Alexandrie ; mais ce héros en sortit victorieux, et pendant le tumulte *Ptolomée* prit la fuite et se noya dans le Nil, l'an 46 avant J. C.

XI. **PTOLOMÉE**-MENNEUS, roi de Chalcide vers l'an 30 avant Jésus-Christ, fit alliance avec *Alexandre* fils d'*Aristobule* prince des Juifs. Après la mort de son allié, occasionnée par *Scipion*, il envoya *Philippion* son fils, offrir à *Alexandra* sœur du malheureux *Alexandre*, une retraite honorable dans ses états. Mais s'étant apperçu que *Philippion* avoit conçu de l'amour pour la princesse, il le tua de sa propre main, et força *Alexandra* à recevoir au pied des autels sa main qui étoit encore fumante du sang de son fils.

XII. **PTOLOMÉE**-MACRON, fils de *Borymène*, avoit reçu de *Philométor* le gouvernement de l'isle de Chypre. Il livra ensuite cette isle à *Antiochus-Epiphane*, qui lui donna le commandement des troupes qu'il avoit dans la Phénicie et la Célésyrie. Après la mort d'*Epiphane*, ses amis le noircirent dans l'esprit du jeune *Eupator*, en le représentant comme le protecteur des Juifs, et ils le forcèrent de s'empoisonner.

XIII. **PTOLOMÉE**, fils d'*Abobi*, gendre de *Simon Macchabée* gouverneur du château de Doch et de la plaine de Jéricho, conçut le barbare dessein de se défaire de son beau-père et de ses fils, pour s'emparer seul du gou-

vernement de la Judée. *Simon* qui étoit alors occupé à visiter les places de son état, arriva à Jéricho l'an 135 avant J. C., avec sa femme et ses fils *Matathias* et *Judas*, et s'en alla loger chez son gendre au château de Doch. *Ptolomée* leur fit un grand festin, et au milieu du repas, des gens qu'il avoit apostés entrèrent dans la salle, tuèrent *Simon* et quelques-uns des siens, et retinrent prisonniers sa belle-mère et ses deux fils. Aussitôt il manda à *Antiochus Sidètes* ce qu'il avoit fait, et le pria de lui envoyer du secours pour délivrer le pays du joug des *Macchabées*. Il envoya en même temps des gens à Gazara pour tuer *Jean Hyrcan* dernier fils de *Simon ;* et d'autres à Jérusalem, avec ordre de se saisir de la montagne du Temple : mais Dieu fit échouer les projets de cet ambitieux. *Hyrcan* averti à temps, se mit en défense et se sauva à Jérusalem : il quitta ensuite cette ville dont il fit bien fermer les portes, et vint assiéger *Ptolomée* dans son château. Ce barbare lui fit lever le siége en faisant déchirer à coups de fouet sa mère et ses frères ; il les fit ensuite mourir, et s'enfuit auprès de *Zénon* tyran de Philadelphie.

XIV. PTOLOMÉE, (Claude) mathématicien de Péluse, surnommé par les Grecs *Très-Divin* et *Très-Sage*, florissoit à Canope près d'Alexandrie, sous l'empire d'*Adrien* et de *Marc-Aurèle*, vers l'an 138 de J. C. Il est célèbre par son *Système du Monde*, dans lequel il place la Terre au centre de l'Univers. Sa *Géographie* est un ouvrage nécessaire pour la connoissance du Monde ancien. La première édition est de Bologne, 1462, in-fol. ; et la meilleure celle de *Bertius*, 1619, in-fol., ornée de *Tables* par *Gér. Mercator*. On fait cas aussi de celle de *Servet*, Lyon, 1535, in-fol., réimprimée avec des changemens et des retranchemens, en 1541. Outre sa Géographie, *Ptolomée* a donné plusieurs savans ouvrages sur l'astronomie, publiés à Basle, 1551, in-fol. Les principaux sont : I. *L'Almageste* ou *Compositio magna*. On trouve dans ce livre un catalogue des étoiles fixes, formé d'après les observations de l'auteur et celles d'*Hypparque*. On y compte 1022 étoiles, dont les longitudes et les latitudes sont déterminées. Enfin cet ouvrage est singulièrement estimable, par la démonstration que *Ptolomée* y donne du mouvement des étoiles fixes, sur le centre de l'écliptique. II. *De Judiciis Astrologicis*. III. *Planisphærium*. IV. *Harmonicarum libri tres*, 1682, in-4.° Son système du Monde a été adopté pendant plusieurs siècles par les philosophes et par les astronomes ; mais les savans l'ont abandonné pour suivre le système de *Copernic*. L'un est plus conforme aux apparences, et l'autre à la vérité.

XV. PTOLOMÉE, hérésiarque dans le deuxième siècle, disciple de *Valentin*, ajouta plusieurs rêveries à celles de son maître. Il donna à DIEU deux femmes, l'*Intelligence* et la *Volonté ;* et il ajoutoit que par elles il engendroit les autres Dieux. Il croyoit que les *Eons* étoient des personnes substantielles hors de Dieu ; au lieu que *Valentin* les avoit renfermées dans la Divinité, comme des mouvemens et

des sentimens. Il soutenoit que la loi de *Moyse* n'étoit pas d'un seul auteur ; qu'il y en avoit une partie de DIEU, l'autre de *Moyse*, et la troisième des *Juifs*. Qu'elle contenoit aussi de trois sortes de préceptes ; les uns entièrement bons, comme le Décalogue ; d'autres mêlés de justice et d'injustice, comme la loi du Talion ; et les troisièmes typiques et symboliques, comme les lois cérémoniales. Il eut des sectateurs, qui furent nommés de son nom *Ptolomaïtes*.

XVI. PTOLOMÉE, dit *de* LUCQUES, parce que selon quelques écrivains, il étoit né dans cette ville au 14e siècle ; et que selon d'autres, il y avoit fait un long séjour, embrassa l'ordre de Saint-Dominique. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'histoire sacrée et profane. Il voulut trop pénétrer dans la mysticité, et en disant plus que ce que nous dit l'Ecriture-Sainte sur l'Incarnation du Verbe, il s'égara. Il osa avancer dans un sermon prêché à Mantoue, que « *Jesus-Christ* avoit été formé dans le cœur de la *Sainte Vierge* et non dans ses entrailles. » Une proposition aussi hasardée obligea ses supérieurs à lui imposer silence. Il se tut en chaire, et il parla par ses livres qui ne valent guère mieux que ses sermons. Les principaux sont : I. Des *Annales* en latin, depuis 1060 jusqu'en 1303. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. II. Une *Chronique des Papes et des Empereurs*, dans la même langue, réimprimée à Lyon en 1719, in-4.o

PTOLOMAÏTES, *Voyez* PTOLOMÉE, n.o XV.

PUBLICI, (Aymond de) des comtes de *PLOSASCI*, docteur en droit, co-seigneur de *Publici*, (*Publicianum*) près de Turin, après avoir rempli divers emplois, devint conseiller du grand conseil de *Charles II* duc de Savoie. Ce prince l'envoya comme ministre en différentes cours, à Rome et en France. Ce fut lui qu'il chargea en 1529, d'aller à Venise revendiquer ses droits à la couronne de Chypre. Il assista avec le duc de Savoie, à Bologne, au couronnement de *Charles-Quint* ; l'année suivante il fut nommé président du sénat de Chamberi, et il conserva cette place jusqu'aux troubles de l'année 1536, qui l'obligèrent de se retirer chez lui. Accusé d'être favorable au parti du duc de Savoie, il fut arrêté et conduit dans le château de Turin en 1542. Son procès fut instruit, et il fut relégué à Montferrand en Auvergne. Après y avoir fait venir sa femme, ses enfans et sa bibliothèque, il exerça sa profession de jurisconsulte dans les siéges de Riom, de Clermont et de Montferrand. Il s'appliqua particulièrement à faire une *Conférence du Droit Ecrit avec les Coutumes d'Auvergne*. Cet ouvrage est plein d'une érudition superflue, et rempli de maximes Ultramontaines.

PUBLICOLA, *Voyez* VALERIUS-PUBLICOLA.

I. PUBLIUS-SYRUS, fameux poëte *Mimique*, natif de Syrie, florissoit à Rome l'an 44 avant J. C. Il y fut amené esclave, et tomba entre les mains d'un maître nommé *Domitius*, qui l'éleva avec soin et l'affranchit fort jeune. *Syrus* se distingua dans la poésie

Mimique. Ses talens lui méritèrent l'estime de *Jules-César;* il parut avec tant d'éclat sur le théâtre de Rome, qu'il effaça *Laberius* chevalier Romain, dont les *Mimes* étoient estimées. On a de cet auteur un Recueil de *Sentences* en vers ïambes libres, rangés selon l'ordre alphabétique. *La Bruyère* y a puisé quelques-unes de ses maximes. *Acarias de Sérione* l'a traduit en françois, Paris, 1736, in-12. Les meilleures éditions sont celles de *Tanneguy le Fèvre;* et celle d'*Havercamp*, ornée de remarques, in-8°, Leyde, 1708, avec les Sentences de *Sénèque.* On les trouve aussi dans le *Phèdre* de Paris, 1729 et 1742, in-12.

II. PUBLIUS, riche habitant de l'isle de Méléda; reçut *Saint Paul* et le défraya avec toute sa suite durant trois jours. *St. Paul* guérit de la fièvre le père de *Publius.* Il se fit Chrétien et fut le premier évêque de cette isle.

PUCCI, (François) *Puccius*, d'une famille ancienne et noble de Florence, quitta l'église Catholique pour embrasser le Calvinisme. Il étoit alors à Lyon; de là il passa en Suisse, ensuite en Angleterre, puis en Pologne. Il flotta long-temps d'opinions en opinions. Enfin il rentra dans la communion Catholique à Prague l'an 1595. Son inconstance le jeta encore dans l'erreur. L'évêque de Saltzbourg l'ayant fait arrêter, l'envoya à Rome où il fut brûlé sur la fin du 16e siècle. Le principal dogme qu'on lui reprochoit, étoit que *Jesus-Christ, par sa mort, avoit satisfait pour tous les hommes:* « de manière que tous ceux qui avoient une connoissance naturelle de Dieu seroient sauvés, quoiqu'ils n'eussent aucune connoissance de J. C. » Il soutint ce sentiment dans un livre dédié au pape *Clément VIII*, sous ce titre: *De Christi Salvatoris efficacitate in omnibus et singulis hominibus quatenùs homines sunt, assertio Catholica æquitati divinæ et humanæ consentanea, universæ Scripturæ sacræ et Patrum consensu spiritu discretionis probata, adversùs scholas asserentes quidem sufficientiam Servatoris Christi, sed negantes ejus salutarem efficaciam in singulis, ad S. Pontificem Clementem VIII*, 1592, in-8.° Ses sectateurs s'appelèrent les *Puccianistes;* et le sentiment de leur maître fut réfuté par plusieurs théologiens Catholiques et Protestans. Son erreur qui avoit été celles de *Rhetorius* dans le 4e siècle, et de *Zuingle* dans le 16e, pouvoit, dit *Pluquet*, être une erreur du cœur; mais elle est contraire aux paroles de J. C. même.—La famille de *Pucci* a produit trois cardinaux, dont le plus célèbre est *Laurent*, que *Léon X* honora de la pourpre en 1513. *Pucci* eut le plus grand crédit auprès de ce pontife, qui lui confia une partie de l'administration. Son avidité lui fit prodiguer les indulgences, et fut en partie cause du soulèvement de *Luther* contre l'église Romaine. *Paul Jove* dit « qu'il avoit corrompu le bon naturel de *Léon X* par ses flatteries, et qu'il savoit modérer la sévérité des canons par des interprétations commodes et agréables. » Après la mort de ce pape on vouloit lui faire son procès comme à un concussionnaire. Mais le cardinal *de Médicis* détourna le coup, et ayant été placé

ensuite sur la chaire de *St. Pierre* sous le nom de *Clément VII*, il rendit à *Pucci* toute l'autorité qu'il avoit perdue. Ce cardinal eut dès-lors une conduite plus ménagée et plus adroite. Il mourut à Rome en 1531, à 73 ans.

PUCELLE, (René) naquit à Paris en 1655, de *Claude Pucelle* avocat au parlement, et de *Françoise de Catinat* sœur du célèbre maréchal du même nom. Il se consacra d'abord à l'état ecclésiastique ; mais peu de temps après le goût des armes l'emporta sur cette première destination. Après avoir fait quelques campagnes en qualité de volontaire, sous les yeux de son oncle, il voyagea en Italie et en Allemagne pour orner son esprit. De retour à Paris, il reprit l'habit ecclésiastique, se fit ordonner sous-diacre, étudia en droit, et fut reçu conseiller-clerc au parlement de Paris en 1684. La droiture de son cœur, l'intégrité de ses jugemens et l'élévation de son esprit fixèrent sur lui les regards du public. Pourvu de l'abbaye de Saint-Léonard de Corbigny en 1694, il ne voulut jamais être revêtu d'aucun autre bénéfice, quoiqu'il se soit trouvé dans la suite à portée de profiter des faveurs de la cour. Il se signala en 1713 contre l'Histoire des Jésuites par le P. *Jouvenci*, et en 1714 il se déchaîna contre la bulle *Unigenitus*. Après la mort de *Louis XIV* en 1715, il eut une place dans le conseil de conscience établi par le duc *d'Orléans* régent du royaume. L'abbé *Pucelle* continua de se distinguer dans le parlement, et d'y favoriser avec tant de vivacité la cause des *Anti-Constitutionnaires*, qu'il fut exilé dans son abbaye, d'où il répandit d'abondantes aumônes. Sa santé s'affoiblissant il craignit l'affoiblissement de sa tête, et de peur de porter la balance de la justice d'une main peu sûre, il renonça aux affaires ordinaires du palais. Il mourut à Paris le 7 janvier 1745, à 90 ans, en homme de bien comme il avoit vécu, honoré des regrets de son illustre compagnie et des larmes des indigens.

PUCELLE-D'ORLÉANS, (la) *Voy.* JEANNE D'ARC, n.º X.

PUCKERIDGE, Irlandois, ayant observé en 1760 le son produit par le frottement du bord d'un verre à boire avec un doigt mouillé, essaya le premier de former un instrument harmonieux en plaçant sur une table un certain nombre de verres de diverses grandeurs et à moitié remplis d'eau. *Puckeridge*, mort jeune, n'eut pas le temps de perfectionner son invention, mais elle fut saisie par le docteur *Francklin*, auquel on est redevable de l'instrument connu sous le nom d'*Harmonica*.

PUFENDORFF, (Samuel de) né à Fleh, petit village de Misnie, en 1631, d'une famille Luthérienne, étoit fils du ministre de ce village. Après avoir fait de grands progrès dans les sciences à Leipzig, il tourna toutes ses études du côté du droit public, et des intérêts respectifs de l'Empire et des différens souverains dont l'Allemagne est composée. Il joignit à cette étude celle de la philosophie de *Descartes* et des mathématiques. Son mérite lui procura en 1658 la place de gou-

verneur du fils de *Coyer*, ambassadeur du roi de Suède à la cour de Danemarck. Il se rendit avec son élève à Copenhague ; mais à peine y fut-il arrivé, que la guerre s'étant allumée entre le Danemarck et la Suède, il fut arrêté avec toute la maison de l'ambassadeur. *Pufendorff* pendant sa prison qui dura huit mois, réfléchit sur ce qu'il avoit lu dans le Traité du *Droit de la Guerre et de la Paix* de *Grotius*, et dans les Ecrits politiques de *Hobbes*. Il mit ensuite ses réflexions en ordre et les publia à la Haye en 1660, sous le titre d'*Elémens de la Jurisprudence universelle*. Ce premier essai lui acquit une telle réputation, que *Charles-Louis* électeur Palatin, fonda en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'Heidelberg. *Pufendorff* demeura dans cette ville jusqu'en 1670, que *Charles XI* roi de Suède lui donna une place de professeur en droit naturel à Londen, le fit son historiographe et l'un de ses conseillers, avec le titre de baron. Plusieurs souverains se disputèrent l'avantage de posséder un tel homme. *Pufendorff* donna la préférence à l'électeur de Brandebourg, qui le fit conseiller d'état, et le chargea d'écrire l'histoire de l'électeur *Guillaume le Grand*. Il mourut à Berlin le 26 octobre 1694, à 63 ans, d'une blessure qu'il se fit au pied en coupant ses ongles. Sa réputation s'étoit soutenue autant par ses mœurs que par son savoir. Quoiqu'il eût vécu à la cour, son caractère ne fut ni moins droit, ni moins vrai. Le droit public avoit été le principal objet de ses études et le premier mobile de sa fortune. Parmi les ouvrages qui lui ont fait un nom dans l'Europe, on distingue : I. *Histoire de Suède depuis l'expédition de* Gustave-Adolphe *en Allemagne, jusqu'à l'abdication de* Christine, (c'est-à-dire depuis 1628 jusqu'en 1654,) à Utrecht, 1686, in-fol. II. *Histoire de Charles-Gustave*, en deux tomes in-fol., Nuremberg, 1696, en latin; et imprimée en françois dans la même ville, 1698, in-folio. III. *Histoire de* Fréderic-Guillaume *le Grand, électeur de Brandebourg*, Berlin, 1695, 2 vol. in-fol. en latin. Cette histoire tirée des archives de la maison de Brandebourg, essuya plusieurs retranchemens pendant le cours de l'impression, et il est rare de trouver des exemplaires non châtrés. IV. *Elementorum Jurisprudentiæ universalis libri duo*, à la Haye en 1660; Iène, 1669, avec un appendice *de Sphærâ Morali*, qui est d'une autre main. V. *Joannis Meursii Miscellanea laconica*, Amsterdam, 1661, in-4.° C'est par ses soins que ce volume a paru, de même que la *Grèce ancienne* de *Jean Lauremberg*, même année, 1661, in-4.° VI. *Severini de Mozanbano, De statu Imperii Germanici* ; Genève, 1667, in-12, et souvent réimprimé depuis : il a été traduit en plusieurs langues, quoique vivement censuré par plusieurs savans. L'auteur veut y prouver que l'Allemagne est un corps de République dont les membres mal assortis font un tout monstrueux. La traduction françoise est de *Savinien d'Alquier*, Amsterdam, 1669, in-12. VII. Un recueil de *Dissertations Académiques*, en latin, 1698, in-8.° VIII. Une *Description Historique et Politique de l'Em-*

pire du Pape, en allemand : production partiale, qui a été traduite en flamand et en latin. On la trouve dans l'ouvrage suivant, édition de 1742. IX. *Introduction à l'Histoire des principaux Etats qui sont aujourd'hui dans l'Europe*. C'est un de ses bons ouvrages, quoiqu'il y ait bien des méprises; il parut en 1682 en allemand. Il en donna une suite en 1686, et une addition contre *Varillas* en 1687. Ce livre fut traduit en françois par *Claude Rouxel*; et en 1722 un anonyme rectifia cette traduction, continua l'ouvrage, l'enrichit de notes, et publia le tout à Trévoux sous le titre d'*Amsterdam*, en 7 vol. in-12. (*Voyez* BRUZEN.) M. *de Grace* en a donné depuis une nouvelle édition, considérablement augmentée, en 8 vol. in-4.° X. *Traité du Droit Naturel et des Gens*, imprimé pour la première fois en 1672 à Leyde, en allemand. En 1684 il en fit faire une seconde édition à Francfort, augmentée d'un quart. Ce traité fut traduit en françois par *Jean Barbeyrac*, avec des notes, et imprimé à Amsterdam en 1734, 2 vol. in-4.° On l'a réimprimé en latin à Francfort, 1744, 2 vol. in-4.° Si *Pufendorff* eut des approbateurs, il ne manqua pas de critiques contre lesquels il n'oublia pas aussi de se défendre. On peut voir dans le tome XVIII des *Mémoires* du Père *Niceron*, les différens écrits qu'il a faits à ce sujet. Le recueil de ce qui fut dit de part et d'autre forme un livre, imprimé dès 1686 à Francfort, sous le titre d'*Eris Scandica* « Querelle de Scandinavie. » Quelque chose qu'on ait dit des Traités de *Pufendorff*, il est certain qu'il a rectifié et étendu les principes de *Grotius*. On y voit, ainsi que dans ses autres ouvrages, une grande connoissance des mœurs, du génie et des intérêts des peuples; mais beaucoup de choses inutiles, beaucoup de divisions scolastiques peu exactes, trop de définitions obscures, trop de choses vagues, et même quelques principes hasardés, et trop peu de modération lorsqu'il parle de l'église Romaine et du souverain pontife. Son style est dur jusqu'à la barbarie; mais les fruits qu'on tire de son livre dédommagent de la peine qu'on prend pour les cueillir. Il publia un abrégé de ce traité sous le titre de *Devoirs de l'homme et du Citoyen*, traduit en latin à Edimbourg, in-8°, et en françois par *Barbeyrac*, 1718, 2 vol. in-8.° —Son frère *Isaïe* PUFENDORFF, résident dans plusieurs cours, né en 1628 et mort en 1689 à Ratisbonne, passe pour l'auteur de l'ouvrage satirique, intitulé : *Anecdotes de Suède* ou *Histoire secrète de Charles XI*, 1716, in-8.° On a encore de lui, *Opuscula juvenilia*, 1699, in-8.° Ce sont de petites dissertations sur les *Druides*, les *Lois Saliques*, la *Théologie de Platon*.

PUGATSCHEFF, (Yemelka) cosaque, l'un des imposteurs qui se donnèrent pour *Pierre III* empereur de Russie, étoit né à Simoreisk sur le Don. Après avoir servi dans les troupes Russes contre le roi de Prusse et les Turcs, il déserta et se réfugia en Pologne chez des hermites du rit Grec, et gagna ensuite la petite Russie. Là, il fit révolter quelques cosaques, prit des forteresses dans le gouvernement d'Orem-

bourg et se fit reconnoître pour *Pierre III*. Après divers succès il eût pu s'emparer de Moscow ; mais il négligea de s'y rendre et ne put réparer cette faute. Cent mille serfs l'y attendoient pour prendre les armes. La cour de Russie mit sa tête à prix, et promit cent mille roubles à qui le livreroit. Enfin le comte de *Panin* ayant été envoyé contre lui, les compagnons de son imposture manquant de nourriture et indignés de ses cruautés, le livrèrent au commandant de la forteresse du Jaick. Il fut conduit à Moscow dans une cage de fer, et eut la tête tranchée le 21 janvier 1775. Autant il avoit montré d'audace à la tête des révoltés, autant il fit paroître de pusillanimité à l'approche du supplice. « Après *Tamerlan*, dit l'impératrice de Russie dans une lettre à *Voltaire*, aucun scélérat n'a plus fait de mal à l'espèce humaine. » Il faisoit pendre sans rémission tous les nobles, hommes, femmes, enfans, tous les officiers, tous les soldats. Il livroit tout au pillage, même les maisons de ceux qui l'avoient bien accueilli. Il ne savoit ni lire, ni écrire. C'étoit une bête féroce portée d'elle-même à la violence et au meurtre. Son procès n'offrit pas la moindre présomption qu'il eût été l'instrument de quelque puissance, ni qu'il eût suivi l'inspiration de qui que ce soit. Il avoit fait frapper des roubles avec son effigie et cette inscription :

Redivivus et ultor.

I. PUGET, (Pierre) sculpteur, peintre et architecte, né à Marseille en 1623, annonça dès l'enfance ce qu'il devoit être un jour. Il construisit une galère, n'étant âgé que de 16 ans. *Puget*, après cette preuve de ses talens, entreprit le voyage d'Italie. Il séjourna à Florence et à Rome. Le premier sculpteur du grand duc de Florence ayant connu son mérite, le chargea non-seulement de l'exécution, mais encore du dessin de plusieurs morceaux considérables. De retour dans sa patrie à 21 ans, avec une grande réputation, le duc de *Brezé* amiral de France lui demanda le modèle du plus beau vaisseau qu'il pourroit imaginer. C'est alors qu'il inventa, pour orner les vaisseaux, ces belles galeries que les étrangers ont tâché d'imiter. *Puget* se faisoit aussi un grand nom par ses tableaux ; mais une maladie lui fit abandonner cet art, pour ne plus se livrer qu'à la sculpture. Ses talens le firent desirer à la cour. *Foucquet* le chargea d'aller choisir en Italie de beaux blocs de marbre. Ce généreux ministre ayant été disgracié, ce fut un obstacle au retour de *Puget*, et un avantage pour l'étranger, qui profita de ces circonstances pour avoir de ses chefs-d'œuvre. Il fit plusieurs grands morceaux à Gênes ; et le duc de Mantoue obtint de lui ce magnifique bas-relief de l'Assomption, auquel le cavalier *Bernin* ne put refuser ses éloges. Ce même *Bernin* admirant à Toulon les ouvrages de *Puget*, dit : *Je m'étonne que le Roi ayant un sujet si habile, ait pensé à m'appeler auprès de sa personne. — Quoi !* (dit-il en voyant les armes de l'Hôtel de ville de Toulon, production de *Puget*,) *Quoi ! vous avez un homme de ce mérite, et la cour ne l'emploie pas !* La cour l'employa et le récompensa. *Colbert*

le rappela en France, et lui fit donner une pension de 1200 écus. *Louis XIV*, qui se connoissoit en mérite, avoit coutume d'appeler *Puget* l'*Inimitable*. Ses morceaux de sculpture pourroient être comparés à l'antique, pour le grand goût et la correction du dessin, pour la noblesse et l'expression de ses caractères, pour la beauté de ses idées et l'heureuse fécondité de son génie. Le marbre prenoit sous son ciseau, du sentiment, de la souplesse, de l'élégance. *Je me suis nourri*, disoit-il, *aux grands ouvrages. Je nage quand j'y travaille, et le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce.* Ses draperies sont si bien entendues, qu'on sent le nu au travers. Les groupes de *Milon de Crotone*, et de *Persée délivrant Andromède*, placés à l'entrée du parc de Versailles, sont de *Puget*, et dignes de cet excellent maître. Lorsqu'on ouvrit à Versailles la caisse qui renfermoit *Milon*, la reine fut si touchée, que, dans la surprise où elle fut, elle s'écria tout-à-coup, en voyant les efforts du Crotoniate pour se débarrasser : *Ah ! le pauvre homme !* Ce mot valoit bien le geste de *Zeuxis* pour tirer le rideau de *Parrhasius*. Il y a des tableaux de *Puget* à Aix, à Marseille, à Toulon. Son *St. Charles*, à la Consigne de Marseille, est un morceau admirable. *Puget* a dessiné sur le vélin des marines, morceaux précieux pour le goût et l'exécution. L'amour propre de cet artiste étoit très-sensible, et il n'étoit pas aveugle sur ses talens. Une occasion, entre autres, le manifesta tel qu'il étoit, et il eût fallu beaucoup de stoïcisme pour n'être pas ému dans une circonstance si singulière. Il étoit question d'une statue équestre en bronze, que la ville de Marseille vouloit ériger à *Louis XIV*. *Puget* fut choisi pour cet ouvrage ; il fit le modèle, il reçut des avances. Mais un des échevins, piqué de ce que le sculpteur avoit refusé de lui faire *gratis* deux statues pour sa maison de campagne, se met à la traverse, fait casser le contrat passé avec lui, et procure l'ouvrage à un sculpteur nommé *Clérion*, qui étoit d'un mérite bien inférieur à celui de *Puget*. Notre artiste sentit vivement cette injure, en écrivit à *le Brun*, premier peintre du roi, et s'en plaignit amèrement à la cour, dans un voyage qu'il fit à Fontainebleau. *Mansard* surintendant des bâtimens, lui dit : « que s'il vouloit faire la statue du roi pour le même prix que *Clérion*, il lui feroit donner la préférence. » Alors *Puget*, piqué de ce qu'on le comparoit à un tel artiste, répondit brusquement, *qu'un homme comme lui ne devoit être mis en parallèle qu'avec les Cavaliers l'*Algarde *et* Bernin.... *Puget* ne savoit point l'art de faire sa cour ; il n'avoit que l'ambition d'un grand artiste, l'amour de la gloire, et le desir de vivre dans la mémoire des hommes. Il joignoit à cela beaucoup de probité, de droiture et de complaisance pour ses amis. Il étoit fidelle à tous les devoirs de la religion ; ses tableaux de dévotion et quelques fondations pieuses, en sont la preuve. Il mourut à Marseille le 2 décembre 1694, à 72 ans. *Voy.* GIRARDON.

PUGET, *Voy.* SERRE, n.° I.

PUJOS, (André) peintre en portrait, né à Toulouse en 1730, mort à Paris en 1788, réunit dans son cabinet les portraits des gens de lettres et des autres personnes célèbres de son temps.

PUIS, *Voyez* DUPUIS.

PUISIEUX, (Philippe-Florent de) né à Meaux en 1713, mort à Paris en octobre 1772, à 69 ans, étoit avocat au parlement de Paris. Il cultiva moins la jurisprudence que la littérature. Nous avons de lui, un grand nombre de Traductions de Livres anglois, dont quelques-unes sont utiles. Telles sont celles de la *Grammaire Géographique* de *Gordon*, in-8°; de l'*Histoire navale d'Angleterre*, en 3 vol. in-4°; de la *Grammaire des Sciences Philosophiques* de *Martin*, in-8°; des *Elémens des Sciences et Arts*, 3 vol. in-12; des *Consultations de Médecine d'Hoffman*, 8 vol. in-12; des *Observations* du même, 2 vol. in-12; de la *Géographie* de *Varenius*, 4 vol. in-12; du *Voyage en France, en Italie, et aux isles de l'Archipel*, 4 vol. in-12; des *Voyageurs modernes*, 4 volum. in-12; des *Avis de Médecine*, de *Méad*, in-12; des *Expériences Physiques* de *Lewis*, trois vol. in-12; des *Observations sur le Jardinage*, 3 vol. in-12, etc. Il a aussi traduit quelques Romans et quelques autres brochures angloises, dont la plupart ne méritoient pas de passer la mer.

PUISIEUX, *Voy.* BRULART, n^os^ I. *et* II.

PUISMIROL DE ST. MARTIN, jeune Languedocienne, se distingua à la fin du 17e siècle par son goût pour la poésie. On a recueilli ses vers à Toulouse, en un vol. in-12.

PUISSELEUR, (François de) évêque d'Amiens en 1546, s'y rendit recommandable par sa bienfaisance, ses vertus et ses ordonnances synodales; leur recueil sert à faire connoître les mœurs du temps, et sur-tout celles du clergé. Elles enjoignent aux prêtres du diocèse de porter une soutane qui descende jusqu'aux talons, de ne point porter des souliers à jour, découpés et garnis de petits miroirs. Elles défendent à tous l'exercice des professions de notaire et de procureur, de ne baptiser l'enfant dans le ventre de sa mère s'il n'en paroît rien au dehors, et d'avoir des histrions et des danses au repas d'une première messe, etc.

PULAWSKI, général de l'armée des confédérés en Pologne, eut la principale part aux troubles qui agitèrent ce royaume en 1771. Les dissidens avoient obtenu des priviléges; *Pulawski* s'imaginant qu'ils les devoient au roi *Stanislas-Auguste*, résolut de l'enlever pour qu'on procédât à l'élection d'un nouveau monarque. Environ quarante factieux entrèrent dans ce complot, qu'ils exécutèrent après s'être liés par un serment devant une image de la Vierge. *Voyez* STANISLAS. Le roi ayant dû la vie aux remords de l'un des conjurés, *Pulawski* alla servir en Amérique pour les États-Unis, et il commandoit une légion au siége de Savannah, où il fut tué par un boulet en 1779, à côté du général François.

PULCHÉRIE, (Sainte) *Ælia Pulcheria*, impératrice,

fille de l'empereur *Arcadius*, et sœur de *Théodose le Jeune*, fut créée Auguste en 414, et partagea avec son frère la puissance impériale. Après la mort de *Théodose*, arrivée en 450, *Ste. Pulchérie* fit élire *Marcien* et l'épousa, plutôt pour avoir un soutien qui l'aidât à porter le poids de la couronne, que pour avoir un époux. Elle lui fit promettre qu'il garderoit la continence avec elle. C'est par ses soins que fut assemblé en 451, le concile général de Chalcédoine. Cette auguste assemblée la combla d'éloges. Elles les méritoit par sa piété et par son zèle. Cette princesse aimoit les lettres et les cultivoit. Elle mourut en 454, à 56 ans. *Voltaire* maltraite cette princesse dans la préface de son Commentaire sur la *Pulchérie* de *Corneille*. Il dit qu'en épousant *Marcien*, elle fut aussi fidelle à son vœu d'ambition et d'avarice, qu'à celui de chasteté. Elle avoit, ajoute-t-il, 50 ans, et *Marcien* 70; elle l'épousoit donc moins pour avoir un mari qu'un premier domestique. Mais il est faux que *Marcien* eût cet âge Il étoit né en 391, et n'avoit par conséquent que neuf ans de plus que *Pulchérie*. Quant aux censures que *Voltaire* fait du gouvernement de *Pulchérie* et de *Marcien*, nous les avons peints l'un et l'autre d'après les historiens anciens et modernes, qui ne partagent point la façon de voir du censeur. (*Voyez* MARCIEN.) *Voltaire* pour le dégrader, dit qu'il fut long-temps prisonnier de *Genseric*, et qu'il n'avoit su se conduire ni dans la guerre ni dans la paix. La vérité est que *Genseric* le retint très-peu de temps, et que son administration sous *Pulchérie* et après sa mort, fut celle d'un *père, toujours occupé, pendant son règne, à protéger ses sujets et à les soulager*, comme le dit *Guillaume Beauvais* dans son *Histoire abrégée des Empereurs Romains et Grecs.*

PULCI, (Louis) né à Florence en 1432, d'une famille noble, et chanoine de cette ville, est auteur d'un long Poëme intitulé : *Morgante Maggiore ;* espèce de Poëme épique, où il y a quelque imagination, mais peu de jugement, encore moins de goût, et où l'auteur fait un mélange bizarre du sérieux et du comique le plus bas. Il se permet d'ailleurs des plaisanteries révoltantes sur des matières sacrées, et des obscénités grossières. Les meilleures éditions de ce Poëme sont : celles de Venise, 1494, 1545, 1574, in-4°; de Naples sous le nom de Florence, en 1732, in-4°; de Paris, 1768, 3 vol. in-12. Quelques critiques Italiens, *Varchi* entre autres, ont mis *Pulci* au-dessus de l'*Arioste ;* mais leur jugement, en le supposant de bonne foi, ne prouve que la singularité de leur goût. Le *Morgante* fut composé pour *Lucrèce Tornabuoni*, mère de *Laurent de Médicis*, dit *le Magnifique*, qui le faisoit lire à sa table; et quelques-uns ont prétendu qu'*Ange Politien* et *Marcile Ficin* y avoient eu beaucoup de part. On ne sait point quand mourut *Louis Pulci*. L'éditeur de Naples, qui donne la date précise de sa naissance, ne donne point celle de sa mort, qu'on place par conjecture vers l'an 1487. *Zilioli*, auteur d'une Histoire manuscrite des *Vies des*

Poëtes Italiens, a écrit, mais sans preuves, que ce poëte étoit mort à Padoue, et qu'on lui avoit refusé la sépulture comme à un excommunié. — *Luc* et *Bernard* PULCI, frères de *Louis*, se distinguèrent aussi dans la poésie. Le premier est principalement connu par deux Poëmes : *Il Ciriffo Calvaneo*, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1518, in-4°; *Il Driadeo*, Florence, 1479, in-4.° Le second l'est par un *Poëme* sur la Passion de Jésus-Christ, et par une Traduction en vers des *Bucoliques* de *Virgile*. C'est *Louis Pulci*, qui le premier a introduit dans sa langue le style Bernesque, quoique ce genre de poésie ait pris son nom de *Berni*, uniquement parce qu'il y excelloit. Ce genre piquant, agréable et uniquement propre à la langue italienne, ne doit point être confondu avec notre poésie burlesque : il imite assez bien la poésie mimique des anciens.

PULLUS, (Robert) *ou* POULLAIN, théologien Anglois, fit ses études à Paris avec distinction. A son retour en Angleterre, vers 1130, il rétablit l'académie d'Oxford, et fut pourvu de l'archidiaconé de Rochester. Quelque temps après, le pape *Innocent II* l'appela à Rome, où il fut fait cardinal et chancelier de l'Eglise Romaine par le pape *Célestin II*, en 1144. Le P. *Mathou* Bénédictin, publia en 1655, son livre des *Sentences*, in-fol. Il est distingué parmi les rapsodies scolastiques que le 12e siècle produisit. L'auteur mourut vers 1150.

PULMANNUS, (Théodore) né à Cranenbourg, dans le duché de Clèves, vers 1570. Quoique d'une condition obscure, et obligé de vivre du travail de ses mains, il se rendit habile dans les belles-lettres et dans la critique grammaticale. Son application principale fut de corriger les poëtes Latins sur d'anciens manuscrits, et d'en donner de bonnes éditions chez *Plantin* à Anvers. Il y servit de correcteur d'imprimerie pendant seize ans. On a de lui, des éditions d'*Arator*, de *Saint Paulin*, de *Virgile*, de *Lucain*, de *Juvenal*, d'*Horace*, d'*Ausone*, de *Claudien*, d'*Esope*, de *Térence*, de *Suétone*, etc. Il mourut à Salamanque en Espagne.

PULTENEY, (Guillaume) né en 1682, et mort en 1764, comte de Bath, entra dans le conseil privé du roi d'Angleterre en 1741, et se rendit moins célèbre par ses grands principes, que par son opposition continuelle avec ceux du ministre *Walpole*, à qui il fit ôter le ministère.

PUONÇU, (Mythol.) nom du premier homme, suivant la tradition chinoise. Les lettrés disent qu'il naquit comme le champignon, sans le secours d'aucune semence. D'autres le font éclore d'un œuf, dont la coque s'éleva au ciel, le blanc se dispersa dans les airs, et le jaune resta sur la terre.

PUPIEN, (*Marcus Claudius Maximus* PUPIENUS) né vers l'an 164 d'un forgeron, prit le parti des armes, et parvint par son mérite aux premiers emplois de l'armée et du sénat. Il fut préteur, consul, préfet de Rome et

et gouverneur de plusieurs provinces, où il se conduisit avec autant d'intégrité que d'intelligence. Après la mort des *Gordiens* en 237, le sénat le déclara Auguste avec *Balbin*, pour délivrer l'empire de la tyrannie des *Maximins*. Il marchoit contre eux avec une armée formidable, lorsqu'il apprit qu'ils avoient été massacrés devant Aquilée. Il fut alors reconnu par tout l'empire, et vint jouir à Rome de la paix qu'il lui avoit procurée. Il se préparoit à porter ses armes victorieuses dans la Perse ; mais les soldats du prétoire s'étant révoltés, il fut massacré avec *Balbin*, le 15 juillet 238. Ce prince, digne d'un meilleur sort, avoit la taille élevée, le maintien grave, la figure noble. La mélancolie dominoit dans son caractère ; il étoit sévère sans rudesse, humain sans foiblesse, et d'une douceur admirable. Ses mœurs étoient pures. Il aimoit la patrie et les lois, rendoit justice sans acception de personnes, et maintenoit les soldats dans une exacte discipline. Il régna un an et quelques jours, et mourut âgé de 74 ans.

PUPIUS *ou* PUPPIUS, poëte tragique Latin, dont les pièces étoient si touchantes qu'il faisoit fondre en larmes tous les spectateurs. *Horace* en parle avantageusement dans sa première Epître du premier livre.

PURBACH, PEURBACH *ou* BURBACH, (George) *Purbachius*, né en 1423 au village de Purbach entre la Bavière et l'Autriche, enseigna la philosophie et la théologie à Vienne. Il prit un goût particulier pour l'astronomie, et fit plusieurs voyages en Italie afin d'acquérir des connoissances plus étendues dans cette science. On voulut le fixer à Bologne ; mais l'empereur *Frédéric III* l'engagea par tant de bienfaits à retourner à Vienne, qu'il en reprit le chemin. *Purbach* s'attacha alors uniquement à l'observation des astres, et après avoir rectifié les instrumens des anciens astronomes, il en imagina de nouveaux. Ses observations le mirent en état d'apprécier le système de *Ptolomée* et de le corriger. Il forma des tables astronomiques et perfectionna la trigonométrie et la gnomonique. Au milieu de ses travaux il desiroit toujours d'avoir une traduction fidelle de l'*Almageste* de *Ptolomée*. Cet ouvrage étoit écrit en grec, et il ignoroit cette langue. Le cardinal *Bessarion* grec d'origine, étant venu à Vienne, lui conseilla de retourner en Italie pour bien entendre la langue grecque. Il travailloit alors à un abrégé de ce grand ouvrage, et il en étoit au sixième livre. Il se disposoit cependant à suivre le conseil de *Bessarion*, lorsqu'une maladie l'enleva le 8 avril en 1462, à 39 ans. *Jean Muller* son disciple acheva cet ouvrage. Les fruits de sa plume sont : I. *Theoriæ novæ Planetarum*. II. *Observationes Hassiacæ*. III. *Tabulæ Eclipsium*, pour le méridien de Vienne. Ses écrits lui méritèrent une place distinguée dans la liste du petit nombre des mathématiciens de son temps.

PURCEL, (Henri) musicien Anglois, né en 1658 et mort en 1695, mit en musique l'opéra d'*Arthur* de *Dryden*. Il fut organiste de Westminster dès l'âge de 18 ans.

PURCHAS, (Samuel) Anglois, né en 1577 dans le comté d'Essex, mort en 1628, a publié une collection curieuse de voyages pieux, connus sous le nom de *Pélerinages* de *Purchas*.

PURE, (l'abbé Michel de) écrivain François du 17[e] siècle, est auteur de quelques *Pièces de Théâtre*, qu'on n'a pu ni jouer ni lire, à l'exception de la tragédie d'*Ostorius*, représentée et dédiée à *Mazarin*. On a encore de lui des *Traductions* : I. Des *Institutions* de *Quintilien*, 1663, in-4°, très-inférieures à celles de l'abbé *Gédoyn*. II. De l'*Histoire des Indes Orientales* de *Maffée*, 1665, in-4.° III. De l'*Histoire Africaine* de *J. B. Birago*, 1666, in-12. IV. De l'*Histoire de Léon X* par *Paul Jove*. Son ouvrage le plus recherché est sa *Vie du Maréchal de Gassion*, Paris, 1673, 4 vol. in-12. On lui doit encore la vie du cardinal *Alphonse de Richelieu*. Cette dernière est en latin. Ce médiocre écrivain n'est guère connu que par le ridicule dont *Boileau* l'a couvert dans ses satires. Ce dernier voulut se venger d'un libelle qu'on accusa l'abbé *de Pure* d'avoir distribué. Dès-lors le poëte offensé plaça le nom de ce dernier dans sa seconde satire, et supprima deux vers qu'il avoit fait contre *Ménage*. Il mourut en 1680.

PURVER, (Antoine) Quaker Anglois, né en 1702, mort en 1775, exerça d'abord le métier de cordonnier, mais ayant appris ensuite l'hébreu, le grec et le latin, il traduisit la Bible en anglois et devint un prédicateur renommé dans sa secte.

PUTEANUS, *Voy.* II. Puy.

PUTIPHAR, *Voy.* I. Joseph.

PUTSCHIUS, (Élie) né à Anvers en 1580, d'une famille originaire d'Augsbourg, n'avoit que 21 ans lorsqu'il mit au jour *Salluste*, avec des fragmens et de bonnes notes. Il donna ensuite un *Recueil* de 33 anciens Grammairiens avec des notes, *Hanoviæ*, 1605, in-4.° Ce savant préparoit d'autres ouvrages lorsqu'il mourut à Stade le 9 mars 1606, à 26 ans, après avoir fait concevoir de grandes espérances.

PUY, (du) *Voyez* Dupuy.

PUY-CIBOT, (Gasberg de) poëte Provençal du XIII[e] siècle, se fit beaucoup de réputation par ses vers, et sur-tout par son Traité intitulé : *Las Bauzias d'Amours*. L'infidélité de sa femme qui étoit de la maison de *Bartas*, et qu'il aimoit éperdument, l'engagea à se faire moine au monastère de Pignans, où il oublia l'amour sans oublier les Muses.

PUY-GUILLON, *Voyez* Pingolan.

PUY-HERBAULT, (Gabriel du) *Putherbœus*, religieux de l'ordre de Fontevrault, et docteur de Sorbonne, natif de Touraine, fut l'un des plus célèbres prédicateurs et des plus habiles controversistes de son temps. Les Protestans le regardoient comme leur fléau. Il mourut en 1566, au monastère de Notre-Dame de Colignance en Picardie. On a de lui plusieurs ouvrages ; les plus connus sont : I. *Evangelicæ Historiæ Tetramonon*. II. *Theotimus, de tollendis et expurgandis malis libris*, Paris, in-8°, 1549.

Il y a quelques bonnes réflexions ; mais elles sont noyées dans beaucoup d'autres, qui mériteroient d'être exprimées avec plus de précision.

PUY-LAURENS, (Antoine de l'Age de) attaché à *Gaston d'Orléans* qu'il trahissoit, reçut de la cour des gratifications, et la trahit ensuite à son tour. Il fut même condamné à perdre la tête en 1633, comme complice de l'évasion du duc *d'Orléans* en Lorraine. Il fit cependant sa paix en faisant celle de son maître. Il épousa Mlle *de Pontchâteau* cousine-germaine du cardinal *de Richelieu*, et fut fait duc et pair en 1634. Cette brillante fortune ne fut qu'un éclair. Le roi le fit arrêter le 14 février 1635, et conduire à Vincennes, où il mourut le premier juillet suivant, sans enfans. Sa veuve finit ses jours en 1674. Elle s'étoit remariée au comte *d'Harcourt*, de la maison de Lorraine. *Voyez* I. FOIX.

I. PUY-SÉGUR, (Jacques de Chastenet, seigneur de) lieutenant général sous *Louis XIII* et *Louis XIV*, étoit d'une famille noble du comté d'Armagnac. Il avoit pour septième aïeul *Bernard de Chastenet* qui en 1365, étoit conseiller et chambellan du roi de Navarre. Il commença à porter les armes en 1617, dans le régiment des Gardes dont il fut enseigne. Nommé ensuite major du régiment de Piémont, il en devint colonel, et obtint le grade de lieutenant général des armées du roi. Il servit pendant 43 ans sans discontinuation. En 1636 les Espagnols avoient entrepris de passer la Somme, pour porter la guerre jusqu'aux portes de Paris; *Puy-Ségur* fut chargé de leur disputer le passage avec peu de monde. Le comte *de Soissons* général de l'armée Françoise, craignant avec raison qu'il ne fût écrasé, lui envoya dire de se retirer s'il le jugeoit à propos. *Monsieur*, répondit *Puy-Ségur* à l'aide de camp, *un homme commandé dans une action périlleuse comme est celle-ci, n'a point d'avis à donner. Je suis venu par ordre de Monsieur le Comte; je n'en sortirai pas, à moins qu'il ne me l'envoie commander*. Ce brave officier se trouva à plus de 120 siéges où le canon avoit tiré, à plus de 30 combats, batailles ou rencontres, sans jamais avoir été malade ni avoir reçu aucune blessure. Il ne fit pas pourtant une grande fortune, parce qu'il fut plus attaché au roi qu'aux ministres, et qu'il avoit trop de franchise pour s'accommoder à tous les manéges des courtisans. C'est ce qu'il témoigne dans ses *Mémoires* qui s'étendent depuis 1617 jusqu'en 1658. Ils ont vu le jour à Paris et à Amsterdam en 1690, deux vol. in-12, par les soins de *du Chêne* historiographe de France. On y voit divers événemens remarquables sur les campemens où il s'est trouvé; et il y a à la fin des instructions militaires assez utiles. L'auteur raconte avec hardiesse et avec vérité. Il mourut à l'âge de 82 ans, en 1682, dans son château de Bernouilles près de Guise.

II. PUY-SÉGUR, (Jacques de Chastenet, marquis de) fils du précédent, naquit à Paris en 1655. Il s'éleva de grade en grade, fut du nombre de ceux qui entrèrent au conseil de guerre éta-

bli après la mort de *Louis XIV* en 1715, et parvint enfin au bâton de maréchal de France. Cet honneur lui fut accordé en 1734, et en 1739 il fut reçu chevalier des ordres du roi. Il mourut à Paris le 15 août 1743, à 88 ans, aprés s'être signalé par son esprit et par son courage. On a de lui un ouvrage estimé sur l'*Art Militaire*, 1748, in-folio, et deux vol. in-4.° Il fut publié par son fils unique le marquis *de Puy-Ségur*, mort en 1782, à 65 ans.

PUZOS, (Nicolas) né à Paris en 1686, accoucheur, devint en 1745 directeur de l'académie de chirurgie. Il mourut le 7 juin 1753. Sa charité pour les pauvres ne se bornoit pas à secourir gratuitement ceux qui avoient recours à lui; il y en avoit un grand nombre dont il étoit le trésorier. Il laissa quelques Notes sur l'art qu'il avoit pratiqué. *Morisot Deslandes* en forma un *Traité des Accouchemens*, 1759, in-4°, qui parut inférieur au nom que *Puzos* s'étoit fait.

I. PYGMALION, (Mythol.) fameux sculpteur, aima tellement une statue de *Vénus* qu'il avoit faite en ivoire, qu'il demanda à cette Déesse d'animer sa statue. Il obtint sa demande. Alors il épousa l'objet de son amour, et il en eut *Paphus*. Ce trait de fable a fourni au célèbre *J. J. Rousseau* le sujet d'une scène lyrique, où la passion trop exaltée dégénère quelquefois en frénésie.

II. PYGMALION, roi de Tyr, vers l'an 900 avant J. C., fit mourir *Sichée* mari de *Didon*, laquelle se sauva en Afrique avec tous ses trésors, et y fonda la ville de Carthage. *Astarbé* sa femme, aussi cruelle que lui, l'empoisonna; et voyant qu'il ne mouroit pas assez promptement, elle l'étrangla.

PYGMÉES, (Mythol.) peuple de nains, célèbre dans la Fable, et qui selon la plus commune opinion, habitoient la Lybie. Il n'avoient qu'une coudée de hauteur; leur vie étoit de huit ans; les femmes engendroient à cinq, et cachoient leurs enfans dans des trous, de peur que les grues, avec lesquelles cette nation étoit toujours en guerre, ne vinssent les enlever. Ils osèrent attaquer *Hercule* qui avoit tué leur roi appelé *Antée*. Un jour l'ayant trouvé endormi dans un grand chemin, ils sortirent des sables de Lybie, et le couvrirent comme une fourmilière. Le héros s'étant éveillé, les enferma dans sa peau de lion et les porta à *Eurystée*. Le nom de *Pygmée* qui leur fut donné, vient d'un mot grec qui signifie *Nain*.

PYLADE, ami d'*Oreste*; *Voyez* ORESTE.

PYLADE, pantomime de Cilicie, parut à Rome du temps d'*Auguste*. Il inventa une danse, où par des gestes ingénieux et par les divers mouvemens du corps, des doigts et des yeux, les Acteurs exprimoient admirablement, sans parler, les sujets comiques ou satiriques. *Pylade* excelloit encore dans les sujets tragiques, graves et sérieux. Il s'éleva entre lui et *Hyllus* son disciple, une dispute en présence du peuple Romain, pour savoir qui des deux représentoit mieux

la grandeur d'*Agamemnon*. L'élève exprima cette grandeur en s'élevant sur ses pieds; mais *Pylade* lui cria : *Tu le fais long, et non pas grand*. Pour lui, il représenta *Agamemnon* sous les véritables traits de la grandeur et de l'héroïsme. *Voy.* BATHILLE.

PYLE, (Thomas) ministre Anglois, mort dans le XVIII[e] siècle, a publié beaucoup d'ouvrages pieux, et sur-tout des *Paraphrases* sur les actes des Apôtres et l'Apocalypse.

PYNAKER, (Adam) paysagiste célèbre, né en 1622 près de Delft, mort en 1675, excelloit dans le coloris et l'art des reflets. Ses tableaux se vendent très-cher.

PYRAME, (Myth.) jeune Assyrien, célèbre par sa passion pour *Thisbé*. Comme ses parens et ceux de *Thisbé* les gênoient extrêmement, ils se donnèrent un rendez-vous pour partir ensemble et se retirer dans un pays éloigné. *Thisbé* arriva la première au rendez-vous; et ayant apperçu une lionne qui avoit la gueule tout ensanglantée, elle se sauva, et laissa tomber son voile, que la lionne déchira et teignit de son sang. *Pyrame* étant arrivé, ramassa le voile, et croyant que sa maîtresse étoit dévorée, il se perça de son épée. *Thisbé* revint un moment après, trouva *Pyrame* expirant, et connoissant son erreur, elle se perça aussi avec la même épée. *Ovide* et *la Fontaine* ont mis en vers cette pitoyable aventure.

PYRÈNE, fille de *Bebrix*, souverain de cette partie de l'Espagne qui confine à la France, et qui en est séparée par une chaîne de hautes montagnes, fut remarquée par *Hercule*, lorsqu'il fit cette expédition qu'il termina en élevant les deux fameuses colonnes de son nom; et elle lui inspira une passion si violente qu'il l'enleva et l'épousa. Un jour que le héros s'étoit éloigné d'elle pour aller combattre des brigands qui infestoient les états de son beau-père, des bêtes féroces déchirèrent la princesse: *Hercule* à son retour l'ensévelit sous une de ces montagnes, qui dès-lors, suivant la Fable, prirent le nom de *Pyrénées*.

PYRÉNÉE, (Mythol.) roi de Thrace, ayant un jour enfermé chez lui les *Muses* qui s'y étoient arrêtées en retournant au Parnasse, et n'ayant pas voulu les laisser sortir, elles s'attachèrent des ailes et s'envolèrent. *Pyrénée* monta sur une haute tour, d'où il se jeta en l'air pour voler après elles; mais il tomba et se brisa la tête.

PYRGOTELES, graveur Grec sous *Alexandre le Grand*, avoit le droit exclusif de graver ce fameux conquérant; de même que le sculpteur *Lysippe* étoit seul autorisé à faire ses statues. Ses gravures en creux passoient pour les chefs-d'œuvre de son art.

PYRON, *Voyez* PIRON.

PYRRHA, fille d'*Epimethée* et femme de *Deucalion*; *Voyez* DEUCALION.

PYRRHON, fameux philosophe Grec, natif d'Elide au Péloponnèse, avoit exercé la profession de peintre avant que de s'attacher à l'étude de la philosophie. *Anaxarque* fut son maître. *Pyrrhon* flottoit dans un

doute éternel ; il trouvoit partout des raisons d'affirmer et des raisons de nier ; et après avoir bien examiné le pour et le contre, il suspendoit son consentement, et se réduisoit à dire : *Non Liquet ; Cela n'est pas évident.* Ainsi il cherchoit toute sa vie la vérité, et ne vouloit jamais tomber d'accord qu'il l'eût trouvée. C'est cet art de disputer sur toutes choses, sans prendre d'autre parti que de suspendre son jugement, que l'on appela le *Scepticisme* ou le *Pyrrhonisme.* Quoique *Pyrrhon* n'en soit pas l'inventeur, il le mit néanmoins tellement en vogue de son temps, que depuis il a porté son nom. Ses disciples prirent celui de *Sceptiques*... On les appeloit aussi *Inquisiteurs, Suspendans, Douteux, Examinateurs.* Ils se flattoient de posséder une situation d'esprit exempte de trouble par le moyen de l'*Ataraxie* qui règle les opinions, et de la *Matriopathie* qui modère les passions. Ils vouloient jouir d'un parfait repos tant à l'égard de la volonté qu'à l'égard de l'entendement. Leur maître s'étoit procuré cet heureux état. Son indifférence étoit si étonnante, qu'*Anaxarque* son maître étant un jour tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. *Pyrrhon* soutenoit que *vivre et mourir étoient la même chose.* Un de ses disciples choqué de cette extravagance, lui ayant dit : *Pourquoi donc ne mourez-vous pas ? — C'est précisément*, répondit-il, *parce qu'il n'y a aucune différence entre la mort et la vie.* Qu'on ne pense pas qu'il eût oublié ses maximes, si la mort eût été présente : car il conserva la même intrépidité dans une occasion périlleuse. Etant sur le point de faire naufrage, il fut le seul que la tempête n'étonnât point ; et comme il vit les autres saisis de frayeur, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui étoit à bord, et qui mangeoit à son ordinaire : *Voilà*, leur dit-il, *quelle doit être la sensibilité du Sage.* Quand il parloit, il se mettoit peu en peine si on l'écoutoit ou si on ne l'écoutoit pas ; et il continuoit ses discours, quoique ses auditeurs s'en allassent. Il ne croyoit pas qu'on dût faire la moindre démarche pour se faire un nom. *Les hommes*, disoit-il, *ressemblent à des feuilles qui tournent au gré des vents et qui sèchent bientôt. Leur estime n'honore pas plus que leur mépris.* Dédaignant la censure du public, il tenoit ménage avec sa sœur et partageoit avec elle les plus petits soins domestiques. Il balayoit la maison, il engraissoit des poulets, des cochons ; il les portoit vendre au marché. Il se fâcha un jour contr'elle pour un sujet assez léger, et comme on lui remontra que son chagrin ne s'accordoit pas avec l'indolence dont il faisoit profession : *Pensez-vous*, répondit-il, *que je veuille mettre cette vertu en pratique pour une femme ?* Il faut prendre pour de fades plaisanteries ou plutôt pour des impostures grossières, les contes que quelques anciens ont débités touchant notre philosophe : par exemple, ils disent que *Pyrrhon* alloit toujours devant lui, sans se détourner ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, et que ses amis qui le suivoient, lui sauvèrent souvent la vie. Ce philosophe vivoit du temps

d'*Epicure* et de *Théophraste*, vers l'an 300 avant J. C. Il mourut à 90 ans, sans avoir laissé aucun écrit. Une de ses opinions les plus dangereuses, étoit, que « la justice ou l'injustice des actions dépendent uniquement des lois humaines ou de la coutume, et qu'il n'y a rien en soi-même d'honnête et de honteux. » Malgré ce dogme destructeur de toute vertu, sa patrie lui conféra la dignité de pontife, et accorda en sa faveur une exemption de tributs aux philosophes. On trouve sa Vie dans *Sextus Empiricus*. Quelques philosophes modernes que l'irréligion a réduits à un triste sceptiscime, ont fait de grands efforts pour réhabiliter la mémoire et la doctrine de *Pyrrhon*. *Bayle* sur-tout s'est signalé dans ce vain et pernicieux travail. Mais un doute perpétuel sur les plus importantes et les plus consolantes vérités, est un état violent, que la nature de l'esprit humain ne comporte pas; et l'on peut assurer que cette secte n'aura jamais un grand nombre de partisans de bonne foi.

I. PYRRHUS, ainsi appelé à cause de ses cheveux roux, étoit fils d'*Achille* et de *Déidamie* fille de *Lycomède* roi de l'isle de Scyros. Il naquit dans cette isle un peu avant la guerre de Troye, et y fut élevé jusqu'à la mort d'*Achille*. Alors *Ulysse* et *Phénix* furent envoyés par les Grecs vers *Pyrrhus*, pour l'emmener au siége de Troye, parce qu'on leur avoit prédit que c'étoit le seul moyen de prendre cette fameuse ville. *Pyrrhus* y alla malgré sa grande jeunesse: ce qui lui fit donner le nom de *Néoptolème*. Il se montra digne du sang d'*Achille*; il fut comme lui, brave, féroce, inhumain. Il combattit contre *Euripyle* fils de *Télèphe*, et le tua. Cette victoire le flatta si fort qu'il institua pour en perpétuer la mémoire, la danse qu'on nomma *Pyrrhique*, dans laquelle les danseurs devoient être armés de toutes pièces. Il entra le premier dans le fameux cheval de bois; et la nuit de la prise de Troye il fit un carnage épouvantable, et massacra le roi *Priam* d'une manière barbare. Ce fut lui aussi qui précipita du haut d'une tour le petit *Astyanax* fils d'*Hector*, et qui immola *Polyxène* sur le tombeau d'*Achille*. Après le sac de Troye, il eut *Andromaque* en partage et il en fit sa femme ou sa concubine. Il alla ensuite en Epire où il fonda un royaume. Quelque temps après, il épousa la belle *Hermione* fille de *Ménélas* et d'*Hélène*, et fut tué par *Oreste* furieux, au pied des autels, à la sollicitation d'*Hermione* jalouse, qui avoit été promise en mariage à ce dernier avant qu'elle épousât *Pyrrhus*. Ce prince eut trois femmes: *Hermione*, dont il n'eut point d'enfans, *Lanasse* et *Andromaque*. C'est de ces deux dernières femmes, que descendoient les rois qui possédèrent l'Épire jusqu'à *Pyrrhus* qui suit.

II. PYRRHUS, roi des Épirotes, descendoit du précédent. Les Molosses ayant tué son père, *Pyrrhus* encore à la mamelle fut enlevé par quelques serviteurs fidelles à la fureur des révoltés, qui le poursuivoient pour l'égorger. *Cassandre* roi de Macédoine, voulut acheter la mort de cet enfant; mais *Glaucias* roi d'Illyrie, à la cour duquel il s'étoit

retiré, eut horreur d'une telle inhumanité : il le fit élever comme son propre fils, et lorsqu'il eut atteint l'âge de 12 ans, il le rétablit dans son royaume. *Pyrrhus* fut d'abord obligé de le partager avec *Néoptolème* qui l'avoit usurpé; mais il se défit peu de temps après de ce rebelle, et régna seul en grand roi. *Alexandre* l'ayant appelé à son secours contre *Démétrius* roi de Macédoine, il lui demanda pour prix de ses services quelques provinces dont il s'empara à l'instant. Il s'y établissoit lorsque *Démétrius* le força de se retirer. Ce prince ravagea l'Épire, et *Pyrrhus* se vengea sur l'Italie où il remporta une victoire signalée. Cette bataille laissa dans l'esprit des Macédoniens, de grandes idées de son courage, de ses talens pour la guerre, et de son art pour le commandement. La nouvelle d'une maladie de *Démétrius* le rappela l'année d'après, l'an 290 avant J. C., dans la Macédoine. Tout céda à la force de ses armes, jusqu'à ce que *Démétrius* étant un peu remis, le força à se retirer. *Pyrrhus* fit de nouvelles tentatives qui eurent un succès heureux : il s'empara de la Macédoine et la partagea avec *Lysimaque;* mais il n'en jouit pas long-temps. Les Macédoniens le chassèrent sept mois après, et ne voulurent reconnoître pour leur souverain que son collègue. Une guerre plus importante l'occupa bientôt. Les Tarentins l'ayant appelé à leur secours, il courut à Tarente, livra bataille au consul *Lævinus* près d'Héraclée, et remporta une victoire complète. Ce prince avoit amené des éléphans armés en guerre. La vue, l'odeur extraordinaire, les cris de ces monstrueux animaux, effarouchèrent les chevaux de l'armée Romaine, et causèrent leur déroute. Le combat fut meurtrier, et le nombre des morts fut à peu près égal des deux côtés. Le vainqueur disoit, après la bataille : *Hélas ! si j'en gagne encore une semblable, il faudra que je retourne en Epire presque sans suite....* Il souhaitoit beaucoup la paix, et il envoya à Rome le philosophe *Cyneas* pour la proposer. *Cyneas* harangua le sénat avec beaucoup d'éloquence; mais on lui répondit que *si* Pyrrhus *souhaitoit l'amitié du peuple Romain, il ne devoit en faire la proposition que quand il seroit hors de l'Italie.* (*Voy.* I. FABRICIUS.) Il se donna une seconde bataille près d'Ascoli dans la Pouille, où la victoire fut balancée, et si douteuse que les historiens se contredisent sur ce qu'ils en racontent. Tout ce qui paroît certain, c'est que le carnage fut réciproque. *Pyrrhus* continuoit la guerre avec assez peu de succès, lorsque les Siciliens l'appelèrent dans leur isle pour les délivrer du joug des Carthaginois, et de celui de plusieurs petits tyrans. Il y passa aussitôt, gagna deux batailles sur les Carthaginois en 276 et 277 avant J. C., et prit Éryx avec quelques autres places. Cependant l'insolence de ses troupes et son envie de dominer, commencèrent à le rendre odieux aux Siciliens. On fut charmé de le voir partir. Dès qu'il fut disparu, il perdit presque toutes les villes qui avoient embrassé son parti. Les Tarentins le rappelèrent peu de temps après; mais sa flotte fut battue dans le détroit de Sicile par celle des Carthaginois. De 200 galères il n'en ramena que 12 en Italie,

Il châtia en passant les Locriens, et pilla le trésor consacré à la déesse *Proserpine :* brigandage impie qui, suivant les historiens Païens, fut la cause de tous ses malheurs. Il y eut une nouvelle bataille à Bénevent, entre lui et les Romains. Le consul *Curius Dentatus* eut la gloire de le vaincre : il n'avoit que 20,000 hommes, et son adversaire en avoit plus de 80. *Pyrrhus* honteux de sa défaite, retourna précipitamment dans son royaume. Il implora le secours d'*Antiochus* roi de Syrie et d'*Antigone* roi de Macédoine, mais n'en ayant reçu que des lettres d'excuse, il ravagea les états du dernier. Il agit d'abord par vengeance, ensuite par ambition. Il s'empara de plusieurs places frontières et de toutes les villes de la haute Macédoine et de la Thessalie. *Pyrrhus* enivré de l'orgueil de ses triomphes, affecta d'humilier les Macédoniens par des inscriptions infamantes. *Cléonyme* prince du sang royal de Sparte, l'ayant ensuite appelé à son secours, il entra dans le Péloponnèse et forma le siége de Sparte; mais il fut bientôt contraint d'abandonner cette ville. De là il se jeta dans Argos, où il s'étoit élevé une faction entre *Aristippe* et *Aristias.* Les Argiens lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de se retirer. Il le promit; mais il pénétra la nuit dans leur ville, dont *Aristias* lui avoit facilité l'entrée. *Pyrrhus* eut l'imprudence d'y faire marcher ses éléphans, qui trop resserrés nuisirent beaucoup à l'action. Ce prince abandonné des siens et prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, se fait jour par sa valeur, après avoir quitté son aigrette pour n'être pas reconnu. Un Argien l'attaque et lui porte un coup de javeline, qui fut paré par l'épaisseur de sa cuirasse. Le prince plein de fureur, étoit près de le frapper, lorsque la mère de cet Argien, qui voyoit le combat de son toit, lança une tuile sur la tête du roi et le renversa sans connoissance. Un soldat d'*Antigone* survint et lui coupa la tête. C'est ainsi que mourut, l'an 272 avant J. C., ce prince également célèbre par de grandes qualités et de grands défauts. Son caractère étoit affable, son accès facile. Il étoit reconnoissant des services qu'on lui rendoit et prompt à les récompenser. Il pardonnoit aisément les fautes que l'on commettoit à son égard, et ne punissoit qu'à regret. De jeunes officiers dans le vin avoient fait de lui des plaisanteries offensantes. L'ayant su il les fit venir et leur demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent ainsi parlé? — *Oui, Seigneur*, répondit l'un d'entr'eux, *et nous en aurions dit davantage si le vin ne nous eût manqué.* Cette repartie le fit rire, et il les renvoya.... Le témoignage glorieux qu'on dit lui avoir été rendu par *Annibal*, l'homme du monde le plus capable de juger sainement du mérite guerrier, ne permet pas de refuser à *Pyrrhus* le titre de grand capitaine. Personne en effet ne savoit mieux que lui prendre ses postes, ranger ses troupes, gagner le cœur des hommes et se les attacher. Il avoit la vivacité, l'intrépidité, et cette ardeur martiale d'*Alexandre;* mais moins prudent que lui, il s'exposoit sans ménagement comme un simple soldat et comme un aventurier. Il n'avoit aucune règle dans ses entreprises, et s'y

livroit presque toujours par tempérament, par passion et par impuissance de se tenir en repos. Violent, inquiet, impétueux, il falloit qu'il fût toujours en mouvement, et qu'il y mît les autres; toujours errant, et allant chercher de contrée en contrée un bonheur qui le fuyoit, et qu'il ne rencontroit nulle part. Un tel caractère approche fort de celui d'un héros de roman, et d'un chercheur d'aventures; mais il n'a jamais fait celui d'un grand roi et d'un bon roi. On connoît le bon mot de *Cyneas*. *Pyrrhus* lui étalant un jour toutes les conquêtes qu'il avoit faites en imagination, de toute l'Italie, de la Sicile, de Carthage et de la Grèce; ce prince ajouta : *Ce sera alors, mon ami, que nous rirons et que nous nous reposerons à l'aise.* — *Mais, Seigneur,* repartit Cyneas, *qui nous empêche de le faire dès à présent?* On attribue à *Pyrrhus* l'invention du jeu des *Echecs*.

PYTHAGORE, né à Samos d'un sculpteur, vers l'an 600 avant J. C., (*) exerça d'abord le métier d'athlète; mais s'étant trouvé aux leçons de *Phérécyde* sur l'immortalité de l'ame, il se consacra tout entier à la philosophie : (*Voyez* I. PHÉRÉCYDE.) Pour avoir une connoissance plus étendue des mœurs et des caractères des hommes, il abandonna sa patrie, ses parens et ses biens, et parcourut l'Égypte, la Chaldée et l'Asie mineure. Enfin, après avoir enrichi son esprit, il revint à Samos, chargé des précieuses dépouilles qui avoient été le but et qui furent le fruit de son voyage. *Polycrate* avoit usurpé le gouvernement de sa patrie, et quoique ce tyran eût beaucoup d'égard pour le philosophe, il abandonna Samos, et alla s'établir dans cette partie de l'Italie qui a été appelée la Grande Grèce. Il fit sa demeure ordinaire à Héraclée, à Tarente, et sur-tout à Crotone, dans la maison du fameux athlète *Milon*. C'est de là que sa secte a été appelée *Italique*. Sa réputation extraordinaire se répandit bientôt dans toute l'Italie, avec le goût de l'étude et l'amour de la sagesse. On accouroit de toutes parts pour l'entendre, et dans peu de temps il n'eut pas moins de quatre ou cinq cents disciples. Avant que de les admettre à ce rang, il leur faisoit subir un noviciat de silence qui duroit deux ans pour les taciturnes, et qu'il faisoit durer au moins cinq années pour ceux qu'il jugeoit les plus enclins à parler. Il les faisoit vivre tous en commun; ils quittoient la propriété de leur patrimoine, et apportoient leurs biens aux pieds du maître. On a dit qu'il attachoit un mérite infini à l'abstinence des féves. Il est certain néanmoins qu'il faisoit un grand usage de ce légume dans ses repas. (*Voyez* le *Voyage du jeune Anacharsis*, ch. 75.) L'un de ses principaux soins fut de corriger les abus qui se commettoient dans les mariages. Il voulut non-seulement que les maris renonçassent au concubinage, mais aussi qu'ils obser-

(*) *Ladvocat* le fait naître en 540. Nous avons suivi la chronologie du *Voyage du jeune Anacharsis*, qui est beaucoup plus exacte.

vassent les lois de la chasteté et de la pudeur envers leurs épouses. Son affection pour le bien public le détermina à porter ses instructions jusqu'aux palais des grands, et il eut le bonheur et la gloire de réussir auprès d'un grand nombre. Il mit la police dans presque toutes les villes d'Italie, pacifia les guerres et les séditions intestines, et eut beaucoup de part au gouvernement de Crotone, de Métaponte, de Tarente et des autres grandes villes dont les magistrats étoient obligés de prendre et de suivre ses conseils. On dit que pour donner plus de poids à ses exhortations, il s'enferma dans un lieu souterrain où il demeura pendant un certain temps. Sa mère lui communiqua en secret tout ce qui se passoit pendant son absence. *Pythagore* sortit enfin de sa caverne avec un visage pâle et tout défait ; il assembla le peuple, et il assura qu'il venoit des Enfers. Si ce philosophe joua cette bizarre comédie, ce n'étoit qu'un misérable charlatan ; mais il y a apparence que c'est une fable inventée par ces petits esprits, qui se plaisent à semer de contes absurdes la vie des grands hommes. Quoi qu'il en soit, *Pythagore* eut la gloire de produire des changemens avantageux aux mœurs dans une partie de l'Italie, et sur-tout à Crotone son principal séjour. « Ayant trouvé, dit *Justin*, les habitans de cette ville livrés au luxe et à la débauche, il les rappela par son autorité aux règles de la frugalité. Il louoit tous les jours la vertu, et en faisoit sentir la beauté et les avantages. Il représentoit vivement la honte de l'intempérance, et faisoit le dénombrement des états dont ces excès vicieux avoient causé la ruine. Ses discours firent une telle impression sur les esprits et causèrent un changement si général dans la ville, qu'on ne la reconnoissoit plus, et qu'il n'y resta aucune trace de l'ancienne Crotone. Il parloit aux femmes séparément des hommes, et aux enfans séparément des pères et des mères. Il recommandoit aux femmes les vertus de leur sexe, la chasteté, la soumission envers leurs maris ; aux jeunes gens un profond respect pour leurs pères et mères, et du goût pour l'étude et les sciences. Il insistoit principalement sur la frugalité mère de toutes les vertus. Il obtint des dames qu'elles renonçassent aux étoffes précieuses et aux riches parures, qu'elles faisoient passer pour des ornemens nécessaires à leur rang, mais qu'il regardoit comme l'aliment du luxe et de la corruption. Il exigea qu'elles en fissent un sacrifice à la principale Divinité du lieu qui étoit *Junon*, montrant par ce généreux dépouillement la pleine conviction où elles étoient que le véritable ornement des dames étoit une vertu sans tache, et non la magnificence des habits. On peut juger, ajoute l'historien, de la réforme que produisirent parmi les jeunes gens les vives exhortations de *Pythagore*, par le succès qu'elles eurent chez les dames, attachées pour l'ordinaire à leur parure et à leurs bijoux avec une passion presque invincible. » Ce philosophe forma des disciples qui devinrent d'excellens législateurs, tels que *Zaleucus*, *Carondas* et quelques autres. La science des mœurs et des lois n'étoit pas la seule que possédât *Pythagore* :

il étoit très-savant en astronomie, en géométrie, en arithmétique et en toutes les autres parties des mathématiques. C'est lui qui inventa cette fameuse démonstration du *Carré de l'Hypothénuse*, qui est d'un si grand usage dans tous les traités de mathématiques. On dit qu'il en sentoit lui-même tellement l'utilité, qu'il immola à Dieu par reconnoissance une hécatombe de cent bœufs. On lui attribue le système de la *Métempsycose*, c'est-à-dire la transmigration des ames d'un corps dans un autre. C'étoit, dit-on, le dogme principal de sa philosophie; il l'avoit emprunté ou des Egyptiens ou des Brachmanes. Cette chimère lui tenoit, ajoute-t-on, si fort au cœur, qu'il se vantoit de se souvenir dans quel corps il avoit été avant que d'être *Pythagore*... Sa généalogie ne remontoit que jusqu'au siége de Troye. Il avoit été d'abord *Ethalides* fils putatif de *Mercure*, ensuite *Euphorbe* le même qui fut blessé par *Ménélas*. Son ame passa du corps d'*Euphorbe* dans celui d'*Hermotime*; de celui-ci dans le corps d'un pêcheur; enfin dans celui de *Pythagore*. Nous rapportons ces contes d'après le plus grand nombre d'historiens. Mais le savant *Barthélemi*, qui a approfondi tous les points de l'histoire des anciens philosophes, prétend que *Pythagore* n'admettoit point le dogme de la *Métempsycose*. D'autres savans disent que par ce mot il vouloit donner une image symbolique des reproductions et des métamorphoses des trois règnes de la nature qui s'opèrent chaque jour sous nos yeux. Quoi qu'il en soit, les autres parties du système Pythagoricien prouvoient que ce philosophe avoit beaucoup réfléchi. Il admettoit dans le monde une intelligence suprême, une force motrice, une matière sans intelligence, sans force et sans mouvement. « Tous les phénomènes, selon *Pythagore*, dit *Pluquet* dans ses Mémoires pour servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain, supposoient ces trois principes; mais il avoit observé dans les phénomènes une liaison de rapports, une fin générale; et il attribua l'enchaînement des phénomènes, la formation de toutes les parties du monde et leurs rapports, à l'intelligence suprême qui seule avoit pu diriger la force motrice, et établir des rapports et des liaisons entre toutes les parties de la nature; il ne donna donc aucune part aux génies dans la formation du monde. *Pythagore* avoit découvert entre les parties du monde des rapports, des proportions. Il avoit apperçu que l'harmonie ou la beauté étoit la fin que l'Intelligence suprême s'étoit proposée dans la formation du monde, et que les rapports qu'elle avoit mis entre les parties de l'univers étoient le moyen qu'elle avoit employé pour arriver à cette fin. Ces rapports s'exprimoient par des nombres. Parce qu'une planète est, par exemple, éloignée du soleil plus ou moins qu'une autre un certain nombre de fois, *Pythagore* conclut que c'étoit la connoissance de ces nombres qui avoit dirigé l'Intelligence suprême. L'ame de l'homme étoit, selon *Pythagore*, une portion de cette Intelligence suprême, que son union avec le corps en tenoit séparée, et qui s'y réunissoit lorsqu'elle s'étoit dégagée de toute affection aux choses corporelles. La mort qui séparoit

l'ame du corps ne lui ôtoit point ses affections ; il n'appartenoit qu'à la philosophie d'en guérir l'ame, et c'étoit l'objet de toute la morale de *Pythagore*. » L'auteur renvoie le lecteur à l'*Examen du Fatalisme*, tome 1er, et à la *Vie* de ce philosophe par *Dacier*. Notre soin principal devoit être, selon lui, de nous rendre semblables à la Divinité. Le seul moyen d'y parvenir étoit de posséder la vérité, et pour la posséder il falloit la rechercher avec une ame pure. *Il faut*, disoit-il souvent, *ne faire la guerre qu'à cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, et à la discorde des familles. Telles sont les cinq choses*, s'écrioit-il, *qu'il faut combattre de toutes ses forces, même par le fer et par le feu... Les plus beaux présens que le Ciel ait faits aux hommes sont*, disoit-il aussi, *d'être utile à ses semblables et de leur apprendre la vérité*. Ce philosophe comparoit le spectacle du monde à celui des jeux olympiques : Les uns y tiennent boutique et ne songent qu'à leur profit ; les autres payent de leur personne et cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux... Il est défendu, disoit-il, de quitter son poste sans la volonté de celui qui commande. Le poste de l'homme est la vie. La tempérance est la force de l'ame ; l'empire sur les passions fait sa lumière. Posséder la continence, c'est être riche et puissant. L'homme est mort dans l'ivresse du vin, il est furieux dans l'ivresse de l'amour. L'homme n'est en sureté que sous le bouclier de la sagesse, et il n'est heureux que quand il est en sureté. — Ne souffrons point qu'il y ait de cicatrice dans l'ame de notre ami. Il n'y aura ni blessure ni cicatrice dans l'ame de notre ami si nous savons lui céder à propos. Que le plus jeune cède toujours au plus âgé. La fidélité que vous devez à votre ami est une chose sacrée, qui ne souffre pas même la plaisanterie. — L'homme est un abrégé de l'univers ; il a la raison par laquelle il tient à Dieu ; une puissance végétative, nutritive et productrice, par laquelle il tient aux animaux ; une substance inerte qui lui est commune avec la terre. — Le philosophe s'occupe des vérités à découvrir ou des actions à faire ; et sa science est théorique ou pratique. Il faut commencer par la pratique des vertus ; l'action doit précéder la contemplation. » Une morale si sensée n'avoit pas toujours son effet, parce qu'il la cachoit sous le voile des allégories. Ainsi au lieu de dire simplement : *Ne vous présentez dans les temples qu'avec un air décent et recueilli*, il disoit à ses disciples : *Ne sacrifiez point aux Dieux les pieds nus*. Quand il leur conseilloit de ne pas surcharger le fardeau de la vie du poids des affaires et des soucis, il leur disoit : *Ne vous amusez pas à couper du bois dans votre chemin*. Pour leur dire qu'il falloit être prêt et actif à toutes les heures du jour, il leur disoit : *Ne tuez jamais le coq*. S'il leur conseilloit de ne se lier par aucun vœu ni par aucun serment, il s'exprimoit ainsi : *Gardez-vous de porter au doigt la bague qui vous gêne*. Enfin au lieu de dire, n'irritez pas un homme qui est déjà en colère, il disoit : *N'attisez point le feu avec votre épée*. Ces façons de parler emblématiques paroissent aujourd'hui assez

froides ; mais *Pythagore* avoit rapporté de l'Egypte ces façons de s'exprimer ; et les écrivains sacrés n'ont pas toujours dédaigné de s'en servir. On ne sait rien de certain sur le lieu et sur le temps de la mort de *Pythagore*. L'opinion la plus commune est qu'il mourut tranquillement à Métaponte vers l'an 490 avant J. C., âgé d'environ 90 ans. Sa maison fut changée en un temple, et on l'honora comme un Dieu. Il étoit en si grande vénération, qu'on lui fit faire pendant sa vie et après sa mort une foule de prodiges. On disoit qu'il écrivoit avec du sang sur un miroir ce que bon lui sembloit, et qu'opposant ces lettres à la face de la lune quand elle étoit pleine, il voyoit dans le rond de cet astre tout ce qu'il avoit écrit dans la glace de son miroir ; qu'il parut avec une cuisse d'or aux Jeux Olympiques ; qu'il se fit saluer du fleuve *Nessus ;* qu'il arrêta le vol d'un aigle. apprivoisa un ours, fit mourir un serpent, et chassa un bœuf qui gâtoit un champ de féves par la vertu de certaines paroles ; qu'il se fit voir au même jour et à la même heure en la ville de Crotone et en celle de Métaponte ; qu'il avoit des secrets magiques ; qu'il prédisoit les choses futures, etc. etc. Ses disciples regardoient comme un crime de mettre en doute la vérité de ses opinions ; et quand on leur en demandoit les raisons, ils se contentoient de répondre : *Le Maître l'a dit.* On fit courir mille bruits sur sa mort ; et tous ces bruits, qu'il seroit inutile de rapporter, montrent seulement que le peuple a aimé de tout temps le mensonge, et que, tout grossier qu'il est, les hommes d'un mérite extraordinaire ont toujours fait une profonde sensation sur son esprit. Les écoles Pythagoriciennes se soutinrent dans presque toutes les villes de la grande Grèce après la mort de leur chef. Il en sortit non-seulement des philosophes spéculatifs, ordinairement inutiles à la société ; mais des législateurs et des guerriers. *Pythagore* avoit veillé avec un soin extrême au choix de ses disciples ; et comme la physionomie est le miroir de l'ame, il rejetoit ceux dont la figure annonçoit un cœur dur ou un caractère méchant. *Ni toute sorte de bois, ni toute sorte de marbre*, disoit-il quelquefois, *ne sont pas propres à faire un* Apollon *ou un* Mercure. Les élèves passoient par de rigoureuses épreuves, appelées *les purgations de l'ame*. On leur ordonnoit un silence austère, qu'ils pouvoient rompre plutôt ou plus tard selon leur bonne ou mauvaise conduite. Outre les diverses écoles pour la jeunesse, les Pythagoriciens avoient des maisons de retraite pour les vieillards. C'étoient les asiles de la paix et de la vertu. On n'y commandoit point avec hauteur ; on n'obéissoit point avec contrainte. Les initiés vivoient entre eux comme des amis. Si malgré la douceur de ces retraites quelqu'un vouloit se retirer, il en étoit le maître, et il pouvoit emporter ce qui lui appartenoit ; mais on lui faisoit des obsèques comme s'il étoit mort. « J'ai appris, écrivoit *Lysis* à *Hipparque*, que vous renoncez à la doctrine de nos Pythagoriciens d'Italie, et que vous donnez la préférence à la bonne chère de la cour de Sicile. Si cette nouvelle est fausse, je vous en félicite ; si elle est vraie, je vous regarde dès ce

moment comme un homme qui n'a plus de part à la vie. » *Pythagore* eut des disciples jusque dans l'intérieur de sa maison. Sa femme et sa fille *Damo* (*Voyez* ce mot) apprirent de lui les élémens de la philosophie. Il légua en mourant tous ses manuscrits à *Damo*, à condition que jamais elle ne les vendroit, quelque somme qu'on lui proposât, et qu'elle n'en feroit part qu'aux initiés. Nous avons sous le nom de *Pythagore* un ouvrage en grec commenté par *Hiéroclès*, et intitulé : *Les Vers dorés ;* mais il est constant que ce livre n'est point de lui, quoiqu'il renferme une partie de sa doctrine et de ses maximes morales. On l'attribue à *Lysis*. Les *Vers dorés* ont été imprimés à Padoue, 1474, in-4° ; — à Rome 1475, in-4° ; — à Cambridge 1709, et à Londres, 1742, in-8.° Ces deux éditions se joignent aux auteurs, *cum notis Variorum*... *Diogène*, *Porphyre*, *Jamblique*, un anonyme dont *Photius* donne l'extrait, ont écrit la *Vie* de ce célèbre philosophe, mais avec plus d'érudition que de discernement. On a réuni leurs Écrits à Amsterdam 1707, in-4.° *Dacier* a mis plus de critique dans celle qu'il a publiée en françois, avec les *Vers dorés* et le Commentaire d'*Hiéroclès*, à Paris 1706, deux vol. in-12 ; nouvelle édition, 1771, aussi en 2 vol.

I. PYTHEAS, philosophe qu'on croit contemporain d'*Aristote*, naquit à Marseille colonie des Phocéens, et se rendit habile dans la philosophie, l'astronomie, les mathématiques et la géographie. On conjecture avec raison que ses concitoyens prévenus en faveur de ses connoissances et de ses talens, et dans la vue d'étendre leur commerce, lui fournirent les moyens d'aller tenter dans le Nord de nouvelles découvertes, tandis qu'ils employoient *Euthymènes* à découvrir les pays du Sud. *Pytheas* parcourut une partie des côtes de l'Océan, s'avança jusqu'à l'isle de Thulé, maintenant l'*Islande ;* il pénétra ensuite dans la mer Baltique, jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme mal-à-propos *Tanaïs*, car le *Tanaïs* se débouche dans la mer Noire, et qui est peut-être la Vistule. Il observa qu'à mesure qu'il s'avançoit vers le Pôle Arctique, les jours s'alongeoient au solstice d'été, et qu'à l'isle de Thulé le soleil se levoit presque aussitôt qu'il s'étoit couché : ce qui arrive en Islande et dans les parties septentrionales de la Norwége. « *Pytheas*, dit *Bailly* dans son excellente *Histoire de l'Astronomie*, étoit observateur. Il a remarqué qu'il n'y avoit pas d'étoile près du Pôle ; en effet de son temps, il n'y en avoit point. L'observation qui l'a rendu le plus fameux, sur-tout depuis la contestation élevée parmi les astronomes modernes sur la diminution de l'obliquité de l'écliptique, est celle de la hauteur méridienne du soleil au solstice d'été. *Pytheas* en se servant d'un gnomon fort élevé, trouva que la longueur de l'ombre au temps du solstice d'été, avoit à l'égard de la hauteur du gnomon, la même proportion à Marseille qu'à Byzance. » La relation des voyages de *Pytheas* a paru fabuleuse à *Polybe* et à *Strabon ;* mais *Gassendi*, *Sanson* et *Rudbeck*, ont été du sentiment d'*Hipparque* et

d'*Eratosthène*, en prenant la défense de cet ancien géographe. Les navigateurs modernes l'ont pleinement justifié. On lui doit la découverte de l'isle de Thulé, et de la distinction des climats par la différente longueur des jours et des nuits. Cet habile Marseillois est le premier et le plus ancien des écrivains Gaulois qui nous soit connu. Le plus célèbre de ses ouvrages étoit intitulé : *Le Tour de la Terre ;* mais ni cet ouvrage, ni aucun des autres de *Pytheas*, ne sont parvenus jusqu'à nous, quoique quelques-uns existassent encore à la fin du quatrième siècle. Ils étoient écrits en grec, qui étoit alors la langue des Marseillois.

II. PYTHEAS, rhéteur Athénien, contemporain et ennemi de l'orateur *Démosthènes*, vers l'an 330 avant Jésus-Christ, osa parler en public, quoique fort jeune, pour dire son sentiment sur les résolutions que la république prenoit au sujet d'*Alexandre le Grand*. Un citoyen qui n'approuvoit point cette hardiesse, lui dit : *Eh quoi ! vous osez parler si jeune, de choses si importantes ! — Pytheas* répondit sans se déconcerter : *Cet* Alexandre, *que vous estimez un Dieu, n'est-il pas encore plus jeune que moi ? Pourquoi vous étonnez-vous qu'à mon âge je parle comme un homme doit parler ?*

PYTHIAS, *Voy.* DAMON.

PYTHIE, *Voy.* PYTHONISSE.

PYTHON : (Mythol.) ce mot signifie proprement le Dieu *Apollon*, appelé *Python* ou *Pythius*, à cause du serpent *Python* qu'il tua. C'étoit un animal d'une grandeur prodigieuse, que la terre engendra de son limon après le déluge de *Deucalion*. *Junon* l'envoya contre *Latone*, l'une des concubines de *Jupiter*. Celle-ci ne put l'éviter qu'en se jetant dans la mer, où *Neptune* fit paroître l'isle de Délos, qui lui servit de retraite. *Apollon* tua ce serpent dans la suite à coups de flèches. Ce fut en mémoire de cette victoire, qu'il institua les jeux Pythiens. Il mit la peau de cet animal sur le trépied, où lui, ses Prêtres et ses Prêtresses s'asseyoient pour rendre ses oracles. —On appeloit aussi PYTHONS des Génies qui entroient, suivant la Fable, dans les corps des hommes, sur-tout des femmes, pour leur découvrir ce qui devoit arriver.

PYTHONISSES, magiciennes que *Saül* chassa de ses états avant qu'il eût désobéi à Dieu. Mais après son péché, il fut rejeté du Seigneur ; et loin de mettre sa confiance en lui, il alla consulter une *Pythonisse*, qui lui fit voir l'ombre de *Samuel*, et lui prédit qu'il mourroit avec ses fils dans la bataille de Gelboé. — La PYTHONISSE ou la *Pythie* étoit, selon la Fable, une prêtresse d'*Apollon*, qui rendoit ses oracles à Delphes dans le temple de ce Dieu. Elle se plaçoit sur un trépied couvert de la peau du serpent *Python*. Lorsqu'elle vouloit prédire l'avenir, elle entroit en fureur, parloit d'une voix étouffée, grêle et inarticulée, s'abandonnoit à des convulsions horribles et évoquoit les mânes des morts. Ses oracles étoient quelques vers ambigus et obscurs, auxquels les prêtres donnoient un sens favorable à leurs intérêts ou à la superstition de ceux qui les consultoient.

Q

QUADRATUS-DEUS, c'est-à-dire le *Dieu-Carré*. (Mythol.) C'est le Dieu *Terme* qu'on révéroit quelquefois sous la figure d'une pierre carrée. On donnoit aussi ce nom à *Mercure* dans le même sens que celui de *Quadriceps* (*qui a quatre têtes*) comme au Dieu de la Fourberie et de la Duplicité; de même qu'on donnoit à *Janus* celui de Quadriformis (*qui a quatre visages*) pour marquer que son empire s'étendoit sur toutes les parties du monde, en orient, en occident, au nord et au midi.

QUADRATUS, (Saint) disciple des Apôtres, et selon quelques-uns l'Ange de Philadelphie, à qui Jésus-Christ parla dans l'*Apocalypse*, étoit déjà célèbre dans l'Eglise du temps de *Trajan*, et répandoit par-tout la semence de la parole évangélique. On prétend qu'il fut élevé sur le siége d'Athènes vers l'an 126. *Quadratus* est le premier qui ait composé une *Apologie* de la Religion Chrétienne qu'il présenta lui-même à *Adrien* vers l'an 131. Cet ouvrage plein de raisonnemens forts et solides, dignes d'un disciple des Apôtres, arrêta le feu de la persécution qui étoit alors excitée contre les Chrétiens. Il ne nous en reste que des fragmens.

QUADRIO, (François-Xavier) né dans la Valteline le 1er décembre 1695, se fit Jésuite et se distingua par son application; mais sa mélancolie et son inconstance lui firent abandonner cet état en 1744; il se retira à Zurich, d'où il sollicita auprès du souverain pontife la permission de rester dans l'état de prêtre séculier. Il mourut à Milan le 21 novembre 1756, après avoir publié: I. Un traité *De la Poésie Italienne*, sous le nom de *Joseph-Marie Andrucci*. II. *Histoire de la Poésie*, deux volumes. III. *Dissertations historiques sur la Rhétie et sur la Valteline*, pleines d'érudition, 3 vol. in-4°, 1755.

QUAINI, (Louis) peintre, né à Ravenne en 1643, mourut à Bologne en 1717, à 74 ans. Le *Cignani* lui apprit les élémens de son art. Bientôt il eut tant de confiance dans les talens de cet illustre élève, qu'il lui remit ses principaux ouvrages, conjointement avec *Franceschini* qui étoit devenu dans la même école son rival et son ami. Leurs pinceaux réunis semblent n'en faire qu'un. Les parties principales de *Quaini* étoient l'architecture, le paysage et les autres ornemens. *Franceschini* se chargeoit pour l'ordinaire de peindre les figures. Ils ont principalement travaillé à Parme et à Bologne.

QUAKERS, *Voyez* Ekles; Barclay, n.° III; Fransworth; Fox, n.° II; Keith *et* Penn.

QUANWON, (Mythol.) Dieu Japonois, fils d'*Amida*,

préside aux eaux et aux poissons. On le représente avec quatre bras, et le bas du corps avalé par un monstre : sa tête est couronnée de fleurs. —Dans un temple du Japon, *Quanwon* appelé aussi *Canon*, paroît avec sept têtes sur la poitrine, avec trente mains tenant chacune une flèche : il est assis sur la fleur nommée *Tarate.*

QUARESME, (François) naquit à Lodi dans le Milanois, se fit Cordelier, fut employé aux missions du Levant, et mourut vers 1640. Il a laissé quelques *Ouvrages* théologiques, ignorés des savans, et une *Description de la Terre-Sainte*, qui contient plusieurs particularités assez curieuses.

QUARLES, (François) poëte Anglois, mort en 1644, a publié beaucoup de Poésies, et sur-tout des *Emblêmes* ingénieux. Son attachement à la cause de *Charles premier*, exposa ses jours et ruina sa fortune : ce qu'il regretta le plus, fut la perte de ses livres et de ses manuscrits qui furent pillés.

QUARRÉ, (Jacques-Hugues) docteur de Sorbonne, né dans la Franche-Comté, entra dans l'Oratoire en 1618. Ses sermons, ses ouvrages et ses vertus lui firent une grande réputation. Il devint prédicateur du roi d'Espagne à Bruxelles, où il étoit supérieur de la maison de l'Oratoire. Le Père *Quarré* mourut dans cette ville le 26 mai 1656, en odeur de sainteté. Ses principaux ouvrages sont : I. *La Vie de la bienheureuse Mère* Angèle, *première Fondatrice des Mères de Ste-Ursule* : in-12. II. *Traité de la Pénitence Chrétienne*, in-12. III. *Trésor spirituel, contenant les obligations que nous avons d'être à Dieu et les vertus nécessaires pour vivre en Chrétiens parfaits*, in-8.° Il y a eu six éditions de cet ouvrage. IV. *Direction spirituelle pour les Ames qui veulent se renouveler en la piété, avec des Méditations*, in-8.° Tous ces ouvrages respirent une piété tendre ; mais le style en est suranné.

QUARRÉ, *Voyez* CARRÉ.

QUARTIER, *Voyez* CARTIER.

QUATREMAIRE, (Dom Jean-Robert) Bénédictin, né à Courseraux au diocèse de Sées en 1611, se signala contre *Naudé*, qui soutenoit que *Gersen* n'étoit pas l'auteur de l'*Imitation*. Dom *Quatremaire* publia deux *Ecrits* très-vifs en latin à cette occasion, l'un et l'autre in-8°, Paris, 1640 et 1650. (*Voyez* NAUDÉ.) On a de lui : I. Deux *Dissertations* pour prouver contre *Launoy*, le privilége qu'a l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, d'être immédiatement soumise au saint Siége. La première vit le jour en 1657, in-8°; la seconde en 1668, in-4.° II. Une autre *Dissertation* publiée en 1659, pour autoriser de pareils droits de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Quelques-uns lui attribuent le Recueil des ouvrages sur la Grace et la Prédestination, qui a paru sous le nom de *Guilbert-Maugin*, en 2 vol. in-4° ; mais l'abbé *d'Olivet* donne le second volume de ce Recueil à l'abbé *de Bourzéis*. Ce savant Bénédictin étant en l'abbaye de Ferrières en Gâtinois, pour y prendre les bains, se noya

dans la rivière le 7 juillet 1671, à 59 ans.

QUATTROMANI, (Sertorio) né à Cosenza dans le royaume de Naples vers 1551, d'une famille honnête, mourut vers 1606, âgé d'environ 55 ans. Indépendamment de son excessive vanité, il étoit colère et vindicatif; et quand on l'avoit offensé, il ne parloit que de meurtre et de carnage. Pointilleux même avec ses amis, la moindre chose le choquoit. Cependant il ne ménageoit point la délicatesse des autres, et critiquoit sans aucun égard ce qui lui déplaisoit dans leurs ouvrages. Ce caractère le rendit odieux à tous les savans de son temps. C'étoit d'ailleurs un homme judicieux. Il conseilla aux académiciens de Cosenza de ne pas prendre un autre nom que celui de leur société, et de ne pas imiter les autres savans d'Italie qui se paroient de noms bizarres, plus convenables à des mascarades qu'à des sociétés de gens graves, dont le but étoit de cultiver les sciences. La poésie et la littérature remplirent toute sa vie. Le recueil de ses Œuvres, publié à Naples en 1714, in-8°, renferme des *Vers* latins et italiens, des *Lettres*, etc. On y trouve certaines pièces, mais en petit nombre, dignes de quelque attention. *Sannazar* son compatriote et presque son contemporain, avoit été son modèle, mais le copiste lui est inférieur. *Voyez* la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire historique et critique*, en 4 vol. in-8°, publié à Lyon en 1771, sous le nom de *Bonnegarde;* et dans le tome 12e des *Mémoires* de *Niceron.*

I. QUELLIN, (Érasme) *Quellinus*, peintre, né à Anvers en 1607, mort en 1678, à 71 ans, dans une abbaye de cette ville où il s'étoit retiré, s'adonna dans sa jeunesse à l'étude des belles-lettres. Il professa même quelque temps la philosophie; mais son goût pour la peinture l'ayant entièrement dominé, il fréquenta l'école de *Rubens* et donna bientôt des preuves de l'excellence de son génie. Ses compositions font honneur à son goût. Son coloris se ressent des leçons de son illustre maître; sa touche est ferme et vigoureuse. *Quellin* a également réussi à peindre les grands sujets et les petits. Il a un goût de dessin flamand, mais assez correct. Ses principaux ouvrages sont à Anvers. Ce grand artiste s'est aussi beaucoup attaché à l'architecture et aux figures d'optique. — Il eut un fils nommé *Jean-Erasme* QUELLIN, qui n'eut point l'étendue des talens de son père. On voit pourtant quelques tableaux de lui dans différentes villes de l'Italie, lesquels lui font honneur.

II. QUELLIN, (Artus) neveu du précédent, a fait à Anvers sa patrie des morceaux de sculpture qui le font regarder comme un excellent artiste. C'est lui qui a exécuté les belles *Sculptures* de l'hôtel de ville d'Amsterdam, gravées par *Hubert* QUELLIN.

QUÉLUS, (Jacques DE LEVIS, comte de) jeune seigneur d'une figure et d'un caractère agréables, sut plaire à la cour de France, à un point que *Henri III* eut pour lui une passion excessive. Reçu dans sa plus intime

familiarité, il fut admis à tous les ridicules exercices de religion et de débauche, que ce prince par une étrange bizarrerie pratiquoit tour-à-tour. Il jouissoit de la plus haute faveur, lorsqu'une querelle occasionnée par des propos indiscrets entre ce favori et *d'Entragues*, lui en fit perdre le fruit avec la vie. *Quélus* s'étant trouvé dès cinq heures du matin au rendez-vous avec *Maugiron* et *Livarot*, il se battit en duel le 27 avril 1578 contre *d'Entragues*, *Ribérac* et *Schomberg*. Ce dernier et *Maugiron*, qui n'avoient que dix-huit ans, furent tués roides; *Ribérac* mourut le lendemain. *Livarot*, d'un coup sur la tête, resta six semaines au lit. *D'Entragues* ne fut que légèrement blessé. *Quélus*, de dix-neuf coups qu'il avoit reçus, languit trente-trois jours, et mourut entre les bras du roi, à l'âge de vingt-quatre ans, le 29 mai, à l'hôtel de Boissy, à Paris. Ses dernières paroles furent : *AH ! MON ROI ! MON ROI !....* *Henri* accablé de douleur, le baisa après sa mort, garda ses blonds cheveux, et ôta de sa main les boucles d'oreilles qu'il lui avoit attachées lui-même. Il lui fit élever dans l'église de Saint-Paul, ainsi qu'à *Maugiron* et à *Saint-Maigrin*, deux autres favoris, de magnifiques mausolées de marbre; mais les Parisiens les détruisirent dix ans après, à la nouvelle de la mort du duc *de Guise*, à Blois. On lisoit sur le tombeau de *Quélus*, ces mots :

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

QUENSTEDT, (Jean-André) théologien Luthérien, né en 1617 à Quedlimbourg, mort le 22 mai 1688, à 71 ans, fut professeur de philosophie à Wittemberg, et cinq fois recteur de l'université. On a de lui : I. Un *Traité* en forme de Dialogue, touchant la naissance et la patrie des hommes de lettres, depuis *Adam* jusqu'en 1600, in-4.° Cet ouvrage superficiel et inexact, parut à Wittemberg en 1654, in-4.° II. Un savant Traité *De Sepulturâ veterum sive De ritibus sepulchralibus*, in-8° et in-4.° C'est son meilleur écrit. III. Un *Système de la Théologie de ceux qui suivent la confession d'Augsbourg*, en 4 vol. in-folio, 1685. Comme l'auteur fait souvent des incursions très-inutiles contre les Catholiques, il n'est point étonnant qu'il ait publié de si gros volumes. IV. Plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition, mais quelquefois dénués de critique, d'exactitude et de goût.

QUENTAL, (Barthélemi du) né dans une des isles Açores en 1626, donna dès son enfance des marques d'une piété singulière. Devenu confesseur de la chapelle du roi de Portugal et l'un de ses prédicateurs ordinaires, il profita de son crédit pour fonder la congrégation de l'*Oratoire* en Portugal, l'an 1668. Il refusa l'évêché de Lamego, et mourut saintement le 20 décembre 1698, à 72 ans. On a de lui : I. Des *Méditations* sur les Mystères. II. Des *Sermons* en portugais, qui sont pleins d'onction. Le pape *Clément XI* lui donna le titre de *Vénérable*.

QUENTEL, (Pierre) imprimeur de Cologne, s'est rendu

recommandable par les éditions nombreuses et recherchées qu'il a publiées, et parmi lesquelles on distingue les Œuvres de *Denis* le Chartreux, en 21 vol. in-folio. *Quentel* est mort à la fin du 16e siècle.

QUENTIN, (Saint) est regardé comme l'Apôtre de la ville d'Amiens et du Vermandois. On croit qu'il y souffrit le martyre durant la persécution de *Dioclétien*, le 31 octobre 287.

QUERAS, (Mathurin) docteur de Sorbonne, naquit à Sens l'an 1614, d'une famille obscure. *Gondrin* archevêque de cette ville, le mit à la tête de son séminaire et le fit un de ses grands vicaires. Cet ecclésiastique avoit été exclus de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire, et de souscrire à la censure contre le docteur *Arnauld*. Il mourut à Troyes le 9 avril 1695, âgé de 80 ans. Ses mœurs étoient le modèle de celles du Clergé. Il établit dans le diocèse de Sens des Conférences ecclésiastiques, qu'il anima par sa présence et qu'il éclaira par ses lumières. Nous avons de lui un *Eclaircissement* de cette importante question : *Si le Concile de Trente a décidé ou déclaré que l'*ATTRITION*, conçue par les seules peines de l'Enfer et sans amour de Dieu, soit une disposition suffisante pour recevoir la rémission des péchés et la grace de la justification au sacrement de Pénitence ?* in-8°, 1685. Cet ouvrage dans lequel il défend la négative, n'est pas composé dans les principes de la morale relâchée.

QUERCETANUS, *Voyez* CHESNE, n.° III.

QUERENGHI ou QUERENGI, (Antoine) poëte Italien et Latin, né à Padoue en 1546, montra un génie précoce. Une mémoire immense, jointe à une conception facile, le mit en état d'acquérir beaucoup de connoissances. Il possédoit plusieurs langues et se rendit célèbre dans les belles-lettres. Il fut aussi un citoyen utile à sa patrie, par son intelligence pour les affaires. Plusieurs pontifes lui confièrent des emplois honorables et importans. Il fut secrétaire du sacré collége sous cinq papes. *Clément VIII* le fit chanoine de Padoue ; mais *Paul V* le rappela à Rome pour le faire camérier secret, référendaire de l'une et de l'autre signature, et prélat ordinaire. *Querenghi* eut les mêmes emplois sous *Grégoire XV* et *Urbain VIII*, et mourut à Rome le 1er septembre 1633, à 87 ans. *Henri IV* avoit voulu l'attirer en France. On a de lui divers ouvrages. Ses *Poésies latines*, Rome, 1629, in-8°, et *Italiennes*, Rome, 1616, in-8°, sont estimées ; on y trouve, suivant quelques critiques, du feu, du goût et du génie.

QUERLON, (Anne-Gabriel Meusnier de) né le 15 avril 1702, à Nantes, se distingua de bonne heure par un jugement sain, des connoissances étendues et l'amour du travail. Il fit pendant 22 ans les Affiches pour la province ; et dans le petit espace que lui laissoit cette feuille, il montra un littérateur passionné pour les anciens et pour les grands auteurs du siècle de *Louis XIV*, et ennemi du mauvais goût, des faux principes, du néologisme et des sophistes me-

dernes. Son style étoit nerveux et précis, mais quelquefois roide, dur et recherché. Il travailla pendant cinq ans à la *Gazette de France*, et pendant deux au *Journal Etranger*, et il fit marcher de front ces deux ouvrages avec ses petites Affiches. Il fut aussi un des coopérateurs du *Journal Encyclopédique*. Dans sa jeunesse il avoit publié un petit volume, qui a fait regretter qu'il ne se fût pas adonné davantage aux ouvrages d'imagination. Le titre est : *Les Impostures innocentes ;* ce sont des espèces de petits Romans ingénieux, écrits d'un style apprêté et fleuri. Ses autres productions sont : I. Le *Testament de l'abbé des Fontaines*, 1746, in-12 ; brochure assez insipide. II. Le *Code Lyrique* ou *Règlement pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12. III. Une édition de *Lucrèce*, 1744, in-12, accompagnée de notes estimées. IV. Une édition de *Phèdre* avec des notes. V. Une édition des *Poésies d'Anacréon*. VI. *Collection Historique* ou *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Guerre terminée par la Paix d'Aix-la-Chapelle en* 1748, Paris, 1757, in-12. VII. Continuation de l'*Histoire des Voyages* de l'abbé *Prévôt*. VIII. Traduction du *Poëme de la Peinture* de l'abbé *de Marsy :* elle est fidelle et élégante. (*Voyez* I. FRESNOY.) IX. Les *Soupers de Daphné*, in-12. Enfin ce littérateur infatigable a été l'éditeur d'un très-grand nombre d'Auteurs Latins et François, qu'il a enrichis de préfaces et de notes aussi curieuses qu'instructives. C'est lui qui a présidé à la belle édition de *Malherbe*, et à celle des *Voyages* de *Montagne ;* il les a toutes deux ornées des Vies de leurs auteurs. Depuis plusieurs années un riche financier, M. *de Beaujon*, l'avoit chargé du soin de sa bibliothèque, et lui avoit fait accepter une pension et une retraite dans son hôtel. Il y est mort regretté de tous ceux qui l'ont connu, le 22 avril 1780, à 78 ans, après avoir reçu les secours de la religion. C'étoit un homme sans faste et sans ambition, qui sut se préserver de tout esprit de brigue et de parti. Les manuscrits qu'il a laissés, sont considérables. On y distingue l'*Analyse raisonnée* des *Feuilles* Littéraires qu'il a composées pendant 22 ans.

QUERNO, (Camille) poëte né à Monopoli dans le royaume de Naples, mourut à l'hôpital de cette dernière ville vers 1528. Il avoit composé un poëme de vingt mille vers intitulé *Alexiade*, qu'il récitoit par cœur. Il vint à Rome en 1514, et y reçut un accueil favorable à cause de ses talens et de son humeur enjouée. Le pape LÉON X le voyoit avec plaisir : *Voyez* l'article de ce pontife.

QUESNAY, (François) premier médecin ordinaire du roi, membre de l'académie des Sciences de Paris et de la Société royale de Londres, né au village d'Ecquevilli en 1694, d'un laboureur, s'occupa des travaux de la campagne jusqu'à 16 ans. Il apprit alors à lire et à écrire, et fit ses délices de la lecture de la *Maison rustique*. Le chirurgien de son village lui donna quelque teinture de grec et de latin, et des premiers principes de son art. Le séjour de la capitale perfectionna ses talens et augmenta ses lumières. Ayant

pris la maîtrise en chirurgie, il alla l'exercer à Mantes. *De la Peyronie* le trouvant déplacé dans une petite ville, l'appela à Paris pour être secrétaire de l'académie de Chirurgie qu'il vouloit établir. *Quesnay* orna le premier recueil des *Mémoires* de cette compagnie, d'une Préface digne de figurer à côté des meilleurs morceaux en ce genre. La goutte qui le tourmentoit, lui fit abandonner la chirurgie pour la médecine; et, semblable aux anciens, il excella dans l'une et dans l'autre. Il supporta en philosophe les maux de la vieillesse. *Il faut bien*, disoit-il paisiblement à ses amis, *avoir quelques incommodités à mon âge. Les uns sont paralytiques; les autres attaqués de la pierre, sourds, aveugles, imbécilles; et moi, goutteux: c'est ma part, et je m'y soumets.* Son ancien goût pour l'économie rurale et politique se réveilla à la fin de ses jours, et il fut regardé comme le patriarche de la secte des Économistes, qui le perdit au mois de décembre 1774, à 80 ans. Elle fit son Oraison funèbre; et quoiqu'on ne puisse pas s'en rapporter ordinairement à ces sortes d'éloges, *Quesnay* méritoit ceux que sa mémoire reçut, par son humanité, sa charité et ses qualités patriotiques et sociales. Il avoit 80 ans lorsqu'il mourut, et à cet âge l'amour des mathématiques s'étoit emparé de lui et l'avoit absorbé tout entier. Il eut le malheur de croire avoir trouvé à la fois la trisection de l'angle et la quadrature du cercle: si cependant on peut appeler malheur, une illusion qui le rendoit heureux. *Louis XV* qui estimoit beaucoup *Quesnay*, l'appeloit SON PENSEUR, et il lui donna pour armes trois fleurs de *Pensée*. Ses ouvrages sont: I. *Observations sur les effets de la Saignée*, 1730, in-12, réimprimées en 1750. II. *Essai physique sur l'Économie animale*, 1747, trois vol. in-12; ouvrage digne d'un moraliste et d'un physicien, par la sagacité avec laquelle il développe l'origine et les progrès, les excès et les remèdes des passions. III. *L'Art de guérir par la Saignée*, 1736, in-12. Ce livre, réimprimé en 1750, offre des raisonnemens et des principes, dont quelques-uns ont été contredits. IV. *Traité des Fièvres continues*, 1753, deux vol. in-12: bon ouvrage. V. *Traité de la Gangrène*, 1749, in-12. VI. *De la Suppuration*, 1749, in-12. VII. *Physiocratie*, ou *du Gouvernement le plus avantageux au Genre humain*, in-8°, 1768: livre dont les idées sont quelquefois aussi singulières que le style, trop souvent recherché, ampoulé et amphibologique. VIII. Divers *Opuscules* sur la science économique, où il y a quelques bonnes vues et d'autres impraticables. IX. Quelques articles de l'*Encyclopédie* relatifs à la même matière. Il laissa un fils. (*Voyez* XVI. FRANÇOIS.)

QUESNE, (du) *Voyez* DUQUESNE.

I. QUESNEL, (Pasquier) naquit à Paris le 14 juillet 1634, d'un libraire, fils d'un gentilhomme Écossois qui avoit été premier peintre de *Henri III*. Il fit son cours de théologie en Sorbonne avec beaucoup de distinction. Après l'avoir achevé, il entra dans la congrégation de

l'Oratoire en 1657. Consacré tout entier à l'étude de l'Écriture et des Pères, il composa de bonne heure des livres de piété, qui lui méritèrent, dès l'âge de 28 ans, la place de premier directeur de l'Institution de Paris. Ce fut pour l'usage des jeunes élèves confiés à ses soins, qu'il composa ses *Réflexions Morales*. Ce n'étoient d'abord que quelques pensées sur les plus belles maximes de l'Évangile. Le marquis *de Laigue* ayant goûté cet essai, en fit un grand éloge à *Félix de Vialart* évêque de Châlons-sur-Marne, qui résolut de l'adopter pour son diocèse. L'Oratorien flatté de ce suffrage, augmenta beaucoup son livre, et il fut imprimé à Paris en 1671, chez *Praslard*, avec un Mandement de l'évêque de Châlons et l'approbation des docteurs. *Quesnel* travailloit alors à une nouvelle édition des Œuvres de *St. Léon* pape, sur un ancien manuscrit apporté de Venise, qui avoit appartenu au cardinal *Grimani*. Elle parut à Paris en 1675, en deux vol. in-4°, fut réimprimée à Lyon, in-folio, en 1700, et l'a été depuis à Rome en trois vol. in-folio, avec des augmentations. C'est, selon *Dupin*, la meilleure édition qu'on ait de *St. Léon*. Le texte y est revu avec soin, et accompagné de Notes et de Dissertations qui font honneur au savoir et au discernement de l'éditeur. Mais on ne l'accusera pas d'être passionné pour son auteur; on lui a même fait un reproche tout contraire. (*Voyez* l'article de *St. Léon*.) Le repos dont il avoit joui jusqu'alors, fut troublé peu de temps après. L'archevêque de Paris, *Harlay*, instruit de son attachement aux nouveaux disciples de *St. Augustin*, et de son opposition à la Bulle d'*Alexandre VII*, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1681; mais il n'y resta pas long-temps. On avoit dressé dans l'Assemblée générale de l'Oratoire, tenue à Paris en 1678, un certain Formulaire de doctrine qui défendoit à tous les membres de la Congrégation, d'enseigner le Jansénisme et le Cartésianisme. Dans l'Assemblée de 1684, il fallut quitter ce corps ou signer ce Formulaire ridicule, du moins dans ce qui regardoit les opinions philosophiques. Cet air de despotisme dans un état qui se disoit libre, révolta les républicains. Plusieurs membres de la Congrégation en sortirent, et *Quesnel* fut de ce nombre. Il triompha, sur le mélange singulier de philosophie et de théologie, qu'on avoit fait dans ce Formulaire. Ce fut alors vraiment qu'il commença à jouer un rôle. Ayant un cœur au-dessus de sa naissance et de sa fortune; un talent singulier pour écrire facilement, avec onction et avec élégance; jouissant d'une santé robuste, que ni l'étude, ni les voyages, ni les peines continuelles d'esprit n'altérèrent jamais; joignant à des mœurs pures le desir de diriger les consciences, personne n'étoit plus en état que lui de remplacer *Arnauld*. Il en avoit recueilli les derniers soupirs. Un auteur ex-Jésuite prétend, « qu'*Arnauld* mourant l'avoit désigné chef d'une faction malheureuse. Aussi les Jansénistes à la mort de leur *Pape*, de leur *Père Abbé*, mirent-ils *Quesnel* à la tête du parti. L'ex-Ora-

torien méprisa des titres si fastueux, et ne porta que celui de *Père-Prieur*. Il avoit choisi Bruxelles pour sa retraite. Le savant Bénédictin *Gerberon*, un prêtre *Brigode*, et trois ou quatre autres personnes de confiance, composoient sa société. Tous les ressorts qu'on peut mettre en mouvement, il les faisoit agir en digne chef du parti. Soutenir le courage des élus persécutés; leur conserver les anciens amis et protecteurs, ou leur en faire de nouveaux; rendre neutres les personnes puissantes qu'il ne pouvoit se concilier; entretenir sourdement des correspondances partout, dans les cloîtres, dans le Clergé, dans les Parlemens, dans plusieurs Cours de l'Europe : voilà quelles étoient ses occupations continuelles. Il eut la gloire de traiter par ambassadeur avec Rome. *Hennebel* y alla, chargé des affaires des Jansénistes. Ils firent de leurs aumônes un fonds qui le mit en état d'y représenter. Il y figura quelque temps; il y parut d'égal à égal avec les envoyés des Têtes couronnées : mais les charités venant à baisser, son train baissa de même. *Hennebel* revint de Rome dans les Pays-Bas en vrai pélerin mendiant. *Quesnel* en fut au désespoir; mais, réduit lui-même à vivre d'aumônes, comment eût-il pu fournir au luxe de ses députés ? Cette aventure, ajoute notre auteur, divertit beaucoup les Jésuites. » Mais cette *aventure* ne paroît qu'un roman sans vraisemblance, ainsi que la plupart des vues qu'on prête ici à *Quesnel*. Il ne se crut jamais, disent ses partisans, un personnage important, et s'il parut tel, il le dut en partie à ses ennemis. Ce fut à Bruxelles qu'il acheva ses *Réflexions Morales* sur les *Actes* et les *Epîtres* des Apôtres. Il les joignit aux *Réflexions sur les quatre Evangiles*, auxquelles il donna plus d'étendue. L'ouvrage ainsi complet parut en 1693 et 1694. Le cardinal *de Noailles* alors évêque de Châlons, successeur de *Vialart*, invita par un Mandement, en 1695, son clergé et son peuple à le lire. Il le proposa aux fidelles, comme le *Pain des forts* et le *Lait des foibles*. Les Jésuites voyant qu'on multiplioit les éditions de ce livre, y soupçonnèrent un poison caché. Le signal de la guerre se donna en 1696. *Noailles*, devenu archevêque de Paris, publia une Instruction Pastorale sur la *Prédestination*, qui occasionna une mauvaise brochure du Jésuite *Doucin*. Cette brochure éphémère rouloit presque entièrement sur les *Réflexions Morales*. Elle donna lieu à examiner ce livre. Le cardinal *de Noailles* y fit faire quelques corrections, et l'ouvrage ainsi corrigé parut à Paris en 1699. On prétend que le grand *Bossuet*, indigné des tracasseries que les *Réflexions Morales* occasionnoient, en fit une justification, publiée en 1710, et qui servit à l'édition de 1699. Nous avons fait dans l'article de NOAILLES une histoire assez ample de l'ouvrage de *Quesnel*; il n'est plus question que de faire celle de l'auteur. Les Jésuites ne le perdoient pas de vue; ils découvrirent sa retraite à Bruxelles, et ils prirent des mesures pour l'y faire enlever. *Philippe V* que ces Pères gouvernoient, donna un ordre pour l'arrêter; l'archevêque de Malines, *Humbert de Precipiano*, le fit exécuter. On

le transféra dans les prisons de son archevêché, d'où il fut tiré par une voie inespérée, le 13 septembre 1703. Sa délivrance fut l'ouvrage d'un gentilhomme Espagnol, employé par le marquis *d'Aremberg*, qui perça les murs de la prison et brisa ses chaînes. En l'arrêtant on s'étoit saisi de ses papiers et de ceux qu'il avoit d'*Arnauld :* le Jésuite *Tellier* en fit des extraits, dont Mad. *de Maintenon* lisoit tous les soirs quelque chose à *Louis XIV* pendant les dix dernières années de sa vie. *Quesnel* remis en liberté s'enfuit en Hollande, d'où il décocha plusieurs brochures contre l'archevêque de Malines son persécuteur. Cependant, dès le 15 octobre de cette année, *Foresta de Colongue* qui étoit évêque d'Apt proscrivit les *Réflexions Morales*. L'année suivante, on dénonça l'auteur au public comme *hérétique* et comme *séditieux*. C'étoient les titres qu'on lui donnoit dans deux libelles publiés par quelque théologien Jésuite. Le P. *Quesnel* se défendit; mais ses apologies n'empêchèrent pas que ses *Réflexions Morales* ne fussent condamnées par un Décret de *Clément XI*, en 1708, supprimées par un Arrêt du Conseil en 1711, proscrites par le cardinal *de Noailles* en 1713; enfin solennellement anathématisées par la Constitution *Unigenitus*, publiée à Rome le 8 septembre de la même année, sur les instances de *Louis XIV*. Cette Bulle fut acceptée, le 25 janvier 1713, par les évêques assemblés à Paris, enregistrée en Sorbonne le 5 mars, et reçue ensuite par le Corps Episcopal, à l'exception de quelques évêques François qui en appellèrent au futur Concile. De ce nombre étoient le cardinal *de Noailles*, *la Broue* évêque de Mirepoix, *Soanen* évêque de Senès, *Colbert* évêque de Montpellier, et *de Langle* évêque de Boulogne. *Quesnel* survécut peu à ces événemens. Après avoir consacré sa vieillesse à former à Amsterdam quelques Eglises Jansénistes, il mourut dans cette ville le 2 décembre 1719, à 86 ans. La manière dont il s'expliqua dans ses derniers momens, est remarquable. Il déclara dans une Profession de Foi, « qu'il vouloit mourir comme il avoit toujours vécu, dans le sein de l'Eglise Catholique; qu'il croyoit toutes les vérités qu'elle enseigne, qu'il condamnoit toutes les erreurs qu'elle condamne; qu'il reconnoissoit le Souverain Pontife pour le premier Vicaire de J. C., et le Siége Apostolique pour le centre de l'Unité. » Ce fut dans le cours de cette dernière maladie, que le P. *Quesnel* dit à une personne qui étoit auprès de lui : *Je dois vous déclarer, avant de mourir, un secret que je n'ai dit à qui que ce soit durant ma vie : C'est au sujet des calomnies de Louvain, où je suis accusé de corruption. Dès l'âge de 18 ans je fis vœu de chasteté perpétuelle, et depuis ce temps-là, par la miséricorde de Dieu, non-seulement je n'ai rien fait, non plus qu'auparavant, contre mon vœu, mais même j'ai été préservé du vice contraire.* Il est certain que ses mœurs étoient exactes. On a de lui : I. *Lettres contre les* NUDITÉS, *adressées aux Religieuses qui ont soin de l'éducation des Filles*, in-12, 1686. II. *L'Idée du Sacerdoce et du Sacrifice de* JÉSUS-CHRIST, dont la seconde partie est du

Père de *Gondren*, 2e supérieur-général de l'Oratoire. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui est in-12. III. *Les trois Consécrations, la Consécration Baptismale, la Sacerdotale, et la Consécration Religieuse*, in-12, et avec l'ouvrage précédent. IV. *Elévations à N. S. Jésus-Christ, sur sa Passion et sa Mort*, etc. in-16. V. *Jésus Pénitent*, in-12. VI. *Du Bonheur de la Mort Chrétienne*, in-12. VII. *Prières Chrétiennes, avec des Pratiques de piété*, 2 vol. in-12. Dans une lettre que M. *Grosley* nous a adressée, (*Journal Encyclopédique* 1er novembre 1784,) il dit : « J'ai oui-dire et répéter au célèbre P. *de Tournemine* : *Que deux pages des* Prières Chrétiennes *offroient plus d'onction que tout ce qui est sorti de la plume des Jésuites, sans en exclure le P.* Bourdaloue. » Nous ne nierons point cette anecdote ; mais l'assertion du P. *de Tournemine* est bien forte. VIII. *Office de Jésus avec des Réflexions*, in-12. IX. *Prières à N. S. J. C. au nom des Jeunes-gens, et de ceux qui desirent de lire la parole de Dieu, et sur-tout l'Evangile*; brochure in-12. X. *Eloge historique de M. Desmahis* chanoine d'Orléans, au-devant de la *Vérité de la Religion Catholique*, etc. de ce chanoine. Tous ces ouvrages ont été souvent réimprimés. XI. *Recueil de Lettres Spirituelles sur divers sujets de Morale et de Piété*, in-12, 3 vol. à Paris chez *Barrois*, en 1721. XII. *Tradition de l'Eglise Romaine, sur la Prédestination des Saints et sur la Grace efficace*, à Cologne en 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du sieur *Germain* docteur en théologie. Outre une longue analyse de l'Epître de *Saint Paul* aux Romains, on trouve dans cet ouvrage la doctrine de l'Eglise depuis le commencement jusqu'au Concile de Trente, la doctrine de ce Concile, l'histoire de la Congrégation *de Auxiliis*, une partie de ses Actes originaux, les principaux Canons et Décrets sur cette matière, etc. XIII. *La discipline de l'Eglise, tirée du Nouveau Testament et de quelques anciens Conciles*, deux vol. in-4.o en 1689, à Lyon. Ce ne sont que des Mémoires imparfaits, fruits des Conférences sur la discipline qu'il avoit été engagé de faire par ses supérieurs. XIV. *Causa Arnaldina*, in-8o, 1699, en Hollande. On voit dans cet ouvrage le zèle d'un ami, et la chaleur qu'inspire une cause liée à la sienne. Il le fit entrer en partie dans sa *Justification de M. Arnauld*, 1702, en trois vol. in-12. XV. *Entretiens sur le Décret de Rome, contre le Nouveau Testament de Châlons, accompagnés de Réflexions morales*. XVI. Sept *Mémoires* en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la Constitution *Unigenitus*; un grand nombre d'Ouvrages sur les contestations dans lesquelles il s'étoit engagé, dont il est inutile de donner la liste. Le petit nombre de lecteurs qui voudront les connoître, en trouveront le catalogue dans la dernière édition de *Moréri*. XVII. *La Souveraineté des Rois défendue*, Paris, 1704, in-12... Les éditions des *Réflexions Morales*, 1727 et 1736, 8 vol. in-12, sont préférées par plusieurs à l'in-8o, à cause de leur commodité. Celle-

ci est en quatre vol. 1699 et 1705; mais les unes et les autres sont complètes.

II. QUESNEL, (Pierre) surnommé *Benard*, mort à la Haye en 1774, âgé de 75 ans, est connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, et principalement par l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, dont les deux premiers volumes ont été imprimés à Utrecht en 1741. Cet écrivain qui avoit achevé, trois mois avant sa mort, cette *Histoire*, à laquelle il avoit employé la plus grande partie de sa vie, en fit brûler le manuscrit, qui auroit formé 20 volumes in-12, peu d'heures avant de rendre le dernier soupir.

QUESNOY, (François du) connu sous le nom de *Flamand*, sculpteur, natif de Bruxelles, mort à Livourne en 1644, âgé de 52 ans, travailla principalement en Italie et dans les Pays-Bas. Les compositions de cet ingénieux artiste sont d'un goût et d'une élégance admirables. Il a fait beaucoup de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, etc. et de petites figures en cire qui représentent, la plupart, des jeux d'enfans, des bacchanales et autres sujets gais, traités avec un art et un esprit infinis. Ils sont fort recherchés des curieux.

QUETIF, (Jacques) né à Paris en 1618, prit l'habit de Saint-Dominique, fut bibliothécaire du couvent des Dominicains de la rue Saint-Honoré, et mourut le 2 mars 1698, à 80 ans. On a de lui : I. Une Edition des *Opuscules* et des *Lettres* de *Pierre Morin*. II. Une nouvelle édition du *Concile de Trente*, in-12. III. Une nouvelle édition de la *Somme de Saint Thomas*, en trois vol. in-folio. IV. Les *Lettres de Savonarole*, et sa *Vie* par *Jean-François Pic de la Mirandole*. V. Il préparoit une *Bibliothèque des Auteurs* de son Ordre, qui fut finie par le Père *Echard* son confrère. Toutes ces productions sont des témoignages avantageux de son érudition. Sa vertu égaloit son savoir, et son savoir étoit très-étendu.

QUEVEDO de Villegas, (François) né à Villeneuve de l'Infantado, en 1570, d'une famille noble, devint chevalier de Saint-Jacques. Il cultiva la poésie, et ses vers lui procurèrent de la gloire et des chagrins. Il fut mis en prison par ordre du comte *Olivarez*, dont il avoit décrié le gouvernement, et n'obtint sa liberté qu'après la disgrace de ce ministre. Cet auteur est mis au rang des plus célèbres écrivains de sa nation. Il s'est exercé dans plusieurs genres de poésie. On a de lui : I. Des Pièces *Héroïques*. II. Des *Lyriques*. III. Des *Facétieuses*. Il publia ses différentes Poésies sous le titre de *Parnasse Espagnol*, à Madrid, 1650, in-4.° IV. Des *Traductions*. V. *L'Aventurier Buscon*; mauvais roman, traduit en plusieurs langues, et en françois, 1775, trois brochures in-12. VI. *Les Visions*. VII. *L'Enfer réformé*, etc. Ses productions en vers et en prose ne manquent ni d'imagination, ni d'agrémens : mais il n'est pas heureux dans les détails; il ne choisit pas bien ses couleurs, il ne les assortit pas; en un mot, il manque de goût.

Ses Ouvrages ont été recueillis à Bruxelles en trois vol. in-12 ; et traduits en françois et imprimés dans la même ville en 2 vol. Ce poëte mourut à Villeneuve de l'Infantado, le 8 septembre 1745, à 65 ans.

QUEUX, (Claude le) chapelain de Saint-Yves à Paris, mort en 1768, s'est fait connoître par des *Traductions* de plusieurs Traités de *St. Augustin* et de *St. Prosper* sur la Grace et sur le petit nombre des Elus. De plus, il a composé : I. *Les dignes fruits de Pénitence*, 1742, in-12. II. *Le Chrétien fidelle à sa vocation*, 1748 et 1761, in-12. III. *Le Verbe incarné*, 1759, in-12. IV. *Tableau d'un vrai Chretien*, 1748, in-12. Il a encore été, avec l'abbé *le Roy*, l'éditeur de l'*Histoire des Variations* du grand *Bossuet*, 5 vol. in-12, 1770. Il avoit projeté une nouvelle édition des *Œuvres* de ce savant évêque, dont l'exécution a été confiée aux Bénédictins.

I. QUIEN, (Michel le) Dominicain, naquit à Boulogne en 1661, d'un marchand. Etant venu achever ses études à Paris, il s'y rendit habile dans les langues, dans la théologie et dans l'antiquité ecclésiastique. Il fut aimé par ses confrères et consulté par les savans, qui trouvoient en lui un critique habile et un littérateur poli, toujours prêt à communiquer ses lumières. Ce pieux et savant Dominicain mourut à Paris le 12 mars 1733, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. La *Défense du Texte Hebreu* contre le P. *Pezron*, avec une Réponse au même Père qui avoit réfuté cette Défense, in-12. (*Voyez* PEZRON.) II. Une *Edition* des Œuvres de *Saint Jean Damascène*, en grec et en latin, trois vol. in-folio, 1712. III. Un *Traité* contre le schisme des Grecs, qu'il a intitulé : *Panoplia contra Schisma Græcorum*, in-4°, sous le nom d'*Etienne* de *Altimura*. IV. *Nullité des Ordinations Anglicanes*, contre le P. *le Courayer*, quatre vol. in-12. V. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de Littérature et d'Histoire, recueillies par le P. *Desmolets*. VI. *Oriens Christianus, in quatuor Patriarchatus digestus; in quo exhibentur Ecclesiæ, Patriarchæ, cæterique Præsules Orientis*, en trois vol. in-folio, 1740, à Paris de l'Imprimerie Royale. C'est le plus grand ouvrage que nous ayons sur l'état ancien et présent des églises d'Orient. L'auteur s'y est proposé de faire sur ces vastes régions, ce que d'autres Savans ont exécuté pour quelques royaumes, quelques états de l'Europe, et même pour des églises particulières. Son livre renferme toutes les églises Orientales, sous les quatre grands patriarcats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Il y donne la description géographique de chaque diocèse, des villes épiscopales. Il rapporte l'origine et l'établissement des églises, leur étendue, leur juridiction, leurs droits, leurs prérogatives, leurs prétentions, la succession et la suite de leurs évêques, le gouvernement politique, les changemens qui y sont arrivés, etc. La *Gaule Chrétienne de Sainte Marthe* lui a servi de modèle, et il l'a très-bien imitée.

II. QUIEN DE LA NEÜFVILLE, (Jacques le) né à Paris en 1647, capitaine de cavalerie, d'une ancienne famille du Boulonois, fit une campagne en qualité de *cadet* dans le régiment des Gardes-Françoises, et quitta ensuite le service pour le barreau. Il étoit sur le point d'être pourvu de la charge d'avocat général de la cour des Monnoies, lorsqu'une banqueroute considérable faite à son père, dérangea ses projets, et le réduisit à chercher une ressource dans la littérature. *Scarron* son parent, voulut lui inspirer du goût pour la Poésie; mais il aima mieux suivre les avis de *Pellisson*, qui lui conseilla de s'appliquer à l'Histoire. Après avoir appris l'espagnol et le portugais, il donna en 1700, en deux vol. in-4°, l'*Histoire générale du Portugal;* ouvrage qui lui mérita une place à l'académie des Inscriptions en 1706. *Le Quien* n'a conduit cette Histoire que jusqu'en 1521, à la mort d'*Emmanuel I;* et outre que son ouvrage n'est pas fini, il a plusieurs autres défauts. *La Clède* secrétaire du maréchal *de Coigni*, qui donna en 1735, en deux vol. in-4° et en huit vol. in-12, une *Nouvelle Histoire de Portugal*, conduite jusqu'à nos jours, prétend que *le Quien* a supprimé dans la sienne un grand nombre de faits importans, et a passé légèrement sur beaucoup d'autres. *Le Quien* enfanta un ouvrage qui fut plus utile à sa fortune que son Histoire. Nous voulons parler de son Traité *De l'usage des Postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1734, in-12, qui lui fit donner la direction d'une partie de celles de la Flandre Françoise. Il alla s'établir au Quesnoy, et il y demeura jusqu'en 1713, que l'abbé *de Mornay* ambassadeur en Portugal, l'emmena avec lui comme un homme intelligent et un confident sûr. Ce voyage lui fut aussi avantageux qu'honorable. Le roi de Portugal lui donna une pension de 1500 livres, payable en quelque lieu qu'il fût; le nomma chevalier de l'ordre de Christ, le plus considérable des trois ordres de Portugal, et celui que le roi porte lui-même; et lui demanda ses vues et ses avis sur l'Académie d'Histoire qu'il avoit dessein d'établir, et qu'il établit en effet peu de temps après à Lisbonne. *Le Quien* crut ne pouvoir mieux le remercier qu'en finissant son *Histoire de Portugal;* mais sa trop grande application lui causa une maladie dont il mourut à Lisbonne le 20 mai 1728, à 81 ans, laissant deux fils. Sa mémoire est précieuse à ceux qui l'ont connu.

QUIES, (Mythol.) Déesse du Repos et de la Tranquillité. Les Prêtres chargés de son culte, étoient nommés *les Silencieux.* — *QUIETALE NUMEN* étoit un nom donné à *Pluton*, parce qu'on croyoit qu'il ne régnoit que sur les morts.

QUIETISTES, *Voyez* I. GUYON *et* MOLINOS.

QUIETUS, (*Fulvius*) second fils de *Macrien*, se distingua dans les armes et fut fait tribun par *Valérien*. Son père ayant été déclaré empereur en 261, par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'Auguste, et partagea son autorité avec lui et *Macrien le Jeune*. *Macrien* le père voulut aller se faire reconnoître en Oc-

cident, où *Gallien* régnoit; il lui laissa le soin de défendre l'Orient contre les Perses. *Quietus* signala dans cette occasion ses talens militaires. Mais son père et son frère ayant été tués, *Odenat* qui l'avoit très-bien servi jusqu'alors, lui enleva une partie de ses troupes, et mit le siége devant Émèse où l'infortuné prince s'étoit renfermé. Les habitans le sacrifièrent à leur sureté, et après lui avoir donné la mort ils jetèrent son cadavre dans les fossés de la ville. Ce fut à la fin de juillet de l'an 262. Son règne ne fut que d'environ 17 mois; mais dans un si court espace il parut très-capable de bien gouverner un empire.

I. QUIGNONES, (François de) Cordelier Espagnol, d'une famille illustre, parvint par ses talens à la place de général de son ordre en 1522. L'empereur *Charles-Quint* qui l'aimoit autant qu'il l'estimoit, le fit conseiller de son conseil de conscience. Lorsque *Clément VII* eut été fait prisonnier en 1527, par les troupes de ce prince, *Quignones* fut chargé par ce pontife de négocier la paix et d'obtenir sa liberté. Ses soins lui ayant réussi, il fut honoré de la pourpre, envoyé légat en Espagne, et mourut à Veroli en 1540, après avoir donné une grande idée des lumières de son esprit et des qualités de son cœur. On a de lui un Bréviaire, (*Breviarium Romanum, è sacrâ potissimùm Scripturâ et probatis Sanctorum historiis confectum;*) imprimé à Rome en 1536, aussi curieux que rare. La Préface en est belle, et mérite d'être lue. On a suivi en partie, dans les nouveaux Bréviaires de France, le plan proposé par ce cardinal; et si celui de Paris étoit pendant toute l'année comme il est au temps Pascal, il y seroit entièrement conforme. Les Heures canoniales sont réduites à trois Pseaumes, et les Matines à trois Leçons; le Pseautier y est distribué de façon qu'on peut le réciter en entier dans chaque semaine. L'auteur en le composant, avoit retranché plusieurs Légendes apocryphes, et cette proscription souleva les ignorans contre l'auteur. *Pie V* excité par leurs cris, supprima cet ouvrage, et il ne sert plus, dit *Moréri*, que d'ornement dans les bibliothèques. On le réimprima à Paris, in-8°, vers l'an 1676.

II. QUIGNONES, (Jean de) médecin Espagnol, de la même famille que le précédent, naquit vers 1600. Il exerçoit la médecine par goût et non par intérêt. Ses amis à qui il portoit généreusement des secours dans leurs maladies, éprouvèrent plus d'une fois combien il étoit instruit dans l'art de guérir. Il nous reste de lui un *Traité sur les Langoustes* ou *Sauterelles*. Ce Traité, écrit en espagnol, est curieux et peu commun. Il fut imprimé à Madrid, in-4°, en 1620. Il renferme plusieurs Oraisons mystérieuses, et qui prouvent combien on étoit encore superstitieux en Espagne, puisqu'on leur attribuoit dans ce temps le pouvoir de chasser cet insecte. Il est encore auteur d'un Traité assez recherché, imprimé à Madrid en 1632, in-4°, sous ce titre: *El monte Vesuvio;* il est curieux. Cet auteur, comme on voit, avoit embrassé plus d'une

science. Outre celle de l'Histoire naturelle à qui nous devons les deux Traités précédens, il cultiva aussi celle des antiquités. Il a laissé un *Traité* en espagnol, *sur quelques Monnoies des Romains*, imprimé à Madrid en 1620, in-4.° Il est peu commun.

QUILLARD, (Pierre-Antoine) peintre de Paris, mort à Lisbonne en 1733, à la fleur de son âge, travailla dans le goût de *Wateau* son maître.

QUILLET, (Claude) né à Chinon en Touraine, exerça d'abord la médecine. Il se trouva à Loudun dans le temps que *Laubardemont* fut envoyé dans cette ville, pour prendre connoissance de la triste comédie que le cardinal *de Richelieu* y faisoit jouer contre *Grandier*. On sait qu'il étoit question de sortilége. Le Diable s'étoit emparé des Religieuses de Loudun, par le ministère, à ce qu'on prétendoit, du malheureux curé. *Satan* menaça un jour d'enlever le lendemain jusqu'à la voûte de l'Église, le premier impie qui oseroit douter de son pouvoir. L'incrédule *Quillet* eut l'imprudente fermeté de le défier d'exécuter en sa personne ce qu'il avoit annoncé. Le Diable qui ne s'attendoit pas à être pris au mot, fut bien déconcerté, et *Quillet* craignant le ressentiment du cardinal, fut obligé de se retirer en Italie. Le maréchal *d'Estrées* ambassadeur de France à Rome, le prit pour son secrétaire. Ce fut dans cette ville qu'il commença sa *Callipédie*, Poëme en IV chants, imprimé à Leyde en 1655, sous ce titre : *Calvidii Læti Callipædia, sive De pulchræ prolis habendæ ratione*, in-4.° L'auteur le publia sous un nom étranger, parce qu'il y avoit lancé plusieurs vers satiriques contre le cardinal *Mazarin*. Ce ministre le découvrit, et ne s'en vengea qu'en lui donnant une abbaye. *Apprenez*, lui dit-il, *à ménager davantage vos amis*. L'abbé *Quillet*, dit *Thomas*, eut d'abord la bassesse d'accepter ce bienfait d'un homme dont il avoit dit du mal ; et comme s'il n'eût attendu qu'un salaire, dès qu'il fut payé il fut flatteur. Il donna une nouvelle édition de son Poëme à Paris en 1656, in-8°, la dédia au cardinal ; et substitua l'éloge à la satire ; trouvant ainsi le moyen de s'avilir par tous les deux. Cet auteur mourut quelque temps après à Paris, en 1661, à 59 ans, dans des dispositions très-chrétiennes ; *Loret* l'annonça du moins dans sa *Gazette* :

> *Quillet*, bel esprit, que jadis
> Affectoit peu le Paradis,
> Par erreur ou par contenance,
> Qui fut touché de repentance
> D'en avoir de la sorte usé,
> D'un feu divin fut embrasé,
> Après avoir fait maint bon livre,
> A depuis peu cessé de vivre,
> Plaint et regretté dans Paris
> De la plupart des beaux esprits.

Son Poëme de la *Callipédie* est intéressant par la juste distribution des parties, par l'ingénieux emploi de la fable, par la variété des épisodes ; mais sa versification ne se soutient pas. La diction n'est pas toujours correcte, et la bonne latinité y est blessée en quelques endroits ; mais dans plusieurs autres morceaux, l'harmonie, la douceur, l'élévation, le nombre et la cadence caractérisent sa muse, et

la

la sécheresse des préceptes disparoît sous le coloris poétique. La matière n'y est pas traitée avec beaucoup de solidité, et on y trouve quelques erreurs populaires ; il y débite sérieusement les extravagances de l'Astrologie judiciaire. « Il est singulier, dit avec raison un critique, qu'un Poëme qui enseigne un pareil art, et où l'on trouve des peintures des plaisirs de l'amour et des détails sur l'article de la génération, ait été composé par un ecclésiastique, dédié à un cardinal, et ait procuré une abbaye à son auteur ; mais la science des bienséances n'a été connue que fort tard parmi nous. » On a imprimé en 1746, in-12, une traduction françoise en prose, de ce Poëme, par *Montenault d'Egly* ; et en 1774, une en vers françois avec le texte latin ; in-8.° *Caillau* médecin de Bordeaux, en a publié en 1799, une traduction nouvelle avec le texte latin, une notice sur la vie de *Quillet* et le catalogue des diverses éditions de son Poëme. *Quillet* avoit composé plusieurs autres ouvrages ; mais ils n'ont pas été imprimés. Il donna en mourant tous ses écrits à *Ménage*, et 500 écus pour les faire imprimer ; mais celui-ci prit l'argent et les papiers, et ne publia aucun écrit de *Quillet*. Le principal étoit un Poëme latin en l'honneur de *Henri IV*, intitulé : La *Henriade* en XII chants.

QUIN, (Jacques) né à Londres en 1693, mort à Bath en 1766, fut le premier acteur d'Angleterre, avant que *Garrick* eût paru sur le théâtre. Il lutta souvent avec ce dernier dans les mêmes rôles ou dans des rôles différens de la même pièce. *Quin* étoit ami de *Pope* et de *Thompson*. Il avoit donné des leçons de prononciation à la famille royale ; et lorsque le prince de Galles devenu monarque, parut pour la première fois au parlement et y eut prononcé son discours avec grace, *Quin* dans son enthousiasme s'écria : *C'est moi qui ai formé ce garçon-là.* Cet acteur étoit plaisant dans la société, et écrivoit avec esprit et enjouement. On en peut juger par une de ses lettres sur l'Écosse, insérée dans le Conservateur de l'année 1787, publiée par l'un des auteurs de ce Dictionnaire.

QUINAULT, (Philippe) naquit en 1636, d'une famille honnête, et non pas d'un boulanger comme l'insinue *Furetière* dans son *Factum* contre l'Académie. Quand tout ce que ce satirique a dit sur la prétendue bassesse de son extraction, seroit vrai, *Quinault* n'en seroit que plus louable, d'avoir si bien réparé par ses talens et par sa politesse le tort de sa naissance. *Tristan l'Hermite* qui avoit vieilli dans la carrière du théâtre, fut le maître de poésie de *Quinault*. On a même prétendu que celui-ci fut son domestique ; et c'est ce faux bruit qui donna lieu à cette Épigramme :

> *Élie*, ainsi qu'il est écrit,
> De son manteau, joint à son double esprit,
> Récompensa son serviteur fidèle :
> *Tristan* eût suivi son modèle ;
> Mais *Tristan* qu'on mit au tombeau,
> Plus pauvre que n'est un prophète,
> En laissant à *Quinault* son esprit de Poëte,
> Ne put lui laisser de manteau.

Les leçons de *Tristan* ne furent point inutiles à *Quinault*; mais il dut davantage à la nature. Il se fit connoître avant l'âge de 20 ans par quelques Pièces de théâtre qui eurent assez de succès; et avant l'âge de 30 ans il en donna 16, dont plusieurs obtinrent les suffrages du Parterre. Elles furent jouées depuis 1654 jusqu'en 1666. La première fut la comédie des *Muses rivales*, jouée en 1653. *Tristan* la présenta aux comédiens comme étant de lui. Ceux-ci en offrirent cent écus. Le marché fait, *Tristan* avoua que la pièce étoit du jeune *Quinault*. Les comédiens ne voulurent plus en donner alors que cinquante écus. Par accommodement, il fut convenu que l'auteur recevroit le neuvième de la recette pendant le temps que sa pièce seroit jouée dans sa nouveauté. Cet arrangement fut l'origine de la *part d'auteur* accordée depuis par les comédiens aux auteurs dramatiques. Les autres pièces de *Quinault* sont : L'*Amour indiscret* ou *le Maître indiscret*, comédie représentée en 1654; *La Comédie sans Comédie*, en 1654; *La généreuse ingratitude*, tragi-comédie, en 1656; *Stratonice*, tragi-comédie, en 1657; *Les Coups de l'Amour et de la Fortune*, tragi-comédie, en 1657; *Amalasonte*, tragédie, en 1658; *Le Feint Alcibiade*, tragi-comédie, en 1658; *Le Fantôme amoureux*, tragi-comédie, en 1659; *Agrippa* ou *le faux Tiberinus*, tragi-comédie, en 1660; *Astrate roi de Tyr*, tragédie, en 1663; *La Mère coquette* ou *les Amans brouillés*, comédie, en 1664; (c'est après le *Menteur* de *Corneille*, l'une des meilleures pièces du théâtre ancien avant *Molière*.) *Bellérophon*, tragédie, en 1665; *Pausanias*, tragédie, en 1666. Toutes ces pièces sont en vers et en cinq actes. L'*Astrate* eut un si grand succès qu'on la joua pendant trois mois; *Sallo* en fit l'éloge dans le *Journal* des Savans; et *Boileau* la ridiculisa :

« C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé;
Sur-tout l'*anneau royal* me paroît bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière,
Et chaque acte en sa pièce, est une pièce entière. »

Les autres Tragédies de *Quinault* ne réussirent pas autant qu'*Astrate*. « Lorsqu'il fit ses premières pièces, dit *Ménage*, elles furent si goûtées et si applaudies, qu'on entendoit le brouhaha à deux rues de l'Hôtel de Bourgogne. » S'appercevant que l'une d'elles étoit mal reçue, *Quinault* dit à un courtisan, que la scène étoit en Cappadoce, qu'il falloit se transporter dans ce pays-là, et entrer dans le génie de la nation. *Vous avez raison*, répondit le courtisan : *franchement je crois qu'elle n'est bonne qu'à être jouée sur les lieux*. On prétend que ce furent ces premiers essais de *Quinault*, qui aigrirent *Boileau* contre lui. Point de régularité dans le plan, point de force dans le style; des amours romanesques; un ton de galanterie de ruelle dans les endroits même qui exigeoient un pinceau mâle et un coloris vigoureux : c'en étoit trop pour ne pas exciter la bile du *Juvenal* François. Il couvrit de ridicule le jeune poëte; il lui reprocha que dans ses pièces doucereuses et languissantes, *tout, jusqu'à* JE VOUS HAIS, se disoit *tendrement*. *Quinault* né sensible,

mais foible et timide, voulut trouver dans les lois un frein à la satire. Il demanda aux magistrats qu'*ils fissent ôter son nom* de celles qui faisoient tant de bruit; mais ses démarches furent inutiles. Son ennemi l'en insulta plus cruellement, et lui dit dans une épigramme :

> Tourmente-toi moins. . . . .
> . . . . pour faire ôter ton nom de mes ouvrages;
> Si tu veux du Public éviter les outrages,
> Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

Boileau se repentit dans la suite de sa critique exagérée. « *Quinault* étoit fort jeune et moi aussi, dit-il dans la Préface de ses Œuvres, lorsque j'écrivois contre lui; il n'avoit pas fait alors la plupart des Ouvrages qui lui ont acquis depuis une juste réputation. » Cependant *Quinault*, qui avoit mêlé l'étude du droit à celle de la rime, arrangea les comptes d'un riche marchand que ses associés inquiétoient. Il eut occasion de connoître sa femme, et après la mort du mari qui arriva quelque temps après, il l'épousa. Devenu riche par ce mariage, il acheta en 1671 une charge d'auditeur en la chambre des Comptes. Cette compagnie fit quelques difficultés à sa réception; et c'est à cette occasion qu'un plaisant fit l'épigramme qui finit ainsi :

> Puisqu'il a fait tant d'auditeurs,
> Pourquoi l'empêchez-vous de l'être.

Il avoit été reçu l'année d'auparavant à l'académie Françoise; ses *Opéra* lui avoient mérité une place dans cette compagnie. Il étoit le premier homme de son siècle en ce genre. *Lulli* le préféra à tous les autres poëtes, parce qu'il trouvoit en lui seul toutes les qualités qu'il cherchoit : une oreille délicate qui ne choisit que des paroles harmonieuses; un goût tourné à la tendresse, pour varier en cent manières les sentimens consacrés à cette espèce de Tragédie; une grande facilité à rimer, pour être toujours disposé à se prêter aux divertissemens de *Louis XIV*; et une extrême docilité à se plier aux idées du musicien. Il possédoit dans un très-haut degré le talent de la déclamation; et *Lulli* lui faisoit souvent réciter ses vers, jusqu'à ce qu'il eût saisi les inflexions de sa voix pour les faire passer dans son récitatif. De là sans doute cette expression toujours juste qu'on admire dans sa musique, qui est comme une déclamation notée. On avouera cependant que le poëte étoit à quelques égards supérieur au musicien, et que cet artiste a manqué plusieurs des tableaux poétiques que *Quinault* lui avoit donnés. Que d'invention, que de naturel, que de sentiment, que d'élévation même quelquefois, enfin que de beautés d'ensemble et de détail dans ses Poëmes lyriques! Il faudroit avoir bien peu de goût ou des préventions bien fortes, pour n'être pas sensible aux charmes d'*Alceste*, de *Thésée*, d'*Atys*, de *Phaéton* et d'*Armide*. Suivant *Rémond de Saint-Mard*, jamais *Quinault* ne s'est mépris et n'a mis un sentiment à la place d'un autre : bien plus, jamais le sentiment n'a parlé un langage qui fût si vrai, qui fût si bien à lui. On l'a blâmé de ce que sa versification étoit sans nerf et sans force. Une versifica-

tion plus forte eût été un défaut dans les Opéra, comme la poésie douce et coulante de *Quinault* en seroit un dans une Satire. D'ailleurs *Quinault* fit quelquefois de très-beaux vers pleins d'énergie, lorsque la musique en avoit besoin pour être plus fière et plus expressive; on peut citer pour témoins ces vers de *Médée* :

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle ;
Voyez le jour pour le troubler ;
Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle,
Prennent soin de vous rassembler.
Avancez ; malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés ;
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés ;
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma rivale m'expose à des maux effroyables ;
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés ;
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés ;
Ne soyons pas seuls misérables.

Boileau seroit aujourd'hui bien étonné de voir ce *Quinault* qu'il outrageoit, mis par la postérité sur la même ligne que lui. L'acharnement du satirique contre le lyrique paroît à présent d'autant plus insupportable, que quand *Despréaux* voulut faire un Prologue d'*Opéra* pour donner un modèle en ce genre, il fit un ouvrage médiocre qui n'approchoit pas des Prologues de ce même *Quinault*, qu'il affectoit tant de rabaisser. Lorsque ces deux poëtes se furent réconciliés, *Boileau* conserva encore un peu de fiel. Comme *Quinault* lui montroit toujours quelque ouvrage chaque fois qu'il alloit le voir, le satirique disoit à ses amis : *Il me semble qu'il n'a voulu se raccommoder avec moi, que pour me parler de ses vers, et il ne me parle jamais des miens*. Les Prologues de *Quinault* remplis de finesse et d'esprit, offrent cependant une trop continuelle adulation pour *Louis XIV*. Après la défaite des François à Höschtedt, un prince Allemand dit à un prisonnier : *J'espère au moins qu'on ne fera plus en France tant de Prologues*. *Quinault* avoit le don de la parole. Il eut l'honneur de haranguer le roi, au nom de l'académie Françoise, au retour de ses campagnes de 1675 et 1677. Ayant appris la mort de *Turenne* au moment qu'il alloit parler, il fit une digression aussi ingénieuse que touchante sur ce héros. A peine sortoit-il de sa 53e année, qu'il se sentit assailli de dégoûts, d'insomnies, de langueurs : pendant deux ou trois mois il se sentit mourir pour ainsi dire plusieurs fois par jour, ayant continuellement des défaillances. L'idée de *Lulli* mort l'année précédente sans beaucoup de préparation, l'avoit frappé : il pensa à faire une mort chrétienne. Il commença un Poëme sur l'extinction de la religion Prétendue-Réformée dans le royaume; voici les quatre premiers vers :

Je n'ai que trop chanté les jeux et les amours ;
Sur un ton plus sublime il faut me faire entendre :
Je vous dis adieu, Muse tendre,
Je vous dis adieu pour toujours !

Il se repentit d'avoir consacré son temps à ses *Opéra*, auxquels il a

de son immortalité : et ses regrets étoient bien justes ; car l'amour et la volupté y sont parés de toutes les graces de la poésie et de la musique : ces deux arts réunis sur un théâtre profane, font toujours des impressions dangereuses sur un jeune cœur. *Quinault* plein de repentir, mourut dans de grands sentimens de religion le 26 octobre 1688, dans sa 54e année, après avoir composé pour lui-même cette épitaphe, dont la simplicité est remarquable :

Passant, arrête ici pour prier un moment ;
C'est ce que des vivans les morts peuvent attendre.
Quand tu seras au monument,
On aura soin de te le rendre.

Quinault étoit un homme aimable, d'une société douce, d'une conversation agréable, d'une politesse attentive et prévenante. Il plut aux grands, il ne dédaigna pas les petits : également éloigné des défauts qui choquent à la cour, et de ceux qui font haïr dans le monde. Il jouit de l'aisance qu'il méritoit. Sa femme lui avoit apporté plus de cent mille écus ; le roi lui donnoit deux mille livres de pension, et *Lulli* lui payoit chaque Opéra quatre mille livres. Cependant il se plaint de la médiocrité de sa fortune, dans ces jolis vers ; mais c'est une plainte de poëte :

C'est avec peu de bien, un terrible devoir,
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi ! cinq actes devant notaire,
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire ?

Ses Opéra, outre ceux que nous avons nommés, sont : *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, *Cadmus*, *Isis*, *Proserpine*, le *Triomphe de l'Amour*, *Persée*, *Amadis*, le *Temple de la Paix*.... *Quinault* est encore auteur, I. De quelques *Epigrammes* dont la poésie est foible. II. De la *Description de la Maison de Seaux* ; petit poëme écrit avec délicatesse. III. De différentes *Pièces de Poésie* répandues dans les Recueils du temps. Ses Pièces dramatiques conservées au théâtre, sont : *Agrippa* ou le *Faux Tiberinus*, *Astrate*, tragédies ; la *Mère Coquette*, comédie, retouchée par *Collé*. Ses ŒUVRES ont été imprimées avec sa *Vie* à Paris, 1739 et 1778, 5 volumes in-12.

QUINAULT, *Voyez* FRESNE (DU) n.° II.

I. QUINCY, (Charles Sevin marquis de), lieutenant général d'artillerie, s'est distingué dans le 18e siècle par son courage et par son amour pour les lettres. On a de lui l'*Histoire Militaire de Louis XIV*, 1726, 7 vol. in-12 qui se relient en huit. Elle est très-utile pour ceux qui s'appliquent au métier de la guerre, et qui veulent suivre les marches, les campagnes et les autres opérations militaires.

II. QUINCY, (Jean) médecin Anglois, exerçoit sa profession au commencement du dix-huitième siècle à Londres, et publia en anglois : I. Un *Dictionnaire de Physique*, 1719, in-8.° II. *Pharmacopée universelle*, 1721, in-8°; traduit en françois par *Clausier*, Paris, 1745, in-4.° On y trouve la critique des prin-

cipales préparations des apothicaires. III. *Pharmacopée chimique*, Londres, 1723, in-4.°

QUINQUARBRES, *Voyez* CINQ-ARBRES (Jean).

QUINTE-CURCE, (*Q. Curtius-Rufus*) historien Latin, dont le nom est fort connu et dont la vie est fort ignorée. On croit qu'il florissoit sous *Vespasien* ou sous *Trajan*. Dans quelque temps et dans quelque pays qu'il ait vécu, il est certain que c'étoit un homme d'esprit. Il s'est immortalisé par son *Histoire d'Alexandre le Grand*, et il a immortalisé ce héros. Cet ouvrage étoit en dix livres, dont les deux premiers, la fin du cinquième et le commencement du sixième ne sont pas venus jusqu'à nous. Son style est noble, élégant, pur, mais trop fleuri. Ses pensées sont brillantes, ingénieuses et sensées. Le nom d'*Alexandre* ne lui en impose point : il dit le bien et le mal de ce héros comme il l'auroit pu dire d'un homme ordinaire. Il est moins fidelle dans les discours qu'il prête à ce conquérant et aux autres personnages qu'il fait agir; la plupart sont trop longs, et le bel esprit y paroît plus que l'homme véritablement éloquent. Il faut peut-être excepter la belle Harangue des *Scythes* à *Alexandre*, au septième livre, qui a été imitée en vers françois par *Dorat*. On lui reproche encore d'avoir trop négligé la chronologie et les dates, et d'avoir fait des fautes essentielles en géographie et en histoire. En décrivant par exemple la marche pompeuse de *Darius* qu'on prendroit pour une fête, il fait paroître un char consacré à *Jupiter*, et il orne le char du roi de statues qui représentent les dieux des Romains; comme si les Perses avoient connu *Jupiter*; comme s'ils n'avoient pas eu en horreur l'idolâtrie. Il est étrange que *Rollin* ait copié *Quinte-Curce* dans un siècle éclairé, dans un ouvrage destiné à de solides instructions. « De savans critiques et même des philosophes, dit *Fréron* le fils, ont regardé la Vie d'*Alexandre* par *Quinte-Curce*, comme un roman bien écrit. *Montesquieu* faisoit beaucoup plus de cas de l'ouvrage d'*Arrien* sur l'expédition de ce héros. (*Voyez* II. ARRIEN.) Il est sûr que l'historien Latin n'avoit pas une tête assez politique pour bien apprécier plusieurs actions du plus grand conquérant qui ait existé. Son esprit lui a fait prodiguer des contes plus merveilleux que raisonnables. C'est une chose singulière, que deux héros assez semblables, au moins par le courage, (*Charles XII* et *Alexandre*) aient eu deux historiens d'un goût à peu près pareil, et d'un esprit plus brillant que profond. » Les meilleures éditions de *Quinte-Curce* sont celles d'*Elzevir*, 1633, in-12; — du P. *le Tellier* Jésuite, *ad usum Delphini*, à Paris, 1678, in-4°; — des *Variorum*, in-8°, deux vol. à Amsterdam, 1708; — et de Delft, 1724, deux vol. in-4.° Nous en avons encore une, conférée sur les manuscrits de la bibliothèque du Roi en 1756, in-12, chez *Barbou*, avec les Supplémens de *Freinshemius*. Les curieux recherchent aussi celle de Venise, 1470, in-fol. La Traduction donnée par *Vaugelas*, 2 vol. in-12, est estimée et mérite de l'être. L'abbé *Mignot* et *Beauzée* en ont donné depuis

peu deux autres qui ont chacun leur mérite. (*Voy.* l'article II. FAVRE *et* celui de FREINSHEMIUS.) — Quelques savans, tels que *Juste-Lipse* et le président *Brisson*, ont prétendu que le CURTIUS-RUFUS, auquel l'empereur *Claude* décerna les honneurs du triomphe l'an 47 de J. C., étoit le même que *Quinte-Curce*. Leur conjecture, dit *Crevier*, a de la vraisemblance, et un passage du dixième livre de l'Histoire d'*Alexandre*, paroît désigner visiblement les mouvemens qui suivirent la mort de *Caligula*. L'histoire de *Curtius-Rufus* est assez singulière pour pouvoir la rapporter ici, soit qu'il fût le même que l'historien, soit qu'il fût un personnage différent. Sa naissance étoit très-obscure. S'étant attaché dans sa jeunesse au questeur qui avoit le département de l'Afrique, il vint à Drumète. Là, pendant qu'il se promenoit seul sous de vastes portiques au temps de la plus forte chaleur du jour, un fantôme avec une taille gigantesque et une figure de femme, parut tout d'un coup devant lui, et lui dit: Rufus, *je suis l'Afrique; tu viendras gouverner cette province en qualité de proconsul, et tu y mourras.* Rien n'étoit plus éloigné de la pensée de *Curtius*, qu'une si haute fortune; mais un prodige élève le courage. De retour à Rome, et soutenu par ses intrigues et par celles de ses amis, il obtint d'abord la questure. Ensuite il parvint à se faire nommer préteur par *Tibère* entre les candidats de la première noblesse. *Tibère* pour couvrir l'obscurité de sa naissance, dit: *Je regarde* Curtius *comme fils de la Fortune*. Il paroît qu'il attendit long-temps le consulat; et il le méritoit peu, au portrait qu'en fait *Tacite*, qui le dépeint comme adulateur des puissans, arrogant avec les foibles, difficile avec ses égaux. Il y parvint néanmoins. Il fut decoré des ornemens du triomphe; et afin qu'il ne manquât rien à l'entier accomplissement de la prédiction, le proconsulat d'Afrique lui échut par le sort. Mais lorsqu'il arrivoit à Carthage, le même fantôme se présenta à ses yeux; et peu de temps après, ayant été attaqué d'une maladie qui ne parut dangereuse à aucun de ceux qui l'environnoient, et qu'il annonça devoir être telle, l'événement vérifia son pronostic. *Tacite*, tout incrédule qu'il est, raconte sérieusement cette aventure. *Pline le Jeune* consulte un savant sur ce qu'il en doit croire. « Pour nous, dit *Crevier*, nous ne serons point embarrassés à renvoyer le fantôme de *Curtius* avec le dragon de *Néron*, et avec tant d'autres fables pareilles dont le goût des hommes pour le merveilleux a rempli le monde. »

QUINTIANUS STOA, (Jean-François) professeur de belles-lettres à Paris, naquit à Quinzano en 1486, et y mourut en 1557. Ses *Poësies*, Paris, 1514, in-folio, ne sont lues de personne, et ne méritent pas de lecteurs.

QUENTIEN, (Saint) né en Afrique, sous la domination des Vandales, vint en France du temps du roi *Clovis*, et fut élu évêque de Rodez; il assista en cette qualité au concile d'Agde en 506. Chassé de son siége par les Goths, il se retira en Auvergne, où il devint évêque, et où il mourut saintement en 527.

QUINTILIA DE LA MIRANDE, (Lucrèce) Italienne, fut renommée par ses talens et son esprit au 16[e] siècle. Elle a laissé des tableaux estimés, et des écrits historiques sur la vie des plus célèbres peintres.

QUINTILIEN, (*Marcus-Fabius-Quintilianus*) naquit la 2[e] année de l'empereur *Claude*, la 42[e] de J. C. On dispute sur le lieu de sa naissance. Plusieurs le font Espagnol; d'autres croient avec assez de fondement, qu'il étoit né à Rome. *Quintilien*, pour se former à l'éloquence, se rendit le disciple des orateurs qui avoient le plus de réputation. *Domitius Afer* tenoit alors parmi eux le premier rang. *Quintilien* ne se contentoit pas d'entendre ses plaidoyers au barreau: il lui rendoit aussi de fréquentes visites. Au commencement de l'empire de *Galba*, *Quintilien* ouvrit à Rome une école de rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par une autorité publique et aux gages de l'état. Il dut ce privilége à *Vespasien*; car, selon *Suétone*, ce prince fut le premier qui assigna sur le trésor public, aux rhéteurs tant Grecs que Latins, des pensions qui montoient par an à 1205 livres. *Quintilien* remplit la chaire de rhétorique avec un applaudissement général. Il exerça en même temps et avec un pareil succès, la fonction d'avocat, et se fit aussi un grand nom dans le barreau. Après avoir employé vingt années à ces deux exercices également utiles et pénibles, il obtint de l'empereur *Domitien* la permission de les quitter. Le loisir que se procura *Quintilien* par sa retraite, ne fut pas un loisir de langueur et de paresse, mais d'ardeur et d'activité. Il commença par composer un *Traité sur les causes de la corruption de l'Eloquence*, dont on ne sauroit trop regretter la perte. Quelque temps après, pressé par les instantes prières de ses amis, il commença son grand ouvrage des *Institutions Oratoires*, composé de douze livres. Il en avoit achevé les trois premiers lorsque l'empereur *Domitien* lui confia le soin des deux jeunes princes ses petits-neveux qu'il destinoit à l'empire. Le plaisir que lui causa la composition de ce livre fut troublé par la perte de ses deux fils et de sa femme; il fut sur-tout sensible à la mort de l'aîné. C'étoit un prodige d'esprit. *La fécondité de son génie*, dit-il, *n'en étoit pas demeurée aux boutons et aux fleurs; dès l'âge de dix ans il portoit des fruits*. C'étoit principalement pour ce cher fils, l'objet de ses complaisances et de ses soins, qu'il avoit commencé ses *Institutions Oratoires*. C'est la Rhétorique la plus complète que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un orateur parfait. Il le prend au berceau et le conduit jusqu'au tombeau. Dans le premier livre il traite de la manière dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre; puis de ce qui regarde la grammaire. Le second expose ce qui se doit pratiquer dans l'école de rhétorique, et plusieurs questions qui regardent la rhétorique même. On trouve dans les cinq livres suivans les préceptes de l'invention et de la disposition. Un des caractères particuliers de la rhétorique de *Quintilien*, est d'être écrite avec art et avec élégance. On y voit une grande richesse de pensées, d'ex-

pressions, d'images, et sur-tout de comparaisons qu'une imagination vive et ornée lui fournit à propos. On y souhaiteroit seulement plus de précision et plus de profondeur. *Quintilien* parle bien; mais il pense peu ou du moins il ne creuse pas assez son sujet. On voudroit encore qu'il n'eût pas donné des louanges excessives à un monstre tel que *Domitien*. Ses *Institutions* demeurèrent inconnues jusqu'en 1415. Elles furent trouvées par *le Pogge*, dans une vieille tour de l'abbaye de Saint-Gal, et non point dans la boutique d'un épicier Allemand, comme quelques-uns l'ont écrit. Au reste, l'exemplaire que *le Pogge* découvrit, n'étoit pas le seul qu'on eût alors, puisque *Léonard Aretin* à qui il l'envoya, lui écrivit qu'il travailloit à le collationner avec celui qui étoit dans sa bibliothèque. Les meilleures éditions des Œuvres de *Quintilien*, sont celles d'*Obrecht*, à Strasbourg, en 1698; et de *Capperonnier*, 1725, in-folio. L'abbé *Gédoyn* a traduit en françois les *Institutions*, Paris, 4 vol. in-12: excellente traduction, mais un peu défigurée par l'orthographe du nouvel éditeur. Les savans recherchent deux éditions des *Institutions*, données à Rome en 1470, in-folio; l'une par *Comanus*, qui est la plus estimée; et l'autre par l'évêque d'Aleria. Nous ignorons l'année de la mort de *Quintilien*; l'éditeur de *Ladvocat* la place l'an 59 de J. C., et certainement beaucoup plutôt qu'elle n'arriva. Quoi qu'il en soit, il laissa une mémoire chère aux gens de bien. Après vingt années d'exercice public, employées avec le plus grand succès à l'éducation de la jeunesse et aux travaux du barreau; après un assez long séjour à la cour, il n'avoit pas amassé de grands biens, et étoit demeuré dans une médiocrité plus louée qu'imitée. (*Voy.* II. PLINE.) — Il ne faut pas confondre cet éloquent rhéteur avec QUINTILIEN son aïeul. C'est de ce dernier qu'il nous reste 145 *Déclamations*. *Ugolin* de Parme publia les 136 premières dans le 15[e] siècle, Venise, 1481 et 1482, in-folio. Les 9 autres furent publiées en 1563, par *Pierre Ayrauld*, et ensuite par *Pierre Pithou*, en 1580. Il y a encore 19 autres *Déclamations*, imprimées sous le nom de *Quintilien* l'orateur; mais *Vossius* pense qu'elles ne sont ni de lui, ni de son grand-père. Il les attribue au jeune *Posthume*, qui prit, dit-on, le nom de César et d'Auguste dans les Gaules, avec *Posthume* son père, l'an 260 de J. C. Elles ont été traduites en françois, in-4°, par *Jean Nicole* père de l'auteur des *Essais de Morale*. (*Voyez* APER.) On a réuni les *Institutions* du fils et les *Déclamations* du père, dans l'édition *cum notis Variorum*, 1665, 2 vol. in-8°; et dans celle du savant et prolixe commentateur *Burman*, 1724, 4 volumes in-4°, moins estimée que l'autre.

QUINTILIUS-VARUS, gouverneur de Syrie. *Voy.* VARUS.

QUINTILLUS, (*Marcus-Aurelius-Claudius*) étoit frère de l'empereur *Claude II*; il crut que cette qualité lui donnoit des droits à l'empire. Il se revêtit de la pourpre à la fin de mai 270. *Aurélien* avoit été proclamé Auguste par l'armée qui étoit à Sirmich. *Quintillus* désespérant de se soutenir contre ses armes victorieuses, se fit ouvrir les veines dans un bain à Aquilée, après

régné environ dix-sept Ce prince étoit recomman- par sa modération, son ité, ses mœurs, et par son tude à maintenir la disci- militaire; mais il n'avoit ssez de fermeté et de har- pour soutenir le poids de ire.

QUINTIN, (Jean) né à 1 en 1500, fut chevalier- it dans l'ordre de Malte, compagna le grand-maître cette isle en qualité de do- que. De retour en France, 'int professeur en droit ca- 1 Paris l'an 1536, et s'y ac- beaucoup de réputation. *tin* mourut à Paris en 1561. 1 de lui une *Description de de Malte*, en latin, 1536, ', et d'autres ouvrages plus nieux qu'exacts.

QUINTIN, tailleur d'ha- chef des hérétiques qu'on noit *Libertins*, tient une parmi les rêveurs que le 16e produisit. Il soutenoit que étoit *Satan;* que tout l'E- ile étoit faux; qu'il n'y avoit l'univers qu'un seul Esprit, toit Dieu; qu'on ne doit pas : les méchans; qu'on peut sser toutes sortes de Reli- ; enfin, qu'on peut sans pé- é laisser aller à toutes ses ons. Ce blasphémateur fac- fut brûlé à Tournai en ; mais la mort du maître pêcha pas les disciples de se dre en France, en Hollande ns les pays voisins.

UINTIN, *Voyez* MESSIS *et* ES.

UINTINIE, (Jean de la) it près de Poitiers en 1626. s son cours de philosophie, it quelques leçons de droit et vint à Paris se faire recevoir avocat. Une éloquence naturelle cultivée avec soin, le fit briller dans le barreau et lui concilia l'estime des premiers magistrats. Quoiqu'il eût peu de temps dont il pût disposer, il en trouvoit néanmoins suffisamment pour satisfaire la passion qu'il avoit pour l'agriculture. Il lut *Columelle*, *Varron*, *Virgile* et tous les autres auteurs anciens et modernes qui ont traité de cette matière. Il augmenta ses connoissances sur le jardinage dans un voyage qu'il fit en Italie. De retour à Paris, *la Quintinie* se livra tout entier à l'agriculture et fit un grand nombre d'expériences curieuses et utiles. C'est lui qui fit voir le premier qu'un arbre transplanté ne prend de nourriture que par les racines qu'il a poussées depuis qu'il est replanté, et qui sont comme autant de bouches par lesquelles il reçoit l'humeur nourricière de la terre, et nullement par les petites racines qu'on lui a laissées, qu'on appelle ordinairement *le chevelu :* qu'ainsi loin de conserver ces anciennes petites racines, quand on transplante l'arbre, comme on faisoit autrefois avec grand soin, il faut les couper, parce qu'en se séchant et en se moisissant elles nuisent à l'arbre au lieu de lui aider. C'est lui aussi qui découvrit le premier par ses expériences la méthode infaillible de bien tailler les arbres, pour les contraindre à donner du fruit, à le donner aux endroits où l'on veut qu'il vienne, et même à le répandre également sur toutes les branches; ce qui n'avoit jamais été ni pensé ni même cru possible. Le grand *Condé* qui aimoit l'agriculture, prenoit un extrême plaisir à s'entretenir avec lui; et

Jacques II roi d'Angleterre lui offrit une pension considérable pour l'attacher à la culture de ses jardins ; mais *la Quintinie* refusa ces offres avantageuses par amour pour sa patrie, et trouva en France les récompenses dues à son mérite. *Louis XIV* créa en sa faveur la charge de directeur général des jardins fruitiers et potagers de toutes ses maisons royales, et *Colbert* lui en expédia les provisions. *La Quintinie* mourut à Paris vers 1700. On a de lui un excellent livre, intitulé : *Instructions pour les Jardins fruitiers et potagers*, Paris, 1725, 2 vol. in-4° ; et plusieurs *Lettres* sur la même matière... *Voyez* EVELIN.

QUINTUS-CALABER, *Voy.* CALABER.

I. QUIQUERAN, (Jean de) chevalier, baron *de Beaujeu*, d'une des plus anciennes maisons de Provence, mort en 1466, rendit à *Louis III* d'Anjou, roi de Naples et comte de Provence, des services signalés et en reçut de grandes récompenses.—*Robert de* QUIQUERAN *de Beaujeu*, chevalier de Saint-Michel en 1568, gouverneur des villes d'Apt et de Manosque en 1583, maréchal des camps et armées du roi en 1586, et consul d'Arles en 1593, marcha dignement sur ses traces.

II. QUIQUERAN DE BEAUJEU, (Pierre de) étoit de la même famille que les précédens. Après avoir appris la rhétorique et la poésie à Paris, il fit un voyage en Italie, où il s'appliqua à la musique. De retour à Paris, il étudia les mathématiques, l'histoire naturelle, la botanique et les belles-lettres. Sa naissance soutenue par la réputation que lui avoient faite ses talens, lui mérita l'évêché de Senès à l'âge de 18 ans. Il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Paris en 1550, à 24 ans. *Quiqueran* fut le premier évêque nommé après le *Concordat* de *Léon X* et de *François I*. On a de lui : I. Un *Eloge* de la Provence en vers latins, sous ce titre : *De laudibus Provinciæ*. On en a une version françoise, in-8°, par *Pierre de Vini de Claret* archidiacre d'Arles. II. Un *Poëme* latin sur le passage d'*Annibal* dans les Gaules. Ces deux ouvrages présentent des images heureuses et de l'esprit ; mais on voit que son génie n'avoit pas encore acquis sa maturité. Ils ont été recueillis à Paris en 1551, in-folio.

III. QUIQUERAN DE BEAUJEU, (Paul-Antoine de) de la même famille, chevalier de Malte, combattit souvent avec succès contre les Turcs. Mais au mois de janvier 1660, une tempête l'ayant obligé de relâcher dans un fort mauvais port de l'Archipel, il y fut investi par 30 galères de Rhodes, que le capitan-pacha *Mazamamet* commandoit en personne. Il en soutint le feu pendant un jour entier, et n'y succomba qu'après avoir épuisé ses munitions et perdu les trois quarts de son équipage. Il étoit chargé de fers, quand une seconde tempête plus violente que la première, mit la flotte victorieuse en tel danger, que *Mazamamet* se vit réduit à implorer le secours du chevalier. *Quiqueran* le sauva par l'habileté de sa manœuvre. Le capitan touché de reconnoissance pour ce service, voulut le sauver à son tour. Pour réussir plus facilement il le confondit avec les plus vils esclaves.

Mais le grand visir qui le reconnut au portrait qu'on lui en avoit fait, le fit mettre au château des sept Tours, sans espérance de rançon ni d'échange. *Louis XIV* le redemanda en vain, et les Vénitiens ne purent le faire comprendre dans le traité de Candie. Il y avoit onze ans qu'il étoit en prison lorsque *Jacques de Quiqueran*, un de ses neveux, âgé seulement de 22 ans, et chevalier de Malte, forma le hardi dessein de le délivrer et l'exécuta. Il passa à Constantinople avec *Nointel*, vit son oncle et lui porta des cordes en secret et à plusieurs reprises. Quand on jugea qu'il en avoit suffisamment, on convint du jour, de l'heure et du signal. Ce signal donné, le chevalier descendit, et la corde se trouvant trop courte de quatre ou cinq toises, il s'élança dans la mer qui mouille le pied du château. Le bruit qu'il fit en tombant attira quelques Turcs qui paroissoient dans un brigantin. Mais le neveu arrivant à force de rames dans un esquif bien armé, les écarta et le conduisit à bord d'un vaisseau de roi que montoit le comte *d'Apremont*, qui le ramena heureusement en France. Il mourut commandeur de Bordeaux.

IV. QUIQUERAN DE BEAUJEU, (Honoré de) frère de *Jacques de Quiqueran* dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Arles en 1655. Après avoir brillé dans le cours de ses études, il entra dans la congrégation de l'Oratoire à l'âge de 17 ans. Il n'y étoit encore que diacre lorsqu'il fut chargé de professer la théologie à Arles, puis à Saumur. Après la révocation de l'édit de Nantes on l'envoya dans les Missions du Poitou et du pays d'Aunis. Il s'y acquit une si grande réputation, que le célèbre *Fléchier* évêque de la ville de Nîmes lui donna un canonicat dans sa cathédrale et le choisit pour un de ses grands vicaires. L'abbé *de Beaujeu* se signala dans le Languedoc autant que dans le Poitou, sur-tout par le talent de la chaire. Il s'étoit accoutumé de bonne heure à parler sur-le-champ. Son éloquence le fit admirer dans les assemblées du clergé de 1693 et de 1700, où il fut député du second ordre. L'illustre *Bossuet* et l'abbé *Bignon* n'oublièrent rien pour l'engager de se fixer à Paris. On lui donna dans cette vue une place d'associé à l'académie des Inscriptions ; mais son zèle pour son ministère ne lui permit pas de se borner à la capitale. Le roi informé des fruits que l'abbé *de Beaujeu* opéroit dans le diocèse de Nîmes, le nomma en 1705 à l'évêché d'Oléron, et presque aussitôt à celui de Castres. *Louis XIV* étant mort en 1715 dans le temps de l'assemblée générale du clergé, l'évêque de Castres fut choisi pour prononcer à Saint-Denis l'*Oraison funèbre* de ce monarque : il s'en acquitta avec succès. Nous ne devons pas omettre un trait de ce prélat, dans le temps qu'il n'étoit que simple chanoine de Nîmes ; il est trop honorable à sa mémoire. Le maréchal *de Montrevel* qui commandoit dans le Languedoc, ayant été informé que le dimanche des Rameaux, les fanatiques devoient tenir leur assemblée dans un moulin des fauxbourgs de Nîmes, fit investir ce moulin avec ordre de le brûler. Les habitans effrayés crurent que c'étoit à leurs vies et à leur ville qu'on en vouloit ; ils prirent les

armes et se réfugièrent dans l'église, avec la résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité. L'abbé *de Beaujeu* monta aussitôt en chaire, et parla avec tant de force et d'onction, que le calme ayant succédé au tumulte, le service se fit à l'ordinaire, et chacun s'en retourna chez soi rassuré et en paix. Ce prélat mourut à Arles où il étoit allé pour voir sa famille, le 26 juillet 1736, à 81 ans. On a un vol. in-4.° des *Mandemens*, des *Lettres* et des *Instructions Pastorales* qu'il publia sur l'établissement de son séminaire, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur l'incendie de Castres, sur les abus de la mendicité, sur la Légende de *Grégoire VII*, sur le fameux concile d'Embrun auquel il n'étoit pas favorable, et sur plusieurs autres points de doctrine ou de discipline. Il tempéroit l'austérité de ses mœurs et les occupations sérieuses de son ministère, par l'étude des belles-lettres, auxquelles il donnoit tous les jours quelques heures. Il portoit dans la société une douceur, une aménité, un enjouement et une vivacité qui en faisoient les délices. Ami sûr et constant, il fit le bonheur et il emporta les regrets de tous ceux qui lui étoient attachés. Sa vertu fut aussi constante que pure. *Colbert* et *Soanen* eurent en lui un ami zélé et un défenseur éloquent.

QUIRINALIS, (*Claudius*) ancien rhéteur, né à Arles, s'appliqua avec tant de succès à l'étude des belles-lettres, qu'il ne tarda pas à se trouver en état de les enseigner aux autres, et de s'acquérir beaucoup de réputation dans cette profession. On croit qu'il commença à l'exercer dans la ville de Marseille, et qu'il fut dans le premier siècle de l'Église, un de ces illustres rhéteurs qui contribuèrent à rendre si célèbres les écoles de cette ville. Mais, selon *St. Jérôme*, il quitta dans la suite les Gaules et passa à Rome, où il professa publiquement la rhétorique avec une grande réputation.

I. QUIRINI, (Antoine) sénateur de Venise, se signala dans le temps de l'interdit jeté par le pape *Paul V*. Il fit en 1607 contre cet interdit un savant *Ecrit*, dans lequel il fait un grand usage des principes et des ouvrages du célèbre *Gerson*. Le président *de Thou* en parle avec éloge.

II. QUIRINI *ou* QUERINI, (Ange-Marie) noble Vénitien, né en 1680, avec un esprit vif, entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Benoît. Il fit profession le premier janvier 1698, dans l'abbaye des Bénédictins de Florence. Son ardeur d'apprendre épuisa tout ce qu'il y avoit de savoir dans cette ville. *Salvini*, le sénateur *Buonarotti*, le comte *Magalotti*, l'abbé *Guida-Grandi*, *Bellini* célèbre médecin, le perfectionnèrent dans l'intelligence des poëtes Grecs, de l'antiquité, de la philosophie. *Magliabecchi*, qui étoit en relation avec tous les gens de lettres de l'Europe, lui amenoit ceux qui venoient à Florence; ce fut par ce moyen qu'il connut le célèbre *Newton*, alors député vers le grand duc *Côme III*. En 1700, Dom *de Montfaucon* vint à Florence; c'étoit l'érudition même. Il vit Dom *Quirini* et l'admira. Cependant, en 1709 ses études furent quelque temps traversées par une idée importune; il s'imaginoit

qu'il avoit la pierre. Il en fut détrompé par une expérience, qui lui fut sans doute plus sensible que l'opération la plus douloureuse. *Bellini* son médecin et plus encore son ami, se crut trop chargé d'embonpoint, et se persuada que c'étoit l'effet d'une humeur peccante dont il falloit se défaire par la diète la plus austère. Fidelle à son régime, il en soutint l'honneur jusqu'au bout, et mourut d'inanition. La réflexion que Dom *Quirini* fit sur les funestes effets de la prévention, lui apprit à s'affranchir de la sienne : il se trouva guéri par la mort de son médecin. Il songea dès-lors à sortir de son cabinet pour visiter les savans de l'Europe. Il possédoit à fond les ouvrages des auteurs célèbres qui vivoient alors; il voulut les entretenir et voir dans leur naissance les nouveaux écrits dont ils étoient occupés. Il part le 1er octobre 1710, traverse l'Allemagne et arrive à la Haye dans le temps des Conférences de Gertruidemberg. Il eut en Hollande de fréquentes conversations avec *Basnage*, *le Clerc*, *Kuster*, *Gronovius* et *Perizonius*. Il passa ensuite en Angleterre où il trouva les sciences et la littérature dans l'état le plus florissant. *Bentley*, *Newton*, *Gilbert* et *Thomas Burnet*, *Cave*, *Hudson*, *Potter*, lui firent tout l'accueil que méritoit son savoir. Le P. *Quirini* vouloit voir la France et finir per-là ses voyages. En passant par Bruxelles, il vit le fameux *Papebroch*. Il conçut à Cambrai pour l'illustre *Fénélon*, cette amitié tendre que ce prélat plein de graces et de douceur inspiroit à tous ceux qui l'approchoient. Il arriva à Paris en 1711, et logea à Saint-Germain-des-Prés. Pour rendre compte des liaisons qu'il forma dans le monde littéraire, il faudroit donner une liste exacte de ce qu'il y avoit alors de savans dans l'abbaye de Saint-Germain, à l'Oratoire, chez les Dominicains, chez les Jésuites, dans les académies et dans toute la capitale. Nous n'avons fait qu'effleurer l'histoire des voyages du Père *Quirini*, qui seroit presque toute l'histoire littéraire de l'Europe de ce temps-là. La conduite qu'il tint à Corfou lorsqu'il en fut nommé archevêque, lui attira la vénération des Grecs schismatiques. Honoré du chapeau de cardinal, il voulut faire à *Benoît XIII* son remercîment; mais le Saint-Père l'interrompit en lui disant : *Nous ne desirons point de compliment de votre part; c'est à nous à vous remercier de nous avoir mis par votre mérite dans la nécessité de vous faire cardinal.* On connoît l'inclination libérale qu'il portoit partout. A Rome il répara avec magnificence l'église de Saint-Marc qui étoit son titre. L'église cathédrale de Bresse dont il étoit évêque, est devenue par ses soins une des plus magnifiques d'Italie. Toute l'Europe sait combien il a contribué à la construction de l'église catholique de Berlin. Quand il eut la bibliothèque du Vatican il l'augmenta par la donation de la sienne, qui étoit choisie et si nombreuse, qu'il fallut pour la placer construire au Vatican une nouvelle salle. Il acheta un grand nombre de livres, qu'il donna de même à la ville de Bresse pour en faire une bibliothèque publique, à l'entretien de laquelle il assigna des fonds suffisans. On s'étonnera peut-être de toutes ces libéralités; mais il avoit beaucoup

de revenus, et peu de besoins. Les académies de l'Europe se sont empressées de s'honorer de son nom; il étoit de celles de Berlin, de Pétersbourg, de Vienne en Autriche, de Gripswald en Poméranie, et de l'institut. de Bologne. Un des plus beaux traits de son caractère est la modération dont il usoit avec les hétérodoxes. Jamais homme ne sut séparer avec plus d'équité les personnes d'avec les opinions, ni mieux adoucir la controverse sans en affoiblir la force. Les auteurs Protestans l'ont comblé d'éloges. C'est à lui que *Voltaire* adressa ces vers :

> C'est à vous d'instruire et de plaire ;
> Et la *Grace de Jésus-Christ*
> Chez vous brille en plus d'un écrit,
> Avec les trois *Graces* d'*Homère*.

Ce prélat mourut subitement d'apoplexie le 9 janvier 1755, à 75 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Primordia Corcyræ, ex antiquissimis monumentis illustrata* : livre plein d'érudition et de critique, dont la meilleure édition est celle de Bresse en 1738, in-4.o II. Une édition des ouvrages de quelques saints évêques de Bresse, qu'il publia en 1738, in-folio, sous ce titre : *Veterum Brixiæ Episcoporum, Sancti Philastrii et Sancti Gaudentii Opera : necnon beati Ramperti et venerabilis Aldemani Opuscula*, etc. III. *Specimen variæ Litteraturæ, quæ in urbe Brixiâ ejusque ditione paulò post Typographiæ incunabula florebat*, etc., in-4o, 1739. IV. La *Relation* de ses Voyages : elle renferme des anecdotes curieuses et intéressantes. V. Une *Edition* des Livres de l'Office Divin, à l'usage de l'église grecque. VI. Une de l'*Enchiridion Græcorum*. VII. *Gesta et Epistolæ Francisci Barbari*. VIII. Un Recueil de ses *Lettres* en dix livres. IX. La *Vie* du pape *Paul II*, contre *Platine*, Rome, 1740, in-4.o X. Une édition des Lettres du cardinal *Polus*. XI. Quatre *Instructions Pastorales*. XII. Un abrégé de sa *Vie* jusqu'à l'année 1740, Bresse 1749, in-8.o XIII. Étant bibliothécaire du Vatican, il procura la nouvelle édition des Œuvres de *St. Ephrem*, 1742, six tom. in-folio, en grec, en syriaque et en latin. XIV. Une Harangue, *De Mosaïcæ Historiæ præstantiâ*. XV. Il avoit traduit en vers italiens le poëme de la *Henriade* et celui de la *Bataille de Fontenoy* par *Voltaire*, qui lui dédia sa tragédie de *Sémiramis*.

I. QUIRINUS, nom sous lequel *Romulus* fut adoré à Rome après sa mort. Ce nom lui fut donné parce qu'il étoit fondateur des Romains, qu'il appela *Quirites*, après avoir fait part de sa nouvelle ville aux Sabins, qui quittèrent celle de Cures pour aller à Rome, comme le rapporte *Tite-Live*. *Romulus* avoit son temple sur la montagne, qui de son nom fut appelée *Quirinale*.

II. QUIRINUS, (*Publius-Sulpitius*) consul Romain, natif de Lanuvium, rendit de grands services à sa patrie sous l'empire d'*Auguste*. Après son consulat, il commanda une armée dans la Cilicie où il soumit les Hemonades, et mérita par ses victoires sur ce peuple l'honneur du triomphe. *Auguste* envoya *Quirinus* pour gouverneur en Syrie, environ dix ans après la naissance de J. C., ce qui forme une difficulté dans le passage de *St. Luc*, qui dit que ce fut sous *Quirinus* que se fit le dénombre-

ment qui obligea la Sainte Vierge et *Joseph* d'aller à Bethléhem pour s'y faire inscrire. Il est certain cependant que *Quirinus* ne fut nommé au gouvernement de Syrie que dix ans après la naissance de Jésus-Christ, qui vint au monde au temps de ce dénombrement. Ainsi plusieurs interprètes traduisent de cette sorte le passage de *St. Luc : Ce dénombrement se fit avant un autre dénombrement qui fut fait sous le gouvernement de Quirinus ;* ou bien il faut supposer que ce dénombrement qui avoit été commencé dans le temps de la naissance de Jésus-Christ avant l'arrivée de *Quirinus* en Syrie, fut continué et achevé par ce gouverneur dont il porta le nom. *Quirinus* fut ensuite gouverneur de *Caïus* petit-fils d'*Auguste*. Il épousa *Æmilia Lepida*, arrière-petite-fille de *Sylla* et de *Pompée ;* mais il la répudia dans la suite et la fit bannir de Rome d'une manière honteuse. Il mourut l'an 22 de J. C.

QUIROS, (Augustin de) Jésuite Espagnol, natif d'Adujar, fut élevé aux premières charges de sa province, ensuite envoyé au Mexique où il mourut le 13 décembre 1622, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires* peu connus sur le Cantique de *Moyse ;* sur *Isaïe, Nahum ; Malachie ;* sur l'Épître aux Colossiens, sur celle de *St. Jacques*, etc. — Il ne faut pas le confondre avec *Fernand de* Quiros navigateur, qui chargé par *Philippe III* de faire des découvertes dans la mer Pacifique, partit de Lima en décembre 1605, s'avança à vingt degrés de latitude et 240 de longitude, et découvrit la Terre Australe du Saint-Esprit et les isles de la Société. Les Mémoires qu'il écrivit sur ses découvertes sont dans le recueil des petits voyages de *Théodore de Bry*. Le célèbre *Cook* a rendu hommage à *Quiros*.

QUISTORP, (Jean) théologien Luthérien, né à Rostock l'an 1584, fut professeur de théologie en cette ville, puis surintendant des églises. *Grotius* étant tombé malade à Rostock de la maladie dont il mourut, *Quistorp* l'assista en digne ami et recueillit ses derniers soupirs. Il mourut lui-même en 1648, à 64 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Articuli Formulæ Concordiæ illustrati.* II. *Manuductio ad studium Theologicum.* III. Des *Notes* latines sur tous les livres de la Bible. IV. Des *Commentaires* latins sur les Épîtres de *St. Paul.* V. Des *Sermons.* VI. Des *Dissertations.* — *Jean* Quistorp son fils, né en 1624 et mort en 1669, pasteur et professeur à Rostock, publia divers ouvrages théologiques, pleins de savoir et de fiel.

QUOD-VULT-DEUS, étoit évêque de Carthage dans le temps que cette ville fut prise par *Genseric* roi des Vandales, l'an 439. Ces barbares le mirent lui et la plupart de ses clercs dans de vieux navires qui faisoient eau de toutes parts, et qui étoient sans aucune provision. Dieu fut leur pilote et les fit aborder heureusement à Naples, où ils furent reçus comme de glorieux confesseurs de J. C.

RABACHE,

R

RABACHE, (Étienne) docteur de Sorbonne, de l'ordre des Augustins, naquit à Vauves dans le diocèse de Chartres, en 1556. Il fit à Bourges la réforme des religieux de son ordre, et l'établissement de la congrégation de Saint-Guillaume, en 1574. Ce pieux réformateur finit sa vie à Anger en 1616, à 60 ans.

RABAN-MAUR, (Magnence) naquit à Fulde en 788, de la meilleure noblesse du pays. Ses parens l'offrirent à l'âge de dix ans au monastère de Fulde, où il fut instruit dans la vertu et dans les lettres. On l'envoya ensuite à Tours, pour y étudier sous le fameux *Alcuin*. De retour à Fulde, il en fut élu abbé, et réconcilia *Louis le Débonnaire* avec ses enfans. *Raban* écrivit une Lettre pour consoler ce prince, que l'on avoit déposé injustement, et publia un *Traité sur le respect* que doivent avoir les enfans envers leur père, et les sujets envers leur prince. Devenu archevêque de Maïence en 847, il écrivit contre *Gotescalc*. Ce moine étant venu l'an 848 à Maïence, présenta à *Raban* sa profession de foi touchant la Prédestination, avec un autre petit écrit où l'archevêque étoit accusé d'erreur sur cette matière. *Raban* n'y répondit qu'en faisant condamner la doctrine du moine dans un concile, et le renvoya ensuite à *Hincmar* archevêque de Rheims, dans le diocèse duquel il avoit été ordonné. (*Voyez* GOTESCALC.) Les partisans de *Gotescalc* se vengèrent en disant qu'il auroit été moins coupable aux yeux de *Raban*, s'il n'y avoit rien eu de personnel entr'eux, et si le religieux avoit ménagé davantage l'archevêque; mais ces récriminations sont fondées souvent sur des soupçons injustes. *Raban* mourut dans sa terre de Winsel en 856, à 68 ans. Il légua ses livres aux abbayes de Fulde et de Saint-Alban. On a de lui beaucoup d'ouvrages, recueillis à Cologne en 1627, six tomes in-folio, qui se relient en 3 vol. Ils contiennent : I. Des *Commentaires sur l'Ecriture*, qui ne sont presque que de simples extraits des écrits des Pères : c'étoit la manière des théologiens de son temps. II. Un *Traité de l'Institution des Clercs et des Cérémonies de l'Église* ou *des Offices divins*, divisé en trois livres; c'est un de ses plus importans ouvrages. III. Un *Traité du Calendrier ecclésiastique*. Il y enseigne la manière de discerner les années bissextiles, et de marquer les indictions. IV. Un *Livre sur la vue de Dieu, la pureté du cœur, et la manière de faire pénitence*. Ce sont des extraits que l'auteur avoit faits en lisant les Pères. V. *De Universo sive Etymologiarum opus*. Il contient la définition des noms propres qui se trouvent dans l'Écriture-Ste. VI. Des *Homélies*. VII. Un *Martyrologe*. Le Prologue de ce Martyrologe a été publié par Dom *Mabillon*, *Analect.*, page 419.

d'après un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Gal. VIII. Le *Livre de la Grammaire* : ce n'est qu'un extrait de *Priscien le Grammairien*. IX. *Traité des Ordres sacrés, des Sacremens et des Habits sacerdotaux*. X. *Traité de la Discipline ecclésiastique*. XI. Un *Pénitentiel*. XII. Un *Traité de l'Invention des Langues*. XIII. Le *Traité des Vices et des Vertus*, qu'on lui attribue, est d'*Halitgarius* évêque d'Orléans. On trouve dans le *Thesaurus* de *Martenne*, dans les *Miscellanea* de *Baluze*, et dans les Œuvres du P. *Sirmond*, quelques *Traités* qui ne sont point dans le recueil de ses Œuvres. *Raban* se mêloit aussi de poésie : témoin son *Poëme* en l'honneur de la Sainte-Croix, qui est dans le Recueil de ses ouvrages, et dont il y a une assez belle édition particulière à Augsbourg, 1605, in-fol. Dans la décadence de l'empire Romain, le génie manquant aux poëtes, ils y suppléèrent par des ornemens puériles, des acrostiches, des teutogrames, des lettres figurées. *Raban-Maur* a fait entrer dans son Poëme toutes les puérilités dont *Porphirius* (*Voyez* ce mot) lui avoit donné l'exemple; et il a renchéri sur son modèle. Le P. *Brouwer* a publié ses Poésies à la suite de celles de *Fortunat*. Quoique le style de *Raban* soit en général simple, clair et concis, cependant il y a des endroits qui ont besoin d'explication; il écrit moins bien en vers qu'en prose; il lui échappe même des fautes contre la prosodie, ce qui, dans ces siècles, n'a rien d'étonnant. Le R. Père *Enheceber*, prieur du monastère de Saint-Emeran à Ratisbone, préparoit en 1783, une nouvelle édition des Œuvres de *Raban-Maur*. Nous ignorons si elle a paru.

RABARDEAU, (Michel) Jésuite, mort en 1649, à 77 ans, est connu par son *Optatus Gallus benignâ manu sectus*, Paris, 1641, in-4.°

RABAUD-SAINT-ÉTIENNE, (Jean-Paul) avocat, ministre Protestant, né à Nîmes et député de cette ville à l'assemblée Constituante, s'étoit déjà fait connoître par quelques écrits avant de paroître à la tribune. Ses discours préparés avec soin, l'habitude de parler en public, l'adoption des nouveaux changemens, lui donnant de la hardiesse, il obtint des applaudissemens; mais lorsque *Mirabeau* et quelques autres orateurs plus distingués se furent fait entendre, il prit le parti du silence. Nommé membre de la Convention, son patriotisme y fut plus modéré qu'à l'assemblée Constituante. Il s'éleva avec énergie contre le parti sanguinaire qui opprimoit la Convention, et osa soutenir qu'elle n'étoit pas en droit de juger *Louis XVI*. « Je suis las, s'écria-t-il, de ma portion de tyrannie, et je soupire après l'instant où un tribunal national nous fera perdre les formes et la contenance des tyrans. » Ces mots, et plus encore ses relations avec les Girondins le firent décréter d'accusation le 31 mai. *Rabaud* pour éviter la mort, se sauva à Bordeaux; mais il y fut reconnu, arrêté, ramené à Paris et exécuté le lendemain même de son retour, le 28 juillet 1793, à l'âge de 50 ans. Il réunissoit des connoissances à des talens oratoires. Facile et con-

tant, il se laissoit entraîner par ceux qui l'entouroient et qui flattoient des lueurs d'ambition dont il ne fut pas toujours exempt. Ses principaux écrits sont : I. *Lettre* sur la vie et les écrits de *Court de Gebelin*, 1774, in-8.° II. *Lettres* sur l'Histoire primitive de la Grèce, 1787, in-8.° Elles sont adressées à *Bailly*, et offrent des conjectures heureuses et du savoir. III. *Considérations* sur les intérêts du tiers-état, 1789. Cette brochure fut distinguée dans l'immensité de celles que le commencement de la révolution vit naître. IV. *Précis* de l'Histoire de la Révolution Françoise, 1791. Cette notice rapide et bien faite des événemens les plus remarquables de la première Assemblée, a été imprimée avec luxe et ornée de gravures. Elle attache par sa précision et sa clarté; mais elle n'est pas toujours parfaitement impartiale. V. *Rabaud* a travaillé à la *Feuille villageoise* et au *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792.

RABEL, (Jean) peintre François, né à Fleuri, étoit selon les auteurs de son temps, un des premiers de sa profession ; et ce qui sortoit de son pinceau étoit recherché avec avidité. Il excelloit dans les portraits : c'étoit aussi un bel esprit. Il mourut en 1603. — Il ne faut pas le confondre avec *Daniel* RABEL peintre et graveur, qui donna en 1622, *Theatrum Floræ*, Paris, in-folio. C'est une collection de fleurs et d'insectes, gravée en taille douce.

RABELAIS, (François) né à Chinon en Touraine d'un aubergiste ou d'un apothicaire, entra chez les Cordeliers de Fontenai-le-Comte, dans le Bas-Poitou, et fut élevé aux ordres sacrés. Doué d'une imagination vive et d'une mémoire heureuse, il se consacra à la chaire, et y réussit. Son couvent étoit dépourvu de livres ; il employa les honoraires de ses sermons à se faire une petite bibliothèque. Sa réputation commençoit à se former, lorsqu'une aventure scandaleuse le fit renfermer dans une prison monastique, d'où il eut le bonheur de s'échapper. Des personnes de la première qualité, à qui son esprit enjoué avoit plu, secondèrent le penchant qui le portoit à sortir de son cloître. *Clément VII* lui accorda à leur sollicitation, la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît. *Rabelais* ennemi de toute sorte de joug, quitta tout-à-fait l'habit religieux et alla étudier en médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur. Son mérite lui procura une chaire dans cette faculté en 1531. Le chancelier *Duprat* ayant fait abolir peu de temps après les priviléges de cette université par arrêt du parlement, *Rabelais* eut l'adresse de le faire révoquer. Député auprès de ce ministre, il se servit pour avoir audience, d'un tour assez singulier, s'il est vrai. Il s'adressa au Suisse, auquel il parla latin. Celui-ci ayant fait venir un homme qui parloit cette langue, *Rabelais* lui parla grec. Un autre qui entendoit le grec ayant paru, il lui parla hébreu. On ajoute qu'il se servit encore de plusieurs autres langues; et que le chancelier charmé de son esprit, rétablit à sa considération tous les priviléges de l'université de Montpellier. Cette faculté animée de la plus vive reconnoissance, le regarda dès-lors moins

comme un confrère que comme un protecteur. Tous les jeunes médecins qui prennent le bonnet de docteur dans cette université, sont encore aujourd'hui revêtus de sa robe ; et lorsqu'on la donne à quelque ignorant, on se rappelle la fable de l'*Ane couvert de la peau du Lion*..... *Rabelais* quitta bientôt Montpellier pour passer à Lyon. Il y exerça pendant quelque temps la médecine ; mais *Jean du Bellay* l'ayant invité à le suivre dans son ambassade de Rome, il partit pour l'Italie. Ses saillies et ses bouffonneries amusèrent beaucoup le pape et les cardinaux, et lui méritèrent une bulle d'absolution de son apostasie, et une autre bulle de translation dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on alloit faire un chapitre. De cordelier devenu bénédictin, de bénédictin chanoine, de chanoine il devint curé. On lui donna la cure de Meudon en 1545, et il fut à la fois le pasteur et le médecin de sa paroisse. Ce fut vers ce temps-là qu'il mit la dernière main à son *Pentagruel ;* satire dans laquelle les moines sont couverts de ridicule. Ils en furent choqués, et ils vinrent à bout de la faire censurer par la Sorbonne et condamner par le parlement. Ces anathèmes ne firent qu'accréditer le livre de *Rabelais ;* et ceux auxquels il paroissoit auparavant fade et insipide, le trouvèrent vif et piquant. L'auteur fut recherché comme le bel esprit le plus ingénieux et comme le bouffon le plus agréable. Quelques littérateurs sont un peu éloignés de penser ainsi aujourd'hui. « Dans son extravagant et inintelligible livre, dit *Voltaire*, il a répandu à la vérité une extrême gaieté, mais une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les obscénités et l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. » On a dit de son livre, ce qu'il disoit lui-même des lois commentées et embrouillées par les jurisconsultes, que *c'étoit une belle robe bordée d'ordure.* Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre, qui se piquent d'entendre et d'estimer tout cet ouvrage. Les gens de goût rient de quelques-unes des plaisanteries de ce *Polichinel* médecin, et avouent que sous un tas de bouffonneries dont quelques-unes sont très-plaisantes, il a donné quelquefois des leçons de morale et peint les travers de son temps avec vivacité. Mais ils regrettent qu'un homme qui avoit tant d'esprit, n'en ait pas fait toujours un bon usage. C'est souvent un philosophe ivre qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse. L'écrivain qui a comparé *Rabelais* à *Cervantes*, a judicieusement donné tout l'avantage à ce dernier. « *Cervantes* et *Rabelais*, dit-il, sont des originaux tous deux très-plaisans, et pourtant très-opposés. L'Espagnol l'emporte de beaucoup sur le François, soit par la matière qu'il a traitée, soit par la façon dont il l'a fait. Si *Rabelais* trouve plus de commentateurs que l'autre, c'est parce que sa hardiesse tient de l'extravagance ; et qu'écrivant tout ce qui se présentoit à sa plume, il a laissé dans son livre beaucoup de choses louches et un grand nombre d'obscures. » *Rabelais* étoit encore meilleur à voir qu'à lire. Un port noble et majestueux, un visage régulièrement beau, une physionomie spirituelle, des yeux pleins de feu et de douceur, un son de

voix gracieux, une expression vive et facile, une imagination inépuisable dans les sujets plaisans; tout cela en faisoit un homme d'une société délicieuse. *Rabelais* étoit un homme estimable, par la réunion des qualités qui forment l'homme d'esprit et le savant. Langues anciennes, langues modernes, grammaire, poésie, philosophie, astronomie, jurisprudence, médecine; il avoit orné sa mémoire de toutes les richesses de son temps. Il est vrai que ces richesses ressembloient beaucoup à l'indigence. Il mourut en 1553, non pas à Meudon, comme quelques auteurs l'ont dit mal-à-propos; mais à Paris dans la rue des Jardins sous la paroisse Saint-Paul, et fut enterré dans le cimetière de cette église au pied d'un arbre, qu'on y a laissé long-temps pour en conserver la mémoire. La plupart des auteurs prétendent qu'il avoit alors soixante et dix ans. On lui fit plusieurs épitaphes, parmi lesquelles on distingua celle-ci :

Pluton, prince du sombre Empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui *Rabelais*,
Et vous aurez tous de quoi rire.

Antoine du Verdier qui avoit fort mal parlé de lui dans sa *Bibliothèque Françoise*, s'est rétracté dans sa *Prosographie*, d'une manière qui fait honneur à *Rabelais*. « J'ai parlé, dit-il, de *Rabelais* en ma *Bibliothèque* suivant la commune voix et par ce qu'on en peut juger par ses Œuvres; mais la fin qu'il a fait, fera juger de lui autrement qu'on n'en parle communément. » Cet aveu prouve que *du Verdier* prévenu d'abord contre lui par le bruit public, étant depuis mieux instruit, et ayant appris qu'il étoit mort d'une manière édifiante, changea entièrement de sentiment à son égard. Il faut donc mettre au nombre des fables les circonstances ridicules qu'on rapporte de sa mort; telle qu'est celle du *domino* qu'il voulut mettre dans ses derniers momens, parce qu'il est dit dans l'Ecriture : *BEATI QUI IN DOMINO MORIUNTUR!* ce que l'on veut qu'il ait dit à un page, que le cardinal *du Bellay* lui envoya pour savoir des nouvelles de sa santé : *Dis à Monseigneur l'état où tu me trouves; je vais chercher un grand* peut-être : *il est au nid de la Pie, dis-lui qu'il s'y tienne; et pour toi, tu ne seras jamais qu'un fou. Tirez le rideau, la farce est jouée....* aussi bien que son prétendu testament, consistant en ce peu de mots : *Je n'ai rien; je dois beaucoup; je donne le reste aux pauvres.* Ce trait et plusieurs autres semblables, ont été vraisemblablement imaginés long-temps après sa mort, par des gens qui ne le connoissoient que suivant les préjugés populaires. On a conté sur les belles années de sa jeunesse des anecdotes non moins fausses, que les sottises dont les fabricateurs d'anecdotes ont voulu couronner ses derniers jours. On a dit, par exemple, que le cardinal *du Bellay* l'ayant mené à Rome, et ce cardinal ayant baisé le pied droit du pape et ensuite sa bouche, *Rabelais* dit : *Qu'il vouloit lui baiser le derrière, et qu'il falloit que le saint Père commençât par le laver.* Il y a des choses que le respect du lieu et de la personne rend impossibles. Cette historiette ne peut avoir été inventée que par des gens oisifs et peu ins-

traits des bienséances qu'on observe avec les grands. Sa prétendue *Requête au Pape* est du même genre. On suppose qu'il pria sa Sainteté de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé : parce que, disoit-il, son hôtesse voulant faire brûler un fagot et n'en pouvant venir à bout, avoit dit que *ce fagot étoit excommunié de la gueule du Pape*.... L'aventure qu'on lui suppose à Lyon, est aussi fausse et aussi peu vraisemblable. On prétend que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur de petits sachets : *Poison pour faire mourir le Roi ! Poison pour faire mourir la Reine*, etc. Il usa, dit-on, de ce stratagème pour être conduit et nourri jusqu'à Paris sans qu'il lui en coûtât rien, et pour faire rire le roi ; mais une telle turlupinade, loin de faire rire, auroit pu faire pleurer celui qui en étoit l'auteur..... Les ŒUVRES de *Rabelais*, dont les *Elzevirs* donnèrent une édition sans notes en 1663, en deux vol. in-12, furent recueillies en Hollande en 5 vol. in-8°, 1715, avec des figures et un Commentaire par *le Duchat*. En 1741, *Bernard* libraire à Amsterdam, en donna une belle édition in-4°, 3 vol. avec des figures gravées par le fameux *Picart*. On a encore de *Rabelais*, des *Lettres*, in-8°, sur lesquelles M. *de Ste-Marthe* a fait des Notes ; et quelques *Ecrits* de médecine. On a gravé cent vingt estampes en bois, sous le titre de *Songes drôlatiques de Pentagruel*, 1565, in-8°. On donna en 1752, (sous le titre d'*Œuvres choisies de M. François Rabelais*) *Gargantua*, le *Pentagruel*, etc. dont on a retranché les endroits licencieux. On trouve à la fin une Vie de *Rabelais*... Cette édition en trois petits vol. in-12, est due aux soins de l'abbé *Perreau*. On en a une autre par l'abbé *Marsy*, en 8 vol. in-12, 1752. On a exposé en l'an 10, dans la grande galerie du Musée de Paris, le portrait de *Rabelais*, qui paroît dater de l'origine de la peinture ; mais on ignore le nom de l'artiste ancien à qui on le doit.

RABIRIUS, célèbre architecte, vivoit sous l'empire de *Domitien*, prince cruel qui ne s'est pas moins rendu fameux par ses fureurs que par sa passion extraordinaire pour les bâtimens. Ce fut *Rabirius* qui construisit le palais de cet empereur, dont on voit encore des restes. Ce superbe édifice étoit d'une architecture excellente. — Il est différent du poëte *Caïus* RABIRIUS, qui fit sous *Auguste* un *Poëme* sur la bataille d'Actium, qui décida de l'empire entre ce prince et *Marc-Antoine*. *Sénèque* le compare à *Virgile* ; mais *Quintilien* en juge moins favorablement. *Maittaire* en rapporte quelques fragmens dans son *Carpus Poëtarum*. ..

RABUEL, (Claude) Jésuite, né à Pont-de-Vesle le 24 avril 1669, et mort à Lyon en 1728, a publié : I. Un *Commentaire* sur la Géométrie de *Descartes*, Lyon, 1730, in-4.° II. Un *Traité* d'algèbre et du calcul différentiel et intégral, in-4.°

RABUSSON, (Dom Paul) né en 1634, à Gannat ville du Bourbonnois, entra en 1655 dans l'ordre de Cluni, et y occupa différentes places. Les deux cha-

pitres de 1676 et 1678, le chargèrent de composer le fameux *Bréviaire* de son ordre, qui a servi de modèle à tant d'autres. On lui associa *Claude de Vert* de l'ancienne Observance, qui ne se chargea que des rubriques. Dom *Rabusson* engagea *Santeul* de Saint-Victor à consacrer à des poésies plus dignes d'un Chrétien, le talent qu'il avoit pour ce genre d'écrire; et le poëte fit, à sa sollicitation, ces belles Hymnes dont *le Tourneux* et *Rabusson* lui fournissoient les pensées. Dom *Rabusson* fut élu en 1693, supérieur général de la Réforme; et pendant près de huit ans qu'il gouverna de suite, il fit régner dans Cluni la paix et toutes les vertus religieuses. Les cardinaux *de Bouillon* et *de Noailles* faisoient beaucoup de cas de son mérite. Il mourut en 1717, à 83 ans.

I. RABUTIN, (François DE BUSSI) gentilhomme de la compagnie du duc *de Nevers*, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Bourgogne, est célèbre par ses *Mémoires militaires*, qu'il fit imprimer à Paris en 1574, sous ce titre: *Commentaires sur le fait des Guerres en la Gaule Belgique entre Henri II et Charles-Quint*, in-8.° Le style en est simple ainsi que la narration, et il y règne un grand air de sincérité. Il vivoit sous les règnes de *Henri II* et de *Charles IX*, qui perent en lui un sujet fidelle et un guerrier habile.

II. RABUTIN, (Roger comte DE BUSSI) né à Epiry en Nivernois le 30 avril 1618, petit-fils du précédent servit dès l'âge de douze ans dans le régiment de son père. Sa valeur parut avec éclat dans plusieurs siéges et batailles. Elle lui mérita les places de mestre de camp de la cavalerie légère, de lieutenant général des armées du roi, et de lieutenant général du Nivernois. Le comte *de Bussi* méloit les lauriers d'*Apollon* à ceux de *Mars*. Reçu à l'académie Françoise en 1665, il y prononça une harangue pleine d'esprit et de fanfaronnades. Il couroit alors sous son nom une *Histoire manuscrite des Amours* de deux dames puissantes à la cour (*d'Olonne* et *de Châtillon*). Il l'avoit confiée à Mad. la marquise *de Beaume* qui après une liaison très-intime, croyant avoir à se plaindre de lui, trahit son secret. Ce manuscrit intitulé: *Histoire amoureuse des Gaules*, faisoit beaucoup de bruit. A la légèreté du style, à la vivacité des saillies, l'auteur avoit su joindre des portraits peints avec autant d'art que de vérité de plusieurs personnes de la cour, et un ton de dépravation qui n'étoit pas ce qui plaisoit le moins. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une des aventures qui frappent le plus dans son roman, étoit une pure traduction d'un endroit de *Pétrone*; jusqu'à la lettre qu'il attribue à une des dames satirisées. Il auroit dû sans doute avouer ce plagiat pour sa justification; mais la vanité l'emportoit chez lui sur tout autre sentiment. Quoi qu'il en soit, les personnes intéressées portèrent leur plainte au roi, qui déjà mécontent de *Bussi*, saisit avidement l'occasion de le punir. Il fut mis à la Bastille. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa détention; mais la véritable cause étoit cette *Chanson* où le roi étoit trop compromis, et dont on renouvela alors

le souvenir, pour perdre *Bussi* à qui on l'imputoit :

> Que *Deo-datus* est heureux ! *etc.*

L'*Histoire amoureuse des Gaules* n'étoit pas le seul ouvrage de *Bussi*. Il avoit encore fait un petit *Livre*, relié proprement en forme d'Heures; au lieu des images qu'on met dans les livres de piété, il avoit mis dans le sien les portraits en miniature de quelques hommes de la cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie. Au bas de chaque portrait, il avoit accommodé au sujet un petit discours en forme de prière. C'est à cet ouvrage que *Boileau* fait allusion dans ce vers :

> Me mettre au rang des Saints qu'a célébrés *Bussi*.

Une maladie occasionnée par sa prison, lui procura sa liberté; mais avant que de l'obtenir, il fallut qu'il donnât la démission de sa charge, et qu'il écrivît une lettre de satisfaction aux victimes de sa méchanceté. Il débita même à cette occasion de belles maximes sur les écrits satiriques, *inutiles s'ils sont secrets, dangereux s'ils sont publics*. Le comte *de Bussi* ne sortit de la Bastille, que pour aller en exil dans une de ses terres. Il fatigua pendant tout ce temps-là *Louis XIV* par une foule de *Lettres*, qui décèlent, si ce n'est une ame fausse, une ame au moins petite et foible. Il protestoit au roi une tendresse qu'il n'avoit pas, et se donnoit des éloges, qu'on croyoit beaucoup plus sincères que les protestations d'attachement dont il excédoit le monarque. Ses véritables sentimens éclatèrent en 1674. *Despréaux* fit sa belle épître sur le passage du Rhin, qui immortalisa le poëte et le héros. *Bussi*, l'imprudent *Bussi*, craignant d'être oublié, fit des remarques sanglantes sur cet ouvrage. Il relevoit sur-tout cet endroit, où le panégyriste du prince lui disoit que s'il continuoit à prendre tant de villes, il n'y auroit plus moyen de le suivre, et qu'il faudroit aller l'attendre aux bords de l'Hellespont. Il plaisanta sur ce dernier mot, et mit au bout: *Tarare pon pon*. Le ridicule qu'il vouloit jeter sur la belle épître de *Despréaux*, parvint au poëte, qui se prépara à la vengeance. Le comte le sut, et fit promptement négocier la paix. *Despréaux* et lui s'écrivirent des lettres pleines de témoignages d'estime et d'amitié. Le comte *de Bussi*, après 17 ans de sollicitations, obtint enfin la permission de retourner à la cour; mais comme le roi évita de le regarder, il se retira dans ses terres, partageant son temps entre les plaisirs de la campagne et ceux de la littérature. Il mourut à Autun le 9 avril 1693, à 75 ans. (*Voyez* les articles III. Rivière *et* Miramion.) Il faut avouer qu'il avoit de l'esprit, mais plus d'amour propre encore; et il ne se servit guère de son esprit que pour se faire des ennemis. Caustique, hautain dans la société, il ne fut guère plus aimé en province qu'à la cour. Comme courtisan, comme guerrier, comme écrivain, comme homme à bonnes fortunes, il croyoit n'avoir point d'égal. Il se flattoit de l'emporter en courage sur le maréchal *de Turenne*, et en génie sur *Pascal*. On prétend que, lorsqu'il étoit à la Bastille, le

P. *Nouet* Jésuite, son confesseur, l'engagea à répondre aux Provinciales, et qu'il ne craignît pas de se charger de ce travail; mais il fut bientôt obligé de l'abandonner. On ne réfute les bonnes plaisanteries qu'en en faisant de meilleures. On a de lui: I. *Discours à ses enfans, sur le bon usage des adversités, et sur les divers événemens de sa vie*, in-12, à Paris, 1694. On y trouve des réflexions utiles sur la juste valeur des biens et des maux de la vie. Mais il étoit plus facile de faire des réflexions sur l'utilité des disgraces que de les supporter avec noblesse. II. Ses *Mémoires*, en deux vol. in-4°, à Paris, 1693, réimprimés à Amsterdam en trois vol. in-4°, avec plusieurs pièces curieuses. Pour quelques faits vrais et intéressans, on y trouve cent particularités dont on ne se soucie pas: le style en fait le principal mérite; il est léger, pur et élégant. III. Des *Lettres*, en 7 vol. in-12, plusieurs fois réimprimées. Elles ont eu dans leur temps beaucoup de réputation; mais on y sent trop qu'elles ont été faites pour être publiques; et quoique écrites en général avec noblesse et avec correction, elles ne plaisent guère aux personnes d'un goût véritablement délicat, qui préfèrent le naturel à toutes ces graces contraintes. IV. *Histoire abrégée de Louis le Grand*, in-12, à Paris, 1699. Ce n'est presque qu'un panégyrique, et il révolte d'autant plus, que l'auteur écrivoit certainement contre sa pensée. V. Des *Poésies*, répandues dans ses Lettres et dans différens recueils; ses vers lâches, foibles, sans coloris, sont plutôt d'un bel esprit que d'un poëte. On n'estime guère que ses *Maximes d'amour*, et ses *Epigrammes* imitées de *Martial*.... Les *Amours des Gaules* ont été imprimées en Hollande avec d'autres Historiettes du temps, en deux vol. in-12; et à Paris sous le titre de Hollande, en 5 petits volumes in-12. —*Bussi-Rabutin* avoit une fille religieuse de la Visitation à Paris, (*Diane-Charlotte*,) qui, selon l'abbé *Lenglet*, écrivoit aussi bien que son père. C'est d'elle que Mlle *de Scuderi* disoit en écrivant à ce dernier: « Votre fille, que je vois souvent a autant d'esprit que si elle vous voyoit tous les jours; et elle est aussi sage que si elle ne vous avoit jamais vu.» Nous avons de Mlle *de Bussi* un *Abrégé de la Vie de Mad. de Chantal*, 1697, in-12; de *Saint François de Sales*, 1700, in-12. — L'abbé *de Bussi* son frère, nommé évêque de Luçon en 1723, de l'académie Françoise, étoit un prélat ingénieux, savant et possédant l'art de plaire. Il mourut en 1736, après avoir presque entièrement renoncé aux sociétés dont il avoit fait les délices. *Je ne saurois*, disoit-il, *me résoudre à n'être plus aimable. Je sens que je ne puis plus l'être qu'avec effort; et il vaut mieux renoncer de bonne grace à ce qu'on ne peut faire sans fatigue.* Son zèle pour la Bulle *Unigenitus* lui attira les injures des Jansénistes qui lui reprochèrent trop souvent sa vie mondaine et se turent sur ses bonnes qualités.

RACAN, (Honorat de Bueil, marquis de) né en Touraine à la Roche-Racan, l'an 1589, d'une famille noble et bien alliée,

fut l'un des premiers membres de l'académie Françoise. A l'âge de seize ans il entra page de la chambre du roi, sous le duc *de Bellegarde*, qui avoit pris *Malherbe* dans sa maison par l'ordre d'*Henri IV*. *Racan* cousin germain de Mad. *de Bellegarde*, eut occasion de voir ce grand maître en poésie, et il se forma sous lui. Le jeune *Racan* quitta la cour pour porter les armes; mais il ne fit que deux ou trois campagnes, et il revint à Paris après le siége de Calais. Ce fut alors qu'il consulta *Malherbe* sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. Le poëte, pour toute réponse, se contenta de lui réciter la *Fable du Meunier, de son fils et de l'Ane*; fable ingénieuse, inventée par *le Pogge*, et imitée par *Huet* et par *la Fontaine*. Le marquis *de Racan* se décida pour le mariage. Quoiqu'il n'eût point étudié, et qu'il eût une si grande incapacité pour la langue latine qu'il ne put jamais apprendre par cœur le *Confiteor*, la nature suppléa en lui à l'étude. Ses *Bergeries* sont recommandables dans le genre pastoral.

> *Malherbe* d'un Héros peut vanter les exploits,
> *Racan* chanter *Phyllis*, les bergers et les bois. BOILEAU.

Ses Stances qui commencent ainsi : *Tyrcis, il faut penser à faire la retraite*, etc. passent pour son chef-d'œuvre, quoique ce ne soit pas celui de la poésie. Son principal mérite est d'exprimer avec grace ces petits détails, si difficiles à rendre dans notre langue : il les rend ordinairement assez bien; mais son style manque de force, de nerf et de correction. Il réussit beaucoup mieux dans la poésie simple et naturelle que dans la poésie sublime. Ses ouvrages furent recueillis sous ce titre : *Œuvres et Poésies Chrétiennes de M.* Honorat de Bueil, *Chevalier, Seigneur de* Raçan, *tirées des Pseaumes et de quelques Cantiques du vieux et du nouveau Testament*; à Paris, in-8°, 1660. *Coustelier* libraire de Paris donna en 1724, en deux vol. in-12, une nouvelle édition des Œuvres de *Racan*.... Pour mettre le lecteur à portée de juger du style de ce poëte, nous choisirons la traduction qu'il a faite de cette fameuse strophe d'*Horace*: *Pallida mors*; et nous y joindrons la version du même morceau par *Malherbe*. Voici la traduction de *Racan*:

> Les lois de la Mort sont fatales,
> Aussi bien aux Maisons Royales
> Qu'aux taudis couverts de roseaux.
> Tous nos jours sont sujets aux Parques;
> Ceux des Bergers et des monarques
> Sont coupés des mêmes ciseaux.

Celle de *Malherbe* est plus connue :

> Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
> Est sujet à ses lois,
> Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
> N'en défend pas nos Rois.

Malherbe, qu'il cherchoit trop à copier, lui trouvoit du génie pour la poésie. *Racan* lui disoit un jour, que *Théophile* qui étoit en prison, accusé de plusieurs crimes, ne lui paroissoit coupable que d'un seul : c'étoit d'avoir fait fort mal le métier de poëte dont il se mêloit. *S'il meurt pour cela*, repartit Malherbe, *vous ne devez pas avoir peur*;

car on ne vous prendra pas assurément pour un de ses complices.... *Racan* déguisé en diable dans un bal avoit épouvanté des dames ; il les tranquillisa par cet impromptu :

Quoique ma forme épouvantable
Me rende à chacun redoutable,
Belles, n'en ayez point d'effroi :
Ce dieu que vos yeux ont fait naître,
A mes dépens a fait connoître
Qu'il est bien plus diable que moi.

Racan mourut à la Roche-Racan en février 1670, à 81 ans, laissant des enfans. On recherchoit sa société. Sa mémoire lui fournissoit une foule d'historiettes et de bons mots ; mais il avoit la voix basse et ne parloit pas distinctement. Un jour qu'il avoit fait un conte agréable dans une nombreuse compagnie, personne ne rit, parce qu'on ne l'avoit pas entendu. *Racan* s'adressa à *Ménage*, et lui dit : *Je vois bien que je ne me suis pas fait entendre ; traduisez-moi, je vous prie, en langue vulgaire.*

RACCHETTI, (Bernard) peintre Italien, né en 1639, mort en 1702, représentoit à merveille l'architecture, et se distingua dans la perspective.

I. RACHEL, seconde fille de *Laban*, épousa le patriarche *Jacob* l'an 1752 avant J. C. (*Voyez* LABAN.) Elle en eut *Joseph* et *Benjamin*. *Rachel* mourut en accouchant de celui-ci. Elle fut enterrée sur le chemin qui conduit à Éphrata, où *Jacob* lui éleva un monument qui a subsisté pendant plusieurs siècles. On montre encore aujourd'hui une espèce de dôme, soutenu sur quatre piliers carrés qui forment autant d'arcades, et l'on prétend que c'est le tombeau érigé à *Rachel* par *Jacob*. Mais comme ce monument est encore tout entier, il est difficile de croire que ce soit le même que le patriarche consacra à la mémoire de son épouse.

II. RACHEL, (Joachim) né en basse Saxe, poëte Allemand, recteur de l'école de Norden, s'est attaché particulièrement à la poésie satirique dans le siècle dernier. Il n'a pas écrit avec la même pureté et la même délicatesse que *Despréaux* ; mais il est plus véhément, et par-tout il se montre l'ennemi implacable du vice et des ridicules. Son énergie lui a fait donner le nom de *Lucile Allemand*.

I. RACINE, (Jean) né à la Ferté-Milon le 21 décembre 1639, d'une famille noble, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, et il en fut l'élève le plus illustre. *Marie des Moulins* sa grand'-mère, s'étoit retirée dans cette solitude si célèbre et si persécutée. Son goût dominant étoit pour les Poëtes tragiques. Il alloit souvent se perdre dans les bois de l'abbaye, un *Euripide* à la main : il cherchoit dès-lors à l'imiter. Il cachoit des livres, pour les dévorer à des heures indues. Le sacristain *Claude Lancelot*, son maître dans l'étude de la langue grecque, lui brûla consécutivement trois exemplaires des *Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec, qu'il apprit par cœur à la 3e lecture. Après avoir fait ses humanités à Port-Royal et sa philosophie au collége d'Harcourt, il débuta dans le monde par une *Ode* sur le mariage du roi. Cette pièce,

intitulée *la Nymphe de la Seine*, lui valut une gratification de cent louis et une pension de 600 liv. Le ministre *Colbert* obtint pour lui l'une et l'autre de ces graces. Ce succès le détermina à la poésie. En vain un de ses oncles, chanoine régulier et vicaire général d'Usès, l'appela dans cette ville pour lui résigner un riche bénéfice, la voix du talent l'appeloit à Paris. Il s'y retira vers 1664, époque de sa première pièce de théâtre. *La Thébaïde* ou *les Frères ennemis*, c'est le titre de cette tragédie, ne parut à la vérité qu'un coup d'essai aux bons juges ; mais ce coup d'essai annonçoit un maître. Le monologue de *Jocaste* dans le troisième acte, l'entrevue des deux frères dans le quatrième, et le récit des combats dans le dernier, furent un augure heureux de son génie. Il traita cette pièce dans le goût de *Corneille* ; mais, né pour servir lui-même de modèle, il quitta bientôt cette manière qui n'étoit pas la sienne. La lecture des Romans avoit tourné les esprits du côté de la tendresse, et ce fut de ce côté-là aussi qu'il tourna son génie.... Il donna son *Alexandre* en 1666. Cette tragédie improuvée par *Corneille*, qui dit à l'auteur qu'*il avoit du talent pour la Poésie, mais non pas pour le Théâtre*, charma tout Paris. Les connoisseurs la jugèrent plus sévèrement. L'amour qui domine dans cette pièce, n'a rien de tragique. *Alexandre* y est presque éclipsé par *Porus* ; et la versification, quoique supérieure à celle de la *Thébaïde*, offre bien de la négligence. *Racine* portoit alors l'habit ecclésiastique, et ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il obtint le prieuré d'Épinay ; mais il n'en jouit pas long-temps. Ce bénéfice lui fut disputé ; il n'en retira pour tout fruit qu'un procès, *que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais :* aussi abandonna-t-il et le bénéfice et le procès. Il eut bientôt un autre procès qui fit plus de bruit. Le visionnaire *Desmarêts de Saint-Sorlin*, poëte, prophète, et fou sous ce double titre, se signala par des rêveries réfutées par *Nicole*. Ce célèbre écrivain, dans la 1re de ses *Lettres* contre cet insensé, traita les poëtes dramatiques d'*empoisonneurs, non des corps, mais des ames*. *Racine* prit ce trait pour lui ; il lança d'abord une lettre contre ses anciens maîtres. Elle étoit pleine d'esprit et de graces. Les Jésuites la mettoient à côté des *Lettres Provinciales*, et ce n'étoit pas peu la louer. *Nicole* négligea de répondre ; mais *Barbier d'Aucour* et *Dubois* le firent pour lui. *Racine* leur répliqua par une Lettre non moins ingénieuse et aussi pleine de sel que la première. *Boileau*, à qui il la montra avant que de la rendre publique, lui dit en ami sage : *Cette Lettre fera honneur à votre esprit, mais n'en fera pas à votre cœur. Vous attaquez des Hommes d'un très-grand mérite, à qui vous devez une partie de ce que vous êtes.* Cette réponse fit impression sur *Racine*, qui supprima sa 2e Lettre, et retira tous les exemplaires de la 1re.... *Alexandre* fut suivi d'*Andromaque*, jouée en 1668 ; cette pièce coûta la vie au célèbre *Montfleuri* qui y représentoit le rôle d'*Oreste*. A peine *Racine* avoit-il 30 ans ; mais son ouvrage annonçoit un homme consommé dans l'art du

théâtre. La terreur et la pitié sont l'ame de cette tragédie. Aucun personnage épisodique; l'intérêt principal n'est presque jamais partagé, et le lecteur n'y est pas refroidi. On y admira sur-tout le style noble sans enflure, simple sans bassesse. Elle essuya cependant quelques critiques. On se plaignit que *Pyrrhus* étoit trop emporté, trop farouche; que la situation violente d'*Hermione* faisoit trop long-temps oublier *Andromaque*, la héroïne de la pièce, etc. etc.; et ces censures dictées en partie par l'envie et par l'ignorance, furent accueillies pendant quelque temps. Le maréchal *de Créqui* et le comte *d'Olonne* disoient hautement qu'il n'y avoit que du romanesque dans l'*Andromaque* de *Racine*. Le maréchal passoit pour ne point aimer les femmes, et le comte n'avoit pas lieu de se louer de la tendresse de la sienne. Le poëte offensé fit là-dessus l'épigramme suivante, qu'il s'adressoit à lui-même :

> Le vraisemblable est choqué dans ta pièce,
> Si l'on en croit et *d'Olonne* et *Créqui*.
> *Créqui* dit que *Pyrrhus* aime trop sa Maîtresse;
> *D'Olonne*, qu'*Andromaque* aime trop son Mari.

Subligny publia contre *Andromaque*, une espèce de parodie, intitulée : *la Folle querelle*, comédie en prose, Paris, 1668, in-12. Mais cette sotte critique d'un sot auteur, ne fit qu'encourager le grand homme si injustement censuré. C'est à quoi *Boileau* fit allusion dans la belle épître qu'il adressa à *Racine* :

> Toi donc qui t'élevant sur la scène tragique,
> Suis les pas de *Sophocle*, et seul de tant d'esprits,
> De *Corneille* vieilli sais consoler Paris,
> Cesse de t'étonner si l'envie animée,
> Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
> La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
> En cela comme en tout le Ciel qui nous conduit,
> *Racine*, fait briller sa profonde sagesse.
> Le mérite en repos s'endort dans la mollesse.
> Mais par les envieux un génie excité,
> Au comble de son art est mille fois monté.
> Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance.
> Au *Cid* persécuté, *Cinna* doit sa naissance;
> Et peut-être ta plume aux censeurs de *Pyrrhus*,
> Doit les plus nobles traits dont tu peignis *Burrhus*.

Saint-Evremond, courtisan épicurien, qui s'étoit déclaré l'arbitre du goût, fut encore un de ceux qui critiquèrent *Andromaque*, tragédie qui, après un siècle et demi de succès, jouit encore de toute l'estime qu'elle mérite. *Andromaque* avoit annoncé à la France un grand homme; la comédie des *Plaideurs*, jouée la même année, annonça un très-bel esprit. On vit dans cette pièce des traits véritablement comiques, du ridicule fin et saillant, des plaisanteries pleines de sel et de goût. Malgré cela, les acteurs furent presque sifflés aux deux premières représentations, et n'osèrent hasarder la troisième. *Molière*, quoique brouillé avec

Racine, n'adopta pas le jugement des faux connoisseurs, et dit, en sortant de la comédie : *Que ceux qui se moquoient* des Plaideurs, *méritoient. qu'on se moquât d'eux.* La pièce jouée à la cour y fut très-applaudie, et *Louis XIV* y rit beaucoup. Bientôt la ville jugea comme la cour. Ce qui flatta sur-tout le parterre de Paris, ce furent les allusions. On reconnut, dans le *Juge* qui veut toujours juger, un président si passionné pour sa profession, qu'il l'exerçoit dans son domestique. La dispute entre la *Comtesse* et *Chicaneau*, s'étoit réellement passée entre la comtesse *de Crissé* et un fameux plaideur, chez *Boileau* le greffier. Le discours de l'*Intimé*, qui dans la cause du chapon commence par une exorde d'une *Oraison* de *Cicéron*, fut pris sur le discours d'un avocat, qui s'étoit servi du même exorde dans la querelle d'un pâtissier contre un boulanger.... Les *Plaideurs* étoient une imitation des *Guêpes* d'*Aristophane*. Mais *Racine* ne dut qu'à lui-même son *Britannicus*, qui parut en 1670. Il se surpassa dans cette pièce. Nourri de la lecture de *Tacite*, il sut communiquer la force de cet historien à sa versification et à ses caractères. Ils sont tous également bien développés, également bien peints. *Néron* est un monstre naissant, qui passe par une gradation insensible de la vertu au crime, et du crime aux forfaits. *Agrippine* mère de *Néron*, est digne de son fils. *Burrhus* est un sage au milieu d'une cour corrompue. *Junie* intéresse; mais l'auteur lui fait trop d'honneur, en la peignant comme une fille vertueuse.... *Bérénice*, jouée l'année d'après, soutint la gloire du poëte aux yeux du public, et l'affoiblit aux yeux des gens de goût. Ce n'est qu'une *Pastorale héroïque ;* elle manque de ce sublime et de ce terrible, les deux grands ressorts de la tragédie. Elle est conduite avec art et avec une certaine vivacité ; les sentimens en sont délicats, la versification élégante, noble, harmonieuse : mais encore une fois, ce n'est point une *Tragédie*, en prenant ce mot dans la rigueur du terme. *Titus* n'est point un héros Romain ; c'est un courtisan de Versailles. Tout roule sur ces trois mots de *Suétone :* *INVITUS INVITAM DIMISIT.* Ce fut *Henriette d'Angleterre* qui engagea *Racine* et *Corneille* à travailler sur ce sujet. Elle vouloit jouir non-seulement du plaisir de voir lutter deux rivaux illustres ; mais elle avoit encore en vue le frein qu'elle-même avoit mis à son propre penchant pour *Louis XIV*. On prétend qu'un seigneur ayant demandé au Grand *Condé* son sentiment sur cette tragédie, il répondit par ces deux vers pris de la pièce même :

> Depuis deux ans entiers, chaque jour je la vois,
> Et crois toujours la voir pour la première fois.

Racine prit un essor plus élevé en 1672, dans *Bajazet*. Le sujet est la conspiration du visir qui entreprit de mettre sur le trône *Bajazet* à la place d'*Amurat* son frère. Le caractère de ce visir est, suivant les connoisseurs, le dernier effort de l'esprit humain, et la beauté de la diction le relève encore ; pas un seul vers ou dur, ou foible ; pas

un mot qui ne soit le mot propre; jamais de sublime hors d'œuvre qui cesse d'être sublime; jamais de dissertations étrangères au sujet; toutes les convenances parfaitement observées : enfin ce rôle est d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvoit l'introduire, et qu'il auroit été déplacé partout ailleurs. Le caractère d'*Atalide* ne mérite pas moins d'éloges : la délicatesse de ses sentimens, les combats de son cœur, ses craintes, ses douleurs développent mieux les replis de l'ame que tous nos romans, et l'amour y est peint avec plus d'énergie. Dans le rôle de *Roxane*, la fierté et l'ambition viennent combattre l'amour. *Racine* fut embarrassé du choix d'une actrice pour ce rôle. Il l'ôta et le donna successivement à la *Champmélé* et à Mlle d'*Ennebaut*; ce qui le fit comparer à *Pyrrhus*, flottant entre *Andromaque* et *Hermione*, et lui fit appliquer ces vers :

> La quitter, la reprendre, et retourner encor
> De la fille d'*Hélène* à la veuve d'*Hector*.

L'intérêt de *Bajazet* croit d'acte en acte; tous sont pleins et liés. Plusieurs morceaux respirent la vigueur tragique. La première scène est un modèle d'exposition, et celles qui la suivent sont des modèles de style. Cette tragédie obtint un très-grand succès. Mad. *de Sévigné* écrivoit en sortant de la représentation : « *Racine* a fait une pièce qui lève la paille. M. *de Tallard* dit qu'elle est autant au-dessus des pièces de *Corneille*, que celles de ce dernier sont au-dessus de celles de *Boyer*. » *Mithridate*, joué en 1673, est plus dans le goût du grand *Corneille*, quoique l'amour soit encore le principal ressort de cette tragédie, et que cet amour y fasse faire des choses assez petites. *Mithridate* s'y sert d'un artifice de comédie, pour surprendre une jeune personne et lui faire dire son secret. *Voltaire* a très-bien remarqué que l'intrigue de cette pièce est aussi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les grands noms de Monarque, de Guerrier et de Conquérant, *Mithridate* n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ses deux fils en sont amoureux aussi, et il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé. C'est précisément l'intrigue de l'*Avare*. *Harpagon* et le *Roi* de Pont sont deux vieillards amoureux; l'un et l'autre ont leur fils pour rival; l'un et l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils et leur maîtresse; et les deux pièces finissent par le mariage du jeune homme. Mais ce que cette tragédie a de défectueux est racheté par de grandes beautés. Le rôle de *Mithridate* est en général beau et théatral. Son amour même est en quelque sorte ennobli par les reproches qu'il se fait de sa foiblesse. Occupé de sa haine pour Rome, grand dans l'adversité, son caractère est très-propre au théâtre; car s'il n'avoit paru qu'amoureux, cette pièce malgré l'élégance du style, n'auroit été qu'un épithalame magnifique. Ce qu'on a dit des petits ressorts employés dans la tragédie de *Mithridate*, on peut le dire encore de *Britannicus*, qui avoit été joué en 1669. *Néron* dans cette pièce est

un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup ; qui dans le moment veut se séparer d'avec sa femme, et se cache derrière une tapisserie, pour écouter les discours de sa maîtresse. Cette foiblesse de mettre de l'amour par-tout, a dégradé presque tous les héros de *Racine*. *Titus*, dans sa *Bérénice* a un caractère mou et efféminé. *Alexandre le Grand*, dans la pièce qui porte son nom, n'est occupé que de l'amour d'une petite *Cléophile*, dont le spectateur ne fait pas beaucoup de cas. *Voyez* CAMPISTRON.... *Iphigénie* ne parut que deux ans après *Mithridate*, en 1675 ; elle fit verser des larmes plus qu'aucune pièce de *Racine*. (*Voyez* CHAMPMÉLÉ.) Les événemens y sont préparés avec art, et enchaînés avec adresse. Elle laisse dans le cœur cette tristesse majestueuse, l'ame de la tragédie. L'amour d'*Achille* est moins une foiblesse qu'un devoir, parce qu'il a tous les caractères de la tendresse conjugale. « J'avoue, dit *Voltaire*, que je regarde *Iphigénie* comme le chef-d'œuvre de la scène. Veut-on de la grandeur ? on la trouve dans *Achille*, mais telle qu'il la faut au théâtre, nécessaire, passionnée, sans enflure, sans déclamation. Veut-on de la vraie politique ? tout le rôle d'*Ulysse* en est plein ; et c'est une politique parfaite, uniquement fondée sur l'amour du bien public ; elle est adroite, elle est noble, elle ne disserte point, elle augmente la terreur. *Clytemnestre* est le modèle du grand pathétique ; *Iphigénie* celui de la simplicité noble et intéressante ; *Agamemnon* est tel qu'il doit être. Et quel style ! c'est là le vrai sublime. » *Le Clerc*, indigne rival d'un grand homme, osa donner une *Iphigénie* dans le même temps que celle de *Racine* : mais la sienne mourut en naissant ; et celle du *Sophocle* François vivra autant que le théâtre... Il y avoit une faction violente contre *Racine*, et ce poëte la redoutoit. Il fit long-temps mystère de sa *Phèdre*. Dès que la cabale acharnée contre lui l'eut pénétré, elle invita *Pradon*, le rimailleur *Pradon*, à traiter le même sujet. Ce versificateur goûta cette idée et l'exécuta : en moins de trois mois sa pièce fut achevée. On joua celle de *Racine* le 1er janvier 1677, et deux jours après celle de *Pradon*, qui, grace à ses protecteurs et à leurs indignes manœuvres, fut jugée la meilleure. Les chefs de cette cabale s'assembloient à l'hôtel de Bouillon. Mad. *des Houlières*, le duc *de Nevers*, et d'autres personnes de mérite, ne craignirent pas d'y entrer. Les connoisseurs se taisoient et admiroient. Le grand *Arnauld*, aussi bon juge en littérature qu'en théologie, ne trouva à reprendre que l'amour d'*Hippolyte*, et l'auteur lui répondit : *Qu'auroient pensé les petits Maîtres, s'il avoit été ennemi de toutes les femmes ?* Les deux *Phèdres*, de *Racine* et de *Pradon*, sont d'après celle d'*Euripide*. L'imitation est à peu près semblable : même contexture, mêmes personnages, mêmes situations, mêmes fonds d'intérêt, de sentimens et de pensées. Chez *Pradon* comme chez *Racine*, *Phèdre* est amoureuse d'*Hippolyte*. *Thésée* est absent dans les premiers actes : on le croit retenu aux Enfers avec *Pirithoüs*. *Hippolyte* aime *Arcie*, et

et veut la suivre ; il fait l'aveu de sa passion à son amante, et reçoit avec horreur la déclaration de *Phèdre ;* il meurt du même genre de mort, et son gouverneur fait un récit. Mais c'est lorsque ces deux auteurs se rencontrent le plus pour le fond des choses, qu'on remarque mieux combien ils diffèrent pour la manière de les rendre. L'un est le *Rubens* de la poésie, et l'autre n'est qu'un plat barbouilleur. Lorsque *Phèdre*, ce triomphe de la versification françoise après *Athalie*, fut imprimée, ses ennemis firent de nouveaux efforts. Ils se hâtèrent de donner une édition fautive ; on gâta des scènes entières ; on eut la noirceur de substituer aux vers les plus heureux, des vers plats et ridicules. *Racine* dégoûté par ces indignités de la carrière du théâtre, semée de tant d'épines, résolut de se faire Chartreux. Son directeur en apprenant le dessein qu'il avoit pris de renoncer au monde et à la comédie, lui conseilla de s'arracher à ces deux objets si séduisans, plutôt par un mariage chrétien, que par une entière retraite. Il épousa, quelques années après, la fille d'un trésorier de France d'Amiens. Son épouse également belle et vertueuse, fixa son cœur, et lui fit goûter les délices de l'hymen ; délices pures, sans repentir et sans remords. Ce fut alors qu'il se réconcilia avec les Solitaires de Port-Royal, qui n'avoient pas voulu le voir depuis qu'il s'étoit consacré au théâtre. La même année de son mariage, en 1677, *Racine* fut chargé d'écrire l'Histoire de *Louis XIV*, conjointement avec *Boileau*. Au retour de la dernière campagne de cette année, le roi dit à ses deux historiens : *Je suis fâché que vous ne soyez pas venus avec moi ; vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long.* — *Racine* lui répondit : *Votre Majesté ne nous a pas donné le temps de nous faire faire nos habits....* La religion avoit enlevé *Racine* à la poésie ; la religion l'y ramena. Mad. *de Maintenon* le pria de faire une pièce sainte, qui pût être jouée à Saint-Cyr : il fit *Esther*. Imitateur des anciens qui mêloient dans leurs pièces des événemens de leur temps, il fit entrer dans la sienne le tableau de la cour et des spectateurs. On retrouvoit Mad. *de Montespan* sous le nom de *Vasthi*, et *Louvois* sous celui d'*Aman*. L'élévation d'*Esther* étoit celle de Mad. *de Maintenon*. Cette pièce fut jouée en présence de toute la cour par les demoiselles de Saint-Cyr, en 1689 ; et toutes ces allusions ne contribuèrent pas peu à la faire applaudir. (*Voyez* HÉBERT, *et* I. SÉVIGNÉ.) Mais quand *Esther* fut imprimée, le charme se dissipa. Elle parut froide à la lecture ; beaucoup de vers foibles, parmi un grand nombre d'excellens ; l'action n'étoit point théâtrale : enfin les beaux esprits de Paris déprimèrent tous les endroits qui avoient eu le suffrage de la cour. Mille louis de gratification consolèrent *Racine* de ces critiques. Il eut ordre de composer une autre *Pièce ;* il crut avoir trouvé dans le quatrième livre des *Rois* un fait intéressant, et assez de matière pour se passer d'amour, d'épisodes et de confidens. Il répara la simplicité de l'intrigue par l'élégance de la poésie, par la noblesse des ca-

ractères, par la vérité des sentimens, par de grandes leçons données aux rois, aux ministres et aux courtisans, par l'usage heureux des sublimes traits de l'Ecriture. *Athalie* (c'est le nom de cette pièce) fut jouée en 1691; cette tragédie, le chef-d'œuvre de la scène Françoise, fut reçue avec froideur à la représentation et à la lecture : on disoit que *c'étoit un sujet de dévotion, propre à amuser des enfans.* Mais le grand défaut est qu'il n'y a pas assez d'action dans cette pièce; c'est que tout s'y passe presque en longs discours, à la vérité supérieurement écrits; c'est que les quatre premiers actes entiers sont des préparatifs; c'est que *Josabeth* et *Mathan* sont des personnages peu agissans; c'est que le rôle du grand-prêtre *Joad* pouvoit être d'un dangereux exemple pour des fanatiques. « *Athalie*, dit le cardinal *de Bernis* à *Voltaire*, ne m'a jamais paru un ouvrage supérieur que par le style. J'ai toujours été révolté qu'on eût permis de mettre un semblable sujet sur notre théâtre. » *Racine*, entièrement dégoûté du théâtre, ne travailla plus qu'à l'Histoire du Roi; mais, soit qu'il craignît d'être accusé d'ingratitude s'il étoit vrai, et de reconnoissance s'il n'étoit satirique, il ne poussa pas bien loin cet ouvrage, qui périt dans un incendie. *Valincourt*, possesseur de ce manuscrit, le voyant près d'être consumé, donna vingt louis à un Savoyard pour l'aller chercher au travers des flammes; mais au lieu du manuscrit, on lui apporta un recueil des gazettes de France. *Racine* jouissoit alors de tous les agrémens que peut avoir un bel esprit à la cour. Il étoit gentilhomme ordinaire du roi, qui le traitoit en favori et qui le faisoit coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Ce monarque aimoit à l'entendre parler, lire, déclamer. Tout s'animoit dans sa bouche, tout prenoit une ame, une vie. Pendant une maladie de *Louis XIV*, ce prince lui dit de chercher quelque livre propre à l'amuser. *Racine* lui proposa le *Plutarque* d'*Amiot*; c'est *du gaulois*, répondit le roi; mais *Racine* substitua si heureusement les mots en usage que *Louis XIV* prit le plus grand plaisir à cette lecture. Dans une partie de plaisir à Auteuil, maison de campagne de *Boileau*, il lut quelques scènes de *Sophocle* qu'il traduisoit sur-le-champ. *J'ai vu*, dit *Valincourt*, qui étoit présent, *nos meilleures Pièces représentées par nos meilleurs acteurs; rien n'a jamais approché du trouble où me jeta le récit du poëte.* La faveur de *Racine* auprès de *Louis XIV* ne dura pas, et sa disgrace hâta sa mort. Mad. *de Maintenon*, touchée de la misère du peuple, demanda à *Racine* un *Mémoire* sur ce sujet intéressant. Le roi le vit entre les mains de cette dame, et fâché de ce que son historien approfondissoit les défauts de son administration, il lui défendit de le revoir, en lui disant : *Parce qu'il est Poëte, veut-il être Ministre?* Des idées tristes, une fièvre violente, une maladie dangereuse, furent la suite de ces paroles. *Racine* mourut le 22 avril 1699, à 59 ans, d'un petit abcès dans le foie. Un anonyme lui a fait cette épitaphe :

> *Racine* a terminé ses veilles,
> Entre *Sophocle* et l'aîné des *Corneilles*,

Sa place étoit marquée aux champs
Élysiens.
Poëte et courtisan, voici sa courte
histoire :
Sur la scène il acquit plus d'honneur
que de biens ;
A la cour il obtint plus de bien que
de gloire.

Ce grand homme étoit d'une taille médiocre; sa figure étoit agréable, son air ouvert, sa physionomie douce et vive. Il avoit la politesse d'un courtisan et les saillies d'un bel esprit. Son caractère étoit aimable, mais il passoit pour faux; et avec une douceur apparente, il étoit naturellement très-caustique. Il peignit dans ses *Tragédies* plus d'un personnage d'après nature, et le célèbre acteur *Baron* a dit plus d'une fois, « que c'étoit d'après lui-même qu'il avoit fait *Narcisse* dans la tragédie de *Britannicus.* » Plusieurs *Epigrammes*, un grand nombre de *Couplets* et de *Vers satiriques* qu'on brûla à sa mort, prouvent la vérité de ce que répondit *Despréaux* à ceux qui le trouvoient trop malin; *Racine*, disoit-il, *l'est bien plus que moi.* Sa malignité vint souvent de son amour propre, trop sensible à la critique et aux éloges. *Racine* voulant détourner son fils aîné de la poésie, lui avouoit que « la plus mauvaise critique lui avoit causé plus de chagrin, que les plus grands applaudissemens ne lui avoient fait de plaisir. » *Ne crois pas*, lui disoit-il, *que ce soient mes pièces qui m'attirent les caresses des grands.* Corneille *fait des vers cent fois plus beaux que les miens, et cependant personne ne le regarde. On ne l'aime que dans la bouche de ses acteurs; au lieu que sans fatiguer les gens du monde du récit de mes ouvrages dont je ne leur parle jamais, je les entretiens de choses qui leur plaisent. Mon talent avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont.* (*Voy.* aussi l'art. BOILEAU, n.° III.) Malgré cette finesse politique, *Racine* passoit à la cour pour un homme qui avoit envie d'être courtisan, mais qui ne savoit pas l'être. Le roi le voyant un jour à la promenade avec M. *de Cavoye* : *Voilà*, dit-il, *deux hommes que je vois souvent ensemble; j'en devine la raison :* Cavoye *avec* Racine *se croit bel esprit;* Racine *avec* Cavoye *se croit courtisan.* Les défauts de ce poëte furent effacés en partie par de grandes qualités. La religion réprima tous ses penchans. *La raison*, disoit *Boileau* à ce sujet, *conduit ordinairement les autres à la foi; mais c'est la foi qui a conduit* Racine *à la raison.* Il eut sur la fin de ses jours une piété tendre, une probité austère. Il étoit bon père, bon époux, bon parent, bon ami... (*Voyez* MONNOYE.) Mais considérons-le à présent par les endroits qui l'immortalisent. Voyons dans cet écrivain rival des tragiques Grecs pour l'intelligence des passions, une élégance toujours soutenue, une correction admirable, la vérité la plus frappante; point, ou presque point de déclamation; par-tout le langage du cœur et du sentiment; l'art de la versification, l'harmonie et les graces de la poésie portés au plus haut degré. C'est le poëte après *Virgile*, qui a le mieux entendu cette partie des vers; et en cela, mais peut-être en cela seul, il est supérieur à

Corneille. On ne trouve pas chez lui comme dans ce père de notre théâtre, ces antithèses affectées, ces négligences basses, ces licences continuelles, cette obscurité, cette emphase, et enfin ces phrases synonymes, où la même pensée est plus remaniée que la division d'un sermon. Nous remarquons ces défauts de *Corneille*, pour servir de correctif au parallèle que *Fontenelle* fait de ce poëte avec *Racine* : parallèle ingénieux, mais quelquefois trop favorable à l'auteur de *Cinna*. *La Mothe* a rendu plus de justice à l'un et à l'autre dans les vers suivans :

L'un plus pur, l'autre plus sublime,
Tous deux partagent notre estime,
Par un mérite différent ;
Tour-à-tour ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'esprit a de plus grand.

Ce qui rendit *Racine* supérieur à *Corneille* dans les sujets qu'ils traitèrent l'un et l'autre, c'est que *Racine* joignoit à un travail assidu une grande connoissance des tragiques Grecs, et une étude continuelle de leurs beautés, de leur langue et de la nôtre. Il consultoit les juges les plus sévères, les plus éclairés. Il les écoutoit avec docilité. Enfin il se faisoit gloire, ainsi que *Boileau*, d'être revêtu des dépouilles des anciens. Il avoit formé son style sur le leur. « On peut, dit M. *du Molard*, réussir peut-être mieux que lui dans les catastrophes ; on peut produire plus de terreur, approfondir davantage le sentiment, mettre de plus grands mouvemens dans les intrigues ; mais quiconque ne se formera pas comme lui sur les anciens, quiconque sur-tout n'imitera pas la pureté de leur style et du sien, n'aura jamais de réputation dans la postérité.» Nous finirons ces remarques par le jugement plein de délicatesse et de vérité, qu'a porté sur *Racine le Franc de Pompignan*, dans une lettre au digne fils de ce grand homme. « Si le génie, dit-il, consiste à pénétrer profondément les objets et à les concevoir dans toute leur étendue sans s'arrêter à la surface, à saisir vivement, à rapprocher d'un coup d'œil leurs différens rapports, à les posséder de manière qu'ils paroissent pour ainsi dire créés dans l'ame de celui qui se les approprie, je reconnois le sentiment à ce caractère distinctif : il a les mêmes propriétés : il produit les mêmes effets, quoique sa sphère soit plus resserrée. On pourroit donc conclure que *Racine* ayant eu le plus grand fonds de sentiment, il est le plus grand génie à cet égard. *Horace*, *la Fontaine*, *Quinault* n'étoient pas d'aussi grands génies qu'*Homère*, *Virgile* et *Corneille* ; mais c'étoient néanmoins des hommes de génie, parce qu'ils avoient du sentiment à un haut degré. *Racine* en avoit la plénitude : sa prose et ses vers sont comme pétris de cette faculté souple et délicate, qui s'attache sous sa main aux différentes matières qu'il traite, qui les anime, les vivifie, leur communique ce charme secret qui intéresse, et cette chaleur douce et continue dont il ne faut pas chercher la source dans des mouvemens passagers de tendresse ; mais dans le trésor inépuisable d'un cœur naturellement sensible et fécond... L'amour n'inspire point le sentiment, mais le sentiment donne du génie à l'amour... » Outre le

tragédies de *Racine*, nous avons de lui : I. Des *Cantiques* qu'il fit à l'usage de Saint-Cyr. Ils sont pleins d'onction et de douceur. On en exécuta un devant le Roi, qui à ces vers :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi ;
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Je te sois sans cesse fidelle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me soulève contre ta loi.

dit à Mad. *de Maintenon* : « Ah ! Madame, voilà deux hommes que je connois bien. » II. L'*Histoire de Port-Royal*, 1767, 2 part. in-12 : le style de cet ouvrage est coulant et historique, mais quelquefois négligé. III. Une *Idylle sur la Paix*, pleine de grandes images et de peintures riantes. IV. Quelques *Epigrammes* dignes de *Marot*. « Je ne connois, écrivoit *Brossette* à *Rousseau*, que trois personnes en France qui ont réussi après *Marot*, dans le genre épigrammatique. Ces trois personnes sont *Despréaux*, *Racine* et vous. » Mais il faut avouer qu'en lisant les épigrammes de *Boileau*, on trouve qu'il en a trop fait ; et en lisant celles de *Racine*, qu'il n'en a pas fait assez. V. Des *Lettres* et quelques opuscules, publiées par son fils dans ses *Mémoires de la Vie de Jean Racine*, 1747, 2 volum. in-12. (*Voyez* I. PLATON à la fin.) On trouve les différens ouvrages de *Racine* dans l'édition de ses Œuvres, publiée en 1768, en 7 vol. in-8°, par *Luneau de Boisjermain*, qui l'a enrichie de remarques. Les éditions de Londres, 1723, 2 vol. in-4°, et de Paris, 1765, 3 vol. in-4°, ainsi que celle de *Didot* l'aîné, 1783, 3 volum. in-4° ou in-8°, et 5 vol. in-16, sont très-belles, mais moins complètes. *Boileau* orna le portrait de son illustre ami de ces quatre vers :

Du Théâtre François l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter *Sophocle* en ses Écrits,
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser *Euripide* et balancer *Corneille*.

L'abbé *d'Olivet* donna des *Remarques de Grammaire sur Racine*, avec une *Lettre critique sur la rime* adressée à M. le président *Bouhier*, in-12, à Paris, 1738. L'année suivante l'abbé *des Fontaines* opposa à cet écrit : *Racine vengé*, ou *Examen des Remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, à Avignon, (Paris) in-12. Ces deux écrits méritent d'être lus. Celui de l'abbé *d'Olivet* a été réimprimé en 1766. Mad. *de Romanet*, veuve de *Racine*, dont il avoit eu deux fils et trois filles, mourut à Paris au mois de novembre 1732.

II. RACINE, (Louis) fils du précédent, naquit à Paris en 1692. Ayant perdu son père de bonne heure, il demanda des avis à *Boileau* qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie, mais son penchant pour les Muses l'entraîna. Il donna en 1720 le poëme de la *Grace*, écrit avec assez de pureté, et dans lequel on trouve plusieurs vers heureux. Il le composa chez les Pères de l'Oratoire de Notre-Dame des Vertus, où il s'étoit retiré après avoir embrassé l'état ecclésiastique. Les chagrins que son père avoit essuyés à la cour, lui fai-

soient redouter ce séjour; mais le chancelier *d'Aguesseau* réussit pendant son exil à Fresnes, à le réconcilier avec le monde qu'il avoit quitté. Il se fit des protecteurs qui contribuèrent à sa fortune. Le cardinal *de Fleury* qui avoit connu son père, lui procura un emploi dans les finances; et il coula dès-lors des jours tranquilles et fortunés, avec une épouse qui faisoit son bonheur. Un fils unique, fruit de leur union, jeune homme qui donnoit de grandes espérances, périt malheureusement dans l'inondation de Cadix en 1755. Son père vivement affligé de cette perte, ne traîna plus qu'une vie triste, et mourut dans de grands sentimens de religion le 29 janvier 1763, à 71 ans. L'académie des Inscriptions le comptoit parmi ses membres. Ce poëte faisoit honneur à l'humanité : bon citoyen, bon époux, père tendre, fidelle à l'amitié, reconnoissant envers ses bienfaiteurs. La candeur régnoit dans son caractère et la politesse dans ses manières, malgré les distractions auxquelles il étoit sujet. Il étoit sur-tout fort modeste. Il se fit peindre les Œuvres de son père à la main, et le regard fixé sur ce vers de *Phèdre :*

> Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père. . . .

Pénétré de la vérité du Christianisme, il en remplissoit les devoirs avec exactitude. Son air étoit froid et sa physionomie n'étoit pas revenante. Aussi M. *Robé* disoit-il : « C'est un saint qui a la figure d'un réprouvé. » On a de lui des *Œuvres diverses*, en 6 vol. in-12. On trouve dans ce recueil : I. Son *Poëme* sur la *Religion*, imprimé séparément in-8° et in-12; cet ouvrage offre les graces de la vérité et de la poésie. Il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellens et un grand nombre de beaux vers. La justesse du dessin, l'heureuse disposition des parties, la noblesse des images, la vérité des couleurs, le rendent aussi recommandable que le mérite de la difficulté vaincue, et le choix intéressant des plus belles pensées de *Pascal* et de *Bossuet*. L'auteur les a mises en vers, en homme qui connoissoit parfaitement ce qu'exige l'exactitude théologique et le génie de la versification. Mais il ne se soutient pas, et il règne dans son poëme une monotonie qui le rend quelquefois languissant. On a cependant trop déprimé cet ouvrage dans ces derniers temps. « Pour lui rendre justice, dit un critique, ce n'est pas assez d'être homme d'esprit, il faut être un peu théologien. Il faut connoître sa religion, et c'est ce que certains beaux esprits ignorent. Ce n'est pas que je croie que *Racine* ait fait un ouvrage parfait. Son début est triste et prosaïque ; certains détails demanderoient plus de chaleur et d'élévation. Chaque chant auroit pu offrir un épisode sublime ou touchant à la manière des *Géorgiques*, ou sur le modèle de *Lucrèce*. » Mais son poëme tel qu'il est, paroît cependant le meilleur de tous ceux qui ont été faits sur le même sujet. Il n'a pas été effacé par celui de la *Religion vengée* du cardinal *de Bernis*, publié à Parme après sa mort. Deux élégantes traductions en vers italiens ont naturalisé le poëme de *Racine* en Italie; et elles ont été suivies d'une autre en vers latins

par l'abbé *Jacques Marzetti.* Celle-ci a été publiée à Rome chez *Paul Zunchi* en 1797. On voit en lisant *Racine* le fils, qu'il étoit plein des auteurs anciens, sacrés et profanes. On lui a reproché d'avoir appliqué à J. C. des vers que *Tibulle* adressoit à sa maîtresse. Il est vrai qu'il avoit fait graver au bas de son crucifix ces vers du poëte Latin :

Te spectem, suprema mihi cùm venerit hora,
Te teneam moriens, deficiente manu.

« Que ta Croix dans mes mains soit à ma dernière heure,
Et que les yeux sur toi, je t'embrasse et je meure. »

Mais il croyoit pouvoir sanctifier des vers profanes, en les adaptant à des sentimens sacrés dont son cœur étoit pénétré. II. Son *Poëme* sur la *Grace* qu'on trouve à la suite du précédent, lui est inférieur pour la justesse du plan et les charmes de l'expression. « En traitant le sujet de la Grace, il a, dit-on, trop souvent manqué de graces. » Ce sujet étant très-sérieux et ayant besoin d'images pour délasser le lecteur, le poëte auroit pu y faire entrer quelques histoires frappantes, tirées de la Bible où des Pères de l'église. Un poëme didactique sur une matière abstraite, ne peut se faire pardonner son aridité qu'à la faveur de quelques écarts et des épisodes. III. Des *Odes*, recommandables par la richesse des rimes, la noblesse des pensées et la justesse des expressions. Quoiqu'elles soient sur le vrai ton de ce genre, on souhaiteroit d'y rencontrer plus souvent le feu de *Rousseau.* IV. Des *Epîtres*, qui renferment quelques réflexions judicieuses. Sa poésie est élégante ; mais il n'y a aucun trait bien frappant, et elle manque en général de chaleur et de coloris. V. Des *Réflexions sur la Poésie*, qu'on a lues avec plaisir, quoiqu'il n'y ait rien d'absolument neuf et de bien profond. VI. *Les Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, imprimés séparément en 2 vol. in-12. Ils sont curieux et intéressans pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. S'il y a quelques minuties, on doit les pardonner à un fils qui parle de son père, et d'un père si illustre. C'est donc à tort que *Piron* disoit qu'*il avoit imité* Cham, *qui révéla les turpitudes de son père.* Rien de ce qu'il dit de lui ne peut en donner une mauvaise idée. Nous avons encore de cet auteur deux ouvrages médiocres : I. *Remarques sur les Tragédies de Jean Racine*, en 3 vol. in-12. C'est une critique volumineuse ; on a reproché à l'auteur de manquer d'élévation, d'usage du théâtre et de connoissance du cœur humain. Il y a pourtant quelques réflexions judicieuses. II. Une *Traduction du Paradis perdu* de *Milton*, en 3 vol. in-8°, chargée de notes. Elle est en quelques endroits plus fidelle que celle de M. *Dupré de Saint-Maur ;* mais on n'y sent point comme dans celle-ci l'enthousiasme de l'*Homère* Anglois. Le traducteur écrit trop languissamment, pour ne pas affoiblir les traits sublimes de ce chantre de nos premiers Pères. On peut voir dans les Journaux le parallèle de ces deux versions ; il n'est point à l'avantage de *Racine.*

III. RACINE, (Bonaventure) né à Chauny en 1708, de parens vertueux, fut élevé par sa mère

dans la piété. Il vint achever ses études à Paris au collége *Mazarin*, et s'y rendit habile dans les langues latine; grecque et hébraïque. *La Croix-Castries* archevêque d'Alby, l'appela en 1729 pour rétablir le collége de Rabastens, dont les habitans demandoient la restauration. L'abbé *Racine* y ranima le goût des lettres et l'amour de la vertu. Les Jésuites, jaloux de ce succès, l'obligèrent de se retirer à Montpellier auprès de *Colbert*, qui le chargea de la direction du collége de Lunel. Il en sortit secrètement peu de temps après pour éviter des ordres rigoureux. Il passa à la Chaise-Dieu pour y voir l'évêque de Senès, puis à Clermont, où il s'entretint avec la fameuse nièce de *Pascal*, et vint à Paris. Il s'y chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au collége d'Harcourt. Il fut encore obligé d'en sortir en 1734, par ordre du cardinal *de Fleury*. Ces persécutions et ses talens lui donnèrent un grand relief auprès de ceux qui pensoient comme lui. *Caylus* évêque d'Auxerre, le nomma à un canonicat de sa cathédrale et lui conféra tous les ordres sacrés. Mais ces nouveaux titres n'apportèrent aucun changement dans la manière de vivre de cet écrivain, entièrement consacré à la prière et à l'étude. Il mourut à Paris épuisé par le travail, le 15 mai 1755, à 47 ans. L'abbé *Racine* fut recommandable par la pureté de ses mœurs, par la bonté de son caractère; et dans son parti, par la vivacité de son zèle. Ardent et inflexible dans ce qu'il croyoit vrai, il le soutenoit avec une espèce de fanatisme. Il possédoit l'Ecriture et les Pères, et sur-tout l'histoire ecclésiastique. On a de lui : I. Quatre *Ecrits* sur la dispute qui s'étoit élevée touchant la *crainte* et la *confiance*. Ils plurent à tous les contendans, à cause de la modération avec laquelle ils sont composés. II. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, en 13 vol. in-12. Cet ouvrage a eu le plus grand succès, sur-tout auprès de ceux qui n'aiment pas les Jésuites et la Bulle. L'auteur se proposoit de pousser cet *Abrégé* au moins jusqu'en 1750; mais la mort ne lui en a pas donné le temps, et les deux volumes qu'on a publiés depuis formant le quatorzième et le quinzième volume de l'édition in-12, ne sont pas dignes de lui. Cette Histoire est écrite avec beaucoup de netteté, d'ordre et de simplicité. Les neuf premiers volumes sont un bon abrégé de *Fleury* et de son continuateur; les quatre suivans ont moins satisfait les juges impartiaux. L'auteur y paroît trop attaché aux intérêts des Solitaires de Port-Royal et de leurs partisans, et trop acharné contre leurs ennemis. Il croit dire la vérité; mais il la dit d'un ton d'enthousiasme qui prévient contre lui. Ses détails sur les querelles du Jansénisme et sur les acteurs de ces querelles, ont paru trop longs. De simples religieux occuperont 50 pages, tandis que les saints reconnus par l'Église, et les martyrs, les évêques, les solitaires qui ont illustré la religion Chrétienne dans les premiers temps, sont peints avec beaucoup moins d'étendue. On en a publié une nouvelle édition à Paris en 13 vol. in-4.° On a détaché les résumés et les réflexions qu'on trouve à la fin de chaque siècle, et on les a fait imprimer en deux

vol. in-12. Le continuateur de *Ladvocat* appelle très-improprement ce livre un *Abrégé de son Abrégé*, puisque ce ne sont que quelques chapitres détachés.

RACLE, (Léonard) architecte, né à Dijon et mort à Pont-de-Vaux en 1792, parvint à force de travail et d'études à surmonter la détresse dans laquelle il se trouva dans sa jeunesse et à tirer son nom de l'obscurité. On lui doit le port de Versoix et le canal de navigation qui joint la rivière de la Reyssouze à la Saône. En 1786, *Racle* obtint le prix de l'académie de Toulouse, par un savant Mémoire sur la construction d'un pont de fer d'une seule arche de 400 pieds d'ouverture. Il en a écrit d'autres sur les propriétés de la cycloïde, sur les moyens de régulariser le cours du Rhône et de la rivière d'Ain. Il avoit trouvé le secret d'une terre cuite, propre à revêtir les murailles et les parquets, et que *Voltaire* avoit appelée *Argile-marbre*, parce qu'elle avoit l'éclat et la solidité de ce dernier. Ami intime de ce poëte philosophe qui lui fit bâtir Ferney, *Racle* reçut de l'impératrice de Russie *Catherine II*, la proposition d'un sort brillant dans son empire ; mais il préféra jouir dans sa patrie de l'estime publique et de la médiocrité.

RACOCÉS, Perse vertueux, se rendit célèbre par une action qui ne paroît pas aussi louable aux modernes qu'elle l'a paru aux anciens. De sept enfans qu'il avoit, le dernier de tous nommé *Cartomès*, ne répondit pas aux soins qu'on avoit pris de son éducation. Il demanda sa mort à *Artaxercès*. Le roi lui ayant dit avec étonnement : *Quoi, vous pourrez voir mourir votre fils ! — Oui*, SIRE, répondit-il. *Quand un arbre de mon jardin a de mauvaises branches, je les coupe ; et l'arbre bien loin d'en être endommagé, en devient plus beau. Il en sera de même de ma famille, quand celui-ci qui la déshonore en sera retranché.* Cette réponse plut à *Artaxercès*, qui voulut que *Racocés* fût du nombre des juges royaux. Il pardonna en même temps à *Cartomès*, et se contenta de le menacer du plus rigoureux supplice, s'il donnoit lieu à de nouvelles plaintes.

RACONIS, (Charles-François d'Abra de) né en 1580, au château de Raconis dans le diocèse de Chartres, professa la philosophie au collége du Plessis, et la théologie à celui de Navarre. La régularité de ses mœurs, jointe au succès de ses sermons et de ses ouvrages de controverse, lui méritèrent l'évêché de Lavaur en 1637. Il mourut en 1646, à 66 ans, après avoir publié plusieurs écrits : I *Traité pour se trouver en conférence avec les Hérétiques*, in-12, Paris, 1618. II. *Théologie Latine*, en plusieurs vol. in-8.° III. *La Vie et la Mort de Madame de Luxembourg, Duchesse de Mercœur*, in-12, Paris, 1625. IV. *Réponse* à la *Traduction* de l'Eglise d'*Arnauld*, etc.

RADAGAISE, général des Goths, inonda l'Italie en 405, avec une armée composée de 400 mille hommes qui saccagèrent plusieurs villes, et mirent le siége devant Florence. *Stilicon*, général des troupes d'*Honorius*, se mit en marche pour combattre ces Barbares, en tua

200 mille, et fit prisonnier *Radaguise*, auquel il fit trancher la tête.

I. RADCLIFFE, (Alexandre) poëte Anglois, abandonna la profession des armes pour cultiver les Muses. Il est mort à la fin du 17e siècle, après avoir publié un poëme intitulé, *Nouvelles de l'Enfer*, et avoir mis en vers burlesques les Épîtres d'*Ovide*.

II. RADCLIFFE, (Anne) Angloise, s'est rendue célèbre par ses romans et son imagination sombre et tragique. Ils ont presque tous été traduits en françois, et ont pour titre : *Les Mystères d'Udolphe ; l'Italien* ou le *Confessional des Pénitens noirs ; Julia* ou *les Souterrains du château de Mazzini ; la Forêt* ou *l'Abbaye de Saint-Clair*, etc. M. l'abbé *Morellet* est le traducteur de quelques-uns. En général, la terreur y est bien soutenue et le merveilleux assez adroitement amené ; mais les descriptions y sont trop prodiguées et s'y répètent ; leur lecture peut effrayer l'esprit, rarement émouvoir le cœur. Leur auteur est mort en 1800.

RADEGONDE, (Sainte) fille de *Bertaire* roi de Thuringe, naquit en 519. Elle fut élevée dans le Paganisme jusqu'à l'âge de 10 ans, que le roi *Clotaire I* l'emmena et la fit instruire dans la religion Chrétienne. *Radegonde* joignoit aux charmes de la vertu, ceux de la figure. *Clotaire* l'épousa, et lui permit six ans après, de se faire religieuse. Elle prit le voile à Noyon, de la main de *Saint Médard*. Elle fixa ensuite sa demeure à Poitiers, où elle mourut saintement, le 13 août 587, à 68 ans, dans l'abbaye de Sainte-Croix qu'elle avoit fait bâtir. La retraite étoit faite pour *Radegonde*. N'ayant, à ce qu'il paroît, aucun penchant pour son mari, elle en avoit beaucoup pour les exercices de piété, pour l'étude, et les entretiens pieux et savans de quelques hommes de lettres qui lui firent la cour. Tels furent le prêtre *Fortunat* et *Grégoire* évêque de Tours. Elle n'avoit presque paru à la cour que comme une religieuse : elle vécut en reine dans son monastère. *Clotaire* qui ne pouvoit s'empêcher de l'estimer, fournissoit aux dépenses que sa libéralité exigeoit. Son crédit se soutint malgré son éloignement. Les malheureux trouvoient en elle une protection efficace, et devoient à ses sollicitations souvent leurs biens, quelquefois leur liberté et même leur vie. Si le dégoût du monde l'en éloignoit, sa piété active et raisonnée le lui faisoit chercher, quand elle pouvoit être utile. Le salut et la prospérité du roi, l'union entre les grands, la paix dans l'état et le bonheur du peuple, l'occupoient sans cesse. C'étoit le but de ses prières, et de celles des personnes qui écoutoient ses leçons et suivoient ses exemples. Elle trembloit, dès qu'elle entendoit parler de guerre ou de discorde entre les souverains. Lettres, vœux, prières ; elle mettoit tout en usage pour écarter ces fléaux. Elle écrivoit dans ces occasions au roi son mari, à ses ministres, aux évêques, et à tous ceux qui pouvoient faire réussir les conseils de paix qu'elle donnoit. Les Poésies de *Fortunat* prouvent qu'elle aimoit les Muses ;

qu'elle savoit joindre leurs innocentes douceurs à la sévérité du Christianisme le plus pur. On peut même penser qu'elle-même faisoit des vers : son commerce avec *Fortunat*, le premier poëte de son siècle, favorise cette idée. Il lui écrivoit en vers ; *Radegonde* lui répondoit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle entendoit et écrivoit fort bien la langue Romaine. Nous avons son *Testament* dans le Recueil des Conciles ; et sa *Vie*, à Poitiers, 1527, in-4°, traduite en latin par *Jean Bouchet :* il y en a une plus moderne par le P. *de Monteil*, à Rodez, 1627, in-12.

RADEMAKER, (Abraham) peintre Hollandois, né à Amsterdam, excella dans les paysages. Ses dessins sont d'un effet très-piquant, rares et des plus précieux. Il mourut à Harlem en 1735, âgé de 60 ans. — *Gérard* RADEMAKER son ancêtre, né en 1663, fut l'un des meilleurs peintres de l'école Flamande pour l'architecture et la perspective.

RADERUS, (Matthieu) Jésuite du Tirol, mort le 22 décembre 1634, à 74 ans, se signala par son savoir, ses vertus et ses ouvrages. C'est lui qui publia, en 1615, la *Chronique d'Alexandrie*, in-4.° On a encore de lui : I. *Viridarium Sanctorum*, en 5 vol. in-8°, où l'on desireroit plus de critique. II. Des *Notes* estimées sur plusieurs auteurs classiques, entr'autres sur *Quinte-Curce*, Cologne, 1628, in-fol., et sur *Martial*. III. Une bonne édition de *Saint-Jean-Climaque*, in-fol. IV. *Bavaria sancta* et *Bavaria pia*, 4 vol. in-folio.

RADONVILLIERS, (Claude-François-Lisarde) membre de l'académie Françoise, naquit à Paris le 20 avril 1709, embrassa l'état ecclésiastique et devint sous-précepteur des enfans de France. Plus distingué par ses bonnes actions que par ses écrits, il donnoit presque tout son revenu aux pauvres. Ennemi des principes de *Voltaire*, et se trouvant directeur de l'académie au moment où ce dernier y fut remplacé par M. *Ducis*, il se plut à blâmer le premier d'avoir cherché par la licence de quelques-uns de ses ouvrages, *une triste célébrité que* Racine *et* Despréaux *avoient dédaignée*. On doit à l'abbé de *Radonvilliers*, un *Essai* sur la manière d'apprendre les langues, 1768, in-12, et une comédie intitulée *Les Talens inutiles*, qui fut jouée au collége de *Louis le Grand*. Il est mort à Paris le 20 avril 1789.

RADOSSANYI, (Ladislas) né à Neytra en Hongrie, fit ses études avec succès à Presbourg, embrassa l'ordre des Camaldules, et y remplit plusieurs charges. On a de lui une *Histoire des Hermites Camaldules*, en latin, Neustadt, 1736, in-4.° Elle est pleine de recherches.

RADZIWIL, (Nicolas) IVe du nom, Palatin de Wilna, grand maréchal et chancelier de Lithuanie, voyagea dans la plupart des pays de l'Europe. Les graces de son esprit et ses talens lui acquirent à son retour l'estime et l'amitié de *Sigismond-Auguste* roi de Pologne, qui le fit capitaine de ses gardes. Il commanda trois fois les armées

Polonoises dans la Livonie, et soumit cette province à la Pologne, après avoir remporté une victoire complète sur les Allemands. L'archevêque de Riga et le grand maître des chevaliers de Livonie y furent faits prisonniers. Quelque temps après, ayant embrassé publiquement la religion Protestante, à la sollicitation de sa femme, il fit prêcher des ministres dans Wilna, et les chargea de traduire la Bible en langue Polonoise. *Radziwil* fit imprimer cette traduction à ses dépens, en 1563, in-folio; elle est très-rare. En vain le nonce du pape lui reprocha son apostasie; le Palatin, opiniâtre dans ses sentimens, se contenta de lui répondre : *Vous êtes vous-même hérétique, et vous accusez les autres d'hérésie.* Il mourut en 1567, laissant 4 fils qui dans la suite se firent Catholiques.

RAGGI, (Antoine) sculpteur habile, mort en 1686, étoit né dans le bailliage de Lugano.

RAGOIS, (L'abbé N. le) étoit neveu de l'abbé *Gobelin* confesseur de Mad. *de Maintenon*. Ce fut par la protection de cette dame qu'il obtint la place de précepteur du duc *du Maine*. Son *Instruction sur l'Histoire de France et Romaine*, si souvent réimprimée en 1 vol. in-12, fut faite pour l'usage de ce prince. Ce n'est qu'un squelette aussi rebutant par la sécheresse et la stérilité des idées, que par la froideur, l'incorrection et la monotonie du style. Aucune remarque piquante sur les lois, les mœurs et les usages de la nation. Ceux qui ont continué cet aride abrégé, ont imité parfaitement le premier auteur; ils se sont bornés à compiler et à abréger des gazettes, et ont souvent très-mal choisi les événemens. L'abbé *le Ragois* étoit d'ailleurs un homme passablement instruit, remplissant ses devoirs avec exactitude et inspirant la vertu par ses leçons et ses exemples.

RAGOTZKI, (François-Léopold) prince de Transylvanie, fut mis en prison à Neustadt, en Avril 1701, accusé d'avoir voulu soulever la Hongrie contre l'empereur. Il trouva le moyen de se sauver, déguisé en dragon, le 7 novembre de la même année, à deux heures après midi. Il passa en Pologne, et alla joindre à Varsovie le comte *de Bercheni*, l'un des mécontens de Hongrie. Le 29 du même mois, on afficha dans la ville de Vienne des placards, par lesquels ce prince étoit proscrit, avec promesse de dix mille florins à ceux qui le livreroient vivant entre les mains des officiers de l'empereur, et de six mille à ceux qui apporteroient sa tête. Cette proscription le détermina à se faire chef des mécontens de Hongrie. Le conseil de l'empereur le condamna, en 1703, à avoir la tête tranchée, le dégrada de ses titres, et le priva de tous ses biens. Deux mois après, il prit le fort de Katto, et passa au fil de l'épée les Impériaux qui n'avoient point fait de quartier aux Hongrois. Ayant fait la guerre avec succès, les états de Hongrie le déclarèrent protecteur du royaume, en attendant l'élection d'un nouveau roi, et le proclamèrent prince de Transylvanie en août 1704. Il anima les Hongrois par ses exhortations et son courage. Il offrit de se démettre du comman-

dement des troupes, si l'on trouvoit quelqu'un plus digne que lui d'être à leur tête. *Je serai le premier à reconnoître le général que vous jugerez à propos d'élire,* leur dit-il; *et dans quelque rang que l'on me place, je me tiendrai toujours heureux de combattre pour votre liberté et de mourir les armes à la main.* Les affaires ayant changé de face en 1713, (*Voyez* VIII. JOSEPH) et la Hongrie ayant fait sa paix avec l'empereur, *Ragotzki* vint en France et passa de là à Constantinople. Il y a toujours demeuré depuis, estimé de la cour Ottomane, et aimé de tous ceux qui connoissoient ses grandes qualités. Il étoit retiré à Rodosto, lieu situé sur les bords de la mer de Marmara, entre les Dardanelles et Constantinople, à 25 lieues de cette ville, lorsqu'il mourut, le 8 avril 1735, âgé d'environ 56 ans. Voy. ses *Mémoires* dans les *Révolutions* de Hongrie, la Haye, 1739, en 2 vol. in-4° ou 6 vol. in-12. On a donné sous son nom, en 1751, un ouvrage intitulé : *Testament politique et moral du prince Ragotzki;* mais on doute qu'il soit véritablement de lui.

RAGUEAU, (François) professeur en droit dans l'université de Bourges, distingué par sa science, est auteur d'un *Commentaire* fort étendu sur les Coutumes de Berry, 1615, in-fol. *Laurière* fit réimprimer, en 1704, en 2 vol. in-4°, un autre livre du même auteur, intitulé : *Indice des Droits Royaux. Ragueau* mourut en 1605.

RAGUEL, père de *Sara*, proche parent et ami de *Tobie* le père, demeuroit à Ecbatane où il possédoit de grands biens. *Raguel* avoit donné sa fille à sept maris successivement, que le Démon avoit tués. Mais ayant consenti, quoique avec peine, de la marier au jeune *Tobie*, le Seigneur conserva ce dernier époux. *Raguel*, après l'avoir retenu quinze jours chez lui dans les festins, lui donna la moitié de ses biens, en lui assurant le reste après sa mort, et le renvoya.

RAGUENET, (François) natif de Rouen, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de l'histoire. Il remporta le prix de l'éloquence à l'académie Françoise en 1689. Son *Discours* rouloit sur le mérite et la dignité du martyre. Ce petit succès l'encouragea, et il commença à jouer un rôle dans la république des lettres. Il donna, en 1704, un *Parallèle des Italiens et des François* en ce qui regarde la *Musique* et les *Opéra*, qui occasionna une guerre littéraire. La musique des Italiens est suivant lui, fort supérieure à la nôtre à tous égards : 1° Par rapport à la langue dont tous les mots, toutes les syllabes se prononcent distinctement; 2° Par rapport au génie des compositeurs, à l'enchantement des symphonies, à la ressource des *Castrati*, à l'invention des machines. *Frenuse*, écrivain agréable et facile, réfuta ce Parallèle, que l'abbé *Raguenet* défendit. *Frenuse* écrivit de nouveau, et cette querelle finit comme toutes celles de ce genre, par le dégoût des parties belligérantes et le mépris du public. L'abbé *Raguenet* mourut en 1722, dans un âge assez avancé, après avoir publié plusieurs ouvrages;

les principaux sont : I. *Les Monumens de Rome* ou *Description des plus beaux ouvrages de Peinture, de Sculpture et d'Architecture de Rome, avec des observations*, Paris, 1700 et 1702, in-12. Ce petit ouvrage valut à son auteur des lettres de *Citoyen Romain*, dont il prit le titre depuis ce temps-là. II. *L'Histoire d'Olivier Cromwell*, in-4°, 1671 : supérieure pour le fond au roman de *Gregorio Léti ;* mais écrite un peu sèchement. III. *Histoire de l'Ancien Testament*, in-12. IV. *Histoire du Vicomte de Turenne*, in-12. C'est une froide relation, en style de gazette, de toutes les actions militaires de ce général, qui n'y est peint que comme héros, et non comme homme privé; cet ouvrage a été cependant imprimé plusieurs fois. V. On lui attribue le *Voyage* romanesque *de Jacques* Sadeur *dans la Terre australe ;* mais il n'en est tout au plus que le traducteur. Ce livre est de *Gabriel Frogny*, Cordelier apostat.

RAGUSE, *Voy.* JEAN DE RAGUSE, n° LXIX.

RAHAB, habitante de Jéricho, reçut chez elle et cacha les espions que *Josué* envoyoit pour reconnoître la ville. Le texte hébreu porte *Zonah*, qui signifie femme de mauvaise vie, *meretrix ;* ou hôtelière, *hospita.* Cette différente signification du même mot a donné lieu à plusieurs interprètes de justifier *Rahab*, et de la regarder simplement comme une femme qui logeoit chez elle des étrangers. Ils ajoutent d'ailleurs, qu'il n'est guère probable que *Salmon*, prince de la tribu de Juda, eût voulu épouser *Rahab*, si elle eût été accusée d'avoir fait un métier infame, ni que les espions se fussent retirés chez une courtisane dont les désordres auroient dû leur inspirer de l'horreur. Mais les autres, en plus grand nombre, se fondant sur l'autorité des Septante, sur *St. Paul* et *St. Jacques*, et sur tous les Pères, soutiennent que le mot hébreu signifie une femme débauchée. *Josué* l'excepta, avec toute sa maison, de l'anathème qu'il prononça contre tout le reste de la ville. *Rahab* épousa *Salmon* prince de Juda, de qui elle eut *Booz.* Ce dernier fut père d'*Obed*, et celui-ci d'*Isaïe*, de qui naquit *David.* Ainsi J. C. a voulu descendre de cette Cananéenne.

I. RAIMOND VII, comte de Toulouse, dit *le Vieux*, fils de *Raimond VI*, (*Voy.* MAURAN.) d'une famille illustre par son ancienneté et par sa valeur, eut une guerre à soutenir contre *Henri II* roi d'Angleterre, époux d'*Eléonore* de Guienne, et qui en cette qualité prétendoit que *Raimond* lui devoit hommage de son comté. Les Albigeois Hérétiques entêtés, vouloient ramener alors tous les Chrétiens à leur secte. *Innocent III* envoya en 1198 dans les provinces méridionales deux moines de Citeaux à la poursuite des errans. *Raimond* s'intéressoit à eux, parce qu'ils étoient presque tous sous sa domination; et qu'il les trouvoit d'ailleurs des sujets fidelles. *Innocent*, après lui avoir donné plusieurs avertissemens, le fit excommunier en 1207, par *Pierre de Castelnau* un de ses légats. Ce ministre du pontife

Romain ayant été assassiné, on imputa ce meurtre à *Raimond*. Alors *Innocent III* donna ses états à qui pourroit s'en emparer, et fit prêcher une croisade contre lui, avec toutes les indulgences qu'on pouvoit gagner dans la guerre contre les Mahométans. Le comte de Toulouse voyant que l'ambition de ses voisins profiteroit du prétexte de la religion pour le dépouiller, se soumit, demanda l'absolution, fit amende honorable en chemise, reçut des coups de verges, et livra sept places pour gage de la sincérité de sa pénitence. S'étant lié de nouveau avec les Albigeois, il fut excommunié une seconde fois. *Pierre II* roi d'Aragon, prit sa défense, mais ils furent vaincus l'un et l'autre à la bataille de Muret en 1213. Le concile de Latran de l'an 1215, joignit en vertu du concours de la puissance temporelle, aux censures ecclésiastiques contre *Raimond*, la privation des domaines qu'il possédoit. *Philippe-Auguste* de qui relevoit le comté de Toulouse, avoit renvoyé au souverain pontife le jugement de son vassal. Ses ambassadeurs furent présens à ce jugement, et le prince le ratifia lui-même par l'investiture qu'il donna du comté de Toulouse à *Simon de Montfort*. Celui-ci s'étant mis en possession d'une partie des états de *Raimond*, continua de les réduire par les armes. Plusieurs villes furent mises en cendres, et un grand nombre de familles expirèrent par le fer et par les flammes. *Raimond*, après avoir porté avec des peines incroyables, le fardeau d'une guerre cruelle, recouvra une partie de ses états, et mourut de mort subite en 1222, dans la 66e année de son âge. Comme il n'avoit point été absous de la seconde excommunication, son fils ne put jamais lui faire accorder la sépulture. Les historiens de la Croisade contre les Albigeois font un portrait très-désavantageux de *Raimond VII*. Ils ne peuvent lui refuser des talens et du courage. Mais il faut avouer qu'il aima trop le plaisir, qu'il favorisa l'erreur, qu'il ne ménagea ni le clergé séculier ni le régulier, et qu'il joua souvent un personnage fort équivoque. Il protestoit toujours de sa foi, et il protégeoit secrétement les hérétiques. Il faisoit des promesses, et il ne pouvoit se déterminer à les remplir. Sa prudence n'égala jamais sa valeur; ou plutôt la forte inclination qu'il avoit pour les Albigeois, dont les vertus ou réelles ou apparentes l'avoient séduit, le jeta dans des querelles funestes à son repos et à celui de ses enfans. (*Voyez* l'art. suivant.)

II. RAIMOND VIII, comte de Toulouse, fils du précédent, succéda à ses états et à ses querelles. Il combattit vivement *Amauri de Montfort* fils du célèbre *Simon*, et le força de se retirer en France. Cependant la croisade prêchée contre lui subsistoit, et il fut excommunié en 1226. Enfin, après avoir soutenu une longue guerre, il fit la paix avec les papes, et passa le reste de sa vie à faire des pélerinages, ou à combattre les prétentions des inquisiteurs, nouvellement établis dans le Languedoc. En 1247, *St. Louis* l'engagea de se croiser pour la Terre-Sainte; mais le pape *Innocent IV* qui

vouloit s'ppposer aux partisans de l'empereur *Fréderic II*, l'empêcha de faire ce voyage. Il mourut deux ans après, en 1249, à Milhaud en Rouergue, âgé de 52 ans. *Alphonse* comte de Poitou frère de *Saint Louis*, ayant épousé la fille et l'héritière de ce malheureux prince, et n'en ayant point eu d'enfans, tous les états de *Raimond VIII* furent réunis à la couronne de France en 1361 par *Philippe III*.

III. RAIMOND DE PEGNAFORT, (St.) naquit au château de Pegnafort en Catalogne, l'an 1175. Après avoir fait ses études à Barcelone, il alla les perfectionner dans l'université de Bologne, et y enseigna le droit canon avec réputation. Après avoir été chanoine de Barcelone il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et l'illustra par ses vertus et par son savoir. *Grégoire IX* l'employa à la compilation des *Décrétales*, et voulut l'élever à l'archevêché de Tarragone qu'il refusa. Ce pontife vouloit le retenir à sa cour ; mais le saint homme préféra sa solitude de Barcelone à tous les avantages qu'on lui faisoit espérer. Il s'occupoit dans le silence et dans la retraite, à l'étude et à la prière, lorsqu'il fut élu général de son ordre en 1238 : dignité dont il se démit deux ans après. Il contribua beaucoup par son zèle et par ses conseils, à l'établissement de l'ordre de la *Mercy*. Ce fut aussi par son crédit que l'inquisition fut établie dans le royaume d'Aragon et dans le Languedoc. Les papes lui permirent de pourvoir aux offices de ce tribunal, et il le fit avec beaucoup de sagesse. *Raimond* mourut à Barcelone le 6 janvier 1275, dans la 100e année de son âge. Le pape *Clément VIII* le canonisa en 1601. On peut voir le tableau de ses vertus dans l'*Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, par le P. *Touron* qui a donné une vie très-exacte et très-circonstanciée de ce Saint. On a de lui : I. La *Collection des Décrétales* qui forme le second volume du *Droit Canon*. Ce recueil est en cinq livres. L'auteur a joint divers décrets des conciles aux constitutions des papes. II. Une *Somme des Cas de Conscience* très-estimée autrefois. La meilleure édition est celle du P. *Laget*, in-fol., Lyon, 1718, avec de savantes notes. On estime aussi celle de Vérone, 1744, in-folio. — Il ne faut pas le confondre avec ST. RAIMOND *Nonnat*, ainsi appelé, parce qu'il fallut le tirer du sein de sa mère qui venoit de mourir. Il vit le jour près d'Urgel en Catalogne, l'an 1204. Étant entré dans l'ordre naissant de la *Mercy*, il fut envoyé en Barbarie par *St. Pierre Nolasque*. Il poussa la charité jusqu'à l'héroisme, et se fit lui-même esclave pour délivrer d'autres Chrétiens. Les infidèles ne pouvant souffrir qu'il annonçât la religion, l'accablèrent de coups, lui percèrent les lèvres et lui fermèrent la bouche avec un cadenat. *Raimond* revint en Europe, et fut honoré du chapeau de cardinal en 1237, par *Grégoire IX*. Ce pontife l'appeloit auprès de lui pour se servir de ses conseils ; mais il mourut en chemin l'an 1240, âgé de 36 ans. Sa fête est célébrée le 31 août, jour de sa mort.

IV. RAIMOND, (Pierre) *Lou-Prou*, c'est-à-dire *le Preux et le Vaillant*, né à Toulouse, suivit l'empereur *Fréderic* dans l'expédition de la Terre-Sainte, où il se signala par ses vers provençaux et par ses exploits. Ce poëte mourut en 1225, pendant la guerre des comtes de Provence contre les Albigeois: guerre qui servit à faire briller son courage. Il avoit fait un *Poëme* contre les erreurs des Ariens, et un autre où il blâmoit les rois et les empereurs d'avoir laissé prendre trop de pouvoir aux ecclésiastiques: pouvoir qui avoit servi cependant à adoucir les mœurs des peuples et à tempérer le despotisme des princes. *Pétrarque* en faisoit cas et le prenoit quelquefois pour modèle.

RAIMOND, *Voyez* LULLE *et* JOURDAN.

RAIMOND d'Antioche, *Voy.* NORADIN.

RAIMOND-MARTIN, *Voy.* MARTIN, n.° IX.

RAIMONDI, graveur, *Voy.* MARC-ANT. RAIMONDI.

I. RAINALDI, (Oderic) vivoit dans le 17e siècle. Il entra chez les *Philippiens* ou Prêtres de l'Oratoire, et s'appliqua au même genre d'étude que son confrère *Baronius*; mais il s'en faut bien que sa *Continuation des Annales* de ce cardinal soit aussi estimée. Il est crédule, exagérateur, diffus et mauvais écrivain. On a cependant imprimé un *Abrégé* de son ouvrage, en 1667, in-folio. *Rainaldi* mourut vers 1670. Sa continuation imprimée à Rome, in-folio, 1646-1677, en 9 vol., s'étend depuis 1199 jusqu'à l'an 1567.

II. RAINALDI, (Jérôme) architecte habile, né en 1570, mort à Rome en 1655, acheva le Capitole et construisit divers beaux édifices à Rome, à Milan, à Parme, etc. — Son fils *Charles*, né en 1611 et mort en 1641, marcha sur ses traces.

RAINAUD, (N.) prédicateur célèbre, naquit sous le beau ciel d'Hières en Provence et mourut à Paris en 1790, à l'âge de 85 ans. Entré dans la congrégation de l'Oratoire, il s'y distingua bientôt par ses vertus, sa modestie et sur-tout son talent pour la chaire. Une éloquence douce et persuasive, un organe flatteur, une physionomie pleine de candeur et d'expression attirèrent à ses discours une foule d'auditeurs et les suffrages des hommes de goût. Celui sur les spectacles passoit pour son chef-d'œuvre. Il en avoit retouché dix-neuf autres dans les derniers jours de sa vie; mais il ne voulut jamais permettre qu'on les publiât. On ne sait qui les possède, et ils feront peut-être un jour la célébrité de celui qui en profitera. *Louis XV* nomma *Rainaud* à deux évêchés qu'il refusa; ce qui fit dire au monarque qu'il n'avoit jamais trouvé dans le clergé un homme qui eût refusé deux fois d'être riche et indépendant.

RAINAUD, *Voy.* RAYNAUD.

RAINIE, (Gabriel de la) *Voy.* NICOLAS (Gabriel) n.° XVI.

RAINIER, Dominicain de Pise, vice-chancelier de l'église Romaine et évêque de Mague-

lone, mort en 1549, est auteur d'un Dictionnaire théologique qu'il a intitulé *Pantheologia*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Lyon, 1655, trois vol. in-folio, avec les additions du Père *Nicolaï* Dominicain.

RAINSSANT, (Pierre) né à Rheims, fut médecin, antiquaire et garde du cabinet des médailles de *Louis XIV*. On le trouva noyé dans le parc de Versailles le 7 juin 1689. On a de lui : *Dissertation sur douze Médailles des jeux séculaires de l'Empereur Domitien*, Versailles, 1684, in-4.°

RAISIN, (Jean-Baptiste) célèbre acteur François, né à Troyes en 1656, d'un organiste, mort en 1693, à 40 ans, réussisoit dans la société par son esprit, et sur le théâtre par son jeu vrai et naturel. —Son frère *Jacques* RAISIN, acteur tragique et comique, mort en 1694, fit jouer trois comédies qui n'ont point été imprimées, et qui ont pour titre : *Merlin Gascon*, le *Faux Gascon*, et le *Niais de Sologne*.

RALEGH, *Voy.* I. RAWLEGH.

RALPHE, (Jacques) poëte Anglois, mort en 1762, a publié une *Histoire* d'Angleterre, un *Poëme* de la nuit, et plusieurs autres poésies. *Pope* qui ne l'aimoit pas, l'a placé dans sa *Dunciade*.

RAMAZZINI, (Bernardin) vit le jour à Carpi en 1633. Après avoir exercé la médecine avec succès à Rome et à Carpi, il alla la pratiquer et la professer à Modène, puis à Padoue, où il mourut le 5 novembre 1714, à 81 ans. Son savoir lui avoit mérité des places dans plusieurs académies. Il n'en étoit pas moins timide ; la hardiesse étant moins une suite de la science qu'un effet du tempérament. Son humeur étoit douce ; et quoique sérieux et réservé avec ceux qu'il ne connoissoit pas, il étoit fort gai avec ses amis. Ses grandes lectures rendoient sa conversation fort utile. On a de lui : I. Une *Dissertation* latine *sur les Maladies des Artisans*. On en a donné une traduction françoise dans ces derniers temps. II. Un *Traité* latin *de la Conservation de la santé des Princes* ; et plusieurs autres savans ouvrages de médecine et de physique, dont le recueil a été imprimé à Londres en 1716, in-4.° Un de ses principes étoit, que pour conserver la santé, *il falloit varier ses occupations et ses exercices*. Sa Vie est à la tête de ses Œuvres.

RAMBAM, *Voyez* MAIMONIDE.

RAMBEAUD DE VACHIÈRES, célèbre troubadour Provençal, né dans la principauté d'Orange, se fit chérir par ses talens de *Guillaume de Baux* prince d'Orange, et du marquis *de Montferrat* qui le fit chevalier. Éperdument épris de *Beatrix* sœur du marquis, il la chanta dans ses *Sirventes* et lui consacra un petit poëme plein de naïveté et de graces, intitulé : *La Caros*[illegible] Il suivit en 1204 son protecteur dans son expédition de la Terre-Sainte ; et celui-ci lui donna le gouvernement de Salonique qu'il venoit de prendre sur les Turcs. La pièce du poëte sur cette croi[illegible]

sade respire l'ardeur guerrière et l'enthousiasme du temps.

I. RAMBOUILLET, (Catherine de *Vivonne*, femme de *Charles* d'Angennes, marquis de) qu'elle avoit épousé en 1600, fut une dame aussi distinguée par son esprit que par ses vertus. Un grand nombre de gens de lettres fréquentoient son hôtel qui devint une petite académie. On y jugeoit la prose et les vers, et ce n'étoit pas toujours le goût qui présidoit à ces jugemens. Des écrivains subalternes protégés par Mad. de *Rambouillet*, ayant voulu être les émules de nos grands génies, cette rivalité ne contribua pas peu à décrier les décisions de ce tribunal, d'ailleurs respectable par les qualités personnelles de celle qui y présidoit. Elle mourut en 1665, laissant trois filles religieuses et une quatrième, *Julie-Lucie d'Angennes*, mariée au duc *de Montausier*, et qui fut dame d'honneur de la reine *Marie-Thérèse* et gouvernante du grand *Dauphin*. Elle mourut en 1671, à 64 ans, et eut la vertu et l'esprit de sa mère. Le marquis *de Rambouillet* étoit mort à Paris en 1652, chevalier des ordres du roi, conseiller d'état et maréchal de camp. Il avoit été envoyé l'an 1627 en ambassade à Turin, pour moyenner la paix entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie. *Voy.* Montausier.

RAMBOUILLET, *Voyez* Angennes, n.° I... *et* Sablière.

RAMBOUTS, *Voyez* Rombouts.

RAMBURES, (David, Sire de) chambellan du roi et grand maître des Arbalétriers de France en 1411, de l'illustre et ancienne maison de *Rambures* en Picardie, rendit des services signalés au roi *Jean*, à *Charles V* et à *Charles VI*. Il fut tué à la bataille d'Azincourt avec trois de ses fils, en 1415.

RAMEAU, (Jean-Philippe) naquit à Dijon le 25 septembre 1683. Après avoir appris les premiers élémens de la musique, il suivit les opéra ambulans de province. A l'âge de 17 ou 18 ans, il commença ses essais en musique; et comme ils étoient déjà au-dessus de la portée de son siècle, ils ne réussirent pas, quoique exécutés dans Avignon qui étoit alors en réputation à cet égard. Le dépit le fit sortir de cette ville; et après avoir parcouru une partie de l'Italie et de la France, il interrogea l'instrument le plus propre à lui rendre raison de ses idées sur la musique, le clavecin. L'étude qu'il fit de cet instrument le rendit habile dans son jeu et presque le rival du célèbre *Marchand*. Il s'arrêta quelque temps à Dijon sa patrie, et y toucha l'orgue de la Sainte-Chapelle. Il demeura beaucoup plus long-temps à Clermont, où on lui confia celui de la cathédrale. La réputation qu'il s'y étoit faite y entraîna *Marchand* qui voulut l'entendre. *Rameau*, dit ce célèbre musicien, *a plus de main que moi; mais j'ai plus de tête que lui.* Ce discours rapporté à *Rameau*, l'engagea à rendre la pareille à *Marchand*. Il fit le voyage de Paris dans cette vue, et n'eut pas de peine à reconnoître la supériorité de ce maître. Devenu son disciple, il apprit sous lui les

principes les plus lumineux de l'harmonie, et presque toute la magie de son art. Quelque temps après il concourut pour l'orgue de Saint-Paul, et fut vaincu par le fameux *d'Aquin*. Dès ce moment il abandonna un genre dans lequel il ne pouvoit pas primer, pour s'ouvrir une carrière nouvelle en musique. C'est à ses méditations que nous devons la *Démonstration du principe de l'Harmonie*, vol. in-4°: ouvrage qui porte sur un principe simple et unique, mais très-lumineux, la Basse fondamentale. Cette idée si naturelle, dont cet auteur a fait un grand usage dans son *Code de la Musique*, imprimé au Louvre, est la preuve du génie de *Rameau*, et lui mérite avec raison le titre de *Newton de l'harmonie*. Il a tellement facilité les règles de son art, que l'étude de la composition, qui étoit autrefois un travail de vingt années, est à présent celui de quelques mois. Les musiciens saisirent avidement la découverte de *Rameau*, en affectant cependant de la dédaigner. Les élèves se sont multipliés avec une rapidité étonnante, et la France s'est trouvée trop souvent inondée de mauvaise musique et de mauvais musiciens. Dès que sa théorie lui eut fait un nom, il voulut s'immortaliser encore par la pratique de ce même art, sur lequel il avoit répandu de si grandes lumières. C'étoit *Newton* faisant des télescopes. Par ses soins on vit au théâtre de l'Opéra un spectacle et même un orchestre nouveau. Son premier opéra fut *Hippolyte et Aricie*, qu'il donna en 1733. A la première représentation de cette pièce, le prince de *Conti* demanda à *Campra* ce qu'il en pensoit? Ce musicien répondit : *Monseigneur, il y a assez de musique dans cet opéra pour en faire dix.* Dans une autre occasion, le même musicien, charmé de ce genre nouveau de musique, s'étoit écrié : *Voici un homme qui nous éclipsera tous.* Les ennemis de *Rameau* furent forcés de convenir de sa supériorité. *Monteclair*, un des plus ardens antagonistes du nouveau musicien dont il décrioit la personne et les ouvrages, ne put s'empêcher, à la sortie d'une des représentations des *Indes Galantes*, d'aller lui témoigner le plaisir qu'il avoit éprouvé à un passage de cet opéra, qu'il lu[i] cita. *Rameau* qui le voyoit auss[i] mal-adroit dans ses louanges qu'i[l] l'avoit été dans ses critiques, lu[i] dit : *L'endroit que vous louez Monsieur, est cependant contr[e] les règles; car il y a trois quint[es] de suite :* ce qui, pour les com[-] positeurs bornés, est une fau[te] grave, que *Monteclair* avoit sou[-] vent reprochée à *Rameau*. Le p[u-] blic de Paris rendit un jour u[ne] justice éclatante à ses talens. C['é-] toit à une représentation de *Da[r-] danus*. On l'apperçut à l'amp[hi-] théâtre : on se retourna de [son] côté, et on battit des m[ains] pendant un quart-d'heure. A[près] l'opéra, les applaudissemen[ts le] suivirent jusques sur l'esca[lier]. Cet événement est d'autant [plus] remarquable, que *Rameau* [évi-] toit le plus qu'il pouvoit les [re-] gards du public. Lorsqu'il a[lloit] toit aux représentations d[e ses] opéra, il se plaçoit presque [tou-] jours dans une petite loge[, se] cachoit de son mieux, et [il] s'y tenoit couché. Il avoua u[n jour] à un de ses amis, « qu'il [fuyoit] les complimens, parce qu'il[s]

barrassoient et qu'il ne savoit qu'y répondre. » Il étoit moins embarrassé lorsqu'il essuyoit des critiques. Il lui échappa un jour devant quelques gens de lettres qui étoient chez lui, un anachronisme. Il s'apperçut qu'on sourioit. Il se lève avec fureur, va à son clavecin, où ses doigts errant au hasard trouvèrent des sons admirables. Alors se tournant vers ceux qui avoient souri: *Avouez*, leur dit-il, *Messieurs, qu'il est plus beau de trouver de tels accords, que de savoir précisément dans quelle année* Mérovée *ou* Mérovite *est mort. Vous savez, et je crée. Le génie, je crois, vaut bien l'érudition... Rameau* étoit compositeur de la musique du cabinet du roi, qui lui accorda des lettres de noblesse en 1764 : lettres qu'il ne fit point enregistrer par avarice. Il étoit désigné pour être décoré de l'ordre de Saint-Michel, lorsqu'il mourut le 12 septembre de la même année, à 79 ans. On prétend que tout ce que son curé put tirer de lui dans ses derniers momens, furent ces mots-ci : *Que diable venez-vous me chanter, M. le curé; vous avez la voix fausse.* Il fut inhumé le lendemain à Saint-Eustache, où est le tombeau du célèbre *Lulli*. L'académie royale de Musique lui fit faire un service, où les plus beaux morceaux de *Castor* et de *Dardanus* furent adaptés à la musique des prières chantées dans cette occasion. Ainsi les disciples de *Raphaël* firent placer le tableau de la *Transfiguration* vis-à-vis le cercueil de ce grand peintre, lorsqu'on célébroit sa pompe funèbre. *Rameau* étoit marié, et son union avec une épouse chérie le rendit heureux et contribua à la pureté de ses mœurs. *Rameau* étoit d'une taille fort au-dessus de la médiocre, mais d'une maigreur singulière. Les traits de son visage étoient grands, bien prononcés, et annonçoient la fermeté de son caractère. Ses yeux étinceloient du feu dont son ame étoit embrasée. Si ce feu paroissoit quelquefois assoupi, il se ranimoit à la plus légère occasion; et *Rameau* portoit dans la société le même enthousiasme qui lui faisoit enfanter tant de morceaux sublimes. Le grand *Corneille* étoit naturellement mélancolique; il avoit l'humeur brusque et quelquefois dure en apparence; il avoit l'ame fière et indépendante: nulle souplesse, nul manége. En substituant au nom de *Corneille* celui de *Rameau*, on aura le véritable portrait de ce célèbre musicien. A la répétition d'*Hippolyte* et d'*Aricie*, sa musique d'un caractère tout neuf, effraya les exécutans. L'auteur témoigna son mécontentement au directeur qui ce jour-là conduisoit l'orchestre. Ce dernier s'offensa de la semonce, et jeta sur le théâtre le bâton de mesure. Ce bâton vint frapper les jambes de *Rameau*, qui le repoussant du pied jusqu'à l'endroit où étoit le directeur, lui dit fièrement : *Apprenez, Monsieur, que je suis ici l'architecte, et que vous n'êtes que le maçon.* Comme *Corneille* il auroit cru s'avilir en sollicitant des graces; et quoiqu'on l'accusât d'aimer l'argent, cette passion ne put jamais l'engager à plier, pour quelque motif que ce fût. Il n'imposa silence à ses ennemis et à ses rivaux, que par ses talens. On prétendit d'abord *que sa musique étoit inexécutable*; il s'obstina, et le succès prouva

que son obstination étoit raisonnable. Alors on se retrancha à dire *que ses ouvrages n'étoient merveilleux que par la difficulté ;* mais le sentiment et l'expérience disent qu'ils le sont en effet par les grandes beautés qu'ils renferment ; beautés d'autant plus réelles, qu'elles sont indépendantes de l'illusion des décorations et de la poésie. Il a consigné ses principes dans deux ouvrages savans, mais un peu obscurs. L'un est intitulé : *Démonstration du principe de l'Harmonie*, in-4° ; l'autre, *Code de Musique*, 1760, 2 vol. in-4.° Les ouvrages théoriques de *Rameau* ont cela de singulier, qu'ils ont fait une grande fortune sans presque avoir été lus ; et ils le seront bien moins, depuis que *d'Alembert* a pris la peine de faire dans un petit vol. in-8°, le sommaire de toute la doctrine de l'auteur. *Quinault* avoit dit, *qu'il falloit que le poëte fût le très-humble serviteur du musicien.* — *Qu'on me donne la Gazette d'Hollande*, dit Rameau, *et je la mettrai en musique.* Il disoit vrai, s'il en faut juger par certains mauvais poëmes qu'il a mis au théâtre de l'opéra, et qui ont eu le plus grand succès. Quoiqu'il ait couru la même carrière que *Lulli*, il y a beaucoup de différence entr'eux. Ils se ressemblent seulement en ce qu'ils sont tous deux créateurs d'un spectacle nouveau. Les opéra de *Rameau* diffèrent autant de ceux de *Lulli*, que celui-ci diffère de *Perrin*. *Lulli* plus simple parle au cœur, a dit un homme d'esprit ; *Rameau* peint à l'esprit et à l'oreille, et quand il veut attendrir, il parle au cœur comme lui. L'un est plus populaire, plus uniforme ; l'autre plus savant, plus harmonieux et plus mâle. *Lulli*, quoique en général plus efféminé, a quelquefois été grand ; et *Rameau*, quoique en général sublime, majestueux et terrible, a sacrifié aux graces et à la volupté. A ce jugement sur *Rameau*, nous joindrons celui qu'en a porté le célèbre auteur du *Devin du Village*. « Ses opéra, dit-il, ont les premiers élevé le théâtre de l'opéra au-dessus des tréteaux du Pont-Neuf. Il a franchi hardiment le petit cercle de très-petite musique, autour duquel nos petits musiciens tournoient sans cesse depuis la mort du grand *Lulli :* de sorte que quand on seroit assez injuste pour refuser des talens supérieurs à M. *Rameau*, on ne pourroit au moins disconvenir qu'il ne leur ait en quelque sorte ouvert la carrière, et qu'il n'ait mis les musiciens qui viendront après lui à portée de déployer impunément les leurs : ce qui assurément n'étoit pas une entreprise aisée. Il a senti les épines ; ses successeurs cueilleront les roses. On l'accuse assez légèrement ce me semble, de n'avoir travaillé que sur de mauvaises paroles. D'ailleurs, pour que ce reproche eût le sens commun, il faudroit montrer qu'il a été à portée d'en choisir de bonnes. Aimeroit-on mieux qu'il n'eût rien fait du tout ? Un reproche plus juste est de n'avoir pas toujours entendu celles dont il se chargeoit ; d'avoir souvent mal saisi les idées du poëte, ou de n'en avoir pas substitué de plus convenables, et d'avoir fait beaucoup de contre-sens. Ce n'est pas sa faute s'il a travaillé sur de mauvaises paroles ; mais on peut douter s'il en eût fait valoir de meilleures. Il est certainement,

du côté de l'esprit et de l'intelligence fort au-dessous de *Lulli*, quoiqu'il lui soit presque toujours supérieur du côté de l'expression. *Rameau* n'eût pas plus fait le monologue de *Roland*, que *Lulli* celui de *Dardanus*. Il faut reconnoître dans M. *Rameau* un très-grand talent, beaucoup de feu, une tête bien sonnante, une grande connoissance des renversemens harmoniques et de toutes les choses d'effet; beaucoup d'art pour s'approprier, dénaturer, orner, embellir les idées d'autrui et retourner les siennes; assez peu de facilité pour en inventer de nouvelles : plus d'habileté que de fécondité : plus de savoir que de génie, ou du moins un génie étouffé par trop de savoir; mais toujours de la force et de l'élégance, et très-souvent du beau chant. Son récitatif est moins naturel, mais beaucoup plus varié que celui de *Lulli;* admirable dans un petit nombre de scènes, mauvais presque par-tout ailleurs : ce qui est peut-être autant la faute du genre que la sienne; car c'est souvent pour avoir trop voulu s'asservir à la déclamation, qu'il a rendu son chant bareque et ses transitions dures. S'il eût eu la force d'imaginer le vrai récitatif, et de le faire passer chez cette troupe moutonnière, je crois qu'il y eût pu exceller. Il est le premier qui ait fait des symphonies et des accompaguemens travaillés.... Personne n'a mieux saisi que lui l'esprit des détails; personne n'a mieux su l'art des contrastes; mais en même temps personne n'a moins su donner à ses opéra cette unité si savante et si desirée, et il est peut-être le seul au monde qui n'ait pu venir à bout de faire un bon ouvrage de plusieurs beaux morceaux fort bien arrangés. » Ce jugement est sévère, et nous ne le rapportons point comme une décision irréfragable, mais seulement comme le sentiment d'un grand musicien, dont les opinions ne furent pas toujours favorables à ses rivaux et à ses contemporains. Outre plusieurs recueils de pièces de clavecin, admirées pour l'harmonie, on doit à *Rameau* plusieurs opéra. Celui de *Castor et Pollux* passe avec raison pour son chef-d'œuvre. Les chœurs sont de la plus grande beauté, surtout celui des funérailles de *Castor* et celui des enfers, au quatrième acte. Les autres opéra de ce musicien célèbre sont : *Hippolyte et Aricie*, les *Indes Galantes*, les *Fêtes d'Hébé*, *Dardanus*, *Platée*, les *Fêtes de Polymnie*, le *Temple de la Gloire*, les *Fêtes de l'Hymen*, *Zaïs*, *Pigmalion*, *Naïs*, *Zoroastre*, la *Guirlande*, *Acanthe et Céphise*, *Daphnis et Eglé*, *Lysis et Délie*, les *Sybarites*, la *Naissance d'Osiris*, *Anacréon*, les *Surprises de l'Amour*, et les *Paladins*.

RAMELLI, (Augustin) ingénieur et machiniste Italien, allia l'étude des beaux arts avec le bruit des armes. Il vint en France, et fut pensionné par *Henri Trois*. On admire quelques-unes de ses machines, et on s'en est servi quelquefois avec utilité. Le recueil où il les a rassemblées fut imprimé à Paris, en italien et en françois, in-folio, 1588, sous ce titre : *Le diverse ed artificiose Machine del Augustino Ramelli*. Plusieurs croient que tout n'est pas de lui, et qu'il a profité des inventions des autres. Quoi qu'il en soit, les curieux des inventions

de mécaniques recherchent beaucoup cet ouvrage rare et curieux, et enrichi de 195 figures. L'auteur avoit 57 ans lorsque son livre parut.

RAMESSÈS, roi de la Basse-Égypte, quand *Jacob* y alla avec sa famille, l'an 1706 avant J. C. On trouve dans les anciens auteurs, plusieurs autres rois d'Égypte nommés *Ramessès*. On croit que c'est l'un de ces princes qui fit élever à Thèbes en Égypte, dans le temple du Soleil, un magnifique obélisque de 132 pieds de haut, que l'empereur *Constantin* fit transporter à Alexandrie en 334, et que *Constance* son fils fit élever à Rome 18 ans après. Les Goths saccagèrent cette ville l'an 409; ils renversèrent cet obélisque, qui fut rompu en trois morceaux, et demeura enfoncé sous terre jusqu'au temps de *Sixte V*: ce pape fit dresser ce bel ouvrage dans la place de Saint-Jean de Latran. Il est chargé de quantité d'hiéroglyphes. Cette manière d'écrire étoit propre aux Égyptiens qui figuroient par exemple la vigilance par l'œil, l'imprudence par la mouche, l'instabilité et l'éclat des richesses par la queue du paon, la prudence par le serpent, la promptitude par l'épervier, etc.

RAMPALE, (N.) a donné au théâtre en 1630, *Bélinde*, tragi-comédie; et *Dorothée*. Elles ne s'élèvent pas même à la médiocrité.

RAMPEN, (Henri) docteur en théologie, né à Hui petite ville du pays de Liége, vers 1572, enseigna le grec et la philosophie à Louvain, et y donna pendant plusieurs années des leçons de l'Écriture-Sainte. Il fut président du collége Sainte-Anne et du grand collége. Il termina sa vie qui avoit toujours été édifiante, le 4 mars 1641. Nous avons de lui un *Commentaire sur les quatre Évangiles*, qui contient d'excellentes remarques, Louvain, 1631, 1733, 1734.... 3 vol. in-4.°

I. RAMSAY, (Charles-Louis) gentilhomme Écossois. Il est auteur d'un ouvrage latin intitulé: *Tachygraphia* ou l'*Art d'écrire aussi vite qu'on parle*, dédié à *Louis XIV*. Il a été traduit en françois et publié dans ces deux langues à Paris en 1681, in-12. L'auteur substitue aux lettres romaines des traits plus simples, représentés en six tables. La première contient les 22 lettres; la seconde 205 consonnantes doubles et triples; la troisième est une manière de suppléer aux voyelles par la position des traits; la quatrième et la cinquième abrégent les diphthongues et les triphthongues; la dernière donne l'exemple des mots écrits suivant les principes de l'auteur. Il eût pu mettre pour épigraphe à son ouvrage, ce distique si connu de *Martial*:

Currant verba licèt, manus est velocior illis;
Vix dum lingua suum, dextra peregit opus. Voy. I. Tiro.

II. RAMSAY, (André-Michel de) chevalier-baronnet en Ecosse, et chevalier de Saint-Lazare en France, docteur de l'université d'Oxford, naquit à Daire en Ecosse en 1686, d'une branche cadette de l'ancienne maison de *Ramsay*. Il eut dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour les sciences, sur-tout

pour les mathématiques et pour la théologie. Il apperçut bientôt la fausseté de la religion Anglicane. Après avoir long-temps flotté sur la vaste mer des opinions philosophiques, il consulta les théologiens d'Angleterre et de Hollande, et ne fut pas moins embarrassé. Il ne trouva la vérité que dans les lumières de l'illustre *Fénélon* archevêque de Cambrai, qui le fixa dans la religion Catholique en 1709. Ce grand maître eut jusqu'à sa mort une estime aussi tendre que sincère pour son disciple. *Ramsay* ne tarda pas à se faire connoître en France et dans les pays étrangers, par des ouvrages qui, sans être d'une grande étendue, annonçoient d'heureuses dispositions. Le roi d'Angleterre *Jacques III* l'appela à Rome en 1724, pour lui confier une partie de l'éducation des princes ses enfans; mais des brouilleries de cour l'obligèrent de revenir en France. On lui confia l'éducation du duc *de Château-Thierry*, et ensuite celle du prince *de Turenne*. Il s'en acquitta avec succès, et mourut à Saint-Germain-en-Laie le 6 mai 1743, à 57 ans. *Ramsay* étoit un homme estimable, mais il prêtoit beaucoup à la plaisanterie par ses airs empesés, par son affectation à faire parade de science et d'esprit dans la société, par les fadeurs dont il accabloit les femmes; en un mot c'étoit un pédant Hibernois, et non un de nos littérateurs à la mode. Ses ouvrages sont: I. *L'Histoire de la Vie et des Ouvrages de M.* de Fénélon *archevêque de Cambrai*, in-12. Elle fait aimer ce digne évêque; mais elle n'est pas toujours impartiale. II. *Essai sur le Gouvernement civil*, in-12. III. Le *Psychomètre*, ou *Réflexions* sur les différens caractères de l'esprit, par un Milord. IV. Les *Voyages de Cyrus*, 1730, in-4°, et 2 vol. in-12: écrits avec assez d'élégance, mais trop chargés d'érudition et de réflexions. L'auteur y a copié *Bossuet*, *Fénélon* et d'autres écrivains, sans les citer. V. *Plan d'Education*, par l'auteur des Voyages de *Cyrus*, en anglois. VI. Plusieurs petites *Pièces de Poésie* en anglois. VII. *L'Histoire du Maréchal de Turenne*, Paris 1735, deux vol. in-4°, et Hollande 4 vol. in-12. Il y a de l'ordre, de la précision, de l'élégance dans cet ouvrage; on y voit des portraits bien dessinés et des parallèles ingénieux. Mais ses réflexions ont un air affecté et sont assez mal enchâssées. La vie civile du héros y paroît moins que sa vie guerrière; et c'est un défaut dans l'Histoire d'un homme, qui étoit aussi connu par les vertus sociales que par les qualités militaires. VIII. Un ouvrage posthume, imprimé en anglois à Glasgow, sous ce titre: *Principes Philosophiques de la Religion naturelle et révélée, développés et expliqués dans l'ordre géométrique*, 1749, 2 vol. in-12. On trouve dans cet ouvrage des opinions pour le moins très-singulières, telles que la métempsycose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, etc. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que *Ramsay* prétend qu'en tout cela il est parfaitement d'accord avec la croyance de *Fénélon*, et même *avec les décisions de l'Eglise*. Cette prétention a fait penser que cet ouvrage avoit été faus-

sement attribué à *Ramsay*, ou du moins qu'il avoit été altéré par les éditeurs. IX. Un *Discours* sur le poëme épique, dans lequel l'auteur adopte le système de *la Mothe* sur la versification. On le trouve à la tête du *Télémaque*. L'auteur pensoit qu'on pouvoit faire des poëmes en prose. « J'aimerois autant, disoit *Voltaire*, qu'on me proposât un concert sans instrumens. »

III. RAMSAY, (Alain) né en 1696 à Peebles en Ecosse, mort en 1763; commença sa carrière par être garçon barbier. La vivacité de ses saillies lui fit conseiller de s'attacher à l'art dramatique, et il y réussit. Sa meilleure pièce est la Pastorale du *Gentil Berger*. On lui doit encore un recueil de *Poésies fugitives* agréables et spirituelles. — Il y a eu du même nom un peintre de portraits, mort à Douvres en 1784, à 71 ans, qui joignoit au mérite de la peinture celui de raisonner et d'écrire sur la politique.

RAMUS ou LA RAMÉE, (Pierre) naquit à Cuth village de Vermandois, vers 1502. Ses ancêtres étoient nobles; mais les malheurs de la guerre réduisirent son aïeul à faire et à vendre du charbon pour subsister. Dans son enfance, *Ramus* fut attaqué deux fois de la peste. A l'âge de huit ans il vint à Paris d'où la misère le chassa. Il y revint une seconde fois, et ce second voyage ne fut pas plus heureux. Enfin dans le troisième il fut reçu domestique dans le collége de Navarre. Il employoit le jour aux devoirs de son état, et la nuit à l'étude. Il acquit assez de connoissances pour aspirer au degré de maître-ès-arts. Il prit pour sujet de sa thèse que *tout ce qu'*Aristote *avoit enseigné, n'étoit que faussetés et chimères*. On fut révolté de cette proposition : mais on fut charmé de la force avec laquelle il réfuta ses adversaires. *Ramus* ayant ensuite obtenu une bourse dans le collége de Presle, et pouvant se livrer à l'étude avec plus de liberté, entreprit un examen détaillé de la philosophie du chef des Péripatéticiens. Il commença par la logique. Les remarques qu'il fit sur cet ouvrage forment un volume, auquel il jugea à propos de joindre des institutions de logique. Ces deux productions parurent en 1543; l'une sous le titre d'*Animadversiones in Dialecticam Aristotelis, Libri XX*, in-8°; l'autre sous celui d'*Institutiones dialecticæ, Libri III*, in-8.° Dès que ces deux ouvrages eurent été répandus dans l'université de Paris, ils causèrent une espèce de sédition. On vit paroître plusieurs défenseurs du philosophe Grec, entr'autres un Portugais nommé *Antoine de Govea*, Péripatéticien fameux, armé, dit le P. *Berthier*, de toutes pièces pour la défense d'*Aristote*. Bientôt *Ramus* entra en lice avec lui, et la querelle sortant de l'enceinte des écoles fut portée au parlement. L'affaire passa ensuite jusqu'à *François premier*, qui croyant les lettres intéressées dans ce démêlé nomma des arbitres pour le juger. Ceux de *Govea* furent *Pierre Danès* et *François de Vicomercat*. *Ramus* prit pour les siens *Jean Quentin* docteur en droit, et *Jean de Beaumont* docteur en médecine. Le roi y ajouta *Jean de Salignac* docteur en théologie, qui faisoit à peu près la

fonction de médiateur et de président. Les premières actions qui occupèrent ce tribunal furent des disputes réglées. Malheureusement *Ramus* avoit contre lui trois juges : les deux arbitres de son adversaire et le commissaire nommé par le roi. Ses raisons ne parurent pas triomphantes. Ses deux défenseurs se retirèrent. Le censeur d'*Aristote* succomba. Il fut déclaré que, *téméreirement* et *insolemment* il s'étoit élevé contre la logique du philosophe Grec ; qu'il avoit témoigné dans la dispute beaucoup d'ignorance et de mauvaise foi ; que ses *Animadversions* et ses *Institutions* étoient remplies de faussetés, de médisances, de bouffonneries, et que comme telles on devoit les supprimer. Cette sentence arbitrale eut la sanction du roi, qui proscrivit les deux ouvrages de *Ramus*, et lui défendit d'enseigner la philosophie jusqu'à nouvel ordre. L'arrêt, donné le 30 mai 1543 fut confirmé le 19 mars 1544. Le philosophe condamné par la cour, fut en même temps bafoné par le public, joué sur les théâtres, et il souffrit tout sans murmurer. Cependant *Ramus* profita l'année d'après, 1545, de l'occasion de la peste qui ravageoit Paris pour recommencer ses leçons. Les colléges étoient fermés ; les écoliers allèrent l'entendre par désœuvrement. La faculté de théologie présenta requête au parlement pour l'exclure du collége de Presle ; mais le parlement le maintint dans son emploi. Les chaires d'éloquence et de philosophie ayant vaqué au collége Royal, *Ramus* les obtint en 1551 par la protection du cardinal *de Lorraine*. Il professa tranquillement dans cette nouvelle place, réforma ce qu'il trouva de défectueux dans *Aristote*, corrigea *Euclide*, et composa une *Grammaire* pour les langues latine et françoise. On prononçoit alors en latin le *Q* comme le *K*, de façon qu'on disoit *Kiskis*, *Kankan*, pour *Quisquis*, *Quanquam* ; il eut bien des obstacles à surmonter pour réformer cette prononciation. « La lettre *Q*, disoit un mauvais plaisant à ce sujet, fait plus de *Kankan* que toutes les autres lettres ensemble. » *Ramus* réforma beaucoup d'autres abus, fit diminuer les frais des études et des grades, fixa les honoraires des professeurs et leur nombre, et fit établir dans les facultés de théologie et de médecine des leçons ordinaires faites par les docteurs. Il proposa, mais en vain, de bannir des écoles tout ce qui étoit dispute et argumentation en théologie et en philosophie. Enfin il se rendit si agréable à l'université, que ce corps le choisit plusieurs fois pour le députer au roi. *Ramus*, naturellement entraîné vers les nouveautés, avoit embrassé le Calvinisme. Après l'enregistrement de l'édit qui permettoit le libre exercice de cette religion, il brisa les images du collége de Presle, disant qu'*il n'avoit pas besoin d'auditeurs sourds et muets*. Il déclama contre le discours de l'université opposante à l'enregistrement de l'édit, et désavoua le recteur. Ces éclats, qui montroient en lui un homme plus impétueux que prudent, lui firent tort. La guerre civile l'obligea de quitter Paris, l'université le destitua et déclara sa place vacante. Le roi lui donna un asile à Fontainebleau : tandis qu'il s'y appliquoit à la géométrie

et à l'astronomie, ses ennemis pilloient sa bibliothèque à Paris et dévastoient son collége. Ils le poursuivirent dans son asile; il fut forcé de se sauver, et ne fut rétabli dans sa charge de principal du collége de Presle et dans sa chaire qu'après la mort du duc *de Guise* en 1563. Ayant passé avec d'autres professeurs à l'armée du prince *de Condé*, il fut interdit de ses fonctions par le parlement. Il étoit si éloquent, que les Reistres du prince et ceux de l'amiral *de Coligni* refusant d'obéir faute de payement, *Ramus* les harangua et les remit sous l'obéissance. Rétabli dans ses emplois à la paix, il fonda une chaire de mathématiques qu'il dota du fruit de ses épargnes. Il s'absenta pendant quelque temps pour aller visiter les universités d'Allemagne, et ses honoraires lui furent continués. Il fut bien reçu par-tout, et plusieurs puissances cherchèrent à se l'attacher. Il avoit demandé la chaire de théologie de Genève; *Théodore de Bèze* écrivit contre lui, et l'empêcha de l'obtenir: *Ramus*, dit-on, avoit projeté une réforme dans le Calvinisme. De retour à Paris en 1571, il refusa d'aller en Pologne pour prévenir les Polonois par son éloquence en faveur du duc *d'Anjou*, qui fut élu l'année suivante: il répondit aux offres qu'on lui faisoit, que *l'éloquence ne devoit pas être mercenaire*. Comme *Ramus* suivoit publiquement les opinions du protestantisme, il fut compris dans le massacre de la *Saint-Barthélemi* en 1572. Il étoit au collége de Presle; dès la première émotion il fut se cacher dans une cave où il demeura deux jours. *Charpentier*, un de ses ennemis, l'y découvrit et l'en fit arracher. *Ramus* lui demande la vie, *Charpentier* consent à la lui vendre, et après avoir exigé tout son argent, il le livre aux assassins qui étoient à ses gages. Il fut égorgé et jeté par les fenêtres. Les écoliers, excités par les professeurs jaloux, charmés de sa mort, répandirent ses entrailles dans les rues, traînèrent son cadavre jusqu'à la place Maubert en le frappant de verges, et le jetèrent dans la rivière. Ses disciples le retirèrent et l'exposèrent dans un petit bateau où tout Paris le vint voir. Il étoit âgé de 69 ans, qu'il passa dans le plus austère célibat. Il n'eut jamais d'autre lit que la paille, et ne but de vin que dans sa vieillesse par ordre des médecins. Un excès qu'il avoit fait de cette boisson dans sa jeunesse lui en donna une aversion extraordinaire pour le reste de sa vie. Il distribuoit ses revenus à ceux de ses écoliers qui en avoient besoin. On a de lui: I. Deux livres d'*Arithmétique* et 27 de *Géométrie*, fort au-dessous de sa réputation. II. Un traité *De militiâ Cæsaris*, 1559, in-8.º III. Un autre *De moribus veterum Gallorum*, 1559 et 1562, in-8.º IV. *Grammaire Grecque*, 1560, in-8.º V. *Grammaire Latine*, 1559 et 1564, in-8.º VI. *Grammaire Françoise*, 1571, in-8º, et un grand nombre d'autres ouvrages. *Ramus* en expliquant dans ses leçons *Cicéron* et *Virgile*, n'en lisoit jamais qu'une page, pour faire durer plus longtemps, disoit-il, le plaisir de ses auditeurs; il en obtint le surnom de *Paginarius*. C'est à lui qu'on doit la distinction du *J* et du *V* consonnes, de l'*I* et l'*U* voyelles. On appelle de son nom les deux

premières lettres, consonnes *Ramistes*. Un libraire nommé *Gilles Beys*, employa le premier cette distinction dans le Commentaire de *Mignault* sur les Epîtres d'*Horace*, publié à Paris en 1484. *Voyez* Ossat (d').

RAMUSIO *ou* RANNUSIO, (Jean-Baptiste) secrétaire du conseil des *Dix* de la république de Venise sa patrie, mort à Padoue en 1557, à 72 ans, est auteur : I. D'un Traité *De Nili incremento*. II. D'un recueil de *Voyages maritimes* en trois vol. in-folio, enrichis de préfaces, de dissertations et de notes. Cette collection est en italien. Pour l'avoir complète, il faut que le 1er vol. soit de 1574, le 2e de 1555, et le 3e de 1554, à Venise. *Ramusio* servit sa république avec antant de zèle que d'intelligence pendant 43 ans.

RANACAIRE, *Voy.* I. Clovis vers le milieu.

RANC, (Jean) peintre, né à Montpellier en 1674, mort à Madrid en 1735, à 61 ans, étoit élève de *Rigaud* dont il avoit épousé la nièce. Ce peintre se fit une grande réputation par son talent pour le portrait. Il fut reçu à l'académie de peinture en 1703, et nommé en 1724 premier peintre du roi d'Espagne. *La Mothe* a fait usage dans ses *Fables* d'une aventure assez singulière de ce peintre. *Ranc* avoit fait le portrait d'une personne que ses amis peu connoisseurs trouvèrent manquer de ressemblance. Le peintre piqué de leurs mauvaises critiques, prépare une toile, y fait un trou, et prie celui qu'il avoit peint d'y placer sa tête. Les censeurs en arrivant ne manquèrent pas de blâmer le tableau. *Vous vous trompez, Messieurs*, leur répondit alors la tête; *car c'est moi-même!*... *Voy.* Rans.

RANCÉ, (Dom Armand-Jean le Bouthillier de) né à Paris le 9 janvier 1626, étoit neveu de *Claude le Bouthillier de Chavigni* secrétaire d'état et surintendant des finances. Il fit paroître dès son enfance de si heureuses dispositions pour les belles-lettres, que dès l'âge de douze à treize ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des Poésies d'*Anacréon*, en grec; avec des notes, 1639, in-8.o Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, et obtint plusieurs abbayes. Des belles-lettres il passa à la théologie, et prit ses degrés en Sorbonne avec la plus grande distinction. Il fut reçu docteur en 1654. Le cours de ses études fini, il entra dans le monde, et s'y livra à toutes ses passions, et sur-tout à celle de l'amour. On veut même qu'elle ait occasionné sa conversion. On dit que l'abbé *de Rancé*, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse dont il ignoroit la mort, monta par un escalier dérobé, et qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat : on l'avoit séparée du corps, parce que le cercueil de plomb qu'on avoit fait faire, étoit trop petit. *Voyez* les *Véritables motifs de la conversion de l'abbé* de Rancé, *par* Daniel *de* la Roque, Cologne, 1685, in-12. D'autres prétendent, que son aversion pour le monde fut causée par la mort ou par les disgraces de quelques-uns de ses amis, ou par le bonheur d'être sorti sans aucun mal

de plusieurs grands périls : les balles d'un fusil qui devoient naturellement le percer, ayant donné dans le fer de sa gibecière : il y a apparence que tous ces motifs réunis, contribuèrent à son changement de vie. Du moment qu'il le projeta, il ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Veret auprès de Tours, il consulta les évêques d'Aleth, de Pamiers et de Cominges. Leurs avis furent différens ; celui du dernier fut d'embrasser l'état monastique. Le cloître ne lui plaisoit point alors : mais, après de mûres réflexions, il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Veret 300 mille livres, pour les donner à l'Hôtel-Dieu de Paris ; et ne conserva de tous ses bénéfices que le prieuré de Boulogne de l'ordre de Grammont ; et son abbaye de la Trappe, de l'ordre de Cîteaux. Les religieux de ce monastère y vivoient dans le dérèglement. L'abbé *de Rancé*, tout rempli de ses projets de retraite, demande au roi et obtient un brevet pour pouvoir y établir la réforme. Il prend ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, est admis au noviciat en 1663, et fait profession l'année d'après, âgé de 38 ans. La cour de Rome lui ayant accordé des expéditions pour rétablir l'austérité dans son abbaye, il exhorta si vivement ses religieux, que la plupart embrassèrent la nouvelle règle. L'abbé *de Rancé* eût voulu faire dans tous les monastères de l'ordre de Cîteaux ce qu'il avoit fait dans le sien ; mais ses soins furent inutiles. N'ayant pu étendre la réforme, il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastère reprit en effet une nouvelle vie. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière et aux austérités les plus effrayantes, les religieux y retracèrent l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. Ce monastère fit sentir non-seulement aux cœurs les plus tièdes, jusqu'à quel point une foi vive et ardente peut nous rendre chères les privations les plus rigoureuses ; « mais il offrit au simple philosophe, dit d'*Alembert,* une matière intéressante de réflexions profondes sur le néant de l'ambition et de la gloire, les consolations de la retraite, et le bonheur de l'obscurité. » Le réformateur des religieux de la Trappe, voulant les détacher entièrement des choses terrestres, les priva des amusemens les plus permis. L'étude leur fut interdite ; la lecture de l'Écriture-Sainte et de quelques Traités de morale, voilà toute la science qu'il disoit leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la sainteté et des devoirs de l'état Monastique :* ouvrage qui causa une dispute entre l'austère réformateur, et le doux et savant MABILLON. Cette guerre ayant été calmée, il fallut qu'il en soutînt une autre avec les partisans d'*Arnauld.* Il écrivit sur la mort de cet homme illustre, une Lettre à l'abbé *Nicaise*, dans laquelle il se permettoit des réflexions qui déplurent. *Enfin*, disoit-il, *voilà* M. Arnauld *mort ; après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Quoi qu'on dise, voilà bien des questions finies.* La liberté qu'il se donna de recevoir des religieux des autres ordres presque toujours malgré leurs

supérieurs, lui fit un grand nombre d'ennemis, d'autant plus qu'il avoit peint avec des traits fort vifs la corruption des autres cloîtres et la perfection du sien. L'abbé de la Trappe, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye. Le roi lui laissa le choix du sujet, et il nomma Dom *Zozime*, qui mourut peu de temps après. Dom *Gervaise* qui lui succéda, mit le trouble dans la maison de la Trappe. Il inspiroit aux religieux un nouvel esprit, opposé à celui de l'ancien abbé, qui ayant trouvé le moyen d'obtenir sa démission, la fit remettre entre les mains du roi. Le nouvel abbé, surpris et irrité, courut à la cour, noircit l'abbé *de Rancé;* mais malgré ses manœuvres, Dom *Jacques de la Cour* obtint sa place. La paix ayant été rendue à la Trappe, le pieux réformateur mourut tranquille, le 26 octobre 1700, à 74 ans. Il expira couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Sées et de toute sa communauté. Lorsqu'il fut près de rendre les derniers soupirs, on lui présenta un crucifix, qu'il embrassa avec tous les sentimens de la piété la plus tendre. Il baisa l'image du Christ et la tête de mort placée au pied de la croix. En remettant ce signe respectable entre les mains d'un religieux, il remarqua qu'il baisoit l'image du crucifix sans baiser la tête de mort; il lui dit avec vivacité : *Pourquoi ne baisez-vous pas cette tête? Baisez, mon Père, baisez sans peine l'image de la mort, dont vous ne devez pas craindre la réalité.* Ce religieux regarda cet ordre comme un avertissement de sa mort prochaine. En effet, il mourut peu de temps après. L'abbé *de Rancé* possédoit de grandes qualités, un zèle ardent, une piété éclairée, une facilité extrême à s'énoncer et à écrire. Son style est noble, pur, élégant; mais il n'est pas assez précis. Il ne prend que la fleur des sujets, et il est beaucoup moins profond que *Nicole* et *Bourdaloue.* L'ambition avoit été sa grande passion avant son changement de vie : il tourna ce feu qui le dévoroit, du côté de Dieu; mais il ne put pas se détacher entièrement de ses anciens amis. Il dirigeoit un grand nombre de personnes de qualité, et les lettres qu'il écrivoit continuellement en réponse aux leurs, occupèrent une partie de sa vie. On a dit « qu'il s'étoit dispensé, comme législateur, de la loi qui force ceux qui vivent dans le tombeau de la Trappe, d'ignorer ce qui se passe sur la terre »; mais on peut dire pour l'excuser, que sa place l'obligeoit à ces relations, et qu'il s'en servit souvent pour ramener les personnes du monde dans la voie du salut. On ne peut cependant s'empêcher de reconnoître dans ses démarches les plus louables un air d'ostentation que la piété modeste évite ordinairement avec soin. Ses amis et lui voulant trop occuper le public de la Trappe, firent graver tout ce qui concernoit les bâtimens, les travaux, les exercices de ce monastère. On peignit, on grava l'abbé, et l'on frappa des médailles en son honneur. On a de lui : I. Une *Traduction* françoise des Œuvres de *St. Dorothée*, 1686, in-8.° II. *Explication sur la Règle de St-Benoît*, in-12. III. *Abrégé des obligations des*

Chrétiens. IV. *Réflexions morales sur les quatre Evangiles*; 4 vol. in-12; et des *Conférences* sur le même sujet, aussi en quatre vol. V. *Instructions et Maximes*, in-12. VI. *Conduite Chrétienne*, composée pour Mad. *de Guise*, in-12. VII. Un grand nombre de *Lettres Spirituelles*, en 2 vol. in-12. Elles ne renferment pas à beaucoup près toutes celles qu'il a écrites. Il étoit en relation avec un grand nombre d'écrivains, « et il ne manquoit pas, dit d'*Avrigni*, de les payer d'un compliment fort gracieux, lorsqu'ils lui envoyoient leurs ouvrages. » VIII. Plusieurs *Ecrits* au sujet des études monastiques. IX. *Relations de la vie et de la mort de quelques Religieux de la Trappe*, en 4 vol. in-12, auxquelles on en a ensuite ajouté deux. X. *Les Constitutions et les Réglemens de l'Abbaye de la Trappe*, 1701, 2 vol. in-12. XI. *De la sainteté des devoirs de l'état Monastique*, 1683, 2 vol. in-4°; avec des *Eclaircissemens* sur ce livre, 1685, in-4°... *Voyez* les VIES de l'abbé *de Rancé*, composées par *Maupeou*, par *Marsollier*, et par Dom *le Nain*. Consultez aussi l'*Apologie de Rancé* par Dom *Gervaise*, contre ce qu'en dit Dom *Vincent Thuillier*, dans son *Histoire* de la contestation excitée au sujet des Études monastiques, au tome premier des Œuvres posthumes de *Thierri Ruinart* et *Jean Mabillon*. Il y a quelques bonnes réflexions dans cette Apologie, mais trop de hauteur et de vivacité. *Voyez* III. NEVERS.

I. RANCHIN, (Étienne) né vers 1500, mort en 1583 à 83 ans, à Montpellier où il professoit le droit, se fit un nom parmi les jurisconsultes de son temps, par ses ouvrages sur la jurisprudence; le principal est *Miscellanea decisionum Juris*: traduit en françois, à Genève, 1709, in-folio.

II. RANCHIN, (Guillaume) parent du précédent, étoit avocat du roi à la cour des aides de Toulouse. On a de lui: *Révision du Concile de Trente*, in-8.° Ce livre, imprimé en 1600, a fait jeter des soupçons sur sa catholicité; plusieurs ont même assuré que *Ranchin* étoit réellement Protestant. Il est certain que l'auteur a été trop loin, et que dans les nullités qu'il trouve dans ce concile œcuménique, il a emprunté le langage des novateurs de ce temps-là. Ce qu'il dit au sujet des griefs que la France avoit contre cette célèbre assemblée, a paru moins fort et plus raisonnable à plusieurs théologiens François.

III. RANCHIN, (Henri de) conseiller à la cour des comptes de Montpellier, de la même famille que les précédens, est auteur d'une assez mauvaise *Traduction des Pseaumes* en vers françois, 1697, in-12. — Un autre RANCHIN conseiller à la chambre de l'édit et originaire de Montpellier, est connu par quelques *Poésies* écrites d'un style foible, mais facile. Ce triolet si répandu:

> Le premier jour du mois de mai
> Fut le plus beau jour de ma vie...

est de lui. On lui attribue encore ces jolies Stances d'un *Père à son fils*, où néanmoins l'antithèse domine

domine trop, peut-être par la faute du sujet :

> Phyllis, mes beaux jours sont passés,
> Et mon fils n'est qu'à son aurore, *etc.*

RANCONET, (Aimar de) né à Périgueux et fils d'un avocat qui s'étoit distingué à Bordeaux, se rendit lui-même très-habile dans le droit Romain, dans la vraie philosophie, dans les mathématiques et dans les antiquités. Il devint conseiller au parlement de Bordeaux, et ensuite président à celui de Paris, où il s'acquit la plus haute réputation par sa science et par sa capacité dans les affaires. *Cujas* lui dédia l'un de ses ouvrages. Le président *de Ranconet* écrivoit bien en grec et en latin ; et si l'on en croit *Pithou*, ce fut lui qui composa le *Dictionnaire* qui porte le nom de *Charles Etienne. Pithou* ajoute, que le cardinal de *Lorraine* ayant fait assembler le parlement de Paris, pour avoir son avis sur la punition des hérétiques, *Ranconet* y porta les Œuvres de *Sulpice Sévère*, et y lut l'endroit où il est parlé de *Priscillien* dans la Vie de *St. Martin* de Tours. Cet acte de bon citoyen ayant déplu au cardinal, *Ranconet* fut renfermé à la Bastille, où il mourut de douleur en 1559, âgé de plus de 60 ans. Tous les maux à la fois l'avoient assailli et avoient rempli ses jours d'amertume; la misère le réduisit à être simple correcteur des *Etienne* ; il vit mourir sa fille sur un fumier, exécuter son fils, et sa femme fut écrasée par le tonnerre. On a de lui le *Trésor de la Langue Françoise, tant ancienne que moderne*, qui servit beaucoup à *Nicot* et à *Monet* pour la composition de leurs *Dictionnaires*.

RANDAN, *Voyez* ROCHEFOUCAULD, n.° II, à la fin, *et* FOIX, n.° I.

RANDOLPH, (Thomas) poëte Anglois, natif de la province de Northampton, mort en 1634, est auteur de diverses *Poésies* qui ne lui ont mérité que la seconde ou la troisième place sur le Parnasse Britannique. Il faisoit des vers à dix ans ; *Ben-Johnson* surpris de ses talens précoces l'avoit adopté. — L'un de ses ancêtres, nommé aussi *Thomas*, fut employé par la reine *Elizabeth* dans diverses ambassades, et mourut en 1590, à l'âge de soixante ans, après avoir publié une *Relation* de la Russie.

RANGOUSE, (N...) auteur François sous le règne de *Louis XIV*, composa un *Recueil de Lettres* qu'il fit imprimer sans chiffres. Le relieur pouvoit ainsi placer celle que l'auteur vouloit, la première ; et par ce moyen, tous ceux à qui il donnoit ce volume, se voyant à la tête, en étoient plus reconnoissans. « Les Lettres du bon homme *Rangouse*, dit *Sorel*, peuvent être appelées, à bon droit, *Lettres dorées*, puisqu'il se vantoit de n'en composer aucune à moins de vingt ou trente pistoles. » C'étoit vendre bien cher une très-mauvaise marchandise. Cet insipide recueil fut imprimé à Paris en 1648, in-8°, sous le titre de : *Lettres Panégyriques aux Héros de la France*. L'abbé *de Marolles* et d'autres auteurs semblables, se trouvent au nombre de ceux que *Rangouse* loue

avec excès. Il falloit de tels héros à un pareil panégyriste.

RANNEQUIN, SUALÈME ou RENKIN, (N...) célèbre machiniste, né à Liége en 1648, s'est immortalisé par la fameuse *MACHINE de Marly*. Il s'agissoit de donner de l'eau à Marly et à Versailles, et il falloit pour cela faire monter l'eau au sommet d'une montagne élevée de 502 pieds au-dessus du lit de la rivière. C'est à quoi parvint *Rannequin*, par une machine composée de quatorze roues, qui ont toutes pour objet de faire agir deux pompes qui forcent l'eau à se rendre sur une tour élevée au sommet de la montagne. Cette machine donne 5258 tonneaux d'eau en 24 heures. On dit qu'elle a coûté plus de huit millions. Elle commença à agir en 1682. L'inventeur mourut en 1708.

RANS, (Bertrand de) imposteur célèbre, étoit un hermite natif de la ville de Rheims. Il vécut long-temps fort religieusement dans la forêt de Parthenai, et dans celle de Glacon près de Tournai. Las de sa solitude, il voulut se faire passer pour *Baudouin I*, empereur de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut. C'étoit environ 20 ans après la mort de ce prince que le roi des Bulgares avoit pris dans une bataille l'an 1205, et qu'il avoit fait mourir en prison l'année suivante. *Bertrand de Rans* parut en Flandre pour jouer son personnage. *Jeanne* fille aînée de l'empereur *Baudouin*, comtesse de Flandre et de Hainault, refusant de le recevoir, ordonna à son conseil de l'interroger. Cet imposteur, après avoir écouté attentivement toutes les remontrances qu'on lui fit, répondit, avec une fierté étudiée : « Qu'ayant été fait prisonnier en Bulgarie, il y avoit été retenu près de 20 ans, sous une garde qu'il ne pouvoit tromper ni corrompre; mais qu'ensuite on s'étoit relâché de la rigueur avec laquelle on l'observoit ; qu'il s'étoit évadé ; qu'en chemin il avoit été repris par d'autres Barbares qui l'avoient mené en Asie sans le connoitre; que pendant une trève entre les Chrétiens et les Barbares d'Asie, des marchands Allemands à qui il s'étoit fait connoître, l'avoient racheté; et qu'ainsi il avoit eu le bonheur de revenir chez lui. » La comtesse de Flandre envoya en Grèce *Jean* évêque de Méteлin, et *Albert* religieux de l'ordre de Saint-Benoît, qui étoient Grecs, pour s'informer de la vérité. Ces envoyés apprirent sur les lieux, que l'empereur *Baudouin* avoit été mis à mort dans la prison de Ternove en Bulgarie. Cependant une bonne partie de la noblesse de Flandre reconnut l'imposteur pour son souverain, pour son comte et pour empereur d'Orient. Son attentat eut un succès si heureux que la comtesse *Jeanne* fut obligée d'implorer le secours de *Louis VIII* roi de France, contre cet usurpateur. Enfin, elle eut le bonheur de le faire saisir, et après lui avoir fait subir la question dans laquelle il avoua tout, elle le fit promener par toutes les villes de Flandre et du Hainaut, pour détromper le peuple. Ce misérable fut ensuite pendu publiquement à Lille en Flandre.

RANTZAW, (Josias comte de) maréchal de France, gouverneur de Dunkerque, lieutenant général des armées du roi en Flandre, étoit de l'illustre maison de *Rantzaw* dans le duché de Holstein. Il porta les armes dans l'armée Suédoise, et il étoit à la tête d'un régiment de cavalerie et d'infanterie au siége d'Andernai. Il commandoit l'aile gauche de l'armée du prince *de Birkelfeld* au combat de Pakenau, contre le duc *de Lorraine*, en août 1633, et il se trouva au siége de Brisach au mois d'octobre suivant. Deux ans après il vint en France avec *Oxenstiern* chancelier de Suède, et fut retenu par le roi *Louis XIII* qui le fit maréchal de camp et colonel de deux régimens. Il alla servir l'an 1636 au siége de Dôle, où il perdit un œil d'un coup de mousquet. Il défendit vaillamment Saint-Jean-de-Lône en Bourgogne contre le général *Galas* qu'il obligea de lever le siége. En 1640 il servit à celui d'Arras, y perdit une jambe et fut estropié d'une main. L'année suivante il se trouva au siége d'Aire, et fut fait prisonnier au combat d'Honnecourt en 1642. Sa valeur se signala encore au siége de Gravelines en 1645, et il reçut le bâton de maréchal de France le 16 juillet par la faveur du cardinal *Mazarin*. L'assurance qu'il avoit donnée d'abjurer le Luthéranisme, contribua beaucoup à son élévation : il se fit Catholique la même année. Il servit les années suivantes en Flandre, et fut arrêté le 27 février 1649, sous quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité. Mais s'en étant justifié, il sortit de prison le 22 janvier 1650, et mourut d'hydropisie le 4 septembre suivant, sans laisser d'enfans. Il étoit d'une belle figure et d'une taille avantageuse. Il avoit beaucoup d'esprit et d'éloquence : il possédoit les principales langues de l'Europe. Sa valeur étoit admirable dans les grandes actions ; mais elle dédaignoit, pour ainsi dire, les petits périls ; et il paroissoit nonchalant dans les occasions ordinaires de la guerre. Il aimoit le vin à l'excès, et cette passion déshonorante lui fit manquer quelques projets, et le livra à des emportemens qui auroient pu lui être funestes. Quoiqu'il eût été assez bien récompensé, il se plaignoit du ministère, qui à son tour se plaignoit de lui. On dit qu'à sa mort il n'avoit qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, qu'un de tout ce que les hommes ont double, par les ravages que la guerre avoit faits sur son corps. Ce qui donna lieu de lui faire cette épitaphe :

> Du corps du grand RANTZAW tu n'as qu'une des parts ;
> L'autre moitié resta dans les plaines de *Mars*.
> Il dispersa par-tout ses membres et sa gloire.
> Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur :
> Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire ;
> Et *Mars* ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

RAON, (Jean) sculpteur Parisien, mort en 1707, à 77 ans, orna de ses statues les jardins de Versailles.

I. RAOUL, gendre de *Robert* usurpateur du trône de France, au commencement du 10e siècle, y monta après lui, du con-

sentement de *Hugues* son beau-frère. Les deux prétendans à la couronne ayant consulté *Emme*, sœur de l'un et femme de l'autre, pour savoir lequel des deux elle choisiroit pour roi ; elle dit qu'*elle aimeroit mieux baiser les genoux de son mari que ceux de son frère :* et celui-ci, sans autre discussion, céda le sceptre à *Raoul*, qui le tint depuis 923 jusqu'en 936. Après sa mort il y eut un interrègne en France jusqu'au retour de *Louis d'Outremer* fils de *Charles le Simple*, que les principaux seigneurs avoient rappelé d'Angleterre. Durant tout ce temps on data : *Depuis la mort de Raoul, Jésus-Christ régnant, et dans l'attente d'un Roi.*

II. RAOUL ARDENT, prêtre du diocèse de Poitiers, fut nommé *Ardent* à cause de la vivacité de son esprit et de l'ardeur de son zèle. Il suivit *Guillaume IX* comte de Poitiers, à la Croisade de 1101. On a de lui des *Homélies* latines, 1586, in-8°; traduites en françois, 1575, en deux vol. in-8.° On croit qu'il mourut dans la Palestine.

III. RAOUL DE CAEN, surnom qu'il tient du lieu de sa naissance en Normandie, est célèbre par son *Histoire de Tancrède*, l'un des chefs de la première croisade. Il traite hautement de supercherie et d'imposture, la découverte de la *sainte Lance* que *Raimond d'Agiles*, autre historien de cette croisade, tâche de faire passer pour un événement incontestable. *Raoul* mourut vers 1115.

RAOUL Ier, duc de Normandie, *Voyez* ROLLON.

RAOUL DE COUCY, *Voyez* COUCY.

RAOUL DE HIGDEN, *Voyez* HIGDEN.

RAOUL DE PRESLE, *Voyez* PRESLE.

RAOULT, (Guillaume) né à Rouen, quitta sa patrie pour aller en Russie, où il devint professeur de belles-lettres Françoises à Moscow. Il est mort depuis quelques années. On a de lui : I. La *Traduction* d'une Dissertation d'*Æpinus* sur la distribution de la chaleur sur le globe de la terre, 1762, in-4.° II. Divers *Discours* latins et des Vers françois sur le retour de la paix, la mort du duc *d'Orléans* et les événemens du temps.

RAOUX, (Jean) peintre, né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734, à 57 ans, fut reçu à l'académie en 1717. *Bon Boullongne* lui donna les premières instructions de son art, et son séjour en Italie le perfectionna. Il trouva à son retour en France, un *Mécène* dans le grand-prieur *de Vendôme*, qui le logea dans son palais du Temple, où l'on voit quelques ouvrages de ce maître. *Raoux* étoit bon coloriste : il a peint avec succès le portrait, l'histoire, et souvent des morceaux de caprice.

RAPHAËL, (l'Ange) *Voyez* TOBIE.

I. RAPHAËL SANZIO, né à Urbin l'an 1483, le jour du Vendredi-Saint, est de tous les peintres, celui qui a réuni le plus de parties, et est parmi ceux-ci ce qu'*Homère* est entre les poëtes. Son père, peintre fort

médiocre, l'occupa d'abord à peindre sur la faïence, et le mit ensuite chez *le Pérugin*. L'élève devint bientôt égal au maître ; il puisa la beauté et les richesses de son art dans les chefs-d'œuvre des grands peintres. A Florence, il étudia les fameux cartons de *Léonard de Vinci* et de *Michel-Ange ;* et à Rome, il sut s'introduire dans la chapelle que *Michel-Ange* peignoit. Cette étude lui fit quitter la manière qu'il tenoit du *Pérugin*, pour ne plus prendre que celle de la belle nature. Le pape *Jules II* fit travailler *Raphaël* dans le Vatican, sur la recommandation de *Bramante* célèbre architecte et son oncle. Son premier ouvrage pour le pape, fut l'*Ecole d'Athènes*. Sa réputation s'accrut par les autres morceaux qu'il peignit au Vatican, ou que ses disciples firent sur ses dessins. Son nom étant parvenu à *François I*, ce prince voulut avoir un *Saint-Michel* de sa main. Le monarque à la réception du tableau, lui marqua sa satisfaction par une somme considérable et qui parut à l'artiste trop au-dessus de son ouvrage. Il fit alors une *Sainte-Famille*, qu'il supplia le roi de vouloir bien accepter. Ce prince généreux répondit à *Raphaël*, que *les Hommes célèbres dans les Arts, partageant l'immortalité avec les Grands, pouvoient traiter avec eux*. Et il doubla la somme qu'il lui avoit accordée pour le précédent tableau, en l'invitant de passer en France pour s'attacher à son service. Mais *Léon X* qui l'avoit chargé après la mort de *Bramante*, de la reconstruction de la Basilique de Saint-Pierre, s'y opposa et le fixa à Rome, en lui accordant une pension considérable. *Raphaël* toujours sensible aux bontés du monarque François, voulut signaler sa reconnoissance, et se surpasser lui-même dans un grand ouvrage qu'il destina à lui être présenté, quoiqu'il fût demandé ailleurs. Ce fut la *Transfiguration de Notre-Seigneur* sur le Thabor, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre et de la peinture. La mort ayant prévenu ce grand homme avant que son ouvrage fût terminé, il resta à Rome et se voit aujourd'hui à St-Pierre *in Montorio*. *Raphaël* mourut en 1520, à 37 ans, le même jour qu'il étoit né, épuisé par la passion qu'il avoit pour les femmes, et mal gouverné par les médecins à qui il avoit célé la cause de son mal. Il refusa de se marier avec la nièce du cardinal *de Sainte-Bibiane*, parce qu'il se flattoit de le devenir, suivant la promesse que *Léon X* lui en avoit faite. Le cardinal *Bembo* lui fit cette épitaphe :

Ille hic est Raphaël, *timuit quo sospite vinci*
Rerum magna parens, et moriente mori.

Ce peintre forma un grand nombre d'élèves, qui se joignoient ordinairement à plusieurs amateurs pour l'accompagner à la promenade. *Michel-Ange* l'ayant rencontré un jour au milieu de ce cortége honorable, lui dit en passant d'un ton un peu caustique : *Vous marchez suivi comme un Prévôt.* — *Et vous*, lui répondit Raphaël, *vous marchez tout seul comme le Bourreau.* Il y eut beaucoup de jalousie entre ces deux peintres, comme il arrive presque toujours entre les grands artistes, lorsque leur ému-

-lation n'est pas réglée par la sagesse et la modestie. *Raphaël* étoit bien fait pour donner de l'inquiétude à ses rivaux. Un génie heureux, une imagination féconde, une composition simple, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessin, de grace et de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel et d'expression dans les attitudes ; tels sont les traits auxquels on peut reconnoître la plupart de ses ouvrages. Pour le coloris il est au-dessous du *Titien*, et le pinceau du *Corrège* est sans doute plus moëlleux que le sien. *Raphaël* souffroit la critique lorsqu'elle étoit juste, et la repoussoit avec vivacité quand elle ne l'étoit pas. Deux cardinaux lui ayant reproché d'avoir fait dans un tableau les visages de *St. Pierre* et de *St. Paul* trop rouges. *Messeigneurs*, leur répondit-il, *je les ai peints tels qu'ils sont dans le Ciel, où ils rougissent de ce que l'Eglise est si mal gouvernée.* Les batailles de *Constantin* qu'il fit avec *Jules-Romain*, sont très estimées. Ses *Noces de Psyché* qui sont au petit Farnèse, présentent ce que ce grand maître a fait de plus sublime : les Graces, *Vénus* et les Amours, contrastent agréablement avec la fierté de *Mars*, de *Neptune* et de *Jupiter*. (*Voyez* ÉDELINCK.) Les *Dessins* de ce grand maître qu'il faisoit la plupart au crayon rouge, sont très-recherchés pour la hardiesse de sa main, et les contours coulans de ses figures. On a beaucoup gravé d'après lui. On compte parmi ses disciples, *Jules-Romain*, *Jean-François Penni* qu'il fit ses héritiers ; *Pellegrin de Modène*, *Perrin del Vaga*, *Polidore de Caravage*, etc. *Raphaël* s'exerçoit aussi quelquefois à la sculpture, qu'il possédoit supérieurement. On montre à Rome, dans une chapelle à la *Madona del Popolo* dont il a peint la coupole, un *Jonas* de grandeur naturelle qu'on lui attribue, et qui passe pour un chef-d'œuvre.

II. RAPHAEL D'AREZZO *ou* DE REGGIO, mort en 1580, étoit fils d'un paysan qui l'occupoit à garder des oies ; mais sa forte inclination pour la peinture l'entraîna à Rome, où il se mit sous la discipline de *Fréderic Zuccharo*. On fait cas de plusieurs morceaux de lui qui sont dans le Vatican, à Sainte-Marie-majeure, et dans plusieurs autres lieux de Rome.

RAPHELEN *ou* RAULENGHIEN, (François) né à Lanoy près Lille en 1539, vint de bonne heure à Paris, où il apprit le grec et l'hébreu. Les guerres civiles l'obligèrent ensuite de passer en Angleterre, où il enseigna le grec à Cambridge. De retour dans les Pays-Bas, il épousa en 1565 la fille du célèbre imprimeur *Christophe Plantin*. Il le servit pour la correction de ses livres qu'il enrichissoit de notes et de préfaces, et travailla sur-tout à la *Bible Polyglotte* d'Anvers, imprimée en 1571, par ordre de *Philippe II* roi d'Espagne. *Raphelen* alla s'établir en 1585 à Leyde, où *Plantin* avoit une imprimerie. Il y travailla avec son assiduité ordinaire, et mérita par son érudition d'être élu professeur en hébreu et en arabe dans l'université de cette ville. Ce savant mourut d'une maladie de langueur, causée par la perte de sa femme, le 20 juillet 1597, à

58 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Observations* et des *Corrections* sur la Paraphrase chaldaïque. II. Une *Grammaire hébraïque*. III. Un *Lexicon arabe*, 1613, in-4.° IV. Un *Dictionnaire chaldaïque* qu'on trouve dans l'*Apparat* de la Polyglotte d'Anvers, et d'autres ouvrages. *Joseph Scaliger* en apprenant à *Casaubon* la mort de *Raphelen*, lui dit « que les savans dans les langues orientales ont perdu dans lui leur ami et leur modèle. » — Un de ses fils de même nom que lui, a aussi publié : I. Des *Notes* sur les Tragédies de *Sénèque*. II. Des *Eloges* en vers de cinquante savans avec leurs portraits, Anvers, 1587, in-folio. Il étoit digne de son père par son érudition.

I. RAPIN, (Nicolas) né à Fontenai-le-Comte en Poitou, fut vice-sénéchal de cette ville, et vint ensuite à Paris, où le roi *Henri III* lui donna la charge de grand prévôt de la connétablie. *Rapin* fidelle à ce prince, ne voulut point se prêter aux fureurs des Ligueurs qui le chassèrent de Paris. *Henri IV* le rétablit dans sa charge; mais son grand âge l'obligea de se retirer dans sa patrie, où il avoit fait bâtir une jolie maison qui fut l'asile des Muses. Le souvenir des illustres amis qu'il avoit à Paris, lui fit souhaiter de les voir encore une fois avant de mourir. Il termina sa carrière à Poitiers le 15 février 1609, à 74 ans. Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe :

Tandem Rapinus *hic quiescit ille, qui*
Nunquam quievit, ut quies esset bonis.
Impunè nunc grassentur et fur et latro,
Musa, ad sepulchrum, Gallica [illegible]
Latinæ gemant.

Rapin a tenté de bannir la rime des vers françois, et de les construire à la manière des Grecs et des Latins, sur la seule mesure des pieds; mais cette singularité contraire au génie de notre langue, n'a point été autorisée. Ses *Œuvres latines* furent imprimées en 1610, in-4.° Ce sont des *Epigrammes*, des *Odes*, des *Elégies*, etc. Ses vers sont pleins d'élégance, et l'on en trouve une bonne partie dans le tome 3e des *Délices des Poëtes Latins* de France. On estime particulièrement ses *Epigrammes* à cause de leur sel et du tour aisé qu'il leur a donné. Parmi ses Vers françois, ceux qui lui ont fait le plus d'honneur, sont *les Plaisirs du Gentilhomme champêtre*, imprimés en 1583, in-12, et *la Puce de mademoiselle Desroches* : tout le reste ne mérite pas d'être cité. *Rapin* travailla à la *Satire Ménipée*, et quelques auteurs lui attribuent tous les vers de cette pièce; d'autres disent qu'il fut aidé par *Passerat*. Les poëtes de son temps consacrèrent des éloges funèbres à sa mémoire. Il laissa des enfans.

II. RAPIN, (René) Jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris le 27 octobre 1687, à 66 ans, est célèbre par son talent pour la poésie latine. Il s'y étoit consacré de bonne heure, et il enseigna pendant neuf ans les belles-lettres avec un succès distingué. A un génie heureux, à un goût sûr, il joignoit une probité exacte, un cœur droit, un caractère aimable et des mœurs douces. Il étoit naturellement honnête, et il s'étoit encore poli

dans le commerce des grands. Parmi ses différentes poésies latines, l'on distingue le *Poëme des Jardins :* c'est son chef-d'œuvre. « Il est digne du siècle d'*Auguste*, dit l'abbé *des Fontaines*, pour l'élégance et la pureté du langage, pour l'esprit et les graces qui y règnent. L'agrément des descriptions y fait disparoître la sécheresse des préceptes, et l'imagination du poëte sait délasser le lecteur par des fables, qui quoique trop fréquentes et quelquefois peu heureusement placées, sont presque toujours riantes. Plusieurs morceaux sont dignes de *Boileau* pour l'expression, et quelques peintures dignes de *Virgile* pour le tour et la vivacité ; mais le Poëme est plein d'incohérence ; nulle entente dans le plan, nulle union dans l'ensemble ; l'auteur est décousu ; *nescit ponere totum*. Il sautille plus qu'il ne marche, et quelque agréables et variés que soient ses tableaux, ils ennuient, parce qu'il n'a pas su les lier au sujet. » Plusieurs critiques ont prétendu que le Père *Rapin* n'étoit que le père adoptif de cet ouvrage, et qu'on le trouvoit dans un ancien manuscrit Lombard, qu'un prince de Naples conservoit dans sa bibliothèque. Mais quels garans donne-t-on d'une anecdote aussi singulière ? Des ouï-dire sans fondement. *La Harpe* ne pense pas aussi avantageusement du poëme *des Jardins* que l'abbé *des Fontaines*. *Rapin*, selon lui, est en général élégant, mais froid, et plus versificateur que poëte. Les Jésuites ne faisoient pas moins de cas des *Eglogues* sacrées du P. *Rapin*, que de son Poëme. Si celui-ci, disoient-ils, est digne des *Géorgiques* de *Virgile*, celles-là méritent un rang distingué auprès des *Bucoliques*. Les gens de goût ont mis quelques restrictions à cet éloge. Quoique le P. *Rapin* fût bon poëte, il n'étoit pas entêté de la poésie. *Du Perrier* et *Santeul* parièrent un jour à qui feroit mieux des vers latins. *Ménage* n'ayant pas voulu être leur juge, ils convinrent de s'en rapporter au P. *Rapin*. Ils le trouvèrent qui sortoit de l'église. Ce Jésuite après leur avoir reproché vivement leur vanité, leur dit que les vers ne valoient rien, rentra dans l'église d'où il sortoit, et jeta dans le tronc l'argent qu'ils lui avoient consigné. On a encore du Père *Rapin* des *Œuvres diverses*, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-12. On y trouve : I. Des *Réflexions* sur l'Eloquence, sur la Poésie, sur l'Histoire et sur la Philosophie. II. Les *Comparaisons* de *Virgile* et d'*Homère ;* de *Démosthènes* et de *Cicéron ;* de *Platon* et d'*Aristote ;* de *Thucydide* et de *Tite-Live :* celle-ci et la pénultième sont moins estimées que les premières. III. Plusieurs ouvrages de piété, dont le dernier est intitulé : *La Vie des Prédestinés*, etc.... Le recueil de ses Œuvres offre des réflexions judicieuses, des jugemens sains, des idées et des vues ; son style ne manque ni d'élégance ni de précision ; mais on y souhaiteroit plus de variété, plus de douceur, plus de grace. Ces qualités se font sur-tout desirer dans ses *Parallèles* des auteurs anciens. Le P. *Rapin* publioit alternativement des ouvrages de littérature et de piété ; cette variété fit dire à l'abbé *de la Chambre*, que *ce Jésuite servoit Dieu et le Monde par semestre*. La meilleure édition de ses

Poésies latines, est celle de *Cramoisy* en 3 vol. in-12, 1681. On y trouve les Eglogues, les quatre livres des Jardins, et les Poésies diverses. Le Poëme des *Jardins* a été traduit en notre langue par *Gazon d'Ourxigné*, Paris, 1772; mais cette traduction prolixe, peu fidelle, est semée de termes indécens qui ne se trouvent pas dans le poëte latin. Toujours fidelle aux bienséances de son état, jamais il ne chanta l'amour et ses transports, comme la traduction pourroit le faire soupçonner. On a donné une meilleure traduction avec le texte à côté, Paris, 1782, in-8.° Elle auroit cependant été plus exacte et plus complète, si les traducteurs avoient eu sous les yeux, la belle édition de l'original donnée par le P. *Brotier*, avec des additions, des notes lumineuses, et la Dissertation du P. *Rapin*, *De Disciplinâ hortensis culturæ*, Paris, 1780.

III. RAPIN DE THOYRAS, (Paul) né à Castres le 25 mars 1661, d'une ancienne famille originaire de Savoie, se fit recevoir avocat. La profession qu'il faisoit du Calvinisme étant un obstacle à son avancement dans la magistrature, il résolut de suivre le métier des armes; mais sa famille n'y voulut point consentir. La révocation de l'édit de Nantes en 1685, et la mort de son père arrivée deux mois auparavant, le déterminèrent à passer en Angleterre où il arriva en 1686. Peu de temps après il repassa en Hollande, et entra dans une compagnie de cadets François qui étoit à Utrecht. Il suivit le prince d'Orange en Angleterre en 1688; et l'année suivante, Mylord *Kingston* lui donna l'enseigne colonelle de son régiment, avec lequel il alla en Irlande. Il fut ensuite lieutenant, puis capitaine dans le même régiment, et se trouva à plusieurs siéges et combats, où il ne fut pas un spectateur oisif. *Rapin* céda sa compagnie, en 1693, à l'un de ses frères, pour être gouverneur de Mylord *Portland*. Il suivit ce jeune seigneur en Hollande, en France, en Allemagne, en Italie et ailleurs. Il se fit des amis dans les différens pays qu'il parcourut. Lorsqu'il eut fini l'éducation du duc *de Portland*, il se retira à la Haye, où il se livra tout entier à l'étude des fortifications et de l'histoire. Il se transporta en 1707, avec sa famille à Wesel. Ce fut alors qu'il travailla à son *Histoire d'Angleterre*. L'ouvrage qu'il publia sous ce nom, a eu un grand succès, et il le mérite à bien des égards. Mais on voit clairement que c'est en partie le chagrin, l'aigreur et la haine qui lui ont mis la plume à la main, et qu'il s'est orgueilleusement flatté de faire repentir sa patrie de l'avoir contraint à s'exiler. Tous nos rois, selon cet historien, ont été des princes injustes, toujours occupés à dépouiller leurs grands vassaux de leurs possessions, et ne se faisant aucun scrupule d'enfreindre les traités les plus solennels dès qu'ils entrevoyoient quelque avantage à les violer. Ses réflexions sur le caractère de la nation en général, ne sont pas moins outrageantes et moins odieuses. A ce défaut près, son *Histoire* est la plus complète, quoiqu'elle soit défectueuse à bien des égards. Il a avancé un

grand nombre de faits sans les vérifier. Il n'étoit pas Anglois, et il écrivoit dans un pays étranger, sur la foi des livres qui trompent presque toujours. Son style est naturel, assez net, quelquefois brillant. Sa narration est vive ; ses portraits ont du coloris et de la force, mais ils sont peu réfléchis. Cet historien mourut à Wesel le 25 mai 1725, à 64 ans, laissant un fils et six filles. Il savoit le grec, le latin, l'anglois, l'italien, l'espagnol ; et il s'étoit fort appliqué aux mathématiques, surtout aux fortifications. Il aimoit aussi la musique, et connoissoit tous les bons ouvrages en ce genre. Naturellement sérieux, il n'étoit pas ennemi d'une joie décente et modérée. Dans les différentes situations de sa vie, il profita de tous les instans pour lire les bons livres et pour cultiver la société des gens de lettres et des gens à réflexion. Quelques-uns de ses supérieurs auroient mieux aimé qu'il eût passé son temps avec eux, pour se livrer aux choses frivoles qui les occupoient. S'il les éloigna quelquefois de lui par cette conduite, il se concilia aussi l'amitié de plusieurs grands, dont quelques-uns furent utiles à sa fortune. Les gens du monde le regardoient comme un homme d'honneur, les beaux esprits comme un bon écrivain, et les Calvinistes comme un Protestant zélé. Ses ouvrages sont : I. Son *Histoire d'Angleterre*, imprimée à la Haye, en 1725 et 1726, en 9 vol. in-4°, et réimprimée à Trévoux en 1728, en 10 aussi in-4.° On ajouta à cette édition des extraits de *Rymer*. On y joint ordinairement une continuation en 3 vol. in-4°, et les remarques de *Tindall* en deux. On en fit un *Abrégé* en 10 vol. in-12, à la Haye, 1730. La meilleure édition de la grande Histoire, est celle de M. *le Fèvre de Saint-Marc*, en 16 volum. in-4°, 1749. II. Une bonne *Dissertation sur les Wighs et les Torys*, imprimée à la Haye en 1717, in-8.° — *Rapin de Thoyras* etoit arrière petit-fils de *Philibert* RAPIN, maître d'hôtel du prince *de Condé*, qui ayant été envoyé au parlement de Toulouse pour y porter de la part du roi l'édit de pacification en 1558, y fut arrêté par ordre de cette cour, qui lui fit son procès en trois jours, et le fit décapiter le 13 avril de cette année, comme un des principaux auteurs de la conjuration de Toulouse, malgré l'amnistie que le roi avoit accordée.

RAPINE, (Claude) Célestin, né au diocèse d'Auxerre, et conventuel à Paris, fut envoyé en Italie pour réformer quelques monastères de son ordre. Le succès avec lequel il s'acquitta de cette commission, le fit choisir par le chapitre général pour corriger les *Constitutions* de son ordre, suivant les ordonnances des chapitres précédens. Ses principaux ouvrages sont : I. *De studiis Philosophiæ et Theologiæ*. II. *De studiis Monachorum*. Le P. *Mabillon* en a fait usage dans son *Traité des Etudes monastiques*. Ce pieux et savant religieux mourut en 1493.

RASARIO, (Jean-Baptiste) médecin, natif de Valdugia dans le Novarois, enseigna avec réputation à Venise et à Milan, fut de l'académie de *gli Affidati*

de Padoue, et mourut d'une fièvre maligne en 1578, à plus de 60 ans. Quoiqu'il eût passé toute sa vie dans le célibat, il ne fut jamais soupçonné d'avoir recherché les plaisirs du mariage. Naturellement généreux, il traitoit les malades gratuitement, et nourrissoit les nécessiteux comme s'il eût été leur père. On a de lui des *Traductions* latines de *Galien* et d'*Oribase*, etc.

RASATHAIM, *Voyez* CHUSAN.

RASCAS, (Bernard) gentilhomme Limousin, et selon quelques auteurs, parent des papes *Clément VI* et *Innocent VI*, se rendit célèbre dans le 14e siècle par son esprit, par sa capacité dans la jurisprudence, et par ses *Poésies Provençales*.

RASCHI, *Voyez* JARCHI.

RASCHIDI, *Voy.* ANVARI.

RASCHILD, *Voy.* II. AARON.

RASIS *ou* RHASÈS, fameux médecin Arabe au 10e siècle, connu aussi sous le nom d'*Almanzor* ou *le Grand*. C'étoit le *Gallien* des Arabes. Il opéroit avec fermeté, et il jugeoit avec circonspection. Il ne cessa jamais de lire ou d'écrire, jusqu'à un âge avancé qu'il devint aveugle. Il fut tué peu de temps après, vers l'an 935. Ses *Traités sur les maladies des Enfans*, sont encore estimés. *Rasis* est le premier qui ait écrit de la petite vérole. *Robert Etienne* donna en 1548, en grec, le Traité de ce médecin sur cette maladie funeste. On en a fait depuis à Londres une édition en arabe et en latin, 1767, in-8.° Ses autres Ouvrages se trouvent avec le *Trallien*, 1548 in-folio. Il tira son nom de *Rhasès* ou *Arazi*, de la ville de Ray en Perse, célèbre par son académie, où il naquit vers 860. Après s'être signalé par plusieurs guérisons, il eut la direction de divers hôpitaux et la place de médecin du calife *Moklader Billah*. Il étoit Mahométan.

RASPON, *Voyez* HENRI, n.° VII.

RASSICOD, (Etienne) avocat au parlement de Paris, né à la Ferté-sous-Jouare en Brie, se livra tout entier, pendant plusieurs années, à l'étude des poëtes et des historiens les plus excellens, Grecs, Latins et François. Il s'attacha ensuite à *Caumartin*, et s'appliqua à l'étude du droit. Ses protecteurs lui procurèrent une place de censeur royal, et une autre au *Journal des Savans*. Les infirmités, suite ordinaire des grandes applications, accablèrent sa vieillesse, et l'emportèrent le 17 mars 1718, à 73 ans. Sa capacité, sa droiture et sa candeur le rendirent cher à ses confrères et au public. La connoissance qu'il avoit des langues et des belles-lettres, auroit été d'un grand secours pour l'éloquence du barreau; mais la délicatesse de son tempérament l'obligea à se renfermer dans son cabinet, c'est-à-dire à écrire et à consulter. On a de lui un ouvrage, intitulé : *Notes sur le Concile de Trente*, avec une Dissertation sur la réception et l'autorité de ce concile en France, 1706, in-8.° Cet ouvrage très-utile, renferme des éclaircissemens sur les points les plus importans de la discipline ecclésias-

tique, et il est écrit avec beaucoup de netteté.

RASTALL, (Jean) savant imprimeur Anglois, étoit beau-frère de *Thomas Morus.* Versé dans la connoissance des mathématiques, de la jurisprudence et de l'histoire, il a fait plusieurs ouvrages et en a imprimé un plus grand nombre. Il est auteur d'une sorte de drame extraordinaire, où les interlocuteurs font la description de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Il est mort en 1536, en laissant un fils, *Guillaume* RASTALL, qui a marché sur ses traces, est devenu l'un des juges du banc du roi, et a publié un *Abrégé* des lois d'Angleterre.

RASTIGNAC, *Voyez* CHAT DE RASTIGNAC.

RATALLER, (George) né d'une famille noble à Leuwarde en 1528, fut fait conseiller au grand conseil de Malines en 1565, et président du conseil d'Utrecht en 1569. Il y mourut le 6 octobre 1581, avec la réputation d'un magistrat laborieux et intègre, et d'un savant littérateur. Nous avons de lui : I. *Sophoclis tragediæ latino carmine redditæ*, Anvers, 1570, in-12. II. *Euripidis tragediæ*, 1581, in-12, en vers latins. III. *Hesiodi opera*, Francfort, 1546, en vers latins, etc.

RATBERT, *Voy.* PASCHASE RATBERT.

RATDOLT, (Erard) célèbre imprimeur Allemand, né à Augsbourg dans le 15e siècle, alla s'établir à Venise. L'art typographique lui dut plusieurs innovations utiles. 1.° Le premier, il plaça un frontispice ou titre à la tête des volumes, et y mit le nom de l'imprimeur et du libraire, ainsi que la date de l'impression. 2.° Le premier, il inséra dans le corps de l'ouvrage des figures de mathématiques gravées en bois. 3.° Le premier, il disposa par la gravure les lettres initiales, les fleurons et les vignettes, dans l'intérieur de la planche, tandis qu'avant lui elles ne se faisoient qu'à la main et au pinceau. Ces changemens se trouvent dans un *Calendrier* imprimé par lui en 1476, petit in-folio, et dans les *Elémens* d'*Euclide* avec les commentaires de *Campanus.* Sur la fin de ses jours, *Ratdolt* revint dans sa patrie, où il mourut vers l'an 1506.

RATER, (Antoine) architecte Lyonnois, né le 26 avril 1729, s'étoit déjà avantageusement fait connoître par ses talens pour la construction, lorsque *Soufflot* passant à Lyon y dressa le plan d'ouvrir un nouveau quai et deux rues parallèles depuis la place des *Terreaux* jusqu'au bastion *Saint-Clair. Rater* l'exécuta. Après avoir acquis divers emplacemens considérables dans ce local, il y fit bâtir plusieurs maisons remarquables par l'élégance de leur distribution. Ce quartier, le plus beau de Lyon, auroit été désert et sans débouché, si on n'y avoit établi une grande route de communication avec la Bresse ; *Rater* l'ouvrit, nivela le terrain en coupant des montagnes, et procura à sa patrie une avenue superbe, utile et très-fréquentée. Il achèta l'honneur de servir ses compatriotes en surmontant les obstacles que lui opposèrent souvent l'intérêt personnel et la malveillance. Bon,

indulgent, plein de probité, le plus doux plaisir de sa vie fut celui d'obliger. Elle se termina le 4 août 1794, à Miribel près de Lyon, où il s'étoit réfugié et où il éprouva les angoisses du chagrin, de la proscription et du malheur, en voyant sa patrie en cendres, sa famille dispersée, et tous ses amis fugitifs ou immolés par le terrorisme.

RATHÈRE *ou* RATHIER, moine de l'abbaye de Lobbes, suivit en Italie *Hilduin* qui avoit été dépouillé de l'évêché de Liége. *Rathère* y obtint l'évêché de Vérone, dont il fut dépossédé quelque temps après. Il remonta sur son siége épiscopal; mais il en fut encore chassé par *Manassès* archevêque de Milan, qui, contre toutes les lois avoit été ordonné évêque de Vérone. *St. Brunon* archevêque de Cologne, dont *Rathère* avoit été précepteur, le fit nommer à l'évêché de Liége: mais il essuya le même sort qu'en Italie. S'étant élevé, peut-être avec trop de véhémence contre les vices dominans, un parti puissant parvint à le faire déposer. Il repassa en Italie, et fut de nouveau rétabli par le crédit de l'empereur *Othon* sur le siége de Vérone: mais s'étant livré comme à Liége à toute l'ardeur de son zèle contre les désordres qui y régnoient, il en fut chassé une troisième fois; ce qui donna lieu à ce vers:

Veronæ præsul, sed ter Ratherius exul.

Il vint alors en France, y acheta des terres, et obtint les abbayes de Saint-Amand, d'Aumond et d'Aunai. Il mourut à Namur en 974. L'épitaphe qu'il se composa lui-même, est un témoignage de son humilité.

Conculcate pedes hominum, sal infatuatum!

On a de lui: I. Des *Apologies*, des *Ordonnances Synodales*, des *Lettres* et des *Sermons*, qui se trouvent dans le tome second du Spicilége de Dom *Luc d'Achery*. II. Six livres de Discours (*Præloquiorum*,) dans le tome IX de l'*Amplissima Collectio* des Pères *Martenne* et *Durand*. *Pierre* et *Jérôme Ballerini* ont donné une édition complète de ses Œuvres, Vérone, 1765, in-fol.

RATKAI, (George) né en 1613, en Hongrie, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique et fut fait chanoine de l'église de Zagrab. Il y mérita la confiance du vice-roi de la Croatie *Jean Draskovits*, qui l'engagea à écrire l'histoire de cette province, et lui en facilita le moyen par le libre accès qu'il lui donna aux archives. Les fruits de ses recherches sont consignés dans un savant ouvrage, intitulé: *Memoria regum et Banorum regnorum Dalmatiæ, Croatiæ, Slavoniæ, inchoata ab origine suâ usque ad annum* 1652, Vienne, 1652, in-fol.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie, florissoit dans le 9e siècle. Il étoit contemporain de *Hincmar*, contre lequel il publia deux *Livres sur la Prédestination*, dans lesquels il montre que la doctrine de *St. Augustin* sur la Grace est la seule doctrine Catholique. On les trouve dans les *Vindiciæ Prædestinationis*, 1650, 2 vol. in-4.° On a encore de lui plusieurs autres traités: I. *De l'Enfantement de*

Jésus-Christ, dans le Spicilége de *d'Achery*. II. *De l'Ame*. III. Un *Traité contre les Grecs*, en quatre livres, dans lequel il justifie les Latins. IV. Un *Traité du Corps et du Sang de Jésus-Christ*, contre *Paschase Ratbert*. Le docteur *Boileau* le publia en 1686, in-12, avec une traduction françoise et des notes. Le traducteur l'orna en même temps d'une Préface, dans laquelle il démontre contre les Calvinistes, que le Traité de *Ratramne* n'est nullement favorable à leurs opinions, comme ils le prétendent ordinairement. *Ratramne* entreprend d'y prouver deux choses : la première que le Corps et le Sang de *Jésus-Christ* qui sont reçus dans l'Eglise par la bouche des Fidelles, sont des figures, si on les considère par l'apparence visible et extérieure du pain et du vin, quoiqu'ils soient véritablement le Corps et le Sang de *Jésus-Christ* par la puissance du Verbe Divin : la seconde, que le Corps de *Jésus-Christ* dans l'Eucharistie est différent, non en soi et quant à la substance, mais quant à la manière d'être, du Corps de Jésus-Christ tel qu'il étoit sur la terre, et tel qu'il est dans le ciel, sans voile et sans figure. Le *Traité* du Corps et du Sang de Jésus-Christ fut imprimé en latin, avec une *Défense*, en 1712, in-12. On trouve dans les *Ecrivains ecclésiastiques* d'*Oudin*, article RATRAMNE, une *Lettre* curieuse de celui-ci *sur les Cynocéphales*, ou sur les hommes qui ont une tête de chien. Il y a toute apparence que ces prétendus hommes étoient des singes ; quoiqu'il soit possible que la partie inférieure du visage devenue trop saillante ait donné à quelque familles une espèce de physionomie canine.

RAVAILLAC, (François) issu par femmes de *Poltrot*, suivant *Pasquier*, étoit fils d'un praticien d'Angoulême, dont il suivit quelque temps la profession. Il prit ensuite l'habit chez les Feuillans. Ses idées noires, ses visions et ses extravagances le firent chasser du cloître six semaines après. Accusé d'un meurtre sans pouvoir en être convaincu, il échappa au châtiment qu'il méritoit et redevint solliciteur de procès. Il en perdit un en son nom pour une succession. Ce malheur le réduisit à une telle misère, qu'il fut obligé pour subsister de faire le métier de maître d'école à Angoulême. Les excès, les libelles et les sermons des Ligueurs avoient dérangé son imagination dès sa première jeunesse, et lui avoient inspiré une grande aversion pour *Henri IV*. Quelques prédicateurs, trompettes du fanatisme, enseignoient alors qu'il étoit permis de tuer ceux qui mettent la religion Catholique en danger ou qui font la guerre au pape : *Ravaillac* né avec un caractère sombre et une humeur atrabilaire, saisit avidement ces principes abominables. Au seul nom de Huguenot il entroit en fureur. La dure nécessité où il se vit réduit, la perte de son procès, les tristes réflexions qu'il fit sur son emprisonnement et sur son expulsion du cloître, irritèrent de plus en plus sa bile. Il prit la résolution exécrable d'assassiner *Henri IV*, que son imagination échauffée lui faisoit regarder comme un fauteur de l'hérésie qui alloit faire la guerre

au pape. Il partit d'Angoulême six mois avant son crime, « dans l'intention, disoit-il, de parler au roi, et de ne le tuer qu'autant qu'il ne pourroit pas réussir à le convertir. » Il se présenta au Louvre sur le passage du roi à plusieurs reprises, fut toujours repoussé, et enfin s'en retourna. Il vécut quelque temps, moins tourmenté par les visions qui l'agitoient. Mais vers Pâques il fut tenté avec plus de violence que jamais, d'exécuter son dessein. Il vint à Paris, vola dans une auberge un couteau qu'il trouva propre à son exécrable projet, et s'en retourna encore. Etant près d'Etampes, il cassa entre deux pierres la pointe de son couteau dans un moment de repentir, la refit presque aussitôt, regagna Paris, suivit le roi pendant deux jours. Enfin, toujours plus affermi dans son dessein, il l'exécuta le 14 mai 1610. Un embarras de charrettes avoit arrêté le carrosse du roi au milieu de la rue de la Ferronnerie, qui étoit alors fort étroite. *Ravaillac* monte sur une des roues de derrière, et avançant le corps dans le carrosse au moment que ce prince étoit tourné vers le duc *d'Epernon*, assis à son côté pour lui parler à l'oreille, il lui donna dans la poitrine deux coups de poignard. Le second lui coupa l'artère du poumon et fit sortir le sang avec tant d'impétuosité, que ce grand roi fut étouffé en un instant, sans proférer une seule parole. Le monstre eût pu se sauver sans être reconnu; mais étant demeuré à la même place, tenant à la main le couteau encore dégouttant de sang, le duc *d'Epernon* le fit arrêter. On le conduisit d'abord à l'hôtel de Retz et ensuite à la conciergerie. Son procès ayant été dressé, il fut tiré à quatre chevaux et écartelé à la place de Grève, le 27 mai 1610, âgé d'environ 32 ans, après avoir constamment persisté à dire dans tous ses interrogatoires, qu'*il n'avoit point de complices*. Les deux docteurs de Sorbonne qui l'assistèrent à la mort, *Filesac* et *Gamache* ne purent rien arracher de lui, parce qu'apparemment il n'avoit rien à dire. (*Voyez* I. COTTON.) Le scélérat prêt à expirer demanda l'absolution à *Filesac*, qui insista à la lui refuser, à moins qu'il ne voulût déclarer ses complices et ses fauteurs. *Ravaillac* lui répondit qu'il n'en avoit point; et le confesseur ayant répliqué qu'il ne pouvoit l'absoudre, il demanda qu'on lui donnât l'absolution sous condition, c'est-à-dire au cas qu'il dit la vérité. Alors *Filesac* lui dit : *Je le veux bien ; mais si vous mentez, au lieu d'absolution je vous prononce votre damnation.... Pierre de l'Etoile* qui rapporte ces faits, assure que le monstre ajouta : *Je la reçois et je l'accepte à cette condition*. Le peuple au commencement de l'exécution, lui avoit refusé le SALVE REGINA, en criant : *Il ne lui en faut point.... Il est damné comme Judas !....* Pendant l'exécution, un des chevaux qui le démembroient ayant été recru, un certain homme qui étoit près de l'échafaud descendit de celui qu'il montoit pour le mettre à la place, afin de le mieux déchirer. « Aussitôt qu'il fut mort, dit toujours *l'Etoile*, le bourreau l'ayant démembré, voulut en jeter les quartiers au feu; mais le peuple se ruant impétueusement dessus, il n'y eut

fils de si bonne mère qui ne voulût avoir sa pièce, jusqu'aux enfans qui en firent du feu au coin des rues. Quelques villageois même ayant trouvé moyen d'en avoir quelques lopins, les brûlèrent dans leur village. Dès qu'on le menoit au supplice, il se trouva un si grand concours de peuple autour du tomberean animé contre ce parricide, que les gardes et archers eurent bien de la peine à le sauver de sa fureur, chacun y voulant mettre la main avec tel tumulte, tels hurlemens et malédictions, qu'on ne s'entendoit point : si que tous ces gens armés ne purent garantir ce méchant de force gourmades et horions, ni même des ongles et dents de quelques femmes... » On n'entrera point dans des détails et dans un amas de circonstances que personne n'ignore, sur le caractère des personnes auxquelles on a attribué ce détestable parricide : on dira seulement qu'il est très-difficile de décider si parmi ces personnes, il y en eut quelqu'une qui trempa dans cet horrible forfait. Le duc *de Sully* assure que le cri public désigne assez ceux qui ont armé le bras du monstre. Mais on répond que les *Mémoires* de ce ministre ayant été composés par ses secrétaires, dans le temps qu'il étoit disgracié par *Marie de Médicis*, il n'est pas étrange qu'on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse que la mort d'*Henri IV* rendoit maîtresse du royaume, et sur le duc d'*Epernon* qui avoit servi à la faire déclarer régente. Les conjectures odieuses que les autres historiens ont recueillies sans examen, paroissent détruites d'une manière victorieuse par les réflexions suivantes. Elles sont d'un homme qui a soigneusement examiné ces faits : *Mézerai*, suivant lui, plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons; et celui qui vient de faire imprimer le sixième tome des *Mémoires de Condé*, fait ses efforts pour donner au misérable *Ravaillac* les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre? faut-il encore en chercher où il n'y en a point ? On accuse à la fois le Père *Alagona* Jésuite, oncle du duc *de Lerme*, tout le conseil Espagnol, la reine *Marie de Médicis*, la maîtresse d'*Henri IV*, Mad. *de Verneuil*, et le duc *d'Epernon*. Choisissez donc : si la maîtresse est coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouse le soit : si le conseil d'Espagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'est donc pas le duc *d'Epernon* qui l'a séduit dans Paris, lui que *Ravaillac* appeloit *Catholique à gros grain*, comme il est prouvé au procès ; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'instant qu'on le reconnut tenant son couteau sanglant, et qui vouloit qu'on le réservât à la question et au supplice. Il y a des preuves, dit *Mézerai*, que des prêtres avoient mené *Ravaillac* jusqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le procès criminel de ce monstre, vous y trouverez tout le contraire. Je sais que les dépositions vagues d'un nommé *Dujardin* et d'une *d'Escomans*, ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures Rien n'est plus simple, plus ingénu, moins embarrassé, moins incons-

tant,

sant, rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt auroit-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auroient abusé? On conçoit bien qu'un scélérat, associé à d'autres scélérats de son espèce, cèle d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur : car il y a de ce qu'on appelle honneur jusque dans le crime; cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on auroit séduit, un fanatique à qui on auroit fait accroire qu'il seroit protégé, ne décéleroit-il pas ses séducteurs? Comment dans l'horreur des tortures, n'accuseroit-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes? N'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain? *Ravaillac* persiste toujours à dire dans ses interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui vouloit faire la guerre au Pape. J'ai eu des visions, des révélations; j'ai cru servir Dieu. Je reconnois que je me suis trompé, et que je suis coupable d'un crime horrible; je n'y ai jamais été excité par* PERSONNE. Voilà la substance de toutes ses réponses. Il avoue que le jour de l'assassinat il avoit été dévotement à la messe : il avoue qu'il avoit voulu plusieurs fois parler au roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques : il avoue que le dessein de tuer le roi l'a déjà tenté deux fois; qu'il y a résisté; qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible; qu'il y est retourné vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ses interrogatoires, *François Ravaillac* :

Que toujours dans mon cœur
Jésus soit le vainqueur.

Qui ne reconnoît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot, dont le cerveau égaré étoit empoisonné de tous les venins de la Ligue? Ses vrais complices étoient la superstition et la fureur qui animèrent *Jean Châtel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément*; c'étoit l'esprit de *Poltrot* qui assassina le duc *de Guise*; c'étoient les maximes de *Balthazard Gérard*, assassin du grand prince *d'Orange*... Il me paroît enfin bien prouvé par l'esprit de superstition, de fureur et d'ignorance qui dominoit, et par la connoissance du cœur humain, et par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut sur-tout s'en tenir à ses confessions faites à la mort devant les juges. Ces confessions prouvent expressément que *Jean Châtel* avoit commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, et *Ravaillac* dans l'espérance d'être sauvé.» M. *Anquetil*, dans son *Intrigue du Cabinet sous Henri IV* et *Louis XIII*, pense comme ceux qui croient que *Ravaillac* n'eut pas de complices, et s'appuie à peu près sur les mêmes raisons. Il remarque judicieusement qu'il ne faut pas toujours de l'argent et des promesses pour armer de pareils monstres : des murmures sourds, des plaintes trop hardies, des déclamations licencieuses, de tristes conjectures, peuvent enflammer ces tempéramens bilieux, ces hommes dévorés d'un feu sombre, qui se nourrissent de mélancolie. « On a vu, conclut-il enfin, par les aveux de *Ravaillac*, que c'étoit un de ces fanatiques d'état si dangereux, qui sont peut-être plus communs

qu'on ne pense. » Quoique les accusations intentées contre les Jésuites aient été répétées par quelques satiriques obscurs, dans le temps de leur destruction en France, nous ne prendrons pas la peine de les réfuter. Pouvoit-on croire ces religieux assez insensés, pour avoir contribué à enfoncer le poignard dans le sein d'un prince qui les avoit rappelés et qui les combloit de biens? « J'ai eu (dit *Bayle*, lettres choisies, t. 3, p. 230.) la curiosité de lire ce qu'ils ont répondu aux accusations de leurs ennemis, ce qu'on leur a répliqué, ce qu'ils ont répliqué eux-mêmes; et il m'a paru qu'en plusieurs choses leurs accusateurs demeuroient en reste. Cela m'a fait croire qu'on leur impute beaucoup de choses dont on n'a aucunes preuves; mais que l'on croit facilement à l'instigation des préjugés. »

RAVANEL, chef des Camisards, avoit encore plus de bravoure que de fanatisme. Sachant que sa tête étoit mise à prix, il eut la hardiesse de venir trouver le maréchal *de Villars*, et lui demanda les mille écus de récompense en se découvrant. Le maréchal lui pardonna et lui fit compter la somme. Mais l'année suivante ayant été reconnu pour le chef d'une conspiration en Languedoc, il fut brûlé vif en juin 1705. « *Ravanel* et *Catinat*, (dit M. *de Berwick* dans ses excellens et véridiques *Mémoires*,) qui avoient été grenadiers dans les troupes, furent brûlés vifs à cause des sacriléges horribles qu'ils avoient commis. *Billar* et *Jonquet* furent roués : le premier s'étoit chargé d'exécuter le projet formé contre M. *Basville* et moi; il l'avoua et sembloit s'en faire gloire... Le même jour que j'entrai dans la province l'on prit un nommé *Castanet* prédicant, lequel fut roué à Montpellier, convaincu de toutes sortes de crimes énormes, et non pour fait de religion comme on a affecté de le publier... Je sais qu'en beaucoup de pays on a voulu noircir ce que nous avons fait contre ces gens-là; mais je puis protester en homme d'honneur, qu'il n'y a sortes de crimes dont les Camisards ne fussent coupables. Ils joignoient à la révolte, aux sacriléges, aux meurtres, aux vols et aux débordemens, des cruautés inouies, jusqu'à faire griller des prêtres, éventrer des femmes grosses et rôtir les enfans. »

RAVASINI, poëte Latin, né à Parme, chanta les plaisirs de la campagne. Ses poésies pleines de fraîcheur furent publiées en 1706 et en 1711. Les Mémoires de Trévoux, janvier 1707 et octobre 1711, en ont rendu un compte avantageux. *Ravasini* étoit l'ami du Père *Vanière* qui suivoit la même carrière.

RAVAUD, *Voy.* IV. REMI.

RAVESTEYN, (Jean) peintre Hollandois, se distingua par l'énergie de son pinceau vers l'an 1580. — Un autre peintre de son nom, *Hubert*, né à Dordrecht en 1647, a peint avec succès le paysage, les foires et les rassemblemens de peuple. — *Nicolas* RAVESTEYN, né à Bommel en 1661, excella dans le genre de l'histoire et du portrait.

RAVISIUS TEXTOR, *Voyez* TIXIER.

RAVIUS ou RAVE, (Chrétien) né à Berlin en 1613, voyagea en Orient, où il apprit les langues turque, persane et arabe, et d'où il rapporta des manuscrits précieux. De retour en Europe, il professa les langues orientales à Utrecht, d'abord sans appointemens, et ensuite avec une pension de six cents florins que la ville lui décerna. *Ravius* fut un des savans de la cour de la reine *Christine* de Suède. Enfin il professa les langues orientales à Kiell, puis à Francfort sur le Mein, où il mourut le 21 juin 1677, à 64 ans. On a de lui : I. Un *Plan d'Orthographe et d'Etymologies Hébraïques.* II. Une *Grammaire Hébraïque, Chaldaïque, Syriaque, Arabe, Samaritaine et Angloise;* Londres, 1640, in-8.° III. Une *Traduction* latine de l'arabe, d'*Apollonius de Perge.* — Il ne faut pas le confondre avec *Jean Ravius* son fils, bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, qui a laissé des Commentaires sur *Cornelius-Nepos*, des *Apharismes militaires* et d'autres écrits latins.

RAULENGHIEN, *Voy.* RAPHELEN.

I. RAULIN, (Jean) naquit à Toulouse. Après avoir pris ses degrés dans l'université de Paris, il prêcha dans cette capitale avec beaucoup de succès. Il étoit entré dans l'ordre de Cluni en 1497, et il mourut en 1514, à 71 ans. En 1541 on recueillit ses *Sermons* in-8.° Ils peuvent servir tout au plus à donner une idée du mauvais goût qui régnoit en France dans le 15 siècle. Il prouve dans un de ses sermons la nécessité du jeûne, par ces deux comparaisons : *Un carrosse va plus vîte quand il est vide : un navire qui n'est pas trop chargé, obéit mieux à la rame.* Il se rendit plus recommandable par sa régularité que par les ouvrages moraux qu'il donna au public : ils sont dignes de l'oubli où on les laisse. On a encore de lui des *Lettres*, Paris, 1521, in-4°, peu communes. Elles contiennent quelques faits de son temps, et beaucoup d'avis salutaires pour la conduite ; mais le grand nombre d'allégories et de figures forcées qui y sont répandues, les gâtent tous. Ses *Ouvrages* furent recueillis à Anvers, 1612, en six vol. in-4.°

II. RAULIN, (Jean-Facond) Espagnol, a fleuri dans le 18e siècle, et nous a laissé une *Histoire Ecclésiastique du Malabar*, imprimée à Rome, in-4.° Elle est pleine de particularités curieuses et de contes populaires.

III. RAULIN, (Joseph) médecin ordinaire du roi, censeur royal, membre des académies de Bordeaux, de Rouen et de celles des Arcades de Rome, mort à Paris le 12 avril 1784, à 76 ans, étoit né à Aiguetinte dans le diocèse d'Auch en 1708. Il exerça d'abord sa profession à Nérac petite ville de Guienne, où son mérite fut méconnu parce qu'il parloit avec plus de savoir que d'agrément. Peu employé comme praticien, il se consacra à la théorie et le public y gagna. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, où une pratique sûre est fondée sur des observations justes et détaillées. Son style est clair, concis lorsqu'il le faut, élégant lorsqu'il doit l'être ; et il règne dans tous ses livres une

méthode naturelle, par laquelle le lecteur est toujours renfermé dans le point essentiel de son objet. Ses productions l'ayant annoncé à Paris, il s'y retira vers l'an 1755. Il fut aussi recherché dans cette capitale qu'il avoit été négligé en province. On le consulta de toutes parts; et le gouvernement l'employa à composer différens Traités importans, sur la manière d'élever les enfans, sur les accouchemens, sur les maladies des femmes en couche. Les principaux livres qu'il a donnés au public sont : I. *Traité des Maladies occasionnées par les promptes variations de l'air*, 1752, in-12. II. *Traité des Maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité et autres intempéries de l'air*, 1756, in-12. III. *Traité des affections vaporeuses du Sexe*, 1759, in-12. IV. *Traité des Fleurs blanches, avec la méthode de les guérir*, 1766, en 2 volum. in-12. V. *De la conservation des Enfans ou les Moyens de les fortifier, de les préserver et guérir des maladies*, 1768, 2 vol. in-12. VI. *Traité des Maladies des Femmes en couche*, 1771, in-12. VII. *Instructions succinctes sur les Accouchemens*, 1769, in-12. VIII. *Parallèle des Eaux minérales de France avec celles d'Allemagne*, 1777, in-12. IX. *Analyse des Eaux minérales de Provins*. X. *Examen de la houille regardée comme engrais*, 1775, in-12. XI. *Traité de la Phthisie pulmonaire*, 1784, in-8.° Ce fut son dernier ouvrage, et ce ne fut pas le moins recherché, parce qu'il renferme des observations importantes, dont quelques-unes sont nouvelles. Cet habile médecin joignoit à ses connoissances les qualités sociales; il étoit bon père, bon époux, bon ami.

RAUST, (François-Louis) peintre, étoit bourgeois de Lucerne. Il mourut à la Haye vers 1730, à 68 ans.

RAUWOLF, (Leonard) médecin, natif d'Augsbourg, avoit une forte passion pour la botanique, qui le porta à se rendre en Syrie en 1573; il parcourut la Judée, l'Arabie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arménie, etc.; y amassa un grand nombre de plantes et de curiosités naturelles, et fit des observations sur les mœurs des peuples de ces contrées. Il revint dans sa patrie en 1576, mais les troubles qui l'agitoient l'obligèrent de se retirer en 1588 à Lintz, où il mourut en 1606 avec le titre de médecin des archiducs d'Autriche. Il publia la *Relation* de son voyage en allemand, Francfort, 1582, in-4.° Nicolas *Staphrost* l'a traduite en anglois, Londres, 1693. Le *Catalogue* des plantes que *Rauwolf* a observées au Levant, a été donné en latin par *Jean Fréderic Gronovius*, sous le titre de *Flora Orientalis*; Leyde, 1755, in-8.° On voit encore dans la bibliothèque de Leyde, les plantes sèches que *Rauwolf* a rapportées en Europe.

RAWLEIGH, (Walter) né à Budley en Devonshire, d'une famille noble et ancienne, eut beaucoup de part aux expéditions maritimes du règne de la reine *Elizabeth*. C'étoit un génie élevé, audacieux et romanesque. Il alla dans l'Amérique méridionale en 1584, s'y rendit maître du pays de Mocosa et y introduisit

la première colonie Angloise. Pour faire sa cour à *Elizabeth*, il donna à ce pays le nom de *Virginie*. Cette princesse sensible à ses services et à ses attentions, le choisit en 1592, pour commander la flotte destinée à s'opposer aux progrès des Espagnols dans l'Amérique. *Rawleigh* se mit en mer avec quinze vaisseaux de guerre. Il causa de grandes pertes aux Espagnols, et leur enleva une caraque estimée deux millions de livres sterling. La reine le reçut à son retour comme un homme distingué; elle le nomma capitaine de sa garde et lui fit épouser une de ses dames d'honneur. *Rawleigh* se rembarqua en 1595, alla attaquer les Espagnols dans l'isle de la Trinité, brûla la ville de Saint-Joseph et fit prisonnier le gouverneur. Il remonta la rivière d'Orénoque l'espace d'environ 400 milles; mais n'ayant pu aborder dans la Guiane, il réduisit en cendres la ville de Comana. Revenu de ses voyages, il fit présent à la reine des statues d'or qu'il y avoit trouvées, et lui fit une description si avantageuse de ce pays, qu'en 1597 il fut envoyé avec la grande flotte destinée à enlever les galions des Espagnols. *Rawleigh* fit paroître beaucoup de valeur dans cette expédition, et sa conduite augmenta l'affection et l'estime de la reine *Elizabeth*. *Jacques I* eut moins de considération pour lui. Les jaloux de ce grand capitaine l'accusèrent auprès du monarque, d'avoir voulu mettre sur le trône *Arabelle Stuart* dame du sang royal, et il fut condamné à perdre la tête; mais le roi se contenta de le faire renfermer à la tour de Londres, où il demeura treize ans. *Rawleigh* profita de cette retraite pour composer une *Histoire du Monde*. Cet ouvrage lui acquit une réputation qui fit oublier en partie les défauts de son caractère trop vaste et trop entreprenant. Les dispositions favorables du public augmentèrent en lui le desir et l'espérance de la liberté. Il se flatta de l'obtenir en publiant qu'il avoit découvert dans la Guiane, sous le règne d'*Elizabeth*, une mine d'or dont on pourroit tirer d'immenses richesses. *Jacques I* peu frappé d'un bruit contraire à la vraisemblance, fit sortir néanmoins *Rawleigh* de prison en 1616, et lui accorda même le commandement sur les aventuriers que la mine d'or attiroit en Amérique, mais sans le vouloir décharger de l'ancienne sentence portée contre lui. Le chevalier part avec douze vaisseaux, arrive sur les côtes de la Guiane, fait attaquer la ville espagnole de Saint-Thomas, malgré la paix conclue entre l'Espagne et l'Angleterre. On prend cette place, on n'y trouve aucun trésor et l'on désespère de trouver la mine. Les compagnons de *Rawleigh* le soupçonnent d'avoir voulu seulement enlever aux Espagnols leurs possessions dans ce continent, et le forcent à retourner avec eux en Angleterre. Le roi fait revivre l'ancienne sentence qui le condamnoit sans preuve pour crime de haute trahison. Dans le cours de la procédure *Rawleigh* montra quelque foiblesse. Intrépide au moment de l'exécution, il dit, en touchant la hache de l'exécuteur : *Voici un remède aigu, mais sûr pour tous les maux.* « Quoique plusieurs écrivains l'aient cru in-

nocent, on ne peut guères douter, dit l'abbé *Millot*, que sous prétexte d'une mine chimérique, il n'en ait imposé au roi. Selon les principes étrangers que suivoient les Européens dans les conquêtes des Indes et de l'Amérique, il pensoit avoir acquis aux Anglois un droit incontestable sur la Guiane, parce qu'il y avoit mis le pied autrefois. Et d'ailleurs il prétendoit follement que la paix avec l'Espagne ne regardoit pas le Nouveau-Monde. C'étoit un de ces hommes dont le génie, faute d'être réglé par la raison, enfante plutôt des monstres que de grandes choses. » Il eut la tête tranchée à Westminster le 29 octobre 1618. On a de lui : I. Son *Histoire du Monde* en anglois, in-8°, 1614. L'auteur ne publia que la première partie; elle ne fut pas recherchée d'abord : il jeta au feu la seconde. Cet ouvrage est confus et quelquefois peu exact. L'auteur n'avoit pas la tête assez calme pour écrire avec clarté, ordre et vérité. II. Une *Relation* de son premier voyage à l'Amérique ou la *Découverte de la Guiane*, en latin, Nuremberg, en 1599, in-4.° Il y a des choses curieuses.

RAWLINS, (Thomas) graveur Anglois, a produit les coins des monnoies sous les règnes de *Charles I* et de *Charles II*. Dans ses momens de loisir, il a fait des *Comédies*.

RAWLINSON, (Richard) antiquaire Anglois, mort en 1755, fonda une chaire d'Anglo-Saxon dans l'université d'Oxford et légua à cette dernière ses livres, ses médailles, et beaucoup de manuscrits. Il a contribué à la publication d'un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire et les antiquités, et a traduit en anglois celui de *Lenglet du Fresnoy* sur la *Méthode d'étudier l'histoire*. Le cœur de *Rawlinson* renfermé dans une urne de marbre, est placé dans la chapelle du collége de Saint-Jean. — Un autre Anglois, nommé *Thomas* RAWLINSON, mort en 1725, eut la manie de rassembler, à grands frais, une immense quantité de livres qui encombroient tellement son appartement qu'il ne pouvoit plus s'y tourner. C'est lui qu'*Addisson* a peint dans le *Tatler* sous le nom de *Tom Folio*.

RAY, (Jean) né dans le comté d'Essex en 1628, étudia à Cambridge et fut membre du collége de la Trinité. Après avoir pris les degrés académiques, il fut ordonné prêtre de l'église Anglicane; mais son opposition aux sentimens des épiscopaux l'empêcha d'obtenir des bénéfices. L'étude de la nature le consola de la privation des biens ecclésiastiques. Il avoit tout ce qu'il falloit pour l'approfondir : un esprit actif, un zèle ardent, un courage infatigable. Il parcourut l'Écosse, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs autres pays, dans lesquels il fit des recherches laborieuses. La Société royale de Londres s'empressa de le posséder en 1667, et le perdit le 17 janvier 1706. Il mourut à Black-Norley, à 77 ans. *Ray* passa sa vie en philosophe et la finit de même. Sa modestie, son affabilité, lui firent des amis illustres. Il n'étoit point comme cer-

tains savans, avare de ses recherches : il les communiquoit avec un plaisir infini. Il joignoit aux connoissances d'un naturaliste, celles d'un littérateur et d'un théologien. Il a tant écrit que ses ennemis lui reprochèrent sa fécondité comme un vice. Ses ouvrages dans lesquels on trouve beaucoup de solidité, de sagacité et d'érudition, sont : I. Une *Histoire des Plantes*, en 3 vol. in-folio, 1686 et années suivantes. Le troisième imprimé en 1704, est le moins commun. II. Une *Nouvelle Méthode des Plantes*, Londres, 1682, in-8°; et Tubinge sous le nom de Londres, 1733, in-8.° III. Un *Catalogue des Plantes d'Angleterre et des Isles adjacentes*, Londres, 1677, in-8°, avec un supplément en 1688; et divers autres ouvrages de Botanique. Son système diffère beaucoup de celui de *Tournefort :* celui-ci ne distribue les plantes qu'en vingt-deux classes, au lieu que *Ray* en compte trente-trois. IV. Un *Catalogue des Plantes* des environs de Cambridge, 1660, in-8°, avec un Appendice de 1663, et un de 1685. V. *Stirpium Britannicarum extra Britannias nascentium Sylloge*, Londres, 1696, in-8.° VI. *Synopsis methodica Animalium quadrupedum et Serpentini generis*, Londres, 1724, in-8.° VII. *Synopsis methodica Avium et Piscium*, Londres, 1713, in-8.° VIII. *Historia Insectorum, cum Appendice* Mart. Listeri *de Scarabæis Britannicis*, 1710, in-4.° IX. *Methodus Insectorum*, in-8.° X. *Dictionariolum trilingue secundùm locos communes.* Tous les ouvrages précédens sont en latin. (*Voyez* MUNTING.) Les principaux de ceux qu'il a écrits en anglois, sont : I. *L'existence et la sagesse de Dieu, manifestées dans les œuvres de la Création.* Ce livre a été traduit en françois, 1714, in-8.° II. Trois *Dissertations* sur le chaos et la création du monde, le déluge et l'embrasement futur du monde, dont la plus ample édition est celle de Londres, en 1713, in-8.° III. Une *Exhortation à la piété*, le seul fondement du bonheur présent et futur. Ce discours est contre *Bayle* qui nioit qu'une république composée de Chrétiens qui observeroient exactement les préceptes de J. C., pût se soutenir. IV. Divers *Discours* sur différentes matières théologiques, imprimés à Londres en 1692, in-8.° V. Un *Recueil de Lettres philosophiques*, 1718, in-8°, qui ne font pas dans leur totalité un recueil précieux. —Il ne faut pas le confondre avec *Benjamin* RAY curé de Spalding, mort en 1760, dont les *Transactions philosophiques* renferment différens *Mémoires.*

II. RAY DE SAINT-GENIÈS, (Jacques-Marie) chevalier de Saint-Louis, né à Saint-Geniès diocèse de Viviers, en 1712, est auteur de divers ouvrages sur l'art militaire. I. *L'Art de la guerre-pratique*, 1754, deux vol. in-12. II. *L'Histoire militaire de Louis XIII et de Louis XIV ;* la première en trois vol., 1755, et la 2ᵉ en trois, 1766. III. *L'Officier Partisan*, 1763, deux vol. in-12. Il mourut en 1777.

RAYMOND, *Voyez* RAIMOND.

RAYNAL, (Guillaume-François) historien renommé, mem-

bre des Académies de Londres et de Berlin, naquit à Saint-Geniès dans le Rouergue en 1713. Il entra de bonne heure chez les Jésuites. Beaucoup de vivacité et d'imagination annonçoient à ces Pères un de ces favoris de la nature que leur société s'empressoit d'adopter. Le jeune *Raynal* professa avec distinction, et ayant été ordonné prêtre, il prêcha; et s'il ne convertit personne, il eut de nombreux auditeurs, du moins en province. Son amour pour la liberté et l'indépendance s'accommodant peu du séjour du cloître et des colléges, il quitta les Jésuites vers 1748, et se fixa dans la capitale. Des compilations, telles que les *Anecdotes littéraires*, trois vol. in-12; les *Mémoires* de *Ninon de Lenclos*, in-12, et la rédaction du *Mercure de France*, furent ses ressources à Paris. Les spéculations du commerce lui paroissant devoir être plus favorables à sa fortune que les occupations littéraires, il s'y livra en 1768, et conçut ensuite l'idée d'écrire l'*Histoire philosophique et politique des Établissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes*. On a eu raison de dire qu'il auroit aussi bien fait de l'intituler : *Voyages et Histoire de l'Avarice*. Cet ouvrage publié en 1770, reçut d'abord un accueil assez équivoque; mais on en a fait ensuite en Europe plus de cinquante contrefaçons. « Cet écrit, dit *la Harpe*, avoit de quoi plaire à beaucoup de lecteurs : il offre aux politiques des vues et des spéculations sur tous les gouvernemens du monde; aux commerçans, des calculs et des faits; aux philosophes, des principes de tolérance et la haine la plus décidée contre la tyrannie et la superstition; aux femmes, des morceaux agréables et dans le goût romanesque, sur-tout l'adoration la plus passionnée et l'enthousiasme de leurs attraits. » Cependant, malgré cet éloge, une critique sage y trouve quelques confusions, des disparates, des déclamations outrées contre les prêtres, les gouvernemens, les loix et les usages; des récits scandaleux, peu de principes suivis, d'excellens mémoires à la vérité sur le commerce de quelques nations, mais beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes. Son style est clair, élevé, noble; mais il prend trop souvent le ton d'un charlatan monté sur des tréteaux et débitant à la multitude effarée des lieux communs contre le despotisme et la superstition. L'auteur connoissant les défauts de son ouvrage, se mit à voyager pour le perfectionner. Il parcourut les différentes places de commerce de la France; il promena sa curiosité en Hollande et en Angleterre; il obtint à Londres une distinction très-flatteuse. L'orateur de la chambre des Communes apprenant qu'il se trouvoit dans la galerie, fit suspendre la discussion jusqu'à ce qu'on lui eût accordé une place marquée. Quelque temps après, l'Angleterre déclara la guerre à la France, et le neveu de *Raynal* pris sur un vaisseau françois fut conduit à Londres. Si-tôt que le ministre sut quel étoit l'oncle du prisonnier, il lui rendit la liberté en écrivant à *Raynal* : « C'est le moins que nous puissions faire pour le neveu d'un homme dont les écrits sont utiles

à toutes les nations commerçantes. » Il ajouta que son souverain avoit fort approuvé sa conduite à son égard. Par-tout dans ses voyages, *Raynal* interrogea, et même jusqu'à l'importunité, les voyageurs les plus instruits et les négocians les plus accrédités. Au retour de ses savantes courses, il publia à Genève en 1781, une nouvelle édition de son histoire, 10 vol. in-8.° Celle-ci offre quelques articles mieux digérés, des notices plus instructives sur la Chine, sur les États-Unis, sur différentes branches de commerce. Mais l'auteur y montre le même acharnement, et encore plus d'animosité contre les chefs des nations et tous les objets du respect des peuples. Le parlement de Paris proscrivit ce livre le 25 mai 1781, et ordonna qu'il fût brûlé sur les conclusions de l'avocat général *Seguier*; il décréta même l'auteur de prise de corps; mais on lui laissa tout le temps de se retirer de Courbevoie où il se trouvoit pour se rendre aux eaux de Spa. Il parcourut ensuite l'Allemagne. Après avoir visité différentes cours, *Raynal* revint en France et vécut quelque temps dans les pays méridionaux. Il y accorda aux académies de Marseille et de Lyon les fonds de plusieurs prix dont il proposa les sujets. Le plus remarquable fut de déterminer si la découverte de l'Amérique avoit été utile ou nuisible à l'Europe ? Il en donna un autre aux pasteurs de Lausanne pour être distribué à trois vieillards que leur vie laborieuse et leur bonne conduite n'auroient pas mis à l'abri de l'indigence. *Raynal* vint à Paris en 1788 ; il s'y trouvoit lorsque l'assemblée constituante rendit des décrets dont les uns lui parurent attenter à la propriété, les autres favoriser l'effervescence du peuple. Il eut le courage de lui adresser, le 31 mai 1791, une longue lettre où il marquoit la route que cette assemblée auroit dû tenir et les écueils qu'elle devoit éviter. Cet écrit fit peu d'impression, et tout le fruit qu'il en recueillit fut d'être insulté par les Gazetiers. *Raynal* devint à leurs yeux un homme affoibli par l'âge; ils auroient pu dire *mûri*. On peut en juger par cette citation : « J'osai, dit-il, parler longtemps aux rois de leurs devoirs; souffrez qu'aujourd'hui je parle au peuple de ses erreurs. Seroit-il donc vrai qu'il fallût me rappeler avec effroi que je suis un de ceux qui, en éprouvant une indignation généreuse contre le pouvoir arbitraire, ont peut-être donné des armes à la licence. Prêt à descendre dans le tombeau, prêt à quitter cette nation Françoise dont je desirois ardemment le bonheur, que vois-je autour de moi ? des troubles religieux, des dissentions civiles, la consternation des uns, l'audace des autres; un gouvernement esclave de la tyrannie populaire; le sanctuaire des lois environné d'hommes effrénés qui veulent alternativement ou les dicter ou les braver; des soldats sans discipline, des chefs sans autorité, des ministres sans moyens, la puissance publique n'existant plus que dans les clubs... La France entière présente deux tribus très-prononcées, celle des gens de bien, des esprits modérés, classe d'hommes muets et consternés; tandis que des hommes violens

s'électrisent, se serrent et forment un volcan redoutable qui vomit des torrens de lave, capables de tout engloutir. Vous vous applaudissez de toucher au terme de votre carrière, et vous n'êtes entourés que de ruines, et ces ruines sont souillées de sang et baignées de larmes ; des bruits sourds et vagues, une terre qui fume et qui tremble de toutes parts annoncent encore des explosions nouvelles!... Quand la réflexion approchera de plusieurs de ces productions immaturées, elles s'évanouiront comme les vapeurs d'un songe au réveil du matin, ou elles feront naître des inconvéniens plus grands que les abus qu'elles prétendent détruire. Qui osa jamais rêver pour un grand peuple une constitution fondée sur un nivellement abstrait et chimérique?.... Dans ces temps de délire et de faction il n'y a plus que la sagesse qui soit dangereuse.... Ma pensée va jusqu'à desirer que le tombeau se referme promptement sur moi ; mais vous recevrez d'un vieillard qui s'éteint la vérité qu'il vous doit. » Les prophéties de *Raynal*, écoutées alors avec murmure, se sont vérifiées. Cet écrivain, las des agitations de la capitale et effrayé des troubles qui accompagnoient la marche rapide de la révolution, alla fixer sa demeure à Passi. C'est dans cette retraite qu'il mourut d'un catarre dans sa 84e année. Le jour de sa mort il s'étoit habillé lui-même ; à six heures du soir il se mit au lit, entendit la lecture d'un journal sur lequel il fit des observations critiques ; à dix heures il cessa d'exister, le 6 mars 1796. Cet homme qui avoit répandu des bienfaits sur la littérature, qui chercha à payer de sa fortune des écrits utiles, étoit alors réduit à la détresse ; et on ne lui trouva, dit-on, pour tout argent qu'un assignat de 50 liv., valant alors cinq sous en numéraire. Ses amis ont loué sa franchise, sa bonté, sa sensibilité ; ces qualités étoient accompagnées de quelques défauts, l'inquiétude, le desir excessif de la réputation, le penchant à désapprouver ce qui n'étoit pas de lui ou qui ne venoit pas de lui. *Raynal* ayant eu occasion de voir *Lavater* en Suisse, voulut absolument que ce grand physionomiste lui dît ce que les traits de son visage faisoient penser de son esprit et de son caractère. Le docteur Helvétien, après s'en être long-temps défendu, lui dit : « Cette grosse tête est celle d'un penseur ; ces cheveux blancs et clair-semés prouvent que vous n'avez pas toujours été tempérant avec le beau sexe ; ce front saillant et large désigne la hardiesse et même l'effronterie ; ces sourcils arqués et bien fournis donnent de l'expression à votre physionomie ; ces yeux creux et vifs sont d'un homme spirituel et malin ; les nez retroussés tels que le vôtre, appartiennent ordinairement aux impudens ; cette large bouche marque que vous n'avez pas été indifférent sur les plaisirs de la table. Et mes dents, lui dit *Raynal*, ne se sont-elles pas bien conservées? Oui, mais si elles mordent si bien à présent, elles ont dû encore mieux mordre jadis. Quant au menton recourbé, ah ! c'est celui d'un satire ; et les joues creuses et livides, celles de l'envie. » *Raynal* au lieu de se fâcher, ne fit que

tire du portrait ; il entendoit plaisanterie : s'il avoit donné dans les écarts d'une imagination trop ardente, l'âge et la réflexion l'avoient ramené à la raison et lui avoient fait renoncer à la folie des systèmes ; il applaudissoit dans ses derniers jours à tous les gouvernemens raisonnables, et ne demandoit aux puissans que d'être conséquens aux principes des lois qu'ils faisoient exécuter. Il est probable que s'il avoit vécu plus long-temps, il auroit retouché son *Histoire Philosophique*, et auroit en cela servi sa réputation. Son style, dégagé du ton de déclamation qui y règne, auroit toujours paru ce qu'il est souvent, plein de rapidité, de force et d'abondance. Il a laissé, dit-on, une *Histoire* de la révocation de l'édit de Nantes qui formeroit quatre vol. On prétend que sous la tyrannie de *Robespierre*, il avoit brûlé une partie de ses manuscrits. Ses autres ouvrages imprimés sont : I. *Histoire du Stathoudérat*, publiée en 1748, in-12, et réimprimée en deux vol. en 1750. II. *Histoire du parlement d'Angleterre*, 1750, deux vol. in-12. Ces deux ouvrages ont plutôt l'air d'une harangue ampoulée que d'une histoire. On reprocha dans le temps à l'auteur un air enflé, un ton épique, une affectation continuelle d'antithèses, d'énumérations de pensées brillantes, de phrases symétriques ; mais on convint que ces deux galeries de tableaux et de portraits dont quelques-uns étoient ressemblans, amusoient beaucoup lorsqu'ils ne fatiguoient point. Pour s'affranchir de la cupidité des libraires, l'auteur osa faire imprimer le premier à ses frais; il le vendit lui-même et en débita 6000 exemplaires. III. *Anecdotes historiques depuis Charles-Quint*, 1753, trois vol. in-12, écrites avec plus de naturel et de vérité que *l'Histoire du parlement d'Angleterre*. IV. *Histoire* du divorce de *Henri VIII*, 1763, in-12, tirée en partie de l'ouvrage précédent. V. *Ecole Militaire*, 1762, trois volumes in-12; compilation mal digérée et où l'auteur a rassemblé les exemples de lâcheté comme ceux de courage. VI. *Mémoires historiques* de l'Europe, 1772, trois vol. in-8.° VII. *Tableau* et révolutions des colonies Angloises dans l'Amérique septentrionale, 1781, deux vol. in-12. VIII. Diverses brochures sur la traite des nègres, l'administration de St.-Domingue, etc., imprimées à part ou insérées dans le *Conservateur*, le *Mercure* et autres journaux.

I. RAYNAUD, (Théophile) né à Sospello au comté de Nice, en 1583, entra dans la société des Jésuites en 1600, et y passa toute sa vie, quoique traversé par ses confrères, et sollicité d'en sortir par les étrangers. Quelques auteurs l'ont cru François, parce qu'il a toujours vécu en France. Après avoir enseigné les belles-lettres et la théologie dans différentes maisons de sa compagnie, il mourut dans celle de Lyon, le 31 octobre 1663, à 80 ans. Un passage des Voyages de *Monconis*, partie 2e, nous instruit de quelques particularités sur sa mort, et des faux bruits que ses ennemis firent courir à cette occasion. Il dit « qu'étant à Landsberg en Bavière, un Jésuite lui montra une lettre du P. *Henschenius*, par

laquelle il lui écrivoit que les Jacobins avoient fait courir le bruit en Flandre et à Rome, que le Père *Théophile* étoit mort enragé, que les Jésuites l'avoient privé des Sacremens ; qu'il couroit par leur couvent de Lyon, criant comme un damné, *Philiatin super me ;* et qu'ayant été enterré *sepulturâ asini*, on l'avoit trouvé le lendemain déterré, et son corps tout livide, parce que les Diables l'avoient battu toute la nuit. Je lui dis, ajoute *Monconis*, que c'étoit une calomnie grossière et un bruit ridicule ; car le bon-homme avoit cessé par foiblesse depuis quinze jours de dire la Messe, et communioit tous les jours. Il avoit fait trois confessions générales la semaine qu'il mourut, et même le matin du jour de son décès, la veille de *Tous les Saints*. Après en avoir eu de visibles pressentimens, il dit adieu trois fois au Frère qui l'aidoit à s'habiller, l'assurant qu'il ne lui donneroit plus de peine ; et retournant de la chapelle où il avoit ouï la Messe et communié, il dit à un Frère qu'il rencontra, qu'il avoit demandé à Dieu d'aller passer au Ciel la fête de *Tous les Saints :* et un moment après, environ une demi-heure après la communion, il expira en rentrant dans sa chambre, entre les mains d'un autre bon Frère : et ainsi s'accomplit la prophétie qu'il avoit faite, qu'il mourroit en sa soutane et dans sa chambre, qu'il avoit tant aimées toutes deux, que nulle persécution ne l'avoit pu détacher de l'état qu'il avoit embrassé. » Cet auteur avoit l'esprit pénétrant, une imagination vive et une mémoire prodigieuse. Il avoit embrassé tous les genres ; mais on reconnoît à sa façon d'écrire, qu'il avoit trop négligé les auteurs de la belle Latinité. Imitateur de différens styles, il n'a pu plaire par cette variété qu'à des esprits bizarres. Lorsqu'il a voulu s'en faire un propre, c'est celui de *Tacite* qu'il a rencontré. Il paroît très-souvent obscur, parce qu'il affecte de se servir de termes recherchés et de mots tirés du grec. Il vouloit être original dans sa diction comme dans ses pensées. Ayant fait un chapitre sur la bonté de JÉSUS-CHRIST, il l'intitula : *Christus bonus, bona, bonum.* Quoiqu'il parût l'homme le plus doux dans le commerce de la vie, il étoit très-mordant la plume à la main. Malgré ses défauts, son érudition immense et une sorte de singularité dans les sujets qu'il a choisis, ainsi que dans la manière de les traiter, feront toujours rechercher ses ouvrages. On en distingue deux ; l'un intitulé : *Eroteemata de bonis et malis Libris*, c'est-à-dire « Questions sur les bons et sur les mauvais Livres » ; l'autre : *Symbola Antoniana*, à Rome, 1648, in-8°, relatif au *Feu Saint-Antoine*. On trouve dans les autres plusieurs questions qui sont d'une originalité sans exemple. Dans son livre intitulé, *Trinitas Patriarcharum*, il demande fort sérieusement : « S'il est permis à un Chartreux d'user de lavemens composés de jus de viande, ou de topiques de la chair même ? » Le Jésuite, fondé sur la règle de Saint-Bruno, leur interdit absolument ces sortes de remèdes, si ce n'est que manquant de tous les autres alimens, ils se trouvent forcés, pour vivre, de prendre en lavemens ces jus

nutritifs, ou d'appliquer sur le nombril ces sortes d'emplâtres. On doit à *Théophile* RAINAUD des *Tables pour l'Histoire sacrée et profane*, qui ont servi de modèles à une foule d'ouvrages dans le même genre qui ont paru depuis. — Le même savant, dans son Traité qui a pour titre, *Laus Brevitatis*, passe en revue une grande quantité de nez; celui de la *Sainte Vierge* n'y est pas oublié. Selon le Père *Raynaud*, il étoit long et aquilin, ce qui est une marque de bonté et de dignité; et comme *Jésus-Christ* ressembloit parfaitement à sa mère, il en conclut qu'il devoit avoir un grand nez... Parmi les satires qui sont sorties de sa plume, il n'y en a point de plus vive que celle qu'il publia contre les Dominicains, sous le nom de *Petrus à Valle clausa*. Il s'y déchaîne contre les horribles blasphémateurs (c'est ainsi qu'il les appelle,) qui ont été mettre la *Vierge* parmi les signes du zodiaque. Les parlemens d'Aix et de Toulouse le condamnèrent au feu, comme rempli de propositions diffamatoires et sacriléges contre l'honneur de la *Sainte Vierge*, de *St. Thomas* d'Aquin, de *Ste. Catherine* de Sienne, et des Frères Prêcheurs. Les Carmes traitèrent ce Jésuite bien différemment. Il avoit fait un livre en faveur du Scapulaire, et ils lui firent rendre des honneurs funèbres dans tous les couvens de l'ordre. Toutes ses *Œuvres*, imprimées à Lyon, 1665, en 20 vol. in-folio, n'eurent pas d'abord beaucoup de débit, et *Boissat* son imprimeur mourut à l'hôpital. La plupart des livres du Père *Raynaud* avoient déjà été imprimés séparément, et il avoit eu la mortification d'en voir mettre quelques-uns à l'*Index*. Ceux-ci sont presque tous dans le tome XXe, intitulé : *Apopompæus*, imprimé aussi à Lyon, sous le titre de Cracovie. *Voyez* I. HURTADO.

II. **RAYNAUD** *ou* RAYNOLD, (Jean) théologien Anglois, né en 1549, à Pinho près d'Excester, s'appliqua à la controverse et attaqua vivement l'Eglise Romaine. Ses ouvrages lui firent un nom dans son parti, et servirent à lui procurer différentes places; parce qu'en Angleterre même, la multitude est trop peu philosophe pour mépriser les déclamateurs satiriques. Le principal est une Satire véhémente, imprimée à Oxford, in-4°, 1596, sous ce titre : *De Romanæ Ecclesiæ idololatriâ*. Selon ce théologien fanatique, les Catholiques adorent les Saints, leurs reliques et leurs images, l'eau, le sel, l'huile, le pain, etc. Cet ouvrage fit une si grande fortune parmi les Réformés, qu'on le réimprima à Genève en 1598, in-8.° On a encore de lui : *Censura librorum apocryphorum Veteris Testamenti adversùs Bellarminum*, 1611, 2 vol. in-4° : ouvrage où l'on trouve quelques bonnes et beaucoup de mauvaises critiques, à travers un tas d'inutilités, selon *Simon*. (*Bibliot. Crit.* tom. IV, p. 78-93.) Il mourut en 1607, président du collége de corps de *Christ*.

RAYSSIGUIER, (N.) a donné au théâtre François plusieurs pièces, l'*Aminte*, *les Tuileries*, *Polinice*, *Célidée*, *la Bourgeoise*, *Astrée et Céladon*. Elles furent représentées de 1730 à 1735; mais leur ex-

trême médiocrité n'en a fait surnager aucune sur le théâtre.

RAZIAS, un des principaux d'entre les Juifs, mérita par son affection et sa bienfaisance le beau nom de *Père du Peuple*. Le roi *Nicanor* voulut le contraindre d'adorer les idoles, et fit à cet effet entourer sa maison de 400 soldats qui enfoncèrent sa porte. *Razias*, se voyant ainsi forcé, se donna un coup de couteau; mais comme le coup n'étoit pas mortel, il se jeta par une fenêtre et tomba la tête la première; puis il se releva, et ramassant toutes ses forces il courut sur une pierre élevée, s'arracha les entrailles et les jeta sur le peuple invoquant le Dominateur de la vie et de l'ame, afin qu'il les lui rendit un jour; et mourut. (*Macchab.* L. 2, c. 14, v. 39 et suivans.) « Les Juifs, dit *Pluquet*, mettent *Razias* entre leurs plus illustres martyrs, et prétendent montrer par son exemple, et par celui de *Saül* et de *Samson*, qu'il est de certains cas où le meurtre volontaire est non-seulement permis, mais même louable et méritoire. Ces cas sont, 1.° La juste défiance de ses propres forces et la crainte de succomber à la persécution. 2.° Lorsqu'on prévoit que si l'on tombe entre les mains des ennemis, ils s'en prévaudront, et en prendront occasion d'insulter au Seigneur et de blasphémer son nom. Quelques théologiens prétendent justifier *Razias*, en disant qu'il agit par une inspiration particulière: ils le justifient encore par l'exemple de quelques Vierges, qui se sont tuées plutôt que de perdre leur virginité. (*Lyran. Tirin. Serrar. in II. Macchab.* 14.) *St. Augustin* et *St. Thomas* ont soutenu que l'action de *Razias* étant non approuvée, mais simplement racontée dans l'Ecriture, on n'en peut rien conclure pour justifier son action dans le moral. »

RAZILLY, (Marie de) morte à Paris en 1707, âgée de 83 ans, étoit d'une famille ancienne et noble de la Touraine. La poésie faisoit son plus cher amusement: son goût pour les vers alexandrins qu'elle composoit presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le surnom de *Calliope*. Nous avons de cette demoiselle quelques *Pièces de Vers*, répandues dans différens Recueils, entr'autres son *Placet au Roi*, de plus de 120 vers, en 1667. *Louis XIV* lui accorda une pension de 2000 livres.

READ, (Alexandre) l'un des plus grands anatomistes d'Angleterre, mérita l'estime de ses compatriotes autant par ses vertus que par ses lumières. L'université d'Oxford le reçut médecin en 1602, avec une grande solennité et en vertu d'un mandat du roi. Il mourut quelque temps après cet honneur.

I. RÉAL, (César Vichard de Saint-) fils d'un conseiller au sénat de Chambéri sa patrie, vint à Paris de bonne heure. Les agrémens et la vivacité de son esprit le firent rechercher. De retour dans sa patrie, en 1675, *Charles-Emmanuel II* le chargea d'écrire l'Histoire d'*Emmanuel I* son aïeul; mais on ignore s'il exécuta ce projet. La duchesse *de Mazarin* s'étant réfugiée en Savoie, goûta l'abbé *de Saint-Réal*, et l'emmena avec elle en Angle-

terre. Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint jouir de la tranquillité à Paris. Il y vécut en philosophe jusqu'en 1692, qu'il se rendit à Chambéri, où il mourut vers la fin de cette année. Cet écrivain avoit une imagination vive, une mémoire ornée, un esprit profond ; mais son goût n'étoit pas toujours sûr. Le fameux romancier *Varillas* auprès duquel il vécut quelque temps, l'accusa de lui avoir enlevé ses papiers ; mais cette imposture n'altéra point l'idée que le public avoit de sa probité. On lui reprochoit seulement d'être d'une sensibilité puérile pour la critique, vif et impétueux à l'excès dans la dispute. Ses Ouvrages parurent, en 1745, à Paris, *Nyon*, 3 vol. in-4°, et 6 vol. in-12. Les principaux sont : I. *Sept Discours sur l'usage de l'Histoire*, pleins de réflexions judicieuses, mais écrites sans précision. II. *Histoire de la Conjuration que les Espagnols formèrent en* 1618, *contre la République de Venise*. Ce morceau est romanesque à quelques égards, tels que le projet du massacre du sénat, de l'incendie de la ville, et d'autres incidens bons à figurer dans la tragédie; mais le fonds en paroît vrai. Le style approche beaucoup de celui de *Salluste;* et il n'est point resté au-dessous de ce modèle. Il y a du sens dans les réflexions, un coloris vigoureux dans les portraits, et un choix heureux dans les faits. III. *Don Carlos*, nouvelle historique, dont plusieurs circonstances tiennent du roman, est d'ailleurs assez bien écrite. IV. La *Vie de Jésus-Christ*, qui montre beaucoup moins de talent dans l'auteur pour le sacré que pour le profane. V. *Éclaircissement* sur le Discours de *Zachée à Jésus-Christ*. VI. *Discours de remercîment, prononcé le* 13 *mai* 1680, à l'académie de Turin, dont il avoit été reçu membre dans un voyage qu'il fit cette année en cette ville. VII. *Relation de l'Apostasie de Genève*. Cet ouvrage curieux et intéressant, est une nouvelle édition du livre intitulé : *Levain du Calvinisme*, composé par *Jeanne de Jussis*, religieuse de Sainte-Claire à Genève. L'abbé *de Saint-Réal* en retoucha le style et le fit paroître sous un autre titre. VIII. *Césarion* ou divers Entretiens curieux. IX. *Discours sur la Valeur*, adressé à l'électeur de Bavière en 1688. C'est une des meilleures pièces de *Saint-Réal*. X. *Traité de la Critique*. XI. Traduction *des Lettres de Cicéron à Atticus*, avec des remarques, 2 vol. in-12. Cette traduction ne contient que les deux premiers livres des Épîtres à *Atticus*, avec la 2e lettre du 1er livre à *Quintus*. Elle est écrite quelquefois d'une manière lourde et embrouillée. Il y a même quelques expressions burlesques : il traduit *Tulliolam meam*, MA TULLIETTE. XII. Plusieurs *Lettres*. Son style est plus dur que fort, et plus élégant que correct. En 1757, l'abbé *Perau* donna une nouvelle et jolie édition de toutes les *Œuvres* de cet auteur en 8 petits vol. in-12. Ce n'est qu'une réimpression de celle qu'il avoit donnée en 1745. M. *de Neuville* a donné l'*Esprit de Saint-Réal*, in-12.

II. RÉAL, (Gaspard de) seigneur de Curban et grand sénéchal de Forcalquier, né à Siste-

ron en 1682, et mort à Paris le 8 février 1752, à 70 ans, se distingua par ses talens pour la politique. Plusieurs princes et plusieurs ambassadeurs lui donnèrent des marques d'estime. On a de lui un traité complet de la *Science du gouvernement: ouvrage de morale, de droit et de politique, qui contient les principes du commandement et de l'obéissance, où l'on réduit toutes les matières du gouvernement en un corps unique, entier dans chacune de ses parties; et où l'on explique les droits et les devoirs des souverains, ceux des sujets, ceux de tous les hommes en quelque situation qu'ils se trouvent*, en 8 vol. in-4°, à Paris, chez les libraires associés, 1762, — 63 et — 64. L'auteur de ce livre diffus, mais assez bien écrit, y fait un tableau de tous les gouvernemens. Il a puisé dans l'histoire ancienne et moderne, et dans tous les auteurs qui ont le plus solidement écrit sur la législation et la politique, les principes qu'il établit. Son ouvrage offre de l'érudition et des réflexions sages; quelques philosophes du temps ne l'ont pas trouvé assez pensé. — L'abbé *de* Real son neveu, abbé de Lure, né à Sisteron en 1701, mort en 1774, est auteur d'une *Dissertation sur le nom de la famille qui règne en France, en Espagne*, 1762, in-12.

RÉAUMUR, (René-Antoine Ferchault, sieur de) né à la Rochelle en 1683, d'une famille de robe, quitta l'étude du droit, pour s'appliquer aux mathématiques, à la physique et à l'histoire naturelle. Paris est le centre des talens et des connoissances; le jeune naturaliste s'y rendit en 1703, et dès 1708 il fut jugé digne d'être membre de l'académie des Sciences. Depuis ce moment, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle et il en embrassa tous les genres. Ses mémoires, ses observations, ses recherches et ses découvertes sur la formation des coquilles, sur les araignées, sur les filières, les moules, les puces marines, etc., lui firent de bonne heure un nom célèbre. Ce fut lui qui découvrit en Languedoc des mines de *Turquoise*. Il découvrit aussi la matière dont on se sert pour donner la couleur aux pierres fausses. Ces découvertes, de pure curiosité physique, furent suivies de plusieurs autres, plus utiles au bien général de la société. *Réaumur* recherchoit les moyens de donner au fer ce qui lui manquoit pour être acier: secret absolument ignoré en France. Après un nombre infini de tentatives, il parvint au but qu'il s'étoit proposé: à convertir le fer forgé en acier, de telle qualité qu'il le vouloit, et même à adoucir le fer fondu. Il donna le détail de ses procédés dans un ouvrage intitulé: *L'Art de convertir le Fer forgé en Acier*, et l'*Art d'adoucir le Fer fondu, et de faire des ouvrages de Fer fondu aussi finis que de Fer forgé*, un vol. in-4°, 1722. Le duc *d'Orléans* régent, crut devoir récompenser ces services rendus à l'état, par une pension de 12000 livres; mais *Réaumur* aussi bon citoyen qu'habile naturaliste, ne l'accepta qu'en demandant qu'elle fût mise sous le nom de l'académie qui en jouiroit après sa mort. Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer blanc établies en France; on ne le tiroit autrefois que de

l'étranger.

l'étranger. La patrie lui fut encore redevable de l'art de faire de la porcelaine. Ses premiers essais en ce genre réussirent parfaitement. Il contrefit même la porcelaine de Saxe, et transporta par ce moyen dans le royaume un art utile et une nouvelle branche de commerce. Un autre travail intéressant pour la physique, est la construction d'un nouveau *Thermomètre*, au moyen duquel on peut conserver toujours et dans toutes les expériences, un degré égal de chaleur ou de froid. Ce *Thermomètre* porte son nom, et forme à sa gloire le monument le plus durable. L'illustre observateur composa ensuite l'*Histoire des Rivières aurifères de France*, et donna le détail de cet art si simple qu'on emploie à retirer les paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Une tentative qu'on croyoit d'abord beaucoup plus importante, fut de nous donner l'art de faire éclore et d'élever les poulets et les oiseaux, comme on le pratique en Egypte, sans faire couver des œufs; mais cette tentative fut infructueuse, et dans la pratique il n'a jamais été dédommagé de ses peines et de ses dépenses. Une collection d'oiseaux desséchés qu'il avoit trouvé le secret de se procurer et de conserver, lui donna lieu de faire des expériences singulières sur la manière dont les oiseaux font la digestion de leur nourriture. Dans le cours de ses observations, il fit des remarques sur l'art avec lequel les différentes espèces d'oiseaux savent construire leurs nids. Il en fit part à l'académie en 1756, et ç'a été le dernier ouvrage qu'il lui a communiqué. Il mourut en sa terre de la Bermondière dans le Maine, où il étoit allé passer les vacances, le 17 octobre 1757, âgé d'environ 75 ans, des suites d'une chûte. *Réaumur* étoit un physicien plus pratique encore que spéculatif; observateur infatigable dont tout arrêtoit l'attention, tout excitoit l'activité, tout appliquoit l'intelligence. Voué par goût au bien public et à l'étude de la nature, il a passé sa vie à la contempler, à l'interroger, à la suivre dans ses moindres opérations. Ses ouvrages font assez connoître l'étendue de son esprit. Il est peut-être trop diffus; mais ce défaut est une nécessité dans les ouvrages d'observation, et il a traité sa matière avec autant de soin que de clarté et d'agrément. *Spallanzani* célèbre professeur de Pavie, estimoit particulièrement *Réaumur* et ses ouvrages. Dans une dissertation inaugurale de ses cours, il établit un parallèle entre ce physicien et *Buffon*, dont M. *Alibert* éloquent panégyriste de ce savant Italien, a donné l'extrait suivant : « Ces deux écrivains, disoit-il, ont été comblés par la nature des plus beaux dons de l'esprit et du génie. Si l'on admire en eux la fertilité, la hauteur, la sublimité des conceptions, on juge qu'ils ont à peine des rivaux, et que personne du moins ne les surpasse. Tous deux ont dépassé l'attente publique dans la carrière qu'ils ont parcourue; ils semblent s'être partagés l'immense domaine de la nature : l'un a immortalisé les grands êtres vivans; l'autre les petits. Tous deux, comme envoyés des cieux, ont débrouillé, expliqué, coordonné tout ce qui paroissoit obscur, confus et impénétrable

Réaumur plus instruit dans l'art d'observer, étudie les phénomènes en particulier, les médite avec lenteur et les rapproche avec prudence; il féconde en quelque sorte les faits les uns par les autres: et c'est ainsi qu'il déroule heureusement toutes les causes mystérieuses. *Buffon* doué d'un esprit plus impétueux et plus hardi, livré à l'ardeur dévorante de son génie, impatient de découvrir, ne poursuit que les objets qui s'offrent soudainement à ses regards; il ne parle des choses cachées que par une sorte d'inspiration et comme si un oracle divin les lui avoit révélées. *Réaumur* note et retrace scrupuleusement les phénomènes tels que la nature les lui présente. *Buffon*, au contraire, les voit souvent avec les couleurs de sa riche et féconde imagination. Le style de l'un est simple et correct; mais l'élégance y est souvent sacrifiée à la plus sévère exactitude. Le style de l'autre frappe par la beauté des images, la sublimité des sentimens, la magnificence de l'expression. *Buffon* enfin, né avec tous les moyens de persuader et de plaire, prodiguant les trésors de sa langue, et faisant tout revivre par une création nouvelle, règne à la tête des plus brillans prosateurs du siècle.» Les qualités du cœur de *Réaumur* le rendoient encore plus estimable que ses talens. La douceur de son caractère, sa bonté, sa bienfaisance, la pureté de ses mœurs et son exactitude à remplir les devoirs de la religion, en faisoient un citoyen aussi respectable qu'aimable. Il a laissé à l'académie des Sciences ses manuscrits et son cabinet d'histoire naturelle. Ses ouvrages sont: I. Un très-grand nombre de *Mémoires* et d'*Observations* sur différens points d'histoire naturelle. Ils sont imprimés dans la Collection de l'académie. II. L'*Histoire naturelle des Insectes*, en 6 vol. in-4.° On y trouve l'histoire des *Chenilles*, des *Mouches à deux ailes* et des *Cousins*; des *Teignes*, des *Galle-Insectes*, des *Mouches à quatre ailes*, et sur-tout des *Abeilles*, des autres *Mouches* qui font du miel, des *Guêpes*; du *Formica-leo*, des *Demoiselles*; et de ces *Mouches éphémères* qui, après avoir été poissons pendant trois ans, ne vivent que peu d'heures sous la forme de mouches: enfin de ces insectes singuliers et merveilleux que nous appelons *Polypes*.

REBECCA, fille de *Bathuel*; fut demandée en mariage par *Eliezer*, de la part d'*Abraham* pour *Isaac* son fils, qu'elle épousa âgée de 18 ans. Elle en eut deux fils jumeaux *Esaü* et *Jacob*. Durant sa grossesse, elle les sentit se battre dans ses entrailles. Ayant consulté Dieu à ce sujet, il lui fut répondu que les peuples qui sortiroient de ces deux enfans se feroient une guerre perpétuelle, et que le puîné demeureroit victorieux de l'aîné. *Rebecca* eut toujours de la prédilection pour *Jacob*, et ce fut elle qui lui suggéra le moyen de tromper son père *Isaac*, pour surprendre la bénédiction due à *Esaü* par droit d'aînesse.

REBEL, (Jean-Féri) premier violon du roi, batteur de mesure à l'Opéra, né à Paris en 1669, mort en 1747, est auteur de la musique de l'opéra d'*Ulysse*. — Son fils (François) long-temps

directeur de l'Opéra, mort en octobre 1775, à 75 ans, a fait avec *Francœur* la musique de *Pyrame et Thisbé*, de *Scanderberg*, de *Zelindor*, de *Tarsis et Zélie*, etc.

REBOULET, (Simon) né à Avignon le 9 juin 1687, mort dans la même ville le 27 février 1752, à 64 ans, fit de bonnes études chez les Jésuites de sa patrie. Il prit du goût pour cet état, l'embrassa, et fut obligé de le quitter par défaut de santé. Il tourna alors ses études du côté de la jurisprudence, prit des degrés, se fit recevoir avocat dans l'université d'Avignon et fréquenta assidument le barreau. Il remplissoit les fonctions d'avocat et de juge avec applaudissement, lorsque des vomissemens de sang réitérés l'obligèrent d'abandonner l'une et l'autre. Il épousa en 1718 une femme vertueuse qui fit son bonheur. Peu de temps avant sa mort, l'université dont il étoit membre l'honora de la charge de primicier. Une étude plus ou moins sérieuse l'occupa toute sa vie; celle de l'histoire lui servoit de délassement. Les ouvrages que nous avons de lui en ce genre, sont: I. L'*Histoire des Filles de l'Enfance*, 2 vol. in-12, 1734. Ses anciens confrères lui en fournirent les Mémoires. Beaucoup de personnes ont dit qu'il n'étoit pas l'auteur de cette Histoire; puisque, dit-on, le manuscrit avoit été vu à Paris avant qu'il fût imprimé. La seconde partie de cette allégation peut être vraie; mais nous pouvons assurer que la première est absolument fausse. Cet ouvrage est un peu trop satirique et trop minutieux, quoique écrit avec art et d'une manière intéressante. Le parlement de Toulouse le condamna au feu. (*Voy.* JULIARD *et* I. MONDONVILLE.) II. *Mémoires du Chevalier de Forbin*, 2 vol. in-12; ils sont pleins de faits curieux, dont quelques-uns sont hasardés. III. *Histoire de Louis XIV*, en 3 vol. in-4°, et en 9 vol. in-12. Les faits y sont exposés avec assez d'exactitude et de vérité, mais quelquefois avec trop de sécheresse; en beaucoup d'endroits elle ressemble à une gazette. Il s'appesantit sur des détails peu intéressans. Il emploie trente pages pour la relation du siége d'une petite ville, et il ne fait que glisser sur des intrigues de cour et de guerre qui demandoient à être développées. L'auteur a fait assez peu d'usage des *Commentaires* du chevalier *de Folard*, et des *Mémoires* de *Feuquières*. Ils renferment néanmoins bien des particularités curieuses, et qu'on ne trouve point ailleurs. *Reboulet* ne devoit pas se borner à faire un long récit de nos désastres pendant la guerre de la succession d'Espagne: il falloit encore développer les causes de ces revers multipliés par les fautes des généraux. On ne doit pas sacrifier l'instruction publique à la crainte de blesser la délicatesse de quelques particuliers. A l'égard du style de *Reboulet*, il est ordinairement assez pur et assez correct. Cependant il se sert quelquefois d'expressions peu dignes de la majesté de l'Histoire. Il s'assujettit trop au langage des écrivains dont il a tiré ses matériaux. Il en résulte une espèce de bigarrure qu'on doit sur-tout éviter dans un ouvrage historique. D'ailleurs cette imita-

tion presque servile, lui a beaucoup fait perdre de la vivacité et de l'air original qui caractérisent son *Histoire des filles de l'Enfance*, et ses *Mémoires* du chevalier *de Forbin*. Dans un vaste et beau sujet comme l'*Histoire de Louis XIV*, on auroit souhaité plus de force, plus de chaleur, plus d'imagination, plus d'agrément. La gravité de l'Histoire n'en exclut pas les ornemens; il n'est question que de les bien ménager. Ce qu'il y a de singulier, c'est que *Reboulet* a mis tout son feu et tout son esprit dans des futilités, sur la suppression d'un couvent ignoré, au lieu de le garder pour son *Histoire de Louis XIV*. On se plaint encore que ce prince n'y est peint que comme roi, et non comme homme. Sa vie privée est sacrifiée à sa vie publique. On y trouve quelques faits altérés, parce que l'auteur écrit souvent d'après les Mémoires publiés en Hollande sur *Louis XIV*. Les étrangers se plaignent encore que les succès des François sont presque toujours exagérés, et ceux de leurs ennemis souvent réduits à rien. IV. *Histoire de Clément VI*, 2 vol. in-4°, supprimée à la prière du roi de Sardaigne, dont le père y étoit maltraité. Ce prince avoit persécuté les Jésuites, l'ex-Jésuite *Reboulet* ne pouvoit le peindre qu'avec des couleurs désagréables. Cette histoire est écrite d'ailleurs avec netteté et dans un assez grand détail.

REBOURS, (N. le) contrôleur général des postes, dirigea long-temps la *Gazette du Commerce*. Il est mort à Paris en 1776, après avoir publié des *Observations* sur les manuscrits de *Dumarsais*, 1760, in-12, et un *Mémoire* sur les moyens économiques d'éclairer Paris.

REBUFFE, (Pierre) né à Baillarges, à deux lieues de Montpellier, en 1487, enseigna le droit avec beaucoup de réputation à Montpellier, à Toulouse, à Cahors, à Bourges et enfin à Paris. Son mérite engagea le pape *Paul III* à lui offrir une place d'auditeur de rote à Rome. On voulut aussi lui faire accepter une charge de conseiller, puis de président au grand conseil, et successivement une de conseiller aux parlemens de Rouen, de Toulouse, de Bordeaux et de Paris; mais il préféra le repos à toutes les places. Son amour pour la vertu l'ayant engagé dans l'état ecclésiastique en 1547, il fut élevé au sacerdoce à l'âge de 60 ans. Cet habile homme mourut dix ans après à Paris le 10 novembre 1557, à 70 ans. Il possédoit le latin, le grec et l'hébreu. Sa modestie relèvoit son savoir. On a recueilli ses ouvrages en 6 vol. in-folio, 1609 et années suivantes. Les principaux sont: I. *Praxis Beneficiorum*. II. Un *Traité* sur la bulle *In cœnâ Domini*. III. Des *Notes* sur les *Règles de la Chancellerie*. IV. Des *Commentaires* sur les édits et les ordonnances de nos rois, etc. Tous ces écrits sont en latin et fort savans.

RECARÈDE I, roi des Visigoths en Espagne, succéda à *Lenvigilde* son père, en 586. Il remporta quelques avantages sur *Gontran* près de Carcassone, abjura l'Arianisme à l'exemple d'*Hermenegilde* son frère, et fit embrasser la religion Catholique

à ses sujets. Ce n'est pas le seul service qu'il leur rendit; il en fut le bienfaiteur et le père. Ce bon prince mourut l'an 601. Dans le 3e concile de Tolède, les Pères lui firent par reconnoissance cette acclamation : *Salut au Roi Catholique !* D'où plusieurs auteurs ont cru que les rois d'Espagne tirent en premier lieu ce titre d'honneur, renouvelé pour *Ferdinand* et *Isabelle*.

RECEVEUR, (N. le) embrassa la profession religieuse et se distingua ensuite comme physicien. Il s'embarqua avec le malheureux *la Peyrouse*, et mourut à Botany-Bay le 17 février 1788. Le gouverneur Anglois *Philips* a fait graver une inscription en faveur de ce savant sur une planche de cuivre attachée à l'arbre sous lequel est son tombeau.

RECHABITES, *Voyez* JONADAB.

I. RECHENBERG, (Adam) théologien Protestant, né à Meissen dans la Haute-Saxe en 1642, fut professeur en langues, en histoire, puis en théologie à Leipzig, où il mourut en 1721, à 79 ans, après avoir été marié quatre fois. On a de lui: I. Des *Livres de Controverse*. II. Des éditions du philosophe *Athénagore*, des *Epîtres* de *Rolland des Marêts*, de l'*Obstetrix animorum* du fameux docteur *Richer*, Leipzig, 1708, in-12; et de l'*Historiæ nummariæ Scriptores*, ibid., 1692, deux vol. in-4.° III. *Fundamenta Religionis Prudentium*, dans le *Syntagma dissertationum philologicarum*, Rotterdam, 1699, in-8°; et séparément, Leipzig, 1708, in-12. Ces ouvrages sont remarquables par leur érudition.

II. RECHENBERG, (Charles-Othon) fils du précédent, né à Leipzig en 1689, devint professeur en droit l'an 1711, et fut décoré du titre de conseiller. Ses ouvrages sont : I. *Institutiones Jurisprudentiæ naturalis*. II. *Institutiones Juris publici*. III. *Regulæ Juris privati*. Il avoit travaillé au *Journal* de Leipzig. Ce savant mourut en 1751, à 62 ans.

RECORDS, (Robert) médecin Anglois, né à Cambridge en 1545, réunit aux connoissances de sa profession celle des langues anciennes, et sur-tout de l'*Anglo-Saxon*. Il fut le premier Anglois qui écrivit sur l'algèbre, et mourut en prison où il avoit été mis pour dettes en 1558.

RÈDE, (Guillaume) évêque de Chichester en 1369, fut le meilleur géomètre de son siècle. Il fit construire la bibliothèque du collége de Merton.

I. REDI, (François) né à Arezzo en 1626, d'une famille noble, devint premier médecin des grands ducs de Toscane *Ferdinand II* et *Côme III*. Il travailla beaucoup au Dictionnaire de *la Crusca* dont il étoit membre ; mais il se signala sur-tout par ses recherches dans la physique et dans l'histoire naturelle. L'académie des *Arcades* de Rome et celle des *Gelati* de Bologne, se l'associèrent. Cet habile naturaliste fut trouvé mort dans son lit le 1er mars 1697, à 71 ans. Quoiqu'il fût sujet à plusieurs maladies, entr'autres à l'épilepsie, il ne voulut jamais abandonner l'étude. Il aimoit beaucoup les savans et favorisoit les jeunes gens qui vouloient le de-

venir. On a de lui : I. Des *Poésies* italiennes. Son *Bacco in Toscana* est un poëme agréable qu'il a accompagné de notes savantes. II. D'excellens ouvrages de philosophie et d'histoire naturelle. On imprima à Venise en 1712 le recueil de ses *Œuvres* en six vol. in-8° ; et à Naples en 1741, 6 vol. in-4° ; elles sont en italien. On a imprimé séparément : I. Ses *Expériences sur la génération des Animaux*, Florence, 1668, in-4°; en latin, à Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12. Il y combat le faux système de la génération des insectes par la pourriture. II. *Observations sur les Vipères*, 1664, et en latin, 1678. III. *Expériences sur les choses naturelles qu'on apporte des Indes*, 1671, in-4° ; en latin, à Amsterdam, 1685. Il ne s'y montre guère prévenu en faveur des remèdes étrangers. *Redi* désapprouvoit la multitude des médicamens dont on accable ordinairement les malades ; sa méthode étoit fort simple.

II. REDI, (Thomas) peintre Florentin, né en 1665 et mort en 1728, a orné les églises et les édifices de la Toscane, d'un grand nombre de ses tableaux qui y sont estimés.

REDICULUS, (Mythol.) Dieu en l'honneur de qui on bâtit une chapelle dans l'endroit d'où *Annibal* lorsqu'il s'approchoit de Rome pour en faire le siége, retourna sur ses pas. Le nom de ce Dieu est pris du mot *redire*, retourner.

REESENDE, *Voyez* RESENDE.

REGA, (Henri-Joseph) docteur et professeur primaire de la faculté de médecine à Louvain sa patrie, s'est distingué autant par ses vertus chrétiennes, surtout par sa grande charité à secourir les pauvres, que par sa science. Lorsque ses occupations ne lui laissoient pas le loisir de visiter les malades indigens, il y envoyoit d'autres médecins, et se faisoit rendre compte de l'état où ils les trouvoient. Il fut décoré deux fois du rectorat de l'université. Sa trop grande application le conduisit au tombeau l'an 1754, âgé de 64 ans. L'archiduchesse *Marie-Elizabeth* gouvernante des Pays-Bas, l'avoit décoré du titre de son médecin. On a de lui : I. *De Sympathiâ* seu *de Consensu partium corporis humani*, Harlem, 1721, et Leipzig, 1762, in-12: ouvrage savant et qui lui fit une grande réputation. II. *De Urinis tractatus duo*, Louvain, 1731, et Francfort, 1761, in-8.° III. *Accurata Methodus medendi per Aphorismos proposita*, Louvain, 1737, in-4° ; Cologne, 1767, in-4.° IV. *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis Marimontensis*, Louvain, 1740, etc. etc.

REGANHAC, (Géraud-Valet de) né à Cahors en 1719, eut une imagination vive et heureuse qui le fit distinguer comme poëte. Sa Traduction des Odes d'*Horace*, 1781, 2 vol. in-12, a de la verve et de l'élégance ; elle est précédée d'Observations critiques sur la Poésie lyrique. On lui doit encore : I. *Etudes lyriques* d'après *Horace*, 1775, in-8.° On les lit avec intérêt, et l'auteur y fait preuve de goût. II. *Lettre* sur cette question : *L'Esprit philosophique est-il*

plus nuisible qu'utile aux belles-lettres? 1755, in-8.° *Reganhac* est mort en 1784.

RÉGILIEN, (*Quintus-Nonius* REGILLIANUS) Dace d'origine, et parent, à ce qu'on croit, du roi *Décebale* vaincu par *Trajan*, s'éleva sous *Valérien* aux premiers emplois militaires. Il commanda en chef dans l'Illyrie sous *Gallien*, et remporta en 260 des victoires signalées dans la haute Mœsie. Les peuples mécontens de *Gallien*, l'élurent empereur. On prétend qu'il dut en partie son élévation au nom qu'il portoit. Ce nom auquel celui de *Roi* est renfermé, parut d'un augure favorable à des officiers qui soupoient ensemble, et le lendemain ils le revêtirent de la pourpre. *Régilien* se préparoit à marcher contre les Sarmates lorsqu'il fut tué par ses soldats, de concert avec les peuples d'Illyrie qui craignoient d'éprouver de nouveau la cruauté de *Gallien*. Sa mort dut arriver à la fin d'août 263. Ce prince avoit du courage et de grandes qualités.

REGILLO, *Voyez* PORDENON.

REGINALD, (Antoine) religieux Dominicain, mort à Toulouse en 1676, se distingua par ses ouvrages. Les principaux sont: I. Un petit *Traité Théologique sur la célèbre distinction* du *sens composé* et du *sens divisé*. II. Un gros vol. *De mente concilii Tridentini, circa Gratiam per se efficacem*, 1706, in-folio. Il s'y montre un des plus ardens défenseurs de la doctrine de *Saint Thomas* et de *St. Augustin*.... *Voyez* GIFFORD.

REGINON, abbé de Prum, de l'ordre de *Saint-Benoît*, mort dans le monastère de St-Martin à Trèves, l'an 915, a mérité par son savoir que son nom fût consacré dans les fastes de l'église. On a de lui: I. Une *Chronique* utile pour l'histoire de son temps. On la trouve dans les Historiens d'Allemagne de *Pistorius*. II. Un recueil des canons et de réglemens ecclésiastiques, intitulé: *De Disciplinis Ecclesiasticis et de Religione Christianâ*. Il composa cet ouvrage à la persuasion de *Ratbode* archevêque de Trèves, dans la ville duquel il s'étoit retiré, après avoir été obligé de quitter son abbaye en 899. *Baluze* a donné en 1671, in-8°, une excellente édition de ce recueil, avec des notes pleines d'érudition. On conserve dans la bibliothèque de Brême, une *Lettre* de *Reginon* à *Ratbode* sur l'institution du chant; à la suite de cette Lettre il y a une partie de l'office divin avec les notes du chant de ce temps-là.

REGIO-MONTAN, *Voyez* MULLER.

I. RÉGIS, (St. Jean-François) né d'une famille noble du Languedoc en 1596, entra chez les Jésuites. Ayant demandé plusieurs fois inutilement de passer chez les Sauvages du Canada, il s'attacha à convertir les hérétiques, à ramener à Dieu les pécheurs et à diriger les ames dans les voies du salut. Son zèle fut couronné par les plus grands fruits dans le Languedoc et les provinces voisines, où il forma plusieurs établissemens de piété. Consumé de travaux et d'austérités, il mourut à la Louvesque

village du Dauphiné, en 1640. *Clément XII* le canonisa en 1736. Sa *Vie* a été écrite en françois par le Père *d'Aubenton*, un vol. in-8.°

II. **RÉGIS**, (Pierre-Silvain) né à la Salvetat de Blanquefort dans le comté d'Agénois en 1632, vint achever ses études à Paris et fut disciple de *Rohault*. Il alla ensuite à Toulouse, où il établit des conférences publiques sur la nouvelle philosophie. Le jeune philosophe parloit avec une facilité agréable et avoit sur-tout le don de mettre les matières abstraites à la portée de ses auditeurs. L'ancienne philosophie fit bientôt place à la nouvelle; et les Toulousains touchés des instructions et des lumières que *Régis* leur avoit apportées, lui firent une pension; « événement presque incroyable dans nos mœurs, dit *Fontenelle*, et qui semble appartenir à l'ancienne Grèce. » Le marquis *de Vardes* alors exilé en Languedoc, passa de Toulouse à Montpellier en 1671. *Régis* qui avoit en lui un disciple zélé, l'y accompagna, et y fit des conférences qui obtinrent tous les suffrages. Les grands talens doivent tous se rendre dans la capitale; *Régis* y vint en 1680, et y eut les mêmes applaudissemens qu'à Montpellier et à Toulouse. Ses conférences plurent à tel point, y voyoit tous les jours le plus agréable acteur du théâtre Italien, qui hors de là cachoit sous un masque l'esprit sérieux d'un philosophe. Ses succès eurent un éclat qui lui devint funeste. L'archevêque de Paris, par déférence pour la philosophie d'*Aristote*, lui fit défendre d'enseigner celle de *Descartes*. Après avoir soutenu plusieurs combats pour le philosophe François, il entra dans l'académie des Sciences en 1699. Les personnes du premier rang, l'archevêque de Paris, divers seigneurs étrangers, lui donnèrent des marques de l'estime la plus signalée. Il mourut le 7 janvier 1707, à 75 ans, chez le duc *de Rohan* qui lui avoit donné un appartement dans son hôtel. Les mœurs de *Régis* étoient telles que l'étude de la philosophie peut les former, quand elle ne trouve pas trop de résistance du côté de la nature. Il négligea la fortune autant que d'autres la recherchent. Son savoir ne l'avoit pas rendu dédaigneux pour les ignorans, et il l'étoit d'autant moins à leur égard, qu'il savoit davantage. Ses ouvrages sont: I. *Système de Philosophie, contenant la Logique, la Métaphysique et la Morale*, en 1690, 3 vol. in-4.° C'est une compilation judicieuse de différentes idées de *Descartes*, que l'auteur a développées et liées avec ordre et clarté; mais ces idées n'étant plus à la mode, cet ouvrage ne peut être aujourd'hui que d'un très-petit usage. II. Un livre intitulé: *Usage de la Raison et de la Foi*, ou *Accord de la Raison et de la Foi*, in-4.° III. Une *Réponse* au livre de *Huet*, intitulé: *Censura Philosophiæ Cartesianæ*, in-12, 1691. *Bayle* ayant vu cette réponse, dit « qu'elle devoit servir de modèle à tout ce qu'on feroit à l'avenir pour la même cause. » IV. Une autre *Réponse* aux *Réflexions critiques* de *Duhamel*, 1691, in-12. V. Des *Ecrits* contre le Père *Malebranche*, pour montrer que la grandeur apparente d'un objet, dépend unique-

ment de la grandeur de son image tracée sur la rétine. Il eut aussi des contestations avec le célèbre Oratorien sur la nature des idées, sur leur cause ou efficiente ou exemplaire : matière si sublime et si abstraite, dit *Fontenelle*, que c'est une assez grande gloire à l'esprit humain, d'avoir pu parvenir sinon à une entière certitude, du moins à des doutes fondés et raisonnés. VI. Une *Dissertation* sur cette question : *Si le plaisir nous rend actuellement heureux?* 1694, in-4.°

III. RÉGIS, (Pierre) né à Montpellier en 1656, docteur en médecine dans l'université de cette ville, se rendit de bonne heure à Paris. Il s'y acquit l'estime de *du Vernay*, de *Lémery*, de *Pellisson*, de *Despréaux*, de *Perrault*, de *Ménage*, etc. etc. De retour à Montpellier, il y pratiqua la médecine avec succès jusqu'en 1685, que la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer avec sa famille à Amsterdam. Il y exerça sa profession et y mourut d'un abcès dans l'estomac le 30 septembre 1726, à 70 ans. Naturellement doux et complaisant, il adopta le système de la tolérance, et il l'étendit à presque toutes les sectes. Sans ambition et sans passions, il trouva dans l'étude de la médecine tous ses plaisirs. Ses ouvrages sont : I. Une *Edition* des Œuvres posthumes du savant *Malpighi*, 1698, in-4.° II. Des *Observations sur la peste de Provence*, en 1721, in-12. On y trouve les moyens de se garantir de ce fléau, tant par les remèdes que par le régime. Ses conseils et les détails dans lesquels il entroit, parurent si judicieux à M. *de Langeron* commandant en Provence, qu'il se crut obligé pour le bien public de les faire imprimer. L'auteur ne les avoit d'abord destinés qu'à son frère qui étoit alors à Marseille. III. Il retoucha tous les articles de *Médecine* et de *Botanique* du Dictionnaire de *Furetière*, de l'édition de *Basnage* sieur *de Beauval*, et il préparoit un Dictionnaire universel de Médecine lorsque la mort le surprit.

IV. RÉGIS-REY, (Jean) chirurgien de Montpellier, se distingua dans sa profession, et semble avoir deviné avant *Pascal* la pesanteur de l'air dans ses *Essais* sur la recherche de la cause qui augmente le poids du plomb et de l'étain quand on les calcine. Cet ouvrage publié pendant la vie de l'auteur en 1670, a été réimprimé à Paris en 1777, avec des Notes par *Gobet*.

I. REGIUS *ou* LE ROY, (Urbain) né à Langenargen sur le lac de Constance, étudia à Ingolstadt, et y enseigna avec succès. Plusieurs gentilshommes lui confièrent la conduite de leurs enfans, sans en excepter le soin qui regardoit la dépense ; mais ces jeunes gens s'endettèrent. Comme *Regius* étoit leur caution, il fit une espèce de banqueroute et fut obligé de s'enrôler. Son professeur *Eckius* le dégagea et le réconcilia avec les Muses. Il reçut à Ingolstadt la couronne d'orateur et de poëte, de la main même de l'empereur *Maximilien*. Quelque temps après il fut fait professeur de rhétorique et de poésie. Son penchant pour le Luthéranisme l'obligea de se retirer à Augsbourg, où il fonda une église Protestante. Il

fut quelque temps Zuinglien ; mais ensuite il devint zélé Luthérien. *Regius* s'attacha en 1530 au duc *de Brunswick*, qui le fit surintendant des églises de Lunebourg. Il mourut à Zell en 1541. Ses *Ouvrages* ont été imprimés en 3 vol. in-folio. Les deux premiers sont consacrés aux écrits latins, et le dernier aux écrits allemands. Il y a de l'érudition dans les uns et dans les autres, mais peu de justesse et de modération. Il laissa treize enfans.

II. REGIUS ou DU ROI, (Henri) né à Utrecht en 1598, se rendit habile dans la médecine, et en devint professeur à Utrecht. Sa passion pour le Cartésianisme lui suscita de fâcheuses affaires de la part de *Voëtius* et des autres ennemis de *Descartes*, qui manquèrent de lui faire perdre sa chaire. Si *Regius* fut un des premiers martyrs du Cartésianisme, il en fut aussi l'un des premiers déserteurs. *Descartes* ayant refusé d'approuver quelques sentimens particuliers de son disciple, celui-ci renonça aux opinions de son maître. *Regius* finit sa carrière le 19 février 1679, à 71 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Physiologia*, Utrecht, 1641, in-4.° II. *Fundamenta Physices*, 1661, in-4.° On accusa *Regius* d'avoir dérobé à *Descartes* une copie de son *Traité des Animaux*, et de l'avoir ensuite presque tout inséré dans cet ouvrage. III. *Philosophia naturalis*, 1661, in-4°, qui a été traduite en françois, à Utrecht, 1686, in-4.° IV. *Praxis Medica*, le meilleur de ses écrits, 1657, in-4.° V. *Hortus academicus Ultrajectinus*. Tous ses ouvrages de médecine ont été réunis et imprimés à Utrecht en 1668, in-4.°

REGNARD, (Jean-François) naquit à Paris d'une bonne famille en 1647. Sa passion pour les voyages se déclara presque dès son enfance. Il parcourut d'abord l'Italie ; à son retour s'étant embarqué à Gênes sur un bâtiment Anglois qui alloit à Marseille, ce bâtiment fut pris par des vaisseaux Algériens, et tout l'équipage fut conduit à Alger. *Regnard* avoit du talent pour la cuisine, art qu'il avoit exercé pour satisfaire son amour pour la bonne chère. Il fut fait cuisinier du maître dont il étoit devenu l'esclave. Il s'en fit aimer; mais sa bonne mine et ses manières prévenantes lui gagnèrent aussi le cœur des femmes favorites de son maître. Il écouta leur passion, fut découvert et livré à la justice. Il alloit être puni selon les lois, qui veulent qu'*un Chrétien trouvé avec une Mahométane, expie son crime par le feu ou se fasse Mahométan*. Le consul de la nation Françoise, qui avoit reçu depuis peu une somme considérable pour le racheter, s'en servit pour l'arracher au supplice et à l'esclavage. *Regnard* devenu libre retourna en France, emportant avec lui la chaîne dont il avoit été d'abord attaché. Le 26 avril 1681, il partit de nouveau de Paris pour visiter la Flandre et la Hollande, d'où il passa en Danemarck et ensuite en Suède. Le roi de Suède lui conseilla de voir la Laponie. Notre voyageur s'embarqua donc à Stockholm avec deux autres François et passa jusqu'à Torno ou Tornéo, qui est la dernière

ville du côté du Nord, située à l'extrémité du golfe de Bothnie. Il remonta le fleuve Torno et pénétra jusqu'à la Mer Glaciale. S'étant arrêté lorsqu'il ne put aller plus loin, il grava ces quatre vers sur une pierre et sur une pièce de bois :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa ; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acti terrâque marique,
Sistimus hîc tandem nobis ubi defuit orbis.

On les a traduits ainsi en françois :

Nés François, éprouvés par cent périls divers,
Du Gange et du Zaïr nous avons vu les sources,
Parcouru l'Europe et les mers ;
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'Univers.

De retour à Stockholm, il en partit le 3 octobre 1683 pour aller en Pologne. Après avoir visité les principales villes de ce royaume, il passa à Vienne d'où il revint à Paris après un voyage de trois années. Enfin lassé de ses courses, *Regnard* se retira dans une terre proche de Dourdan à onze lieues de Paris. Là il goûtoit les délices d'une vie sensuelle et délicate dans la compagnie de personnes choisies et dans les charmes de l'étude. C'est dans sa retraite qu'il finit ses jours le 4 septembre 1709, à 53 ans. On a faussement prétendu que cet homme si gai étoit mort de chagrin et plus faussement encore qu'il avoit avancé ses jours. Il est certain qu'il mourut d'une médecine prise à la suite d'une indigestion ; car il étoit grand mangeur. Il eut l'imprudence d'aller à la chasse le même jour, de s'y échauffer extrêmement, et de boire à son retour un grand verre d'eau à la glace : ce qui causa une révolution si violente et si subite dans son corps qu'il expira le lendemain sans qu'on pût le secourir. Il n'aimoit pas plus les médecins que *Molière ;* mais il fut une preuve que si la médecine fait quelquefois du mal, un mauvais régime en fait bien davantage. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Paris 1790, en 4 vol. in-8° avec des remarques. Il y en a une autre de Paris 1772, 4 vol. in-12. Le premier volume contient la relation de ses voyages en Flandre, en Hollande, en Suède, en Danemarck, en Laponie, en Pologne et en Allemagne. Il n'y a que la relation de son voyage en Laponie qui mérite de l'attention ; le reste est fort peu de chose. L'auteur n'avoit composé ces relations que pour s'amuser ; il ne comptoit pas les publier. Le second volume renferme les pièces suivantes : *La Provençale*, *œuvre posthume*. C'est une historiette où *Regnard* fait le récit des aventures qu'il eut dans le voyage sur mer où il fut pris et mené à Alger ; elle contient quelques particularités de sa vie. On trouve ensuite ses pièces de théâtre, qui l'ont mis dans la classe des plus excellens poëtes comiques. « Qui ne se plaît point aux comédies de *Regnard*, dit *Voltaire*, n'est point digne d'admirer *Molière ;* et *Boileau* grand admirateur de ce dernier poëte, disoit néanmoins « que *Regnard* n'étoit pas médiocrement plaisant. » Les pièces de lui conservées au théâtre Fran-

çois sont : I. *Le Joueur*, pièce excellente, où l'on remarque plus que dans les autres comédies du même auteur le comique d'observation et de caractère. *Dufresny* qui donna presque en même temps que lui *le Chevalier Joueur*, l'accusa d'avoir profité de la lecture de son manuscrit ; et l'on dit fort plaisamment « qu'il se pouvoit que tous deux fussent un peu voleurs, mais que *Regnard* étoit *le bon larron*. » On rima même ce bon mot pour en faire une épigramme :

Un jour *Regnard* et *de Rivière*,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouvèrent qu'un Joueur seroit un caractère
Qui plairoit par sa nouveauté.
Regnard le fit en vers, et *de Rivière* en prose.
Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon.
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ouvrage,
Dit que *Regnard* a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Ce poëte connoissoit le caractère qu'il avoit tracé. Il étoit joueur, et joueur heureux. On prétend qu'il avoit gagné au jeu une partie de sa fortune dans un voyage d'Italie. II. Les *Menechmes* : imitation de *Plaute* supérieure à son original. III. *Démocrite amoureux* : pièce qui seroit un peu froide sans quelques scènes qui sont vraiment comiques. IV. *Le Distrait*, qui n'est qu'une suite d'incidens plus ou moins plaisans : aussi la pièce est en général d'un effet médiocre. V. Les *Folies amoureuses* pleines de saillies et de gaieté. VI. Le *Retour imprévu* : une des plus jolies petites pièces que nous ayons. VII. La *Sérénade* : très-inférieure à la précédente. VIII. Le *Légataire* ; le chef-d'œuvre de la gaieté comique, et peut-être celui de *Regnard* ; car le *Joueur* est un peu défiguré par deux rôles de charge, la comtesse et le marquis. Quant à la petite comédie, *Attendez-moi sous l'Orme*, elle est attribuée à *Dufresny*. IX. *Regnard* a aussi travaillé pour le théâtre Italien, et a donné à l'Opéra le *Carnaval de Venise*, mis en musique par *Campra*. La gaieté est le caractère dominant des comédies de *Regnard* ; il excelle dans le comique noble ainsi que dans le familier, mais la bonne morale y est quelquefois blessée. Si *J. J. Rousseau* eût vécu deux ans de plus, il auroit vu confirmer par l'événement ses appréhensions au sujet du *Légataire*, et auroit conclu avec encore plus de fondement à la suppression de cette pièce, qui malgré l'excellent comique qui la caractérise devroit être proscrite du théâtre. « C'est une chose incroyable, dit *J. J. Rousseau*, qu'avec l'agrément de la police on joue publiquement au milieu de Paris une comédie (*le Légataire*) où dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête homme de la pièce, s'occupe avec son digne cortége de soins que les lois payent de la corde ;... faux actes, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité ; tout y est, et tout y est applaudi... Belle instruction pour des jeunes gens, *nescii auræ fallacis*, qu'on envoie à cette école, où les hommes faits ont bien de la peine à se défendre de la séduction du vice!... » La versification de *Regnard* n'est pas toujours correcte ; mais elle

plaît par sa légèreté et par la vivacité du dialogue. (*Voyez* GAGON.) X. Des *Poésies diverses*, qui consistent en *Satires*, *Epîtres*, etc. On y distingue la *Satire des Maris*, en réponse à la *Satire des Femmes* de *Boileau*, et l'épître où il propose de consacrer une abbaye à *Bacchus*; il dit :

Les pères chanteront matines
Fort courtes, de peur d'ennuyer.
Les frères seront aux cuisines,
Moi, j'aurai la clé du cellier.

Regnard et *Boileau* furent longtemps brouillés; ils se raccommodèrent en 1705, et *Regnard* dédia à *Despréaux* ses *Menechmes*. Il lui disoit dans son épître dédicatoire en vers :

De tes traits éclatans admirateur fidèle,
Ton style, en tous les temps, me servit de modèle;
Et, si quelque bon vers par ma veine est produit,
De tes doctes leçons ce n'est que l'heureux fruit.

Malgré ces éloges, il ne supprima point une pièce satirique intitulée : *le Tombeau de Boileau Despréaux*, où ce juge du Parnasse est fort maltraité. *Regnard* avoit l'esprit aussi caustique que lui, et s'il n'avoit pas fait des *Comédies*, il auroit fait volontiers des *Satires*, Dans une nouvelle édition des œuvres de *Regnard* on a ajouté deux vol. de pièces qu'il avoit données au théâtre Italien, qui ne valent pas à beaucoup près ses comédies jouées sur le théâtre François.

REGNAULDIN, (Thomas) sculpteur, natif de Moulins, mourut à Paris en 1706, âgé de 79 ans. Il étoit de l'académie royale de Peinture et de Sculpture. Cet illustre artiste a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de lui dans les Jardins de Versailles l'*Automne* et *Faustine*; et aux Tuileries le beau groupe représentant l'*Enlèvement de Cybèle par Saturne*, sous la figure du *Temps*.

I. REGNAULT, (N.) auteur dramatique, mort vers le milieu du siècle passé, a donné deux tragédies, *Marie Stuart* jouée en 1639, et *Blanche de Bourbon* en 1641. L'une et l'autre furent imprimées à Paris chez *Quinet*. Leur médiocrité devoit les en dispenser.

II. REGNAULT, (Noël) Jésuite, né à Arras en 1683, mourut à Paris le 14 mai 1762, à 79 ans. L'étude de la philosophie ancienne et moderne remplit ses soins et sa vie après les devoirs de la piété. Quoiqu'il eût consacré un temps considérable à la physique, il ne s'est pas fait une réputation étendue dans cette partie. On a de lui : I. *Entretiens Physiques*, d'abord en trois vol. in-12, ensuite en cinq. Les jeunes écoliers qui veulent savoir un peu plus de physique qu'on n'en apprend communément dans les colléges, trouveront dans cet ouvrage de quoi se satisfaire. Il est écrit avec beaucoup d'ordre et de clarté. II. *Origine ancienne de la Physique nouvelle*, 3 vol. in-12. L'auteur dans cet ouvrage enlève à plusieurs grands physiciens la gloire de beaucoup de découvertes physiques. III. *Entretiens Mathématiques*, 1747, en 3 vol. in-12. IV. *Logique en forme d'Entretiens*, in-12, 1742. Elle n'a pas eu autant de succès que ses *Entretiens Physiques*.

REGNAUT, *Voyez* GUISE, (Dom Claude) n.° VI.

I. REGNIER, (Mathurin) poëte François, né à Chartres le 21 décembre 1573, mourut à Rouen le 22 octobre 1613, à 40 ans. Il marqua dès sa jeunesse son penchant pour la satire. Son père le châtia plusieurs fois pour le lui faire perdre: punitions, prières, tout fut inutile. Ce malheureux talent lui fit des amis illustres. Le cardinal *François de Joyeuse* le mena à Rome avec lui, et il fit une seconde fois ce voyage avec l'ambassadeur *Philippe de Béthune*. Ses protecteurs lui procurèrent plusieurs bénéfices et une pension de deux mille livres sur une abbaye. Il dévoluta en même temps un canonicat de l'église de Chartres, et ne se servit de tous ces biens sacrés que pour satisfaire son goût effréné pour le plaisir. Vieux dès 30 ans, il mourut à quarante entièrement usé par les débauches. On prétend que sa fin fut chrétienne. Ce n'est pas du moins ce que prouveroit son épitaphe :

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort daigna songer à moi,
Qui ne songeai jamais à elle.

C'est *Garasse* qui la rapporte dans sa *Recherche des Recherches*, page 648; et il pourroit bien se faire que cette épitaphe eût été composée dans un accès de débauche et long-temps avant la mort de *Regnier*. On trouve dans le recueil de ses œuvres dédiées à *Henri IV*, 16 *Satires*, 3 *Epîtres*, 5 *Elégies*, des *Stances*, des *Odes*, etc. Les meilleures éditions de ces différentes pièces sont celle de Londres en 1733, in-4° ; et celle de Rouen, in-8°, 1729, avec des remarques curieuses. On en a deux autres plus portatives ; l'une d'*Elzevir* 1652, in-12 ; et l'autre de Paris 1746, in-12. Ses satires sont ce qui mérite le plus d'attention dans ce recueil. Imitateur de *Perse* et de *Juvenal*, *Regnier* verse son fiel sur tous ceux qui lui déplaisent, et souvent avec une extrême licence. Il a cependant des vers heureux et originaux ; quelques saillies fines, quelques bons mots piquans, plusieurs expressions naïves. Le coloris de ses tableaux est vigoureux ; mais son style est trop souvent incorrect, ses plaisanteries basses ; la pudeur y est blessée en plus d'un endroit : et c'est avec raison que *Boileau* a dit :

Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux que fréquentoit l'auteur,
Et si du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques !

Malgré son humeur satirique, on a prétendu que *Regnier* avoit tant de bonté dans le caractère qu'on l'appeloit le bon *Regnier*. Du moins il semble le dire lui-même :

Et le surnom de *Bon* me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

II. REGNIER, (François-Séraphin) DESMARAIS *ou plutôt* DESMARÊTS, (car il avouoit lui-même avoir toujours mal écrit

son nom,) naquit à Paris en 1632, d'une famille noble, originaire de Saintonge. Il fit sa philosophie dans le collége de Montaigu ; et pour se distraire de l'ennui des subtilités scolastiques, il traduisit en vers burlesques la *Batrachomyomachie d'Homère*, ouvrage qui parut un prodige dans un jeune homme de quinze ans. Le duc de *Créqui* charmé de son esprit, le mena avec lui à Rome en 1662. Le séjour de l'Italie lui fut utile ; il apprit la langue italienne, dans laquelle il fit des vers dignes de *Pétrarque*. L'académie de *la Crusca* de Florence prit une de ses odes pour une production de l'amant de la belle *Laure ;* et lorsque cette Société fut désabusée, elle ne se vengea de son erreur qu'en accordant une place à celui qui l'avoit causée. Ce fut en 1667 qu'on lui fit cet honneur, et trois ans après l'académie Francoise se l'associa. *Mézerai* secrétaire de cette compagnie, étant mort en 1684, sa place fut donnée à l'abbé *Regnier*. Il se signala dans les démêlés de l'académie contre *Furetière*, et composa tous les Mémoires qui ont paru au nom de ce corps. L'abbé *Regnier* eut plusieurs bénéfices, entr'autres l'abbaye de Saint-Laon de Thouars. On prétend qu'il auroit été évêque, sans sa traduction d'une scène voluptueuse du *Pastor fido*. Cet écrivain mourut à Paris le 6 septembre 1713, à 81 ans. Il dut en partie sa longue vie à l'attention de ne pas tourmenter la nature par des remèdes qui l'*accablent*, dit-il, *au lieu de la soulager*. Ses talens étoient relevés par une probité, une droiture et un amour du vrai, généralement reconnus. Cette dernière qualité est voisine d'un défaut dont l'abbé *Regnier* ne se préserva pas toujours. Il soutenoit ses opinions avec force, et même avec une opiniâtreté qui, selon *Furetière*, lui fit donner le nom de l'abbé *Pertinax*. Cette roideur de caractère l'empêchoit de prodiguer son suffrage ; et dans une occasion où on le pressoit de mentir pour un homme puissant, sous peine d'encourir sa disgrace, il répondit : *J'aime mieux me brouiller avec lui qu'avec moi*. Son amitié constante et solide faisoit honneur à ceux qu'il appeloit ses vrais amis, parce qu'il ne la leur donnoit que quand il reconnoissoit en eux les qualités qui formoient son caractère. Nous avons de lui : I. Une *Grammaire Françoise*, imprimée en 1676, en 2 vol. in-12. La meilleure édition est celle de 1710, in-4.° On trouve dans cet ouvrage, un peu diffus, le fonds de ce qu'on a dit de mieux sur la langue. S'il n'est pas aussi profond sur la métaphysique des langues que la *Grammaire raisonnée de Port-Royal*, il contient au moins relativement à la langue françoise, des discussions importantes et utiles, que cette grammaire n'offre pas. II. Une *Traduction* en vers italiens des *Odes d'Anacréon*, in-8°, qu'il dédia en 1692 à l'académie de *la Crusca*. La simplicité et le naturel y sont joints à l'élégance et à la noblesse. III. Des *Poésies françoises, latines, italiennes et Espagnoles*, réunies en 1768, en 2 vol in-12. Ses vers françois offrent de la variété, de la gaieté, des moralités heureusement exprimées; mais son style est plus noble que vif, et plus

pur que brillant. Cet envoi d'une violette est aussi agréable que spirituel :

> **Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,**
> **Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe :**
> **Mais si sur votre front je puis me voir un jour,**
> **La plus humble des fleurs sera la plus superbe.**

Les vers italiens et espagnols ont plus de coloris et plus de grace. Les Poésies françoises (*) ont été augmentées dans les éditions de 1716 et 1750, 2 vol. in-12. IV. Une *Traduction* de la *Perfection Chrétienne* de *Rodriguès*, entreprise à la prière des Jésuites, et plusieurs fois réimprimée en 3 vol. in-4° et en 4 vol. in-8.° Cette version, écrite avec moins de nerf que celle de Port-Royal, est d'un style plus pur et plus coulant. V. Une *Traduction* des deux livres de la Divination de *Cicéron*, 1710, in-12. VI. Une autre *Version* des livres de cet auteur *De finibus bonorum et malorum*, avec de bonnes remarques, in-12. VII. L'*Histoire des démêlés de la France avec la Cour de Rome, au sujet de l'affaire des Corses*, 1707, in-4° ; ouvrage assez intéressant pour les pièces justificatives qu'il renferme ; mais qui prouve que l'auteur n'avoit que des talens médiocres pour l'histoire. Son style quoique pur et correct, n'a ni le mouvement ni le sel dont le sujet paroissoit susceptible. Dans ses autres ouvrages, il écrit avec cette simplicité élégante, également éloignée de la maigreur et de l'enflure, de la négligence et du fard. On y souhaiteroit seulement plus de force et de précision. *Ménage* qui soumettoit ses écrits et sur-tout ses vers italiens à sa critique, se plaignoit que l'abbé *Regnier* les énervoit par trop de sévérité. *Tout s'en va*, disoit-il, *en limure*.

I. RÉGULUS, (*Marcus-Attilius*) consul Romain avec *Julius Libo*, l'an 267 avant J. C., réduisit les Salentins et se rendit maître de Brindes leur capitale. Consul une seconde fois avec *Manlius Vulso*, ils furent vainqueurs d'*Amilcar* et de *Hannon*, dans un combat naval donné près d'Héraclée sur la côte de Sicile ; ils leur prirent soixante-quatre galères, et en coulèrent à fond plus de trente. *Régulus*, resté en Afrique après cette victoire sur mer, gagna une bataille sur terre, suivie de la reddition de plus de deux cents places, et sur-tout de Tunis ville à trois ou quatre lieues de Carthage. Les Carthaginois demandèrent la paix ; mais *Régulus* ne voulut pas la leur donner. *Xantippe* officier Spartiate, arrivé à Carthage avec un renfort de troupes Grecques, promit de l'y forcer. Il y eut un combat entre lui et le consul. Il tailla en pièces trente mille Romains, fit quinze mille prisonniers, et prit *Régulus* qui fut emmené à Carthage avec les compagnons de son infortune. (*Voyez* FULVIUS.) On

(*) Il voulut couper les *vers de dix syllabes* en deux parts égales ; mais cette tentative qui n'étoit pas nouvelle, ne réussit pas : (*Voyez* PERIERS, à la fin de l'article.)

l'envoya bientôt à Rome, sous le serment d'un prompt retour, pour y annoncer les conditions de la paix, et proposer l'échange des prisonniers; mais loin de le solliciter, ce grand homme persuada au contraire au sénat de le rejeter avec fermeté, il retourna dégager sa parole, et se livrer aux tortures qu'on lui préparoit. Les Carthaginois irrités inventèrent pour lui de nouveaux supplices. On lui coupa les paupières, et on l'exposa plusieurs jours aux ardeurs du soleil; on l'enferma ensuite dans un tonneau garni de pointes de fer, l'an 251 avant Jésus-Christ. *Horace* a célébré le dévouement généreux de *Régulus* dans l'ode *Cœlo tonantem*, etc. La femme de ce Romain ayant appris l'excès de cruauté qui l'avoit privé de son époux, obtint du sénat les plus considérables prisonniers Carthaginois, les fit aussi mettre dans une armoire étroite, hérissée de pointes de cloux, et les y laissa cinq jours sans nourriture. Ils y périrent tous, hormis un nommé *Amilcar*, qui ayant soutenu ce tourment, fut délivré et traité avec douceur; afin qu'il pût survivre à ses blessures. On trouve dans l'*Histoire des Hommes illustres* une Dissertation qui révoque en doute l'héroïsme de *Régulus*; et le fait qui y donna lieu; et les preuves que l'auteur allègue, ont une couleur de probabilité. La famille des *Attiliens* a produit plusieurs autres personnages illustres.

RÉGULUS, (Saint) Grec, natif d'Achaïe, fut averti dans une vision d'abandonner sa patrie pour se rendre en Albion, isle située vers les extrémités du monde, et d'emporter avec lui l'os du bras, trois doigts et trois orteils de *St. André*. Il obéit, s'embarqua avec plusieurs de ses compagnons, et après avoir essuyé une tempête affreuse, il fut jeté l'an 370 sur les côtes de l'*Otholinia*, dans les états d'*Herguste* roi des Pictes. Ce prince n'eut pas plutôt appris l'arrivée des saints étrangers avec leurs reliques, qu'il donna des ordres pour leur réception. Il leur offrit son propre palais, et fit bâtir auprès une église qui porte encore aujourd'hui le nom de *Saint-Régulus*. Cette fondation est l'origine de la ville de *Saint-André* en Ecosse.

REID, (Thomas) professeur de philosophie dans l'université de Glasgow en Ecosse, né en 1709, a dû sa réputation en Angleterre à un célèbre ouvrage de métaphysique, sur les *facultés intellectuelles et morales de l'ame*; et à de profondes *Recherches* sur la nature de l'esprit humain. Il est mort au mois d'octobre 1796, âgé de 87 ans.

REIDANUS, (Everhard) de Deventer, bourgmestre à Arnheim, et député des États-généraux, mort le 25 février 1602, à 53 ans, est auteur d'une bonne *Histoire de Flandre*, depuis 1566 jusqu'en 1601. Il y a assez d'exactitude dans les faits; mais on y souhaiteroit plus d'impartialité. Elle fut traduite en latin par *Denis Vossius*, à Leyde, 1633, in-fol.

REIHING, (Jacques) né à Augsbourg en 1579, entra chez les Jésuites, et enseigna les humanités, la philosophie et la

théologie à Ingolstadt avec réputation. Il combattit avec zèle pendant plusieurs années, les erreurs de *Luther ;* mais ennuyé du célibat, il se retira à la cour de Wirtemberg, se fit Luthérien, et se maria. On lui donna une chaire de théologie à Tubinge, et la direction du collége. Il mourut en 1628, à 49 ans, méprisé des deux partis, qui ne voyoient en lui qu'un homme sans foi qui avoit abandonné sa religion pour une femme. On a de lui plusieurs Ouvrages de controverse dont la doctrine est différente, selon les différens temps dans lesquels il les écrivit.

REINBECK, (Jean-Gustave) né à Zell en 1682, mort à Berlin en 1741, âgé de 58 ans, fut d'abord pasteur des églises de Werder et de la Villeneuve. Il devint ensuite premier pasteur, prévôt de Saint-Pierre, inspecteur du collége de Cologne, conseiller du consistoire, et confesseur de la reine et de la princesse royale de Prusse. C'étoit un théologien modéré et laborieux. Nous avons de lui: I. *Tractatus de Redemptione*, à Hall, in-8.° II. *La nature du Mariage, et la rejection du Concubinage*, in-4°, en allemand, contre *Christophe Thomasius* qui avoit écrit en faveur de ce dernier état. III. *Considérations sur les vérités divines contenues dans la Confession d'Augsbourg*, en allemand, 4 vol. in-4° : ouvrage regardé comme fort important par ceux de sa communion. IV. Plusieurs volumes de *Sermons*, dont quelques-uns ont été traduits en françois. On n'y remarque ni l'orateur éloquent, ni l'homme de goût. V. Plusieurs *Traités de Métaphysique* sur l'optimisme, la nature et l'immortalité de l'ame, en allemand. On y trouve quelques idées neuves.

REINCE, (Nicolas) secrétaire du cardinal *du Bellay*, mérita la confiance de cette éminence, par une intégrité à toute épreuve, et par le secret le plus inviolable. L'empereur *Charles-Quint* disoit un jour au pape *Jules III*, que « *Reince* étoit celui qui lui avoit fait le plus de peine en Italie, dans le temps que le cardinal *du Bellay* étoit ambassadeur de France à la cour de Rome. » Un tel reproche, supérieur à toutes les louanges, et qui en étoit lui-même une très-délicate, étoit dû à *Reince* : il avoit refusé cinq mille ducats que ce prince lui fit offrir secrètement, pour donner copie de quelques points de l'instruction de l'ambassadeur son maître. Cet homme estimable a laissé une version des *Mémoires de Commines*, en italien.

REINECCIUS, (Reinier) de Steinheim dans le diocèse de Paderborn, enseigna les belles-lettres dans les universités de Francfort et de Helmstadt, jusqu'à sa mort, arrivée en 1595. On a de lui : I. Un Traité de la méthode de lire et d'étudier l'histoire : *Methodus legendi Historiam*, Helmstadt, 1583, in-fol. Ce n'est qu'une compilation assez mal digérée. II. *Historia Julia*, in-fol., 1594, 1595 et 1597, 3 vol. : ouvrage savant pour les recherches des anciennes familles, et rare, sur-tout de l'édition que nous citons. III. *Chronicon Hierosolymitanum*, in-4° ; peu commun. IV. *Historia Orientalis*, in-4° ; livre rempli d'une

érudition profonde, etc. etc. Peu d'écrivains ont écrit aussi savamment que *Reineccius*, sur l'origine des anciens peuples.

REINESIUS, (Thomas) né à Gotha en 1587, devint bourgmestre d'Altembourg et conseiller de l'électeur de Saxe. Il se retira ensuite à Leipzig où il pratiqua la médecine, et où il mourut le 24 février 1667, à 80 ans. On a de lui : I. *Syntagma inscriptionum antiquarum* : compilation utile, en 2 vol. in-fol., Leipzig, 1682; c'est un supplément au grand recueil de *Gruter*. II. Six Livres de *diverses Leçons*, 1640, in-4.° III. Des *Lettres*, 2 vol. in-4° 1667.-1670; et un grand nombre d'autres ouvrages en latin. Ce fut l'un des savans qui eurent part aux libéralités de *Louis XIV*.

REINGELBERGIUS, *Voyez* FORTIUS.

REINHOLD, (Erasme) né en 1511, à Salfeldt dans la haute-Saxe, s'appliqua à l'étude des mathématiques et de l'astronomie ; il a publié plusieurs ouvrages sur l'une et l'autre de ces sciences.

REINIE, (Gabriel NICOLAS, seigneur de la) né à Limoges d'une famille ancienne, fut envoyé à Bordeaux pour faire ses études. Il s'y établit, et devint président au présidial de cette ville, jusqu'aux troubles arrivés en Guienne l'an 1650. Le duc *d'Epernon*, gouverneur de la province, le présenta à *Louis XIV* qui le fit maître des requêtes en 1661. On créa pour lui en 1667, une charge de lieutenant général de police de la ville de Paris. C'est aux soins infatigables de ce digne magistrat, que nous sommes redevables des beaux réglemens de police qui s'observent dans la capitale. L'établissement du Guet, la défense aux gens de livrée de porter des cannes et des épées, les lanternes, etc, sont des monumens de son zèle actif et patriotique. *Louis XIV* pour le récompenser, le fit conseiller d'état en 1680. *La Reinie* mourut le 14 juin 1709, à 85 ans, universellement regretté pour sa vigilance, son intégrité, son amour pour le bon ordre, ses soins de la sureté publique, et sur-tout pour son équité et son désintéressement.

REINOLDS, (Jean) doyen de l'église de Lincoln en Angleterre, mort en 1607. est auteur de la version de la *Bible*, dont le clergé Anglican se sert maintenant.

REIRAC, *Voyez* REYRAC.

I. **REISK**, (Jean) recteur du collége de Wolffembuttel, mort en 1701, à 60 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages, plus savans que méthodiques : I. Sur la *Corne d'Ammon*. II. Sur les *Oracles des Sybilles*, et les autres anciens oracles. III. Sur l'*Assuerus d'Esther*. IV. Sur la *Maladie de Job*. V. Sur les *Images de Jésus-Christ*, et sur la langue qu'il parloit. VI. Sur les *Glossopètres*. VII. Une édition du *Chronicon Saracenicum et Turcicum*, de *Wolfgang Drechter*, avec des *Notes* et un *Appendice*.... *Voyez* CLUVIER.

II. **REISKE**, (Jean-Jacques) savant allemand, docteur en médecine, professeur d'arabe dans l'université de Leipzig, mourut en 1774, à 58 ans. Il a laissé

d'excellentes éditions : I. *Oratores Græci*, 12 volum. in-8.° II. *Denis d'Halicarnasse*, 6 vol. in-8.° III. Les *Œuvres* de *Plutarque*, 7 vol. in-8.° IV. Il a aussi traduit en latin l'*Histoire des Arabes* d'*Abulfeda*.

RELAND, (Adrien) né à Ryp village de Nord-Hollande, en 1676, d'un ministre de ce village, fit paroître dès son enfance des talens extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences. Dès l'âge d'onze ans il eut fini ses classes. La chaire de philosophie de Harderwick ayant vaqué, il y fut nommé quoiqu'il n'eût que 24 ans. Il la quitta ensuite pour une place de professeur en langues orientales et en antiquités ecclésiastiques à Utrecht. Il jouissoit d'une réputation sans tache, lorsque la petite vérole l'emporta, le 11 février 1719, à 43 ans. Ce savant n'étoit pas moins estimable par les qualités de son cœur que par celles de son esprit. Il gagnoit l'amitié de ceux qu'il fréquentoit, par la douceur de son caractère, par la sureté de son commerce, et par sa modestie et sa candeur. Il étoit affable, officieux, prévenant, et faisoit les délices des honnêtes gens. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Description de la Palestine*, très-savante et très-exacte. L'auteur considère cette province dans les différens états où elle a été. Il publia cet ouvrage sous le titre de *Palestina monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4.° II. Cinq *Dissertations sur les Médailles* des anciens Hébreux, et plusieurs autres *Dissertations* sur différens sujets curieux et intéressans, 1706-1708, 3 vol. in-12. III. Une *Introduction à la Grammaire Hébraïque*, 1710, in-8.° IV. *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*, 1717. Cet ouvrage, écrit avec méthode, renferme beaucoup de savoir et de recherches. V. *De religione Mahometana*, traduit en françois par *Durand*. La seconde édition qui est la plus estimée, est de 1717, in-8.° Il est divisé en deux livres, dont le premier contient un abrégé de la croyance des Mahométans, traduit d'un manuscrit Arabe; et le second, les accusations et les reproches qu'on leur fait sans aucun fondement. VI. *De spoliis templi Hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis*, Utrecht, 1716. VII. Une Edition d'*Epictète*. VIII. *Petri* RELANDI *Fasti consulares*, Utrecht, 1715, in-8.° *Adrien* ne fut que l'éditeur de cet ouvrage savant et exact, composé par *Pierre Reland* son frère.

REMBRANT, (Van-Ryn) peintre et graveur, fils d'un meunier, naquit en 1606, dans un village situé sur le bras du Rhin qui passe à Leyde. Un petit tableau qu'il fit pendant son apprentissage et qu'un connoisseur paya cent florins, le mit en réputation dans les plus grandes villes de la Hollande. Il fut sur-tout employé dans les portraits; nous en avons de lui un grand nombre. Ses sujets d'histoire sont plus rares. Il mettoit ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes. On lui

reproche aussi beaucoup d'incorrection. Il avoit une grande collection des meilleurs dessins des peintres Italiens, et des gravures de leurs plus beaux ouvrages; mais c'est une richesse dont il ne fit jamais aucun usage pour son art. Ses défauts ne l'empêchèrent pas d'être compté parmi les plus célèbres artistes. Ce peintre possédoit dans un degré éminent, l'intelligence du clair-obscur. Il est égal au *Titien* pour la fraîcheur et la vérité de ses carnations. Ses tableaux à les regarder de près, sont raboteux; mais ils font de loin, un effet merveilleux. Toutes les couleurs sont en harmonie; sa manière est suave, et ses figures semblent être de relief. Il chargeoit même quelquefois les endroits éclairés de ses tableaux, de touches si épaisses, qu'il sembloit plutôt avoir voulu modéler que peindre. On a cité de lui une tête, où le nez étoit presque aussi saillant que celui qu'il copioit d'après nature. Quelqu'un lui reprochoit un jour, que sa façon particulière d'employer les couleurs rendoit ses tableaux raboteux; il lui répondit qu'il étoit *Peintre et non Teinturier*. Il se plaisoit à donner à ses figures des habillemens et des coiffures extraordinaires. Il avoit rassemblé un grand nombre de bonnets orientaux, d'armes anciennes, et d'étoffes depuis long-temps hors d'usage. Quand on lui conseilloit d'étudier l'antique pour prendre un meilleur goût de dessin que celui qu'il a adopté, et qui est ordinairement lourd et écrasé, il mettoit le donneur d'avis dans un coin de son atelier; et lui montrant toutes ses antiquailles, il lui disoit par dérision que c'étoient-là ses antiques. *Rembrant*, ainsi que la plupart des gens à talent, étoit sujet à mille caprices. Un jour étant occupé à peindre une famille entière dans un seul tableau qui étoit presque fini, on vint lui annoncer la mort de son singe. Sensible à cette perte, il se le fit apporter, et sans aucun égard pour les personnes qu'il venoit de peindre, il traça le portrait de l'animal sur la même toile. Cette figure déplut, avec raison, à ceux à qui le tableau étoit destiné; mais il ne voulut jamais l'effacer, et il aima mieux ne pas vendre son tableau. Ce qui fait rechercher ses compositions, c'est qu'elles sont très-expressives; ses demi-figures, et sur-tout ses têtes de vieillards, sont frappantes. Enfin il donnoit aux parties du visage, un caractère de vie et de vérité qu'on ne peut trop admirer. Les estampes en grand nombre que *Rembrant* a gravées, sont dans un goût singulier. Elles sont recherchées des connoisseurs et fort chères, particulièrement les bonnes épreuves. Ce n'est qu'un assemblage de coups irréguliers et égratignés, mais qui produisent un effet très-piquant. La plus considérable est la pièce de *Cent francs*, ainsi appelée, parce qu'il la vendoit ce prix-là; le sujet de cette pièce est *Notre-Seigneur guérissant les Malades*. On a aussi gravé d'après lui. *Rembrant* a fait quelques *Paysages*, excellens pour l'effet. Il mourut à Amsterdam en 1668 selon *de Piles*, et 1674 selon *Houbraken*; il avoit une physionomie commune, un air grossier et mal propre qui répondoient à l'obscurité de sa naissance et

à la bizarrerie de son habillement. Il ne se plaisoit qu'avec des gens du peuple. *Les grandeurs me gênent*, disoit-il, *le plaisir n'est que dans l'égalité et la liberté*. Son avarice étoit extrême. Semblable à certains auteurs qui vendent cinq ou six fois le même manuscrit, il usoit de toutes sortes de ruses pour vendre fort cher et plusieurs fois les mêmes estampes. Tantôt il les faisoit débiter par son fils, comme si celui-ci les avoit dérobées : tantôt il feignoit de vouloir quitter la Hollande. Il les vendoit lorsque la planche étoit à moitié terminée, en tiroit un nouveau prix après qu'elle étoit finie ; enfin il la faisoit paroître une troisième fois en la retouchant.

I. RÉMI, (Saint) né dans les Gaules d'une famille illustre, fut encore plus distingué par ses lumières et ses vertus que par sa naissance. Ses grandes qualités le firent mettre sur le siége pontifical de Rheims, à 24 ans. Il eut beau résister au peuple, il fallut qu'il sortit de sa solitude. Ce fut lui qui baptisa le roi *Clovis* qu'il instruisit des maximes du Christianisme, conjointement avec *St. Godard* de Rouen et *St. Vaast*. On ne sait en quel temps il mourut ; mais il est certain qu'il ne vivoit plus en 535. Nous avons sous son nom quelques *Lettres* dans la *Bibliothèque des Pères*. Plusieurs savans doutent qu'elles soient de lui. Le P. *Suyskens*, dans les *Acta Sanctorum*, paroît avoir démontré que le plus ample de ces deux testamens est une pièce supposée. L'abbé *Bye*, savant Bollandiste, a fortifié les preuves du P. *Suyskens* d'une Dissertation intitulée : *Réponse aux Mémoires de M. des Roches*, Bruxelles, 1780, in-8.° L'abbé *Ghesquière* a prouvé la même chose dans les *Acta Sanctorum Belgii selecta*. Voyez *Oudin*, *in Supplem. ad Bellarm.* pag. 113.

II. RÉMI, (Saint) grand aumônier de l'empereur *Lothaire*, succéda à *Amolon* dans l'archevêché de Lyon en 854. On croit que ce fut lui qui fit, au nom de cette église, la *Réponse aux 3 Lettres d'Hincmar* de Rheims, de *Pardule* de Laon, et de *Raban* de Maïence. Il présida au concile de Valence en 855, se trouva à celui de Langres et à celui de Savonnières près de Toul en 859, et se signala dans toutes ces assemblées par un zèle peu commun. Cet illustre prélat termina sa vie le 28 octobre 875, après avoir fait diverses fondations. Outre la *Réponse* dont nous avons parlé, et dans laquelle il soutient avec zèle la doctrine de *St. Augustin* sur la grace et sur la prédestination, nous avons de lui : *Traité de la condamnation de tous les Hommes par Adam, et de la délivrance de quelques-uns par Jésus-Christ*. On trouve ce *Traité*, ainsi que la *Réponse*, dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans *Vindiciæ Prædestinationis*, 1650, deux volum. in-4.° Voyez Gotescalg.

III. RÉMI d'Auxerre, ainsi appelé, parce qu'il étoit moine de Saint-Germain d'Auxerre, mourut vers l'an 908. Il eut pour maître *Heric* ou *Henri*. Ses études, suivant l'usage de ce temps, embrassèrent les sciences profanes et les sciences divines : on

croyoit alors ce que plusieurs pensent aujourd'hui, que ces sciences bien étudiées se prêtent un mutuel secours. Il enseigna dans l'université de Paris, et s'y acquit quelque réputation. Son *Traité* de grammaire fut reçu comme ouvrage élémentaire dans toutes les écoles de France, et on n'en étudia pas d'autre pendant plus de 400 ans. On a de lui un *Traité des Offices divins*, et quelques autres ouvrages fort superficiels et presque entièrement ignorés. *Rémi* pour avoir suivi le goût de son siècle de tout étudier, n'approfondit rien, ainsi que la plupart des docteurs de ce temps-là. Son *Commentaire sur les Pseaumes*, Cologne, 1536, in-folio, et dans la *Bibliothèque des Pères*, est sa meilleure production.

IV. **RÉMI DE FLORENCE**, *ou* **REMIGIO FLORENTINO**, Dominicain et littérateur Italien du XVIe siècle, se fit connoître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont des traductions : d'*Ammien Marcellin*, de *Cornelius Nepos*, et de l'*Histoire de Sicile* de *Fazello*. Il est aussi auteur des *Réflexions sur l'Histoire de Guichardin*, et sur quelques autres historiens, imprimées à Venise en 1582, in-4°, et assez estimées; et de *Poésies Italiennes* fort médiocres, Venise, 1547, in-8.° On y trouve une Traduction des *Epîtres d'Ovide*, dont on a donné une belle édition à Paris en 1762. *Remigio* passa presque toute sa vie à Venise. Son nom de famille étoit *NANNI*. Il mourut à Florence sa patrie en 1580, à 62 ans.

V. **RÉMI**, (Abraham) *Remmius*, dont le nom étoit *RAVAUD*, né en 1600, mort en 1646, à 46 ans, professa l'éloquence au collége royal : Rémi village du Beauvoisis sa patrie, lui donna son surnom. Il est regardé comme un des meilleurs poëtes Latins de son temps. Ses productions virent le jour en 1646, in-12 : on y remarque de l'esprit, une imagination vive, de l'invention, et une facilité peu commune. Il a fait un Poëme épique sur *Louis XIII*, divisé en quatre livres sous le titre de *Borbonias*, in-8°, 1627. Son *Mœsonium* ou *Recueil* de vers sur le château de Maisons près Saint-Germain, est ce qu'il a fait de mieux. Ce beau vers contre les ergoteurs logiciens, est de lui :

Gens ratione furens, et mentem pasta chimæris.

VI. **RÉMI**, (Joseph-Honoré) prêtre du diocèse de Toul et avocat au parlement de Paris, mort dans cette dernière ville le 12 juillet 1782, étoit né à Remiremont en 1738. Privé de la vue par les suites de la petite vérole depuis l'âge de huit ans jusqu'à 14, il employa ce temps à cultiver la musique, et sans autre maître que lui-même il devina, pour ainsi dire, la théorie de ce bel art, et apprit à toucher fort bien du clavecin. Le rétablissement de ses yeux lui permit de s'appliquer à d'autres études et il s'en occupa avec ardeur. Il débuta en 1770 dans la littérature, par une brochure intitulée : Le *Cosmopolisme*, in-12. Il publia la même année les *JOURS*, *pour servir de correctif aux NUITS d'Young*, in-12 : plaisanterie faite pour tourner en ridicule l'Anglomanie. Il donna ensuite *le Code des Fran-*

çois, 1771, 2 vol. in-12, et la traduction du grec de l'hiérogly-phe d'*Hyérapole*, 1779, in-12. Mais ce qui lui acquit le plus de célébrité, fut son *Eloge du Chancelier de l'Hôpital* : Discours emphatique, éloge exagéré, mais souvent éloquent, couronné par l'académie Françoise en 1777, et censuré par la Sorbonne. L'auteur répondit à cette censure en annonçant qu'il avoit emprunté les articles condamnés de l'abbé *Fleury* et du jurisconsulte de *Laurière*. *Rémi* concourut encore pour le prix de l'académie Françoise par des éloges de *Molière*, de *Colbert* et de *Fénélon*. Le dernier obtint l'*accessit*. Il étoit occupé, lorsqu'il mourut, de la rédaction de la partie de la jurisprudence pour la nouvelle *Encyclopédie*, et il fournissoit beaucoup d'extraits au *Mercure*. Considéré comme journaliste, il avoit l'esprit d'analyse, la science, la sagacité; et il s'éloignoit rarement dans ses critiques de la modération convenable, quoique certains écrivains trouvassent qu'il employoit contre leurs productions une ironie trop amère, et un style dur, sec, et quelquefois boursouflé. L'homme en lui valoit encore mieux que l'auteur; il étoit, dit-on, doux, gai, simple, bon, complaisant, et d'une humeur toujours égale. Souvent il consacroit gratuitement ses veilles à la défense des opprimés. *La belle monnoie*, disoit-il, *que le grand-merci d'un malheureux!* Il n'étoit cependant pas riche; mais il avoit la fortune du sage, la modération dans les desirs. Au-dessus de ce qu'il appeloit *les bêtises de la vanité*, il n'afficha jamais les moindres prétentions; il possédoit le talent rare de se mettre à la portée de tout le monde et de parler à chacun sa langue. Il a laissé plusieurs manuscrits, un *Dictionnaire* de Physique et de Chimie avec l'application des principes et des découvertes de ces deux sciences à l'économie animale; un Traité des *Communes*, une Vie de *Charlemagne* et une continuation des synonymes de l'abbé *Girard*. On ignore ce que ces ouvrages sont devenus.

I. **RÉMOND DE SAINT-MARD**, (Toussaint) de Paris, proche parent de *Remond de Montmort*, qui a écrit sur les Jeux de hasard, fit ses humanités et sa philosophie avec succès dans l'université de Paris. Il ne voulut s'engager ni dans les charges ni dans le mariage, et prit le parti de vivre en philosophe. Il mena une vie exempte de toute contrainte, et partagea son temps entre la culture des belles-lettres et la société des gens d'esprit. Ses écrits se sentent de son caractère indolent et paresseux, aussi bien que de son attrait pour une philosophie qui exclut toute sévérité. Il se fit connoître d'abord par ses *Dialogues des Dieux*, écrits avec esprit et quelquefois avec grace; il y cache des idées fines sous des expressions familières. Mais il ne fait qu'effleurer la surface des objets, ainsi que dans ses autres ouvrages; et il faut moins y chercher la morale évangélique que celle d'*Epicure*. Ses autres ouvrages sont : I. *Lettres galantes et philosophiques*, accompagnées de l'*Histoire de Mademoiselle de* ***. On y trouve des paradoxes; mais l'auteur les soutient avec esprit. Son ton n'est

pas assez épistolaire; il veut paroître profond, et il n'est très-souvent qu'obscur. II. Trois *Lettres sur la naissance, les progrès et la décadence du Goût*; elles sont écrites avec plus de feu que tout le reste; elles ont même un petit ton satirique, qui n'est point du tout désagréable aux esprits malins, c'est-à-dire au plus grand nombre. III. Différens *Traités* sur la Poésie en général et sur les différens genres de poésie. On y sent un homme qui avoit médité son sujet, et qui avoit lu avec réflexion les anciens poëtes de Rome et nos meilleurs poëtes François, qu'il ne juge pas toujours sainement. IV. Un petit *Poëme* intitulé *la Sagesse*. Ce Poëme, d'une philosophie très-voluptueuse, parut d'abord en 1712, et on le réimprima dans un recueil en 1715, sous le nom du marquis *de la Fare* qui n'en étoit point l'auteur. C'étoit un vol que l'on faisoit à *Saint-Mard*. Il représente la Sagesse comme une divinité aussi voluptueuse et plus séduisante que *Vénus*. V. Une *Lettre sur le Goût et le Génie, et sur l'utilité dont peuvent être les règles*. Ces différens écrits ont été recueillis en 1743, à Paris, sous le titre de la Haye, en trois vol. in-12, et depuis en 1750, cinq vol. in-12, petit format. L'auteur mourut à Paris le 29 octobre 1757, à 75 ans. Sa santé avoit toujours été extrêmement délicate, et il étoit sujet à plusieurs infirmités. Il dut sa longue vie à son caractère modéré et à une gaieté douce. C'étoit un homme d'une société aimable; il parloit comme il écrivoit, d'une manière précieuse, et cette affectation dépare ses écrits. Il s'étoit formé sur *Fontenelle*, quoiqu'il le regardât comme le corrupteur du goût, et qu'il ne cessât de lancer contre lui quelques traits dans ses livres et dans sa conversation.

II. **RÉMOND** DE SAINTE-ALBINE, (Pierre) censeur royal, membre de l'académie des Sciences et Belles-Lettres de Berlin, mort à Paris sa patrie le 9 octobre 1778, à 84 ans, littérateur estimable et laborieux, a publié les ouvrages suivans: I. *Abrégé de l'Histoire du Président de Thou*, avec des remarques, 1759, dix vol in-12 : livre bien fait, purement écrit et qui cependant n'a pas eu beaucoup de succès, parce qu'il est un peu sec. II. *Le Comédien*, 1744, in-8.° On y trouve d'excellentes réflexions, exposées avec beaucoup de clarté. L'auteur connoissoit bien le théâtre; il avoit fait même quelques comédies, quoiqu'il eût plus de talent pour juger la scène que pour l'enrichir de ses pièces. Il fut chargé pendant quelque temps de la rédaction de la *Gazette de France* et du *Mercure*. Cet auteur étoit un écrivain instruit, un homme de mœurs simples et honnêtes, et un savant modeste.

RÉMOND DE MONTMORT, *Voyez* MONTMORT.

RÉMOND, *Voyez* FLORIMOND DE REMOND.

REMUS, frère de *Romulus*. Quelques-uns prétendent que ne pouvant s'accorder avec son frère, il s'exila et passa dans les Gaules, où il fonda la ville de Rheims : d'autres disent que son frère le tua pour se venger de ce qu'il avoit sauté par mépris le

fossé récemment tracé des murs de Rome, ou plutôt pour régner seul; mais tous ces faits sont fort incertains.

RENAU D'ÉLISAGARAY, (Bernard) né dans le Béarn en 1652 d'une famille ancienne de Navarre, fut placé dès son enfance auprès de *Colbert du Terron* intendant de Rochefort. On lui fit apprendre les mathématiques; il y réussit, et devint de bonne heure l'ami intime du Père *Malebranche*. La marine étoit son étude favorite. Quand il y fut assez instruit, *du Terron* le fit connoître à *Seignelai*, qui devint son protecteur. Il lui procura en 1679 une place auprès du comte *de Vermandois* amiral de France, qui lui donna une pension de mille écus. *Louis XIV* voulant réduire à des principes uniformes la construction des vaisseaux, fit venir à la cour les plus habiles constructeurs. Après quelques discussions, on se borna à deux méthodes; l'une de *Renau*, et l'autre de *du Quesne* qui eut la magnanimité de donner la préférence à celle de son rival. *Renau* jouit de son triomphe en présence de *Louis XIV*, qui lui ordonna d'aller à Brest et dans les autres ports pour instruire les constructeurs. Il mit leurs enfans en état de faire, à l'âge de 15 à 20 ans, les plus gros vaisseaux, qui demandoient auparavant une expérience de 20 ou 30 ans. En 1680, *Louis XIV* résolut de se venger d'Alger; *Renau* proposa de le bombarder. Jusqu'alors il n'étoit venu dans l'esprit de personne que des mortiers pussent n'être pas placés à terre et se passer d'une assiette solide. Il promit de faire des galiotes à bombe: on se moqua de lui dans le conseil; mais *Louis XIV* voulut qu'on esseyât cette nouveauté funeste qui eut un heureux effet. Après la mort de l'amiral, il alla en Flandre trouver *Vauban* qui le mit en état de conduire les siéges de Cadaquiers en Catalogne, de Philipsbourg, de Manheim et de Franckendal. Le roi pour récompenser ses services, lui donna une commission de capitaine de vaisseau, un ordre pour avoir entrée et voix délibérative dans les conseils des généraux, une inspection générale sur la marine, et l'autorité d'enseigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'inventeur, avec douze mille livres de pension. Cet habile homme fut demandé par le grand maître de Malte, pour défendre cette isle; mais ce siége n'ayant pas eu lieu, *Renau* revint en France. Il fut fait à son retour conseiller de marine et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Sa mort arrivée le 30 septembre 1719, à 67 ans, fut celle d'un religieux de la Trappe. Persuadé de la religion par sa philosophie, il regardoit son corps comme un voile qui lui cachoit la vérité éternelle, et la mort comme un passage des plus profondes ténèbres à une lumière parfaite. *Quelle différence, disoit-il, d'un moment au moment suivant!* La valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au public soit aux particuliers; toutes ces qualités étoient chez lui au plus haut degré, et elles étoient soutenues par une piété aussi tendre que constante. La fermeté faisoit son caractère. Il ne démordoit guère, dit *Fontenelle*, ni de ses entreprises ni de ses

opinions : ce qui assuroit davantage le succès de ses entreprises, et donnoit moins de crédit à ses opinions. Sujet à une rétention d'urine, il fit avec la plus grande confiance un remède qu'il avoit appris du P. *Malebranche* : c'étoit de prendre une grande quantité d'eau de rivière assez chaude; mais il en but tant, que les médecins prétendirent qu'il s'étoit noyé. Sa générosité étoit extrême. Ayant pris un vaisseau anglois, sur lequel il y avoit pour quatre millions de diamans, il les porta au roi, quoiqu'il eût pu les garder, et se contenta d'une pension de neuf mille livres. Il y avoit sur le même navire une dame de condition qui avoit tout perdu par le pillage du vaisseau : *Renau* pourvut à tous ses besoins et à ceux de sa femme de chambre, tant qu'elles furent prisonnières en France. Il en usa de même à l'égard du capitaine, et il lui en coûta plus de vingt mille livres pour les avoir pris. On a de lui la *Théorie de la manœuvre des Vaisseaux*, 1689, in-8°; et plusieurs *Lettres* pour répondre aux difficultés de *Huyghens* et de *Bernouilli* contre sa Théorie. C'étoit un homme qui lisoit peu, mais qui méditoit beaucoup, et ce qui est plus singulier, qui méditoit beaucoup plus au milieu des compagnies où il se trouvoit fréquemment que dans la solitude où on le trouvoit peu. Il étoit de très-petite taille et presque nain : on l'appeloit ordinairement *le Petit Renau*. Il avoit été reçu de l'académie des Sciences en 1699.

I. RENAUD, (Nicolas) l'un des premiers chansonniers François, fleurit sous le règne de *Henri II*. Il étoit Provençal. Ses vers ne respirent que l'amour.

II. RENAUD, (Louis) religieux Dominicain, né à Lyon, et mort le 20 juin 1771, à l'âge de 80 ans, fut renommé par ses talens pour la chaire et devint prédicateur ordinaire du roi. Ses Sermons n'ont jamais été publiés, mais on a de lui les *Oraisons* funèbres du duc *d'Orléans* et du maréchal *de Villeroy*, ainsi qu'un *Discours* latin prononcé à Beauvais, sur l'exhaltation de *Benoît XIII* à la papauté.

RENAUD, *Voyez* AIMON; CHARTRES; et la 2e *Note* de l'article CHASSENEUX. *Voy.* aussi RENAUT.

RENAUDIE, (Jean de Barri, sieur de la) dit DE LA FOREST, second chef de la conjuration que les Huguenots firent en 1560 contre les princes de la maison de *Guise*, étoit d'une noble et ancienne famille de Périgord. Il avoit été condamné, les uns disent au bannissement, les autres à la corde, pour avoir falsifié des pièces qu'il devoit produire dans un procès. Le duc *de Guise* touché de compassion pour lui, le fit évader de prison; et c'est contre ce même duc à qui il devoit la vie, qu'il médita les plus noirs desseins. Il passa le temps de son exil à Genève et à Lausanne, et s'insinua dans l'esprit de plusieurs François retirés en Suisse à cause de la religion. Depuis, il forma les mêmes cabales en France, où il ne fut connu d'abord que de ceux de son parti. *La Renaudie* avoit de l'esprit, de la hardiesse et étoit vindicatif. Il souhaitoit effacer l'infamie de son bannissement par quelque action éclatante. Dans cette vue, il offrit

son service à ceux de la conjuration formée par les Protestans. On ne sait pas bien précisément sur quoi elle rouloit ; mais on ne doute point qu'elle n'ait été tramée pour faire triompher le Calvinisme. Plusieurs historiens prétendent qu'il s'agissoit de se rendre maître de la personne du roi *François II*, et de massacrer les princes *de Guise* qui avoient en main toute l'autorité royale. Les *Guises* massacrés, le roi captif entre les mains des Calvinistes, le prince *de Condé* chef secret de la conspiration se déclarant alors ouvertement, la religion et l'état devoient nécessairement éprouver une révolution. Un historien moderne a dit que dans ce complot il y eut une audace qui tenoit de la conjuration de *Catilina*, et un secret qui le rendoit semblable aux Vêpres Siciliennes. Mais *Castelnau* auteur contemporain, dit que cette entreprise fut tout-à-fait mal conduite, et encore pirement exécutée. Et *le Laboureur* prétend qu'elle fut si mal arrangée, qu'on en étoit instruit en Italie, en Suisse et dans les Pays-Bas, et qu'il en vint des avis de toutes parts au duc et au cardinal *de Guise*. Quoi qu'il en soit, *la Renaudie* se chargea d'aller dans les provinces, et de gagner par lui-même et par ses amis, ceux qu'il avoit déjà connus, et leur donna jour au 1er février pour s'assembler à Nantes. L'assemblée se tint et on résolut d'exécuter la conjuration à Amboise, où étoit la cour ; mais ce dessein ayant été découvert par un avocat chez qui il étoit logé, (*Voy.* AVENELLES) *la Renaudie* qui s'avançoit avec des troupes, fut tué le 16 mars 1559, *vieux style ;* 1560, *nouveau style*.... dans la forêt de Château-Renard près d'Amboise, où son corps fut porté. Il y fut pendu sur le pont à un gibet, ayant sur le front un écriteau avec ces paroles : *CHEF des Rebelles*. Un de ses domestiques nommé *la Bigne* qui fut pris dans la même occasion, expliqua divers Mémoires écrits en chiffres et découvrit tout le secret de la conjuration.

I. RENAUDOT, (Théophraste) médecin de Loudun, s'établit à Paris en 1623. Il fut le premier qui commença, en 1631, à faire imprimer ces nouvelles publiques, si connues sous le nom de *Gazettes*. Il y avoit long-temps qu'on avoit imaginé de pareilles feuilles à Venise, et on les avoit appelées *Gazettes*, parce que l'on payoit pour les lire, *una Gazetta*, petite pièce de monnoie. *Renaudot* grand nouvelliste, ramassoit de tous côtés des nouvelles pour amuser ses malades. Il se vit bientôt plus à la mode qu'aucun de ses confrères ; mais comme toute une ville n'est pas malade ou ne s'imagine pas l'être, il pensa qu'il pourroit se faire un revenu plus considérable en donnant chaque semaine des feuilles volantes, qui contiendroient les nouvelles de divers pays. Ce fut l'origine de la *Gazette* de France qui n'a jamais perdu le caractère de véracité qui fait son mérite distinctif, et qui ne parle que très-peu de ce qui se passe en France, parce qu'elle se borne aux faits certains et aux mémoires non suspects. *Louis XIII* donna à *Renaudot* un privilége, qui fut confirmé par *Louis XIV* pour lui et pour sa famille. Ce mé-

decin gazetier mourut à Paris le 25 octobre 1653, à 70 ans. Il aimoit beaucoup l'argent, et quoique ses malades et les lecteurs de ses Gazettes lui en procurassent beaucoup, on prétend qu'il prêtoit sur gages. On a de lui, outre ses Gazettes : I. Une Suite du *Mercure François*, depuis 1635 jusqu'en 1643. *Jean Richer* libraire de Paris, avoit donné le premier volume de ce Journal, qui fut continué jusqu'au 20e par *Etienne Richer*. *Renaudot* le prit au 21.e Comme il ne donna dans ce recueil que la seule relation des faits, sans y joindre les pièces justificatives, ainsi qu'avoit fait *Richer*, il fut obligé de le discontinuer. Il n'a donné que les cinq derniers vol. de cet ouvrage, qui est en vingt-cinq vol. in-8.° Les siens sont les moins estimés, et cependant les plus rares. II. Un *Abrégé de la Vie et de la Mort de Henri de Bourbon* prince de Condé, 1646, in-4.° III. *La Vie et la Mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4.° IV. La *Vie de Michel Mazarin* cardinal, frère du premier ministre de ce nom, 1648, in-4.°

II. RENAUDOT, (Eusèbe) petit-fils du précédent, est plus célèbre que son grand-père. Il naquit à Paris en 1646. Après avoir fait ses humanités au collége des Jésuites et sa philosophie au collége d'Harcourt, il entra chez les Pères de l'Oratoire ; mais il n'y demeura que peu de mois. Il continua cependant de porter l'habit ecclésiastique, afin d'être moins détourné dans ses études par les visites des oisifs du grand monde ; mais il ne songea jamais à entrer dans les ordres. Il se consacra d'abord aux langues orientales, et il étudia ensuite les autres langues ; on prétend qu'il en possédoit jusqu'à dix-sept. Son dessein étoit de faire servir ses connoissances à puiser dans les sources primitives les vérités de la religion. Le grand *Colbert* avoit conçu le dessein de rétablir en France les impressions en langues orientales. Il s'adressa à l'abbé *Renaudot*, comme à l'homme le plus capable de seconder ses vues ; mais la mort de ce grand ministre priva la patrie de ce nouveau service qu'il vouloit lui rendre. Le cardinal *de Noailles*, un des protecteurs de notre savant, le mena avec lui à Rome en 1700, et le fit entrer dans le conclave. Son mérite lui attira les distinctions les plus flatteuses. Le pape *Clément XI* l'honora de plusieurs audiences particulières, voulut lui donner des bénéfices, et ne put lui faire accepter que le petit prieuré de Fossey en Bretagne. Il l'engagea de rester encore sept à huit mois à Rome après le départ du cardinal, pour jouir plus long-temps de ses lumières. Le grand duc de Florence auprès de qui il passa un mois, le logea dans son palais, le combla de présens et lui donna des felouques pour le ramener à Marseille. L'académie de Florence, l'académie Françoise, celle des Inscriptions, le jugèrent dignes d'elles. Ce fut à son retour en France qu'il publia la plupart des ouvrages qui ont illustré sa plume. Ce savant mourut le 1er septembre 1720, à 74 ans, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque aux Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, où elle fut consumée dans la nuit du 2 au 3

fructidor an 2, dans l'incendie qui éclata dans l'abbaye où l'on faisoit du salpêtre. La perte des manuscrits qu'elle renfermoit est irréparable. L'abbé *Renaudot* avoit un esprit net, un jugement solide, une mémoire prodigieuse. Sa conversation étoit amusante, soit par la variété dont il l'assaisonnoit, soit par le naturel et la chaleur avec laquelle il racontoit une infinité d'anecdotes qui n'étoient connues que de lui. Homme de cabinet et homme du monde tout ensemble, il se livroit à l'étude par goût, et se prêtoit à la société par politesse. Attentif à garder les bienséances, ami fidelle et généreux, libéral et même prodigue envers les pauvres, irréprochable dans ses mœurs, insensible à tout autre plaisir qu'à celui de converser avec les savans; il fut le modèle de l'honnête homme et du parfait Chrétien. Sa science n'étoit point un trésor caché : il étoit toujours prêt à en faire part; et on sait l'hommage de reconnoissance que les auteurs de la *Perpétuité de la Foi*, (*Arnauld* et *Nicole*) lui ont rendu. Ses principaux ouvrages sont : I. Deux vol. in-4°, en 1711 et 1713, pour servir de continuation au livre de la *Perpétuité de la Foi.* II. *Historia Patriarcharum Alexandrinorum, Jacobitarum*, etc. à Paris, 1713, in-4.° III. Un *Recueil* d'anciennes *Liturgies Orientales*, deux vol. in-4°, à Paris, 1716, avec des dissertations très-savantes. IV. Deux anciennes *Relations des Indes et de la Chine*, avec des observations, in-8°, à Paris, 1718. Cet ouvrage traduit de l'arabe, renferme les voyages de deux Mahométans du 9e siècle. V. *Défense de la Perpétuité de la Foi*, in-8°, contre le livre d'*Aymon*. VI. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des Inscriptions. VII. *Défense* de son *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, in-12. VIII. Une *Traduction* latine de la *Vie de Saint Athanase*, écrite en arabe. Elle a été insérée dans l'édition des Œuvres de ce Père, par Dom *de Montfaucon*, etc. IX. Plusieurs Ouvrages manuscrits. Le style de ces diverses productions est assez noble; mais il manque de légèreté et d'agrément. *Voyez* CLÉMENT XI, n.° XII.

RENÉ, comte d'Anjou et de Provence, arrière-petit-fils du roi *Jean*, né à Angers en 1408, descendoit de la seconde branche d'*Anjou*, appelée au trône de Naples par la reine *Jeanne I*. Ayant épousé en 1420 *Isabelle de Lorraine* fille et héritière de *Charles II*, il ne put recueillir l'héritage de son beau-père. *Antoine* comte *de Vaudemont*, qui le lui disputa les armes à la main, le chassa de Lorraine, le fit prisonnier et le força de donner sa fille *Isabelle* en mariage à son fils *Ferri de Vaudemont*, dont les descendans régnèrent dans cette province. *Louis* roi de Naples son frère et la reine *Jeanne II*, qui l'avoit fait son héritier, étant morts, il se rendit en 1435 dans le royaume de Naples, il n'y fut pas plus heureux qu'en Lorraine. *Jean de Calabre* son fils, entreprit non moins inutilement la conquête du royaume d'Aragon, qui appartenoit légitimement à *René* par sa mère *Yolande*. Le comte *d'Anjou* n'ayant eu que des revers à la guerre, se retira en Provence, où il cultiva en paix

les arts. Il fit des vers et peignit comme un prince pouvoit peindre dans un siècle et dans un pays alors à demi-barbare. On voit un de ses tableaux aux Célestins d'Avignon. Le sujet en est hideux : c'est le squelette de sa maîtresse à moitié rongé des vers, avec le cercueil d'où elle sort. Assurément on ne dira pas qu'il l'ait flattée. Son génie singulier lui faisoit aimer les cérémonies extraordinaires. Il est le premier auteur de la fameuse procession d'Aix, où l'on voyoit un porteur de chaise représentant la reine de Saba ; des Apôtres armés de fusils qui se battent contre les diables ; un lieutenant d'amour, et d'autres indécences bien déplacées dans une solennité si auguste. *René* mourut à Aix en 1480. Ce prince fut surnommé *le Bon* parce qu'il étoit populaire et libéral. Ses revenus ne suffirent jamais à ses dépenses : il emprunta toute sa vie ; mais il fut exact à satisfaire à ses engagemens. *Je ne voudrois*, disoit-il à son trésorier, *pour quoi que ce soit au monde, avoir déshonneur à la parole que j'ai donnée.* Quoiqu'il dépensât beaucoup en choses de fantaisie, il vivoit sans faste soit à la ville, soit à la campagne. On le voyoit à Marseille où il passoit ordinairement l'hiver, se promener sans cortége sur le port, pour se pénétrer de cette chaleur douce que répand le soleil de Provence : c'est ce qu'on appelle dans ce pays-là, *se chauffer à la cheminée du roi René.* Il ne buvoit point de vin : *Je veux*, disoit-il, *faire mentir* Tite-Live, *qui a prétendu que les Gaulois n'avoient passé les Alpes que pour en boire.* Mais s'il étoit sobre à table, il ne fut pas modéré avec les femmes, dont il fut l'esclave même dans ses vieux jours. *René* leur plaisoit par son esprit gai, vif et fécond en saillies. S'il n'avoit été que particulier on l'auroit adoré : mais il oublia un peu trop les devoirs d'un roi, pour s'attacher aux arts d'agrément. Il peignoit une perdrix lorsqu'on lui apprit la perte du royaume de Naples, et il ne discontinua pas son travail. Le goût des arts ne lui fit pas cependant négliger la justice. On le vit quelquefois revenant du combat, écouter les plaintes des particuliers, ou signer des expéditions avant de quitter sa cotte-d'armes. Les lettres qu'il signoit avec le plus de plaisir, étoient les lettres de grace ou celles par lesquelles il récompensoit les services. C'est dans ce sens qu'il disoit : *La plume des Princes ne doit pas être paresseuse.* Il avoit bien des traits de ressemblance avec *Henri IV* ; mais il n'eut pas comme lui le talent de conserver les états qu'il avoit conquis. On lui attribue l'*Abusé en cour*, qu'on imprima dans un recueil d'anciennes *Poésies* sans date, mais fort antique, in-folio, et depuis à Vienne, 1484, in-folio. On a encore de lui *les Cérémonies observées à la réception d'un Chevalier* : manuscrit enrichi de belles miniatures. *Jeanne de Laval* qu'il épousa en secondes noces, lui donna des enfans qui moururent avant lui. Dans le temps qu'il étoit à Angers, il institua en 1438 l'ordre du *Croissant.* Sa fille *Yolande* qu'il avoit eue de sa première femme, épousa *Ferri* comte *de Vaudemont*, qui lui succéda dans les duchés de Lorraine et de Bar.

RENEAU, *Voyez* RENAU.

I. RENEAULME, (Paul-Alexandre de) chanoine régulier de Sainte-Geneviève de Paris, d'une famille noble, originaire de Suisse, fut d'abord prieur de Marchenoir, et ensuite de Theuvy, où il mourut d'hydropisie en 1749. C'étoit un homme plein de vertu et sur-tout très-charitable. Il connoissoit la botanique, et servoit de médecin aux pauvres de son canton. Il s'étoit formé une des plus belles bibliothèques qu'un particulier puisse se procurer. En 1740 il publia un *Projet de Bibliothèque universelle; pour rassembler dans un même corps d'ouvrage par ordre alphabétique et chronologique, le nom de tous les Auteurs qui ont écrit en quelque langue que ce soit:* le *titre de leurs Ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, suffisamment étendu pour en donner une idée en forme d'analyse;* le *nombre des Editions, des Traductions*, etc.; un *Précis des Faits essentiels de la Vie des Auteurs*, etc. etc. Une santé languissante dans les dernières années de sa vie, l'a empêché d'exécuter cet ouvrage immense. Tous ses manuscrits, ainsi que sa bibliothèque, ont passé à la maison des Chanoines réguliers de Saint-Jean à Chartres.

II. RENEAULME, (Paul) médecin de Blois dans le 17e siècle, de qui on a: I. *Ex curationibus Observationes*, Paris, 1606, in-8.o Il y démontre que les remèdes chimiques sont quelquefois d'un grand secours. II. *Specimen historiæ plantarum*, avec figures, 1611, in-4.o III. *La vertu de la Fontaine de Médicis, près de Saint-Denis-lès-Blois*; 1618, in-8.o

RENÉE DE FRANCE, duchesse de Ferrare, née à Blois en 1510, du roi *Louis XII* et de la reine *Anne* de Bretagne, avoit été accordée en 1515 à *Charles* d'Autriche, depuis empereur, et fut demandée quelques années après par *Henri VIII* roi d'Angleterre. Ces projets n'eurent point de suite, pour quelques raisons d'état; et la princesse fut mariée par *François I* à *Hercule d'Est*, deuxième du nom, duc de Ferrare. C'étoit une femme pleine d'esprit et d'ardeur pour l'étude. Elle ne se contenta pas de savoir l'histoire, les langues, les mathématiques et même l'astrologie; elle voulut aussi étudier les questions les plus difficiles de la théologie, et cette étude l'engagea insensiblement dans l'hérésie. *Brantôme* dit que *se ressentant peut-être des mauvais tours que les Papes* Jules *et* Léon *avoient faits au Roi son père en tant de sortes; elle renia leur puissance et se sépara de leur obéissance, ne pouvant faire pis étant femme...* *Calvin* ayant été obligé de quitter la France et de passer en Italie, disposa facilement l'esprit de cette princesse à suivre ses opinions; et *Marot* qui lui servit de secrétaire, la confirma dans cette croyance. Après la mort du duc son époux en 1559, elle revint en France et y donna des marques de son courage et de sa fermeté d'esprit. Le duc *de Guise* la fit sommer de rendre quelques factieux qui s'étoient réfugiés dans le château de Montargis, où elle s'étoit retirée pendant les guerres de la religion. Elle lui répondit fièrement « qu'elle ne

les livreroit point, et que s'il attaquoit le château, elle se mettroit la première sur la brêche, pour voir s'il auroit la hardiesse de tuer la fille d'un roi. » Elle parla fortement pour le prince *de Condé* lorsqu'il fut mis en prison : elle dit à *François II* que *ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit traiter un Prince du sang*. Mais leur amitié ne dura pas. Elle se brouilla avec lui parce qu'elle désapprouva la guerre des prétendus Réformés. Montargis étoit devenu l'asile de plusieurs Protestans; *Renée* fut obligée de les renvoyer par ordre du roi. *Malicorne* qui portoit cet ordre fut étonné du courage de la princesse, mais il lui fit sentir qu'il falloit céder. Quatre cent soixante personnes abandonnèrent le refuge que la pitié, jointe au zèle de religion, leur avoit procuré. La duchesse après avoir pourvu aux frais de voyage, vit leur départ et fondit en larmes. *Si je n'étois pas femme*, dit-elle à Malicorne, *je vous ferois mourir de ma main comme un messager de mort*. Elle sauva du massacre de la Saint-Barthélemi un grand nombre de Protestans... Cette princesse eut quatre enfans, que *Henri II* fit conduire en France l'un après l'autre, pour les empêcher d'être imbus des opinions de leur mère. Le premier, non moins célèbre par son esprit que par sa beauté, fut une fille nommée *Anne*, en mémoire de son aïeule *Anne de Bretagne*. Veuve de *François* duc *de Guise*, elle épousa *Jacques de Savoie* duc de Nemours. Les trois autres enfans furent : 1.° *Alphonse* qui arrêta les ravages de *Soliman* dans la Hongrie, et prit, après la mort d'*Hercule II* le gouvernement du duché de Ferrare ; 2.° *Louis*, prélat modeste, doux, bienfaisant, mort archevêque d'Auch et cardinal; 3.° *Lucrèce* épouse de *François-Marie II* dernier duc de Spolette : elle joignit à des vertus une grande conformité de caractère avec celle qui lui avoit donné le jour. *Renée* sa mère mourut dans l'hérésie en 1575, dans le château de Montargis, âgée de 65 ans, après avoir orné la ville de plusieurs beaux édifices.

RENÉE D'AMBOISE, *Voyez* III. MONTLUC.

RENFORÇAT, troubadour de Forcalquier, fleurit dans le 12e siècle. *Nostredame* et *Crescimbeni* font mention de ses poésies.

RENOUT, (Jean-Julien-Constantin) né à Honfleur en 1725, mort vers 1780, a donné plusieurs pièces à différens théâtres, dont quelques-unes obtinrent un succès éphémère. Leurs titres sont : Les *Couronnes* ou les *Bergers timides*, pastorale; *Zélide*, comédie en un acte; la *Mort d'Hercule*, tragédie; la *Cacophonie*, le *Devin par hasard*, la *Soubrette rusée*, le *Caprice*, le *Petit Poucet*, la *Brebis entre deux Loups*, le *Fleuve Scamandre*.

RENTY, (Gaston-Jean-Baptiste, baron de) issu d'une ancienne maison d'Artois, naquit en 1611 au diocèse de Baïeux, fit éclater dès sa tendre jeunesse une piété que son commerce avec le monde n'éteignit jamais. Il se proposa d'entrer chez les Chartreux, mais ses parens s'y opposèrent. Il servit avec distinction dans les guerres de Lorraine, et

Louis XIII l'honora de son estime. Il épousa à l'âge de 22 ans *Elizabeth* de *Balzac* comtesse de Graville. Son occupation principale fut dès-lors de remplir tous les devoirs d'un chef de famille en vrai chrétien; il donna le spectacle de toutes les vertus que la religion peut inspirer. Insensible aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs et à tous les biens créés, il ne songea qu'à servir le souverain Maître, et à le faire servir par ses vassaux et sur-tout par ses enfans. Il mourut à Paris le 24 avril 1649, et fut enterré à sa terre de Citri diocèse de Soissons. Il eut part à l'établissement des Frères Cordonniers. (*Voy.* BUCHE.) Le Père *de Saint-Jure* Jésuite, a donné sa *Vie*.

RENUSSON, (Philippe) né au Mans, vint exercer avec distinction la profession d'avocat au parlement de Paris, et mourut dans cette ville vers 1720. On lui doit deux *Traités* de droit, estimés; le premier, sur la subrogation, 1702, in-4°; le second, sur les biens appelés propres, 1711, in-4.°

REQUIER, (Jean-Baptiste) traducteur et écrivain laborieux, mort en l'an 7 (1799), a fait passer dans notre langue un grand nombre d'écrits italiens, tels que le *Recueil historique* de ce qui a été publié sur la ville d'*Herculanum*; *Idée* de la poésie grecque et latine, traduite de *Gravina*, 1755, 2 vol. in-12; *Esprit* des lois romaines, traduit du même, 1766, 3 vol. in-12; *Mercure* de *Vittorio Siri*, 3 vol. in-4°, *ou* 18 vol. in-12; *Vie* de *Gianotti Manetri* sénateur de Florence, 1762, in-12; *Autre* de *Philippe Strozzi*, premier commerçant d'Italie, in-12; *Mémoires* secrets tirés des archives des souverains de l'Europe, traduits de *Siri*, 1765, 24 vol. in-12; *Histoire* des révolutions de Florence sous les *Médicis*, traduit de *Varchi*, 1765, 3 vol. in-12. On doit encore à *Requier* les hiéroglyphes d'*Horapollon*, traduits du grec, 1777, in-12; et une *Vie* de *Peiresc*, imprimée en 1770, in-12. *Requier* réunissoit à un grand amour du travail le désintéressement et les vertus sociales.

RESCIUS, (Stanislas) chanoine de Warmie en Pologne, fut envoyé par *Etienne Battori* ambassadeur à Rome. Nous avons de lui: I. *De rebus in electione Regis Poloniæ gestis ad discessum ejus*, Romæ, 1573, in-4.° II. *Dissidium Evangelicorum Magistrorum ac Ministrorum*, Cologne, 1592, in-8.° III. Une *Vie* du cardinal *Hosius*. IV. *De atheismis et phalarismis Evangelicorum*. Ce Traité qui n'est pas commun, fut imprimé en 1596, in-4°, à Naples, où l'auteur mourut deux ans après en 1598. —*Rutger* RESCIUS, professeur de langue grecque à Louvain, s'y fit imprimeur en 1529, et a laissé des notes savantes sur plusieurs auteurs anciens.

RESENDE *ou* REESENDE, *Resendius*, (André *ou* Louis-André de) né à Evora en 1498, entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et étudia avec succès à Alcala, à Salamanque, à Paris et à Louvain. Le roi de Portugal *Jean III*, lui confia l'éducation des princes ses frères; et ayant obtenu du pape la permission de lui faire quitter

l'habit de religieux, il lui donna un canonicat d'Evora. *Resende* ne fut pas moins laborieux sous l'habit de chanoine que sous celui de Dominicain. Il ouvrit une école de littérature, cultiva la musique et la poésie, et prêcha avec applaudissement. Il mourut en 1573, à 75 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart ont été recueillis à Cologne, l'an 1600, en 2 vol. Les principaux sont : I. *De antiquitatibus Lusitaniæ*, à Evora, 1593, in-folio; curieux et rare. II. *Deliciæ Lusitano-Hispanicæ*, 1613, in-8° : bon et recherché. III. Un vol. in-4° de *Poésies latines*. IV. *De vitâ aulicâ*, in-4.° V. Une Grammaire sous ce titre : *De Verborum conjugatione*, etc. On voit par ces différens ouvrages, qu'il étoit très-versé dans les langues grecque, latine et hébraïque, et dans les antiquités sacrées et profanes. Ses Poésies valent moins que ses ouvrages d'érudition. — Il y a eu un autre RESENDE, (Garcias de) auteur de l'*Histoire de Jean II*, in-fol., en portugais.

RESENIUS, (Pierre) professeur en morale et en jurisprudence à Copenhague, étoit un savant profond et un bon citoyen, qui devint prévôt des marchands de cette ville et conseiller d'état. Ses ouvrages sont relatifs à l'histoire et au droit public d'Allemagne. On a de lui : I. *Jus aulicum Norwegicum*, 1673, in-4.° II. Un *Dictionnaire Islandois*, 1683, in-4.° III. Deux *Edda* des Islandois, 1665, in-4.° M. *Mallet* en a donné la traduction dans son *Introduction à l'Histoire de Danemarck*, Copenhague, 1756, in-4.° *Resenius* poussa sa carrière jusqu'à 83 ans, et mourut en 1588.

RESNEL DU BELLAY, (Jean François du) né à Rouen en 1692, fit voir dès sa jeunesse beaucoup d'esprit et de talent pour la poésie. Dès qu'il se fut montré à Paris, il trouva des amis ardens, et il méritoit bien certainement d'en avoir. On lui procura l'abbaye de Fontaine et une place à l'académie Françoise et à celle des Belles-Lettres. L'abbé *du Resnel* a un rang marqué sur le Parnasse, par ses traductions des *Essais sur la Critique et sur l'Homme*, de *Pope*, in-12. Ces versions sont précédées d'une Préface très-bien écrite. Il a prêté dans ses vers de la force et quelquefois de la grace à des sujets arides. On y trouve de beaux morceaux, quoiqu'il y ait quelques vers prosaïques et languissans et des tirades sèches et froides. On prétend que *Pope* étoit assez mécontent de son traducteur : on n'en voit pas trop la raison; car le copiste a tâché d'embellir son original. L'abbé *du Resnel* s'étoit aussi adonné à la chaire, et nous avons de lui un *Panégyrique de Saint Louis*. Cet académicien mourut à Paris le 25 février 1761, à 69 ans.

RESPHA, concubine du roi *Saül*, en eut deux fils, l'un nommé *Armoni*, l'autre *Miphiboseth*, que *David* livra aux Gabaonites, pour les faire mourir et se venger par leurs propres mains des maux que *Saül* avoit faits à ces habitans. *Respha* en ressentit beaucoup de douleur. Elle couvrit d'un drap les corps de ses enfans, pour qu'ils ne fussent pas la pâture des oiseaux,

Abner recherchа *Respha* en mariage après la mort funeste de *Saül;* mais son fils *Isboseth* traitant de témérité cette recherche d'un sujet : *Abner* irrité de ce refus insultant, abandonna le parti d'*Isboseth* pour celui de *David*.

RESSIUS, (Rutger) professeur de langue grecque à Louvain, naquit à Maseyck dans la principauté de Liége vers la fin du 15e siècle. *Erasme* rend un hommage bien flatteur à son érudition et à ses mœurs, dans une lettre qu'il écrivit à *Jean Robin* doyen de l'Eglise de Malines. *Doctior*, dit-il, *an inveniri possit nescio, certò diligentiorem ac moribus puriorem vix invenias.* La France tâcha de l'arracher à cette université par les offres les plus attrayantes; mais ce fut inutilement. Il mourut l'an 1545, après avoir donné des éditions : I. *Des Institutions du droit des Grecs*, par *Théophile*, Louvain, 1536. II. Des *Aphorismes* d'*Hippocrate*, 1533. III. Des *Lois* de *Platon*.

RESSONS, (Jean-Baptiste Deschiens de) lieutenant général d'artillerie, né à Châlons en Champagne d'une bonne famille, mourut à Paris en 1735, à 75 ans. Son goût le porta dans sa jeunesse à prendre le parti des armes. Il servit d'abord dans la marine, ensuite dans l'artillerie, et fit de si rapides progrès dans les mathématiques qu'il fut bientôt digne d'être reçu à l'académie des Sciences. C'est à ses méditations qu'on doit un assez bon nombre de *Mémoires*, dont il enrichit le recueil de cette savante compagnie. Son caractère, dit *Fontenelle*, étoit assez bien peint dans son extérieur. Cet air de guerre, hautain et hardi, qu'on prend si aisément, étoit en partie effacé par la douceur naturelle de son ame. Elle se marquoit dans ses manières, dans ses discours et jusques dans son ton. Il laissa deux enfans de Mlle *Berrier* fille du doyen des maîtres des requêtes.

RESTAUT, (Pierre) naquit à Beauvais en 1694, d'un marchand de drap de cette ville, qui le fit élever avec soin. Il se distingua dans le cours de ses classes par la sagacité de son esprit et par la sagesse de sa conduite. Des familles très-distinguées dans la magistrature le choisirent pour présider à l'éducation de leurs enfans. S'étant fait recevoir avocat au parlement, il fut pourvu en 1740 d'une charge d'avocat au conseil du roi. Le chancelier d'*Aguesseau* instruit de ses lumières et de sa probité, l'assura qu'il desireroit de trouver souvent de pareils sujets pour cette compagnie. Il mourut à Paris le 14 février 1764, à 70 ans. Les sciences, les belles-lettres et les beaux arts étoient les seuls délassemens des travaux de sa profession. Tout le monde connoît ses *Principes généraux et raisonnés de la Grammaire Françoise*, in-12. Cette Grammaire estimable par la clarté du style et par la justesse des principes dont quelques-uns sont cependant développés avec trop de longueur, seroit lue avec plus de plaisir si elle n'étoit pas par demandes et par réponses ; cette forme occasionne des répétitions et donne de l'ennui. Ce qui l'augmente, c'est que l'auteur étale quelquefois une métaphysique aussi insipide que peu utile aux enfans qui ap-

prennent une langue. *Restaut* a revu le *Traité de l'Orthographe en forme de Dictionnaire*, imprimé à Poitiers en 1775, in-8.° On a encore de lui un *Abrégé* de sa Grammaire, in-12; et la traduction de la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12. *Voy.* INCHOFER.

I. RESTOUT, (Jean) peintre ordinaire du roi, des académies de Caen et de Rouen sa patrie, naquit en 1692 de *Jean Restout* peintre distingué, et de la sœur de *Jouvenet.* Fils, petit-fils de peintre et neveu de *Jouvenet,* il hérita de ses pères et de son oncle le goût pour ce bel art, et la nature y ajouta un génie plus vaste. Son excellent tableau d'*Alphée qui se sauve dans les bras de Diane*, le fit agréger à l'académie de Peinture en 1720. Parmi plusieurs autres morceaux qui illustrèrent son talent, on cite le tableau du *Triomphe de Bacchus*, fait pour le roi de Prusse, qui l'apprécia en homme de goût et le paya en monarque. Un des tableaux de cet excellent peintre, représentant *la Destruction du Palais d'Armide,* fit une impression assez plaisante sur un Suisse qui étant dans le vin, se passionna pour ce magnifique palais, à peu près comme Dom *Quichotte* pour Dom *Galiferos* et la belle *Mélisandre.* Le Suisse prend son sabre et en donne de grands coups aux démons destructeurs de cet édifice. *Restout* mourut en 1768, directeur de l'académie de Peinture. Il avoit une piété éclairée et solide, des connoissances, de l'esprit, une humeur douce et sociable, un cœur tendre et bienfaisant, une modestie sans appareil. Quand il fut agrégé à l'académie, il continua de montrer ses dessins à son professeur qui ne vouloit pas les recevoir. *Je n'ai pas fait assez de progrès*, lui répondit Restout, *depuis quatre jours que je suis agrégé, pour que vous cessiez de me donner vos avis : je les recevrai toujours comme une grace.* Il se plaisoit lui-même à instruire les jeunes peintres. Le célèbre *la Tour* avouoit qu'il lui avoit eu les plus grandes obligations. *Ce grand artiste,* disoit-il souvent, *a la clef de la peinture. Restout*, considéré comme peintre, se distingua par une composition noble et mâle. Il entendoit supérieurement ces balancemens et ces oppositions que les grands maitres font des masses, des formes, des ombres et des lumières. On lui a reproché un coloris un peu jaune, défaut qu'il tenoit apparemment de *Jouvenet* dont il avoit été disciple.

II. RESTOUT, (Jean-Bernard) fils du précédent, suivit son père dans la peinture. Après avoir étudié à Rome les grands modèles, il fut reçu à son retour à Paris membre de l'académie en 1796. Il est mort en 1797. Ses plus beaux tableaux sont : I. *Anacréon la coupe à la main.* Ce fut son morceau de réception à l'académie. II. *Jupiter* et *Mercure à la table de Philémon et de Beaucis.* III. La *Présentation au Temple.* Ce tableau a été fait pour l'église de l'abbaye de Chaillot.

I. RETZ, (Albert de GONDY, *dit* le maréchal de) étoit fils d'*Antoine de Gondy* maître d'hôtel de *Henri II,* qui avoit suivi *Catherine de Médicis* en France. Sa famille établie à Florence y brilloit depuis les premiers temps

de la république. *Albert* fut employé dans les négociations et dans les armées. Sa grande faveur à la cour excita l'envie contre lui. On alloit jusqu'à lui disputer sa noblesse, et dans le libelle atroce que *Henri Etienne* publia sur la *Vie et les Actions de Catherine de Médicis*, il osa donner pour père au maréchal *de Retz* un banquier de Lyon qui avoit fait banqueroute, et pour mère une prostituée de la même ville. Ces calomnies infames font connoître l'esprit du temps. Un reproche plus grave, c'est qu'il fut, dit-on, un des conseillers du malheureux projet de la *Saint-Barthélemi*, dont il alla excuser le massacre auprès de la reine *Elizabeth*. Il s'empara de Belle-Isle, qu'il fortifia; fut gouverneur de Provence, que les factions l'obligèrent de quitter. *Charles IX* le fit maréchal de France en 1574; *Henri III* le fit duc et pair. (*Voy.* CYPIÈRE; *et* III. COLIGNY *à la fin.*) Il mourut en 1602, regardé comme un courtisan habile et un médiocre général qui n'avoit eu le bâton que par faveur. C'est lui qui avoit conseillé à *Henri III* de s'unir avec le roi de Navarre contre les entreprises de la Ligue. Il avoit épousé Mlle de *Clermont-Tonnerre* veuve du fils du maréchal *d'Annebault*. Les ambassadeurs de Pologne étant venus annoncer au duc *d'Anjou*, depuis *Henri III*, son élection en Pologne, la maréchale *de Retz* fut seule au milieu de tous les hommes de la cour en état de répondre en latin aux ambassadeurs qui avoient employé cette langue. — Le frère du maréchal *de Retz*, (*Pierre de Gondy*) fut évêque de Langres, puis de Paris. Le pape *Sixte V* l'éleva au cardinalat en 1587. Il se déclara avec fermeté contre les Ligueurs, et mourut le 17 février 1616, à 84 ans. Ce prélat gouvernoit sa maison avec une économie qui approchoit de l'avarice. Cette raison le fit mettre en 1596 à la tête d'un conseil des finances, qui devoit faire rentrer beaucoup d'argent dans les coffres du roi. Ce conseil qui s'étoit donné le titre de conseil de raison, ne put, dit *Sully*, rien faire de raisonnable; et l'on sentit la différence qu'il y avoit entre gouverner une maison et administrer les finances d'un grand royaume. Le neveu de l'évêque de Paris, (le cardinal *Henri de Gondy*) lui succéda dans cet évêché. Il mourut à Beziers où il avoit suivi *Louis XIII* qui marchoit par son conseil contre les Huguenots, le 3 août 1622, et eut pour successeur *Jean-François de Gondy* son frère, premier archevêque de Paris, mort en 1754, à 70 ans. C'est à ce dernier que succéda le cardinal *de Retz* qui suit. Il peint son oncle comme un petit génie, comme un homme foible, glorieux et jaloux. La postérité du maréchal *de Retz* finit en son arrière-petite-fille, *Paule-Françoise-Marguerite de Gondy*, qui épousa le duc *de Lesdiguières* dont elle resta veuve en 1681, et descendit au tombeau en 1716, à 61 ans. Elle n'eut qu'un fils qui mourut sans postérité en 1703.

II. RETZ, (Jean-François-Paul DE GONDY cardinal de) naquit à Montmirel en Brie, l'an 1614. Son père *Emmanuel de Gondy*, étoit général des galères et chevalier des ordres du roi. Il le força à embrasser l'etat ecclésiastique, quoiqu'il eût le goût

et l'esprit très-peu ecclésiastiques, à ce qu'il dit lui-même. On lui donna pour précepteur le célèbre *Vincent de Paul*. Il fit ses études particulières avec succès et ses études publiques avec distinction, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1643, et fut nommé la même année coadjuteur de l'archevêque de Paris. L'abbé *de Gondy* sentoit toujours plus de dégoût pour son état : son génie étoit décidé pour les armes. Il se battit plusieurs fois en duel, même en sollicitant les plus hautes dignités de l'église. Devenu coadjuteur, il se gêna pendant quelque temps pour se concilier le clergé et le peuple. Mais dès que le cardinal *Mazarin* eût été mis à la tête du ministère, il se montra tel qu'il étoit. Il avoit trois passions dominantes, la débauche, la fureur de cabaler et la vaine gloire. Il se livra en même temps à des amours quelquefois honteuses, prêcha devant la cour et médita une guerre civile contre la reine sa bienfaitrice. Par l'ascendant de sa place, de son nom et de ses talens, il précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans les séditions. Il leva un régiment qu'on nommoit le *régiment de Corinthe*, parce qu'il étoit archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevoit la poignée. Ce fut alors qu'un plaisant dit : *Voilà le Bréviaire de notre archevêque*. L'ambition lui fit souffler le feu de la guerre civile; l'ambition lui fit faire la paix. Il se réunit secrètement avec la cour pour avoir un chapeau de cardinal. *Louis XIV* le nomma à la pourpre en 1651. Le nouveau cardinal ne cabala pas moins. Il fut arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, et de là dans le château de Nantes d'où il se sauva. Après avoir erré pendant longtemps en Italie, en Hollande, en Flandre et en Angleterre, il revint en France en 1661, fit sa paix avec la cour en se démettant de son archevêché, et obtint en dédommagement l'abbaye de Saint-Denis. Lorsque après cet accommodement il vint se jeter aux pieds du roi : *Monsieur le cardinal*, lui dit *Louis XIV* en le relevant, *vous avez les cheveux blancs!* — SIRE, lui répondit le cardinal, *on blanchit aisément lorsqu'on a le malheur d'être dans la disgrace de Votre Majesté*. Il avoit vécu jusqu'alors avec une magnificence extraordinaire. Il prit le parti de la retraite pour payer ses dettes, ne se réservant que 20,000 livres de rente. Il remboursa à ses créanciers plus de 1,110,000 écus, et se vit en état à la fin de ses jours, de faire des pensions à ses amis. Dans le temps de sa vie turbulente et ambitieuse, on lui avoit reproché de faire une dépense excessive : *Bon!* dit-il, *CÉSAR à mon âge devoit six fois plus que moi*. Cependant par une conduite toute différente de celle de plusieurs grands seigneurs, s'il empruntoit beaucoup il rendoit bien. La dernière fois qu'il partit pour Rome, il fit assembler tous ses créanciers et leur offrit à partager une certaine somme. Tous se récrièrent et lui dirent de concert qu'ils ne venoient point lui demander de l'argent, et quelques-uns même lui en offrirent. Une dame entr'autres le pria d'accepter cinquante mille écus, et un pauvre chapelier à qui il devoit lui pré-

senta trois chapeaux rouges, pour qu'il les emportât avec lui. Le cardinal *de Retz* mourut à Paris le 24 août 1679, à 66 ans, en *Atticus*, après avoir vécu longtemps en *Catilina*. (*Voyez* LOPIN *à la fin*.) On lui fit cette épitaphe :

Ille inquietus hic quiescit Gondius.

En 1675 il avoit renvoyé au pape *Clément X* son chapeau de cardinal, dans la pensée de se détacher entièrement du monde ; mais ce pontife lui ordonna de le garder jusqu'à sa mort. « On a de la peine, dit le président *Hénault*, à comprendre comment un homme qui passa sa vie à cabaler, n'eut jamais de véritable objet. Il aimoit l'intrigue pour intriguer : esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnoit sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique ; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devoit qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les moyens aux événemens. Il fit la guerre au roi, mais le personnage de rebelle étoit ce qui le flattoit le plus dans sa rebellion. Magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suites, plus de chimères que de vues : déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il falloit pour être républicain, parce qu'il n'étoit ni sujet fidelle, ni bon citoyen ; aussi vain, plus hardi et moins honnête homme que *Cicéron ;* enfin ayant plus d'esprit, mais moins grand et moins méchant que *Catilina*. » Le célèbre duc *de la Rochefoucault* en a fait un portrait plus détaillé, que nous joindrons ici, parce qu'il est d'un contemporain et d'un homme qui voyoit bien. « Le cardinal *de Retz*, dit-il, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur. Il a une mémoire extraordinaire, plus de force que de politesse dans ses paroles, l'humeur facile, de la docilité et de la foiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis ; peu de piété, quelques apparences de religion. Il paroît ambitieux, sans l'être. La vanité et ceux qui l'ont conduit, lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession. Il a suscité les plus grands désordres dans l'état, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir ; et loin de se déclarer ennemi du cardinal *Mazarin* pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paroître redoutable et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal. Il a souffert la prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire durant plusieurs années dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris, contre la puissance du cardinal *Mazarin ;* mais après la mort de ce ministre, il s'en est démis sans connoître ce qu'il faisoit, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation. Sa pente naturelle est l'oisiveté ; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance

quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et il fait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et desirées. Il aime à raconter : il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent, par des aventures extraordinaires; et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses qualités, et ce qui a le plus contribué à sa réputation est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelque soin qu'il ait pris de paroître occupé de l'une et de l'autre. Il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis, qu'un particulier ne pouvoit espérer de leur pouvoir rendre. Il n'a point de goût ni de délicatesse. Il s'amuse de tout. Il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connoissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire, est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion : il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui. » *Marmontel* demande si le cardinal *de Retz*, tel qu'il s'est peint lui-même dans ses *Mémoires*, auroit été plus grand sur un plus grand théâtre? C'est de quoi, dit-il, j'oserois douter. « La tragi-comédie de la fronde paroît avoir été faite exprès pour ce caractère héroï-comique. *Turenne* et *Condé* y étoient déplacés; de *Retz* s'y trouvoit dans son centre. Il falloit aux Anglois un factieux comme *Cromwel;* aux Parisiens, il en falloit un comme le cardinal *de Retz*. Chacun des deux fut le *Catilina* de son pays, *cujuslibet rei simulator ac dissimulator;* mais chacun des deux à sa manière : *Cromwel* en politique sombre, en triste et profond hypocrite; *de Retz* en intrigant adroit, hardi, déterminé, habile, prompt à changer de rôle, et jouant toujours au naturel celui qui convenoit le mieux au moment, à la scène, au caractère des esprits, et au genre d'illusion et d'émotion qu'il vouloit répandre. » S'il en faut croire *Joly* qui lui reprochoit quelquefois sa vie licencieuse, le cardinal *de Retz* lui disoit : *Vous êtes deux ou trois à qui je n'ai pu me dérober; mais j'ai si bien établi ma réputation, et par vous mêmes, qu'il vous seroit impossible de me nuire quand vous le voudriez*, et cela étoit vrai en partie. Il s'étoit battu avec un de ses écuyers qui l'avoit accablé de coups, sans qu'une aventure si humiliante pour un homme de ce caractère et de ce rang eût pu lui abattre le cœur ou faire aucun tort à sa gloire. Ce qui est étonnant, c'est que cet homme audacieux et bouillant devint sur la fin de sa vie doux, paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les honnêtes gens de son temps; comme si toute son ambition d'autrefois n'avoit été qu'une débauche d'esprit et des tours de jeunesse, dont on se corrige avec l'âge. On lui a appliqué ce passage de *Tacite : Non tam præmiis periculorum, quàm ipsis periculis lætus, pro certis et olim partis, nova, ambigua, ancipitia mallebat.* Il nous reste de lui plusieurs ouvrages :

ses *Mémoires* sont le plus agréable à lire. Ils virent le jour pour la première fois en 1717 ; on les réimprima à Amsterdam, en 1731, en 4 vol. in-12, auxquels on joint ceux de *Joly* et de *Nemours*, 1738, 3 vol. in-12, reliés en 2. Ces Mémoires sont écrits, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image de sa conduite ; il les composa dans sa retraite, avec l'impartialité d'un philosophe, mais d'un philosophe qui ne l'a pas toujours été. Il ne s'y ménage point, et il n'y ménage pas davantage les autres. On y trouve les portraits de tous ceux qui jouèrent un rôle dans les intrigues de la Fronde. Ces portraits souvent très-naturels, sont quelquefois gâtés par un reste de vanité, d'aigreur et d'enthousiasme, et trop chargés d'antithèses. Le style est d'ailleurs incorrect, et quelquefois louche et embarrassé. « Le style original de ses Mémoires, dit un écrivain, le place plutôt parmi les génies singuliers que parmi les bons écrivains. S'ils étoient par-tout écrits de la même force, les meilleurs historiens Grecs et Latins n'auroient rien qui leur fût supérieur. Mais il s'en faut bien que le style soit également soutenu dans le cours de la narration. L'imagination de l'auteur se refroidissoit dès que les objets n'intéressoient pas vivement son ame, plus enthousiaste des choses extraordinaires que de la véritable grandeur. » Le cardinal *de Retz* y parloit de ses galanteries : ce qui prouveroit que sa retraite fut dès-lors plus philosophique que chrétienne. Mais l'abbé de Saint-Michel en Lorraine, son confesseur auquel il prêta son manuscrit, raya tout ce qui regardoit ces foiblesses qu'on appelle des conquêtes. Ce ne fut pas une grande perte pour l'histoire. Les débauches d'un jeune homme, engagé malgré lui dans l'état ecclésiastique, les duels et l'ambition outrée dont il se glorifioit, ne pouvoient guères intéresser que les petits esprits. On a encore de lui : *La Conjuration du Comte de Fiesque ;* ouvrage composé à l'âge de 17 ans, et traduit en partie de l'italien de *Mascardi.* On le trouve à la fin de ses Mémoires. Il montre dans cette histoire tant d'admiration pour *Fiesque*, que le cardinal en la lisant prévit que ce jeune ecclésiastique seroit un esprit turbulent et dangereux.

RETZ, *Voy.* I. et II. LAVAL.

REUCHLIN, (Jean) naquit à Pfortzeim village d'Allemagne près de Spire, en 1455, de parens honnêtes. On le connoît aussi sous le nom de *FUMÉE* et de *KAPNION ;* parce que *Reuch* en allemand et *Kapnion* en grec, signifient *Fumée.* Il étudia en Allemagne, en Hollande, en France, en Italie. Il brilla par la connoissance des langues latine, grecque et hébraïque. Lorsqu'il étoit à Rome, il connut *Argyropile* et étudia sous lui. Ce grand homme ayant prié *Reuchlin* d'interpréter un passage de *Thucydide*, il le fit d'une façon si élégante et avec une prononciation si nette, qu'*Argyropile* dit en soupirant : *Græcia nostra exilio transvolavit Alpes.* Il enseigna ensuite le grec à Orléans et à Poitiers : puis il retourna en Allemagne, où il s'attacha à *Ebérard* prince de Souabe. *Reuchlin*

fut nommé triumvir de la *Ligue de Souabe*, pour l'empereur et les électeurs ; il fut envoyé quelque temps après à Inspruck vers l'empereur *Maximilien*. Ses derniers jours furent empoisonnés par un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne. Ces théologiens avoient obtenu un édit de l'empereur pour faire brûler tous les livres des Juifs. Ceux-ci ayant sollicité la révocation de cet édit, *Reuchlin* fut consulté sur cette affaire. Il distingua deux sortes de livres chez les descendans de *Jacob* : les indifférens qui traitent de divers sujets, et ceux qui sont composés directement contre la religion Chrétienne. Il fut d'avis qu'on laissât les premiers qui pouvoient avoir leur utilité, et qu'on supprimât les derniers. Cet avis sage, digne d'un philosophe, souleva les théologiens imbécilles de Cologne : ils auroient voulu lui faire subir le même sort qu'aux livres des Juifs ; mais l'empereur ne voulut pas se prêter à leur sainte colère. *Reuchlin* se retira ensuite à Ingolstadt, où ses amis lui procurèrent une pension de 200 écus d'or pour enseigner le grec et l'hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de *Luther*, mais ils n'y purent réussir. Il persista à demeurer dans la communion Catholique, et il mourut le 30 juillet 1522, à 67 ans, épuisé par des études pénibles et constantes. Il n'est point le premier des Chrétiens qui se soit appliqué à l'étude des livres juifs, puisque *Raimond Martin*, savant Dominicain du XIIIe siècle, étoit profondément versé dans la langue hébraïque. *Reuchlin* avoit cependant beaucoup d'érudition, et il écrivoit avec chaleur. L'Allemagne n'avoit alors que ce seul homme qu'elle pût opposer aux savans d'Italie. Il ne leur cédoit en rien pour la beauté du style, et les surpassoit en savoir. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés en Allemagne, parmi lesquels on distingue son traité *De Arte cabalisticâ*, 1517, in-folio, et dans *Artis cabalisticæ Scriptores*, 1587, in-folio. Il faut avouer qu'à l'exemple de *Pic de la Mirandole*, il eut trop de goût pour la science cabalistique, et qu'il crut trop facilement aux rêveries des rabbins qui l'avoient cultivée avant lui. Son but, dans son livre, est de faire voir un parfait accord entre les philosophes Pythagoriciens et les Cabalistes. Il le dédia à *Léon X*, qui l'accueillit bien. Ce savant avoit eu de vives disputes avec les Dominicains ; et c'est sans doute ce qui lui a fait attribuer les Lettres connues sous le titre de *Epistolæ obscurorum Virorum*. On y raille amèrement les théologiens scolastiques, en imitant leur style ; mais il n'est pas sûr que cet ouvrage soit de *Reuchlin* ; et on l'attribue avec plus de raison à *Ulric de Hutten*. La *Vie* de *Reuchlin* a été écrite par *Maïus*, 1687, in-8.° L'auteur a ramassé bien des choses curieuses sur son héros ; mais il n'a pas su les mettre en ordre. Son livre est un chaos où les digressions font continuellement perdre de vue l'objet principal. Les détails sur les ouvrages de *Reuchlin* ne sont pas exacts ; il en a même oublié quelques-uns dont il auroit dû faire mention.

REULIN, (Dominique) médecin de Bordeaux, acquit de la célébrité dans sa patrie et a pu-

blié divers écrits estimés. I. Une *Grammaire Grecque*, 1558, in-4.° II. Un *Traité* latin sur l'usage des alimens, 1560, in-8.° III. Une *Méthode de Chirurgie*, 1580, in-8.° IV. *Contredits* aux erreurs populaires de *L. Joubert*, 1580, in-8.° L'auteur est mort quelques années après ce dernier ouvrage.

I. REVEL, (Charles) jurisconsulte de Bresse, naquit à Bourg, et mourut dans sa patrie au milieu du 17e siècle. On lui doit : *Les Usages et Coutumes* du pays de Bresse, Valromey et Gex, 1729, in-4.°

II. REVEL, (Jean) né à Paris en 1684, vint à Lyon et y fut surnommé *le Raphaël* du dessin. Il porta par son art les fabriques de cette ville au plus haut degré de splendeur. Il est l'inventeur des points rentrés qui mélangeant les couleurs claires avec les obscures, les rendent plus douces; et il fit de ses étoffes de véritables tableaux. *Revel* est mort à Lyon en 1751.

REVELY, (Willey) architecte Anglois, mort en 1799, devint élève de *Chambers*, et fit ensuite avec *Stuart* le voyage de Grèce, où il dessina un grand nombre de monumens antiques dont la vue perfectionna son goût et compléta ses connoissances. De retour dans sa patrie, il y donna le plan d'un magnifique chantier pour la construction des vaisseaux, qui devoit être établi à Londres dans l'isle des Chiens. Le plus bel édifice élevé sous les ordres de *Revely*, est l'église de Southampton. Il a publié le troisième volume des *Antiquités d'Athènes* par *Stuart*.

RÉVÉRONY, (Jacques) né à Lyon le 12 février 1699, d'un père qui fut le premier qui y parvint à l'échevinage comme *Fabricant*, se fit ecclésiastique et publia. I. Un *Traité* sur le différend élevé entre *St. Cyprien* et le pape *Etienne*, touchant le baptême conféré par des hérétiques. II. Une *Paraphrase* françoise sur la prière du roi *Manassès* captif à Babylone. *Révérony* mourut à Châlons-sur-Saône en 1725, tué par un fusil qui partit entre ses mains.

REVET, (Édouard) auteur dramatique Anglois, fit jouer quelques comédies qui eurent du succès sous le règne de *Charles II*.

REVILLON, (Claude) médecin, né à Mâcon, exerça avec talent sa profession dans les hôpitaux militaires, et mourut à Thionville en 1795. On lui doit un très-bon *Traité* sur les affections hypocondriaques ou vapeurs. Il parut en 1779, et a été réimprimé en 1786, in-8.° L'auteur attribue l'hypocondriacisme à la suppression de la transpiration insensible.

REVIUS, (Jacques) né à Deventer l'an 1586, parcourut presque toute la France, fut ministre en divers lieux de son pays, principal du collége théologique de Leyde en 1642, et y mourut le 15 novembre 1658. Il assista au prétendu synode de Dordrecht, et fut nommé réviseur de la *Bible* qui porte le nom de cette ville. Il étoit versé dans les langues savantes, et entendoit presque toutes les langues vivantes de l'Europe. On a de lui : I. *Belgicarum Ecclesiarum doctrina et ordo*, grec et latin,

Leyde, 1623, in-12. II. *Epîtres françoises des Personnages illustres et doctes de Scaliger*, Harderwick, 1624, in-12. Le principal mérite de ce recueil est sa rareté. III. *Historia Pontificum Romanorum*, Amsterdam, 1632, in-12, qui n'est pas même estimée chez les Protestans. IV. *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4.° C'est la métaphysique de Suarez, qu'il prétend corriger. V. *Histoire de Deventer*, en latin, 1651, in-4°, et quelques ouvrages de peu d'importance.

REUVEN, (Pierre) peintre Hollandois, né en 1550 et mort en 1618, devint disciple de *Jordaëns* qu'il égala. Le palais de Loo en Hollande renferme ses plus beaux tableaux.

REY, (Guillaume) né à la Guillotière près de Lyon en 1687, devint un médecin renommé dans cette ville. On lui doit : I. Une *Dissertation* latine sur le *Délire*, 1714, et quelques autres écrits de physique et de médecine, sur la peste de Provence et sur un nègre-blanc. Pour expliquer la différence des blancs et des nègres, il supposa la possibilité de deux *Adams;* et cette opinion lui attira des ennemis. Il mourut le 10 février 1756.

REYHER, (Samuel) né à Schleusingen dans le comté de Henneberg, le 19 avril 1635, mort le 22 novembre 1714, à 79 ans, à Kiell, où il professa les mathématiques et ensuite la jurisprudence; étoit conseiller du duc de *Saxe-Gotha*, et membre de la société royale des Sciences de Berlin. Il a traduit en allemand les ouvrages d'*Euclide*. On a encore de lui en latin un livre savant, intitulé : *Mathesis Biblica;* et une *Dissertation* fort curieuse sur les inscriptions de la Croix de Jésus-Christ, et sur l'heure de son crucifiement, etc.

REYLOF, (Olivier) trésorier de la ville de Gand où il étoit né vers 1670, mort le 13 avril 1742, cultiva avec succès les Muses latines, et en fit un usage fort louable. Nous avons de lui : I. *Poëmatum libri tres et dissertatio de piscibus*, Gand, 1732, in-12. II. *Opera Poëtica*, 1738. La plupart de ces poésies ont pour objet les mystères de la religion et les vertus chrétiennes. Il y a de la variété, de l'élégance, et beaucoup de clarté.

REYN, (Jean de) né à Dunkerque en 1610, devint disciple de *Vandick* et le suivit en Angleterre. La beauté de ses tableaux les a souvent fait attribuer à son maître. Il est mort en 1650.

REYNA, (Cassiodore) a traduit toute la *Bible* en espagnol sur les originaux. Cette traduction Calviniste est devenue si rare, que *Gaffarel* qui la vendit à *Carcavi* pour la bibliothèque du roi, lui fit accroire que c'étoit une ancienne bible des Juifs. Mais, outre que le Nouveau Testament y est traduit aussi bien que le vieux, on connoît aisément par la figure de l'ours qui est à la première page du livre, qu'elle a été imprimée à Basle et que l'auteur a caché son nom sous ces deux lettres C. R. qu'on voit à la fin du discours latin qui est au commencement. Elle est intitulée : *La Biblia, que es los sacros libros del viejo y nuevo*

Testamento, transladada en español, 1569, in-4.° L'interprète a mis un long discours en espagnol à la tête de son ouvrage, pour prouver qu'on doit traduire les livres sacrés en langue vulgaire : sentiment sur lequel on a soutenu le pour et le contre, parce que si ces versions produisent du bien, elles ont aussi des inconvéniens.

REYNEAU, (Charles-René) né à Brissac en 1656, entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de 20 ans, pour y prendre le goût de la bonne littérature. Après avoir professé la philosophie à Toulon et à Pézenas, il fut appelé à Angers, en 1683, pour y remplir la chaire de mathématiques. Il fut si goûté, que l'académie d'Angers, qui jusque-là ne s'étoit associé aucun membre de congrégation, lui ouvrit ses portes en 1694. L'académie des Sciences de Paris lui fit le même honneur en 1716, et le perdit le 24 février 1728, à 72 ans. Sa vie, dit *Fontenelle*, a été la plus simple et la plus uniforme : l'étude, la prière, deux ouvrages de mathématiques, en sont tous les événemens. Il se tenoit fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue; et il comptoit pour beaucoup cet avantage, si précieux et si peu recherché, *de n'être de rien.* Il ne recevoit guère de visite, que de ceux avec qui il ne perdoit pas son temps. Aussi avoit-il peu de liaisons, peu de commerce; et si ses plaisirs étoient moins grands, ses peines étoient moindres. Ses principaux ouvrages sont : I. L'*Analyse démontrée*, 1736, 2 vol. in-4.° L'auteur y a recueilli les principales théories répandues dans *Descartes*, dans *Leibnitz*, dans *Newton*, dans les *Bernouilli*, dans les *Mémoires* des différentes académies. Il a mis à la tête le titre de *démontrée*, parce qu'il y démontre plusieurs méthodes qui ne l'avoient pas été par leurs auteurs ou dont ils avoient fait des secrets. II. La *Science du Calcul*, avec une Suite, en 2 vol. in-4°, 1739; cet ouvrage est estimé. Quoiqu'il y en eût plusieurs sur cette matière, on avoit besoin de celui-là, parce que tout y est traité avec étendue, clarté et exactitude. III. La *Logique* ou l'*Art de raisonner juste*, in-12.

REYNIE, (La) *Voy.* REINIE.

REYNOLDS, (Josué) célèbre peintre Anglois, né le 16 juillet 1723 à Plimpton dans le Devonshire, mort le 23 février 1792, fut destiné par son père à l'état ecclésiastique; mais entraîné par son goût pour le dessin, il laissa bientôt les livres de théologie pour étudier les tableaux des grands maîtres. Après un voyage en Italie où il se rendit propres la touche et le coloris des peintres célèbres dans le portrait, il revint à Londres où ses talens lui procurèrent une grande fortune, et où ses écrits sur sa profession le firent recevoir dans les diverses sociétés savantes. Outre la perfection de la ressemblance et l'esprit dont *Reynolds* animoit ses figures, il embellissoit les fonds de ses tableaux de divers paysages d'un effet agréable et dessiné avec autant de feu que de goût. La plus grande composition de ce peintre se voit à Blenheim; elle offre un tableau de famille.

REYRAC, (François-Philippe de Laurens de) chanoine

régulier de Chancelade, prieur-curé de la paroisse de Saint-Maclou d'Orléans, associé correspondant de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, naquit au château de Longeville en Limousin le 29 juillet 1734, et mourut à Orléans le 21 décembre 1782, à 49 ans. La pureté de ses mœurs et la douce onction de ses paroles faisoient aimer la religion qu'il annonçoit. Sa figure respiroit la sérénité de la bonne conscience, et on ne pouvoit l'approcher sans participer à ce calme heureux d'une ame juste dont il jouissoit. *La vertu*, disoit-il, *fait le plus doux charme du talent. Ce ne sont ni les livres ni les succès qui rendent heureux les gens de lettres ; mais bien la retraite, la modération de l'ame, la vie simple et l'amitié.* Il étoit cher à ses amis, par une aménité de caractère, une honnêteté et une politesse, réunies en lui à la sensibilité du cœur. Son *Hymne au Soleil*, in-8°, 1783, de l'imprimerie Royale, poëme charmant, écrit en prose poétique, non avec verve et avec chaleur, mais avec une harmonie et une élégance qui approchent de celles de *Fénélon*, est le principal fondement de sa réputation. Il publia d'abord cet ouvrage comme une traduction du grec, et on y fut trompé. Ses *Idylles* en prose ont de l'harmonie et de l'élégance. Ses *Poésies sacrées*, 1770, in-8°, sont d'un style bien moins poétique, et quoiqu'en vers, font moins de plaisir que sa prose. On a encore de lui *Manuale Clericorum*, in-12, et quelques autres ouvrages. *Voyez* son *Éloge* par l'ingénieux M. *Bérenger* son ami, Paris, 1783, in-8.°

REYS, (Antoine dos) littérateur Portugais, né à Pernes, à trois lieues de Santaren, en 1690, se fit Oratorien à Lisbonne. Il s'y distingua par ses prédications, et devint ensuite historiographe de sa congrégation, qualificateur du Saint-Office, consulteur de la bulle de la Croisade, examinateur synodal du patriarche de Lisbonne et des trois ordres militaires de Portugal, chronologiste de ce royaume en langue latine, censeur et académicien de l'académie d'Histoire Portugaise. Il refusa plusieurs évêchés, et mourut à Lisbonne en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux de ceux du premier genre sont : I. Des *Poésies Latines* élégantes. On estime sur-tout ses *Epigrammes*, dans lesquelles il a conservé toute la décence de son état. II. La *Vie de Ferdinand de Ménèze* en latin. III. Une *Introduction* au recueil des meilleurs poëtes Portugais, in-8.° IV. Une édition du *Corpus illustrium poëtarum Lusitanorum qui latinè scripserunt*, en 7 vol. in-4°, etc. *Reys* avoit des connoissances très-étendues. Il savoit les langues anciennes et modernes, et sa critique étoit assez exacte.

RHADAMANTE, (Mythol.) roi de Lycie, fils de *Jupiter* et d'*Europe*, fut nommé par le sort pour être juge des enfers avec *Eaque* et *Minos*. Celui-ci étoit le premier, et sa juridiction s'étendoit sur tous les morts. *Rhadamanthe*, le second, jugeoit seulement les Asiatiques et les Africains. *Eaque* n'avoit inspection que sur les Européens. Ceux qui cherchent des traces de l'histoire dans les fic-

tions fabuleuses, disent que *Rhadamanthe* rendit ses sujets si heureux pendant son règne qu'ils le déifièrent après sa mort. Il faut observer, dit *Bailly*, que *Rhadamanthe* vient peut-être du mot RHADAMM, qui en langue du Nord signifie *Juge intègre.* Mais on ne doit regarder cette étymologie et tant d'autres que comme des conjectures quelquefois ingénieuses, et plus souvent destituées de fondement.

RHADAMISTE, fils de *Pharasmanès* roi d'Ibérie, feignant d'être mal avec son père, se retira auprès de son oncle *Mithridate* roi d'Arménie, dont il épousa la fille appelée *Zénobie.* Dans la suite, il leva une puissante armée contre *Mithridate ;* et l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison. Son crime ne demeura pas impuni ; car ayant été vaincu par *Artaban* roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, après avoir poignardé lui-même sa femme (*Voyez* ZÉNOBIE.) l'an 52 de J. C. Son père *Pharasmanès* le fit ensuite mourir comme un traître. *Crébillon* a tiré de ce trait d'histoire le sujet d'une de ses meilleures tragédies.

RHAMBAUD d'Orange, troubadour célèbre dans le 13e siècle, composa un poëme intitulé : *La Maîtrise d'Amour.* Malgré les peintures licencieuses qu'il y inséra, il osa le dédier à *Marguerite* de Provence fille aînée du comte *Bérenger. Romieu* premier ministre du comte se plaignit de cette hardiesse, et fit exiler le poëte aux isles d'Hyères, d'où il fut ensuite rappelé à la prière de *Marguerite.*

RHASÈS, *Voyez* RASIS.

RHAY, (Théodore) né à Rées dans le duché de Clèves en 1603, se fit Jésuite en 1622, fut précepteur des jeunes ducs *de Juliers* et *de Neubourg*, ensuite recteur du collége de Duren, où il mourut le 10 mars 1671, fort regretté. On a de lui des ouvrages estimés : I. *Descriptio regni Thibet*, Paderborn 1658, in-4.° II. *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg 1663, in-4.° III. *Animæ illustres Juliæ, Cliviæ, etc., è monumentis rediviva*, Neubourg 1663, in-4.°

RHEA-SYLVIA *ou* ILIA, reine d'Albe et fille de *Numitor*, fut enfermée avec les Vestales, par *Amulius* son oncle qui ne vouloit point de concurrens au trône. Mais un jour étant allée puiser de l'eau dans le Tibre, dont un bras passoit alors à travers le jardin des Vestales, elle s'endormit sur le bord, et rêva qu'elle étoit avec le Dieu *Mars.* Elle devint mère de *Remus* et de *Romulus.*

RHÉE, *Voyez* CYBÈLE.

RHÉGINUS, (Guillaume) *ou* REGNOD, savant médecin de Lyon, a donné une traduction françoise de l'*Instruction d'Hiéroclès* contre les athées, et un *Traité* d'expériences de médecine, publié à Lyon en 1564.

RHENANUS, (*Beatus*) naquit à Rheinac petite ville d'Alsace, en 1485. Il vint d'abord à Paris, ensuite à Strasbourg, puis à Basle où il contracta une étroite amitié avec *Erasme*, et où il fut correcteur de l'imprimerie de *Froben.* C'étoit un homme

d'honneur,

d'honneur, doux, modeste, sobre, économe, également estimé des Catholiques et des Protestans dont il ne voulut jamais embrasser les dogmes, quoiqu'il eût pour eux de l'indulgence. Ce fut lui qui publia le premier les deux livres de l'Histoire de *Velleïus Paterculus*. On a encore de lui : I. La *Préface* qui est à la tête des œuvres d'*Erasme*. II. Des *Notes* sur *Tertullien*, très-estimées ; sur *Pline* le naturaliste, sur *Tite-Live*, et sur *Corneille-Tacite*. III. Une Histoire d'Allemagne sous le titre de *Res Germanicæ*, 1693, in-4°, qui passe pour son chef-d'œuvre. IV. *Illyrici Provinciarum utrique imperio cùm Romano, tùm Constantinopolitano, servientis Descriptio*; dans la *Notitia dignitatum imperii Romani*, à Paris 1602, in-8° ; ouvrage savant, ainsi que tous ceux qui sont sortis de sa plume. *Rhenanus* mourut à Strasbourg le 20 mai 1547, à 62 ans.

RHENFERD, (Jacques) né à Mulheim en 1654, professa avec réputation pendant près de 36 ans les langues orientales et la philosophie sacrée à Franeker. Il mourut dans cette ville le 7 novembre 1712, à 58 ans. On a de lui un grand nombre de *Traités* et de *Dissertations* curieuses, Utrecht, 1722, in-4.° Il aimoit à traiter des sujets singuliers, et il se piquoit de ne dire que des choses nouvelles, ou pour mieux dire, à ne compiler que sur des matières qui n'avoient pas été traitées.

RHIMOTALCE, roi de Thrace, abandonna le parti d'*Antoine* pour passer dans celui d'*Auguste*. Un jour il faisoit valoir dans un festin ce service à ce dernier, qui lui répondit froidement : *Amo proditionem, proditores verò odi*. « J'aime la trahison, et je hais les traîtres. »

RHINSAULD, officier Allemand, gouverneur d'une ville de la Gueldre, devint amoureux de *Saphira* femme d'un riche marchand, dont la beauté égaloit la vertu. N'ayant pu la corrompre, ni par promesse ni par présens, il fit mettre en prison son mari, sous prétexte qu'il étoit en relation avec les ennemis de l'état. *Saphira* pour le tirer des fers se rendit aux desirs du gouverneur, qui l'avoit déjà fait exécuter secrètement. Cette femme outrée de douleur, va se plaindre à *Charles le Téméraire* duc de Bourgogne, qui ordonna à *Rhinsauld* de l'épouser après lui avoir fait don de tous ses biens. Mais dès que l'acte de donation fut signé, il ordonna qu'on mît à mort le gouverneur, et on lui trancha la tête deux heures après. Ainsi les enfans de la femme qu'il avoit trompée, et de l'époux malheureux qu'il avoit assassiné, entrèrent en possession des biens du meurtrier de leur père.

RHODIGINUS, (*Ludovicus-Cœlius-*) né à Rovigo dans l'état de Venise en 1450, se rendit habile dans le latin et dans le grec. Après avoir professé à Milan, il alla enseigner à Padoue où il mourut en 1525, à 75 ans. Son principal ouvrage est *Antiquæ Lectiones*, à Basle 1566, et Francfort 1666, in-fol. *Jules-César Scaliger* lui donne des louanges qui paroîtroient moins suspectes si *Rhodiginus* n'avoit pas été son maître. Son nom de famille étoit *Ricchieri*. Le juris-

consulte *Boniface* dans un discours latin, invitoit les habitans de Rovigo à élever une statue à leur compatriote *Rhodiginus*.

I. RHODIUS, (Ambroise) né à Kemeberg près de Wittemberg l'an 1577, alla en Danemarck et s'acquit l'estime de *Tycho-Brahé* et de *Kepler*. Il exerça ensuite la médecine à Anslo en Norwége, et devint professeur de physique et de mathématiques dans le collége de cette ville; mais s'étant mêlé des affaires publiques très-mal-à-propos, il fut mis en prison où l'on croit qu'il mourut le 26 août 1633, à 56 ans. Ses ouvrages sont: I. *Disputationes de Scorbuto*. II. Une *Optique*, avec un *Traité des Crépuscules* en latin, à Wittemberg 1611, in-8.° III. *De transmigratione animarum Pythagoricâ, quomodo eadem concipi et defendi possit*. Cet ouvrage renferme plusieurs paradoxes.

II. RHODIUS, (Jean) célèbre médecin, né à Copenhague vers 1587, se rendit à Padoue en 1614. Le séjour de cette ville lui plut tellement qu'il s'y fixa. Uniquement jaloux de sa liberté, il lui sacrifia toutes les places. Il refusa en 1631 une chaire de professeur en botanique avec la direction du Jardin des Plantes, et une autre de physique à Copenhague. Il étoit boiteux; mais ce défaut corporel étoit compensé par les lumières et la sagacité de son esprit. On a de *Rhodius*: I. *Notæ et Lexicon in* Scribonium Largum *de compositione Medicamentorum*, à Padoue, 1655, in-4.° II. Trois *Centuries d'Observations médicinales*, à Padoue 1657, in-8.° III. Un *Traité des Bains artificiels* 1659, in-8°; et un grand nombre d'autres ouvrages en latin remplis d'érudition. Ce savant médecin mourut à Padoue le 24 février 1659, à 72 ans.

RHODOMAN, (Laurent) recteur de l'université de Wittemberg, mort dans cette ville en 1606, étoit né à Sassowerf en Saxe. On a de lui un ouvrage peu commun, intitulé: *Historiæ sacræ, libri IX*, Francfort 1589, in-4.° C'étoit un bon littérateur, qui traduisit en latin *Quintus Calaber* et *Diodore de Sicile*.

RHODOPE, fameuse courtisane de Thrace, fut esclave avec *Esope*. *Charax* marchand de Mitylène, frère de *Sapho*, l'acheta de *Xanthus* et lui donna la liberté. Elle en profita pour faire l'infame métier de courtisane à Naucratis, où elle acquit de si grands biens que quelques historiens crédules ont prétendu qu'elle en fit bâtir une des pyramides d'Egypte. L'aventure de son soulier ne mérite pas plus de foi. (*Voyez* PSAMMITIQUE.) Les *Rhodopes* ont été communes dans tous les siècles; et *Juvenal* parle d'une prostituée qui de son temps portoit à Rome le même nom.

RHOÉ, (Thomas) né dans le comté d'Essex, mort en 1644, à 64 ans, fut ambassadeur au Mogol, à Constantinople, dans le Nord, chancelier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du conseil privé du roi. Il s'illustra par son patriotisme et ses lumières. On a de lui: I. Un *Voyage au Mogol*, dans *Purchas* et *Thévenot*. II. *Relation de*

t du *Sultan Osman*, en 1622, in-4.°

ENAMER, (Jean) é à Munich en 1564. u'il fit en Italie déve- goût. Il se fixa quelque Venise où il dessina d'a- *Tintoret*. On admire sur- ut un tableau que ce peintre fit par l'ordre de l'empereur *Rodolphe II ;* le sujet étoit le banquet des Dieux. Il peignit aussi pour *Ferdinand* duc de Mantoue le *Bal des Nymphes*, ouvrage très-estimé. *Rhotenamer* s'étoit fait une manière qui tenoit du goût Flamand et du goût Vénitien. Il est gracieux dans ses airs de tête, son coloris est brillant, ses ouvrages sont très-finis. On lui reproche de manquer quelquefois de correction. Lorsqu'il y avoit quelques paysages à faire dans ses tableaux, on les envoyoit à *Breugel* de Velours ou à *Paul Brill*, pour suppléer à cette partie que *Rhotenamer* n'entendoit point. On voit à Augsbourg plusieurs grands morceaux de ce peintre; on y admire entr'autres son tableau de *Tous les Saints*. Nous ignorons l'année de sa mort.

RHYNDACÈNE, *Voy.* LASCARIS, n.° II.

RIANTZ, *Voy.* RYANTZ.

RIARIO, (le Cardinal) d'abord Cordelier, fut fait cardinal, et ensuite nommé par son oncle *Sixte IV*, légat de toute l'Italie en 1473. C'étoit un prélat qui faisoit des dépenses excessives. Il donna cette même année deux repas si somptueux, qu'au rapport du cardinal *de Pavie* qui gémit de cet excès dans ses *Lettres*, on n'en avoit pas donné de pareils dans les siècles précédens, même parmi les Païens. Il donna le premier festin aux ambassadeurs de France; et l'autre à la fille de *Ferdinand* roi de Naples, épouse d'*Hercule d'Est* duc de Ferrare, à laquelle il fit en outre des présens considérables. — De la même famille étoit *Jérôme* RIARIO comte de Forli et d'Imola, qui fut assassiné en 1488 par les habitans de Forli, indignés de ses cruautés et de ses désordres.

RIBADENEIRA, (Pierre) Jésuite de Tolède en Espagne, fut reçu par *St. Ignace* au nombre de ses disciples en 1540, avant même que sa compagnie eût été confirmée par le saint Siége. Il vint étudier à Paris en 1542, passa de là à Padoue, d'où il fut envoyé à Palerme pour y enseigner la rhétorique, et se fit par-tout des amis illustres. Après avoir travaillé à la propagation de la société dans les Pays-Bas, en France et en Espagne, il mourut à Madrid le 1er octobre 1611, à 84 ans. C'étoit un homme d'un zèle infatigable, mais d'une crédulité puérile. *Servien* qui avoit fait l'anagramme de son nom, l'appeloit *Petrus de Badineria*. Il est principalement connu en France par ses *Fleurs des Vies des Saints*, imprimées à Madrid, in-folio, en 1616, et traduites en françois par différens écrivains. Les faux miracles, les prophéties absurdes, les visions ridicules y sont prodiguées. La religion loin d'être honorée par cet ouvrage, en seroit avilie si elle pouvoit l'être. Il est d'ailleurs écrit purement en espagnol. Ses autres ouvrages sont : Les *Vies de St. Ignace*, de *St. François*

de Borgia, des Pères *Lainez* et *Salmeron*. On doit l'en croire sur tout ce qu'il dit avoir vu et entendu de ces hommes célèbres ; il n'en est pas de même des choses extraordinaires qu'il rapporte sur des ouï-dire. II. Un *Traité du Schisme d'Angleterre*, in-8°, 1594. III. Un autre intitulé *le Prince*, dans lequel il y a des propositions hasardées. On le traduisit d'espagnol en latin, à Anvers, 1604, in-folio. IV. La *Bibliothèque des Ecrivains Jésuites*, in-8°, à Lyon, en 1609. Ce livre contient un dénombrement assez curieux des provinces, des membres et des savans de la société. On y trouve aussi une liste de ses martyrs. V. Un *Traité de la Tribulation*.

RIBALLIER, (Ambroise) docteur et syndic de Sorbonne, naquit à Paris en 1712, et est mort dans ces derniers temps. Son zèle pour la défense de la religion égaloit ses lumières. On lui doit une *Lettre* sur l'ouvrage de *Bélisaire*, 1758, in-12 ; un *Essai* historique et critique sur les priviléges des réguliers, 1769, in-12.

RIBAS, (Jean de) prédicateur de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Cordoue et y mourut le 4 novembre 1687, à 75 ans, après avoir enseigné long-temps la philosophie et la théologie avec réputation. C'est lui qui est auteur du fameux livre intitulé : *Teatro Jesuitico*, Coimbre, 1654, in-4° ; et non pas Don *Ildefonse* de Saint-Thomas, Dominicain et évêque de Malaga, auquel on en avoit d'abord fait honneur. C'est un recueil intéressant pour les ennemis des Jésuites. On a encore du P. *de Ribas* plusieurs écrits contre la société. Un des plus célèbres est son ouvrage intitulé : *Baragan Botero*, qui plaisoit tellement à *Philippe IV* roi d'Espagne, qu'il se le faisoit lire après-dîné pour se récréer.

RIBAUMONT, (Eustache de) brave chevalier François, s'acquit un grand renom l'an 1342, dans la tentative que fit *Geoffroi de Charny* pour reprendre Calais sur *Edouard III*. Ce prince instruit du complot, étant sorti avec un nombre supérieur, attaqua les François à l'improviste. Le combat se soutint pendant quelque temps avec une égale vigueur de part et d'autre ; mais de tous les combattans celui qui s'acquit le plus de gloire, fut *Ribaumont* qui eut l'honneur de se mesurer avec le monarque Anglois sans le connoître et de l'abattre deux fois. Après l'action le roi d'Angleterre durant le souper qu'il donna à tous les chevaliers François qui avoient été faits prisonniers : *Messire Eustache*, dit-il en s'adressant à Ribaumont, *vous êtes le chevalier au monde que je visse oncques plus vaillamment assaillir ses ennemis, et son corps défendre. Ne me trouvai oncques en bataille où je fusse, qui tant me donnât affaire corps à corps, que vous avez aujourd'hui faict. Sy vous en donne le prix, et aussi sur tous les chevaliers de ma cour.* Ensuite le roi prit son *Chapelet*, (ornement de tête) couvert de perles en forme de couronne, et le mit sur la tête de *Ribaumont*, en disant : *Je vous le donne pour le mieux-combattant de la journée de ceux de dedans et de dehors, et vous prye que vous le*

portiez cette année pour l'amour de moy; puis il lui donna la liberté de s'en retourner dès le lendemain.

RIBEIRA, *Voyez* ESPAGNOLET.

RIBEIRO, (Jean Pinto) jurisconsulte Portugais, mort en 1694, se fit un nom parmi ses compatriotes par sa science dans le droit, et un mérite auprès de ses souverains par les ouvrages qu'il mit au jour, pour les défendre de l'imputation d'usurpateurs que l'Espagne leur faisoit. Ses *Œuvres* ont été recueillies et imprimées, in-folio à Lisbonne en 1729. Elles sont précieuses aux Portugais qui y trouvent une ample justification de la fameuse révolution de 1640.

I. RIBERA, (François de) Jésuite, né à Villacastin dans le territoire de Ségovie en Espagne, étudia dans l'université de Salamanque et y apprit les langues et la théologie. Il entra prêtre chez les Jésuites à l'âge de 30 ans, en 1570. Il enseigna avec succès à Salamanque, où il mourut en 1591, à 54 ans, aimé et estimé. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur les XII petits Prophètes, à Cologne, 1599, in-folio. II. — sur l'évangile de *St. Jean*, Lyon, 1623, in-folio. III. — sur l'*Epître* aux Hébreux, Cologne, 1600, in-8.° IV. — sur l'*Apocalypse*, Anvers, 1603, in-8.° V. Un *Traité du Temple*, avec le précédent. VI. La *Vie de Sainte Thérèse*, Cologne, 1620, in-8.°

II. RIBERA, (Anastase-Pantaléon de) poëte Espagnol du XVIIe siècle, naquit à Madrid. L'enjouement de son caractère et ses saillies ingénieuses le firent aimer à la cour du roi *Philippe IV*. Ses *Poésies* imprimées à Sarragosse en 1640, et à Madrid, 1648, sont dans le genre burlesque. On remarque dans plusieurs un tour agréable et de bonnes plaisanteries. Il peut être nommé le *Scarron* de l'Espagne.

RIBIER, (Guillaume) fut président du bailliage de Blois et conseiller d'état, dont on a des *lettres* et *mémoires* sous *François I*, *Henri II* et *François II*, 1666, deux vol. in-folio. Il mourut en 1663. — Son frère *Jacques* RIBIER, conseiller au parlement de Paris, donna des *mémoires des chanceliers et gardes des sceaux*, Paris, 1629, in-8.° Les recueils de ces deux frères studieux sont utiles pour notre histoire.

RIBOUTET, (Charles-Henri) contrôleur des rentes à Paris, fut auteur de plusieurs jolies chansons et entr'autres de celle-ci : *Que ne suis-je la fougère*, etc. qui eut la plus grande vogue. Ses parodies amusèrent. Il étoit de Commerci en Lorraine, et mourut en 1740.

I. RICARD, (Jean-Marie) avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1622, étoit un des premiers du palais pour la consultation et pour les arbitrages. Il fut choisi pour conseil par les premières maisons du royaume, et mourut en 1678, à 56 ans. On a de lui : I. Un *Traité des Substitutions*. II. Un *Commentaire sur la Coutume de Senlis*. III. Un excellent *Traité des Donations* dont la meilleure édition est celle de 1754, en deux vol. in-folio avec le précédent. *Denis Simon* conseiller au pré-

sidial de Beauvais, a fait des additions aux ouvrages de cet avocat, un de ceux qui ont le mieux écrit et qui ont le plus mal plaidé.

II. RICARD, (Dominique) né à Toulouse le 25 mars 1741, entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne, et y professa avec distinction. Son cœur sensible et bon, son caractère doux et officieux lui firent plusieurs amis parmi ses confrères. Sa littérature étoit étendue; mais il s'attacha sur-tout à la connoissance de la langue grecque. Il avoit déjà commencé à traduire *Plutarque*, lorsqu'il quitta sa congrégation. S'étant fixé à Paris, il donna successivement la traduction des *Œuvres Morales de Plutarque* en dix-sept vol, in-12, depuis 1783 jusqu'en 1795; et celle des *Vies des hommes illustres* du même auteur dont il n'a pu mettre au jour que quatre vol. in-12. Cette dernière version est moins pesante que celle de *Dacier*, et pour le moins aussi fidelle. Quant à la traduction des *Œuvres Morales*, c'est un vrai service rendu à la littérature. Quelques critiques auroient desiré plus de chaleur et d'aménité dans son style; mais il étoit peut-être difficile de donner en françois des graces et de l'éloquence à beaucoup de lieux communs de morale, qui tirent leur principal agrément de la belle langue grecque. Nous avons encore de *Ricard*, la *Sphère*, poëme en huit chants qui contient les élémens de la sphère céleste et terrestre, 1796, in-8.° L'auteur l'a orné de notes et d'une notice de poëmes grecs, latins et françois qui traitent de quelques parties de l'astronomie. Il faut chercher dans cet ouvrage plutôt l'instruction que les charmes de la grande poésie, à laquelle d'ailleurs le sujet ne se prêtoit pas toujours. *Ricard* plein de vertus, de modestie, employant tout son temps à instruire la jeunesse, à remplir les devoirs de la religion, à consoler le malheur, fuyant l'éclat et les honneurs littéraires, est mort à Paris le 8 pluviose an 11 (janvier 1803).

RICARDOS-CARILLO, (*Antonio* comte de) général Espagnol, se distingua dans la guerre contre l'Angleterre; et lorsqu'elle se déclara en 1793 contre la France, la cour de Madrid lui donna le commandement de l'armée de Catalogne. Après avoir pris la ville de Ceret, le fort des Bains au bout de 43 jours de blocus, et celui de Bellegarde à la suite d'un bombardement de 33 jours, il s'empara successivement de Villefranche et de Mont-Louis. Les proclamations qu'il publia alors se firent remarquer par un ton de modération et de sagesse qui lui procurèrent beaucoup de partisans. Il échoua dans son attaque du camp de Salces, et fut contraint à la retraite; mais quelques jours après il reprit ses avantages à Trouillas, où il battit les François et décida lui-même la victoire en chargeant à la tête de ses carabiniers. Le roi d'Espagne envoya alors à *Ricardos* l'ordre de *Charles III* en récompense de ses exploits; mais ce général n'en jouit pas long-temps, étant mort peu de temps après en 1794. Depuis cette perte, les armées espagnoles n'éprouvèrent plus que des défaites contre les François.

RICAUT, (Paul) chevalier Anglois, fut d'abord secrétaire

du comte de *Winchelsea* ambassadeur extraordinaire de *Charles II* auprès du sultan *Mahomet IV.* Il partit pour Constantinople en 1661. Il fut ensuite consul de la nation Angloise à Smyrne pendant onze ans; et dans ces postes différens il fut très-utile aux négocians de sa nation établis en Turquie. De retour en Angleterre, le comte de *Clarendon* le nomma en 1685, son premier secrétaire pour les provinces de Leinster et de Connaught en Irlande. Le roi *Jacques II* l'honora du titre de conseiller privé pour l'Irlande, et de juge de l'amirauté. Après la révolution qui chassa le monarque du trône, il fit sa cour à *Guillaume III*, et en obtint le caractère de résident d'Angleterre dans les villes anséatiques de Hambourg, Lubeck, Brême, etc. Il retourna en Angleterre en 1700 et y mourut la même année. Nous avons de lui : I. *Histoire de l'état présent de l'Empire Ottoman* en anglois, à Londres; un des ouvrages qui nous fait le mieux connoître l'état de cet empire. Il fut d'abord traduit en françois par *Briot* dont la traduction parut à Paris en 1670, in-4° et in-12. Cette version est bonne : l'in-4° qui est rare et magnifique, est orné de belles figures gravées par *le Clerc*. *Bespier* traduisit depuis le même ouvrage en deux vol. in-12, et accompagna sa version de remarques curieuses qui le font rechercher. II. Une *Histoire des Turcs* dans le XVIIe siècle, in-12, trois vol., traduite par *Briot* : ouvrage exact. III. *L'Etat présent des Eglises de la Grèce et de l'Arménie*, etc. en 1678, in-12, traduit par *Rozamond*. IV. La traduction en anglois de l'*Histoire du Pérou de Garcias Lasso de la Vega*, 1681, in-8.°

RICCATI, (Vincent) Jésuite, né à Castel-Franco dans le territoire de Trévise, professa les mathématiques à Bologne jusqu'à la suppression de l'ordre en 1773. A cette époque il se retira dans sa patrie, où il mourut d'une colique en 1775, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques : le plus recherché est son *Traité du Calcul intégral*, trois vol. in-4.° Il travailla long-temps sur le cours des fleuves. La république de Venise fit frapper en son honneur une médaille d'or en 1774, de la valeur de mille livres.

I. RICCI, (Matthieu) Jésuite, né à Macerata en 1552, passa aux Indes, acheva sa théologie à Goa en 1578, et y enseigna la rhétorique. Ses supérieurs l'ayant destiné aux missions de la Chine, il apprit la langue du pays et ne négligea point les mathématiques qu'il avoit étudiées à Rome sous le savant *Clavius*. Après bien des traverses il arriva à Pékin et y fut reçu avec distinction par l'empereur. *Ricci* n'oublia rien pour lui plaire. Ce prince lui ayant demandé une *Carte géographique*, il la disposa de façon que la Chine se trouva placée au milieu du monde. Pour que les mystères de la religion Chrétienne ne choquassent point les Chinois, il chercha dans la morale et dans les pratiques des Chinois ce qui étoit le moins opposé au Christianisme. Ce fut en se pliant au génie des peuples qu'il obtint de faire bâtir une église. Ce Missionnaire mou-

rut à Pékin en 1610, à 58 ans. Il laissa des *Mémoires* curieux sur la Chine dont le P. *Trigault* s'est servi pour écrire son ouvrage *De Christianâ expeditione apud Sinas*, Cologne, 1684, in-8.° On a encore de lui dans le tome 25 des *Lettres édifiantes*, 1783; un dialogue entre un lettré Chinois et un Européen sur la nécessité d'une première cause. Le P. *d'Orléans* Jésuite, qui a donné en 1693 la *Vie de Ricci*, rapporte que ce Père composa pour les Chinois un petit catéchisme, *où il ne mit presque*, dit-il, *que les points de la Morale et de la Religion les plus conformes à la Religion chrétienne*... Voyez KAM-HI.

II. RICCI, (Joseph) natif de Bresse, et clerc-régulier de Sommasque, est connu par deux ouvrages mediocres écrits en latin et imprimés à Venise, in-4°, deux vol. L'un est l'*Histoire de la guerre d'Allemagne* depuis 1618 jusqu'en 1648, que l'on appelle communément la *Guerre de 30 ans*. Le second est l'*Histoire des Guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1653. Ces histoires sont des compilations écrites d'une manière languissante; mais on y trouve des particularités curieuses. Les retranchemens des traits satiriques qu'on obligea l'auteur de faire dans la seconde, la rendirent moins agréable aux esprits malins. —Il ne faut pas le confondre avec *Barthélemi* RICCI, célèbre littérateur de Lugo dans le Ferrarois, qui vivoit dans le 16ᵉ siècle. On a de lui des *Harangues*, des *Epîtres*, des *Comédies*, etc., imprimées séparément. On en a donné une édition complète à Padoue en 1648, trois vol. in-8.°

III. RICCI, (Michel-Ange) cardinal, né à Rome en 1619, aima les mathématiques et y fit de grands progrès, comme le prouve son traité *De maximis et minimis*... *Innocent XI* lui donna le chapeau en 1681; mais il ne jouit pas long-temps de sa dignité, étant mort le 21 mai 1682, à 63 ans. Ses vertus, ses lumières, son amour pour la vérité et son zèle le rendirent digne des éloges et de l'estime des souverains pontifes.

IV. RICCI, (Sébastien) peintre, naquit à Belluno, dans les états de Venise en 1659, et mourut à Venise en 1734, à 75 ans. Les princes de l'Europe ont presque tous occupé son pinceau. *Ricci* fut appelé en Angleterre par la reine; il passa par Paris, y séjourna quelque temps, et se fit recevoir à l'académie de Peinture. Après avoir satisfait à Londres à tout ce qu'on exigeoit de lui, il revint à Venise et s'y fixa. Ce peintre avoit des idées nobles et élevées; son imagination étoit vive et abondante; son coloris est vigoureux, quoique souvent trop noir; ses ordonnances sont frappantes, sa touche est facile. Il entreprenoit plusieurs ouvrages à la fois, et, préférant la fortune à la réputation, il a souvent négligé de consulter la nature. Ses dessins sont touchés avec esprit et pleins de feu. Il y a plusieurs morceaux gravés d'après lui.

V. RICCI, (Laurent) Jésuite Italien, né à Florence le 2 août 1703, d'une famille distinguée, parvint aux premières places de sa compagnie, et enfin à celle de général le 21 mai 1758. Le plus grand événement de son généralat, fut la destruction de son

ordre. Les Jésuites ayant été chassés de Portugal en 1759, cette expulsion réveilla la haine des ennemis qu'ils avoient en France. Les parlemens se disposant à imiter le roi de Portugal, *Louis XV* fit proposer de réformer dans les Jésuites de son royaume ce qui pouvoit choquer la nation. On prétend que *Ricci* qui avoit déjà eu l'imprudence de rendre à Rome de mauvais offices à un ambassadeur de France, et dont le génie avoit plus de hauteur que de souplesse, répondit : *Sint ut sunt, aut non sint.* Le roi laissa alors agir les parlemens, et la société fut bientôt anéantie non-seulement en France, mais en Espagne, à Naples, à Parme et à Malte. Les ministres des cours de *Bourbon* se réunirent pour en demander l'extinction totale au pape *Clément XIV*. Ce pontife, après avoir différé pendant trois ans de terminer cette grande affaire, signa enfin le bref qui supprimoit à jamais la *Compagnie de Jésus*, en date du 21 juillet 1773. On transféra l'ex-général *Ricci*, accompagné de ses assistans et de plusieurs autres Jésuites, au château Saint-Ange, après lui avoir fait signer une lettre circulaire à tous les missionnaires de son ordre pour leur en apprendre la suppression. Ainsi fut détruite cette société, cimentée par la religion, par la politique, par la protection des Souverains, par ses services, par son étendue même et par ses richesses. *Ricci* mourut dans sa prison le 24 novembre 1775, à l'âge de 72 ans. Il signa, peu de temps avant sa mort, un *Mémoire* qu'on rendit public suivant ses intentions. Il y protestoit : 1.° Que la *Compagnie de Jésus* n'avoit donné aucun lieu à sa suppression ; et qu'il le déclaroit, en qualité de supérieur bien informé de ce qui se passe dans son corps : 2.° Qu'en son particulier, il ne croyoit pas avoir mérité l'emprisonnement et les duretés qui avoient suivi l'extinction de son ordre : 3.° Enfin, qu'il pardonnoit sincèrement à tous ceux qui l'avoient tourmenté et affligé, d'abord par les affronts faits à ses confrères, et ensuite par les atteintes portées à sa propre réputation. Ce Mémoire parut aux ennemis de la société un acte d'*humilité Jésuitique ;* les autres n'y virent que le langage d'un vieillard malheureux, persuadé de son innocence et de celle de son ordre. (*Voyez* Lainez *et* Ignace *de Loyola*.... Voyez *aussi* l'article Neuville.)

RICCIARELLI, peintre. *Voy.* Volterre.

RICCIO, *Voyez* II. Rizzo *et* Crinitus.

RICCIOLI, (Jean-Baptiste) Jésuite, né à Ferrare en 1598, professa avec succès la théologie à Parme et à Bologne. Il se fit un nom par ses connoissances astronomiques et mathématiques. Ses principaux ouvrages sont : I. *Geographiæ et Hydrographiæ Libri XII*, Bologne, 1661, et Venise, 1672. Ce livre peut servir à ceux qui veulent travailler à fond sur la géographie : mais il faut prendre garde en le lisant, aux inexactitudes dont il est rempli. II. *Chronologia reformata*, Bologne, 1669, in-folio : livre où l'on trouve beaucoup de choses communes, avec quelques-unes d'utiles. Ces deux ouvrages, sur-tout le premier, sont assez rares. III. *Astronomia vetus*, Bologne, 1651, deux vol.

in-folio. IV. *Astronomia reformata*, 1665, in-folio. Dans ces divers ouvrages, il expose tous les travaux des Astronomes qui avoient paru jusqu'à son temps, et il les rectifie. Le P. *Riccioli* fit aussi des expériences curieuses sur la chûte des corps, de concert avec le P. *Grimaldi* son confrère, qui le seconda dans tous ses travaux. Il mourut en 1671, à 73 ans.

I. RICCOBONI, (Louis) né à Modène, se consacra au théâtre, sous le nom de *Lelio*. Après avoir joué avec succès en Italie, il vint en France en 1716 avec sa femme et son fils, et se distingua comme auteur et comme comédien. Il passa pour le meilleur acteur du théâtre Italien de Paris, qu'il abandonna en 1729 par principe de religion. Sa mort, arrivée en 1753, à 79 ans, excita les regrets des gens de bien. Ses mœurs n'étoient point celles de la profession qu'il avoit embrassée, et son caractère étoit aimable. Nous avons de lui, le *Recueil des Comédies* qu'il avoit composées pour le théâtre Italien. Il y en a quelques-unes qui réussirent dans le temps. L'une des plus agréables est *les Caquets*, comédie jouée il y a un demi-siècle et reprise avec succès au théâtre *Louvois* en 1802. On peut reprocher à l'auteur d'avoir choisi ses personnages dans les classes les plus basses et d'avoir payé le tribut à son siècle par un grand nombre de jeux de mots. *Riccoboni* fit d'abord imprimer cette pièce sous le nom de sa seconde femme ; mais les excellens romans de cette dernière suffisent à sa gloire. On fait beaucoup de cas de ses *Pensées sur la Déclamation*, in-8°, et de son *Discours sur la réformation du Théâtre*, 1743, in-12: ouvrage rempli de réflexions judicieuses. On le trouva trop sévère, et peut-être ne l'étoit-il pas encore assez. Nous avons aussi de lui de bonnes *Observations sur la Comédie et sur le génie de* Molière, 1736, in-12; des *Réflexions historiques et critiques sur les Théâtres de l'Europe*, 1738, in-8°; et l'*Histoire du Théâtre Italien*, publiée en 1730 et 1731, en un vol. in-8.° *Voyez* FLAMINIA.

II. RICCOBONI, (Antoine-François) fils du précédent, naquit à Mantoue en 1707. Étant venu en France avec ses parens, il joua depuis 1726 jusqu'en 1750 sur le théâtre Italien avec plus d'esprit et d'intelligence que de facilité d'organe. Il fournit à ce théâtre, de concert avec *Romagnesi* et *Dominique*, diverses pièces, la plupart non imprimées. Son *Art du Théâtre*, 1750, in-8°, est un ouvrage bien pensé, nettement écrit, plein d'observations fines, de réflexions ingénieuses, et renferme dans un petit espace plus de bonnes règles qu'on n'en trouve dans des livres plus volumineux. Cet acteur estimable mourut le 15 mai 1772.

III. RICCOBONI, (Marie Laboras de Mézières) née à Paris en 1714, épousa le comédien *Louis Riccoboni*, n.° I, et se fit actrice au théâtre Italien, qu'elle quitta en 1761. Après avoir contribué par ses conseils et la pureté de son goût aux succès des comédies de son mari, elle publia elle-même plusieurs romans où l'intérêt des sujets se réunit aux graces de la diction pour en faire la lecture favorite des femmes sensibles et de ceux qui aiment ce genre de production.

Les principaux sont : I. *Lettres* de *Fanny Buttler*, 1757, in-12. II. *Lettres* de *Miladi Catesby*, pleines d'esprit et d'une douce philosophie. III. *Histoire* du marquis de *Cressy*, 1756, in-12. IV. *Amélie*, roman traduit de *Fielding*, 1762, trois vol. in-12. V. Miss *Jenny*, 1764, 4 vol. in-12. VI. *Lettres* de la *Comtesse de Sancerre*, 1767, 2 vol. in-12 : elles ont fourni le sujet de la comédie de l'*Amant bourru*. VII. *Lettres* de *Sophie de Valière*, 1772, deux vol. in-12. VIII. *Ernestine;* production pleine de sensibilité et que le lecteur trouve trop courte. IX. *Lettres* de *Milord Rivers*, 1777, 2 vol. in-12. X. *Recueil* de pièces et d'histoires, 1783, 2 vol. in-12. Les *Œuvres* de Mad. *Riccoboni* ont été recueillies à Neuchâtel en 10 vol. in-12, et à Paris en 9. En général, le style de l'auteur est quelquefois trop chargé d'exclamations et d'épithètes ; mais ce léger défaut est bien racheté par la décence des tableaux, leur vivacité et la délicatesse des sentimens. Mad. *Riccoboni* est morte dans un état voisin de la détresse, le 6 décembre 1792, à l'âge de 68 ans.

I. RICHARD Ier, roi d'Angleterre, surnommé *Cœur-de-Lion*, monta sur le trône, après la mort de *Henri II* son père, le 6 juillet 1189. (*Voy.* HENRI II, n.° XIV, *à la fin.*) Il étoit devenu l'aîné par la mort de son frère *Henri* dit le *Jeune*, en 1183. La fureur épidémique des Croisades agitoit alors toute l'Europe. La haine des Chrétiens pour les Juifs en étoit augmentée. Quelques-uns de ces malheureux, odieux au peuple par leurs usures comme par leurs richesses, ayant paru au couronnement du roi, furent massacrés ; et la populace étendit sa fureur sur les autres. Leurs maisons furent pillées et réduites en cendres. L'exemple de Londres fut suivi dans plusieurs villes. Cinq cents Juifs se réfugièrent dans le château d'Yorck, où réduits au désespoir, ils égorgèrent leurs femmes et leurs enfans ; et après avoir jeté à leurs ennemis les cadavres de ces victimes, ils mirent le feu à leurs maisons, et se précipitèrent au milieu des flammes. *Richard*, au lieu de s'occuper à réprimer la licence populaire, se croisa avec *Philippe-Auguste* en 1190. La division s'étant mise dans leurs armées, *Philippe* retourna en France. *Richard* demeurant maître du champ d'honneur, mais non de cette multitude de Croisés plus divisés entre eux que ne l'avoient été les deux rois, déploya vainement un courage héroïque. *Saladin*, qui revenoit vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux Croisés près de Césarée : *Richard* eut la gloire de le désarmer, et de prendre plusieurs places en 1192. Mais les fatigues, les maladies, les petits combats ruinèrent bientôt les Croisés. *Richard* s'en retourna à la vérité avec plus de gloire que *Philippe-Auguste*, mais d'une manière bien moins prudente. Il partit cette même année 1192 avec un seul vaisseau, et ce navire ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa déguisé la moitié de l'Allemagne. Il avoit offensé au siége d'Acre, par ses hauteurs, *Léopold* duc d'Autriche sur les terres duquel il eut l'imprudence de passer. Ce duc l'arrêta (le 20 décembre), le chargea de chaînes, et le livra au barbare et lâche empereur *Henri VI*, qui le garda en prison

comme un ennemi qu'il auroit pris en guerre. *Richard* avoit la voix très-belle, et se délassoit des travaux militaires en chantant des chansons, dont il avoit composé la musique et les paroles. Il dut sa liberté à ses chansons. *Blondel* maître de sa chapelle, lui étoit tendrement attaché. Ennuyé de son absence, il partit en habit de pélerin, parcourut la Terre-Sainte, en revint, le cherchant par-tout. Lorsqu'il fut arrivé au village de Losemsten, où *Henri VI* avoit un château, il s'informa si ce château étoit habité, et il apprit qu'on y gardoit depuis un an un prisonnier de grande importance. *Blondel* soupçonnant que ce captif étoit le roi d'Angleterre, alla se promener autour du château, et s'arrêtant au pied d'une tour grillée, il entonna une des chansons composées par *Richard*, qui se fit connoître en chantant les couplets suivans. Le fidelle *Blondel*, transporté d'une telle découverte, se hâta de passer en Angleterre. où l'on entama les négociations qui rendirent *Richard* à son royaume. *Henri VI*, aussi peu généreux dans ce traité que dans la détention de son prisonnier, exigea, dit-on, 250 mille marcs d'argent pour sa rançon.... Les amateurs des vieilles chroniques prétendent que c'est *Richard I* qui est l'auteur de l'ordre de la *Jarretière*, le premier de l'Angleterre. Ce prince, disent-ils, déterminé à prendre d'assaut la ville d'Acre, avoit distribué à ses principaux officiers, après l'intercession de *St. George*, des bandes de cuir, pour se les attacher à la jambe, et se faire par ce moyen reconnoître dans la mêlée. Mais cette origine d'un ordre célèbre est contredite par le plus grand nombre des écrivains : (*Voyez* ÉDOUARD III, n.° VI.) *Richard* de retour dans son royaume l'an 1194, le trouva déchiré par la faction que *Jean* son frère y avoit formée : il la dissipa, et tourna ensuite ses armes contre *Philippe-Auguste* qui avoit écrit au prince *Jean* en apprenant la liberté rendue à *Richard : Prenez garde à vous; le diable est déchaîné.* Mais les succès de cette guerre ne furent pas décisifs. *Jean* obtint son pardon, à la prière de la reine *Eléonore. Je lui pardonne*, dit Richard, *et j'espère oublier ses injures aussi aisément qu'il oubliera ma clémence.* En 1199 il apprit qu'il y avoit un trésor renfermé dans Chalus place du Limousin; il alla l'attaquer, et y reçut une blessure dont il mourut le 6 avril de la même année, à 42 ans. L'archer qui lui décocha le trait qui termina ses jours, s'appeloit *Gourdon. Richard* le fit appeler. *Que t'ai-je-fait, misérable !* lui dit-il, *pour que tu aies voulu me tuer ? — Ce que vous m'avez fait*, repartit froidement Gourdon, *vous avez tué de vos propres mains mon père et mes deux frères. Vous avez résolu de me faire pendre : Je suis maintenant en votre pouvoir ; vengez-vous comme il vous plaira. Je souffrirai volontiers tous les tourmens, pourvu que je puisse me flatter d'avoir délivré le monde d'un si grand fléau. Richard* lui pardonna ; mais le malheureux fut écorché à son insçu... Ce prince avoit un orgueil qui lui faisoit regarder les rois ses égaux comme des sujets, et ses sujets comme des esclaves. Son avarice ne respectoit ni la religion ni la pauvreté ; et sa lu-

bricité ne connoissoit ni bornes ni bienséances. Un pieux ecclésiastique lui représentant « qu'il devoit se défaire incessamment de trois méchantes filles qu'il entretenoit, l'*ambition*, l'*avarice* et la *luxure* »; *Richard* ne fit que tourner ses exhortations en ridicule. *Vous avez entendu*, dit-il à ses courtisans, *ce que m'a dit cet hypocrite. Eh bien! je veux suivre ses avis : je donne mon ambition aux* Templiers, *mon avarice aux* Moines, *et ma luxure aux* Prélats.... Pour satisfaire ses passions, il sacrifia l'intérêt de sa couronne et celui de ses peuples. Il exigea rigoureusement les impôts; il multiplia ses emprunts onéreux ; il vendit domaines, offices, dignités, celle même de grand justicier, que l'évêque de Durham acheta au prix de mille marcs. Il étoit *prêt*, disoit-il, *à vendre Londres, s'il trouvoit un acheteur*. Il se fit payer des sommes par quiconque se repentit du vœu de la croisade. Enfin il vendit pour dix mille marcs seulement ses droits de suzeraineté sur l'Écosse, ainsi que les importantes places de Boxborough et de Berwick, c'est-à-dire les plus belles acquisitions de son père. On leva une année jusqu'à cinq schellings par hyde-de-terre. Le clergé n'ayant pas voulu payer cet impôt, le roi défendit à ses cours de rendre aucune sentence contre les débiteurs du clergé. *Richard* ne mérite guère d'éloge, que pour avoir établi dans ses états un poids et une mesure uniformes, réglement utile qui subsista peu. Londres, sous son règne, fut sans police. Les meurtres, les vols s'y commettoient en plein jour. Il y avoit des sociétés de scélérats que rien ne pouvoit réprimer. Un de ces brigands ayant été pris dans une église et exécuté, la populace qui l'aimoit comme l'ennemi des riches, l'honora quelque temps comme une espèce de martyr. La seule qualité de *Richard* fut la valeur, non cette valeur fruit de l'élévation de l'ame, mais celle qui vient d'un caractère violent et impétueux. Il fut brave, mais féroce ; entreprenant, mais inquiet, ferme, mais opiniâtre ; passionné pour la gloire des armes, mais jaloux de tous ceux qui pouvoient la lui disputer. *Richard* étoit comte de Poitou et duc de Normandie. Il fut enterré à Fontevrauld près de *Henri II* son père, et son cœur fut porté à Rouen. *Eléonore* qui l'avoit réconcilié avec le prince *Jean*, obtint que par son testament il le déclarât son héritier.

II. RICHARD II, roi d'Angleterre, fils d'*Edouard* prince de Galles, succéda à son aïeul *Edouard III*, le 23 juin 1377. Il étoit encore extrêmement jeune, et sa minorité éprouva divers troubles occasionnés d'abord par des impôts excessifs. Le peuple fut sur-tout révolté d'une forte capitation à laquelle on soumit le pauvre comme le riche, et d'un arrêt du parlement qui annulloit l'achat que plusieurs serfs avoient fait de la liberté. Un prêtre nommé *Ball*, pensant qu'aucun homme n'avoit droit de dire à un autre homme son semblable : *Je serai tout, et tu ne seras rien; tu travailleras et je jouirai*, courut les campagnes pour exhorter les serfs à recouvrer par la force les droits naturels qu'on vouloit leur ravir. Les paysans du comté

d'Essex furent les premiers à s'armer; leur exemple fut bientôt suivi par ceux de Sussex et d'Herford. Ces agriculteurs prirent de concert la route de Londres, massacrant sur leur chemin tous les nobles, et vinrent enfin au nombre de cents mille sommer plus que prier le roi de commuer leur servitude en une taille, payable annuellement à leurs maîtres. *Waf-Tyler* leur chef, porta la parole; mais comme en parlant, il brandissoit sa lance, *Walworth* maire de Londres, indigné de ce geste menaçant, le renversa d'un coup d'épée, et le chevalier *Philpot* l'acheva à terre. Ses compagnons furieux alloient venger sa mort, lorsque *Richard* s'avançant seul, leur dit: *Voudriez-vous, mes amis, tuer votre roi? Si vous avez perdu votre chef, je veux l'être à l'avenir. Suivez-moi seulement et tous vos vœux seront remplis.* Ce discours paternel fut accompagné du pardon général du passé et de l'abolition de la servitude. Ces gens agrestes regagnèrent alors leurs cabanes, satisfaits du monarque et d'eux-mêmes. Mais pendant qu'ils se félicitoient d'être redevenus hommes, les nobles accouroient de toutes parts auprès du monarque, et lui formoient une armée de quarante mille hommes. *Richard* traversa à leur tête les provinces agitées par le desir de la liberté, cassa toutes les chartres qu'il avoit accordées, et fit condamner au dernier supplice les chefs du parti populaire. Après avoir calmé cet orage, en 1381, il fit la guerre aux François et aux Écossois, et la fit avec assez de bonheur: mais cette prospérité ne se soutint pas. *Jean* duc de Lancastre, *Edouard* duc d'Yorck, et *Thomas* duc de Glocester, tous trois frères de son père, étoient très-mécontens de l'administration de leur neveu. Le dernier conspira contre lui en 1397, et périt à Calais, où il fut étranglé dans sa prison. Le comte d'*Arundel* eut la tête tranchée, et le comte *de Warwick*, fut condamné à un exil perpétuel. Quelque temps après, *Henri*, comte de Derby, fils du duc de Lancastre, voulant défendre la mémoire de son oncle, se vit banni du royaume, où il fut rappelé par quelques séditieux. Le comte *de Northumberland* qui étoit dans ses intérêts, arrêta, en 1399, le roi à Flint dans la principauté de Galles, et le remit entre les mains de *Henri* depuis peu duc de Lancastre, qui l'enferma dans une prison. La nation se déclara pour lui. *Richard II* demanda seulement qu'on lui laissât la vie et une pension pour subsister. Un parlement assemblé le déposa juridiquement. *Richard*, enfermé dans la Tour, remit au duc *de Lancastre* les marques de la royauté, avec un écrit signé de sa main, par lequel il se reconnoissoit indigne de régner. Il l'étoit en effet, puisqu'il s'abaissoit à le dire. Le parlement d'Angleterre ordonna en même temps que si quelqu'un entreprenoit de le délivrer, dès-lors *Richard II* seroit digne de mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats l'allèrent assassiner dans sa prison, à Pont-Fract, où il avoit été transféré de la Tour de Londres. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avoit défendu son trône; il arracha la hache d'armes à un des meurtriers, et il en tua quatre avant

que de succomber. Enfin il expira sous les coups à 33 ans. (*Voyez* MAGDALEN.) Ainsi périt en 1400 ce malheureux prince, qui n'eut ni les vertus d'un Chrétien, ni les qualités d'un honnête homme, ni les talens d'un grand roi. Il manqua également d'esprit, de cœur et de mœurs. Son règne fut celui des femmes, des favoris et des ministres. Les plus étranges désordres affligèrent l'Angleterre. On ne voyoit par-tout que brigandages, et les seigneurs étoient les premiers brigands. *Calverley* et *Knolles*, deux généraux illustres, avoient été capitaines de ces bandits dont la France éprouva long-temps la fureur. Les foibles ayant besoin de protection contre tant de petits corps armés pour s'entre-détruire, s'unissoient sous les ordres des puissans, et devenoient les intrumens de leurs crimes. Au milieu de ces divisions intestines, *Jean Wiclef*, enthousiaste austère, répandit une doctrine, dont le germe funeste produisit toutes les hérésies et une partie des guerres du XVI[e] siècle.

III. RICHARD III, roi d'Angleterre, auparavant duc de Glocester, et frère d'*Edouard IV*, étoit fils de *Richard* duc d'Yorck, qui prit les armes contre *Henri VI*, et qui sans parvenir au trône, perdit la vie dans une bataille en 1460. Son fils hérita de son ambition. Après avoir préparé les esprits de ses partisans, il fit mourir *Edouard V* et *Richard* duc d'Yorck ses neveux, héritiers légitimes du trône, et se fit proclamer roi le 22 juin 1483. Il ne jouit que deux ans et demi de son usurpation, et pendant ce court espace il assembla un parlement, dans lequel il osa faire examiner son droit à la couronne. Il y a des temps où les hommes sont lâches à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara que la mère de *Richard III* avoit été adultère; que ni *Edouard IV* ni ses autres frères n'étoient légitimes; que le seul qui le fût, étoit *Richard*; qu'ainsi la couronne lui appartenoit, à l'exclusion des deux jeunes princes (étranglés dans la tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquoit pas). Il parut bientôt un vengeur de ces infortunés. Le duc de *Buckingham*, auquel il devoit en partie son trône, s'éleva ensuite contre *Richard III*; mais il fut arrêté et décapité. *Henri* comte de Richemont, le seul rejeton qui restât de la *Rose rouge*, parut après lui et fut plus heureux. Tout le pays de Galles dont ce jeune prince etoit originaire, s'arma en sa faveur. *Richard III* et *Richemont* combattirent à Bosworth le 22 août 1485. *Richard*, au fort de la bataille, mit la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattoient pour leur roi contre un rebelle; mais le lord *Stanley*, un de ses généraux, qui voyoit depuis long-temps avec horreur cette couronne usurpée par tant de meurtres, trahit son indigne maître, et passa avec un corps de troupes du côté de *Richemont*. Quand *Richard* vit la bataille désespérée, il se jeta en furieux au milieu de ses ennemis et y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritoit. Cette journée mit fin aux désolations dont la *Rose rouge* et la *Rose blanche* avoient rempli l'Angleterre. Le comte *de Richemont* couronné sous le nom

de *Henri VII*, réunit par son mariage les droits des maisons de Lancastre et d'Yorck. *Richard III* fut le dernier roi de la race des princes d'*Yorck* ou *Plantagenet*. Ce monarque avoit de l'esprit, de la valeur, de l'ambition; il étoit d'une dissimulation profonde, d'un secret impénétrable, d'une fermeté aussi supérieure aux revers qu'incapable d'inconstance. Mais ces qualités furent absolument effacées par ses crimes, les plus grands que l'Angleterre eût encore vus, toute accoutumée qu'elle y étoit. Cet usurpateur étoit venu au monde par une opération douloureuse faite au corps de sa mère: il en sortit par les pieds et avoit des dents en naissant. Sa figure étoit aussi laide que son ame; il avoit la taille petite et le dos contrefait. (*Voyez* PERKINS.) *Thomas Morus* qui a écrit son Histoire, le peint ainsi: « Il naquit sans foi, sans probité, sans principes, sans conscience, fourbe, hypocrite, dissimulé, et ne faisant jamais plus de caresses que quand il vouloit plus de mal. Cruel par férocité et par ambition; comptant pour rien la mort d'un homme dont la vie nuisoit à ses desseins. Brave au reste, mais propre à nourrir des factions et à en profiter; donnant son bien sans retenue pour réussir, et prenant aussi celui des autres sans se faire aucun scrupule. »

RICHARD, duc d'Yorck, *Voyez* ÉDOUARD V. et l'article précédent.

IV. RICHARD Ier, surnommé *Sans-Peur*, petit-fils de *Rollon* premier duc de Normandie, succéda l'an 942 à son père *Guillaume Longue-Epée*, à l'âge de dix ans. Échappé par l'heureuse adresse d'*Osmond* son gouverneur, des mains du roi *Louis d'Outremer*, qui le retenoit comme dans une prison à Laon, il se vit à la veille d'être dépouillé de ses états; mais *Aigrold* roi de Danemarck, et *Hugues le Blanc* comte de Paris, appelés à son secours, battirent les troupes Françoises et firent *Louis IV* prisonnier. *Othon I* roi de Germanie, et *Thibaut* comte de Blois, armés contre ce jeune prince, n'eurent pas un meilleur succès; ils furent défaits; le pays Chartrain fut pillé et sa capitale brûlée. Après la mort de *Louis* roi de France, le duc *Richard* fut un de ceux qui contribuèrent le plus à placer la couronne sur la tête de *Hugues Capet* son beau-frère. Il mourut en 996, à Fécamp dont il avoit fait bâtir l'église, très-regretté pour la douceur de son gouvernement.

V. RICHARD II, dit *le Bon*, fils et successeur de *Richard Ier* duc de Normandie, régna jusqu'en 1027, époque de sa mort. Le commencement de son règne fut troublé par le soulèvement du peuple opprimé par l'orgueil et les vexations de la noblesse de son état. Il eut depuis à combattre plusieurs princes puissans: *Guillaume* comte de *Hiesmes*, son frère naturel qui refusoit de lui rendre hommage: le roi d'Angleterre qui étant descendu en Normandie, ramena à peine la moitié de ses gens dans son isle: enfin *Eudes* comte de Chartres et de Blois, jaloux de sa puissance. Celui-ci donna bientôt toute satisfaction au duc de Normandie, à la vue des troupes que *Lagman* et *Olaüs* rois de

Suède

Suède et de Danemarck, avoient amenées à son secours. *Richard II* eut pour successeur *Richard III* son fils, qui mourut un an après, non sans soupçon de poison.

RICHARD, abbé de Verdun, *Voyez* II. HENRI empereur, *vers la fin*.

VI. RICHARD DE SAINT-VICTOR, théologien Écossois, vint étudier à Paris, où il se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Victor. Il fut prieur de ce monastère, et y mourut le 10 mars 1173, respecté pour ses vertus autant que pour ses lumières. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il raisonne avec justesse et avec méthode. La meilleure édition de ses *Œuvres* est de 1650, à Rouen, 2 vol. in-fol. Ses Traités théologiques sont exacts, et ses ouvrages ascétiques sont pleins des règles les plus sublimes de la vie intérieure. Ses Commentaires sur l'Ecriture-Sainte sont un peu diffus, mais remplis de bonnes et solides explications.

VII. RICHARD D'ARMACH *ou* RADULPHE, nommé dans sa patrie *Fitz-Ralph*, né à Dundalke en Irlande, étudia à Oxford, y devint professeur en théologie, et gagna les bonnes graces d'*Edouard III* qui le fit successivement doyen de Litchfield, chancelier de l'université d'Oxford en 1333. Il devint ensuite archevêque d'Armach l'an 1347. Il soutint avec zèle la juridiction des évêques et des curés contre les religieux mendians. Ce théologien finit sa carrière en 1359, avec la réputation d'un homme profond dans le raisonnement et versé dans la lecture de l'Écriture-Sainte et des Pères. Ses principaux ouvrages sont : I. Plusieurs *Sermons*. II. Un écrit intitulé : *Defensio Curatorum adversùs Mendicantes*, Paris, 1496, in-8.º III. Un autre *De audientiâ Confessionum*. IV. Un *Traité* curieux, in-8º, Paris, 1512, contre les erreurs des Arminiens. L'auteur n'en est pourtant pas exempt lui-même : il incline quelquefois vers celles que *Wiclef* soutenoit en ce temps.

VIII. RICHARD, (Martin) peintre, natif d'Anvers, mourut en 1636, âgé de 45 ans. Il se sentit du goût pour le paysage, et fit toutes les études nécessaires pour y réussir. On estimoit ses tableaux qu'il ornoit de belles fabriques. Le célèbre *Vandick* faisoit en particulier beaucoup de cas de ce maître, et voulut avoir son portrait. Un jour que *Richard* s'approcha des fortifications de Namur pour les dessiner, il fut arrêté comme espion; mais il se fit connoître et obtint sa liberté. Ce qu'il y a de singulier dans ce peintre, c'est qu'il vint au monde avec le bras gauche seulement. — Son frère *David* RICHARD s'appliqua aussi à la peinture, mais non pas avec autant de succès.

IX. RICHARD, (Jean) bachelier en théologie, né à Paris, fut nommé à la cure de Triel, diocèse de Rouen. Après y avoir travaillé avec zèle pendant 18 ans, il fut arrêté et mis dans les prisons de l'officialité de Rouen, pour avoir écrit contre la signature du Formulaire. Il mourut à Paris en 1586, à l'âge de 65 ans. Il avoit permuté treize ans auparavant sa cure pour le prieuré d'Avoie près Chevreuse. *Richard* étoit un homme vertueux, mais opiniâtre. Il possédoit l'Écriture

et les Pères. On a de lui plusieurs ouvrages qui furent lus dans le temps, mais qui ont été effacés par d'autres beaucoup meilleurs. I. *L'Agneau Pascal* ou *Explication des cérémonies* que les Juifs observent dans la manducation de l'Agneau de Pâques, appliquées dans un sens spirituel à la manducation de l'Agneau divin dans l'Eucharistie, in-8°, 1686. II. *Pratique de Piété* pour honorer J. C. dans l'Eucharistie, in-12, 1683. III. *Sentimens d'Erasme* conformes à ceux de l'Eglise Catholique, sur tous les points controversés. IV. *Aphorismes de controverse*, etc.

X. RICHARD, (René) fils d'un notaire de Saumur, naquit en 1654. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit ensuite, après avoir été employé dans les missions faites par ordre du roi dans les diocèses de Luçon et de la Rochelle. Il obtint un canonicat de Sainte-Opportune à Paris, où il mourut doyen de ce chapitre le 21 août 1727, à 73 ans. Il avoit eu le titre d'historiographe de France. L'abbé *Richard* étoit un homme singulier et la singularité de son caractère a passé dans ses écrits. Les principaux sont : I. *Parallèle du cardinal* de Richelieu *et du cardinal* Mazarin, Paris, 1704, in-12; réimprimé en 1716. Cet ouvrage pèche en bien des endroits contre la vérité de l'histoire. L'auteur n'avoit ni l'esprit assez profond, ni le jugement assez solide, ni une assez grande connoissance des affaires, pour faire des parallèles justes. Il avoit promis cependant de comparer les deux derniers confesseurs de *Louis XIV*, *la Chaise* et *le Tellier*; les deux archevêques de Paris, *Harlai* et *Noailles*, et quelques-uns des ministres de *Louis XIV*. Il est heureux pour lui que ces ouvrages n'aient pas vu le jour. II. *Maximes Chrétiennes*, et le *Choix d'un bon Directeur*; ouvrages composés pour les Demoiselles de Saint-Cyr. III. *Vie de Jean-Antoine le Vacher* prêtre, instituteur des *Sœurs de l'Union Chrétienne*, in-12. IV. *Histoire de la Vie du P. Joseph du Tremblay* capucin, employé par *Louis XIII* dans les affaires d'état, in-12. L'abbé *Richard* peint dans cet ouvrage le P. *Joseph* comme un saint, tel qu'il auroit dû être; mais peu de temps après il en donna un autre portrait, dans le livre intitulé : *Le véritable Père Joseph, capucin*, contenant l'Histoire-anecdote du cardinal *de Richelieu*, à Saint-Jean de Maurienne, (Rouen) 1704, in-12; réimprimé en 1750, deux vol. in-12. Et pour se mieux déguiser, il fit une critique de cette Histoire, sous le titre : *Réponse* au livre intitulé; *Le véritable Père Joseph*, in-12, avec le précédent. Le P. *d'Avrigny* n'a pas adopté en entier le jugement de l'abbé *Richard* sur le P. *Joseph*. « Pour en faire, dit-il, un fort mauvais religieux, il s'efforce de le représenter comme un grand politique. Il ne donne pas un coup de pinceau au capucin, qu'il ne défigure celui du cardinal (*de Richelieu*). Il semble que ce premier ministre n'ait pas formé un projet, concerté une alliance, conclu une ligue, sans l'instigation du P. *Joseph*. C'est ce Père qui le conduit dans ses entreprises, qui le soutient dans ses succès, qui l'affermit dans la

mauvaise fortune, qui répare ses disgraces. C'est à ses vues qu'on doit l'alliance avec les Protestans d'Allemagne, et la ruine des Calvinistes en France. C'est à sa persuasion qu'on entreprend le siége de la Rochelle, et par ses soins qu'on en vient à bout. Sans lui Corbie seroit encore entre les mains des Espagnols, et le cardinal, long-temps avant sa mort, auroit quitté le gouvernail pour céder à l'orage dont il ne pouvoit soutenir la violence. A ce compte, l'auteur ne devoit pas se contenter d'appeler le P. *Joseph, le bras droit du ministre;* il en étoit la tête et le cœur; il étoit le ministre tout entier; l'autre n'en avoit que le masque. Mais il s'en faut bien que tous les historiens tiennent le même langage. Je ne dirai pas avec *Larrey* que ce religieux ne fut qu'un vil instrument du cardinal. Il lui rendoit des services considérables; il écoutoit les ambassadeurs; il déchiffroit les lettres; il dressoit les instructions; il veilloit sur les mécontens; en un mot, il ébauchoit les affaires, comme le dit *Grotius* dans une lettre à *Oxenstiern;* mais le cardinal *de Richelieu* mettoit la dernière main à tout.» V. *Dissertation sur l'Indult*, in-8.° VI. *Traité des Pensions Royales*, in-12.

XI. **RICHARD**, (Jean) né à Verdun en Lorraine, se fit recevoir avocat à Orléans; mais ce fut plutôt pour avoir un titre que pour en exercer les fonctions. Quoique laïque et marié, il choisit un genre d'occupation que l'on prend très-rarement dans cet état. Il se fit auteur et marchand de sermons. Il prêcha toute sa vie de son cabinet, ou du moins il eut le plaisir de s'entendre prêcher. On a de lui: I. Des *Discours moraux*, en 5 vol. in-12, *en forme de Sermons*, qui furent bientôt suivis de cinq autres *en forme de Prônes*, et de deux autres sur les *Mystères* de Notre-Seigneur et sur les *Fêtes* de la Vierge. II. *Éloges historiques des Saints*, 1716, 4 volumes in-12. III. *Dictionnaire Moral* ou *la Science universelle de la Chaire*, en 6 vol. in-8.° On trouve dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ce que les prédicateurs François, Espagnols, Italiens, Allemands, ont dit de plus curieux et de plus solide sur les différens sujets. IV. Il est l'éditeur des Sermons de *Fromentière*, des Prônes de *Joly*, des Discours de l'abbé *Boileau*. La vieillesse ne fut pas pour lui un temps de repos; il travailla jusqu'à sa mort arrivée en 1719, à 81 ans. Si nous jugeons de ses talens par ses ouvrages, on peut dire qu'il avoit plus de goût que de dispositions pour l'éloquence de la chaire. Ses Discours sont solides; mais ils manquent de chaleur et de pathétique.

XII. **RICHARD**, (Charles-Louis) religieux Bénédictin, né à Blainville en Lorraine au mois d'avril 1711, fut un écrivain laborieux, mais peu élégant. Le but de tous ses écrits est de défendre la religion; mais sa plume est souvent languissante et sans intérêt. On lui doit: I. Des *Sermons*, 4 vol. in-12. II. *Dictionnaire des Sciences ecclésiastiques*, 1765, 6 vol. in-fol. Cette énorme compilation offre un assez grand nombre de bons articles. III. *Dissertation sur les Vœux*, 1771, in-12. IV. *Analyse des Conciles généraux et particuliers*, 1772, 5 vol. in-4.°

V. *La Nature en contraste avec la Religion*, 1773, in-8.° VI. *Annales* de la charité ou de la bienfaisance chrétienne, 1785, 2 vol. in-12. VII. Un grand nombre d'*Opuscules* pour la défense du clergé et des religieux. *Richard* est mort dans ces dernières années.

RICHARDOT, (François) naquit en Franche-Comté, et se fit religieux Augustin dans le couvent de Champlite. Il devint ensuite professeur dans l'université de Besançon et succéda au cardinal *de Granvelle* dans l'évêché d'Arras en 1561. Il préserva son diocèse des erreurs des Protestans, parut avec éclat au concile de Trente, et eut beaucoup de part à l'érection de l'université de Douai. Sa mort arrivée en 1574, à 67 ans, fut digne des vertus qui avoient illustré sa vie. On a de lui : I. Des *Ordonnances Synodales*, Anvers, 1588. II. Un *Traité de Controverse*. III. Des *Sermons* en françois, traduits en latin par *François Schott* avocat de Saint-Omer, 1608, in-4.° IV. *Institution des Pasteurs*, Arras, 1562, et d'autres ouvrages. — *Jean Richardot* son neveu, fut président au conseil d'Arras, puis du conseil privé à Bruxelles. Il se signala par sa fidélité et par sa capacité dans plusieurs négociations importantes; et sur-tout dans l'ambassade que l'archiduc *Albert* envoya au nom du roi d'Espagne à Vervins. Cet habile négociateur mourut en 1609.

I. RICHARDSON, (Jean) théologien Anglican, natif de Chester, devint évêque d'Ardach en Irlande, et mourut en 1653. On a de lui des *Observations choisies* sur l'Ancien Testament, in-folio, en anglois; qui pèchent souvent contre leur titre.

II. RICHARDSON, (Samuel) célèbre romancier Anglois, né en 1689 en Derbyshire, fut long-temps imprimeur à Londres, et publia contre le ministère, divers pamphlets que lui fournissoit le parti de l'opposition. Il fut ensuite maître de la compagnie des papetiers, et s'occupa à déposer sur le papier ses propres productions. Né avec un génie contemplatif, il étudia les hommes et sut les pénétrer. Il aimoit la solitude et il ne se répandoit guère dans le monde que pour l'observer. Il étoit fort taciturne, et l'on prétend qu'il passa plusieurs années dans la société sans parler. Ses principaux ouvrages sont : I. *Paméla* ou *la Vertu récompensée*, traduit en françois en 4 vol. in-12. Ce roman, le premier fondement de la réputation de *Richardson*, n'offre que des événemens simples, mais intéressans, qui pourroient servir à former les mœurs autant qu'à toucher l'ame, s'il n'étoit pas dangereux de mettre entre les mains des jeunes personnes les romans même les plus décens. II. *Lettres de Miss Clarisse Harlowe*, traduites en françois par l'abbé *Prévôt*, en 13 parties in-12, et par *le Tourneur*, en 14 vol. in-8.° C'est le chef-d'œuvre de l'auteur. Il suppose un grand fonds de morale, de sentiment et d'observation; mais les lecteurs François lui reprochent des longueurs. A la vérité ces détails qu'on trouve trop longs, sont vrais et pris dans la nature; ils font sortir les passions, et ils montrent des carac-

tères dont la plupart sont nouveaux pour nous. III. *Histoire de Sir Charles Grandisson*, traduite encore en françois par l'abbé *Prévot*, 8 parties in-12. C'est sur un fond tout différent, la même variété des caractères, la même force d'événemens et de conduite que dans *Clarisse;* mais ce sont aussi les mêmes défauts, du moins pour ceux qui n'aiment point qu'on alonge le récit des peines, des soins, des mouvemens qui agitent les personnages d'un roman. Quant à ceux qui s'intéressent à ces détails, ils trouveront un grand peintre dans *Richardson*... « Les ouvrages de *Richardson*, dit *Diderot*, plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les temps, dans tous les lieux; mais le nombre des lecteurs qui en sentiront tout le prix ne sera jamais grand : il faut un goût trop sévère. Et puis la variété des événemens y est telle, les rapports y sont si multipliés, la conduite en est si compliquée ! il y a tant de choses préparées, tant d'autres sauvées, tant de personnages, tant de caractères ! A peine ai-je parcouru quelques pages de *Clarisse*, que je compte déjà quinze ou seize personnages; bientôt le nombre se double; il y en a jusqu'à quarante dans *Grandisson;* mais ce qui confond d'étonnement, c'est que chacun a ses idées, ses expressions, son ton; et que ces idées, ces expressions, ce ton varient selon les circonstances, les intérêts, les passions, comme on voit sur un même visage les physionomies diverses des passions se succéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de Mad. *Norton*, pour la lettre d'une des tantes de *Clarisse;* la lettre d'une tante pour celle d'une autre tante, ou de Mad. *Howe* pour un billet de Mad. *Harlowe :* quoiqu'il arrive que ces personnages soient dans la même position, dans les mêmes sentimens, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printemps, on ne trouve point deux feuilles qui soient d'un même vert. Quelle immense variété de nuances ! S'il est difficile à celui qui lit de les saisir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver et de les peindre ! » *Voltaire* étoit bien éloigné de partager l'enthousiasme de *Diderot* pour les romans de *Richardson*. Il les trouvoit longs et insupportables. Il prétendoit « qu'ils n'avoient réussi que parce qu'ils excitent la curiosité du public à travers un fatras d'inutilités; et que si l'auteur avoit annoncé dès le commencement que *Clarisse* et *Paméla* aimoient leurs persécuteurs, tout étoit perdu. Le lecteur auroit jeté le livre. » En prenant un milieu entre *Diderot* et *Voltaire*, peut-être on auroit le véritable jugement qu'on doit porter des ouvrages de *Richardson*. Cet auteur fut enlevé par une apoplexie le 4 juin 1761. Il avoit été marié deux fois.

RICHE, (Claude-Antoine-Gaspard) médecin, né en 1762, étudia avec succès l'histoire naturelle, et aida *Vicq-Dazir* dans ses travaux. Embarqué avec *Entrecasteaux* pour aller à la recherche de *la Peyrouse*, il faillit dans la nouvelle Hollande à être victime de son zèle pour les découvertes. Voulant reconnoître la cause de plusieurs tourbillons de fumée qu'il appercevoit, il

s'égara et ne reparut qu'au bout de trois jours, exténué de faim, de fatigues, et prêt à être abandonné par ses camarades, qui avoient perdu l'espérance de le revoir. De retour en France, *Riche* y est mort le 16 août 1797, regretté des savans et d'un grand nombre d'amis.

RICHEBOURG, (Mad. la Grange de) donna au théâtre en 1732 deux comédies, intitulées le *Caprice de l'amour* et la *Dupe de soi-même*. Elle a traduit encore de l'espagnol plusieurs romans qui ont obtenu peu de succès : ce sont *Persile et Sigismonde*, les *Aventures de Flore et Blanchefleur*, celles de Dom *Ramire de Roxas*, etc.

RICHEBOURG, *Voyez* BOURDOT.

RICHELET, (César-Pierre) naquit en 1631 à Cheminon en Champagne, diocèse de Châlons-sur-Marne. La langue Françoise fut son étude principale. L'abbé *d'Aubignac* l'admit dans son académie en 1665. (*Voy.* HÉDELIN.) *Richelet* habitoit la capitale depuis 1660, et il s'y fit recevoir avocat. Il quitta ensuite Paris et parcourut différentes villes de province. Son penchant pour la satire lui fit des ennemis partout. On prétend que lorsqu'il étoit à Grenoble, des gens mécontens de son esprit inquiet et brouillon, l'invitèrent un jour à souper chez un traiteur. Au sortir de table, sous prétexte de l'accompagner, ils le conduisirent à coups de canne jusqu'à la porte de France. L'officier qui ce jour-là étoit de garde, avoit le mot; on baissa le pont-levis, et lorsque *Richelet* eut passé, on le releva : de manière qu'il fut obligé de faire cinq quarts de lieue pour gagner une maison, n'y ayant point alors de faubourg de ce côté-là. Il se retira tout furieux à Lyon, où il donna une nouvelle édition de son *Dictionnaire*, dans laquelle il dit « que les Normands seroient les plus méchantes gens du monde, s'il n'y avoit pas de Dauphinois. » Ce satirique mourut à Paris le 18 novembre 1698, à 67 ans. Nous avons de lui : I. *Dictionnaire François, contenant l'explication des mots, plusieurs nouvelles remarques sur la Langue Françoise, les expressions propres, figurées et burlesques*, etc. La première édition de cet ouvrage est de Genève, 1688, in-4°, (*Voy.* FABRE.) et la dernière est de Lyon, 1759, en 3 vol. in-fol. On la doit à l'abbé *Goujet*, qui a donné en même temps un *Abrégé* de ce dictionnaire en un volume in-8°; réimprimé avec des augmentations en deux vol., par les soins de M. *de Wailli*. On a beaucoup blâmé l'orthographe de *Richelet;* mais on a réprouvé avec encore plus de raison les inutilités et les grossièretés malignes dont son ouvrage fourmille. L'édition publiée par l'abbé *Goujet* est purgée des principales. Quelques curieux bizarres lui préfèrent la première, à cause des méchancetés qu'elle renferme. II. *Dictionnaire des Rimes*. La meilleure édition de cet ouvrage, qui ne fera jamais un poëte, est celle de M. *Berthelin* en 1760, in-8.° L'éditeur l'a augmenté et mis dans un nouvel ordre. III. *Les plus belles Lettres des meilleurs auteurs François*, avec des notes. La meilleure édition de ce recueil très-médiocre, est celle de *Bru-*

ien de la Martinière, en 1737, 2 vol. in-12. IV. *Histoire de la Floride*, écrite en espagnol par *Garcias-Lasso de la Vega*, traduite en françois, plusieurs fois réimprimée. La dernière édition est celle de Leyde, en 1731, in-8°, en 4 volumes avec figures. V. Quelques autres *Ouvrages* assez mal écrits, quoique l'auteur eût fait un Dictionnaire de la langue Françoise.

RICHELIEU, *Voy.* PLESSIS-RICHELIEU *et* WIGNEROD.

RICHEMOND, (le Connétable de) *Voy.* IV. ARTUS le Justicier *et* CHARLES VII.

RICHEMONT-BLANCHEREAU, mort au milieu du dix-septième siècle, a donné au théâtre les *Passions égarées* et l'*Espérance glorieuse*, tragi-comédies, imprimées à Paris chez *Collet* en 1632.

RICHEOME, (Louis) Jésuite, né à Digne en Provence, joua un rôle important dans son ordre. Après avoir été deux fois provincial, il devint assistant général de France en 1598. Il mourut à Bordeaux le 15 septembre 1625, à 87 ans, avec une grande réputation de piété. On a de lui plusieurs *Traités de controverse* et des *Ecrits Ascétiques et Théologiques*, imprimés à Paris en 2 vol. in-fol... *Voyez* FLORIMOND; *et* MALINGRE, n° III de ses ouvrages.

I. RICHER, (Edmond) né à Chaource, diocèse de Langres, le 30 septembre 1560, vint achever ses études à Paris, et y fit sa licence avec distinction. Né avec un génie impétueux, il fut entraîné dans le parti de la Ligue. Il eut la hardiesse dans une de ses thèses, d'approuver l'action de *Jacques Clément;* mais il revint bientôt de son erreur. Il prit le bonnet de docteur en 1590, et devint ensuite grand maître du collége du cardinal *le Moine;* puis syndic de la faculté de théologie de Paris le 2 janvier 1608. Son zèle pour les anciennes maximes de ce corps éclata dans plusieurs occasions. Il s'éleva avec force en 1611 contre la thèse d'un Dominicain, qui soutenoit l'infaillibilité du Pape et sa supériorité sur le Concile. Il publia la même année, in-4°, un petit écrit intitulé : *De la Puissance ecclésiastique et politique*, pour établir les principes sur lesquels il prétendoit que la doctrine de l'Eglise de France et de la Sorbonne, touchant l'autorité du Concile général et du pape, étoit fondée. Ce petit livre souleva contre lui le nonce et quelques docteurs. On voulut le faire déposer du syndicat, et faire anathématiser son livre par la faculté de théologie; mais le parlement empêcha cette censure. Cependant le cardinal *du Perron* assembla à Paris huit évêques de sa province en 1612, et leur fit faire ce que la Sorbonne n'avoit pas fait. *Richer* interjeta appel, comme d'abus de cette censure, au parlement, et y fut reçu appelant; mais la chose en demeura là. Son livre proscrit à Rome, le fut encore par l'archevêque d'Aix et par trois évêques de sa province, le 24 mai de la même année. On vit alors paroître de tous côtés une foule d'écrits pour le réfuter; et *Richer* reçut un ordre exprès de la Cour de ne point écrire pour sa défense. Enfin l'animosité contre lui alla si loin,

que ses ennemis obtinrent du roi et de la reine régente, des lettres de jussion adressées à la faculté pour élire un autre syndic. *Richer* fit ses protestations, lut un écrit pour sa défense et se retira. On élut ensuite un autre syndic en 1612 ; et depuis ce temps les syndics de la faculté ont été élus de deux ans en deux ans, au lieu qu'ils étoient perpétuels auparavant. *Richer* cessa d'aller aux assemblées de la faculté, et se renferma dans la solitude, uniquement appliqué à l'étude. Mais ses ennemis lui ayant suscité plusieurs autres traverses, il fut enlevé et mis dans les prisons de Saint-Victor. Il auroit même été livré au pape, si le parlement et le chancelier de France ne l'eussent empêché, sur les plaintes de l'université. Il donna en 1620 une déclaration, à la sollicitation de la cour de Rome, par laquelle il protestoit qu'il étoit prêt de rendre raison des propositions de son livre *De la Puissance ecclésiastique et politique*, et de les expliquer en un sens orthodoxe. Il en donna même une seconde; mais tout cela ne satisfit point ses adversaires. Enfin il se vit obligé de faire réimprimer son livre en 1629, avec les preuves des propositions qu'il y avoit avancées et les deux déclarations qu'il avoit données. Le cardinal *de Richelieu* l'obligea d'en donner une troisième, qu'il signa dans la chambre du Père *Joseph*. Les partisans de *Richer* racontent l'histoire de cette rétractation d'une manière singulière, si elle est vraie. « Le cardinal *de Richelieu*, dit l'abbé *Racine*, résolut d'obtenir de *Richer* par la force, ce qu'il savoit bien qu'il ne pourroit avoir par la raison. *Duval* fut chargé d'amener *Richer* chez le Père *Joseph* Capucin, pour y dîner. Après qu'on fut levé de table, le Capucin fit entrer *Richer* dans une chambre avec *Duval*, et un notaire apostolique envoyé par le pape : on proposa la question de l'autorité du souverain pontife. *Richer* qui ne savoit pas que l'inconnu devant qui il parloit étoit un Italien et un notaire apostolique, exposa ses sentimens avec modération et clarté. Tout d'un coup le Père *Joseph* tira un papier qui contenoit une rétractation toute dressée. Il interrompit *Richer* en le lui montrant, et d'un ton de voix qu'il éleva extraordinairement pour servir de signal à des gens apostés et cachés, il lui dit : *C'est aujourd'hui qu'il faut mourir ou rétracter votre livre !* A ces mots on vit sortir de l'antichambre deux assassins qui se jetèrent sur ce vénérable vieillard, et qui le saisissant chacun par un bras lui présentèrent le poignard, l'un par devant, l'autre par derrière, tandis que le Père *Joseph* lui mit le papier sous la main et lui fit signer ce qu'il voulut, sans lui donner le temps ni de se reconnoître ni de lire le papier... » Cette violence inouie, dont le fond et les circonstances ne paroissoient guère vraisemblables, avança, dit-on, sa mort : ce qui ne paroît pas plus certain, puisque sa dernière rétractation est de 1630, et qu'il ne mourut qu'à la fin de l'année suivante. Il finit sa carrière le 28 novembre 1631, dans sa 72e année. *Richer* étoit un homme qui à l'obstination des gens de son état, joignoit un caractère ferme et ardent. Vieilli sur les bancs, menant dès l'enfance une vie dure, il brava la cour, parce qu'il ne lui deman-

étoit rien et qu'il pouvoit se passer de tout. Il ne connut jamais les ménagemens, et ses mœurs austères rendirent encore son esprit plus inflexible. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il montre beaucoup de critique, de discernement et de hardiesse à fronder les préjugés de l'école. Les principaux sont : I. *Vindiciæ doctrinæ majorum, de auctoritate Ecclesiæ in rebus fidei et morum*, Coloniæ, 1683, in-4.° II. *De Potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4.° III. Une *Apologie de Gerson*, avec une édition des Œuvres de ce célèbre chancelier de l'université de Paris ; et dans l'édition du Traité de la *Puissance Ecclésiastique, etc.* de Cologne, 1701, 2 vol. in-4.° IV. Une *Histoire des Conciles généraux*, en latin, 3 vol. in-4.° V. Une ample *Défense* de sa doctrine et de sa conduite : on la trouve dans l'ouvrage qui fut la source de ses persécutions, édition de Cologne. VI. L'*Histoire de son Syndicat*, publiée en 1753, in-8.° VII. *Obstetrix animorum*, Leipzig, 1693, in-4°, et quelques autres livres de Grammaire. VIII. *De optimo Academiæ statu*, in-8.° IX. Plusieurs manuscrits, dont le plus considérable consiste en de grands *Mémoires* sur l'Histoire de la faculté de théologie de Paris, que possédoit Dom *Louvara* lorsqu'il fut mis à la Bastille ; mais on ignore ce qu'ils sont devenus, ainsi qu'un autre sur lequel l'abbé *Lenglet* a composé l'*Histoire* de la Pucelle d'*Orléans*.

II. RICHER, (Jean) libraire de Paris, mort en 1655, fut le premier rédacteur du *Mercure François*. C'est un Recueil de pièces rares et de relations qui ont paru depuis 1605 jusqu'en 1643, non-seulement en France, mais dans le reste de l'Europe et dans toutes les parties du monde, tant sur les affaires d'état que sur celles des particuliers. *Théophraste Renaudot* rédigea depuis l'an 1635 jusqu'en 1643, ce recueil intéressant ; mais il n'avoit ni le discernement, ni l'exactitude du premier compilateur. Il ne donnoit pas d'ailleurs les pièces justificatives qui avoient fait rechercher les volumes précédens. Au reste, *Jean Richer* ne rédigea que le premier tome ; *Etienne Richer* fit les autres jusqu'en 1635. *Jean* fut un des imprimeurs qui suivirent *Henri IV* à Tours. Il avoit pris pour devise un arbre verdoyant, avec ces mots sur une banderole : *Assez à qui se contente.*

III. RICHER, (Henri) né en 1685, à Longueil dans le pays de Caux, fut destiné par ses parens au barreau ; mais les progrès qu'il y fit tenoient plutôt de la facilité de son esprit, que de son goût pour la jurisprudence. Un attrait plus puissant le tournoit vers la littérature et la poésie. Il vint à Paris et se livra entièrement à son goût. Il y mourut le 12 mars 1748, à 63 ans. Ce qui distinguoit *Richer* étoit une mémoire prodigieuse, qui lui rappeloit à l'instant les noms, les dates et les faits. Nous avons de lui : I. Une *Traduction* en vers des Eglogues de *Virgile*, 1717, in-12 ; et réimprimée en 1736 avec une *Vie* de ce poëte, qui est assez bien faite. Sa version est fidelle, mais elle est foible et sans coloris. II. Un *Recueil de*

Fables, dont la dernière édition est de 1748, in-12. Quoiqu'elles n'aient ni la finesse enjouée de celles de *la Fontaine*, ni le badinage ingénieux et philosophique de celles de *la Mothe*, elles ont été reçues avec applaudissement. En général l'invention n'en est pas heureuse; la morale n'y est ni vive ni frappante; le style en est froid, monotone et sans imagination: mais elles sont recommandables par la simplicité et la netteté du langage. III. Les huit premières *Héroïdes d'Ovide*, mises en vers françois, 1743, in-12. L'auteur a joint à sa version quelques autres poésiés. IV. La *Vie de Mécénas*, en 1746, in-12, avec des notes: on y trouve des recherches et de l'érudition. V. Deux *Tragédies: Sabinus*, pièce conduite avec art et pleine d'intérêt, mais dont la versification manque de chaleur et de vie; et *Coriolan*, qui n'a pas été représenté.

IV. RICHER D'AUBE, (François) né à Rouen, avoit été intendant de Caen et de Soissons. Il étoit neveu à la mode de Bretagne, de *Fontenelle* avec qui il demeuroit. S'il avoit de l'esprit et des connoissances, c'étoit un tour d'esprit absolument différent de celui de son oncle, à qui il ressembloit encore moins par le caractère. Il étoit haut, dur, colère, contredisant, pédant; bon-homme néanmoins, officieux même et généreux. Nous avons de lui un livre intitulé: *Essai sur les principes du Droit et de la Morale*, Paris, 1743, in-4.° Quoique cet ouvrage ne renferme rien de neuf ni de bien approfondi, l'auteur prétendoit que *Montesquieu* y avoit puisé une partie de son *Esprit des Lois*. Ce savant mourut à Paris en octobre 1752, à 63 ans.

V. RICHER, (N.) mort en 1696, fut membre de l'académie des Sciences, dans la classe de mathématiques. Il fut envoyé par cette compagnie à Caïenne, où il arriva en 1672, et y fit des observations exactes sur la parallaxe du soleil, de la lune et des autres planètes, et sur l'obliquité de l'écliptique. Ce savant astronome fut le premier qui observa le raccourcissement du pendule. Ce phénomène vérifié, fournit à *Newton* et à *Huyghens* la preuve la plus convaincante de l'aplatissement de la terre, et a servi à en déterminer positivement la forme.

RICHIER DE BELLEVAL, (Pierre) né en 1558 à Châlons en Champagne, se livra de bonne heure à l'exercice de la médecine. Voyageant dans le midi de la France, et arrivé à Pézenas au moment d'une contagion, il rendit de si grands services aux habitans de cette ville, que le connétable *de Montmorency* le prit en amitié, et le fit nommer par *Henri IV*, professeur de botanique et d'anatomie dans l'université de Montpellier. Ce goût impérieux pour une science qui caractérise l'homme supérieur et destiné à en étendre les limites, lui fit cultiver avec passion la botanique; et c'est à lui qu'on doit la fondation du jardin des plantes de Montpellier, antérieur à celui de Paris, et le premier qu'on ait vu en France. *Belleval* ne cessa de l'enrichir, et de s'occuper de tout ce qui pouvoit le rendre ou plus curieux ou plus utile. Il fit plusieurs voyages dans

les Cévennes, à l'Espérou, sur les bords de la mer ; il envoya des élèves dans toutes les parties du Languedoc, de la Provence et du Dauphiné ; en même temps des graveurs entretenus à ses frais, travailloient sous ses yeux à conserver le fruit de ses travaux et de ses courses. Son zèle et ses découvertes l'ont fait regarder comme le restaurateur de la botanique en France. L'examen de la corolle et du fruit dans les plantes dont *Belleval* s'est beaucoup occupé, sembleroit prouver que le célèbre *Tournefort* lui doit sa méthode ; mais d'un autre côté, le soin que *Belleval* apportoit à observer les racines, son attention scrupuleuse à ne rien omettre sur cet organe essentiel des végétaux, portent à croire qu'il avoit un autre plan que le premier. *Loesel*, célèbre botaniste qui fit pour la Prusse ce que *Belleval* avoit fait pour le Languedoc, fut l'élève de ce dernier. Dans les troubles qui suivirent la mort de *Henri IV*, une rebellion survenue à Montpellier, en détruisit les faubourgs et le jardin de botanique. Malgré son grand âge et sans se laisser abattre par les événemens, *Belleval* sollicita des secours pour renouveler son établissement, avec la même ardeur qu'il avoit mise à le former. La lenteur qu'on mettoit à les lui fournir ne pouvant se concilier avec son activité, *Belleval* n'écouta que son désintéressement, n'hésita pas à faire une avance de cent mille livres, somme considérable pour le temps. Il termina sa carrière en 1632, âgé d'environ 74 ans. Il avoit légué à son neveu le soin de publier ses manuscrits ; mais celui-ci n'a pas rempli ses intentions. M. *Amoreux* a été plus juste, en rappelant la mémoire de ce botaniste célèbre, dans ses *Recherches* sur la vie et les écrits de *Richier*, 1786, in-8° ; et M. *Broussonet* a fourni les fonds d'un prix qu'a décerné l'académie de Montpellier à l'éloge de ce dernier. Les témoignages d'estime que lui ont donné *Tournefort*, *Boerhaave*, *Haller et Linné*, assurent sa gloire. Le seul ouvrage qu'il ait publié a pour titre : *Onomatologia*, 1598. C'est un simple catalogue alphabétique des plantes indigènes ou exotiques que l'auteur avoit placées dans le jardin de Montpellier. Il est précédé d'une dédicace à *Henri IV*, contenant le détail des travaux de l'auteur, et dans laquelle il annonce que dès qu'il aura fini ses herborisations des Pyrénées, il publiera les descriptions et les usages des plantes dont il ne publie encore que le catalogue. Pour donner en même temps une idée de sa méthode, il joint à son écrit la description de cinq plantes, très-propre à donner l'opinion la plus avantageuse du reste de son travail, qui renfermoit cinq cents plantes. Un heureux hasard a fait tomber entre les mains du docteur *Gilibert* de Lyon, les cuivres des dessins qu'avoit fait graver *Belleval*, et il en a publié la collection en 2 vol. in-4°, qui font suite aux *Démonstrations élémentaires de Botanique*, Lyon, 1796, in-8°, 4 vol. *Bruyset* qui en est l'éditeur, a fait précéder cet important ouvrage, d'une notice historique très-bien écrite, sur l'auteur qu'il fait connoître. Une discussion critique accompagne la figure de chaque plante. Le dessin en est exact, mais un peu dur et roide. *Belleval* a été

le premier botaniste qui ait fait graver sur cuivre; et ses figures ont conservé le style de celles que les autres auteurs avant lui avoient fait graver en bois. *Scopoli* a consacré un genre à la mémoire de *Belleval*, sous le nom de *Bellevallia;* et *Brugnière* lui en a dédié un autre, découvert à Madagascar, sous le nom de *Richieria.*

RICHIEUD, *Voyez* MOUVANS.

RICHMANN, professeur de physique en Russie, donna un nouveau degré d'évidence aux expériences de l'électricité faites en Amérique par *Franklin*, en France par *Buffon* et d'*Alibard*, à Turin par le P. *Beccaria;* il avoit fait dresser une barre de fer très-élevée qui s'électrisa dans un moment d'orage. *Richmann* voulut soutirer le fluide, et périt, en 1753 par la commotion de la foudre, victime de son expérience. Il devoit être et il fut regretté de tous les amis des sciences.

RICIMER, patrice et général Romain, vivoit dans le cinquième siècle; il étoit né en Souabe et avoit été élevé aux premières dignités de l'empire. Aucun particulier n'y avoit plus de crédit et d'autorité que lui. Il s'en prévalut pour se jouer des empereurs, qu'il faisoit et défaisoit à son gré. Il ne tenoit qu'à lui de prendre la pourpre; mais il craignoit que la qualité d'étranger ne le rendît odieux. Après avoir assassiné l'empereur *Majorien* l'an 461, il fit proclamer à Ravenne *Libius Severus*, sans se mettre en peine du consentement de l'empereur d'Orient. Les Vandales d'Afrique qui descendirent en Sicile, en furent chassés, et les Alains qui étoient entrés en Italie, furent entièrement défaits par *Ricimer. Libius Severus* mourut l'an 464, et *Ricimer* continua à disposer de toutes choses en Italie et la défendit de son mieux contre les Vandales. *Anthemius* nouvel empereur, lui donna sa fille en mariage, mais *Ricimer* se brouilla avec lui, le prit dans Rome et le fit mourir l'an 472.

RICIUS, (Paul) Juif converti, florissoit au XVIe siècle. Il étoit Allemand, et enseigna la philosophie à Pavie avec beaucoup de réputation. L'empereur *Maximilien* le mit au nombre de ses médecins; mais ce ne fut pas de ce côté-là qu'il se distingua. Il dut sa principale gloire à son érudition. Quoiqu'on ait donné de grands éloges à sa politesse et à sa modération, il se fit plusieurs adversaires, entr'autres *Jean Eckius.* Le sujet de leur dispute étoit: *Si les Cieux étoient animés?... Ricius* qui tenoit pour l'affirmative, avança à ce sujet des sentimens qui le firent passer pour un esprit singulier. On a de lui un grand nombre d'ouvrages contre les Juifs et sur d'autres matières. I. *De cælesti Agricultura*, Basle, 1587, in-folio. *Erasme* en parle avec éloge dans une de ses Epîtres. II. *Talmudica Commentariola*, Augsbourg, 1510, in-4.° III. *De LXXIII Mosaicæ Sanctionis Edictis*, Augsbourg, 1515, in-4.° IV. Une *Harangue* pour animer les Allemands à entreprendre la guerre contre ses anciens confrères; production indigne d'un philosophe et d'un Chrétien.

RICOBONI, (Antoine) *Ricobonus*, né à Rovigo en 1541, étudia les belles-lettres sous *Paul Manuce*, sous *Sigonius* et sous *Muret*, et les enseigna dans sa patrie avec réputation. Appelé à Padoue pour y être professeur d'éloquence, il s'en acquitta avec succès pendant trente ans, et y mourut en 1599, à 58 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires historiques*, avec des fragmens des anciens historiens. II. Des *Commentaires* sur les *Oraisons* et sur quelques autres ouvrages de *Cicéron*. III. Une *Rhétorique*, 1595, in-8.° IV. Des *Commentaires* sur la *Rhétorique*, sur la *Poétique* et la *Morale* d'*Aristote*, in-4.° V. L'*Histoire de l'Université de Padoue*, Paris, 1592, in-4°, et quelques autres ouvrages. Ils sont tous écrits assez purement en latin.

RICOBONI, *Voyez* RICCOBONI.

I. **RIDLEY**, (Nicolas) né dans le Northumberland près de Cambridge, fut élevé, sous le règne d'*Edouard VI*, à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres. Mais, à l'avénement de la reine *Marie* à la couronne, on lui fit un crime de son attachement au Protestantisme dont il étoit un des plus fermes soutiens. Il fut déposé et brûlé à Oxford, le 16 octobre 1555. On a de lui un traité *De Cœnâ Dominicâ*, et quelques autres livres contre la religion Catholique.

II. **RIDLEY**, (Thomas) jurisconsulte, né à Eli en Angleterre, mort en 1628, est auteur d'une *Idée des Lois Civiles et Ecclésiastiques*; ouvrage savant.

RIDOLFI, (Charles) auteur Vénitien du XVIe siècle, à qui l'on doit une *Vie* en italien de *Jacques Robusti* dit *Tintoret*. Cet ouvrage est estimé. Nous avons encore de lui, une *Histoire des Peintres Vénitiens*, réimprimée avec des portraits, à Venise, 1648, en 2 vol. in-4° : c'est la meilleure édition.

RIDOLFO-FIORAVENTI, *Voy.* ALBERTI, n.° V.

RIEDESEL, (le baron de) Prussien, mort ambassadeur à Vienne en 1785, à 45 ans, a publié en allemand un *Voyage de la grande Grèce*, estimé des savans.

RIEGELS, gouverneur des pages de la cour de Copenhague, a publié la meilleure *Histoire de Danemarck* qui soit connue. Il est mort en 1802, dans sa 74e année.

RIENZI, *Voyez* GABRINO.

I. **RIEUX**, (Jean de) maréchal de France, d'une famille qui remonte au 13e siècle, fit ses premières armes dans l'armée Angloise, par le secours de laquelle *Pierre le Cruel* roi de Castille reconquit une partie de son royaume. Il s'attacha depuis à la France et servit glorieusement sous *Charles VI*. Nommé maréchal de France en 1397, il défit les Anglois qui ravageoient la Bretagne en 1404. Des intrigues de cour le firent suspendre des fonctions de sa charge en 1411, sans cependant être destitué, comme le disent la plupart des écrivains ; mais il fut rétabli l'année d'après. Las des vicissitudes de la vie de courtisan, et accablé du poids des an-

nées, il se démit de sa dignité, le 12 août 1417, en faveur de son fils qui suit, et se retira dans ses terres, où il mourut le 7 septembre de la même année, âgé de 75 ans.

II. **RIEUX**, (Pierre de) seigneur de *Rochefort*, fils du précédent, fut fait maréchal de France en 1417, à la place de son père. Destitué en 1418 par la faction Bourguignonne, il se jeta dans le parti du dauphin, (depuis *Charles VII*) qu'il servit avec succès. Il défendit la ville de Saint-Denis contre les Anglois en 1435, reprit sur eux Dieppe, et leur fit lever, en 1437, le siége de Harfleur. Mais comme il revenoit triomphant de cette expédition à Paris, *Guillaume Flavi* capitaine de Compiegne, dévoué aux Anglois, l'arrêta et le tint dans une prison de cette ville, où il mourut de misère l'an 1436.

III. **RIEUX**, (Jean de) petit-neveu du précédent, né en 1447, suivit *François* duc de Bretagne, l'an 1464, dans la guerre du *Bien public*. Il fut fait maréchal de Bretagne en 1470, et lieutenant général des armées du duché en 1472. Les favoris du duc *François* le forcèrent à se joindre aux mécontens en 1484; mais étant rentré dans le devoir, ce prince le nomma tuteur de sa fille *Anne* de Bretagne. Egalement propre à combattre et à négocier, il conclut le mariage de la princesse avec *Charles VIII*. Il suivit ce monarque à la guerre de Naples, où il donna des preuves signalées de sa valeur. *Louis XII* l'envoya depuis commander en Roussillon; il y mourut en 1518, à 71 ans, d'une maladie qu'il avoit contractée au siége de Salces. Sa postérité subsiste avec honneur. Les biens de la branche aînée de la maison de *Rieux* sont entrés dans la maison de *Lorraine* établie en France.

IV. **RIEUX**, (Renée de) de la même famille que les précédens, devint à 14 ans fille d'honneur de la reine *Catherine de Médicis*. Les charmes de sa figure et la douceur de son entretien, la firent surnommer la *belle Châteauneuf*. Le duc d'*Anjou*, depuis *Henri III*, éperdument amoureux d'elle, employa souvent la muse du poëte *Desportes* pour lui exprimer sa passion, et il lui adressa entr'autres ces vers :

> Cheveux crespés et blonds, nonchalamment épars,
> Dont le vainqueur des Dieux s'emprisonne et se lie,
> Front de marbre vivant, table claire et polie,
> Où les petits Amours vont aiguiser leurs dards;
> Épais monceau de neige aveuglant les regards,
> Pour qui de tout objet mon cœur se désallie;
> Yeux pleurant à la fois tant d'aise et de martyre,
> Souris par qui l'Amour entretient son empire,
> Voix, dont le son demeure au cœur si longuement,
> Esprit, par qui le fer de notre âge se dore,
> Beautés, graces, discours, qui m'allez transformant,
> Las! connoissez-vous point combien je vous adore?

Après avoir épousé un Florentin nommé *Antinotti*, Mlle *de Rieux*

le tua de sa main, l'ayant surpris en adultère ; son second mari *Altoviti* baron de *Castellane*, ligueur furieux, périt en 1586, sous les coups de *Henri* d'Angoulême gouverneur de Provence.

RIER, (Du) *Voyez* Ryer.

RIEZ, (Mabille de) *Voyez* Jourdan.

RIGA, (Pierre de) natif de Vendôme, d'abord chanoine et chantre de la métropole de Rheims, abandonna ces emplois pour se faire chanoine régulier de Saint-Denis dans la même ville, et mourut en 1209. Nous avons de lui un poëme intitulé : *Aurora*, publié par D. *George Galopin* moine de Saint-Guislain. C'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques, assez bien faits pour le temps de l'auteur. (*Voyez* Oudin, *De Scriptoribus Ecclesiæ antiquæ*, tom. 2.)

RIGANTI, (Jean-Baptiste) né à Melfi dans le royaume de Naples, l'an 1661, étudia en droit à Rome en 1675, et y fit tant de progrès, qu'à l'âge de 22 ans, le célèbre *Bandinus Panciaticus* cardinal prodataire le prit pour son auditeur, emploi qu'il remplit avec honneur pendant trente-cinq ans. Sa science et ses vertus lui méritèrent l'estime et la confiance de plusieurs cardinaux et des savans, entre autres du cardinal *Lambertini*, depuis pape sous le nom de *Benoît XIV* qui honoroit souvent *Riganti* de ses visites. Ce savant jurisconsulte mourut à Rome le 17 janvier 1735. Il avoit laissé des *Commentaires sur les règles de la Chancellerie Apostolique*, qui ont été publiés avec des notes par *Nicolas* et *Jean-Baptiste Riganti* ses neveux, Rome, 1745, Cologne, 1751, 4 vol. in-fol.

RIGAUD, (Hyacinthe) peintre, né à Perpignan le 25 juillet 1663, a été nommé avec justice le *Vandyck* de la France. Aucun peintre ne l'a surpassé pour le portrait. Les souverains, les grands et les seigneurs étrangers, les célèbres artistes et les savans, ont emprunté son pinceau pour faire revivre leurs traits après leur mort. Dans le cours de sa longue et brillante carrière, il peignit cinq monarques et tous les princes du sang royal de France. Le *Muséum* de Versailles offre maintenant les portraits de *le Brun*, de *Mansard* et de *Mignard* par lui. La ville de Perpignan sa patrie, qui jouissoit depuis 1479 du privilége de faire tous les ans un *Noble*, voulut donner à son concitoyen une marque éclatante de son estime, en le nommant. *Louis XV* ajouta à cet honneur, en lui donnant de nouvelles lettres de noblesse, le cordon de Saint-Michel et des pensions. *Rigaud* parvint aussi à la place de directeur de l'académie de Peinture, qui le perdit en 1743. Il mourut à Paris le 29 décembre, à 80 ans. Ce maître a composé quelques tableaux d'histoire, mais en petit nombre. Il consultoit toujours la nature avec discernement et avec choix ; il a peint les étoffes avec un art qui va jusqu'à séduire les spectateurs. Ses couleurs et ses teintes sont d'une vivacité et d'une fraîcheur admirables ; ses ouvrages sont finis sans être peinés. Ses *Portraits* frappent pour la ressemblance. Quoiqu'il eût l'esprit naturellement très-galant, il

n'aimoit pas à peindre de préférence les femmes. *Si je les représente telles qu'elles sont*, disoit-il, *elles ne se trouvent pas assez belles ; si je les flatte trop, elles ne sont pas ressemblantes.* Les laides redoutoient son pinceau. Un jour qu'il peignoit une Dame, il s'apperçut qu'elle faisoit tous ses efforts pour rendre sa bouche plus petite. Elle mettoit ses lèvres dans la plus violente contraction. *Rigaud*, impatienté de ce manége, lui dit : *Mais ne vous gênez pas, Madame ! cessez de tant fermer la bouche ; pour peu que vous le desiriez, je n'en mettrai pas du tout.* Un autre Dame se plaignoit de ce qu'il n'employoit pas d'assez belles couleurs pour peindre le coloris de ses joues, qui étoit pourtant emprunté. *Mon vermillon*, lui répondit Rigaud, *ne peut être mauvais, puisque nous l'achetons chez le même marchand.* Il excelloit sur-tout à peindre les mains, qui sont d'une beauté au-delà de toute expression. On lui reproche d'avoir mis trop de fracas dans ses draperies, ce qui détourne l'attention due à la tête du portrait ; et l'on remarque dans plusieurs tableaux de ses derniers temps, des contours secs, et un ton de couleur qui tire sur-le violet... Un hasard singulier fut l'occasion de son mariage. Une Dame avoit envoyé son domestique pour avertir un peintre de venir mettre son plancher en couleur. On s'adressa à *Rigaud* qui charmé de cette méprise dont il voulut s'amuser, promit de se rendre à l'heure et dans la maison qu'on lui indiqua. Il y fut en effet ; mais la Dame voyant un homme de bonne mine, superbement habillé, s'excusa sur la sottise de son laquais, plaisanta, et fit beaucoup d'accueil à *Rigaud*. Celui-ci ne demeura point insensible ; il vint revoir cette Dame ; les deux parties se plurent : enfin le mariage se fit et fut des plus heureux... On a beaucoup gravé d'après cet artiste.

RIGAULT, (Nicolas) né à Paris en 1577, d'un père médecin, fit ses études avec beaucoup de distinction chez les Jésuites, qui tentèrent inutilement de le faire entrer dans leur société. Son *Funus Parasiticum*, pièce satirique contre les parasites, plut tellement au président *de Thou* qu'il l'associa à ses études. Ce magistrat lui confia ensuite l'éducation de ses fils. *Rigault* embrassa d'abord la profession d'avocat, mais il l'exerça sans succès. L'étude des belles-lettres lui fit négliger le barreau, pour lequel il avoit d'ailleurs aussi peu de talent que de goût. Le savant *Casaubon*, chargé de mettre en ordre la bibliothèque du roi, s'étant retiré en Angleterre, *Rigault* qui avoit eu part à ses travaux, le remplaça. Le roi content de ses services, le nomma procureur général de la chambre souveraine de Nanci, ensuite conseiller au parlement de Metz, enfin intendant de cette province. Il mourut à Toul en août 1654, à 77 ans. La bonté de son caractère, généreux et bienfaisant, son application à l'étude, sa modestie, contribuèrent autant à sa réputation que ses ouvrages. Les principaux sont : I. Des *Editions de Saint-Cyprien*, 1648, in-folio ; de *Tertullien*,

1664, in-folio; et de *Minutius Felix*, 1643, enrichies d'observations, de corrections et de notes fort utiles. Il prétendit prouver dans une de ses remarques sur *Tertullien*, que « les laïques ont droit de consacrer l'Eucharistie en cas de nécessité, lorsqu'ils ne peuvent recourir aux ministres ordinaires de l'Eglise. » Le savant *l'Aubespine* lui prouva la fausseté de cette assertion, et *Rigault* se rétracta. Il avoit d'autres sentimens peu favorables à la croyance de l'Eglise Romaine; et il remarquoit avec trop de soin, dans les anciens, tout ce qui pouvoit paroître contraire à cette croyance. II. Quelques *Traductions* d'Auteurs Grecs, sans élégance et sans correction. Ces auteurs sont : *Onosander*, (*De Imperatoris institutione*) 1600, in-4°.... *Artemidore*, (*De divinatione per somnia*) 1603, in-4.° III. Des *Notes* et des *Corrections* sur plusieurs Auteurs Grecs et Latins : sur *Phèdre*, sur *Julien*, sur les Ecrivains *De re Agrariâ*, à Amsterdam, 1674, in-4.° IV. Une continuation de l'*Histoire du Président de Thou*, en 3 livres, indigne de cet illustre historien, du moins pour l'élégance du style. On n'a pas laissé de la traduire en françois, et de l'insérer dans le XVe volume de la version de cette Histoire, imprimée en 1744. V. *De Verbis quæ in Novellis Constitutionibus post Justinianum occurrunt*, *Glossarium*, en 1601, in-4.° VI. *De la prélation et retenue féodale*, en 1612, in-4.° VII. *Diatriba de Satirâ Juvenalis*, dans l'édition de ce poëte, donnée par *Robert Etienne* à Paris, en 1616, in-12. VIII. *De lege Venditionis dictâ*, *Observatio duplex*, à Toul, en 1643 et 1644, in-4.° IX. *Funus Parasiticum*, 1601, in-4.° X. *Auctores finium regundorum*, Paris, 1614, in-4.° XI. *Observatio ad Constitutionem regiam anni* 1643. XII. *De modo fœnori proposito*, en 1645. XIII. *Observatio de pabulis fundis*, etc. à Toul, en 1651, in-4.°

RIGOLEY DE JUVIGNY, (Jean-Antoine) d'abord avocat au parlement de Paris sa patrie, mourut dans cette ville le 21 février 1788, avec les titres de conseiller honoraire du parlement de Metz et de membre de l'académie de Dijon. La littérature l'occupa plus que la jurisprudence, quoiqu'il ne négligeât point celle-ci. Son *Mémoire pour l'Ane de Fréron*, excellente plaisanterie insérée dans le tome second des *Causes amusantes*, est la preuve d'un esprit éclairé et agréable. On a encore de lui des *Mémoires historiques* sur la vie et les ouvrages de *Bernard de la Monnoye*, pleins de recherches curieuses à la tête de la nouvelle édition, in-4°, 2 vol. II. *Bibliothèques Françoises* de *la Croix du Maine* et de *Duverdier de Vauprivas*.... *Voyez* les articles de ces deux auteurs. Cette édition est remarquable par un *Discours sur les progrès des Lettres en France*; bien pensé et bien écrit. III. *Œuvres complètes de Piron*, avec la Vie de ce poëte, auquel il rendit un assez mauvais service en publiant indistinctement tout ce qu'il avoit enfanté de bon, de médiocre et de mauvais pendant sa longue carrière. IV. *De la Décadence des Lettres et des Mœurs*, in-8.° Il attribue cette décadence à l'abus qu'on

a fait du bel esprit et de la philosophie; il réclame les droits de la raison et du goût, avec un zèle que quelques sages du jour trouvèrent trop vif, mais que les travers du siècle avoient rendu nécessaire. Ce livre écrit avec noblesse et quelquefois avec force, ne l'est pas toujours avec assez de feu, de profondeur et de précision. Partisan déclaré des anciens dont il sentoit les beautés, il fut accusé d'avoir été trop rigoureux à l'égard de *Voltaire* et de plusieurs auteurs modernes, et d'avoir un goût plus sévère que délicat.

RIGORD *ou* RIGOLD, né dans la Gothie, (aujourd'hui le *Languedoc*) étoit médecin, historiographe du roi de France, et le moindre des clercs de l'abbaye de Saint-Denis. Ce sont les titres qu'il se donne à la tête de son ouvrage. Il mourut au commencement du 13e siècle le 19 novembre. Il a écrit en latin la *Vie* de *Philippe-Auguste* dont il fut médecin. Ce livre qui comprend l'intervalle de 1169 à 1209, sous ce titre: *Gesta Philippi-Augusti, Francorum regis*, se trouve dans la Collection de *Duchesne*, tome 3.e Il est estimé parce que l'auteur a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte. Le style en est assez clair, et le latin n'en est pas mauvais. Il y a des particularités curieuses, mais trop de louanges; et quoique communément les médecins ne soient pas crédules, il ne laisse pas d'y avoir dans l'ouvrage de celui-ci, parmi bien des choses vraies et décrites exactement, des contes dignes du peuple. Il dit, par exemple, que *depuis que la vraie Croix avoit été prise par les Turcs, les enfans n'avoient plus que vingt ou vingt-trois dents, au lieu qu'ils en avoient trente ou trente-deux auparavant.*

RIHAN, *Voyez* ABOU-RIHAN.

RIMINI, *Voyez* GRÉGOIRE D'ARIMINI, n.o XX.

RINUCCINI, (Octavio) poëte Italien de Florence, vint en France à la suite de la reine *Marie de Médicis*. Il est l'inventeur des *opéra*, c'est-à-dire de la manière de représenter en musique les comédies, les tragédies, et les autres pièces dramatiques: (usage inconnu aux anciens, si l'on veut, à considérer l'état où l'opéra est maintenant; mais usage qu'ils connoissoient du moins en partie, si l'on fait attention à leurs chœurs dans les tragédies et à leur mélopée qui approchoient de nos opéra modernes, et qui ont bien pu en faire naître l'idée.) D'autres écrivains attribuent cet établissement à un gentilhomme Romain nommé *Emilio del Cavalero*, qui avoit donné un opéra dès 1590. Quoi qu'il en soit, toute l'Italie applaudit à trois pièces de *Rinuccini: Daphné, Euridice* et *Ariadne*. Les libéralités du grand duc de Toscane contribuèrent beaucoup à l'éclat de sa réputation. Il attira à Florence les plus excellens musiciens de l'Italie, et il n'épargna rien pour les machines et les autres décorations du théâtre. *Octavio* n'étoit pas moins bon poëte qu'excellent machiniste; il composoit ses vers avec beaucoup d'exactitude, et leur donnoit toute la netteté possible. Il mourut en 1621, à Florence; et ses *Œuvres* furent pu-

bliées en 1622 dans la même ville, in-8°, par les soins de *Pierre-François* Rinuccini son fils.

I. RIOLAN, (Jean) médecin de la faculté de Paris, né à Amiens et mort le 18 octobre 1605, fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine d'*Hippocrate* contre les chimistes. On a de lui divers ouvrages de *Médecine* et d'*Anatomie*, recueillis en 1610, Paris, in-folio. Ce médecin avoit une vaste littérature; il écrivoit et il parloit avec une facilité admirable. Ses livres sont encore consultés aujourd'hui.

II. RIOLAN, (Jean) fils du précédent, fut aussi docteur de la faculté de Paris, et mourut en 1657, à 77 ans. Il fut professeur royal en anatomie et en botanique, et ensuite médecin de *Marie de Médicis* mère de *Louis XIII*. Nous avons de *Riolan* un grand nombre d'écrits sur l'anatomie, science où il fit plusieurs découvertes très-utiles. Ils eurent beaucoup de cours dans leur temps et sont bien écrits. *Riolan* possédoit les poëtes Grecs et Latins, et faisoit de leurs vers des applications fort heureuses. Il étoit un peu trop prévenu en faveur des anciens, et critiqua amèrement tous les anatomistes modernes. Ses principaux ouvrages sont : I. *Comparatio veteris medicinæ cum novâ*, 1605, in-12; il s'y déclare contre les chimistes. II. *Schola Anatomica*, 1604, in-8.° Il l'augmenta et le publia à Paris, 1610, in-folio, sous le titre d'*Anatome Corporis humani*. III. *Gigantomachie*, 1613, in-8.° Il l'écrivit contre *Habicot* au sujet de la découverte des os du prétendu géant *Teutobochus* : ce livre ayant été attaqué, il répondit et publia : IV. *L'Imposture découverte des Os humains supposés et faussement attribués au roi Teutobochus*, Paris, 1614. V. *Gigantologie* ou *Discours sur la grandeur des Géans*, 1618, in-8.° Ces ouvrages avec ceux de *Hans Sloane*, n'ont pas peu contribué à corriger les idées populaires sur cette matière.

RIOS, (Françoise de Los) Espagnole, n'avoit que douze ans lorsqu'elle traduisit du latin dans sa langue divers ouvrages de piété, et entr'autres la *Vie d'Angèle de Foligni*, 1618, in-12. —*Charlotte-Marie de Los Rios*, aussi originaire d'Espagne, née à Anvers en 1728, se fit institutrice dans sa patrie, et mérita l'estime et la confiance des parens par ses vertus et ses ouvrages. Ceux-ci sont tous relatifs à l'éducation. On distingue parmi eux : I. *Magasin des petits Enfans*, 1774, in-8.° Il a été traduit en allemand. II. *Abrégé de toutes les Sciences*, in-12. III. *Encyclopédie enfantine*, 1780, in-8°; elle a été traduite en anglois l'année suivante. Mlle *Los Rios* est morte dans sa patrie au mois de juillet 1802.

RIPAMONTE, (Joseph) né à Tignone dans l'état de Milan, nommé historiographe du roi d'Espagne, fut prêtre du collége Ambrosien. Son ouvrage le plus connu est une *Histoire de l'Eglise de Milan*, 1617 et années suiv., 4 vol. in-4°, en latin, qui est estimée à cause des recherches, quoiqu'elle manque quelquefois de critique. L'auteur ne mourut que vers le milieu du dernier siècle.

RIPERT DE MONCLAR, *Voyez* MONCLAR.

RIPPERDA, (Jean-Guillaume baron de) d'une famille noble dans la province de Groningue, servit quelque temps les États généraux en qualité de colonel d'infanterie. Il étoit revêtu de ce grade lorsqu'il fut nommé en 1715 ambassadeur de Hollande à la cour d'Espagne. Son esprit adroit et insinuant ayant plu à *Philippe V*, il se fixa à la cour de Madrid, et y parvint bientôt au faîte de la grandeur. L'an 1725, il conclut à Luxembourg un traité de paix et de commerce entre l'empereur et le roi Catholique. De retour à Madrid, on le fit duc et grand d'Espagne; on lui confia le détail de la guerre, de la marine, des finances. Enfin il eut le pouvoir de premier ministre, sans en avoir le titre; mais l'on ne tarda pas de s'appercevoir qu'on l'avoit chargé d'un fardeau au-dessus de ses forces. Le roi d'Espagne fut obligé de l'éloigner de la cour et des affaires en 1726. Cette disgrace acheva de lui faire perdre la tête, déjà affoiblie par son élévation rapide. Il fut chercher un asile chez l'ambassadeur Anglois *Stanhope*, d'où on le fit enlever pour le renfermer dans le château de Ségovie. Il y resta jusqu'au 2 septembre 1728, qu'il trouva le moyen de s'évader en Portugal. De là il passa en Angleterre et ensuite en Hollande, où il connut l'ambassadeur de Maroc, qui l'engagea de se rendre auprès de *Muley Abdallah* son souverain. Il y fut reçu avec distinction et acquit un crédit aussi grand que celui qu'il avoit en Espagne. Le duc *de Ripperda* passa d'abord quelque temps à Maroc, sans penser à changer de religion; mais deux raisons l'engagèrent à prendre le turban. La première fut la crainte que les courtisans ne profitassent de la profession qu'il faisoit du Christianisme pour le perdre; et la seconde fut l'envie de jouir de tous les droits du pays. Il se fit donc circoncire et prit le nom D'*OSMAN*. Ses envieux vinrent à bout de le faire disgracier; mais après deux mois de prison, il fut remis en liberté avec défense de paroître à la cour qu'il n'y fût appelé. Pour rentrer en grace, il affecta un grand zèle pour la religion Mahométane; et cependant il méditoit un nouveau système de religion, qu'il comptoit bien faire goûter au peuple. Il proposa d'abord ses idées comme de simples doutes; et la manière dont elles furent reçues, lui persuada qu'elles pouvoient s'accréditer. Sa principale ruse consistoit à flatter également les Mahométans et les Juifs qui sont en grand nombre à Maroc. Il parloit de *Mahomet* avec plus d'éloge que les Musulmans mêmes; il louoit *Moyse*, *Elie*, *David* et même la personne de *JÉSUS-CHRIST*. Mais il prétendoit que les Chrétiens, les Mahométans et les Juifs avoient été jusqu'alors dans une erreur presque égale; les premiers, en attribuant trop à *Jésus-Christ;* les seconds, à *Mahomet;* et les derniers, en n'attribuant rien ni à l'un ni à l'autre. Selon son système, le Messie est encore à venir: *Elie*, *David*, les Prophètes, *St. Jean-Baptiste*, n'étoient qu'autant de précurseurs qui servoient à l'annoncer. Il expliquoit

en faveur de son système divers passages de l'Eglise et de la loi Musulmane. Le Mémoire que nous abrégeons prétend qu'il étoit écouté sans contradiction ; que les foibles et les amateurs de la nouveauté se laissoient persuader ; que les esprits forts rioient de ses discours, et que le roi prenoit lui-même plaisir à le faire raisonner quelquefois sur les principes. Telle étoit la situation des affaires d'*Osman*, lorsque le capitaine d'un vaisseau anglois revenant de la côte d'Afrique, la rapporta à Londres comme témoin oculaire. C'est sur son récit que l'abbé *Prévôt* raconte les aventures du duc *de Ripperda* dans le tome premier de son *Pour et Contre*, où nous les avons puisées. Quelques auteurs en ont contesté la vérité ; mais le fond en paroît aussi vrai qu'intéressant. Quoi qu'il en soit, le crédit du duc *de Ripperda*, appuyé sur des fondemens fragiles, fut bientôt renversé. Obligé de quitter Maroc, il se retira en 1744 au port de Tétuan, et y fixa son séjour. C'est dans ce lieu qu'il mourut au commencement de novembre 1737, également méprisé des Mahométans et des Chrétiens. Sa mort fut causée par une maladie de langueur qui étoit l'effet du chagrin que lui inspiroit sa situation. On ne trouva chez lui que peu d'argent comptant et peu d'effets considérables. Le bacha de Tétuan s'empara de tout, conformément à l'usage établi dans tous les états du souverain de Maroc. Le duc *de Ripperda* avoit eu deux fils, que des Mémoires particuliers marquent s'être noyés vers la côte de Biscaie, en voulant passer d'Espagne en Angleterre.

RIQUET *ou* RIQUETY, (Pierre-Paul de) baron *de Bon-repos*, étoit né à Béziers d'une noble et ancienne famille originaire de Florence, établie depuis plusieurs siècles en Provence et divisée en deux branches connues, l'une sous le nom de *Riquet* comte de Caraman, l'autre sous le nom de *Riquety* marquis de Mirabeau, de laquelle est sorti le marquis *de Mirabeau*, auteur de l'*Ami des Hommes*.... *Pierre-Paul de* RIQUET qui fait le sujet de cet article, forma l'utile projet du grand Canal de Languedoc pour la communication des deux mers, et il eut la gloire de l'exécuter avec succès. Mais il n'en vit pas faire le premier essai ; car il mourut à Toulouse en 1680. Cet essai ne se fit qu'au mois de mai de l'année suivante par les soins de ses deux fils, *Jean-Matthias de Riquet* mort président à mortier au parlement de Toulouse en 1714, et *Pierre-Paul de Riquet* comte de Caraman, mort lieutenant général des armées du roi, le 25 mars 1730. Ce Canal, par lequel la Méditerranée communique avec l'Océan, est le plus grand et le plus beau que nous ayons en France. Il fut proposé sous *François I*, sous *Henri IV*, sous *Louis XIII* ; mais ce monument, digne des Romains, ne put être exécuté que sous *Louis XIV*. *Riquet* en eut tout l'honneur. « Par son moyen, dit M. *Roucher*, les barques marchandes, dans l'espace de onze jours, arrivent sans danger de l'Océan à la Méditerranée, c'est-à-dire qu'elles font cent soixante-quatre lieues de chemin. Tout est merveilleux dans cet ouvrage ; mais ce qu'on ne peut voir surtout sans étonnement, ce sont :

1.° Huit *Ecluses* près de Béziers, qui en élevant les eaux sur une montagne, y portent les barques et les en font descendre; 2.° Un *Pont* bâti de pierres de taille et long de 70 toises, où les barques navigent sur sept pieds d'eau, tandis que sous le pont coule le torrent de Rapduze; 3.° La *Voûte* construite dans la montagne de Malpas, qu'on a percée dans la largeur de 80 toises, en sorte qu'on croit voguer sous la terre.» *Riquet* avoit aussi projeté et commencé un *Canal* pour amener de l'eau à Paris. –*François Andréossy* né à Paris le 10 juin 1633, mort à Castelnaudari département de l'Aude le 3 juin 1688, conçut l'idée, donna les projets et dirigea l'exécution du Canal de Languedoc, un des monumens les plus remarquables du siècle de *Louis XIV*. Sa gloire qui avoit été sacrifiée au crédit, à l'intrigue et à la fortune, étoit restée presque dans l'oubli pendant environ cent cinquante ans; son arrière-petit-fils a cherché à la réhabiliter dans son *Histoire du Canal du Midi*, publiée récemment. La réputation d'habile mathématicien et de profond mécanicien dont jouit *François Andréossy* nous a été transmise par les auteurs étrangers et nationaux. Le chef-d'œuvre d'hydraulique qu'il a laissé comme un modèle de l'art, et à la France comme un monument qui surpasse tout ce qui a été fait dans ce genre, en confirmant ces titres, lui assure celui d'homme de génie. On a de *François Andréossy* une *Carte* du Canal de Languedoc, publiée en 1669 et dédiée à *Louis XIV*. Il avoit composé un ouvrage manuscrit ayant pour titre: *Descrizione del Canal reale dei due mari Oceano e Mediterraneo in Linguadocca*, *in*-4°, *figure*; on le trouve compris sous le n.° 16,369 du Catalogue des livres de la bibliothèque du maréchal *d'Estrées*; on ne sait point ce que ce manuscrit est devenu. Le même ouvrage est cité dans le tome 1er, page 65, de la Bibliothèque historique de la France, du Père *Lelong*, qui dit à son occasion: *Andréossy habile mathématicien, étoit l'ingénieur de M.* de Riquet, *et ce fut lui qui dressa les Mémoires et le Plan du Canal.*

RISBECK, (Gaspard) né en 1750 dans une petite ville près de Maïence, étoit fils d'un riche négociant. Il étudia d'abord en droit, quoiqu'une imagination ardente, un caractère impétueux le rendissent peu propre à l'étude aride, mais nécessaire des lois. Occupé de littérature et de philosophie plus que de jurisprudence, il s'enróla dans *la Secte des Génies par excellence.* C'étoit ainsi que s'appeloit une société, dont le principe fondamental étoit le mépris souverain des convenances sociales. Ces nouveaux *Diogène* n'aimant que la liberté et l'indépendance, regardoient tous les emplois politiques, toutes les fonctions civiles, comme au-dessous d'eux. *Risbeck* s'étant rangé sous la bannière de ces dangereux sectaires, dissipa le bien que son père lui avoit laissé, et se vit bientôt réduit pour subsister, à se mettre aux gages d'un libraire. Il s'établit à Saltzbourg; ensuite il se mit à voyager, et se fixa pendant quelque temps à Zurich en Suisse, d'où il se retira dans le village d'Arau. Une noire mélancolie l'avoit jeté dans

une espèce de misanthropie qui l'éloigna de toutes les sociétés, il ne connut plus que celle des cabarets. Il mourut à Arau le 3 février 1786. Nous avons de lui un *Voyage d'Allemagne* qui a été traduit en françois, et une *Histoire d'Allemagne* dont M. *Douray de Lougrais* prépare la traduction. Il y a dans ces deux ouvrages de la hardiesse dans les vues et du nerf dans le style ; mais l'observateur ne se méfie pas toujours de son caractère chagrin et caustique.

RIST, (Jean) né à Pinneberg en 1607, fut pasteur à Wedel-sur-l'Elbe, comte Palatin impérial et conseiller ecclésiastique du duc de *Meckelbourg* ; et il mourut en 1667, à 60 ans, après avoir fondé la société du *Cygne*. Ses principales œuvres poétiques sont : I. *Hortus Poëticus*. II. *Theatrum Poëticum*. III. *Parnassus Poëticus*. IV. *Vindiciæ linguæ Germanicæ*. V. *Musa Teutonica*. VI. Un Poëme allemand, intitulé : *Galathée et Florabelle*, etc. *Rist* ne sera jamais mis sur le Parnasse ni à la première place ni à la dernière.

RISTEAU, (François) négociant de Bordeaux, mort dans cette ville en 1784, à l'âge de 70 ans, devint directeur de la compagnie des Indes, et fut employé par le gouvernement dans la négociation faite à Londres en 1771. Ami intime de *Montesquieu*, il défendit avec énergie et une logique pressante l'ouvrage de ce dernier dans un écrit ayant pour titre : *Réponse* aux observations sur l'*Esprit des Lois*, 1751, in-12.

RITTANGELIUS, (Jean-Etienne) de Forcheim au diocèse de Bamberg, de Catholique Romain étoit devenu Juif, et de Juif il se fit Luthérien suivant quelques auteurs. On a de lui des *Notes* sur le livre intitulé : *Jézirah*, (*Voy*. I. ABRAHAM) où il soutient que la Paraphrase Chaldaïque fournit des argumens contre les Juifs et contre les Anti-trinitaires. Cette proposition fut attaquée par un Socinien, qui se cacha sous le nom d'*Irenopolita*. *Rittangelius* se défendit par un traité qu'il intitula : *Libra veritatis*, 1698, et qu'il dédia à *Jean Casimir* roi de Pologne. Il mourut vers 1652 professeur en langues orientales dans l'académie de Konigsberg. Nous avons de lui : I. Un Traité *De veritate Religionis Christianæ*, Franeker, 1699. II. Des *Lettres*. III. Une *Traduction* allemande des *Prières* que les Juifs font dans leurs synagogues le 1er jour de chaque année ; et d'autres écrits.

RITTEN-HOUSE, (David) Anglo-Américain, étoit horloger et fermier dans sa patrie lorsque l'indépendance des Etats-Unis fut proclamée. Ses lumières et sa probité le firent alors appeler à la place de trésorier du gouvernement. Lorsque la société Américaine des Sciences eut été formée, elle le chargea d'observer le passage de Vénus ; ce qu'il exécuta avec clarté et précision. Il succéda à *Franklin* dans la présidence de cette compagnie savante, et est mort en 1796, à l'âge de 64 ans.

I. RITTERSHUYS, (Conrad) *Rittershusius*, jurisconsulte de Brunswick, né en 1590, est auteur et éditeur d'un grand nombre d'ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup de cri-

tique et d'érudition. Son édition du *Cynegeticon* d'*Oppien* avec des notes estimées parut à Leyde en 1597, in-8.° *Rittershuys* mourut à Altorf l'an 1613 où il étoit professeur en droit et estimé des bons citoyens.

II. RITTERSHUYS, (Nicolas) fils du précédent, né à Altorf en 1597, s'appliqua à l'étude de l'histoire, des généalogies, des mathématiques, de la littérature grecque et latine, et mourut en 1670 professeur du droit féodal. On a de lui un ouvrage intitulé : *Genealogiæ Imperatorum, Regum, Ducum, Comitum, etc.* à Tubinge 1664, en 7 vol. in-folio; recueil quelquefois inexact, mais qui peut être utile.

RIVAL, (Aymar du) conseiller au parlement de Grenoble au 16e siècle, a publié des recherches sur le droit civil et canonique, et un commentaire sur la loi des douze Tables, sous ces titres : *Historia juris civilis et pontificii*, Valence, 1515, in-4°; *Civilis historiæ juris libri quinque* sive *in XII Tabularum leges commentaria*, Maïence 1530, in-8.° Il y a de l'érudition, mais peu de méthode dans ces ouvrages. Le dernier sur-tout contient des choses curieuses, quoiqu'il ne soit qu'une sorte d'essai sur l'histoire de la jurisprudence ancienne des Romains.

RIVALZ, (Antoine) peintre, mort à Toulouse en 1735, âgé de 68 ans. Son père *Jean-Pierre Rivalz* peintre et architecte de l'hôtel de ville de Toulouse, mort en 1706, bon artiste, fut son maître. *Antoine* vint à Paris, et partit ensuite pour l'Italie. Il remporta le premier prix de peinture de l'académie de Saint-Luc à Rome. Le cardinal *Albani*, depuis *Clément XI*, le couronna. Ce maître fut rappelé à Toulouse où il remplit avec distinction les places de son père. *Antoine* auroit un nom plus illustre s'il eût demeuré dans la capitale. Il avoit une touche ferme, un pinceau vigoureux; son dessin est correct ; ses compositions sont ingénieuses. Ses principaux ouvrages sont dans sa patrie. Il a gravé quelques planches. *Barthélemi Rivalz* son cousin a aussi gravé d'après lui. Le chevalier *Rivalz* son fils a soutenu par ses talens un nom distingué dans la peinture.

RIVARD, (François) professeur de philosophie au collége de Beauvais, né à Neufchâteau en Lorraine en 1697, mort à Paris le 5 avril 1778, est connu par plusieurs livres utiles pour l'instruction des écoliers de philosophie. Les principaux sont : I. *Elémens de Mathématiques*, in-4°, dont il publia un abrégé in-8.° II. *Traité de la Sphère*, in-8.° III. *Traité de Gnomonique*, in-8.° IV. *Tables des Sinus*, in-8.° V. *Trigonométrie Rectiligne*, in-8.° VI. *Elémens de Géométrie*, in-4.° VII. *Institutiones Philosophicæ*, 1778, deux vol. in-12. Les livres de *Rivard* ne sont proprement que des compilations, et quoiqu'il en ait intitulé plusieurs *Elémens*, il n'a pas l'art d'être court; mais il est clair et assez méthodique. — La ville de Neufchâteau a produit un autre RIVARD (Denis), chirurgien habile pour l'opération de la taille, très-estimé de *Morand* et de *la Peironie*, et qui délivra

dans l'hôpital de Lunéville plus de 600 pauvres du tourment de la pierre. Il mourut le 17 mars 1746, après avoir formé d'excellens élèves.

RIVAROL, (Antoine de) poëte et littérateur, naquit à Bagnols en Languedoc, le 17 avril 1757. Il vint se fixer à Paris, où la beauté de sa figure, son esprit mordant et satirique lui acquirent bientôt quelques amis et un plus grand nombre d'ennemis. Parmi les premiers, il compta *Voltaire*, *d'Alembert*, et surtout *Buffon*. Il se maria jeune avec la fille d'un Anglois établi à Paris; mais il ne fut point heureux dans son union. « Un jour, dit-il, je m'avisai de médire de l'Amour; le lendemain il m'envoya l'Hymen pour se venger. Depuis je n'ai vécu que de regrets. » Lorsque la révolution amena sur la France les orages les plus sanglans, *Rivarol* quitta sa patrie et se retira en Allemagne : il résida long-temps à Hambourg et ensuite à Berlin, où il fut accueilli du monarque et du prince *Henri*. Il n'en regrettoit pas moins sa patrie. « La vraie terre promise, écrivoit-il à l'un de ses amis en France, est encore la terre où vous êtes. Je la vois de loin, je desire y revenir; et je n'y rentrerai peut-être jamais. » En effet, il mourut à Berlin le 11 avril 1801. *Rivarol* eut un début assez brillant dans la carrière littéraire par son Discours sur *l'universalité de la Langue françoise*, couronné en 1784 par l'académie de Berlin. Avec des vues fines, quelquefois l'auteur n'a pas assez considéré que la maturité du langage tient à la perfection même de la société. Il s'est contenté dans le développement de son sujet de ce que l'histoire et la littérature de chaque peuple lui ont offert de preuves superficielles; il lui a suffi de faire voir que la langue allemande par la multitude de ses dialectes, l'italienne par sa mollesse, l'espagnole par son enflure, et l'angloise par sa culture trop tardive, n'ont pu acquérir aucune supériorité, et qu'à l'époque où elles ont eu le plus d'éclat elles n'ont pas été secondées par les circonstances politiques. Les autres ouvrages de *Rivarol* sont : I. *L'Enfer*, traduction du *Dante*, où l'auteur Italien est plutôt imité que rendu; aussi *Buffon* lui dit obligeamment après l'avoir lue, « cet ouvrage n'est point une traduction, c'est une suite de créations. » II. *Lettres sur la Religion et la Morale*, 1787. L'auteur publia ces lettres à l'occasion de l'ouvrage de M. *Necker* sur *l'importance des Opinions religieuses*. III. *Petit Almanach des grands hommes*, satire piquante, qui souleva contre l'auteur une foule d'écrivains ordinairement jugés par lui avec amertume. L'écrit a pour épigraphe ce passage du *Dante : Quelle est cette foule d'esprits que la gloire distingue des autres enfans des hommes.* On attribua à *Champcenets* plusieurs traits malins de cette brochure; mais *Rivarol* les réclama et mit de l'importance à l'avoir faite en entier. Ce trait ne prouve pas la bonté de son caractère. IV. *Lettre* à la noblesse Françoise, 1792, in-8.° V. De la *Vie politique de la Fayette*, 1792. VI. *Prospectus* d'un nouveau *Dictionnaire* de la langue françoise, suivi d'un *Discours* sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme, Hambourg, 1797, in-4.° Le stylo

toujours figuré et métaphorique fatigue le lecteur ; mais il en est dédommagé par des images plus souvent brillantes que judicieuses. L'introduction de cet ouvrage le fit prohiber en France. On dit qu'ayant promis celui-ci à son libraire dans un temps déterminé, et ayant passé le terme où il devoit être achevé sans avoir commencé un seul article, le libraire trouva le moyen de lui faire remplir sa promesse en l'attirant chez lui, en l'y enfermant sur-le-champ et mettant des sentinelles à sa porte pour l'empêcher de sortir et le forcer au travail. VII. Quelques *Poésies* qui ont du piquant et de la grace. *Rivarol* avec beaucoup d'amour propre étoit peu aimant, et ne se soucia pas d'être aimé. En 1802, on a publié sa *Vie*, 2 vol. in-12.

RIVAROLLES, (Joseph-Philippe de Saint-Martin-d'Aglié) maréchal de camp, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, et grand prieur de celui de Saint-Lazare en Languedoc, mort en 1704, se distingua par une valeur si vive et si franche qu'on l'appela *le Débauché de bravoure.* Il servit dans toutes les guerres de *Louis XIV*, depuis 1665 jusqu'à la fin du siècle. Un coup de canon lui avoit emporté une jambe; un autre coup de canon porta sur cette partie à la défense du pont de Kell en 1577, et lui cassa sa jambe de bois. *Ah! cette fois-ci*, dit-il d'un grand sang froid, *l'ennemi a été pris pour dupe, j'en ai une autre dans ma valise.*

RIVAULT, (David) sieur *de Flurance*, né à Laval vers 1571, fut élevé auprès de *Guy* comte de Laval, et devint sous-précepteur, puis précepteur du roi *Louis XIII. Malherbe* et plusieurs autres écrivains célèbres ont parlé de *Rivault* avec estime, et cela n'est pas étonnant. Il étoit bien à la cour, mais il ne sut pas s'y soutenir. La cause de sa disgrace est remarquable. Son élève avoit un chien qu'il aimoit fort. Cet animal incommodant *Rivault* en sautant sans cesse sur lui dans le temps qu'il instruisoit le roi, il lui donna un coup de pied pour le chasser. Cela fâcha l'enfant royal, qui dans sa colère frappa *Rivault ;* celui-ci fâché à son tour, voulut se retirer. Il se réconcilia cependant avec le roi qui lui promit un évêché. Il eut aussi l'honneur d'accompagner jusqu'à Baïonne par ordre de ce prince Mad. *Elizabeth de France*, mariée au roi d'Espagne. En revenant de ce voyage, il mourut à Tours au mois de janvier de l'an 1616, âgé de 45 ans. Il nous reste de lui quelques ouvrages, qui ne justifient que foiblement les éloges qu'il reçut de son vivant. Les principaux sont : I. Des *Elémens d'Artillerie*, 1608, in-8°, qui sont rares et assez curieux. II. *Les Etats, ès-quels il est discouru du Prince, du Noble et du Tiers-état, conformément à notre temps*, 1596, in-12. III. Une édition d'*Archimède*, in-fol., 1646. IV. *L'Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe :* « La sagesse de la personne embellit sa face », *étendu à toutes sortes de beautés, et ès moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'ame*, 1608, in-12. Cet art n'est pas entièrement chimérique. « On croit, dit un philosophe, (*J.-J. Rousseau*) que la physionomie n'est

qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi, je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement se former et prendre de la physionomie par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; et quand elles tournent en habitude, elles y doivent laisser des impressions durables, et embellir ou enlaidir la figure. »

RIVAZ, (Pierre-Joseph de) né à Saint-Gingoulph dans le Bas-Valais en 1711, mort en 1772, est auteur de plusieurs inventions utiles pour perfectionner l'horlogerie, les pompes, et faciliter les desséchemens des marais. On a encore de lui le *Martyre de la Légion Thébaine*, 1779, in-12, et l'*Antiquité de la maison de Savoie*.

RIVERI, (Claude-François-Félix *Boulanger* de) *Voyez* BOULANGER, n.° III.

RIVES, (Jean-Joseph) né le 19 mai 1730, à Apt en Provence d'un orfèvre, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. Il fut d'abord professeur de philosophie au séminaire de Saint-Charles à Avignon : place à laquelle il n'étoit guère propre. Il devint ensuite curé de Molléges dans le diocèse d'Arles, et il ne fut pas plus satisfait de cette nouvelle fonction que de la précédente. Son goût étoit plus tourné vers les recherches d'érudition et de bibliographie que vers les occupations pastorales. Il quitta en 1767 la province pour se rendre à Paris. La réputation de son savoir l'y avoit dévancé, et il obtint la place de bibliothécaire du duc *de la Vallière*. Il revint en Provence en 1787, et lorsque la révolution eut agité les esprits, il se fit l'apôtre de l'anarchie. Naturellement altier et indépendant, il donnoit aux idées d'égalité une étendue illimitée, et il les inspira à ceux qu'il auroit dû comme prêtre et comme citoyen, ramener à la paix et à la sagesse. Son caractère sombre et caustique s'exhaloit contre le clergé, contre ceux qu'on appeloit grands, et sur-tout contre les gens de lettres qui avoient cultivé le même genre de littérature que lui. Il en vouloit principalement à *Guillaume Debure* et à l'abbé *Mercier*, qu'il n'appeloit jamais que le moine *Mercier*. Lorsqu'il eut adopté les idées nouvelles, il ne voulut plus qu'on lui donnât le titre de bibliothécaire de M. *de la Vallière*, et il raisonnoit là-dessus comme *le Bourgeois gentilhomme* quand il tâche de prouver que son père n'a pas été marchand de drap. A l'exception de son *Eclaircissement sur l'invention des Cartes*, 1780, in-4°, tous ses autres ouvrages sont écrits sans précision, sans correction et sans élégance. C'étoit le style de sa conversation; mais comme sa mémoire étoit prodigieuse, ses souvenirs la rendoient instructive et quelquefois intéressante. On a de lui outre l'ouvrage précédent : I. *Lettre* à M. *de la Borde* sur la formule *Nos Dei gratiâ*, 1799, in-4.° II. *Prospectus* d'un ouvrage ayant pour titre : *Essai* sur l'art de vérifier l'âge des miniatures peintes dans des manuscrits, 1782, in-12. C'est le simple *Prospectus* d'un in-folio renfermant vingt-

six planches. Il devoit n'en être tirés que quatre-vingts exemplaires à 600 livres chacun. Les cuivres ensuite devoient être dorés et déposés dans le cabinet de Versailles. III. *Histoire critique* de la Pyramide de *Caïus Æstius*, 1790, in-fol. IV. *Notices calligraphiques et typographiques*, 1795, in-8.° V. Des *Odes* sur l'abolition de l'esclavage, etc. sans feu ni force, et où l'on s'apperçoit que l'érudition de l'auteur a glacé son imagination. VI. *La Chasse aux Bibliographes*, 1788, 2 vol. in-8. *Rives* est mort à Marseille en 1792.

I. RIVET, (André) ministre Calviniste, né à Saint-Maixent en Poitou l'an 1572, s'acquit une très-grande réputation dans le parti des Calvinistes, fut chargé de leurs affaires les plus importantes et présida à plusieurs de leurs synodes. Il devint professeur de théologie dans l'université de Leyde, et mourut à Breda le 7 janvier 1651, à 78 ans. On a de lui : I. Un Traité intitulé : *Criticus Sacer*, à Dordrecht 1816, in-8°; trop chargé d'érudition. II. *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture. III. Divers *Traités* de controverse, et d'autres ouvrages recueillis en 3 vol. in-folio.

II. RIVET, (Guillaume) frère du précédent, fut comme lui ministre en France. Il est auteur d'un *Traité de la Justification*, et d'un autre *de la Liberté Ecclésiastique contre l'autorité du Pape*, Genève 1625, in-8° : tous livres de peu d'usage pour nos bibliothèques modernes.

III. RIVET DE LA GRANGE, (Dom Antoine) de la même famille que les précédens, mais d'une branche Catholique, naquit à Confolens, petite ville du Poitou, en 1683. On l'envoya étudier en philosophie à Poitiers sous les Dominicains. Pendant qu'il demeuroit dans cette ville, il fut renversé de cheval à une partie de chasse, et traîné assez loin le pied engagé dans l'étrier. Cet accident le détermina à se faire Bénédictin. Il en prit l'habit à Marmoutier en 1704, et y fit ses vœux en 1705. Ses supérieurs instruits de son ardeur pour l'étude, l'appelèrent à Paris l'année suivante, pour travailler avec quelques autres religieux à l'*Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Benoît*. Il ramassa une grande quantité de matériaux relatifs à cet objet; mais cette entreprise échoua. Le savant auteur se livra alors entièrement à l'*Histoire Littéraire de la France*, dont il avoit déjà conçu le dessein, et qui l'a occupé tout le reste de sa vie. Il s'associa dans ce travail trois de ses confrères, Dom *Joseph Duclou*, Dom *Maurice Poncet* et Dom *Jean Colomb* : tous trois bons critiques, exacts et laborieux, et liés à l'architecte dont ils étoient les manœuvres, par l'amitié la plus étroite. La tranquillité de sa vie fut troublée par son attachement à la mémoire et à la cause d'*Arnauld* et de *Quesnel*. Il fit imprimer en 1723 à Amsterdam, in-4°, *Le Nécrologe de Port-royal-des-Champs*. La publication de cet ouvrage jointe à la vivacité de son opposition à la bulle *Unigenitus* dont il avoit appelé, indisposa ses supérieurs. On l'obligea de se retirer cette même année dans l'abbaye de Saint-Vincent du Mans. Il y tra-

vailla avec assiduité pendant plus de 30 ans à l'*Histoire Littéraire de la France*. Il en fit paroître le premier volume in-4° en 1733, et finissoit le neuvième qui renferme les premières années du 12e siècle, lorsqu'il mourut le 7 février 1749, dans sa 66e année, accablé par le travail, par ses austérités et par l'observation rigoureuse de sa règle. Dom *Taillandier* son confrère, a fait son éloge à la tête du neuvième volume de l'*Histoire Littéraire*, qui a été poussée jusqu'au douzième. Cette Histoire a été comparée aux *Mémoires* du savant *Tillemont*, pour l'exactitude des citations et l'étendue des recherches. Le but de l'auteur est d'exposer les principales circonstances de la vie des gens de lettres, de tracer le portrait de leur esprit et de leur cœur, de faire connoître leurs talens, leurs ouvrages et les différentes éditions qu'on en a faites, d'en fixer le mérite, d'apprécier le jugement des critiques; enfin de faire un savant tableau de la littérature de chaque siècle. Ce plan a été entièrement rempli. On souhaiteroit seulement que les auteurs eussent mis plus d'élégance, plus de correction et plus de légèreté dans le style, qu'ils se fussent moins appesantis sur des écrivains inconnus; enfin qu'ils eussent donné une liste moins longue des écrits perdus, sur-tout lorsque ces écrits ne regardent pas l'histoire. L'énumération en paroît aussi inutile, que les calculs du profit qu'auroit pu faire un marchand s'il n'avoit point perdu son vaisseau.

RIVEY, (Pierre de la) natif de Champagne, donna au théâtre plusieurs pièces: le *Laquais*, la *Veuve*, les *Esprits*, le *Morfondu*, le *Jaloux*, les *Ecoliers*, la *Fidelle*, la *Constante*, les *Tromperies*. Ces foibles productions n'en ont pas moins été recueillies à Paris en 1597, et à Rouen chez *Petit-Val* en 1601. Les trois dernières pièces ont été réimprimées à Troyes chez *Chevillot* en 1611. L'auteur mourut vers cette époque.

I. RIVIÈRE, (PONCET de la) chevalier, bailli de Montferrant, maire de Bordeaux, fut conseiller et chambellan du roi *Louis XI*, et commandant des francs-archers d'ordonnance de sa garde. Il commanda avec succès l'avant-garde à la bataille de Montlhéry, contre le comte de *Charolois* en 1464. On croit qu'il étoit de l'ancienne maison des vicomtes *de Rivière*, seigneurs de Labatut. Il fit honneur à sa famille par les qualités qui forment le grand homme dans la guerre et dans la paix.

II. RIVIÈRE, (Lazare) professeur de médecine dans l'université de Montpellier sa patrie, obtint cette place en 1620, et mourut vers 1655, âgé de 66 ans. Nous avons de lui une bonne pratique de médecine, (*Praxis Medica*) et plusieurs autres ouvrages, recueillis en un vol. in-folio. Cette collection est souvent consultée. Les principes de son temps y sont expliqués avec netteté. Il est vrai qu'il suit *Sennert* pas à pas, et que souvent il en transcrit des pages entières sans le citer; mais ce qu'il écrit de lui-même, prouve qu'il pouvoit se passer de secours étrangers. II. *Observationes Medicæ et cu-*

rationes insignes, Paris, 1646, in-4.°

III. RIVIÈRE, (Henri-François de la) fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit à Paris, et prit le parti des armes. Il se trouva en 1664 au siége de Gigeri en Barbarie, avec le duc *de Beaufort* dont il étoit aide-de-camp. Après s'être distingué dans plusieurs occasions, il se retira dans une terre qu'il avoit auprès de celle qu'habitoit pour lors le comte *de Bussi-Rabutin*. Ce comte avoit avec lui *Françoise-Louise de Rabutin* sa fille, veuve du marquis *de Coligni-Langeac*. C'est d'elle que Mlle *de Scuderi* disoit à son père : « Votre fille a autant d'esprit que si elle vous voyoit tous les jours ; et elle est aussi sage que si elle ne vous avoit jamais vu. » *La Rivière* sut lui plaire, et l'épousa à l'insçu de son père en 1681. Le comte devenu furieux à cette nouvelle, songea aussitôt à faire rompre le mariage, et engagea sa fille à se déclarer elle-même contre son époux. Ce procès occasionna plusieurs Libelles et Factums, où le beau-père et le gendre dévoilèrent mutuellement leurs défauts et leurs ridicules. *La Rivière* peignit *Bussi* à peu près tel qu'il étoit, méchant, fanfaron, plein d'estime pour lui-même et de mépris pour les autres, aussi tyran dans sa famille que dans la société. « Personne ne croira, dit-il dans son *Factum*, que j'aie épousé la fille de M. *de Bussi* pour avoir des protections à la cour, des amis dans le monde, ni du crédit en Paradis. C'est un homme qui étant né avec six mille livres de rente, s'est trouvé quatre fois plus riche que son grand-père ; mais il n'y a point eu de proportion entre l'accroissement de sa fortune et l'accroissement de son orgueil. » Après la décision du procès ils demeurèrent tranquilles ; mais, malgré l'arrêt en faveur de *la Rivière*, la marquise *de Coligni* ne voulut pas habiter avec lui. Ce refus parut d'autant plus étrange, qu'elle lui avoit témoigné son amour en héroïne de roman, jusqu'à signer de son propre sang la promesse de mariage. Cette femme avoit de la beauté, des graces, de l'esprit, de grands biens. *La Rivière* tâcha de la ramener ; mais n'ayant pu y réussir, il se retira à l'institution de l'Oratoire à Paris, où il mena une vie exemplaire et édifiante ; il y mourut en 1743, à 94 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Lettres*, en 2 vol. in-12, à Paris en 1752 ; avec un *Abrégé de la Vie* de l'auteur et la *Relation* de son procès. Ces lettres pleines d'esprit et de saillies, sont écrites avec la légèreté et la délicatesse d'un homme qui a fréquenté le grand monde ; mais on y sent aussi le bel esprit précieux et maniéré, et l'on n'y apprend presque rien. Mad. *de Coligni* sa femme écrivoit encore mieux que lui. On trouve plusieurs Lettres d'elle à son époux, qui sont pleines de sentiment, dans le *Recueil de Pièces fugitives de différens Auteurs sur des sujets intéressans*, Rotterdam, 1743, in-12. II. *Vie du Chevalier de Reynel*, 1706, in-8.° III. *Vie de M. de Courville*, 1719, in-18. IV. Son *Factum* contre *Bussi* est avec ses Lettres : on y trouve aussi la *Version* d'une Epître d'*Héloïse* à *Abailard*.

IV. RIVIÈRE, (Matthias PONCET de la) né à Paris en 1707, d'une famille distinguée, montra de bonne heure beaucoup d'esprit et de talent. Il se consacra à la chaire, et réussit surtout dans l'oraison funèbre. Il fut nommé évêque de Troyes en 1742; mais le zèle avec lequel il poursuivit les Jansénistes, dans le temps des disputes au sujet des billets de confession, zèle que sa vie mondaine rendoit ridicule, le fit exiler dans une abbaye d'Alsace, et l'obligea enfin en 1758 à se démettre de son évêché. On lui donna en dédommagement une abbaye considérable, et il mena dès-lors une vie plus tranquille et moins agitée. Il étoit doyen de Saint-Marcel, et c'est là qu'il mourut le 5 août 1780, dans sa 73e année. C'étoit un homme d'une imagination vive, d'un caractère aimable, fait pour la société, et qui ne fut entraîné dans les querelles ecclésiastiques que par l'ambition de parvenir, ou par ses liaisons avec ceux qui entretenoient ces disputes. On a imprimé le recueil de ses *Oraisons funèbres*, 1760, in-12. Elles sont estimées, et le seroient davantage si l'auteur avoit moins recherché les antithèses, les expressions brillantes et les traits d'esprit.

RIVIÈRE, (l'abbé de la) *Voy.* I. BARBIER.

RIVIÈRE, (la) *Voyez* I. BAILLI *et* PERTUIS.

I. RIVINUS, (André) dont le vrai nom étoit *Barchmann*, né à Hall en Saxe en 1600, fut médecin, professeur de poésie et de philosophie à Leipzig, et mourut le 4 avril 1656. Il s'est fait une réputation par ses *Remarques* sur les anciens poëtes Chrétiens, par des *Dissertations* sur diverses matières de littérature, et sur l'origine de l'imprimerie, publiées à Leipzig sous le titre de *Philo-Physiologica*, 1656, in-4°; et par des éditions de quelques auteurs anciens, qu'il accompagna de notes. Son *Commentaire* sur le *Pervigilium Veneris*, qu'on trouve dans l'édition de la Haye, 1712, in-8°, ne fait pas l'éloge de ses mœurs. On a encore de lui: I. *Veterum bonorum Scriptorum de medicinâ Collectanea*, 1654, in-8.° II. *Mysteria Medico-Physica*, 1681, in-12.

II. RIVINUS, (*Augustus-Quirinus*) de Leipzig, professeur de médecine et de botanique, mourut en 1722, âgé de 70 ans, avec la réputation d'un médecin habile et d'un botaniste distingué. On lui doit la découverte d'un conduit salivaire, ainsi que l'invention d'une nouvelle méthode botanique. On a de lui: I. *Introductio in rem herbariam*, Leipzig, 1690, in-fol., avec figures. II. *Ordo Plantarum quæ sunt flore irregulari monopetalo*, 1690; — *Tetrapetalo*, 1691; — *Pentapetalo*, 1699, in-folio, avec des figures qui rendent fidellement les plantes; c'est dommage qu'il se soit borné à en faire graver les sommets. III. *Censura medicamentorum officinalium*, 1701, in-4.° C'est une critique des boutiques des apothicaires qui sont toujours surchargées de drogues inutiles. IV. *Dissertationes Medicæ*, 1710, in-4.° C'est le recueil de ses thèses. V. *Manuductio ad Chimiam pharmaceuticam*, Nuremberg, 1718, in-8.° VI. *Introductio in rem her-*

bariam, Leipzig, 1720, in-12.
VII. *Notitia Morborum.*

I. RIVIUS, (Jean) Luthérien Allemand, natif d'Altendorn, fut conseiller de *George* duc de Saxe, puis précepteur d'*Auguste* qui fut dans la suite électeur. Il mourut étant recteur du collége de Meissen en 1553, à 53 ans. On a de lui des ouvrages de controverse et un Traité de morale sous ce titre : *De stultitiâ mortalium in procrastinâ correctione vitæ*, à Basle, 1547, in-8.° Il y a quelques réflexions judicieuses, mais beaucoup de triviales.

II. RIVIUS, (Jean) religieux Augustin de Louvain, né en 1599, étoit fils de l'imprimeur *Gerard Rivius*. Il fut prieur et provincial dans son ordre, et mourut à Ratisbonne le premier novembre 1665. On a de lui : I. Une *Vie de St. Augustin*, qui a beaucoup servi à *Tillemont*. *Rivius* l'a puisée dans les écrits de ce Père et dans les auteurs contemporains. Quelques éloges que mérite l'illustre évêque d'Hippone, *Rivius* auroit pu quelquefois mettre plus de vérité dans les siens. Il veut prouver par exemple que *St. Augustin* savoit le grec et l'hébreu. Les ouvrages de ce saint docteur déposent contre cette assertion ; on y voit qu'il n'avoit qu'une connoissance médiocre du grec et aucune de l'hébreu. II. *Rerum Francicarum decades quatuor, imperium Belgarum exordium, progressus ad annum* 1500, Louvain, 1651, in-4.° Il n'y flatte point les François. III. *Poëmata*, Anvers, 1629. IV. *Diarium obsidionis Lovaniensis, anno* 1635, Louvain, 1635, in-4°, etc.

RIUPEROUX, (Théodore de) né à Montauban en 1664, d'un avocat du roi de cette ville, porta d'abord le petit collet, et le Père *de la Chaise* lui fit donner un canonicat à Forcalquier. Il quitta ensuite l'état ecclésiastique, et obtint une charge de commissaire des guerres. Il mourut à Paris en 1706, à 42 ans, laissant quatre *Tragédies*, dont les vers sont faciles et coulans, mais sans force et sans chaleur. I. *Annibal*, 1688. II. *Valérien*, 1690. III. *Agrippa* ou *la Mort d'Auguste*, 1696. IV. *Hypermnèstre*, 1704. Cette dernière pièce se jouoit encore, quoiqu'écrite avec assez de langueur, avant que *le Mierre* eût mis la sienne au théâtre : on y remarque dans la troisième scène du troisième acte, une bonne situation ; mais c'est presque tout. On a aussi de *Riuperoux* quelques petites pièces de vers, telles qu'une *Epître*, le *Portrait du Sage*, etc. répandues dans différens recueils. Il étoit secrétaire du marquis *de Créqui*. Ce seigneur devant jouer avec le roi, avoit consacré mille louis pour cette occasion, qu'il mit en dépôt entre les mains de son secrétaire, afin de n'être point tenté de les dissiper ailleurs. *Riuperoux* les alla jouer et les perdit.

RIZZO, *Voy.* ERIZZO.

I. RIZZO, (Jean-Baptiste) hérétique dissimulé de Catane, fit un acte insigne de fanatisme le jour de Pâques 1513. Il arracha l'hostie consacrée des mains du célébrant, et fit, dit-on, d'inutiles efforts pour la briser dans les siennes. Elle en fut retirée toute entière et montrée au peuple, qui transporté de fureur se

jeta

jeta sur *Rizzo*, alluma un grand feu devant la cathédrale, et réduisit en cendres ce malheureux. C'est l'origine de l'usage où l'on est en Sicile de sonner les grandes cloches aux messes hautes avant et pendant l'élévation. On résolut alors de sonner désormais les cloches au commencement de la préface, pour inviter les fidelles à se trouver présens à la consécration et à l'élévation de l'hostie, afin de prévenir de semblables attentats : cet usage s'est étendu ensuite, et a été adopté par toute la Chrétienté... *Voyez* PAZZI.

II. RIZZO *ou* RICCIO, (David) né à Turin en Piémont, étoit fils d'un joueur d'instrumens qui lui apprit la musique. Il avoit la voix assez belle et chantoit de bonne grace. Il plut au comte *de Moretto* ambassadeur de Savoie en Ecosse, qui le mena avec lui. *Marie Stuart* régnoit alors dans ce royaume. Le musicien la charma par ses talens, qui ne se bornoient pas à celui de la musique. Comme il entendoit assez bien les affaires, cette princesse se servit de lui dans les négociations les plus importantes. *Henri Stuart Darnley* ayant épousé *Marie Stuart* sa cousine, voulut se faire déclarer roi comme mari de la reine. Cette princesse conduite par *Rizzo*, qui craignoit qu'on ne voulût usurper l'autorité souveraine, s'opposa par son conseil à cette prétention. *Darnley* irrité contre ce favori, résolut de s'en défaire. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ses amis qui lui promirent de le servir. Quelques jours après, la reine étant à souper dans son cabinet, n'avoit auprès d'elle que la comtesse *d'Argyle* et *David Rizzo*, qui lui parloit de quelque affaire ; le duc *de Rothsay* y entra avec *Retwein* armés et suivis de cinq personnes. *Rizzo* ayant été entraîné par les conjurés dans la chambre voisine, y fut tué en 1566. La reine vengea cette mort sur quelques-uns des assassins qui furent exécutés publiquement.

ROA, (Martin) Jésuite Espagnol, né à Cordoue, mourut en 1657, après avoir exercé les premières charges de sa province. Il a fait un livre, intitulé : *Stato dell' Anime del Purgatorio, de' Beati in Cielo*, etc. à Venise, 1672, in-12 ; ouvrage plus singulier qu'utile. Il y avance plusieurs choses qu'il eût mieux valu laisser dans les secrets du Très-Haut.

ROALDÈS, (François) d'une noble famille de la petite ville de Marsillac en Rouergue, professa le droit avec une grande réputation à Cahors et à Valence, et devint ensuite professeur en droit à Toulouse, où il mourut en 1589, à 70 ans, du chagrin que lui causa la mort tragique du président *Duranti*. On a de *Roaldès* : I. *Annotationes in notitiam utramque, tùm Orientis, tùm Occidentis*. II. Un *Discours des choses mémorables de la ville de Cahors*. III. Quelques autres Ouvrages qui n'ont pas été imprimés.

ROBBE, (Jacques) ingénieur et géographe du roi, né à Soissons en 1643, fut maire perpétuel de Saint-Denis en France, avocat au parlement de Paris, et mourut à Soissons en 1721, à 78 ans. C'étoit un homme d'un

esprit cultivé et savant dans les langues. On a de lui la comédie de *la Rapinière*, qu'il donna sous le nom de *Barquebois*. Il est plus connu par les livres suivans : I. *Méthode pour apprendre facilement la Géographie*, en 2 vol. in-12 : assez bon ouvrage, quoiqu'il y ait quelques inexactitudes. II. *Emblême sur la Paix*, présenté au roi le 29 mars 1679. L'allégorie de cet emblême est ingénieuse.

I. ROBERT DE COURTENAY, empereur François d'Orient, succéda à son père *Pierre de Courtenay* sur la fin de l'an 1218. Il s'adressa au pape pour prêcher une croisade contre *Vatace* qui, après s'être fait déclarer empereur à Nicée, avoit fait de rapides conquêtes sur les François, et resserré leur empire jusque dans le territoire de Constantinople. Le pape excita par des indulgences plusieurs Chrétiens à s'armer pour son secours. Ils passent en Orient sous la conduite de *Guillaume de Montferrat ;* mais ce général meurt. Ils retournèrent en Europe, et *Robert* fut obligé de demander la paix à *Vatace*. *Robert* épousa la fille d'un chevalier d'Artois ; elle avoit été promise à un gentilhomme Bourguignon qui outré de voir qu'on lui préférât un empereur, enleva l'impératrice et sa mère, fit jeter celle-ci dans la mer, coupa le nez et les lèvres à la fille, et la laissa sur le rivage. *Robert* en mourut de douleur l'an 1228. Ce prince n'avoit aucun talent militaire : les divisions de ses ennemis l'appeloient aux conquêtes ; mais son indolence et son goût pour les plaisirs le retinrent toujours. Il donna lieu par sa négligence à l'établissement de deux nouveaux empires, outre l'empire de Nicée ; celui de Trébisonde et celui de Thessalonique.... (*Voyez* COURTENAY.) Les seigneurs François appelèrent après sa mort *Jean de Brienne*, dépouillé de son royaume de Jérusalem, pour gouverner l'empire pendant la minorité de *Baudouin II*.

II. ROBERT *ou* RUPERT, dit *le Bref et le Débonnaire*, électeur Palatin, fils de *Robert le Tenace*, naquit en 1352, et fut élu empereur d'Allemagne en 1400, après la déposition du barbare *Wenceslas*. Pour gagner les Allemands, il voulut rendre à l'empire le Milanois que *Wenceslas* en avoit détaché ; mais ses efforts furent inutiles. Son attachement pour l'antipape *Grégoire XII*, aliéna entièrement les esprits des princes d'Allemagne. Ils formèrent contre lui une confédération ; mais la mort de cet empereur arrivée le 18 mai 1410, à 58 ans, rompit leurs mesures. *Robert* acheva d'établir la souveraineté des princes d'Allemagne. Les empereurs avoient conservé le droit de haute-justice dans les terres de plusieurs seigneurs ; mais il leur céda ce droit par des priviléges. On ne reproche à ce prince qu'un peu trop de lenteur. Mais si l'on considère les manœuvres qu'il avoit à découvrir, les trames qu'il avoit à rompre, les ennemis secrets et puissans qu'il avoit à ménager ; si l'on examine les troubles que la mauvaise conduite de *Wenceslas* avoit excités, les irruptions et les ravages des brigands que les seigneurs favorisoient, et la triste situation où il trouva

l'Allemagne ; on concevra sans peine que la lenteur de ce prince fut un trait de prudence, pour rendre peu à peu à l'empire sa première tranquillité. *Robert* eut des vertus; il aima ses sujets et les gouverna bien. Politique éclairé, bon prince, il ne lui manqua que des qualités guerrières. *Robert* fut marié deux fois. On ignore le nom et la qualité de sa première femme; il en eut un fils qui mourut avant son père. Son autre femme fut *Elizabeth* fille de *Fréderic* burgrave de Nuremberg. Cinq garçons et trois filles sortirent de ce second mariage. Les trois filles furent : *Marguerite*, mariée au duc *Charles de Lorraine; Agnès*, au duc *Adolphe de Clèves; Elizabeth*, au duc *Fréderic d'Autriche*. Les cinq garçons furent : *Louis*, qui fut la souche de la branche électorale éteinte en 1559; *Jean*, père de *Christophe* roi de Danemarck ; *Fréderic*, mort sans postérité; *Othon*, comte de Sintsheim ; enfin *Etienne* d'où descendent l'électeur et les autres comtes Palatins du Rhin qui subsistent aujourd'hui.

III. ROBERT, roi de France, surnommé le *Sage* et le *Dévot*; parvint à la couronne en 996, après la mort de *Hugues Capet* son père. Il fut sacré à Orléans où il étoit né; puis à Rheims, après l'emprisonnement de *Charles de Lorraine*. Il avoit épousé *Berthe* sa cousine, fille de *Conrad* roi de Bourgogne ; mais *Grégoire V* déclara nul ce mariage, et excommunia le monarque, si nous en croyons le cardinal *Pierre Damien*. Cet anathème fit en France tant d'effet que tous les courtisans du roi et ses propres domestiques se séparèrent de lui. Il ne lui en resta que deux qui, pleins d'horreur pour tout ce qu'il avoit touché, passoient par le feu jusqu'aux plats où il avoit mangé et jusqu'aux vases où il avoit bu. Le même cardinal rapporte qu'en punition de cet inceste prétendu, la reine accoucha d'un monstre qui avoit la tête et le cou d'un canard. On ajoute que *Robert* fut si frappé de cette espèce de prodige qu'il se sépara de sa femme. Il contracta un second mariage avec *Constance*, fille de *Guillaume* comte d'Arles et de Provence; mais l'humeur altière de cette princesse auroit bouleversé le royaume, si la sagesse du roi ne l'eût empêchée de se mêler du gouvernement de l'état. Il se cachoit d'elle lorsqu'il faisoit des libéralités à ses domestiques : *Prenez garde*, leur disoit-il, *que la Reine ne s'en apperçoive*.... *Henri* dit de Bourgogne, frère de *Hugues Capet*, mort en 1002 sans enfans légitimes, laissa son duché au roi de France son neveu. *Robert* investit de ce duché *Henri* son second fils, qui depuis étant devenu roi, le céda à *Robert*, son cadet ; (*Voyez* HENRI I, n.° IX.) Le duc *Robert* fut chef de la première branche royale des *Ducs de Bourgogne* qui dura jusqu'en 1361. Ce duché fut alors réuni à la couronne par le roi *Jean* qui le donna à son 4.e fils, *Philippe le Hardi*, chef de la 2.e maison de Bourgogne qui finit en la personne de *Charles le Téméraire*, tué en 1477. Le roi *Robert* mérita par sa sagesse qu'on lui offrît l'empire et le royaume d'Italie; mais il les refusa. *Hugues* dit *le Grand*, qu'il avoit eu de *Constance*, étant mort, il fit

couronner à Rheims son second fils *Henri I*. Il mourut le 20 juillet 1031, âgé de 60 ans, à Melun. *Robert* étoit un prince savant, mais de la science de son temps. *Helgaud*, moine de Fleury, raconte dans la *Vie* de ce prince, que pour empêcher que ses sujets ne tombassent dans le parjure et n'encourussent les peines qui en sont la suite, il les faisoit jurer sur un reliquaire dont on avoit ôté les reliques, comme si l'intention ne faisoit pas le parjure! mais alors on ne raisonnoit pas mieux. *Robert* bâtit un grand nombre d'églises, et fit restituer au clergé les dîmes et les biens dont les seigneurs laïques s'étoient emparés. La déprédation étoit telle que les séculiers possédoient les biens ecclésiastiques à titre héréditaire; ils les partageoient à leurs enfans; ils donnoient même les cures pour la dot de leurs filles ou la légitime de leurs fils. Quoique *Robert* fût pieux et qu'il respectât le clergé, on le vit cependant résister aux évêques avec une fermeté dont depuis plusieurs siècles on n'avoit point eu d'exemples. *Lutheric*, archevêque de Sens, avoit introduit dans son diocèse l'usage d'éprouver les coupables par la communion. Le monarque lui en écrivit dans les termes les plus forts. « J'en jure, dit-il, par la foi que je dois à Dieu, que si vous ne vous corrigez, vous serez privé de l'honneur du sacerdoce. » Et le prélat fut forcé d'obéir. Il fit punir par le supplice du feu, en 1022, des chanoines d'Orléans, Manichéens.... On rapporte de lui des actions moins sévères. Une dangereuse conspiration contre sa personne et son état ayant été découverte, et les auteurs arrêtés, il prit le moment où leurs juges étoient assemblés pour les condamner au dernier supplice, et leur fit servir un repas splendide. Le lendemain, ils furent admis à la communion: alors *Robert* dit, qu'il leur accordoit leur grace, parce qu'*on ne pouvoit faire mourir ceux que J. C. venoit de recevoir à sa table*.... Un jour qu'il faisoit sa prière à l'église, il s'apperçut qu'un filon avoit déjà coupé la moitié de la frange de son manteau et qu'il continuoit pour l'avoir toute entière. *Mon ami*, lui dit-il d'un air de bonté, *contente-toi de ce que tu as pris; le reste sera bon à quelqu'autre*.... *Robert* cultiva les sciences et les protégea. On a de lui plusieurs *Hymnes* que l'on chante encore dans l'Église. Quelques auteurs lui ont attribué la prose *Veni sancte Spiritus*, qui est vraisemblablement d'*Hermanus Contractus*. (*Voyez* INNOCENT II.) Son règne fut heureux et tranquille. Il institua, selon quelques auteurs, l'ordre de l'Etoile, attribué communément au roi *Jean*.... *Voyez* HERIBERT.

ROBERT, frère du roi *Eudes*; *Voyez* CHARLES II, n.° III; et à la Généalogie de BOURBON.

IV. ROBERT DE FRANCE, 2e fils de *Louis VIII*, et frère de *St. Louis* qui érigea en sa faveur l'Artois en comté-pairie l'an 1237. C'étoit dans le temps de la funeste querelle entre le pape *Grégoire IX* et l'empereur *Fréderic II*. *Grégoire* offrit à *St. Louis* l'empire pour *Robert*; mais les seigneurs François assemblés pour délibérer sur cette proposition, furent d'avis de la rejeter. Ils répon-

dirent au pape : *Que le comte* Robert *se tenoit assez honoré d'être frère d'un Roi qui surpassoit en dignité, en forces, en biens, en noblesse, tous les autres potentats du monde....* (*Voyez* aussi à l'article de GRÉGOIRE IX, comment le saint roi reçut cette offre.) *Robert* suivit *St. Louis* en Egypte, et ce fut lui qui engagea avec plus de bravoure que de prudence, la bataille de la Massoure, le 9 février 1250. Comme il poursuivoit les fuyards à travers cette petite ville, il y fut assommé des pierres, bûches et autres choses que l'on jetoit par les fenêtres. C'étoit un prince intrépide, mais trop fougueux, trop opiniâtre, trop querelleur.

V. ROBERT II, comte d'*Artois*, fils du précédent, surnommé le *Bon* et le *Noble*, fut de l'expédition d'Afrique en 1270. Il châtia les rebelles de Navarre en 1276. Il mena un puissant secours, après les Vêpres Siciliennes, à *Charles I* roi de Naples, et fut régent de ce royaume pendant la captivité de *Charles II*. Il défit les Aragonois en Sicile en 1289, les Anglois proche Baïonne en 1296, les Flamands à Furnes en 1298. Mais l'an 1302, ayant voulu imprudemment forcer les mêmes Flamands retranchés près de Courtrai, il reçut trente coups de pique, et perdit dans cette journée la réputation et la vie. Homme vaillant, mais emporté et violent, il n'étoit bon que pour un coup de main. *Mahaud* sa fille hérita du comté d'Artois, et le porta en mariage à *Othon* comte de Bourgogne dont elle eut deux filles : *Jeanne* femme de *Philippe le Long*, et [illegible] femme de *Charles le Bel*. Cependant *Philippe* fils de *Robert II*, avoit un fils *Robert III* qui disputa le comté d'Artois à sa tante *Mahaud;* mais il perdit son procès par deux arrêts rendus en 1302 et 1318. Il voulut faire revivre ce procès en 1329, sous *Philippe de Valois* son beau-frère, à qui il avoit rendu de grands services. Il manquoit de titres pour faire valoir ses prétentions; il ne rougit point de s'en procurer par une voie honteuse. La *Divion* demoiselle de *Bethune*, lui en fabriqua de faux qu'il produisit avec confiance. Malheureusement pour lui, cette fille fut soupçonnée d'imposture, arrêtée, et confessa devant le roi toutes ses manœuvres. La fausseté des titres ayant été reconnue, *Robert* au lieu de profiter de l'indulgence de *Philippe*, le choqua par une roideur déplacée. On poursuivit le procès ; on condamna au feu la *Divion*, et *Robert* fut banni du royaume en 1331. Errant et fugitif, il se livra au plus affreux désespoir. Il voulut employer la magie pour faire périr le roi, et dépêcha des scélérats pour l'assassiner. Enfin ayant trouvé un asile auprès d'*Edouard III* roi d'Angleterre, il l'engagea à se déclarer roi de France; source des guerres longues et cruelles qui affligèrent ce royaume. *Robert* fut blessé au siége de Vannes en 1342, et mourut de sa blessure en Angleterre. *Jean* fils de *Robert* eut le comté d'Eu, fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers en 1356, et termina sa carrière en 1387. Son fils *Philippe II* fut connétable de France, fit la guerre en Afrique et en Hongrie, et mourut prisonnier des Turcs en 1397. Il eut un fils,

nommé *Charles*, mort en 1472, sans postérité.

VI. ROBERT D'ANJOU, dit *le Sage*, 3e fils de *Charles le Boiteux*, succéda à son père dans le royaume de Naples en 1309, par la protection des papes et par la volonté des peuples, à l'exclusion de *Charobert* fils de son frère aîné. Il prit le parti des pontifes Romains contre l'empereur *Henri VII ;* et après la mort de ce prince, il fut nommé en 1313, vicaire de l'empire en Italie, quant au temporel, jusqu'à ce qu'on élût un nouvel empereur. Ce fut *Clément V* qui lui donna ce titre, en vertu du droit qu'il prétendoit avoir de gouverner l'empire pendant qu'il étoit vacant. *Robert* régna avec gloire 33 ans 8 mois, et mourut le 19 janvier 1343, âgé de 64 ans. Ce prince, dit M. *de Montigni*, n'avoit pas les qualités qui font les héros, mais il avoit celles qui font les bons rois. Il étoit religieux, affable, généreux, bienfaisant, sage, prudent et zélé pour la justice. On l'appeloit *le Salomon* de son siècle. Ami des pauvres, il fit mettre à la porte du palais une sonnette qui l'avertissoit quand on vouloit les écarter du souverain. Il n'avoit d'autre passion qu'un amour extrême pour les lettres. Il disoit qu'*il renonceroit plutôt à la Couronne qu'à l'étude*. Sa cour devint l'asile des sciences, qu'il encouragea autant par son exemple que par ses bienfaits. Ce prince possédoit la théologie, la jurisprudence, la philosophie, les mathématiques et la médecine. *Bocace* disoit que depuis *Salomon* on n'avoit point vu de prince aussi savant sur le trône. » Il n'avoit jamais eu de goût pour la poésie ; il la méprisoit même, comme font la plupart des savans. Un entretien qu'il eut avec *Pétrarque* le désabusa ; il retint ce poëte auprès de lui, et s'exerça même à composer quelques poésies toscanes qui nous sont restées. Il étoit peu porté au métier de la guerre, pour lequel il n'avoit pas de grands talens : aussi, parmi les ornemens de son tombeau, on voit un LOUP et un AGNEAU qui boivent dans le même vase. *Philippe de Valois* s'abstint de livrer bataille en 1339, sur les avis réitérés que lui donna ce prince, grand ami de la France par inclination et par intérêt. Outre que *Robert* détestoit les querelles entre les princes Chrétiens, il avoit étudié la science des astres, moins pour en connoître le cours, que pour apprendre par cette science chimérique les mystères de l'avenir. Il croyoit avoir lu dans le grand livre du Ciel, un malheur extrême pour la France, si *Philippe* hasardoit une bataille contre les Anglois.

VII. ROBERT, dit *le Magnifique*, duc de Normandie, 2e fils de *Richard II*, succéda l'an 1028 à son frère *Richard III*, mort, dit-on, du poison qu'il lui avoit fait donner. Il eut à réprimer dans les commencemens, les fréquentes révoltes de plusieurs de ses grands vassaux. Il rétablit dans ses états *Baudouin IV*, comte de Flandre, que son propre fils en avoit injustement dépouillé. Il força *Canut* roi de Danemarck qui s'étoit emparé de ceux d'Angleterre, à les partager avec ses cousins *Alfred* et *Edouard*. L'an 1035, il entreprit

au-pieds, le voyage de la Terre-Sainte; à son retour il mourut empoisonné à Nicée en Bithynie, laissant pour successeur *Guillaume* son fils naturel, depuis roi d'Angleterre, qu'il avoit fait reconnoître avant son départ dans une assemblée des états de Normandie.

VIII. **ROBERT**, dit *Courte-Cuisse*, fils aîné de *Guillaume le Conquérant*, fut établi l'an 1087, duc de Normandie par son père qui donna la couronne d'Angleterre à son autre fils *Guillaume le Roux*: (*Voy.* ce mot.) Ce fut un des plus vaillans princes de son siècle dans les combats, et un des plus foibles hommes dans la conduite. A la Croisade de 1096, il fit des prodiges de valeur; l'armée Chrétienne lui dut en grande partie les batailles qu'elle gagna sur les Infidelles, notamment celle qui suivit la prise d'Antioche, l'an 1098, où ils perdirent cent mille cavaliers. Après la prise de Jérusalem, à l'assaut de laquelle il monta un des premiers suivi de ses seigneurs, il revint en Europe, trouva le trône d'Angleterre occupé par *Henri* son jeune frère, après la mort de *Guillaume le Roux*, et tenta en vain de le recouvrer. Livré à l'indolence et aux plaisirs, il se laissa gouverner par ses courtisans, et perdit le duché de Normandie avec la liberté, ayant été pris l'an 1106, à la bataille de Tinchebrai, par son frère *Henri* qui l'enferma dans une prison en Angleterre, où il mourut en 1134. On doit citer à sa gloire le trait suivant qui prouve une ame sensible et généreuse. *Henri* son frère dont on vient de parler, ayant en l'an 108*, excité quelque trouble, prit les armes, et se retira au Mont-Saint-Michel où il fut assiégé par ses frères. Réduit à manquer d'eau, il en fit demander à *Robert* qui lui en envoya, et même ajouta à ce présent un tonneau de vin. *Guillaume le Roux* blâma fort ce trait d'humanité. « Eh! lui répondit *Robert*, quelque tort que notre frère ait avec nous, devons-nous souhaiter qu'il meure de soif? Nous pouvons dans la suite avoir besoin d'un frère: où en retrouverions-nous un autre quand nous aurions perdu celui-ci?» *Robert* s'étoit montré clément et sensible; *Henri* fut ingrat et barbare.... *Voyez* II. *Odon*.

IX. **ROBERT** de Brus, seigneur Ecossois, aspira au trône en 1306, après l'expulsion de *Jean Bailleul* ou *Baillol*, qui avoit usurpé la couronne d'Ecosse par le secours d'*Edouard I*, roi d'Angleterre. Fils du compétiteur de *Bailleul*, il résolut de délivrer sa patrie, et de soutenir les droits de sa naissance. La mort de *Bailleul* augmenta ses prétentions. Il confia ses projets à un Ecossois appelé *Cummin*. Cet ami infidelle en avertit *Edouard*. *Brus* qui étoit à la cour de ce prince, informé qu'on l'observoit, s'évade, paroît en Ecosse au milieu d'une assemblée de seigneurs, leur découvre ses sentimens, et les exhorte à briser leurs fers. Le perfide *Cummin*, seul, ayant été insensible à ses raisons, *Brus* l'attaqua au sortir de l'assemblée et le coucha sur le carreau. *Le traître est-il mort*, lui demanda le chevalier *Kirk-Patrick*? — *Je le crois*, répondit *Brus*. — *Quoi!*

dit le chevalier, *est-ce une chose à laisser dans l'incertitude ? Je veux en être sûr.* Il courut aussitôt poignarder *Cummin.* Cette action fut louée comme un trait de patriotisme. Les Ecossois saisirent avec ardeur l'espérance de la liberté : ils couronnèrent *Brus* et chassèrent encore les Anglois. *Brus*, paisible possesseur du trône, rendit l'Ecosse très-puissante et très-florissante. C'étoit un prince chéri de son peuple, quoiqu'il aimât la guerre; mais il ne la fit que pour tirer sa nation de l'esclavage et pour la rendre heureuse. Il mourut en 1329, à 55 ans. Etant près d'expirer, il conjura *Jacques Douglas* un de ses courtisans, de porter son cœur dans la Terre-Sainte. Il laissa pour successeur, *David II*, âgé de 5 ans, et une fille qui porta le sceptre d'Ecosse dans la maison de *Stuart. Voyez* MORTIMER.

X. ROBERT DE BAVIÈRE, prince Palatin du Rhin, duc de Cumberland, fils de *Fréderic* prince électeur Palatin du Rhin, et d'*Elizabeth* fille de *Jacques I* roi d'Angleterre et d'Ecosse, se signala d'abord en Hollande, puis passa en Angleterre l'an 1642. Le roi *Charles I* son oncle, le fit chevalier de la Jarretière et lui donna le commandement de son armée. Le prince *Robert* remporta d'abord de grands avantages sur les parlementaires; mais il fut ensuite obligé de se retirer en France. *Charles II* étant remonté sur le trône de ses pères, le fit membre de son conseil privé en 1662, et lui donna le commandement de sa flotte contre les Hollandois en 1664. Le prince *Robert* défit l'année suivante la flotte Hollandoise, et fut fait amiral d'Angleterre en 1673. Il se montra digne de cet emploi par son intelligence et par sa valeur. Ce prince mort le 29 novembre 1682, s'appliquoit aux sciences, entr'autres à la chimie.

XI. ROBERT IV, comte d'ALENÇON, est peu connu dans l'histoire; mais il mérite une place dans celle de France, parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Alençon. Après sa mort arrivée en 1219, sa sœur *Alix* donna le comté à *Philippe Auguste* en 1220. *St. Louis* en investit ensuite son fils *Pierre* qui mourut sans enfans au retour de l'expédition d'Afrique en 1283. *Charles de Valois*, frère de *Philippe VI* dit de *Valois*, descendant comme lui de *Philippe III* dit *le Hardi*, fut duc d'Alençon, et mourut en 1346. *Jean II*, son arrière-petit-fils, ayant favorisé le Dauphin contre son père *Charles VII*, fut condamné à mort en 1456, sous prétexte d'intelligence avec les Anglois. La peine de mort fut commuée en une prison perpétuelle. En 1461, *Louis XI* parvenu à la couronne, l'en délivra. Ce duc s'engagea encore avec les Anglois, et fut jugé à mort en 1474. *Louis XI* commua encore la peine en une prison perpétuelle, où il resta dix-sept mois. Il venoit d'être remis en liberté, lorsqu'il termina sa carrière en 1476. Son fils *René* fut aussi condamné en 1482 à passer sa vie en prison, pour avoir voulu vendre son duché au duc de Bourgogne. *Charles VIII* l'en fit sortir en 1483, et il vécut jusqu'en 1492. Son fils *Charles*

premier prince du sang et connétable de France, mort de honte en 1525 pour avoir fui à la bataille de Pavie, n'eut point de postérité, et son duché fut réuni à la couronne. Le duché fut donné au dernier des fils de *Henri II* : (*Voy.* IV. FRANÇOIS DE FRANCE.) La mort de ce prince qui ne laissa point de lignage, fit encore réunir la ville d'Alençon au domaine. Cette ville fut depuis une partie de l'apanage de *Gaston*, fils de *Henri IV* duc d'Orléans. Il passa en 1660 à *Isabelle d'Orléans* sa seconde fille, mariée à *Joseph de Lorraine* duc de Guise. Après la mort de cette princesse en 1696, le duché fut encore réuni à la couronne ; et par lettres-patentes le nom en fut donné au fils de *Charles* duc de Berri, petit-fils de *Louis XIV*, lequel mourut en 1713.

XII. ROBERT, second fils de *Richard III* duc de Normandie, eut en apanage l'an 989, le comté d'Evreux. Promu en même temps à l'archevêché de Rouen, dans cet âge où les passions ont le plus d'empire, il se livra sans retenue à la dissolution. Il ne rougit pas d'épouser, en sa qualité de comte, une femme nommée *Herlève* dont il eut trois fils. Ce fut lui qui baptisa en 1004 *Olaüs* roi de Norwége, appelé au secours du duc *Richard II* contre la France. Ce comte-archevêque dans sa vieillesse, revint de ses égaremens, et mourut en bon pasteur l'an 1037. Sa postérité conserva le comté d'Evreux jusqu'à *Amauri VI* qui le céda en 1200 à *Philippe-Auguste*. Le roi *Philippe III* dit *le Hardi*, le donna à son fils puîné *Louis* mort en 1319. Celui-ci fut père de *Philippe* qui devint roi de Navarre par sa femme *Jeanne* fille de *Louis X*, et mourut en 1343. De leur union sortit *Charles II* roi de Navarre, dont le fils *Charles III* mourut sans postérité masculine en 1425 L'an 1404, il avoit cédé ce comté au roi de France *Charles VI*. Il servit d'apanage à *François* duc d'Alençon fils de *Henri II*, en 1569. Mais ce prince étant mort sans enfans en 1584, il fut réuni à la couronne. Enfin il a été donné à la maison de *Bouillon* en échange de Sédan.... *Voyez l'Histoire généalogique de France* par le P. *Anselme*, et l'*Abrégé chronologique des grands Fiefs*, in-8.°

XIII. ROBERT, (St.) premier abbé de la Chaise-Dieu, mort le 17 avril 1067, donna à ses religieux l'exemple de toutes les vertus. — Il est différent de ST. ROBERT, abbé de Molesme en Bourgogne, premier auteur de l'ordre de Cîteaux, mort le 21 mars 1108, à 84 ans, et canonisé en 1222 par *Honorius III*. En 1075 vingt-un des religieux de son abbaye de Molesme voulant suivre à la lettre la règle de *St. Benoît*, se retirèrent avec *Robert* à quatre lieues de Dijon, dans un désert appelé Cîteaux, (*Cistercium*) à cause des citernes qui s'y trouvoient. *Eudes I* duc de Bourgogne leur fit bâtir une maison qu'ils commencèrent d'occuper en 1098. L'année suivante, *Robert* à qui l'évêque de Châlons avoit donné le bâton pastoral en qualité d'abbé, retourna à Molesme, et laissa à *Alberic* le gouvernement de Cîteaux. *Etienne* qui succéda à *Alberic*, fit les

principaux statuts de l'ordre. *Voyez* XII. ÉTIENNE *et* III. BERNARD.

XIV. ROBERT, né à Thorigny en Normandie, et abbé du Mont-Saint-Michel au diocèse d'Avranches, fut employé dans plusieurs affaires importantes par *Henri II* roi d'Angleterre. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que la continuation de la *Chronique de Sigisbert* et un *Traité des Abbayes de Normandie*, que Dom d'*Acheri* a donné à la fin des Œuvres de *Guibert* de Nogent. Il mourut l'an 1186.

XV. ROBERT GROSSE-TESTE, en latin *Capito*, naquit en Angleterre dans le pays de Suffolck, de pauvres parens. Ses talens lui méritèrent l'archidiaconé de Leicester, et en 1235 l'évêché de Lincoln. Il s'opposa fortement aux entreprises de la cour de Rome et des moines sur la juridiction des ordinaires; et eut un démêlé considérable avec *Innocent IV* sur une dispense que ce pape avoit accordée pour un canonicat de l'église de Lincoln. Il mourut en 1253. Ses écrits, encore plus que son zèle à défendre la juridiction épiscopale contre les moines et contre *Innocent IV*, ont conservé son nom. Sans parler de son *Abrégé de la Sphère*, de ses *Commentaires sur les Analytiques* d'*Aristote*, ni de quelques-unes de ses *Lettres* renfermées dans le recueil de *Brown*, intitulé : *Fasciculus rerum expetendarum*; nous citerons seulement son ouvrage sur les *Observations légales*, réimprimé à Londres dans le 17e siècle; et son *Testamentum XII Prophetarum*, Haguenau, 1532, in-8°; très-rare. Dans ses autres écrits, il reprend avec liberté et peut-être avec trop d'amertume, les vices et les déréglemens des ecclésiastiques. Ce prélat aimoit les lettres et les protégeoit.

XVI. ROBERT, (Claude) né à Bar-sur-Aube vers 1564, devint précepteur d'*André Frémiot* depuis archevêque de Bourges, avec lequel il voyagea en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Les cardinaux *Baronius*, d'*Ossat* et *Bellarmin*, lui donnèrent des marques de leur estime. De retour en France, il fut nommé archidiacre et grand vicaire de Châlons-sur-Saône. Ce savant mourut le 16 mai 1636, à 72 ans. Le plus important de ses ouvrages est le grand recueil intitulé : *Gallia Christiana* qu'il publia en 1625, en un vol. in-fol. Les célèbres *de Sainte-Marthe* augmentèrent dans la suite cet ouvrage utile, infiniment moins inexact que dans les premières éditions, depuis que les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en ont donné une nouvelle qui est en douze vol. in-folio, et qui n'est pas achevée.

XVII. ROBERT, musicien François, mort vers l'an 1686, étoit maître de la musique de la chapelle du roi. Nous avons de lui plusieurs *Motets* à grand chœur qui prouvent combien il étoit savant dans son art; mais on ne trouve point dans ses ouvrages les agrémens que les musiciens qui l'ont suivi ont su répandre dans leurs compositions.

XVIII. ROBERT, (Nicolas) né à Langres vers l'an 1610 s'attacha à *Gaston* de France duc d'Orléans. Ce prince non content de pensionner quelques célèbres botanistes et de faire fleurir dans ses jardins les plantes rares, voulut encore orner son cabinet de leurs figures : dans ce dessein il y employa *Robert*, dont personne n'a jamais égalé le pinceau dans cette partie. Cet habile artiste peignit chaque plante sur une feuille de vélin de la grandeur d'un *in-folio*, avec une exactitude merveilleuse. Il représenta sur de semblables feuilles, les oiseaux et les animaux rares de la ménagerie du prince. *Gaston* eut insensiblement un assez grand nombre de ces miniatures; il en forma divers porte-feuilles dont la vue lui servoit de récréation. Les porte-feuilles furent acquis après sa mort par *Louis XIV* qui nomma *Robert* peintre de son cabinet, et à l'exemple de *Gaston*, lui donna cent francs de chaque nouvelle miniature. *Robert* flatté par ces distinctions, s'appliqua si fidellement à son objet, que par un travail assidu d'environ vingt ans qu'il vécut encore, il forma de sa main un recueil de peintures d'oiseaux et de plantes, aussi singulières par leur rareté que par la beauté et l'exactitude de leur dessin. *Robert* mourut en 1684, âgé de 74 ans. Son ouvrage qui a été continué par les sieurs *Joubert*, *Aubriet* et autres, et qui se continue toujours, fait le plus beau recueil qui soit au monde en ce genre. Il étoit déposé dans la bibliothèque du roi, où les curieux pouvoient le voir.

XIX. ROBERT DE VAUGONDY, (N.) géographe ordinaire du roi, né à Paris en 1688, mort dans cette ville en 1766, est très-connu par son *Atlas portatif*, in-4°, et par son grand *Atlas* en 108 cartes, 1753. Il éclairoit ses connoissances géographiques par celles de l'histoire, et on a de lui divers ouvrages qui attestent son savoir. I. *Abrégé des différens systèmes du monde*, 1745, in-16. II. *Introduction à la géographie* par *Sanson*, 1743, in-8.° III. *Géographie sacrée*, 1746, deux vol. in-12. IV. *Usage des globes*, 1752, in-12. *Robert* son fils a soutenu dignement son nom.

XX. ROBERT, (Marie-Anne Roumier, épouse de) née à Paris en 1705, et morte en 1771, aima dès son enfance les romans, et après en avoir beaucoup lus, elle se mit à en composer. Nous en avons d'elle plusieurs qui n'eurent qu'un succès éphémère, parce que le style, le principal mérite de ce genre frivole après l'intérêt de l'intrigue, ne les a pas soutenus. I. La *Paysanne philosophe*, 1762, quatre parties in-12. La *Voix de la nature*, 5 parties. III. *Voyages de Mylord Ceton* dans les sept planètes, 1765, 7 parties. IV. *Nicole de Beauvais*, 1767, deux vol. in-12. V. Les *Ondins*, 1768, deux vol. in-12.

ROBERT, duc de *Glocester*. *Voyez* HASTINGS.

ROBERT DE GENÈVE. *Voyez* GENÈVE.

ROBERT D'ARBRISSEL, *Voy*. ARBRISSEL.

ROBERT SORBON, *Voyez* SORBONNE.

ROBERTI, (Jean) Jésuite, né à Saint-Hubert en Ardennes l'an 1569, enseigna la théologie et l'Écriture-Sainte à Douai, à Trèves, à Wurtzbourg, à Maïence, et mourut à Namur le 14 février 1651. Ses ouvrages prouvent qu'il étoit versé dans les belles-lettres, la théologie, la controverse et dans l'histoire ecclésiastique. Les principaux sont : I. *Dissertatio de Superstitione*, 1614. II. *Quatuor Evangelia, historiarum et temporum serie vinculata græcè et latinè*, Maïence, 1615, in-folio. III. *Tractatus de Magneticâ vulnerum curatione*, Louvain, 1616. Le P. *Roberti* y démontre les impostures de *Goclenius* qui prétendoit guérir toutes les maladies avec l'aimant. (*Voyez* GOCLENIUS.) Il fit suivre cette dissertation de quatre ou cinq autres aussi solides que la première. IV. Une *Dissertation* pour prouver que Saint Barthélemi étoit le même que Nathanaël, Douai, 1619, in-4.° V. *Historia Sancti Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4.° Cette histoire est très-curieuse et renferme plusieurs dissertations.

I. ROBERTSON, (Guillaume) théologien Anglois, a publié un *Dictionnaire Hébreu*, Londres, 1680, et un *Lexicon Grec*, Cambridge, 1695. Ces deux ouvrages sont in-4°, et jouissent de l'estime des savans.

II. ROBERTSON, (Guillaume) célèbre historien, naquit en Ecosse en 1721, et s'adonna d'abord à la théologie. Devenu recteur d'une église anglicane, il se consacra à la prédication et ses sermons ont été publiés. Mais c'est sur-tout dans l'histoire que se développèrent ses grands talens. La clarté, l'impartialité, des vues profondes distinguent ses histoires d'Ecosse, d'Amérique et de *Charles-Quint*. Cette dernière est sur-tout remarquable par l'intérêt qui y règne et une excellente *introduction*. Ces diverses productions méritèrent à leur auteur le titre et les honoraires d'historiographe du roi d'Angleterre. On lui doit encore des *recherches historiques sur l'Inde*. On y trouve le rapport des connoissances que les anciens avoient recueillies sur cette vaste contrée, et des notices sur les progrès de son commerce avant et après le passage du cap de Bonne-Espérance, sur l'état civil, les lois, les arts, les sciences, les mœurs et les institutions religieuses d'un peuple antique qui a enrichi les autres des débris de ses connoissances, et qui a encore tant de liaisons avec l'Europe par la fertilité et les richesses de son territoire. *Robertson* est mort principal de l'université d'Édimbourg, au mois de juin 1793.

ROBERVAL, (Gilles Personne, sieur de) naquit en 1602 à Roberval paroisse du diocèse de Beauvais. Il devint professeur de mathématiques au collége de *Maître-Gervais* à Paris ; il disputa ensuite la chaire de *Ramus* et l'emporta. La conformité des goûts le lia avec *Gassendi* et *Morin*. Il succéda à ce dernier dans la chaire de mathématiques au collége-royal sans quitter néanmoins celle de *Ramus*. Il fit des expériences sur le

vide, inventa deux nouvelles sortes de *Balances*, dont l'une est propre à peser l'air, et lui mérita d'être de l'académie des Sciences. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Traité de Mécanique* dans l'*Harmonie du* Père *Mersenne*. II. Une édition d'*Aristarcus Samius*, etc. Ils furent recherchés dans leur temps. Ce savant estimable mourut le 27 octobre 1675, à 73 ans. Sa présomption l'engagea dans quelques disputes avec *Descartes*, dont il ne sortit pas à son avantage. Il eut l'injustice de lui contester la gloire de ses inventions analytiques et voulut déprimer son savoir géométrique. *Descartes* en vrai philosophe se contenta de lui proposer un problême dont il ne trouva la solution qu'avec une extrême difficulté, et après de longues méditations.

ROBESPIERRE, (Maximilien-Isidore) né à Arras d'une famille pauvre, fut élevé aux dépens de l'évêque de cette ville. Après avoir fini ses études à Paris au collége Louis-le-Grand, il suivit quelque temps le barreau de sa patrie et y plaida la cause du paratonnerre de Saint-Omer. Les échevins de cette ville avoit proscrit cette découverte comme dangereuse, et fait défense de l'employer ; *Robespierre* obtint du tribunal d'Arras plus éclairé, la liberté pour sa partie de rétablir le paratonnerre qui avoit été abattu sur sa maison. L'académie de Metz ayant proposé pour sujet de son prix en 1784, de déterminer l'origine de l'opinion qui étendoit sur tous les individus d'une même famille, une partie de la honte attachée aux peines infamantes subies par un coupable, le discours de *Robespierre* fut couronné et publié l'année suivante. Il se montra de bonne heure sombre, méchant quoique timide, jaloux des talens, de la richesse et de la grandeur. S'étant donné l'air d'un philosophe et d'un désapprobateur, affichant une morale austère et le patriotisme le plus ardent, il fut nommé député à l'assemblée Constituante, où il se fit remarquer plutôt par son originalité que par son éloquence. Il commença sa carrière politique le 27 juillet 1789 par le discours suivant, sur le secret des lettres. « La première de toutes les lois est le salut du peuple. Obligé par le plus impérieux de tous les devoirs, de venger l'attentat projeté contre les représentans de la nation, on doit se servir de tous les moyens possibles. Le secret des lettres est inviolable; mais il est des circonstances où on doit le violer. Qu'on ne cite pas l'exemple de *Pompée* qui brûla les lettres adressées à *Sertorius ; Pompée* étoit un tyran, un oppresseur de la liberté publique, et nous, nous en sommes les restaurateurs. » Courtisan de *Mirabeau* qui le méprisoit, il s'en éloigna à mesure que ce dernier perdit sa grande popularité. Il divagua dans de nombreux discours sur la liberté de la presse, sur les conspirations prétendues du gouvernement, sur le droit qu'il voulut qu'on accordât à tout homme sans propriété d'entrer dans les emplois publics. Il s'opposa à ce qu'on donnât au monarque le droit de la paix et de la guerre, et à ce qu'on le déclarât inviolable ; il n'en soutenoit pas moins encore à la fin de la session, que *le régime monarchique étoit le seul qui convînt à un empire aussi*

grand que la France. En parlant des prêtres et des émigrés, ce fut toujours avec une modération qu'on ne lui soupçonnoit pas. Il combattit *Barnave* dans son opinion sur les colonies; et lors de la discussion sur le code criminel, on le vit représenter la peine de mort comme injuste, contraire à la nature, et en demander l'abolition. Deux ans après, celui qui avoit défendu la vie même des parricides, faisoit égorger cent mille innocens par les tribunaux républicains. Après la session, *Robespierre* ne parut point dans les mouvemens du 20 juin et du 10 août, ni dans les massacres de septembre; mais il chercha bientôt à en recueillir le fruit. Élu membre de la convention, il ne tarda pas à la dominer. En vain *Louvet*, le ministre *Roland*, et plusieurs autres l'accusèrent-ils de vouloir s'élever à la dictature; il triompha de leurs efforts et les conduisit successivement à l'échafaud. Après avoir voté la mort de *Louis XVI*, il poursuivit toute sa famille et unit à cette proscription celle des Girondins, des partisans de *Danton*, d'*Hébert* et de tous ceux qui osèrent aspirer à partager sa puissance. Aussi le premier dit avec raison: « Tout ira bien encore tant qu'on dira *Robespierre* et *Danton*; mais malheur à moi si l'on dit jamais *Danton* et *Robespierre*. » A peine ce dernier eut-il pris la direction du comité de salut public, qu'il couvrit la France de dénonciations, de tribunaux avides de meurtres, et d'une terreur si générale et si profonde que tout François craignit de se confier à son parent, à son voisin, à son ami, et ne vit autour de lui que des échafauds. Des proconsuls non moins féroces allèrent par ses ordres inonder de sang toutes les provinces. Lyon, Toulon, Arras, Orange, Bordeaux et la Vendée devinrent les principaux théâtres de leurs excès; et c'est alors que leur chef s'écria dans l'assemblée « que la république s'étoit glissée en France au milieu des cadavres et à l'insçu de tous les partis. » La convention entière, subjuguée par *Robespierre*, ne fut plus comme il l'appeloit lui-même, que sa *machine à décrets*. Dès-lors, on l'entendit dire sans cesse, soit dans l'assemblée soit aux jacobins, *je veux*. Son ton étoit quelquefois celui d'un illuminé. On a prétendu qu'il croyoit les prêtres utiles à ses projets; cependant ils furent proscrits sous sa tyrannie. Mais il vouloit devenir lui-même le chef d'une religion, et il commença son sacerdoce en faisant établir une fête en l'honneur de l'*Être Suprême*, auquel il daigna donner un *brevet d'existence*, en le reconnoissant par un décret. « Ce qui est digne de remarque, dit un historien, c'est que la France gémissant sous les luttes des différens partis, applaudit un instant au coup que leur porta *Robespierre*, espérant être moins malheureuse sous un seul tyran.... Si, content d'avoir abattu les premières têtes de la convention, il eût épargné ses autres collégues parmi lesquels il ne se trouvoit plus personne qui osât prétendre au premier rang, sa puissance eût probablement été de plus de durée; mais lâche, timide et défiant, sentant sa foiblesse et croyant la masquer à force de barbarie, il voulut continuer à proscrire, et força ainsi à la résistance des gens qui n'eussent

peut-être pas mieux demandé que de servir et de commander sous lui : la vue du danger ranima leur courage ; et certains de leur perte, ils voulurent tenter au moins de se sauver par un coup d'audace. » Ce coup fut porté le 9 thermidor de l'an deux. Une coalition formée en secret et réunie dans une discussion inattendue, ôta à *Robespierre* et à ses deux adhérens, *Couthon* et *Saint-Just*, tout moyen de défense. Leurs voix furent étouffées ; et le premier s'étant élancé à la tribune fut forcé d'en descendre, sous les cris répétés de toutes parts : *à bas le Tyran*. Ce fut alors à qui lui porteroit les derniers coups. *Robespierre* dénoncé passa subitement de la contenance d'un souverain à celle d'un suppliant ; à peine le décret d'accusation fut-il rendu contre lui, qu'il descendit de la tribune à la barre où on fit bientôt passer à ses côtés *Saint-Just*, *Couthon*, *Robespierre* le jeune et *le Bas*. Aussitôt que les membres de la commune de Paris apprirent que leur protecteur étoit accusé, ils ordonnèrent de sonner le tocsin, et couvrirent la place de Grève d'hommes armés. *Henriot*, commandant de la garde nationale, marcha à leur tête contre la Convention ; mais celui-ci vaincu par les sections réunies, laissa à la justice la liberté de punir. *Robespierre* fut conduit d'abord à la maison d'arrêt du Luxembourg ; la terreur que son nom seul avoit inspirée étoit encore si grande, que le concierge de la prison refusa de l'y recevoir : il fut alors amené à l'hôtel-de-ville. Là, un détachement des troupes de la Convention ayant pénétré, un gendarme courageux nommé *Charles Méda*, assailli de coups par les satellites de la municipalité, découvrit *Robespierre* dans un coin obscur et lui tira un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire inférieure et le couvrit de sang. Étendu sur une table, il souffrit sans se plaindre, sans proférer un seul mot les interrogatoires de ses collégues, les injures de ceux qui l'entouroient, les douleurs de ses blessures et la fièvre qui le dévoroit. Le lendemain 10 thermidor (28 juillet 1797,) à 4 heures du soir on le conduisit à l'échafaud avec vingt-deux de ses complices. On remarqua qu'il avoit alors le même habit qu'il portoit le jour de la fête qu'il avoit fait célébrer en l'honneur de l'Être Suprême. Ses traits étoient horriblement défigurés et ses yeux totalement fermés. Le peuple fit arrêter la charrette vis-à-vis la maison qu'il occupoit, et une femme dansant devant la voiture, s'écria : *Ta mort m'enivre de joie ! descends aux enfers avec les malédictions de toutes les épouses et de toutes les mères.* Il périt à l'âge de 35 ans, et on lui fit cette épitaphe :

Passant, ne pleure point son sort ;
Car s'il vivoit, tu serois mort.

On a dit de lui qu'ayant calculé les diverses marches de la tyrannie, il avoit préféré la férocité froide de *Sylla* aux emportemens de *Catilina*. Toute sa politique, suivant un écrivain judicieux, fut d'avoir su apprécier de bonne heure la puissance de la multitude, à une époque où la société sembloit ramenée à son origine par l'anéantissement des autorités régulières, et la disparition de toutes les supériorités de con-

vention. Il avoit aussi remarqué des premiers, que pour rester en crédit auprès des dernières classes du peuple, il falloit dans toute espèce de système aller toujours plus loin que les autres : on ne peut entraîner que par des excès les hommes dénués d'éducation ; et comme leur esprit est incapable de saisir aucune nuance, la modération, la retenue ne leur paroissent qu'une trahison ou qu'un repentir. Un autre caractère de sa politique, et qui contribua beaucoup à son agrandissement, fut la promptitude avec laquelle il abandonna ses amis quand leur sacrifice devint utile à son ambition. Il s'étoit allié au parti qui dans l'assemblée Législative avoit provoqué la journée du 10 août; mais si-tôt que ce parti voulut jouir du triomphe, *Robespierre* devint son plus cruel ennemi, et cette haine produisit le 31 mai. Il s'étoit fait le patron de la municipalité de Paris, et avec son secours il avoit exterminé les chefs du parti dont nous venons de parler; mais lorsque cette municipalité voulut se fier à ses propres forces, lorsque ses officiers briguèrent une popularité qui leur fut personnelle, *Robespierre* oublia leurs services et les immola. Ainsi, il découragea l'ambition de tous les scélérats, les contraignit à se tenir au second rang et à n'être que des valets assassins et incendiaires. On ne saura qu'imparfaitement tous les mystères de son ambition ; il n'admit aucun confident à connoître ses arrière-pensées. Son ame vivoit solitaire. On n'a jamais publié sa correspondance intime, ni ses papiers ; peut-être auroient-ils expliqué pourquoi deux mois avant sa catastrophe *Robespierre* s'étoit éloigné des séances du comité de salut public ? Vouloit-il rejeter sur ses membres l'exécration générale, les faire regarder comme les uniques auteurs de tous les meurtres, et les livrer à la vengeance d'un peuple qui commençoit à murmurer de voir couler tant de sang? Exciter à la barbarie pour en profiter, la faire cesser pour arriver à l'instant même au souverain pouvoir : étoit une spéculation atroce et digne de lui. Les feuilles publiques en ont tracé ce portrait qui lui ressemble. « Sa taille étoit de cinq pieds deux pouces, son corps jeté d'aplomb, sa démarche vive et brusque. Il crispoit souvent ses mains par une espèce de contraction de nerfs qui se faisoit sentir dans ses épaules et dans son cou. Ses habits étoient d'une propreté élégante, sa chevelure toujours soignée. Sa physionomie paroissoit un peu renfrognée, son teint livide et bilieux, ses yeux mornes et éteints. Il portoit presque toujours des conserves. Il sut adoucir avec art sa voix naturellement aigre et criarde, et donner de la grace à son accent artésien. Il avoit calculé le prestige de la déclamation, et jusqu'à un certain point il en possédoit le talent. L'antithèse dominoit dans ses discours où il employoit souvent l'ironie ; son style n'étoit point soutenu; sa diction inégale, âpre, souvent triviale, étoit toujours cousue de lieux communs et de divagations sur la *vertu*, le *crime*, les *conspirations*. Orateur médiocre, lorsqu'il avoit préparé son discours ; s'il s'agissoit d'impression, il étoit au-dessous de la médiocrité. Sa logique fut souvent adroite dans

ses sophismes : il réfutoit avec habileté ; mais en général sa tête étoit stérile et la sphère de ses idées étroite, comme il arrive presque toujours à ceux qui s'occupent trop d'eux-mêmes. La gloire littéraire fut un de ses vœux ; mais il ambitionnoit encore plus la gloire politique. Il parloit avec mépris de *Pitt*, et cependant il ne voyoit rien au-dessus de ce dernier que lui-même. Les injures des journaux Anglois chatouilloient délicieusement son cœur ; quand il les dénonçoit, son accent, son expression caractérisoient la jouissance de son amour propre : il savouroit comme des madrigaux les sarcasmes du duc *d'Yorck*. Ce fut un délice pour lui d'entendre nommer un jour les armées Françoises, les troupes de *Robespierre*. A la fois audacieux et lâche, il couvroit ses manœuvres d'un voile épais, et souvent il désignoit ses victimes avec hardiesse. Un représentant faisoit-il une proposition qui lui déplaisoit, il se retournoit brusquement et l'envisageoit d'un air menaçant pendant quelques minutes. Foible et vindicatif, sombre et sensuel, chaste par tempérament et libertin par imagination, il mêloit de la coquetterie dans son ambition. Il faisoit emprisonner des femmes pour avoir le plaisir de leur rendre la liberté, et faisoit couler leurs pleurs pour les essuyer. » L'astuce étoit après l'orgueil le trait le plus marqué de son caractère. Il n'étoit environné que de gens qui avoient de graves reproches à se faire : d'un mot il pouvoit les placer sous le glaive. Il protégea et fit trembler une partie de la Convention ; il transforma les erreurs en crimes, les crimes en erreurs. Toutes les fois qu'il fut attaqué, c'étoit la liberté qu'on attaquoit. Il ne sut point créer les circonstances ; aussi les circonstances le perdirent et le précipitèrent dans la classe abhorrée de ceux qui ont opprimé leurs semblables et ont voulu parvenir sur des monceaux de victimes à la tyrannie.

ROBILLARD, (N...) jeune savant dont les lumières furent précoces, étoit fils d'un professeur à l'école d'artillerie de Metz. A l'âge de 16 ans, il adressa à l'académie des Sciences un *Traité* sur l'application de la géométrie ordinaire et des calculs différentiel et intégral à la résolution de plusieurs problêmes, et cette compagnie savante en fit l'éloge dans ses *Mémoires* de l'année 1740. Cet ouvrage a été publié depuis à Paris en 1753, in-4°, avec 30 planches ; l'auteur n'existoit plus alors et avoit été enlevé aux sciences à l'âge de 20 ans.

ROBIN, (Jean) a publié une *Description* du jardin des Tuileries, 1608, in-folio, qui est recherchée principalement pour les planches dessinées par *Pierre Valet*.

ROBINET, (Urbain) pieux et savant docteur de Sorbonne, chanoine et grand vicaire de Paris, abbé de Bellozane, mort le 29 septembre 1758, âgé de 75 ans, étoit Breton. Il est le rédacteur du *Bréviaire* de Rouen qui est un chef-d'œuvre en ce genre, Rouen, 1736. Il publia en 1744 : *Breviarium Ecclesiasticum Clero propositum* : ce *Bréviaire* a été adopté par les évêques de Cahors et du Mans.

ROBINS, (Benjamin) célèbre mathématicien Anglois, né à Bath en 1707, fut chargé d'aller faire des observations dans les Indes. Il y arriva en 1750 et y mourut le 19 juillet de l'année suivante d'une maladie de langueur causée par la chaleur du climat. Il expira, suivant *Jacques Wilson* éditeur de ses *Œuvres*, la plume à la main, au fort de *Saint-David*. *Robins* étoit membre de la Société royale de Londres et ingénieur général de la compagnie des Indes Orientales. On lui doit d'excellens principes d'artillerie qui parurent à Londres en 1742. L'auteur y offre le résultat de ses expériences sur la force de la poudre à canon et sur la résistance de l'air aux mouvemens des corps qui le traversent. L'importance de ses recherches a fait traduire l'ouvrage dans toutes les langues; et *Euler* lui-même s'est mis au nombre des traducteurs, en enrichissant la théorie de l'auteur Anglois d'un *Commentaire* très-étendu. Il y en a trois Traductions françoises: la première de *le Roy;* la seconde de *Dupuy* professeur à Grenoble, publiée en 1771; la troisième de *Lombard* professeur d'artillerie à Auxonne, imprimée en 1783, in-8.° Celle-ci offre de plus que les autres les Commentaires d'*Euler*. On a attribué à *Robins* les *Voyages d'Anson*, publiés sous le nom de *Walter*.

ROBOAM, roi de Juda, succéda à *Salomon* son père l'an 975 avant Jésus-Christ. A peine fut-il monté sur le trône, que *Jéroboam* à la tête du peuple, alla le prier de décharger ses sujets des impôts immenses dont son père les avoit accablés. *Roboam* livré à de jeunes courtisans, ne lui répondit qu'en menaçant le peuple d'un traitement encore plus fâcheux. *Si mon père*, leur dit-il, *vous a fouetté avec des verges, je vous fouetterai avec des scorpions.* C'étoit la réponse d'un tyran. Cette dureté fit soulever dix tribus qui se séparèrent de *Roboam*, et qui choisirent *Jéroboam* pour leur roi. Telle fut l'origine du royaume d'Israël. *Roboam*, auquel il n'étoit resté que deux tribus, fut ensuite attaqué par *Sésach* roi d'Egypte. Ce prince suivi d'une armée innombrable, entra dans le pays et prit en peu de temps toutes les places de défense. Jérusalem où le roi s'étoit retiré avec les principaux de sa cour, alloit être assiégée. Pour leur ôter toute espérance, Dieu envoya le prophète *Séméias* qui leur déclara de sa part, que puisqu'ils l'avoient abandonné, il les abandonnoit aussi au pouvoir de *Sésach*. Cette menace les toucha. Le Seigneur, fléchi par leur repentir, adoucit la rigueur de l'arrêt porté par sa justice. *Sésach* se retira de Jérusalem après avoir enlevé les trésors du temple du Seigneur et ceux du palais du roi. *Roboam* continua de vivre dans l'iniquité. Il mourut l'an 958 avant Jésus-Christ, après avoir régné dix-sept ans, laissant le royaume à *Abia* l'un de ses fils.

ROBOREUS, *Voyez* ROVÈRE.

ROBORTELLO, (François) né en 1516 à Udine dans le Frioul, enseigna avec réputation la rhétorique et la philosophie morale à Lucques, à Pise, à Bologne et à Padoue, où il mourut le 18 mars 1567, dans sa 51e

année. On a de lui : I. *Traité d'Histoire*, 1543, in-8°, très-superficiel. II. Des *Commentaires* sur plusieurs poëtes Grecs et Latins. III. *De vitâ et victu populi Romani sub Imperatoribus*, 1559, in-folio ; livre savant et curieux. IV. Un grand nombre d'autres *Ecrits*, dans lesquels il fait souvent paroître un orgueil et une aigreur indignes d'un homme de lettres. *Baptiste Egnace* qu'il avoit outragé, s'en vengea par un coup de poignard qui le blessa dangereusement.

ROBUSTI, *Voyez* I. TINTORET.

ROCCABERTI, (Jean-Thomas de) né vers 1624 à Péselade sur les frontières du Roussillon et de la Catalogne, d'une maison illustre, entra jeune dans l'ordre de *Saint-Dominique*. Il devint provincial d'Aragon en 1666, général de son ordre en 1670, archevêque de Valence en 1676 et grand inquisiteur de la foi en 1695. Il s'acquit l'estime du roi Catholique qui le fit deux fois vice-roi de Valence. Il employa le temps que lui laissoient ses places à composer plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Un Traité indigeste, *De Romani Pontificis auctoritate*, en 3 vol. in-folio, estimé des Ultramontains. II. *Bibliotheca Pontificia*. C'est un immense *Recueil* de tous les Traités composés par différens auteurs en faveur de l'autorité et de l'infaillibilité du pape, imprimé à Rome en 1700 et années suivantes, en 21 vol. in-folio. Le parlement de Paris en défendit le débit en France ; les préjugés et les erreurs dont il est rempli, le défendoient déjà assez. III. Un livre intitulé : *Aliment spirituel*, etc. Il mourut le 13 juin 1699, à 73 ans.

ROCCA, (Ange) né en 1545 à Rocca-Contrata dans la Marche d'Ancone, mort à Rome le 7 avril 1620, à 75 ans, étoit entré dans l'ordre des Hermites de Saint-Augustin en 1552. Il fut secrétaire de son ordre pendant six ans, c'est-à-dire jusqu'en 1585, que *Sixte V* instruit de son savoir, l'appela au Vatican. Ce pape le chargea de veiller à l'impression de la *Bible*, des *Conciles* et des *Pères* qu'il faisoit faire dans l'imprimerie apostolique. Il fit diverses remarques sur l'Ecriture-Sainte et sur les Pères ; mais on ne lit plus ses *Commentaires*. Il s'y sert indifféremment des bons et des mauvais auteurs, de monumens authentiques et de pièces douteuses. Il écrit nettement, mais sans élévation. Ses différens ouvrages parurent à Rome, 1719, en deux vol. in-folio. Les littérateurs font quelque cas de la *Bibliotheca Vaticana illustrata* de cet auteur, quoique fort inexacte. Son *Thesaurus pontificiarium antiquitatum, necnon rituum ac cæremoniarum*, 2 vol. in-folio, Rome, 1645, est un recueil curieux. *Rocca* avoit travaillé pendant quarante ans à se former une riche collection de livres. Il en fit présent au monastère de Saint-Augustin de Rome, à condition qu'elle seroit publique. Il fut le premier dans cette capitale qui destina sa bibliothèque à l'usage du public, et ce bienfait fit donner à la sienne le nom de *Bibliothèque angélique*. On estime son Traité, *De Campanis*, Rome, 1612, in-4° ; on le trouve dans le second volume du *Thesaurus*

Antiquitatum Romanarum de *Sallengre*.

ROCH, (Saint) né à Montpellier d'une famille noble, perdit son père et sa mère à l'âge de vingt ans. Il alla à Rome en pélerinage : il y guérit un grand nombre de personnes affligées de la peste, et à son retour il s'arrêta à Plaisance affligée de cette maladie. *Roch* en fut frappé lui-même, et contraint de sortir de la ville pour ne pas infecter les autres. Il se retira dans une forêt, où le chien d'un gentilhomme voisin nommé *Gothard*, lui apportoit tous les jours un pain. Guéri de la contagion, il retourna à Montpellier et y mourut le 13 août 1327. Cet article est composé d'après les traditions populaires, et ces traditions sont fondées sur des légendes de peu d'autorité. On peut et l'on doit invoquer *St. Roch ;* mais on ne croit pas qu'il soit nécessaire pour le salut, de croire tout ce qu'on a dit de son chien.

I. ROCHE, (Étienne de la) publia en 1538 un *Traité* d'arithmétique et de géométrie, auquel le libraire *Huguetan* ajouta des *Tables* pour en faciliter l'usage.

II. ROCHE, (Jean de la) né dans le diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Son talent pour la prédication se manifesta de bonne heure. Il remplit avec succès les principales chaires de la province et de la capitale. Cet orateur mourut en 1711, dans sa 55e année. On a de lui un *Avent*, un *Carême* et des *Mystères*, en 6 vol. in-12, et 2 vol. in-12 de *Panégyriques*. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il excelloit. Ses Panégyriques de *St. Augustin* et de *St. Louis* furent applaudis lorsqu'il les débita, et plaisent encore lorsqu'on les lit. Ses *Sermons* sont solides, et l'Evangile n'y est pas défiguré par le vernis de nos orateurs à la mode. Ils sont écrits avec noblesse et avec élégance. *Racine* portoit l'enthousiasme jusqu'à dire qu'il trouvoit plus de beautés dans les Sermons du P. *de la Roche*, que dans ses propres ouvrages. La postérité n'a pas confirmé ce jugement dicté par la modestie.

III. ROCHE, (Antoine-Martin) ex-Oratorien, né dans le diocèse de Meaux, fut un exemple de mortification et de vertu. Lorsqu'il eut quitté l'Oratoire par esprit de modération et de paix dans les temps orageux de la Bulle, il se retira chez une pieuse veuve à Paris où il vécut aussi solitaire que dans les forêts ; il termina sa sainte carrière en 1755, avant la 50e année de son âge. On a de lui un *Traité de la nature de l'Ame et de l'origine de ses connoissances*, contre le système de *Locke* et de ses partisans, en 2 gros volum. in-12, qui ont paru en 1759. Cet ouvrage solide et bien écrit mérite d'être lu.

IV. ROCHE, (Jacques-Fontaine de la) prêtre également fanatique et vertueux, né à Fontenai-le-Comte le 5 mai 1688, mort le 26 mai 1761, à 73 ans, vécut à Paris dans une obscurité prudente. Il eut depuis 1631 la principale part aux feuilles qui paroissoient toutes les semaines sous le titre de *Nouvelles Ecclésiastiques*. Il avoit été pourvu

d'une cure dans le diocèse de Tours; mais il quitta la houlette pastorale en 1728, pour prendre la plume de journaliste. D'abord les Nouvelles ecclésiastiques n'étoient que la copie de différens extraits de lettres qui venoient de diverses provinces. Elles prirent en 1729 la forme d'un ouvrage travaillé sur un certain plan. *Charles-Robert Berthier* ancien vicaire de Saint-Barthélemi, mort à Paris le 23 août 1767, y a eu aussi beaucoup de part. On a donné à Paris en 1767 la Table des matières de ces feuilles depuis 1728 jusqu'en 1760 inclusivement, 2 gros vol. in-4.° L'édition de Paris a été contrefaite à Utrecht. Pour la completer, il faut y joindre *les Nouvelles Ecclésiastiques* ou *Avant-nouvelles depuis l'arrivée de la* Constitution *en France à la fin de* 1713 *jusqu'au* 23 *février* 1728, *que les Nouvelles Ecclésiastiques ont commencé d'être publiées*, à Paris, 1731, in-4°, de 194 pages. L'éditeur de *Ladvocat* fait mourir l'abbé *de la Roche* en 1767; nous avons suivi l'éditeur de la *Méthode* pour l'Histoire de l'abbé *Lenglet*, qui est beaucoup plus instruit. L'un de ses coopérateurs fut l'abbé *Berthier*, (Charles-Robert) ancien vicaire de Saint-Barthélemi, mort à Paris en 1766, à 82 ans. Il avoit pris le nom de *Dupuy* pour échapper aux poursuites de la police.

V. ROCHE, (Jean-Baptiste de la) docteur de Sorbonne et prédicateur du roi, mort depuis quelques années, a publié le *Panégyrique* de *Ste Geneviève*, des *Remarques* sur les Pensées de *la Rochefoucault*, et sur les Quatrains de *Pibrac* et de *Matthieu*; une édition des Pseaumes de *David*, distribués pour tous les jours du mois, de l'*Office de St. Côme* et de *St. Damien*, et du *Bréviaire* de Cîteaux. On doit encore à ce laborieux écrivain: I. *Œuvres* mêlées, 1733, in-12. Elles renferment un Discours sur le but qu'a eu *Virgile* en composant ses Bucoliques, et une Traduction en vers françois des Eglogues de ce poëte. II. *Oraison funèbre du duc d'Orléans*, 1753, in-4.° III. *Règles de la Vie chrétienne*, 1753, trois vol. in-12. IV. *Année dominicale*, huit vol. in-12. V. *Lettres littéraires* sur divers sujets, deux vol. in-12. VI. *Cosmographie pratique*, in-12. VII. *Mémoires historiques et curieux*, 2 vol. in-12. VIII. Les *Œuvres* de la chair et les *Fruits* de l'esprit, in-12. IX. *Mélanges* de maximes Chrétiennes sur la religion, la morale et la nature, 1769, in-12. X. *Entretiens* sur l'orthographe françoise, 1778, in-8.°

ROCHE, (La) *Voyez* TIPHAIGNE.

ROCHEBLOND, (Charles HOTMAN, *dit* la) bourgeois de Paris, fut l'auteur de la faction connue sous le nom des *Seize*, parce qu'ils avoient distribué à seize d'entr'eux les seize quartiers de Paris. Elle se forma en 1589 pendant la Ligue. Le but de cette association séditieuse étoit de s'opposer aux desseins du roi *Henri III*, lequel favorisoit, disoit-on, les Huguenots; et d'empêcher que le roi de Navarre ne succédât à la couronne de France. *La Rocheblond* eut d'abord une conférence secrète avec deux curés, l'un de Saint-Séverin, et l'autre de Saint-Benoît à Paris.

Peu de jours après, ces curés unis à deux docteurs, en attirèrent huit autres à leur parti; et ce furent-là comme les douze faux Apôtres, et les fondateurs de la Ligue de Paris qui fut bientôt composée d'une foule de fanatiques de tout état. Pour garder quelque ordre dans cette conspiration, ils en choisirent *Seize* d'entr'eux, auxquels on distribua les seize quartiers de la ville de Paris, afin d'y observer ce qui se feroit et d'y exécuter tous les ordres de leur conseil. Cette faction se joignit à la grande Ligue commencée à Péronne; mais elle eut aussi ses intérêts particuliers, et ne seconda pas toujours les intentions du duc *de Guise* ni celle du duc *de Mayenne*, à qui elle préféra le roi d'Espagne.... *Voyez* MAYENNE.

ROCHEBRUNE, poëte agréable et auteur de plusieurs Chansons, étoit ami de la *Mothe*, et fut compris dans les couplets adressés à *J. B. Rousseau*. *Rochebrune* est mort vers 1732. C'est lui qui fit les paroles de la *cantate* d'*Orphée*, qui devint le triomphe du musicien *Clérambault*.

ROCHECHANDIEU, *Voyez* CHANDIEU.

I. ROCHECHOUART, (René de) baron de Mortemart et seigneur de Vivonne, étoit d'une des plus anciennes familles du royaume, qui remonte au onzième siècle et qui subsiste en plusieurs branches, (*Voy.* II. JARS (chevalier de) et à laquelle la terre de Rochechouart en Poitou avoit donné son nom. Il servit dès l'âge de quinze ans au siége de Perpignan, et s'y signala par sa valeur. Il se trouva ensuite à la défense de Metz en 1552, et après avoir acquis beaucoup de gloire dans diverses occasions importantes, il mourut le 17 avril 1587, à 61 ans, laissant plusieurs enfans de *Jeanne de Saulx* fille du maréchal *de Tavannes*. — L'aîné *Gaspard de* ROCHECHOUART, mort en 1643, à 68 ans, fut le père de *Gabriel de Rochechouart* duc de Mortemart, pair de France et premier gentilhomme de la chambre, qui mourut le 26 décembre 1675. C'étoit un seigneur plein d'ambition et d'esprit.

II. ROCHECHOUART, (Louis-Victor) duc de Mortemart et de Vivonne, prince de Tonnay-Charente, fils de *Gabriel* duc de Mortemart, né en 1636, servit de maréchal de camp à la prise de Gigeri en Afrique l'an 1664, à celle de Douai en Flandre en 1667, et au siége de Lille l'année d'après. Sa valeur le fit choisir pour conduire les galères du roi au secours de Candie où il fut en qualité de *Général de la Sainte-Eglise*, titre dont le pape *Clément IX* l'honora. Ce pontife pénétré de reconnoissance pour les services qu'il avoit rendus à cette occasion, lui permit de porter dans l'écusson de ses armes, lui et sa postérité, le *Gonfalon* de l'Eglise. Il ne se distingua pas moins dans la guerre de Hollande en 1672, où il reçut une blessure dangereuse, et gagna avec *du Quesne* deux batailles contre *Ruyter*. Le bâton de maréchal de France, le gouvernement de Champagne et de Brie et la place de général des galères, furent les récompenses de son courage et le fruit de la faveur de la marquise *de Montespan* sa

sœur. Devenu vice-roi de Messine, il s'y fit aimer et respecter. Ce seigneur mourut le 15 septembre 1688, avec la réputation d'un des plus beaux esprits de la cour. Il faisoit des vers; mais il n'en reste aucuns de lui qui méritent d'être retenus. On se souvient plus volontiers de ses bons mots. *Louis XIV* lui demandant ce que la lecture faisoit à l'esprit? *Ce que vos perdrix font à mes joues.* (Il faut remarquer qu'il avoit les couleurs extrêmement vives.) Le même prince le raillant sur sa grosseur extraordinaire, devant le duc *d'Aumont* aussi gros que lui: *Vous grossissez à vue d'œil*, lui dit-il; *vous ne faites point d'exercice. — Ah! Sire, c'est une médisance*, répliqua Vivonne: *il n'y a point de jour que je ne fasse au moins trois fois le tour de mon cousin d'Aumont.* On en rapporteroit beaucoup d'autres; mais ce qui est saillie dans le feu d'une conversation libre, devient souvent platitude lorsqu'on le répète.

III. ROCHECHOUART, (Marie-Magdeleine-Gabrielle de) sœur du précédent, abbesse de Fontevrault, morte le 15 août 1704, à 59 ans, laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits, qui donnoient une idée avantageuse de son savoir et de sa piété. Elle avoit un esprit fécond, une mémoire heureuse et un génie propre à tout. Elle se délassoit de la lecture des philosophes, par celle des poëtes. *Homère*, *Virgile*, *Platon*, *Cicéron* lui étoient familiers, ainsi que les langues dans lesquelles ils ont écrit, et quelques-unes des modernes.

IV. ROCHECHOUART, (Françoise-Athénaïs de) sœur de la précédente, fut d'abord connue sous le nom de Mlle *de Tonnay-Charente*. Sa beauté la rendit encore moins célèbre que le caractère de son esprit, plaisant, agréable et naturel. Recherchée par les plus grands seigneurs, elle fut mariée au marquis *de Montespan* qui lui sacrifia des partis considérables, et qui ne fit qu'une ingrate. La duchesse *de la Vallière* maîtresse de *Louis XIV*, l'admit dans sa société, et le roi ne la regarda d'abord que comme une aimable étourdie. Elle agaçoit sans cesse ce monarque qui disoit en se moquant à Mad. *de la Vallière*: *Elle voudroit bien que je l'aimasse; mais je n'en ferai rien.* Il ne tint pas parole, et il fut bientôt épris de ses charmes. La marquise *de Montespan* régna avec empire. Elle aima le roi par accès, et encore plus l'argent. Ses fantaisies engagèrent ce prince dans des dépenses excessives et inutiles. Elle domina long-temps sur le cœur de ce monarque; mais son humeur impérieuse et bizarre l'en chassa peu à peu. Elle avoit supplanté *la Vallière*, et elle fut supplantée à son tour, d'abord par la duchesse *de Fontanges*, puis par la marquise *de Maintenon*. *Louis XIV* lui ordonna de quitter la cour vers 1680; et elle mourut en 1707, âgée de 66 ans, à Bourbon, où elle avoit été prendre les bains. Elle avoit ordonné par son testament, que ses entrailles seroient portées à la communauté de Saint-Joseph. Elles jetoient une si grande puanteur, à cause de la chaleur de la saison, que le porteur revint sur ses pas, et alla les remettre aux

Capucins de Bourbon. Le Père Gardien infecté de cette odeur, les fit jeter, dit-on, aux chiens. Quand on apprit à la cour ce qu'étoient devenues les entrailles de Mad. *de Montespan*, un de ses amis (c'étoit un ami de cour,) dit : *Est-ce qu'elle en avoit ?* C'est *la Beaumelle* qui rapporte cette réponse, et elle peut bien avoir été faite après coup. Quoiqu'elle eût naturellement beaucoup de fierté et de hauteur, son caractère étoit aussi rusé que son esprit étoit fin. Lorsqu'elle tentoit d'engager *Louis XIV* dans ses filets, elle tâchoit de donner le change à la reine dont elle étoit dame d'honneur. Pour lui inspirer une haute opinion de sa vertu, elle communioit tous les huit jours en sa présence; elle visitoit les hôpitaux, et faisoit plusieurs de ces bonnes œuvres d'éclat qui trompent si souvent les hommes. Son crédit fut tel pendant quelque temps, que dans la promotion des maréchaux de France de 1679 elle fouilla dans les poches du roi pour y prendre la liste; et n'ayant pas vu le nom du duc *de Vivonne* son frère, elle éclata en reproches, et le roi ne la calma qu'en lui donnant le bâton. Dans les dernières années de sa vie, elle vit la perte de sa faveur avec une grandeur d'ame digne de sa naissance et du Christianisme. La religion lui inspira des sentimens de repentir et même d'humilité. Lorsque les derniers de ses domestiques manquoient au respect qu'ils lui devoient, elle en marquoit une sorte de joie, et recevoit avec plaisir ces petites humiliations en expiation de sa grandeur passée. Le P. *de la Tour*, de l'Oratoire, son directeur, exigea d'elle qu'elle écrivît à son mari pour lui offrir de retourner avec lui, ou de se confiner dans l'endroit qu'il voudroit lui indiquer. « Qui a connu Mad. de *Montespan*, dit le duc de *Saint-Simon*, jugera que c'étoit là le sacrifice le plus héroïque. » Elle en eut le mérite, sans être obligée de le consommer. Le marquis de *Montespan* lui fit dire qu'il ne vouloit ni la recevoir, ni lui rien prescrire, ni entendre parler d'elle. Cependant elle prit le deuil, à sa mort, comme une veuve ordinaire. Peu à peu, elle se dévoua entièrement aux pauvres. Elle travailloit pour eux plusieurs heures par jour à des ouvrages grossiers, et y fit travailler les femmes qui l'environnoient. Sa table qui avoit été servie avec délicatesse et avec profusion, devint plus frugale; elle multiplia ses jeûnes et ses prières. Ses macérations furent continuelles. Ses chemises et ses draps étoient de grosse toile écrue, mais cachés sous des draps et une chemise ordinaires. Elle portoit sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer; et sa langue autrefois si à craindre, eut aussi sa pénitence. Les frayeurs de la mort la tourmentoient tant, que la nuit plusieurs femmes la veilloient. Elle couchoit les rideaux ouverts avec beaucoup de bougies dans sa chambre; et ses veilleuses avoient ordre de causer, de manger, ou de jouer pour se prémunir contre le sommeil. Au milieu de ses mortifications et de ses craintes, elle ne put se défaire de l'extérieur de reine qu'elle avoit usurpé dans sa faveur, et qu'elle conserva dans

sa disgrace. Il n'y avoit dans sa chambre qu'un seul fauteuil où elle recevoit les hommages des grands, des princes, des princesses sans se déranger et sans les reconduire. Des graces qui lui étoient particulières, assaisonnées d'une politesse fine et de traits d'esprit piquans adoucissoient ce que sa fierté pouvoit avoir de dur. Elle conserva sa beauté et sa santé jusqu'à ses derniers jours; cependant elle se croyoit toujours malade et quelquefois aux portes du tombeau. Cette inquiétude entretenoit en elle le goût des voyages; et dans ces voyages elle menoit sept à huit personnes avec elle pour la désennuier. La dernière fois qu'elle alla à Bourbon, elle paya pour deux ans les pensions de charité qu'elle faisoit, persuadée qu'elle ne reviendroit plus, et elle ne se trompa point. M. *du Radier* a fait un parallèle de Mad. *de Montespan* et de Mad. *de Maintenon*, dont nous rapprocherons les principaux traits. La première avoit du feu dans l'imagination, de la délicatesse, de la vivacité dans la manière de concevoir, de penser et de s'exprimer. La seconde, pensant avec justesse et s'exprimant avec précision, connoissoit peu les graces légères, et son enjouement même avoit quelque chose de sérieux. « Ayant passé son enfance dans la pauvreté, environnée de malheureux qu'elle avoit envisagés de près parce qu'elle en faisoit partie, elle compatit à leur misère. Mad. *de Montespan*, au contraire, aspirant à de grands établissemens, à de grandes richesses parce qu'elle étoit environnée de grands titres, de hautes dignités héréditaires à sa maison, ne voyoit pas la misère des peuples, l'indigence des provinces. L'une pouvoit être regardée comme une femme sage, formée par l'expérience; l'autre comme une femme aimable et spirituelle, formée par la nature. Avec le goût des amusemens et des plaisirs, on adoroit Mad. *de Montespan*; l'âge de la réflexion conduisoit du côté de Mad. *de Maintenon*. Je doute que *Louis XIV* l'eût aimée à 30 ans; il s'en occupa entièrement à 50. La piété de l'une fut d'abord *amour propre*, ensuite devint *sentiment*; celle de Mad. *de Montespan* (car elle devint pieuse après sa retraite,) étoit peut-être plus éclairée. Sa manière de penser sur le fameux P. *de la Chaise*, qu'elle appeloit *une Chaise de commodité*, prouve qu'elle ne se méprenoit pas à sa conduite; et on seroit tenté de croire que Madame *de Maintenon* cherchoit à s'aveugler sur le compte des directeurs. L'abbé *Gobelin* vouloit qu'elle n'eût point d'esprit, et elle se disposoit à lui obéir. » Nous ne pensons pas en tout comme M. *du Radier*. La confiance qu'avoit Mad. *de Maintenon* dans l'abbé *Gobelin*, qu'elle connoissoit processif et ambitieux, n'étoit point aveugle; mais elle lui avoit donné la sienne, et on la retire difficilement. D'ailleurs une grande différence entre les deux favorites, c'est qu'il ne reste rien de Mad. *de Montespan*, et Mad. *de Maintenon* a laissé un monument qui l'immortalisera, la Maison de Saint-Cyr. Elle sanctifia ses liaisons avec le roi par le sceau de la religion; et comme amie et comme femme de *Louis XIV*, elle fut également respectable. Mad. *de Montespan* eut de son

époux, un fils connu sous le nom de duc d'*Antin*, (*Voyez* ce mot) dont la postérité finit en 1757, dans son petit-fils. *Voy*. II. GONDRIN.

ROCHECHOUART, (François de) chevalier de Jars, *Voyez* II. JARS.

ROCHE-FLAVIN, (Bernard de la) né l'an 1552 à Saint-Cernin en Rouergue, fut d'abord conseiller à Toulouse, puis au parlement de Paris. Son savoir lui procura la place de premier président en la chambre des requêtes au parlement de Toulouse, puis celle de conseiller d'état. Il mourut en 1527, à 76 ans. On a de lui : I. Un excellent *Recueil des Arrêts notables* du parlement de Toulouse, imprimé en cette ville, 1720, in-4.° On y trouve un *Traité des Droits Seigneuriaux*, très-consulté. II. Un grand *Traité des Parlemens*, 1617, in-fol., etc. plein de recherches et peu commun.

I. ROCHEFORT, (Gui de) seigneur de *Pleuvaut*, d'une maison originaire de Bourgogne, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, et se signala à la guerre et dans le conseil de *Charles* duc de Bourgogne qui le fit son conseiller et son chambellan. Ses services n'empêchèrent pas qu'on ne lui rendît de mauvais offices auprès de ce prince. *Louis XI* lui ayant fait des offres avantageuses, il vint servir ce monarque, qui le fit premier président au parlement de Dijon, en 1482. *Charles VIII* son fils l'appela auprès de sa personne, et l'honora de la charge de chancelier en 1497. Il mourut le 15 janvier 1507, après avoir soutenu la dignité de la couronne d'une manière qui rend sa mémoire immortelle. C'est lui qui fit créer le grand conseil en 1497. — *Guillaume* DE ROCHEFORT son frère, chancelier de France comme lui, mais moins célèbre, étoit mort en 1492. Il détourna *Charles VIII* de dépouiller *Anne de Bretagne*, et lui persuada de l'épouser, pour réunir plus sûrement et plus honorablement cette province à la couronne.

II. ROCHEFORT, (Henri-Louis d'Aloigni de) d'une famille noble connue dès le XIVe siècle, se signala dans la guerre contre les Espagnols, et après la paix des Pyrénées il suivit *la Feuillade* en Hongrie où il ne montra pas moins de valeur. De retour en France, il servit avec distinction et parvint à la dignité de maréchal de France en 1676. Il mourut la même année. Il étoit capitaine des Gardes du corps et gouverneur de Lorraine. Son fils, mort en 1701 sans alliance, laissa une sœur héritière, mariée d'abord au marquis *de Nangis* de la maison de *Brichanteau*, et ensuite au comte *de Blanzac* de celle de la *Rochefoucauld*.

III. ROCHEFORT, (César de) avocat, né à Lyon, publia dans cette ville un *Dictionnaire général et curieux*, 1684, in-folio.

IV. ROCHEFORT, (Guillaume de) de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, naquit à Lyon en 1731. Il eut d'abord un petit emploi dans les finances. Mais né pour la belle littérature plutôt que pour les calculs, il quitta la province et se fixa à Paris. Il aimoit le grec

et les vers : il entreprit une traduction complète d'*Homère*, dont les discours préliminaires sont écrits avec une clarté élégante, et dont les notes sont instructives sans pédantisme. Quant à la version elle-même, on trouve de la grace, de la facilité, de la sensibilité dans divers morceaux; mais le plus grand nombre manque d'harmonie, de précision, d'énergie; et les grandes images d'*Homère* y sont trop souvent rendues par des images communes. Cependant comme les efforts de l'auteur étoient louables et quelquefois heureux, le roi lui permit de donner à l'Imprimerie royale une fort belle édition de sa traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, en 1781, in-4.º Plein des anciens, *Rochefort* composa trois tragédies, *Ulysse*, *Antigone* et *Electre*, où il imita trop la simplicité des tragiques Grecs. Sa comédie des *deux Frères* donnée au théâtre François, n'y réussit point, parce qu'elle est foible d'intrigue et de caractères. Ses ouvrages en prose eurent un meilleur succès. Nous avons de lui : I. Une Réfutation du trop fameux *Système de la Nature*, in-12. II. *Histoire critique des opinions des Anciens sur le Bonheur*, 1778, in-8.º III. La *Traduction complète du Théâtre* de *Sophocle*, qu'il a rendu avec fidélité, avec élégance, et orné de notes qui respirent le goût et la saine critique. IV. Divers *Mémoires* dans ceux de l'Académie des Belles-Lettres, où l'on trouve le littérateur instruit et l'écrivain exercé. Cette compagnie le perdit en 1788. Une ame franche, loyale, généreuse, inaccessible à l'envie, jointe à une politesse prévenante, pleine d'attentions et d'égards au desir de plaire et d'obliger, rendent son souvenir précieux à ses confrères et à ses amis. Il avoit, pour réussir dans la société, ce qui manque à la plupart des savans, l'art d'oublier ses Livres et de s'occuper des autres, sans exiger qu'ils s'occupassent de lui. Il avoit épousé en 1776, une femme aimable dont il eut deux enfans, qu'il perdit presque au berceau.

ROCHEFORT, *Voyez* I. GARLANDE.... *Voyez* MONTHLERI.... *Voyez* RIEUX, n.º II.

I. ROCHEFOUCAULD, (François comte de la) d'une maison ancienne connue au XIᵉ siècle, qui ne le cède qu'à celle des princes, fut chambellan des rois *Charles VIII* et *Louis XII*. Il fit admirer à la cour son caractère bienfaisant, généreux, droit et sincère. Il tint en 1494, *François I* sur les fonts baptismaux. Ce prince ayant obtenu le sceptre, conserva beaucoup de considération pour son parrain. Il le fit son chambellan ordinaire, il érigea, en 1515, la baronnie de la Rochefoucauld en comté. Ce monarque observe dans les lettres d'érection, que *c'étoit en mémoire des grands, vertueux, très-bons et très-recommandables services qu'icelui* François, *son très-cher et amé cousin et parrain, avoit faits à ses prédécesseurs, à la couronne de France, et à lui.* Le comte *de la Rochefoucauld* mourut en 1517, laissant une mémoire illustre et un nom respecté. C'est depuis lui que tous les aînés de sa famille ont pris le nom de *François*. — Son fils *François II* du nom, comte *de la Rochefoucauld*, soutint dignement la réputation de son père. Il épousa en 1528,

Anne de Polignac, veuve du comte *de Sancerre* tué à la bataille de Pavie en 1525. Cette dame unissoit à toute la simplicité de la vertu, l'éclat de la représentation la plus brillante. Elle reçut en 1539, dans son château de Verteuil, l'empereur *Charles-Quint*. Ce prince fut tellement frappé de la dignité de ses manières, qu'il dit hautement, suivant un historien François, *n'avoir jamais entré en maison qui mieux sentît sa grande vertu, honnêteté et seigneurie que celle-là*. — *François de la Rochefoucauld* Ve du nom, né en 1588, mort le 8 février 1650, seigneur distingué par sa valeur et sa probité, obtint de *Louis XIII* les récompenses dues à son mérite. Ce prince le nomma chevalier de ses ordres en 1619, et érigea, en 1622, le comté de la Rochefoucauld en duché-pairie. Il fut père de *François VI* duc de *la Rochefoucauld*, dont nous célébrerons dans un article séparé, (n.° III,) l'esprit et les vertus.

II. ROCHEFOUCAULD, (François de la) né en 1558, de *Charles de la Rochefoucauld*, de la même famille que le précédent, se fit connoître très-avantageusement dès son enfance. Le roi *Henri III* le nomma en 1585, à l'évêché de Clermont, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse. Le pape *Paul V* instruit de son zèle pour faire recevoir le concile de Trente en France et pour détruire l'hérésie, lui envoya le chapeau de cardinal en 1607. *Louis XIII* voulant l'avoir plus près de sa personne, lui fit quitter l'évêché de Clermont pour celui de Senlis, en 1613. Ce prélat travailla beaucoup pour la réforme des ordres de Saint-Augustin et de Saint-Benoît, et il eut le bonheur d'introduire la réforme dans son abbaye de Sainte-Geneviève-du-Mont. Il mourut le 14 février 1645, à 87 ans. Cet homme illustre avoit des défauts; mais ils ont été réparés par sa piété, par l'innocence de ses mœurs et par de grandes vertus. Les Jansénistes lui ont reproché d'avoir fait de grands biens aux Jésuites, et d'avoir agi avec trop de chaleur dans les querelles excitées par le docteur *Richer*. *Voyez* sa *Vie*, 1646, in-4°, par le P. *la Morinière* Chanoine régulier.... Il étoit frère d'*Alexandre de la Rochefoucauld*, (*Voyez* BROSSIER,) et de *Jean-Louis de la Rochefoucauld* comte *de* RANDAN, tué à Issoire en 1690. Il laissa une fille, *Marie-Catherine de la Rochefoucauld* comtesse *de Randan*, dame d'honneur de la reine *Anne d'Autriche*, et gouvernante de *Louis XIV* dans son enfance. Cette dame qui avoit toutes les vertus de son sexe et tous les talens de sa place, mourut en 1677, à 89 ans. Elle avoit épousé le marquis *de Senecey*, dont elle eut une fille mariée au comte *de Fleix* de la maison de *Foix*.

III. ROCHEFOUCAULD, (*François VI* duc de la) prince de Marsillac, fils de *François Ier*, duc *de la Rochefoucauld*, naquit en 1603. Sa valeur et son esprit le mirent au premier rang des seigneurs de la cour, qui mêloient les lauriers de *Mars* à ceux d'*Apollon*. Il fut lié avec la fameuse duchesse *de Longueville*; et ce fut en partie par l'instiga-

tion de cette princesse qu'il entra dans les querelles de la Fronde. Il se signala dans cette guerre et sur-tout au combat de Saint-Antoine, où il reçut un coup de mousquet qui lui fit perdre quelque temps la vue. C'est alors qu'il dit ces vers si connus, tirés de la tragédie d'*Alcyonée* :

> **Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,**
> **J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurois faite aux Dieux.**

On sait qu'après sa rupture avec Mad. *de Longueville*, il parodia ainsi ces vers :

> **Pour ce cœur inconstant, qu'enfin je connois mieux,**
> **J'ai fait la guerre aux Rois; j'en ai perdu les yeux.**

Après que ces querelles furent assoupies, le duc *de la Rochefoucauld* ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de l'amitié et de la littérature. Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce que Paris et Versailles avoient d'ingénieux. Les *Racine*, les *Boileau*, les *Sévigné*, les *la Fayette*, trouvoient dans sa conversation des agrémens qu'ils cherchoient vainement ailleurs. La goutte le tourmenta sur la fin de ses jours. Il supporta les douleurs de cette maladie cruelle avec la constance d'un philosophe. Son courage ne l'abandonnoit que dans la perte des personnes qui lui étoient chères. Un de ses fils fut tué au passage du Rhin, et l'autre y fut blessé. « J'ai vu, dit Mad. *de Sévigné*, son cœur à découvert dans cette cruelle aventure. Il est au premier rang de ce que je connois de courage, de mérite, de tendresse et de raison. Je compte pour rien son esprit et ses agrémens. » Il mourut à Paris le 17 mars 1680, à 68 ans. Mad. *de Sévigné* dit en parlant de ses derniers momens : « Il est fort bien disposé pour la conscience, mais du reste c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question; il n'est pas effleuré. Ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie; il s'est approché de telle sorte aux derniers momens, qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étrange pour lui. » On trouve à la fin des Lettres de Mad. *de Maintenon*, un portrait bien peint du duc *de la Rochefoucauld*. « Il avoit une physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit, et peu de savoir. Il étoit intrigant, souple, prévoyant; je n'ai pas connu d'ami plus solide, plus ouvert, ni de meilleur conseil. Il aimoit à régner. La bravoure personnelle lui paroissoit une folie, et à peine s'en cachoit-il; il étoit pourtant fort brave. Il conserva jusqu'à la mort la vivacité de son esprit qui étoit toujours fort agréable, quoique naturellement sérieux. » *Huet* nous apprend dans ses mémoires, que le duc *de la Rochefoucault* refusa toujours de prendre place à l'académie Françoise, parce qu'il étoit timide et qu'il craignoit de parler en public. On a de lui : I. Des *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche*, à Amsterdam, (Trévoux) 1713, 2 volumes in-12; écrits avec l'énergie de *Tacite*. C'est un tableau fidelle de ces temps orageux, peint par un peintre qui avoit été lui-même acteur. II. Des *Réflexions* et des *Maximes*, réimprimées plusieurs fois en un petit vol. in-12. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une idée dans ce livre, vraie à certains

égards et fausse à d'autres, qui est que l'*Amour propre est le mobile de tout*, cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés qu'elle est presque toujours piquante. « Ce petit recueil, dit *Voltaire*, écrit avec cette finesse et cette délicatesse qui donnent tant de prix au style, accoutuma à penser, et à renfermer ses pensées dans un tour vif et précis. C'étoit un mérite que personne n'avoit eu avant lui en Europe depuis la renaissance des lettres. » Les prétendus gens de goût l'accusèrent de donner dans l'affectation et dans une subtilité vicieuse; mais ces gens de goût avoient bien peu d'esprit. Le reproche que lui a fait l'abbé *Trublet*, de fatiguer par le changement des matières, par le peu d'ordre qui règne dans ses réflexions et par l'uniformité du style, paroît mieux fondé. Mais on a remédié en partie à ces inconvéniens, du moins à celui du défaut de méthode, en rangeant sous certains titres, dans les dernières éditions, les pensées de l'auteur qui ont rapport à un même objet. « Le duc *de la Rochefoucauld*, dit M. *Palissot* dans ses Mémoires littéraires, ne reconnoissant d'autre mobile de nos actions que l'amour propre, son livre est moins l'histoire que la satire du genre humain. Mais cette satire plaît parce qu'elle flatte la malignité, et parce qu'elle dispense de l'admiration pour la vertu, en lui donnant avec le vice un principe commun qui la dépouille de l'héroïsme qu'on lui suppose. Elle plaît par le tour vif et précis que l'auteur a su donner à ses pensées, et parce qu'en effet on ne peut se dissimuler que l'homme, observé dans les grandes villes, ne soit un être infiniment dépravé. Mais est-ce un effet de sa constitution originelle et primitive, ou plutôt celle des conventions sociales? l'homme est-il né méchant? nous osons croire que non. L'observateur a très-bien caractérisé l'espèce qui l'entouroit; mais, placé dans une condition plus commune, plus simple, plus rapprochée de la nature, il eût vu les hommes d'un œil plus indulgent, organisés, non comme l'enfant robuste imaginé par *Hobbes*, mais au contraire nés timides et désarmés, plus foibles que méchans, plus dignes enfin de compassion que de haine. » Pour connoître combien valoit le duc *de la Rochefoucauld*, il n'y a qu'à consulter les *Lettres* de Mad. *de Sévigné*. Il eut plusieurs enfans de son mariage avec *Andrée de Vivonne*, dame de la *Châteigneraie*, morte en 1670. — Le plus connu est l'aîné, *François* duc *de la* ROCHEFOUCAULD, VIIe du nom, prince de *Marsillac*, grand veneur de France, grand maître de la garde-robe du roi, chevalier de ses ordres, né en 1634 et mort en 1714. *Louis XIV* aimoit son esprit et estimoit sa probité. Après la disgrace de *Lauzun*, ce prince lui offrit le gouvernement de Berri dont ce favori avoit été dépouillé. *Marsillac* le refusa d'abord, en lui disant : *Je n'étois point ami de M.* de Lauzun, *que Votre Majesté ait la bonté de juger si je dois accepter la grace qu'elle me fait.* Le roi insista et le força d'accepter, en lui conservant une pension de 12000 livres qu'il vouloit remettre entre les mains de ce monarque. *Louis XIV*, touché de son dé-

sintéressement, de sa générosité, se tourna vers ses ministres, et leur dit : *J'admire la différence ; jamais* Lauzun *n'avoit daigné me remercier du gouvernement de Berri ; et voilà un homme pénétré de reconnoissance.* Un jour que *Marsillac* paroissoit inquiet au sujet de ses dettes, ce prince lui dit : *Que n'en parlez-vous à vos amis !* Mot qui fut accompagné d'un don de 50,000 écus. Il lui écrivit ce billet, en lui annonçant une grace importante : *Je me réjouis, comme votre ami, de la charge de grand maître de la Garde-robe que je vous ai donnée comme votre Roi.* Quelques auteurs ont prétendu que *Louis XIV* ayant montré ce billet au duc *de Montausier*, ce seigneur le lui fit supprimer, comme trop spirituel ; mais d'autres écrivains ont soutenu qu'il avoit été réellement envoyé. Ce prince érigea en duché, l'an 1679, en faveur du fils aîné du duc *de la Rochefoucauld ;* la terre de la Roche-Guyon dans le Vexin, qui l'avoit déjà été en 1663 en faveur de *Roger du Plessis*, seigneur de *Liancourt* et premier gentilhomme de la chambre, dont *François VII* avoit épousé la fille unique. Elle s'appelloit *Jeanne Charlotte du Plessis Liancourt*, et mourut en 1674. C'est à elle que finit l'ancienne famille de *Plessis Liancourt*, dont la succession passa dans la maison de *la Rochefoucauld.*

IV. ROCHEFOUCAULD, (Fréderic-Jérôme de Roye, de la) de l'illustre maison des comtes de *Rouci-Rochefoucauld*, étoit fils de *François de Roye de la Rochefoucauld*, second du nom, lieutenant général et commandant de la gendarmerie de France. Un naturel heureux, un caractère doux, un esprit conciliant, un grand sens ; telles furent les qualités qui distinguèrent de bonne heure l'abbé *de la Rochefoucauld*, et qui lui méritèrent l'archevêché de Bourges en 1729. Il se montra dans ce poste tel qu'il avoit déjà paru dès sa plus tendre jeunesse, ami de la vertu, de la paix et sur-tout des indigens. Elu coadjuteur de l'abbaye de Cluni en 1738, il en devint abbé titulaire par la mort du cardinal *d'Auvergne*, arrivée en 1747. Ce fut cette même année qu'il fut honoré de la pourpre Romaine. Il fut envoyé l'année suivante ambassadeur de France à Rome, et il sut à la fois se faire aimer des Italiens, et soutenir la gloire du nom François. De retour à Paris, il y fut accueilli comme il le méritoit. Le roi le nomma à l'abbaye de Saint-Vandrille en 1755, et le chargea en même temps du ministère de la feuille des bénéfices. Le cardinal *de la Rochefoucauld* habile à connoître les bons sujets, ne le fut pas moins à les placer. Rien n'égala son attention à ne choisir pour les siéges épiscopaux, que des ecclésiastiques éclairés dont l'esprit sage pût modérer le zèle. Si la France est moins déchirée par les guerres du Jansénisme et du Molinisme, c'est à lui en partie qu'elle le doit. Ce fut cet esprit de modération qui fit jeter les yeux sur lui pour présider aux assemblées du clergé de 1750 et 1755. On sait avec quel zèle il se servit de sa droiture et de ses lumières, pour rétablir la paix dans l'Eglise Gallicane. Ce zèle lui mérita de plus en plus la confiance de *Louis XIV*, qui le re-

gardoit, moins comme son ministre, que comme son *ami :* terme dont on ne se sert qu'après ce monarque. Ce prince éleva le cardinal *de la Rochefoucauld*, en 1756, à la place de son grand aumônier. Il n'en jouit pas longtemps; une fluxion de poitrine l'enleva à l'Eglise et à la patrie en 1757. Les malheureux dont il étoit le consolateur, et les indigens dont il étoit le père, le pleurèrent amèrement. Son cœur généreux et bienfaisant s'ouvroit de lui-même à la pitié, et des libéralités abondantes suivoient à l'instant les sentimens de compassion que l'indigence lui inspiroit : ses autres qualités égaloient sa bienfaisance, et il fut le modèle des hommes ainsi que celui des évêques. « Ses prêtres, (disent les grands vicaires de Bourges dans leur *Mandement* sur la mort de leur digne archevêque;) « ses prêtres étoient plutôt conduits par ses principes, que gouvernés par son autorité. Il étoit leur conseil, leur ami, leur protecteur. Si l'éclat de ses dignités intimidoit quelques-uns de ses diocésains, il les rassuroit par la douceur et la bonté de son accueil. Il démêloit, dans leurs regards, leurs pensées et leurs peines. Il leur épargnoit souvent l'embarras de s'expliquer. Son cœur alloit au devant de leurs besoins. Sensible à l'amitié, il en goûtoit les douceurs et en remplissoit les devoirs. Tendre et reconnoissant il n'oublioit que les offenses. Son ame exempte de toute prévention, n'étoit accessible qu'aux lumières de la religion et de la raison. Il cherchoit la vérité, savoit la trouver et l'exprimer avec cette candeur noble, cette simplicité sublime qui respiroient dans sa figure et dans son ame. »

V. ROCHEFOUCAULD, (Alexandre-Nicolas de la) marquis *de Surgères*, né en 1709, mort le 29 avril 1760, se fit un nom par la délicatesse de son esprit et par les agrémens de son caractère. Il prit le parti des armes, et eut les vertus guerrières ainsi que les qualités sociales. On a de lui : I. Une comédie intitulée : *Ecole du Monde ;* bien écrite, et pleine de traits auxquels le célèbre auteur des *Maximes* auroit applaudi. II. Un Abrégé de *Cassandre*, roman ennuyeux qu'il a trouvé l'art de rendre agréable, 3 vol. in-12. III. Un Abrégé de *Pharamond*, 4 vol. in-12, dans le goût du précédent.

VI. ROCHEFOUCAULD, (N. la) prélat né en 1714, devint archevêque d'Albi en 1747, de Rouen en 1759, cardinal en 1778, député aux états généraux de 1789. Il possédoit l'abbaye de Cluni, et unissoit la bonté du cœur à une charité active et à toutes les vertus épiscopales. Obligé de s'exiler en 1792, il est mort à Munster le 25 septembre 1800. Calme au milieu des disputes ecclésiastiques, désintéressé, généreux dans un siècle d'égoïsme, il rétablit l'asile du laboureur, dota des hôpitaux, visita les prisons, et donna même des consolations aux malheureux qui attendoient dans les fers la punition de leurs crimes. Son nom fut en bénédiction dans son diocèse et en vénération chez l'étranger, témoin de son courage, de sa résignation et de ses vertus.

VII. ROCHEFOUCAULD,

VII. ROCHEFOUCAULD, (François-Joseph de la) évêque de Beauvais et pair de France, devint député du bailliage de Clermont en Beauvoisis aux états généraux, et y défendit les priviléges du clergé. Enfermé aux Carmes en 1792, il y fut massacré le 2 du mois de septembre de la même année. — Son parent, *Pierre-Louis de la Rochefoucauld*, évêque de Saintes et aussi député à l'assemblée de 1789, se rendit volontairement prisonnier aux Carmes, sans qu'il y eût ordre de l'arrêter, dans l'intention de partager les inquiétudes de son parent et de les adoucir. Il périt avec lui le même jour.

VIII. ROCHEFOUCAULD, (Louis-Alexandre duc de la) pair de France, élevé au milieu des beaux esprits de la capitale, s'étoit montré philosophe avant la révolution; son caractère humain et sa douceur l'avoient rendu cher à ses vassaux. Membre de l'assemblée des notables en 1787, il embrassa bientôt après la plupart des idées politiques que l'assemblée constituante où il fut appelé vint développer; il y parut à la tribune pour réclamer la liberté de la presse, le *Veto* suspensif, l'abolition des moines. Ses discours étoient froids, et un organe peu flatteur ne contribuoit pas à les animer. Passionné par système pour le gouvernement Anglois qu'il avoit étudié avec soin, il desiroit l'établir en France avec quelques modifications. *La Rochefoucauld* devint après la session, président du département de Paris; il montra dans cette administration de la modération et une grande probité. S'étant prononcé contre les événemens du 20 juin, il perdit sa popularité; et chercha à se soustraire à la haine de ses ennemis en allant prendre les eaux de Forges; mais des assassins partis de Paris pour l'immoler, l'atteignirent à Gisors et le massacrèrent le 14 septembre 1792, entre les bras de sa femme et de sa mère âgée de 93 ans. Son ancêtre, l'auteur des *Maximes*, s'étoit engagé dans une guerre civile contre son souverain; mais ce souverain oublia tout, et *la Rochefoucauld* vécut tranquille et honoré. Son descendant, après avoir pris part aussi à la guerre intentée à l'autorité monarchique, périt au contraire de la manière la plus cruelle sous les coups d'émissaires furieux, et, comme dit M. *Suard*, « victime de cette révolution qui a immolé ses principaux chefs, parce qu'ils n'eurent ni assez d'habileté pour en diriger le cours, ni assez de lumières pour en prévoir les effets. » *La Rochefoucauld*, intimement lié avec *Condorcet*, et membre de l'académie des Sciences, présida cette compagnie en 1784.

ROCHE-GUILHEM, (Mlle de la) morte au commencement du 18e siècle, a publié divers romans dont plusieurs ont de l'intérêt. Ce sont les *Aventures grenadines*; *Arioviste*, roman héroïque; *Histoire des Favorites*, où l'on regrette que des fictions soient mêlées à des faits vrais; Dernières *Œuvres* de Mlle *de la Roche-Guilhem*, contenant plusieurs histoires galantes.

ROCHE-JACQUELIN, (N** la) surnommé par son

parti *le Héros* de la Vendée, n'avoit que 21 ans lorsqu'il se mit à la tête des légions insurgées, après avoir été arraché par *Stofflet* des prisons de Bressuire où il étoit depuis longtemps détenu. Au mois d'avril 1793, il remporta un avantage à Martigné sur les troupes de la république, et assura ensuite le gain de la bataille de Saumur qui dura trente-six heures, et où il blessa d'un coup de pistolet le général en chef *Menou*. Quelque temps après, il s'empara du poste important de Brissac, de la ville de Laval, et après la déroute de *Chollet* il contribua à sauver les débris de la grande armée Vendéenne. *La Roche-Jacquelin*, plein de feu et de courage, idolâtré par ses soldats qui le suivoient aveuglément, livra sa dernière bataille à Gesté. Le combat fut opiniâtre et sanglant; ses troupes étoient inférieures en nombre; il fut battu, poursuivi, et tué trois jours après dans une escarmouche.

ROCHELLE, (La) *Voy.* NÉR.

ROCHE-MAILLET, (Gabriel-Michel de la) avocat de Paris, né à Angers en 1562 et mort en 1642, a donné de bonnes éditions de *Fontanon*, du *Coutumier Général etc...* et a fait un *Théâtre Géographique de la France;* Paris, 1632, in-folio: ouvrage assez peu exact.

ROCHEMORE, (Jean-Baptiste-Louis-Timoléon, marquis de) devint poëte pour plaire à Mlle *Journet*, célèbre actrice de l'Opéra, qui aimoit les vers. Ses regrets sur la mort d'une personne qu'il chérissoit, inspirent une douce mélancolie et l'émotion de la tendresse. Il mourut en 1743.

ROCHERS, *Voyez* ANDIER *des Rochers.*

ROCHES, (Madame *et* Mademoiselle des) de Poitiers. Il ne faut point séparer ces dames illustres, que le sang, le goût de l'étude, l'inclination avoient unies et que la mort ne put désunir. Mad. *des Roches*, devenue veuve après 15 ans de mariage, s'attacha à cultiver l'éducation de sa fille qui devint sa rivale en esprit et son amie la plus tendre. Celle-ci, recherchée par un grand nombre de beaux esprits, refusa constamment de se marier, par tendresse pour sa mère. Elles desiroient de ne pas se survivre; elles furent emportées le même jour par la peste qui désoloit la ville de Poitiers en 1587. Mad. *des Roches* s'appeloit *Magdeleine Neveu* et étoit mariée à *Fredenoit* seigneur *des Roches;* sa fille se nommoit *Catherine des Roches.* Elles composoient des ouvrages en prose et en vers, dont la dernière édition est celle de Rouen, 1604, in-12; elles avoient une grande connoissance des langues et des sciences. (*Voyez* PASQUIER.) Au reste les *Poésies* de la mère et de la fille pouvoient être bonnes pour leur temps et leur pays; aujourd'hui la lecture en est fort insipide.

ROCHES, (des) *Voy.* V. PARTHENAY.

ROCHESTER, (Jean Wilmot comte de) poëte Anglois, né dans le comté d'Oxford en 1648. Un gouverneur habile cultiva ses talens avec tant de succès, que ce seigneur à l'âge de douze ans célébra en vers le ré-

tablissement de *Charles II*. Il voyagea en France et en Italie, prit ensuite le parti des armes, et servit avec distinction sa patrie. Enfin il se livra tout entier à son goût pour les plaisirs et pour l'étude. Cette alternative fatigante ruina sa santé et le fit mourir à la fleur de son âge, en 1680. (*Voyez* les *Mémoires* de l'évêque *Burnet* touchant *Jean Wilmot* comte de Rochester, 1681, in-8°, et traduits en françois, 1716, Amsterdam, in-8.°) Ces Mémoires sont une espèce d'amende honorable faite à la Religion par un jeune débauché, que la dépravation du cœur avoit jeté dans une espèce d'athéisme. *Burnet* le vit dans sa dernière maladie, et eut de longs entretiens avec lui. Il le ramena à la vérité et à la vertu par des raisons détaillées dans l'ouvrage indiqué. Le comte *de Rochester* lui permit de rendre compte au public des égaremens de son esprit et de son cœur, et des raisonnemens qu'il avoit employés pour le faire mourir en Chrétien. Ce seigneur ingénieux et aimable, s'étoit attiré les faveurs de *Charles II* par son zèle; il mérita son indignation par ses *Satires* publiées à Londres en 1714, in-12. C'est le genre dans lequel il a principalement travaillé. Les passions y donnent souvent le ton, plus que le goût et le génie. Ses Poésies sont la plupart obscènes; mais il en est qui méritent d'être lues par les traits sublimes, les pensées hardies, les images vives qu'elles renferment. Plusieurs de ses *Satires* ont été traduites en françois.

ROCHESTER, (l'Évêque de) *Voyez* ATTERBURY.

ROCHETAILLÉE, (Jean de) né près de Lyon, se fit Cordelier et obtint de la réputation par ses prédications en 1373. Il attaqua principalement les mœurs du clergé, et comparoit l'Église à un oiseau qui, après avoir été embelli des plumes des autres, se pavanoit, les méprisoit et cherchoit à les dépouiller encore. L'auteur fut poursuivi par la haine et devint malheureux. On ignore le temps de sa mort.

ROCHIER, (Agnès du) *Voyez* DUROCHIER.

ROCHOIS, (Mathilde) célèbre actrice de l'Opéra, née à Caen et morte en 1728, avoit du goût, et elle donna des conseils utiles à *Lulli*, dont ses talens pour la déclamation firent valoir les ouvrages.

ROCHON DE CHABANNES, (Marc-Antoine-Jacques) mort à Paris le 25 floréal an 8 (1800) à l'âge de 70 ans, consacra ses talens au théâtre et y réussit. Il débuta à la comédie Italienne par le *Deuil Anglois*, et à l'Opéra comique par une pièce intitulée *les Filles*. A cette époque *Saint-Foix* venoit de faire représenter *les Hommes* aux François, et avoit été applaudi; aussitôt parurent *les Femmes* aux Italiens et *les Filles* à l'Opéra comique, deux pièces sans intérêt et sans couleur; mais comme on l'a remarqué, tout succès dans la capitale entraîne toujours à sa suite des imitateurs et des sottises. *Rochon* fut plus heureux à la comédie Françoise. Il y donna: I. *Heureusement*, petite pièce jouée en 1762. Le dialogue en est agréable, et l'une des situations piquante: ce sujet est tiré

des *Contes Moraux* de *Marmontel*. II. *La Manie des Arts*, 1763. III. *Les Valets maîtres*, 1763. Ces deux comédies en un acte sont foibles d'intrigues. IV. *Hylas et Sylvie*, pastorale. V. *Les Amans généreux*, en cinq actes et en prose, 1774. Cette pièce s'est soutenue au théâtre. VI. *Le Jaloux*, comédie en cinq actes et en vers libres, 1784. Celle-ci tombée à la première représentation, fut reprise ensuite avec plus d'applaudissemens. Tout le nœud est formé par une femme travestie en homme; l'action offre du vide, mais des détails qui plaisent. *Rochon* a donné quatre productions au théâtre Lyrique : I. *Le Seigneur bienfaisant*, 1780, opéra en trois actes. Des vendanges au premier, un incendie au second, un bal au troisième le firent réussir; et la beauté des décorations et des tableaux le soutinrent, malgré la foiblesse du cadre et un style trop négligé : la musique est de *Floquet*. II. *Alcindor*, opéra en trois actes, joué en 1787, et dont *Dezède* a fait les airs. III. *Le Portrait*, 1792. IV. Enfin *les Prétendus*, opéra en un acte, représenté en 1789, et que l'excellente musique de *le Moine* fait toujours entendre avec plaisir. Le *Théâtre de Rochon* forme 2 vol. in-8°, publiés en 1786; il n'est pas complet. On doit au même auteur quelques écrits en prose et des opuscules en vers. Les premiers sont intitulés : *La Noblesse oisive*, 1756, in-8°, et *Observations* sur la nécessité d'un second théâtre François, 1780, in-12. Les seconds sont une *Satire* sur les hommes, un *Discours philosophique* imité de *Juvénal*, et diverses *Pièces fugitives* qui ont paru dans l'*Almanach des Muses* et autres Journaux. En général ce poëte a plus d'esprit que d'imagination, et plus de facilité que de goût.

ROCÒLES, (Jean-Baptiste de) historien François au-dessous du médiocre, quoique décoré du nom pompeux d'historiographe de France et de Brandebourg, étoit né vers l'an 1620. Il fut chanoine à Paris, protestant à Genève, de nouveau catholique en France, derechef protestant en Hollande, et enfin il mourut Catholique en France en 1696. On a de lui : I. *Description des Empires du Monde* par *Davity*, augmentée d'un volume, Paris, 1660, 6 vol. in-folio; ce volume n'a fait qu'augmenter les fautes dont cet ouvrage fourmille. II. *Introduction générale à l'Histoire*, 1664. III. *Abrégé de l'Histoire de l'Empire d'Allemagne*, Cologne, 1679; c'est une mauvaise traduction du *Nucleus Hist. Germ.* de *Larcher*. IV. *Les imposteurs insignes qui ont usurpé la qualité d'Empereur*, Bruxelles, 1729, 2 vol. in-8.° V. *Histoire véritable du Calvinisme, opposée à l'Histoire de M. Maimbourg*, Amsterdam, 1683 : ouvrage dont les Protestans et en particulier *Bayle*, ont été peu contens, quoique l'auteur ait eu envie de leur plaire. Le style de *Rocoles* est lourd, pesant, embarrassé, incorrect; et ses recherches ne valent pas mieux ordinairement que son style.

ROCOLET, (Pierre) imprimeur du roi, se distingua autant par son zèle pour le monarque dans les troubles de la Fronde où il faillit plusieurs fois à périr, que par ses éditions. On lui doit celle des *Œuvres* de *Bacon* et

l'*Instruction* pour monter à cheval par *Pluvinel* avec de superbes figures, 1627. *Louis XIII* donna à *Rocolet*, le 5 octobre 1641, une médaille et une chaîne d'or. — *Voyez* PLUVINEL.

RODE, (Bernard) président de l'académie des Arts à Berlin, mort le 24 juin 1797, peignoit avec succès l'histoire et décora généreusement divers temples sans aucune rétribution. On lui doit un grand nombre de gravures à l'eau forte.

RODENBURGH, (N.) né à Utrecht dans le 17e siècle, étoit un jurisconsulte savant et profond. Il professa le droit dans sa patrie avec beaucoup de célébrité, et s'acquit un nom parmi les jurisconsultes par plusieurs bons ouvrages. Nous n'en citerons qu'un, mais excellent et rare, intitulé : *De Jure quod oritur è Statutorum diversitate*. Ce traité est le fonds sur lequel a travaillé *Boullenois* pendant trente ans, pour son excellent ouvrage *sur la contrariété des Lois*, où l'on trouve à la fin le Traité de *Rodenburgh*.

RODNEY, (George-Bridge) célèbre amiral Anglois, naquit en 1718, et est mort en 1792. Il se distingua principalement dans la guerre d'Amérique, vainquit deux fois les Espagnols et remporta sur la flotte Françoise commandée par M. *de Grasse* une victoire signalée en 1782. Ce succès lui fit obtenir une pairie en Angleterre.

RODOGUNE ou RHODOGUNE, fille de *Phraates* roi des Parthes, fut mariée à *Démétrius Nicanor* que *Phraates* tenoit prisonnier.; ce qui causa de grands malheurs, par la jalousie de *Cléopâtre* : (*Voyez* I. CLÉOPATRE.) Il y a eu d'autres princesses de ce nom.

I. RODOLPHE, comte de Rhinfelden duc de Souabe, époux de *Mathilde* sœur de l'empereur *Henri IV*, fut élu roi de Germanie l'an 1077, par les rebelles que le pape *Grégoire VII* avoit soulevés contre l'empereur son beau-frère. La fortune fut douteuse pendant quelque temps entre les deux concurrens. Mais enfin elle abandonna totalement *Rodolphe* l'an 1080, à la bataille de Wolcksheim : ce prince y périt, et en mourant il témoigna un grand regret de sa rebellion. Il ne laissa qu'une fille qui épousa *Berthold* duc de Zeringhen.

II. RODOLPHE Ier DE HAPSBOURG, empereur d'Allemagne, surnommé *le Clément*, étoit fils d'*Albert* comte de Hapsbourg, château situé entre Basle et Zurich. Il fut élu empereur au mois d'octobre 1273, et ne voulut point aller à Rome pour se faire couronner, disant qu'*aucun de ses prédécesseurs n'en étoit jamais revenu, qu'après avoir perdu de ses droits ou de son autorité*. Il fit cependant un traité en 1278 avec le pape *Nicolas III*, par lequel il s'engagea à défendre les biens et les priviléges de l'Eglise Romaine. Son règne fut troublé par la guerre contre *Ottacare* roi de Bohême, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vaincu fut obligé de ceder au vainqueur l'Autriche, la Stirie et la Carniole. Il consentit de faire un hommage-lige à l'empereur dans une isle au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devoient être

fermés, pour lui épargner une mortification publique. *Ottocare* s'y rendit couvert d'or et de pierreries. *Rodolphe* par un faste supérieur, le reçut avec l'habit le plus simple. Au milieu de la cérémonie les rideaux du pavillon tombent, et font voir aux yeux du peuple et des armées qui bordoient le Danube, le superbe *Ottocare* à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur. Quelques écrivains ont traité cela de conte; mais ce fait est accrédité, et il importe peu qu'il soit vrai ou faux. La femme d'*Ottocare* indignée de cet hommage, engagea son époux à recommencer la guerre. L'empereur marcha contre lui, la bataille se donna à Marckfeld près de Vienne le 26 août 1278, et *Ottocare* la perdit avec la vie. Pour mettre le comble à la gloire de *Rodolphe*, il eût fallu s'établir en Italie après s'être assuré l'Allemagne; mais le temps étoit passé. Il se contenta de vendre la liberté aux villes d'Italie qui voulurent bien l'acheter. Florence donna 40,000 ducats d'or; Lucques, 12,000; Gênes et Bologne, 6000. Cette liberté consistoit dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs lois municipales, de battre monnoie, d'entretenir des troupes. *Rodolphe premier* mourut à Gemersheim près de Spire le 30 septembre 1291, à 73 ans, avec la réputation d'un prince brave, prudent, politique, versé dans les affaires, jaloux de faire rendre la justice dans tout l'empire, quoiqu'il la violât dans toutes les occasions où il s'agissoit de ses propres intérêts. Il eut cependant plus de bonheur, dit M. *de Montigni*, que de grandes qualités. Il réussit dans toutes les entreprises qu'il forma pour réduire à son obéissance en Allemagne, tous ceux qui durant le schisme de l'empire, en avoient usurpé les droits et les fiefs. Il prit toutes les villes qu'il attaqua, et gagna quatorze batailles rangées. *Rodolphe* fut moins jaloux de faire valoir son autorité en Italie, parce qu'il n'y avoit rien dans ce royaume pour ses enfans. Il y laissa périr honteusement les droits de l'empire; il enhardit les villes à se procurer l'indépendance; il ne s'opposa point aux desseins des papes; il affermit même leur domination dans Rome, et les enrichit des biens de ses sujets. Egalement haï sur la fin de son règne, du peuple et des grands que son ambition et son avarice soulevèrent contre lui, il fut peu regretté et ne laissa dans le cœur des princes, qu'une médiocre affection pour sa famille. L'Histoire lui reproche encore l'usurpation de l'Autriche, de la Stirie et de la Carniole sur l'illustre maison de *Bavière*. Dans le particulier il avoit des vertus. Il étoit simple dans ses habits, et il n'annonçoit sa grandeur que par un certain air de majesté répandu sur toute sa personne. Ses sujets trouvoient auprès de lui l'accueil le plus favorable, et il gagnoit le cœur de ceux qui l'approchoient. Il y a un *Recueil* de cent quarante *Lettres* de cet empereur. On conserve précieusement ce manuscrit dans la bibliothèque impériale à Vienne. *Albert* de Strasbourg nous a transmis plusieurs traits d'esprit de ce prince, et quelques-uns de ces traits prouvent le soin qu'il avoit de faire rendre la justice. Nous n'en rapporterons

qu'un seul. Dans une diète tenue à Nuremberg, un marchand se plaignit à *Rodolphe*, qu'ayant donné à garder à son hôte une bourse où il y avoit environ deux cents francs de notre monnoie, l'hôte avoit nié ce dépôt. L'empereur lui promit justice, et attendit l'occasion favorable pour la lui rendre. Le dépositaire infidelle s'étant trouvé parmi les députés de la ville de Nuremberg, *Rodolphe* lui dit : *Vous avez là un beau chapeau! Troquons.* Aussitôt *Rodolphe* sortit de la chambre, feignant d'être appelé par d'autres affaires; mais c'étoit pour donner ordre à un de ses gens d'aller chez la femme de l'hôte demander le dépôt réclamé, et de lui montrer le chapeau de son mari pour signal. La femme ne fit aucune difficulté de remettre l'argent, qui fut aussitôt rapporté à l'empereur. *Rodolphe* revint trouver les députés; et comme le marchand qui avoit été volé, avoit eu ordre de venir renouveler sa plainte, l'hôte nia hardiment qu'il lui eût donné aucun dépôt à garder ; il l'assura même par serment : mais l'empereur lui montrant aussitôt la bourse, le convainquit du vol, et le fit punir comme il le méritoit.

III. RODOLPHE II, fils de l'empereur *Maximilien II*, naquit à Vienne le 18 juillet 1552. Roi de Hongrie en 1572, roi de Bohême en 1575, il fut élu roi des Romains à Ratisbonne le 27 octobre de la même année, et prit les rênes de l'empire le 12 octobre 1576, après la mort de son père; mais il les tint d'une main foible. La grande passion de ses prédécesseurs étoit d'amasser de l'argent, et celle de *Rodolphe* fut de vouloir faire de l'or. Toute sa gloire se borna à la réputation d'avoir été un grand distillateur, un astronome passable, (*Voyez* I. KEPLER) un assez bon écuyer et un fort mauvais empereur. La Hongrie entière fut envahie par les Turcs en 1598, sans qu'on pût les en empêcher. Les revenus publics étoient si mal administrés, qu'on fut obligé d'établir des troncs à toutes les portes des églises, non pour faire la guerre, comme le dit *Voltaire*, mais pour secourir dans les hôpitaux les malades et les blessés qui l'avoient faite. *Rodolphe* envoya en Hongrie une armée, qui n'arriva qu'après la prise d'Agria et de plusieurs autres places importantes. Le duc *de Mercœur* accompagné d'un grand nombre de François, rétablit en 1600 les affaires de ce royaume. L'empereur eut d'autres chagrins à essuyer. Son frère *Matthias* se révolta, et il fut obligé de lui céder les royaumes de Hongrie et de Bohême. Les divisions de sa maison, jointes au vif ressentiment que lui causèrent les électeurs par la demande qu'ils lui firent de choisir un successeur à l'empire, tout cela hâta sa mort, arrivée le 20 janvier 1612, à 60 ans. *Ticho-Brahé* qui se méloit de prédire, lui avoit conseillé de se méfier de ses plus proches parens; conseil bien peu digne de ce grand philosophe ! aussi *Rodolphe* ne les laissoit point approcher de sa personne; il en usoit à peu près de même envers les étrangers : ceux qui vouloient le voir, étoient obligés de se déguiser en palefreniers pour l'attendre dans son écurie, quand

il venoit voir ses chevaux. Ce prince ne se maria jamais : il devoit épouser l'infante *Isabelle* fille de *Philippe II ;* mais l'irrésolution qui formoit son caractère lui fit manquer ce mariage, ainsi que cinq autres. Il eut plusieurs maîtresses et quelques enfans naturels. *Henri IV* demandoit un jour à l'ambassadeur de ce prince si l'empereur n'en avoit pas quelques-unes ? *Si mon maître en a,* répondit-il, *elles sont secrètes.* — *Il est vrai,* répliqua *Henri* qui sentit le trait, *qu'il y a des hommes qui n'ont point d'assez grandes qualités, pour n'être pas obligés de cacher leurs foiblesses...* Un des bâtards de *Rodolphe* fit mourir d'une manière cruelle une de ses maîtresses qui lui résistoit. *Rodolphe* délivra la terre de ce monstre, en lui faisant ouvrir les veines. *Tycho-Brahé* lui avoit prédit que s'il se marioit, ses enfans auroient un naturel féroce. Ce fut en partie ce qui détourna ce prince de se lier par les nœuds de l'hymen, autant que son caractère irrésolu.

RODON, (David de) Calviniste du Dauphiné, enseigna la philosophie à Die, puis à Orange et à Nîmes, fut banni du royaume en 1663, et mourut à Genève vers 1670. C'étoit un homme turbulent, plein de subtilités et d'idées bizarres. On a de lui : I. Un ouvrage rare, qu'il publia sous ce titre : *L'Imposture de la prétendue Confession de Foi de St. Cyrille*, à Paris, 1629, in-8.° II. Un livre peu commun, intitulé : *De Supposito*, Amsterdam, 1682, in-12, dans lequel il entreprend de justifier *Nestorius*, et accuse *St. Cyrille* de confondre les deux natures en Jésus-Christ. III. Un Traité de controverse, intitulé : *Le Tombeau de la Messe*, à Francfort, 1655, in-8° ; c'est ce traité qui le fit bannir. IV. *Disputatio de libertate et atomis*, Nîmes 1662, in-8°, assez rare. V. Divers autres Ouvrages, imprimés en partie à Genève, 1668, 2 volum. in-4.° Quoique ce recueil ne soit pas commun, il n'est pas beaucoup recherché.

RODRIGUE, *Voyez* Cid et Julien n.° VI.

I. RODRIGUEZ, (Alfonse) Jésuite de Valladolid, enseigna long-temps la théologie morale, et fut ensuite recteur de Monteroi en Galice. Il mourut à Séville le 21 février 1616, à 90 ans ; en odeur de sainteté. Ce pieux Jésuite est principalement connu par son Traité de la *Perfection Chrétienne*, traduit en françois par les Solitaires de Port-Royal, en 2 vol. in-4°; et par l'abbé *Regnier Desmarais*, 3 vol. in-4°, 4 in-8° et 6 in-12. Cet ouvrage excellent en son genre, seroit encore meilleur, si l'auteur ne l'eût pas rempli de plusieurs histoires qui ne paroissent pas trop bien appuyées. On peut aussi lui reprocher un peu de prolixité. L'abbé *Tricalet* en a donné un *Abrégé* un peu trop resserré en deux vol. in-12.

II. RODRIGUEZ, (Simon) Jésuite Portugais, de Voussella, fut disciple de *St. Ignace de Loyola*, et refusa l'évêché de Conimbre. Il fut fait précepteur de Don *Juan*, alla prêcher au Brésil, et devint provincial des Jésuites Portugais. Il fut aussi provincial d'Aragon, et mourut

à Lisbonne, le 15 juillet 1579, avec de grands sentimens de religion.

III. RODRIGUEZ, (Emmanuel) religieux Franciscain d'Estremos en Portugal, mourut à Salamanque le 25 février 1619, à 68 ans. On a de lui : I. Une *Somme des Cas de conscience*, 1595, 2 vol. in-4.° II. *Questions régulières et Canoniques*, 1609, 4 vol. in-folio. III. Un Recueil des *Priviléges des Réguliers*, Anvers, 1623, in-fol., et plusieurs autres ouvrages qui n'ont plus de cours.

ROÉ, (Thomas) ambassadeur d'Angleterre auprès du grand Mogol en 1614, et à Constantinople en 1620, étoit né à Lowleyton en Essex vers 1580, et mourut en 1644. Il fut très-utile aux négocians de son pays, par le crédit dont il jouit dans le Levant. *Ses négociations à la Porte*, 1740, in-folio, sont utiles à ceux qui veulent connoître la puissance Ottomane.

ROÉLAS, (Paul de las) peintre Espagnol, élève du *Titien*, mourut à Séville sa patrie, en 1520, à 60 ans. Son dessin est correct, son coloris vrai; et l'on estime son intelligence dans la composition, la perspective et l'anatomie.

ROELL, (Herman-Alexandre) né en 1653, dans la terre de Doëlberg, dont son père étoit seigneur, dans le comté de la Marck en Westphalie, devint en 1704 professeur de théologie à Utrecht, et mourut à Amsterdam le 12 juillet 1718, à 66 ans. Il possédoit les langues, la philosophie et la théologie. On a de lui : I. Un *Discours* et de savantes *Dissertations Philosophiques* sur la religion naturelle et les idées innées, Franeker, 1700, in-8.° II. Des *Thèses*, 1689, in-4°, et plusieurs autres ouvrages peu connus.

ROËMER, (Olaüs) né à Arrhus dans le Jutland en 1644, se rendit très-habile dans les mathématiques, l'algèbre et l'astronomie. *Picard* de l'académie des Sciences de Paris, ayant été envoyé en 1671 par *Louis XIV* pour faire des observations dans le Nord, conçut tant d'estime pour le jeune astronome, qu'il l'engagea à venir avec lui en France. *Roëmer* fut présenté au roi, qui le chargea d'enseigner les mathématiques au *Grand Dauphin*, et lui donna une pension. L'académie des Sciences se l'associa en 1672, et n'eut qu'à se féliciter d'avoir un tel membre. Pendant dix ans qu'il demeura à Paris, et qu'il travailla aux observations astronomiques avec *Picard* et *Cassini*, il fit des découvertes dans ces différentes parties des mathématiques. De retour en Danemarck, il devint mathématicien du roi *Christiern V*, et professeur d'astronomie avec des appointemens considérables. Ce prince le chargea aussi de perfectionner la monnoie et l'architecture, de régler les poids et les mesures, et de mesurer les grands chemins dans toute l'étendue du Danemarck. *Roëmer* s'acquitta de ces commissions avec autant d'intelligence que de zèle. Ses services lui méritèrent les places de conseiller de la chancellerie, et d'assesseur du tribunal suprême de la justice. Enfin il devint bourgmestre de Copenhague et con-

seiller d'état sous le roi *Frédéric IV*. Pierre *Horrebow* son disciple et professeur d'astronomie à Copenhague, y fit imprimer en 1735, in-4°, diverses *Observations* de *Roëmer*, avec la *Méthode d'observer* du même, sous le titre de *Basis Astronomiæ*.... *Roëmer* mourut le 19 septembre 1710, à 66 ans, avec une réputation étendue.

ROENTGEN, (N.) célèbre artiste Allemand, né à Neuwied, de la secte des Moraves, a porté l'ébénisterie au plus haut point de perfection. Il fut appelé en Russie, où le palais impérial et ceux de plusieurs grands sont ornés de différens chefs-d'œuvre sortis de ses mains. On voit sur-tout à l'Hermitage beaucoup de meubles et même des pendules de son invention. Ces ouvrages sont faits de divers bois que *Rœntgen*, par une préparation particulière a extrêmement durcis et rendu propres à durer long-temps. Il les a en même temps polis avec une telle exactitude, qu'on n'a pas besoin de les frotter pour les conserver. La manière dont ces ouvrages sont exécutés, suivant M. *Castera*, est non moins mirable que leur invention. On n'y distingue pas le moindre assemblage, et on croiroit qu'ils ont été fondus d'un seul jet. Quelques-uns sont garnis en bronze travaillé élégamment, et supérieurement dorés; d'autres ont des bas-reliefs et sont ornés de pierres précieuses ou antiques. Le plus parfait peut-être de ces chefs-d'œuvre, est un pupitre, dont *Catherine II* a fait présent au *Muséum* de l'académie des Sciences de Pétersbourg. Le génie de l'artiste a déployé dans cet ouvrage toute sa fécondité. En l'ouvrant, on voit sur le devant un groupe en bronze, qui, dès qu'on presse légèrement un ressort, disparoît et est remplacé par une superbe écritoire, dans laquelle sont incrustées des pierres précieuses. L'espace qui se trouve au-dessus de l'écritoire, est destiné à renfermer des papiers de conséquence ou de l'argent. La main téméraire qui voudroit se porter en cet endroit se trahiroit bientôt elle-même; car il suffit d'y toucher pour faire entendre la musique douce et plaintive d'une orgue cachée au-dessous du pupitre. Si l'on veut changer la table à écrire en pupitre pour lire, il y a en haut une planche qui sort, et à l'instant ce pupitre s'arrange de la manière la plus commode. L'artiste ne demandoit de ce bureau que 20,000 roubles; mais *Catherine II* crut que ce prix suffisoit à peine pour en payer le travail, et elle y ajouta généreusement un présent de 5,000 roubles. *Rœntgen* est mort dans ces dernieres années.

ROETTIERS, (N**) graveur du roi, membre de l'académie de Sculpture, est mort à Paris en 1784. Il se rendit célèbre par la pureté de son trait dans la gravure des médailles et des jetons.

ROGAT, (*Rogatus*) évêque Donatiste d'Afrique, se fit chef d'un nouveau parti dans la Mauritanie Césarienne, aujourd'hui le royaume d'Alger, vers l'an 372. Il donna à ceux qui le suivirent le nom de *Rogatistes*. Ils étoient autant opposés aux autres Donatistes qu'aux Catholiques; et les Donatistes n'avoient pas moins

de haine contre eux, que contre les Catholiques mêmes. Il les firent persécuter par *Firmus Maurus* roi de Mauritanie. L'évêque de Césarée qui étoit Rogatiste, lui livra lui-même sa ville. On a accusé *Rogat* d'avoir suivi les sentimens particuliers de *Donat* de Carthage, touchant l'inégalité des trois Personnes Divines. Sa secte dura quelque temps en Afrique, et il eut pour successeur *Vincent Victor*.

I. ROGER, premier roi de Sicile, né l'an 1097, étoit petit-fils de *Tancrède* de Hauteville en Normandie. Le comte *Roger* son père, le laissa en mourant sous la tutelle d'*Adelaïde* sa mère. Dès que ce prince fut en âge de gouverner son état, il ne songea plus qu'à étendre les bornes du comté de Sicile dont il avoit hérité de son père. Il s'empara de la Pouille, après la mort du duc *Guillaume* son oncle. Le pape *Honoré II*, effrayé de ses progrès, tenta de l'arrêter par les armes et par les excommunications. *Roger* dissipa les troupes qu'on lui opposoit, contraignit le pape à lui donner l'investiture de la Pouille, de la Calabre et de Naples, et *Robert* comte de Capoue à se reconnoître son vassal. L'an 1130, il embrassa le parti de l'antipape *Anaclet*; et celui-ci par reconnoissance, lui accorda le titre de roi de Sicile, avec la suzeraineté sur la principauté de Capoue et le duché de Naples. Les princes ses voisins appelèrent à leur secours l'empereur *Lothaire*, qui enleva à ce nouveau roi une partie de ses conquêtes; mais à peine eut-il repris le chemin de l'Allemagne, que *Roger* s'en ressaisit avec la même facilité qu'elles lui avoient été ôtées. Il fit prisonnier *Innocent II* avec toute sa suite; et ce pape n'obtint sa liberté, qu'en accordant au roi et à ses descendans le royaume de Sicile, le duché de Pouille et la principauté de Capoue, comme fiefs-liges du saint Siége. L'an 1146, il tourna ses armes contre *Manuel* (Voyez *ce mot.*) empereur des Grecs, prit Corfou; pilla Céphalonie, le Négrepont, Corinthe, Athènes; s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople, et revint chargé d'un immense butin. Ces expéditions furent suivies de la prise de Tripoli, et d'autres places sur les côtes d'Afrique, et de la défaite d'une partie de la flotte de l'empereur Grec. Enfin, après avoir assuré la paix dans ses états, s'être fait respecter de ses sujets et craindre des ennemis: ce prince illustre mourut l'an 1154, âgé de 58 ans. Il avoit fait graver ce vers sur son épée:

Appulus et Calaber, Siculus mihi servit, et Afer.

II. ROGER *ou* ROGIER, (Pierre) troubadour, chanoine d'Arles et de Nîmes, quitta ses bénéfices pour aller de cour en cour jouer les comédies qu'il faisoit lui-même. Arrivé chez la comtesse *de Foix* qu'il célébra sous le nom de *Tornaves*, il y devint amoureux de *Huguette de Baux* qui ne fut point cruelle. Les parens de cette dame le firent assassiner vers 1330.

III. ROGER, (Charles) imprimeur de Paris dans le 16ᵉ siècle, fut à la tête d'une nombreuse société de libraires qui prit le nom de compagnie du *grand Navire*, parce qu'ils avoient pour

devise un navire en tête des ouvrages qu'ils publièrent. On doit particulièrement à *Roger* l'édition de la *Défense des Religieux* par *Lusignan ;* et des *Œuvres de Philon* le Juif, 1588, in-8.°

IV. ROGER, (Joseph-Louis) médecin, né à Strasbourg et mort en 1761, a publié des *Dissertations* latines sur la continuelle palpitation des fibres musculaires, et sur les effets du son et de la musique sur le corps humain.

ROGER, *Voyez* SCHABOL *et* RUGGIERI.

ROGERS, (Christophe) de la Société royale de Londres, et de celle des Antiquaires est mort dans cette ville en 1784. On a de lui une collection de cent douze planches imitant le dessin, avec la *Vie des Peintres*, 1778, 2 vol. in-fol. Ces estampes sont d'après les tableaux du cabinet du roi d'Angleterre.

ROGGERS, (Wood) voyageur Anglois, partit de Bristol en 1708, pour aller faire des prises dans la mer du Sud sur les Espagnols, et revint aux dunes d'Angleterre en octobre 1711. On a traduit son voyage en françois, Amsterdam, 1725, 3 vol. in-12; il passe pour véridique.

ROGGEWIN, amiral Hollandois, a fait des découvertes dans la mer du Sud. Parti du Texel avec trois vaisseaux, il trouva l'isle de Pâques, les isles Pernicieuses, les isles Aurore, le Labyrinthe formé de six isles, et celle de la Récréation où il relâcha. Il revint au Texel le 21 juillet 1723, deux ans après son départ, et ne survécut que peu d'années à ses voyages.

I. ROHAN, (Pierre de) chevalier *de Gié* et maréchal de France, plus connu sous le nom de *Maréchal de* GIÉ, étoit fils de *Louis de Rohan* premier du nom, seigneur de Guémené et de Montauban, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume. Les ROHAN avoient rang de prince en France, parce que leur famille tiroit son origine des premiers souverains de Bretagne : vérité reconnue par les ducs de Bretagne mêmes dans les états généraux de cette province, tenus en 1088. Cette maison avoit encore un avantage qui lui étoit commun avec bien peu de familles, même des plus distinguées parmi les princes : c'est qu'au lieu que les autres s'étoient agrandies par les biens que leur avoient procurés leurs alliances, celle de *Rohan* possédoit depuis sept siècles les plus grandes terres. Un des plus beaux rejetons de la maison de *Rohan*, fut *Pierre*, l'objet de cet article. *Louis XI* récompensa sa valeur par le bâton de maréchal de France en 1475. Il fut un des quatre seigneurs qui gouvernèrent l'état pendant la maladie de ce prince à Chinon, en 1484. Deux ans après il s'opposa aux entreprises de l'archiduc d'Autriche sur la Picardie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Fornoue, en 1495; où il se signala. Sa faveur se soutint sous *Louis XII*, qui le fit chef de son conseil, et général de son armée en Italie. La reine *Anne de Bretagne* le perdit dans l'esprit de ce prince. Le maréchal lui avoit déplu,

en faisant arrêter ses équipages qu'elle vouloit renvoyer à Nantes pendant une maladie dangereuse dont le roi fut attaqué. Cette princesse engagea son époux à lui faire faire son procès par le parlement de Toulouse, qui passoit alors pour le plus sévère du royaume. Quelques efforts que fit cette femme vindicative pour faire flétrir *Rohan*, il ne fut condamné, le 9 février 1506, qu'à un exil de la cour et à une privation des fonctions de sa charge pendant cinq ans. La principale accusation intentée contre lui, étoit d'avoir soudoyé des deniers du roi, quinze morte-payes dans son château de Fronsac. Cette affaire ne fit honneur ni au roi ni à la reine : on blâma *Anne* de s'être acharnée à perdre un homme de bien, et *Louis XII* de s'être prêté au ressentiment de cette princesse. Elle étoit tellement animée à le poursuivre, qu'elle alla chercher des consultations contre lui jusques dans le fond de l'Italie. Elle fit tous les frais des procédures, qui se montèrent en 1506, à plus de trente-un mille livres. Comment, après une telle animosité, *d'Argentré* l'historien de Bretagne, ose-t-il dire qu'*Anne se repentoit de sa colère et d'avoir offensé quelqu'un ; qu'elle récompensoit l'offensé en bienfaits, commandant à son Confesseur de la blâmer aigrement, et ne voulant pas être absoute à sa confession, qu'elle n'eût satisfait et contenté l'offensé ?* Quelle satisfaction fit-elle au malheureux *Gié ? Brantôme* dit que s'il ne fut pas condamné à mort, c'est qu'*Anne* ne le voulut pas, parce qu'elle croyoit qu'il seroit moins puni par la mort, que par l'humiliation et l'indigence à laquelle il seroit réduit. Il ajoute après ce raffinement d'idées sur la vengeance : *Voilà quelle fut celle de cette brave Reine !* On sait la façon de penser singulière de *Brantôme*, qui blâme et qui loue en courtisan corrompu, et sans égards à aucun principe d'équité ou de morale, qui approuve la vengeance de la reine, et qui condamne la conduite de *Gié : trop curieux*, dit-il, *de vouloir contrefaire le bon Officier et le bon valet de la Couronne.* S'il est vrai que la reine prît plaisir aux chagrins et aux humiliations de son ennemi, elle eut lieu d'être satisfaite. *Jean d'Authon*, qui entre dans un assez grand détail de cette affaire, rapporte que *Gié* transféré au château de Dreux, y fut la victime de la risée des témoins qui avoient déposé contre lui. Il portoit une longue barbe blanche, et tout occupé de ses idées et de son malheur, il la prenoit dans ses mains et s'en couvroit le visage. Un singe d'*Alain d'Albret* comte de Dreux, sauta du lit où son maître étoit couché, et s'attacha à la barbe de *Gié* qui eut bien de la peine à s'en débarrasser. Cette scène, triste en elle-même, ne laissa pas de faire rire toute l'assemblée. Il fut aussi le sujet des farces ou *momeries* qui se jouoient alors à Paris : les écoliers en représentèrent une, où faisant allusion au nom de la reine, on disoit qu'*il y avoit un Maréchal qui avoit voulu ferrer un* ANE, *mais qu'il en avoit reçu un coup de pied, qu'il avoit été jeté par-dessus les murailles, jusque dans le verger.* Que ne dit point le peuple contre les malheureux, pour peu qu'il soit

applaudi par ses maîtres ! Le maréchal *de Gié* mourut à Paris le 22 avril 1513, entièrement désabusé des grands et de la grandeur.

II. ROHAN, (Henri, duc de) pair de France, prince de Léon, naquit au château de Blein en Bretagne, l'an 1579. Il étoit fils de l'arrière-petit-fils du précédent. *Henri IV*, sous les yeux duquel il donna des marques distinguées de bravoure au siége d'Amiens, à l'âge de 16 ans, l'aima avec d'autant plus de tendresse qu'il fut son héritier présomptif jusqu'à la naissance du dauphin, depuis *Louis XIII*. Après la mort de *Henri*, il devint le chef des Calvinistes en France, et chef aussi redoutable par son génie que par son épée. Il soutint au nom de ce parti, trois guerres contre *Louis XIII*. La première terminée à l'avantage des Protestans, s'alluma lorsque ce prince voulut rétablir la religion Romaine dans le Béarn; la deuxième à l'occasion du blocus que le cardinal *de Richelieu* mit devant la Rochelle; et la troisième lorsque cette place fut assiégée pour la seconde fois. On sait les événemens de cette guerre; la Rochelle se rendit : (*Voyez* les articles de LOUIS XIII, et III. PLESSIS-RICHELIEU.) Le duc *de Rohan* s'appercevant après la prise de cette place, que les villes de son parti cherchoient à faire des accommodemens avec la cour, réussit à leur procurer une paix générale en 1629, à des conditions plus avantageuses. Le seul sacrifice un peu considérable que les huguenots furent obligés de faire, fut celui de leurs fortifications ; ce qui les mit hors d'état de recommencer la guerre. Quelques esprits chagrins, mécontens de voir tomber leurs forteresses, accusèrent leur général de les avoir vendus. *Rohan* indigné d'une si odieuse ingratitude, présenta sa poitrine à ces enragés, en disant : *Frappez, frappez ! Je veux bien mourir de votre main, après avoir hasardé ma vie pour votre service.* La paix de 1629 ayant éteint le feu de la guerre civile, le duc *de Rohan* inutile à son parti et désagréable à la cour, se retira à Venise. Il y a une anecdote assez singulière, tirée des Mémoires de la duchesse *de Rohan*, *Marguerite de Béthune* fille de l'illustre *Sully*. « Le duc *de Rohan* étant à Venise, il lui fut proposé qu'en donnant 200 mille écus à la Porte et en payant un tribut annuel de 20 mille écus, le Grand-Seigneur lui céderoit le royaume de Chypre et lui en donneroit l'investiture. » Le duc *de Rohan* avoit dessein d'acheter cette isle pour y établir les familles protestantes de France et d'Allemagne. Il négocia chaudement cette affaire à la Porte par l'entremise du patriarche *Cyrille*, avec lequel il avoit de grandes correspondances; mais différentes circonstances et particulièrement la mort de ce patriarche, la firent manquer. La république de Venise choisit *Rohan* pour son généralissime contre les Impériaux; mais *Louis XIII* l'enleva aux Vénitiens pour l'envoyer ambassadeur en Suisse et chez les Grisons. Il voulut aider ces peuples à faire entrer sous leur obéissance la Valteline, dont les Espagnols et les Impériaux soute-

noient la révolte. *Rohan* déclaré général des Grisons par les trois Ligues, vint à bout par plusieurs victoires de chasser entièrement les troupes Allemandes et Espagnoles de la Valteline en 1633. Il battit encore les Espagnols en 1636, sur les bords du lac de Côme. La France ne paroissant pas devoir retirer ses troupes, les Grisons se soulevèrent; et le duc *de Rohan* mécontent de la cour, fit un traité particulier avec eux le 28 mars 1637. Ce héros craignant le ressentiment du cardinal *de Richelieu*, se retira à Genève, d'où il alla joindre le duc *de Saxe-Weimar* son ami, qui voulut lui donner le commandement de son armée prête à combattre celle des impériaux prés de Rhinfeld. Le duc *de Rohan* refusa cet honneur, et s'étant mis à la tête du régiment de Nassau, il enfonça les ennemis; mais il fut blessé le 28 février 1638, et mourut de ses blessures le 13 avril suivant, à 59 ans. Il fut enterré le 27 mai dans l'église de Saint-Pierre de Genève, où on lui a dressé un magnifique tombeau de marbre, avec une épitaphe qui comprend les plus belles actions de sa vie. *Marguerite de Béthune* qu'il avoit épousée en 1605, (et dont il ne laissa qu'une fille unique, mariée à *Henri Chabot* qui prit le nom de *Rohan*,) étoit Protestante comme lui, et se rendit célèbre par son courage. Elle défendit Castres contre le maréchal *de Thémines* en 1625, et partagea les fatigues d'un époux dont elle captiva tous les sentimens. Elle mourut à Paris le 22 octobre 1660. Le duc *de Rohan* fut un des plus grands capitaines de son siècle; comparable aux princes d'*Orange*, capable comme eux de fonder une république; plus zélé qu'eux encore pour sa religion ou du moins paroissant l'être; homme vigilant, infatigable, ne se permettant aucun des plaisirs qui détournent des affaires, et fait pour être chef de parti : poste toujours glissant, où l'on a également à craindre ses ennemis et ses amis. C'est ainsi que le peint *Voltaire* qui a fait ces vers heureux sur cet homme illustre :

> Avec tous les talens le Ciel l'avoit fait naître :
> Il agit en héros; en sage il écrivit.
> Il fut même grand homme en combattant son maître,
> Et plus grand lorsqu'il le servit.

Les qualités militaires étoient relevées en lui par la douceur du caractère, par des manières affables et gracieuses, par une générosité qui a peu d'exemples. On ne remarquoit en lui ni ambition, ni hauteur, ni vue d'intérêt; il avoit coutume de dire que *la gloire et l'amour du bien public ne campent jamais où l'intérêt particulier commande*... *Rohan* conserva toujours une estime singulière pour notre bon, pour notre grand *Henri*. « Certes, disoit-il quelquefois après la mort de ce prince, quand j'y pense le cœur me fend! Un coup de pique donné en sa présence, m'eût plus contenté que de gagner maintenant une bataille. J'eusse bien plus estimé une louange de lui en ce métier dont il étoit le premier maître de son temps, que toutes celles de tous les capitaines qui restent vivans. » Nous avons de ce grand homme plusieurs ouvrages intéressans : I. *Les Intérêts des*

Princes, livre imprimé à Cologne en 1666, in-12, dans lequel il approfondit les intérêts publics de toutes les cours de l'Europe. II. *Le parfait Capitaine* ou *l'Abrégé des guerres des Commentaires de César*, in-12. Il fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières pour la tactique des modernes. III. Un *Traité de la corruption de la Milice ancienne*. IV. Un *Traité du gouvernement des Treize Cantons*. V. Des *Mémoires* dont les plus amples éditions sont en deux vol. in-12. Ils contiennent ce qui s'est passé en France depuis 1610 jusqu'en 1629. VI. *Recueil de quelques Discours politiques sur les affaires d'Etat, depuis 1612 jusqu'en* 1629, in-8°, à Paris, 1644, 1693, 1755; avec les *Mémoires* et *Lettres de* Henri *duc de* Rohan *sur la guerre de la Valteline*, trois vol. in-12, à Genève, (Paris) 1757. C'est la première édition qu'on ait donnée de ces curieux Mémoires. On en est redevable aux soins de M. le baron *de Zurlauben* qui les a tirés de différens manuscrits authentiques. Il a orné cette édition de notes géographiques, historiques et généalogiques, et d'une *Préface* qui contient une vie abrégée, mais intéressante du duc *de Rohan* auteur des Mémoires. Nous avons la *Vie* du même duc, composée par l'abbé *Pérau*; elle occupe les tomes XXI et XXII de l'*Histoire des Hommes Illustres de France*. Quelque ennui que doivent causer des détails de guerres finies depuis plus de 150 ans, les *Mémoires* du duc *de Rohan* font encore quelque plaisir. Il narre agréablement, avec assez de précision, et d'un ton qui lui concilie la croyance de son lecteur. Un de ses projets étoit de diviser la France à peu près telle qu'elle l'a été depuis en départemens.

III. ROHAN, (Benjamin de) seigneur de *Soubise*, frère du précédent, porta les armes en Hollande sous le prince *Maurice de Nassau*, et soutint le siége de Saint-Jean-d'Angéli en 1621, contre l'armée que *Louis XIII* commandoit en personne. Cette place se rendit. *Rohan* promit d'être fidelle, mais il reprit les armes six mois après. Il s'empara de tout le Bas-Poitou en 1622; et après différens succès il fut chassé en 1626 de l'isle de Rié dont il s'étoit emparé, ensuite de celle d'Oléron, et fut contraint de se retirer en Angleterre. Il négocia avec chaleur pour obtenir des secours aux Rochellois; et lorsque malgré ces secours cette ville eut été soumise, il ne voulut pas revenir en France. Il se fixa en Angleterre, où il mourut sans postérité en 1640. *Rohan* n'avoit ni la bravoure ni la probité de son frère; il donna quelques preuves de lâcheté et ne se fit pas un scrupule de violer sa foi dans plusieurs occasions.

IV. ROHAN, (Marie-Éléonore de) fille d'*Hercule de Rohan-Guémené* duc de Montbazon, descendoit d'un frère aîné du maréchal de *Gié*. Elle prit l'habit de religieuse de l'ordre de Saint-Benoît dans le couvent de Montargis, en 1645. Elle devint ensuite abbesse de la Trinité de Caen, puis de Malnoue près de Paris. Les religieuses du monastère de Saint-Joseph à Paris, ayant adopté en

1669,

1669, l'office et la règle de Saint-Benoît, Mad. *de Rohan* se chargea de la conduite de cette maison. Elle y donna des *Constitutions* qui sont un excellent commentaire de la règle de Saint-Benoît. Cette illustre abbesse mourut dans ce monastère le huit avril 1681, à 53 ans. La religion, la droite raison, la douceur formoient son caractère. *Ceux qui l'avoient vue*, dit son épitaphe, *n'y pensoient point sans douleur et n'en parloient point sans larmes*. On a d'elle quelques ouvrages estimables. Les principaux sont : I. La *Morale du Sage*, in-12 ; c'est une paraphrase des Proverbes, de l'Ecclésiastique et de la Sagesse. II. *Paraphrase des Pseaumes de la Pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent. III. Plusieurs *Exhortations* aux vêtures et aux professions des filles qu'elle recevoit. IV. Des *Portraits* écrits avec assez de délicatesse.

V. ROHAN, (Armand-Gaston de) neveu de la précédente, naquit en 1674. Docteur de Sorbonne, évêque de Strasbourg, (*Voyez* BOUILLON, n.° III.) il obtint le chapeau de cardinal en 1712. Il fut ensuite grand aumônier de France en 1713, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit et proviseur de Sorbonne. Il eut part à toutes les affaires ecclésiastiques de son temps, et fit paroître du zèle pour la bulle *Unigenitus*. L'académie Françoise et celle des Sciences se l'associèrent, et le perdirent le 19 juillet 1749, à 75 ans. C'étoit un prélat magnifique, et il ne se signala pas moins par sa générosité que par la douceur de son caractère, par son affabilité et par les autres qualités qui rendent les hommes agréables dans la société. Le marquis d'*Argenson* dit qu'il étoit le plus parfait modèle d'un grand seigneur aimable. « Quoiqu'il n'ait au fond qu'un esprit médiocre, ajoute-t-il, peu d'érudition et de lecture, qu'il n'ait jamais été chargé de grandes administrations ni traité de suite d'importantes affaires, il a un avantage marqué sur ceux qui ont le plus administré. C'est le plus beau prélat du monde ; et quand il étoit jeune, c'étoit un charmant abbé de qualité. Il a soutenu sept thèses en Sorbonne avec éclat et distinction ; on lui faisoit sa leçon, mais il la retenoit avec facilité et la débitoit avec grace. Il s'est tiré de toutes les négociations dont il a été chargé avec aisance et dignité. Sa politique a toujours été très-souple, s'accommodant aux temps, aux lieux, aux règnes, aux circonstances. Il s'est déclaré suivant les occasions pour la bulle *Unigenitus*, ou a laissé les jansénistes penser ce qu'ils vouloient. Sa cour et son train sont nombreux et brillans ; avec cela il conserve cet air de décence qu'ont les membres distingués du clergé de France. Il est galant ; mais il trouve assez d'occasions de satisfaire son goût pour les plaisirs avec les grandes princesses, les belles dames et les chanoinesses à grandes preuves, pour ne pas *encanailler* sa galanterie. » Il aimoit à faire penser qu'il étoit fils de *Louis XIV* qui avoit eu un amour passager pour sa mère, très-belle femme. Si cette anecdote est vraie, dit *d'Argenson*, « on peut ajouter que né d'un très-grand prince, il est possible que de grands princes lui doivent aussi le jour. Sa po-

litesse avec les particuliers qui viennent le voir, soit dans son évêché, soit à la cour ou à Paris, est certainement plus d'habitude que de sentiment; mais elle porte si bien le masque ou l'empreinte de l'amitié et de l'intérêt, que même persuadé qu'elle n'est pas sincère, on s'y laisse séduire. » On a sous son nom des *Lettres*, des *Mandemens*, des *Instructions Pastorales* et le *Rituel* de Strasbourg. —*Armand de Rohan* son neveu, né en 1717, connu sous le nom d'*Abbé de Ventadour* et de *Cardinal de Soubise*, fut prieur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, évêque de Strasbourg, abbé de la Chaise-Dieu, grand aumônier de France, cardinal, commandeur des ordres du roi et l'un des *Quarante* de l'académie Françoise. Il mourut à Saverne le 28 juin 1756, à 39 ans, après s'être distingué par son esprit, par son affabilité, par un luxe délicat et par une magnificence digne d'un souverain, quoique peu conforme à la modestie d'un évêque. *Voyez* III. OLIVA.

VI. ROHAN, (le chevalier Louis de) second fils du duc de Montbazon, grand veneur de France, fut reçu en 1656, en survivance de la charge de son père. Il étoit grand joueur, et perdit un jour beaucoup en jouant avec le roi chez le cardinal *Mazarin*. On étoit convenu qu'on payeroit en louis d'or. Après en avoir compté sept ou huit cents au roi, il lui offrit deux cents pistoles d'Espagne que ce prince ne voulut pas recevoir. *Puisque Votre Majesté ne les veut pas*, lui dit le chevalier, *elles ne sont bonnes à rien*, et il les jeta par la fenêtre. C'est à cette occasion que le cardinal *Mazarin* à qui *Louis XIV* se plaignoit de cette brusquerie, lui répondit : *Sire, le chevalier* de Rohan *a joué en Roi, et vous en chevalier* de Rohan. Ce chevalier étoit aimable, brave et généreux. Il suivit *Louis XIV* à la campagne de Flandre en 1667, et à la guerre de Hollande en 1672. Mais le dérangement de ses affaires et les mécontentemens que lui avoit donnés *Louvois*, le firent entrer dans un complot contre l'état formé par *la Truaumont*. (Voy. *ce mot*.) Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et il souffrit la mort avec résignation le 27 novembre 1674. Il s'étoit flatté d'être exécuté secrètement à la Bastille; mais le P. *Bourdaloue* qui l'assistoit à la mort, lui ayant dit qu'il falloit se résoudre à mourir sur une place publique, il lui répondit : *Tant mieux, nous en aurons plus d'humiliation*. Le bourreau lui ayant demandé s'il vouloit qu'on lui liât les mains avec un ruban de soie : *Jésus-Christ*, lui répondit-il, *ayant été lié avec des cordes, puis-je demander d'autres liens ?* Personne n'osa demander la grace du coupable à *Louis XIV*. Ce monarque fut porté de lui-même à l'accorder au sortir d'une représentation de *Cinna ;* mais la nécessité de faire un exemple arrêta sa clémence.

VII. ROHAN-GUÉMENÉ, (Louis-René-Édouard) cardinal, né le 23 septembre 1734, fut d'abord connu sous le nom de prince *Louis*, et devint successivement évêque de Canople, évêque de Strasbourg, grand aumônier de France et l'un des

membres de l'académie Françoise. Son goût pour les plaisirs ne lui fit négliger ni l'étude ni l'ambition. Nommé ambassadeur à Vienne, il s'y distingua par ses manières aimables et sa magnificence. Avec une belle figure, un esprit facile, il fut moins célèbre par ses talens que par la malheureuse affaire du collier. Le 15 août 1785, jour de la fête de la reine, cette princesse vit arriver près d'elle deux joailliers qui lui demandèrent seize cent mille livres pour le prix d'un collier de diamans. Elle annonça aussitôt qu'elle n'avoit point vu ce collier, ni songé à son acquisition. Les joailliers déclarèrent qu'ils l'avoient remis au cardinal chargé de traiter pour elle. La reine, indignée de l'abus de son nom, fit ses plaintes au roi et demanda justice contre ce dernier. Le monarque consulta le garde des sceaux et M. *de Breteuil* qui furent d'avis qu'on arrêtât sur-le-champ le cardinal; mais la reine obtint qu'il fût auparavant interrogé. Celui-ci étant arrivé; « avouez, lui dit la reine, si ce n'est pas la première fois depuis quatre ans que je vous parle. » Le cardinal en convint et annonça qu'il venoit d'être trompé par une intrigante appelée *la Mothe*. En sortant du cabinet du roi, il fut arrêté et conduit à la Bastille. Au premier bruit de cette détention, le public se persuada que le cardinal *de Rohan* avoit adressé à l'empereur les moyens de faire une invasion subite en Lorraine; mais il fut bientôt détrompé. Le roi fit dire au prisonnier de prononcer lui-même sur son sort. Celui-ci demanda à être jugé par le parlement. La femme *la Mothe* qui prenoit le surnom de *Valois* et prétendoit descendre d'un fils naturel de *Henri II*, avoua dans ses interrogatoires n'avoir jamais été présentée à la reine. Il fut prouvé que depuis la remise du collier entre ses mains, elle étoit passée subitement de l'indigence à un luxe extrême, que son mari avoit vendu à Londres des diamans pour des sommes considérables, enfin qu'à son instigation, une femme nommée *d'Oliva* avoit joué le personnage de la reine en paroissant à minuit dans le parc de Versailles, où elle avoit fait appeler le cardinal. Le parlement déchargea celui-ci de toute accusation, mit hors de cour la *d'Oliva*, condamna la femme *la Mothe* à la marque et à une détention perpétuelle à la Salpêtrière; et son mari aux galères. Malgré ce jugement, *Louis XVI* et son épouse ne purent voir de bon œil auprès d'eux celui qui avoit compromis leurs noms dans une affaire si désagréable. Le cardinal fut privé de la dignité de grand aumônier, exilé dans l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, et ensuite dans son évêché de Strasbourg. En 1789, il fut nommé député du clergé du bailliage de Haguenau aux États généraux, où il prit séance au mois de septembre. Les chefs du parti populaire espéroient que par esprit de vengeance contre la cour, il favoriseroit les innovations contre le clergé; mais le cardinal s'éloigna d'eux, et quitta l'assemblée où il s'étoit distingué par sa sagesse et sa retenue. Peu de temps après, décrété d'accusation comme auteur de troubles survenus dans le département

du Rhin, *Rohan* se retira dans la partie de sa souveraineté située en Allemagne. Il s'y montra exempt de fiel, ami des pauvres, et s'y entoura d'infortunés qu'il soulagea. Il est mort à Ettenheim dans la nuit du 17 février 1802. Protecteur éclairé des gens de lettres, il avoit attaché à sa personne l'abbé *le Batteux*. Sa conversation étoit vive et enjouée ; il parloit de tout avec grace ; et si sa jeunesse fut marquée par quelques écarts, l'âge et le malheur mûrirent son ame et la rendirent douce, bienfaisante et généreuse.

ROHAN, (*Catherine de*) *Voyez* PARTHENAY, n.° II.

ROHAN, (*Marie de*) duchesse de Chevreuse, *Voyez* CHEVREUSE.

ROHAN, *Voyez* GARNACHE, SOUBISE, *et* TANCRÈDE, n.° III.

ROHAULT, (*Jacques*) né en 1620 d'un marchand d'Amiens, fut envoyé à Paris pour y faire sa philosophie. Son esprit pénétra tous les systèmes des philosophes anciens et modernes; mais il s'attacha sur-tout à ceux de *Descartes*. *Clerselier* partisan de ce philosophe, fut si enchanté de lui avoir trouvé un défenseur dans *Rohault*, qu'il lui donna sa fille en mariage. Il l'engagea à lire tous les ouvrages de *Descartes* et à les enrichir de ses réflexions. Ce travail produisit la *Physique* que nous avons de lui et qu'il enseigna dix ou douze ans à Paris avant que de la donner au public. Ce philosophe mourut en 1675, à 55 ans. *Rohault* étoit tout à lui-même et à ses livres. Il ne sépara jamais la philosophie de la religion, et concilia l'une et l'autre dans ses écrits et dans ses mœurs. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de Physique*, in-4° ou deux volumes in-12 ; il est encore regardé comme un bon livre. Il y a fait entrer une foule de questions physico-mathématiques et physico-anatomiques, dont l'explication est indépendante de tout système. II. Des *Élémens de Mathématiques*. III. Un *Traité de Mécanique* dans ses *Œuvres posthumes*, 2 vol. in-12. IV. Des *Entretiens sur la Philosophie*, et d'autres ouvrages qui ont été fort utiles autrefois.

ROI, *Voyez* ROY *et* EL-ROI.

ROIGNY, (*Jean de*) gendre du célèbre imprimeur *Badius Ascensianus*, lui succéda dans son imprimerie, et l'égala dans la beauté et la correction de ses éditions, au 16e siècle.

ROILLET, (*Gabriel*) recteur de l'université de Paris en 1563, est auteur de plusieurs poésies latines et françoises, et d'une mauvaise tragédie de *Philandre* qui n'en a pas moins été imprimée.

ROISSY, *Voy.* I. MESMES.

I. ROLAND, neveu supposé de *Charlemagne*, si célèbre dans les anciens romans, fut tué à la bataille de Roncevaux en 778. *Voyez* dans la *Bibliothèque des Romans*, la jolie chanson qu'a suppléée M. le comte *de Tressan* au défaut de l'ancienne qui s'est perdue par l'injure des temps. *Voy.* aussi l'art. TURPIN.

II. ROLAND DE LA PLATIÈRE, (*J. M.*) né à Villefranche près de Lyon, d'une famille distinguée dans la robe par son inté-

grité, fut le dernier de cinq frères restés orphelins et sans fortune. Pour ne point prendre l'état ecclésiastique comme ses aînés, il abandonna la maison paternelle à l'âge de 19 ans. Seul, sans argent, sans protection, il traversa à pied une grande partie de la France, et arriva à Nantes dans l'intention de s'embarquer pour les Indes. Un armateur qui s'intéressoit à sa santé et qui l'avoit vu cracher le sang, le détourna de ce voyage. *Roland* vint à Rouen, entra dans l'administration des manufactures, s'y distingua par son amour pour l'étude, son goût pour les objets économiques et commerciaux, et obtint en récompense de ses travaux la place d'inspecteur général à Amiens, et ensuite à Lyon. Après avoir voyagé en Italie, en Suisse et en diverses autres contrées, il en rapporta d'immenses recherches sur les arts, et en profita dans les ouvrages qu'il publia et qui le firent admettre dans un grand nombre de sociétés savantes. Ses ouvrages sont : I. *Mémoire* sur l'éducation des troupeaux et la culture des laines, 1779 et 1783, in-4.° II. L'*Art* de l'imprimeur d'étoffes en laine, du fabricant du velours de coton, du tourbier, etc., 1780 et 1783. Ce grand travail fait partie du recueil des *Arts mécaniques* publié par l'académie des Sciences. III. *Lettres* écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte, 1782, six vol. in-12, réimprimées en l'an neuf. Ces lettres sont adressées à celle qu'il épousa bientôt après, et sont remplies de vues utiles et de notices intéressantes sur les manufactures de divers pays, quoique trop mêlées de citations de poëtes Italiens qui attiédissent le style loin de l'animer et de l'embellir. IV. *Dictionnaire des Manufactures* et des Arts qui en dépendent, 3 vol. in-4.° Il fait partie de l'*Encyclopédie méthodique* et offre un grand nombre de détails approfondis et de procédés nouveaux dont le commerce peut profiter. V. Il a publié en outre une foule de lettres, d'opuscules, de rapports et de comptes rendus, lorsqu'il parvint à l'administration publique. Ce fut en 1789 qu'il fut porté à la municipalité de Lyon. Député par cette ville pour solliciter auprès de l'assemblée Constituante un secours de 40 millions qu'elle devoit, il fit connoissance à Paris avec *Brissot* dont il suivit bientôt les projets et les idées. Nommé ministre de l'intérieur au mois de mars 1792, *Roland* effraya la cour de *Louis XVI* par ses maximes républicaines et en y paroissant le premier avec des cheveux sans poudre, des souliers sans boucles et un chapeau rond. Forcé par le monarque dont il excita l'aversion à quitter le ministère, il y fut rappelé par l'assemblée Législative. En accélérant les changemens dans le gouvernement par son influence, il n'en resta pas moins sévère dans ses mœurs et plein de probité. Il fut porté par son caractère singulier et qui ne fléchissoit jamais, à des innovations dont il ne sentit pas d'abord tout le danger. Si-tôt qu'il s'en apperçut, il s'indigna avec franchise des massacres et des crimes commis autour de lui. Il chercha à arrêter le sang qui couloit au 2 septembre et réclama avec énergie la destitution de la commune de Paris qui fai-

soit immoler tant de victimes ; mais il eut beau parler avec sagesse dans ses lettres au département, il vit combien il étoit difficile de contenir le peuple livré aux agitations politiques. Il reprit un peu de popularité en annonçant la découverte d'une armoire de fer dans un mur du château des Tuileries, et d'une foule de lettres et de pièces dont on ne put rien extraire contre le monarque. On lui en fit alors un crime, comme ayant soustrait celles qui pouvoient compromettre ce dernier. Cédant aux orages, aux pamphlets, aux dénonciations, *Roland* donna sa démission et fut bientôt enveloppé dans la proscription des députés de la Gironde. Des émissaires étant venus pour l'arrêter le soir du 31 mai, il trouva le moyen de s'enfuir et d'aller se cacher à Rouen. Là, il apprit que sa femme venoit de périr sur l'échafaud. Dans son désespoir extrême il assembla ses amis et les obligea de délibérer avec lui sur le genre de mort qu'il devoit choisir. « Deux projets furent discutés, dit un écrivain; suivant le premier, *Roland* devoit se rendre incognito à Paris, se jeter au milieu de la Convention, lui faire entendre des vérités utiles, et lui demander ensuite de le faire mourir sur la place où l'on venoit d'assassiner son épouse. L'autre projet étoit de se retirer à quelques lieues de Rouen et de se donner lui-même la mort. *Roland* considérant que son supplice entraîneroit la confiscation de ses biens et réduiroit ainsi sa fille à la misère, préféra s'arracher la vie de ses propres mains. Il demanda une plume, et écrivit un demi-quart d'heure, prit une canne à épée et donna les derniers embrassemens à ses amis. Il étoit six heures du soir du 15 novembre 1793, quand *Roland* sortit de son asile ; il suivit la route de Paris, et lorsqu'il fut au bourg de Baudoin à quatre lieues environ de Rouen, il entra dans une avenue qui conduit à la maison de M. *le Normand*, s'assit contre un arbre et se perça le cœur. Sa mort fut prompte sans doute ; il la reçut si paisiblement qu'il ne changea pas d'attitude, et que le lendemain les passans crurent qu'il étoit endormi. On trouva sur lui le billet qu'il avoit écrit quelques instans auparavant et qui étoit ainsi conçu : « Qui que tu sois, qui me trouves gissant, respecte mes restes : ce sont ceux d'un homme qui consacra toute sa vie à être utile, et qui est mort comme il a vécu, vertueux et honnête. Puissent mes concitoyens prendre des sentimens plus doux et plus humains ! Le sang qui coule par torrens dans ma patrie me dicte cet avis. Non la crainte, mais l'indignation m'a fait quitter ma retraite ; au moment où j'ai appris qu'on avoit égorgé ma femme, je n'ai pas voulu rester plus longtemps sur une terre souillée de crimes. » Tel est le portrait que celle-ci en a tracé dans ses Mémoires. « Lorsque M. *Roland* se présenta à moi, dit-elle, c'étoit un homme de quarante et quelques années, haut de stature, négligé dans son attitude, avec cette espèce de roideur que donne l'habitude du cabinet ; mais ses manières étoient simples et faciles ; et sans avoir le fleuri du monde, elles allioient la politesse de l'homme bien né à la gravité du philosophe. De la mai-

greur, le teint accidentellement jaune, le front déjà peu garni de cheveux et très-découvert, n'altéroient point des traits réguliers, mais les rendoient plus respectables que séduisans; sa voix étoit mâle, son parler bref, comme celui d'un homme qui n'auroit pas la respiration très-longue; son discours plein de choses, parce que sa tête étoit remplie d'idées, occupoit l'esprit plus qu'il ne flattoit l'oreille; sa diction étoit quelquefois piquante, mais revêche et sans harmonie. » *Roland* aimoit à obliger ses amis sans le leur dire; mais l'irascibilité de son caractère et son opiniâtreté dans la discussion lui firent un plus grand nombre d'ennemis qu'il n'en méritât. Avec une profonde érudition, la connoissance des langues savantes et de la plupart des modernes, il puisoit toujours dans l'histoire ancienne ses citations et ses exemples, et mourut lui-même comme plusieurs de ces Romains qu'il citoit sans cesse.

III. ROLAND, (Marie-Jeanne Phlipon) femme du précédent, naquit à Paris en 1754 d'un graveur distingué dans sa profession, mais dont la dissipation détruisit la fortune. Elevée au sein des beaux arts, entourée de livres, de tableaux, de musique, elle devint savante, musicienne et se connoissoit en peinture. Dès l'âge de neuf ans elle voulut analyser *Plutarque*. En 1780, *Roland* inspecteur des manufactures, enchanté de son esprit, lui adressa ses *Lettres* sur l'Italie et lui offrit de s'attacher à son sort; en effet elle l'épousa et le suivit à Amiens où elle se livra à l'étude de la botanique, et y acquit des connoissances assez étendues. Un voyage qu'elle fit en Angleterre et en Suisse lui donna le goût de la politique; elle analysa l'esprit de ces deux gouvernemens, et se passionna pour les principes de liberté qui en faisoient la base. Au moment de la révolution Françoise, elle crut pouvoir en faire l'application au nôtre, et fit partager ses opinions à son époux. Celui-ci avoit été nommé inspecteur des manufactures à Lyon, et député près de l'assemblée Constituante pour en obtenir un secours nécessaire au payement des dettes de cette grande ville. Mad. *Roland* se plut à recevoir chez elle les chefs du parti populaire et les députés les plus marquans de la Gironde. *Brissot*, *Barbaroux*, *Louvet*, *Clavière*, *Vergniaux*, y furent admis. Elle devint l'ame de leurs délibérations et la puissance secrète qui dirigea la France. Lorsque *Roland* parvint au ministère, on lui attribua la plus grande partie de ses travaux; et lorsque celui-ci fut prié par la Convention de ne point abandonner ses fonctions, *Danton* s'écria : *Si l'on fait une invitation à Monsieur, il en faut aussi faire une à Madame. Je connois toutes les vertus du ministre, mais nous avons besoin d'hommes qui voient autrement que par leurs femmes.* Le 7 décembre 1792, elle parut à la barre de la Convention pour repousser une dénonciation, et y parla avec autant de noblesse que de facilité et de graces. Quand son mari eut encouru la proscription, Mad. *Roland* espéra rester à Paris sans danger; mais bientôt arrêtée et mise à Sainte-Pélagie, elle y

passa cinq mois à consoler ses compagnons d'infortune et à leur montrer par son exemple avec quel courage on devoit supporter le choc des révolutions. Accusée d'avoir partagé les sentimens des Girondins, elle se vit sans effroi condamnée à partager leur sort. Lorsqu'on la conduisit au supplice, elle conserva assez de gaieté pour faire sourire une autre victime assise à ses côtés. Arrivée sur la place de la Révolution, elle s'inclina devant la statue de la liberté en s'écriant : *O liberté, que de crimes on commet en ton nom!* Décapitée le 8 novembre 1793, à l'âge de 41 ans, elle avoit annoncé en mourant que son mari ne lui survivroit pas et qu'il termineroit son existence en apprenant sa mort : elle ne se trompa pas. Douée d'une imagination vive, d'un cœur sensible, sa conversation et ses écrits prirent un caractère de philosophie sentimentale qui en fit le charme : « Cette philosophie, dit un écrivain, étoit devenue un dédommagement des plaisirs et des jouissances que sa naissance obscure et sa fortune lui avoient refusés. Il est probable que placée dans un rang plus élevé, dans une carrière plus brillante, elle se fût contentée d'être une femme aimable ; mais mécontente de la sphère étroite que le sort lui avoit assignée, elle se fit écrivain et philosophe. » Ses *Opuscules* traitent de la mélancolie, de l'ame, de la morale, de la vieillesse, de l'amitié, de l'amour, de la retraite, de *Socrate*. Ils sont réunis, ainsi que son *Voyage* en Angleterre et en Suisse, aux *Mémoires* qu'elle a écrits en prison sur sa vie privée, son arrestation et le ministère de son mari. Ces *Mémoires* publiés par M. *de Champagneux* en 1800 forment 3 vol. in-8.° Le style de Mad. *Roland* est souvent énergique et fort, quelquefois incorrect, toujours agréable. Il acquiert de la chaleur lorsqu'elle peint les passions ou les évènemens dont elle fut témoin et qui l'entraînèrent à sa perte. Les portraits qu'elle trace des personnages sont rapides, d'un coloris vif ; souvent elle peint d'un trait. Mad. *Roland* sans être belle, avoit une figure douce et naïve ; de grands yeux noirs pleins d'expression et d'esprit animoient une physionomie peu régulière ; sa voix étoit sonore et flexible ; son entretien attachant, semé d'anecdotes et de réflexions neuves et flatteuses qui séduisoient l'auditeur ; le meilleur choix de termes en faisoit le charme. Aussi un homme de lettres distingué, qui avoit voyagé avec elle sans la connoître, disoit à son sujet : *On n'a jamais entendu une femme parler aussi bien, ni même un homme.* Avec la finesse propre à son sexe et une grande perspicacité, elle étoit attentive à ne point fatiguer l'orgueil de son époux et à lui cacher souvent une partie de son esprit pour ne point lui paroître trop supérieure. Son amour prononcé pour la république et trop de penchant à la satire lui attirèrent de nombreux ennemis. L'agrément de son esprit quoique prédominant et la variété de ses connoissances lui procurèrent des admirateurs. La pureté de ses mœurs, ses vertus domestiques, devoient la rendre heureuse ; mais elle sacrifia son bonheur pour accroître sa célébrité.

IV. ROLAND D'ERCEVILLE, (B. G.) président au parlement

de Paris, réunit à l'étude du droit celle de l'histoire et des belles-lettres. On lui doit plusieurs ouvrages dont le mérite et l'intérêt ne le sauvèrent pas de la proscription de 1794. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire le 20 avril de cette année, à l'âge de 64 ans. Ses écrits sont : I. *Lettre* à l'abbé *Velly* sur l'autorité des états en France, 1756, in-12. II. *Discours* sur les Jésuites vivans dans le monde en habit séculier. III. *Compte rendu* des interrogatoires subis par-devant *Argenson* au commencement du 18e siècle, par divers prisonniers détenus à la Bastille ou à Vincennes, 1766, in-4.° IV. *Dissertation* sur la question si les inscriptions doivent être rédigées en françois ou en latin, 1782, in-8.° Elle a été réimprimée deux ans après. V. *Plan d'Education*, 1784, in-8.° VI. *Recherches* sur les prérogatives des femmes chez les Gaulois, les cours d'amour, etc., 1787, in-12. VII. *Discours* prononcé à l'académie d'Orléans, 1788, in-4.° *Roland* fut chargé par le parlement en 1762 de l'exécution des arrêts ordonnant l'expulsion des Jésuites, et d'installer l'université dans le collége de *Louis-le-Grand*; ce qui lui procura quelques ennemis.

ROLDAN, (Louise) fille d'un sculpteur de Séville, morte à Madrid à 50 ans en 1704, cultiva avec succès l'art de son père.

ROLEWINCK, (Werner) né à Laer, bourg du diocèse de Munster, se fit Chartreux à Cologne en 1447, et se distingua par sa science et par sa régularité. Le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, imprimés et en manuscrits, prouvent son assiduité au travail. Il mourut l'an 1592, victime de sa charité envers des religieux de son ordre, infectés de la peste. Entre tous ses ouvrages on distingue : I. *Fasciculus temporum*, Cologne 1474, Louvain 1486; en françois par *Pierre Surget*, de l'ordre de Saint-Augustin, 1495. C'est une chronique qui va dans l'édition de Louvain jusqu'en 1480, et qui a été continuée par *Jean Linturius* jusqu'en 1514. Il y a des éditions où l'on ne trouve pas l'histoire de la résurrection du chanoine qu'on dit avoir occasionné la conversion de *St. Bruno*. (*Voyez* DIOCRE.) II. *Libellus de venerabili Sacramento*, Paris 1513. III. *De Regimine principum*, Munster, in-4.° IV. *Vita et Miracula Sancti Servatii*, Cologne 1472. V. *Vita S. Hugonis*. VI. *Dissertationes de Martyrologio*, *Paschalique Luna*, 1472, in-4.°

ROLFINCK, (Guerner) médecin renommé, élève de *Schelhamer* son oncle, né à Hambourg, mort à Iène en 1673, à l'âge de 74 ans, laissa plusieurs ouvrages sur l'art qu'il professoit, et dont *Manget* a donné la liste nombreuse. Ses *Dissertationes anatomicæ*, in-4°, sont le seul écrit de cet auteur qui ait mérité l'attention des médecins.

ROLIN, *Voyez* ROLLIN *et* RAULIN.

I. ROLLE, (Michel) né à Ambert en Auvergne l'an 1652, vint à Paris à l'âge de 23 ans, pour cultiver les mathématiques. Un problème proposé par *Ozanam* et résolu par le jeune mathématicien, le fit connoître, lui mérita une pension de *Colbert* et une place à l'académie des Sciences. Il publia ensuite divers

ouvrages : I. Un *Traité d'Algèbre*, 1690, in-4.° II. *Démonstration d'une Méthode pour résoudre les égalités de tous les degrés*, 1691. III. *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'Algèbre*, 1699. *Rolle* croyoit cette science encore fort imparfaite, et il en méditoit des *Elémens* tout nouveaux lorsqu'il fut surpris par la mort le 8 novembre 1719, à l'âge de 68 ans. Ses mœurs étoient telles que les forment l'attachement à l'étude, et une heureuse privation du commerce du monde.

II. ROLLE, (Jean-Henri) musicien Allemand, a publié des compositions pleines de feu et qui mériteroient d'être plus connues. On distingue sur-tout son *Oratorio* sur la *Mort d'Abel*, et celui d'*Abraham* sur la montagne. Il est mort en 1787 à Magdebourg.

ROLLENHAGEN, Allemand, né en 1542, mort en 1609 à 57 ans, est auteur d'un Poëme épique, intitulé : *Froschmunster*, dans le goût de la *Batrachomyomachie* d'*Homère*. Ce Poëme estimé des Allemands, seroit difficilement goûté des autres nations. On a encore de lui des *Comédies*, des *Tragédies*, etc. etc.

ROLLI, (Paul) né à Rome en 1687, fut élève du célèbre *Gravina*, qui lui inspira le goût des lettres et de la poésie. Lord *Sembuch* l'emmena à Londres où il le plaça près de la famille royale, en qualité de maître de langue italienne. Pendant son séjour en Angleterre, *Rolli* y publia plusieurs éditions d'auteurs renommés. Ce sont celles des Satires de l'*Arioste*, des Œuvres burlesques du *Berni*, de celles de *Varchi*, de *Milton*, 1735, in-fol., et d'*Anacréon*, 1739. *Rolli* revint en 1747 dans sa patrie, et y mourut en 1767. On le regarde comme l'un des meilleurs poëtes Italiens de ce siècle. Ses Poésies ont été recueillies à Londres en 1735, in-8.° Elles offrent des *Odes*, des *Elégies*, des *Chansons* et des *Hendécasyllabes* dans le genre de *Catulle*. On a encore imprimé à Florence en 1776, in-8°, un recueil d'épigrammes faites par *Rolli*.

I. ROLLIN, (Nicolas) chancelier de *Philippe le Bon* duc de Bourgogne, a bien mérité des Beaunois par le magnifique hôpital qu'il fonda pour leur ville en 1443. Mais ses contemporains ne virent en lui qu'un concussionnaire avide plutôt qu'un ministre généreux. *Voy.* LOUIS XI, *vers la fin*.

II. ROLLIN, (Charles) né à Paris le 30 janvier 1661, d'un coutelier, fut reçu maître dès son enfance. Un Bénédictin des Blancs-Manteaux dont il servoit la messe, ayant reconnu dans ce jeune homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au collége du Plessis. *Charles Gobinet* en étoit alors principal ; il devint le protecteur de *Rollin* qui sut gagner l'amitié de son bienfaiteur par son caractère, et son estime par ses talens. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collége du Plessis, il fit trois années de théologie en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, et il n'a jamais été que tonsuré. Le célèbre *Hersan* son professeur d'humanités, lui

destinoit sa place. *Rollin* lui succéda effectivement en seconde l'an 1683, en rhétorique en 1687, et à la chaire d'éloquence au collége royal en 1688. A la fin de 1694 il fut fait recteur: place qu'on lui laissa pendant deux ans pour honorer son mérite. L'université prit une nouvelle face : *Rollin* y ranima l'étude du grec; il substitua les exercices académiques aux tragédies; il introduisit l'usage toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur l'Ecriture-Sainte aux écoliers. L'abbé *Vittement*, coadjuteur de la principalité du collége de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à *Rollin*, qui gouverna ce collége jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. L'université le choisit une seconde fois pour recteur en 1720. L'académie des Belles-Lettres le possédoit depuis 1701. Ces deux compagnies le perdirent le 14 septembre 1741, à 80 ans. On a orné son portrait de ces quatre vers :

> A cet air vif et doux, à ce sage maintien,
> Sans peine de *Rollin* on reconnoît l'image :
> Mais, crois-moi, cher Lecteur, médite son ouvrage,
> Pour connoître son cœur et pour former le tien.

Rollin étoit principalement estimable par la douceur de son caractère, par sa modération, par sa candeur, par la simplicité de son ame. Au lieu de rougir de sa naissance, il étoit le premier à en parler. *C'est de l'antre des Cyclopes*, disoit-il dans une épigramme latine à un de ses amis, en lui envoyant un couteau, *que j'ai pris mon vol vers le Parnasse.* Ce n'est pas qu'il n'eût en même temps une sorte de vanité, surtout par rapport à ses ouvrages, dont les éloges emphatiques de ses partisans lui avoient donné une haute opinion. Il disoit naïvement ce qu'il en pensoit; et ses jugemens quoique trop favorables, étoient moins l'effet de la présomption que de la franchise de son caractère. C'étoit un de ces hommes qui sont vains sans orgueil. *Rollin* parloit bien; mais il avoit plus de facilité d'écrire que de parler, et on trouvoit plus de plaisir à le lire qu'à l'entendre. Son nom passa dans tous les pays de l'Europe. Plusieurs princes cherchèrent à avoir des relations avec lui. Le duc *de Cumberland* et le prince royal depuis roi de Prusse, se comptent au nombre de ses admirateurs. Ce monarque l'honora de plusieurs lettres, dans l'une desquelles il lui disoit : *Des hommes tels que vous marchent à côté des Souverains.* Quant au mérite littéraire de cet auteur, on l'a trop exalté de son temps et on le déprécie trop aujourd'hui. Peut-être que si l'on n'en avoit pas fait un colosse, nos philosophes d'à-présent seroient portés à le trouver moins petit. *Voltaire* dans son temple du goût en parle ainsi :

> Non loin de là *Rollin* dictoit
> Quelques leçons à la jeunesse;
> Et quoiqu'en robe on l'écoutoit,
> Chose assez rare à son espèce.

Nous jugerons cet écrivain et ses productions d'après les critiques les plus impartiaux. Les principales sont : I. Une *Edition* de *Quintilien*, en 2 vol. in-12, à l'usage des écoliers, avec des notes

et une préface très-instructive sur l'utilité de ce livre, tant pour former l'orateur que l'honnête homme. L'éditeur a eu attention de retrancher de son ouvrage quantité d'endroits qu'il a trouvés obscurs et inutiles. II. *Traité de la manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres par rapport à l'esprit et au cœur*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est recommandable par les sentimens de religion qui animoient l'auteur, par le zèle du bien public, par le choix des plus beaux traits des écrivains Grecs et Latins, par la noblesse et l'élégance du style, par le bon goût qui y respire, mais il y a peu d'ordre, peu de profondeur, peu de finesse. Après qu'on en a lu un certain nombre de pages, tout vous échappe. On sait seulement que l'auteur a dit des choses communes avec agrément, et a parlé en orateur sur des matières qui demandoient à être traitées en philosophe. On ne peut presque rien réduire en principes. Connoît-on bien par exemple les trois genres d'éloquence, le simple, le tempéré, le sublime; lorsqu'on a lu que l'un *ressemble à une table frugale*, l'autre *à une belle rivière bordée de vertes forêts*, le troisième *à un foudre et à un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste?* III. L'*Histoire Ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens*, etc. en 13 vol. in-12, publiée depuis 1730 jusqu'en 1738. Il y a des morceaux très-bien traités dans cet ouvrage. Plusieurs parties des premiers volumes, dans lesquels il a suivi pas à pas les historiens Grecs et Latins, sont composées d'une manière satisfaisante. En général il entendoit bien l'art d'extraire, de traduire et de rapprocher les passages des auteurs anciens. On y voit d'ailleurs, comme dans le *Traité des Etudes*, le même attachement à la religion, le même goût pour le bien public et le même amour pour la vertu. Mais on s'est plaint que la chronologie n'est ni exacte, ni suivie; qu'il y a des inexactitudes dans les faits; que l'auteur n'a pas assez su se défier des exagérations des anciens historiens; que les récits les plus graves sont souvent interrompus par des minuties; que son style n'est pas égal, et cette inégalité vient de ce que l'auteur a emprunté de nos écrivains modernes des 40 et 50 pages de suite. Rien de plus noble et de plus épuré que ses réflexions; mais elles sont répandues avec trop peu d'économie, et n'ont point ce tour vif et laconique qui les fait lire avec tant de plaisir dans les historiens de l'antiquité. Il a manqué à la règle qu'il avoit établie lui-même dans son *Traité* des Etudes: *Les préceptes qui regardent les mœurs*, dit-il, *doivent pour faire impression, être courts et vifs, et lancés comme un trait. C'est le moyen le plus sûr de les faire entrer dans l'esprit et de les y faire demeurer.* On apperçoit aussi beaucoup de négligence dans la diction, par rapport à l'usage grammatical et au discernement des expressions, qu'il ne choisissoit pas toujours avec assez de goût, quoiqu'en général il écrivît bien, et qu'il se fût préservé du néologisme, de l'emphase, de l'affectation et des autres défauts du style moderne. IV. L'*Histoire Romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*. La mort

l'empêcha d'achever cet ouvrage, que M. *Crevier* son disciple a continué depuis le neuvième volume. L'*Histoire Romaine* eut moins de succès que l'*Histoire Ancienne*. On trouva que c'étoit plutôt un Discours moral et historique, qu'une Histoire en forme. L'auteur ne fait qu'indiquer plusieurs événemens considérables, tandis qu'il s'étend avec une sorte de prolixité sur ceux qui lui fournissent un champ libre pour moraliser. C'est tour-à-tour de la diffusion et de la sécheresse. Le plus grand avantage de ce livre est qu'on y trouve plusieurs morceaux de *Tite-Live*, rendus assez élégamment en françois. V. La *Traduction* latine de plusieurs *Ecrits* théologiques sur les querelles du temps. L'auteur étoit un des plus zélés partisans du diacre *Pâris*; et avant la clôture du cimetière de Saint-Médard, on avoit vu souvent cet homme illustre prier à genoux au pied de son tombeau : c'est ce qu'il avoue lui-même dans ses Lettres. VI. *Opuscules* contenant *diverses Lettres*; ses *Harangues latines*; *Discours*, *Complimens*, etc. Paris, 1771, 2 vol. in-12. Ce recueil qu'on auroit pu renfermer en un seul volume, en y mettant plus de choix, est précieux néanmoins par quelques bons morceaux, et par l'idée avantageuse qu'on y prend de la solide probité, de la saine raison et du zèle de l'auteur pour les progrès de la vertu et pour la conservation du goût. La latinité de *Rollin* est aussi Cicéronienne que celle de *Grénan*, mais plus ornée encore de pensées judicieuses et d'images agréables. Plein de la lecture des anciens, dont il amenoit les citations avec autant de discernement que d'abondance, il s'exprime avec esprit et avec noblesse. Ses *Poésies* latines méritent le même éloge. L'abbé *Tailhié* a donné un abrégé de l'*Histoire Ancienne*, imprimé avec des figures à Lausanne et à Genève, en 5 vol. in-12. L'*Histoire Ancienne*, l'*Histoire Romaine* et le *Traité des Etudes*, ont été réimprimés in-4.° Ces trois ouvrages forment ensemble seize volumes, dont deux pour le *Traité des Etudes*, six pour l'*Histoire Ancienne*, et huit pour l'*Histoire Romaine*. C'est la plus belle édition... *Voy.* BELLENGER.

ROLLON, RAOUL ou HAROUL, premier duc de Normandie, étoit un des principaux chefs de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses et de ravages en France dans le 9e et le 10e siècles. Le roi *Charles le Simple* pour avoir la paix avec eux, conclut à Saint-Clair-sur-Epté en 912, un traité par lequel il donna à *Rollon* leur chef sa fille *Gisle* ou *Giselle* en mariage, avec la partie de la Neustrie appelée depuis de leur nom Normandie, à condition qu'il en feroit hommage et qu'il embrasseroit la religion Chrétienne. *Rollon* y consentit, sous la condition qu'on ajouteroit à cette province la Bretagne; il fut baptisé et prit le nom de *Robert*, parce que dans la cérémonie *Robert* duc de France et de Paris lui servit de parrain. Mais lorsqu'il fallut rendre l'hommage dont une des formalités étoit de baiser le pied du roi, le fier *Rollon* dédaigna de le faire en personne. L'officier qui le fit pour lui leva si haut le pied du monarque, qu'il le fit tomber en arrière. La

Moscovites qui s'étoient jetés sur la Thrace, et obligea les Turcs à laisser l'empire en repos. A ces qualités guerrières il joignit l'humanité. Il acquitta toutes les dettes des familles qui étoient devenues insolvables; et il fit brûler dans la place les titres et les obligations de leurs créanciers. Il donna aussi des logemens aux uns, des terres aux autres, et délivra plusieurs malheureux de l'oppression. Mais il se surpassa dans les calamités publiques qui arrivèrent en 934. Le 25 décembre le froid devint tout-à-coup si rigoureux, que la terre demeura gelée jusqu'au 24 d'avril. L'été suivant il n'y eut point de récolte; tout périt, jusqu'aux arbres; la disette produisit une si grande mortalité, suivant *Léon* le grammairien, qu'en plusieurs endroits il ne resta pas assez d'hommes pour donner la sépulture aux morts. *Romain* témoigna dans cette calamité générale toute la générosité d'un prince et toute la tendresse d'un père. Il fit fermer les galeries où logeoient les pauvres, afin qu'ils fussent à l'abri du froid. Il leur fit distribuer de l'argent chaque mois, outre celui qu'on donnoit à ceux qui demeuroient dans l'enceinte des Eglises; et cette somme montoit à douze mille marcs. Trois pauvres dînoient à sa table tous les jours, et on leur donnoit une pièce d'argent. Le jeudi et le samedi il y ajoutoit trois pauvres moines, auxquels il faisoit une semblable aumône. On lisoit pendant ses repas des livres édifians. Lorsqu'il rencontroit un moine célèbre par sa piété, il lui faisoit une confession de ses fautes en versant des larmes. Il embellissoit les Eglises et les remplissoit de lampes et de luminaires. Mais, dit *Zonare*, quelle religion mal-entendue! *Romain* reconnoissoit qu'il étoit un parjure et un usurpateur, et il auroit voulu expier ces deux crimes en donnant une partie des trésors que son ambition lui avoit procurés. C'est, continue le même auteur, prendre le bœuf de son voisin, en offrir les pieds au Seigneur pour obtenir le pardon de son vol, et garder pour soi le reste de son corps. Cependant *Romain* éprouvant des remords, il voulut rendre par son testament à *Constantin X* son gendre, le premier rang dont il l'avoit privé: *Etienne* l'un des fils de *Romain*, fâché de cet arrangement, le fit arrêter et conduire dans un monastère où il finit ses jours en 948. *Voy.* III. BASILE.

IV. ROMAIN II, dit *le Jeune*, fils de *Constantin Porphyrogenète*, succéda en 959 à son père, après l'avoir, dit-on, empoisonné. Il chassa du palais sa mère *Hélène* et ses sœurs qui furent obligées de se prostituer pour trouver de quoi vivre. Les Sarasins menaçant de tous côtés l'empire, *Nicéphore Phocas* grand capitaine, fut envoyé contre ceux de l'isle de Crète en 961, et il se seroit rendu maître de toute l'isle s'il n'avoit été obligé d'aller descendre à Lep, contre d'autres barbares de la même nation. Il les vainquit dans deux journées consécutives, tandis que le lâche *Romain* se livroit à des débauches dont il mourut en 963, après un règne de trois ans et quelques mois.

V. ROMAIN III, surnommé *Argyre*, fils de *Léon* général des armées impériales, parvint à

il se montra un peintre sage, doux et gracieux; mais se livrant tout-à-coup à l'essor de son génie, il étonna par la hardiesse de son style, par son grand goût de dessin, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses pensées poétiques, par la fierté et le terrible de ses expressions. On admire ces grandes qualités réunies dans son tableau de la *Chûte des Géans;* et dans les *Batailles de Constantin*, qu'il fit avec *Raphaël* son maître. On lui reproche d'avoir trop négligé l'étude de la nature, pour se livrer à celle de l'antique; de ne point entendre le jet des draperies; de ne pas varier ses airs de tête; d'avoir un coloris qui donne dans la brique et dans le noir; sans intelligence du clair-obscur: mais aucun maître n'a mis dans ses tableaux plus d'esprit, de génie et d'érudition. *Jules* étoit encore excellent architecte; plusieurs palais qu'on admire dans l'Italie, furent élevés suivant les plans qu'il en donna. Ce célèbre artiste fut fort occupé par le duc *Fréderic Gonzague* de Mantoue. Ce prince le combla de bienfaits; et sa protection lui fut très-utile contre les recherches qu'on faisoit de lui, pour les *XX Dessins* qu'il avoit composés d'un pareil nombre d'*Estampes* très-dissolues, que grava *Marc-Antoine* et que *Pierre Arétin* accompagna de sonnets non moins condamnables. Tout l'orage tomba sur le graveur qui fut mis en prison, et qui auroit perdu la vie sans la protection du cardinal *de Médicis*. Les *Dessins* que *Jules* a lavés au bistre, sont très-estimés; on y remarque beaucoup de correction et d'esprit. Il n'y a pas moins de liberté et de hardiesse dans les traits qu'il faisoit toujours à la plume, de fierté et de noblesse dans ses airs de tête; mais il ne faut point rechercher dans ses dessins, des contours coulans, ni des draperies riches et d'un bon goût. On a beaucoup gravé d'après ce grand maître. Il mourut à Mantoue en 1546, à 54 ans.

ROMAIN DE HOOGUE, *Voyez* HOOGUE.

ROMAIN, (François) ou *le Frère Romain* architecte: *Voyez* FRANÇOIS ROMAIN, nº XV.

ROMAIN, (le Cardinal) *Voy.* BLANCHE, *et* LOUIS IX, (Saint) n.º XIV.

ROMANELLI, (Jean-François) peintre, né à Viterbe en 1617, entra dans l'école de *Pietro de Cortone*. Les cardinaux *Barberin* et *Filomarino* le recommandèrent à Sa Sainteté qui l'employa à plusieurs ouvrages considérables. *Romanelli* fut élu prince de l'académie de Saint-Luc. Le cardinal *Barberin* ayant été obligé de se retirer en France, proposa ce peintre au cardinal *Mazarin*, qui le fit aussitôt venir et lui donna occasion de faire éclater ses talens. Le roi le créa chevalier de St-Michel et lui fit de grands présens. L'amour de sa patrie et les sollicitations de sa famille, avoient rappelé *Romanelli* deux fois à Viterbe, lieu de sa naissance; enfin il se préparoit à revenir en France, lorsque la mort l'enleva, à la fleur de son âge, en 1662. Ce peintre étoit d'une humeur enjouée. Le roi, la reine et les principaux seigneurs de la cour, l'honorèrent quelquefois de leur présence, autant pour l'entendre

parler que pour le voir peindre. Il étoit grand dessinateur, bon coloriste; il avoit des pensées nobles et élevées qu'il rendoit avec une touche facile; ses airs de tête sont gracieux : il ne lui a manqué que plus de feu dans ses compositions. Il a fait peu de tableaux de chevalet.

ROMANZOFF, (N. maréchal de) célèbre général au service de *Catherine II* impératrice de Russie, fut le soutien de sa puissance et le vainqueur des Ottomans. Il quitta en 1770 le commandement des armées de l'Ukraine pour marcher contr'eux, et il assura le triomphe des Moscovites par deux batailles décisives. La première se donna sur les rives du Pruth; les Turcs commandés par le kan de Crimée, au nombre de 80,000 hommes, furent forcés dans leurs retranchemens et se retirèrent vers le Danube; la victoire de Kagoul acheva leur défaite. Le combat se livra au mois de juillet. 150,000 ennemis avoient enveloppé *Romanzoff* qui n'avoit à leur opposer que 18,000 Russes. Ceux-ci attaqués de toutes parts périssoient sous le canon et la mousqueterie, lorsque leur général ordonna de fondre sur les Musulmans la baïonnette au bout du fusil. Le nombre céda alors à l'intelligence et à la discipline. Les bataillons carrés des Russes firent un carnage affreux; les Turcs laissèrent 100,000 hommes sur le champ de bataille, et le reste entraîna le grand visir dans sa fuite. L'impératrice fit élever un obélisque en marbre à Tzarsko-Zelo, pour consacrer le souvenir de cette grande victoire, qui amena la reddition de Bender et d'un grand nombre d'autres places importantes. *Romanzoff* voulut assurer par les négociations le fruit de ses victoires; des conférences pour la paix s'ouvrirent entre lui et le grand visir *Mussum-Oglou*. Ces deux guerriers qui avoient appris à estimer mutuellement leur courage, se donnèrent des marques respectives d'estime et de bienveillance; mais les prétentions de la cour de Russie étant extrêmes, ces conférences furent infructueuses. *Romanzoff* passa de nouveau le Danube, repoussa sans cesse les Turcs et s'avança vers Schumla où le grand visir s'étoit campé et où il le trouva très-écarté des autres corps d'armée. Le maréchal remarquant le désavantage de cette position, l'environna si bien qu'il l'empêcha de communiquer même avec ses magasins. Le visir demanda la paix. Les préliminaires en furent signés sur un tambour par *Romanzoff*, au mois de juillet 1774. Ce traité accorda à la Russie la libre navigation sur la mer Noire et le passage par le canal des Dardanelles; elle garda Azoph et quelques autres places, et l'indépendance de la Crimée fut reconnue. *Romanzoff* releva par sa modestie l'éclat de ses victoires. Il ne voulut point partager avec l'impératrice les honneurs d'une entrée triomphante qu'on avoit préparée pour elle à Moscow en 1775, et il ne parut devant *Catherine* qu'en simple soldat venant rendre compte de ses actions. Il reçut d'elle une terre avec 5000 paysans, une épaulette en diamans, l'ordre de Saint-George et un chapeau auquel étoit attachée une branche de laurier en pierres précieuses estimées 30,000 roubles. Il partit

bientôt pour son gouvernement d'Ukraine; mais *Catherine* l'en fit revenir pour accompagner à Berlin le grand duc *Paul Petrowitz* qui y alloit épouser la princesse de Wirtemberg. « Ce n'est, lui dit-elle, qu'au zèle du plus illustre appui de mon trône que je puis me résoudre à confier mon fils. » Lorsque le roi de Prusse apperçut le maréchal, il s'avança vers lui en lui adressant ces mots : « Vainqueur des Ottomans, soyez le bienvenu; je suis charmé de voir celui dont le nom doit passer à la postérité la plus reculée. » Dans les fêtes données au grand duc, celle qui dut flatter le plus *Romanzoff*, fut la manœuvre de la garnison de Potsdam, rangée en bataillons carrés, à l'imitation des Russes à la sanglante bataille de Kagoul. Lorsque la guerre se réveilla en 1787 entre la Russie et la Porte Ottomane, *Romanzoff* à qui l'on offrit le commandement de l'armée de moitié avec le prince *Potemkin*, voyant qu'il deviendroit le subordonné de ce favori, s'excusa sur son grand âge, demanda sa retraite et l'obtint. Il mourut quelque temps après, respecté des Russes et des puissances étrangères, et laissant après lui la réputation de l'un des plus grands généraux du siècle.

ROMAS, (N. de) de l'académie des Sciences de Bordeaux et correspondant de celle de Paris, lieutenant-assesseur du présidial de Nérac sa patrie, mourut dans cette ville en 1776, âgé d'environ 70 ans. Il passe pour l'inventeur du cerf-volant électrique. *Romas* en fit l'essai à Nérac, en mai 1753; et cet essai réussit. *Francklin* l'avoit tenté à Philadelphie, l'année précédente, avec moins de succès et d'appareil; et c'est ce que *Romas* ignoroit. Ainsi on peut le regarder, du moins en France, comme auteur de cette découverte. Nous avons de lui: I. Diverses *Dissertations* sur l'électricité, dans les tomes 2 et 4 des *Mémoires* présentés par les étrangers à l'académie des Sciences de Paris. II. *Mémoire sur les moyens de se garantir de la foudre dans les maisons*, suivi d'une *Lettre* sur les cerf-volans électriques, Bordeaux, 1776, in-12. Cette brochure renferme quelques observations curieuses. Elle est écrite comme tous les ouvrages de *Romas*, avec clarté; mais avec prolixité et sans correction. C'étoit une homme presque nul en littérature. Il étoit né avec des dispositions plus heureuses pour les sciences exactes et pour la mécanique. On lui reprochoit la haute opinion qu'il avoit de ses connoissances, d'autant plus qu'il ne la cachoit pas. Il souffroit difficilement la contradiction, même dans les choses qu'il n'avoit pas approfondies, et se prévenoit aisément; d'ailleurs bon époux, excellent citoyen, magistrat éclairé et équitable, et homme officieux.

ROMBOUTS *ou* RAMBOUTS, (Théodore) peintre, né à Anvers en 1597, et mort dans cette ville en 1637, à 40 ans, possédoit très-bien la partie du coloris; mais trop prévenu en sa faveur, il opposa toujours ses ouvrages à ceux du célèbre *Rubens* son contemporain et son compatriote. Ce parallèle qu'il auroit dû prudemment éviter, augmenta en quelque sorte les défauts et diminua les beautés de ses tableaux.

Après avoir peint des sujets graves et majestueux, il se délassoit à représenter des assemblées de charlatans, de buveurs, de musiciens, etc., et il y réussissoit mieux que dans les grands sujets. On admire dans ces derniers ouvrages la légèreté, la finesse de sa touche. Ses figures sont bien dessinées et plaisantes. On a peu gravé d'après *Rombouts*.

ROME, (Esprit-Jean de) sieur *d'Ardène*, né à Marseille en 1687, fit ses premières études à Nanci et ensuite dans une terre proche de Lyon, où ses parens s'étoient retirés. De retour en Provence, il se maria en 1711. S'étant rendu à Paris quelque temps après, il y forma des liaisons avec plusieurs écrivains de la capitale, *Fontenelle*, *Racine*, *Danchet*, *Dubos*. Après avoir fait un assez long séjour dans cette patrie des sciences et du bon goût, il se retira à Marseille où il mourut en 1748, à 61 ans. M. *Guis* lui fit une épitaphe honorable : *Les Graces*, y disoit-il, *formèrent son génie ; la Sagesse forma son cœur*. Sa physionomie annonçoit de l'esprit et de la douceur, et sembloit répondre de sa probité. Naturellement sérieux, il parloit peu et ne s'ouvroit qu'à ses amis ; mais quand il se répandoit dans leur sein, rien n'égaloit les charmes de sa conversation. On a publié en 1767 ses *Œuvres Posthumes*, en 4 vol. petit in-12, parmi lesquelles on doit distinguer ses *Fables* et le Discours judicieux dont il les a accompagnées, qui vaut peut-être plus que les Fables mêmes. S'il n'a pas la naïveté de *la Fontaine*, on ne peut lui refuser beaucoup d'aménité, des images riantes, un goût de philosophie champêtre, et des tableaux agréables de la nature. On trouve encore dans ce recueil des *Discours* et des *Odes* qui furent couronnés par diverses académies. Il étoit membre de celle de Marseille. La plupart des autres pièces de ce recueil auroient pu rester dans le porte-feuille de l'éditeur. — Son frère *Jean-Paul de Rome d'Ardène* prêtre de l'Oratoire, long-temps supérieur de la maison de Marseille, mort le 5 décembre 1769, avoit le même caractère et autant de savoir que l'académicien. Il demeuroit une partie de l'année à une campagne près de Forcalquier, où il distribuoit des remèdes aux pauvres, donnoit des conseils salutaires et accommodoit les procès. Il s'appliquoit à la médecine, à l'agriculture et au jardinage. Nous avons de lui 2 vol. in-12 de *Lettres*, où il prouve que les ecclésiastiques peuvent exercer l'art de guérir. Son *Année Champêtre*, en 3 vol. in-12 ; ses *Traités* sur la culture de différentes fleurs, prouvent qu'il joignoit aux connoissances d'un agriculteur, l'érudition d'un savant. On se plaint même qu'il a prodigué quelquefois cette érudition, sur-tout dans les *Lettres* dont nous avons parlé ; et voilà comme on fait deux volumes de ce qui pourroit être renfermé dans une petite brochure.

ROMÉ de l'Isle, (Jean-Baptiste-Louis) né à Gray en Franche-Comté, au mois d'août 1736, s'appliqua dès sa jeunesse aux observations sur l'Histoire Naturelle et la Minéralogie. Il acquit bientôt dans cette dernière

science une célébrité que ses découvertes et ses écrits lui méritèrent. Ceux-ci sont : I. *Lettre* à M. *Bertrand* sur les polypes d'eau douce, 1766, in-12. II. Des *Catalogues* raisonnés de plusieurs riches collections de minéraux, de cristallisations et de madrépores. On distingue sur-tout celui du cabinet de *Davila*, 1767, 3 vol. in-8.° III. L'*Action du feu central banni de la surface du globe, et le Soleil rétabli dans ses droits*, 1779 et 1781, in-8.° IV. *Cristallographie*, 1783, 4 vol. in 8.° L'auteur y donne la description des formes propres à tous les corps du règne minéral, dans l'état de combinaison saline, pierreuse et métallique, avec des figures et des tableaux de tous les cristaux connus et classés d'après le nombre et la disposition de leurs angles. Il prétend que chaque espèce du règne minéral prend toujours une forme polyèdre, régulière, constante, et qui lui est particulière. Ce système a été attaqué par plusieurs naturalistes ; l'ouvrage n'en offre pas moins les recherches les plus laborieuses, et l'exemple d'une sagacité peu commune. V. Des *Caractères extérieurs des Minéraux*, 1784, in-8.° VI. *Métrologie* ou *Tables* pour servir à l'intelligence des poids et des mesures des anciens, d'après leur rapport avec les poids et les mesures de la France, 1789, in-8.° *Romé*, modeste, ennemi de l'intrigue et de toute faction, patient et plein de vertus douces, est mort à Paris le 10 mars 1790.

ROMIEU, (Marie de) née dans le Vivarais, acquit quelque réputation dans le 16e siècle par son amour pour les lettres et les ouvrages qu'elle publia. Les plus remarquables sont des *Instructions pour les jeunes Dames ;* et un *Discours* où l'auteur prétend prouver l'excellence de son sexe sur celui de l'homme.

ROMILLON, (Élizabeth) de Lille au Comtat Venaissin, perdit son mari et ses enfans dans un âge peu avancé. Il ne lui resta de son mariage qu'une fille nommée *Françoise*, née en 1573, qui se joignit à elle pour établir des religieuses sous la règle du Tiers-Ordre de Saint-François. Elle mourut en 1619 sans avoir eu la consolation de voir perfectionner cet établissement. Sa fille *Françoise de Barthelier* y mit la dernière main. Elle donna des constitutions à ses filles, et les nomma *Religieuses de Sainte-Elizabeth*. Après avoir fondé plusieurs couvens de son ordre, elle retourna à celui de Paris, où elle mourut en odeur de sainteté l'an 1645.

I. ROMILLY, (Jean) Genevois, né le 29 juin 1714, se rendit célèbre dans l'horlogerie et par ses inventions en mécanique. Il a fait le premier une montre battant les secondes mortes ; il en fit une autre qui alloit une année entière sans être remontée, et qu'il présenta à *Louis XV*. *Romilly* ne fut malade que le jour de sa mort arrivée à Paris le 16 février 1796. On lui doit : I. Tous les articles sur l'horlogerie insérés dans l'*Encyclopédie*. II. Une *Lettre* publiée en 1778 contre la possibilité du mouvement perpétuel. III. Il établit le *Journal de Paris*, commencé le 1.er janvier 1777, et y inséra long-temps les observations météorologiques qui se voyoient en

tête de cette feuille ; ce qui fit dire qu'*il y faisoit la pluie et le beau temps.*

II. ROMILLY, (Jean-Edme) fils du précédent, fut successivement ministre Calviniste à Genève et à Londres. Ses connoissances, son aménité le rendirent cher à *d'Alembert*, à *J. J. Rousseau* et à *Voltaire.* Il mourut en 1779. On lui doit : I. *Discours Religieux*, 3 volumes in-8.° II. Les articles *Tolérance* et *Vertu* dans la première *Encyclopédie.*

ROMORANTIN, (la comtesse de). *Voy.* II. ESSARS.

ROMUALD, (Saint) fondateur et premier abbé de l'ordre des *Camaldules*, naquit à Ravenne vers 952, d'une famille ducale. Séduit par les attraits de la volupté, il se livra à tous les charmes trompeurs du monde. La grace le toucha enfin, et il se renferma dans un monastère, dont les moines peu réguliers, gênés par sa vertu, voulurent le précipiter du haut d'une terrasse. Il fut obligé de se retirer auprès d'un hermite nommé *Marin* qui demeuroit aux environs de Venise. Ce solitaire récitoit tous les jours le Pseautier ; et comme *Romuald* savoit à peine lire, *Marin* lui donnoit des coups de baguette sur la tête du côté gauche. Le jeune solitaire, après l'avoir long-temps souffert, le pria enfin *de le frapper du côté droit, parce qu'il n'entendoit presque plus de l'oreille gauche.* Le vieillard admira sa patience, et le traita avec plus de douceur. *Romuald* bâtit plusieurs monastères, et envoya des religieux prêcher l'Évangile aux infidelles de Hongrie. Il partit lui-même pour cette mission ; mais il fut arrêté en chemin par une langueur qui l'empêcha d'aller plus loin. *St. Romuald* fonda l'an 1012 le monastère de Camaldoli en Toscane : c'est de là que son ordre a pris le nom de *Camaldule.* Le saint fondateur rendit son ame à Dieu le 19 juin 1027, à 75 ans, près de Val-de-Castro. Ses vertus lui avoient acquis une grande considération. L'empereur *Henri II* l'appela à sa cour en 1022 ; mais le pieux solitaire, après lui avoir donné de sages conseils, retourna dans sa chère retraite. Le *B. Pierre Damien* a écrit sa vie.

ROMUALD, (Pierre de ST-) *Voyez* PIERRE, n.° XXVII.

ROMULUS, fondateur et 1er roi de Rome, étoit frère de *Remus* et fils de *Rhea Sylvia* fille de *Numitor* roi d'Albe. Ce dernier prince ayant été détrôné par son frère *Amulius*, sa fille fut mise au nombre des Vestales. On croyoit l'empêcher d'avoir des enfans : mais elle se trouva bientôt enceinte ; et pour couvrir son déshonneur, lorsqu'elle eut accouché de deux jumeaux, elle publia qu'ils étoient le fruit d'un commerce avec le dieu *Mars. Amulius* les fit exposer sur le Tibre, où *Faustule* intendant des bergers du roi, les trouva et les fit élever par *Laurentia* son épouse. C'étoit une femme à qui sa lubricité avoit mérité le nom de *Louve.* De là la fable qu'ils avoient été allaités par l'animal qui porte ce nom. Dès que les deux frères se virent en état de combattre, ils rassemblèrent des voleurs et des brigands, tuèrent *Amulius* et

rétablirent *Numitor* dans le royaume d'Albe. *Romulus* fonda ensuite la ville de Rome, vers l'an 752 avant J. C. (*Voy*. REMUS.) Comme ses sujets manquoient de femmes, il célébra une grande solennité, pendant laquelle il fit enlever les filles des Sabins et de plusieurs autres peuples. Les nations voisines coururent aux armes pour se venger de cette insulte; mais elles furent vaincues et contraintes de faire la paix. (*Voyez* TATIUS.) *Romulus* ayant pourvu à la sureté de son petit état, en régla l'intérieur. Il divisa en trois parties les terres. La première fut consacrée au culte des Dieux; la seconde fut destinée aux dépenses publiques; et la troisième partagée entre ses sujets, et divisée en trente portions égales, conformément au nombre des curies qui composoient le total des citoyens. Il partagea en même temps les habitans de Rome en trois ordres: les *Patriciens*, les *Chevaliers* et les *Plébéiens*. C'est dans le premier corps qu'il choisit cent hommes distingués par leur âge, leur richesse et leur mérite, qu'il appela Sénateurs, du mot *Senex*, vieillard. Le sénat fut chargé du gouvernement de la ville et de l'état, lorsque le monarque seroit obligé de faire la guerre au dehors. *Romulus* n'eut pas le temps de perfectionner l'ouvrage qu'il avoit commencé. On prétend qu'il disparut en faisant la revue de son armée près du marais de Caprée, pendant un grand orage; soit qu'il eût été tué par le tonnerre, soit que les sénateurs qui commençoient à haïr et à redouter sa puissance l'eussent mis à mort: c'étoit vers l'an 715 avant J. C. Il avoit alors 55 ans, dont il en avoit régné 37. Les sénateurs voulant éloigner les soupçons que sa mort inopinée avoit fait naître contre eux, subornèrent un certain *Proculus* qui jura publiquement « que *Romulus* descendu du ciel lui avoit annoncé qu'il étoit au rang des Dieux, et qu'en cette qualité il demandoit les honneurs divins. » On les lui accorda en effet; on lui bâtit un temple, et on créa un prêtre sous le nom de *Flamine Quirinal* pour lui faire des sacrifices. Le fondateur de Rome avoit fait faire le dénombrement de tous les citoyens de cette ville quelque temps auparavant. Il ne s'y trouva que trois mille hommes de pied et environ trois cents cavaliers. Tel fut le berceau de l'empire Romain. Mais *Jacques Gronovius* publia en 1684 une *Dissertation*, dans laquelle il entreprend de prouver que l'origine de *Romulus*, sa naissance, son éducation et l'enlèvement des Sabines, ne sont qu'un pur roman inventé par un Grec nommé *Dioclès*. Cette opinion paroît assez vraisemblable. Les fables embellissent ou plutôt déshonorent toujours les commencemens des empires; et quoiqu'un historien sage ne les croie pas, il est obligé de les rapporter, parce qu'il est jugé très-souvent par les sots. *Voyez* QUIRINUS, *et* II. LUITPRAND.

RONDEL, (Jacques de) écrivain Protestant, enseigna longtemps les belles-lettres à Sédan, où il se lia d'amitié avec le fameux *Bayle* qui faisoit cas de son savoir et de sa probité, et qui lui adressa son projet du Dictionnaire. L'académie de cette ville ayant été détruite en 1681,

il se retira à Maestricht, où il fut professeur en belles-lettres et où il mourut fort âgé en 1715. On a de lui : I. Une *Vie d'Epicure*, Paris, 1679, in-12, qui fait honneur à son érudition. II. Un *Discours* sur le chapitre de *Théophraste* qui traite *de la Superstition*, à Amsterdam, 1685, in-12, etc.

RONDELET, (Guillaume) né à Montpellier en 1507, y professa la médecine avec réputation. C'est à sa sollicitation que le roi fit bâtir le *Théâtre Anatomique* de sa patrie. Il s'appliquoit à l'anatomie avec tant d'ardeur qu'il fit lui-même l'ouverture du corps d'un de ses enfans : opération digne d'un Cannibale ! Ce père dénaturé mourut à Réalmont dans l'Albigeois, le 18 juillet 1566, à 59 ans, pour avoir trop mangé de figues. Il avoit l'esprit vif et pénétrant, et étoit très-appliqué. Il passoit une partie de la nuit à lire et à écrire. Les leçons qu'il donnoit étoient écoutées avec plaisir, parce qu'il les égayoit par de petits contes et des plaisanteries. On a de lui : I. Un *Traité des Poissons*, en latin, 1554, deux vol. in-folio, et en françois, 1558, in-folio. Le président *de Thou* dit qu'il a tiré cette Histoire ou plutôt cette Compilation, des *Commentaires* sur *Pline* de *Guillaume Pelicier* évêque de Montpellier, qui n'ont jamais vu le jour. Mais aucun des contemporains de *Rondelet* ne lui a fait ce reproche, et on sait que ce médecin a fait plusieurs voyages pour s'instruire sur l'histoire des poissons à laquelle il travailloit. II. Plusieurs autres *Ouvrages de médecine*, Genève, 1628, in-8.° Ils ne répondent point à la réputation qu'il s'étoit acquise. C'est lui que *Rabelais* a, dit-on, désigné sous le nom de *Rondibilis*. Ce médecin étoit prodigue. Il avoit la fureur de bâtir ; et cette manie lui coûtoit beaucoup, parce que peu content de ses premiers dessins, il abattoit ce qu'on avoit construit. Quoiqu'il eût des appointemens considérables, il ne laissa guère à ses héritiers que ses productions : très-petite succession, à laquelle ils pouvoient renoncer. La *Vie* de *Rondelet* se trouve dans les Œuvres de *Laurent Joubert* son élève.

RONDET, (Laurent-Étienne) fils d'un Imprimeur de Paris, et petit-fils de *Jean Boudot* dont nous avons un Dictionnaire latin françois très-connu, naquit le 6 mai 1717, et mourut le 1er avril 1785. C'étoit un homme très-versé dans les langues grecque, latine et hébraïque. Depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir, il travailloit sans interruption à la révision de divers ouvrages et à la composition de quelques-uns. Il ne sortoit que pour aller à l'église, et jamais il ne se permit une heure entière de promenade. Il est principalement connu par son abrégé du Commentaire de Dom *Calmet* sur la Bible, sous le titre de *Sainte Bible en latin et en françois, avec des notes, des préfaces et des dissertations*, Paris, 1748-1750, 14 vol. in-4.° C'est ce qu'on nomme communément la *Bible de l'abbé de Vence*, qui n'y a aucune part, mais dont on y trouve quelque dissertations. Les préfaces et les dissertations de Dom *Calmet* y sont conservées

entières, mais revues, corrigées et quelquefois augmentées. Le Commentaire seul est abrégé et réduit à des notes très-courtes, qui accompagnent dans cette édition la Paraphrase du P. *de Carrières*. Comme cette version paraphrasée lève beaucoup de difficultés, elle a dispensé de plusieurs remarques; mais l'éditeur n'auroit pas dû mettre quelques observations capables d'éclaircir en peu de mots, les prétendues contradictions que les incrédules modernes ont cherché dans l'Écriture. Il donna une nouvelle édition de cette Bible à Avignon, chez *Merande*, 1767-1773, en 17 vol. in-4.° L'éditeur la revit avec un nouveau soin, conféra ses notes avec celles du P. *Houbigant*, et recueillit de cette confrontation beaucoup de remarques nouvelles. Il a ajouté de plus beaucoup de dissertations qui sont le fruit de son travail. Il publia en 1776 le 1er volume in-4° d'un *Dictionnaire Historique et Critique de la Bible pour servir de suite aux deux précédentes éditions de la Bible*. Il a laissé en manuscrit une partie de cet ouvrage, qui réussit peu, parce qu'on publia à peu près en même temps à Toulouse, une édition du *Dictionnaire de la Bible de D. Calmet*, en six vol. in-8.° *Rondet* a donné plusieurs autres éditions, telles que celles de l'*Histoire Ecclésiastique* de l'abbé *Racine*, en 13 vol. in-4.° Il a fait les tables des matières de l'*Histoire Ecclésiastique* de *Fleuri*, du *Dictionnaire Apostolique*, et a revu un grand nombre de Missels, de Bréviaires et de Livres d'église. Il avoit été disciple de *Rollin*, et il étoit très-attaché, comme ce célèbre professeur, à la mémoire des Solitaires de Port-Royal.

RONSARD, (Pierre de) né au château de la Poissonnière dans le Vendomois, en 1524, d'une famille noble, fut élevé à Paris au collége de Navarre. Les sciences ne lui offrant que des épines, il quitta ce collége, et devint page du duc d'*Orléans*, qui le donna à *Jacques Stuart* roi d'Écosse, marié à *Magdeleine* de France. *Ronsard* demeura en Écosse auprès de ce prince plus de deux ans, et revint ensuite en France où il fut employé par le duc d'*Orléans* dans diverses négociations. Il accompagna *Lazare Baïf* à la diète de Spire. Ce savant lui ayant inspiré du goût pour les belles-lettres, il apprit le grec sous *Dorat*, avec le fils de *Baïf*. On dit que *Ronsard* étudioit jusqu'à deux heures après minuit, et qu'en se couchant il réveilloit *Baïf* qui prenoit sa place. Les Muses eurent des charmes infinis à ses yeux; il les cultiva, et avec un tel succès qu'on l'appela le PRINCE DES POETES de son temps. *Henri II*, *François II*, *Charles IX* et *Henri III*, le comblèrent de bienfaits et de faveurs. *Ronsard* ayant remporté le premier prix des Jeux Floraux, on regarda la récompense qui étoit promise comme au-dessous du mérite de l'ouvrage et de la réputation du poëte. La ville de Toulouse fit donc faire une *Minerve* d'argent massif et d'un prix considérable qu'elle lui envoya. Le présent fut accompagné d'un décret qui déclaroit *Ronsard*, LE POETE FRANÇOIS par excellence. Depuis, *Ronsard* fit présent de sa *Minerve* à *Henri II*; et le monarque parut aussi flatté

de cet hommage du poëte, que le poëte auroit pu l'être de le recevoir de son roi. *Marie Stuart* reine d'Ecosse, aussi sensible à son mérite que les Toulousains, lui donna un buffet fort riche, où il y avoit un vase en forme de rosier, representant le Mont-Parnasse, au haut duquel étoit un *Pégase*, avec cette inscription :

A RONSARD, l'Apollon de la source des Muses.

On peut juger par ces deux traits de la réputation dont ce poëte a joui, et qu'il soutint jusqu'au temps de *Malherbe*. Il y a de l'invention et du génie dans ses ouvrages ; mais son affectation à mettre par-tout de l'érudition et à former des mots tirés du grec, du latin, des différens patois de France, a rendu sa versification dure et souvent inintelligible. Lorsque *Malherbe* lisant ses vers s'appercevoit de quelques expressions impropres qui lui étoient échappées, il disoit : *Je ronsardisois. Despréaux* a dit de lui :

Ronsard, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode ;
Et toutefois long-temps eut un heureux destin ;
Mais sa Muse, en françois parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ce poëte a fait des *Hymnes*, des *Odes*, un Poëme intitulé *la Franciade*, des *Eglogues*, des *Epigrammes*, des *Sonnets*, etc. Dans ses *Hymnes*, *Ronsard* a de l'énergie. *Chatelard*, condamné à mort en Écosse, pour avoir attenté à l'honneur de la reine dont il étoit amoureux, ne voulut lire pour sa consolation en allant à l'échafaud que l'*Hymne* à la mort de *Ronsard*. Dans ses Odes, il prend l'enflure pour de la verve ; il veut *pindariser*, suivant ses expressions, c'est-à-dire prendre l'essor de *Pindare*, et il se perd dans les nues. Cependant ses défauts ont beaucoup trop obscurci ses grandes qualités, si nous nous en rapportons au jugement réfléchi des éditeurs des *Annales Poétiques*.... « RONSARD, disent-ils, avoit une partie de ce qu'il faut pour être un grand poëte. On ne peut nier qu'il ne fût plein de verve et d'enthousiasme ; il avoit l'imagination la plus brillante et la plus féconde : bien convaincu que le poëte doit présenter plus de tableaux que de récits, on voit qu'il s'attache toujours à peindre ce qu'il raconte. Il a quelquefois du sentiment et de la flexibilité, et l'on a de la peine à concevoir comment ce poëte, si souvent guindé et emphatique, est quelquefois si gracieux. Tranchons le mot, et disons que *Ronsard* avoit du génie. *Joachim du Bellay* qui avoit moins de mauvais goût que lui, avoit aussi bien moins de verve et d'imagination ; et s'il a manqué à *Ronsard* des qualités essentielles au poëte, nous osons dire que dans celles qu'il possédoit aucun poëte ne l'a surpassé. Personne peut-être n'a été plus vivement inspiré. Ses vers ne sont pas ordinairement de bons vers françois ; mais ce sont des vers très-poétiques. On doit le lire au moins comme un poëte étranger. *Homère* et *Virgile* n'apprennent pas mieux que lui à

faire des vers françois. Il faut le lire avec le même esprit qu'on apporte à la lecture d'*Homère* et de *Virgile*. Il n'apprend pas, si l'on veut, à être poëte françois, il apprend seulement à être poëte, si toutefois cela s'apprend.» Les trois pièces de grand genre, dont les éditeurs des *Annales Poétiques* ont enrichi leur recueil, justifient cet éloge. Ces pièces sont : une espèce de Poëme intitulé la *Promesse*, dédiée à *Catherine de Médicis* qui promettoit beaucoup et tenoit peu; une *Hymne à l'Eternité* et les *Quatre Saisons de l'Année*. Nous connoissons peu d'ouvrages plus poétiques que ce dernier Poëme : l'imagination la plus féconde y déploie ses richesses.... *Ronsard* mourut à St-Cosme-les-Tours, l'un de ses bénéfices, le 27 décembre 1585, à 61 ans. Le parlement assista à son convoi; le roi y envoya sa musique, et *du Perron* qui devint cardinal prononça son oraison funèbre. Malgré tant d'honneurs, l'homme étoit encore plus ridicule en lui que le poëte; il étoit singulièrement vain; il ne parloit que de sa maison, de ses prétendues alliances avec des têtes couronnées. Dans les éloges qu'il s'adresse sans façon à lui-même, il prétend que de *Ronsard* on a fait le nom de *Rossignol*, pour exprimer à la fois un chantre et un poëte. Il étoit né l'année de la défaite de *François I* devant Pavie, « *comme si le Ciel*, disoit-il, *avoit voulu par-là dédommager la France de ses pertes.* » Il ne tarissoit pas sur le récit de ses bonnes fortunes. Toutes les femmes le recherchoient; mais il ne disoit point que quelques-unes lui donnèrent des faveurs cuisantes. L'usage immodéré des plaisirs, joint à ses travaux littéraires, hâta sa vieillesse. Dès sa 50e année, il étoit goutteux, infirme et valétudinaire. Il conserva cependant, jusqu'à ses derniers momens, son esprit, sa gaieté et sa facilité poétique. Il eut, comme tous les hommes qui frappent trop les regards du public, un grand nombre d'admirateurs et quelques ennemis. *Melin de St-Gelais* ne l'épargnoit guère. Mais *Rabelais* étoit celui qu'il redoutoit le plus. Il avoit toujours soin de s'informer où le jovial curé de Meudon alloit, afin de ne pas s'y trouver. On a dit que *Voltaire* tenoit la même conduite à l'égard de *Piron*, dont il redoutoit les saillies imprévues et les bons mots piquans. Les *Poésies de Ronsard* parurent en 1567, à Paris, en 6 vol. in-4°, et 1604, 10 vol. in-12. *Voyez* II. SAINT-GELAIS. — I. LORME. — GREVIN. — *et* III. CHRÉTIEN.

RONSIN, (Charles-Philippe) né à Soissons, annonça dès sa jeunesse des passions turbulentes et un goût extrême pour le plaisir. Avec peu de fortune il chercha à y suppléer par l'intrigue. La révolution lui ouvrit une carrière d'espérances, et il la suivit. Admis au club des Jacobins, il ne tarda pas à se lier avec *Danton* et *Marat*, et à devenir leur apologiste. Leur protection le fit nommer successivement commissaire ordonnateur de l'armée des Pays-Bas, adjoint au ministère de la guerre, et enfin général de l'armée révolutionnaire. Ce fut en cette dernière qualité qu'il présida aux massacres et aux barbaries exercées à

Meaux et dans la Vendée. *Cromwell* étoit devenu son idole, et il en lisoit sans cesse la vie. Rappelé au sein de la commune de Paris, il chercha à élever le pouvoir de celle-ci au-dessus de celui de la Convention; mais le comité de salut public le fit arrêter et traduire devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 24 mars 1794, à l'âge de 42 ans, comme ayant voulu proclamer un tyran sur les ruines du gouvernement républicain. Il marcha vers l'échafaud avec fermeté, et vit le coup mortel s'avancer sans pâlir. Qui pourroit penser que le farouche *Ronsin* se plut à cultiver la poésie, et fut auteur de plusieurs tragédies déjà inconnues et cependant représentées en 1791 et 1792. Elles sont intitulées *Louis XII*, la *Ligue* des fanatiques et des tyrans; *Aréanphile ou la Révolution de Cyrène*: celle-ci est en cinq actes et en vers.

I. ROOKE, (George) amiral Anglois, mort en 1709, s'éleva par son courage de la classe obscure aux premiers grades de la marine, et les mérita successivement en brûlant la flotte Françoise dans la bataille de la *Hogue* et en se distinguant dans celle de Malaga, et à la prise de Vigo et de Gibraltar.

II. ROOKE, (Laurent) astronome Anglois, né en 1623 à Depfort; mort en 1662, fut l'un des fondateurs de la Société royale de Londres, et professa l'astronomie avec éclat au collége de Gresham.

ROORE, (Jacques) peintre d'Anvers, mort en 1747, à 61 ans, a laissé divers tableaux estimés par la fidélité et la correction qui les distinguent.

ROOS, (Jean-Henri) peintre et graveur, né à Otterberg dans le Bas-Palatinat en 1631, mort à Francfort en 1685, excelloit dans le portrait, et peignoit aussi avec vérité les paysages et les animaux.

ROPERT, (Marie) Angloise, petite-fille de *Thomas Morus*, se distingua dans le 16e siècle par son savoir dans les langues et les agrémens de son esprit. Elle a traduit du grec en anglois l'Histoire ecclésiastique d'*Eusèbe*, et du latin quelques opuscules de son aïeul.

I. ROQUE, (Gilles-André de la) sieur *de la Lontière* gentilhomme Normand, né dans le village de Cormelles près de Caen, en 1597, mort à Paris le 3 février 1687, à 90 ans, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages sur les généalogies et sur le blason. Les principaux sont: I. Un *Traité* curieux *de la Noblesse*, et ses diverses espèces, in-4°, à Rouen, 1734. II. *Traité du Ban*, in-12, qui est bon. III. *La Généalogie de la Maison d'Harcourt*, in-fol., 4 vol., 1662; elle est curieuse par le grand nombre de titres qu'il rapporte. IV. *Traité des Noms et Surnoms*, in-12; superficiel. V. *Histoire Généalogique des Maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-folio. L'auteur avoit une mémoire prodigieuse; il connoissoit toutes les fraudes généalogiques dont on s'étoit servi pour illustrer certaines familles, et il se faisoit un plaisir de les dévoiler.

II. ROQUE, (Antoine de la) poëte François, né à Marseille en 1672, mort à Paris en 1744, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, fut chargé durant vingt-trois années de la composition du *Mercure*. Il s'en acquitta avec distinction, sur-tout dans la partie des beaux arts, pour lesquels il eut toujours beaucoup d'amour et de goût. On peut même le mettre au rang des plus célèbres amateurs, soit par rapport à ses connoissances, soit à cause de la riche collection qu'il avoit formée. — *Jean de la Roque* son frère, membre de l'académie des Belles-Lettres de Marseille, mort le 8 décembre 1745 à Paris, à 84 ans, avoit fait plusieurs voyages dans le Levant. Il travailla au *Mercure* avec son frère, dont il partageoit le goût et les talens. L'un et l'autre sont connus par des ouvrages. On a du premier les paroles de deux opéra, *Médée et Jason* et *Théonoé*, tragédies dont la musique est de *Salomon*.... Et du second : I. *Voyage de l'Arabie heureuse*, in-12. II. *Voyage de la Palestine*, in-12. III. *Voyage de Syrie et du Mont Liban*, avec un abrégé de la Vie de *du Chasteuil*, in-12. Il avoit aussi promis de donner son *Voyage littéraire de Normandie* : il n'a point paru; mais il en a donné la substance dans huit *Lettres* publiées dans le *Mercure de France*.... *Voyez* Roques.

III. ROQUE-Montrousse, (N. Mad. de) vivoit au milieu du 17e siècle. Elle possédoit les mathématiques et les langues savantes. Elle a traduit plusieurs odes d'*Horace* en vers françois.

ROQUE, *Voyez* Larroque.

I. ROQUELAURE, (Antoine de) baron de Roquelaure en Armagnac, d'une maison ancienne qui remonte au douzième siècle, fut destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta à la mort de l'aîné de ses deux frères pour l'état militaire. *Jeanne d'Albret* reine de Navarre qui l'honoroit de son estime, l'engagea dans le parti du prince son fils qui le fit lieutenant de la compagnie de ses Gardes. Ce prince voyant fuir ses gens au combat de Fontaine-Françoise, lui ordonne de courir après eux pour les ramener. *Je m'en garderai bien*, répondit ce rusé courtisan; *on croiroit que je suis tout comme eux. Je ne vous quitterai point, et je mourrai à vos côtés.* Le roi de Navarre devenu roi de France sous le nom de *Henri IV*, récompensa ses services et sa fidélité par la place de grand maître de sa garde-robe en 1589, par le collier du Saint-Esprit en 1595, et par divers gouvernemens dont le plus considérable étoit celui de la Guienne. *Louis XIII* ajouta à ces bienfaits le bâton de maréchal de France en 1614. *Roquelaure* ne s'endormit pas sur ses lauriers. Il remit dans le devoir Nérac, Clairac et quelques autres places; et mourut subitement à Leictoure le 9 juin 1625, dans sa 82e année. C'étoit un courtisan fin et adroit qui ne consultoit que la politique, même dans les affaires de religion. Un ministre Huguenot exhortant *Henri IV* à ne point changer de communion : *Malheureux que tu es !* lui dit-il, *mets dans une balance, d'un côté la Couronne de France, de l'autre les Pseaumes de* Marot, *et vois qui des deux l'emportera.* Il soutenoit sa

faveur par des plaisanteries dont quelques-unes nous ont été conservées par *Sully*.

II. ROQUELAURE, (Gaston-Jean-Baptiste marquis, puis duc de) fils du précédent, se signala dans divers siéges et combats, fut blessé et fait prisonnier au combat de la Marfée en 1641, et à la bataille de Honnecourt en 1642. Il servit de maréchal de camp au siége de Gravelines en 1644, et à celui de Courtrai en 1646. Il devint ensuite lieutenant général des armées du roi; et fut blessé au siége de Bordeaux. Le roi aussi content de ses services que charmé de ses plaisanteries, le fit duc et pair de France en 1652, chevalier de ses ordres en 1661, et gouverneur de la Guienne en 1676. Ce seigneur mourut le 17 mars 1683, à 68 ans. C'est à lui que le peuple attribue une foule de bons mots et de bouffonneries aussi plates que ridicules. On en a fait un recueil, sous le titre de *Momus François*, in-16, qui est merveilleux pour amuser les laquais. Ajoutons que les prétendus bons mots mis sous le nom de *Roquelaure*, sont tirés en partie des anecdotes que nous ont conservées *Brantôme* et quelques autres écrivains qui ont parlé de *Triboulet* fou de *François I*, de *Brusquet* bouffon de *Henri II*, etc. etc. Tout ce qu'on peut dire de *Roquelaure*, c'est qu'il étoit homme d'esprit, d'une société agréable, et fort au-dessus de ceux dont on lui a prêté les quolibets.

III. ROQUELAURE, (Antoine-Gaston-Jean-Baptiste duc de) fils du précédent, mort à Paris en 1738, à 82 ans, (et non 42, comme dit le continuateur de *Ladvocat*;) commanda en chef en Languedoc, et mérita d'être élevé à la dignité de maréchal de France en 1724. Il ne laissa que deux filles, la princesse *de Pons* et la princesse *de Léon*.

ROQUES, (Pierre) né à la Caune petite ville du haut Languedoc l'an 1685, de parens Calvinistes, devint en 1610 ministre de l'église Françoise à Basle, où il s'acquit l'estime des honnêtes gens par sa probité et par ses écrits. Il y mourut en 1748, à 63 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages faits avec ordre et pleins d'une érudition profonde, mais écrits d'un style un peu négligé. Les principaux sont: I. Le *Tableau de la conduite du Chrétien*. II. *Le Pasteur évangélique*, in-4°: ouvrage estimé des Protestans, et traduit en diverses langues. III. Les *Elémens des vérités historiques, dogmatiques et morales que les Ecrits sacrés renferment*. IV. *Le vrai Piétisme*. V. Des *Sermons* pleins d'une morale exacte, mais dont l'éloquence est peu pathétique. VI. *Les Devoirs des Sujets*. VII. *Traité des Tribunaux de Judicature*. VIII. Une édition augmentée du Dictionnaire de *Moréri*; Basle, 1731, 6 vol. in-folio. IX. La première *Continuation* des Discours de *Saurin* sur la Bible. X. La nouvelle édition de la Bible de *Martin*, en 2 vol. in-4.° XI. Diverses *Pièces* dans le *Journal Helvétique* et dans la *Bibliothèque Germanique*. Ce ministre faisoit honneur à la Suisse par les qualités de son cœur, autant que par ses connoissances. Il étoit franc, sincère, officieux, ami tendre, bon parent. La beauté

de son ame se peignoit sur sa physionomie, qui étoit très-heureuse.

ROQUESANNE, (Jean) sectateur des Hussites et chef des Calixtins, fut député en 1432 avec plusieurs de ses disciples au concile de Basle, où l'on condamna les erreurs de *Jean Hus* dont il étoit partisan. Il montra de la docilité aux décisions du concile, souscrivit et fit souscrire ses compagnons aux décrets de cette assemblée, sous la condition qu'on leur permettroit la communion sous les deux espèces; le concile y consentit, et même le récompensa en le désignant pour archevêque de Prague. De retour en cette ville, il affecta tant de vanité et de précipitation à exercer le droit qu'on lui avoit accordé, que l'empereur qui en fut choqué lui fit refuser les bulles du saint Siége. Il s'exila lui-même de dépit, et recommença à semer le trouble et les erreurs dans la Bohême jusqu'à sa mort.

ROQUETAILLADE, (Jean de la) alchimiste de Bordeaux, vivoit au milieu du 16e siècle, et a publié des écrits rares et recherchés par les adeptes; ils sont intitulés: *Liber Lucis*, 1579, in-12; *Cœlum Philosophorum*, 1543, in-8°; *Opus de quintâ essentiâ omnium rerum*, 1595, in-8.°

ROQUETTE, (l'Abbé de) mort évêque d'Autun, qu'on dit avoir été un dévot politique, d'après lequel on prétend que *Molière* peignit son *Tartuffe*. Nous ignorons si cette anecdote est véritable et s'il donna occasion au poëte comique de le mettre sur le théâtre; mais nous savons qu'il prêcha avec quelque succès. — L'abbé *de Roquette*, (Henri *Emmanuel*) son neveu, mort en 1725, étoit de l'académie Françoise. *Voyez* Nicole, n.° II. *et* Harlay, n.° IV.

RORARIUS, (Jérôme) de Pordenone en Italie, nonce du pape *Clément VII* à la cour de *Ferdinand* roi d'Hongrie, s'est fait un nom par un traité intitulé: *Quòd Animalia bruta ratione utantur meliùs Homine*, Amsterdam, 1666, in-12. On peut l'envisager en quelque sorte comme un paradoxe moral qui reproche aux hommes l'abus de la raison, tandis que les brutes remplissent leur destination sans s'écarter de la route que le Créateur leur a tracée. Il est vrai encore que l'instinct des bêtes est plus sûr et plus infaillible dans les opérations physiques que la raison de l'homme. Mais si les assertions de *Rorarius* se prenoient à la lettre, elles seroient d'une absurdité repoussante; elles prouveroient que les astres qui circulent avec une régularité si géométrique et si constante, que les plantes qui s'arrangent avec tant de symétrie, qui poussent des fleurs et des fruits si agréables et si utiles, sont remplis d'intelligence. Son livre du reste n'est pas mal écrit, et l'on y trouve plusieurs faits singuliers sur l'industrie des bêtes et la malice des hommes. Il avoit composé auparavant un *Plaidoyer pour les Rats*, imprimé dans le pays des Grisons en 1648. On pouvoit l'appeler l'*Avocat des Bêtes*.

ROSA, (Salvator) peintre, graveur et poëte, né à Renessa près de Naples en 1615, connut

la misère et se vit d'abord réduit à exposer ses tableaux dans les places publiques. *Lanfranc* qui remarqua du talent dans ses ouvrages, en acheta plusieurs et l'encouragea. *Salvator* flatté du suffrage de ce grand maître, se porta avec plus d'ardeur à l'étude. Il a principalement excellé à peindre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux et des figures de soldats. Sa touche est facile et très-spirituelle; son paysage et sur-tout le feuiller de ses arbres, est d'un goût exquis. Il peignoit avec une telle rapidité, que souvent il commençoit et finissoit un tableau en un jour. L'un de ses plus beaux tableaux est *Jonas* prêchant dans Ninive. Il orne la collection du roi de Danemarck. Lorsqu'il avoit besoin de quelque attitude, il se présentoit devant un grand miroir et la dessinoit d'après lui. On remarque dans ses ouvrages un génie bizarre, des figures gigantesques et quelques incorrections. On a plusieurs morceaux gravés de sa main qui sont d'une touche admirable. *Salvator* unissoit le talent de la poésie à celui de la peinture. Il a composé des *Satires*, (Amsterdam, 1719, in-8°, et 1770, aussi in-8°) dans lesquelles il y a de la finesse et des saillies. Sa maison étoit devenue une académie où les gens de bon goût et d'esprit se rassembloient et jouoient même la comédie. On sait son aventure avec le connétable *Colonne*. Ce seigneur paya un tableau de *Salvator* avec une bourse pleine d'or; le peintre lui envoya un second tableau, et le connétable une bourse plus considérable. *Salvator* fit un nouvel ouvrage, et fut récompensé de même; un 4ᵉ tableau lui mérita un nouveau présent; enfin au 5ᵉ, le connétable ne voulut plus continuer un jeu qui l'épuisoit : il envoya deux bourses à *Salvator*, et lui fit dire qu'*il lui cédoit l'honneur du combat*. Ce maître conserva jusqu'à la mort son humeur enjouée. Il disoit que son nom étoit un gage assuré de son salut, et que Dieu ne damneroit jamais un homme qui s'appeloit *Sauveur*. Il mourut à Rome en 1673, à 58 ans.

ROSA ALBA CARRIERA, *Voyez* CARRIERA.

ROSALIE, (Ange de Sainte-) *Voyez* ANGE, n.° IV.

ROSANT, (André de) né à la Guillotière faubourg de Lyon, vivoit en 1594. Il publia des *Vers*, des *Discours* en prose, une *Remontrance* aux Flamands, l'*Eloge* du duc *de Joyeuse*, celui de *Henri IV*. Tous ces écrits sont au-dessous du médiocre. Il composa un traité intitulé l'*Onomastrophie* ou l'*Art de faire des Anagrammes*. Avec cet art, on n'obtient ni profit ni gloire; aussi *de Rosant* mourut-il pauvre et oublié.

ROSCIUS, (Quintus) Gaulois de nation, et contemporain du fameux *Esope*, fut le plus célèbre acteur de son siècle pour la comédie. *Cicéron* son ami et son admirateur, a parlé de ses talens avec enthousiasme. Cet orateur dit qu'*il plaisoit tant sur le théâtre qu'il n'auroit jamais dû en descendre*; et qu'*il avoit tant de vertu et de probité qu'il n'auroit jamais dû y monter*. Il prit sa défense contre *Fannius*, et c'est à cette occasion qu'il fit

son

son beau Discours *pro Roscio* ; après lequel il fut absous de l'accusation du meurtre de son père. *Pison* et *Sylla* ne lui marquoient ni moins d'amitié ni moins d'estime que *Cicéron*. *Roscius* inspiroit ces sentimens par la pureté de ses mœurs, par son humanité, par sa candeur, par son caractère obligeant et par sa libéralité. La république lui faisoit une pension de 20,000 écus, et quoiqu'on fût dix ans de suite sans la lui payer, il ne cessa pas de représenter. Le comédien *Esope* avoit, selon *Pline*, 125,000 ducats de rente, c'est-à-dire environ 150,000 livres. *Roscius* auroit pu se procurer un bien autre revenu s'il eût voulu tirer parti de son talent, puisque *Cicéron* dit formellement dans sa harangue pour cet acteur, qu'*il pouvoit gagner tous les ans près d'un million*, 650,000 *livres*. C'est à tort qu'on a avancé qu'il étoit le premier qui se fût servi du masque : il est vrai qu'il étoit assez laid, et qu'il avoit les yeux un peu de travers ; mais cette difformité ne l'empêchoit pas d'avoir très-bonne grace en déclamant. Ce comédien illustre mourut vers l'an 61 avant Jésus-Christ. Il avoit composé un *Parallèle des mouvemens du Théâtre et de ceux de l'Eloquence*, mais cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous.

ROSCOMMON, (Wentworth Dillon comte de) d'une ancienne et illustre maison d'Irlande, fit une partie de ses études à Caen sous la direction du savant *Bochart*. De retour en Angleterre, il passa plusieurs années à la cour ; mais s'y étant fait une affaire, il fut obligé de se retirer en Irlande. Le duc *d'Ormond* vice-roi du pays, le fit capitaine de ses Gardes. Sa passion pour le jeu l'ayant retenu fort tard dans un lieu assez dangereux, il fut attaqué par trois voleurs ; il se défendit vaillamment ; mais le nombre l'auroit emporté, s'il n'eût été secouru par un pauvre officier réformé qui l'aida à sortir de cet embarras. Le comte pénétré de reconnoissance pour son libérateur, se démit en sa faveur de sa charge de capitaine des Gardes. Cet officier étant mort trois ans après, le vice-roi qui avoit admiré la générosité du comte, le fit rentrer dans son emploi. *Roscommon* reparut à la cour d'Angleterre, et y devint écuyer de la duchesse *d'Yorck* qui lui fit épouser la fille du comte *de Burlington*. Les charmes de son esprit et de son caractère, lui concilièrent l'amitié de *Dryden* et des autres grands hommes d'Angleterre. Il mourut le 17 janvier 1684, à 52 ans, avec la réputation d'un homme qui avoit mêlé les fleurs de la poésie avec les fruits de l'érudition. Il connoissoit parfaitement les monumens antiques, et il avoit puisé cette connoissance dans un voyage en Italie. On disoit de lui et du duc *de Buckingham*, « que celui-ci faisoit vanité de n'être pas savant ; et que l'autre l'étoit sans en tirer vanité. » Ses ouvrages sont : I. Une *Traduction* en vers anglois de l'*Art Poétique* d'*Horace*. II. Un poëme intitulé : *Essai sur la manière de traduire en vers*. Ces deux ouvrages ont été imprimés avec les *Poésies* de *Rochester*, Londres, 1731, in-12. Le célèbre *Pope*, dans son *Essai*

sur la Critique, parle de lui avec éloge :

> Tel étoit *Roscommon*, auteur dont la naissance
> Égaloit la bonté, l'esprit et la science.
> Des Grecs et des Latins partisan déclaré,
> Il aimoit leurs écrits, mais en juge éclairé.
> Injuste pour lui seul, pour tout autre équitable,
> Toujours au vrai mérite on le vit favorable.

I. ROSE, (Sainte) religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, née à Lima dans le Pérou, fut la *Sainte Thérèse* du Nouveau Monde. Elle fut tantôt consolée par des ravissemens, tantôt éprouvée par des peines intérieures. Sa mortification fut extrême ; elle répandoit du fiel ou de l'absinthe sur ce qu'elle mangeoit. Elle mourut le 24 août 1617, âgée de 31 ans. *Clement X* la canonisa ; sa Vie a été écrite par le P. *Hensen* Dominicain.

II. ROSE, (Guillaume) prédicateur de *Henri III*, évêque de Senlis, et le plus fameux Ligueur qui fût en France, mort en 1602, étala dans ses sermons et dans ses écrits le fanatisme et l'esprit de révolte. (*Voyez* V. ORLÉANS.) On lui fit faire amende honorable, le 25 septembre 1598, à la grand'chambre, avec ses habits épiscopaux qu'il ne voulut pas quitter. On lui attribue : *De justâ Reipublicæ Christianæ in Reges impios auctoritate*, Parisiis, 1590, in-8.° C'est ce prélat furieux que les auteurs de la *Satire Ménipée* mirent à la tête de la prétendue procession de la Ligue. *Voyez* le *Dictionnaire Historique et Critique*, publié en 1771 sous le nom de *Bonnegarde*.

III. ROSE, (Toussaint) marquis *de Coye*, secrétaire du cabinet du roi, président de la chambre des comptes de Paris, et membre de l'académie Françoise, avoit été d'abord secrétaire du cardinal *de Retz*, ensuite du cardinal *Mazarin*, qui le donna à *Louis XIV*. Il étoit d'une bonne famille de Provins, et il mourut à Paris en 1701, à 86 ans. C'étoit un courtisan fin et délié, un homme de beaucoup d'esprit et d'un commerce agréable. Il fut lié avec tous les grands écrivains du siècle de *Louis XIV*, et sur-tout avec *Molière*. Lorsque celui-ci eut donné le *Médecin malgré lui*, où l'on trouve la jolie Chanson : *Qu'ils sont doux, bouteille jolie!* etc. le président *Rose* se trouva avec lui dans une compagnie nombreuse ; il accusa *Molière*, d'un air fort sérieux, d'avoir pris cette Chanson dans un ancien. Le poëte comique soutint qu'elle étoit de lui ; alors *Rose* lui dit, qu'elle étoit traduite d'une épigramme latine qu'il lui récita sur-le-champ : *Quàm dulces, amphora amœna!* etc. *Molière* resta confondu ; et son ami, après avoir joui de son embarras, s'avoua l'auteur de l'épigramme. Cette petite scène divertit beaucoup. Le président *Rose* portoit ce genre de gaieté dans les objets qui pouvoient l'intéresser le plus. Il avoit marié sa fille avec un magistrat qui venoit lui faire des plaintes fréquentes sur l'humeur frivole et dépensière de sa femme. *As-*

surez bien ma fille, lui dit *Rose* lassé de ses remontrances, *que si elle vous donne sujet de vous plaindre, elle sera déshéritée.* C'est le président *Rose* qui obtint à l'académie Françoise l'honneur de haranguer le roi, comme les cours souveraines. Il y a deux volumes in-12 de *Lettres de Louis XIV*, qu'on croit rédigées par lui.

IV. ROSE, (Louis) littérateur Artésien, mort à Lille en 1776, a composé *le Bon Fermier* ou *l'Ami des Laboureurs*, in-12; et *Eraste* ou *l'Ami de la Jeunesse*, en société avec M. *Filassier*, in-8.° Ce dernier ouvrage est bien fait. Pour la partie qui concerne l'histoire de France, les auteurs ont beaucoup puisé dans notre *Dictionnaire*, quoiqu'ils n'en aient rien dit.

V. ROSE, (Guillaume) écrivain Anglois, à qui l'on doit surtout une très-bonne Traduction de *Salluste*, est mort en 1788.

ROSE-CROIX, (le fondateur des Frères de la): nous ignorons le nom de cet instituteur d'une confrérie de charlatans établie en Allemagne vers l'an 1604. *Jean Brigen* son historien, le fait naître en 1378 et le fait mourir en 1484. Dès l'âge de cinq ans, il fut enfermé dans un monastère, où il apprit le grec et le latin. A seize ans, il se joignit à des magiciens pour pénétrer le secret de leur art. Il passa ensuite en Turquie et en Arabie, d'où il se rendit à Damcar. Cette ville n'a jamais existé; mais nous suivons les historiens du patriarche de la *Rose-Croix* qui n'a peut-être pas plus existé que Damcar. Quoi qu'il en soit, la chimérique Damcar n'étoit habitée que par des philosophes: chose tout aussi extraordinaire. Ces sages le saluèrent par son nom, et lui découvrirent tous les secrets de la nature. Ils lui apprirent qu'il étoit attendu depuis long-temps, et qu'il seroit l'auteur d'une réforme générale dans l'univers. Après trois ans de séjour à Damcar, le père des *Rose-Croix* partit pour Fez, où il conféra avec les partisans de la cabale; de là il passa en Espagne qui ne voulut point de ce régénérateur universel. Chassé de cette contrée ténébreuse, il se retira en Allemagne et y vécut dans une grotte jusqu'à l'âge de cent six ans. Cette grotte étoit éclairée d'un soleil qui étoit au fond de l'antre, et qui recevoit directement sa lumière du soleil qui éclaire le monde. Au milieu s'élevoit un autel rond, recouvert d'une platine de cuivre, où on lisoit ces caractères A. C. R. C. *Vivant je me suis réservé un abrégé de lumière pour sépulcre.* Quatre figures régnoient à l'entour, portant chacune son inscription. La première renfermoit ces mots: *Jamais vide;* une autre: *Le joug de la loi;* une troisième: *La liberté de l'Evangile;* enfin la quatrième: *La gloire tout entière de Dieu.* On y trouvoit aussi des lampes ardentes, des sonnettes, des miroirs et quelques livres de chimie et d'alchimie. Une des premières règles de cette confrérie d'illuminés, étoit de tenir au moins cent ans leur société secrète. Elle l'a si bien été qu'on n'en parle plus du tout. Mais le nom *de Frères de la Rose-Croix* a resté aux partisans de *Paracelse*, aux

alchimistes, aux insensés qui croient deviner les mystères de la nature par une lumière intérieure, et aux fripons qui se vantent d'avoir cette lumière. Comme ces deux classes d'hommes n'ont été rares dans aucun temps, les *Frères de la Rose-Croix* eurent des partisans dans le siècle dernier. *Michel Maïer* composa un livre de leurs constitutions; et *Robert Flud* prit leur défense contre le P. *Mersenne* et contre *Gassendi*. *Voyez* MAÏER *et* FLUD. Consultez aussi l'*Encyclopédie* aux mots ROSE-CROIX *et* THÉOSOPHIE.

ROSELINI, architecte et ingénieur de Florence, dont le pape *Nicolas V* employa les talens pour la construction de diverses églises et pour des travaux publics.

ROSELLI: c'est le nom d'un aventurier qui a écrit son histoire ou son roman, sous le nom de l'*Infortuné Napolitain*, 4 vol. in-8°, 1722. L'auteur étoit mort trois ans auparavant à la Haye, où il s'étoit retiré, après avoir parcouru une partie de l'Europe. Lorsqu'il se rendit en Hollande, il demanda aux magistrats une chaire des langues *orientales et occidentales vivantes et mortes, et même de mathématiques, de philosophie, de théologie et d'histoire*, ou bien la permission d'*ouvrir une boutique à vendre du café*. Son roman offre quelque chose de vrai, mais beaucoup de faussetés et de traits satiriques. Le café qu'il tenoit à la Haye, étoit très-fréquenté. *Voyez* ROSSELLI *et* VENERONI.

ROSEMBERG, *Voyez* FORBIN, n.° II.

I. ROSEMONDE, reine des Lombards, étoit fille de *Gunimond* roi des Gépides, qu'*Alboin* fit mourir en 572. Depuis la défaite de son père, elle vécut à la cour de son vainqueur qui touché de ses charmes, l'épousa et la fit couronner. Un jour qu'*Alboin* donnoit à Vérone une fête à ses principaux officiers, il fit servir à *Rosemonde* le crâne de son père, et la força de boire dans cette horrible coupe. Cette barbarie lui inspira la résolution de se défaire de son époux. Elle s'en ouvrit au premier écuyer nommé *Helmige* qui, malgré l'offre de sa main et de sa couronne, refusa long-temps d'ôter la vie à son maître. Il fut secondé par un seigneur Lombard nommé *Perédée*, que *Rosemonde* vint à bout de gagner en employant un stratagême des plus bizarres. Elle savoit que *Perédée* avoit une intrigue avec une de ses femmes du palais. Instruite de l'heure à laquelle il devoit se trouver avec elle pendant la nuit, elle prit la place de la maîtresse de *Perédée*, et ne se découvrit à lui que lorsqu'il ne put douter que sa propre sureté dépendoit de la mort de son roi. Peu de jours après, des assassins envoyés par *Perédée* et introduits par la reine, entrèrent dans la chambre d'*Alboin* et le poignardèrent dans le temps qu'il dormoit après dîner. *Rosemonde* s'étant saisie des trésors du roi, s'enfuit à Ravenne avec *Helmige* son nouveau mari et sa propre fille *Albisvinde*. Bientôt dégoûtée d'un homme qu'elle n'avoit pris que pour servir d'instrument à sa vengeance, elle écouta aisément la passion de *Longin* gouverneur Romain qui étoit devenu

amoureux d'elle, et qui lui promit de l'épouser si elle trouvoit le secret de se défaire d'*Helmige*. Son ambition flattée d'être la maîtresse dans l'exarchat de Ravenne dont le titre venoit d'être créé en faveur de *Longin*, lui fit chercher les moyens les plus prompts d'en venir à bout. Elle prépara du poison, et le donna elle-même à *Helmige* comme il sortoit du bain. L'effet trop subit de ce breuvage, lui apprit le nouvel attentat de *Rosemonde*; il se saisit d'elle et lui appuyant son épée sur le cœur il la contraignit à prendre ce qui restoit. Le poison ne fit pas moins d'effet sur elle que sur *Helmige*, et au bout de quelques momens l'un et l'autre eurent une même fin en 573. *Longin* envoya à Constantinople les trésors du roi d'Italie, avec *Albisvinde* et *Perédée* que la crainte avoit fait sauver à Ravenne.

II. ROSEMONDE *ou* ROSAMONDE, maîtresse de *Henri II* roi d'Angleterre, mérita le surnom de *la Belle*, et réunit aux charmes de son sexe les plus brillantes qualités de l'esprit. L'épouse de *Henri II*, *Eléonore de Guienne*, fut à son égard une nouvelle *Médée*. Sa jalousie contre cette femme, la porta aux plus cruels excès : elle suscita une foule d'ennemis au roi; fit entrer ses enfans mêmes dans une conspiration, dont le but étoit de le détrôner et de lui ôter la vie. Sa rivale n'éprouva pas une persécution moins vive. *Henri* voulant dérober sa maîtresse aux fureurs de la reine, trouva moyen de la cacher dans une de ses maisons royales, qu'on nommoit *Woodstock*. C'est là que s'est exercée l'imagination angloise : on a parlé d'un parc, d'un fameux labyrinthe, d'un étang, autant de monumens où l'enchanteur *Merlin* avoit prodigué tous les secrets de sa magie. La reine employa le stratagême d'*Ariadne* : un peloton de fil lui servit à tirer de sa retraite la malheureuse *Rosemonde* qui essuya toute la rage d'une femme jalouse et d'une reine offensée. Enfin elle termina sa vie dans les tourmens dont l'accabla l'épouse de *Henri*. Quelques-uns prétendent que le poison abrégea ses jours. Elle eut deux fils de *Henri II*, *Guillaume* dit *Longue-épée*, et *Jeffrey* qui fut archevêque d'Yorck. On lui fit dans le temps une épitaphe, où par un plat jeu de mots on l'appeloit ROSA MUNDI, non ROSA MUNDA. Un poëte François lui en a fait une autre plus digne d'elle :

> Ci gît dans un triste tombeau
> L'incomparable *Rosemonde*.
> Jamais objet ne fût plus beau ;
> Ce fut bien la Rose du monde.
> Victime du plus tendre amour
> Et de la plus jalouse rage,
> Cette belle fleur n'eut qu'un jour :
> Hélas ! ce fût un jour d'orage.

ROSEN, (Conrad de) comte de Bolweiller en Alsace, d'une ancienne maison originaire de Livonie, après avoir été trois ans cadet dans les Gardes de la reine *Christine*, passa *incognito* en France et servit d'abord simple cavalier, dans le régiment de Brinon. Son mérite et sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade, et obtint le bâton de maréchal

de France en 1703. *Jacques II* le fit général de ses troupes. Il mourut en 1715, à 83 ans, après s'être distingué dans toutes les guerres où il fut employé. C'étoit un homme de tête et d'une bravoure reconnue. On raconte de lui, qu'étant à Metz, il reçut ordre de faire changer de garnison au régiment de son nom. Il ordonne à son lieutenant colonel de partir: mais des officiers le refusent sous prétexte qu'il leur est dû quelque contribution de corps. Le lieutenant colonel va avertir le comte *de Rosen*. Il arrive, voit le régiment en bataille, ordonne au premier capitaine de partir; et sur son refus il lui casse la tête. Il donne le même ordre au second, qui lui obéit sur-le-champ, et tous les autres officiers suivent son exemple.... Le maréchal *de Rosen* savoit récompenser les bons soldats comme punir les mutins, et il emporta dans le tombeau l'estime et l'amitié des troupes. Il avoit abjuré le Luthéranisme en 1682. Il laissa plusieurs fils dont un eut de la postérité.

ROSÈRES, (Isabelle de) Espagnole, se mit à faire des *Sermons*, et ayant obtenu la permission de les prêcher dans la cathédrale de Barcelone, elle y attira un très-grand concours d'auditeurs. Venue à Rome sous le pontificat de *Paul III*, elle y convertit plusieurs Juifs et mourut vers 1540.

ROSIER, (Hugues Sureau du) *Hugo Surœus* ROSARIUS, protestant, né à Rosoi en Picardie, exerça le ministère à Orléans avec un zèle plein d'emportement. Il publia en 1563, à Lyon, la *Défense civile et militaire des Innocens et de l'Eglise de Christ*. Ce libelle qui ne respire que l'esprit de sédition et de fanatisme, faillit à le perdre. Il fut contraint d'abjurer pendant le massacre de la Saint-Barthélemi, en 1572, pour racheter sa vie. Employé à exhorter le roi de Navarre, le prince *de Condé* et plusieurs grands seigneurs, de se réunir à la communion Romaine, il le fit avec tant de succès que la cour l'envoya au pays Messin avec le P. *Maldonat*, pour y convertir les hérétiques; mais il s'y pervertit lui-même de nouveau, par les conférences particulières qu'il y eut avec les ministres. Il se retira ensuite à Heidelberg, et fut également méprisé des Catholiques et des Protestans. Il se vit obligé, pour vivre, d'accepter une place de correcteur d'imprimerie à Francfort, chez *André Vechel*. Il mourut de la peste dans cette dernière ville, avec toute sa famille. On a de lui plusieurs *Ouvrages de Controverse*; il y soutient des opinions singulières avec beaucoup de chaleur.

ROSIÈRES, (François de) archidiacre de Toul, mort en 1607, prétendit prouver que la couronne de France appartenoit à la maison de Lorraine, dans ses *Stemmata Lotharingiæ ac Barri Ducum*, 1580, in-folio. Il fit amende honorable le 25 avril 1583, en présence de *Henri III*, fut enfermé à la Bastille, et il lui fallut toute la protection de la maison de *Guise*, pour échapper à un plus grand châtiment.

ROSIMOND, *Voy.* MESNIL (Jean-Baptiste du).

ROSIN, (Jean) antiquaire, né à Eisenach en Thuringe en 1551, mort de la peste à Aschersleben en 1626, à 75 ans, étoit prédicateur de l'Eglise de Naumbourg en Saxe. Il avoit amassé une bibliothèque assez nombreuse, dont ses créanciers emportèrent une partie après sa mort, et dont le reste fut pillé par les soldats. *Rosin* est principalement connu par son traité des *Antiquités Romaines*, publié sous le titre : *Antiquitatum Romanarum libri decem.* La meilleure édition de ce savant ouvrage est celle de 1701, in-4°, à Utrecht. C'est une source abondante dans laquelle plusieurs auteurs ont puisé sans le dire. *Thomas Dempster* a fait des additions à ce livre, et elles se trouvent dans l'édition d'Utrecht. *Voyez* DEMPSTER.

RÒSIN, *Voyez* ROSEN.

ROSNI, *Voy.* SULLY, n.° II.

ROSOI, (Barnabé Firmin du) né à Paris en 1745, et non à Montmartre, comme le dit M. *Palissot* sans doute par plaisanterie, débuta dans la carrière littéraire en 1767, par un recueil de vers intitulé : *Mes dix-neuf ans ;* et par deux poëmes, l'un sur les *Sens*, l'autre sur le *Génie*, le *Goût* et l'*Esprit.* Il n'y manquoit que les dons chantés par l'auteur. *Du Rosoi* fut mis à la Bastille en 1770, pour deux ouvrages, dont la publication fut arrêtée ; il y resta trois mois, et dut son élargissement aux sollicitations du duc *de Choiseul* et de la duchesse *de Grammont.* Ces deux ouvrages étoient intitulés : *Les jours*, et le *Nouvel ami des Hommes.* Attaqué par M. *Palissot* dans sa *Dunciade*, il le poursuivit judiciairement ; ce qui fit naître divers écrits de la part des deux auteurs. *Du Rosoi* se consacra ensuite à la carrière dramatique, et n'y obtint pas d'éclatans succès. Ses pièces sont : *Richard III*, tragédie que le zèle des actrices pour l'auteur ne put faire applaudir ; l'*Inconnue persécutée*, opéra traduit de l'italien, dont *Anfossi* a fait la musique ; la *Bataille d'Ivri*, opéra en trois actes qui dut son succès éphémère à la charmante musique de *Grétry* et au nom de *Henri IV ;* le *Décius François* ou le Siége de Calais, tragédie ; les *Mariages Samnites*, les *Deux Amis*, le *Siége de Mézières*, les *Trois Roses*, *Bayard*, *Pygmalion*, autres opéra qui ne réussirent pas malgré les airs agréables de *Grétry*, de *Froment* et de *Bonesi.* Les autres ouvrages de *du Rosoi* sont : I. *Lettres de Cécile à Julie*, roman en deux vol. in-12. II. *Dissertation* sur le Drame lyrique, 1776, in-8.° III. *Annales de la ville de Toulouse*, 1771, 4 vol. in-4.° Cette histoire est inexacte pour les faits, boursouflée pour le style. IV. *Philosophie sociale* ou *Essai sur les devoirs de l'Homme et du Citoyen*, 1782, in-12. Malgré ces nombreux ouvrages, *du Rosoi* n'étoit point parvenu à sortir de l'obscurité ni de la misère, lorsqu'au commencement de la révolution sa fortune s'améliora et son nom acquit quelque célébrité, par une gazette intitulée, l'*Ami du Roi.* Elle fut lue avec avidité, quoique le style en soit ordinairement incorrect et emphatique ; mais quelques morceaux bien écrits, fournis, dit-

on, par des députés de l'assemblée Constituante, en assurèrent le débit. L'auteur s'étoit retiré à la campagne à l'époque du 10 août, il en fut bientôt arraché pour être traduit devant le tribunal extraordinaire, établi par l'assemblée législative pour juger les ennemis du nouveau régime. *Du Rosoi* y comparut avec courage, et montra le plus grand calme dans tout le cours de son interrogatoire et après avoir entendu son arrêt : c'étoit le 26 août 1792. Sortant du tribunal, après une séance de quarante-huit heures, il remit au président une lettre dans laquelle on remarqua ces mots : « *Un ami du roi comme moi, étoit digne de mourir hier le jour de Saint Louis.* » Étant descendu dans la prison, il écrivit une seconde lettre pour demander que son trépas fût utile au genre humain, en faisant sur lui l'expérience de la transfusion du sang, et en cherchant à faire passer le sien dans les veines d'un vieillard. La pétition de *du Rosoi* ne fut point écoutée ; et il fut exécuté à neuf heures du soir aux flambeaux.

ROSSELLI, (Matthieu) peintre, naquit à Florence en 1578, et mourut dans la même ville en 1660, à 82 ans. Il s'est particulièrement attaché à la *Peinture à fresque ;* genre dans lequel un travail raisonné, beaucoup de patience, un dessin pur et un coloris d'une grande fraîcheur, l'ont fait exceller. Ses ouvrages se ressentent pour l'ordinaire, de son caractère tranquille. Ses couleurs locales ne sont pas dans le vrai ton de la nature ; mais il y a mis un accord qui plaît, et ses compositions gagnent à être détaillées.

I. ROSSET, (François de) laborieux traducteur François du 17e siècle, se servit des connoissances qu'il avoit des langues italienne et espagnole, pour faire passer dans la nôtre quelques ouvrages écrits dans les premières. Nous ne citerons pas ses *Versions* de *Roland le Furieux* et de *Don Quichotte ;* celles qui sont venues après, les ont entièrement effacées. Nous parlerons encore moins de ses *Histoires Tragiques, arrivées dans son temps :* elles ne peuvent être recherchées que par ceux qui veulent savoir jusqu'où l'esprit humain peut pousser l'excès de la crédulité. Ceux qui ont la manie des Romans, ne nous pardonneroient pas peut-être d'avoir omis d'indiquer deux livres qu'ils recherchent : I. le Roman des *Chevaliers de la Gloire*, Paris, 1613, in-4.° II. L'*Admirable Histoire du Chevalier du Soleil*, traduite du castillan par cet auteur et par *Louis Douel*, imprimée à Paris en 1620 et années suivantes, en 8 vol. in-8.°

II. ROSSET, (Pierre Fulcran de) conseiller à la cour des aides de Montpellier sa patrie, est auteur d'un Poëme sur l'*Agriculture*, en deux parties in-4.° Son but a été de mettre en vers toutes les opérations champêtres. Ce travail difficile fournissant peu à la poésie, il n'est pas étonnant qu'en lisant un si long ouvrage, le lecteur éprouve un peu d'ennui. En général la diction de *Rosset* est correcte ; mais elle manque trop souvent d'élégance, de rime, d'harmonie. Tout est précepte

ou description, et souvent en prose rimée, en prose sèche ou dure. Divers morceaux mieux écrits et plusieurs vers bien tournés prouvent cependant que l'auteur ne manquoit pas de talent ; et il a surmonté quelquefois les difficultés avec succès. On a retenu ces deux beaux vers relatifs à l'application de l'astronomie aux travaux des champs :

> Le ciel devint un livre où la terre étonnée
> Lut en lettres de feu l'histoire de l'année.

Ce versificateur étoit un homme estimable, bon magistrat et bon citoyen. Il mourut à Paris en 1788. La première partie de son Poëme a été réimprimée in-8° ; mais on n'a pas réimprimé dans le même format la seconde, parce qu'elle offre en général plus de foiblesse que la première. L'imagination du poëte y paroît presque éteinte. On n'y voit aucune description brillante. L'auteur se borne à des nomenclatures arides, ou à des imitations du Père *Vanière*.

I. ROSSI, (Jean-Victor) *Janus Nicius Erithræus*, noble Romain, mort le 15 novembre 1647, âgé d'environ 70 ans., fut gentilhomme du cardinal *Perreti*, auprès duquel il demeura une vingtaine d'années. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1628, il se consacra tout entier à l'étude, mettant son unique plaisir à converser avec les gens de lettres. On a de lui un grand nombre d'écrits ; les plus considérables sont : I. *Pinacotheca imaginum illustrium Virorum ;* ouvrage plusieurs fois réimprimé, in-8°, et dans lequel on trouve bien des singularités. On lui reproche de n'y pas distribuer avec discernement la louange et le blâme, et de mettre au rang des hommes illustres, quelques misérables diffamés par leurs friponneries et leurs débauches, sans s'être signalés par le moindre écrit. II. *Epistolæ*, 2 vol. in-8°, écrites d'un style peu épistolaire, parce qu'il est en général trop orné. On y trouve des particularités sur l'histoire civile et littéraire de son temps. III. *Dialogi*, in-8.° IV. *Exempla virtutum et vitiorum*, in-8.° Ce Recueil eut les suffrages du public. V. *Eudemiæ libri X*, 1645, in-8.° C'est une censure des mœurs corrompues des Romains ; mais censure qui sent plus le déclamateur que le philosophe qui observe avec finesse. Le nom de *Nicius Erithræus* que l'auteur avoit pris, signifie en grec la même chose que *Vittorio Rossi* en italien. Cet écrivain avoit des sentimens d'honneur et de la philosophie ; mais il se prévenoit facilement pour ou contre, et sa bile s'enflammoit aisément contre le vice et le ridicule. Son humeur critique nuisit à sa fortune, autant que l'indifférence du cardinal *Perreti* pour les talens et les services de ceux qui lui étoient attachés. *Nihusius* a recueilli les Œuvres de *Rossi ;* celles-ci ont été imprimées à Amsterdam chez *Blaeu*, quoique le titre porte *Cologne*.

II. ROSSI *ou* RUBEUS, (Jérôme) natif de Ravenne, fut médecin du pape *Clément VIII*, et mourut le 8 septembre 1607. C'étoit un homme d'une profonde érudition, comme il paroît par son *Histoire de Ravenne*, en onze

livres, Venise, 1590, in-fol. Elle est bien écrite en latin, et l'auteur par ses recherches particulières, a jeté un grand jour sur l'histoire générale d'Italie. On a encore de lui : I. *De Distillatione liquorum*, Venise, 1604, in-4.° II. *De Melonibus*, 1607, in-4.° III. *Annotationes in libros octo Cornelii Celsi, de Re medicâ*, 1616, in-4.°.

III. ROSSI, (Jean-Antoine) *Rubeus*, jurisconsulte d'Alexandrie de la Paille, mort à Padoue où il étoit professeur en droit en 1544, à 56 ans, laissa divers Ouvrages ignorés aujourd'hui.

IV. ROSSI, *Voyez* SALVIATI (François de) *et* PROPERTIA. — Il y a eu encore de ce nom *Jean-Antoine Rossi*, habile graveur en pierres fines, originaire de Milan; un autre *Jean-Antoine*, mort à Rome sa patrie en 1695, à 79 ans, architecte célèbre; un architecte non moins habile (Matthias) né à Rome en 1637, mort en 1695, fut honoré des récompenses d'*Innocent XII* et de *Louis XIV*; enfin *Angelo Rossi*, sculpteur Génois, mort en 1715, à 45 ans, à Rome qu'il orna de ses ouvrages.

I. ROSSIGNOL, (Antoine) maître des comptes, naquit à Alby le premier jour de l'année 1590, et fit dès son enfance de grands progrès dans les mathématiques. Il parvint par la connoissance exacte de cette science et sur-tout par la force de son génie, à deviner toutes sortes de chiffres sans en avoir presque trouvé un seul pendant toute sa vie qui lui ait été impénétrable. En 1626, au siége de Réalmont ville de Languedoc, occupée par les Protestans, il déchiffra sur-le-champ la lettre qu'écrivoient les assiégés à leurs frères de Montauban pour leur demander de la poudre. Cette découverte ayant été communiquée à la ville, elle se rendit le jour même. Le cardinal *de Richelieu* instruit de son talent, l'appela au siége de la Rochelle, où il le servit de manière à mériter les plus grandes récompenses. *Louis XIII* et *Louis XIV* répandirent leurs bienfaits sur ce citoyen utile. Le premier le recommanda en mourant à la reine; et le second lui fit une pension considérable et lui donna des marques de l'estime la plus particulière. Ce monarque alla voir sa belle maison de Juvisi: *Rossignol* le reçut avec un empressement si vif et une joie si marquée, que le roi craignant qu'il ne s'en trouvât mal, ordonna à son fils qui le suivoit de se rendre auprès de son père pour veiller sur sa santé. Ce vieillard respectable mourut peu de temps après, à 83 ans, après avoir servi l'état pendant 56 années avec un zèle ardent et une fidélité inviolable. — *Charles-Bonaventure Rossignol* son fils, fut président à la chambre des comptes de Paris.

II. ROSSIGNOL, fameux maître écrivain de Paris, élève de *Sauvage*, mort d'un excès de travail dans un âge peu avancé en 1736, fut employé du temps de la Régence, à écrire les *Billets de Banque*. On a gravé d'après ce maître, le premier de l'Europe dans son art. Il a été du moins le plus grand peintre en écriture qu'il y ait eu en France. Maître de ses moindres mouvemens, sa marche étoit tou-

jours réglée ; ses exemples étoient d'une sagesse, d'une simplicité, d'une grace qu'il est plus aisé de sentir que de décrire. Les Anglois ont enlevé une grande partie des pièces de *Rossignol*, pour lesquelles les François trop indifférens pour la belle écriture ne marquoient pas assez d'empressement. Il a formé un grand nombre de graveurs en lettres et de maîtres écrivains renommés, parmi lesquels on a distingué *Gallemand*, *Hérard*, *Roland*, et *Paillasson* auteur de l'article *Ecriture* dans l'*Encyclopédie*. —On a cité comme un chef-d'œuvre moderne de calligraphie, égalant les plus belles pièces de *Rossignol*, la copie du dernier traité de paix, envoyé par la France au gouvernement Anglois.

ROSSO, (Le) nommé ordinairement *Maître Roux*, peintre, naquit à Florence en 1496. Son génie et l'étude des ouvrages de *Michel-Ange* et du *Parmesan*, lui tinrent lieu de maître. C'est en France qu'est la plus grande partie de ses ouvrages. *François I* qui l'avoit appelé auprès de lui, le nomma surintendant des ouvrages de Fontainebleau. La grande galerie de ce château a été construite sur ses dessins, et embellie par les morceaux de peinture, par les frises et les riches ornemens de stuc qu'il y fit. Le roi, charmé de ses ouvrages, le combla de bienfaits et lui donna un canonicat de la Sainte-Chapelle. Ce peintre ayant accusé injustement *Pellegrin* son ami, de lui avoir volé une grande somme d'argent, et ayant été cause des tourmens qu'il avoit soufferts à la question, il ne put supporter le chagrin que cet événement lui causa ; et poursuivi d'ailleurs en réparation par l'accusé, il prit un poison violent qui le fit mourir le même jour à Fontainebleau en 1541, âgé de 45 ans. Maître *Roux* mettoit beaucoup de génie dans ses compositions ; il réussissoit parfaitement à exprimer les passions de l'ame. Il donnoit un beau caractère à ses têtes de vieillards, et beaucoup d'agrément aux figures de femmes qu'il représentoit ; il possédoit bien le clair-obscur. Mais sa façon de dessiner quoique savante, avoit quelque chose de sauvage et même de féroce. Il travailloit de caprice, consultoit peu la nature, et paroissoit aimer ce qui avoit un caractère bizarre et extraordinaire. Maître *Roux* n'étoit point borné à un seul talent ; il étoit encore bon architecte, et cultivoit la poésie et la musique.

ROSWEIDE, (Héribert) Jésuite, né à Utrecht en 1569, enseigna la philosophie et la théologie à Douai et à Anvers avec réputation, et mourut dans cette dernière ville en 1629, à 60 ans. La connoissance des antiquités ecclésiastiques brille dans tout ce que nous avons de lui. Ses ouvrages sont : I. Une édition de *Saint-Paulin*, avec des notes. II. Une *Histoire des Vies des Pères du Désert*, Anvers, 1628, in-folio ; estimée. III. Une édition du *Martyrologe* d'*Adon*, avec des notes sur l'ancien Martyrologe Romain, Anvers, 1613, in-folio ; estimée. IV. *Fasti Sanctorum*, Anvers, 1607, in-8° : c'est la publication des vies des Saints dont il a trouvé les manuscrits aux Pays-Bas. L'auteur y donne le projet de l'immense

compilation des Bollandistes. (*Voyez* BOLLANDUS.) V. Une édition de l'*Imitation de J. C.*, avec la Vie de *Thomas à Kempis*, et les raisons qui peuvent faire attribuer cet inestimable ouvrage à cet auteur, etc. Anvers, 1617. VI. *Disputatio de fide Hæreticis servanda*, 1610, in-8.° VII. Une édition du *Pré spirituel* de *Jean Moschus*, avec des notes, 1615, in-folio. Il a aussi publié quelques ouvrages en flamand, entr'autres : I. *Vie des Saints*, Anvers, 1641, 2 vol. II. *Histoire Ecclésiastique jusqu'à Urbain VIII*, et *Histoire de l'Eglise Belgique*, 1623, 2 vol. in-fol. III. *Vies des saintes Filles qui ont vécu dans le siècle*, 1642, in-8.°

ROTA, (Bernardino) poëte de Naples, d'une famille noble et ancienne, mort en 1575, à 66 ans, excita des regrets universels. On a de lui divers ouvrages en vers, assez estimés, à Naples, 1726, 2 vol. in-8.°

ROTGANS, (Luc) né à Amsterdam en 1645, se livra à la poésie Hollandoise, dans laquelle il surpassa tous les poëtes qui l'avoient précédé. Il prit le parti des armes dans la guerre de Hollande en 1672 ; mais après deux ans de service, il se retira dans une belle maison de campagne qu'il avoit sur le Veght, où, loin du tumulte des armes, il goûta les charmes de la poésie. Ce littérateur mourut de la petite vérole le 3 novembre 1710, à 66 ans. On a de lui : I. La *Vie de Guillaume III roi d'Angleterre*, poëme épique en huit livres, estimé des Hollandois ; mais qui ne sera jamais mis par les autres nations au rang des ouvrages d'*Homère*, de *Virgile*, ni même de *Lucain*. II. D'autres *Poésies* Hollandoises, imprimées à Leewarde, en 1715, in-4.° *Rotgans*, *Vondel* et *Antonides*, sont les trois plus célèbres poëtes du Parnasse Hollandois.

ROTHARIS, roi des Lombards, succéda à *Ariovalde* mort sans enfans en 638. Les principaux de la nation avoient permis à *Gondeberge* sa veuve dont ils estimoient la vertu, de choisir elle-même un prince qui pût remplir le trône vacant. Son choix tomba sur *Rotharis* alors duc de Bresse, illustre par sa naissance, par sa valeur et son équité. Elle lui fit proposer de répudier sa femme, de l'épouser, et de lui laisser les honneurs de reine et d'épouse. Il promit tout et fut solennellement proclamé. Quelques seigneurs Lombards avoient réclamé contre l'élection de *Rotharis* qui les fit mourir, et contint les autres par des exemples de rigueur et de cruauté dans une exacte obéissance. Les sermens qu'il avoit faits à la reine furent bientôt oubliés. *Rotharis* la fit enfermer à Pavie dans un appartement du palais, après l'avoir dépouillée des ornemens de la royauté. Les historiens varient sur la cause d'un traitement si dur. Les uns l'attribuent à la différence d'opinions ; car *Rotharis* étoit Arien, et *Gondeberge* Catholique. D'autres pensent que *Rotharis* n'agissoit que par la suggestion de ses concubines, maîtresses de son cœur et de ses volontés. *Gondeberge* languit cinq ans dans sa prison. Mais elle fut enfin rétablie dans son rang et dans ses biens à la prière de *Clovis II* roi de France son parent. Cependant *Rotharis* armoit pour

enlever à l'empereur d'Orient plusieurs places qu'il avoit en Italie. Il se signala d'abord dans la Ligurie, où il prit en 643 Gênes, Albenga, et quelques autres villes maritimes. Il les abandonna au pillage, en démolit les fortifications et en amena les habitans prisonniers. L'exarque de Ravenne informé de cette subite invasion, en fit une lui-même dans les états de *Rotharis* qui accourut à leur défense. Les deux armées se rencontrèrent près de Monarque, et l'exarque fut defait avec perte de 8000 hommes. L'histoire ne nous apprend point les suites de cette bataille; mais il y a apparence que la paix fut renouvelée entre les Lombards et les Impériaux. *Rotharis* profita de la tranquillité rendue à ses sujets pour leur donner un corps de lois en 386 articles, après avoir retranché dans les coutumes de ses états les choses superflues et réformé les défectueuses. Ses successeurs l'imitèrent; et de leurs édits se forma insensiblement un volume que l'on appela les *Lois Lombardes*. Ces Lois, publiées par *Lindembrog*, devinrent célèbres dans toute l'Europe par leur équité, leur clarté et leur précision. *Rotharis* mourut en 652, à 47 ans.

ROTHELIN, (Charles d'Orléans de) né à Paris en 1691, de *Henri d'Orléans* marquis de Rothelin, accompagna le cardinal *de Polignac* à Rome et visita les principales villes d'Italie. Son goût pour les antiquités et pour la littérature, lui fit rassembler un riche cabinet de médailles antiques et former une nombreuse bibliothèque. Il se faisoit un plaisir d'encourager et de favoriser les hommes de lettres, et il leur faisoit part de ses livres et de ses lumières. Il sacrifia tout, même la crosse, au plaisir de cultiver les lettres en paix. Les langues vivantes et les langues mortes lui étoient familières. Cet habile littérateur mourut d'une maladie de poitrine le 17 juillet 1744, dans sa 53e année. Il cachoit sous un air riant les douleurs qu'il éprouvoit pour ne point effrayer ses amis, mais il dit en secret à l'un d'eux : « Ne désabusons personne; je mets de la gaieté sur mon front lorsque mon cœur qui vous aime va cesser de battre. » Il étoit de l'académie Françoise, et honoraire de celle des Inscriptions. Le cardinal *de Polignac* lui ayant laissé en mourant son *Anti-Lucrece* encore imparfait, l'abbé *de Rothelin* le mit dans l'état où nous le voyons. Le marquis d'*Argenson* dit que l'abbé *de Rothelin*, élève du cardinal, avoit comme lui beaucoup d'esprit, de mémoire, mais des connoissances moins étendues. Son éloquence n'étoit ni si noble ni si naturelle que celle de son maître. Il avoit plus de vivacité dans la conversation, et la sienne pétilloit de plus de traits. Il tiroit peut-être davantage de son propre fonds; mais il ne savoit pas si bien employer ce qui vient des autres. La figure du cardinal et celle de l'abbé *de Rothelin*, étoient encore plus différentes que la tournure de leur esprit. Celle du premier étoit belle et noble, et anonçoit tout ce qu'il étoit, tout ce qu'il avoit été. Si l'on avoit voulu peindre d'idée un grand prélat, un savant cardinal, un sage et digne négociateur, un fameux orateur Romain, on eut

saisi les traits du cardinal de *Polignac*. Au contraire, l'abbé *de Rothelin* avoit la physionomie fine, spirituelle; l'air d'un homme dont la poitrine étoit attaquée. Sa figure étoit agréable, mais tout-à-fait moderne. Celle du cardinal dans sa vieillesse étoit une belle et précieuse antique. Le catalogue de la riche bibliothèque de l'abbé *de Rothelin*, dressé par *Gabriel Martin*, est un des plus recherchés par les bibliographes... *Voyez* LONGUEVILLE, à la fin de l'*Article*.

ROTROU, (Jean de) naquit à Dreux en 1609. Il acheta la charge de lieutenant particulier et d'assesseur criminel au bailliage de cette ville, et se distingua de la foule des rimailleurs de son temps par son génie véritablement tragique, par l'élévation de ses sentimens, par l'heureux contraste des caractères, par la force du style. Il ne lui manquoit que la correction du langage et la régularité des plans. Ce poëte travailloit avec une facilité extrême; il composa 37 *Pièces de Théâtre*, tant tragédies que comédies. Le cardinal *de Richelieu* qui lui faisoit une pension de 600 livres, ne put jamais le porter à se joindre à la foule d'insectes qu'il avoit ligués contre le *Cid*. *Corneille* fut toujours à ses yeux un grand homme et il rechercha vivement son amitié. Ce refus ne lui enleva pas l'estime du cardinal qui l'employa à la composition de la *Pièce* appelée *des Cinq Auteurs*. Ce qui vaut beaucoup mieux que d'être bon poëte, *Rotrou* fut honnête homme et bon citoyen. Sa mort est plus belle et plus noble que celle de la plupart des héros de ses tragédies : la ville de Dreux étoit ravagée par une épidémie qui ressembloit à la peste : ce fléau rappeloit au poëte-magistrat la situation de Thèbes sous le règne d'*Œdipe*. Le frère de *Rotrou*, alors à Paris, lui écrivit en style poétique, comme plus propre à le persuader ? « Fuis malheureux, fuis ces lieux empestés ; fuis ce séjour affreux plein du courroux céleste, cette ville habitée par la mort dévorante. » *Rotrou* répondit à ce phébus, non pas en poëte, mais en magistrat; « Le salut des citoyens m'est confié, j'en réponds à la patrie; je ne trahirai point l'honneur et ma conscience; je périrai à mon poste : au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui; ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Peu de jours après, il fut atteint de la maladie et mourut à quarante-un ans dans toute la force de l'âge, le 28 juin, 1650. *Colletet* lui fit cette Epitaphe :

> Passant, vois dans *Rotrou* l'impuissance du sort.
> Il est mort, et pourtant son nom se renouvelle ;
> Car, si de ses beaux vers la grace est immortelle,
> N'a-t-il pas de quoi vivre en dépit de la mort ?

On a de *Rotrou* : I. *Chosroès*, tragédie, l'une de ses meilleures pièces, retouchée par *d'Ussé*, et remise ainsi au théâtre en 1704 ; elle fut imprimée avec l'ancien texte à côté, la même année, en un vol. in-12. II. *Célimène*, pastorale jouée en 1633. III. *Florimonde* ; c'est sa dernière pièce qui fut représentée en 1654. IV. *Anti-*

gone est une de ses meilleures tragédies; elle n'est pourtant pas dans les règles du théâtre : il fait mourir les deux frères d'*Antigone*, *Ethéocle* et *Polynice* enfans de *Jocaste*, dès le commencement du 3e acte. V. *Wenceslas*, tragédie, remise au théâtre par *Marmontel* qui l'a retouchée, se joue souvent avec succès. L'auteur ayant besoin d'argent, la vendit aux comédiens pour vingt pistoles. Un roi accablé d'années au milieu de deux fils, dont l'un violent et fougueux tue l'autre modeste et sensible, abdiquant la couronne et la remettant au premier plutôt que de le condamner, forme le sujet de cette pièce, pleine d'énergie et de chaleur. On en a retenu une foule de beaux vers, et sur-tout celui-ci adressé par le père à son fils :

> Soyez roi, *Ladislas*, et moi, je serai père.

Cependant on reproche avec raison à cette pièce de couronner le crime, au lieu de le conduire à l'échafaud :

> *Ille necem sceleris pretium tulit, hic diadema.*

Rotrou imita dans cette tragédie celle de l'Espagnol *François de Roxas*, intitulée : *On ne peut être père et roi*. On trouve quelques-unes des pièces de *Rotrou* dans le *Théâtre François*, Paris, 1737, 2 vol. in-12.

ROTTENHAMER, (Jean) peintre, né à Munich en 1564, imita la manière du *Tintoret*. Ses petits tableaux sur cuivre et ses tableaux d'histoire sont estimés.

ROUAULT, *Voyez* GAMACHE.

ROUBAUD, (N.) embrassa l'état ecclésiastique, appliqua son esprit judicieux à la recherche de toutes les finesses de notre langue et à en comparer entre elles les diverses expressions. Ses *Nouveaux Synonymes François* qui parurent en 1785, 4 vol. in-8°, lui donnèrent une réputation méritée et le placèrent à côté de l'abbé *Girard*. On lui reproche cependant quelquefois de l'obscurité et des rapprochemens pénibles. Ce grammairien est mort depuis quelque temps.

ROUBO, (André-Jacques) menuisier de Paris, mort dans cette ville en janvier 1791, à 52 ans, se distingua de bonne heure parmi les artistes qui connoissoient le mieux les secrets de la construction et de la mécanique. Malgré sa jeunesse, l'académie des Sciences le chargea du traité sur la Menuiserie, l'un des meilleurs de la collection des arts et métiers. La coupole de la Halle aux blés qu'il exécuta avec autant de précision que de délicatesse, le berceau qui sert de couverture à la Halle aux draps, et le grand escalier de l'hôtel de Mad. *de Marbeuf*, prouvèrent que *Roubo* excelloit dans la pratique autant que dans la théorie de son art. Cet artiste citoyen se complaisoit dans sa médiocre fortune, et n'employa jamais pour en sortir les moyens trop communs de la bassesse et de l'intrigue. Lors de la formation de la garde nationale, ayant été nommé lieutenant, il perdit sa santé au champ de la Fédération la nuit du 14 juillet 1790, et depuis ce moment il ne fit que languir.

ROUCHER, (J. A.) naquit à Montpellier le 22 février 1775. Une ame ardente, une imagination vive le firent poëte : ses vertus privées le rendirent bon époux et bon père. Il se montra d'abord partisan d'une révolution qui sembloit amenée par la philosophie ; mais indigné des atrocités qui l'accompagnèrent, il eut le courage de les blâmer et de mériter la haine de ceux qui en étoient les auteurs. Après avoir souvent échappé aux coups de divers assassins apostés pour lui ôter la vie, il fut arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort. La veille de son jugement, il fit faire son portrait et écrivit au bas les vers suivans, adressés à sa femme, à ses amis et à ses enfans :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;
Quand un savant crayon dessinoit cette image,
J'attendois l'échafaud, et je pensois à vous.

Roucher périt avec courage à la fin de juillet 1794, après avoir vu immoler trente-sept victimes qui partagèrent au même instant son funeste sort. Ses principaux écrits sont : I. Les *Mois*, poëme en douze chants, 1780, deux vol. in-4° et quatre vol. in-12. Peu d'écrits de ce genre ont eu plus de succès et de défaveur. Prôné avec enthousiame lorsqu'il n'étoit encore connu que par des lectures particulières, il fut vivement censuré lorsqu'il a été imprimé. Il en résulte qu'il offre comme la plupart des poëmes aussi considérables, de grands défauts et quelques beautés. Les défauts ont été indiqués par *la Harpe*. « Le plus capital de tous, a-t-il dit, c'est qu'il n'a ni sujet, ni marche, ni intérêt. Ce vice mortel est celui qui se fait sentir d'abord à tous les lecteurs parce qu'il n'y en a pas un qui ne veuille être attaché, occupé ou intéressé, il n'importe comment ; et que personne ne résiste à l'ennui. Or, quoi de plus ennuyeux que douze chants isolés, ne tenant en rien l'un à l'autre, ne menant à rien et n'offrant souvent que des lieux communs. Cet inconvénient seroit peut-être insurmontable, même en supposant le talent d'écrire dans le plus haut degré ; mais que sera-ce si l'auteur dénué d'idées et de goût, ne sait ni choisir ni classer les objets, ni finir les détails ? Que sera-ce, si sous prétexte de varier l'harmonie de nos vers, il la détruit à tout moment en les réduisant aux formes de la prose, en leur ôtant le rhythme qui leur est essentiel ? Que sera-ce si violant toutes les lois du langage, ainsi que celles de l'harmonie poétique, il prend des solécismes pour d'heureuses hardiesses, et une enflure monotone pour de la force et de la verve ? » Les beautés de ce poëme sont des descriptions très-bien faites, des images douces soit dans la peinture des jouissances champêtres, soit dans celle des phénomènes de la nature. On doit distinguer les morceaux sur le chant du rossignol, le voyage de la peste, les amours du cheval, l'éloge des fables de l'ancienne mythologie, la veillée de village, le dégel. II. *Traduction* des *Recherches* sur la nature et les causes de la richesse des

nations

Nations par l'Anglois *Smith*. La quatrième édition de cet excellent traité d'Économie politique a paru en 1795, quatre vol. in-8°, dont un de notes par *Condorcet*. Le style du traducteur est clair, exact, bien assorti à l'original. III. *Poésies fugitives* et *Lettres* depuis la mort de l'auteur, deux vol. in-8.° *Roucher* a laissé manuscrits, plusieurs chants d'un poëme dont le sujet est *Gustave-Wasa* arrachant la Suède à l'horrible tyrannie de *Christiern*.

ROUE, (Claude de la) né à Lyon, se fit religieux Dominicain et devint savant dans les langües anciennes. Il fit imprimer en 1623 un ouvrage mystique et curieux, intitulé : *La Tourterelle gémissante sur Jérusalem*.

ROUELLE, (Guillaume-François) né en 1703 à Matthieu près de Caen, lieu natal du père du fameux *Marot*, mourut à Paris le 3 août 1770, à 67 ans. Il étoit apothicaire dans cette capitale, démonstrateur en chimie au jardin royal des plantes, membre de plusieurs académies étrangères et de celle des Sciences de Paris. Il forma divers élèves en chimie : science dont il étendit les bornes et qu'il aimoit avec passion. Les mémoires de l'académie des Sciences renferment divers écrits de lui ; et il a laissé en manuscrit des *Leçons de Chimie*. Sa société étoit douce et agréable, et son caractère franc et décidé.—Son frère puîné *Hilaire-Marin* ROUELLE, s'est aussi distingué par ses connoissances, et succéda à son aîné dans la place de démonstrateur en chimie au jardin du roi. Il mourut le premier avril 1779.

I. ROVÈRE, (François-Marie de la) neveu du pape *Jules II*, fut très-cher à son oncle jaloux du lustre et de l'agrandissement de sa maison. Ce pontife fit épouser à son frère la fille du duc *d'Urbin* et fit adopter son fils *François-Marie*, par le dernier duc *d'Urbin* de la maison de Montefeltro. *François-Marie*, politique et guerrier comme son oncle, se signala par des talens ; mais ayant excité la haine et l'envie, il fut empoisonné le 21 septembre 1538, à 48 ans. Son épouse *Éléonore-Hippolyte de Gonzague* princesse vertueuse, adorée de son époux qu'elle aimoit tendrement, partagea toutes les traverses que *Léon X* ennemi personnel des *Rovère*, lui fit essuyer. Elle mourut en 1570, avec le chagrin de voir son fils *Guidobaldo* dépouillé de l'état de Camerino par *Paul III* qui en enrichit ses neveux. *Guidobaldo* avoit eu cet état par son mariage avec l'héritière de la maison de *Cibo*. Comme son père s'étoit acquis un nom par les armes et qu'il partageoit sa gloire et son courage, il fut capitaine des armées de *Philippe II* en Italie. Il mourut en 1574. Son petit-fils *Fréderic Ubaldo* mort en 1623, ne laissa qu'une fille, *Victoire*, mariée à *Ferdinand de Médicis* grand duc de Toscane. Cette princesse mourut en 1694, à 72 ans ; mais elle ne lui porta pas en dot le duché d'Urbin qui retourna au saint Siége. Les historiens varient beaucoup sur l'origine des *la Rovère*. *Onuphre Panvini* fait remonter leur ancienneté jusqu'en 700 ; mais *Fregose* mieux instruit, dit que *Sixte IV* le premier pape de cette famille, devoit le jour à un pêcheur. *Ber-*

nard Justiniani de Venise, en le haranguant ne craignit point de lui dire : Qu'il falloit considérer non sa naissance, mais son mérite qui l'avoit élevé sur le trône pontifical. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'étoit pas de l'illustre maison des *la Rovère* de Turin... *Voyez* le premier livre de l'*Histoire* du président *de Thou.*

II. ROVÈRE, (Jérôme de la) *ou* du Rouvre, en latin *Ruvereus* ou *Roboreus*, étoit de la famille des *la* Rovère de Turin où il étoit né. Il fut évêque de Toulon en 1559, ensuite archevêque de Turin, et enfin il obtint la pourpre Romaine en 1564. Il n'avoit que dix ans, lorsqu'on imprima à Pavie en 1540, un recueil latin de ses *Poésies Héroïques et Lyriques* qui étant devenues fort rares furent réimprimées à Ratisbonne en 1683, in-8.° Ses vers respirent la pureté, la facilité et l'imagination d'un homme heureusement né pour la poésie. Il faut lui passer quelques pièces de galanterie en faveur de son extrême jeunesse. Il mourut au conclave où *Clément VIII* fut élu pape, le 26 février 1592, à 62 ans.

III ROVÈRE, (Joseph-Stanislas de) fils d'un aubergiste très-riche de Bonnieux dans le comtat Venaissin, reçut une éducation honnête et y joignit de l'esprit naturel et beaucoup d'adresse. Après avoir enté sa famille sur celle de *Rovère de St.-Marc* éteinte depuis long-temps, il prit le titre de marquis *de Fonvielle* et devint ensuite officier dans les gardes du pape, puis député à la Convention nationale. Ses principes y favorisèrent l'anarchie et la dévastation des départemens. D'après son rapport, le général *Montesquiou* fut décrété d'accusation. Ennemi du parti de la Gironde, il contribua à sa proscription; mais craignant bientôt de devenir la victime de *Robespierre*, il se déclara contre ce dernier dès que ce dictateur fut attaqué, et se prononça avec force contre les partisans de la terreur dont il avoit jusques-là suivi la bannière. Les Jacobins n'eurent point alors d'adversaire plus animé à leur destruction. Accusé par ses ennemis de s'être vendu aux puissances étrangères, et d'avoir cherché à les servir en embrassant successivement tous les partis, il fut décrété d'arrestation et ensuite déporté à Caïenne dans la révolution du 18 fructidor. Il mourut dans son exil le 11 septembre 1798. Souple, adroit, insinuant, il ne lui manqua pour jouer l'un des premiers rôles dans la révolution, que moins d'indécision et plus de courage.

ROUET, (Louise de la Beraudière de l'Isle, demoiselle du) maîtresse d'*Antoine* roi de Navarre. *Voyez* la fin de l'article de ce prince.

ROUGEMONT, (François) né à Maestricht en 1624, se fit Jésuite, alla travailler au salut des ames à la Chine, où il aborda l'an 1659. Pendant la cruelle persécution de 1664, il fut conduit à Pékin chargé de chaînes, et de là à Canton où il fut détenu dans une horrible prison avec la plupart des missionnaires, jusque sur la fin de l'année 1671. Il mourut usé de travaux l'an 1676. Ce zélé missionnaire s'étoit concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la

Chine par ses manières douces et persuasives. Il composa dans sa prison de Canton : *Historia Tartarico-Sinica, complectens ab anno 1660 aulicam bellicamque inter Sinas disciplinam... Christianæ religionis prospera, adversaque, etc.* Louvain, 1673, in-12. Cette histoire qui va jusqu'à l'an 1668, est écrite avec beaucoup de sincérité : c'est un des meilleurs morceaux de l'histoire Chinoise; il vaut peut-être plus que toutes les chimériques chroniques de cette nation; il a été traduit en portugais par le P. *Sébastien Magalhaes* sur une copie manuscrite, Lisbonne, 1672, in-4o.

ROVILLE, (Guillaume) célèbre imprimeur, né dans la Touraine, s'établit à Lyon où il parvint à toutes les places honorables et publiques. Il publia plusieurs belles éditions parmi lesquelles le *Promptuaire des médailles*, publié en 1553 et qui est encore recherché. *Roville* n'épargna rien pour orner les écrits sortis de ses presses d'estampes et de portraits; mais ces derniers sont ordinairement peu ressemblans. Il mourut en 1589.

I. ROUILLÉ, (Guillaume le) jurisconsulte célèbre, naquit à Alençon en 1494 de *Louis le Rouillé* seigneur de Hertré et de Rozé. Il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat dans sa patrie. Son mérite l'ayant fait connoître avantageusement de *Françoise d'Alençon* duchesse de Vendôme, cette princesse lui donna la place de lieutenant général de Beaumont-le-Vicomte petite ville de son apanage. Le roi et la reine de Navarre (*Charles d'Albret* et *Marguerite de Valois*) le gratifièrent par la suite d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon; ils lui donnèrent aussi une place dans leur conseil. Nous ignorons l'année de sa mort. *Le Rouillé* est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence qui ont eu autrefois beaucoup de réputation : il publia entr'autres un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, en 1534, in-folio, et réimprimé en 1539, qui fut si bien accueilli et donna une si haute idée de l'auteur que le parlement de Normandie voulut le voir et le fit prier de venir à Rouen : invitation honorable à laquelle il ne manqua pas de se rendre. On a encore de lui un ouvrage d'un autre genre, intitulé : Le *Recueil de l'antique préexcellence de la Gaule et des Gaulois*, imprimé à Poitiers en 1546, in-8o, réimprimé à Paris en 1551 : et une pièce de vers qui a pour titre : Les *Rossignols du Parc d'Alençon*, à l'occasion de l'arrivée de la reine de Navarre en cette ville l'an 1544.

II. ROUILLÉ, (Pierre-Julien) Jésuite, né à Tours en 1681, professa successivement la théologie, les humanités, la philosophie, et montra un génie propre à plusieurs sciences. Ses supérieurs l'associèrent à la composition de l'*Histoire Romaine* du P. *Catrou*, en 21 vol. in-4o : compilation boursouflée à laquelle le P. *Rouillé* ne contribua que pour les *Dissertations* et les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli. Il eut aussi quelque part à la révision et à l'édition des *Révolutions d'Espagne* que le P. *d'Orléans* avoit laissées imparfaites. Il avoit travaillé au Journal

de Trévoux depuis 1733 jusqu'en 1737. La seconde *Lettre* de l'examen du *Poëme* de *Racine* sur la Grace, est de lui. Ce savant Jésuite mourut à Paris le 17 mai 1740, à 57 ans, aimé et estimé.

ROUILLET, (Claude) naquit à Beaune en Bourgogne, et publia dans le milieu du 16e siècle plusieurs pièces de poésie latine et une tragédie françoise, *Philanire*, représentée et imprimée en 1563. Elle est écrite en vers libres et avec des chœurs.

ROUILLIÉ DU COUDRAY, (N**) conseiller d'état, avoit une bibliothèque rare dont il légua à celle du Roi un manuscrit précieux, intitulé : *Registre de Philippe-Auguste*. Il est mort au milieu du siècle passé.

ROULLARD, (Antoine) de Lyon, publia en 1584 les *Facétieux devis de* 106 *Nouvelles*.

I. ROULLET, (Jean-Louis) graveur, né en 1645 à Arles en Provence, fit le voyage d'Italie, où ses talens lui donnèrent accès auprès des artistes et des curieux. *Ciro-Ferri* peintre célèbre, s'attacha à cet illustre graveur et lui procura plusieurs occasions de se signaler. *Roullet* quitta Rome pour parcourir les plus grandes villes d'Italie, et dans tous ces endroits il trouva à exercer son burin. L'amour de la patrie le fit revenir en France, où ses talens ne furent point oisifs et sans récompense. On estime ses ouvrages sur-tout pour la correction du dessin, pour la pureté et l'élégance de son burin. La fortune se présenta plusieurs fois à lui ; mais il refusa constamment ses faveurs qui auroient géné sa liberté. Il mourut à Paris en 1699, dans sa 55e année.

II. ROULLET, (Le Bailli de) mort au mois d'août 1786, se fit connoitre par les poëmes lyriques d'*Iphigénie en Aulide* et d'*Alceste* qui facilitèrent au célèbre *Gluck* le moyen de faire valoir les sons mâles de sa musique. Le dialogue entre *Agamemnon* et *Achille* de la tragédie d'*Iphigénie* est digne de *Racine*. Il a une noblesse et une rapidité qui produiront toujours un grand effet. L'opéra d'*Alceste* est imité de celui de l'Italien *Calsabigi*. Le bailli *du Roullet* étoit attaché aux bons principes ; il avoit du goût. Il prétendoit, avec raison, que la décadence des arts venoit du défaut d'enthousiasme et des prétentions à l'esprit. *Celui*, disoit-il, *qui essaie de tout peindre, ressemble à un enfant qui voudroit amasser toutes les coquilles qui sont au bord de la mer.*

ROULLIARD, (Sébastien) avocat Parisien, fut plus connu dans la république des lettres que dans le barreau. On a de lui quelques écrits mal digérés, mais savans et singuliers. Les principaux sont : I. *Traité de la virilité d'un homme né sans testicules*, 1600, in-8.o II. *Histoire de l'Eglise de Chartres*, in-8.o III. La *Magnifique Doxologie du Fétu*, in-8.o IV. *Les Gymnopodes* ou *De la nudité des pieds*, in-4.o V. *Li Hungs en Santerre*, in-4.o VI. *Histoire de Melun*, in-4.o VII. *Priviléges de la Sainte-Chapelle de Paris*, in-8.o VIII. *Le lumbrisage de Nicodème* AUBIER *Scribe, soi-disant le Ve Evangéliste et Noble de quatre races*. IX Des *Poésies*

assez plates. *Rouilliard* mourut en 1639. C'étoit un assez mauvais écrivain en vers et en prose.

ROUQUET, (N**) peintre en émail, né à Genève, mort en 1758, est connu par l'*Etat des Arts en Angleterre*, 1755, in-12.

ROURE, (la comtesse du) *Voyez*. Louis, n.° XXI.

ROURIK, pirate de la mer Baltique, aborda avec ses compagnons chez les Russes, et leur apporta la paix et la servitude. Il bâtit la ville de Ladoga qu'il quitta ensuite pour se fixer à Novogorod, qu'il fortifia d'un rempart de terre et de bois. *Rourik* dompta plusieurs fois ses sujets rebelles, et tua de sa propre main *Vadim* leur chef. Non content d'avoir vu tomber sous ses coups un grand nombre de Russes, il livra à l'échafaud tous ceux dont il craignit encore les mouvemens. Il mourut en 879, après un règne de 17 ans, ne laissant qu'un fils en bas âge nommé *Igor*.

I. ROUSSEAU, (Jacques) peintre, né à Paris en 1630, se distingua par son grand art à peindre l'architecture et à tromper la vue par l'illusion de la perspective. *Louis XIV* informé de ses talens, sut les mettre à profit. Ce monarque le chargea des décorations de la salle des machines à Saint-Germain-en-Laie, où l'on représentoit les *Opéra* du célèbre *Lulli*. Cet excellent artiste fut encore employé dans plusieurs maisons royales, et l'on voit de ses ouvrages dans quelques maisons de riches particuliers; mais ses perspectives, destinées pour l'ordinaire à décorer une cour, un jardin, ont beaucoup souffert de l'injure de l'air; cependant ce qui a été conservé suffit pour faire admirer la beauté de son génie, l'éclat et l'intelligence de son coloris. Milord *Montaigu* renommé par son amour pour les beaux arts, associa *Rousseau* au travail de *la Fosse* et de *Monnoyer*, pour embellir son hôtel à Londres. Ce maître a aussi excellé à toucher le paysage. Il mourut à Londres en 1693, à 63 ans.

II. ROUSSEAU, (Jean-Baptiste) fils d'un cordonnier de Paris, naquit le 6 avril 1671. Son père lui procura une excellente éducation dans les meilleurs colléges de la capitale. Le jeune *Rousseau* s'y fit un nom par de petites *Pièces* de poésie, pleines d'esprit et d'imagination. Il avoit à peine 20 ans qu'il étoit déjà recherché par les personnes du plus haut rang et du goût le plus délicat. Dès 1688 il fut reçu en qualité de page chez *Bonrepeaux* ambassadeur de France en Danemarck. Le maréchal *de Tallard* le choisit ensuite pour son secrétaire lorsqu'il passa en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il lia une amitié étroite avec *Saint-Evremont*, philosophe aimable et ingénieux qui sentit tout le mérite du jeune poëte. *Rouillé* directeur des finances le prit ensuite auprès de lui. Le poëte le suivoit par-tout, vivant tranquille au milieu de la grandeur, cultivant les Muses à la cour, et négligeant la fortune dans le sein des finances. En vain *Chamillart* lui offrit une direction des fermes générales en province; il ne voulut jamais l'accepter. Il étoit au comble de la gloire: mais une

affaire fâcheuse le précipita dans les inquiétudes les plus cuisantes. Le café de *la Laurent* étoit alors le rendez-vous littéraire et politique des oisifs de Paris. *La Mothe* et *Rousseau* étoient les chefs de ce Parnasse, lorsque l'opéra d'*Hésione* vit le jour en 1708. *Rousseau* fit sur un air du prologue de cet opéra, cinq *Couplets* contre les auteurs des paroles, de la musique et du ballet. Ces premiers couplets qu'on croit être incontestablement de ce poëte, furent suivis d'une foule d'autres, où tout ce que le talent inspiré par la haine, par la vengeance et par la débauche, peut enfanter de plus monstrueux, se trouve réuni. Versailles, Paris, furent inondés de ces horreurs. Les tribunaux fatigués par les plaintes des personnes outragées, recherchèrent l'auteur de ces infamies. Tout le monde nomma *Rousseau*; on crut y reconnoître sa verve. Ses Epigrammes infames, qu'il appeloit les *Gloria Patri* de ses pseaumes, plusieurs couplets malins contre diverses personnes, ses contes libres, son penchant à la médisance, sembloient déposer contre lui aux yeux de ses adversaires. On rapprocha les circonstances; on rappela les différens propos qu'on lui avoit entendu tenir. On observa que les victimes immolées dans les *Couplets*, étoient précisément les personnes qu'il haïssoit le plus. Malgré ces présomptions, il étoit impossible qu'on portât un jugement certain sur cette funeste affaire, parce que d'un autre côté on savoit que *Rousseau* avoit des ennemis violens, qu'il devoit autant à l'envie qu'inspiroient ses talens qu'à son esprit satirique. Ce poëte n'eût peut-être pas été condamné, s'il se fût borné à nier qu'il étoit l'auteur des *Couplets*. Mais non content de vouloir paroître innocent, il voulut que le géomètre *Saurin* fût coupable du crime dont on l'accusoit. *Guillaume Arnould* jeune savetier d'un esprit foible, fut, dit-on, l'instrument que *Rousseau* mit en œuvre pour accabler son ennemi. Ce misérable déposa que *Saurin* lui avoit remis les *Couplets*, et les avoit donnés à un petit décrotteur pour les faire passer en d'autres mains. Le procès porté au Châtelet passa au parlement, et le coup dont *Rousseau* vouloit accabler le géomètre, retomba sur sa tête. *Saurin* fit valoir le contraste de ses mœurs et de celles de son ennemi. Il l'attaqua comme suborneur de témoins, en particulier de ce *Guillaume Arnould* auquel il avoit donné de l'argent. Les preuves de cette subornation parurent évidentes, et *Rousseau* fut banni à perpétuité du royaume, non-seulement comme suborneur de témoins, mais comme auteur et distributeur des *vers impurs et satiriques qui sont au procès*. Cet arrêt rendu le 7 avril 1712, fut affiché à la Grève. *Rousseau* s'étoit déjà retiré en Suisse, où le comte *du Luc* ambassadeur de France auprès du Corps Helvétique, lui rendit la vie douce et agréable. Ce fut à Soleure qu'il publia la première édition de ses Œuvres. Il se donna dans la Préface pour un homme du monde qui n'avoit fait des vers que par amusement, et qui étoit devenu auteur sans s'en appercevoir. *Voici enfin*, dit-il, *le petit nombre d'Ouvrages qui m'ont donné, malgré moi, la qualité d'Auteur.* On trouva cette vanité intolé-

rable dans le fils d'un cordonnier qui avoit passé une partie de sa vie à faire des opéra et des comédies pour subsister; mais on n'en goûta pas moins les beaux morceaux que cette édition renfermoit. Le comte *du Luc* ayant été nommé plénipotentiaire pour la paix qui fut conclue à Bade en 1714 avec l'empereur, *Rousseau* l'y accompagna. Un jour qu'on s'entretenoit familièrement chez le prince *Eugène*, quelqu'un dit qu'il venoit de l'hôtel du comte *du Luc*, où *Rousseau* avoit récité de très-jolis vers qu'il avoit composés presque à l'instant : *Quoi!* s'écria aussitôt le prince, *nous avons ce grand Poëte! Il m'a donné l'occasion*, ajouta-t-il tout de suite, *de faire une réflexion bien juste. Ce fut quelques jours après la malheureuse affaire de Denain, que je lus son* Ode à la Fortune; *j'y trouvai mon portrait au naturel dans cette strophe :*

« **Montrez-nous, guerriers magnanimes,**
Votre vertu dans tout son jour.
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour :
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit;
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit. »

Après cet entretien le prince *Eugène* marqua un grand desir de voir *Rousseau*, qu'il goûta au point de se l'attacher et de l'emmener avec lui à Vienne. *Rousseau* ne conserva que trois ans les bonnes graces du héros. Il les perdit pour avoir eu part à quelques chansons que le comte *de Bonneval* composa sur une des maîtresses de ce prince, qui avoit ses foiblesses comme la plupart des grands hommes. Cette disgrace, que ses partisans et ses adversaires ont attribué à des causes bien différentes, obligea *Rousseau* de quitter la cour de Vienne et de se retirer à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses brouilleries avec *Voltaire*. *Rousseau* avoit connu ce poëte naissant au collége de *Louis le Grand*, et avoit admiré sa facilité pour la poésie. Le jeune *Arouet* cultiva une connoissance qui pouvoit lui être si utile; il lui faisoit hommage de tous ses ouvrages. *Rousseau* flatté de ces déférences, l'annonçoit *comme un homme destiné à faire un jour la gloire de son siècle.* L'auteur de la *Henriade* ne cessa de le consulter sur ses essais, de lui prodiguer les plus grands éloges, et leur amitié fut de jour en jour plus vive. Ils se voient malheureusement à Bruxelles, et la haine la plus amère entre dans le cœur de l'un et de l'autre. Quelle en fut l'origine ? Ce fut, suivant *Rousseau* et ses partisans, la lecture qu'il lui entendit faire de l'*Epître à Julie*, aujourd'hui *à Uranie*. Cet ouvrage lui fit horreur; il lui en marqua son indignation. Le jeune homme piqué de ces reproches, tint des discours indignes contre celui qui les lui avoit faits. Voilà ce que dit *Rousseau*. Mais ses adversaires et les amis du poëte qu'il décrie, le soupçonnèrent peut-être témérairement d'employer des personnalités, parce qu'il se croyoit offusqué par la gloire de son rival. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces deux hommes célèbres aient voulu inspirer au public un mépris qu'ils n'avoient pas l'un pour l'autre, et anéantir

dans leur cœur une estime qu'ils se sentoient malgré eux. *Rousseau* depuis sa brouillerie avec *Voltaire*, le peignit comme un fou, comme un écrivain sans goût et sans jugement, qui devoit tous ses succès à une mode qui passeroit; comme un poëte inférieur à *Lucain* et très-peu supérieur à *Pradon*. *Voltaire* le traita encore plus mal. *Rousseau* n'étoit, selon lui, qu'un *plagiaire habile* qui savoit rimer et ne savoit pas penser; qui n'avoit que le talent d'arranger des mots et qui même avoit perdu ce talent dans les pays étrangers. Il lui disoit dans une pièce de vers peu connue :

> Aussitôt le Dieu qui m'inspire
> T'arracha le luth et la lyre
> Qu'avoient déshonorés tes mains;
> Tu n'es plus qu'un reptile immonde,
> Rebut du Parnasse et du monde,
> Enséveli dans tes venins.

De quelque considération que *Rousseau* jouît à Bruxelles, il ne pouvoit oublier Paris. Le duc *d'Orléans* régent du royaume, sollicité par le grand prieur *de Vendôme* et le baron *de Breteuil*, lui accorda des lettres de rappel. Mais le poëte avant que d'en profiter, demanda qu'on revît son procès; il vouloit être rappelé, non à titre de grace, mais par un jugement solennel. Sa demande fut rejetée. Pour se consoler de cette nouvelle cruauté du sort, il se mit à voyager. En 1721 il passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le *Recueil de ses Œuvres*, 2 vol. in-4.° Cette édition publiée en 1723, lui valut environ dix mille écus. Il les plaça sur la *Compagnie d'Ostende*; mais les affaires de cette compagnie s'étant dérangées, les actionnaires perdirent leurs fonds. Cet illustre infortuné parvenu à un âge où les biens de la fortune sont les plus nécessaires, ne subsista plus que des secours de quelques amis. La généreuse amitié de *Boutet* notaire à Paris, prévint dans tous les temps ses besoins. Il trouva une ressource encore plus grande dans le duc *d'Aremberg* qui lui donna sa table à Bruxelles. Ce seigneur ayant été obligé en 1733 d'aller à l'armée en Allemagne, lui assura une pension de 1500 liv.; mais *Rousseau* eut encore le malheur de perdre les bonnes graces de son illustre bienfaiteur. Il eut l'imprudence de publier dans un journal que *Voltaire* l'avoit accusé auprès du duc *d'Aremberg*, d'être l'auteur des *Couplets* pour lesquels il avoit été banni de France. *Voltaire* qui auroit dû dédaigner cette imputation, aima mieux s'en plaindre à ce prince qui le priva de la table et du logement qu'il lui accordoit. Il voulut cependant lui faire compter encore la pension de 1500 livres; mais *Rousseau* la refusa. *Je l'acceptois avec plaisir*, dit-il à l'intendant de ce seigneur, *quand je me flattois d'être l'ami de M. le Duc. A présent que je sais à quoi m'en tenir, je ne dois pas la recevoir.* La ville de Bruxelles devint pour lui après cette disgrace, un séjour insupportable. Le comte *du Luc* et M. *de Sénozan* receveur général du clergé, instruits de ses chagrins, le firent venir secrètement à Paris, dans l'espérance d'avancer la fin de son bannissement. *Rousseau* avoit publié quelque temps auparavant deux *Epîtres* nouvelles : l'une au P. *Brumoi* sur la tragédie; l'autre à *Rollin* sur l'histoire. Il avoit

espéré, dit-on, que l'Epître à *Brumoi* lui donneroit les suffrages de tous les Jésuites, et que celle à *Rollin* feroit agir pour lui tous les Jansénistes. Il avoit composé aussi une *Ode* à la louange du cardinal *de Fleury*, au sujet de la paix : ode qui fut bien accueillie, quoique inférieure à ses premiers ouvrages. Il sembloit que son retour à Paris ne devoit éprouver aucun obstacle; cependant il en éprouva, et on ne put même lui obtenir un sauf-conduit pour un an. On prétend que *Rousseau* avoit irrité des personnes puissantes par une allégorie intitulée: le *Jugement de Pluton*, dans laquelle il représentoit un de ses principaux juges que *Pluton* faisoit écorcher et dont il étendoit sa peau sur un siége. Cette satire jointe aux manœuvres secrètes de ses ennemis, rendit inutiles les tentatives de ses amis. Après trois mois de séjour à Paris, il retourna à Bruxelles le 3 février 1740, et y mourut le 17 mars 1741, dans de grands sentimens de religion. Avant que de recevoir le Viatique, il protesta qu'il n'étoit point l'auteur des horribles *Couplets* qui avoient empoisonné sa vie. Cette protestation est aux yeux de bien des gens, une démonstration complette de son innocence. Est-il probable, disent-ils, que *Rousseau* en ait voulu imposer dans ces derniers momens où la vérité se fait jour ? Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ceux qu'il chargeoit d'avoir fait les Couplets, ont protesté toute leur vie comme lui, qu'ils n'en étoient pas les auteurs. Que croire donc après cela ? *Piron* a fait cette épitaphe à l'*Horace* François :

> Ci gît l'illustre et malheureux *Rousseau* ;
> Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
> Voici l'abrégé de sa vie,
> Qui fut trop longue de moitié :
> Il fut trente ans digne d'envie,
> Et trente ans digne de pitié.

Rousseau s'étoit fait lui-même celle-ci, selon M. *de la Place* :

> Des mœurs de cet auteur qu'on peignit si malin,
> Passant, le jugement en deux mots tu peux faire ;
> Il avoit pour amis, *Rouillé*, *Brumoi*, *Rollin* ;
> Il eut pour ennemis, *Lenglet*, *Saurin*, *Voltaire*.

Quoi qu'en dise *Rousseau* dans ces vers, il est plus facile de peindre en lui le poëte que l'homme. Quelques personnes l'ont représenté comme impie, inquiet, capricieux, impudent, vindicatif, envieux, flatteur, satirique. D'autres l'ont peint comme un homme plein de candeur et de franchise, comme un ami fidelle et reconnoissant, comme un Chrétien pénétré de sa religion. Il est difficile de se décider entre deux portraits si différens. Ceux qui voudront connoître plus particulièrement ce grand poëte, pourront consulter le Dictionnaire de M. *Chaufepié*, écrivain aussi exact qu'impartial, qui tâche de donner une idée juste de son caractère. Il paroît par ce qu'il dit, que *Rousseau* ne peut être lavé sur l'accusation intentée contre lui, d'avoir attaqué ses bienfaiteurs. Nous croyons qu'on peut le justifier plus facilement contre ceux qui l'accusèrent d'avoir renié son père. (*Voy.* HOUDAR.) La plus grande noblesse

d'un poëte est de descendre d'*Homere*, de *Pindare*, de *Virgile*. Et quel besoin auroit eu *Rousseau* de cacher l'obscurité de sa naissance? Elle relevoit son mérite... M. *Séguy* attaché à M. le prince *de la Tour-Taxis*, a donné une belle édition de ses *Œuvres*, conformément aux intentions que le poëte lui avoit marquées. Cette édition publiée en 1743 à Paris, en 3 vol. in-4° et en 4 vol. in-12, ne contient que ce que l'auteur a avoué; elle renferme: I. Quatre livres d'*Odes;* le premier contient des *Odes sacrées*, tirées des Pseaumes. « *Rousseau*, dit *Fréron*, réunit en lui *Pindare*, *Horace*, *Anacréon* et *Malherbe*. Quel feu! quel génie! quels éclairs d'imagination! quelle rapidité de pinceau! quelle abondance de traits frappans! quelle foule de brillantes comparaisons! quelle richesse de rimes! quelle heureuse versification! mais sur-tout quelle expression inimitable! Ses vers sont achevés autant que les vers françois peuvent l'être. » En général *Rousseau* n'a rien fait de médiocre dans le genre lyrique. Toutes ses Odes ne sont pas cependant égales. Les plus belles sont celles qu'il a adressées au comte *du Luc*, à *Malherbe*, au prince *Eugène*, à *Vendôme*, aux princes Chrétiens; les Odes sur la mort du prince *de Conti*, sur la bataille de *Péterwaradin;* enfin l'Ode *à la Fortune*, malgré quelques stances foibles. Il y a de la grace dans l'Ode à une *Veuve*, dans les Stances à l'abbé *de Chaulieu*, dans celles adressées au Rossignol; dans les Odes au comte *de Bonneval*, à M. *Duché* et au comte *de Sinzindorf:* et l'on regrette qu'il en ait fait trop peu de ce genre, auquel son génie sembloit se prêter avec peine.... II. Deux livres d'*Epîtres* en vers. Quoiqu'elles ne manquent pas de beautés, il y règne un fonds de misanthropie qui les dépare. *Rousseau* parle trop souvent de ses ennemis et de ses malheurs; il y étale des principes qui portent moins sur la vérité que sur les différentes passions qui l'animoient. La colère le jette dans le paradoxe. Si je le trouve égal à *Horace* dans ses Odes, il lui est bien inférieur dans ses Epîtres. Il y a beaucoup plus de philosophie dans celles du poëte Romain. Quoi de plus ridicule d'ailleurs que cette recherche d'expressions Marotiques, et de termes moins énergiques qu'extraordinaires? Combien de copies détestables a faites un tel original!... III. Des *Cantates*. Il est le créateur de ce Poëme, dans lequel il n'a point eu d'égal. Les siennes respirent cette poésie d'expression, ce style pittoresque, ces tours heureux, ces graces légères, qui forment le véritable caractère de ce genre. Il est tantôt vif et impétueux, tantôt doux et touchant, suivant les passions qui animent les personnages qu'il fait parler. « J'avoue, dit M. *de la Harpe*, que je trouve les *Cantates* de *Rousseau* plus véritablement lyriques que ses *Odes*, quoiqu'il s'élève davantage dans celles-ci. Je ne vois dans ses Cantates que des images fortes ou gracieuses. Il parle toujours à l'imagination, et il n'est jamais ni verbeux ni prolixe. Dans ses Odes au contraire, même les plus belles, il y a toujours des strophes qui languissent, des idées trop délayées, des vers d'une foiblesse inexcusable. » IV. Des *Allégories*, dont plusieurs sont

heureuses, mais dont quelques-unes paroissent forcées. V. Des *Epigrammes*, qui l'ont mis au-dessus de *Martial* et de *Marot*. (*Voyez* IV. FERRAND.) On a eu soin de retrancher de cette édition celles que la licence et la débauche lui avoient inspirées. Celles-ci portent à la vérité, l'empreinte du génie comme les autres; mais de telles productions ne peuvent que déshonorer l'esprit d'un poëte et corrompre le cœur de ses lecteurs. (*Voyez* VI. ORLÉANS.) VI. Un livre de *Poésies diverses*, qui manquent quelquefois de légèreté et de délicatesse. On y distingue deux *Eglogues* imitées de *Virgile*. VII. Quatre *Comédies* en vers : le *Flatteur*, dont le caractère est très-bien représenté : *les Aïeux chimériques*, pièce qui eut beaucoup moins de succès, quoiqu'elle offre d'assez bonnes tirades; le *Capricieux* et *la Dupe de soi-même*, pièces d'un très-foible mérite. VIII. Trois *Comédies* en prose; le *Café*, la *Ceinture magique* et la *Mandragore*, (*Voyez* MACHIAVEL) qui ne valent pas mieux. Le théâtre n'étoit pas son talent principal, et il avoit l'esprit plus propre à la satire qu'à la comédie, au genre de *Boileau* qu'à celui de *Molière*. (*Voyez* I. TRISTAN.) IX. Un recueil de *Lettres* en prose. On n'a choisi dans cette édition que les plus intéressantes. Il y en a un recueil plus considérable, en cinq volumes. Ce dernier recueil a fait à la fois tort et honneur à sa mémoire. *Rousseau* y dit le *pour* et le *contre* sur les mêmes personnes. Il paroît trop porté à déchirer ceux qui lui déplaisent. A cela près, on voit en lui un homme d'un caractère ferme et d'une ame élevée, qui ne veut devoir son retour dans sa patrie qu'à sa pleine justification. On y voit encore qu'il étoit lié avec des personnes d'un grand mérite et d'une probité rare : avec l'abbé *d'Olivet*, *Racine* le fils, les poëtes *la Fosse* et *Duché*, le célèbre *Rollin*, M. *le Franc de Pompignan*, etc. etc. On y trouve d'ailleurs quelques anecdotes, et des jugemens exacts sur plusieurs écrivains. Un libraire de Hollande a publié un ouvrage qui lui feroit plus de tort, si les auteurs devoient répondre des sottises qu'on met sous leurs noms : c'est son *Porte-feuille*. Il y a, à la vérité, dans ce misérable recueil plusieurs pièces qui sont de *Rousseau*; mais il faut moins l'en blâmer, que ceux qui ont tiré ces ouvrages de l'oubli auquel ce grand poëte les avoit condamnés. On a donné en 1741, à Paris, une fort jolie édition de ses *Œuvres choisies*, en un vol. in-12, petit format. Son *Portrait* a paru en 1778, gravé d'après le célèbre *Aved* son ancien ami, avec cette devise tirée de *Martial* : CERTIOR IN NOSTRO CARMINE VULTUS ERIT. — Un des frères utérins de *Rousseau*, Carme déchaussé sous le nom de P. *Léon de St.-Joseph*, se fit de la réputation dans le ministère de la chaire, et mourut à Paris le 30 mars 1750.

III. **ROUSSEAU**, (Jean-Jacques) naquit à Genève le 28 juin 1712 d'un horloger. Il en coûta la vie à sa mère, et *sa naissance*, dit-il, *fut le premier de ses malheurs*. Il fut long-temps foible et languissant; mais son corps se fortifiant peu à peu, son esprit ne tarda pas à donner les plus

heureuses espérances. Son père, citoyen de Genève, étoit un artiste instruit, qui à côté des instrumens de son art, avoit un *Plutarque* et un *Tacite*. Ces livres furent de bonne heure familiers au jeune *Rousseau*, et il montra dès son enfance un esprit penseur et un caractère bouillant. Une étourderie de jeune homme lui fit abandonner la maison paternelle. *Se trouvant fugitif en pays étranger, sans ressource, il changea*, dit-il, *de religion pour avoir du pain*. L'évêque d'Anneci, (*Bernex*) auquel il avoit demandé un asile, chargea de son éducation une dame ingénieuse et aimable, (Mad. de *Warens*) qui avoit abandonné en 1726, une partie de ses biens et la religion Protestante pour rentrer dans le sein de l'Église. Cette dame généreuse servit de mère, d'amie et d'amante au nouveau prosélyte, qui ne cessa de se regarder comme son fils et comme un fils chéri. La nécessité de se procurer un état et peut-être l'inconstance, obligèrent *Rousseau* de quitter souvent cette tendre mère. Il avoit des talens supérieurs pour la musique; l'abbé *Blanchard* lui faisoit espérer une place à la chapelle du roi : ce projet manqua, et il fut obligé d'enseigner la musique à Chambéri. Ayant enfin quitté cette ville en 1741, il vint à Paris, et y fut long-temps dans une situation gênée. « *Tout est cher ici*, écrivoit-il, en 1753, *et sur-tout le Pain*. » Quel mot! et à quoi le génie peut-il être réduit! Il commença cependant, en 1743, de sortir de l'obscurité où il avoit été enséveli jusqu'alors. Ses amis le placèrent auprès de M. *de Montaigu* ambassadeur de France à Venise. Son caractère avoit toujours été, comme il l'avoue lui-même, *une orgueilleuse misanthropie, et une certaine aigreur contre les Riches et les Heureux de ce monde*. La mésintelligence se mit bientôt entre l'ambassadeur et son secrétaire. De retour à Paris, la place de commis qu'il obtint chez un fermier général, homme d'esprit, (M. *Dupin*) lui donna quelque aisance, et il s'en servit pour aider Mad. *de Warens* sa bienfaitrice. Enfin, l'année 1750 fut l'époque de sa première apparition sur la scène littéraire. L'académie de Dijon avoit proposé cette question : *SI LE RETABLISSEMENT DES SCIENCES ET DES ARTS A CONTRIBUÉ A ÉPURER LES MŒURS? Rousseau* voulut d'abord soutenir l'affirmative. *C'est le Pont-aux-ânes*, lui dit *Diderot* alors son ami; *prenez la négative, et je vous promets le plus grand succès*. En effet, son Discours contre les sciences parut le mieux écrit, le plus profondément pensé; et l'académie le couronna. On n'a jamais soutenu un paradoxe avec plus d'éloquence : ce paradoxe n'étoit pas nouveau, (*Voy*. VII. AGRIPPA) mais l'auteur lui donna les graces de la nouveauté, en employant toutes les ressources du savoir et du génie. Plusieurs adversaires se présentèrent pour attaquer son opinion; *Voyez* BORDES. *Rousseau* se défendit, et de dispute en dispute il se trouva engagé dans la redoutable carrière des lettres, presque sans y avoir pensé. Il perdit dès-lors en bonheur, ce qu'il avoit gagné en célébrité. Son *DISCOURS sur les causes de l'inégalité parmi les Hommes et sur l'origine des Sociétés*, plein de maximes hardies

et d'idées bizarres, fut fait pour prouver que les hommes sont égaux ; qu'ils étoient nés pour vivre isolés, et qu'ils ont perverti l'ordre de la nature en se rassemblant. L'auteur panégyriste éternel de l'homme sauvage, déprime trop l'homme social. Mais si son système est faux, les couleurs dont il l'embellit sont bien brillantes. Ce *Discours*, et sur-tout la *Dédicace* de ce Discours à la république de Genève, sont des chefs-d'œuvre d'une éloquence dont les anciens seuls nous avoient donné l'idée. Il s'étoit rendu dans sa patrie où il offrit ce discours aux magistrats, et où il fut réintégré dans ses droits de citoyen, après avoir abjuré la religion Catholique. Mais à peine avoit-il renoncé aux dogmes de l'Église Romaine, qu'il alla vivre dans un pays où on les professoit. Il se retira en France, vécut quelque temps à Paris ; enfin il alla s'ensévelir dans la solitude, pour échapper à la critique et pour se livrer au régime qu'exigeoit une strangurie dont il étoit tourmenté. C'est une époque importante dans l'histoire de sa vie, parce qu'on lui doit peut-être les ouvrages les plus éloquens qu'il ait composés. Sa *Lettre à M. d'Alembert* sur le projet d'établir un Théâtre à Genève, écrite dans cette solitude et publiée en 1758, renferme, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes et les mieux développées. Cette Lettre si intéressante pour les mœurs en général et pour la république de Genève en particulier, fut la première source de la haine que *Voltaire* lui voua et des injures dont il ne cessa de l'accabler. *Rousseau* tâchoit de paroître peu sensible à ces outrages ; mais dans le fonds du cœur il auroit desiré de n'être point brouillé avec un homme qui distribuoit les réputations. « Si M. *de Voltaire*, écrivoit-il à un de ses amis, revient sincèrement, j'ai déjà les bras ouverts ; car de toutes les vertus chrétiennes l'oubli des injures est celle qui me coûte le moins. Point d'avances, ce seroit une lâcheté ; mais comptez que je serai toujours prêt à répondre aux siennes d'une manière dont il sera content. » Ce qu'on trouvoit de singulier dans sa lettre à *d'Alembert*, c'est que cet ennemi des spectacles avoit fait imprimer une Comédie, et qu'il avoit donné en 1752 au théâtre une Pastorale dont il fit la poésie et la musique, l'une et l'autre remplies de sentiment et de graces. (*Voyez* III. GAUTHIER.) Le *Devin du Village*, c'est le titre de cette Pastorale, respire la naïveté et la simplicité champêtres. Ce qui rend cet ouvrage vraiment cher aux gens de goût, c'est le parfait accord des paroles et de la musique ; c'est l'étroite liaison des parties qui le composent ; c'est l'ensemble exact du tout. Le musicien a parlé, pensé, senti comme le poëte. Tout y est agréable, intéressant, et fort supérieur aux lieux communs, doucereux et insipides de nos petits drames à la mode. Son *Dictionnaire de Musique* offre plusieurs articles excellens, et quelques-uns remplis d'inexactitudes. « Cet ouvrage, dit *la Borde* dans son *Essai sur la Musique*, auroit besoin d'être refondu, pour épargner bien des peines à ceux qui voudront l'étudier, et les empêcher d'adopter des erreurs, d'autant plus diffi-

ciles à éviter que le style séduisant de *Rousseau* a l'art d'entraîner ses lecteurs. » On doit distinguer dans ce livre les articles qui ont rapport à la littérature ; ils sont traités avec l'agrément d'un très-bel esprit et la justesse d'un homme de goût. (*Voyez* BROSSARD *et* RAMEAU *à la fin.*) *Rousseau* avoit donné, peu de temps après le brillant succès du *Devin du Village*, une *Lettre sur la Musique Françoise*, ou plutôt contre la musique Françoise, écrite avec autant de liberté que de feu. Les partisans outrés de notre Opéra le traitèrent avec autant de fureur que s'il avoit conspiré contre l'État. Une foule d'enthousiastes imbécilles s'épuisa en clameurs. Il fut insulté, menacé, chansonné. Le fanatisme harmonique alla jusqu'à le pendre en effigie... Le ton intéressant et tendre qui règne dans le *Devin du Village*, anime plusieurs Lettres de la *Nouvelle Héloïse*, 1761, six parties in-12. Ce roman épistolaire, dont l'intrigue est mal conduite et l'ordonnance mauvaise, est, comme presque toutes les productions du génie, plein de beautés et de défauts. On desireroit plus de vérité dans les caractères, et plus de précision dans les détails. Les personnages se ressemblent presque tous, ainsi que leur style ; et leur ton est guindé et exagéré. Quelques-unes de ces Lettres sont admirables, par la force, par la chaleur de l'expression, par cette effervescence de sentimens, par ce désordre d'idées qui caractérisent une passion portée à son comble. (*Voyez* I. PYGMALION, *et* PÉTRARQUE, *à la fin.*) Mais pourquoi une Lettre touchante est-elle si souvent suivie d'une digression froide ou d'une critique insipide, ou d'un paradoxe révoltant ? Pourquoi se sent-on glacer tout-à-coup, après avoir été pénétré de tous les feux du sentiment ? C'est qu'aucun des personnages n'est véritablement intéressant. Celui de *Saint-Preux* est foible, souvent forcé, et quelquefois moins occupé de ses amours que de la manie de moraliser ses lecteurs. *Julie* est un assemblage de tendresse et de piété, de grandeur d'ame et de coquetterie, de naturel et de pédantisme. *Wolmar* est un homme violent et presque hors de la nature. Enfin l'auteur a beau vouloir varier son ton et prendre celui de ses personnages, on sent que c'est un effort qu'il ne soutient pas long-temps, et tout effort gêne l'auteur et refroidit le lecteur. C'est dans l'*Héloïse* sur-tout que paroît le malheureux talent de *Rousseau* de rendre tout problématique. De là ces raisonnemens en faveur et contre le duel, l'apologie du suicide et la condamnation de cette frénésie : la facilité à pallier le crime de l'adultère, et les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur. De là tant de déclamations contre l'homme social, et tant de transports pour l'humanité : ces sorties violentes contre les philosophes, et cette manie à favoriser leurs sentimens. De là des sophismes spécieux contre l'existence de Dieu et des argumens invincibles contre les athées. De là des objections futiles contre la religion Chrétienne et des éloges sublimes de cette même religion. Lorsque la *Nouvelle Héloïse* parut, les sentimens furent partagés chez les gens de lettres, qui en admirant divers morceaux de passion et de philosophie répandus

dans ce roman, ne virent dans le total du livre qu'un ouvrage indigeste. Mais les gens du monde et les femmes sur-tout le dévorèrent avec avidité et s'engouèrent du livre et de l'auteur. Ce qui lui rendit les femmes si favorables, fut là persuasion qu'il avoit écrit sa propre histoire, et qu'il étoit lui-même le héros de son roman. *Rousseau* favorisa cette idée, et cette petite ruse jointe à quelques autres, ne sert point à le disculper du charlatanisme dont ses ennemis et même quelquefois ses amis l'ont accusé. *Emile* fit encore plus de bruit que la *Nouvelle Héloïse*. On sait que ce roman moral, publié en 1762, en 4 vol. in-12, roule principalement sur l'éducation. *Rousseau* veut qu'on suive en tout la nature, et si son système s'éloigne en quelques endroits des idées reçues, il mérite à plusieurs égards d'être mis en pratique, et il l'a été avec quelques modifications nécessaires. Les préceptes de l'auteur sont exprimés avec cette force et cette noblesse d'un cœur rempli des grandes vérités de la morale. S'il n'a pas toujours été vertueux, personne au moins n'a mieux senti et n'a mieux fait sentir le prix de la vertu. Tout ce qu'il dit contre le luxe, contre les spectacles, contre les vices et les préjugés de son siècle, est digne tout à la fois de *Platon* et de *Tacite*. Son style est à lui. Il paroît pourtant quelquefois, par une sorte de rudesse et d'âpreté affectées, chercher à se rapprocher de celui de *Montaigne* dont il est grand admirateur, et dont il a rajeuni plusieurs sentimens et plusieurs expressions. Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'en voulant élever un jeune homme Chrétien, il a rempli son troisième volume d'objections contre le Christianisme. Il fait, à la vérité, un éloge sublime de l'Evangile et un portrait touchant de son divin Auteur. (*Voyez* l'article de Jésus-Christ dans ce Dictionnaire.) Mais les miracles, les prophéties qui établissent la mission, sont attaqués sans ménagement. L'auteur n'admettant que la religion naturelle, pèse tout à la balance de la raison, et cette raison trompeuse le jette dans des écarts qui furent funestes à son repos. Il habitoit, depuis 1756, près de Montmorenci, et y vivoit en solitaire studieux. La source de son amour pour la retraite, fut, selon lui-même, « Cet indomptable esprit de *liberté*, que rien n'a pu vaincre, et devant lequel les honneurs, la fortune et la réputation ne me sont rien. Il est certain que cet esprit de *liberté* me vient moins d'orgueil que de paresse; mais cette paresse est incroyable. Tout l'effarouche; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables. Un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire, dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle; on suit son cœur, et tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits: car tout bienfait exige reconnoissance, et je me sens le cœur ingrat, par cela seul que la reconnoissance est un devoir. Enfin l'espèce de bonheur qu'il me faut, n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux

pas. » Il eut ce bonheur dans sa solitude. Sans adopter en tout la façon de vivre trop dure des anciens Cyniques, il s'étoit retranché tout ce que peut fournir ce luxe recherché qui est la suite des richesses, et qui en pervertit l'usage. Il auroit été heureux dans cette retraite, s'il avoit pu oublier ce public qu'il affectoit de dédaigner; mais le desir d'une grande réputation aiguillonnoit son amour propre, et c'est ce desir qui lui fit glisser dans son *Emile* tant de choses dangereuses. Le parlement de Paris condamna ce livre en 1762, et poursuivit criminellement l'auteur qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Il dirigea ses pas vers sa patrie qui lui ferma ses portes. Proscrit dans la ville qui lui avoit donné le jour, il chercha un asile en Suisse, et le trouva dans la principauté de Neuchâtel. Son premier soin fut de défendre son *Emile* contre le *Mandement* de l'archevêque de Paris qui avoit anathématisé ce livre. Il publia en 1763 une *Lettre*, où toutes ses erreurs sont reproduites avec la parure de l'éloquence la plus vive et l'art le plus insidieux. Dans cette Lettre, il se peint comme *plus ardent qu'éclairé dans ses recherches, mais sincère en tout, même contre lui; simple et bon, mais sensible et foible : faisant souvent le mal, et toujours aimant le bien; lié par l'amitié et jamais par les choses, et tenant plus à ses sentimens qu'à ses intérêts; n'exigeant rien des hommes et n'en voulant point dépendre; ne cédant pas plus à leurs préjugés qu'à leur volonté, et gardant la sienne aussi libre que sa raison : raisonnant sur la Religion, sans libertinage : n'aimant ni l'impiété ni le fanatisme; mais haïssant les intolérans encore plus que les esprits forts*, etc. etc. On verra par la suite de cet article, quelles restrictions il faut mettre à ce portrait.... Les *Lettres de la Montagne* virent le jour bientôt après; mais ce livre bien moins éloquent, et surchargé de discussions ennuyeuses sur les magistrats et les pasteurs de Genève, irrita les ministres Protestans sans le réconcilier avec les ministres de l'Eglise Romaine. *Rousseau* avoit abandonné solennellement cette dernière religion en 1753, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il étoit résolu alors de venir vivre en France dans un pays Catholique. Les pasteurs Protestans ne lui surent aucun gré de ce changement; et la protection du roi de Prusse à qui appartient la principauté de Neuchâtel, ne put le soustraire aux tracasseries que le pasteur de Montiers-Travers village où il s'étoit retiré, lui suscita. Il prêcha contre *Rousseau*, et ses Sermons produisirent une fermentation dans la populace. La nuit du 6 au 7 septembre 1765, quelques fanatiques échauffés par le vin et les clameurs des ministres, lancèrent des cailloux contre les fenêtres du philosophe Genevois, qui craignant de nouvelles insultes, chercha en vain un asile dans le canton de Berne. Ce canton allié de la république de Genève, ne voulut point souffrir dans son territoire un homme que cette république avoit proscrit. Sa santé délabrée et l'approche de l'hiver, ne purent fléchir ces austères Spartiates. En vain, pour les rassurer contre la contagion de ses systèmes, il les supplia de le

renfermer

l'enfermer dans une prison, pour qu'il pût attendre le printemps; cette grace lui fut refusée. Contraint de se mettre en route au commencement d'une saison très-rigoureuse; il arriva dans un état misérable à Strasbourg. Le maréchal *de Contades* qui y commandoit, lui procura tous les soulagemens qu'il pouvoit espérer d'un seigneur généreux et d'un homme compatissant. Il attendit tranquillement le beau temps pour passer à Paris où étoit alors le célèbre *Hume* qui devoit l'emmener avec lui en Angleterre. Après avc ·· fait quelque séjour dans la capitale, *Rousseau* partit effectivement pour Londres en 1766. *Hume* touché de sa situation et de ses malheurs, lui procura un établissement très-agréable à la campagne. Mais le philosophe de Genève ne se plut pas long-temps dans sa nouvelle retraite. Il n'avoit pas fait sur les Anglois la même sensation que sur les Parisiens. Son humeur libre, roide et mélancolique, n'étoit pas une singularité en Angleterre. Il ne parut bientôt qu'un homme ordinaire. On remplit les feuilles périodiques dont Londres est inondé, de satires contre lui. On fit imprimer sur-tout une Lettre prétendue du roi de Prusse à *Rousseau*, dans laquelle les principes et la conduite de ce nouveau *Diogène* étoient tournés en ridicule. *Rousseau* crut que c'étoit une conspiration de *Hume* et de quelques philosophes de Paris, contre sa gloire et son repos. Il lui écrivit une lettre de reproche, remplie d'expressions outrageantes. Il le regarda dès-lors comme un homme méchant et perfide, qui l'avoit attiré dans son pays pour l'immoler à la risée publique. Cette idée n'étoit vraisemblablement qu'une chimère nourrie par l'amour propre et l'inquiétude d'esprit. Il se peut que le philosophe Anglois eût dans ses politesses un ton un peu rebutant; mais il y a apparence que tous ses torts se bornèrent là. La santé délicate de *Rousseau* qui lui donnoit souvent de l'humeur, une imagination forte et sombre, une sensibilité trop exigeante, un caractère ombrageux joint à la vanité philosophique, et entretenu par les faux rapports de sa gouvernante qui avoit pris sur lui un empire singulier; tout cela put lui donner le change sur quelques procédés innocens de son bienfaiteur, et le rendre ingrat sans qu'il soupçonnât l'être. Cependant des conjectures souvent fausses, des vraisemblances quelquefois trompeuses n'autorisent jamais une ame honnête à se détacher d'un ami et d'un bienfaiteur; il lui faut des preuves et celles de *Rousseau* n'étoient certainement pas des démonstrations. Quoi qu'il en soit, le philosophe de Genève revint en France. En passant à Amiens il vit *Gresset*, qui le sonda sur ses malheurs et sur ses disputes; il se contenta de lui répondre: *Vous avez eu l'art de faire parler un Perroquet; mais vous ne sauriez faire parler un Ours.* Cependant les magistrats de cette ville voulurent lui envoyer le vin d'honneur; il le refusa. Son imagination blessée s'obstinoit à ne voir dans ces attentions flatteuses que des respects dérisoires, tels que ceux qu'on prodiguoit à *Sancho* dans l'isle de *Barataria*. Il croyoit qu'une partie du public le regardoit comme *Lazarille de Tormès*;

qui attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau, étoit promené de ville en ville comme un monstre marin fait pour divertir la multitude. Ces idées fausses et bizarres ne l'empêchèrent pas de soupirer après le séjour de Paris, où certainement il étoit plus en spectacle que par-tout ailleurs. Le premier juillet 1770, *Rousseau* parut pour la première fois au café de la Régence en habit ordinaire ; car il s'étoit habillé pendant quelque temps en Arménien. La foule qui l'environnoit lui prodigua ses applaudissemens. « Il est singulier, dit M. *Sennebier*, de voir un homme aussi fier que lui, revenir dans le lieu même d'où il s'étoit élancé vers tant de lieux différens. Est-ce encore une des inconséquences de cet homme extraordinaire, d'avoir préféré pour son séjour la ville du monde dont il avoit dit le plus de mal ? » Il est aussi singulier qu'un homme décrété de prise de corps, voulût vivre d'une manière aussi publique dans le lieu de son décret. Ses protecteurs obtinrent qu'il y demeureroit, à condition qu'il n'écriroit ni sur les matières de la réligion, ni sur celles du gouvernement : il tint parole, car il n'écrivit pas du tout. Il se contenta de vivre en philosophe paisible, borné à la société de quelques amis sûrs, fuyant celle des grands, paroissant détrompé de toutes les illusions, et n'affichant dans les derniers temps de sa vie ni la philosophie ni le bel esprit. *Rousseau* mourut d'apoplexie à Ermenonville, possession de M. *de Girardin*, à dix lieues de Paris, le deux juillet 1778, à 66 ans. Cet homme généreux lui a élevé un monument fort simple dans l'isle des Peupliers qui fait partie de ses beaux jardins. On lit sur son tombeau ces épitaphes :

« Ici repose
l'Homme de la Nature
et de la Vérité ! »

Vitam impendere Vero,

C'étoit la devise du philosophe. Les curieux qui vont voir ce monument, y considèrent aussi la cabane du citoyen de Genève. On y lit au-dessus de la porte ces mots qui fourniroient matière à un livre : *Celui-là est véritablement libre, qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté....* *Rousseau* avoit épousé en 1769 pendant son séjour à Bourgoin en Dauphiné, Mlle *le Vasseur* sa gouvernante, femme sans graces et sans talens, qui avoit pris sur lui le plus grand empire. Elle lui rendit des services en santé et en maladie, et le suivit dans ses différentes émigrations à Montmorenci, à Genève, à Berne, à Motiers, à Neuchâtel, à Londres, à Bienne, à Bourgoin, à Paris et à Ermenonville. Mais comme si elle eût été jalouse de le posséder seule, elle repoussa de son cœur par des insinuations malignes, tous ceux qui parvenoient à lui plaire ; et lorsque *Rousseau* ne les écartoit pas, elle les empêchoit de revenir par des refus constans et invincibles. Elle parvint d'autant plus facilement à jeter son époux dans des inconséquences de conduite, que son caractère étoit certainement original ainsi que ses opinions. La nature ne lui avoit peut-être donné que le germe de ce caractère, et l'art avoit vraisembla-

blement contribué à le lui rendre encore plus singulier. Il n'aimoit à ressembler à personne ; et comme cette façon de penser et de vivre extraordinaire lui avoit fait un nom, il manifesta beaucoup trop une sorte de bizarrerie soit dans sa conduite, soit dans ses écrits. Semblable à l'ancien *Diogène*, il allioit la simplicité des mœurs avec tout l'orgueil du génie ; et un grand fonds d'indolence joint à une extrême sensibilité, rendoit son caractère encore plus singulier. « Une ame paresseuse qui s'effraie de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, et sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère ; et ces deux contraires composent pourtant le fonds du mien. La vie active n'a rien qui me tente : je consentirois cent fois plutôt à ne jamais rien faire, qu'à faire quelque chose malgré moi ; et j'ai cent fois pensé, que je n'aurois pas mal vécu à la Bastille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester là. J'ai cependant fait dans ma jeunesse quelques efforts pour parvenir ; mais ces efforts n'avoient jamais d'autre but que la retraite et le repos de ma vieillesse, et comme ils n'ont été que par secousses, comme ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont servi d'un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. » Il exagéra souvent ses maux dans son esprit et dans l'esprit des autres. Il tâchoit sur-tout de se rendre intéressant par la peinture de ses malheurs et de sa pauvreté, quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il ne le pensoit, et quoiqu'il eût des ressources assurées contre l'indigence. Il étoit d'ailleurs charitable, bienfaisant, sobre, juste, se contentant du pur nécessaire, et refusant les moyens qui lui auroient procuré ou des richesses ou des places. On ne peut l'accuser, comme tant d'autres sophistes, d'avoir souvent répeté avec une emphase étudiée le mot de *Vertu*, sans en inspirer le sentiment. Quand il parle des devoirs de l'homme, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que nous nous devons à nous-mêmes, et de ce que nous devons à nos semblables ; c'est avec une abondance, un charme, une force qui ne sauroient venir que du cœur. On disoit un jour à M. *de Buffon* : *Vous aviez dit et prouvé avant* J. J. Rousseau *que les Mères doivent nourrir leurs enfans.* — *Oui*, répondit cet illustre naturaliste, *nous l'avions tous dit ; mais* Rousseau *seul le commande et se fait obéir.* Un autre académicien disoit *que les vertus de* Voltaire *étoient dans sa tête, et celles de* Jean-Jacques *dans son cœur*.... *Rousseau* s'étoit nourri de bonne heure de la lecture des anciens auteurs Grecs et Romains ; et les vertus républicaines qui y sont peintes, le stoïcisme mâle des *Catons* et des *Brutus* le transportoient au-delà des bornes de la simple estime. Dominé par son imagination, il admiroit tout dans les anciens, et ne voyoit dans ses contemporains que des esprits affoiblis et des corps dégénérés. Ses idées sur la politique étoient quelquefois aussi extraordinaires que ses paradoxes sur la religion. Son *Contrat social* que *Voltaire* appeloit le *Contrat insocial*, a été regardé cepen-

dant par quelques penseurs comme plein d'idées lumineuses sur les différens gouvernemens, et le plus grand effort de son génie. D'autres le trouvent rempli de contradictions, d'erreurs et de traits dignes d'un pinceau cynique, obscur, mal digéré, et peu digne de sa plume brillante. Ce dernier jugement est beaucoup trop sévère; et sans adopter toutes les idées du *Contrat social* dont quelques-unes sont dangereuses, nous pouvons assurer que tous les auteurs politiques qui ont écrit depuis *Rousseau* l'ont médité, consulté, commenté, et quelquefois dénaturé. On a encore de lui quelques autres petits ouvrages qu'on trouve dans le recueil de ses ŒUVRES, dont on a donné une nouvelle édition en 33 vol. in-8° et in-12, en y comprenant un supplément assez inutile, en six vol. On a recueilli les vérités les plus utiles et les plus importantes de cette collection dans ses *Pensées*, vol. in-12, où l'on a fait disparoître le sophiste hardi et l'auteur impie, pour n'offrir que l'écrivain éloquent et le moraliste penseur. Ce n'est qu'après la mort de *Rousseau* qu'on a publié ses *Confessions* en douze livres. Dans l'avant-propos de ces Mémoires pleins de portraits bien frappés et écrits avec chaleur, avec énergie et quelquefois avec grace, « il s'annonce, dit M. *Palissot*, comme un misanthrope amer, qui se présente audacieusement sur les ruines du monde pour déclarer au genre humain qu'il suppose assemblé sur ces ruines, que dans cette foule innombrable aucun d'eux n'oseroit dire : *Je fus meilleur que cet homme-là.* Cette affectation de se voir seul dans l'univers et de rapporter continuellement tout à soi, pourroit paroître à quelques esprits difficiles, un fanatisme d'orgueil dont on n'avoit point vu d'exemple, du moins depuis *Cardan.* » Mais ce n'est pas le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur des *Confessions.* On voit avec peine que sous prétexte d'être sincère, il déshonore la mémoire de Mad. *de Warens* sa bienfaitrice. Il y a des personnalités non moins odieuses contre des hommes obscurs ou célèbres, qu'il auroit fallu supprimer en tout ou en partie. Aussi une femme d'esprit disoit-elle que *Rousseau* auroit eu une plus grande réputation de vertu, *s'il étoit mort sans confession.* Quels motifs purent porter *Rousseau* à dévoiler ainsi sa propre honte et celle des autres? *Marmontel* l'explique très-bien : « L'un des plus misérables travers, dit-il, et des plus indignes manéges de l'amour propre c'est d'affecter, en parlant de soi, une sincérité cynique; soit pour faire dire qu'on a osé ce que nul autre n'avoit osé encore; soit pour accréditer par quelques aveux humilians, les éloges qu'on se réserve et par lesquels on se dédommage; soit pour s'autoriser à dire impudemment d'autrui encore plus de mal que de soi-même. Observez attentivement celui qui emploie cet artifice : vous verrez que dans ses principes, il attache peu d'importance à ces fautes dont il s'accuse. Il les attribue à des qualités dont il s'applaudit. En les avouant, il les environne de circonstances qui les colorent. Il les rejette sur un âge ou sur quelque situation qui sollicite l'indulgence. Il se garde bien de con-

fesser de même des torts plus graves ou des vices plus odieux. En feignant de s'arracher le voile, il ne fait que le soulever adroitement et par un coin ; et après avoir exercé sur lui-même une sévérité hypocrite, il en prend droit de ne rien ménager, de révéler, de publier les confidences les plus intimes ; de trahir les secrets les plus inviolables de l'amour et de l'amitié ; de percer même ses bienfaiteurs des traits de la satire et de la calomnie. Le résultat de ses aveux sera qu'il est encore ce qu'il y a de meilleur au monde. Il n'y a point de succès plus assuré que celui d'un pareil ouvrage ; mais il ne laissera pas d'être une tache ineffaçable pour son auteur. » M. *Sennebier*, auteur de l'*Histoire Littéraire de Genève*, pense à peu près comme *Marmontel*. « Ses *Confessions*, dit-il, me paroissent un livre très-dangereux, et peignent *Rousseau* avec des couleurs qu'on n'auroit jamais osé lui appliquer. Les analyses fines qu'on y trouve de quelques sentimens, l'anatomie délicate qu'il y fait de quelques actions, ne sauroient voiler les faits horribles qu'on y apprend, et les médisances éternelles qu'elles renferment. » Il est certain que si *Rousseau* a peint fidellement plusieurs de ses personnages, il en a vu d'autres à travers les nuages que formoient dans son esprit ses éternels soupçons. Il croyoit penser juste et dire vrai ; mais la chose la plus simple, dit *Servant*, distillée par cette tête ardente et ombrageuse, pouvoit devenir du poison. Dans ce que *Rousseau* dit de lui-même, il fait des aveux qui prouvent certainement qu'il y a eu des hommes meilleurs que lui. Dans ce qu'il dit des autres, il nuit aux mœurs publiques, et par les turpitudes qu'il révèle, et par la manière dont il les allie quelquefois avec des vertus ; car *Rousseau* ne peint pas toujours en laid les auteurs qu'il produit avec lui sur la scène. Quelques-uns n'y paroissent qu'en beau, tels que le prince *de Conti*, le maréchal *de Luxembourg*, *de Malesherbes*, milord *Maréchal*, *de Saint-Lambert ;* mais en général la prévention, la méfiance ont noirci les couleurs de ses autres portraits, sur-tout dans les six derniers livres. C'est sur-tout contre les gens de lettres qu'il exhale ses plaintes les plus fréquentes et les plus amères, quoique parmi eux quelques-uns l'eussent aimé, et d'autres l'eussent servi. Les autres écrits qu'on trouve dans la nouvelle édition de ses Œuvres, sont : I. Les *Rêveries du Promeneur Solitaire ;* journal de ses pensées pendant ses promenades vers la fin de sa vie. Il y avoue qu'il a mieux aimé envoyer ses enfans (il en avoit eu cinq de sa gouvernante) dans les asiles destinés aux orphelins, que de se charger de leur nourriture et de leur éducation ; et il tâche de pallier cette faute que rien ne sauroit excuser. II. *Considérations sur le Gouvernement de Pologne*, qui renferment des conseils utiles pour le gouvernement de ce royaume et même de quelques autres états. III. *Les Aventures de milord Edouard*, roman qui est une espèce de suite de la *Nouvelle Héloïse*. IV. Divers *Mémoires* et *Pièces* fugitives, avec un grand nombre de *Lettres* dont quelques-unes sont très-longues et écrites avec trop d'apprêt, mais qui offrent des

morceaux éloquens et profondément pensés. V. *Emile et Sophie ou les Solitaires*. VI. *Le Lévite d'Ephraïm*, poëme en prose, en quatre chants, d'un coloris frais et charmant, et d'une simplicité vraiment antique. VII. *Lettres à Sara*. VIII. Un *Opéra* et une *Comédie*. IX. Des Traductions du premier livre de l'Histoire de *Tacite*, de l'épisode d'*Olinde et Sophronie*, tirée *du Tasse*. X. *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Si quelque chose, suivant un écrivain, peut faire sentir combien cet homme a été malheureux par l'imagination et le caractère, c'est assurément cette production, la plus étrange peut-être qui existe, et la plus honteuse pour l'esprit humain : c'est l'ouvrage d'un délire complet. Il est bien extraordinaire, il faut l'avouer, de voir un homme tel que *Rousseau*, se persuader pendant 15 ans, comme on le voit par ce dialogue, que la *France*, l'*Europe*, la *Terre entière* sont liguées contre sa personne; qu'il *y a une conspiration universelle tramée par toute une génération*, un *complot*, un *mystère qui tient du prodige, que tout est conjuré contre lui, depuis le gouvernement jusqu'à la canaille*. L'auteur écrit sérieusement que tout le monde a ordre de ne pas lui répondre s'il fait une question; que s'il veut trouver dans Paris un livre ou un almanach, le livre et l'almanach disparoissent; que s'il veut traverser la Seine, les bateliers ont ordre de ne point le passer, etc. etc. A travers cette démence, on voit la double prétention, dont l'une semble incompatible avec l'autre, de fuir les hommes et d'en être recherché. On voit une tête malade qui se remplit de fantômes pour les combattre.: et cette maladie est un amour propre excessif et si déplorable, que jamais peut-être il n'y eut un exemple pareil. On trouve dans ces différens écrits posthumes, comme dans tous ceux de *Rousseau*, des choses admirables et quelques-unes d'utiles; mais on y trouve aussi des contradictions, des paradoxes et des idées peu favorables à la religion. Dans ses *Lettres* sur-tout on voit un homme aigri par ses malheurs qu'il n'attribuoit jamais à lui-même, soupçonnant tous ceux qui l'environnoient, se disant, se croyant un agneau parmi des loups; en un mot aussi semblable à *Pascal* par la vigueur de son génie, que par la manie de voir sans cesse un précipice à ses côtés. C'est la réflexion de *Servant* qui l'avoit connu, servi, caressé dans le séjour qu'il fit à Grenoble en 1768. Ce magistrat ayant été très à portée d'observer son caractère, doit d'autant plus en être cru, qu'il ne fit cet examen ni par haine, ni par envie, ni par ressentiment; mais par l'intérêt que lui inspiroit un philosophe qu'il aimoit et qu'il admiroit. Les Œuvres de *Rousseau* sont devenues dans ces derniers temps, l'évangile de la révolution Françoise. On a souvent méconnu ses principes; plus souvent encore on les a outrés. *Fabre d'Eglantine* lui a consacré cette inscription : « *A Jean-Jacques Rousseau*, né citoyen de Genève en 1712; et depuis par une noble abdication de ce titre, devenu cosmopolite; le plus éloquent, le plus parfait écrivain du monde connu, ancien et moderne; philosophe persécuté par les soi-disant tels; ami de la vérité, apô-

tre de la vertu, restaurateur des droits et des plaisirs de l'enfance; religieux dans la simplicité de l'Évangile et de son cœur; cynique envers les vices, envers la fausseté du siècle; patient dans l'adversité; admirable dans la pauvreté; bon homme devant les grands; d'un esprit pacifique, d'une ame sensible et ardente; politique lumineux et profond; implacable ennemi de l'oppression et de la tyrannie; républicain comme *Caton*, citoyen comme *Aristide*; amant de la Nature, ingénieux dans la culture des sciences, sur-tout dans celle de la musique, doux dans la société privée; enfin pur d'ame, d'esprit et de cœur, et digne d'une meilleure race d'hommes. » Les *Œuvres* de *Rousseau* forment dix-sept vol. in-4.° L'une des plus agréables éditions de cet écrivain est celle faite à Paris par *Poinçot*, mais elle n'est pas achevée.

IV. ROUSSEAU, (L'abbé) d'abord Capucin, étudia la médecine et la chimie, espérant que ces deux sciences lui seroient utiles dans les missions du Levant auxquelles il se destinoit. *Colbert* le logea au Louvre, pour qu'il eût plus de facilité à préparer ses remèdes. Tout Paris le consulta, et il fut connu long-temps sous le nom de *Capucin du Louvre*. Dès qu'il eût fait une petite fortune, il passa dans l'ordre de Cluni, et exerça la médecine sous le nom d'abbé *Rousseau*. On prétend qu'il fut le martyr de sa charlatanerie, et qu'il aima mieux mourir que de se laisser saigner. Son frère publia après sa mort ses *Remèdes et Secrets éprouvés*, Paris, 1697, in-12. Parmi beaucoup de choses fausses et dangereuses, on trouve dans ce livre un petit nombre de bonnes recettes, dont quelques-unes ont été reproduites depuis peu comme des découvertes.

V. ROUSSEAU, (Pierre) né à Toulouse, mort au mois de novembre 1785, suivit d'abord la carrière dramatique et donna à divers théâtres *le Berceau*, le *Faux Pas*, la *Coquette sans le savoir*, la *Rivale suivante*, l'*Année merveilleuse*, la *Ruse inutile*, l'*Etourdi corrigé*, l'*Esprit du Jour*; les *Méprises*, comédies qui n'eurent qu'un succès éphémère; et la *Mort de Bucéphale*, tragédie burlesque qui réussit. Une entreprise plus lucrative pour *Rousseau* fut le *Journal Encyclopédique* qu'il établit en 1756, et qui lui procura une fortune considérable.

ROUSSEAU, *Voy.* PARISIÈRE.

I. ROUSSEL, (Michel) canoniste Normand du 17e siècle, se fit estimer des François par sa science dans le droit, et par la défense qu'il prit des libertés de l'église de France dans son *Historia jurisdictionis Pontificiæ*, Paris 1625, in-4.° Il mérita aussi l'estime de tous les gens sages par son *Anti-Mariana*, 1610, in-8°, où il plaide la cause des souverains contre cet Espagnol. Ces matières ont été traitées cependant avec plus de profondeur par les canonistes qui l'ont suivi; mais *Roussel* a le mérite d'avoir été un des premiers à s'élever contre cet auteur.

II. ROUSSEL, (Guillaume) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, de Conches en Normandie, fit profession en 1680. Son esprit et son talent pour le

chaire lui promettoient un sort heureux dans la capitale ; mais plus ami du repos que de la gloire, il se retira à Rheims, et mourut à Argenteuil le 5 octobre 1717, à 59 ans. On a de lui ; I. Une bonne *Traduction* françoise des Lettres de *St. Jérôme*, réimprimée en 1713, en 3 vol. in-8.° II. Un *Eloge* du P. *Mabillon* en prose carrée. III. Il avoit entrepris l'*Histoire Littéraire de France ;* mais à peine en avoit-il tracé le plan et recueilli quelques mémoires à ce sujet, que Dieu l'appela à lui. Son projet fut dignement rempli par dom *Rivet*.

III. ROUSSEL, (Pierre) né à Ax dans l'ancien diocèse de Pamiers, mort à Châteaudun, à l'âge de 60 ans, en vendémiaire an XI, prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier, et vint de bonne heure produire ses talens dans la capitale. Il se livra plus à l'étude de la science qu'à la pratique de son art. Il fut l'élève du célèbre *Bordeu* et comme lui il s'attacha plus que ne le font les praticiens ordinaires au moral de la médecine qui a tant d'influence sur le physique. Les observations que renferme son *Système physique et moral de la Femme*, 1777, in-12, sont d'un philosophe, et le style d'un écrivain sage et d'un homme sensible. L'auteur tâche de prouver que les femmes ont dans le tempérament beaucoup de rapports avec les enfans, et par conséquent la même vivacité et la même inconstance dans les goûts, la même mobilité d'humeur, la même promptitude à desirer et à se dégoûter, à s'affliger et à se consoler, etc. etc. « L'auteur, dit *la Harpe* dans sa correspondance littéraire, écrit avec élégance et intérêt, sans déclamation et sans fausse chaleur. Ses observations sont d'un vrai philosophe, et son style est à la fois d'un écrivain sage et d'un homme sensible. Quoique le fond de son ouvrage soit nécessairement un peu scientifique, il se fait lire par-tout avec agrément. » Il a laissé, dit-on, un *Système physique et moral de l'Homme*, ou du moins des matériaux pour cet ouvrage ; car une disposition mélancolique et trop d'indifférence pour la gloire littéraire le retardoient dans tous ses travaux. Ses talens et ses lumières recevoient un nouveau prix de la bonté de son cœur et de l'aimable simplicité de son caractère. On a encore de lui l'*Eloge de Bordeu* qui parut en 1772, et qui a été réimprimé à la tête de l'ouvrage de ce médecin célèbre sur les maladies chroniques : dans cet écrit l'élève se montre digne de son maître. On lui doit encore différens *Mémoires* répandus dans les *Journaux littéraires*, et dont le recueil formeroit une collection agréable et utile. M. *Blin de Sainmore* a consacré une épître très-agréable à l'éloge de *Roussel*, qui avoit arraché son épouse aux dangers d'une maladie grave.

IV. ROUSSEL, (Joseph) né à Bagnol, suivit la profession du barreau avec succès, et a publié les ouvrages suivans : I. *Instruction* pour les seigneurs et leurs gens d'affaires, 1770, in-12. II. L'*Agenda* ou *Manuel des gens d'affaires*, 1772, in-12. Il est mort dans le Languedoc en 1778.

V. ROUSSEL, (H. F. A.) médecin, né dans les environs de Domfront en Normandie, mort depuis quelques années, a publié

un *Traité* latin sur les diverses espèces de dartres, leurs causes et leur curation, 1769, in-8°; des recherches sur la petite vérole, 1781, in-8°, et plusieurs autres écrits sur la médecine. — Son compatriote ROUSSEL *de Berardière* avocat, remporta le prix de l'académie de Mantoue en 1773, et a publié en outre plusieurs dissertations dont l'une a pour objet la réforme du code criminel. Il est mort pendant la révolution.

ROUSSELAT, (Gilles) graveur Parisien, né en 1614, mort en 1686, a gravé d'après *Raphaël, le Titien, le Dominiquin, le Guide.*

ROUSSELET, *Voyez* CHATEAU-RENAUD.

ROUSSELOT, (N**) chirurgien, est auteur de nouvelles *Observations* sur le traitement des cors, 1762, in-12. On lui doit encore *Toilette des pieds*, avec une *Disssertation* sur le traitement des cancers, 1769, in-12. Il est mort le 6 mai 1772.

ROUSSEVILLE, (Nicolas *de Villiers* de) fut procureur du roi de la commission pour la recherche de la noblesse de Picardie. Il dressa le *Nobiliaire* de cette province en 417 feuilles, imprimées depuis 1708 jusqu'en 1717. Chaque famille occupe une grande feuille, forme d'Atlas. Comme il est rare de les trouver toutes rassemblées, cette collection coûte fort cher lorsqu'elle est complète. Il eut une partie des connoissances du célèbre *du Cange* dont il avoit épousé la nièce (*Marguerite du Fresne du Cange*); et fut père d'*Antoinette de Villiers* qui épousa en 1712 *Jean-Gédéon-André de Joyeuse* lieutenant général au gouvernement de Champagne.

ROUTH, (Bernard) Jésuite, né en Irlande le 11 février 1695, vint en France, travailla longtemps aux Mémoires de Trévoux et se retira après la destruction de sa Société à Mons où il mourut le 18 janvier 1768. On lui doit des *Lettres* sur les *Voyages de Cyrus*, le *Paradis Perdu*, le roman de *Séthos*; des *Recherches* sur la manière d'inhumer chez les anciens, et le dernier volume de l'*Histoire Romaine* de *Catrou* et *Rouillé*.

I. ROUVIÈRE, (Armand de) avocat au parlement d'Aix, mort au milieu du 17e siècle, est auteur d'un *Traité sur les dots et testamens mutuels*, 1637, 2 vol. in-12, et d'un autre sur la *Révocation des Donations*, 1638, in-4.°

II. ROUVIÈRE D'EYSATTIER, (Charles-Vincent Auguste de la) né à Aix le 20 janvier 1712, mort depuis quelques années, fut un agriculteur instruit et un homme bienfaisant et vertueux. Il a publié un *Mémoire* sur une espèce de chenilles qui produisent de la soie, 1762, in-8.°

I. ROWE ou ROWLEY, (Nicolas) poëte Anglois, né l'an 1673, mort à Londres en 1718, à 45 ans, s'étoit rendu habile dans les langues. L'étude du droit l'occupa quelque temps, et lui fit un nom; enfin la poésie eut pour lui des charmes auxquels il ne put résister, et il s'y adonna entièrement. On a de cet auteur une *Traduction* estimée de *Lucain*, des *Comédies* et des *Tragédies*. La plus connue est *Ta-*

merlan. On y trouve de grandes beautés de détail, et des scènes traitées avec art et avec beaucoup de force. Ses *Œuvres* parurent à Londres en 1733, 3 vol. in-12.

II. ROWE, (Thomas) de la même famille que le précédent, né à Londres en 1687, s'acquit de la réputation par ses *Poésies Angloises*, entr'autres par quelques imitations d'*Horace* et de *Tibulle*. Il avoit entrepris de donner la *Vie* des grands hommes de l'antiquité, omis par *Plutarque*. Cet auteur en avoit déjà composé huit lorsqu'il mourut : nous n'avons que celle d'*Enée*, de *Tullus-Hostilius*, d'*Aristomène*, de *Tarquin l'Ancien*, de *Lucius-Junius Brutus*, de *Gélon*, de *Cyrus*, et de *Jason*. On y trouve peu de choses intéressantes, du moins pour le commun des lecteurs, qui veulent que les ouvrages historiques soient aussi amusans qu'instructifs. L'abbé *Bellenger* les a traduit d'anglois en françois, et les a fait imprimer en 1734, à la suite de la nouvelle édition des Vies de *Plutarque* par *Dacier*. *Thomas Rowe* mourut à Londres le 13 mai 1715, à 29 ans.

III. ROWE, (Élizabeth) femme du précédent, étoit fille aînée de *Gaultier Singer* gentilhomme Anglois. Elle naquit à Ilchester dans la province de Sommerset en 1674, et mourut à Frome en 1737 où elle s'étoit retirée après la mort de son mari. Cette dame aussi spirituelle que vertueuse, montra beaucoup de disposition et de goût pour les beaux arts. Elle réussissoit dans la musique et le dessin ; mais l'étude des langues et en particulier de la poésie eut pour elle plus d'attraits, et a fait sa principale occupation. On admire dans ses compositions un génie élevé, des images fortes, des sentimens nobles, une imagination brillante, enfin beaucoup d'amour pour la vertu. On a d'elle : I. L'*Histoire de Joseph*, en vers anglois. II. L'*Amitié après la mort*. III. Des *Lettres morales et amusantes*, et d'autres ouvrages mêlés de prose et de vers. Ses œuvres ont paru en 1739, en 2 vol. in-8.°

ROWLEY, (Thomas) Anglois et moine du 15[e] siècle, s'éleva au-dessus des connoissances de son temps, et charma les loisirs de sa solitude par des vers agréables et pleins d'une douce mélancolie. Sa Ballade du *Pèlerin* a été traduite dans le Journal encyclopédique de novembre 1784.

ROWIN, (Jean) célèbre vieillard, né à Zodova dans le district de Karancebès en Hongrie, fut appelé à la cour de l'empereur *Charles VI*, et mourut en chemin. Il étoit âgé de 172 ans, et sa femme *Sara* qui mourut dans le même voyage en avoit 164. Il y avoit 147 ans qu'ils étoient mariés. C'étoient de pauvres paysans qui s'étoient presque toujours nourris de blé de Turquie. *Rowin* est peut-être le seul homme qui depuis le déluge ait atteint un si grand âge. M. *Valmont de Bomare* parle d'un *Pierre Zorten* paysan du même pays âgé de 185 ans ; mais ce fait est moins constaté que le premier. *Nauclerus*, *Cramer* et d'autres écrivains font mention d'un soldat de *Charlemagne* nommé *Jean*, mort sous *Lothaire* en 1128, âgé de 361 ans ; mais la plupart des

critiques rejettent ce trait d'histoire. Le nommé *Drachenberg* est mort à Aarhus en Jutland en 1772, âgé de 146 ans.

ROUVRE, *Voy.* II. ROVÈRE.

ROUX, (Augustin) de l'académie de Bordeaux, docteur en médecine dans l'université de cette ville, et docteur-régent de cette faculté à Paris, naquit à Saint-Amand village de Gascogne en 1726, et mourut en juin 1776, à 50 ans. Son caractère doux et honnête lui avoit fait des amis, et ses connoissances en médecine et en littérature lui procurèrent des protecteurs. Il continua le *Journal de Médecine*, commencé par *Van-der-Monde* depuis le mois de juillet 1754 jusqu'en juin 1776. On a encore de lui : I. *Recherches sur les moyens de refroidir les liqueurs*, 1758, in-12. II. La *Traduction* de l'*Essai sur l'eau de chaux* de *With*, 1767, in-12. III. *Annales Typographiques*, depuis 1757 jusqu'en 1762. Ce journal étoit bien fait et utile. IV. *Nouvelle Encyclopédie portative*, 1766, 2 vol. in-8.° V. *Les Pierres et les minéraux parfaits*, Paris 1781, in-4.° VI. *Mémoires de Chimie* extraits de ceux de l'académie d'Upsal, 1764, deux vol. in-12. VII. *Histoire naturelle*, chimique et médicinale des corps des trois règnes de la nature.

ROUX, *Voy.* Rosso.

ROUX, (Le) *Voy.* LEROUX.

ROUXEL, (Jean) fils d'un riche négociant de Caen, fit d'excellentes études à Paris, en Allemagne et en Suisse. Il obtint en 1582, lorsque l'université de Caen fut rétablie, les chaires royales d'éloquence et de philosophie, et ensuite celle des loix. Les premiers magistrats de sa province s'empressèrent de venir l'entendre. Il leur plaisoit et les instruisoit. Né avec un esprit juste, une humeur douce et un caractère ennemi du faste et de l'ambition, il fit ses délices de l'étude. On le tira de son obscurité pour le nommer premier échevin : place qu'il remplit à la satisfaction de ses concitoyens, et dans laquelle il fut continué deux fois. On a de lui des *Poésies latines* avec quelques *Harangues*, Caen 1636, in-8.°. Il mourut le 5 septembre 1686.

ROUXEL, *Voy.* GRANCEI.

ROXANE, fille d'*Oxyarte*, prince Persan, étoit un prodige de beauté. *Alexandre* l'épousa après la défaite de *Darius*, et en mourant l'an 324 avant J. C., il la laissa grosse d'un fils qu'on nomma *le jeune Alexandre*. *Cassandre* fit mourir l'enfant et la mère selon *Justin*; nous préférons son témoignage à celui de *Plutarque* qui la fait jeter dans un puits par une femme jalouse des honneurs que lui rendoient les Macédoniens.

ROXELANE, sultane favorite de *Soliman II* empereur des Turcs, joignoit à une grande beauté beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition. *Soliman* avoit pour fils aîné *Mustapha*, sorti d'une autre femme que *Roxelane* qui étoit mère de *Sélim II* et de plusieurs autres enfans. C'étoit un obstacle à l'envie qu'avoit cette femme ambitieuse d'élever ses fils sur le trône. Elle feignit une passion extrême de bâtir une mosquée et un hôpital pour les étrangers. Le sultan étoit trop épris d'elle pour lui refuser

qu'il fuyoit, et qu'il l'instruisit par ses écrits comme par l'exemple de sa vie; mais se cachant toujours, et supprimant son nom dans ses ouvrages. » Les principaux sont: I. Des *Instructions recueillies des Sermons de St. Augustin sur les Pseaumes*, en 7 vol. in-12. II. La *Solitude Chrétienne*, en 3 vol. in-12. III. Un grand nombre de *Lettres*, de *Traductions* et d'autres ouvrages écrits d'un style noble et ferme, mais un peu monotone.

IV. **ROY**, (Jacques le) baron du Saint-Empire, né à Bruxelles, mourut à Lyon en 1719, à 86 ans. Il s'est beaucoup occupé de l'Histoire de son pays, et ses travaux nous ont procuré les ouvrages suivans: I. *Notitia Marchionatûs sancti Imperii*, 1678, in-fol. avec figures. II. *Topographia Brabantiæ*, 1692, in-fol. III. *Castella et Prætoria nobilium*, 1696, in-folio. IV. Le *Théâtre profane du Brabant*, 1730, 2 vol. in-folio avec figures.

V. **ROY**, (Charles le), prote de l'imprimerie de *Felix Faulcon* à Poitiers, mérite un article pour son *Traité de l'Orthographe Françoise* en forme de dictionnaire, revu par *Restaut*, dont la dernière édition est de 1785, in-8.° C'étoit un homme sans ambition et sans intrigue, uniquement occupé de ses fonctions de prote et de correcteur, travail qu'il n'interrompoit que pour se livrer à la composition de son ouvrage. Ce livre eut le succès qu'il méritoit. Des personnes en place voulurent, dit-on, faire obtenir une imprimerie à son auteur, et il les remercia. Il mourut en juillet 1739 dans la médiocrité qu'il avoit préférée à la fortune. Le *Dictionnaire* de *le Roy* tient un rang distingué parmi ceux de son genre, tant pour l'érudition puisée dans les bonnes sources que pour la justesse des principes. Cependant l'académie n'est pas toujours d'accord avec lui, et elle a fait à l'orthographe adoptée par *le Roy* quelques changemens utiles, dont les derniers éditeurs du *Dictionnaire de l'Orthographe* ont profité.

VI. **ROY**, (Julien le) né à Tours en 1686, fit paroître dès son enfance tant de goût pour les mécaniques, que dès l'âge de 13 ans il faisoit de lui-même de petits ouvrages d'horlogerie. A l'âge de 17 ans il se rendit à Paris où son talent fut employé, et où il fut admis dans le corps des horlogers en 1713. Les Anglois étoient nos maîtres alors dans ce bel art; mais *Julien le Roy* les égala bientôt par ses inventions et par la perfection où il porta les montres. *Graham* le plus fameux horloger d'Angleterre, rendit justice à l'horloger François. *Voltaire* parlant un jour à *le Roy*, le fils de son illustre père; lui dit: *Le maréchal de Saxe et votre père ont battu les Anglois.* Cet artiste mourut à Paris le 20 septembre 1759, à 74 ans, laissant quatre fils très-bien élevés, et tous cultivant les arts ou les sciences. On peut voir le détail de ses inventions et de ses découvertes en horlogerie, dans les *Étrennes Chronométriques* pour l'année 1760, de *Pierre le Roy* son fils aîné horloger du roi. Le père n'étoit pas seulement distingué comme artiste, il l'étoit comme bon citoyen. Il se faisoit un plaisir de

cultiver les talens naissans de ses ouvriers, et les aidoit par ses bienfaits autant que par ses lumières.

VII. ROY, (Pierre-Charles) Parisien, né en 1683, eut dès sa jeunesse le talent de la poésie. Les premiers essais de sa muse naissante annoncèrent un heureux avenir. Il se consacra à l'opéra, et il travailla en concurrence avec *la Mothe* et *Danchet*. Il a donné plusieurs ouvrages en ce genre. Les principaux sont : *Philomèle*, *Bradamante*, *Hippodamie*, *Créüse*, *Callirhoé*, *Ariane et Thésée*, *Sémiramis*, les *Elémens*, les *Stratagêmes de l'Amour*, le ballet *des Sens*, les *Graces*, le ballet *de la Paix*, le *Temple de Gnide*, les *Augustales*, la *Félicité*, les *Quatre Parties du Monde*, l'*Année Galante*, les *Fêtes de Thétis*, et le *Bal Militaire*. Il y a bien à louer dans ces différens ouvrages, et encore plus à critiquer. Le ballet des *Elémens*, celui des *Sens*, et la tragédie de *Callirhoé*, sont de tous ses Opéra ceux qu'on relit avec le plus de plaisir. Le prologue des *Elémens* respire une poésie noble et harmonieuse :

Les temps sont arrivés. Cessez, triste chaos !
Paroissez, Élémens ! Dieux, allez leur prescrire
Le mouvement et le repos !
Tenez-les renfermés chacun dans son empire.
Coulez, ondes, coulez ! Volez, rapides feux !
Voile azuré des airs, embrassez la Nature !
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure !
Naissez, mortels, pour obéir aux Dieux !

Dans les autres ouvrages de *Roy*, sa versification est ingénieuse, mais quelquefois prosaïque et sèche. L'auteur avoit plus de goût que de génie. Il avoit composé un grand nombre de ces *Brevets de Calotte*, dont il existe une collection qu'on ne lit plus. Ce poëte non content d'avoir déchiré plusieurs membres de l'académie Françoise en particulier, attaqua le corps entier par une allégorie satirique, connue sous le nom de *Coche*. Cette satire lui ferma pour toujours les portes de l'académie. Le célèbre *Rameau* préféroit aux poëmes de *Roy* ceux de *Cahusac* dont les talens étoient inférieurs, mais qui avoit peut-être plus de docilité pour se prêter aux caprices du musicien. Cette préférence anima la verve du poëte *Roy* contre *Rameau*. Il enfanta cette allégorie sanglante, où l'*Orphée* de notre musique est désigné sous le nom de *Marsyas*. Cet écrivain fut conseiller au Châtelet, élève de l'académie des Inscriptions, trésorier de la chancellerie de la cour des Aides de Clermont, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut le 23 octobre 1764, à 81 ans, sans emporter beaucoup de regrets. Son penchant à la satire lui avoit fait des ennemis de la plupart des gens de lettres. Outre ses Opéra, on a encore de lui un *Recueil de Poésies* et d'autres ouvrages, en 2 vol. in-8.° Tout n'y est pas bon; mais il y a de temps en temps des vers heureux et des pensées tournées avec délicatesse. On connoît son *Poëme* sur la maladie du Roi, qui fit naître cette jolie épigramme :

Notre monarque, après sa maladie,
Étoit à Metz attaqué d'insomnie ;

Ah, que de gens l'auroient guéri d'abord !
Roy le Poëte à Paris versifie.
La Pièce arrive, on la lit... le Roi dort...
De Saint *Michel* la Muse soit bénie !

VIII. ROY, (Henri-Marie le) curé de St-Herbland de Rouen, mourut en cette ville en juin 1779. Il avoit prêché devant le roi avec succès, et a mérité par ses vertus l'éloge qu'a fait de lui M. *Hamel*, dans un recueil de l'académie de *la Conception*. On a de lui : I. Les *Oraisons funèbres de Jacques II* et de *Marie Lecsinzka*. II. Un *Eloge* abrégé de *Louis XV*, 1774, in-12. III. Le *Paradis perdu* de *Milton*, traduit en vers françois, 1776, 2 vol. L'auteur étoit meilleur orateur que poëte.

IX. ROY, (Charles le) médecin, né à Paris le 12 février 1726, mort le 12 décembre 1779, a publié des *Mélanges de Physique et de Médecine*, 1771, 2 volumes in-8.°

X. ROY, (l'abbé Chrétien le) né à Sédan, mort au collége du cardinal *le Moine* à Paris où il étoit professeur d'éloquence, le 11 mai 1780, a publié : I. *Lettre sur l'Education du collége de Sorrèze*. II. *Lettre en faveur du même Collége*. III. *Lettre en faveur du Commerce*. IV. *Discours* latin sur ce sujet, *Quantùm litteris debeat virtus*, 1751, in-4.° Il y combat les assertions de *J. J. Rousseau*.

XI. ROY, (Pierre le) horloger célèbre, mort le 25 août 1785, étoit fils de *Julien*, et perfectionna comme ce dernier l'horlogerie. Ses montres marines remarquables par leur simplicité et leur précision, lui obtinrent le prix de l'académie des Sciences. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Memoires pour les Horlogers de Paris*, 1750, in-4.° II. *Etrennes Chronométriques*, 1758. III. *Exposé des travaux de MM. Harrisson et le Roy, dans la recherche des longitudes en mer*, 1768, in-4.° IV. *Précis des recherches pour la détermination des longitudes par la mesure artificielle du temps*, 1773, in-4.° V. *Lettre à M. de Mariwetz*, 1785, in-8.°

XII. ROY DE MONTFLABERT, (Pierre-Nicolas le) né à Coulommiers, devint l'un des jurés les plus sanguinaires du tribunal révolutionnaire de Paris sous *Robespierre*. Il vota constamment la mort de tous les accusés, quoiqu'il fût sourd et qu'il lui fût impossible d'entendre leurs défenses et les dépositions. Il avoit pris le surnom de *Dix-Août* comme un témoignage de son amour pour la république. Ce scélérat fut condamné à mort comme complice de *Fouquier-Tinville*, le 7 mai 1794, à l'âge de 52 ans.

XIII. ROY, (Julien-David le) fils du célèbre horloger du même nom, devint membre de l'Institut national et de celui de Bologne, s'attacha à l'architecture et en professa les principes avec distinction. Il avoit voyagé avec fruit, et il publia ses recherches dans divers ouvrages d'érudition, estimés. Les principaux sont : I. *Ruines des plus beaux Monumens de la Grèce*, 1758, in-fol. On en a donné une seconde édition en 1769. Cet ouvrage fit recevoir son auteur à l'académie des Inscriptions. II. *Histoire de la disposition et des for-*

nes différentes des Temples des Chrétiens, 1764, in-8.° III. *Observations sur les Edifices des anciens peuples*, 1767, in-8.° IV. *De la Marine des anciens peuples*, 1777, in-8.° *Le Roy* la considéra sous tous les rapports, et chercha à perfectionner la marine moderne en lui comparant celle des Grecs et des Romains. V. *Les Navires des Anciens, considérés par rapport à leurs voiles et à l'usage qu'on en pourroit faire*, 1783, in-8.° VI. *Recherches sur le Vaisseau long des Anciens, sur les voiles latines et sur les moyens de diminuer les dangers que courent les navigateurs*, 1785, in-8.° VII. *Mémoire sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la mâture dans les Pyrénées*, 1796, in-4.° *Le Roy* tenta long-temps de construire sur la Seine des bateaux immersibles; ses essais restèrent infructueux. Sa modestie, son zèle pour le progrès des arts, sa bienfaisance toujours active, laissent de lui un souvenir honoré. Il est mort à Paris à la fin de janvier 1803, âgé de 75 ans, et frappé d'apoplexie. Les architectes ses confrères en accompagnant son convoi, voulurent eux-mêmes creuser la tombe de l'homme savant et vertueux qu'elle renferme.

ROY, (Le) *Voy.* GOMBERVILLE *et* LOBINEAU.

ROYAUMONT, *Voy.* MAISTRE, n.° IV.

I. ROYE, (Guy de) étoit fils de *Matthieu* seigneur de *Roye*, grand maître des arbalétriers de France, mort en 1347, d'une illustre maison originaire de Picardie, fondue dans celle de *la Rochefoucault*, après la mort du dernier *Roye* en 1551. Il fut d'abord chanoine de Noyon, puis doyen de Saint-Quentin, et vécut à la cour des papes d'Avignon avec beaucoup d'agrément. Il s'attacha ensuite au parti de *Clément VII* et de *Pierre de Lune*, autrement *Benoît XIII*. Ce fut par leur crédit qu'il devint successivement évêque de Verdun, de Castres et de Dol, archevêque de Tours, puis de Sens, et enfin archevêque de Rheims en 1391. Il fonda le collège de Rheims à Paris en 1399, tint un concile provincial en 1407, et partit deux ans après pour se trouver au concile de Pise. Arrivé à Voltri, bourg à cinq lieues de Gênes, un homme de sa suite prit querelle avec un habitant de ce bourg et le tua. Ce meurtre excita une sédition. *Roye* voulut descendre de sa chambre pour appaiser ce tumulte; mais en descendant il fut atteint d'un trait d'arbalète par un des habitans, et mourut de cette blessure le 8 juin 1409. Il laissa un livre intitulé : *Doctrinale Sapientiæ*, traduit par un religieux de Cluni sous le titre de *Doctrinal de la Sapience*, in-4°, en lettres gothiques. Le traducteur y ajouta des exemples et des historiettes contées avec naïveté. Le nom de *Guy de Roye* doit rester dans la mémoire des hommes qui chérissent les vertus épiscopales.

II. ROYE, (François de) professeur de jurisprudence à Angers sa patrie, mourut en 1586. Son livre *De jure Patronatûs*, Angers, 1667, in-4°; et celui *De missis Dominicis, eorumque officio et potestate*, 1672, in-4°; prouvent beaucoup de recherches et de savoir. *Roye* se distingua

non-seulement

non-seulement comme écrivain, mais il contribua par son zèle à faire fleurir l'université d'Angers.

ROYE, *Voyez* ROCHEFOUCAULD n.° IV.

ROYEN, *Voyez* SNELL.

ROYER, (Joseph-Nicolas-Pancrace) musicien médiocre, né en Savoie, vint s'établir à Paris vers l'an 1725. Il y acquit de la réputation par son goût pour le chant et par son habileté à toucher de l'orgue et du clavecin. C'étoit un homme poli et d'un caractère aimable, qui sut se procurer des connoissances utiles à Paris et même à la cour. Il obtint la survivance de maître de la musique des Enfans de France, dont il devint titulaire en 1746. Il eut l'année suivante la direction du Concert Spirituel. En 1754, il obtint la charge de compositeur de musique de la chambre du roi, et la même année la place d'inspecteur général de l'Opéra. Il étoit prêt à jouir d'une fortune avantageuse, lorsque la mort termina ses jours à Paris le 11 janvier 1755, dans la 50e année de son âge. *Royer* est auteur d'un grand nombre de pièces de clavecin assez estimées. On n'en a gravé jusqu'à présent qu'un livre. Il a laissé en manuscrit de quoi en former un second et même un troisième. Les opéra dont il a composé la musique, sont: *Pyrrhus*, *Zaïde*, *Momus amoureux*, le *Pouvoir de l'Amour*, *Amasis*, *Prométhée*. Sa musique est foible, sans chaleur et sans invention. *Voltaire* disoit qu'en mettant *Prométhée* en musique, il n'avoit eu qu'une foible portion du feu de son héros.

II. ROYER DE LA TOURNERIE, (Étienne) avocat de Normandie, né le 30 janvier 1730 et mort depuis la révolution, a publié en 1760 un nouveau *Commentaire* de la coutume de Normandie, 2 vol. in-12; et un *Traité des Fiefs*, 1763, in-12.

ROYER, *Voy.* PROST.

ROYOU, (N. abbé) chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, né avec de l'éloquence, mais avec un caractère bouillant et amer, s'attacha à la critique qui convenoit à son goût, et se fit journaliste. Il travailla d'abord à l'*Année Littéraire*, et ensuite au *Journal de Monsieur*, qui renferme plusieurs extraits remarquables par la finesse des observations. Ce Journal commencé en 1778 finit en 1783. Celui intitulé l'*Ami du Roi*, qui parut dès l'origine de la révolution, lui attira beaucoup d'ennemis par les sarcasmes qu'il y lança contre les chefs du parti populaire et le courage qu'il montra à combattre les innovations. Bientôt il fut dénoncé comme rebelle. Le peuple s'attroupa devant sa maison et menaça de l'immoler. *Royou* obligé de se cacher ne sortit plus de l'asile secret qu'il s'étoit choisi, et y mourut le 8 juillet 1792. Outre les journaux dont il fut le principal rédacteur, on lui doit: I. *Le Monde de verre réduit en poudre*, 1780, in-12. C'est une critique ingénieuse de l'hypothèse de *Buffon* sur les époques de la nature. II. *Mémoire pour Mad. de Valory*, 1783. Celle-ci plaidoit contre l'avocat *Courtin*, et n'avoit trouvé dans le barreau aucun défenseur qui eût voulu se charger de sa cause contre un orateur renommé; *Royou* l'em-

brassa et attaqua avec véhémence dans cet écrit l'ordre des avocats. III. *Etrennes aux beaux Esprits*, 1785, in-12. Le style de cet écrivain est élégant, pressé et correct. Si son humeur étoit caustique et mordante, il n'en offrit pas moins souvent des preuves de la bonté et de la sensibilité de son cœur.

ROZÉE, (N.) née à Leyde en 1632, excella dans le paysage et le portrait. La première, elle employa au lieu de couleurs de petits flocons de soie, qu'elle a mélangés avec un art admirable. Ses tableaux sont d'un coloris éclatant et très-recherchés. Elle est morte en 1682.

ROZIER, (François) célèbre agronome, naquit à Lyon le 24 janvier 1734. Son père négociant mourut sans fortune, et son fils embrassa l'état ecclésiastique comme une ressource. A peine eut-il fini ses études, que son goût le porta à observer avec intérêt les travaux des champs. La nature est si féconde et si belle dans ceux du Lyonnois, qu'elle appela toutes les méditations du jeune *Rozier*. *Columelle*, *Varnon*, *Olivier de Serres* devinrent ses auteurs favoris; et pour approfondir la botanique, il prit pour guide *la Tourrette* son compatriote et son ami. *Bourgelat* créateur des Écoles vétérinaires, ayant été appelé pour établir celle d'Alfort, fit nommer *Rozier* directeur de l'École de Lyon. Celui-ci se livra dès-lors avec ardeur à l'étude de l'hippiatrique, de l'anatomie comparée et de la pathologie; mais il ne garda pas long-temps sa place: il s'étoit brouillé avec *Bourgelat*, et ce dernier la lui fit ôter au moment où il s'en montroit le plus digne, en publiant, de concert avec *la Tourrette*, les *Démonstrations élémentaires de Botanique*, à l'usage des Écoles vétérinaires. Elles ont eu un grand nombre d'éditions. Dans le dénuement où *Rozier* se trouva, il se rendit à Paris, s'inquiétant peu de l'avenir et décidé à braver les contrariétés de la fortune pour l'asservir. Arrivé dans la capitale, il fit l'acquisition du Journal de Physique et d'Histoire Naturelle, qui n'avoit entre les mains de son premier auteur *Gauthier d'Agoty*, qu'un succès médiocre, et il sut lui donner un grand degré d'intérêt. Sans être très-savant dans la partie à laquelle il se vouoit, il avoit classé avec ordre dans sa tête la notice des nouvelles découvertes en physique, en chimie, en histoire naturelle, en agriculture, et il joignit à cette connoissance un tact exquis pour discerner dans les mémoires qu'on lui adressoit les vues neuves et les faits non connus. Cette habileté accrédita l'ouvrage et l'auteur. Celui-ci vit alors sa fortune se rétablir, les hommes puissans le protéger; et à la recommandation du roi de Pologne, il obtint un prieuré d'un revenu considérable. Ce fut alors que songeant à sa gloire, il se mit en devoir d'exécuter son projet favori, de donner un corps complet de doctrine rurale, en publiant son *Cours d'Agriculture*. Mais pour remplir ce but, sentant que le tumulte de la capitale étoit un obstacle au recueillement dont il avoit besoin, il eut le courage d'y briser toutes ses habitudes pour se transporter à Beziers où il acheta un do-

maine. Là, livré à la vie active que demandent les travaux de la campagne, sous un climat doux et l'influence du plus beau ciel de la France, il s'occupa de la rédaction des grands traités qui forment son important ouvrage, en 10 vol. in-4°, dont le dernier n'a paru qu'après la mort de l'auteur. *Rozier* y a joint à une théorie très-éclairée, une expérience étendue de la pratique de l'économie rurale. Instruit de tous les procédés, les ayant presque tous comparés, il les a analysés ou perfectionnés d'après ses propres essais. Ce *Cours* estimé, quoique trop chargé de détails étrangers à son principal objet, mérite qu'un agriculteur habile le réduise un jour à moins d'étendue, pour le rendre plus à portée de la plupart des cultivateurs. Sur la fin de sa vie, *Rozier* jugea que sa patrie pourroit lui offrir un asile aussi agréable que Beziers, et il ne se trompa pas. Il vint à Lyon en 1788. L'académie de cette ville s'empressa de l'admettre dans son sein, et le gouvernement de le charger de la direction de la pépinière de la généralité. A l'époque de la révolution, *Rozier* devint l'un de ses partisans sans en partager les excès. Pendant le siége de Lyon, une bombe tombant sur son lit lorsqu'il dormoit, enfouit les lambeaux de son corps dans les débris de l'appartement qu'il occupoit, le 29 septembre 1793. *Rozier* avoit alors 59 ans. Outre les écrits dont nous avons parlé, il a laissé: I. *Mémoire sur la manière la plus avantageuse de brûler et de distiller les vins, relativement à la quantité, à la qualité de l'eau de vie et à l'épargne des frais*, 1770, in-8.° Cet écrit remporta le prix de la société d'Agriculture de Limoges. II. *Mémoire sur la meilleure manière de faire les vins en Provence, soit pour l'usage, soit pour leur faire passer les mers*, 1772, in-8.° Il est plein d'observations de pratique, et écrit avec autant de précision que de facilité. III. *Traité sur la meilleure manière de cultiver la Navette et le Colsat*, 1774, in-8.° IV. *Mémoire sur la manière de se procurer les différentes espèces d'animaux, et de les envoyer des pays que parcourent les voyageurs*, 1774, in-4.° V. *Nouvelles Tables* des articles contenus dans les Mémoires de l'académie des Sciences de Paris, depuis 1666-1770, 4 vol. in-4°; 1775-1776. Elle est exacte et utile. VI. *Vues économiques sur les Moulins et Pressoirs d'huile d'olive connus en France ou en Italie*, 1776, in-4.° VII. *De la fermentation des Vins, et de la meilleure manière de faire de l'Eau de vie*, Paris, 1777, in-8.° VIII. *Manuel du Jardinier*, mis en pratique pour chaque mois de l'année, 1795, 2 vol. in-18. *Rozier* vivant au sein des campagnes, interrogeant sans cesse les cultivateurs, s'en étoit approprié les vertus; il en a gardé toute sa vie la probité, la bonhommie, l'heureuse simplicité et cette franchise entière qui ne s'arrête que lorsqu'elle n'espère plus d'être utile. M. *Bruyset* libraire à Lyon et membre de l'académie de cette ville, a placé en tête de la dernière édition des *Démonstrations élémentaires de Botanique*, une notice très-intéressante sur *Rozier*, et nous en avons extrait cet article.

RUAR, (Martin) Socinien, né à Krempen dans le duché de Holstein, vers l'an 1576, aima mieux perdre son patrimoine que de renoncer à sa secte. Il s'établit à Racovie petite ville de Pologne, au Palatinat de Sandomir, où les Sociniens avoient leur plus célèbre école; il y fut recteur de ce collége; passa de là à Strassin près Dantzig, où il fut ministre des Unitaires, c'est-à-dire des Sociniens ou Ariens. Chassé encore de là, il se retira à Amsterdam où il mourut en 1657. Il se signala dans son parti par quelques ouvrages. On a de lui: I. Des *Notes sur le Catéchisme des Eglises Sociniennes de Pologne*, imprimées avec ce *Catéchisme*, 1665 et 1680. Un volume de *Lettres* publié et imprimé par *David Ruarus* son fils, Amsterdam, 1681, in-8.° *Joachim* et *David* ses fils, imbus des sentimens de leur père, ont publié un *Recueil de Lettres* des chefs de leur parti, Amsterdam, 1677.

RUARD TAPPER, *Voyez* TAPPAR.

RUAULT, (Jean) écrivain du 17e siècle, a été l'historien du prétendu royaume d'Yvetot, dans un volume in-4°, publié en 1631, sous ce titre: *Preuves de l'Histoire du royaume d'Yvetot*.

RUBEN, fils aîné de *Jacob* et de *Lia*. Pendant que *Jacob* étoit dans la terre de Chanaam auprès de la tour du troupeau, *Ruben* déshonora son lit et abusa de *Bala* sa concubine. Lorsque ses frères résolurent de se défaire de *Joseph*, *Ruben* touché de compassion les en détourna, en leur persuadant de le jeter plutôt dans une citerne; il avoit dessein de l'en tirer secrètement pour le rendre à son père. *Jacob* au lit de la mort, adressant la parole à *Ruben* son fils aîné, lui reprocha son crime et lui dit, « que parce qu'il avoit souillé le lit de son père, il ne croîtroit point en autorité. » La tribu de *Ruben* éprouva les suites de cette imprécation. Elle ne fut jamais bien considérable ni nombreuse dans Israël. Elle eut son partage au-delà du Jourdain, entre les torrens d'Arnon et de Jazer, les monts Galaad et le Jourdain. *Ruben* mourut l'an 1626 avant Jésus-Christ, à 124 ans.

I. RUBENS, (Philippe) originaire d'Anvers, frère du peintre dont nous parlerons dans l'article suivant, et né à Cologne en 1574, d'une famille noble, devint secrétaire et bibliothécaire du cardinal *Ascagne Colonne*, puis secrétaire de la ville d'Anvers, où il mourut en 1611, à 38 ans. *Philippe* est connu par un traité intitulé: *Antiquorum Rituum emendationes*, Anvers, 1608, in-4.°

II. RUBENS, (Pierre-Paul) peintre célèbre, naquit à Anvers le 28 juin 1577. Son père le mit page chez la comtesse *de Lalain*; mais son goût le porta à la peinture: il partit pour l'Italie après avoir pris des leçons d'*Octavio Van-Véen*. Le duc *de Mantoue* informé de son rare mérite, lui donna un logement dans son palais. Ce fut dans ce séjour que *Rubens* fit une étude particulière des ouvrages de *Jules Romain*. Les tableaux du *Titien*, de *Paul Veronèse* et du *Tintoret*, l'appelèrent à Venise. L'étude qu'il fit

des chefs-d'œuvre de ces grands maîtres, changea son goût qui tenoit de celui du *Caravage*, pour en prendre un qui lui fût propre. Ce célèbre artiste se rendit ensuite à Rome, et de là à Gênes. Enfin il fut rappelé en Flandre, par la nouvelle qu'il reçut que sa mère étoit dangereusement malade. Ce fut vers ce temps-là que *Marie de Médicis* le fit venir à Paris pour peindre la galerie de son palais du Luxembourg. *Rubens* fit les tableaux à Anvers, et revint en 1625 dans cette capitale pour les mettre en place. Il devoit y avoir une galerie parallèle, représentant l'histoire de *Henri IV*; *Rubens* en avoit même déjà commencé plusieurs tableaux; mais la disgrace de la reine en empêcha l'exécution. *Rubens* avoit plus d'une sorte de mérite, qui le faisoit rechercher des grands, vrais estimateurs des talens. Le duc *de Buckingham* lui ayant fait connoître tout le chagrin que lui causoit la mésintelligence des couronnes d'Angleterre et d'Espagne, il le chargea de communiquer ses desseins à l'infante *Isabelle*, pour lors veuve de l'archiduc *Albert*. *Rubens* montra en cette occasion, qu'il y a des génies qui ne sont jamais déplacés. Il fut un excellent négociateur; et la princesse crut devoir l'envoyer au roi d'Espagne *Philippe IV*, avec commission de proposer des moyens de paix et de recevoir ses instructions. Le roi fut frappé de son mérite, le fit chevalier et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé. *Rubens* revint à Bruxelles rendre compte à l'infante de ce qu'il avoit fait; il passa ensuite en Angleterre avec les commissions du roi Catholique; enfin la paix fut conclue au desir des deux puissances. Le roi d'Angleterre *Charles I* le fit aussi chevalier; il illustra ses armes en y ajoutant un canton chargé d'un lion, et tira en plein parlement l'épée qu'il avoit à son côté pour la donner à *Rubens*; il lui fit encore présent du diamant qu'il avoit à son doigt, et d'un cordon aussi enrichi de diamans. *Rubens* retourna de nouveau en Espagne, où il fut honoré de la clef d'or, créé gentilhomme de la chambre du roi, nommé secrétaire du conseil d'état dans les Pays-Bas. Enfin comblé d'honneurs et de biens, il revint à Anvers, où il épousa *Hélène Forment*, célèbre par l'éclat de sa beauté, et y mourut le 30 mai 1640, dans sa 63ᵉ année, laissant de grands biens à ses enfans et la charge de secrétaire d'état en Flandre à son fils aîné. Un alchimiste Anglois ayant voulu lui vendre le secret imaginaire de la pierre philosophale, *Rubens* le mena dans son atelier et lui dit : *Vous venez trop tard; car depuis vingt ans j'ai trouvé votre secret avec cette palette et ces pinceaux.* Il partageoit son temps entre les affaires et la peinture. Ce peintre vécut toujours comme une personne de la première considération; il réunissoit en lui tous les avantages qui peuvent rendre recommandable. Sa figure et ses manières étoient nobles, sa conversation brillante, son logement magnifique et enrichi de ce que l'art offre de plus précieux en tout genre. Il reçut la visite de plusieurs princes souverains, et les étrangers venoient le voir comme un homme rare. Il travailloit avec une telle facilité, que la peinture ne l'occupant pas tout en-

tier, il se faisoit lire les ouvrages des plus célèbres auteurs, sur-tout des poëtes. Son génie le rendoit également propre pour tout ce qui peut entrer dans la composition d'un tableau. Il inventoit facilement, et s'il falloit recommencer un même sujet plusieurs fois, son imagination lui fournissoit aussitôt des ordonnances d'une nouvelle magnificence. Ses attitudes sont naturelles et variées, ses airs de tête sont d'une beauté singulière. Il y a dans ses idées une abondance, et dans ses expressions une vivacité surprenantes. On ne peut trop admirer son intelligence du clair-obscur; aucun peintre n'a mis autant d'éclat dans ses tableaux, et ne leur a donné en même temps plus de force, plus d'harmonie et de vérité. Son pinceau est moëlleux, ses touches faciles et légères, ses carnations fraîches et ses draperies jetées avec beaucoup d'art. Il s'étoit fait des principes certains et lumineux, qui l'ont guidé dans tous ses ouvrages. On lui a reproché cependant quelque incorrection dans ses figures, et un goût de dessin lourd et qui tient du caractère Flamand. L'étonnante rapidité avec laquelle il peignoit, peut l'avoir fait tomber dans ces imperfections, dont les ouvrages qu'il a travaillés avec soin sont exempts. Parmi ceux-ci on parle avec le plus grand éloge de son *Crucifiement de J. C. entre les deux larrons*, qu'on voit à Anvers. Dans ce chef-d'œuvre de l'art, le mauvais larron qui a eu sa jambe meurtrie par un coup de barre de fer dont le bourreau l'a frappé, se soulève sur son gibet, et par cet effort qu'a produit la douleur il a forcé la tête du clou qui tenoit le pied attaché au poteau funeste; la tête du clou est même chargée des dépouilles hideuses qu'elle a emportées en déchirant les chairs du pied à travers lequel il a passé. *Rubens* qui savoit si bien en imposer à l'œil par la magie de son clair-obscur, fait paroître le corps du larron sortant du coin du tableau dans cet effort, et ce corps est encore la chair la plus vraie qu'ait peinte ce grand coloriste. On voit de profil la tête du supplicié et sa bouche, dont cette situation fait encore mieux remarquer l'ouverture énorme; ses yeux dont la prunelle est renversée, et dont on n'apperçoit que le blanc sillonné de veines rougeâtres étendues; enfin l'action violente de tous les muscles de son visage, fait presque ouïr les cris horribles qu'il jette. C'est le jugement de l'abbé *Dubos* dans ses *Réflexions sur la Peinture*, tome premier. Les peintures de la galerie du Luxembourg, qui ont paru gravées au commencement de ce siècle, et qui contiennent vingt-un grands tableaux et trois portraits en pied, sont le comble de la gloire de *Rubens*. C'est aussi dans cet ouvrage qu'il a le plus développé son caractère et son génie. Personne n'ignore que ce riche et superbe portique semblable à celui de Versailles, est rempli de beautés de dessin, de coloris et d'élégance dans la composition. On ne reproche à l'auteur, trop ingénieux, que le grand nombre de ses figures allégoriques, qui ne peuvent nous parler et nous intéresser. On ne les devine point, sans avoir à la main leur explication donnée par *Félibien* et par *Moreau de Mautour*. Or, il est certain que le

but de la peinture n'est pas d'exercer notre imagination par des énigmes : son but est de nous toucher et de nous émouvoir. Cela est si vrai, que ce que l'on goûte généralement dans les galeries du Luxembourg et de Versailles, est uniquement l'expression des passions. « Telle est, dit l'abbé *Dubos*, l'expression qui arrête les yeux de tous les spectateurs sur le visage de *Marie de Médicis* qui vient d'accoucher ; on y apperçoit distinctement la joie d'avoir mis au monde un dauphin, à travers les marques sensibles de la douleur à laquelle *Eve* fut condamnée. » Les dessins de *Rubens* sont d'un grand goût, d'une touche savante ; la belle couleur et l'intelligence du tout ensemble s'y font remarquer. Ses peintures sont en grand nombre : les principales sont à Bruxelles, à Anvers, à Gand, en Espagne, à Londres, à Paris. On a beaucoup gravé d'après ce maître. (*Voy.* DUCHANGE.) Le catalogue de ses ouvrages se trouve à Paris chez *Briasson* et *Jombert*. On a de lui un *Traité de la Peinture*, Anvers, 1622, *et l'Architecture Italienne*, Amsterdam, 1754, in-folio. Parmi ses disciples, les plus distingués sont *Van-Dyck*, *Diépenbek*, *Jacques Jordans*, *David Teniers*, *Juste Van-Mol*, *Van-Tulden*, etc. *Voy.* SUSANNE, VAN-DICK.

III. RUBENS, (Albert) fils du précédent, né à Anvers en 1614, jouit de l'estime de l'archiduc *Léopold-Guillaume* gouverneur des Pays-Bas ; il la mérita par ses connoissances, et plus encore par ses belles qualités. Jamais il ne brigua les honneurs, et il se contenta toujours d'une fortune médiocre. Il mourut l'an 1657. On a de lui : I. *De re vestiariâ Veterum, præcipuè de lato Clavo, libri duo*, Anvers, 1665. II. *Diatribæ de Gemmâ Tiberianâ... de Gemmâ Augustæâ... de Urbibus Neocoris... de Natali die Cæsaris Augusti*, etc. Ces Dissertations se trouvent dans le *Trésor des Antiquités Romaines de Gronovius*, tome 6 et 11. III. *Regum et Imperatorum Romanorum Numismata*, Anvers, 1654, in-folio. C'est une description enrichie de notes du cabinet de médailles du duc d'Arschot, publiée par *Gaspard Gevart*, et ensuite à Berlin en 1700, avec de nouvelles notes par *Laurent Beger*. IV. *De vitâ Flavii Manlii Theodori*, Utrecht, 1694, in-12.

RUBEUS, *Voyez* II. ROSSI.

RUBIS, (Claude de) né à Lyon en 1533, y devint procureur général de la ville, se jeta dans le parti de la Ligue et fit soulever sa patrie contre l'autorité royale. *Henri IV* l'ayant ramenée à son obéissance, *Rubis* se retira à Avignon où il resta six ans. Le chancelier de *Bellièvre* son compatriote obtint sa grace et son rappel, et il mourut dans son pays au mois de septembre 1613. Il a laissé quelques écrits : I. *Discours oratoire prononcé à Lyon le jour de St. Thomas.* II. *Priviléges, franchises et immunités accordés par les rois aux consuls, échevins et habitans de Lyon*, 1574. III. *Résurrection de la Ste. Messe*, 1666. IV. *Discours sur la peste de Lyon en* 1577 *et* 1580. V. *Sommaire des coutumes du duché de Bourgogne.* VI. *Réponse à l'anti-Espagnol.* C'est un libelle contre *Henri IV*,

qui n'y est jamais appelé que le *Béarnois*. VII. *Conférences des prérogatives et ancienneté de noblesse de la monarchie et maison royale de France*, 1614. VIII. *Histoire des princes des deux maisons royales de Vendôme et d'Albret*, 1614. IX. *Histoire des Dauphins de Viennois*. X. *Histoire de Lyon*. C'est son meilleur ouvrage : malgré son style gothique on la lit encore avec plaisir à cause des traits malins qui y sont parsemés. Il l'avoit composée pendant son exil à Avignon.

RUBRUQUIS, (Guillaume) Cordelier du 13e siècle, dont on ignore la patrie, les uns le font Anglois, les autres Brabançon. Il fut envoyé en Tartarie l'an 1253 par *St. Louis*, pour travailler à la conversion de ces peuples, et parcourut toutes les cours des différens princes de ces contrées, mais sans y faire beaucoup de fruit. Il donna une *Relation* en latin de son voyage, et l'envoya à *St. Louis*. Il y en a différentes copies manuscrites. *Richard Hakluit* géographe Anglois, en a publié une partie dans un Recueil des navigations des Anglois ; *Pierre Bergeron* l'a donnée en françois sur deux manuscrits latins, Paris, 1634 ; et dans les *Voyages faits principalement en Asie*, la Haye, 1735, 2 vol. in-4.°

I. RUCCELLAÏ, (Jean) d'une des premières familles de Florence, naquit dans cette ville en 1475. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, parut avec distinction à la cour de Rome et fut envoyé nonce en France par *Léon X* son parent. *François I* lui marqua beaucoup de bienveillance ; mais le pape s'étant ligué avec l'empereur *Charles-Quint* contre ce prince, *Ruccellaï* fut obligé de retourner en Italie. Au moment de son départ il apprit la mort de *Léon X*, et cette triste nouvelle lui fit perdre l'espérance de la pourpre Romaine que sa nonciature lui auroit apparemment procurée. *Clément VII* le nomma gouverneur du château Saint-Ange : place destinée à des prélats d'un mérite éprouvé et d'une fidélité sans reproche ; mais il n'obtint jamais le chapeau si desiré. On croit qu'il mourut curé d'une petite paroisse dans le diocèse de Lucques ; on ignore l'année précise de sa mort : on croit que ce fut en 1525 ou 1526, à 50 ans. *Ruccellaï* cultiva avec succès les muses italiennes. On a de lui : I. La *Rosemonde*, in-8°, 1525 ; tragédie représentée devant le pape *Léon X*, lorsqu'il passa en 1512 à Florence et qu'il visita l'auteur dans sa maison de campagne. Elle a été plusieurs fois réimprimée, et on y trouve des beautés qui doivent faire pardonner quelques imperfections, bien excusables dans la renaissance du théâtre en Italie. II. Les *Abeilles*, 1539, in-8°, Padoue, 1718, in-4°, poëme en vers non rimés, qui prouve de l'imagination et du style, et qui a été traduit en françois par *Pingeron*, 1770, in-12. III. *Oreste*, tragédie longtemps manuscrite, et publiée par le marquis *Scipion Maffei* dans le premier volume du *Théâtre Italien*, à Vérone, 1723, in-8.°

II. RUCCELLAÏ, (Bernard) en latin *Oricellarius*, Florentin qui vivoit sur la fin du 15e siècle, étoit allié des *Médicis*, et fut élevé aux premières charges de

sa patrie. Il connoissoit parfaitement les finesses de la langue latine, et l'écrivoit avec une grande pureté; mais personne, pas même *Erasme*, ne put jamais l'engager à la parler. Le P. *Mabillon* l'accuse d'avoir écrit avec trop de partialité sur l'expédition du roi *Charles VIII* en Italie, dans son *Bellum Italicum*, Londres, 1733, in-4.° A ce défaut près, ses ouvrages sont estimés.

III. RUCCELLAÏ, (l'Abbé) gentilhomme Florentin de la même famille que le précédent, étoit fils d'un partisan qui avoit entretenu une correspondance continuelle avec *Zamet*, *Bandini*, *Cedani* et plusieurs autres gens d'affaires de cette nation établis en France. Son père avoit beaucoup de crédit à la cour; il lui procura pour plus de 30,000 livres de bénéfices, et lui donnoit chaque année une pareille somme. Il ne fut pas plutôt engagé dans l'état ecclésiastique, qu'il porta ses vœux aux premières dignités de la cour de Rome, et acheta une charge de clerc de la chambre du pape. Il avoit de la littérature et il s'énonçoit facilement et agréablement. Le pape *Paul V* le consultoit souvent sur les affaires les plus difficiles. Cette confiance lui attira tant d'affaires et tant d'ennemis, qu'il fut enfin obligé de quitter Rome et de passer en France. Le maréchal *d'Ancre* l'introduisit à la cour; il s'y fit aimer et rechercher, moins à cause de la beauté de son esprit que de sa grande dépense, ou pour mieux dire de ses profusions. On vit servir à sa table des bassins de vermeil tout chargés d'essences, de parfums, de gants, d'éventails pour les convives. Sa délicatesse en toutes choses alloit à l'excès. Il ne buvoit que de l'eau, mais d'une eau qu'il faisoit aller chercher bien loin, et choisir pour ainsi dire goutte à goutte. Un rien le blessoit; le soleil, le serein, le chaud, le froid, ou la moindre intempérie de l'air altéroient sa constitution. Ce fut lui qui apporta la mode des vapeurs en France, et qui fut le premier modèle de cette espèce si basse et si vaine, connue sous le nom de *Petits-Maîtres*. L'abbé *Ruccellaï* mourut du pourpre à Montpellier le 22 octobre 1622. Il avoit au milieu de ces petitesses d'excellentes qualités. Il étoit généreux et reconnoissant. Ce fut lui qui fit embaumer à ses frais et transporter à Maillé en Anjou le corps du connétable *de Luynes*, mort si abandonné et si pillé par ses gens qu'ils ne laissèrent pas un drap pour l'ensévelir.

RUCHAT, (Abraham) professeur de théologie à Lausanne, où il finit ses jours en 1750, étoit né dans le canton de Berne. Il est principalement connu par son *Histoire de la réformation de la Suisse*, Genève, 1727 et 1728, 6 vol. in-8°, écrite d'un style lourd et incorrect, mais estimée pour les recherches. On sent qu'il n'aimoit point les Catholiques, et il n'oublie rien pour les rendre odieux. On a encore de lui *Les délices de la Suisse*, sous le nom de *Kipseler*, Leyde, 1714, 2 vol. in-8.° Il a fait d'autres compilations sous le nom de *Délices*, sur la *grande Bretagne*, l'*Espagne* et le *Portugal*, où l'on ne trouve que des faits connus et aucune observation recherchée et neuve.

RUDBECK, (Olaüs) né à Arosen dans le Westermanland en 1630 d'une famille noble, fut professeur de médecine à Upsal, où il mourut en septembre 1702, dans sa 73e année. Ses principaux ouvrages sont : I. *Exercitatio Anatomica*, in-4°, à Leyde. Il y publie la découverte anatomique des *vaisseaux lymphatiques*. Il prétend que cette découverte lui appartient, et que *Thomas Bartholin* la lui a dérobée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le docteur *Jolife* avoit apperçu en Angleterre ces vaisseaux dans le même temps. Il y a apparence que la gloire de cette découverte leur appartient à chacun en particulier. II. *Atlantica, sive Manheim, vera Japheti posterorum sedes ac patria*, 1679, 1689 et 1698, trois vol. in-folio. Il devoit y avoir un IVe tome qui est resté manuscrit. On y joint pour tome IVe un *Atlas* de 43 cartes avec deux tables chronologiques ; le portrait de *Rudbeck* est à la tête. Ce livre peu commun est rempli d'érudition, mais d'une érudition accablante, et l'auteur y soutient les paradoxes les plus étonnans. Il y prétend que la Suède sa patrie, a été la demeure des anciennes Divinités du Paganisme et de nos premiers pères ; qu'elle est la véritable *Atlantide* de *Platon* ; et que c'est de la Suède que les Anglois, les Danois, les Grecs, les Romains et tous les autres peuples sont sortis. III. *Leges West-Gothicæ*, Upsaliæ in-fol. ; rare. IV. Un Recueil des *Plantes* graminées et bulbeuses, gravées en bois, 1701 et 1702, 2 vol. in-fol. : il devoit y en avoir douze. V. Un *Traité* sur la comète de 1667, VI. *Laponia illustrata et iter per Uplandiana*, Upsal, 1701, in-4.° Il n'y donne que la description de l'Uplande ; c'est probablement le commencement d'un ouvrage qu'il n'a point achevé. Quelques-uns attribuent cet ouvrage à son fils ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en est que l'éditeur. VII. *Dissertation sur l'oiseau* Selaï *de la Bible*, 1705, in-4.°

II. **RUDBECK**, (Olaüs) fils du précédent, médecin non moins savant que son père, a donné : I. *Dissertatio de Hederâ*, 1716. II. *Catalogue des Plantes de la Laponie*, observées en 1695, dans les *Actes* de l'académie de Suède de l'an 1720, etc. III. *Specimen Linguæ Gothicæ*, 1717, in-4.°

RUDEL, (Geoffroi) célèbre troubadour du 12e siècle, devint sur le récit de deux pélerins, amoureux d'une comtesse de Tripoli qu'il chanta dans ses vers. En allant la voir, dit *Pétrarque*, il trouva la mort sur la côte d'Afrique.

RUDIUS, (Eustache) célèbre professeur en médecine, s'établit à Padoue. Son pronostic sur les maladies étoit toujours certain ; ce qui établit en Italie le proverbe : *Dieu te garde du pronostic de Rudius*. Ce médecin est mort en 1612. *Van-der-Linden* a donné le catalogue des ouvrages de ce savant. Le premier de tous fut un traité *de Virtutibus et vitiis cordis*, imprimé à Venise en 1587.

I. **RUE**, (Charles de la) né à Paris en 1643, entra chez les Jésuites et y devint professeur d'humanités et de rhétorique. Son talent pour la poésie brilla avec éclat dès sa jeunesse. Il se signala

en 1667, par un *Poëme* latin sur les conquêtes de *Louis XIV* que le grand *Corneille* mit en vers françois. Ce poëte en présentant sa traduction au roi, fit un éloge de l'original et du jeune poëte qui inspira beaucoup d'estime à ce monarque. Le P. *de la Rue* demanda instamment la permission d'aller prêcher l'Évangile dans les missions du Canada; mais il fut refusé. Ses supérieurs le destinoient à la chaire; il remplit avec applaudissement celle de la capitale et de la cour. Il auroit peut-être donné dans l'esprit sans le propos que lui tint un courtisan : *Mon Père*, lui dit-il, *continuez à prêcher comme vous faites; nous vous écouterons toujours avec plaisir tant que vous nous présenterez la raison. Mais point d'esprit. Tel de nous en mettra plus dans un couplet de chanson que la plupart des prédicateurs dans tout un Carême.* Le P. *de la Rue* étoit le prédicateur de son siècle qui débitoit le mieux, c'étoit le vrai *Baron* de la chaire, si on ose se servir de cette comparaison. Croiroit-on qu'avec un talent si distingué pour la déclamation, il fut d'avis d'affranchir les prédicateurs de l'esclavage d'apprendre par cœur? Il pensoit qu'il valoit autant lire un sermon que le prêcher. Cette méthode ne nuiroit point, selon lui, à la vivacité de l'action. Le prédicateur rassuré par son cahier n'en réciteroit qu'avec plus de chaleur. Il ne perdroit pas un temps considérable à apprendre un discours. Il ne risqueroit pas de compromettre sa réputation devant la multitude qui regarde comme un très-grand ridicule, un moment d'absence de mémoire. Cet illustre Jésuite fut employé dans les missions des Cévennes. Il eut le bonheur de faire embrasser la religion Catholique à plusieurs Protestans et de la faire respecter aux autres. Il mourut à Paris le 27 mai 1725, à 82 ans. Le P. *de la Rue* étoit aussi aimable dans la société qu'effrayant dans la chaire. Sa conversation étoit belle, riche, féconde. Son goût pour tous les arts lui donnoit la facilité de parler de tout à propos. Il plaisoit aux grands par son esprit et aux petits par son affabilité. Au milieu du tumulte du monde, il savoit se préparer à la solitude du cabinet et à la retraite du cloître. On a de lui : I. Des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*, trois vol. in-12; et des *Sermons* de morale qui forment un Avent et un Carême en quatre vol. in-8°, Paris : on les a réimprimés en quatre vol. in-12. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, l'observation des vices du grand monde, la véhémence du style et les graces de la facilité brillent dans quelques-uns de ses discours; alors il anime tout : mais son imagination le rend quelquefois plus poëte que prédicateur, et il est inégal. Ce défaut se fait moins sentir dans son Avent que dans son Carême. Son chef-d'œuvre est le sermon des *Calamités publiques*. On distingue aussi les discours du *Pécheur mourant* et du *Pécheur mort*. Souvent dans la chaleur du débit, il enfantoit quantité de traits qui rendoient ses sermons encore plus intéressans. Parmi ses oraisons funèbres, celle du maréchal *de Luxembourg* est ce qu'il a fait de plus beau dans ce genre. II. Des *Pièces* de théâtre.

Ses tragédies latines, intitulées *Lysimachus* et *Cyrus*, et celles de *Lysimachus* et de *Sylla* en vers françois méritèrent l'approbation de *Pierre Corneille*. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparoient secrétement à jouer cette dernière pièce ; mais le P. *de la Rue* en étant informé, les arrêta par son crédit. (La tragédie de *Cyrus* a été imitée en vers françois par M. *Turpin*.) On lui attribue encore l'*Andrienne* et l'*Homme à bonnes fortunes*, comédies publiées sous le nom de *Baron* son ami. III. Quatre livres de *Poésies latines*, à Paris, en 1680, in-12, et à Anvers en 1693. Les frères *Barbou* en ont donné une nouvelle édition depuis quelques années. Ces poésies sont pleines d'esprit, de délicatesse et de sentiment, et l'auteur mérite un rang distingué sur le Parnasse latin moderne. IV. Une *Edition* de *Virgile* avec des notes claires et précises à l'usage du Dauphin, en un vol. in-4° et en quatre vol. in-12.

II. RUE, (Dom Charles de la) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Corbie en Picardie l'an 1684, fut élève du célèbre *Montfaucon* et son rival pour la littérature grecque. Il se fit un nom par sa nouvelle *Edition* d'*Origène*. Il en donna les deux premiers volumes, et il étoit prêt de publier le troisième lorsqu'il mourut à Paris le 5 octobre 1739, à 55 ans. Dom *Vincent de la Rue* son compatriote et son neveu, acheva cette édition qui est en quatre vol. in-folio. Il avoit partagé les travaux de son oncle et mérité son estime. Il mourut le 29 mars 1762, à 55 ans, à Saint-Germain-des-Prés. L'édition d'*Origène* est faite avec soin. Les deux savans font à propos des notes sur les endroits qui les demandent, et ils doivent tenir un rang distingué parmi les bons éditeurs. L'oncle et le neveu étoient recommandables par leur piété autant que par leur savoir. L'oncle étoit un excellent ami : la mort de Dom *Thierry Ruinart* l'affligea tellement, que depuis cette époque sa santé fut toujours languissante. *Voyez* SABBATHIER.

I. RUELLE, (Jean) de Soissons, chanoine de l'église de Paris et médecin de *François I*, mort en 1537, à 63 ans, signala son savoir par deux ouvrages recherchés encore aujourd'hui : I. *De naturâ Stirpium*, Paris, 1536, in-folio. II. *Veterinariæ Medicinæ Scriptores Græci*, Paris, 1530, in-folio.

II. RUELLE, (Joseph-René) né à Lyon, y devint un très-habile teneur de livres et forma dans son art un grand nombre d'élèves. L'académie de sa patrie, rétablie en l'an neuf sous le nom d'*Athénée*, admit *Ruelle* au nombre de ses membres. Il est mort deux ans après. On lui doit : I. *Traité des Arbitrages de France*, 1769, in-8.° On en a fait une nouvelle édition en 1792. II. *Nouvelle Méthode* pour opérer les changes de France avec toutes les places de sa correspondance, 1777, in-8.° III. L'*Art de tenir les livres en parties doubles*, an huit, in-4.° *Ruelle* réunissoit la douceur, la modestie et la bienfaisance aux connoissances de son état.

RUEUS, (François) médecin, natif de Lille, mort en 1585, est connu par un traité, intitulé : *De Gemmis, iis prœsertim quarum D. Joannes in Apocalypsi meminit, etc.*, Paris, 1547 : on le trouve aussi avec le traité *De occultis naturæ Miraculis* de *Lemnius*. On voit par cet ouvrage qu'il avoit fait une étude particulière de l'histoire naturelle et qu'il étoit versé dans les belles-lettres.

RUFFI, (Antoine de) conseiller dans la sénéchaussée de Marseille sa patrie, remplit sa charge avec une intégrité singulière. N'ayant pas assez examiné la cause d'un plaideur dont il étoit le rapporteur, il lui fit remettre tout ce qu'il avoit perdu par la perte de son procès : trait qu'on attribue aussi au fameux *des Barreaux*. Ses vertus autant que son savoir, lui obtinrent une place de conseiller d'état en 1654. Il mourut en 1689, à 82 ans. On a de lui : I. Une *Histoire de Marseille* dont la meilleure édition est celle de 1696, en deux vol. in-folio. Cet ouvrage qui suppose une lecture immense, ne va que jusqu'en 1610; mais on y trouve tout ce qu'on peut dire sur cette ville jusqu'à ce temps-là. II. La *Vie de Gaspard de Simiane* connu sous le nom de *Chevalier de la Coste*, Aix, 1655, in-12. III. Une *Histoire des comtes de Provence*, in-folio, 1655 : ouvrage aussi exact que savant. IV. Une *Histoire* curieuse des *Généraux des Galères* dans le P. *Anselme*. Le style n'est pas le plus grand mérite de ses ouvrages; le sien est sec et décharné. Il avoit plus de mémoire que d'imagination. L'*Histoire de Marseille* donnée par *Antoine de Ruffi* en 1643, n'étoit d'abord qu'en un vol. in-folio. Ce fut son fils qui y ajouta un second volume lorsqu'il fit réparoître cet ouvrage. Celui-ci, nommé *Louis-Antoine de* RUFFI, né en 1657 à Marseille comme son père, se distingua par son érudition et sa profonde connoissance des antiquités de son pays dont il a fait des recueils tant imprimés que manuscrits. Il mourut en 1724, âgé de 67 ans.

I. RUFIN, né de parens obscurs, à Eluse (aujourd'hui *Eause*) capitale de l'Armagnac, reçut de la nature un esprit élevé, souple, poli, propre à se faire aimer des princes. Il se rendit à Constantinople à la cour de *Théodose* et il lui plut. Il ménagea si bien ce commencement de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand maître de son palais, le fit entrer dans tous ses conseils, l'honora de son amitié et de sa confiance, et le fit enfin consul avec son fils *Arcadius*. *Rufin* se maintint comme il s'étoit avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. C'étoit assez pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire. Il s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avoit opprimés par ses calomnies, et se fit baptiser avec un grand faste en 394. Après la mort de *Théodose*, ce ministre ambitieux, jaloux du crédit de *Stilicon* supérieur au sien, résolut de se mettre sur le trône. Il appela les Goths et d'autres Barbares dans l'empire, afin que pendant cette désolation il pût

s'en saisir ou le partager avec eux ; mais il fut puni de sa perfidie. L'armée excitée par un capitaine Goth nommé *Gaynas* que *Stilicon* avoit gagné, tua *Rufin* en 397. Sa tête fut portée au bout d'une lance pour l'exposer aux opprobres de la populace irritée contre ce ministre lâche, avare et insolent. Un soldat ayant coupé une de ses mains, et voyant que les nerfs qui font mouvoir les articles des doigts étoient encore pendans, s'avisa d'aller demander l'aumône, au nom de *Rufin*, ouvrant et fermant cette main sanglante selon ce qu'on lui donnoit. Le poëte *Claudien* se signala contre ce malheureux ministre par une invective remplie de traits fort piquans; mais il attendit en bon politique, qu'il eût été la victime de sa perfidie et de sa révolte.

II. RUFIN, prêtre de Palestine, vint en 399 à Rome, où il eut pour disciple *Pélage*. On trouve sa *Profession de Foi* dans les Dissertations du P. *Garnier* sur *Marius Mercator*.

III. RUFIN, naquit à Concordia petite ville d'Italie, vers le milieu du IVe siècle. Il cultiva son esprit par l'étude des belles-lettres et sur-tout de l'éloquence. Le desir de s'y rendre habile le fit venir à Aquilée, ville si célèbre alors qu'on l'appeloit communément la *seconde Rome*. Après s'être rendu habile dans les lettres humaines, il pensa aux moyens d'acquérir la science des Saints, et se retira dans un monastère d'Aquilée. *St. Jérôme* revenant de Rome passa par cette ville, et se lia par une étroite amitié avec *Rufin ;* mais il lui dit adieu pour parcourir les provinces de France et d'Allemagne, d'où il se retira en Orient. *Rufin* inconsolable de la séparation de son ami, résolut de quitter Aquilée pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Égypte et il visita les Solitaires qui en habitoient les déserts. Ayant entendu parler de la vertu et de la charité de *Sainte Mélanie l'ancienne*, il eut la consolation de la voir à Alexandrie, où il alla pour écouter le célèbre *Didyme*. La piété que *Mélanie* remarqua dans *Rufin*, l'engagea à lui donner sa confiance, qu'elle lui continua pendant tout le temps qu'ils restèrent en Orient, c'est-à-dire environ 30 ans. Les Ariens qui dominoient sous le règne de *Valens*, firent souffrir à *Rufin* une cruelle persécution. Il fut mis dans un cachot, chargé de chaînes, tourmenté par la faim et par la soif, et ensuite relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. *Mélanie* qui employoit ses richesses à soulager les confesseurs qui étoient ou en prison ou exilés, racheta *Rufin* avec plusieurs autres et se retira avec lui en Palestine. *St. Jérôme* croyant que *Rufin* iroit aussitôt après à Jérusalem, écrivit à un de ses amis qui y demeuroit pour le féliciter du bonheur qu'il alloit avoir de posséder un homme d'un si grand mérite. *Vous verrez*, dit-il, *briller en la personne de* Rufin *des caractères de sainteté, au lieu que je ne suis que poussière. C'est assez pour moi de soutenir avec mes foibles yeux l'éclat de ses vertus. Il vient de se purifier encore dans le creuset de la persécution, et il est maintenant plus blanc que la neige, tandis que je suis souillé de toutes sortes*

de péchés.... *Rufin* étant arrivé en Palestine, employa son bien à bâtir un monastère sur le Mont des Oliviers, où il assembla en peu de temps un grand nombre de Solitaires. Il les animoit à la vertu par ses exhortations, et outre ce travail il étoit encore souvent appelé par les premiers pasteurs pour instruire les peuples : car il avoit été élevé au sacerdoce. Il convertit un grand nombre de pécheurs, réunit à l'Église plus de 400 Solitaires qui avoient pris part au schisme d'Antioche, et engagea plusieurs Macédoniens et plusieurs Ariens à renoncer à leurs erreurs. Son séjour en Égypte lui ayant donné la facilité d'apprendre la langue grecque, il traduisit en latin divers ouvrages grecs. Son attachement au parti d'*Origène* le brouilla avec *St. Jérôme*, qui non-seulement rétracta tous les éloges qu'il lui avoit donnés, mais qui l'accabla de reproches piquans. Leurs divisions poussées jusqu'aux dernières extrémités, furent un grand scandale pour les foibles. *Théophile*, ami de l'un et de l'autre, les raccommoda, mais cette réconciliation ne fut pas de longue durée. *Rufin* ayant publié à Rome une traduction des *Principes* d'*Origène*, fut cité par le pape *Anastase*, mais il allégua quelques prétextes pour se dispenser de paroître; il se contenta d'envoyer en 400, au pontife son Apologie, où il s'expliquoit d'une manière orthodoxe sur certaines erreurs que l'on reprochoit à *Origène*. *St. Jérôme* écrivit contre la Traduction des *Principes*, et *Rufin* fit une Apologie éloquente, dans laquelle il déclara qu'il n'avoit prétendu être que simple traducteur d'*Origène*, sans être le garant de ses erreurs. *St. Chromace* d'Aquilée et *St. Augustin* écrivirent à *St. Jérôme* pour l'exhorter à la paix que la conduite indiscrète de *Rufin* avoit troublée, en paroissant favoriser des erreurs. La plupart des historiens ecclésiastiques disent que *Rufin* fut excommunié par le pape *Anastase*; mais D. *Cellier*, D. *Coustant* et *Fontanini* paroissent avoir prouvé le contraire. Il est vrai qu'il est fait mention de l'excommunication de *Rufin* dans quelques éditions de la Lettre du pape *Anastase* à *Jean* évêque de Jérusalem; mais il est visible que c'est une interpolation : ce passage contredit le reste de la Lettre où *Anastase* déclare qu'il laisse à Dieu à juger de l'intention du traducteur. En 407, *Rufin* retourna à Rome; mais cette ville étant menacée par *Alaric* l'année suivante, il passa en Sicile, où il mourut vers la fin de l'an 410. On a de lui : I. Une *Traduction* des Œuvres de l'Historien *Josèphe*. II. Celle de plusieurs écrits d'*Origène*. III. Une *Version* latine de dix Discours de *St. Grégoire* de Nazianze, et de huit de *St. Basile*. Quand on compare sa traduction avec le texte grec, on voit combien il se donnoit de liberté en traduisant. IV. *St. Chromace* d'Aquilée l'avoit engagé à traduire l'*Histoire Ecclésiastique* d'*Eusèbe*. Ce travail fut achevé en moins de deux ans. Il fit plusieurs additions dans le corps de l'ouvrage d'*Eusèbe*, et le continua depuis la 20e année de *Constantin* jusqu'à la mort du grand *Théodose*. Il y a plusieurs endroits qui paroissent écrits avec peu de soin, et des faits que

Rufin semble n'avoir rapportés que sur des bruits populaires : il en a omis d'autres très-importans ; mais on doit lui savoir gré d'avoir le premier composé une Histoire suivie, d'un temps où il s'étoit passé tant de choses remarquables. V. Un *Ecrit* pour la défense d'*Origène*. VI. Deux *Apologies* contre *St. Jérôme*. VII. Des *Commentaires* sur les bénédictions de *Jacob*, sur *Osée, Joël* et *Amos*. VIII. Plusieurs *Vies* des Pères du désert. IX. Une *Explication du Symbole*. C'est de tous les ouvrages que *Rufin* a donnés, celui qui lui a fait le plus d'honneur, et qui a été le plus utile à l'Église. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1580, in-folio, par les soins de *Laurent de la Barre*. (*Voyez* sa *Vie* et son *Apologie* en 2 vol. in-12, par Dom *Gervais*, Paris, 1724.) Dom *Cellier*, le cardinal *Noris*, *Fontanini* dans son Histoire Littéraire d'Aquilée, et *Cave* ont peint *Rufin* d'une manière fort intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec RUFIN qui étant venu de la Palestine à Rome, inspira le premier à *Celestius* les erreurs de *Pélage*. Celui-ci survécut à *Rufin* d'Aquilée, et étoit né en Syrie.

RUFIN, (*T. Vinius*) favori de GALBA, *Voyez* l'article de cet empereur.

RUFIN, (*Corn. Rufinus*) *Voyez* FABRICIUS, n.° I. *à la fin*.

RUFUS, médecin d'Éphèse, se fit une haute réputation sous l'empereur *Trajan*. Du grand nombre de ses écrits cités par *Suidas*, il ne nous reste qu'un petit *Traité des Noms grecs des parties du Corps*, Venise, 1552, in-4° ; un autre, *des Maladies des Reins et de la Vessie*, Paris, 1554, in-8° ; et quelques *Fragmens* sur les médicamens purgatifs. *Guillaume Rinch* les a recueillis et commentés, Londres, 1726, in-4.°

RUFUS, (Curtius) *Voyez* l'article de QUINTE-CURCE, *à la fin*.

RUFUS, *Voyez* MUSONIUS *et* I. RUTILIUS.

RUGGIERI, (Côme) astrologue Florentin, vint en France dans le temps que *Catherine de Médicis* y gouvernoit. Ses horoscopes et ses intrigues lui obtinrent l'abbaye de Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Accusé en 1574, d'avoir conspiré contre la vie du roi *Charles IX*, il fut condamné seulement aux galères, d'où la reine-mère le tira peu de temps après. Il fut encore accusé, en 1597, d'avoir conspiré contre les jours de *Henri IV*, et il échappa aux poursuites par le crédit des femmes de la cour qui avoient recours à lui. Il commença à publier des *Almanachs* en 1604, espèce d'ouvrage qui, comme les gazettes et les journaux, s'est étrangement multiplié en France. Cet astrologue mourut en 1615, devenu pensionnaire du roi, à la sollicitation du maréchal d'*Ancre* son compatriote. Son corps fut traîné à la voirie, parce qu'il avoit eu l'impiété de déclarer qu'il mouroit athée, et qu'*il ne reconnoissoit d'autres Dieux que les Rois et d'autres Diables que ses ennemis*. L'athéisme étoit la folie de son temps, comme le déisme est celle du nôtre. *Ruggieri*, qu'on

appeloit

appeloit aussi *Roger* en francisant son nom, se mêloit aussi de poésies ; mais ses vers contribuèrent moins à sa fortune que ses prédictions. On publia à son occasion, en 1615, l'*Histoire épouvantable des deux Magiciens étranglés par le* Diable. *Ruggieri* étoit le premier, et un nommé *César* le second.

RUHNKEN, (David) né à Stolp dans la Poméranie Prussienne, le 2 janvier 1723, mort le 14 mai 1798, professa avec célébrité la littérature et l'histoire dans l'université de Leyde après *Oudendorp*, et fut nommé bibliothécaire de cette ville en 1771 après *Gronovius*. *Ruhnken* fit dans sa jeunesse le voyage de Paris et s'y lia d'une étroite amitié avec *Capperonier* et plusieurs autres savans de cette capitale. De retour en Hollande, il publia divers ouvrages dans lesquels la critique la plus judicieuse s'unit au mérite de l'érudition. Ils ont pour titres : I. *Epistolæ Criticæ in Homeri et Hesiodi hymnos*, 1749, in-8.° II. *De vitâ et scriptis Longini*, in-8.° III. *Timæi Sophistæ Lexicon*, 1754, in-8.° IV. *Historia critica Oratorum Græcorum*, 2 vol. in-8.° V. On lui doit encore des éditions de *Velleïus-Paterculus* et de *Rutilius-Lupus*, et quelques autres écrits de philologie. *Ruhnken* laissa en mourant une nièce et une fille aveugles et indigentes ; mais la république Batave a acheté sa bibliothèque sous une pension viagère en faveur de celles-ci. Il avoit recueilli à grands frais une collection complète des auteurs classiques et des antiquaires, avec un grand nombre de manuscrits précieux, parmi lesquels on espère retrouver des copies de plusieurs ouvrages consumés dans le dernier incendie de l'abbaye de *Saint-Germain-des-Prés*. Le professeur *Wyttenbach* a publié la Vie de *Ruhnken*.

RUINART, (Dom Thierry) né à Rheims le 10 juin 1657, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur et fit profession en 1675. Il s'appliqua ensuite avec tant de succès à l'étude des Pères et des auteurs ecclésiastiques, qu'en 1682 le Père *Mabillon* le choisit pour l'aider dans ses travaux. Dom *Ruinart* fut un digne élève d'un tel maître. Il avoit le même caractère de simplicité et de modestie, le même esprit de régularité, un grand jugement, une exactitude scrupuleuse, une critique saine, un style net. Tels sont les caractères qui ont distingué ses ouvrages de tant d'autres compilations. Les principaux sont : I. Les *Actes sincères des Martyrs*, en latin, à Paris, in-4°, 1689. Il a enrichi ce livre de remarques savantes et d'une Préface judicieuse. Il s'y attache particulièrement à réfuter *Dodwell*, qui avoit avancé dans une de ses *Dissertations* sur *St. Cyprien*, « qu'il n'y avoit eu que peu de Martyrs dans l'Église. » Ce recueil a été réimprimé plusieurs fois depuis, in-folio, avec des augmentations des éditeurs. La plupart de celles qui se trouvent dans l'édition de Hollande, 1713, in-folio, sont de Dom *Ruinart*, qui a, dit-on, été aidé dans ce travail par Dom *Placide Porcheron*. Il a été aussi traduit en françois avec la préface, par l'abbé *Drouet de Maupertuy*, et publié pour la première fois en 1708, à Paris, en

2 vol. in-8.° II. L'*Histoire de la persécution des Vandales*, composée en latin par *Victor* évêque de Vitte en Afrique, 1694, in-4.° Dom *Ruinart* orna cette édition d'un Commentaire historique latin, d'un grand nombre de remarques aussi savantes que solides, et de quelques monumens qui ont rapport à cette histoire. III. Une nouvelle *Edition* des Ouvrages de *St. Grégoire* de Tours, avec une excellente Préface, 1699, in-folio : elle commence à devenir rare. IV. Abrégé de la *Vie* du P. *Mabillon*, 1709, in-12. V. Une longue *Vie* latine du pape *Urbain II*, imprimée par les soins de Dom *Vincent Thuillier* dans les Œuvres diverses de *Mabillon*, trois vol. in-4.° Dom *Ruinart* mourut dans l'abbaye de Hautvilliers en Champagne le 29 septembre 1709, à 53 ans.

RUISCH, *Voyez* RUYSCH.

RUISDAAL, (Jacob) peintre, né à Harlem en 1640, mort dans la même ville en 1681, à 41 ans, est mis au rang des plus célèbres paysagistes. Ses tableaux sont d'un effet piquant. Il a représenté dans la plupart, de belles fabriques, des marines, des chûtes d'eau ou des tempêtes. Ses sites sont agréables, sa touche est légère, son coloris vigoureux. Les connoisseurs font aussi beaucoup de cas de ses dessins. Cet artiste avoit coutume de faire peindre ses figures par *Van-Ostade*, *Van-Velde* ou *Wouwermans*. On a gravé d'après lui. Il a aussi gravé quelques petits morceaux. *Salomon* son frère, mort à Harlem en 1670, s'est pareillement distingué par ses paysages.

RULHIÈRES, (N. de) chevalier de St-Louis, de l'académie Françoise, se trouva en Russie en qualité de secrétaire d'ambassade du marquis *de l'Hôpital*, lors de la révolution qui arracha le sceptre à *Pierre III*. Il écrivit en peu de pages l'histoire de cette fameuse catastrophe ; mais ces pages sont dignes de *Salluste*. Pour donner un pendant à cet énergique tableau, il fit celui de la révolution de Pologne et des causes du démembrement de cette république. Instruit par des correspondans sûrs, et ayant rassemblé d'excellens matériaux, il peignit cet événement de ses véritables couleurs. Il s'occupoit à ramasser des documens sur l'histoire de la révolution de France, lorsque la mort l'enleva le 30 janvier 1791. Sans approuver les excès de l'ancien régime, il n'adoptoit point toutes les mesures du nouveau. Aimant la liberté, mais sachant en connoître les limites et en craindre les abus ; il n'étoit pas de ces esprits foibles qu'on entraîne avec des déclamations ; mais comme il s'étoit avancé par les grands, il regrettoit peut-être trop le temps où les graces et la considération s'obtenoient par eux. Ses *Eclaircissemens historiques sur l'état des Protestans en France*, sont une preuve de la saine critique de l'auteur, et ont de plus le mérite de la solidité des recherches et de l'intérêt des faits. A ses connoissances historiques et politiques, *Rulhières* joignoit le talent des vers. Son petit poème *des Disputes* que *Boileau* n'auroit pas désavoué, prouve en lui une raison plus étendue que celle de ce célèbre satirique. On connoît encore de lui un joli

poëme sur *le Jeuxs de mains*, de petits contes et des épigrammes que son caractère malin lui dicta trop souvent. « Bon plaisant dans ses vers, il n'étoit point, dit *la Harpe*, gai dans la société. Il y étoit même lourd et important. Il auroit voulu être dans le monde un peu plus qu'un homme de lettres. Il s'écontoit beaucoup plus qu'il n'écoutoit les autres, et savoit peu dialoguer. » Il travailloit difficilement, et cette lenteur de son esprit se faisoit quelquefois sentir dans sa conversation. On a publié ses *Œuvres posthumes*, in-12, 1791 ; mais il n'y a peut-être de lui dans ce recueil que des *Anecdotes sur le maréchal de Richelieu* ; dans les autres morceaux on n'apperçoit point la tournure de son esprit.

I. RULLAND, (Martin) médecin de Freisingen en Bavière, fut professeur de médecine à Lawingen en Souabe, médecin de l'empereur *Rodolphe II*. On a de lui : I. *Medicina practica*, Francfort, 1625, in-12. C'est un Dictionnaire des maladies avec des remèdes. II. Un petit livre *De la Scarification et des Ventouses, et des maladies qu'on peut guérir par leur moyen* ; Basle, 1596, in-8.° III. *Appendix de dosibus seu justâ quantitate et proportione medicamentorum*. IV. *Curationum empiricarum et historicarum centuriæ decem*. V. *Thesaurus Rulandinus*, Rouen, 1650. C'est une collection de quelques-uns de ses ouvrages. VI. *Lexicon Alchymiæ*, Nuremberg, 1671, in-4.° VII. *Hydriatica*, Dillingen, 1568, in-8° ; c'est un traité des eaux minérales. La plupart des ouvrages de ce médecin sont calqués sur les principes de chimie. Il mourut à Prague en 1602, à 70 ans.

II. RULLAND, (Martin) fils du précédent, né à Lawingen en 1569, médecin de l'empereur, mourut à Prague l'an 1611, à 52 ans. Il a donné : I. *Histoire d'une Dent d'or*, 1595. Il prétend prouver qu'il étoit venu une dent d'or à un enfant de Silésie, âgé de sept ans ; mais il n'a réussi qu'à prouver sa crédulité. II. *De perniciosæ luis Hungaricæ tecmarsi et curatione*, Francfort, 1600, in-8.° III. *Propugnaculum Chymiatriæ*, Leipzig, 1608, in-4.°

RULMAN, (Aulné) *Voyez* l'article FLÉCHIER, *à la fin*.

RUMA, RUMIA *et* RUMINA, (Mythol.) Déesse révérée chez les Romains, présidoit à la nourriture des enfans à la mamelle. On lui offroit des vases pleins de lait. Son nom venoit de *Ruma*, ancien mot latin qui signifioit *mamelle*.

RUMPHIUS, (George-Evrard) né en 1627, docteur en médecine dans l'université d'Hanau et de l'académie des *Curieux de la Nature*, devint consul et ancien marchand à Amboine, l'une des isles Moluques où il étoit allé s'établir. La botanique eut pour lui un attrait singulier, et quoiqu'il n'eût jamais pris de leçons de cette science, il s'y rendit très-habile par ses propres recherches. Une chose étonnante, c'est que, malgré le malheur qu'il eut de devenir aveugle à l'âge de 43 ans, il savoit parfaitement distinguer au goût et au toucher la nature et la forme d'une plante d'avec

une autre. Il réunit en douze livres ce qu'il avoit ramassé de plantes, et les dédia, en 1690, au conseil de la compagnie des Indes. Ce recueil parut en 1755 avec un Supplément, par les soins de *Jean Burmann*, en six volumes in-folio, sous le titre d'*Herbarium Amboinense*. On a encore de lui : *Imagines Piscium testaceorum*, à Leyde, 1711 et 1739, in-folio ; la première édition est recherchée pour les figures. *Rumphius* avoit composé une *Histoire politique d'Amboine*, qui n'a pas été mise au jour : on en conserve deux exemplaires, l'un dans cette isle, l'autre au dépôt de la compagnie des Indes à Amsterdam.

I. RUNGIUS, (David) Luthérien, né en Poméranie l'an 1564, mort en 1604, à 40 ans, professa la théologie à Wittemberg avec beaucoup de réputation, et assista au colloque de Ratisbone en 1601. On a de lui des *Commentaires* sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les deux Épîtres aux Corinthiens, l'Épître de *St. Jacques*, etc.

II. RUNGIUS, (Jean-Conrad) savant littérateur Protestant, né à Cappelle dans le comté de la Lippe en Westphalie, le 22 janvier 1686, obtint en 1714 la chaire d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque et latine dans l'université de Harderwick; et en 1722, celle d'éloquence et d'histoire à Franeker : il y mourut le 17 janvier 1723, à 36 ans. Il a donné une édition du *Rationarium temporum* du P. *Petau*, avec une Continuation depuis 1633 jusqu'à l'an 1710, et des tables généalogiques; Leyde, 1710, in-8.° On a encore de lui plusieurs Oraisons académiques, imprimées séparément. Il y en a une, entre autres, intitulée : *Oratio de Romanorum Luxuriâ et corruptissimis moribus quibus Rempublicam, libertatem et amplissimum imperium corruperunt et pessumdederunt*, Harderwick, 1718, in-4.°

RUOLZ, (Charles-Joseph de) né à Lyon en 1708, fut un magistrat éclairé dans la sénéchaussée de sa patrie et membre de son académie. Il a publié une *Dissertation* intéressante sur la vie et les écrits de *Louise Labbé*, dans laquelle il s'efforce de la disculper des reproches faits à ses mœurs par quelques historiens. *Ruolz* ayant fait naufrage dans la rivière d'Ain près de Lyon, avec sa femme, avoit gagné la rive; mais il se jeta de nouveau à l'eau pour sauver son épouse, et il périt victime de sa tendresse et de son courage en 1756.

I. RUPERT, (Saint) évêque de Worms, d'une famille illustre alliée à la maison royale de France, prêcha la foi dans la Bavière sur la fin du 7e siècle, et y convertit *Théodon* duc de Bavière, qu'il baptisa avec un grand nombre de personnes. Quelque temps après il fixa son siége épiscopal à Jevave, ville qu'on appelle aujourd'hui *Saltzbourg*. Il mourut le 25 mars 718.

II. RUPERT, né dans le territoire d'Ypres, embrassa la règle de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Laurent près de Liége, et passa de là dans l'abbaye de Saint-Laurent d'Oostbourg près d'Utrecht. Il n'épargua ni veilles ni application pour

s'avancer dans l'intelligence de l'Ecriture-Sainte. Son savoir et sa piété lui acquirent une si grande réputation, que *Fréderic* archevêque de Cologne le tira de son cloître pour le faire abbé de Deutsch. Il mourut le 11 février 1135, à 44 ans. Tous ses Ouvrages ont été imprimés à Paris en 1638, en 2 vol. in-fol.; et à Venise, 4 vol. in-folio, 1748 à 1752. On y trouve : I. Des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, dans lesquels il se propose de rapporter tout ce qu'elle renferme, aux œuvres des trois personnes de la Sainte Trinité. On lui reproche d'avoir donné dans des allégories bizarres et d'avoir parlé peu correctement de l'Eucharistie dans cet ouvrage. II. Un *Traité des Offices divins*, qui est curieux et utile. III. Un *de la Trinité*, et plusieurs autres.

III. RUPERT, (Christophe-Adam) né à Altorf en 1610, y fut pendant neuf ans professeur en histoire, et y mourut en 1647, à 37 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur *Florus*, *Velleïus-Paterculus*, *Salluste*, *Valère-Maxime*, etc. II. *Mercurius epistolicus et oratorius* III. *Orator historicus*, etc.

RUPERT, *Voy.* II. ROBERT. *et* X. ROBERT *de Bavière*.

RUREMONDE, (Jean-Guillaume de) fils d'un prêtre, se crut, vers l'an 1580, inspiré de Dieu pour rétablir l'Anabaptisme, et renouveler la pure doctrine dans Munster. Il assura que dans peu le royaume de la nouvelle Jérusalem seroit fondé, et que le *Peuple de Dieu* (c'étoient les Anabaptistes) s'empareroit des pays de ceux qui n'avoient pas de justes idées de la Divinité, comme autrefois les Israélites s'étoient rendus maîtres des terres des Cananéens. Il composa un livre pour prouver qu'on devoit accorder la pluralité des femmes, à l'exemple de *Mahomet;* et afin que lui et ses sectateurs pussent les nourrir, il permettoit les vols et les larcins. Pour colorer ce brigandage, il disoit que tous les biens de la terre appartenoient à Jésus-Christ et à ses disciples ; que Dieu l'avoit envoyé pour en faire une distribution égale ; et qu'il avoit reçu pour cela l'épée de Dieu et de *Gédéon*. Suivant cette pernicieuse doctrine, les maisons des nobles furent pillées, et plusieurs des possesseurs tués par ces fanatiques. Il y avoit plus de cinq ans que tous ces désordres duroient sans qu'on pût y remédier, lorsque *Guillaume* fondateur de ce royaume imaginaire, fut pris et mis en prison dans la forteresse de Dislaken au pays de Juliers. Ce fanatique ayant trouvé le moyen de corrompre ses gardes, il vécut quelque temps dans sa prison avec ses femmes dans la volupté, le luxe et l'abondance. *Guillaume* duc de Clèves, indigné de ce nouveau désordre, fit resserrer plus étroitement le prisonnier et lui fit faire son procès. Il fut brûlé à petit feu, sans donner aucune marque de repentir. Deux de ses principales femmes subirent le même sort, avec la même opiniâtreté. Les autres parurent se repentir des égaremens de leur cœur et abjurèrent les erreurs dont on leur avoit fasciné l'esprit.

RUSBROCH *ou* RUSBROECH, (Jean) prieur des chanoines réguliers de Saint-Augustin, au monastère de Val-Vert près de Bruxelles, prit son nom du lieu de sa naissance, village sur la Sambre dans le Brabant. Il mourut le 2 décembre 1381, à 88 ans, honoré des titres de *très-excellent Contemplatif* et de *Docteur divin*. Il les mérita par son génie méditatif et par son goût pour la spiritualité. Il enfanta un grand nombre d'ouvrages mystiques, pleins d'idées que les hommes peu familiarisés avec la vie contemplative trouveront extraordinaires. La meilleure édition de ses Œuvres, traduites du flamand en latin par *Laurent Servius* Chartreux, est celle de Cologne, 1692, in-4.° On y trouve sa *Vie*, composée par *Henri de Pomère ;* sa piété n'y paroît pas toujours réglée avec cette exactitude qui sembleroit exclure les voies particulières par lesquelles Dieu conduit quelquefois ses serviteurs.

RUSCA, (Antoine) théologal de Milan, mort en 1645, fut placé par son mérite, avec *Collius Vicecomès* et *Ferrari*, dans la bibliothèque Ambroisienne par *Fréderic Borromée* le fondateur de ce monument célèbre. Dans la distribution des matières que ce cardinal donna à traiter aux divers savans qu'il occupoit, celle de l'Enfer tomba à *Rusca*. Il remplit sa tâche avec beaucoup d'érudition, dans un vol. in-4°, divisé en cinq livres. Ce volume imprimé à Milan en 1611, sous ce titre : *De Inferno et statu Dæmonum ante mundi exitium*, est savant, curieux et peu commun. — Il y a eu un peintre de ce nom ; *Charles-François*, né à Lugano en 1701, mort à Milan en 1769. Il excelloit dans le portrait.

RUSCELLI, *Voyez* PIÉMONTOIS (Le).

RUSCONI, (Camille) habile sculpteur Milanois, mort en 1728 à Rome, embellit cette ville de ses ouvrages.

RUSES DE GUERRE, *Voir les articles* AMROU ; CAMBYSE ; I. CÉSAR *initio ;* DRAGUT-RAYS ; FOURQUEVAUX ; I. LANDRY ; LYCUS ; I. MAXIME ; MITHRIDATE ; PISISTRATE ; III. MUZA ; SIMON, etc. *Voir* aussi POLYEN et FRONTIN.

RUSHWORTH, (Jean) d'une bonne famille de Northumberland, né vers l'an 1607, devint en 1643 secrétaire de *Thomas Fairfax* général des troupes du parlement, et eut divers autres emplois ; mais après la dissolution du parlement de 1679, il vécut obscurément à Westminster, et mourut en 1690, à 83 ans, en prison où il avoit été renfermé pour ses dettes. On a de lui des *Recueils historiques* de tout ce qui se passa dans le parlement, depuis 1618 jusqu'en 1644, en 6 vol. in-fol.

RUSPOLI, (François-Marie) prince de Cerveteri et poëte Italien, rassembla les membres de l'académie des Arcades en 1707, et fit construire pour leurs assemblées générales sur le Mont-Aventin, un très-bel édifice en forme d'amphithéâtre. Ils avoient toujours été errans depuis leur fondation en 1690, tantôt sur le Mont-Janicule, tantôt dans le palais de la reine *Christine*,

tantôt dans les jardins Farnèse et du prince *Justiniani*. Leur nouveau fondateur *Ruspoli* mourut quelque temps après la construction de son palais.

I. RUSSEL, (Jean) comte *de Bedfort*, entra fort avant dans la faveur de *Henri VIII*, par son courage dans les armes et par son habileté dans les affaires. Il accompagna ce roi à la prise de Térouane et de Tournai, contribua à celle de Morlaix en Bretagne, et combattit à la bataille de Pavie pour *Charles-Quint*. Il fut employé ensuite dans diverses négociations auprès de cet empereur en France, à Rome et en Lorraine. *Henri VIII* le nomma chevalier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du prince son fils. *Edouard VI* étant monté sur le trône, envoya, la seconde année de son règne, *Russel* contre les rebelles de Devon, qu'il défit au pont de Fennyton : il secourut Excester, tua six cents des rebelles, en prit quatre mille prisonniers, et mérita par ses services d'être créé comte de Bedfort. Il mourut l'an 1555.

II. RUSSEL, (Guillaume) duc de Bedfort, né en 1604, se montra un ardent ennemi de *Jacques II*, qui le mit en jugement et le fit décapiter le 31 juillet 1683. Six ans après, la chambre des pairs réhabilita sa mémoire. La *Correspondance* de *Russel* avec son épouse et ses amis pendant sa détention, a été publiée, et intéresse le lecteur.

III. RUSSEL, (Alexandre) médecin Écossois, mort en 1770, s'attacha à la compagnie Angloise d'Alep, et publia en 1755 l'*Histoire* de cette ville, qui a été traduite en différentes langues.

RUSSINGER, (Sixte) né à Strasbourg, entra dans l'ordre ecclésiastique, et fut le premier qui porta à Naples l'art de l'imprimerie. Il y fut considéré du clergé, de la noblesse et du roi *Ferdinand*. Les imprimeurs *Jacobi* et *Locati* ses contemporains, étoient aussi prêtres, et en prenoient le titre dans leurs éditions.

RUST, (Grégoire) fut élevé au collége de Christ à Cambridge, et devint ensuite doyen de Connor, puis évêque de Dromore en Irlande : il mourut jeune l'an 1670. On a de lui un Traité *de la Vérité*, Londres, 1682, in-8°; et quelques ouvrages sur des matières métaphysiques, genre dans lequel il étoit très-profond.

RUSTAING DE ST. JORRY, (Louis) chevalier de Saint-Lazare, mort vers 1740, est auteur de trois pièces de théâtre ; *Le Philosophe trompé par la Nature ; Arlequin camarade du Diable ; Arlequin en deuil de lui-même.*

RUSTICI, (Jean-François) sculpteur Florentin, vint en 1528 à Paris, où *François I* l'employa à des ouvrages considérables. Il avoit fait connoître dès l'enfance les talens qu'il avoit reçus de la nature, par le plaisir qu'il prenoit à faire de lui-même de petites figures de terre. *André Verrochio* lui montra les principes de son art. *Léonard de Vinci* qui étoit alors dans la même école, lui donna une vive émulation : ce qui contribue ordinairement beaucoup à perfec-

tionner les talens. Ses statues sont la plupart en bronze. Parmi ses ouvrages, on fait sur-tout mention d'une *Léda*, d'une *Europe*, d'un *Neptune*, d'un *Vulcain*, et d'un *Homme à cheval* d'une hauteur extraordinaire. On croit qu'il mourut en France, et qu'il ne voulut plus retourner dans sa patrie à cause des troubles qui l'agitoient.

RUSTICIENNE, *Voyez* BOËCE.

RUTGERS, (Janus) littérateur du 17[e] siècle, né a Dordrecht, mort à la Haye en 1625, à 36 ans, est connu : I. Par des *Poésies* latines, imprimées avec celles d'*Heinsius*, Elzevir, 1553, in-12, et 1618, in-8.° II. Par les *Notes* dont il a éclairci plusieurs auteurs anciens, tels que *Virgile*, *Horace*, etc. III. Par ses *Variæ Lectiones*, 1618, in-4.° Il avoit été conseiller de *Gustave-Adolphe* roi de Suède.

I. RUTH, femme Moabite, qui épousa *Mahalon* un des enfans de *Noëmi* et d'*Elimélech*, et ensuite *Booz*, vers l'an 1254 avant Jésus-Christ. Elle fut mère d'*Obed* père d'*Isaï*, et aïeule de *David*. Le livre de *Ruth* qui contient l'Histoire de cette sainte femme, est placé entre le livre des Juges et le premier des Rois, comme une suite de celui-là et une introduction à celui-ci. On ne sait pas précisément en quel temps est arrivée cette histoire ; elle ne peut avoir été écrite que sous *David*, dont l'auteur parle à la fin de son livre ; et il y a apparence qu'elle est du même qui a écrit le premier livre des Rois. A ne considérer que le style dont ce morceau est écrit, il peut passer pour un des plus beaux qu'il y ait dans l'Ecriture. Les actions, les sentimens, les mœurs, tout y est peint au naturel, et avec une simplicité si naïve qu'on ne peut le lire sans en être touché. *Voy.* NOÉMI.

II. RUTH D'ANS, (Paul-Ernest) né à Verviers ville du pays de Liége, en 1653, d'une famille ancienne, vint à Paris et s'attacha à *Arnauld* qui fut depuis son conseil et son ami. Il assista à la mort de ce célèbre docteur en 1694, et il apporta son cœur à Port-Royal-des-Champs. *Ruth d'Ans* ayant été exilé dans les Pays-Bas par une lettre de cachet en 1704, *Précipiano* archevêque de Malines l'accusa d'hérésie. Il alla à Rome pour se justifier auprès du pape *Innocent XII* qui le reçut bien, le fit protonotaire apostolique, et voulut qu'il prît le bonnet de docteur en théologie au collége de la Sapience à Rome. *Clément XI* lui fut moins favorable. Cet écrivain mourut à Bruxelles le 24 février 1728, à 75 ans, aumônier de la duchesse de Bavière, chanoine de Sainte-Gudule à Bruxelles, et doyen de l'église cathédrale de Tournai. C'est lui qui a composé le X[e] et le XI[e] volumes de l'*Année Chrétienne* de *le Tourneux*. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages peu connus.

RUTILIE, célèbre dame Romaine, étoit sœur de *Publius Rufus* qui souffrit si constamment l'injustice de son exil, et femme de *Marc. Aurelius Cotta* consul l'an 74 avant J. C. Elle eut un fils, aussi recommandable par son esprit que par ses

vertus. Elle l'aima tendrement ; il lui fut enlevé par la mort à la fleur de son âge, et elle en supporta la perte avec beaucoup de courage. C'étoit un modèle de toutes les qualités qui honorent son sexe. *Sénèque* l'a proposée pour exemple dans le livre qu'il écrivit pendant son exil pour consoler sa mère.

I. RUTILIUS-RUFUS, (*Publius*) consul Romain, l'an 105 avant Jésus-Christ, s'attira l'inimitié des chevaliers Romains par son amour pour la justice. Ayant été accusé de péculat et banni de Rome, il se retira en Asie et demeura presque toujours à Smyrne. Sur son passage d'Italie en Asie, toutes les villes s'empressèrent à l'envi de lui dépêcher des ambassadeurs chargés de lui offrir une retraite sûre et honorable. Son exil eut l'air d'un triomphe. Un des envoyés de la ville de Smyrne qui l'avoit honoré du droit de bourgeoisie, lui ayant dit pour le consoler que Rome étoit menacée d'une guerre civile et qu'elle se verroit forcée de rappeler tous ses exilés : *Quel mal vous ai-je fait*, lui répliqua Rutilius, *pour souhaiter un retour qui me seroit plus fâcheux que mon exil ? J'aime mieux que ma Patrie rougisse de l'un, que de la voir s'affliger de l'autre.* Il tint parole. *Sylla* voulut le rappeler ; mais *Rutilius* refusa de revenir dans son ingrate patrie. Il employa le temps de son exil à l'étude. Il composa l'*Histoire de Rome* en grec, celle de sa *Vie* en latin, et plusieurs autres ouvrages. C'étoit un homme laborieux, savant, d'une conversation agréable, et habile jurisconsulte : c'est ainsi que le peint *Cicéron*. Il avoit étudié le droit sous *Publ. Scævola* et *M. Manilius*, et la philosophie sous *Panætius*. Il se piquoit d'une probité exacte. Ayant refusé d'accorder une chose injuste à un de ses amis, celui-ci lui dit avec indignation : *Qu'ai-je besoin de ton amitié, si tu ne veux point faire ce que je te demande ? — Eh !* répondit Rutilius, *qu'ai-je besoin de la tienne, s'il faut que je fasse quelque chose contre l'honnêteté pour l'amour de toi ?*

II. RUTILIUS, (*Claudius Rutilius Numatianus Gallus :*) c'est sous ce nom que nous avions mis précédemment l'article que nous plaçons maintenant sous celui de *LACHANIUS*, en suivant l'*Histoire littéraire de France*, par Dom *Rivet*.

III. RUTILIUS, (*Claudius Rutilius Numatianus Gallus*) fils de *Lachanius*, né à Toulouse, à ce qu'on croit, ne se rendit pas moins célèbre que son père par son esprit, sa politesse et ses grandes qualités. Il florissoit dans le 5e siècle. Il parvint aux premières dignités de Rome ; mais quelque agrément qu'il trouvât dans la capitale du monde, il vola en 416 au secours de sa patrie affligée, et tâcha de réparer par sa présence, son crédit et son autorité, les maux que les Barbares venoient d'y causer. On a de lui un *Itinéraire* en vers élégiaques. On l'a imprimé à Amsterdam en 1687, in-12, avec les notes de plusieurs savans, et dans les *Poetæ Latini minores*, Leyde, 1731, 2 volum. in-12. M. *le Franc* l'a traduit en françois avec des remarques. Ce qui nous reste de ce poëte, fait con-

noître la bonté de son esprit et l'étendue de son savoir; mais il ne donne que des lumières très-médiocres sur la géographie.

RUVIGNY, (Henri marquis de) étoit agent général de la noblesse Protestante en France, lorsqu'à la révocation de l'Edit de Nantes il passa en Angleterre où il se fit naturaliser, et prit le titre de comte de *Galloway* qu'il porta toujours depuis. Après la mort du maréchal *de Schomberg*, il fut fait colonel du régiment de cavalerie légère qui n'avoit été composé que de religionnaires François sous le règne du roi *Guillaume*. Ce prince lui donna le commandement des troupes Angloises en Piémont, avec le caractère d'ambassadeur plénipotentiaire auprès du duc de Savoie, avant qu'il eût fait sa paix particulière en 1696. La reine *Anne* le fit aussi généralissime de ses troupes en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il perdit l'an 1707 la bataille d'Almanza en Espagne, et l'an 1709 celle de Gudina en Portugal. Ces mauvais succès le firent rappeler en Angleterre, et on le priva de la qualité de vice-roi d'Irlande. Il fut pourtant établi depuis Lord-justicier de ce royaume avec le lord *Grafton*, et mourut en 1720, à 73 ans. On vit à la bataille d'Almanza une singularité dont on n'avoit pas eu d'exemple auparavant : l'armée Angloise et des alliés, commandée par un général François, (le comte de *Galloway*;) et l'armée de France et d'Espagne sous les ordres d'un général Anglois de nation, (le maréchal duc *de Berwick*.)

I. RUYSCH, (Fréderic) né à la Haye en 1638, prit le bonnet de docteur en médecine à Franeker. De retour dans sa patrie, il exerça son art avec d'autant plus de succès qu'il étoit plus profond dans la botanique et sur-tout dans l'anatomie. Lorsque le czar *Pierre* passa en Hollande pour la première fois en 1698, il rendit visite à *Ruysch*, et fut étonné autant qu'enchanté en voyant le cabinet de cet illustre anatomiste. Il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore tout aimable et qui sembloit lui sourire. Le monarque ne pouvoit sortir de ce lieu ni se lasser d'y recevoir des instructions. Il dînoit à la table très-frugale de son maître, pour passer les journées entières avec lui. A son second voyage, en 1717, il acheta le cabinet et l'envoya à Pétersbourg; présent des plus utiles qu'il pût faire à la Moscovie. L'académie des Sciences de Paris choisit *Ruysch*, en 1727, pour être un de ses associés étrangers. Il étoit aussi membre de l'académie Léopoldine des Curieux de la Nature, et de la Société royale d'Angleterre. Il eut le malheur en 1728, de se casser l'os de la cuisse par une chûte; il ne pouvoit plus guère marcher sans être soutenu par quelqu'un. Mais il n'en fut pas moins sain de corps et d'esprit jusqu'en 1731, qu'il perdit en peu de temps toute sa vigueur qui s'étoit maintenue sans altération sensible. *Ruysch* mourut le 22 Février, âgé de près de 93 ans, et n'ayant eu dans une si longue carrière qu'environ un mois d'infirmité. Outre l'édition de la *Description* du Jardin des plantes d'Amsterdam par *Commelin*, 1697 et 1701,

en 2 vol. in-folio, on a de lui divers Ouvrages, recueillis à Amsterdam, 1737, en 4 vol. in-4.° Les principaux sont : I. *Dilucidatio Valvularum in vasis lymphaticis et lacteis.* II. *Observationum Anatomico-chirurgicarum Centuria*, à Amsterdam, 1691, in-4.° III. *Epistolæ problematicæ sexdecim.* IV. *Responsio ad* Godefredi Bidloï *libellum Vindiciarum adversariarum Anatomico-medico-chirurgicarum*, *Decades tres*; à Amsterdam, 1717, in-4.° *Bidloo* l'avoit traité de Boucher subtil. *Ruysch* lui répondit qu'il aimoit mieux être *Lanio subtilis* que *Leno famosus.* Le jeu des mots latins n'étoit pas assez bon, pour qu'il attaquât aussi cruellement les mœurs de son adversaire. Il est vrai que celui-ci s'étoit oublié jusqu'à l'appeler *LE PLUS MISÉRABLE DES ANATOMISTES.* V. *Thesaurus Animalium primus.* VI. *Thesauri Anatomici decem.* VII. *Musæum Anatomicum.* VIII. *Curæ posteriores seu Thesaurus omnium maximus.* IX. *Responsio de Glandulis ad* Cl. Boërhaave. X. *De musculo in fundo uteri observato, et à nemine antehàc detecto*, à Amsterdam, 1728, in-4.° Ces différens livres sont remplis de faits nouveaux, d'observations rares, de réflexions de théorie, de remarques de pratique. Tout est écrit d'un style simple, concis, mais un peu négligé. L'auteur paroît n'avoir eu pour but que l'instruction, sans envie de faire étalage. Il rapporte souvent ses découvertes à la providence; et lorsqu'il traite des matières qui demandent une enveloppe, il écarte autant qu'il peut les images dangereuses. Ces deux attentions prouvent que l'auteur avoit de la religion et des mœurs, et ne sont pas communes dans les écrits des Anatomistes.

II. RUYSCH, (Henri) fils du précédent, non moins savant que son père dans l'histoire naturelle, dans l'anatomie et dans la botanique, a donné le JOHNSTON *De Animalibus*, sous le titre de *Theatrum Animalium*, 1728, 2 vol. in-folio, augmenté. *Ruysch* mourut en 1717, après avoir exercé la médecine avec autant de sagacité que de bonheur.

RUYTER, (Michel-Adrien) né à Flessingue ville de Zélande, en 1607, n'avoit que onze ans lorsqu'il commença à fréquenter la mer. Il s'y signala dans les divers emplois qu'il y exerça successivement. Après avoir été matelot, contre-maître et pilote, il devint capitaine de vaisseau. Il repoussa les Irlandois qui vouloient se rendre maîtres de Dublin et en chasser les Anglois. Huit voyages dans les Indes Occidentales et deux dans le Brésil, lui méritèrent en 1641, la place de contre-amiral. Ce fut alors qu'il fut envoyé au secours des Portugais contre les Espagnols. Il s'avança jusqu'au milieu des ennemis dans le combat, et donna tant de preuves de bravoure que le roi de Portugal ne put lui refuser les plus grands éloges. Il acquit encore plus de gloire devant Salé ville de Barbarie. Malgré cinq vaisseaux corsaires d'Alger, il passa seul à la rade de cette place. Les Maures de Salé, spectateurs de cette belle action, voulurent que *Ruyter* entrât en triomphe dans la ville, monté sur un cheval superbe, suivi des capitaines corsaires qui

marchoient à pied. Une escadre de 70 vaisseaux fut envoyée, l'an 1653, contre les Anglois, sous le commandement de l'amiral *Tromp*. *Ruyter* seconda habilement ce général dans trois combats qui furent livrés aux ennemis. Il alla ensuite dans la Méditerranée vers la fin de 1655, et y prit quantité de vaisseaux Turcs, parmi lesquels se trouva le fameux renégat *Amand de Dias* qu'il fit pendre. Envoyé en 1659, au secours du roi de Danemarck contre les Suédois, il soutint son ancienne gloire et en acquit une nouvelle. Le monarque Danois l'anoblit lui et sa famille, et lui donna une pension. En 1661 il fit échouer un vaisseau de Tunis, rompit les fers de 40 esclaves Chrétiens, fit un traité avec les Tunisiens, et mit à la raison les corsaires d'Alger. Les places de vice-amiral, et de lieutenant-amiral-général furent la récompense de ses exploits. Il mérita cette dernière dignité, la plus haute à laquelle il pût aspirer, par une victoire signalée qu'il remporta contre les flottes de la France et de l'Angleterre. La puissance réunie des deux rois n'avoit pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglois et les Hollandois combattirent comme des nations accoutumées à se disputer l'empire de l'Océan. Cette bataille donnée en 1672, dans le temps de la conquête de la Hollande, fit un honneur infini à *Ruyter*. Après cette journée, il fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Texel, défendant ainsi et enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssoit de l'autre. Il y eut trois batailles navales l'année suivante, entre la flotte Hollandoise et les flottes Françoise et Angloise. L'amiral *Ruyter* fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. *D'Estrées*, vice-amiral des vaisseaux François, écrivit à *Colbert*: *Je voudrois avoir payé de ma vie la gloire que* Ruyter *vient d'acquérir !...* *Ruyter* n'en jouit pas long-temps ; il termina sa carrière devant la ville d'Agouste en Sicile, l'an 1676, dans un combat qu'il livra aux François : il y reçut une blessure mortelle qui l'emporta peu de jours après. Son corps fut porté à Amsterdam, où les Etats généraux lui firent élever un monument digne de ce grand homme. Il avoit commencé par être mousse, et l'obscurité de sa naissance ne le rend que plus respectable. Le conseil d'Espagne lui donna le titre et les patentes de *Duc*, qui n'arrivèrent qu'après sa mort. Ses enfans refusèrent ce titre, si brigué dans nos monarchies, mais qui n'est pas préférable à celui de citoyen. *Louis XIV* eut assez de grandeur d'ame pour être affligé de la perte de cet illustre marin. On lui représenta qu'*il avoit un ennemi dangereux de moins*; il répondit qu'*on ne pouvoit s'empêcher d'être sensible à la mort d'un grand homme*... Voyez l'art. QUESNE.

RUZÉ, *Voyez* EFFIAT, *et* I. MESMES.

RUZZANTE, (Le) *Voyez* BEOLCO *et* CALMO.

RYANTZ, (Gilles de) chevalier baron de Villerey dans le Perche, conseiller du roi en ses conseils privé et d'état, président au parlement de Paris, étoit d'une maison originaire du

Dauphiné. Son père, *Denis de Ryantz*, avoit été pendant plus de 15 ans avocat-général, ensuite président en la même cour. *Gilles* fit ses humanités sous *Adrien Turnèbe*. Après avoir soutenu ses thèses de droit public, il voyagea en Allemagne pour se perfectionner dans cette science. De retour à Paris, il fréquenta le barreau et plaida des causes, suivant l'usage de ceux qui aspiroient alors aux grandes places. *Henri II* lui donna l'office de maître-des-requêtes de son hôtel, et *Henri III* celui de président au conseil. Sous *Charles IX*, il avoit été nommé président au parlement, à la place de *Brisson*, et en cette qualité il fit des remontrances au roi à Chartres, sur l'aliénation des domaines de la couronne; puis à Fontainebleau, sur le payement des gages de sa cour. Il mourut le 22 janvier 1597, âgé d'environ 53 ans. Son goût pour l'étude des auteurs grecs et pour la jurisprudence, le rendit célèbre.

RYCKAERT, (David) directeur de l'académie de peinture d'Anvers où il étoit né en 1651, a peint des sujets rians, et des diableries, telles que la *Tentation de St. Antoine*.

RYCKEL, *Voyez* DENIS le Chartreux, n.° VIII.

RYCKIUS, (Théodore) avocat à la Haye et ensuite professeur en histoire à Leyde, a donné une édition de *Tacite*, Leyde, 1687, 2 vol. in-12, très-estimée; de *Stephanus Byzantinus*, 1684, in-fol. On trouve dans ce livre sa Dissertation *de primis Italiæ Colonis*, pleine de recherches qui ont été utiles aux historiens et aux géographes. Il mourut en 1690.

RYCQUIUS, (Juste) né à Gand en 1587, s'appliqua avec succès aux belles-lettres et à l'étude des antiquités. Il voyagea en Italie et s'arrêta à Rome pendant plusieurs années. De retour dans son pays, il devint chanoine de Gand. Les ouvrages qu'il y publia lui procurèrent le titre de *Citoyen Romain*, et l'y firent rappeler en 1624. Le pape *Urbain VIII* lui donna une chaire d'éloquence à Bologne, où il mourut en 1627. Il a donné un grand nombre de poésies qui sont estimées. Son ouvrage *De Capitolio Romano*, Gand, 1617, in-4°, montre qu'il étoit très-versé dans les antiquités profanes. *Jacques Gronovius* en a donné une édition à Leyde en 1696, avec des notes.

RYER, (du) *Voy.* DURYER.

RYFER, (Isorius) l'un des plus anciens imprimeurs de Wurtzbourg en Allemagne, publia en 1481 un *Missel* in-fol., orné de rubriques. On avoit long-temps cité ce missel comme manuscrit, quoiqu'il se trouve dans la bibliothèque d'Oxford, de l'impression de *Ryfer*.

RYMER, (Thomas) savant Anglois du 17e siècle, s'appliqua à l'étude du droit public et de l'histoire. Nous devons à son travail le commencement d'une collection curieuse et d'un grand prix, par la quantité de volumes et la beauté de l'exécution. Il la mit au jour par les ordres de la reine *Anne* sa souveraine, et elle fut continuée par *Robert*